UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1903-1915

Ἀλλ' ἡδὺ τοι σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

BINDING LIST DEC 10 1926

TORONTO LIBRARY
UNIVERSITY OF

REVUE CANADIENNE

REVUE
CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas

ST. AUGUSTIN.

206130
4:10:26

MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIEE PAR E. SENÉCAL
Nos 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent

1872

AP
21
R34
v. 9

Fr. Lit
R

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Première Livraison. — 25 Janvier 1872.

SOMMAIRE

HÉLIKA. Mémoire d'un Vieux Maitre d'Ecole. (Roman Canadien) suite. **Dr. Chs. DeGUISE.**
-LES CANADIENS ET LES AMÉRICAINS ..... **CHARLES MARSHALL.**
-LE SAINT-MAURICE, (Notes de Voyage)..... **E. GERIN.**
-BALLADE. (Poésie)..... **E. PRUD'HOMME.**
-LOUIS JOLIET. (Suite)..... **P. MARGRY.**
-CHRONIQUE DU MOIS..... **JOSEPH TASSÉ.**

BINDING LIST DEC 1 1928

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.
Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Lemieux, Libraire, Faubourg St. Roch ..... Québec.
" H. E. Dufresne, ... Trois-Rivières.
" Eum. Crépeau ..... Sorel.
" L. J. Cassell—Bibliothèque du Parlement Provincial ..... Ottawa.
" M. Kénick, libraire ..... St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome ..... Joliette.
" Joseph L'Esperr ..... St. Jean d'Iberville
" L. O. Forget ..... Terrebonne.
" H. de Rosville ..... Belœil.
" J. A. Archambault ..... Varennes.
" M. G. Ennevin ..... Roxton Falls.
" Alph. Raby ..... Ste. Scholastique.
" H. H. Champagne ..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemaire ..... St. Jérôme.
" A. H. Gagnier ..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine ..... St. Hugues.
" J. O. Dion ..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la créati d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des pri cipes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directe délégué, Joseph Tassé, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livr ison, payable d'avance, le souscripteur des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIEI

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commer Siège principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 1 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin des pauvres*

NATRO-KALI OU EXTRAIT DE SAVON

DE

GOULDEN

supérieur à toutes autres compositions de savon. Garantie de faire du savon sans chaux ou lessive sans la moindre difficulté. Préparé seulement par l'inventeur J. GOULDEN, chimiste.

PASTILLES A VERS VEGETALES DE GOULDEN

Remède agréable, sûr et efficace d'après des centaines de certificats. Préparé seulement par J. GOULDEN, Droguiste

No. 175 RUE ST. LAURENT et 363, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

CHAPITRE XVII

L'EXÉCUTION.

Je n'avais pas besoin de ce stimulant. Depuis longtemps j'attendais avec impatience le dénouement de son récit, mais, comme je l'ai dit, je n'osais l'interrompre. Il était alors quatre heures de l'après midi.

Où est le Gouverneur? lui dis-je en me levant d'un bond. Anakoui me l'indique, je m'élançai l'œil en feu, la figure empreinte d'anxiété vers la demeure de celui qui, je l'espérais, pouvait accorder le pardon de l'homme innocent qui allait souffrir le dernier supplice. Je voulais lui dire quel était le caractère de son infâme accusateur. Mon témoignage ne devait pas lui être suspect puisque je portais sur moi les certificats d'éloge et d'estime que m'avaient donnés les premiers officiers français qui commandaient les armées où j'avais combattu pour ma bravoure et les services que je leur avais rendus. Je les portais sur ma poitrine écrits sur parchemin. Je voulais de plus lui raconter ce que j'avais souffert dans l'esclavage pour servir les français et je croyais que sans doute il m'écouterait.

Toutes ces idées me montaient le cerveau, je courais dans les rues, j'avais tant hâte d'arriver et d'aller porter à mon malheureux

ami l'ordre signé de la délivrance, car je ne doutais point du succès de ma démarche.

Oh! je l'avoue aujourd'hui, transporté par cette espérance ou plutôt par la certitude que j'avais de réussir, je devais paraître un fou furieux. Les gens s'arrêtaient pour me voir passer. Ce fut dans cet état que je me présentai à la porte de la demeure du Gouverneur.

Je culbutai cinq à six gardes qui me refusaient l'entrée. Je veux voir le gouverneur, disais-je à toutes les objections qu'on me faisait et je m'avançais toujours.

Enfin huit hommes vigoureux me saisirent et ne me continrent qu'avec les plus grands efforts.

J'étais dans le vestibule; le gouverneur sortit de son appartement, s'avança sur le palier de l'escalier et s'informa de la cause de ce vacarme.

C'est un fou furieux, dit un des gendarmes, qui en veut peut-être à votre vie, Excellence. Oh! non, non, Excellence, m'écriai-je en joignant les mains, ce n'est pas un fou, c'est un homme qui vient implorer quelques instants d'audience.

Il veut vous tuer, s'écrièrent plusieurs voix et on se précipita de nouveau sur moi.

La surexcitation dans laquelle j'étais décuplait mes forces, je renversai les gardes et m'élançai sur le haut de l'escalier, là je m'agenouillai, je priai, je suppliai, tout ce que ma voix pouvait contenir de sanglots, mon âme de supplications et de désespoir furent employés pour obtenir une entrevue ne dut-elle même durer que cinq minutes.

Mais au moment où mes lamentations devaient être des plus déchirantes et des plus pressantes, pour toute réponse je fus saisi et garrotté.

Alors mes forces m'abandonnèrent complètement et un affreux découragement s'empara de moi. Dans cet état, on me conduisit à la prison, on m'enferma dans un obscur cachot et on m'enchaîna comme un misérable malfaiteur.

Lorsque j'entendis la porte se refermer sur moi, je sortis de mon complet anéantissement, car depuis le palais jusqu'à la prison, j'avais perdu l'usage de tous mes sens.

La fraîcheur du cachot me ramena aux sentiments de la réalité.

La prison des Trois-Rivières, comme toutes celles de ces temps, était une bâtisse à deux étages. La lumière ne filtrait dans les cellules que par un étroit soupirail grillé de niveau avec le plafond, elle ne pouvait se faire jour qu'à travers un épais rideau de

poussière et de fils d'araignées. Les murs suintaient l'humidité de toutes parts, un monceau de paille pourrie répandait une odeur infecte, quelques crampons de fer rivés aux murs auxquels étaient attachées de fortes chaines avec des menottes qu'on me passa aux pieds et aux mains, tel était l'intérieur de tous les cachots. Tous rapports avec l'extérieur ne se faisaient que par un guichet d'une petite dimension par où le géolier venait passer aux prisonniers l'écuelle d'eau et le morceau de pain sec s'ils n'étaient pas enchainés ; dans l'autre cas, ces aliments étaient déposés près d'eux, celui qui les apportait pénétrait dans la cellule ou plutôt dans le cachot. C'est à peine si cette nourriture pouvait soutenir ces pauvres malheureux pendant une quinzaine de jours.

Voilà ce qui explique pourquoi on s'empressait de juger sitôt les criminels tant on craignait qu'ils ne mourussent d'inanition avant que d'avoir subi leur procès.

Toutes ces réflexions je les fis dans un instant, puis tout à coup se présenta à mon esprit l'exécution d'Attenonsse, qui devait avoir lieu le lendemain et moi qui étais si près de lui, moi dont la poitrine était couverte de blessures et dont la voix était si puissante, quand j'étais libre, auprès des officiers français et du Gouverneur en chef, qui tous me connaissaient particulièrement, je ne pouvais rien faire pour lui. Oh ! alors je bondissais comme un lion dans sa cage, je faisais des efforts surhumains pour conquérir ma liberté, je m'élançais au bout de mes chaines et faisais de telles tractions qu'elles ébranlaient presque le mur vermoulu de mon cachot. Je poussais des cris, des rugissements qui n'avaient rien d'humain et qui devaient retentir dans les recoins les plus éloignés de l'édifice, mais tout était inutile et l'heure fatale avancait avec une effroyable rapidité.

Ce que je souffris dans cette horrible nuit d'angoisses et de tortures morales je ne pourrais jamais l'exprimer jusqu'au moment où l'idée d'une prière me vint à l'esprit.

Je tombai à genoux et priai avec toute la ferveur dont mon âme était capable.

Cette prière sans doute fut écoutée du Ciel, car bientôt des pas lents et graves comme ceux que j'avais entendus dans la journée retentirent de nouveau dans le corridor. J'appelai encore une fois d'un accent désespéré. Cette fois ma voix parvint aux oreilles de ceux à qui elle s'adressait. Les pas s'arrêtèrent à la porte de mon cachot et une voix pleine d'onction et de tristesse demanda à celui qui l'accompagnait qui appelait ainsi.

C'est un fou furieux, répondit celui à qui la question était posée, il a voulu aujourd'hui assassiner le gouverneur.

Oh ! non, non, m'écriai-je avec force. Qu'on veuille seulement m'entendre, mon témoignage peut sauver de la mort un innocent !

Ouvrez-moi la porte de cette cellule, dit la même voix douce mais ferme cette fois.

N'en faites rien, monsieur l'Abbé, il est capable de vous tuer.

Ouvrez, répéta la voix plus fermement encore. La clef grinça dans la serrure et la porte roula sur ses gonds, alors entra un prêtre vénérable dont la chevelure blanche comme la neige retombait en rouleau sur ses épaules. Il avait à la main un flambeau qu'il déposa près de la porte et sur sa poitrine était suspendu un crucifix d'argent. Il s'approcha de moi d'un air calme et paternel. Sa figure portait un caractère de grandeur et de sérénité empreinte dans ce moment d'une indicible tristesse.

A sa vue, je tombai à genoux et joignant les mains je m'écriai dans un élan de reconnaissance sans bornes " Merci, mon Dieu, merci. "

Le prêtre parut d'abord surpris de cette brusque transformation, il s'avança encore plus près de moi et me prenant les deux mains avec bonté me dit d'une voix grave et sympathique :

" Vous avez donc bien souffert, mon pauvre frère, ou vous souffrez encore beaucoup. Je ne pus lui répondre un seul mot, mais à l'altération de mes traits, il comprit que quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Il alla alors fermer la porte, ôta le léger manteau qui était jeté sur ses épaules, le plia en quatre, le déposa sur ma couche, s'assit lui-même à côté sur la paille humide et avec une douce autorité m'obligea de prendre place sur ce siège qu'il m'avait improvisé, puis, prenant une de mes mais, il me dit avec bonté : " Que puis-je faire pour vous mon frère ? Une malheureuse victime innocente des lois humaines dort du sommeil du juste en attendant l'heure du supplice, je puis donc demeurer quelques instants auprès de vous, parlez, en quoi puis-je vous être utile ?

Oh ! c'est alors que je soulageai mon âme du poids énorme qui l'écrasait depuis si longtemps en lui faisant, aussi brièvement que possible, la confession de toute ma vie et en lui racontant les circonstances qui avaient lié mon existence avec celles de Paulo, d'Angeline et d'Anencousse. Je fis la peinture des caractères de ces deux hommes, je m'accusai de ce que j'avais fait de mal, lui parlai des combats auxquels j'avais eu part et lui montrai, à l'appui de mes paroles, les cicatrices qui couvraient ma poitrine et tirai de mon sein les parchemins qui m'avaient été donnés.

Quand j'eus fini de parler le prêtre s'approcha de la lumière, examina mes parchemins un instant, puis, saisissant tout à coup le flambeau, il vint le présenter devant ma figure : Hélika ! Monsieur Odillon ! nous écriâmes-nous spontanément et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Je le suppliai alors, me mettant à ses genoux, de sauver Attenousse. Le bon prêtre m'embrassa avec effusion, je sentis ses larmes couler de mes joues, mais il me dit d'une voix profondément émue et en secouant la tête : Hélas ! je crains qu'il ne soit malheureusement trop tard, j'ai déjà fait tout ce qui était en mon pouvoir, car je le connais depuis longtemps et le sais parfaitement innocent, néanmoins je vais encore tenter l'impossible pour y parvenir.

Au même moment, un des guichetiers vint doucement gratter à la porte du cachot, sur l'invitation du prêtre, il entra.

Est-il éveillé ? demanda-t-il au guichetier d'une voix profondément affligée.

Non, mon père, répondit celui-ci avec respect, je viens vous dire qu'il repose encore. Son sommeil est des plus paisibles, seulement ses lèvres se sont entr'ouvertes pour laisser échapper les noms de sa mère, de sa femme et de son enfant dont il nous a parlé si souvent depuis qu'il est ici ; il a dit aussi ces mots : Oh ! père Hélika ! si tu vivais encore.

Le prêtre tout ému se retourna vers moi, m'embrassa avec effusion, mes sanglots m'empêchaient d'articuler une seule syllable : " Courage, me dit-il, priez et espérez. Soumettons-nous dans tous les cas aux inscrutables desseins de la Providence ; dans une heure, je serai de retour."

La lueur blafarde du crépuscule du matin scintillait péniblement, déjà depuis quelque temps, à travers le sombre vitreau grillé de mon cachot et l'exécution devait avoir lieu à six heures.

Les ouvriers qui avaient travaillé à dresser l'échafaud avaient terminé leur tâche funèbre, car on n'entendait plus les coups de marteau. De plus, le murmure du dehors, comme celui d'une foule qui s'occupe avec indifférence des intérêts les plus mercenaires dans ces moments solennels, parfois même un éclat de rire mal étouffé arrivait à mon oreille attentive, aiguisée et inquiète ; je frémissais en songeant que déjà on se rendait pour choisir la meilleure place afin de savourer plus longtemps les dernières palpitations d'un corps humain suspendu au bout d'une corde.

Je supputai qu'il pouvait être alors quatre heures et demie.

Jamais je ne saurais vous dépeindre les angoisses, les tortures, les inexprimables douleurs, les anxieuses espérances que chaque minute m'apporta, en attendant le retour de monsieur Odillon.

Enfin des pas se firent entendre dans le corridor, la porte de mon cachot s'ouvrit et la figure grave de l'homme de bien m'apparut. Il était accompagné de deux tourne-clefs.

J'ai enfin pu pénétrer auprès du Gouverneur après des peines sans nombre, me dit-il tristement.

Il paraît qu'il a failli être assassiné hier soir et il a noyé sa frayeur dans de copieuses libations. Il m'a donné sa parole qu'il allait envoyer immédiatement l'ordre d'un sursis. Il a refusé de m'en charger tant il est encore abasourdi, mais il consent néanmoins à ce qu'on vous ôte vos fers et permet que vous communiquiez avec Attenousse ?

" Vous savez, reprit-il avec amertume, pendant qu'on me délivrait de mes fers, qu'on met plus d'empressement souvent à condamner ses semblables qu'à sauver un innocent."

Ce fut d'un pas défaillant qu'accompagné de monsieur Odillon et d'un guichetier je pus me rendre au cachot d'Attenousse. Lorsque nous entrâmes, il dormait encore, mais le bruit de nos pas l'éveilla. En m'apercevant, il s'élança au bout de ses chaînes et nous nous tinmes longtemps embrassés. " Angeline, mon enfant, et ma vieille mère, me demanda-t-il lorsqu'il put parler, que sont-elles devenues ? " Je ne pus lui répondre, je me sentais étouffé sous le poids de tant d'émotions. Alors monsieur Odillon vint à mon secours, il lui raconta en quelques mots les principaux incidents qui m'étaient advenus depuis mon départ à bord de la corvette, La Brise.

Puis nous lui fîmes part de l'assurance que le Gouverneur avait donnée de l'envoi d'un sursis, bien que nous n'y ajoutâmes que peu de foi et que nous ne conservâmes nous-mêmes aucun espoir. Tout est bien fini pour le pauvre guerrier sauvage, nous répondit-il, en secouant tristement la tête.

Cette nuit dans un songe, il a vu sa femme, sa vieille mère et son enfant, mais elles étaient là-haut, dans la demeure du Grand Esprit, c'est donc là qu'il les reverra désormais.

L'horloge marquait cinq heures et un quart et l'ordre du sursis n'arrivait pas. Nous laissâmes tous le cachot à l'exception de monsieur Odillon qu'Attenousse désirait entretenir quelques instants.

Dix minutes après, la porte s'ouvrit et nous fûmes invités à entrer de nouveau. La figure de monsieur Odillon était empreinte de tristesse, celle d'Attenousse était calme et sérieuse.

A peine fûmes-nous auprès d'eux que la cloche de la prison se fit entendre. J'écoutai en frémissant : hélas ! c'étaient des glas qui invitaient les âmes charitables à unir leurs prières à celles du prêtre qui allait offrir le Saint Sacrifice pour le repos de l'âme de celui qui devait mourir. En effet, quelques instants après, revêtu de ses habits sacerdotaux, il commençait une Messe de Requiem et sa voix émue s'arrêtait de temps en temps pour dominer son émotion pendant que les sanglots des assistants troublaient seuls le silence.

Au moment de la communion, le prêtre voulut adresser quelques paroles, mais il ne put le faire que difficilement à travers ses sanglots.

Je ne pus comprendre que ces quelques mots : " le Juste par excellence a été mis à mort injustement, faites-lui donc généreusement le sacrifice de votre vie, comme il l'a fait sans se plaindre, pour sauver les coupables. Voici mon frère, le pain des forts qui va vous soutenir dans le moment où Dieu va vous appeler à lui. "

Ce fut tout ce qu'il put dire.

Attenousse reçut l'eucharistie avec une ferveur angélique, lui seul n'était pas ému.

Après la messe, monsieur Odillon lui administra le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Et le sursis n'arrivait pas.

A six heures moins dix minutes, la porte s'ouvrit, c'était le bourreau qui entrait suivi de ses aides. En le voyant, le bon prêtre regarda à sa montre : " encore cinq minutes lui dit-il. " Oh ! je compris de suite que tout espoir était perdu.

En trébuchant, je réussis à me jeter une dernière fois au cou de mon malheureux ami. Dans l'état d'extrême souffrance où j'étais, je ne pus que distinguer ces quelques paroles : " Père Hélika, je te confie ma vieille mère, ma pauvre femme et ma chère petite fille ; sois leur protecteur et ne les abandonne jamais. Portes-leur au plus tôt mes derniers embrassements et dis leur que je meurs innocent. "

Incapable d'y tenir plus longtemps, je sortis de l'appartement, supporté par deux gardiens et allai m'affaisser sur un siége dans une autre chambre plus loin.

Peu d'instants après, je fus tiré de mon état de torpeur par des bruits de pas dans le corridor. C'était le cortège funèbre qui défilait, je le suivis machinalement.

La cloche sonna de nouveau, mais cette fois, c'était le dernier glas.

Attenousse, les mains liées derrière le dos et la corde au cou dont le bourreau tenait l'autre extrémité, s'avança, d'un air calme, jusque sur le bord de l'échafaud.

La foule était immense, les rires et les chuchotements cessèrent, le *spectacle* allait commencer. Le condamné se mit à genoux, répéta les prières des agonisants après Monsieur Odillon, puis se levant, il dit d'une voix ferme : " Avant que de paraître devant Dieu, je déclare de la manière la plus solennelle que je suis entièrement innocent du crime pour lequel on m'ôte la vie. Je demande pardon à tous ceux à qui j'ai pu faire du mal sans le savoir et pardonne de tout cœur à ceux qui m'en ont fait." Il ajouta en se tournant fièrement vers la foule : " le cœur du guerrier sauvage est inaccessible à la peur. Son chant de mort ne sera pas celui de ses pères, mais celui de la religion de sa femme et de son enfant qu'un missionnaire leur apprit à répéter à l'enterrement de leurs frères." Puis d'une voix forte, pleine d'une suave et pittoresque beauté, il entonna son *Libera*.

Je crois encore, après quinze ans de ces événements, entendre chacune de ces notes qui retentissent dans mon âme avec le glas funèbre que la brise du matin nous apportait de toutes les cloches de la ville.

Son chant funèbre terminé, il se mit de nouveau à genoux, embrassa pieusement le crucifix que monsieur Odillon lui présenta, le bonnet fut rabattu sur ses yeux puis un bruit mat se fit entendre. C'était la trappe qui venait de s'ouvrir. A l'instant même, le cri " grâce " retentit. Un officier à cheval agitant un papier débouchait au coin de la prison.

Ce cri produisit un choc électrique. La foule se précipita vers l'échafaud, la corde fut coupée par vingt couteaux, mais hélas !... il était trop tard... les vertèbres avaient été disloquées et la mort, par conséquent, instantanée ! ! ! !.....

La justice des hommes comme on le dit généralement était satisfaite..... ..

Des médecins furent appelés en toute hâte. Ce que l'art put tenter fut vainement employé pour lui rendre la vie. Pendant ce temps la foule anxieuse, la tête découverte, consultait avec angoisse la figure des médecins pour tâcher de découvrir s'il n'y avait pas encore quelqu'espoir. Mais lorsque ceux-ci déclarèrent qu'il était bien mort, que tout était fini, toutes les poitrines se soulevèrent, il y eut un long murmure de pitié et bien des yeux laissèrent couler des larmes.

Cependant au milieu du silence général, Anakoui s'approcha de Monsieur Odillon et désignant du doigt quatre hommes à figure

imbécile, voici, lui dit-il, quatre des jurés qui ont condamné à mort mon malheureux frère. Demandez leur donc pourquoi ils ne l'ont pas acquitté quand des témoins ont déclaré avoir entendu les trois scélérats concerter leur plan d'accusation contre lui, les avoir vu de plus essayer à faire disparaître sur leurs habits et leurs mains des taches de sang ; et qu'un autre de nos frères les avait vus sortir ensanglantés de la hutte quelque temps avant qu'Attenonsse y soit entré."

Monsieur Odillon, qui avait assisté au procès et qui l'avait suivi dans tous ses détails, connaissait l'exactitude de ces remarques. A la suggestion du chef sauvage, il s'approcha d'eux et leur demanda comment il se faisait qu'ils eussent trouvé Attenousse coupable du meurtre quand le juge dans son adresse aux jurés avait appuyé fortement sur cette partie de la défense où l'alibi se trouvait parfaitement prouvé, qu'il s'était de plus étendu sur la crédibilité des témoins à décharge et sur leurs bons caractères attestés par tous ceux qui les connaissaient. Il avait ajouté que des témoignages non moins irrécusables affirmaient que les accusateurs n'étaient rien autre que des repris de justice.

Alors un des jurés s'avança et d'un air capable il dit : Faites excuse, monsieur le juge a dit que ces témoignages se contrecarraient les uns les autres.

Ils avaient compris contrecarrer au lieu de corroborer que le juge avait dit ; de là leur erreur.

Malheureux, leur dit Monsieur Odillon, en laissant tomber ses deux mains avec découragement, par votre ignorance vous êtes cause de la mort d'un innocent. Puisse Dieu ne pas vous demander compte de la mission que vous aviez à remplir et de la manière dont vous l'avez fait.

A ces mots, ils restèrent attérés pendant quelque temps et des murmures de plus en plus menaçants commencèrent à s'élever dans la foule. Enfin l'un d'eux reprit : " le juge de paix lui-même avant le procès nous avait assuré qu'il était certainement coupable. Le voilà demandez lui pourquoi il nous a mis sous cette impression ? " Il désignait en même temps Bélandré qui allongeait le cou et essayait à saisir quelques paroles de ce qui se disait.

Il y eut alors un cri de rage indicible. Les sauvages qui avaient assisté à l'exécution tirèrent leurs couteaux et s'élancèrent dans la direction que le juré avait signalé. Bélandré comprit l'immensité du danger. Il prit la fuite vers la demeure du gouverneur chaudement poursuivi par les sauvages et la foule. Grâce à l'agilité de ses jambes et à la peur qui lui donnait des ailes, il put mettre en

peu de temps entre lui et ceux qui le poursuivaient, les gardes du gouverneur et les portes du palais.

Disons de suite qu'il ne reparut jamais dans ces endroits et qu'il alla dans une autre partie du pays répandre le venin de sa langue empoisonnée.

Sans l'intervention de Monsieur Odillon, la foule aurait aussi fait un fort mauvais parti aux jurés. [1]

Le lendemain, un concours immense avait envahi l'église des

1 N. B. Quoique l'institution du Juge de Paix et celle du juré soit d'une date bien postérieure à celle où les évènements qui sont décrits sont censés se passer, l'auteur a cru toutefois pouvoir se permettre cet anachronisme que le lecteur voudra bien lui pardonner en considération du motif qui le lui a fait commettre. Sans être en aucune manière contre ces deux institutions, on ne peut toutefois se dissimuler qu'elles comportent parfois de graves inconvenients et occasionnent souvent d'irréparables malheurs. Il suffit d'assister à une séance d'une de nos cours de Juge de Paix dans les campagnes pour s'en convaincre. Un homme, souvent dépourvu de toute éducation et quelquefois même du plus gros bon sens s'éveille un bon matin tout étonné de recevoir une commission de juge de paix. Il doit quelquefois à l'appui qu'il a donné à un candidat heureux. De suite le voilà un grand personnage, il devient un tyranneau de paroisse. Il y a bien assez souvent pourtant de graves difficultés, car à peine peut-il réussir quelquefois à signer son nom d'une manière lisible. Il est obligé de se faire lire la loi par un voisin complaisant, sauf à l'interpréter comme il l'entendra plus tard. Ces décisions, pour les parties lesées sont presqu'aussi sans appel que celles des commissaires pour les décisions des petites causes puisque le malheureux plaideur a à payer, le plus souvent, une somme au dessus de ses moyens pour lever un *certiorari* et obtenir justice. Nous en connaissons même et le nombre en est plus grand qu'on ne pense, qui ne voient pas sans plaisir un homme contre lequel ils ont des ressentiments personnels ou politiques, amené à leur tribunal. Ceux-là à coup sûr sont invariablement condamnés. Tous les Juges de Paix ne sont sans doute pas de ce calibre, mais le nombre en est cependant assez grand pour que la Commission de la Paix ait besoin d'être revisée soigneusement. Les inconvénients qu'on rencontre dans l'institution du Juré sont plus grands encore. En effet, si vous avez une cause d'une légère importance pour une affaire pécuniaire vous allez la confier à un avocat qui jouit de la plus haute considération et dont la science et le jugement sont parfaitement reconnus ; mais s'il s'agit d'une question de vie et de mort vous êtes obligé de vous en rapporter aux jugement d'homme préjugés quelquefois et, de plus, souvent dénués du plus gros bon sens. Joignez à cela l'esprit de nationalité, les traductions imparfaites au corps de juré, des témoignages rendus dans des langues qu'ils ne comprennent pas, la longueur des questions et transquestions posées aux témoins et vous aurez une idée du verdict que peuvent rendre ces hommes fatigués et ennuyés par la durée des plaidoyers. De plus, il est très rare, qu'aucun d'eux ne prenne des notes. Ils n'ont donc pour se guider dans leurs décisions que l'exposé du Juge qu'ils écoutent souvent d'une manière distraite et qui n'est que le résumé des témoignages contradictoires qui ont été donnés, ce qui souvent ne saurait jeter une grande lumière sur les sujets. Qu'on ne croie pas que le fait rapporté plus haut soit purement imaginaire. Nous avons entendu un avocat éminent, aujourd'hui sur le banc, qui disait avoir demandé à un juré qui avait déclaré coupable un de ses clients, accusé de meurtre, pourquoi il en avait agi ainsi ; grand nombre de témoins des plus respectables avaient prouvé l'alibi et le juge lui-même le leur avait expliqué dès que ces témoignages se trouvaient parfaitement corroborés. Le juré lui avoua alors franchement qu'ils avaient compris que corroboré était synonime de contrecarré. Malheureusement lorsque l'avocat reçut cette déclaration, il était trop tard. C'est parceque nous croyons les rôles des grands et des petits jurés intervertis que nous nous permettons ces remarques.

Note de l'auteur.

Trois-Rivières pour assister au service funèbre du malheureux Attenousse. Ce concours l'accompagna même tête découverte jusqu'à sa dernière demeure. Toutes les figures portaient l'empreinte de la tristesse et de la pitié. Parfois aussi un sanglot mal étouffé se faisait entendre.

La cérémonie terminée, un officier vint me remettre un papier couvert de la signature du gouverneur par lequel il m'invitait à passer chez lui. Il avait entendu raconter tout ce qui était arrivé depuis la veille. On lui avait aussi redit dans les plus minutieux détails la scène aux pieds de l'échafaud et les déclarations des jurés, il en était profondément affecté. Il se reprochait amèrement de ne m'avoir pas donné audience la veille. Il s'accusait même d'être coupable de la mort de mon malheureux ami en ayant trop tardé à envoyer le sursis, mais il pensait que l'exécution n'aurait lieu qu'à sept heures. Il m'offrit ensuite comme compensation une forte somme d'argent pour qu'elle fut remise à la famille du supplicié. Je la refusai en leur nom de la manière la plus péremptoire et lui dis avec amertume en découvrant ma poitrine, que si les blessures dont j'étais couvert et le sang que j'avais versé pour la patrie n'avaient pas même pu me procurer une audience de quelques instants pour sauver un innocent, du moins ils pourraient servir à leur assurer le bien-être et le comfort matériels, puisque j'avais amassé des sommes considérables que je leur destinais.

La dessus je pris congé de lui après qu'il m'eut assuré que par un édit qu'il allait publier, il proclamerait l'innocence d'Attenousse.

J'allai ensuite faire mes adieux à Monsieur Odillon. Il n'était pas encore remis des secousses qu'il avait éprouvées. Il put cependant trouver quelques paroles de consolation et d'encouragement, et ce fut avec la plus grande émotion que nous nous séparâmes.

CHAPITRE XVIII

ANGELINE.

La voie qui me restait à suivre était désormais toute tracée. Réparer le mal que j'avais fait, tel était mon devoir et la détermination que j'avais prise. Je suis heureux aujourd'hui du témoignage de ma conscience qui me dit que je n'ai pas forfait à mon serment.

Il me fallait aller rejoindre Angeline. L'affreux malheur qui était venu fondre sur elle me l'avait rendu encore plus chère, s'il

était possible, car à l'amour paternel que je lui portais rejoignait un sentiment d'incommensurable pitié.

Je passai le reste de la journée à acheter des provisions en abondance ainsi que des étoffes et des vêtements de toutes sortes. Le lendemain matin, accompagné de quatre hommes vigoureux que j'avais choisis et engagés, je me dirigeai vers le Lac St. Jean où je devais la rencontrer. Nous marchâmes pendant quatre jours et quatre nuits sans prendre que justement le temps nécessaire pour les repas et le repos qui nous étaient indispensables, j'avais hâte d'arriver et pourtant je redoutais le moment où Elle me demanderait des nouvelles d'Attenousse, car je savais que ce serait la première question que sa mère et Elle me poseraient.

La quatrième nuit, du haut d'une éminence, par un beau clair de lune, je pus contempler le campement d'une partie de la tribu qui reposait pasiblement sur les bords du lac. Je voyais la fumée qui s'échappait de chaque toit et s'élevait en ondoyant pour se perdre dans l'immensité des cieux.

Je pressai alors ma poitrine à deux mains pour arrêter les palpitations de mon cœur qui semblait prêt à en sortir. Un des indiens qui m'accompagnaient me désigna la demeure d'Angeline. Je sentais en descendant la pente qui y conduisait mes jambes faiblir sous moi. Les chiens de garde poussaient des hurlements inquiets et plaintifs pour avertir leurs maîtres que des étrangers arrivaient, j'avançais toujours malgré la certitude où j'étais que j'allais porter le désespoir dans cet intérieur. Quelques sauvages sortirent pour se rendre compte de ce bruit insolite. Presque tous me reconnurent lorsque je passai devant eux, mais ils rentrèrent précipitamment, croyant que c'était plutôt mon esprit qui venait les visiter, tant ils étaient certains de ma mort et tant était grande la superstition qui les dominait, malgré les lumières que le christianisme leur avait données.

Enfin, je réussis à dominer quelque peu mon émotion et me dirigeai vers la demeure de ma pauvre Angeline. Mes deux chiens que j'avais laissés avant mon départ et qui avaient toujours montré pour elle un attachement sans bornes, étaient étendus à la porte l'œil et l'oreille au guet, comme deux vigilantes sentinelles. Lorsqu'ils entendirent le bruit de mes pas, ils se levèrent et poussèrent d'affreux hurlements auxquels répondirent tous les autres chiens de la tribu, puis dès qu'ils virent que nous nous avancions vers la porte qu'ils gardaient soigneusement, ils s'élancèrent vers nous le poil hérissé, l'œil ardent, nous montrant deux rangées de dents formidables. On eut dit qu'ils voulaient nous barrer le passage. Je me sentis touché de ce dévouement si vrai

et si désintéressé ; je les appelai par leurs noms, ils reconnurent ma voix. D'un saut ils furent auprès de moi, vinrent me lécher les mains, firent mille cabrioles en avant et autour de moi, allèrent japper joyeusement à la porte pour leur apprendre qu'un ami arrivait puis recommençaient leurs gambades tant leur joie était délirante.

Je n'étais plus enfin qu'à quelques pas de l'habitation, lorsque la porte s'ouvrit et deux femmes parurent sur le seuil. L'une d'elles tenait une carabine, l'autre pressait un jeune enfant sur sa poitrine. Toutes deux avaient été éveillées en sursaut par le bruit inusité et craignaient sans doute une attaque de quelques tribus ennemies, attaques qui n'étaient que trop fréquentes dans ces temps-là. Je les reconnus du premier coup d'œil ; c'étaient la mère d'Attenousse et mon Angeline. Mes forces voulurent m'abandonner, mais je réussis à prendre le dessus.— " Hélika, s'écria la vieille en se reculant épouvantée pendant qu'Angeline s'élançant à ma rencontre venait jeter son enfant dans mes bras et me sauter au cou. Je les pressai un instant toutes deux sur mon cœur. —" Père, me dit Angeline, je t'attendais. Va-t-il bientôt nous revenir ? " Elle n'osait prononcer le nom de son époux. Je pus alors, pressé de ses questions, me débarrasser de son étreinte et ordonner aux sauvages qui portaient mes effets de les déposer à la porte de la hutte et leur enjoignis de se retirer. Je leur avais expressément défendu de raconter la mort tragique d'Attenousse et je pouvais compter sur leur discrétion. Puis prenant Angeline et son enfant dans mes bras, comme je l'avais fait les deux jours qui avaient précédé mon départ, j'entrai dans la cabane et les assis sur mes genoux.

Pendant ce temps, la vieille mère disséquait chacun des traits de ma figure comme si elle eut voulu y lire la terrible nouvelle que j'allais leur annoncer et qu'elle semblait anticiper.

L'accablement dont mon âme était en proie ne put leur échapper, elles semblèrent comprendre qu'un grand malheur était arrivé, et les sanglots d'Angeline me tirèrent de l'abîme de douleurs où j'étais enfoncé.—" Angeline, ma bonne, ma chère enfant, lui dis-je en l'embrassant, ton mari était trop parfait pour la terre, il ne pouvait vivre au milieu des méchants qui rôdent autour de nous. Dieu a voulu qu'il me chargeât de te donner avec nous tous un rendez-vous dans le ciel, car il l'a appelé à lui. Une affreuse maladie l'a saisie à son arrivée aux Trois-Rivières, il en est mort entouré de tous les secours de la religion bénissant ton nom, celui de sa mère et faisant des vœux pour le bonheur de son enfant. Il m'a chargé de prendre soin de vous tous et je ne faillirai pas à

l'engagement que j'ai contracté sur son lit de mort. Plutôt m'arracher le cœur que de me séparer de ton enfant à laquelle j'ai voué tout l'amour, que j'ai porté à ta mère et que je ressens pour toi aujourd'hui."

J'avais dit ces paroles qui ne comportaient qu'une partie de la vérité, les yeux baissés et l'esprit encore noyé dans le souvenir des scènes affreuses que j'avais vues se dérouler depuis mon arrivée dans la ville.

Quand je levai la tête, Angeline ne pleurait plus, son regard était perdu dans le vide, un frisson agitait tous ses membres, sa pâleur était extrême. La mère continuait à m'examiner et malgré les efforts qu'elle faisait avec la stoïque énergie du sauvage pour dissimuler ce qu'elle éprouvait, je pus voir clairement qu'elle pressentait tout ce qui était arrivé.

Je déposai Angeline sur son lit, je la couvris de mes baisers, l'inondai de mes larmes et nous tentâmes, la mère et moi, tous les efforts possibles pour tâcher de la faire revenir à elle. Elle fut longtemps bien longtemps avant que de pouvoir reprendre ses sens. Heureusement qu'une idée lumineuse me frappa. Je couchai auprès d'elle la petite Adala et lui ayant dit tout bas que sa mère allait mourir si elle n'essayait pas par ses caresses de la rappeler à la connaissance. Cette enfant était d'une intelligence bien supérieure à son âge, on eut dit qu'elle comprenait l'importance de ce que je lui avais dit et elle répéta les mots que je lui avais appris: "Maman si tu mourais que ferait Adala?" et elle l'embrassait à chacune de ses paroles. Ces accents naïfs qui peuvent faire surgir la mère de la tombe à la voix de son enfant premier né eurent l'effet désiré.

—"Oh! Adala, dit-elle en la pressant avec transport, seules désormais sur la terre qu'allons-nous devenir, car tu es orpheline et ne comprends pas encore toute la perte que tu as faite en étant privée de l'appui de ton père?" et des larmes abondantes inondèrent ses joues. Agenouillé auprès du lit, je suivais avec anxiété cette scène navrante; toutefois, j'augurai bien des larmes que versait Angeline, car il me semblait qu'elles devaient la sauver. Je regrettai alors de ne pas lui avoir dit toute la vérité, mais quelles consolations aurais je pu lui offrir; une consolation est-elle possible dans cette vallée de larmes?

Mais pourquoi m'appesantirais-je davantage sur ces tristes événements?.....

A force de bons soins, la santé d'Angeline parut se rétablir et chaque soir une prière était dite en commun dans la tribu pour le repos de l'âme du malheureux Attenousse.

Toutefois la position n'était guère tenable. D'un moment à l'autre, un mot indiscret de quelqu'enfant de la tribu, pouvait tout compromettre, car chacun savait ce qui s'était passé avant et après l'exécution, et je craignais qu'il en vint quelque chose aux oreilles d'Angeline et qu'on lui apprit de quelle manière Attenousse était mort. Je me décidai donc un jour de fuir ces endroits à jamais néfastes, d'amener avec moi mes infortunées protégées, d'aller demeurer dans un lieu ignoré, auprès d'un lac qui se trouve dans les profondeurs des bois vis-à-vis Ste. Anne de la Pocatière autrefois Ste. Anne de la Grande Anse. Je fis mes préparatifs en conséquence : j'achetai un fort grand canot, engageai des hommes et le surlendemain, accompagnés d'une embarcation montée par de puissants rameurs qui devaient nous prêter secours au besoin, nous descendîmes le Saguenay et quelques jours après nous traversions le fleuve.

Est-il besoin de vous dire que la veille de mon départ, j'avais visité plusieurs de mes amis et leur avais exposé le but et la raison qui me forçaient de les abandonner. Ils comprirent parfaitement, ces enfants de la nature, quel était le sentiment qui guidait ma conduite, ils voulurent même m'offrir des venaisons fumées et des pelleteries dont j'aurais trouvé un avantageux débit. Je les remerciai avec effusion pour ces preuves d'amitié qu'ils me donnaient, et lorsque le lendemain, je doublai le cap qui les séparait à jamais de ma vue, je pus apercevoir leurs silhouettes mal effacées. Ils venaient nous dire adieu malgré l'heure matinale du départ et tâchaient de se mettre à l'abri des rochers pour que nous ne les vissions pas, tant ils semblaient comprendre combien il nous était pénible de nous séparer d'eux. Je n'en ai revus que peu d'entre eux depuis que j'habite les bords du Lac à la Truite, ceux-là je les ai toujours reçus avec bonheur parce qu'ils m'apportaient l'expression sincère de l'amitié que tous nous conservaient.

Nous débarquâmes donc à Ste. Anne à un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Cap Martin. L'église se trouvait alors à une bien faible distance de ce lieu, montrant son clocher d'où trois fois par jour, comme c'est encore la coutume, la cloche invitait les fidèles à la prière.

Je m'assurai de suite d'une demeure confortable. Un brave habitant, moyennant rétribution, me céda une partie de sa maison. J'y installai Angeline, son enfant et la vieille qui n'avait pas voulu se séparer d'elles et je m'établis leur pourvoyeur. Chaque jour, je m'évertuais à trouver de nouveaux plats qui pussent satisfaire leurs goûts, car, en dépit de tous mes efforts, je voyais la santé d'Angeline faiblir d'un jour à l'autre malgré tous les soins que

nous prenions d'elle. Pourtant elle parut se ranimer pendant quelque temps. Bien que plongée dans une affreuse tristesse dont je ne pouvais la tirer, j'avais réussi à lui faire prendre un peu d'exercice. La vieille indienne l'entourait de toute espèce de prévenances et me secondait dans ce que j'essayais pour la distraire. Je lui avais dit tout ce que j'avais caché à Angeline et par un accord tacite jamais allusion n'avait été faite aux jours passés.

Ainsi s'écoulèrent six mois, non pas de bonheur, mais au moins de paix et de tranquillité ; chacun dévorant sa peine en silence.

Mais un jour arriva où, entraîné par le désir incessant de chasser, je m'éloignai de la demeure pour m'enfoncer dans les bois. Lorsque je revins, la désolation était à son comble. Angeline, comme à l'ordinaire, avait été faire une promenade, elle avait rencontré dans sa course une de ces commères obséquieuses qui ont toujours la bouche pleine de nouvelles. Elle lui avait raconté dans tous ses détails le supplice qu'un sauvage avait enduré aux Trois-Rivières. Elle lui avait rapporté toutes les atroces calomnies qui avaient pesées sur lui et auxquelles elle-même ajoutait foi. Elle tenait, disait-elle, tous ces détails d'un sien cousin qui était parti des Trois-Rivières la veille de l'exécution et qui les tenaient lui-même de trois sauvages qui avaient vu commettre le meurtre pour lequel l'indien avait été exécuté. Il avait ajouté de plus que ces trois hommes erraient dans les bois d'alentour.

Ce coup devait être le dernier qui allait frapper Angeline. Nous la mîmes au lit le soir avec une fièvre considérable et dans un état de délire complet. La Providence dans ses décrêts avait décidé qu'elle n'en sortirait plus vivante.

Je glisse rapidement sur ces événements parce que je sens mon être se déchirer à chacune des péripéties que j'aurais à raconter dans les différentes phases de sa maladie. Lorsqu'un des derniers jours de mai, le bon médecin de campagne vint me presser la main, qu'il m'invita à le reconduire jusqu'au bout de l'avenue, je sentis, à l'émotion de sa voix, que je n'avais plus rien à espérer des secours des hommes. Il m'annonça donc que mon enfant bien aimée n'avait plus que peu de jours à appartenir à la terre. Sa constitution, ajouta-t-il, a été minée insensiblement par des causes que je ne puis comprendre ; elle était née forte et vigoureuse. C'est à son tempérament et à vos bons soins qu'elle a dû de vivre jusqu'aujourd'hui. L'énergie de sa volonté a pu lui faire surmonter bien des crises causées par un mal moral, mais cette dernière a été au-dessus de ses forces. Dans deux ou trois jours au plus dit-il en me prenant la main et la serrant affectueusement, Dieu aura mis fin à ses souffrances."

A cette désolante déclaration je sentis mes jambes fléchir sous moi, heureusement que j'avais à ma portée un poteau auquel je pus me retenir, car j'allais choir. Je demeurai longtemps plongé dans l'abîme de ma douleur. Je ne sais depuis combien de temps j'étais là lorsqu'une main amicale vint se poser sur mon épaule. Je fis un soubresaut, comme quand on est soudainement éveillé au milieu d'un affreux cauchemar. C'était le bon curé qui venait faire sa visite quotidienne à ma chère malade. Le docteur était passé chez lui et lui avait raconté l'état de désespoir dans lequel il m'avait laissé. Il comprit que toutes ces consolations banales qu'on prodigue quelquefois à ceux qui pleurent étaient superflues, aussi nous acheminâmes-nous en silence vers la maison. Avant que d'y entrer le bon prêtre me fit promettre de n'y paraître que lorsqu'il m'appellerait afin que la malade ne vit pas l'altération de ma figure.

Quand j'entrai au signal convenu les traits de ma pauvre Angeline n'avaient plus rien qui appartint à la terre. Son regard était tourné vers les cieux et de ses lèvres s'échappait une fervente prière. Le bruit de mes pas la tira de cet état extatique. Elle me fit signe d'approcher, me tendit la main et me présenta son front à baiser comme elle avait coutume de le faire depuis mon retour.

Enfin, vous l'avouerai-je, je ne me sens plus la force de vous exprimer les souffrances innombrables que j'ai éprouvées pendant les deux jours et deux nuits qui précédèrent sa mort. Bercé de temps en temps entre le découragement ou l'espérance, dès qu'une lueur d'amélioration se faisait entrevoir je redoublais, s'il était possible, mes soins et ma sollicitude. La mère et moi nous étions constamment à son chevet dans un morne silence troublé seulement par la respiration haletante de la mourante et le tictac de l'horloge dont l'aiguille, comme le doigt de l'inexorable destin, nous montre à chaque seconde que nous avons fait un pas vers l'éternité.

Les regards de la malheureuse mère, chargés de tristesse rencontraient parfois les miens et nous baissions la tête comme si nous eussions craint de laisser apercevoir les sentiments de souffrances auxquels nos cœurs étaient en proie.

Le soir de la troisième journée tout parut renaître à l'espérance, l'état de la malade nous semblait s'être considérablement amélioré. Tout joyeux, je me livrais à l'espoir et de suite j'envoyai quérir le médecin.

Nous sommes toujours si heureux d'espérer même lorsque tout est perdu.

Il arriva en toute hâte, prit le pouls de la malade, osculta sa

poitrine, lui dit quelques paroles d'encouragement puis me fesant signe de l'accompagner à la porte : " le soleil de demain, me dit-il, ne la trouvera pas vivante."

Dans la soirée, elle reçut tous ses derniers sacrements. Vers minuit, je vis que le moment fatal approchait mais j'avais un dernier devoir à remplir et je résolus de le faire avec toute l'énergie que j'avais mis autrefois à faire le mal. C'était un pardon que je voulais obtenir, car je ne me dissimulais pas que si j'avais abandonné la voie du crime, c'était dû aux prières de mes bons parents, de mes sœurs et d'Angeline.

Après que son action de grâces fut finie, je priai l'assistance de se retirer et prosterné, la face contre terre, je demandai pardon à mon enfant pour tout ce que je lui avais fait endurer à elle-même, lui racontai l'histoire de son enlèvement et les souffrances atroces qu'enduraient ses parents par sa disparition.

J'attendais les paroles qu'elle allait prononcer comme un criminel qui doit recevoir sa sentence.

" Père, me dit-elle après un moment de silence, viens m'embrasser. Je remets entre tes mains Adala, c'est mon trésor, c'est ma vie que je te confie."

Telles furent les dernières paroles que j'entendis de sa bouche angélique.

Je fis ensuite rentrer les assistants. La respiration de la mourante devenait de plus en plus oppressée, ses lèvres seules remuaient pour répondre aux prières des agonisants. Ses mains étaient jointes et ses yeux tournés vers le ciel. Un instant après que nous eûmes fini de prier, une légère teinte parut colorer ses joues : j'y vais, j'y vais, prononça-t-elle comme si elle se fut adressée à quelqu'être surnaturel et ce fut tout ! ! !.....

En ce moment, Adala s'éveilla en souriant et demanda sa mère, elle tendit ses bras vers elle et l'embrassa en l'appelant. Hélas sa pauvre mère n'était plus qu'un cadavre !

Deux jours après, Angeline fut déposée dans sa dernière demeure où elle dort encore aujourd'hui sous un gazon émaillé de fleurs sauvages en attendant le jour où nous nous réunirons. Une pauvre croix de pierre sur laquelle est gravé son nom, avertit le passant indifférent qui foule les tombes du cimetière, qu'elle repose là.

Quand la cérémonie funèbre fut terminée, je pris Adala dans mes bras, la pressai sur ma poitrine et lui dis avec transport : " Oh non, mon Adala, tu ne resteras pas orpheline, car désormais tu seras ma seule richesse, mon seul bonheur."

DR. CH. DEGUISE.

(*A continuer.*)

23

LES CANADIENS ET LES AMERICAINS. [1]

L'une des grandes questions qui doivent agiter probablement l'esprit public en Canada se rattache à l'avenir du pays. Il s'agit de savoir si la Puissance restera unie à l'Angleterre, ou s'annexera aux Etats-Unis, ou deviendra une puissance souveraine et indépendante. Chacune de ces alternatives offre des avantages considérables. Une sage politique pourrait mener les choses à bonne fin ; mais il semble trop probable que les gouvernements Impérial et Canadien suivront une politique de laisser-faire, et que l'avenir de ce grand empire du nord sera laissé au hasard des événements ou à une décision prématurée, fruit de quelque tourmente populaire.

Nous allons nous efforcer en mettant de côté tout esprit de partialité, d'établir les avantages qu'offre chacune de ces alternatives et de déterminer quelle est la politique qui a le plus de chance d'être adoptée. Le peuple des Etats-Unis s'attend par-dessus tout à englober les provinces canadiennes.

En tout temps, il serait prêt à faire de grands sacrifices pour obtenir ce résultat, s'il n'était profondément convaincu que cette

1 Cet article est extrait du livre publié il y a quelques mois par M. Charles Marshall sous le titre : *The Dominion of Canada.* M. Marshall a visité le Canada en 1870, et son livre est extrêmement intéressant. Il parle de notre pays en touriste et en homme pratique à la fois. C'est un des meilleurs ouvrages encore publiés par une plume anglaise sur le Canada et il a de plus tout le mérite de l'actualité. L'auteur est mort, il y a quelques mois, à la fleur de l'âge, en faisant le grand voyage qu'il avait commencé autour du monde.

Ce livre a été fort remarqué par la presse canadienne, et l'*Opinion Publique* ainsi que le *Journal de l'Instruction Publique* en ont fait d'excellentes appréciations. Il mérite à tous égards d'être placé sur les rayons de nos bibliothèques— (*Note du traducteur*).

annexion se fera, sans même qu'il se donne la peine de l'obtenir. "Lorsque la pomme canadienne sera mûre elle tombera," dit-il. De l'Orient à l'Occident, de l'Atlantique au Pacifique, l'annexion éventuelle des colonies anglaises est le rêve de tout le peuple américain ; et l'on sait l'ancien mode qu'adopte un grand peuple pour mettre ses rêves à effet. L'incorporation de la vaste étendue de nos possessions du nord augmenterait la richesse, la population et avant tout la dignité de l'Union Américaine. La disparition du drapeau anglais de ce continent serait pour tout américain un sujet d'amour propre national. L'annexion du nord serait une œuvre plus importante pour les Etats-Unis que la conquête du sud.

Les Américains ne sont pas habitués à peser attentivement la somme d'avantages que retirerait le Canada de cette évolution politique. Ils supposent que l'honneur d'appartenir à la Grande République serait infiniment supérieur à celui de former partie d'une monarchie du Vieux Monde. Une nouvelle ère de progrès rapide, suivant eux, inaugurerait ce changement. Le Canada cesserait d'être conservateur et rétrograde. Au jour de son union avec la République, la valeur des immeubles augmenterait de cinquante pour cent. Le travail serait mieux rémunéré, de nouveaux chemins de fer seraient construits, les mines seraient exploitées, une grande immigration se dirigerait dans le pays qui serait métamorphosé par l'entreprise Yankee. La longue et double rangée des maisons des douanes disparaîtrait. On n'aurait plus à craindre les fâcheux effets de la contrebande. Tous les produits canadiens pourraient s'écouler sur un vaste marché. Les provinces du nord recevraient immédiatement leur pleine part de la prospérité de l'Union. On pourrait conclure un arrangement équitable en ce qui regarde les taxes créées par la dernière guerre. Si les nouvelles provinces refusaient d'en payer leur quote-part, on pourrait pousser l'indulgence jusqu'à les en exempter complètement !

De tous ces avantages, le seul, on peut le dire en toute sûreté, que l'on apprécierait à un haut point en Canada, c'est le débouché qu'offriraient les marchés américains aux produits canadiens. Le gouvernement de la Puissance, pour obtenir ce résultat, renouvellerait volontiers le Traité de Réciprocité, avec ou sans modification, ou adopterait une union douanière de quelque genre.

Il est probable que l'union avec les Etats-Unis augmenterait considérablement la prospérité matérielle ; c'est du moins l'opinion générale en Canada. Mais le peuple croit aussi que les inconvé-

nients d'une pareille évolution politique l'emporteraient sur les bons résultats que produirait tout l'accroissement possible dans la richesse nationale. Il existe en Canada un sentiment d'opposition extrême aux idées démocratiques de la grande république voisine. C'est un fait parfaitement avéré que les canadiens préfèrent leur système de gouvernement libre et bien ordonné aux institutions plus démocratiques des Etats. Il est possible qu'un américain ne puisse en comprendre la raison ; mais un anglais le peut.

Les Canadiens ne sont pas disposés à s'exposer aux mauvais effets du bouleversement qu'amène chaque élection présidentielle ; ils hésitent à changer leur système parlementaire pour un autre où le veto du Président peut enrayer la législation ; et ils craignent que l'adoption de changements démocratiques n'entraîne l'élection des juges par la populace, la démission périodique des fonctionnaires du gouvernement, et autres mesures semblables. Il semble qu'on craint plus en Canada qu'en Angleterre l'*américanisation* des institutions du pays. Il est facile d'en donner la raison. Les Etats sont ses plus proches voisins. Les Canadiens sont forcés de prêter l'oreille aux dissensions politiques qui sévissent dans la République, et d'entendre les menaces d'un certain parti de politiciens qui veulent *américaniser* et annexer les provinces du nord, de gré ou de force. Ceci, joint à la conduite tenue par le gouvernement des Etats-Unis, a fait naître un sentiment d'hostilité à la république dont nous ne saurions connaître l'intensité en Angleterre.

Les Etats-Unis ont rappelé le Traité de Réciprocité en 1864, dans le but avoué de châtier le Canada pour les sympathies qu'il avait manifestées en faveur du sud lors de la rébellion, et de le forcer d'entrer dans l'Union par l'appauvrissement de son commerce. De ce jour date l'hostilité du sentiment canadien aux Etats-Unis. Le Canada a été forcé de comprendre qu'il peut exister dans une indépendance commerciale complète des Etats. La période qui devait amener sa ruine financière et industrielle a été précisément celle où il a été le plus florissant. Le Canada n'ayant plus qu'à compter sur ses propres ressources a constaté qu'elles étaient inépuisables. De fait, il ne manque pas d'esprits confiants dans la Puissance, qui rêvent au jour où l'Empire de l'Amérique Britannique du Nord sera le digne émule des Etats-Unis par la prospérité nationale comme par la grandeur.

Les Etats-Unis n'ont continué malheureusement qu'à alimenter l'aversion des Canadiens. Les vaisseaux américains ont toujours été admis dans les canaux et eaux navigables de la Puissance

absolument sur le même pied que la marine canadienne. La barge américaine passe librement partout sur paiement des charges ordinaires. Cette courtoisie n'a pas été réciproque. Les vaisseaux canadiens de transport ne jouissent pas des mêmes avantages. Leurs propriétaires ne peuvent, par exemple, faire le commerce d'un port américain à un autre. Les intérêts des protectionnistes américains ont sur ce point concordé avec la politique établie du gouvernement.

On peut en dire autant relativement au transport du matériel de guerre. Durant la rébellion sudiste, les approvisionnements militaires et les troupes américaines pouvaient librement passer à travers le territoire canadien de Détroit à Niagara, par voie du chemin de fer Grand Occidental. Mais l'un de nos vaisseaux contenant des approvisionnements pour l'expédition de la Rivière-Rouge ne put passer dans le canal américain, long de quatre milles, qui est situé au Sault Ste. Marie. Le passage du navire ne fut autorisé qu'après beaucoup de troubles et le déchargement des magasins militaires. Une pareille ligne de conduite a été loin de favoriser les idées d'annexion aux Etats-Unis. Assurément elle ne pouvait avoir d'autre effet sur un peuple bien doué.

On croit encore en Canada que tout le développement rapide que lui promet l'annexion serait trop chèrement acheté. La prospérité d'un pays ne se manifeste pas seulement, ou principalement, par le chiffre de sa population, ou par le rapport de ses importations et exportations. Au temps d'Elizabeth, l'Angleterre n'était pas un riche pays et ne possédait pas le nombre d'âmes que compte aujourd'hui le Canada. La fièvre d'avancement et d'excitation qui caractérise le progrès des cités et états Américains présente un contraste défavorable avec l'accroissement plus lent de la prospérité du Canada ; — au moins de l'avis des colonistes eux-mêmes. Ceux-ci croient que leur progrès, pour avoir été moins prompt et moins éclatant, n'en est que plus solide.

Le sentiment de la nationalité commence à prendre racine lentement dans toute la Puissance. Le peuple veut avoir une existence propre et ne pas être partie d'un autre nation, bien qu'elle soit plus puissante. Il désire accomplir le rôle qui lui est assigné dans la civilisation, atteindre le but de ses destinées et ne pas être noyé dans un autre peuple. Il ne demande plus d'assistance, la seule faveur qu'il sollicite est d'être laissé tranquille, ayant tout à espérer de l'avenir. Il ne manque même pas d'esprits qui osent croire qu'aucune intervention ne saurait le détourner de sa mission.

En considérant la probabilité d'une annexion aux Etats-Unis, on

oublie souvent d'examiner un point important de la question. C'est que les peuples canadien et américain se distinguent de plus en plus par le développement de types différents du caractère national. Deux races se forment ainsi à côté l'une de l'autre. Les canadiens sont encore foncièrement anglo-saxons. Le climat du nord influe moins sur la race que celui des régions sud et méridionale du nouveau continent. Si le climat a changé de quelque manière, c'est en reprenant la rigueur des régions septentrionales d'où viennent les peuples d'origine scandinave. La vieille race semble prendre une nouvelle vigueur lorsqu'on la transplante de nouveau dans un climat froid. En général, les canadiens sont robustes, bien constitués et ont le teint frais et coloré ; ils aiment le pays et la vie du cultivateur ; ils sont fort adonnés à la chasse et à des exercices physiques, ils sont tous nés soldats et apprennent promptement à manier la carabine. Ils ressemblent aux anglais des générations passées.

Cette description s'applique dans une certaine mesure aux Canadiens-Français. Comme race, les Anglais sont peu affectés par leur présence au milieu d'eux ; car les alliances entre les deux peuples ne sont pas fréquentes. Mais pour mieux faire saisir la distinction, je parle expressément de la population d'origine anglaise.

Le peuple américain, bien qu'il soit profondément teuton, cesse d'être anglo-saxon ou anglais. Avant longtemps, si la transformation n'a pas déja eu lieu, il constituera une nationalité composée des éléments les plus divers dont l'histoire offre l'exemple. Les penseurs américains observent ce fait et ils en augurent un brillant avenir pour la nation. Le peuple anglais a été constitué de plusieurs éléments — Celte, Romain, Allemand, Normand — et il a prouvé qu'il était de bonne souche. La nation américaine sera encore plus fusionnée et elle devrait réunir les meilleures qualités des premiers peuples du monde. Déjà la nouvelle race prétend posséder la solidité et le bon sens pratique des Anglais, la vivacité des Français, la finesse des Irlandais, la vigueur et l'esprit achevé des Allemands. On ne saurait certainement voyager dans les Etats-Unis sans remarquer la transformation qu'a subie le vieux type anglais. On peut le prouver d'ailleurs par plusieurs faits bien connus. D'abord, une immigration énorme d'Irlandais, Allemands, Allemands du sud et Suédois a laissé le vieux monde et elle a inondé durant plusieurs années le continent américain. Les immigrants anglais sont noyés dans la multitude des autres races. Deuxièmement, les nouveaux venus amènent des familles considérables, de huit, douze, seize enfants ; l'américain natif, le

descendant de la race anglaise, n'élève, à son gré, qu'un ou deux enfants. S'il est cultivateur dans l'Ouest, il en a plus ; mais, règle générale, l'américain préfère s'adonner au commerce ou aux professions libérales, et dans toutes les villes, à l'est comme à l'ouest, il n'élève qu'une petite famille. La prépondérance est ainsi assurée aux éléments étrangers comme la fusion de la nouvelle race. La population noire ou chinoise, qui se fond dans le peuple américain, n'est pas assez dense pour être prise en considération. Le reste de la population est et restera teuton.

Troisièmement, il faut aussi tenir compte de la diversité des climats, en examinant la différence de plus en plus caractéristique qu'offrent les types canadien et américain. Cette influence agissant continuellement sur chaque individu, doit avoir des effets bien grands quoi qu'insensibles sur la transformation du caractère et du physique de la population. Les influences climatériques tendent à accuser d'avantage les différences créées par la diversité des races. Le long et rigoureux hiver du Canada donne au peuple beaucoup de vigueur et de courage. La chaleur de l'été moins intense cependant que dans la mère-patrie, ne produit pas l'extrême richesse des régions sud et méridionale du nouveau continent. Les brises chaudes qui soufflent du sud sont tempérées par la grande chaîne de lacs qui bordent la frontière canadienne. Le climat de la Nouvelle Angleterre et des états du centre est extrême, l'hiver est rigoureux et la chaleur de l'été excessive, durant toute l'année l'air est vif, sec et exhilarant. Personne n'y éprouve un besoin réel de stimulant. L'esprit remuant et facilement excitable du type américain est dû en grande partie à cette influence subtile.

Résumons-nous. Les canadiens préfèrent leurs institutions représentatives au républicanisme démocratique des Etats. Ils sont fiers de leur ordre social, de leur bien-être général, de leur système d'éducation, de leur culture intellectuelle et de tout ce qui constitue la base de leur prospérité. Un sentiment de nationalité commence à s'implanter lentement. Les canadiens s'enorgueillissent de plus en plus de l'étendue de leur Puissance et de leurs inépuisables ressources. Ils ne se soumettront pas volontiers à être engloutis par un peuple plus puissant. Et ils sont éminemment anglais, caressant avec amour plusieurs de nos vieux préjugés d'insulaires. Ils parlent comme nous, sans différence notable dans l'accentuation. Ils sont jaloux à l'extrême de l'honneur anglais et fiers de la renommée et de la puissance anglaises. Ils ne forment avec nous qu'une même race. Leurs immigrants viennent de la mère-patrie. Le climat n'a fait qu'accuser les traits nationaux caractéristiques au lieu de les changer. Ils sont conservateurs des

vieilles traditions de la liberté anglaise, de l'honneur et de la grandeur nationale. Ils sont les anglais des anglais.

L'humiliation seule que leur causerait l'abandon de la mère-patrie et l'impossibilité de se maintenir comme pouvoir indépendant pourraient les amener à présent à s'annexer aux Etats-Unis.

Que l'annexion du Canada doive être avantageuse aux Etats eux-mêmes ou au monde en général :—voilà ce qu'il est difficile de dire.

Elle aurait pour résultat immédiat d'*américaniser* le peuple et les institutions du pays. Il faudrait renoncer à la formation d'une nation purement anglo-saxonne sur le nouveau continent. Une immigration hétérogène ferait disparaître en peu de temps les différences sociales. L'armée des douaniers disparaitrait. L'union nord américaine, plus complète que jamais avec sa variété de climats et de productions, adopterait probablement dans toute son étendue son système de protection commerciale. Ce n'est pas une idée qui manque de grandeur que tout ce vaste continent doive se remplir d'une race teutonne nouvelle et fraîchement mélangée, que l'on compterait par millions et qui formerait une seule et colossale république. Il est naturel qu'un citoyen américain caresse avec plaisir un rêve aussi glorieux.

Il serait vraiment difficile de dire si la réalisation de ce rêve avancerait ou retarderait le progrès humain et le développement des races. Le monde pourrait bien cependant laisser une pareille expérience se faire.

Cette question offre un autre point qu'un politicien américain ne saurait passer sous silence. L'annexion du Canada aux Etats augmenterait considérablement les chances d'un démembrement futur de la République. S'il arrivait que, dans quelque grande crise nationale ou dans une nouvelle guerre, le Canada se séparât de l'Union, il entraînerait probablement aussi les Etats de l'Ouest, qui ont le St. Laurent pour débouché naturel de leurs produits, ainsi que les autres états qui bordent le grand fleuve jusqu'à la mer.

Considérons à présent en peu de mots la probabilité de la rupture du lien colonial et de la formation du Canada en pouvoir indépendant.

On est sous l'impression dans la Puissance que le gouvernement impérial a pour fin arrêtée d'abandonner le pays à son propre sort. Une pareille politique, aux yeux de sa population, est non seulement un témoignage de faiblesse, mais elle est encore une grande faute, et elle la voit avec regret et mépris à la fois.

La Puissance n'est pas encore assez forte pour se maintenir seule. Ses habitants ne sont pas assez nombreux, ses ressources ne sont pas suffisamment développées, ses voies de communication sont trop incomplètes et son organisation militaire est trop faible. La consolidation du nouveau régime est à peine effectuée. La confédération des diverses provinces est trop récente ; de fait, elle est encore imparfaite. Le sentiment d'une nationalité commune n'est pas encore assez répandu. Sa population ne s'élève pas à cinq millions,[1] tandis que le territoire de la Puissance égale en étendue les deux tiers de l'Europe.

On croit généralement en Canada que l'indépendance suivrait de près l'annexion. Le pays serait envahi par les agitateurs politiques, qui s'adresseraient habilement aux préjugés des Français et des Irlandais et aux intérêts sectionnels de quelques unes des classes de la population—aux manufacturiers et aux propriétaires d'immeubles dans les cités par exemple. D'un côté on prodiguerait les promesses pour attirer les Canadiens, et d'autre part on les menacerait de tarifs élevés, ou on en imposerait pour les forcer d'entrer dans l'Union américaine. On découvrirait sans cesse de nouveaux griefs contre le gouvernement fédéral et on remplirait les journaux de récriminations incessantes. On demanderait promptement un plébiscite et l'ère de l'indépendance serait finie. C'est là du moins ce que les Canadiens prévoient pour l'avenir.

Les quelques hommes publics dans la Confédération qui prônent la cause de l'indépendance désavouent avec soin l'idée ultérieure d'unir le Canada aux Etats ; mais l'esprit populaire n'en garde pas moins ses soupçons. Le parti de l'indépendance est actuellement insignifiant par le nombre comme par l'influence.

Le temps n'est pas encore venu où la Puissance pourra se maintenir seule. Le jour ne devrait jamais arriver où finira son union avec l'Angleterre. Aussi ce n'est pas se servir d'une expression assez énergique que d'assurer que cette séparation n'est nullement désirée par le Canada. Au contraire, le peuple en général est fier du nom anglais et il a pour ambition d'accroître la richesse et la puissance de l'empire. Les Canadiens rêvent aussi une confédération anglo-saxonne entourant le monde, dont l'Angleterre serait la tête et Londres la métropole. Les fils de l'Angleterre dans ces

1 Le dernier recensement constate que le chiffre des habitants dans Ontario, Québec, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick, est de 3,484,924, et comme l'on estime la population de la Colombie Britannique à 50,000 âmes ; celle de Manitoba à 11,953 et du Nord-Ouest à 28,700, on arrive à un total de 3,575,577. M. Marshall fait ici erreur comme la plupart de nos statisticiens qui comptaient sur un résultat bien plus important. Nous ne sommes même pas quatre millions. (*Note du traducteur*).

colonies s'alarment à la pensée de la décadence anglaise, dont les signes avant-coureurs ne sont que trop apparents dans l'indifférence qu'elle manifeste à l'égard de ses possessions coloniales. Ils croient qu'une sage politique pourrait consolider un empire anglais que le monde serait forcé de respecter ; et ils craignent que notre politique actuelle ne réduise l'Angleterre à une puissance de troisième ordre.

Je l'ai dit, on regarde avec quelque mépris aussi bien qu'avec chagrin, la politique impériale qui a pour but de favoriser l'indépendance canadienne. On suppose qu'elle a pour mobile la crainte d'une nation rivale,—crainte que ne saurait ressentir une nation qui se respecte. Les Canadiens disent fièrement qu'une telle crainte, si elle existe, est tout à fait déraisonnable. Les Etats-Unis ne se batteraient pas pour conquérir le Canada, et ils ne pourraient l'obtenir par le sort des armes. Les Canadiens disent que les Etats n'oseront pas provoquer un nouveau conflit. Ils ne tiennent pas en toute sûreté leur territoire actuel. Le Sud n'est pas encore pacifié. Lorsque les Etats seront en mesure d'entreprendre une guerre de conquête—qui répugnerait évidemment à l'esprit du peuple—les Canadiens seront en mesure de faire une résistance effective. Si le pays était envahi, une indemnité devrait être payée à la fin de la guerre pour les dommages encourrus. En mettant les choses au pire et supposant que le Canada serait conquis, les pertes et les souffrances retomberaient sur lui et non sur l'Angleterre, et les Américains ne pourraient arriver à ce résultat sans mettre en campagne des forces considérables. " Si, disent les Canadiens, nous voulons nous exposer à ce risque possible dans le but d'assurer notre union avec l'Angleterre, pourquoi vous y objectez-vous? Nous n'éprouvons aucune crainte pour nous-mêmes ; veuillez donc ne pas éprouver autant d'alarmes pour nous."

En réponse, toutefois, on pourrait dire avec raison que notre union avec le Canada nous expose davantage à des malentendus avec les Etats-Unis et à la défaite de nos troupes dans un cas de guerre.

L'Angleterre n'a jamais eu cependant pour habitude d'attacher beaucoup d'importance à des considérations de cette nature. Nous n'avons jamais mis en doute notre habileté pour défendre nos droits et secourir nos alliés. Le jour où l'Angleterre aura pour politique de faire disparaître toutes les causes possibles de mécontentement avec les autres nations, sa déchéance sera décrétée. Un peuple qui ne peut se faire respecter, ne saurait posséder la considération du monde.

L'avenir de la Puissance semble lié à celui de l'Angleterre.

Le Canada préférerait continuer ses relations avec nous, avec la perspective qu'on lui donnerait un rôle digne de sa position dans la considération des questions impériales.

En réglant son avenir nous déciderons probablement le nôtre.

CHARLES MARSHALL.

—*Traduction* de M. JOSEPH TASSÉ.

LE SAINT-MAURICE.

NOTES DE VOYAGE.

I

EN ROUTE.

Cacouna, Malbaie, Ka nouraska, Tadoussac, sont les places favorites des flaneurs durant la belle saison. Nos bateaux s'emplissent et le flot des voyageurs descend et monte le St. Laurent comme une marée de gens poursuivis par l'ennui. Pourquoi plutôt ces places que d'autres ? Dans le bon vieux temps, lorsque des chaleurs intenses venaient nous écraser au sein des villes, on pouvait comprendre cette passion des gens riches pour les rives du golfe St. Laurent. Mais à présent qu'il ne fait plus chaud dans les villes, on grelotte à Cacouna, les dents nous claquent à Tadoussac. et si l'on descend plus bas, on court grand risque de geler complètement.

Non, ce n'est plus la crainte de la chaleur qui pousse vers le Golfe les gens riches et ceux qui tiennent à faire semblant de l'être. C'est en grande partie pour suivre le courant, pour marcher à la file comme les moutons de Panurge, et un peu pour avoir une occasion de distraction, un moment de répit aux affaires. Pour quelques-uns aussi,—il y en a de tous les goûts,—c'est un prétexte qu'ils saisissent aux cheveux pour allonger un peu la chaîne qui les attache au pôteau conjugal.

De tels voyages ne devraient se faire que dans le double but de réparer sa santé et d'apprendre du nouveau, d'acquérir des connaissances intéressantes. Dans ce cas, un voyage dans le St. Maurice aura plus d'appas qu'une promenade à Cacouna.

Il serait injuste pour le moment de reprocher au public de ne pas s'inquiéter davantage du St. Maurice. Les voies de communication sont insuffisantes pour satisfaire les exigences d'un public voyageur. Mais ceux qui ont le courage de ne pas craindre quelques jours de canot d'écorce, de barge ou de chaland et qui se donnent la peine de visiter le territoire situé en arrière de nous, ceux-là reviennent contents et confiants dans l'avenir de ce territoire.

C'est ainsi que, grâce à une bienveillante et gracieuse invitation, nous avons fait le voyage de la Tuque en compagnie des plus aimables compagnons de France et de Navarre, quoiqu'il y eut un descendant d'américain, un prussien, un irlandais et un canadien de la vieille souche.

C'était le 1er Août que nous partions de Trois-Rivières. Il avait plu presque sans relâche durant les trois semaines précédentes; nous avions des craintes bien naturelles. Bénédictions de la Providence! Nous n'avons pas eu un grain de pluie sur la route.

Tous ceux qui songent au chemin de fer des Piles—et qui n'y songe pas?—savent que ce chemin a pour but de rattacher le St. Laurent aux eaux navigables du St. Maurice au-dessus des grandes Piles. Les Grandes Piles sont à dix ou onze lieues de Trois-Rivières. Dans l'espace de ces dix ou onze lieues, la rivière est remplie de rapides et de chûtes qui rendent la navigation impossible. Il y a d'abord à deux lieues de Trois Rivières la rapide des Forges, lit de roches et de cailloux qui s'étend dans toute la largeur de la rivière, quelques arpents audessous des vieilles Forges St. Maurice. C'est là, au pied de ce rapide, que le Petit-Poisson s'arrête pour frayer tous les hivers.

Un peu plus haut dans la rivière se trouve la Gabelle, puis la chûte des Grès, où M. Baptist a une grande scierie depuis plusieurs années. La chute des Grès est assez forte. En remontant la rivière on arrive ensuite, après avoir passé l'Ile aux Tourtes et la Pointe à Chevalier, à la grande cataracte de Shawenigan, puis au rapide des Hêtres, à la chûte de la Grand'Mère, aux petites Piles et enfin aux Grandes Piles où la navigation commence pour ne s'arrêter qu'à 70 milles plus haut à la Tuque.

En général, on se rend donc aux Grandes Piles en voiture. C'est une belle promenade d'ailleurs. Après s'être habitué graduellement à laisser Trois-Rivières, en passant par le Fort Tuyau, fau-

bourg St. Antoine de notre ville, on arrive au côteau de sable qui est à la fois Bois de Boulogne et Pelouse de Longchamps, bocage d'amusement et champ de courses. Quand donc la ville s'étendra-t-elle de ce côté ? Plus tard, lorsqu'elle aura pris de l'extension du côté de la rue des Champs. C'est égal, il est consolant de sentir que nous sommes encore dans les limites de la cité, que nous sommes sous la protection de notre police et de nos pompiers, tant que nous n'avons pas laissé la pierre-borne. Nous partons pour un long voyage à travers la forêt, qui sait si nous reviendrons ? O pierre-borne, adieu !

Et nous voila dans Ste. Marguerite, sur ces coteaux où l'on cultive les bluets et les sapins secs. En été c'est le rendez-vous des jeunes filles qui aiment à cueillir des fruits et en hiver des gamins qui vont chercher du bois avec des chiens. Au demeurant jolis paysages qu'un peu de soin pourrait embellir beaucoup. Quand notre ville aura une population de 50,000, c'est ici que les riches bourgeois se bâtiront des résidences champêtres. La première maison sur ce chemin, après qu'on a quitté la ville est aujourd'hui fermée et abandonnée. C'est un pauvre vieillard qui l'habitait jadis. Né en Irlande, cet homme était venu en Canada à l'âge de 25 ou 30 ans. Après avoir amassé une modeste aisance, bien modeste, il s'ennuya de son pays et voulut y retourner. Il en était parti depuis une trentaine d'années. Arrivé à sa place natale, il ne s'y reconnaissait plus, tout était changé. Pas un ami qui se souvienne de lui. Il reprend presqu'aussitôt le chemin du Canada et vient mourir dans cette petite maison. Il avait dépensé toutes ses épargnes pour son voyage et il était trop âgé pour se mettre à gagner de l'argent. Il mourut de misère et de chagrin.

Nous tombons ensuite dans le fief St. Maurice qui est uni à la Banlieue pour les fins municipales et au comté de St. Maurice pour les élections parlementaires. Ce fief, comme celui de St. Etienne, dépendait autrefois des Forges. M. Mathew Bell possédait cette immense étendue de terre. Plus tard, M. P. B. Dumoulin acheta le fief St. Maurice et MM. Stuart et Porter le fief St. Etienne. Le fief St. Maurice, avec le poste des Forges, devra former bientôt une paroisse. Déjà il y a eu une chapelle aux Forges.

Voyez donc quelle activité, quelle fumée, quel branle-bras, c'est le poste des Forges. Tout marche, la fonderie, les fourneaux pour faire le charbon de bois, les hommes qui charroient la mine, d'autres qui vont au magasin, etc. Ce sont MM. McDougall qui ont ainsi ramené la vie et la prospérité. Tout s'en allait en ruines lorsqu'ils en ont fait l'acquisition pour une bagatelle. Tous les jours de nouvelles améliorations viennent donner un surcroit d'élan à

leur exploitation industrielle. C'est une famille patriarchale que la famille McDougall. Ils sont huit frères, tous hommes d'affaire et tirant sur la même corde avec un accord parfait. C'est à leur père, feu M. John McDougall, qu'ils doivent cette organisation parfaite. Le magasin en ville, les magasins des forges, l'exploitation des forges St. Maurice et des forges de l'Islet, tout cela fonctionne d'après une direction concertée, et toutes les affaires se font sous la raison sociale de "*John McDougall & sons*," comme si les fils voulaient encore que l'ombre de leur père protège leur union.

St. Etienne! joli village, avec haute-ville et basseville, belle église en pierre toute flambante neuve. Un peu plus haut que le village on voit à droite la route qui conduit aux Grès. Là encore il y a un poste considérable de travailleurs. Le moulin est bâti sur un des plus beaux pouvoirs d'eau qu'on puisse désirer. Au milieu de ce poste, M. J. Baptist est comme un roi, mais un roi tel qu'on en voit dans les contes de fées, un roi aimé, bienfaisant et juste pour tout le monde. Son trône ne sera jamais renversé par la Commune. Les terres ne sont pas bien bonnes à St. Etienne. Le sable est généralement sec et peu fertile. A Shawenigan, le sable est plus frais et la moisson est meilleure. Il y a un joli village à St. Boniface aussi. L'église est construite sur le versant méridional d'une chaîne des Laurentides.

Plus haut que Shawenigan il y a encore une paroisse qui sera fondée dans un an. La place de l'église est marquée et le clocher de St. Mathieu s'élèvera bientôt au sein de la forêt. Au-dessus de St. Paulin surgit en même temps la paroisse de St. Alexis. Quelques jeunes gens de Montréal ont pris des terres entre St. Mathieu et St. Alexis, sur le bord du lac des Souris, et ils s'accordent à dire que la terre est excellente pour la colonisation. Dans le lac ils prennent du poisson autant qu'ils veulent. Voilà jusqu'où la colonisation a pénétré. Et dire qu'il y a vingt ans, il fallait un guide pour aller de Trois-Rivières à Shawenigan. Qui peut prévoir les développements que prendra le territoire du St. Maurice dans les vingt ans à venir?

Ste. Flore vient à peine de naître et déjà c'est une belle paroisse. Presque toute la paroisse est formée par une vallée qui se trouve entre deux chaînes des Laurentides. Le sol est excellent. Il y a des côtes cependant, qui sont rudes à traverser, mais n'importe, nous sommes aux Grandes Piles avant six heures du soir.

II

LES PILES.

Nous commençons sérieusement la vie de voyageur du St. Maurice. Nous déployons nos tentes pour camper sur le bord de l'eau. Notre wigwam est l'abri le plus agréable que je connaisse. Seulement les maringoins, les moustiques et les brûlots sont des compagnons de voyage dont on se dispenserait volontiers. Ils nous dévorent ; le seul moyen de défense que nous ayons contre eux, c'est de fumer. Il n'y a pas le moindre doute que c'est aux mouches que nous devons l'usage de la pipe. Les mouches font perdre la patience et donnent de l'humeur. C'est pourquoi les sauvages ne négocient aucun traité sans commencer par allumer le calumet. Lorsqu'ils veulent la concorde ils fument le calumet de la paix. Lorsqu'ils n'en veulent pas, peu leur importe que les mouches piquent, ils n'en auront que plus de rage contre l'ennemi.

Les Piles ! Saluons les Piles, c'est le siége d'une ville future et d'une ville qui deviendra grande. Que le chemin de fer des Piles passe d'un côté du St. Maurice ou de l'autre, cette place n'en restera pas moins le pied de la navigation.

Pourquoi cette place a-t-elle été appelée les *Piles*, c'est plus qu'il est facile de dire. Est-ce à cause des Piles de rochers qui se trouvent dans la rivière ? est-ce à raison des montagnes avoisinantes qui sont superposées les unes sur les autres ? Quoiqu'il en soit le poste des Piles est appelé à un brillant avenir. Il y a là un rétrécissement de la rivière, les rochers s'avancent de chaque côté et ne laissent à l'eau qu'un passage étroit. C'est en cet endroit que le gouvernement fédéral se propose de construire, cette année même, une chaussée qui devra refouler l'eau et couvrir les *battures*, et par là même faciliter la descente des billots. On a calculé que ces travaux coûteraient $10,000 La rivière sera réellement fermée par la chaussée, mais des empellements seront pratiqués afin de laisser passer l'eau et les billots quand on le voudra. L'eau a été tellement haute depuis le printemps qu'il a été impossible de commencer les travaux, de prendre la mesure de son niveau au-dessus des rochers.

Sur le côté est de la rivière les rochers forment un canal naturel qu'on dirait avoir été taillé exprès pour une place de moulin. C'est un pouvoir d'eau magnifique. La terre sur le côté est appartient à M. G. B. Hall et fait partie du township Radnor. Dès qu'il fut

question du chemin de fer, il y a quelques années, on avait commencé la construction de plusieurs maisons et la charpente reste encore là pour attester les espérences déçues. Il y a cependant sur le côté est un chemin de voiture qui vient jusqu'aux Piles, et les établissements de St. Tite s'avancent rapidement dans cette direction. Les forges nouvelles de M. Larue ne sont qu'à quelques milles, mais tout cela n'empêche pas les commerçants de bois de toujours monter dans le St Maurice par le côté ouest de la rivière, par Shawenigan et Ste. Flore.

Le dernier colon sur le chemin des Piles est M. Deschènes. Il est logé à l'extrémité du chemin. Qu'il prenne patience ! Dans quelques années les voisins ne lui manqueront pas.

III

EN CANOT.

Nous sautons dans notre embarcation et nous voilà partis pour la Tuque. Nous sommes cinq voyageurs et nous avons six hommes pour diriger notre embarcation. Nous arriverons à bon port, car c'est Bazile Thibault qui tient le gouvernail, et Bazile Thibault connaît le St. Maurice comme un oiseau connaît son nid. Lorsque l'heure du dîner arrive, Bazile Thibault nous prépare à manger. Il tient la queue de la poêle à frire aussi bien que le gouvernail. Tous les hommes d'ailleurs sont de joyeux compères, connaissant bien les *Chenaux* et capables de nous guider jusqu'au pôle nord.

Nous naviguons dans ce qu'on appelle une barge de l'Ottawa, c'est une sorte de grand canot svelte, bien fait, et qu'on ne construit en effet que sur les bords de l'Ottawa. Nous sommes onze à bord et l'on pourrait être encore cinq ou six de plus. C'est l'embarcation la plus commode pour les excursions de plaisir. Pour monter les provisions de chantier et les chevaux, les commerçants de bois se servent de préférence de grands chalands où l'on peut s'entasser sans crainte. A l'arrière, il y a une cabine où l'on peut coucher et dormir, quand les puces veulent bien nous en laisser le loisir. Enfin pour les voyages pressés, il y a le canot d'écorce, embarcation favorite des voyageurs du St. Maurice.

Jadis il y avait un bateau à vapeur entre les Piles et la Tuque. C'était une noble tentative que nous devions à l'esprit entreprenant de l'ancienne compagnie américaine de MM. Philipp, Norcross

& Cie., mais la navigation à vapeur sur le St. Maurice cessa lorsque la compagnie tomba en banqueroute. Aujourd'hui il faut se contenter de la rame et de l'aviron. Pour de longs intervalles on peut cependant aller à la *cordelle.*

Qu'est-ce qu'aller à la *cordelle ?*

Lorsque le rivage le permet, un cheval ou des hommes remorquent l'embarcation au moyen d'une corde attachée à l'avant. Tout de même il faut trois jours pour aller ainsi des Piles à la Tuque. Mais nous avons tout le comfort désirable et nous entreprenons le voyage gaiement en chantant sur l'aviron ces chansons que les échos du St. Maurice ont répétées tant de fois.

IV

DES PILES A MATAWIN.

Le premier colon que l'on trouve, le long de la rivière, après avoir quitté les Piles est M. Maurice Larivée. M. Larivée est un hardi pionnier. Il est toujours au premier rang de ceux qui s'avancent à travers la forêt sauvage. Le premier il a été se construire une cabane à l'endroit où est aujourd'hui Ste. Flore. Lorsque Ste. Flore est devenue une paroisse, il a laissé sa terre et s'en est allé plus loin, sur le St. Maurice, aux avant-postes de la civilisation, où nous le trouvons aujourd'hui. Il a plusieurs enfants qui, eux aussi, vivent dans le St. Maurice et quelques uns même ont déjà pris femme.

A notre gauche se montre bientôt la ferme de M. Alex. Oman, vis-à vis l'île aux Fraises. Le paysage en ces endroits est varié et pittoresque. Tantôt le bord de la rivière n'est qu'un rocher escarpé comme les rives du Saguenay ; tantôt c'est une plaine unie où le *foin bleu* remplace en abondance les grands pins abattus pour le commerce. Du moment que nous approchons des habitations, nous entendons le bruit des clochettes qui rappelle le *Ranz des vaches* des montagnes de la Suisse. Il n'y a pas une vache dans le St. Maurice sans qu'elle porte à son cou cet ornement sonore.

A deux lieues au-dessus des Piles nous souhaitons le bonjour, en passant, à Toussaint Bellemare. Toussaint Bellemare est une des célébrités du St. Maurice. Il n'a pas de supérieur comme chasseur, comme nageur ou comme guide de canots. C'est lui qui retira de l'eau le fils du Gouverneur Head lorsque cet infortuné jeune homme se noya à la Grand'Mère. Un sauvage était

parvenu à trouver au bout d'une perche, l'endroit où il gisait au fond de la rivière, mais c'est Bellemare qui, plongeant hardiment, rapporta sur le rivage le fils du représentant de notre souveraine.

Cette famille de Bellemare est presque toute employée dans le St. Maurice. On en retrouve quelques-uns à la Rivière-au Rat ; d'autres sont employés de la compagnie de la Baie d'Hudson. Un des fils de Toussaint est établi un peu plus haut que son père, sur la ferme commencée autrefois par Vassal. Le sol est excellent en cet endroit ; on voit sur la rive gauche comme un immense plateau de sol arable qui s'étend jusqu'au-delà de la Mekinac. Vassal qui avait commencé des défrichements ici était le petit fils de M. Vassal de Monviel, ancien adjudant-général de milice pour le Bas-Canada.

Un autre colon du nom de Beauce est aussi venu s'établir dans le voisinage de Bellemare, depuis quelques années.

Après avoir passé l'île Pigouînak (mot sauvage employé par euphémisme sur les cartes et dans les rapports officiels pour désigner l'île que tous les voyageurs appellent l'île aux Morpions,) nous trouvons encore sur la rive gauche une série d'habitations et de fermes plus ou moins avancées. C'est d'abord Henri Cadorette, homme de canot et guide renommé. MM. Tessier et Lemieux sont établis à peu de distance de Cadorette, puis vient la maison du Père Tournel situé au pied d'une des plus hautes montagnes du St. Maurice, à l'embouchure de la Mékinac.

La rivière Mékinac est à quatre lieues et demie des Piles. C'est une étape assez ordinaire pour les voyageurs qui remontent la rivière, mais comme nous avons des rameurs émérites, nous passons outre. Il y a là cependant une ferme assez considérable commencée, il y a quelques années par M. Laurent Lajoie et qu'il a depuis abandonnée à ses gendres, les fils de Larivée.

Quelques arpents au-dessus de la Mékinac se trouve la Pointe-à-Château où, dans l'automne de 1869, une dizaine d'hommes se noyèrent en traversant le remous. D'où vient ce nom de Pointe-à-Château ? Assurément, il n'y a pas de château dans le voisinage. Il paraîtrait que cette noyade de 1869 n'est pas le premier événement sinistre dont ces rochers ont été témoins. La tradition rapporte qu'un nommé Château, trafiquant de pelleteries, y perdit la vie, il y a longtemps, et que son nom s'est attaché à la place.

Il est moins difficile d'imaginer pourquoi on a donné au rapide que nous trouvons ensuite, le nom de *Rapide de la Manigance*. Il en faut en effet de la manigance pour rebrousser le courant dans ce rapide. Le courant est d'une force et d'une rapidité extraordi-

naire et le lit de la rivière est émaillé de rochers dont un bon nombre se montrent à fleur d'eau. Le gouvernement a fait jadis creuser le chenal, cependant, et les bateaux à vapeur peuvent y passer.

Nous passons ensuite la Pointe-au-Doré, autre rapide beaucoup moins fort que le précédent, puis notre embarcation longe *La Cuisse*, immense bloc de granit qui doit son nom à la forme que lui a donnée la nature.

Le soleil baissait à l'horizon, les mouches nous entouraient plus nombreuses que jamais, lorsque nous sommes arrivés en vue de la Matawin. Nous n'étions pas fâchés de prendre un peu de repos et de goûter les douceurs d'une bonne maison et d'une bonne table. Ce comfort désiré nous le trouvons chez M. Isaïe Nault. Sa maison n'est pas grande, mais on y est si bien reçu, les demoiselles Nault sont si aimables et si prévenantes. M. Nault n'est pas isolé en cet endroit. D'un côté, son fils, Vincent Nault est à se défricher une fort jolie ferme, de l'autre, il y a la ferme de M. Baptist tenue par un nommé Vaillancourt. La place est belle, avantageuse, et prendra de l'importance à mesure que la colonisation avancera dans le St. Maurice.

D'ici à deux ans il faut que le gouvernement local fasse terminer le chemin projeté pour aller à Ste. Flore à l'embouchure de la Matawin. Ce projet, conçu par le Dr. A. Dubord. agent des terres, est en voie d'exécution. Il ne reste plus que cinq lieues à faire. A coup sûr, ce chemin est plus important pour la colonisation que tous les chemins que le Révd. M Brassard a fait faire à la tête de la Matawin, au prix de $30,000 à $40,000. Le chemin dont nous parlons, outre les avantages qu'il offrirait à la colonisation, serait aussi très utile pour le commerce de bois. Il y a d'ailleurs dans cette partie, de bonnes terres, d'excellentes terres pour la culture. Si le gouvernement avait déployé un peu plus d'énergie et d'activité, les défrichements seraient rendus jusqu'à la Matawin. Il y aurait tout le long de la Rivière des paroisses comme celles de Shawenigan et de Ste. Flore.

Il y a une une infinité de gens qui se laissent effrayer par les rochers et les montagnes qu'ils voient le long du St. Maurice et qui, par une excursion de quelques jours dans les Chenaux, reviennent en décrétant que tout le territoire est impropre à la culture. D'abord ces montagnes ne sont pas aussi arides qu'on veut bien le dire. Elles feraient certainement, la plupart du moins, de très-bons paturages. Ensuite, consultez ceux qui ont visité sérieusement l'intérieur, ceux qui n'ont pas craint de s'éloigner du St. Mau-

rice, et ils vous diront qu'ils ont vu d'immenses étendues de terre propres à la culture.

Le St. Maurice présente un très-joli coup d'œil à l'embouchure de la rivière Matawin. Le fleuve s'élargit et une île coquette berce mollement ses arbres au pied des montagnes. Le paysage est digne d'un artiste. La Matawin elle-même se jette dans le St. Maurice en cascades répétées. C'est même de là que lui vient son nom, car *Matawin* veut dire *Rivière qui tombe en rapide*. Il y a de très-bonnes terres le long de cette rivière qui prend sa source dans la voisinage de l'Ottawa. Plusieurs fermes ont même été défrichées, entre autres au Joug-au-Bœuf et au lac des Pins où M. Hall a des établissements considérables, et où M. Brassard essaie de fonder une colonie.

On le voit parce que nous avons dit, la Matawin coule dans une direction presque parallèlle au St. Laurent. Aussi l'on atteint aujourd'hui cette rivière par une infinité de chemins. Dans la Matawin centrale d'abord, on n'y va, surtout en hiver, que par Shawenigan et le lac Pisagunk ou Mistagance comme l'appellent tous nos hommes de bois. Et l'on va aussi à la Matawin par St. Gabriel de Brandon, St. Jean de Matha et St. Michel des Saints. La Matawin n'est pas navigable, mais elle descend très bien le bois. Depuis nombre d'années M. Hall fait des billots en arrière de Joliette et, par la Matawin, ces billots arrivent à Trois-Rivières, à la fin de Juin ou de bonne heure en Juillet.

Il y a de la place pour fonder plusieurs paroisses seulement sur cette rivière.

Il y a ici, à l'embouchure de la Matawin, un quai tout préparé par la nature et M. Vincent Nault a déjà planté un poteau d'amarrage afin que rien ne manque lorsqu'un bateau à vapeur remontera vers la Tuque.

V

LE SAUVAGE ET LE COLON.

Il faut se mettre en route. En effet, le soleil est à peine de quelques pouces au-dessus de l'horizon qu'il faut lever l'ancre, c'est-à-dire détacher la ficelle qui nous attache au rivage. Il est encore grand matin lorsque nous passons devant la demeure du père Tommy Laframboise ; néanmoins il est déjà sur pied et même il a déjà commencé à disputer sa meilleure moitié. Tommy Laframboise est un type. Irlandais de naissance avec un nom canadien, il

a voyagé longtemps au service de la compagnie de la Baie d'Hudson et s'est marié d'abord à une Squaw. Cette première femme lui a donné plusieurs enfants qui vivent de la vie sauvage. Quoique très-avancé en âge il a convolé dans de nouveaux liens, et cette fois il est marié avec une canadienne. Allez dans sa hutte, vous serez accueilli avec tous les honneurs de la plus cordiale hospitalité. Mais ses mœurs ont conservé tous les plis de la vie aventureuse des bois. Il ne travaille que juste ce qu'il faut pour vivre.

Saluons en passant le Mont-Caribou, sommet élégant qui s'élance vers le ciel, et préparons-nous à passer la vallée de la Bête-Puante. Mais non, la vallée ne jette qu'une agréable odeur de sainfoin, et les défrichements ont réussi parfaitement ; c'est M. Hyacinthe St Pierre qui a commencé ces essais de colonisation et aujourd'hui il a pour successeur M. Damase Charette.

Décidément les premiers voyageurs avaient de l'imagination. La montagne qui s'élève devant nous et qui semble fermer le St. Maurice, ils l'ont appelée Mont-L'oiseau et prétendent qu'elle a la forme d'un oiseau. Alors c'est un oiseau qui n'existe plus, ou bien les ravages du feu sur la crête de la montagne l'ont bien défigurée. N'importe c'est un des pics les plus élevés du St. Maurice. Il a du reste de la réputation dans les annales de la fantasmagorie.

La plupart des voyageurs vous assurent qu'il est impossible de camper au pied de cette montagne. La nuit, disent-ils, on entend des bruits de chaînes et des craquements d'os froissés l'un contre l'autre comme si des squelettes se battaient entre eux. Des hommes qui ont essayé de camper là m'ont assuré qu'ils avaient entendu tous ces bruits là et n'avaient pu fermer l'œil de la nuit Mais d'où vient cela, dis-je à l'un d'eux ? Quelle explication donne-t-on ? Pourquoi les esprits frappeurs ou les revenants hantent-ils cette place plutôt qu'une autre, le Mont-L'Oiseau plutôt que le Mont-Caribou ? Une tradition assez vague rapporte que plusieurs hommes auraient été assassinés en cet endroit, et alors, ajoutent-ils, vous savez qu'on ne peut jamais dormir tranquille sur le lieu de sépulture d'un homme assassiné.

Je donne ces faits pour ce qu'ils valent. Les uns y croiront, les autres en riront, mais il n'en restera pas moins vrai que c'est la croyance générale dans le St. Maurice que le pied du Mont-L'Oiseau est hanté par des êtres mystérieux. Si vous êtes sujet à avoir la chaire de poule, n'allez pas vous coucher au bas de cette montagne.

Tout en parlant de ces apparitions fantastiques, nous voilà déjà rendus à la Grand'Anse, à douze lieues plus haut que les Piles.

Nous ne sommes plus dans un pays sauvage. De chaque côté de la rivière des défrichements s'étendent à plusieurs milles à la ronde. Du côté droit de la rivière sont les fermes de M. Hall où l'on aperçoit d'immenses prairies et des paturages qui s'étendent à perte de vue. Sur le côté gauche du St Maurice sont les fermes de M. Gouin et l'établissement de M. Théodore Olscamp.

Voilà le vrai pionnier canadien. Parti de Trois-Rivières, avec sa femme, depuis quelques années seulement, il s'est défriché une terre superbe, où il récolte en abondance du foin et de l'avoine qui se vendent si bien dans le voisinage des chantiers. Lorsque le foin vaut $10 à Trois-Rivières il se vend $20, à la Grande Anse. Aussi, l'an dernier, seulement avec sa récolte de foin et d'avoine, M. Olscamp a-t-il recueilli un bénéfice net de $300. Sa récolte est infiniment meilleure cette année. Le foin, du mil pur, a plus de cinq pieds de haut et il a été engrangé en bon ordre. En dehors du travail de la ferme, M. Olscamp trouve encore moyen de s'adonner à la chasse et au commerce de bois.

Il est très-bien logé de maison, grange et dépendances. On trouve chez lui tout le comfort désirable. Il a même une glacière et il reçoit le *Constitutionnel* depuis trois ans.

Aujourd'hui, M. Olscamp est un cultivateur riche. Il faut dire aussi qu'il a été bien secondé par sa femme qui est aussi intelligente que laborieuse.

Il y a donc de l'avenir dans le St. Maurice pour le colon qui veut réellement travailler.

Le noyau d'une paroisse est tout formé ici. Deux ans après l'ouverture du chemin de fer des Piles, il y aurait une chapelle.

VI

STE. AMASQUINE.

Nous nous dépêchons de doubler l'île aux Noix et l'île de Pierre et nous allons faire un peu la pêche à l'embouchure de la Petite Batiscan. La Petite Batiscan! c'est le sentier de la guerre que suivaient les sauvages lorsqu'ils avaient déterré le tomahawk. Tout est rempli ici des souvenirs des premiers maîtres du sol.... Un peu plus haut sur la rive droite du St. Maurice se trouve Ste. Amasquine, lieu renommé par les combats dont il a été témoin. On y trouve encore des restes des fortifications. Les Iroquois venaient par la Gatineau attaquer les Algonquins pendant que

ceux-ci étaient occupés à la chasse et à la pêche. C'est ici qu'on revoit le théâtre ordinaire de leurs rencontres. Pauvres Iroquois ! Pauvres Algonquins ! c'est à peine aujourd'hui s'il reste de vos tribus jadis si puissantes quelques débris épars !

Voilà la Wessonneau et la Rivière au Rat !

VII

RIVIÈRE-AU-RAT-VILLE.

Nous sommes ici au milieu d'un village.

La rivière Wessonneau et la Rivière-au-Rat se jettent dans le St. Maurice presque côte à côte et donnent à cette dernière rivière un élargissement remarquable qui se fait sentir jusqu'à la Grande-Anse. Bien que se réunissant ainsi à leur embouchure la Wessonneau et la Rivière-au-Rat prennent cependant leurs sources dans une direction tout à fait opposée. La Rivière-au-Rat remonte jusque dans le voisinage du Vermillon, tandis que la Wessonneau, serpentant à travers la forêt, se tient presque toujours parallèle à la Matawin. Depuis nombres d'années les commerçants de bois ont pris, le long de ces deux rivières des quantités innombrables de billots de pin et Dieu sait quand ces deux riches vallées seront épuisées.

Le St. Maurice nous offre ici, de chaque bord, des plaines unies et fertiles. C'est, sans contredit, la plus belle place du territoire, entre les Piles et la Tuque, pour l'agriculture à présent, et plus tard pour une ville. Il y a ici dix-sept familles qui vivent de la terre, à l'exception de deux ou trois familles sauvages qui s'occupent principalement de la chasse. A la droite du St. Maurice, près de l'embouchure de la Wessonneau et de la Rivière-au-Rat, il y a la ferme de M. Broster logée avec élégance, la ferme de M. Baptist, exploitée par M. Adams, où l'on remarque l'aisance et le comfort que l'on peut trouver chez nos meilleurs cultivateurs des vieilles paroisses. Sur la rive gauche, en face de la Rivière-au-Rat, il y a la belle ferme de M. Gouin, tenue avec un ordre parfait par M. Mercure. Il y a ensuite M. Dontigny, qui est un cultivateur à l'aise, M. Bellemare, etc.

Ce groupe d'habitations forme un véritable village au milieu duquel s'élève une fort jolie chapelle catholique. On comprend qu'à la Rivière-au-Rat, il n'est pas facile d'avoir un prêtre résident, ni d'avoir la messe bien souvent ; néanmoins ces braves colons

sont bien heureux d'avoir la messe quatre fois par année, deux fois en été et deux fois en hiver; en été lorsque les missionnaires Oblats qui évangélisent les Tête-de-Boule descendent de leurs missions lointaines et y remontent; en hiver lorsque le missionnaire va faire le tour des chantiers.

Tout annonce ici la vie et l'activité de nos campagnes canadiennes. Le soir que nous avons passé à la Rivière-au-Rat, en nous promenant le long du St. Maurice, vis-à-vis les habitations nous entendions le son du violon et le joyeux sautillement de la danse. Partout où se trouvent une dizaine de Canadiens on peut être sûr qu'il y a un violon et qu'on y parle de danser. Un bon Canadien qui a marché toute la journée est encore capable de danser toute la nuit. Dans les chantiers même il est rare qu'il n'y ait pas un joueur de violon pour divertir la compagnie durant les longues soirées d'hiver. Où que nous allions, nous restons toujours les mêmes; nous pouvons changer de climat, mais nous ne changeons pas de sentiment.

Les femmes aussi sont à la Rivière-au-Rat ce qu'elles sont un peu partout ailleurs. Elles aiment à parler, à cancaner, à ramasser toutes les histoires; de même que dans nos vieilles localités les femmes connaissent généralement toutes les anecdotes charitables qui peuvent circuler sur le compte du prochain, de même ici les femmes peuvent vous apprendre la vie intime de toutes les familles établies dans le St. Maurice. Et, faut-il le dire? que d'hommes sont femmes sur le chapitre de la médisance!

On attendait avec grande anxiété le curé de Ste. Flore à la Rivière-au Rat. Il devait se rendre pour bénir l'union matrimoniale d'un couple de l'endroit, mais, pour une raison ou une autre, il n'y a pas encore été. Il y a des intrigues d'amour à la Rivière-au-Rat, comme partout ailleurs. Eh! mon Dieu, nous l'avons dit, le genre humain est toujours et partout le même.

De la ferme de M. Gouin où nous couchons, grâce à une généreuse hospitalité, nous avons devant nous un paysage ravissant. La beauté naturelle du paysage est encore rehaussée par l'éclat du soleil couchant qui disparait lentement dernière les montagnes au milieu de flots d'or et d'azur. Notre ami B....., épris d'admiration à la vue de ce paysage, sort son papier et ses crayons et va se percher sur une clôture pour prendre un croquis de la Rivière-au-Rat. Mais les maringoins et les brulots ne tardent pas à s'acharner à notre artiste avec une telle furie que l'enthousiasme n'y peut plus tenir et qu'il faut remettre les crayons dans l'étui et les mains dans les poches. Je dois ici une apologie à l'ami B..... que j'ai appelé "prussien." Il prétend que né à Sarlouis, dans la Prusse

Rhénane, et sympathisant pour la France, il ne peut être équitablement rangé dans la Landwehr de M. Bismark. Je n'y retournerai plus.

Ces grandes fermes que possèdent nos marchands de bois à la Rivière-au-Rat et en d'autres endroits du St. Maurice, leur sont d'un immense avantage. Elles leur fournissent à peu près tout le foin dont ils ont besoin. Ainsi M. Baptist n'achète plus de foin pour ses chantiers; il en a suffisamment sur ses fermes. M. Hall n'en achète presque pas non plus.

Quittons la Rivière-au-Rat, donnons un dernier regard à son beau paysage, à son village, à sa chapelle, à ses fermes luxuriantes, et, en avant! tous à bord pour la Tuque.

VIII

LA TUQUE.

C'est la dernière journée de notre voyage en montant. Les hommes sont gais et plus alertes que les jours précédents; ils sentent que nous arrivons au port et que dans quelques heures ils seront au terme du voyage. Aussi, avec quel courage ils surmontent les obstacles! Ils remontent le Rapide Croche à travers les pointes hérissées des rochers, et parfois il semble que notre embarcation elle-même est obligée de se courber pour glisser entre les rocs qui nous barrent le passage.

En haut du Rapide Croche on se trouve en face de montagnes d'une hauteur vertigineuse. Le malheur, c'est que le feu a dépouillé presque toutes ces montagnes de leurs couronnes de verdure et que l'œil n'aperçoit aujourd'hui qu'un sommet jonché d'arbres secs et triste comme des ruines.

Un colon est établi depuis l'année dernière au pied de ces montagnes, un jeune colon avec sa femme. Les époux St. Laurent sont heureux et même lorsque nous avons passé, une sage-femme de la Rivière-au-Rat était chez le jeune colon dans la prévision d'un accroissement prochain de la population du St. Maurice.

M. A. P. Sweesey est logé plus bourgeoisement, à la Grande Pêche. Sa maison est même peinturlurée. On dirait un *cottage* qu'un banquier s'est fait construire à quelques lieues de la ville pour aller s'y reposer aux jours de grande chaleur. C'est sur la ferme de M. Stoddard que M. Sweesey est si bien logé.

Nous perdons de vue la ferme qui se trouve sur la rive gauche

du St. Maurice et nous nous dirigeons vers les grandes prairies de Quinn, à côté du petit lac, et c'est là que nous prenons un dîner de poisson pêché par nous-mêmes et arrosé par un Bordeaux généreux

Un instant après nous étions en face de l'embouchure de la petite Bostonais ; nous apercevions sa chûte qui dessinait comme une nappe blanchissante au milieu des tertres verts de la montagne ; on distinguait aussi les glissoires construites par le gouvernement pour descendre le bois à côté de la chûte.

Devant nous, dans le lointain, nous distinguons la Tuque. C'est une haute montagne à la crête ronde qu'on dirait placée exactement pour fermer le St. Maurice, car à chacun de ces côtés deux autres montagnes s'élèvent à peu près à la même hauteur. Il a fallu de l'imagination aux premiers voyageurs pour baptiser ainsi la Tuque. Il doit y avoir là-dessous quelque autre histoire dont la tradition trop discrète, n'a point voulu nous rendre compte.

Plus nous approchons de la Tuque, moins nous nous soucions de ce qu'il y a à côté de nous. Aussi nous passons l'île Longue et l'île au Goêland, presque sans nous en apercevoir. C'est la Tuque que nous regardons, la baie que le St. Maurice forme en ce endroit, les bouillonnements de la chûte, la maison du gouvernement située sur le haut de la falaise et où demeure M. Blondint surveillant des travaux publics, père de notre estimable concitoyen, M. Pierre Blondin ; l'établissement de MM. Ritchie et Cull, au pied de la chûte où dix à douze hommes travaillent à la porte... Voilà ce qui attire notre attention. Nous sentons que nous nous retrouvons dans un poste de la vie civilisée.

M. Blondin était au rivage pour nous recevoir et nous amener chez lui, où nous avons eu pendant près de trois jours l'hospitalité la plus large et la plus gaie qu'on puisse désirer.

Nous étions arrivés vers 4 heures de l'après-midi. C'était justement l'heure où du haut du cap, il était le plus agréable de contempler la Tuque et ses environs. Le soleil se dérobant derrière les hautes cimes de la forêt, projetait une vaste pénombre sur la vallée qui se déroulait devant nous. Mais ce que nous avons vu dans cet après midi n'a cependant rien de comparable à ce qu'il nous a été donné de voir durant la nuit. De bonne heure dans la soirée, avant même de voir le ciel s'obscurcir, le tonnerre fit entendre ses premiers roulements derrière la montagne, du côté du soleil couchant. Bientôt, ces roulements se rapprochèrent de nous insensiblement, le ciel se noircit et les éclairs sillonnent les nuages à mesure qu'ils apparaissent audessus de l'horizon.

Il est impossible de se faire une idée du spectacle qui nous a été donné alors. L'obscurité était complète, la pluie tombait par tor-

rents. L'écho répétait de rochers en rochers les mugissements de la foudre, si bien qu'on eut juré que le tonnerre grondait sans interruption. Les éclairs, décrivant dans la nue leurs cercles capricieux, jetaient de minute en minute leur lumière éblouissante sur l'obscurité mate de la forêt et de la rivière. On eut dit des serpents de feu grillant le sommet des montagnes et se baignant dans les flots. Et nous, nous étions comme dans un nid d'aigles ; nous entendions le tonnerre éclater à côté de nous et nous voyions les éclairs glisser sous nos pieds pour déchirer la plaine.

Le lendemain, un spectacle plus triste nous attendait. En traversant la rivière, au pied de la chûte, nos hommes trouvèrent un cadavre mutilé par les corbeaux et par le frottement sur les rochers. Ce cadavre est celui d'un pauvre jeune homme du nom de Regnière, de St. Etienne, noyé le printemps dernier au service de M. Baptist. C'était à l'époque de la *drive*. Ils étaient quatre dans un canot. Un peu au-dessus des Grandes Pointes, dans le Rapide Blanc, le canot fut entraîné par le courant. Regnière vit le danger sans pouvoir l'éviter. Ils étaient près du rivage. Regnière empoigna les branches, arrêta le canot dans son élan et dit à ses camarades de se sauver. L'un d'eux se sauva en effet ; les deux autres n'eurent pas le temps. Attiré par le gouffre, le canot tourna et s'engloutit dans l'abime avec ses trois victimes : Regnière, Marchand et Rouillard. Les cadavres de Marchand et de Rouillard ont été retrouvés peu de temps après l'accident audessus de la Tuque et inhumés là.

Il s'agissait de pourvoir également à l'inhumation de Regnière. Rien n'effraie tant notre instinct d'homme et de chrétien que l'idée de voir un cadavre resté à la voirie. On creusa un trou dans le sable et les restes mortels du brave jeune homme, qui s'était dévoué dans l'espoir de sauver ses camarades, y furent déposés. Une petite croix de bois indique l'endroit.

Du moment que la glace prend, l'automne, les bourgeois font exhumer ces cadavres et les font descendre au cimetière de la paroisse natale.

Cette vie de *drivèrs* est extrêmement périlleuse et il est encore étonnant qu'il ne s'en noie pas plus souvent, quand on songe surtout à la bravoure imprudente de presque tous ces hommes.

La chûte de la Tuque n'a point l'ampleur, ni l'éclat de la grande cataracte de Shawenigan. Néanmoins elle est belle ; elle a une quarantaine de pieds de haut et la masse d'eau, avant de se jeter dans le gouffre bouillonnant, se précipite en vagues moutonnantes, entre deux rochers escarpés, la longueur de trois ou quatre arpents. Le St. Maurice devient tout étroit, à la tête de la chûte,

de telle sorte que l'on dirait d'un canal construit dans le roc vif. C'est peut-être de l'aspect même de ce canal que la place a pris le nom de la Tuque, plutôt que de la forme très indécise de la montagne.

On rapporte que quatre chevaux ont passé dans cette chûte et que tous quatre ont survécu à ce saut périlleux. Il ne faudrait pas recommencer l'expérience tous les jours, sans doute.

C'est bien ici qu'est la tête de la navigation à vapeur sur le St. Maurice. Plus haut il sera difficile d'y mettre jamais des bateaux. Mais des Piles à la Tuque — 70 milles — le St. Maurice est fait exprès pour les bateaux à vapeur. Il y a tout le temps un chenal parfaitement suffisant, même dans les eaux basses de l'été.

Un grand avenir est réservé à la Tuque. Il y aura là une ville avant longtemps. Qu'on ne s'en moque point. Qui aurait dit, il y a trente ans, que St. Christophe, Stanfold, Somerset seraient ce qu'ils sont aujourd'hui ! Dans un avenir prochain tout le commerce du haut du St. Maurice se concentrera à la Tuque.

Il est impossible de voir de plus beaux terrains pour l'agriculture que la vallée qui s'étend depuis la tête de la Tuque jusqu'à l'emboucure de la Croche en passant devant la Bostonais. C'est une vaste plaine, unie comme les terres de la Banlieue de Trois-Rivières. MM. Armstrong et Elliott ont là, à l'embouchure de la Croche, une ferme extrêmement riche. Les terres de la vallée de la rivière Croche ont une réputation bien établie aujourd'hui parmi les gens qui s'occupent des affaires du St. Maurice. Il y a quelques années, un homme de Trois-Rivières, plus habitué à la vie d'aventure qu'à celle de cultivateur, arrivait de Californie, sans rapporter la moindre parcelle des mines d'or de cette riche contrée. La fantaisie lui prit de se faire colon. Il emprunta de l'argent, acheta les choses indispensables et s'en alla s'établir au fond de la Croche, à près de 150 milles d'ici. Aujourd'hui cet homme possède une ferme d'une très grande valeur, il a tous les instruments d'agriculture perfectionnés et il ne doit rien. Ce brave colon est M. Adolphe Larue. En face de la ferme de M. Larue, M. Blondin en possède une autre aussi très-florissante.

C'est un projet rêvé depuis longtemps de relier le St. Maurice au lac St. Jean par la vallée de la Croche. Il est certain qu'il s'établira prochainement des communications faciles entre le territoire du Saguenay et le nôtre. De tout temps les sauvages ont fait ce trajet très fréquemment. La distance n'est pas considérable.

Autrefois on se servait du St. Maurice pour aller au Saguenay et même pour aller à la Baie d'Hudson. On voit en plusieurs endroits de l'histoire du Canada, sous la domination française, des

corps expéditionnaires partir de Trois-Rivières et aller par le St. Maurice attaquer les Anglais au milieu des glaces de la Baie d'Hudson.

A l'heure qu'il est, on se contente de remonter le St. Maurice jusqu'à Weymontachaigne et Kikendache.

IX

FRANÇOIS LACROIX ET LES TÊTES-DE-BOULE.

Nous étions à examiner le magnifique panorama que la rivière offre à nos regards au-dessus de la Tuque, lorsqu'un point noir commença à grossir, sur l'eau, à côté des estacades du gouvernement. C'était un canot d'écorce que guidait M. François Lacroix, gardien des travaux du gouvernement à l'Iroquois, vingt-cinq milles au-dessus de la Tuque. En quelques minutes, M. Lacroix fut à nous, accompagné d'un jeune sauvage. M. Lacroix est grand chasseur devant Dieu et bon guide ; où il ne passera point personne n'a besoin d'essayer. Sa réputation cependant n'égale pas encore celle de Plamondon qui arrêtait un canot tout court au milieu d'un rapide et glissait comme une anguille à travers les rochers.

M. François Lacroix a épousé, il y a une dizaine d'années, Marguerite Jane Parker, fille d'un employé de la compagnie de la Baie d'Hudson et d'une sauvagesse. Aussi Marguerite parle cinq ou six idiomes sauvages et peut nous dire le nom de tous les Têtes-de-Boule. A Coucoucache et Weymontachaigne il y a environ 60 familles sauvages ; à Kikendache une vingtaine de familles ne relevant pas de la même tribu. Coucoucache (île du Hibou) est le premier dépôt de la compagnie de la Baie d'Hudson ; Weymontachaigne (Bellevue) est la résidence de M. George McKenzie, premier facteur de la compagnie dans le St. Maurice. A Kikendache (anse au gros cyprès) les sauvages appartiennent surtout aux tribus qui dominent dans la région du Saguenay.

La compagnie de la Baie d'Hudson, bien loin d'être affaiblie par l'abolition légale de son privilège, semble déployer une vigueur nouvelle. Non contente des postes qu'elle a déjà dans le St. Maurice, elle est en frais d'en établir un autre sur la Manouan (Rivière aux œufs).

Il faut dire aussi que les intérêts de la compagnie sont bien servis par la popularité de son principal agent, M. McKenzie. P

sieurs familles des îles Hybrides, les O'Keene, entre autres, sont établies à Weymontachigne avec M. McKenzie. Ils y font de l'agriculture — à 200 milles au nord de Trois-Rivières — qui réussit parfaitement.

Malgré les efforts des missionnaires les sauvages ne peuvent s'habituer à cultiver la terre ; ils aiment mieux continuer la vie nomade de leurs ancêtres et ne vivre que des chances de la chasse et de la pêche. Il est consolant toutefois de constater que, après avoir subi pendant longtemps une période de décroissement, la population des Têtes de-Boule augmente à présent d'année en année.

Le Tête-de-Boule est naturellement intelligent, quoiqu'enclin à la paresse et à l'ivrognerie. Ainsi presque tous les sauvages savent lire. Comment l'apprennent ils ? Le missionnaire leur donne quelques leçons et leur laisse un livre. Quand le missionnaire revient, au bout d'un an, son élève peut lire son livre d'un bout à l'autre sans hésiter. Tous appartiennent au christianisme. Ils ont de singulières notions d'honneur. Ils crèveront de faim plutôt que de dérober un sac de lard ou de farine. Mais s'ils sont endettés envers quelqu'un, ils auront recours à toutes les subtilités pour s'exempter de le payer. Ceux qui font avec eux la traite des pelleteries en savent quelque chose.

La plus grande plaie de la vie sauvage, c'est l'ivrognerie. Il y a des moments surtout où pour une bouteille de *sketewago* (whisky), vous obtiendrez du sauvage tout ce que vous voudrez, l'honneur de sa famille aussi bien que le fruit d'une chasse laborieuse.

Les Tête-de-Boule, fragment de la grande nation algonquine, n'ont pas encore perdu leur organisation traditionnelle. Le chef de la tribu se nomme présentement Bédigoë.

Quel sort est réservé à ces tribus sauvages ? déjà elles sont mêlées aux blancs et il est probable qu'elles finiront, au bout de plus ou moins de temps, par se laisser absorber complétement par la race blanche.

X

QUELQUES CHIFFRES.

Il y a à la Tuque des travaux considérables exécutés par le gouvernement afin d'aider au développement du commerce de bois. Ces travaux n'ont été terminés d'ailleurs qu'en 1855.

Il n'y a pas longtemps que le gouvernement s'occupe du St.

Maurice. Avant 1850, cet immense et riche territoire n'était connu que des chasseurs et des bêtes fauves, lorsque des hommes entreprenants s'avisèrent d'exploiter le bois de construction. En peu de temps l'attention fut éveillée et le gouvernement vint généreusement à notre aide. En 1852 il fit construire simultanément les ouvrages dispendieux qui se trouvent à l'embouchure du St. Maurice, aux chûtes des Grès, de Shawenigan et de la Grand'mère. Ouverts au printemps de 1853, ces travaux donnèrent une impulsion vigoureuse au commerce de bois. Encouragé par ces premiers résultats, le gouvernement fit faire ensuite les travaux de la Tuque en 1855, ceux des Petites Piles en 1863 et ceux du Remous Plamondon en 1866. En 1856 et 1857, pendant que le bateau à vapeur de la maison Philipp, Norcross & Cie faisait le service entre les Grandes Piles et la Tuque, le gouvernement avait fait creuser le Rapide de la Manigance.

On calcule, à l'heure qu'il est, qu'il y a sur le St. Maurice 44,000 pieds d'estacades ; 1,000 pieds de glissoires ; 3,300 pieds de barrages et jetées latérales.

Sur le Vermillon, le gouvernement n'avait pas voulu d'abord faire de travaux ; des commerçants de bois ont fait à leurs frais audelà de 2,500 pieds d'estacades et de 500 pieds de glissoires. Ces travaux s'étendent depuis le confluent du Vermillon avec le St. Maurice jusqu'à cinq milles plus haut. Mieux avisé le gouvernement a fait l'acquisition de ces travaux en 1866, et c'est là, à l'Iroquois, que demeure M. François Lacroix, nommé gardien par le ministère des Travaux Publics.

Tous les travaux exécutés dans le St. Maurice ont coûté à peu près $300,000. Il faut dire aussi que le gouvernement a retiré un joli denier, au moyen de ses taxes sur le commerce de bois. L'argent employé dans les améliorations sur le St. Maurice est un argent pour le gouvernement placé à gros intérêts Le commerce de bois tend toujours à prendre des proportions de plus en plus prodigieuses. Ainsi, nos marchands de bois vont aujourd'hui chercher des billots jusqu'au fond de la Rivière Manouan. Et comme le bois de construction devient de plus en plus rare aux Etats-Unis, il est probable qu'on finira par aller chercher jusqu'aux pins rabougris qui se trouvent dans le voisinage de Weymontachaigne. Autrefois on ne prenait que le beau pin, parfaitement clair. Aujourd'hui on prend l'épinette. Bientôt on prendra la pruche.

De même, depuis cinq ou six ans, les terres à bois de construction ont pris une valeur nouvelle à laquelle on n'aurait pas voulu songer naguère. Ainsi, les *limites* de M. Broster qui, il y a cinq

ans, valaient à peu près $20,000 sur le marché monétaire, se vendront aujourd'hui près de $100,000.

Supposons pour un instant que les terres données par la province de Québec à la compagnie du chemin de fer du nord augmentent de valeur dans la même proportion. Tous les actionnaires feront fortune et les municipalités qui souscrivent pourront alors vivre de leurs rentes.

XI

LE RETOUR.

Nous étions à causer de toutes ces choses, sur le haut de la montagne de la Tuque, lorsqu'on donna le signal du départ, le dimanche vers dix heures de l'avant-midi. C'est une bagatelle que de descendre de la Tuque. Nous avons mis quatre jours à monter ici. Eh bien ! nous allons partir tard aujourd'hui et demain soir nous nous coucherons de bonne heure à Trois-Rivières.

En descendant de la Tuque, nous voulions voir un peu plus de pays qu'en montant. Il fallut arrêter un instant, à la Rivière-au-Rat, à la ferme de M. Baptist, ou M. Adams voulait absolument nous faire dîner.

Nous avions hâte de continuer, nous n'acceptâmes qu'un verre de lait. Joyeux spectacle ! C'était un dimanche. Toutes les jeunesses du village (nous l'avons dit, la Rivière-au-Rat possède un véritable village) s'en allaient aux bluets dans une grande chaloupe

Les quadrilles
Les chansons
Mêlent filles
Et garçons.

Les chansons surtout. Avec quel joyeux entrain, ils chantaient les refrains les plus populaires parmi les voyageurs du St. Maurice. Ces refrains ne sont pas tous d'une moralité irréprochable, mais enfin on y est habitué par là et l'on n'est pas bégueule.

Le soir venu, nous couchons dans un chaland, à la tête du rapide de la Manigance. Rien de plus commode après tout que ces chalands. On y fait la cuisine, on y met la table, l'on mange et dort comme père et mère.

Les étoiles brillaient encore au firmament, les premiers rayons du jour se montraient à peine du côté de l'Orient, que déjà nous étions en route, nous sautions le Rapide et vogue la galère vers les

Piles. Au lieu de débarquer aux Grandes Piles où nous étions embarqués, nous faisons le Portage par le côté Est et nous reprenons la rivière pour descendre jusqu'à la Baie de Shawenigan. Un peu plus bas que les Grandes Piles se trouvent les Petites Piles, autre rapide un peu moins fort. En arrivant à ce rapide, nos compagnons sautent sur le rivage, afin d'alléger l'embarcation. Je reste dans le canot, décidé à connaître les émotions que l'on éprouve en tombant dans ces passes périlleuses. En un clin-d'œil, les hommes qui guident le canot, saisissent le fil de l'eau, visent la direction qu'il faut prendre, et nous voilà dans le courant. Nous volons sur l'eau, le canot glisse avec la rapidité d'un engin lancé à toute vapeur. " Force à droite ! force à gauche ! crie l'homme de l'avant à celui de l'arrière. Prends garde au remous !

"Une roche, défions-nous..... C'est fait... hourrah pour nous autres !"

En effet, nous avions sauté le rapide en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Nos camarades reprennent leur place et nous arrivons de bonne heure à la Grand'Mère, chez M. Lacroix, surveillant de travaux du gouvernement en cet endroit.

La chûte de la Grand'Mère n'a que 40 pieds de haut, mais elle présente une des scènes les plus pittoresques qu'il soit possible de voir. Evidemment travaillé par des soulèvements volcaniques, le St. Maurice forme en cet endroit plusieurs petites îles et laisse voir ça et là quelques rochers escarpés. En plein milieu de la chûte sort de l'onde bouillonnante un bloc de rocher taillé en forme de muraille et montre du côté de l'Est le profil parfaitement dessiné d'une vieille femme. On dirait une apparition fantasmagorique sortant en plein jour du pays des songes. Il semble même qu'on reconnait les traits d'une femme sauvage, d'une *squaw*. Le nez effilé, le menton un peu pointu, la bouche un peu entrouverte, le front dénudé, la ressemblance est frappante. Le ciseau du sculpteur n'aurait pu faire mieux. On comprend après cela pourquoi les voyageurs ont baptisé cette place la Grand'mère.

Jadis, quelques loustics avaient placé dans la bouche de la *Grand'-Mère* une pipe monumentale. L'œuvre des hommes a disparu, mais l'œuvre du Sculpteur éternel est impérissable.

C'est ici, sur une pointe qu'on nous montre que le fils du gouverneur Head s'est noyé en se baignant. Pauvre jeune homme, il n'avait que vingt ans, une santé florissante, un avenir souriant. Projets, espérances, amours, tout s'est englouti là, à quelques pas du rivage, sous les yeux du père éploré.

Cette noyade et celle de M. Harper, missionnaire ont eu beaucoup

de retentissement dans le pays. M. Harper s'est noyé plus haut que la Tuque, à l'endroit qu'on appelle les Grandes Pointes. Une épitaphe écrite sur la souche d'un pin indiquait la place. Il y a trois ou quatre ans, cette épitaphe a été détachée de la souche, copiée sur une autre et envoyée au frère du regretté missionnaire, à M. Harper, ancien curé de St. Grégoire.

Que d'autres cadavres ignorés les flots du St. Maurice ont roulés dans leur cours !

Chose singulière ! Pour faire des soldats, les canadiens ne sont pas plus braves que les autres. Mais pour faire des expéditions aventureuses, pour tenter des coups hardis, pour travailler impassibles au milieu des plus grands périls, ils n'ont pas leurs égaux. Les étrangers qui visitent notre pays en hiver, sont émerveillés de la hardiesse de nos canotiers qui traversent le St. Laurent au milieu des glaces et des tempêtes. Un évêque français, missionnaire au nord ouest, me disait un jour qu'il ne connaissait que les canadiens et les Métis pour faire une pareille besogne.

Mais dans la saison du printemps, sur le St. Maurice et sur l'Ottawa, ces périls font en quelque sorte partie intégrante de la vie habituelle de notre population laborieuse.

Après avoir quitté la Grand'Mère, nous sautons le rapide des Hêtres, pas plus formidable que les Petites Piles, mais beaucoup plus embarrassé. C'est ici, non loin de ce rapide, que la seigneurie du Cap de la Magdeleine traverse sur le côté ouest du St. Maurice.

Le paysage est ravissant. Les bords de la Rivière sont moins escarpés qu'ailleurs et nous laissent voir d'immenses plaines fertiles. De temps en temps, un îlot coquet se berce mollement au milieu de la rivière comme un nid d'alcyon sur l'océan. Plus loin, des îles, de véritables îles, propres à la culture, rompent la monotonie des aspects de la rivière. En approchant de la chûte de Shawenigan surtout, nous trouvons un groupe d'îles charmantes. Il y en a une dizaine. On pourrait appeler cette place les Dix-îles comme on en a appelé une autre, sur le St. Laurent, les Mille-îles.

Est-ce une illusion d'optique dont les savants se moqueront ? A un demi-mille environ de la grande cataracte, il nous semble que les flots forment une ondulation très-accentuée, que le courant, attiré par la chûte, s'élève à un niveau plus élevé au lieu d'aller en descendant suivant les règles ordinaires.

Enfin, nous entendons tout près de nous le mugissement de la chûte, nous voyons l'hôtel Turcotte, nous y sommes arrivés.

Parlerai-je de la chûte Shawenigan ? La chose n'est point facile. Il nous faudrait un artiste de premier ordre pour rendre à cette chûte la justice retentissante que Chauteaubriand a rendue à celle

de Niagara. Nous attendons cet artiste. En l'attendant, nous invitons ceux qui ont admiré Niagara à venir voir sa digne rivale.

C'est en descendant à côté de la chûte, pour traverser la baie, que j'ai bien compris l'origine du mot Shawenigan, telle que me l'avait expliquée M. Francis Lacroix qui sait le sauvage comme son *Pater*. Le vrai mot est *Shabonigan*, portage fait en faîne. En effet, c'est bien cela, ce portage a des arrêtes aigues qui, pour les hommes des bois, font penser à la conformation du fruit du hêtre. *Shabonigan*, qu'en dites-vous, cela sonne mieux que *Shawenigan?*

Aussitôt que nous eûmes traversé la Baie, M. Arthur Rousseau vint nous recevoir au rivage. M. François Rousseau et son fils, M. Arthur Rousseau, sont surveillants des travaux du gouvernement à la chûte. Nous n'avons pas besoin de vanter leur courtoisie, les touristes qui vont à la Chûte en savent quelque chose. Aussi, nous n'avons pas été surpris de trouver la table mise sur le rivage exprès pour nous restaurer. Il était alors quatre heures. A neuf heures du soir, nous étions à Trois-Rivières, huit jours après notre départ, contents, enchantés de notre excursion, pas fâchés cependant de retrouver le *chez-soi,—home, sweet home!*

E. Gérin.

Trois-Rivières, septembre 1871.

BALLADE.

On me dit un jour, Zéraldine,
Qu'on entendait sur la colline
Des bruits mélodieux,
Et que l'écho lointain des landes
Redisait de vieilles légendes
Chères à nos aïeux.

J'écoutai longtemps, Zéraldine,
A l'heure où le soleil décline
Ces confuses rumeurs.
J'étais là, debout sur la dune,
Et le disque blanc de la lune
Me versait ses lueurs.

Parfois sur les champs, Zéraldine,
Le ciel secouait la bruine
En gouttes de cristal,
Et parfois des nuages sombres
Couvraient de leurs sinistres ombres
Les profondeurs du val.

Alors j'entendais, Zéraldine,
Gronder le flot de la ravine
Sur son lit de cailloux ;
Ces bruits retentissants et glauques
Se mêlaient aux hurlements rauques
Des dogues en courroux.

Alors je sentais, Zéraldine,
Peser soudain sur ma poitrine
Uu cauchemar cruel.
Puis, quand la nue ouvrait ses voiles,
Moi, sous la clarté des étoiles,
J'ouvrais mon âme au ciel.

Ah ! c'est que, vois-tu, Zéraldine,
Le front de l'homme s'illumine
Sous un rêve enchanteur.
Mais le moindre vent d'orage,
Une ombre, un vague présage
Trouble notre bonheur.

C'est que l'avenir, Zéraldine,
Vers lequel chacun s'achemine
Est un monde inconnu ;
On marche : et l'espoir et le doute
Nous précèdent sur cette route
Par où nul n'est venu.

Mais il est aussi, Zéraldine,
Un sentiment qui prend racine
Dans le cœur des humains ;
Il fleurit, et comme un doux baume
Il verse son plus pur arôme
Sur nos jours incertains.

Et ce sentiment, Zéraldine,
Il veut dire flamme divine,
Il s'appelle l'amour.
C'est ce mot que dit le zéphire ;
Tout ce qui vit et qui soupire
Le redit tour-à-tour.

Ce mot enivrant, Zéraldine,
Le pâtre, sur sa mandoline,
L'a chanté plusieurs fois ;
La châtelaine et l'andalouse
L'ont dit dans leur fierté jalouse
Au chevalier courtois.

Le pauvre marin, Zéraldine,
L'a redit, sur sa brigantine,
Aux flots des vastes mers ;
Orphée en pleurs et le front blême,
L'a chanté par le monde et même
Jusqu'au seuil des enfers.

Lorsqu'à tous les vents, Zéraldine,
Ma muse, abeille qui lutine,
Murmure ce doux mot,
Je hoche la tête, je tremble
Et dans mon trouble vague il semble
Que j'entends un sanglot.

Si tu demandais, Zéraldine,
Avec ton œil noir qui fascine,
Pour qui bat mon cœur ;
Je sentirais naître en mon âme
Une mystérieuse flamme
Qui me rendrait rêveur.

N'as-tu pas compris, Zéraldine,
Ce trouble sous lequel s'incline
Mon front pâle et brûlant ?
Il est des heures de tempêtes ;
Souvent nos plaisirs et nos fêtes
S'achèvent tristement.

Et moi, je songe, Zéraldine,
Croyant voir, comme une ruine,
Crouler mes rêves d'or ;
Car souvent nos pensers sans nombre
Ressemblent au vaisseau qui sombre
Sur les glaces du nord.

Et puis, las de tout, Zéraldine,
Je vais sous les fleurs d'églantine
Reposer mes esprits :
LÀ, le calme vient dans mon âme
Lorsque j'entends le vent qui brame
Et vois l'astre des nuits.

LÀ, si je cueillais, Zéraldine,
La rose fraîche et purpurine,
Ornement du vallon ;
Je n'offrirais point ses pétales
Au souffle bruyant des rafales
Sans y graver ton nom.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

LOUIS JOLIET.

(*Suite.*)

Ce discours fini, le capitaine illinois se leva pour y répondre, et tenant la main sur la tête d'un petit esclave qu'il leur donnait : "Robe-Noire, et toi aussi, Français, dit-il, je vous remercie de ce que vous prenez tant de peine pour nous venir visiter. Jamais la terre n'a été si belle ni le soleil si éclatant qu'aujourd'hui ; jamais notre rivière n'a été si calme ni si nette ; vos canots, en passant, l'ont nettoyée de tous les rochers ; jamais notre pétun n'a eu si bon goût ni nos blés n'ont paru si beaux que nous les voyons en ce moment. Voici mon fils que je te donne, dit-il au Père, pour te faire connaître mon cœur. Je te prie d'avoir pitié de moi et de toute ma nation. Tu connais le grand Génie qui nous a tous faits, tu lui parles, tu entends sa parole ; demande-lui qu'il me donne la vie avec la santé, et qu'il vienne demeurer avec nous se faire connaître." Cela dit, il mit le petit esclave près des deux Français, puis, par le présent d'un calumet, il leur témoigna l'estime qu'il faisait du gouverneur du Canada. L'objet du troisième présent fut de les avertir des dangers auxquels ils s'exposaient. Les Illinois, comme les Miamis, voulaient détourner les découvreurs de passer outre.

Un grand festin suivit le conseil ; là nos deux voyageurs eurent à subir les épreuves d'une cuisine sauvage, où ils durent se laisser servir comme des enfants.

Le premier mets fut de farine de blé-d'Inde bouillie avec de l'eau et assaisonnée de graisse. Cela s'appelle de la sagamité. Une

espèce de maître de cérémonies, s'approchant d'eux avec une cuiller pleine de cette bouillie, qu'il avait prise dans le grand plat de bois qui le contenait, la leur présenta par trois ou quatre fois à la bouche. Le second plat contenait trois poissons. Le même homme en prenant quelques morceaux pour en ôter les arêtes, souffla dessus pour les refroidir, puis il les leur mit dans la bouche, comme il avait fait de la sagamité. Vint pour troisième service un plat sur lequel était étendu un chien qu'on venait de tuer, mais il fut retiré, sur ce que le Père et Joliet dirent qu'ils n'en mangeaient point ; ils ne purent faire le même refus d'une pièce de bœuf sauvage dont les morceaux les plus gros leur furent présentés, tout comme les mets précédents.

Un tel festin n'était pas de nature à retenir par son goût nos Européens. Le père Marquette et Joliet ne demandèrent donc pas mieux que d'aller visiter le village, qu'ils trouvèrent d'environ 300 cabanes.

Pendant qu'il marchaient par les rues, un orateur ne cessait de haranguer, pour obliger tout le monde à les voir sans leur être importuns, partout on leur offrait des présents : c'étaient des ceintures, des jarretières et autres ouvrages faits de poil d'ours et de bœuf, teints en rouge, en jaune et en gris; mais comme ces cadeaux n'avaient rien de considérable, ils ne s'en chargèrent point et ils rentrèrent dans la cabane du capitaine pour y dormir.

Le lendemain, ils prenaient congé de lui, avec promesse de repasser par son bourg dans quatre lunes. Il les accompagna jusqu'a leurs canots, auxquels plus de 600 personnes les venaient reconduire manifestant, par toutes sortes de manières la joie que la visite des deux Français leur avait causée. Ils admiraient aussi leurs petits canots, n'en ayant jamais vu de semblables.

Le 26 juin donc, nos voyageurs quittèrent les Illinois vers les trois heures après midi, et se mirent à descendre la rivière.

Comme ils cotoyaient des rochers affreux pour leur hauteur et leur longueur, ils aperçurent sur un de ces rochers deux monstres peints de vert, de rouge et de noir ; ils commencèrent par en être effrayés, autant que les sauvages les plus hardis, qui n'osaient pas arrêter longtemps les yeux sur eux.

Ces monstres avaient en tête deux cornes, comme des chevreuils, un regard horrible, la barbe semblable à celle d'un tigre ; leur face avait quelque chose de l'homme, mais leurs corps étaient couverts d'écailles et ils avaient une queue si longue, qu'elle faisait tout le tour de leurs corps, passait par-dessus leurs têtes, retournait entre leurs jambes et finissait en queue de poisson.

Joliet et le Père Marquette voguaient paisiblement sur une belle eau claire et dormante, s'entretenant sur ces monstres, lorsqu'ils entendirent heureusement le bruit d'un rapide dans lequel ils allaient tomber. Rien de plus affreux : un embarras de gros arbres entiers, de branches, d'îlots flottants sortait de l'embouchure d'une grosse rivière avec une telle impétuosité, que vouloir le traverser c'était s'exposer au plus grand des dangers. L'eau de cette rivière, toute bourbeuse, blanchissait le Mississipi.

Joliet et le Père étaient à l'embouchure du Missouri dans le Mississipi ; ils apprirent plus tard qu'elle venait de fort loin du côté du nord-Ouest, ce qui leur donna lieu de penser que l'on pourrait remplir par cette rivière la mission dont Talon et le comte de Frontenac avaient chargé Joliet, c'est-à-dire de découvrir un passage à la mer Vermeille ou de Californie.

Les sauvages leur apprirent, en effet, qu'en remontant le Missouri qu'ils appelaient Pekitanoni, à cinq ou six journées de là, on trouvait une belle prairie de 20 à 30 lieues de long, disant que si on la traversait dans la direction du nord-ouest pour gagner une petite rivière qui avait son cours au sud-ouest pendant 10 au 15 lieues, cette seconde rivière menait à un petit lac d'où sortait une troisième rivière, celle-là profonde et allant au couchant, où elle se jetait dans la mer.

Les canoteurs, après avoir heureusement échappé au rapide, reprirent leur route au sud.

A vingt lieues environ, ils atteignirent un endroit où les indiens rapportaient qu'un *manitou* dévorait les passants. Cette superstition leur venait de la terreur que leur causait le bruit des eaux qui se dégorgent dans une petite anse de rochers haute de vingt pieds ; " le courant de la rivière, étant repoussé contre celui qui le suit " et arrêté par une île voisine, est, dit le père Marquette, contraint " de passer par un petit canal, ce qui ne se fait pas sans un furieux " combat de toutes ces eaux qui repoussent les unes sur les autres " avec un grand tintamarre."

Nos Français bravèrent le manitou et trouvèrent à quelque distance de là, une rivière venant du Levant, nommée Ouabaskigou, déjà découverte par le Cavelier de la Salle, et que Joliet marque dans sa carte. Ces détails que le Père Marquette donne sur les Chaouanons, nation qui occupe cette rivière, sont également peut-être un souvenir des premières explorations du grand découvreur normand. Les Chouanons, dit-il, sont en si grand nombre, qu'en un quartier on compte jusqu'à 23 villages et 15 en un autre, assez proches les uns des autres.

En continuant leur chemin, Joliet et le Père Marquette commencèrent à voir sur le bord du fleuve des cannes ou gros roseaux d'un vert fort agréable, très-hautes, et en si grande quantité que les bœufs sauvages avaient peine à les forcer.

Mais ici la route commença aussi à présenter des ennuis et des dangers que nos voyageurs n'avaient pas encore rencontrés.

Ils furent contraints d'abord de se défendre des rayons du soleil, puis des maragouins, et à cette intention ils firent sur le fleuve une espèce de cabane avec leurs voiles. Ils naviguaient ainsi, se laissant aller au courant de l'eau, lorsqu'ils aperçurent à terre des sauvages armés de fusils, qui les attendaient. Pendant que nos Français se mettaient en défense, le père Marquette présenta aux Indiens son calumet empanaché et leur parla en huron ; il lui répondirent par un mot qui lui semblait déclarer la guerre. Heureusement il n'en était rien, ils invitaient au contraire les Français à s'approcher et à débarquer. Joliet et le père se rendirent à leur demande, les Indiens allèrent dans leurs cabanes où ils leur offrirent à manger du bœuf sauvage, de l'huile d'ours et des prunes blanches qu'ils trouvèrent excellentes. Ces indiens avaient les cheveux longs et étaient tatoués comme les Iroquois ; quant aux femmes, leur coiffure et leurs vêtements avaient plus d'analogie avec ceux des Huronnes.

Nos découvreurs remarquèrent avec un certain étonnement que ces indiens avaient des fusils, des haches, des houes, des couteaux, de la rassade, des bouteilles de verre double. Comment se les procuraient-ils ? Ils leur firent entendre qu'ils achetaient leurs étoffes et toutes leurs autres marchandises à des Européens qui étaient du côté de l'est, et que ces Européens avaient des chapelets et des images, qu'ils jouaient des instruments. Ils ajoutèrent qu'il n'y avait plus que dix journées jusqu'à la mer.

Ces avis firent reprendre aux découvreurs l'aviron avec une nouvelle ardeur.

Dans cette partie de leur course, l'aspect du pays changeait encore à mesure qu'ils avançaient. Les deux côtés de la rivière étaient bordés de cotonniers, d'ormes et de bois d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. Ils n'apercevaient plus de prairies, mais le beuglement des buffles qu'ils entendaient, les cailles qui volaient au bord de l'eau leur faisaient penser que des prairies n'étaient pas éloignées. Un petit perroquet, ayant la tête moitié rouge et moitié jaune, le cou jaune et tout le corps vert, vint tomber sous leur plomb.

Ils étaient ainsi descendus environ à la hauteur de 33e de lati-

tude, quand leurs yeux furent frappés du spectacle d'un village campé sur le bord de l'eau.

Ces rencontres, incertaines comme elles l'étaient, leur causaient toujours de l'inquiétude. Or ils entendaient de loin les sauvages s'animant au combat par leur cris continuels ; ils les voyaient armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers, se mettant en état de les attaquer par terre et par eau. Nos Français invoquèrent la Vierge protectrice de leur voyage. Cependant une partie des Indiens s'embarquait dans de grands canots de bois, les uns pour monter la rivière, les autres pour la descendre ; ils se proposaient évidemment de couper le chemin, ou d'envelopper nos découvreurs de tous les côtés, tandis que ceux qui étaient à terre allaient et venaient comme pour commencer l'attaque. Quelques jeunes gens se jetèrent à l'eau pour se saisir du canot dans lequel était le Père. Par bonheur le courant les contraignit de regagner la terre ; un d'eux leur jeta sa massue qui passa par-dessus leurs têtes sans les atteindre. Tous ces actes hostiles avaient lieu, quoique le Père ne cessât de leur présenter son calumet, en signe de paix, mais quelques gestes qu'il fît pour signifier que ni lui ni ses compagnons ne venaient pour leur faire la guerre, l'alarme continuait toujours, et l'on se préparait déjà à leur lancer des flèches de toutes parts, quand des vieillards, venus sur le bord de l'eau, reconnaissant le calumet qu'ils n'avaient pu distinguer de loin, arrêtèrent les jeunes gens. Ceux-ci jetèrent alors leurs arcs et leurs carquois dans les canots de nos Français, y entrèrent et les firent approcher de terre, où le Père Marquette avoue que lui et ses compagnons ne débarquèrent pas sans crainte.

Le commencement de l'entrevue fut difficile. On dut s'expliquer par gestes, personne n'entendant aucune des langues que parlait le missionnaire. Toutefois on finit par se comprendre, à peu près du moins, au moyen d'un vieillard qui parlait un peu l'illinois, et qui expliqua les paroles que le Père, suivant la coutume, accompagna de présents.

Ce village, qui s'appelait les Mitchigamea, se contenta de répondre au Père que le village des Akansas, situé à huit ou dix lieues au sud de leur nation—leur enseignerait le chemin de la mer.

Néanmoins leur hospitalité fut meilleure que n'avait été leur accueil. Ils offrirent à nos Français de la sagamité et du poisson, puis le repos pendant la nuit.—Ceux-ci l'acceptèrent, mais en se tenant sur leur garde ; et le lendemain de grand matin, ils s'embarquaient avec le vieillard qui, la veille, leur avait servi d'inter-

prête.—Un canot, dans lequel se trouvaient dix sauvages, les précédait à quelque distance.

Comme les trois canots étaient à une demi-lieue de l'endroit où ils se rendaient, il en vint à leur rencontre deux autres, dans l'un desquels celui qui les commandait était debout, faisant, suivant la coutume du pays, plusieurs gestes avec le calumet qu'il tenait en main.

Il arriva ainsi près des voyageurs en chantant d'une manière assez agréable, puis, ainsi qu'il leur avait été fait ailleurs, il leur offrit à fumer, leur présenta de la sagamité, du pain de maïs dont ils mangèrent un peu ; ensuite il regagna son village, en leur faisant signe, dit le Père, d'y venir doucement après lui.

Lorsqu'ils y arrivèrent, ils trouvèrent qu'on leur avait préparé sous l'échafaud du chef des guerriers une place propre et tapissée de belles nattes de joncs—sur lesquelles on les fit asseoir.—Autour d'eux étaient les anciens, les guerriers, la foule se tenait par derrière.

Ce peuple se nommait les Akansas ; ils étaient nus, avaient les cheveux courts, portaient à leur nez et à leurs oreilles de la rassade ; les femmes, vêtues de méchantes peaux, avaient pour toute parure les deux tresses de leurs cheveux qu'elles jetaient derrière leurs oreilles.

La nation assemblée, il s'agissait de parler, mais nos découvreurs allaient-ils rencontrer le même obstacle que dans la nation d'où ils sortaient ? Heureusement ils trouvèrent un jeune homme qui comprenait beaucoup mieux l'illinois que le vieillard amené par eux de Mitchigamea. — Il fut naturellement l'interprète des mêmes paroles, et le Père les appuya de présents, ainsi qu'il avait fait dans les endroits où il avait abordé.

Ils apprirent là, au milieu des festins qui durèrent presque toute la journée, que la mer à laquelle ils désiraient aller n'était qu'à dix journées de ce village.—Ces Indiens, toutefois, ne connaissaient pas les nations qui, disaient-ils, résidaient sur ses bords, parce que leurs ennemis les empêchaient de passer.—Ils ajoutaient que c'étaient des nations de l'est et particulièrement une bourgade d'Illinois placée à quatre lieues de là dans l'ouest, qui leur vendaient des haches, des couteaux et de la rassade ;—que les sauvages qu'ils avaient vus étaient leurs ennemis, que c'étaient eux qui leur fermaient le passage de la mer, et que les courses continuelles de ces ennemis armés de fusils et fort aguerris devaient faire regarder comme téméraire de vouloir avancer sur cette rivière, où on pouvait les rencontrer.

Quoique Joliet et le Père eussent été parfaitement reçus, leur bagage tenta quelques-uns de ces Indiens, qui projetèrent de leur casser la tête pour les piller.— Mais le chef rompit toutes ces menées en envoyant chercher leurs hôtes, auxquels il offrit le calumet, puis il leur en fit présent pour leur ôter toute crainte.

La connaissance que nos découvreurs eurent, du complot qui avait été formé contre eux, — et les avis qu'ils avaient reçus des incursions des ennemis des Akansas, avis qui, cette fois, leur parurent n'être pas imaginaires, leur firent songer à ce qu'ils devaient faire.

Devaient ils continuer leur route ou se borner à la découverte qu'ils avaient faite ? — De sérieuses considérations les déterminèrent à ce dernier parti, qui était en effet le plus sage. S'ils tombaient entre les mains des Espagnols, ceux-ci vraisemblablement les retiendraient prisonniers ; — s'ils échapaient à ce danger, ils pouvaient avoir à se défendre contre les Indiens armés de fusils, qui infestaient le bas de la rivière, — et auxquels ils ne pouvaient pas résister. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, le fruit de leur voyage était perdu. Il était certain pour eux que le Mississipi, continuant de couler au sud, avait sa décharge dans le golfe du Mexique, et non du côté de l'est, vers la Virginie, ni à l'ouest, vers la Californie. — Ils avaient évidemment aussi, rencontré les rivières qui devaient mener à la mer de Californie. — Or, en ce moment, ces connaissances devaient suffire. Ils se préparèrent, en conséquence à partir, ce qu'ils firent le 17 juillet 1673, après un jour de repos chez les Akanas.

Le retour ne fut pas aussi facile que la descente du fleuve. Il fallait refouler le courant, et cela était dur. — Mais à la hauteur de 38 degrés de latitude, ils trouvèrent une rivière qui abrégeait de beaucoup leur chemin et les conduisit sans trop de peine dans le lac des Illinois.

L'aspect de cette rivière, qui est la route de Chicago, les frappa, — et le Père dit qu'ils n'avaient rien vu de semblable pour l'excellence des terres, des prairies, la beauté des bois, le nombre des bœufs, des cerfs, des chevreuils, des chats sauvages, des outardes, des cygnes, des canards, des perroquets et des castors.

Nos voyageurs tirèrent de là vers le lac Michigan ou des Illinois. — Ils rencontrèrent en passant le village de Caskias composé de soixante quatorze cabanes qui les reçurent admirablement. Un des chefs de cette nation les vint reconduire jusqu'au lac, d'où nos découvreurs étaient de retour à la baie des Puans sur la fin de septembre 1673, quatre mois environ après leur départ.

Ainsi s'accomplit cette découverte, qui, bien qu'elle n'eût été

poussé que deux degrés au delà des parties visitées déjà par Cavelier de LaSalle, avait sa grandeur et par les périls qu'on avait rencontrés comme par les résultats qui devaient suivre elle devait assurer à Joliet une juste renommée. Cette renommée serait plus grande peut-être si la relation du voyageur nous eût permis de reconnaître la part d'action qui lui fut propre dans une entreprise où le mémoire du Père Marquette la laisse paraître à peine. Mais lorsque Joliet gagna l'intérieur de la colonie pour rendre compte de sa mission, vers le 15 août 1674, le malheur, qui l'avait épargné durant un long trajet, vint en quelque sorte le toucher au port. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. — Il était presque parvenu au sault Saint-Louis, près de Montréal, après avoir franchi plus de quarante rapides, quand son canot tourna. Ce fut avec la plus grande peine que pendant quatre heures il disputa sa vie aux eaux qui engloutirent deux de ses compagnons, ainsi qu'un jeune sauvage. Sa cassette, dans laquelle étaient ses papiers, disparut dans son naufrage, et il ne nous reste de ses souvenirs de cette entreprise, qu'une lettre et qu'une carte restées inédites.

Jolliet, pour faire connaître l'importance de son voyage, dressa une carte en tête de laquelle il écrivit au comte de Frontenac la lettre qu'on va lire :

Monseigneur le comte de Frontenac, conseiller du Roy en ses conseils gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Canada, Acadie, ile de Terre Neuve, et autre pays de la France septentrionale.

" Monseigneur,

" C'est avec bien de la joye que j'ay le bonheur aujourd'huy de " vous présenter cette carte, qui vous fera connaître la situation " des rivières et des lacs sur lesquels on navigue au travers du " Canada ou Amérique Septentrionale, qui a plus de 1,200 lieues " de l'est à l'ouest. Cette grande rivière, qui porte le nom de " rivière Colbert pour avoir esté découverte ces dernières années " 1673 et 1674 par les premiers ordres que vous me donnates, " entrant dans votre gouvernement de la Nouvelle-France, passe " au delà des lacs Huron et Illinois entre la Floride et le Mexique, " et pour se décharger dans la mer coupe le plus beau pays qui se " puisse voir sur la terre. Je n'ay rien veu de plus beau dans la " France que la quantité de prairies que j'y ai admiré tous les " jours, ny rien d'agréable comme la diversité des bocages et des " forêts où se ceuillent (*sic*) des prunes, des pommes, des grenades, " des citrons, des meures et plusieurs petits fruits qui ne sont point " en Europe : dans les champs on fait lever les cailles ; dans les " bois, on voit voler les perroquets ; dans les rivières on prend des

" poissons qui nous sont inconnus pour leur goust, figure et gros-
" seur.

" Les mines de fer, les pierres sanguines qui ne s'amassent
" jamais que parmi le cuivre rouge n'y sont pas rares ; non plus
" que l'ardoise, le salpêtre, les marbres et moulange et charbon de
" terre, pour du cuivre le plus grand morceau que j'ay veu estoit
" comme le poing et très purifié ; il estoit auprès des pierres san-
" guines qui sont beaucoup meilleures que celles de France et en
" quantité.

" Tous les sauvages ont des canots de bois de cinquante pieds
" de long ; pour nourriture ils ne font point d'estait des cerfs ; ils
" tuent des bufles (*sic*) qui marchent par bandes de 30 et 50 ;
" mesmes j'en ay compté jusques à 400, sur le bord de la rivière,
" et les coqs d'Inde sont si communs qu'on n'en fait pas grand cas.
" Ils font des bleds d'Inde, la plupart trois fois l'année, et ont des
" melons d'eau pour se rafraîchir pendant les chaleurs, qui n'y
" permettent point de glaces, et fort peu de neiges.

" On auroit veu la discription de tout dans mon journal, si le
" bonheur qui m'avoit toujours accompagné dans ce voyage ne
" m'eust manqué devant que d'arriver au lieu d'où j'estois party ;
" j'avois évité tous les dangers des sauvages, j'avois passé 42
" rapides et j'estois prest de debarquer avec toute la joye qu'on
" pouvoit avoir du succès d'une si longue et si difficile entreprise,
" lorsque mon canot tourna hors des dangers. J'y perdis deux
" hommes et ma cassette à la veue des premières habitations fran-
" çoises que j'avois quittées, il avoit presque deux ans. Il ne me
" reste que la vie et la volonté pour l'employer à tout ce qu'il vous
" plaira avec toute la joye possible, Monseigneur.

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur,

JOLLIET.

Le comte de Frontenac envoya par son secrétaire cette carte à Colbert, en même temps qu'il annonçait au ministre, dans une lettre datée du 14 novembre 1674, le naufrage qui les privait du récit détaillé de ce voyage, mais il faisait à espérer que le découvreur réparerait bientôt cette perte.

" Il a, dit le comte, laissé dans le lac Supérieur, au Sault-Sainte-Marie, chez les Pères, des copies de ses journaux que nous ne saurions avoir que l'année prochaine, par où vous apprendrez plus de particularités de cette découverte dont il s'est très-bien acquitté."

Mais le comte de Frontenac ne dit pas qu'il ait à cette occasion fait chanter le *Te Deum*, comme l'avance Monette dans son *Histoire de la vallée du Mississipi*. Cette nouveauté est sans doute due à l'imagination du juge Martin, auteur d'une *Histoire de la Louisiane*,

dans laquelle nous lisons que cette importante découverte remplit tout le Canada de joie et que les habitants de la capitale accompagnèrent les autorités constituées de la colonie à l'église cathédrale où l'évêque, entouré de son clergé chanta un solennel *Te Deum.*"

J'ignore si jamais les journaux de Joliet ont été envoyés en France, et c'est seulement la carte qu'il nous est possible d'apprécier.

Deux particularités, sur lesquelles l'on voudra bien sans doute me permettre de m'arrêter, la rendent précieuse à mes yeux.

Elle fournit d'abord quelques renseignements historiques sur une découverte autre que celle de Joliet ; puis les noms qu'elle donne soit au pays, soit aux rivières, méritent d'être notés, parce qu'ils ont pour objet de rendre hommage aux promoteurs ou aux protecteurs de la découverte.

La première de ces particularités, j'en ai parlé ailleurs, c'est le tracé de l'Ohio se débouchant dans le Mississîpi et portant ces mots : " Rivière par où descendit le sieur de la Salle au sortir du lac Erié pour aller dans le Mexique."

J'ai dit sur ce point ce que j'avais à dire, et la discussion de l'honorable père Tailhand ne me fait pas changer de sentiment.

On remarquera ensuite que Louis Joliet désigne les pays explorés par lui sous le nom de Colbertie ou d'Amérique Occidentale, tandis qu'une carte du Père Marquette, à cause du Manitou trouvé par les voyageurs sur leur chemin, appelle ces mêmes, pays la Manitoumie, dans un cartouche dont Armand Dumaresq, l'habile peintre, a eu la bonté de me copier le dessin. Plus tard, un sieur Raudin croit devoir donner à cette région le nom de Frontenacie ; mais le nom de Louisiane, dû vraisemblablement à Cavelier de la Salle, a demeuré à ces pays.

La diversité de ces désignations est piquante, mais il y a dans la carte de Joliet une particularité plus agréable : c'est le nom donné à la rivière des Illinois, par laquelle Joliet et le Père Marquette revinrent, et qui fut l'objet de leur admiration, est appelée Divine dans une petite carte du premier, faite probablement avant la plus grande ; c'est ainsi que la désigne également celle qui est jointe à la relation du Père Marquette dans le *Recueil des Voyages au Nord* de Thevenot.

Or, la grande carte de Joliet, en tête de laquelle est la lettre que je viens de reproduire, nomme cette rivière non plus Divine, mais rivière de la Divine, ce qui devient une énigme.

Quelques explications sont nécessaires à ce sujet.

Il y avait alors à Paris deux femmes qui, extrêmement du grand monde et du plus recherché, donnaient le ton à la meilleure com-

pagnie de la cour sans y aller jamais : on les appelait les Divines. " En effet, dit Saint-Simon, elles exigeoient l'encens, comme déesses, et ce fut toute leur vie à qui leur en prodigueroit."

L'une d'elles était la comtesse de Frontenac, femme du gouverneur, qui n'avait pas de goût à vivre en simple mortel auprès d'elle.

L'autre était Mlle D'Outrelaise, belle et aimable personne du Poitou, qne la comtesse de Fiesque avait produite et qui avait communiqué à la comtesse de Frontenac, son amie, le surnom de Divine qu'on lui avait donné tout d'abord.

Là est l'explication du nom imposé par Louis Joliet à la rivière des Illinois.

Mais à laquelle des deux personnes s'adressait le souvenir ?

Naturellement on serait tenté de croire que Joliet rendait ainsi un hommage indirect à la femme du gouverneur, par le sentiment même qui faisait plus tard appeler un fort de la Louisiane Fort-Rosalie, du nom et en l'honneur de Mme Pontchartrain,

Après tout, un tel hommage pouvait n'être pas considéré seulement comme un acte de déférence envers la femme d'un homme tout-puissant ; mais aussi comme un souvenir dû à une femme des plus remarquables par son rôle et par son esprit, dans un temps où tant de femmes ont su laisser un certain renom après elles.

Anne de La Grange Trianon, qui avait épousé en juillet 1648 le comte de Frontenac, mestre de camp au régiment de Normandie, était alors dame d'honneur de la grande Mademoiselle, et, autant par goût que par position, elle avait pris part à toutes les équipées de la princesse et était entrée avec elle par une fenêtre dans la ville d'Orléans, lorsque la fille de Gaston fit déclarer cette ville contre le roi. Aussi ce dernier appelait-il la comtesse de Frontenac,[1]

1 Or escoutez, peuple de France,
Comme en la ville d'Orleans
Mademoiselle en asseurance
A dit : " Je suis maistre céans."

On lui fait fermer les portes ;
Mais elle a passé par un trou,
S'ecriant souvent de la sorte :
" Il ne m'importe pas par où."

Deux jeunes et belles comtesses,
Ses deux mareschales de camp,
Suivirent sa royale altesse,
Dont on doit faire un grand cancan.

Fiesque, cette aimable comtesse,
Allait baisant les bateliers,
Et Frontenac, qu'elle détresse,
Y perdit un de ses souliers !

comme la comtesse de Fiesque, maréchale de camp de Mademoiselle ; et les chansons du temps la mentionnent plus d'une fois, soit dans les exploits qui la firent représenter en guerrière au château d'Eu, soit dans la disgrâce momentanée qui suit ces belles histoires [1].

Plus tard, la comtesse de Frontenac était de cette société de belles précieuses du Marais, de la rue des Tournelles, à laquelle confinaient les Sévigné, Ninon de Lenclos et Mme de Maintenon. La Baumelle donne même plusieurs lettres de celle-ci à Mme de Frontenac, qui, en 1678, était tenue assez en estime pour être recherchée en qualité de dame d'honneur pour la maison de Conti, lorsqu'il s'agit de former la maison de la princesse ; mais la comtesse, lassée jadis des ennuis d'une position semblable par tous les désagrêments qu'elle avait essuyés de la grande Mademoiselle, qui allait jusqu'à faire écrire contre elle des pamphlets par Segrais, la comtesse refusa cette place enviée par d'autres, préférant ses libres allures aux pompes d'une haute domesticité.

Tous les souvenirs, que je viens de rappeler, pouvaient bien avoir, aux yeux de Joliet, mérité à cette femme distinguée l'honneur de donner son nom à un pays sauvage. Il n'y avait à cela qu'une objection : c'était qu'il était peu probable que la pensée en fût suggérée, et encore moins ratifiée, par le comte son mari.

Au dire de Saint-Simon, un aussi aimable homme que l'était le comte de Frontenac, et une femme aussi merveilleuse que l'était la comtesse, n'avaient pu durer ensemble.—Des anecdotes et les chansons du temps venaient à l'appui de cette objection.—Madame de Frontenac avait été quelque peu courtisée par le jeune roi Louis XIV. Quant au comte, entre autres de ses bonnes fortunes, il passait pour avoir été au dernier mieux avec Mme de Montespan [2].

1 Sur l'exil de Mademoiselle et de mesdames de Fiesque, de Frontenac, de Montbazon et de Chastillon :

Sur l'air : *Revenez M. le Cardinal*, 1652.

Jeune Roy qui, chassant nos beautés,
—L'empire amoureux desertez,—
N'irritez point, pour plaire
A votre mère,
Celle de l'Amour :
Vous en aurez besoin un jour.

2 Je suis ravy que le roy, notre Sire,
Aime la Montespan ;
Moy Frontenac je m'en crève de rire,
Sachant ce qui lui pend.
Et je dirai sans estres des plus bestes
Tu n'as que mes restes (*bis*).

Or, la Divine se souvenait de cela, et peut-être d'autres griefs aussi, car, lorsque les Canadiens lui envoyèrent le cœur de son mari, dans une boîte d'or, elle le leur renvoya, disant qu'elle ne l'avait pas eu pendant sa vie, et qu'elle n'en avait que faire après sa mort.

Que fallait-il donc penser ? L'indication, que vint me fournir une carte manuscrite du sieur Randin, leva pour moi tous les doutes, lorsque j'y vis ces mots : rivière de la Divine ou l'Outrelaise.—Peut-être Joliet n'avait-il eu en vue que Mme de Frontenac ; mais peut-être aussi le comte arrangea-t il les choses à sa façon pour faire pièce à sa femme, ce qu'entre nous j'admettrais assez aisément, car Mlle d'Outrelaise était douce, autant que la comtesse était impérieuse ; or, les hommes cèdent volontiers à celles qui ne commandent pas, et toujours, au terme de leur vie comme au bout du monde, ils demeurent sous le charme de la douceur, dont la propriété, semblable à celle du parfum, est de pénétrer et de demeurer en nous, sans que nous puissions nous y soustraire.

Je n'insisterai pas davantage sur la carte de Louis Joliet ; ce que j'en ai dit suffit pour en faire ressortir l'intérêt et montrer en même temps comment il faisait sa cour au gouverneur à l'occasion de sa découverte. Toutefois, la bienveillance que celui-ci lui montra ne put prévaloir sur la préférence que, mieux informé, sa justice crut devoir conserver à Cavelier de La Salle dans l'exécution de dessins semblables à ceux que Joliet exposait. Aussi, lorsque ce dernier lui demanda d'aller s'établir sur les terres qu'il qu'il avait explorées, il trouva une résistance, que motivaient du reste en principe les ordres du roi.

Colbert refusa la demande de Joliet le 28 avril 1677. Il fondait son refus sur ce que le roi voulait qu'on multipliât les habitants du Canada avant que de penser à de nouvelles terres, disant qu'il valait mieux occuper moins de pays et le bien peupler que de s'étendre davantage et avoir des colonies faibles, qui pouvaient être facilement détruites par toutes sortes d'accidents.

P. Margry.

(*A continuer.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

Le grand événement en Angleterre est le rétablissement du Prince de Galles. Son Altesse Royale a été durant de longues semaines en décembre aux portes du tombeau et ses médecins, les plus illustres de l'Angleterre, ont bien des fois désespéré de sa vie. Nouvelle preuve qu'on peut survivre même à un bulletin de la faculté, qui menace de vous faire entreprendre prématurément le grand voyage dont on ne revient pas, comme a dit le poète anglais :

From whose born no traveller returns.

Vraiment, la maladie extrêmement grave du Prince de Galles n'a pas fait l'affaire d'un certain parti de tapageurs en Angleterre. Car, elle a donné lieu à une explosion de sympathies presque universelles parmi le peuple anglais, qui se sont traduites par des témoignages éclatants d'attachement à la couronne et aux institutions anglaises.

Or, quelques temps avant la maladie du Prince, sir Charles Dilke, un membre du parlement, auteur d'un livre : *Greater Britain*, brûlant de se faire quelque nom, avait entrepris une campagne contre la royauté. Depuis longtemps il se fait une propagande active de républicanisme parmi les travailleurs anglais, l'Internationale y est bien pour quelque chose, et sir Chs. Dilke crut l'occasion favorable pour exploiter ce mouvement et y attacher son nom. Moyen comme un autre de figurer dans l'histoire.

Comme la liberté des réunions publiques est l'une des prérogatives les plus chères dont se targue le peuple anglais, sir Charles Dilke put dégoiser tout d'abord en toute liberté contre le gouvernement monarchique et la liste civile de la Reine et de la famille royale, que l'agitateur en herbe disait bien trop onéreuse pour les gouvernés. Les autorités n'intervinrent nullement, et n'eut été le peuple qui, goûtait en général fort peu les théories échevelées du jeune lord, sir Charles Dilke pourrait continuer sa tournée républicaine, sans la moindre crainte d'être molesté.

Dans l'intervalle, le Prince de Galles tomba dangereusement malade et sir Charles Dilke dut suspendre, par respect, sa campagne républicaine. Comme pour protester hautement contre ce mouvement, le peuple anglais ne cessa de montrer le deuil qu'il éprouvait et dans toute l'étendue du Royaume-Uni un vœu général et des prières communes s'élevèrent pour demander à la Providence de conserver l'héritier présomptif de la couronne à son pays et à la famille royale éplorée. Mais lorsqu'après plusieurs semaines d'anxiété, on annonça la bonne nouvelle que la constitution vigoureuse du Prince allait probablement triompher de la terrible maladie qui l'étreignait, l'espérance fit place à l'angoisse et à la consternation. Finalement, le Prince fut déclaré hors de tout danger et alors éclata partout l'allégresse. Sur toutes les lèvres s'éleva un concert d'actions de grâces et des *Te Deum* solennels furent chantés dans les églises. Des assemblées publiques eurent lieu sur toute la surface du pays et des délégations se croisèrent en tous sens pour aller féliciter la Reine de l'heureux événement.

Ces manifestations populaires ont été telles, qu'elles ont confondu les démagogues, qui rêvaient le bouleversement de la monarchie. Les feuilles radicales ont été obligées d'avouer que l'immense majorité du peuple était évidemment monarchique et que l'idée d'établir une république sur les ruines de l'aristocratie anglaise devait être renvoyée aux calendes grecques. Il faudra bien des Charles Dilke pour arracher le vieil arbre monarchique si fortement enraciné sur le sol d'Albion.

*
* *

Aux Etats-Unis l'affaire capitale qui a tristement inaugûré la nouvelle année, a été l'assassinat de James Fisk. Celui-ci était un prince de la finance, qui longtemps partagea avec quelques autres, les plus riches dépouilles de Wall Street. Réduit à la plus grande pauvreté dans sa jeunesse, il était parvenu à force d'audace, de vols et de spéculations véreuses, à manipuler des millions. Il était le directeur principal de l'une des plus grandes lignes de chemin de fer aux Etats-Unis et il cumulait une foule de positions lucratives. Son nom avait acquis une grande notorieté et il était connu en Europe comme aux Etats-Unis.

Doué de goûts extravagants, il avait fait bâtir un opéra, et il ne manquait pas une représentation. Désireux de se voir galonné, il était devenu le colonel d'un régiment qu'il maintenait à ses frais. Il brûlait d'éclipser tous ses contemporains par le faste et l'éclat Mais

Amour, tu perdis Troie !

C'est ce qui perdit également Fisk. Le galant colonel semait ça et là ses hommages et s'étant brouillé avec une de ses amantes, celle-ci réclama des sommes considérables qu'elle disait avoir investies dans des fonds sur lesquelles Fisk avait la haute main et qu'il ne voulait pas restituer. Il s'en suivit force procès, force scènes de cour de police, qui ont fait les délices des petites feuilles grivoises de New-York. Ce fut un scandale en règle.

Le nouvel amant de Mlle. Mandsfield, un nommé Stokes, eut en conséquence maille à partir avec le voluptueux Fisk. Finalement, voyant que les procès tournaient à l'avantage de son adversaire, fou de colère et de rage, il alla en plein après-midi assassiner froidement Fisk à coups de revolver pendant que celui-ci montait la rampe de l'escalier de son bôtel.

Cette nouvelle mit tout New-York en émoi, le meurtrier fut arrêté et pendant plusieurs jours, cet assassinat fut l'objet de toutes les conversations et la presse regorgea de commentaires sur la fin tragique du fameux Fisk.

Les journaux américains ont été justement sévères pour cet acte de lâcheté, mais ils n'ont pas manqué l'occasion de clouer au pilori de l'histoire la vie de l'homme semée de tant de turpitudes et de scandales, qui venait de se terminer si tragiquement. Ils l'ont

offerte comme une leçon aux imitateurs de Fisk, malheureusement trop nombreux dans un pays, où la seule distinction sociale est celle que donne la richesse.

*
* *

La chute du gouvernement Sandfield-McDonald est venue en Canada troubler le calme plat de la politique. M. McDonald avait réussi à amasser des millions dans le trésor d'Ontario, mais cela n'a pas suffi pour lui faire trouver grâce devant les électeurs de sa province.

Imaginez la raison. Ce n'est pas que M. McDonald ait mal gouverné le pays, qu'il ne l'ait pas doté de bonnes lois et d'une administration économique. Pas du tout.

On se rappelle la mort de Scott lors du gouvernement provi soire de Riel. La presse haut-canadienne avait réussi à ce sujet à soulever Ontario au plus haut point et les orangistes demandaient à grands cris la tête de Riel. Elle repose encore pourtant sur les épaules du jeune chef des métis et rien ne fait croire qu'elle doive tomber de sitôt.

M. Blake, à la session de la législature qui précéda les dernières élections, voulut profiter de la fermentation des esprits pour en faire un engin électoral. Il présenta des résolutions extrêmement virulentes à propos de la mort de Scott, demandant au gouvernement de prendre tous les moyens possibles pour punir sans délai ses meurtriers. M. Sandfield McDonald s'opposa à ces résolutions comme n'étant pas de la compétence de la Chambre et la majorité des membres votèrent dans ce sens.

M. Blake jubilait. M. McDonald avait donné dans le piége. Aussi lors des élections il exploita l'opposition de M. McDonald à ces résolutions d'une manière peu scrupuleuse. Il fit de longues jérémiades sur la mort de Scott, excita au plus haut degré le fanatisme de ses coreligionnaires et s'efforça de prouver que le gouvernement de M. Sandfield McDonald sympathisait avec les assassins du *poor Scott*, puisqu'il n'avait voulu rien faire pour les amener devant le tribunal de la justice.

Le peuple d'Ontario était trop excité pour raisonner froidement et il dénonça à son tour M. McDonald. M. Blake posa en vengeur du crime et son adversaire en complice, puisqu'il se refusait à le faire punir. Et c'est un fait incontestable que plus de douze parti-

sans du gouvernement furent mis en déroute pour avoir appuyé M. Sandfield McDonald sur cette question. L'on viendra à présent nous dire que le peuple du Haut-Canada est le plus avancé et le plus intelligent de toute la confédération. Jamais il n'aurait été possible de faire avaler une pilule aussi grossière aux Bas Canadiens par exemple.

Comme résultat de ce déplacement dans l'échiquier parlementaire, M. Sandfield McDonald dut abandonner les rênes du pouvoir à M. Blake et à ses amis. Ceux-ci ont réussi à former un cabinet et ils commandent une assez bonne majorité.

Nous ne voulons pas le juger avant qu'il ait fait ses preuves, mais nous devons constater que M. Blake s'est donné un sanglant démenti dans la formation de son cabinet. Après avoir fait une guerre acharnée à M. McDonald surtout parce que son gouvernement se composait de réformistes et de conservateurs et s'appuyait sur le principe de la coalition, il a cru devoir faire entrer un conservateur de vieille roche, dans son administration, M. R. W. Scott, député d'Ottawa, et approuver ainsi le même principe qu'il avait si violemment combattu chez ses adversaires. C'est mal débuter comme chef politique.

*
* *

Nous sommes décidément dans l'ère des programmes. Mais le plus populaire dans cette province est sans contredit celui des chemins de fer et de l'industrie. Il y a un grand réveil dans les esprits et tout le monde sent les besoins de la situation. Assez longtemps on s'est croisé les bras, c'est de l'action qu'il faut aujourd'hui.

Le recensement est toute une révélation pour nous. Sachons en profiter. Mettons-nous tous à l'œuvre. Parlons moins, mais agissons. Trop longtemps on s'est payé de vains mots, de phrases creuses mais sonores. *Go ahead.*

Notre pays s'étend actuellement d'un océan à l'autre et là où il n'y a pas encore quatre millions d'habitants, il pourra y en avoir plus tard des centaines de millions. Nous sommes à jeter les bases d'un grand empire britannique dans le nord du continent américain, soyons à la hauteur de notre tâche. La jeune génération qui va grandir avec le développement du pays a surtout un rôle considérable à jouer. Nous avons énormément à faire. Nous devons avant tout travailler à développer le pays, éloigner la

forêt, la sillonner de bonnes voies de communication, perfectionner notre agriculture, la rendre lucrative, et couvrir notre pays de manufactures.

Un mouvement énorme de progrès se fait sentir dans toute la confédération. Ne soyons pas trop impatients, il portera des fruits abondants. Ceux qui désespèrent de notre pays en face de pareilles marques de développement n'ont pas vraiment une foi robuste dans notre existence nationale. Nous ne partageons pas ces craintes ; une pareille transformation dans les esprits est propre au contraire à nous remplir d'espérances pour l'avenir. Jamais nous n'avons vu autant de signes de salut.

Montréal va être bientôt appelé à se prononcer sur une question fort importante. Dotera-t-elle, oui ou non la grande-vallée de l'Outaouais du chemin de colonisation du nord, qui est appelé à métamorphoser la région immense qui nous entoure? Elle tient dans ses mains le succès de l'entreprise. Le million de piastres que l'on demande à la ville en assure la réalisation et des capitalistes anglais, avec cette garantie et les autres ressources dont dispose la compagnie du chemin de colonisation du nord, se sont engagés à construire incessamment la route.

Ce chemin est une œuvre nationale et on ne doit pas tarder à le mettre à exécution. Si Montréal comprend ses intérêts comme Toronto et les autres villes haut-canadiennes qui s'entourent de moyens de locomotion, et développent leur *back country*, elle ne refusera pas son aide à ce chemin de fer. L'opinion publique est en faveur de l'entreprise et il est de notre intérêt commun qu'elle se fasse. Le million que souscrira la ville de Montréal lui sera rendu au centuple.

JOSEPH TASSÉ.

—Un mot au nom de la direction de la *Revue*. Avec cette livraison commence la neuvième année de cette publication. C'est un passé dejà assez long et qui n'a pas été sans influence sur le mouvement littéraire en ce pays. La direction veut continuer le rôle qu'elle a poursuivi jusqu'à présent avec le même zèle et la même énergie.

Outre les autres travaux d'un grand mérite publiés l'an dernier par la direction, elle a commencé la publication d'un joli roman canadien de M. Charles de Guise sous le nom d'*Hélika*, et qui fait suite dignement aux belles œuvres d'imagination qui ont déjà

embelli les pages de cette publication. Elle sera en mesure encore cette année de publier plusieurs études remarquables sur l'histoire du Canada, dont quelques unes seront d'assez longue haleine, et qui ne pourront manquer d'intéresser vivement.

Le bureau de direction de la *Revue* se compose pour l'année courante des MM. suivants : L. W. Tessier, président ; P. Letondal, vice-président ; Joseph Tassé, gérant ; E. Prud'homme, assistant-gérant ; E. Lef. de Bellefeuille, N. Bourassa, Dr. L. J. P. DesRosiers, Oscar Dunn, B. A. T. de Montigny et Alph. Desjardins.

LA

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

A. Taillefer

TOME NEUVIÈME

Deuxième Livraison. — 25 Février 1872.

SOMMAIRE

I.—HÉLIKA, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole. (Roman Canadien) suite.... **Dr. Chs. DeGUISE.**
II.—UNIFICATION INTERNATIONALE DES MONNAIES ..... **R. S. M. BOUCHETTE.**
III.—LE JOURNAL DES JÉSUITES..... **BENJAMIN SULTE.**
IV.—LOUIS JOLIET, (Suite)..... **P. MARGRY.**
V.—FLEURANGE..... **Mme. CRAVEN.**
VI.—CHRONIQUE DU MOIS.... .. .. **E. PRUD'HOMME.**

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.
Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch	Québec.
" H. R. Dufresne	Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau	Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial	Ottawa.
" M. Kéroack, libraire	St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome	Joliette.
" Joseph L'Ecuyer	St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget	Terrebonne.
" H. de Rouville	Belœil.
" J. A. Archambault	Varennes.
" M. G. Roussin	Roxton Falls.
" Alph. Raby	Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne	St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure	St. Jérôme.
" A. M. Gagnier	Ste. Martine.
" E. Lafontaine	St. Hugues.
" J. O. Dion	Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, Joseph Tassé, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur.*

NATRO-KALI OU EXTRAIT DE SAVON

DE

GOULDEN

supérieur à aucune autre composition en usage. Garantie de faire du savon sans chaux ou lessive sans la moindre difficulté. Préparé seulement par l'inventeur J. GOULDEN, chimiste.

PASTILLES A VERS VEGETALES DE GOULDEN

Remède agréable sûr et efficace d'après des centaines de certificats. Préparé seulement par J. GOULDEN, Droguiste

No. 175 RUE ST. LAURENT et 363, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

81

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

(*Suite.*)

CHAPITRE XIX

TROIS TRAPPEURS.—UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

J'avais adopté l'enfant comme la mienne et la grand'mère qui demeurait avec moi en prenait un soin tout particulier.

L'intérêt de mon argent fournissait amplement aux besoins de la famille, et nous vivions heureux.

Je passai tout l'été auprès de mes protégées, mais les premières bordées de neige firent renaître en moi un désir irrépressible de la chasse dans les endroits où ma vie s'était en partie écoulée.

Adala avait, pendant ce temps, supporté les maladies auxquelles les enfants de son âge sont sujets; grâce aux bons soins du médecin et de ceux que nous lui prodiguâmes elle était revenue à la santé.

J'avais conçu des soupçons sur le caractère de la femme qui avait raconté à Angeline la mort tragique de son mari. Je reconnaissais-là, dans toutes ces informations, une malveillance dictée par une intelligence plus forte que ne possédait la femme en question. Je fus aussi frappé de cette histoire du cousin qui l'avait mis parfaitement au fait d'une circonstance intime de notre vie.

Depuis quelques jours, on m'informait que trois sauvages, après avoir rôdé longtemps dans les bois, étaient disparus subitement et sans qu'on sût quel côté ils avaient pris : de là grande inquiétude parmi mes voisins, car ils s'étaient livrés à des vols, à des rapines, ils avaient même commis des actes d'outrages les plus criminels qui avaient attiré contre eux un juste sentiment d'indignation. Ces derniers actes mettaient le comble à leur scélératesse. Dernièrement encore, ils étaient entrés dans la demeure d'un brave citoyen alors absent et la femme ne put être à l'abri de leurs violences qu'en les menaçant de mon nom, car on savait dans la paroisse que j'étais un ancien chef sauvage. En m'entendant nommer celui qui paraissait les conduire, elle avait tressailli de surprise. Il avait pris des informations détaillées sur ma figure, l'endroit d'où je venais et le personnel de la maison que j'occupais ; puis, sur les réponses de la femme, ils avaient échangé entre eux quelques paroles précipitées et avaient déserté sans ajouter rien de plus. La terreur qu'ils inspiraient était devenue universelle. Une battue générale avait été faite dans toutes les montagnes et les forêts d'alentour sans aucun résultat.

Ce qui jusqu'alors n'avait été que soupçon pour moi devint certitude ; plus moyen d'en douter, c'était Paulo et ses complices. Paulo connaissait mon lieu de retraite, peut-être savait-il aussi que je m'étais fait le protecteur d'Adala et chercherait-il à exercer contre l'enfant d'Angeline la même vengeance que j'avais tirée de sa grand'mère de son refus de m'épouser.

Ne pouvant tenir plus longtemps à cet état d'anxiété, qui soulevait d'avantage mon désir de gagner les bois pour me mettre à leur recherche, tout en chassant, je partis un bon jour après avoir mis Adala et sa grand'mère hors des atteintes d'un coup de main par lequel on aurait tenté quelque chose contre elles.

Cette vie nomade et libre du sauvage me convenait, parcequ'au milieu de mes compatriotes, les blancs, j'avais vu se dérouler les plus douloureux événements de ma vie et j'y retrouvais à chaque pas, auprès de leurs demeures, des souvenirs de mon enfance, de ma jeunesse, mais par dessus tout de mes parents sans compter de cuisants remords. Il me semblait que seul encore, assis aux pieds des grands arbres où j'entendrais la voix toute-puissante de Dieu, je sentirais un peu de calme renaître en mon âme.

Dans le recueillement des forêts on retrouve, au milieu de la privation de la vie sauvage, les souvenirs si chers du foyer. Ils étaient pour moi si remplis de charmes que j'espérais les revoir encore dans le silence profond et l'isolement. Là j'y reverrais mon père conduisant péniblement sa charrue, mais tout joyeux à l'idée

que c'étaient autant de sueurs épargnées au front de son enfant. J'y reverrais encore ma vieille et sainte mère travaillant pour moi et mes chères jeunes sœurs s'ingéniant à trouver ce qu'elles pouvaient faire pour me prouver leur amour et leur désir de m'être agréables. L'amour qu'on me portait dans cet asile fortuné se déteignait sur tout le personnel de la ferme, les bons domestiques, les servantes me comblaient eux aussi d'attentions. Il n'y avait pas même jusqu'aux animaux dont je repassais les noms dans ma mémoire, qui ne remplissassent mon esprit de regrets pleins de charmes mais à jamais superflus. Ne pouvant résister à ce désir bien légitime de revoir encore quelques instants du passé, je résolus d'aller faire une excursion de quelques semaines auprès du Lac à la Truite et j'espérais aussi retrouver les traces des trois brigands.

Deux jours après mon départ, j'étais sur les bords de la rivière St. Jean qui coule sur les limites du Canada et des Etats-Unis.

Je n'avais pas encore rencontré une seule figure humaine, mais j'avais constaté des pistes différentes, les unes, sans aucun doute, appartenant à des chasseurs blancs et les autres à des indiens, tel qu'il était facile de les reconnaître aux moyens que prenaient les uns d'en cacher les vestiges et les autres à l'empreinte plus franche et par conséquent plus ferme sur la terre boueuse.

Un soir assis devant mon feu, pendant la cuisson d'une pièce de venaison pour mon souper, je faisais un retour sur le passé et remontant le cours de ma vie criminelle, je sentais le désespoir me gagner en songeant à tout le mal que j'avais fait et aux moyens de le réparer.

Mes pensées me reportèrent naturellement vers la soirée où, l'âme gangrenée par l'idée d'une vengeance diabolique, j'avais partagé mon repas avec Paulo et l'avais associé à mes projets criminels.

J'étais absorbé dans ces idées lorsque les plaintes de mes chiens me tirèrent de ma rêverie. Les pauvres bêtes n'avaient presque pas pris de nourriture depuis mon départ de Ste. Anne. Je détachai les pièces de venaison qui étaient à la broche et les leur abandonnai de grand cœur ; je me sentais incapable de manger.

Pendant que mes chiens dévoraient leur repas j'éteignis soigneusement mon feu, j'en fis disparaître les traces, comme c'est la coutume de ceux qui veulent cacher leurs campements.

Toutes ces précautions prises, je me replongeai de nouveau dans mes réflexions. Un bruit de voix me réveilla en sursaut et me fit sortir de cet état de somnolence.

J'avais choisi pour gîte une clairière qui dominait la forêt. Des arbres vigoureux environnaient le plateau où j'avais fait cuire le

repas qui n'avait servi qu'à mes chiens, les rochers qui le surplombaient laissaient des anfractuosités caverneuses dans l'une desquelles je m'étais tapi pour la nuit.

Mes chiens étaient parfaitement dressés, aussi lorsqu'ils voulurent élever la voix pour m'avertir de l'approche d'étrangers, je leur imposai silence et ils se couchèrent à mes pieds sans plus bouger que s'ils eussent été morts.

De ma cachette j'aperçus une flamme vive s'élever au même endroit où j'avais éteint mon feu quelque temps avant. Je pouvais, du lieu que j'occupais, suivre les mouvements des nouveaux arrivés, eussent-ils été ceux de l'ennemi le plus rusé.

Quand la flamme commença à éclairer leur bûcher, je vis avec surprise trois grands gaillards, équippes et vêtus comme l'étaient les trappeurs canadiens de ce temps-là. Ils étaient jeunes, forts et vigoureux. L'un surtout, que j'entendis appeler Baptiste et qui paraissait le chef, était d'une taille et de membrure à pouvoir lutter contre un lion. Un autre, qu'ils nommaient le Gascon et qui d'ailleurs n'avait pas même besoin d'en porter le nom, se faisait reconnaître aisément par ses *sandedious et ses cadédis* pour un enfant des bords de la Garonne.

Le troisième, également bien découplé, avait une certaine empreinte de mélancolie. Ses vêtements, à celui-là, étaient d'une recherche prétentieuse qui lui donnait un air ridicule et amenait naturellement le sourire, si toutefois on se trouvait hors de la portée de son œil ferme et de son bras robuste.

Pendant que le repas cuisait j'écoutai leur conversation, ils en étaient aux facéties :

— Oui, disait le gascon, par ma barbe et la tienne que tu n'auras jamais, Normand, je vais te dire toute mon histoire et aussi vrai que le chef Baptiste vient de nous avertir qu'un repas a été pris dans cet endroit il n'y a que quelques heures et que le chasseur ne doit pas être à une grande distance, je me propose, en attendant que nous nous mettions à table, ce qui veut dire manger sous le pouce, afin de perfectionner ton éducation, de te faire le récit de toute ma vie : Mon père était un grand industriel ; chaque année nous avions à confectionner des articles d'art et de nécessité qui trouvaient toujours un prompt débit. Mon frère aîné lui était un *saigneur*, son cadet était marchand ; pour moi j'étais dans le commerce des perles.

Tu vois, mon bon, si j'ai appartenu à une famille troussée.

L'autre l'écoutait avec étonnement ouvrant la bouche et les yeux d'une façon démesurée.

Cadedis, reprit il, tu ne comprends pas qu'avec tous ces moyens

de vivre je me suis fait trappeur. Je vais t'expliquer la chose, oui vrai dans tous ses détails, car je veux faire de toi un savant comme ils sont bien rares.

Un franc éclat de rire interrompit le narrateur, il en demeura un instant déconcerté.

— " Dès le moment, dit la voix rieuse, qu'un des tiens détache sa langue du crochet de la vérite, on peut être sûr qu'à force de répéter des balourdises, il finit par les croire. Puisque ton père était un industriel que ne t'a-t-il intéressé dans son commerce ? "

— Faites excuse, mon père confectionnait des sabots et le commerce n'était pas assez étendu pour qu'il eut besoin d'un associé !

— Ton frère qui était seigneur aurait pu t'établir sur une de ses terres ?

— Quand je vous dis que mon frère était *saigneur*, c'est qu'il saignait les moutons du voisinage pour avoir une partie du sang. Il n'a jamais possédé de terre plus que j'en ai sous la main !

— " Et ton frère le marchand ne pouvait-il pas te donner une place dans son établissement et ton industrie dans le commerce des perles ne t'assurait-elle pas une belle existence ? "

— Oh ! pour ça quant à mon frère le marchand, il était en société avec la grosse voisine pour vendre de la tire et de la petite bière le dimanche, à la porte de l'église ; pour moi j'enfilais des grains de verre que je vendais pour des colliers de perles. Nos trois industries réunies ne rapportaient pas cinq francs chaque semaine pour faire bouillir la marmite. Voilà ce qui fait que le bonhomme, que nous appelions papa, a levé le pied un bon matin pour aller rejoindre, disait-il, la mère que nous n'avons jamais connue." Et il termina d'un ton piteux. " Il fallait bien que je changeasse de pays."

Le rire qui suivit cette déclaration ébouriffante fut presqu'inextinguible de la part de deux auditeurs, mais, sans se déconcerter davantage, l'interlocuteur continua :

— Trou de l'air, c'est tout d'même un fort beau pays que celui que j'ai laissé là *ousque* l'eau que vous buvez ici est du vin dans nos rivières, même que chaque matin le soleil trouve cinq ou six gaillards qui ronflent à réveiller les morts rien que pour s'être assis sur ses bords."

Ces dernières réflexions augmentèrent encore l'hilarité des deux autres.

Et toi, reprit celui qui s'appelait Baptiste en s'adressant à l'homme à l'air mélancolique, depuis six mois que nous chassons ensemble et que tu me promets de me faire connaître ton histoire pourquoi ne nous la dirais-tu pas aujourd'hui ?

Hélas ! repondit celui-ci, elle est fort triste mon histoire et ne sera pas bien longue : Vous m'appelez Normand et c'est bien le cas de me donner ce nom puisque la terre où j'ai vu le jour se trouve dans la Normandie. Mon père était autrefois un riche fermier. Il avait acquis de grandes propriétés mais non content de la jouissance de nos biens, il lui prit la sotte fantaisie d'ajouter un titre de noblesse au nom respectable de Cornichon qu'il portait. Pendant quelques années il fit de folles dépenses qui nous amenèrent dans un état de gêné considérable. Pour compléter toutes ses sottises il acheta un château en ruines qu'on appelait la Cocombière, il acheva d'éparpiller le peu qui nous restait pour le rendre presqu'habitable. Je ne sais quel mauvais drôle lui avait fait croire que par cette acquisition il devenait barou ; aussi ne l'appelait-on plus si on ne voulait pas l'offenser, que le Baron de la Cocombière.

Je passe brièvement sur les détails des toilettes extravagantes qu'il faisait chaque jour et qui le rendaient l'objet des risées et des huées des campagnards du voisinage. Quand je passais avec lui, accoutré d'une manière aussi ridicule qu'il l'était lui-même, nous entendions les gamins s'écrier : Voilà Monsieur Concombre et son Cornichon qui passent. Nous recevions ces insultes avec un dédain superbe et sans sourciller. Pour ma part j'aurais tordu le cou à un de ces drôles, si mon père, se renfrognant dans sa dignité, ne m'en eût empêché en m'expliquant qu'il serait malséant pour moi et indigne du sang qui coulait dans nos veines de toucher à l'un de ces *vilains*.

C'est avec ce genre d'éducation que j'atteignis mes vingt ans. Nos ressources pécuniaires étaient complètement épuisées et je songeais à chercher une position lucrative, lorsqu'un bon matin mon père arriva dans ma chambre d'un air tout radieux : Mon fils, me dit il, il va falloir endosser tes plus beaux habits et aller demander en mariage la fille du Marquis de Montreuil dont le domaine avoisine le nôtre. Je vais moi-même présider à ta toilette et voir à ce que le laquais qui t'accompagnera soit en grande tenue.

Les ordres de mon père étaient pour moi sans appel. Une heure donc après, coiffé d'un chapeau à plumes, habit gallonné en rouge bleu et vert sur toutes les coutures, bottes à l'écuyère toutes rapiècées, j'étais installé sur une rosse, pendant que le laquais espèce de jocrisse, qui devait me suivre à distance et enharnaché d'une manière aussi ridicule, avait en fourche un âne dont la maigreur l'avait obligé à mettre une demie botte de foin pour se protéger des foulures. Ce foin d'ailleurs devait lui servir de selle.

Ce fut dans cet état que je me présentai au château du Marquis, vieux noble d'ancienne roche. J'y fus fort bien reçu et avant que je lui déclarasse le but de ma visite, le marquis m'invita à entrer au salon où sa fille, charmante personne bien élevée, exécutait un air de musique. Rougissant comme une pivoine j'entendis lire la pancarte que j'avais donnée sur laquelle étaient écrits d'une manière illisible mes noms, titres et qualités. Pendant cette longue énumération que mon père avait lui-même griffonnée, je voyais la jeune fille se tordre en tous sens pour s'empêcher d'éclater. Cependant elle put se dominer et me montrant un fauteuil elle m'invita à m'asseoir. J'allai donc m'y installer, mais croyant qu'il était incivil de l'occuper tout entier je m'appuyai simplement sur un des bords. Malheureusement, j'avais mal calculé les lois de l'équilibre, le fauteuil culbuta avec moi Dans l'effort que je fis pour me retenir, je renversai une table chargée de pots de fleur dont la terre et l'eau vinrent me couvir entièrement la figure. Jamais de ma vie je n'ai entendu de pareils éclats de rire. Je jugeai à propos de tenter un mouvement de retraite, mais par malheur en faisant mes salutations de reculons et mes excuses les plus sincères, j'allai poser le talon de ma botte sur les pattes du chien favori couché à peu de distance.

Le caniche poussa des cris affreux, je le pris précieusement dans mes bras et le caressai pour tâcher de le consoler, le croiriez-vous, la vilaine bête laissa *couler de l'eau* qui m'humecta. La chaleur que me procura ce *bain improvisé* me fit perdre complétement la tête, il m'échappa des mains et tomba lourdement par terre.

De là redoublement de cris du chien, redoublement aussi d'éclats de rire de l'assistance.

Tout confus, je saisis mon chapeau à plumes que j'avais déposé sur le plancher à coté de mon siége, tel que le cérémonial de mon père me l'avait ordonné, et je me retirai de reculons, saluant à droite et à gauche les valets et les cuisinières que je prenais pour le marquis et sa demoiselle qui s'étaient esquivées sans doute pour rire plus à leur aise.

Apercevant la porte du dehors dans mon mouvement de retraite, je m'y dirigeai avec précipitation.

En m'y rendant, toujours en saluant de reculons crainte d'être incivil, je heurtai violemment une grosse fermière qui entrait. Elle portait sur sa tête un vase rempli de crême. Je ne sais comment la chose se fit, mais la fermière dont j'avais barré les jambes tomba sur moi et le pot de crême m'inonda la figure. Certes ce n'était pas un petit poids, je vous prie de le croire, que celui de la fermière et lorsque je fus débarrassé de sa masse, grâce aux valets

qui nous relevaient en étouffant de rire, j'enfourchai ma monture que mon laquais tenait à grand'peine.

Je piquai des deux éperons les flancs de la rosse, elle partit à la course mais ce fut pour gagner l'étable où il lui restait sans doute un peu de picotin. En y entrant, malgré tous mes efforts pour l'arrêter, naturellement je fus désarçonné. J'étais tombé à la porte de l'écurie et lorsqu'on me ramena ma bête et les valets n'avaient pas encore fini d'enlever avec du foin et des balais les ordures qui couvraient la partie de mes habits sur laquelle j'étais tombé.

Je remontai de nouveau et ce ne fut qu'à force d'être poussé, battu par les valets et enfin grâce à une corde que mon laquais lui passa au cou pour la faire remorquer par son âne, que l'infâme Rossinante se décida à se mettre en marche. Je m'éloignai de ces endroits accompagné d'éclats de rire que je n'oublierai jamais de ma vie.

Mon indigne jocrisse avait entre ses dents au moins la moitié du foin qui lui avait servi de selle pour s'empêcher de faire chorus avec la valetaille du château, tandis que son âne poussait des braîments comme contre-basse.

En entendant raconter cette belle équipée, mon père en fit une maladie qui le conduisit en peu de temps au tombeau. Après sa mort, tous nos biens furent vendus, et je m'éveillai un bon matin n'ayant pour tout partage que le chemin du roi.

J'ai oublié de vous dire que ma mère était morte depuis un grand nombre d'années.

J'étais fils unique, n'ayant pour tout bien que cette arme, (et il leur montra sa carabine) que mon père m'avait donnée dans des jours meilleurs.

Voilà pourquoi je me suis embarqué sur un bâtiment qui faisait voile pour le Canada et me suis fait trappeur.

Je l'avoue franchement, cette mirobolante histoire réussit à m'arracher un rire que je n'avais pas connu depuis bien des années.

Pour les deux autres qui l'avaient écouté avec un grand sérieux jusqu'à ce moment, je crus qu'ils n'en finiraient plus, tant leur hilarité était grande.

Lorsqu'ils se furent calmés, Baptiste s'écria :

" Sacrement de pénitence, c'était son juron favori, je veux que la corde qui servira tôt ou tard à pendre les trois coquins que nous avons rencontrés aujourd'hui m'étrangle si je crois un seul mot de ce que vous venez de dire. Il vaudrait mieux tout bonnement avouer que comme moi vous êtes poussés comme des champignons, remettant votre appétit au lendemain quand vous n'aviez rien à manger la veille. Pour moi qui me connais en homme, je vous

sais deux vigoureux gaillards, honnêtes et déterminés. Là franchement donnons-nous la main, ce sera entre nous à la vie et à la mort, si vous le voulez. Nos origines et nos titres de noblesse sont du même niveau et sans frime après que nous aurons soupé, je vous raconterai la mienne."

Ils échangèrent ensemble de cordiales poignées de mains et le silence ne fut bientôt troublé que par le pétillement du feu et le bruit de leurs mâchoires.

Les appétits satisfaits, Baptiste commença sa narration: Son enfance avait été misérable comme celle de presque tous les enfants trouvés. Abandonné sur le bord du chemin, il avait été recueilli par une espèce de mégère qui l'avait élevé dans un but de spéculation. Elle parcourait les villes et les villages, exploitant la pitié des personnes charitables par l'état de maigreur et de dénument dans lequel elle le maintenait en le privant de nourriture et en vendant les hardes qu'on lui donnait pour en employer l'argent à acheter des liqueurs spiritueuses dont elle se gorgeait.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, il avait déserté pour échapper à ses mauvais traitements et était venu rejoindre un campement de sauvages qu'il nomma et que je reconnus comme faisant partie de la tribu où j'étais chef, et au milieu de laquelle il avait passé une dizaine d'années. La guerre étant survenue, il s'était engagé comme volontaire dans le corps expéditionnaire du Commandant Ramsay qui partait pour l'Acadie.

Les ennemis du sol une fois repoussés, il s'était embarqué à bord d'une corvette française ayant nom La Brise. Pris comme corsaire et vendu en qualité d'esclave, en même temps que son chef sauvage qui commandait sur le même vaisseau à cinquante volontaires de sa nation, il était parvenu à s'échapper après des dangers sans nombre.

Il avait depuis sillonné les mers en tous sens et était revenu se faire trappeur avec le dessein bien arrêté de revoir ses anciens amis. Comme il était certain que le chef devait être mort dans les fers de l'esclavage n'en ayant eu aucune nouvelle depuis, il désirait surtout rencontrer la fille de ce même chef qui avait été une Providence pour lui avant son départ et la protéger dans le cas où elle serait dans la nécessité, en reconnaissance de ce qu'elle lui avait fait.

On peut imaginer avec quel intérêt mêlé de surprise j'écoutai cette histoire. Elle était d'ailleurs de nature à m'intéresser à plus d'un titre. D'abord la rencontre de Baptiste que j'avais double plaisir à revoir puisque je le connaissais depuis nombre d'années et que c'était le même qui enfant, était venu nous demander asile.

En l'absence de Paulo, il était le commensal le plus assidu de ma cabane.

Angeline lui avait voué une amitié toute fraternelle. Elle lui avait même donné des leçons de lecture et d'écriture qui avaient considérablement développé son intelligence déjà remarquable. Aussi le pauvre orphelin, peu habitué aux bons procédés, la traitait-il avec une déférence et un amour tout filial, bien qu'elle n'eut que peu d'années de plus que lui. C'était elle, la chère ange, qui l'avait engagé à prendre du service à bord de La Brise pour me porter secours au besoin. Ces derniers détails, je les ignorais entièrement.

J'étais doublement heureux de la rencontre de Baptiste. Bien que j'eusse la certitude que je ne m'étais pas trompé sur les scélérats qui avaient commis les actes de brigandage à Ste. Anne, j'allais cependant éclaircir tous mes soupçons, car Baptiste connaissait parfaitement Paulo ; aussi m'empressai-je de sortir de ma cachette.

Malgré le peu de bruit que je fis, l'oreille exercée des trappeurs les avertit de l'approche d'un étranger. Croyant à une attaque subite, ils disparurent derrière les arbres et je vis briller à la lueur du feu les canons de trois carabines. J'élevai la voix et continuai à avancer en disant : Est-ce que par hasard trois hommes jeunes et vigoureux comme vous l'êtes auriez peur d'un compagnon chasseur ? Je m'approchai complètement désarmé jusqu'auprès du feu.

A ma vue, Baptiste laissa tomber son fusil, puis la bouche ouverte, l'œil fixe, il me contempla un instant avec un étonnement indicible. D'un saut, il fut auprès de moi, m'embrassa les mains, fit mille contorsions, mille gambades, tant était délirante la joie qu'il éprouvait de me revoir. Ses autres compagnons le regardaient faire avec une surprise et un ébahissement non moins grands. Sans nul doute, ils crurent que leur chef devenait fou à lier.

Lorsqu'ils eurent repris leurs sens et que Baptiste leur eut donné quelques explications, il me fallut répondre aux pressantes questions de Baptiste qui me demandait des informations sur mon sort et celui d'Angeline.

Je lui racontai mon temps d'esclavage, mon évasion et les derniers moments d'Angeline et d'Attenousse aussi brièvement que possible.

On ne saurait voir une douleur plus réelle et des larmes plus sincères que celles qu'il versa en entendant ce récit. Sa rage contre Paulo était indicible. " Et moi, disait-il en m'interrompant à chaque instant, moi qui les ai tenus tous trois aujourd'hui au bout de ma

carabine. Ah ! si j'avais su, si j'avais su... mais les misérables ne perdent rien pour attendre."

Attenousse avait été pour lui un ami et un protecteur.

Il me raconta ensuite qu'il avait surpris une conversation entre les trois bandits, que ses compagnons n'avaient pu comprendre parce qu'ils parlaient dans la langue iroquoise à laquelle ceux-ci étaient étrangers.

Bien qu'il n'eut pu saisir qu'imparfaitement ce qu'ils se disaient, il avait vu qu'il s'agissait d'un projet d'enlèvement ; mais que l'entreprise qu'ils se proposaient devait être entourée de grands périls, car c'est à qui des trois ne l'exécuterait pas. Après avoir longtemps délibéré il fut facile à Baptiste de conclure, par les mots qu'il pouvait entendre quoiqu'ils ne fissent que des phrases déconsues qu'ils étaient décidés de mettre leur projet à exécution le plus tôt possible. Ils étaient poussés par l'espoir d'une rançon que le chef paierait pour délivrer son enfant d'adoption.

On peut concevoir l'impression que me fit cette révélation. C'était à n'en pas douter mon Adala qu'ils voulaient me ravir ; peut-être même étaient-ils déjà en marche. Ils avaient néanmoins compté sans leur hôte et, malheureusement pour eux, la partie était trop forte, ils ne devaient pas en recueillir le gain.

Nous concertâmes nos plans de défense, Baptiste et ses deux amis devaient surveiller toutes les démarches des brigands et m'avertir quand ils les verraient tenter quelque chose de suspect. La surveillance de Baptiste méritait considération surtout lorsqu'il était guidé par la reconnaissance comme dans cette occasion ; ses compagnons par amitié pour lui s'étaient liés de tout cœur à moi et me juraient fidélité. Ils étaient guidés par l'esprit des aventures d'abord, puis par le courage que met tout honnête homme à prévenir un crime et en prévenir ceux qui devaient en être les auteurs. C'était pour eux un stimulant plus que suffisant.

Comptant donc sur ces auxiliaires, je pris le chemin de ma demeure bien décidé à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour défendre mes protégées.

En arrivant dans le village, j'informai les habitants que j'étais sur les traces de ceux qui avaient jeté la consternation parmi eux. Je leur fis connaître la tentative qu'ils devaient faire pour enlever Adala. Il n'y eut qu'un cri d'indignation parmi ces braves gens ; tous s'offrirent de me prêter main forte et nous nous séparâmes après avoir convenu de faire bonne garde et de donner l'éveil dans le cas où un des trois misérables serait aperçu rôdant dans les environs.

Quinze jours se passèrent dans une parfaite tranquillité et sans

que j'eusse de renseignements sur mes nouveaux alliés. Je connaissais trop la perspicacité et le dévouement de Baptiste pour douter un instant qu'il ne remplit scrupuleusement le rôle important que je lui avais confié.

Cependant ce calme apparent était bien loin de me faire prendre le change. J'étais trop au fait des habitudes sauvages pour ne pas voir dans ce repos une ruse afin de mieux nous surprendre plus tard, aussi avais-je pris mes précautions en conséquence.

Enfin le soir de la vingtième journée, j'étais assis sur le seuil de la porte lorsque le cri du merle siffleur se fit entendre ; c'était le signal convenu. Je tressaillis involontairement. J'ordonnai à la vieille de fermer les contrevents, de barricader les portes et de n'ouvrir qu'à ma voix ; puis je me dérigeai précipitamment vers l'endroit d'où était parti le cri. Je ne m'étais pas trompé, ce signal venait d'un des compagnons de Baptiste. C'était le gascon qu'il m'expédiait. Il m'informa que les trois bandits s'étaient occupés de chasse et de pêche, ils avaient fumé les viandes et les poissons comme s'ils se fussent préparés à un long voyage. Ils avaient de plus confectionné un léger canot d'écorce sur la rivière St. Jean et avaient déposé des provisions de distance en distance en descendant vers le village de Ste. Anne. Baptiste me faisait dire de plus qu'ils avaient préparé une hotte dont la destination était évidente. Il était d'opinion que cette nuit même ils frapperaient le coup décisif ; puisqu'ils n'étaient qu'à deux lieues à peine des habitations. Je devais donc me tenir sur mes gardes pendant qu'eux-mêmes ne seraient pas loin.

Je fis prévenir six des hommes les plus déterminés et intelligents de mon voisinage et les disposai de manière que leur présence fut parfaitement dissimulée. D'après mes instructions ils ne devaient tirer qu'au premier commandement.

J'oubliai par malheur de faire la même recommandation au gascon éloigné d'environ trois cents verges de la maison où je m'étais embusqué.

CHAPITRE XX

TENTATIVE ET ATTAQUE.

Une nuit des plus sombres enveloppa bientôt la demeure et tous les alentours. Un silence parfait régnait dans toute la campagne. Le temps était à l'orage ; parfois un éclair illuminait la nue et

venait en serpentant se perdre dans un endroit désert : Le tonnerre grondait dans le lointain et ses roulements nous arrivaient comme les détonations de mèches de canons.

Vers onze heures le craquement d'une branche comme si elle eut été brisée sous les pas d'un homme retentit à mon oreille.

Deux carabines bien chargées étaient auprès de moi ; j'en saisis une et me tins prêt à tout événement. Je m'assurai aussi que mon couteau jouait parfaitement dans sa gaine.

Mon œil bien qu'exercé à l'obscurité dans les chasses à l'affut que je faisais la nuit, ne pouvait cependant percer les ténèbres qui m'environnaient.

Heureusement qu'un éclair brilla un instant. Il disparut très vite, mais néanmoins j'eus le temps de remarquer une touffe d'arbrisseaux qui se trouvait à trois arpents à peu près de la maison et qui n'y était certainement pas lorsque j'avais fait l'inspection des lieux.

Dix minutes après un nouvel éclair apparut au firmament.

J'avais toujours l'œil fixé vers l'endroit où je venais de voir le buisson. Pendant ce laps de temps, il s'était considérablement rapproché. Il ne devait pas être à plus de vingt pieds du gascon. Instruit par Baptiste des ruses des indiens, ce dernier n'ignorait pas qu'il y avait embuche et que l'ennemi s'avançait. En même temps, son chien qu'il ne retenait qu'avec peine réussit à s'échapper et s'élança dans la direction du buisson en poussant d'affreux hurlements.

A peine y fut-il arrivé que ses furieux aboiements se changèrent en cris plaintifs. Le bouillant gascon n'y put tenir plus longtemps. En deux bonds, il fut à l'endroit où les bandits abrités par le buisson s'avançaient vers ma demeure. Une détonation se fit entendre, un blasphème affreux y répondit et le craquement de branches qu'on ne cherchait plus à dissimuler nous avertit que quelqu'un s'échappait.

Pendant ce temps le français faisait un bruit d'enfer. Les *sandédioux*, les *cadédis*, je te tiens *couquin*, étaient montés au plus fort diapason.

Des torches que nous avions préparées furent allumées et nous accourûmes. Le compagnon de Paulo avait rendu l'âme, la balle lui avait traversé le cœur. Le blasphême avait été son dernier adieu à la terre.

Quant au gascon en apercevant son chien qui perdait son sang par une large blessure à la poitrine il se mit à l'embrasser pleurant et lui prodiguant les épithètes les plus tendres tandis que les

couchons, les *voleurs*, les *canailles*, lui sortaient de la bouche par torrens à l'adresse de l'homme mort.

Sur ces entrefaites Baptiste arriva avec le Normand et les villageois. Tous avaient fait feu mais sans effet pensaient-ils.

Le cadavre du brigand fut identifié par les chasseurs comme celui d'un des compagnons de Paulo. Sa figure était hideuse. Une hotte qui devait servir à transporter Adala était auprès de lui.

Cependant ce dernier acte d'audace avait mis le comble à la terreur des habitants. Eveillés par nos coups de feu tous étaient accourus pour nous secourir ; lès uns armés de haches, les autres de fourches, etc., etc., tant on craignait que nous eussions affaire à une bande plus considérable. On n'avait laissé aux maisons que le nombre d'hommes nécessaires au cas d'attaque.

Nous décidâmes de suite de faire une nouvelle battue. Au point du jour le lendemain nous devions nous mettre en marche pour fouiller avec le plus grand soin les bois d'alentour. Nous espérions qu'un des malfaiteurs peut-être tous les deux auraient pu être atteints par les balles et auraient été dans l'impossibilité de fuir bien loin.

Une semaine de recherches minutieuses et dont le cercle était chaque jour agrandi ne put nous faire découvrir d'autre trace qu'une ou deux gouttes de sang dans un fourré où bien probablement Paulo et *compagnie* s'étaient arrêtés.

Ces démarches infructueuses mettaient Baptiste au désespoir à cause de l'intérêt extraordinaire qu'il portait à l'enfant d'Angeline et d'Attenousse.

Le gascon de son côté était inconsolable de la perte de son chien ; il n'en parlait qu'en jurant comme un païen. Il aurait voulu être le diable en personne pour faire griller le *couquin* tant il redoutait la reconnaissance de sa Majesté Fourchue en faveur d'un misérable qui l'avait toujours si bien servi de son vivant.

Le normand lui accusait piteusement son peu de chance de ce qu'il était né un vendredi et sous une mauvaise étoile.

Cependant j'étais dévoré d'inquiétude. Je connaissais trop bien la scélératesse de Paulo, son caractère haineux et vindicatif pour ne pas être assuré que tôt ou tard, il tenterait une revanche éclatante.

Je n'osais donc plus m'éloigner de la maison et laisser Adala d'un seul pas. Je la conduisais par la main dans mes courses journalières. Si je sortais en voiture je la faisais asseoir à côté de moi. La nuit, son petit lit était placé tout près du mien. Je passais des heures entières à la regarder dormir essayant à deviner chacune de ses pensées. Quand je voyais ses lèvres roses s'agiter et laisser

échapper un sourire, je me demandais si elle ne causait en songe avec sa mère ou avec les anges ses petits frères. J'ajustais ses couvertures de crainte qu'elle ne prit du froid et doucement bien doucement, j'embrassais son couvre-pieds pour ne pas l'éveiller par le contact de ma bouche.

Elle avait à peine plus de quatre ans et j'admirais avec quelle rapidité son intelligence se développait. Tous ceux qui la connaissaient étaient aussi surpris de son étonnante précocité. Sa grand'-mère et une bonne vigoureuse servante que j'avais engagée l'aimaient presqu'autant que moi.

L'hiver qui suivit se passa dans une parfaite tranquillité. On n'avait pas entendu parler de Paulo ni de son complice, les vols et les rapines avaient cessé.

Tout le monde se félicitait de l'idée qu'ils étaient pour toujours disparus, seul probablement je n'ajoutais pas foi à cette croyance devenue générale.

Toutefois une chose me rassurait, c'est que si je n'entendais rien dire de Baptiste et de ses braves compagnons, j'étais certain qu'ils surveillaient notre homme de près et feraient tout en leur pouvoir pour détourner les projets malicieux que le traître et son complice tenteraient contre moi ou plutôt contre Adala. Ce à quoi mes associés et surtout Baptiste tenaient le plus c'était de les prendre tous les deux vivants ; peut-être auraient-ils recruté quelques autres sauvages et ils jouissaient d'avance du plaisir de les livrer à la justice. Baptiste était rusé, mais il avait affaire à forte partie : Paulo de son côté ne manquait pas de finesse. Son intelligence naturelle, l'instinct de la conservation l'avertissaient qu'il était poursuivi. Aussi, comme je l'appris plus tard ; fallait-il faire de rudes marches pour ne pas perdre sa piste. La route qu'ils suivaient étaient toujours directe et tendait évidemment à un but... mais n'anticipons pas sur les événements.

Dr. Ch. DeGûise.

(A continuer.)

UNIFICATION

INTERNATIONALE DES MONNAIES. [1]

Nous vivons à une époque où toutes les facultés de l'homme ou d'un pays en particulier semblent se généraliser ; toute inspiration, toute conception utile devient rapidement un bien commun aux nations.

La vapeur appliquée au commerce de mer et de terre forme un lien fraternel qui unit des peuples jadis tellement privés de communications entre eux, qu'on peut dire qu'ils ignoraient réciproquement leur existence. Une foule d'idées particulières, de pratiques, de principes, etc., deviennent de nos jours, des choses cosmopolites que l'on n'aurait pas songé à tirer du foyer de leur naissance, il y a un siècle.

Par un prodige que la science a vulgarisé, on invoque le secours de l'étincelle électrique pour rapprocher les distances, que dis-je ? supprimer l'espace et nous mettre en rapport instantané avec les antipodes !

Est-il donc surprenant de voir surgir au milieu de nous des philantropes qui, contemplant l'espèce humaine comme une grande famille, voudraient voir les nations éclairées s'entendre entre elles sur l'adoption, au moins dans leurs rapports internationaux, d'un système commun de poids, de mesures et de monnaies ?

1 Conférence lue à l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa, le 29 novembre 1871.

Qui peut douter des avantages qui découleraient de la réalisation des vœux que forment sur cette question intéressante les de Parieu, les de Lavelaye, les Herzog, les Hoch, les Hendricks et autres promoteurs éminents et habiles de cette grande mesure que l'on pourrait à juste titre caractériser d'humanitaire?

L'uniformité internationale des poids, des mesures et des monnaies est essentiellement une pensée française qui date de l'époque du fameux système métrologique introduit en France par la loi du 7 avril 1793.

Ce système basé rigoureusement sur le système décimal, se rapportant à un seul et unique étalon, et fondé sur les principes solides de la science et de la philosophie, s'est recruté des admirateurs et des partisans parmi les hommes d'état les plus distingués des deux hémisphères.

Au nombre de ces hommes éminents, nous trouvons le philosophe Adams des Etats-Unis, dont je me permettrai de vous citer les paroles éloquentes que l'on trouve dans son Rapport au Congrès en 1821, sur ce sujet:

"L'uniformité des poids et mesures," dit-il—"cette uniformité permanente et universelle, adaptée à la nature des choses, à l'organisation physique, et au progrès moral de l'homme, serait un bienfait si grand, si transcendant, que, s'il existait sur la terre la combinaison d'un pouvoir et d'une volonté capable d'obtenir ce résultat par l'effet d'un seul acte, l'homme qui l'accomplirait mériterait une place parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité."

Dans le savant rapport duquel j'extrais ce passage, il ne s'agissait que des poids et mesures, question de la plus haute importance au point de vue des relations commerciales entre les peuples, et d'un intérêt tout spécial aux yeux de la science des statistiques universelles.

C'est cependant ce point qui semble avoir rencontré les plus grands obstacles dans sa solution, chez les peuples étrangers au système métrologique de la France. Il fut donc momentanément au moins écarté de la question monétaire internationale dans la discussion qui eut lieu à la conférence de 1867, où se trouvaient réunis pendant l'Exposition Universelle, les délégués spéciaux de presque tous les gouvernements intéressés dans la solution de la question monétaire universelle.

C'est spécialement sur ce point que je me propose ce soir de fixer un instant votre attention.

Le mouvement actuel qui a pour but l'affiliation de tous les peuples civilisés au régime de l'unification internationale des monnaies, s'appuie sur la convention monétaire conclue le 23 déc. 1865, entre la France, la Belgique, l'Italie et la Suisse.

Ce traité, où la France était représentée par M. de Parieu, membre de l'Institut et Vice-Président du Conseil d'Etat (l'âme de cette grande mesure), est redigé avec une clarté et une précision qui en font un modèle de pièces diplomatiques et je ne saurais mieux vous donner une idée claire et juste de ce que l'on entend par l'unification internationale des monnaies qu'en vous lisant les principaux articles de cette fameuse convention.

Art. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent à ne fabriquer à leur empreinte aucune monnaie d'or dans d'autres types que ceux des pièces de 100 fr., de 50., de 20 fr., de 10 fr., et de 5 fr., déterminés quant au poids, au titre, à la tolérance et au diamètre, ainsi qu'il suit :

Pièces.		Poids.	Tolérance,	Titre.	Tolérance de titre.	Diamètre.
100	32 gr.	258,06	1 millim.			35 millim.
50	16	129,03	1 "			28 "
20	6	451,60	2 "	900 millim.	2 millièm.	21 "
10	3	225,80	2 "			19 "
5	1	212.90	3 "			17 "

Elles admettront sans distinction dans leurs caisses publiques les pièces d'or fabriquées sous les conditions qui précèdent, dans l'un ou l'autre des quatre états, sous réserve, toutefois, d'exclure les pièces dont le poids aurait été réduit par le frai de 1/2 0/0 au-dessous des tolérances indiquées ci-dessus, ou dont les empreintes auraient disparu.

Art. 3. Les gouvernements contractants s'obligent à ne fabriquer de pièces d'argent de 5 francs que dans le poids, titre, tolérance et diamètre déterminé, ci-après :

Poids.	Tolérance.	Titre.	Tolérance du titre.	Diamètre.
25 gram.	3 millièmes.	900 millièmes.	2 millièmes.	37 millimètres.

Ils recevront réciproquement les dites pièces dans leurs caisses publiques, sous la réserve d'exclure celles dont le poids aurait été réduit par le frai de 10/0 au-dessous de la tolérance indiquée plus haut ou dont les empreintes auraient disparu.

Art. 4. Les hautes parties contractantes ne fabriqueront désormais de pièces d'argent de 2 fr., de 1 fr., de 50 cents, et de 20 cts.

que dans les conditions de poids, de titre, de tolérance et de diamètre déterminées ci-après :

Pièces d'argent		Poids.		Tolérance.		Titre.		Tolérance de titre.		Dimensions.	
2	fr.	10	gram.	5	millième.	835	millième.	3	millième.	27	millim.
1	"	5	"	5	"	835	"	3	"	23	"
0	50	20	50	7	"	335	"	3	"	18	"
0	20	1	"	10	"	835	"	3	"	16	"

Ces pièces devront être refondues par les gouvernements qui les auront émises, lorsqu'elles seront réduites par le frai de 50/0 au-dessous des tolérances indiquées ci-dessus ou lorsque leurs empreintes auront disparu. "

Je vous signalerai l'article 12, par lequel il est statué que " Le droit d'accession à la présente convention est réservé à tout autre Etat qui en accepterait les obligations et qui adopterait le système monétaire de l'union en ce qui concerne les espèces d'or et d'argent. "

Nous nous demanderons quels sont les obstacles qui s'opposent à l'adhésion plus prompte et plus générale des autres puissances à un système si complet et dont la portée bienfaisante sur les peuples dans tous leurs rapports soit de commerce ou de société est universellement admise ?

Il semblerait que la rigueur du système métrique qui régit la question comporte des exigences auxquelles les nations qui possèdent des systèmes monétaires différents, ne peuvent pas ou ne veulent pas se rendre, et c'est vraisemblablement dans cette pensée que M. de Parieu, avec la clairvoyance qui le distingue, a formulé avec le concours d'un comité spécial chargé de ce devoir, une série d'importantes résolutions qui furent mises aux voix à la conférence siégeant à Paris en 1867.

La première de ces résolutions est celle-ci :

1. L'unification monétaire ne saurait être réalisée par la création d'un système tout nouveau indépendant des systèmes existants. Elle doit avoir lieu par la coordination mutuelle des systèmes existants en tenant compte des avantages de certains types et du nombre des populations qui les ont déjà adoptées. Sous ce point de vue, le système de la convention de 1865 se présente comme celui qui paraît le plus recommandable, sous réserve des améliorations dont il est susceptible.

Passé à l'unanimité des voix, " ce vote, dit M. Herzog dans son admirable Traité sur l'Unification Monétaire Internationale, " renferme d'une part la reconnaissance universelle de la valeur pratique du système de la convention ; d'autre part il repousse la proposition de quelques économistes de créer une unité monétaire

placée en dehors des systèmes existants et représentée par 5 ou 10 grammes d'or à 0/10 de fin."

La 2e résolution votée comme la première à l'unanimité déclare qu'il est impossible de constater dès à présent des identités ou coïncidences partielles de types monétaires sur la base de l'étalon d'argent exclusif.

3. Il est au contraire possible de réaliser ce résultat sur la base et sous la condition de l'étalon d'or exclusif en laissant à chaque Etat la liberté de conserver transitoirement l'étalon d'argent.

Unanimité sauf les Pays-Bas.

4. L'importance internationale des monnaies d'or n'offrirait pas une garantie suffisante pour leur maintien dans la circulation de chaque Etat, si dans les pays qui ont eu jusqu'à présent l'étalon d'argent ou le double étalon, le rapport entre la valeur de l'or et celle de l'argent n'est pas établi sur un pied trop bas pour y permettre l'introduction sérieuse de l'or.

Unanimité moins la Prusse.

5. Il convient de constituer des types ayant un dénominateur commun pour le poids de la monnaie d'or avec un titre identique. Ce titre doit être de 9/10.

Unanimité.

6. Le dénominateur commun doit être de 5 francs.

13 voix contre 2 (l'Angleterre et la Suède). La Belgique et les Etats Allemands s'abstiennent.

7. Les monnaies d'or du dénominateur de 5 frs. doivent avoir cours légal dans les Etats qui se sont engagés réciproquement dans une convention monétaire.

Unanimité. (la Prusse, le Wurtemburg, Bade et l'Angleterre ne votent pas).

8. Il convient de compléter les types de la convention de 1865 par des pièces d'or de 25 frs.

Unanimité—abstension de la Prusse, du Wurtemburg et de Bade.

Il convient d'admettre également une pièce de 15 francs.

Pour : France, Espagne, Etats-Unis, Grèce, Pays-Bas, Portugal, Russie.

Contre : Autriche, Bade, Suisse, Italie, Danemark, Suède et Norwège.

Abstension : Bavière, Belgique, Angleterre, Prusse, Turquie et Wurtemburg.

9. Il n'y a pas lieu quant à présent de s'occuper des monnaies d'appoint en argent, ou des monnaies de billon.

Unanimité.

10. Il y a lieu de préciser quelques moyens de contrôle pour assurer la fabrication exacte des types communs de la monnaie internationale.

Unanimité.

11. Il est désirable que les mesures qui seraient résolues par les gouvernements des divers Etats pour modifier leur système monétaire dans le sens des bases indiquées par la conférence aboutissent autant que possible à des conventions diplomatiques.

Unanimité.

Telles sont les résolutions qui ont été soumises à la considération des représentants de plus de vingt des gouvernements les plus éclairés du monde civilisé, dont la somme totale des populations excède le chiffre de 350,000,000 d'âmes. Toutes ces résolutions ont été passées à l'unanimité, ou à la presque unanimité, à l'exception de celle par laquelle il est proposé d'admettre une pièce de 15 francs.

Ce concours presque unanime des délégués sur les bases de l'unification monétaire donne lieu d'espérer que cette grande question triomphera prochainement des préjugés nationaux qui l'entravent et de la difficulté qu'elle éprouve à faire concorder son système avec la co-existence de deux étalons, celui de l'or et celui de l'argent que l'on trouva légalisés en France, en Belgique, en Italie, en Suisse, en Espagne, en Russie, en Turquie et en Grèce. L'étalon d'or exclusif ne se rencontre qu'en Angleterre et en Portugal, et l'on pourrait ajouter les Etats-Unis, où l'étalon d'argent n'est conservé qu'en théorie étant à-peu près nul dans les transactions mercantiles et dans ses rapports monétaires à l'étranger.

Pendant que cette question occupait l'esprit public en Europe, le Parlement de la Grande-Bretagne passait l'acte de la confédération des Colonies Britanniques dans l'Amérique Septentrionale et le Canada cessa d'être une Province pour devenir Puissance. Je me trouvai à cette époque à Paris comme l'un des Commissaires du Canada à l'Exposition Universelle de 1867, chargé de m'occuper des questions qui tenaient aux lois douanières des pays avec lesquels nous avions déjà ou pouvions avoir par la suite des relations commerciales ; il m'était de plus enjoint de m'occuper de la question des poids et mesures que nous regardions alors comme étant la seule à laquelle nous pouvions prendre part dans un congrès des nations—la question impériale des monnaies ne paraissant pas être du ressort d'une simple province de l'empire dont les

attributions politiques comme colonie étaient nécessairement bornées.

L'acte de la confédération des Provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, auxquelles ont été depuis annexées les provinces de Manitoba et de la Colombie Britannique, qui étendent nos limites à l'Ouest jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, venait toutefois donner à notre position un caractère quasi national et, entre autres pouvoirs qui nous étaient conferés par cet acte important de la législature Britannique, se trouvait celui de battre monnaie et de faire des lois pour le règlement de la question monétaire.

L'acte de confédération venait en vigueur le 1er juillet : heureuse coincidence, car c'était là à-peu-près la date fixée pour la réunion à Paris, des délégués à la conférence monétaire. Vivement impressionné de l'intérêt que comportait cette question, je fis part des sentiments qu'elle m'inspira à M. Herbet, alors Conseiller d'Etat et Directeur des Consulats au Département des Affaires Etrangères, qui eut la bonté de me ménager une entrevue avec M de Parieu, entrevue précieuse puisqu'elle me mettait en rapport direct avec le chef éminent de plusieurs grandes mesures d'intérêt universel à l'ordre du jour, au nombre desquelles était en premier lieu l'unification internationale des monnaies.

Je profitai de l'heureuse circonstance pour puiser à sa source des lumières sur cette intéressante question, et sachant que le profondément regretté ministre de l'agriculture, l'Hon. Monsieur McGee, alors chef de la Commission Canadienne, dont j'étais membre, était à la veille de quitter Paris pour se rendre au Canada avant le 1er juillet, jour de l'inauguration de la nouvelle constitution, je m'empressai de lui faire part des renseignements que j'avais pris sur l'état de la question monétaire en rapport avec la grande œuvre de l'Exposition Universelle, et je me permis de lui représenter combien l'occasion était favorable pour le Canada, qui venait de faire un si grand pas vers le rang de nation pour en tirer profit en prenant sans retard une part active au mouvement énergique que l'on imprimait à la question monétaire internationale, à l'heure même, dans la capitale de la France. Nous avions en Canada table rase sur cette question, qui n'y avait pas encore été exploitée ni par conséquence semée d'entraves ou d'obstacles sérieux ; nous pouvions lui promettre notre concours et notre adoption pratique en ce qui touche les obligations et les conditions de la convention monétaire de 1865, bien que nous ne puissions signifier notre adhésion dans la forme d'une convention diplomatique.

Le 9 mai 1867, dans une lettre datée de Londres, M. McGee s'empresse de m'écrire et me dit : " Il serait impossible d'attacher une trop haute importance aux arrangements, touchant la question des monnaies internationales, auxquels vous référez ; et je me ferai un devoir dès mon arrivée à Ottawa, de soumettre cette partie de votre lettre au ministre des Finances ou directement à mes collègues. "

Le 22 mai 1868, le Gouverneur-Général de la Puissance du Canada sanctionnait la loi dont voici le préambule :

" Considérant qu'il est expédient qu'il y ait un système monétaire uniforme et commun à toute la Puissance du Canada ; et considérant qu'à la Conférence Monétaire Internationale qui a eu lieu à Paris en 1867, dans le but d'établir un système monétaire uniforme parmi les nations, la base d'un pareil système a été arrêtée, et qu'il est désirable que le système monétaire du Canada soit, autant que possible, assimilé à celui qui a été ainsi adopté, mais qu'il est aussi désirable qu'il soit (comme il l'est maintenant, excepté dans la province de la Nouvelle-Ecosse) de la même valeur que la monnaie métallique des Etats-Unis, et qu'il est en conséquence expédient de n'apporter aucun changement aux lois monétaires du Canada avant que l'on sache si la base arrêtée à cette Conférence sera ou non adoptée par les Etats-Unis,—à ces causes, etc. "

Ce pays se trouve donc ainsi identifié avec ce grand mouvement européen qui tend à doter tous les peuples civilisés d'une monnaie qui leur sera commune, bâsée sur un étalon d'or unique. Cette mesure est la première dans nos annales parlementaires qui porte si manifestement l'empreinte d'une nationalité qui s'affirme, et quoique l'acte contienne un article suspensif qui en fait dépendre l'opération de l'adhésion du Congrès des Etats-Unis aux bases de la conférence monétaire internationale de Paris, ce n'en est pas moins une loi établie dans les conditions voulues pour être mise en vigueur par la seule proclamation du Gouverneur.

Tandis que cette loi était à l'état de projet parlementaire, je crus qu'il était de mon devoir de communiquer à M. de Parieu ce qui se passait en Canada dans le sens de la conférence de Paris, sinon strictement en rapport avec la convention monétaire de 1865.

En accusant de la manière la plus bienveillante la réception de ce bill, M. de Parieu mit au jour, à l'égard du Canada, une pensée que l'on doit d'autant plus appréciecier qu'elle est juste et vraie autant qu'elle est belle et flatteuse. Je crois pouvoir me permettre

de vous donner lecture du passage auquel je réfère. Voici le texte même de la lettre de cet homme savant et distingué—non moins que philosophe et philantrope.

Paris, 29 mai 1868.

CONSEIL D'ETAT.
CABINET DU VICE-PRÉSIDENT.

Monsieur,

Je vous remercie de votre précieux souvenir et des bonnes nouvelles que vous me donnez du mouvement d'unification monétaire auquel je m'honore d'avoir donné quelqu'impulsion depuis 1865.

Le Canada est un de ces pays intermédiaires sur lequel il semble que trois civilisations, anglaise, française et américaine se donnent pour ainsi dire la main.

Il fera tourner cette situation au profit d'un utile rapprochement et il est un des premiers à réaliser les principes de la conférence monétaire internationale que j'ai été heureux de voir citer dans l'art. 7 du Bill que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Il m'est permis d'espérer que vous serez assez bon pour me tenir au courant de l'issue donnée à ce Bill intéressant.

J'ai mis hier à votre adresse un opuscule que j'ai publié le mois dernier sur la question à laquelle vos précieuses et honorables sympathies sont acquises.

Si vous avez le temps de le parcourir vous verrez par l'*épilogue* que l'unification monétaire n'est pour moi que le premier acte d'un drame conciliateur dont j'ai essayé de dessiner le second acte au moins, en formulant le plan d'une confédération de législation commerciale.

Si ces deux actes s'accomplissent ils auront une suite que nos enfants verront se développer, et qui tourneront au bonheur de l'humanité, il faut l'espérer.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués et dévoués.

E. DE PARIEU.

L'épilogue mentionné par cette lettre fait si bien ressortir les vues larges et généreuses que l'auteur adapte à cette importante question, que je la transcris du *Journal des Economistes*, où a paru l'étude savante dont elle forme la conclusion :

" Nous ne reviendrons pas ici sur les avantages de l'unification monétaire. Nous ferons seulement remarquer, en employant les expressions de Kant, que cette unification serait un premier pas fait

vers la solution du grand problême de la constitution *cosmopolitique* de l'humanité.

" Ce premier pas, dans notre opinion, serait le précurseur de rapprochements plus féconds encore. Pourquoi, en effet, diverses parties de la législation moderne ne subiraient-elles pas le même effort de rapprochement que les institutions monétaires ?

" La monnaie n'a pas naturellement de frontière ; le commerce en a-t-il davantage, et serait il possible d'uniformiser les lois commerciales ?

" Si tous les peuples comparaient à cet égard les résultats de leur expérience, n'y a-t-il pas quelque chance que le résultat de cette fusion serait préférable à la valeur de chaque élément séparé.

" Au profit éventuel intrinsèque de la législation ainsi posée en commun, ne faut-il pas joindre l'immense avantage pour les intéressés, d'apprendre en même temps et dans le même code leur loi propre et celle des peuples voisins ?

" Quel élément de concorde et d'affection mutuelle ne surgirait de ce rapprochement ? Pour que les nations se combattent, il est nécessaire qu'elles se croient plus différentes qu'elles ne le sont en réalité de nos jours. La similitude des institutions aiderait les hommes à reconnaître l'identité de leur race, comme l'identité de la coiffure et du vêtement fait ressortir souvent l'analogie des traits des individualités.

" Ce rapprochement désiré des lois commerciales ne se fera sans doute qu'à la longue ; mais parmi elles n'en est-il pas une à l'égard de laquelle l'uniformité pourrait être tentée avec le plus de succès, je veux parler de la loi du change ?

" A peine l'Allemagne confédérée avait-elle en 1848 commencé à coordonner ses divers systèmes monétaires, [1] qu'elle a pensé à harmoniser certaines parties de sa législation commerciale. La *Wechselordnung* ou ordonnance sur le change, a été l'*erstling* ou les prémices de l'unité de législation germanique. Votée par le parlement allemand de Francfort, en 1848, à la suite des travaux d'une conférence siégeant à Leipzig, elle a frayé la voie à l'unité de législation commerciale sur divers points.

" Cette dernière a été fondée plus tard à la suite des travaux énormes de la conférence de Nuremberg. [1]

" Qu'y a-t-il en effet de plus cosmopolite, de plus affranchi du

1 La coordination définitive est de 1857.

1 Ils ont occupé 389 séances.

joug des frontières que la lettre de change? Qu'y a-t-il de plus propre à encourager le commerce international que l'émission d'un titre de circulation partout identique par les conditions de sa validité, la nature de ses effets, la durée et les conditions de déchéance des droits qui s'y rattachent?

" Nous livrons ce sujet à l'attention des économistes, des commerçants et des hommes d'Etat, et nous considérons l'unité de législation et d'impôt, sur les instruments du change, comme le complément naturel de la réforme qui aurait uniformisé les signes monétaires dans lesquels est exprimé chez les divers nations de l'Europe l'objet direct des payements à l'usage du commerce et des relations internationales.

" Ainsi sont solidaires toutes les grandes pensées de paix et de civilisation. Je ne cacherai pas l'émotion d'étonnement et de satisfaction qu'on éprouve en voyant les initiatives humanitaires chaudement acceuillies dans les pays les plus éloignés de leur point de départ. Aussi oserai-je proposer comme récompense, aux nombreux collaborateurs que j'ai vu se grouper autour de moi depuis la Convention de 1865, le mot d'ordre de la sagesse antique :

Nec sibi sed Noli genitum se credere mundo. " [1]

L'idée d'une confédération de législation commerciale répond à un besoin qui se fait sentir dans tous les pays ; elle est donc d'origine cosmopolite ; elle attend son jour pour entrer dans le domaine des faits pratiques—mais quand même je la croirais irréalisable, je ne pourrais m'empêcher de l'applaudir tant elle part d'un sentiment noble et salutaire.

Mais il me semble que le temps justifiera les prévisions de l'homme d'Etat que je viens de vous citer. Cette conviction n'est pas tout-à-fait nouvelle chez moi, puisque en 1863, dans un article lu devant la Société Littéraire et Historique de Québec, sur les poids et mesures, je suggérai la possibilité d'adopter un système uniforme de poids et de mesures pour tous les pays sans changer l'économie intérieure de chacun en particulier, sous ce rapport. On me pardonnera, peut-être, de me citer moi-même, vu que ce passage est bref, et expliquera mieux ma pensée que si je cherchais à l'analyser :

" Je me demande, cependant, avant de terminer, s'il ne serait pas possible que les nations adoptassent deux systèmes de poids et mesures, l'un ayant un caractère international et appliquable au

1 Tiré du *Journal des Economistes*, 1868, p. 71.

commerce étranger, l'autre adapté au génie et aux habitudes de chaque peuple en particulier, ce qui ne dérangerait pas les poids et mesures du commerce intérieur dont le changement présente toujours des obstacles presque insurmontables. Les étalons du commerce international pourraient être ainsi distingués des étalons du trafic local, de même que le droit des gens (*Jus Gentium*) est distinct du droit civil (*Jus Civile*). L'intelligence et l'instruction des hautes classes commerciales, dans toutes les parties du monde, rendraient probablement faciles la réalisation de cet objet, et procureraient au commerce ce langage universel que l'on pourrait lire et comprendre chez toutes les nations civilisées, comme la notation de la musique, la nomenclature de la botanique et les termes de la science."

Je craindrais d'abuser de votre patience en prolongeant davantage cet article, dans lequel pourtant je n'ai fait qu'effleurer mon sujet, mon but étant plutôt d'attirer votre attention sur l'étude de l'importante question de l'unification internationale des monnaies que de l'approfondir.

Je tenais aussi à vous signaler l'acte solennel d'adhésion par lequel les hommes d'état de notre pays ont salué cette grande mesure, en formulant une loi qui, autant que les circonstances le permettaient, s'est harmonisée avec les vues émises et les résolutions adoptées à la conférence monétaire tenue à Paris pendant l'Exposition Universelle de 1867.

R. S. M. Bouchette.

LE JOURNAL DES JESUITES.[1]

La publication du *Journal des Jésuites* est l'événement littéraire de la saison. Ce beau volume prend place à la suite des voyages de Jacques Cartier, des œuvres de Champlain, de Sagard, de Lescarbot, des Relations des Jésuites et de cent ouvrages qui nous mettent sous les yeux l'époque si curieuse et si intéressante à étudier de la fondation de la Nouvelle-France.

Ce qui nous reste en main de manuscrits précieux, formerait bien encore une centaine de volumes, mais Paris ne s'est pas fait en un jour, sachons attendre, puisqu'il est si difficile d'induire nos hommes publics à protéger ces sortes de publications. Peut-être aussi a-t-on peur de voir arriver, à la suite, la masse de documents historiques concernant le Canada que recèlent les voûtes des ministères en France et qui ont été à peine explorés, à peine vus, à peine devinés, j'oserais dire. En ce moment, où les programmes politiques sourdent de tous côtés, si j'étais électeur, je glisserais dans leurs listes un article ainsi conçu : "Composition d'un bureau destiné à recueillir nos archives historiques, à les co-ordonner, à les rendre accessibles à tous, et à en publier une partie, selon les ressources du Trésor." Au commencement, on rirait de moi, et je serais enterré vivant, mais l'idée prendrait son cours, recruterait des partisans dans toutes les classes, vu qu'il se rencontre partout des patriotes éclairés, et finalement nous arriverions

1 Publié d'après le manuscrit original conservé au Séminaire de Québec, par MM. les abbés Laverdière et Casgrain. In quarto, 403 pages. A Québec, chez Léger Brousseau, 1871.

à réaliser ce qui actuellement a la consistance d'un rêve ou à peu près. On voit quel révolutionnaire je serais si j'étais électeur.

Le *Journal des Jésuites* est un cahier de notes écrites au jour le jour, depuis l'année 1645 jusqu'à 1668, par le supérieur des Jésuites résidant à Québec. L'on n'y voit peu ou point de digressions ; les faits y sont couchés au moment où ils se produisent, voilà tout. Chaque ligne contient une information dont l'Histoire peut tirer parti. Il est bien malheureux que les cahiers qui suivaient ce premier, aient été perdus pour toujours, comme on le croit assez généralement.

Cette publication est le fruit du travail de deux experts en matière d'histoire et d'archéologie canadiennes : les abbés Laverdière et Casgrain.

Ce n'est pas tout que de trouver un document du temps passé, il faut encore pouvoir le lire, le comprendre, et l'annoter—trois choses terribles pour ceux qui n'ont point fait de ces sortes de travaux une pratique constante, aidée par beaucoup de savoir.

Le *Journal* est tiré en édition de luxe : Papier crême, de la consistance du parchemin, caractères neufs reproduisant avec fidélité le type ancien ; impression correcte ; élégance dans la moindre disposition des parties de l'ouvrage ; enfin un volume *in quarto*, de 403 pages qui paraît sortir des presses renommées des grands éditeurs de l'Europe. Voilà ce que l'on fait aujourd'hui à Québec, pour les lecteurs d'un petit pays à peine connu des " savants " du Vieux-Monde. M. Brousseau a dû dépenser cinq ou six cents louis dans cette entreprise nationale,—car elle a droit à ce nom.

Je demanderai que l'on me permette de prendre au hazard des citations dans ce livre, dont il me serait impossible de bien parler en tirant tout de mon fond. Le plus long article fait de cette manière, doit être agréable à lire parce que tout l'ouvrage est composé de fragments remplis de traits intéressants.

Je procède donc :

*
* *

1645. " Cette année on commença [1] à vendre du bois, et celui qui le fournissait par les maisons en avait 30 sols de la corde, s'il le prenait sur les terres d'autrui, mais de celui qu'il prenait sur ses terres, il en avait deux livres, c'était donc dix sous la corde."

1 A Québec.

"Mars 1647. M. Hebout, habitant, nous fournit cinquante cordes de bois pour deux cents livres."

*
* *

"Le 27 novembre 1645, mariage de la fille de monsieur Couillard avec le fils de Jean Guion. Le Père Vimont assista aux noces ; il y eut deux violons pour la première fois."

"Le 18 juin 1646, se fit le mariage de Montpellier, soldat et cordonnier, avec la fille de Sevestre ; on y dansa une espèce de ballet, savoir cinq soldats."

Qui dit danser aux noces ne dit pas danser au bal. Cette distinction a toujours existé parmi nous. Autrefois, le curé prenait une part assez active aux réjouissances qui suivaient la consécration du mariage ; quant aux réunions dansantes qui avaient lieu sans rapport avec une cérémonie de cette nature, elles ont toujours été blâmées par l'Eglise—on sait cela.

En 1664-5-6, l'envoi du régiment de Carignan, suivi d'un renfort de colons, et accompagné de changements majeurs dans l'administration de la colonie, paraît avoir soufflé un esprit nouveau dans le cercle des fonctionnaires. Voici ce que le *Journal* enrégistre :
"Le 4 février 1667, le premier bal du Canada s'est fait chez le sieur Chartier."

Le sieur Louis-Théandre Chartier de Lotbinière, exerçait alors la charge de lieutenant-général de la prévôté de Québec, si je ne me trompe. Il devait être en relation constante avec tout le beau monde qui venait de débarquer sur nos rivages ; de là probablement le *besoin* qu'il éprouva de donner le premier bal qui se soit fait. Ajoutons que depuis sept ou huit semaines, les troupes, victorieuses des Iroquois, rentraient petit à petit dans Québec, sous le commandement de M. de Tracy. Belle occasion pour battre un entrechat.

La maison du marquis de Tracy étalait un luxe dont les Canadiens n'avaient point eu d'idée jusque là. Il ne sortait lui-même par les rues qu'entouré d'officiers, suivi de plusieurs laquais, et précédé de pages et d'une escouade de gardes. Notre gouverneur général n'en fait pas autant.

L'argent monnoyé qui avait été presqu'inconnu dans le pays avant 1665, s'y était répandu tout-à-coup avec les troupes, et la liberté du commerce qui fut proclamée en même temps, tout nous explique le "premier bal" comme aussi l'exclamation du Père le Mercier : "Dieu veuille que cela ne tire point en conséquence !"

Le 4 février 1667 était un vendredi, ce qui ne paraît pas avoir porté malheur à l'innovation introduite en ce jour néfaste, car le goût des bals s'est diantrement propagé depuis !

*
* *

"1er décembre 1645. Ceux de la forge vinrent demander le vin de la St. Eloy."

C'était l'habitude des forgerons de chômer le jour de saint Eloi, leur patron. On voit par les registres de certaines paroisses que ces fêtes finirent à la longue par dégénérer en désordres auxquels prenait part toute la paroisse. Vers 1740 les autorités ecclésiastiques formulèrent des défenses vigoureuses contre cette coutume qui disparut, à ce que je crois, avec la domination française.

*
* *

" Environ vers ce temps (décembre 1645) on commença à faire le pain à la maison, tant à cause que que celui qu'on nous faisait au four du magasin [1] n'était pas bon, que parce que l'on se voulait servir du blé du pays, dont on ne se servait point au magasin."

Les produits du pays n'étaient pas suffisants pour nourrir la population, quelque peu considérable qu'elle fut. J'ai un contrat de mariage en date de 1651 qui promet pour dot de l'épousée, un baril de lard livrable l'année suivante à l'arrivée des vaisseaux de France.

*
* *

1645. " Le premier coup de la messe de minuit sonna à onze heures ; le deuxième, un peu avant la demie, et pour lors on commença à chanter deux airs : *Venez mon Dieu*, et *Chantons Noé*, etc. Monsieur de la Ferté faisait la basse, et Saint-Martin jouait du violon ; il y avait encore une flute d'Allemagne, qui ne se trouva pas d'accord quand ce vint à l'église. Nous eûmes fait [2] un peu devant minuit ; on ne laissa pas de chanter le *Te Deum*, et un peu après, on tira un coup de canon pour signal de minuit, où commença la messe. Le pain bénit se fit lorsque le prêtre alla pour ouvrir son livre. Ce fut le premier depuis plusieurs années, qu'il avait

1 Le magasin de la Compagnie des Cent-Associés.

2 Fait, fini, terminé cette partie de l'office.

été intermis [1] pour les préférences de la distribution que chacun prétendait. Le renouvellement s'en fit par la dévotion des taillandiers, [2] qui eurent dévotion de le faire à la messe de minuit, et les esprits se trouvèrent disposés à remettre [3] cette coutume ; monsieur le Gouverneur eut le chanteau pour le faire [4] le dimanche après. Ce que l'on fit pour obvier aux préférences prétendues, fut d'ordonner qu'en ayant donné au prêtre et au gouverneur, on donnerait à tout le reste comme il viendrait et se trouverait à l'église, commençant tantôt par en haut, et tantôt par en bas. "

Et plus loin :

" Le dimanche, 21 janvier 1646, madame Marsolet devant faire le pain bénit, désira le présenter avec le plus d'appareil qu'elle pourrait. Elle y fit mettre une toilette, une couronne de bouillons de gaze ou de linge à l'entour. Elle désirait y mettre des cierges, et des quarts d'écus [5] aux cierges au lieu d'écu d'or [6] qu'elle eut bien

1 Intermission, cessation, suspension.

2 Taillandier. Artisan qui fait des instruments et outils tranchants, qui aiguise de gros ferrements sur la meule. *Faber ferrarius*. En plusieurs lieux, on les appelle *œuvres blanches*. Les taillandiers font des forces pour les tondeurs, des faux pour les paysans, des haches, cognées, pour les bucherons, des serpes, rabots, ciseaux et toutes sortes d'outils pour les ouvriers. On appelle aussi *taillandiers*, les ouvriers en fer blanc, qui font des lanternes, des entonnoirs, etc., et que le peuple appelle : *ferblantiers*. (*Dictionnaire de Trevoux*).

Comme en 1645 l'on n'avait pas encore commencé à exploiter les mines de fer de la colonie, il ne devait pas s'y trouver beaucoup de " fabricants d'outils tranchants ; " le nom de taillandiers devait plutôt s'appliquer à l'autre catégorie d'ouvriers mentionnée dans l'article ci-dessus du dictionnaire.

3 Rétablir.

4 Pour donner le pain benit.

5 Ecu. Pièce de monnaie ainsi appelée parce qu'elle est chargée de l'*écu* de France. L'écu de France d'argent vaut d'ordinaire soixante sols, c'est ce qu'on appelle : *écu blanc*. En 1641, le roi ordonna la fabrication d'une nouvelle monnaie d'argent sous le nom de *Louis d'argent*, ou de pièce de soixante sols, qu'on nomme aussi communément : *écu blanc*. (*Dict. Trevoux*).

Le *quart d'écu* était alors une monnaie fort en vogue dans la vieille France ; il valait le quart d'un écu, ou quinze sous. Plus tard on le haussa d'un sou, ce qui établit une différence avec l'ancienne valeur de l'écu, car lorsque le prix d'un article devait se payer en *quarts d'écu*, on entendait par là que c'était un écu de soixante-et-quatre sous, quoiqu'il n'en existât pas de cette valeur. Ce compte avait cours en France au commencement du siècle dernier ; en Canada, je ne sais comment, par suite de l'agiotage probablement, nous avons eu l'*écu français*, qui, au lieu de valoir soixante ou soixante-quatre, valait soixante-six sous ; c'était la pièce de trois francs haussée de six sous.

6 L'*écu d'or* valait à peu près cent douze sous. Il y avait le *demi écu d'or* qui représentait juste la moitié de l'autre dans la comptabilité.

Le mot *piastre* qui vient des Anglais ou des Espagnols, fut adopté en Canada

désiré y mettre, mais voyant qu'on ne lui voulait point permettre, elle ne laissa point de le faire porter avec la toilette et la couronne de bouillons ; mais devant que de le bénir, je fis tout ôter, et le bénis avec la même simplicité que j'avais fait les précédents et particulièrement celui de M. le Gouverneur, crainte que ce changement n'apportât de la jalousie et de la vanité. "

*
* *

L'année 1645, à la messe de minuit, " il y avait quatre chandelles dans l'église, dans des petits chandeliers de fer en façon de gonçole, et cela suffit. Il y avait en outre deux grandes chaudières fournies du magasin, pleines de feu pour échauffer la chapelle."

Pas n'est besoin d'ajouter que les poëles de fonte de Saint-Maurice étaient encore dans la terre, à l'état de minerai.

1647. Jour de Noël. " Il y eut trois pains bénis : taillandiers, chirurgiens et boulangers ".....“ Il y avait trop de chaudières à l'église à la messe de minuit, deux suffisent avec celle de M. le Gouverneur, et elles furent allumées trop tard, de sorte qu'il fallut les faire ôter ; il y en avait 5 ou 6. "

1660. Fête de l'Epiphanie. " Les soldats faisant le pain bénit ce jour-là, firent retentir les tambours et flûtes, et vinrent de la sorte à l'offrande, et s'en retournèrent de la sorte à la fin de la messe, ce qui choqua puissamment M. l'Evêque, auquel toutefois ayant porté un chanteau, il leur envoya deux pôts d'eau-de-vie et deux livres de petun. "

" Le Dimanche de Pâques, (même année) il y eut difficulté pour le pain bénit que donnait M. le Gouverneur, le prétendant présenter à l'ordinaire avec tambours, etc., et M. l'Evêque ne le voulant souffrir ; la chose fut accordé de la sorte que le pain béni serait porté devant[1] le service et reporté après, afin que le service ne fut point interrompu."

" Le jour de Pâques 1661, le pain bénit de M. le Gouverneur fut donné et béni au contentement de tout le monde entre le *Kyrie* et

vers la fin du dix-septième siècle. La valeur de la piastre correspondant à six francs ou cent vingt sous de la monnaie française, on eut deux désignations : la *piastre* proprement dite, ou l'étalon de six francs, et la *piastre française* (six francs et douze sous), dont la moitié était représentée par le terme *écu français*, bien que le véritable écu français fut de trois francs et non de trois francs et six sous.

J'écris à la hâte ces notes très-incomplètes en voyant les épreuves de la Conférence de M. Bouchette, publiée dans la présente livraison.

1 Avant.

le *Gloria ;* une faute y fut faite, de donner le pain bénit à M. le Gouverneur devant que d'en donner au Chœur. "

Il y aurait lieu de raconter ici les longs débats que le rôle de distribution du pain-bénit occasionna, à divers époques, dans nos paroisses. C'est un curieux côté des coutumes de notre peuple. Mentionnons les faits suivants :

Ordonnance (année 1670) du Conseil Supérieur :

" Sur ce qui a été représenté par les marguillers de l'église de Québec que plusieurs particuliers, habitants de la dite ville et des environs, refusaient de rendre le pain bénit à leur tour, quoiqu'ils y soient naturellement obligés en qualité de paroissiens, le Conseil ordonne que tous les habitants rendront le pain bénit à leur tour en l'église ou chapelle où ils seront obligés de faire leurs Pâques à peine d'amende, etc. "

En 1714, aux Trois-Rivières, Rémond Crevier et Pierre Dubord-Lafontaine, marguillers de la fabrique de Champlain, plaidèrent contre François Poisson, seigneur de Gentilly, qui fut condamné a donner le pain-bénit annuellement à son tour de rang, parce que sa localité était desservie de Champlain.

Grande question aussi que celle de la préséance dans la distribution ; ou comme s'exprime le *Journal :* les préférences en la distribution que chacun prétendait.

En 1716 un règlement concernant les honneurs à rendre dans les églises, accorda aux marguilliers le privilége de recevoir le pain bénit au banc-d'œuvre, avant le commencement de la distribution générale.

Les prétentions survenaient de tous les côtés. Le capitaine de paroisse voulait qu'on lui fixât son rang dans l'église, et bien entendu qu'il n'était pas disposé à accepter le dernier. Les huissiers greffiers, et autres fonctionnaires subalternes pétitionnaient à la file à qui mieux mieux. On fut même obligé de promulguer une Ordonnance pour rabaisser les exigences des chantres et des personnes qui prenaient place au chœur et qui voulaient marquer dans le cérémonial.

* * *

1645. " Deux de nos Français s'étant mis à boire en attendant la messe de minuit, s'enivrèrent avec [1] beaucoup de scandale de quelques Français et Sauvages qui les virent. On prêcha fortement contre eux à raison de ce que les Sauvages disaient : " On nous

1 Aujourd'hui nous dirions : Au grand scandale de quelques Français...

fait prendre la discipline quand nous nous enivrons et on ne dit rien aux Français." Il n'en fallait pas davantage que ce qui fut dit en public. M. le gouverneur les fit mettre sur le chevalet, exposés à un nord-est épouvantable."

Les mémoires du temps font voir quelles tristes conséquences produisait la vente des boissons aux Sauvages et la vigilance que l'autorité ecclésiastique déploya pour empêcher le mal de se propager. Mais voici un autre trait de mœurs :

" Au mois de mai 1646, je trouvai qu'on avait volé et crocheté un coffre où on avait pris tout le pauvre butin d'un homme montant à plus de vingt-cinq écus. On déclama fort là contre en chaire, comme contre un commencement de vice qui n'avait point encore été vu pardeça, [1] où on allait sans défiance."

Tout le monde connaît la lettre du Père Le Jeune qui dit que l'on entendait parler de vols, de meurtres et de mauvais comportements une fois par an... sur les gazettes qui venaient de France !

*
* *

" Le 14 février 1646, [2] jour des Cendres, à l'issue de la grande messe, après la Communion, on donna des cendres. On avait été averti qu'elles ne se mettraient ni sur les calottes, ni sur les coiffes des femmes, mais qu'il fallait présenter les cheveux ; on y manqua mais il est facile au prêtre de suppléer en les mettant dessous la coiffe."

Ailleurs, le *Journal* ajoute en son vieux style :

" Le jour des Cendres 1660 à la paroisse il y eut un monde raisonnable à la grande messe, qui eut bien mérité une petite exhortation sur la cérémonie."

*
* *

" Mai 1646. Pour la procession du saint Sacrement, il fut arrêté que M. le gouverneur nommerait qui il lui plairait pour porter le dais de sa part ; que les deux marguillers le porteraient aussi, et un Sauvage ; que les années d'après, les marguillers avec le curé aviseraient à qui il le faudrait offrir de le porter, la disposition de trois batons leur étant laissé libre et la disposition du premier à M. le gouverneur."

1 De ce côté de l'océan.

2 Cette année 1872 le jour des Cendres est tombé également le 14 février.

∴

" 1659. Le diacre, M. Pelerin, à la messe de minuit, et à celle du jour, ayant fait encenser M. le gouverneur par le thuriféraire au lieu de l'encenser lui-même selon la coutume, M. le gouverneur s'en ressentit bien fort, de sorte qu'il vint à examiner ses droits, et ayant trouvé que dans le cérémonial des évêques il y avait qu'il devait être encensé immédiatement après l'évêque, non-seulement il prétendit être encensé par le diacre à la messe, mais aussi par le prêtre assistant qui avait encensé à vêpres l'évêque, devant les prêtres du chœur, soit à la messe, soit à vêpres. Sur quoi y ayant eu grand contestation entre M. l'évêque et M. le gouverneur, nous fûmes entremis pour accorder le différend, qui le fut à la manière qu'il est expliqué dans un acte qui en fut fait, qui se trouvera dans les archives."

Cette mention d'actes déposés aux archives du monastère se répète fréquemment dans le *Journal*. On voit par là quelles sources précieuses pour l'histoire du pays devaient renfermer ces dossiers, qui ne nous sont pas parvenus, mais que des fouilles persévérantes remettront peut-être en lumière, un jour ou l'autre.

∴

Voici à propos du Jour de l'An, un passage à noter:

" Le 1 janvier 1660, nous partîmes sur les six heures le Père Dablon et moi, pour saluer monsieur l'évêque, puis monsieur le gouverneur; nous arrivâmes de trop bonne heure [1] au fort, la porte n'était pas encore ouverte, il nous fallut attendre là quelque temps, mais je crois que ce fut pour se disposer à faire la salue qu'il firent, car le sergent ouvrant la porte fit le compliment tout entier de parole et d'effet, tirant son pistolet, puis tous les soldats en haie tirant leur coup. Je les remerciai sur le champ leur disant que nous ne méritions pas cet honneur, et leur envoyai chacun un chapelet. (Peut-être serait-il plus à propos une autre fois d'envoyer voir si la porte du fort est ouverte.) Outre le chapelet, un pot d'eau-de-vie et une livre de pétun."

La parenthèse renferme une recommandation utile pour l'avenir, en pareille circonstance. Le *Journal* est avant tout un régistre privé, où le supérieur de la communauté consigne, à chaque événe-

1 Six heures du matin. C'est un peu tôt, même pour une visite du Jour de l'An.

ment, en même temps que le résumé du fait, les observations qu'il croit propres à éclairer et guider plus tard son successeur. C'est ainsi qu'en parlant du feu de la Saint-Jean en 1646 il dit: M. de Saint-Sauveur n'y était pas ; il l'y faut inviter une autre fois " ; ou en 1657, à propos de la messe de minuit : " Il ne faut plus dorénavant retirer les chapelains de leurs chapelles pour faire diacre et sous-diacre en les privant de dire la messe de minuit en leur monastère ; c'est un sujet de murmure raisonnable ;" ou bien encore en 1649 : " La messe de minuit fut précédée des Matines, qui furent dites pour la première fois, et bien. On chanta les troisièmes psalmes des Nocturnes en faux-bourdon et les réponses du dernier Nocturne en musique. En l'élévation, musique avec violes, et pendant les communions, qui se firent par un autre prêtre pendant que celui qui avait dit la grande messe disait une autre messe à voix basse : Tout cela est bien comme cela." Ailleurs :

"Il serais meilleur de faire déjeûner les musiciens ordinaires de la maison devant les grandes messes, pour pouvoir mieux fournir au chant."

*
* *

1663. " Les Hospitalières et Ursulines envoyèrent des gâteaux des Rois pour les sauvages, le jour des Rois sans en être requises. "

*
* *

" Le 6 février 1660, consulte générale pour aviser à l'heure du dîner et de la collation en Carême : pour le dîner, il fut dit qu'on ne changerait point l'heure ordinaire de onze heures et un quart, cela étant fondé sur les auteurs et sur priviléges ; pour la collation qu'au lieu de six heures et demie qui était l'heure où elle se faisait par le passé, elle se ferait dorénavant à sept heures pour se conformer de plus près à la coutume de France et à l'esprit de l'Eglise et de la Compagnie [1] de considérer ce temps-là comme un temps de pénitence ".....“ On publia partout la permission de manger des œufs pour cette année ; on ne parla point de fromage, on en supposa la permission comme du beurre. "

1 De Jésus.

*
* *

" Le 1er janvier 1661, nous n'allâmes au fort, le Père Dablon et moi, que sur les huit heures ; nous ne fûmes point salués des soldats ".....“ M. le Gouverneur nous vint saluer, comme l'on passé, à l'issue de la grande messe ".....“ Les habitants, chacun en particulier, m'étant venu saluer, je les allai voir ensuite et portai aux enfants un *Agnus Dei* et un petit morceau d'écorce de citron. "

Autres passages concernant le Jour de l'An :

" Le 1er janvier 1662, le matin vint un tambour donner des aubades dans notre curritoire à cause de Monseigneur l'Evêque ; on ne jugea pas à propos de le repousser. On lui demanda de la part de qui il venait ; il dit que c'était de la sienne pour M. l'Evêque et pour le Supérieur.[1] On lui donna un écu blanc. Peut-être faut-il empêcher cela quand Monseigneur ne logera plus avec nous."... ..

" J'envoyai à nos Pères à chacun une demie douzaine d'écorces de citron,[2] y en étant venu par les derniers vaisseaux grande quantité."

" Peut-être faut-il.....quand Monseigneur ne logera plus... " au lieu de " faudra-t-il. " Les éditeurs ont jugé à propos, avec raison, de reproduire non-seulement le texte du manuscrit, et les notules qui s'y trouvent, mais jusqu'aux fautes d'orthographe, de grammaire et d'épellation qu'il renferme.

*
* *

" Le dernier jour de l'an 1662, pour les étrennes des nôtres, le P. ministre porta dans les chambres de nos Pères trois écorces de citron chacun et un pain de bougie. ".....

Le pain de bougie paraît avoir été en grand honneur à cette époque. Il est certain qu'on devait le trouver commode pour circuler dans les corridors des monastères, attendu qu'il offrait plusieurs avantages que n'ont pas, même aujourd'hui, les lampes à la main. Nous ne nous en servons plus que pour allumer la cire à cacheter. Le pain de bougie est une menue chandelle de

1 Le Supérieur des Jésuites.

2. Qui nous expliquera cette coutume de donner en étrennes des écorces de citron ?

cire, très-longue et enroulée sur elle même en forme de pain, ce qui la rend facile à manier.

*
* *

" Le Lundi Saint 1661, à la paroisse, eu lieu le lavement des pieds de treize petits enfants. *Multa ibi peccata scilicet :*

1o. On ne donna aucun tablier, ce qui fit que l'évêque gâta son aube ; le diacre et sous-diacre n'otèrent point leurs dalmatiques ; on n'avait pas prévu ce qu'on devait chanter ; on ne donna rien à ceux à qui on avait lavé les pieds,—on voulut toutefois suppléer le lundi de Pâques, Monseigneur l'Evêque bénissant une cinquantaine d'échaudés [1] qu'on distribua aux enfants et aux treize à qui on avait lavé les pieds. "

*
* *

L'hiver de 1662–3, sur onze Français employés à Tadoussac, neuf profitèrent d'une occasion propice pour décamper, au grand préjudice, sans doute, de ceux qui les employaient. Le 5 juillet suivant, dit le *Journal*, fut amené à Québec un des fuyards de Tadoussac, nommé LaBrie, qui fut pendu le lendemain.

C'est assez rigoureux, mais ne blâmons point, car de notre temps (il y a cinquante ans) on pendait un homme pour le vol d'un mouton.

" La nuit du 23 au 24 janvier 1663, la maison de la Badaude [1] fut volée, et le voleur Larose y mit le feu pour couvrir son jeu, mais convaincu fut pendu. "

La moralité de la population était chose remarquable. Voici ce que le gouverneur Boucher écrivait en 1663 :

" Pour ce qui est des garnements, s'il en vient, c'est qu'on ne les connaît pas ; et quand il sont dans le pays, ils sont obligés de vivre en honnêtes gens, autrement il n'y aurait pas de jeu pour eux : on sait aussi bien pendre en ce pays qu'ailleurs, et on l'a fait voir à quelques-uns qui n'ont pas été sages. "

1 Echaudé. Gâteau fait en forme de triangle ou de cœur, avec de la pâte échaudée, de l'eau, du sel, et quelquefois avec du beurre et des œufs. On mange le Jeudi-Saint des *échaudés bénis*.

On appelle aussi *échaudé* trois rues disposées en triangle qui font une île en la forme d'un *échaudé*. " (Dict. de Trevoux).

1 Il y avait à cette époque deux ou trois familles Badeau à Québec et à Beauport.

Qui donc nous a fait croire que la cravate de chanvre est une institution apportée ici par les lois anglaises !

∴

Pour faciliter les recherches, le calendrier de chaque année, à partir de 1645, a été ajouté par MM. Laverdière et Casgrain, ainsi qu'un index analytique dont on est bien aise de faire usage.

Si vous étudiez l'histoire du Canada, ce livre vous est absolument nécessaire ; si vous vous bornez à lire le récit des faits historiques, il vous présente aussi une foule de traits curieux que vous pouvez rattacher aisément à votre lecture ; si enfin vous ne cherchez qu'à vous meubler la tête d'anecdotes historiques, ouvrez encore ce livre, c'est une source vive.

Je l'ai feuilleté avec tant de plaisir que le lecteur ne comprendra peut-être pas mon admiration avant d'en avoir fait autant—ce à quoi je l'invite avec instance.

BENJAMIN SULTE.

LOUIS JOLIET.

(Suite.)

Ces principes, Colbert les avait fait connaître depuis longtemps et ne cessait de les rappeler. C'était par ces considérations qu'il avait voulu arrêter le commerce des pelleteries qui débordait le pays. Lorsque l'intendant Talon, lorsque le comte de Frontenac était arrivé, ils avaient vu l'industrie, l'agriculture négligées pour la traite des pelleteries par les habitants, qui préféraient courir les bois à faire du goudron ou de la potasse et à défricher les terres, menaient une existence de vagabonds, contraire à la fois à la morale et à l'intérêt de la colonie.—Pour remédier à cet état de choses, Colbert avait révoqué les permissions de traite contre l'avis du comte de Frontenac.[1] Dans ces conditions, l'établissement d'un poste éloigné favorisait d'autant plus des vues de commerce, auquel le nouvel état de choses mettait des entraves.

Le refus fait à Joliet fut donc on ne peut plus sensible à ceux qui l'avaient mis en avant et qui demandèrent à grands cris le rétablissement de la traite dans toute sa liberté, lorsqu'ils n'en

1 Après avoir fait tout ce que j'auray pu, il ne seroit pas juste que M. Colbert m'imputait les mauvaises suites que l'avis que l'on a donné de la révocation des congés à apportées à cette colonie, puisque je les ai toujours prévues.—Si l'on avoit eu un peu plus de confiance à ce que j'ai mandé là-dessus, on auroit connu qu'elle ne pouvoit qu'apporter beaucoup de désavantage au pays, que je n'en avois jamais abusé et que ceux qui la demandoient le faisoient plutost pour des intérêts particuliers que pour empêcher le dépérissement du commerce et des droits du fermier, qui y ont plus perdu que les autres, et qui connoissent presentement quel préjudice cela a apporté à leurs affaires. — (Le comte de Frontenac au maréchal de Bellefonds, 14 novembre 1680.)

purent faire accorder le privilége à un des leurs. Alors les négociants de Québec et de Montréal, ayant à leur tête Aubert de La Chesnaye, oncle de Joliet, et les sieurs Leber, oncle, et Lemoyne, père des Lemoyne de Saint-Hélène et d'Iberville, formèrent réellement dans la colonie un parti d'autant plus redoutable, que, sous main des hommes qui avaient pour devoir de faire respecter les ordres du roi, protégeaient ceux qui les violaient ; de ce nombre étaient l'intendant et le prévôt Gaultier de Comporté.

L'on ne peut s'imaginer, lorsqu'on n'a pas approfondi ce sujet, jusqu'où allèrent les intrigues, les violences avouées ou ténébreuses de ce parti qui ne connut plus de frein, lorsque le 12 mai 1678, Cavelier de La Salle obtint, pour tous les pays qu'il découvrirait, le privilége de la traite nécessaire au paiement des frais d'une entreprise qui consistait seulement, aux yeux des mécontents, à achever la découverte que Joliet avait commencée, ce qui n'était pas exact. A cette époque, tous ceux qui avaient été évincés s'unirent contre le protecteur et les protégés. Leur cabale, soutenue de l'intendant, fut si forte, qu'elle parvint à faire rappeler le comte de Frontenac ; puis, délivrés de lui, la première chose qu'ils firent avec un nouveau gouverneur à eux, ce fut de tirer Cavelier de La Salle et ses agents des postes qui lui appartenaient, d'y remplacer les Robes-Grises par les Robes-Noires. Quant à l'homme lui-même, non-seulement on ne craignit ni de nier ses découvertes, ni de déprimer son caractère par les plus odieuses calomnies, mais encore, sur l'avis de l'oncle de Joliet, d'Aubert de La Chesnaye, qui équipait quinze canots pour les Illinois, d'où l'on relevait Tonty, lieutenant de M. de La Salle, le gouverneur de La Barre donnait aux Iroquois la permission de piller les Français qui n'auraient pas certains passe-ports. C'était ruiner Cavelier de La Salle et exposait sa vie, comme cela eut lieu, au moment même où il remontait l'embouchure du Mississipi.

Mais l'intrigue retomba sur ses auteurs. " L'année ne fut pas " écoulée, dit un mémoire, que deux canots chargés de pelleteries " venant des Outawacs, appartenant au dit sieur de La Chesnaye, " exploités par M. de Beauvais Tilly, passant par Niagara, y furent " arrêtés par les Iroquois, qui les sommèrent de montrer leurs " passe-ports. Faute de l'avoir fait, ils furent pillés et les effets par- " tagés entre eux. La plainte en fut portée à M. de La Barre, qui " dépêcha le sieur Lemoyne pour disposer les Iroquois à restituer " les effets qu'ils avoient pris. L'Iroquois répondit fièrement qu'ils " n'avoient point agi en jeunes gens, puisqu'ils n'avoient rien pris " que par ordre. Pour conclusion, ils ne voulurent rien rendre.

" Voilà le premier acheminement à la cruelle guerre que nous " avons essuyée par la suite, qui a pensé faire abandonner la " colonie." C'est ce que confirme une autre lettre qui dit de plus " que les Iroquois, en pillant M. de Beauvais, croyaient exécuter " les ordres qu'ils avoient de piller les gens de M. de La Salle."

J'ignore le rôle que Louis Joliet joua dans ce triste duel qui ne s'arrêta pas devant la mort préméditée de Cavelier de La Salle, puisque ce furent les fils du Lemogne qu'on voit ici qui obtinrent l'honneur de s'établir à l'embouchure du Mississipi.

Je voudrais croire que Joliet se tint à l'écart d'une rivalité qui ne reculait devant rien. Mais les entreprises auxquelles il se livra de 1678 à 1687, époque pendant laquelle Cavelier de La Salle accomplit ses grands desseins, ne me donnent pas suffisamment à penser qu'il avait abandonné pour toujours les avantages qu'il avait espérés du côté des Illinois.

Colbert avait fait à la règle générale qu'il avait donnée sur les concessions éloignées, comme aussi sur les voyages, une exception dans deux cas : l'un, si les pays dont le gouverneur prendrait possession était nécessaire au commerce et aux traites des Français ; l'autre, si ces pays devaient être découverts et possédés par quelque autre nation qui pût troubler le commerce et les traites des Français (17 mai 1674. Lettre à Frontenac.)

Or, un de ces cas se présentait du côté de la baie d'Hudson, dont les Anglais, servis par deux de nos transfuges Pierre-Esprit de Radisson et Des Groiseliez, prétendaient se mettre en possession, quoique dès 1656, les Français eussent par la mer commencé à y commercer, et qu'en 1663 Guillaume Couture y fût allé par le Saguenay.

Joliet vit dans l'occasion de contrarier l'ambition anglaise un moyen d'obtenir une compensation momentanée à la faveur qu'il avait inutilement demandée.

Le mariage qu'il avait contracté quelque temps après son retour du Mississipi lui en avait également facilité les moyens, par les concessions de son beau-père.

Joliet, qui avait environ trente ans alors, avait trouvé une compagne dans la famille d'un des plus riches négociants de la colonie. Il avait, le 7 octobre 1675, épousé Claire Bissot, née à Québec, de François Bissot, sieur de la Rivière, originaire de la paroisse de Notre-Dame-des-Prés de Pont-Audemer en Normandie.

Les concessions de François Bissot, qui avait fixé sa résidence à Mingan, comprenaient depuis l'île aux Œufs jusqu'aux Sept-Iles et dans la Grande-Anse, où les Espagnols faisaient autrefois la pêche. Il avait formé aux lieux les plus convenables des pêcheries de

loup marin, de baleine et de marsouin qu'il exploitait avec son fils nommé comme lui François Bissot ; en même temps, il y faisait la traite en attirant les sauvages qu'il était allé chercher pour la plupart vers la baie d'Hudson, au travers des terres, à plus de cent lieues de distance de son poste.

Ces rapports de sa nouvelle famille avec les Indiens du Nord donnèrent à Joliet la pensée d'aller visiter par les terres la baie d'Hudson, où des Français avaient commencé à reparaître, notamment à la rivière Bourbon, sur laquelle quelques-uns avaient hiverné de septembre 1673 à juillet 1676.

Pour cela, il résolut de profiter de la commission que lui donna à cette époque le comte de Frontenac d'aller visiter les nations, les rivières et les lacs dépendant du Domaine du roi, pour lui en rendre compte.

Louis Joliet partit donc de Québec le 13 mai 1679, avec huit hommes, pour remplir la commission dont il était chargé. Il remonta le Saguenay et gagna par cette route le lac Temiscaming, source de la rivière Nemiskau, qui se décharge dans la baie du Nord.

Il avait suivi cette rivière et fait environ 343 lieues en détours, quoique, dit-il, il n'y en ait que 160 en ligne droite ; il avait passé 122 portages, tant grands que petits, lorsqu'ils se trouva, lui et son monde au pied d'un cap de terre glaise, où, d'après des mouvements de la marée, il pensa qu'il était proche de la baie. Il la vit, en effet, tout d'un coup après avoir doublé le cap. " Nous eûmes, " dit-il, le plaisir, pendant un beau calme, de considérer la mer et " le fort des Anglais, qui n'étaient qu'à une lieue de nous." Le courant mena Joliet et ses amis insensiblement devant le fort, où personne ne paraissait. Ils avisèrent en conséquence de tirer un coup de fusil pour faire sortir quelqu'un. On répondit immédiatement à ce coup, non du fort, où il n'y avait point de monde, mais de l'autre côté de la rivière, où Joliet et ses compagnons aperçurent trois Anglais à la chasse, à une grande distance ; ces hommes les prirent d'abord pour des sauvages, et ils vinrent à eux sur les bâtures. Mais lorsque l'Anglais qui devançait les autres d'environ trois cents pas eut remarqué que ces visiteurs n'étaient pas de leurs gens, il se replia sur les deux autres. Ce fut en vain que Joliet le pressait de s'approcher de lui sans peur. Il semblait que au contraire ce fût pour l'Anglais une raison de se hâter davantage vers les siens. Cependant, quand il les eut rejoints, il s'arrêta. Joliet alors débarqua et dit à un de ces hommes, qui entendait notre langue, qu'il était Français, qu'il se nommait Joliet. Aussitôt

eut lieu entre eux un échange de civilités ; puis l'un d'eux s'étant embarqué avec les nôtres, les deux autres se mirent dans un canot sauvage que nos voyageurs avaient trouvé six lieues plus haut.

L'Anglais qui était dans le canot français n'entendant pas notre langue, Joliet lui parla en latin, et quoique la différence de prononciation les empêchât souvent de se comprendre ils parvinrent à se faire connaître leurs pensées.

L'Anglais montra d'abord à Joliet la péninsule sur laquelle était leur gouverneur, à trois ou quatre lieues au large, avec un navire de douze pièces de canon et deux petites barques. Il mena ensuite nos Français au fort, où ils furent très-bien reçus, les Anglais leur donnant tout ce qui leur restait de meilleur, le vaisseau qui chaque année leur apportait leurs provisions de Londres n'étant pas encore arrivé.

Le dessein de Joliet était de partir le lendemain sans attendre le gouverneur, mais les Anglais lui firent tant d'instances pour demeurer qu'il consentit à lui écrire une lettre qu'un canot sauvage lui porta aussitôt qu'il fit jour.

Dans cette lettre, Joliet lui disait qu'étant arrivé au lac de Nemiskau pour retourner par les Trois-Rivières, et ne trouvant plus de gibier pour vivre, il avait songé au bon accueil que le gouverneur anglais avait fait plusieurs fois à des Français qui l'avaient visité. Il ajoutait qu'il pensait qu'en le payant, il voudrait bien lui donner quelque peu de galette et de boisson pour faciliter son retour. Il terminait en disant qu'il attendrait jusqu'au lende main pour avoir l'honneur de le saluer.

A la réception de cette lettre, le gouverneur, qui avait entendu parler de Joliet et de sa découverte du Mississipi, vint le trouver, à moitié de sa route le vent lui ayant manqué, il quitta la barque de quinze tonneaux qu'il montait avec quinze hommes, pour se mettre dans un bateau avec cinq de ses matelots. Il ne tarda pas alors à rencontrer nos Français qui venaient seuls au devant de lui le long de la mer, à un demi-quart de lieue du fort. Joliet salua le gouverneur de loin ; mais quand celui-ci fut vis-à-vis d'une bâture, il l'empêcha de débarquer et l'obligea de passer cinquante pas plus haut, où il aborda, en effet, avec un matelot qui tenait un fusil à la main, tandis que les autres gens restaient assis dans le bâteau.

Après des civilités réciproques : " Monsieur, dit-il à Joliet, soyez le bienvenu, vous êtes ici en paix et n'avez rien à craindre. Vous y demeurerez tant qu'il vous plaira, et quand vous voudrez vous en retourner, je vous aiderai de tout ce que je pourrai. Puis lui faisant des compliments de sa découverte, il ajouta, en le prenant

par la main : Les Anglais font cas des découvreurs. Congédiant alors ses hommes, il se mit à suivre le bord de l'eau avec Joliet dans la direction du fort ; là, il lui fit toutes les honnêtetés possibles. Le reste de la journée se passa en conversations dans lesquelles Joliet apprit sur les établissements de cette baie tout ce qu'il pouvait désirer de connaître. Les Anglais, au nombre de soixante hommes, y avaient trois forts assez éloignés les uns des autres, et se préparaient à en faire un quatrième au printemps prochain, en avançant de plus en plus à l'ouest, vers les embouchures des rivières qui viennent du lac Supérieur, et habitées par les nations accoutumées à commercer avec les Français. Un navire de douze pièces de canon gardait les côtes ; une barque de quarante tonneaux et une autre de quinze allaient à la traite à toutes les rivières de la baie, où ils tiraient des sauvages autant de castors qu'ils en voulaient, depuis un an surtout qu'ils avaient pénétré à l'ouest de la baie.

Le gouverneur dit à Joliet que quelque chose pouvait encore rendre cet établissement plus considérable, mais il ne s'explique pas. Il voulait sans doute parler de la communication de cette partie avec la Mer de l'Ouest.

La proposition qu'il fit à Joliet le laissa du moins supposer à celui ci. Le gouverneur lui marqua, en effet, le désir qu'il aurait de l'attacher au service de l'Angleterre, pour fonder un établissement aux Assiniboels et découvrir les nations situées au delà de celles que le comte de Frontenac, dit Joliet, avait fait venir, il y avait quatre ans (1675). Le gouverneur anglais lui annonça qu'il leur avait envoyé cette année un présent pour les attirer à lui. Mais avec un homme aussi entreprenant que Joliet, qui lui préparerait le chemin, comme Esprit de Radisson et Medard Chouart des Groiseliez l'avaient fait à ses compatriotes pour les postes de la même, tout lui serait bien plus aisé. C'était pourquoi, s'il voulait se joindre à lui, il lui offrait dix mille livres une fois payées et une pension de mille autres. Notre découvreur s'excusa d'accepter ses offres sur ce qu'il était né sujet du roi de France et qu'il se ferait gloire de le servir toute sa vie avec fidélité.

Deux jours après cet entretien, dans lequel le gouverneur en fut pour ses avances, Joliet se rembarqua muni d'un sac de galette et d'un autre de farine, et fut de retour à Quebec le 27 octobre 1679, après sept mois, de son excursion, qui ne fut pas inutile, en ce qu'elle apprit les dangers que courait le commerce français pour le castor. Il donna même des alarmes très-vives.

" Il n'y a point de doute, écrivait-il à ce sujet, que, si on laisse " les Anglais dans cette baie, ils ne se rendent maîtres de tout le

" commerce du Canada devant six ans ; quelques-uns des sauvages
" qui venaient à Montréal y ont été cette année et y doivent re-
" tourner ce printemps. Ce sont les Temekamings et la bande de
" Routin. Tout le monde scait que les Outaouacs ne font point de
" castor, mais le vont quérir aux nations de la baie des Puans ou
" à celles d'alentour du lac Supérieur, et par conséquent il est à
" croire que ces dernières, se voyant tout proche des Anglois bien
" établis et fournis de marchandises, garderont leurs pelleteries,
" comme plusieurs ont déjà commencé."

Joliet exposait ensuite que, si les dangers que couraient les intérêts de la traite étaient grands, il était excessivement facile d'en priver les Anglais, que leurs forts n'étaient que de petits carrés de pieux renfermant leurs maisons, qu'ils les bâtissaient moins pour résister aux armes qu'au froid, ne se méfiant pas qu'on pût les attaquer par terre, et croyant qu'ils n'avaient qu'à garder les avenues du côte de la mer.—Joliet terminait en disant qu'il serait facile de les empêcher de s'établir plus loin, sans les chasser ni sans rompre avec eux.

Ces plans de Joliet comme ce voyage ne furent sans doute pas sans influence sur la création d'une compagnie qui se forma quelque temps après pour l'exploitation de la baie. Joliet y avait été envoyé en éclaireur par ceux qui l'établirent ; mais je ne sais s'il eut part à ses opérations.

Il est certain, du moins, que sur plusieurs des cartes dessinées par lui, on voit à Temiscaming ces mots : Maison Joliet ; — mais peut-être cette indication se rapporte-t-elle à son frère Zacharie, qui, le 2 juillet 1685, prenait, avec Ignace Denis, possession de Nemiskau, pour y troubler autant qu'il serait possible la traite des Anglais. A la tête de cette compagnie de la baie d'Hudson, " composée de la plus saine et considérable partie des marchands et habitants du pays, étaient Philippe Gaultier, écuyer, sieur de Comporté, Charles-Aubert de la Chesnaye, François Hazeur et François Pachot ; mais, avant cette époque, en 1682, le sieur de la Chesnaye et d'autres marchands équipèrent deux bâtiments qui s'en allèrent établir un fort à la rivière Thérèse, à une lieue et demie de la rivière Bourbon, où préalablement, ils avaient établi par terre le commerce avec les sauvages.[1]

Quoi qu'il en soit, ce voyage de Louis Joliet donna lieu de nouveau à de violentes récriminations de la part du gouverneur, qui accusait l'intendant du Chesneau et le prévôt de favoriser les cou-

1 Mémoire des commissaires du roi d'Angleterre au sujet des dommages soufferts par la compagnie de Hudson-bay, le 8 juillet 1687.

..rs de bois, bien plus, de faire avec La Chesnaye un commerce public dans leur maison de Québec, ainsi qu'avec les sieurs Leber et Lemoyne, à Montréal.

Je ne puis m'empêcher de donner dans son étendue l'extrait du mémoire dans lequel Joliet est accusé.

" Les nommés Lalande, beau-frère, et Joliet, neveu de La Chesnaye, étant allés, dit ce mémoire, avec un vaisseau du côté de Tadoussac sous prétexte d'une concession pour la pêche de l'île d'Anticosti, furent accusés et convaincus, après leur retour, au mois de mars de l'année 1680, d'avoir attiré les sauvages, et non-seulement porté les pelleteries aux Anglois, mais d'être entrés en traité avec le gouverneur de la baye du Nord et d'en avoir reçut des présents.

" Il falloit prononcer l'amende de 2,000 livres avec la confiscation du vaisseau et de tout ce qui était dedans, à cause de la traite, et ajouter quelque peine exemplaire pour le surplus.

" Cependant M. Duchesneau rendit son ordonnance dans sa maison, signée de lui et de l'un de ses secrétaires, le 28 du même mois de mars, portant permission à ces accusés de retourner et de faire partir leur vaisseau pour la pêche, sous de simples défenses de traiter ni attirer les sauvages, à peine de 2,000 livres d'amende et de confiscation du vaisseau et marchandises.

" Boisseau, agent général des fermiers, lui donna une requête avec quelque augmentation de prémice le même jour, croyant faire changer le jugement ; mais M. l'intendant rendit dès le lendemain une seconde ordonnance conforme à celle-là pour sauver les mêmes accusés, qu'il n'eût pu faire absoudre au conseil.

" Boisseau se plaignit hautement et publia qu'il envoyait exprès en France pour avertir ses maîtres de l'injustice ouverte de ces deux ordonnances. M. l'intendant, pour l'apaiser, donna une troisième ordonnance, le 4 avril ensuivant, qui porte condamnation de 500 livres d'amende contre ce Lalande et Jolliet, et confiscation de leur vaisseau.

" Et comme c'était le temps de retourner en traite et que Boisseau se saisit du vaisseau confisqué, La Chesnaye, associé de ce Lalande et de Joliet, ses beau frère et neveu, prit tous les ouvriers qui travaillaient aux vaisseaux de la Ferme et les mit à radouber promptement sa barque, la *Sainte-Anne*, sur laquelle Joliet et Lalande partirent les premiers jours du mois de mai, auparavant qu'il y en eût aucune de la ferme en état.

" Ils retournèrent à Québec au mois de septembre 1680 dernier, avec la barque chargée de pelleteries et autres marchandises.

" Boisseau se plaignit qu'ils avoient attiré les sauvages et traité avec eux dans les limites de Tadoussac, qu'ils y avoient mis de leurs gens à terre pour hiverner et continuer la traite, que La Chesnaye était associé, qu'ils ruinoient la Ferme et que la traite de Tadoussac avait produit dix mille livres de moins au bureau que l'année précédente.

" Tous ces faits furent bien prouvés, et l'on ne pouvoit pas douter de l'importance de cette traite, puisque La Chesnaye avoit fourni et fait partir sa barque préférablement à celles de la ferme où il est intéressé.

" Mais M. du Chesneau a encore jugé l'affaire seul et dans sa maison, par un ordonnance signée de lui et de son secrétaire, le 27 septembre dernier ; il a permis à Lalande, Joliet et ses associés de décharger les marchandises, pelleteries et autres choses venues dans cette barque ; il leur a fait très-expresses défenses de traiter ou de faire traiter dans l'étendue des limites de Tadousac, directement ni indirectement ; il a renvoyé La Chesnaye de l'accusation faite contre lui, et parce que Béquet, notaire royal, qui a été greffier du Conseil Souverain jusques à la création du greffe en titre d'office, il n'y a que deux ans, et qui est actuellement bailli des deux plus grands bailliages du Canada, le comté de Saint-Laurent et de Beauport, et greffier de l'officialité, directeur et procureur général de l'Hôtel-Dieu, avoit donné quelques certificats comme les amendes, quoique rares, contre les coureurs de bois ne se paient point, et qu'il avoit témoigné et déposé du fait de société entre La Chesnaye, Lalande et Joliet ; il a été condamné par la même ordonnance du 27 septembre, sur les simples dénégations de La Chesnaye, Lalande et Joliet, sans aucune formalité, en 30 livres d'amende, et d'aller demander pardon à Lachesnaye en présence de deux personnes, à quoi faire et au payement de l'amende, il seroit contraint comme pour les propres affaires du roy. Ce jugement qui viole toutes les lois et les règles, assure l'impunité des coureurs de bois, parce qu'il ne se trouve plus de témoins qui osent parler."

Par cet extrait de ce mémoire, il est aisé de juger quelles étaient et les intrigues et les cabales du pays ; mais les hommes qu'elles pouvaient enrichir paraissent bien petits devant l'histoire qui s'étonnerait d'avoir à s'occuper d'eux, si ces infimes personnages ne parvenaient pas souvent à barrer le passage aux hommes d'une âme plus haute dévouant leur vie et leurs forces à la grandeur du pays. Les plaintes de Frontenac lui firent plus tort qu'à la La Chesnaye, car celui-ci étant passé en France pour rendre compte de sa con

duite, Frontenac recevait une lettre du roi, datée du 30 avril, par laquelle Joliet, ayant obtenu de Frontenac la concession des îles Mingan, était censé n'avoir fait qu'y passer pour y commencer un établissement, et traité seulement avec des sauvages qui lui étaient venus porter leurs marchandises dans son habitation. Ce qu'avait écrit Frontenac à son sujet n'était donc qu'une fausse inculpation, qui lui valait une belle mercuriale.

Assurément, il serait bien difficile, à travers toutes ces contradictions des partis, de démêler la vérité, si les hommes qui firent rappeler M. de Frontenac n'avaient fait connaître leur avidité et leur impuissance pour le bien du pays, dans la conduite qu'ils tinrent sous les deux successeurs du comte de La Barre et le marquis Brisay de Denonville, qu'ils employèrent à ruiner la colonie. Le retour de M. de Frontenac, jugé nécessaire pour la sauver, est la condamnation de ceux qui lui furent opposés.

J'avoue que jusqu'ici la vie de Joliet, malgré toute son activité, me paraît si personnelle, que j'y cherche vainement la grandeur. A mes yeux ce n'est qu'un marchand plus éclairé que les autres. Mais je ne sens encore chez lui rien des grands sentiments qui font que la mémoire d'un homme doit rester chère au pays, parce qu'il a su s'élever au dessus de ses intérêts pour voir ceux de tous. La découverte du Mississipi a peut-être ce caractère, mais combien le mérite ne s'en efface-t-il pas devant les cabales dont l'a fait suivre le parti auquel Joliet se rattache par tous les siens.

Pour moi, ce qui me plaît le mieux de cette existence que l'histoire regrettait parce qu'elle ne la connaissait pas, c'est sa dernière période, où du moins Joliet entra, suivant moi, dans une voie de labeur et d'industrie réels, en même temps qu'il concourut aux progrès du pays.

Dans cette période, Joliet s'occupa de pêches, de l'hydrographie du Saint-Laurent et de l'exploration des côtes, en même temps qu'il forma les jeunes Canadiens à l'étude de la navigation. Il me semble qu'il a là des titres plus purs que ceux de sa vie précédente, et qui méritent de n'être pas oubliés.

Au milieu des dissensions qui agitaient le pays, Frontenac, cherchant plus la conciliation qu'on ne le croît, avait voulu recompenser Joliet de ses explorations bien qu'elles eussent eu un objet tout personnel ; et d'accord avec Duchesneau, le 10 mars 1679, il avait concédé à Louis Joliet, ainsi qu'à Jacques de LaLande, à titre de fief et seigneurie, haute, moyenne et basse justice, les îles et îlots appelés Mingan, du côté du nord, et se suivant jusqu'à l'anse aux Espagnols.

En mars 1680, il lui concédait encore, au même titre, l'île d'Anticosti, située à l'embouchure du fleuve Saint Laurent.

Ces concessions avaient pour objet l'établissement de pêche de morue verte et sèche, l'extraction des huiles de loups marins ou de baleines.

Colbert voyait dans les pêches une source importante de richesse pour le Canada, et Frontenac, comme Jean Talon, s'efforçait d'y porter les habitants. Dès le 2 novembre 1674, il écrivait que ces pêches donneraient à la France de véritables Indes.

Malgré sa grandeur, la concession d'Anticosti faite à Joliet n'avait qu'une importance très-limitée. Le blé n'y pouvait venir à maturité à cause des brumes de la mer ; la terre n'y était bonne que pour les vivres qu'on pouvait tirer d'un petit jardinage.— Les prairies, belles, pouvaient, il est vrai, fournir des pâturages aux bestiaux. Il y avait aussi quantité d'ours, de renards, point d'orignaux ni de castors. Mais la principale richesse de ce lieu était dans la beauté des havres propres à recevoir des navires de toute grandeur, dans l'abondance des morues et la quantité des loups marins, qui y étaient fort grands.

Le recensement du Canada de 1681 nous montre Joliet déjà établi sur cette île avec sa femme Claire Rissot, deux garçons, l'un de cinq ans, l'autre de trois, et deux filles, la première de deux ans et la seconde d'un an. Il avait six domestiques.

En 1685, il y avait déjà hiverné deux fois, dans la maison qu'il avait fait faire, et l'hiver lui avait paru beaucoup moins rude qu'à Québec. Il avait fait élever aussi aux îles Mingan une autre maison et un magasin pour fournir aux Français et aux sauvages leurs petites commodités.

Tout l'avantage de ces dernières îles était, comme pour Anticosti, dans les bons mouillages, dans l'abondance de la morue et du loup marin, dont l'huile et les peaux se vendaient un bon prix. L'été, Joliet pêchait au nord de ces îles, dans plusieurs rivières, cinq ou six milliers de saumons.

Joliet, au moyen de ces deux établissements, songea dès lors à approvisionner la colonie. Il fournissait du poisson à tout Québec et à la plupart des soldats, mais cet approvisionnement demandait autre chose que la petite barque dont il pouvait disposer ; et en 1685, il demandait au roi de lui prêter un navire pour quatre ans, afin d'agrandir cette entreprise et d'employer à la navigation les jeunes Canadiens qui seraient ainsi détournés de la vie libertine qu'ils menaient en courant le bois.

Le marquis de Denonville, qui avait succédé à M. DeLabarre,

accueillit volontiers cette dernière pensée de Joliet, d'autant qu'il avait remarqué chez les jeunes Canadiens une singulière aptitude pour la mer, et il aurait voulu qu'on tirât de la science de Joliet un autre parti, c'est-a-dire que le roi le nommât à cet effet pour professer les mathématiques aux jeunes gens, comme il avait fait déjà plusieurs fois aux officiers des troupes venus au Canada.

Joliet s'était rendu digne de cette proposition par le zèle et l'intelligence qu'il avait déployés dans ses excursions sur le Saint Laurent. En faisant ses opérations de commerce d'un bout à l'autre du fleuve, il en avait relevé la carte dans quarante-six voyages et donné les moyens de parcourir un fleuve d'une navigation très-difficile en certains endroits.

Le marquis de Denonville adressa cette carte à Seignelay et il montra toute l'estime qu'il faisait de son auteur, en disant qu'il eût été utile d'envoyer des Hayes, l'ingénieur du roi, pour faire cet ouvrage.

Joliet, de 1685 à 1690, paraît avoir continué ces diverses opérations, soit de pêcherie, soit d'hydrographie, lorsqu'au mois de juin de cette dernière année une partie de ses travaux furent ruinés dans l'attaque de la colonie par les Anglais. Naturellement les avant-postes reçurent les premiers coups de l'ennemi, et l'amiral Phibs, en passant devant les établissements de pêcherie, ne les épargna pas. Il y mit le feu, fit prisonniers sa femme et la mère de celle-ci, femme du sieur Lalande, la demoiselle Lalande, comme on appelait alors les bourgeoises. Mais cette dernière, au au moment où Phibs venait d'échouer dans sa tentative sur Québec, proposa et obtint un échange qui lui rendit la liberté ainsi qu'à sa fille.

La perte qu'éprouva Joliet dans cette occasion fut considérable ; mais si rude que fut l'épreuve, il la supporta courageusement, et en 1693, on le voit reprendre son ancien métier d'explorateur aux côtes du Labrador, où il semblerait qu'il fut déjà allé, soit pour en faire la carte, soit pour chercher les endroits propres à la traite avec ces peuples, comme l'avait proposé, en 1687, un des bons pilotes de la colonie, nommé Pierre Allemand.

Joliet avait donné, le 2 novembre de l'année précédente, à M. de Lagny, intendant-général du commerce, un mémoire sur les côtes du Labrador, dans lequel il disait : "Sans les deux pertes considérables que j'ai faites par les Anglais, j'aurois poursuivi cette découverte ; mais à moins que d'estre un peu aydé de la cour, il m'est inutil d'y songer. Vous pouvez tout, Monsieur, et je ne doute pas, si le roi veut qu'on le fasse, que vous n'ayez un jour

de la joye d'avoir fait porter le premier à ces peuples barbares les lumières de l'Evangile et la connoissance de la grandeur de Sa Majesté.

" On pourroit faire un trafic assez considérable d'huyle de loup marin et de baleine avecques eux, et en chemin un peu de morue pour payer une partie des frais.

" Lorsqu'on me jugera capable de quelque chose, je seray toujours prêt à marcher et à servir avec fidélité. "

M. de Frontenac écrivait en même temps en faveur de Joliet à M. de Lagny, mais Joliet n'attendit pas la réponse de celui-ci.

Un bourgeois fort riche de Québec, qui s'était trouvé mêlé à toutes les grandes entreprises de commerce dans la colonie, qui avait été le chef avec Aubert de La Chesnaye de la Compagnie du Nord, et qui était également l'agent et l'associé de la Compagnie de l'Acadie en 1692, avec le marquis de Chevry, M. François Pachot, s'était fait le patron de cette entreprise.

Il fournit en conséquence à Joliet un navire nommé le *Saint-François*, muni de six pierriers, de quatorze pièces de canon M. Pachot n'épargna rien pour l'équipement, non plus qu'en hommes.

Joliet, dans son entreprise, eut dix-huit compagnons, dont trois cadets et un père récollet. Parmi eux était un Juchereau de La Ferté, peut-être frère de la femme de François Pachot, qui s'appelait Charlotte-Françoise Juchereau. [1]

Joliet emmenait également avec lui sa femme et ses enfants, mais c'était pour les mettre à terre aux îles Mingan, où sa belle-mère femme du sieur de La Lande, avait hiverné avec trois Français.

Cette entreprise, exécutée par Louis Joliet vingt et un ans après sa découverte du Mississipi, n'a pas eu le retentissement de cette première, mais à mon avis elle termine dignement la vie d'action par lequel Joliet, aux deux extrémités de la Nouvelle-France, ouvrait l'espace aux hommes de courage.

On partit du havre de Québec le 28 avril, mais l'entreprise ne

1 En 1702, dans le traité par lequel elle acquit l'île d'Orléans, érigé en comté sous le nom de Saint-Laurent, en faveur de François Berthelot, écuyer, conseiller et secrétaire du roi et des commandements de feu Mme la dauphine, demeurant à Paris, au petit Arsenal, paroisse Saint-Paul, elle dit se nommer Charlotte-Françoise Juchereau, veuve de noble homme François Pachaud, demeurant ordinairement à Québec, de présent en la ville de Paris en la maison de M. le marquis de Chevry, rue Pontefoin, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. Dans un acte du 8 avril 1704, elle est dite épouse non commune en biens de François de La Forest, écuyer, capitaine d'une compagnie des troupes du détachement de la marine en Canada. Ce La Forest était un des lieutenants de Cavalier de la Salle.

commença réellement que quand on eut quitté Mingan, où Joliet passa tout le mois de mai, tant à faire la traite avec les sauvages qu'à relever ses établissements brûlés par les Anglais. Le 9 juin, après y avoir laissé sa femme, trois de ses enfants, quatre hommes et un engagé, Joliet mit à la voile dans de fâcheuses conditions.

M. Pachot n'avait rien épargné pour l'équipement, mais il y avait été trompé, volontairement ou involontairement. Souvent les câbles pourissent plus tôt dans un grenier qu'en pleine mer : or, il n'y avait pas cinq jours que l'on avait quitté Québec, lorsqu'en levant l'ancre dans l'île aux Œufs, où un vent d'une violence extraordinaire accompagné de neige avait forcé de relâcher, le maître câble s'était cassé, et l'on avait perdu l'ancre, qui n'avait point d'orin.

Ausssitôt qu'on arriva au Mingan, il fut délibéré si l'on enverrait à Québec chercher de quoi les remplacer, mais l'on s'en tint à la résolution de se risquer avec les deux autres ancres et celle de touée, quoique fort petites, et deux fort méchants câbles.

Le 10 juin, on passa Napesipi, sous le vent et sous la pluie. Le 11, on atteignit le havre de la rivière Noutascouan, grande mais dangereuse par ses bâtures de sable. Le 12, on entrait à Kegasca, où l'on rencontrait quelques sauvages et des Français qui y étaient en traite, Joliet renvoya les Français à Mingan et les sauvages s'embarquèrent pour descendre dix lieues plus bas, où les nôtres avaient coutume de fondre des huiles de loup marin.

On sortit de Kégasca le 17 après avoir dit la messe et fait les prières ordinaires pour le roi, le bourgeois du navire, ses associés, et aussi pour l'heureuse réussite du voyage.

Le soir, on s'arrêta dans le havre de Natastigoua, où Joliet trouva deux de ses sauvages occupés à faire des huiles. Les affaires et le mauvais temps le retinrent lui et son équipage en cet endroit jusqu'au 26.

Le 1er juillet, on entra dans l'île Mecatina ; dès que l'on jeta l'ancre, les sauvages, ayant aperçu les Français, firent de la fumée pour les attirer. Le chef, qui se présenta à Joliet, était un vieillard d'environ 70 ans, et même davantage, nommé Missinabano. Il était allié aux sauvages de Mingan, mais il n'était pas allé chez eux depuis plus de 20 ans. C'était un homme bien fait, et d'une taille des plus hautes, d'une fort douce humeur; contre l'usage des Indiens, avides d'eau-de-vie, il n'aimait que le vin, et même peu, mais il ressemblait aux autres sauvages par un côté : il avait trois femmes, et de l'une d'elles une fille d'un an, fort jolie.

Les Indiens de Mecatina racontèrent à Joliet que plusieurs Esquimaux avaient hiverné dans cette île, qu'ils y avaient fait trois mai-

sons de bois, couvertes de terre, dont une restait encore. Les sauvages du Mingan avaient également trouvé quatre Esquimaux au printemps et leur avaient fait la guerre. Les autres avaient pris la fuite. Ces peuples n'avaient pour armes que des flèches dont ils étaient d'aillenrs fort adroits.

Joliet, afin de faire le peu de traite qu'il voyait à faire avec les Indiens de ces environs, résolut de mettre son navire en sûreté. Il choisit la rivière Pegouasson, à dix lieues de là, comme l'abri le plus propre contre tous les vents.

Le 2 de juillet, Missinabano partit en canot pour y descendre, ne voulant pas se mettre dans le navire, parce qu'il avait, disait-il, une cache de loup marin à prendre en chemin ; mais deux canots des autres s'embarquèrent avec les Français pour gagner cette rivière, située par 62° 30' de longitude et 51° 29' de latitude, hauteur prise avec l'astrolabe. " Cette rivière, dit Joliet, est belle, grande et profonde, elle nourrit plusieurs poissons, comme truites, saumons et quantité de morues au large ; les outardes et le loup marin s'y arrêtent aussi ; les caribous, le castor sont dans les terres, mais il n'y a point d'orignal et fort peu de loutres. "

Le 6 de juillet, au matin, après trois jours de séjour, le *Saint-François* leva l'ancre. Le calme et le vent changeant par le fait des orages, après cinq lieues dans l'est un quart nord-est et est, on gagna les îles Saint-Jacques, vis-à-vis de la baie Missina, nommée ainsi par les sauvages du lieu d'où, l'on commence à voir l'île de Terre Neuve par un beau temps dans le sud. Joliet planta une croix sur une de ces îles, aux abords de laquelle il avait trouvé la morue en abondance, mais fort petite, et " propre seulement pour le sec. "

Le 2 de juillet, ils quittèrent le lieu où la croix avait été plantée, prirent le large, faisant l'est-sud-est pendant deux lieues, laissèrent les îles et les passages qu'ils rencontrèrent à gauche avec de grandes baies, et rentrèrent aussitôt dans l'anse de la rivière des Esquimaux. Ces peuples qui y habitaient autrefois, ne s'en étaient retirés qu'à cause de leurs guerres avec les navires malouins, venant faire la pêche à Terre-Neuve.

Joliet trouva en ce lieu deux des sauvages qui s'étaient enfuis de Mingan à la nouvelle du siége de Québec par les Anglais. Ils vinrent à bord. Cette circonstance, malgré le vent favorakle, força Joliet de demeurer, et le lendemain il resta encore à cause du vent contraire, de la brume et de la pluie. Mais le 9, à midi, le navire partit malgré la brume. Le matin, les sauvages s'étaient embarqués pour s'en retourner à la rivière Pegouasson, dans laquelle les autres les attendaient pour entrer dans les bois, y chercher leur vie

et les lieux propres à hiverner, suivant leur coutume. Le soir, on atteignit les îles de Balsamon, qui sont le commencement du détroit de Belle-Ile.

Le 10, ils rencontrèrent sur la mer des glaces qui dans le lointain paraissaient comme des châteaux.

Le 11, ils passèrent la Citadelle, île appelée de ce nom parce que c'était un rocher de trente pieds de haut et à pic, où l'on ne pouvait monter, qui faisait un triangle de plus de 15 arpents de tour, avec des fossés naturels, des places d'armes tout à l'entour formées de gravier et de cailloux.

Sur les trois heures après-midi, le *Saint-François* doubla la pointe du Détour, qui est la fin du détroit de Belle-Ile, nommée par quelques-uns le cap Charles.

Nos voyageurs virent alors devant eux une anse pleine d'îles; ils mouillèrent dans les premières à cause du vent du sud. Quoique ce vent fût favorable à sa route, Joliet craignait qu'en passant les îles, on fût pris par le mauvais temps, en dehors des abris et des mouillages.

Le 12 au matin, on entendit comme deux coups de canon au loin. Joliet s'embarqua dans un canot avec deux hommes pour aller à la découverte. Il reconnut que c'étaient des glaces qui avaient fait ce bruit en se brisant et en tombant dans la mer.

L'on était entré dans le Labrador, dans le pays des Esquimaux, et là commence une véritable exploration. Joliet le pense ainsi du moins, car il donne des noms aux lieux, comme s'ils n'étaient connus de personne et qu'il en prit possession le premier. Il veut aussi apprendre ce que peut produire d'avantages aux Canadiens le commerce avec les Esquimaux. C'est là un objet principal de ce voyage.

Joliet ne tarda pas à voir des traces des peuples avec lesquels il voulait nouer des relations.

En débarquant près d'une pointe, il aperçut dans une petite anse, entre trois montagnes, une maison d'esquimaux, composée d'une chambre et d'une antichambre. Plusieurs pièces de bois rond de 8 à 12 et 15 pieds de long, posées sur un faite que des poteaux soutenaient, et jointes, l'une contre l'autre, formaient ces maisons qui étaient couvertes de tourbe et d'un pied de terre. L'antichambre avait au midi une petite porte de trois pieds de haut, et deux grandes fenêtres regardant le ciel leur servaient dans la chambre pour voir s'il faisait beau temps ; c'était aussi leur cheminée.

La famille qui avait hiverné en ces lieux pendant plusieurs hivers devait compter plus de vingt personnes. Des morceaux de graisse

de loups marins tués depuis peu étaient répandus de tous côtés au dehors, et dans les chambres l'on voyait des ossements, des têtes de renards, de lièvres, de martres, d'ours, de caribous, de goëlands et de corbeaux. Aux environs du logis, et dans le havre de grands et petits copeaux de charpentier attestaient le travail qu'ils avaient fait à leurs biscayennes, et les restes ainsi que quelques membres de ces bateaux témoignaient de leur soin et de leur adresse. Joliet et ses compagnons aperçurent près de la maison des briques, des tuiles et du charbon de forge, avec quatre ou cinq douves de bariques dans lesquels il y avait eu de l'huile à brûler. Des morceaux d'étoffe, ainsi que des clous, montraient enfin qu'ils devaient trafiquer avec quelques Européens. Le même jour on leva l'ancre pour entrer dans la baie, Joliet la nomma baie Saint-Louis ; on y alluma des feux, et l'on tira le canon pour se faire connaître et attirer les sauvages ; mais personne ne parut.

Le lendemain et le surlendemain 14, comme le vent était contraire, au point de faire douter une tempête, on s'arrêta pour raccommoder la barque ; Joliet monta sur une île, d'où il découvrit bien dix lieues dans la baie vers le nord-ouest, en outre des deux qu'on avait déjà parcourues. Par la coupe des montagnes, il pensa que la baie continuait au-delà. Il y vit plusieurs îlots de roche et des îles couvertes de grands bois d'épinettes, de trembles et de bouleaux, ainsi que les montagnes voisines. Les îles du bord de la mer seules lui parurent peuplées et revêtues de mousse. La plupart de ces îles étaient fort hautes, et chacune dans son milieu représentait comme des montagnes d'une terre ferme.

Joliet examina ainsi avec la plus grande attention le paysage, mais le soleil se coucha sans montrer les Esquimaux tant souhaités.

Enfin le 15, comme l'on quittait la baie, il aperçut au large une biscayenne faisant la route de Terre-Neuve. La pensée d'abord fut que c'était un navire européen, parce qu'elle retourna sur ses pas, mais deux heures après le *Saint-François* vit arriver les Esquimaux.

Il ne s'en présenta d'abord à Joliet que deux, chacun dans un canot de loup marin, pour traiter de quelques peaux. Les autres demeurèrent au loin. Il ne voulurent pas aborder, mais ils ne cessèrent de crier, quoique plus hardis : Ahé ! ahé ! Thou, tchourakou ! c'est-à-dire : Bas les armes, point de trahison ! Ils étaient à portée de mousquet des Français, et ceux-ci voyaient bien les signes qu'ils leur faisaient d'aller à eux. Enfin Joliet s'y décida, il prit avec

lui dans le bâteau trois hommes et quelques couteaux pour la traite. On s'aborda aisément des deux parts.

Des deux Esquimaux, l'un, vieillard à barbe noire et longue d'un demi-doigt, se nommait Capitena Joannis, l'autre, sans barbe, s'appelait Kamicterineac. Tous deux étaient grands, gras et blancs. L'équipage du *Saint-François*, qui était à une demi-lieue de terre, ne vit rien des autres non plus que de la biscayenne.

Chacun était couvert d'un capot de loup marin à capuchon, semblable à ceux des Recollets, qui finissent avec une queue en pointe bien passée et bien cousue. Ils avaient également l'un et l'autre une culotte de peau avec le poil et des bottes de loup marin, le tout bien cousu et bien fait. Les deux Esquimaux firent signe à Joliet et à ses compagnons d'entrer et de mouiller dans un hâvre qui paraissait proche. Ils leur firent entendre qu'ils traiteraient et coucheraient avec eux, et, suivant l'expression de Joliet, qu'ils leur donneraient des filles pour les soulager. Les signes, ajoute-t-il, valaient le jeu.

L'espérance de faire quelque commerce et peut-être quelque découverte porta Joliet à pénétrer dans ce hâvre, que l'on nomma, en souvenir du vaisseau et en l'honneur du bourgeois, le hâvre *Saint-François*.

PIERRE MARGRY.

(*A continuer.*)

FLEURANGE

LA VIEILLE MAISON

I

— Belle, jeune, pauvre, seule à Paris, que va-t-elle devenir ?

C'était la troisième fois que le docteur Leblanc répétait ces mots en présence de sa sœur, mademoiselle Joséphine, que l'on aurait pu croire sourde, tant elle était muette, si le mouvement irrégulier de ses aiguilles à tricoter, ainsi que deux ou trois interruptions dans son travail, accompagnées d'exclamations indistinctes, n'eussent témoigné d'une préoccupation au moins égale à celle de son frère.

Celui-ci avait d'abord manifesté la sienne en arpentant à grands pas le salon où ils se trouvaient ; et maintenant qu'il était venu occuper en face de sa sœur sa place accoutumée au coin du feu, il ouvrait et fermait avec bruit sa tabatière, y puisant avec une inutile profusion des prises qu'il oubliait ensuite de conduire à leur destination, et frappant du pied le plancher d'une façon qui exprimait une vive agitation ou une grande perplexité.

Mademoiselle Joséphine tricotait sans répondre et sèmblait non moins absorbée que son frère. Elle dit enfin :

-- Si au moins, en effet, elle n'était pas si jeune et si belle !

— Et si pauvre ? et si seule ? n'est-ce pas ? La belle remarque, ma sœur ! Il est évident que si elle était vieille, laide, riche et bien entourée, la situation serait tout autre. Je vous remercie de la découverte, Joséphine.

— Mon frère, ne vous impatientez pas, je ne fais que répéter ce que vous venez de dire... Je poursuis : si elle avait une autre tournure...

— Allons, finissez !

— Et un autre nom !

— Un autre nom ? A quel propos cela, maintenant, et que fait son nom à l'affaire ?

— Un nom qui ne fut pas ridicule.

— Ridicule ? le nom de son père ? C'était un nom fort honnête, et même noble, à ce que je crois, que celui de ce pauvre Gérard d'Ives. Il avait fait mille folies, il s'était ruiné, et ensuite il s'était fait peintre ; mais s'il eût été sage, il avait assez de talent pour relever sa fortune. D'ailleurs il était bien né, et son nom...

—Je ne parle pas de son nom, je parle de celui de sa fille.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon frère, trouvez-vous que le nom de cette jeune fille ressemble à un nom chrétien ?

— Fleurange ?... Je conviens que c'est peut-être bien un singulier nom ; mais son père aimait les choses singulières, et il avait entendu ce nom en Italie : *Fior Angela*, et il l'avait traduit.

— Sa mère aurait dû avoir plus de sens.

— Sa pauvre mère était morte en la mettant au monde ; ainsi elle n'avait rien eu à y voir.

— Ne m'avez-vous pas dit que cette mère avait un frère, un professeur dans quelque ville d'Allemagne ?

— Oui, à Leipzig ; mais où le retrouver ? Toute sa famille avait désapprouvé ce mariage, qui avait fini par se faire sans le consentement du père de la pauvre Marguerite. Elle ne vécut pas plus d'un an après ce jour, et Gérard, demeuré veuf, ne voulut conserver aucune relation avec les parents de sa femme. Il resta de longues années en Italie, et plaça sa fille dans je ne sais quel couvent près de Pérouse, dès qu'elle eut cinq ans ; il venait seulement de la reprendre, lorsqu'il y a deux mois, il arriva ici, déjà malade, pour y languir et y mourir, il y a trois jours, dans les bras de cette pauvre enfant, la laissant absolument seule au monde.

— Mais séparer ainsi la petite de tous les parents de sa mère, n'était-ce pas, dans son intérêt, fort mal trouvé ? le pauvre Gérard n'ayant apparemment de son côté personne qui pût être utile à son enfant dans un cas tel que celui qui se présente, où elle aurait besoin de protection.

— Il le comprit lui-même, mais trop tard. Déjà malade, sentant son mal s'aggraver chaque jour, il fit quelques démarches pour découvrir ce qu'était devenu ce même Ludwig Dornthal, dont

nous venons de parler, et qui avait été le frère favori et toujours affectueux de Marguerite. Mais il ne put rien apprendre. Ludwig Dornthal s'était marié, et il avait quitté depuis longtemps Leipzig pour aller s'établir dans une autre partie de l'Allemagne, on ne put lui dire laquelle, et cette infructueuse tentative ne fut pas un des moindres tourments de ses derniers jours. Il se reprochait, et non à tort, l'abandon effrayant où sa fille allait rester. Le pauvre malheureux expia durement l'acte violent et irréfléchi qui l'avait porté à rompre avec ceux dont il aurait mieux fait d'implorer le pardon, ou tout au moins de l'accepter. Mais c'était là son caractère : affectueux, enthousiaste, séduisant, je pense, lorsqu'il était jeune, mais faible, violent et irréfléchi. Il n'était né ni pour être heureux ni pour faire le bonheur de personne, et sa fille eût été à plaindre, s'il eût vécu, presque autant qu'elle l'est aujourd'hui.

— Pauvre enfant! dit mademoiselle Joséphine en levant ses petits yeux noirs, dont l'expression fit passer comme un rayon du ciel sur son visage pâle et ridé.

Puis après un silence, elle ajouta :

— " A la brebis tondue Dieu mesure le vent! " Vous verrez, mon frère, qu'il surviendra quelque bonne fortune, ou bien nous aurons quelque bonne inspiration.

— Eh bien, ma sœur, le plus tôt sera le mieux,car je n'en ai aucune. J'admire en vérité votre confiance.

— J'ai confiance en Dieu, dit simplement mademoiselle Joséphine.

— Parbleu ! et moi aussi, dit le docteur... Certes, je crois en sa bonté, j'espère en sa miséricorde ; mais, dans ce cas-ci...

— Vous aimeriez mieux que la chose fût entre vos mains ?

— Voyons, voyons, Joséphine, pour aujourd'hui allons au plus pressé. Il est huit heures, il faut absolument aller chercher cette pauvre enfant. Elle est plus seule que jamais aujourd'hui, car la sœur garde-malade qui était demeurée près d'elle pendant ces derniers jours l'a quittée ce matin. Elle ne peut pas, après ce triste jour, passer cette première nuit là-haut toute seule.

— Je le pense comme vous, dit mademoiselle Joséphine.

— Voilà quinze jours, poursuivit le docteur, qu'elle n'a quitté cette petite chambre au quatrième, si ce n'est ce matin pour suivre le convoi de son père ; et depuis qu'elle est rentré, savez-vous à quoi elle a passé son temps ? Tenez, regardez.

Mademoiselle Joséphine prit le papier que lui présentait son frère et elle le parcourut. C'était la liste des dettes du pauvre artiste.

— Le tout se monte à 500 francs que voici. Elle m'a demandé de payer ces comptes et de lui en obtenir des reçus.

— Je vois que, selon son calcul, le quart de cette somme est destiné au médecin qui a soigné son père, dit mademoiselle Joséphine lentement.

— Lequel, en pareil cas, n'accepte pas, c'est entendu.

— C'est entendu, répéta mademoiselle Joséphine. Sur cette somme il y a donc 125 francs à lui rendre.

— Oui, ma sœur, et ce sera toute sa fortune.

— A l'heure où nous parlons, il ne lui reste donc absolument rien ?

— Rien.

L'entretien du frère et de la sœur en était là, lorsqu'ils entendirent frapper un léger coup à la porte, et presque aussitôt celle dont ils parlaient parut devant eux.

La jeune fille s'arrêta, s'appuyant contre le mur. Le docteur s'élança.

— La pauvre petite s'écria-t-il. Pendant que nous bavardons, la voilà qui s'évanouit de fatigue et de faiblesse.

Elle était en effet tombée sur une chaise placée près du mur, et semblait défaillante.

En un clin d'œil, mademoiselle Joséphine avait soulevé sa tête renversée et baigné d'eau froide son front pâle et ses joues froides et décolorées. Tous les mouvements de la vieille sœur du docteur étaient devenus prompts et sûrs. Un signe de son frère la fit disparaître un instant. Elle revint presque sur-le-champ, tenant à la main une fiole et un verre d'eau.

— C'est cela, dit le docteur.

Il versa quelques gouttes dans le verre et l'approcha des lèvres de la jeune fille. Elle avala deux ou trois gorgées et sembla se ranimer.

— Pardon, dit-elle en soulevant la tête et s'efforçant de se lever, pardon, monsieur, pardon, mademoiselle, je ne me croyais pas si faible, et ce n'est pas pour vous importuner ainsi que j'étais venue vous trouver.

— Ne parlez pas en ce moment, buvez ce que je vous donne.

Fleurange porta encore un fois le verre à ses lèvres, mais elle le rendit au docteur sans avoir bu.

— Je ne le puis, dit-elle, la tête me tourne ; je ne sais pas ce que j'ai... peut-être est-ce une surprise que je viens d'avoir. Tenez, monsieur, lisez. C'est pour vous montrer cette lettre que j'étais descendue.

Le docteur prit la lettre ; mais avant de la lire, il ramena Fleurange près du feu, tandis que l'active Joséphine devinait les

injonctions de son frère et plaçait déjà sur la table une écuelle remplie de soupe, du pain et du vin.

Fleurange prit la main de mademoiselle Joséphine entre les siennes :

— Merci, dit-elle à voix basse... Oui, je crois que c'était cela, je suis pourtant forte d'ordinaire, mais... mais...

— Je gage que vous n'avez pas mangé depuis hier ?

— Non, et j'ai faim.

Le docteur essuya vivement ses lunettes et rouvrit avec bruit sa tabatière, tandis que la jeune fille faisait à la hâte le léger repas qui ramenait sur son visage un coloris vif et inaccoutumé. Ce visage était d'ordinaire très-pâle. De grands yeux calmes et doux, plutôt gris que bleus, ombragés de cils noirs comme ses cheveux, lui donnaient une expression singulière et frappante. Toutefois, en dépit de cette singularité, en dépit de sa paleur, de la finesse délicate de ses traits et de la souplesse d'une taille qui se pliait comme un jonc à chaque mouvement, s'il avait fallu caractériser en deux mots l'impression générale produite par l'aspect de Fleurange d'Yves, on aurait dit ce-ci : Simplicité et force. — Sans doute le docteur Leblanc avait eu raison de penser que cette jeunesse, cette beauté et ce dénûment ne pouvaient se passer de protection ; mais il suffisait pourtant de la regarder pour comprendre que, mieux que personne, elle saurait se protéger elle-même.

Le docteur tenait toujours à la main la lettre qu'elle lui avait donnée ; il l'ouvrit alors.

Elle était datée de Francfort.

" Ma chère nièce,

" C'est hier seulement, et par le hasard le plus imprévu, que nous avons enfin appris la situation de votre père et le lieu qu'il habite. Aucun de nous ne l'a revu depuis son mariage avec ma pauvre sœur Marguerite, il y a de cela vingt ans. Vous savez qu'à cette époque-là, il y avait dans notre pays une haine terrible contre la France, et jamais mon père ne voulut consentir à accepter un Français pour gendre. Alors ma pauvre sœur (que Dieu le lui pardonne !) quitta le toit paternel pour épouser celui qu'elle avait choisi. Mon père fut bien malheureux, bien courroucé, et d'abord implacable ; cependant avant sa mort, il lui avait pardonné, mais elle ne put le savoir. Depuis lors, nous avons perdu toute trace de votre père ; nous sûmes seulement qu'il avait quitté Pise avec son enfant, et depuis longtemps, nous avions renoncé à l'espérance de le revoir ou de jamais conaître la fille de ma pauvre sœur, lorsque hier un étranger qui traversait notre ville, me fit voir par hasard

un tableau qu'il venait d'acheter à Paris, et qui était, me dit-il, l'ouvrage d'un peintre mourant. Ce tableau représentait Cordélia à genoux près de son père, et le nom de Gérard d'Yves était inscrit sur cette toile. L'adresse du peintre nous fut donnée par celui qui était l'acquéreur du tableau, et je me hâte d'en profiter pour vous dire, ma chère enfant, que les parents de votre mère n'ont pas oublié les liens qui les unissent à vous. Si jamais vous avez besoin d'un abri, vous le trouverez sous notre toit. Ma femme et mes enfants aiment déjà la fille de ma pauvre Marguerite ; ils pensent à elle depuis leur enfance, comme à une sœur absente dont ils attendent le retour. Si Dieu rend la santé à votre père, ramenez-le parmi nous. S'il en dispose autrement, venez vous-même, ma chère enfant. L'étranger qui nous a remis sur vos traces nous a dit que la fille du peintre avait servi de modèle à son père pour peindre sa Cordélia. Si la ressemblance est exacte, elle n'est pas faite pour nous ôter l'envie de vous voir. Venez donc bientôt, ma chère nièce ; en tous cas, répondez promptement à cette lettre, et recevez l'asurance des sentiments affectueux de votre oncle.

" LUDWIG DORNTHAL."

— Joséphine ! Joséphine ! s'écria le docteur... Tenez, ma sœur, lisez ; mais auparavant embrassez-moi. Oui, vous aviez raison ; votre confiance valait mieux que ma sagesse ! Oui, oui, *à la brebis tondue Dieu mesure le vent.* Pauvre petite, embrassez-moi aussi !

Fleurange se leva :

— Oh ! bien volontiers, dit-elle.

Et elle se jeta en sanglotant dans les bras du docteur. La fatigue, la douleur, l'émotion causée par l'offre imprévue et inespérée d'un refuge à l'heure de son abandon le plus extrême, tout s'était réuni pour agiter son âme, ébranler ses nerfs et épuiser ses forces. Elle avait le cœur gros de larmes qu'il lui fallait répandre ; et, sans qu'elle pût les arrêter, s'échappaient maintenant de ses yeux, inondant son visage et tombant comme la pluie sur ses mains jointes et glacées, tandis qu'un mouvement convulsif soulevait sa poitrine et que de ses lèvres tremblantes s'échappaient de faibles cris.

Le docteur la laissa longtemps pleurer en silence, n'ajoutant pas une parole qui pût accroître son attendrissement, n'en disant aucune non plus pour le réprimer. Enfin ce paroxysme se calma, et Fleurange se leva confuse.

— Encore une fois, pardonnez-moi, dit-elle, je vous afflige, au lieu de vous remercier comme je le devais ; ce n'est pas ma faute,

mais je crois pouvoir dire que cela ne m'arrivera plus ; ordinairement je ne pleure pas.

Elle dit ces mots d'une voix raffermie, essuyant ses yeux et relevant des deux mains ses cheveux, qu'elle rejeta en arrière, comme pour rafraîchir son front, puis elle se leva.

—Où allez-vous, de grâce ? lui dit mademoiselle Joséphine, avec une sorte de brusque autorité.

— Mais, bulbutia Fleurange, je remonte, je...

— Vous prétendez peut-être aller passer la nuit toute seule dans le cabinet voisin de la chambre de... de la chambre...?

Elle s'arrêta ; Fleurange pâlit et ses lèvres redevinrent tremblantes :

— Que puis-je faire ? dit-elle. C'est triste, c'est douloureux, je le sais bien, mais il le faut ; au reste, je n'ai pas peur, je me sens sous votre toit.

— Eh bien, pour le moment, vous allez de plus rester sous notre clef, dit la bonne Joséphine. Et, s'emparant de Fleurange, elle l'emmena dans une chambrette contiguë à la sienne, où un petit lit, entouré de rideaux blancs, était préparé pour la jeune fille. Cette petite chambre, tapissée d'un papier bleu et éclairée par un bon feu, avait l'aspect le plus réjouissant.

— Voici, ma petite, votre chambre et votre lit, dit-elle. Bien, bien, pas de remercîments, surtout pas d'attendrissement ! Couchez-vous à l'instant, sans vous donner le temps de penser, encore bien moins celui de dire un mot. Vous croyez que vous ne dormirez pas, mais vous vous trompez... Vous voilà à genoux ! à la bonne heure ! cela, je le veux bien, mais que ce soit une très-courte prière... C'est bien, tenez-vous tranquille, pendant que je relève vos grands cheveux... Et maintenant, votre tête est-elle bien sur cet oreiller ? Oui ? allons, tant mieux ! Que Dieu et ses bons anges veillent sur vous ! Laissez-moi embrasser votre front. Bonsoir !

Mademoiselle Joséphine baissa les rideaux du lit, et elle quitta doucement la chambre, tandis que la pauvre orpheline perdait en effet tout souvenir des peines et des joies de la journée dans un profond et bienfaisant sommeil.

La chambre où mademoiselle Joséphine venait de l'introduire appartenait de droit à une nièce du docteur, pensionnaire dans un des couvents de Paris, qui venait l'occuper à l'époque des vacances. Mais cette chambre était loin d'être habituellement vacante pendant le reste de l'année. Mademoiselle Leblanc était un de ces êtres voués à la recherche et au soulagement du malheur. En ce cas, qui cherche, trouve, et trouve sans peine ; aussi était-il rare que

plus d'une semaine s'écoulât sans amener une bonne raison d'ouvrir la chambre bleue, pour y donner un abri de quelques jours, soit à une pauvre fille sans travail et sans refuge, soit à un petit enfant abandonné, soit à une convalescente, trop faible encore pour se remettre à l'ouvrage. Le docteur trouvait tout cela bon. Il aurait voulu pouvoir ajouter à sa demeure une véritable succursale, à l'usage de ses malades pauvres, et s'il n'était pas encore assez riche pour cela, bien que ses soins fussent payés ce que coûtent et valent le talent et la célébrité, c'était en partie parce qu'il donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre, avec une profusion qui n'était pas toujours conforme à la prudence. Lorsqu'il s'agissait de donner, le frère et la sœur ne comptaient pas plus l'un que l'autre. Ils avaient inventé un proverbe digne de l'Évangile et ils s'en servaient pour répondre aux remontrances de leurs amis. " Qui fait l'aumône s'enrichit," disaient-ils, et ils continuaient à poursuivre la fortune par cette voie, en se livrant tous deux à de nobles excès de charité. La fortune, par le fait, ne leur avait pas fait défaut, et jamais encore ne s'étaient accomplies les sinistres prophéties de ceux qui ont pour devise un tout autre proverbe sur la charité, un peu trop connu et trop souvent mis en action par le monde. Le docteur Leblanc et sa sœur ignoraient, il est vrai, le luxe des quartiers élégants et des beaux équipages. Ils habitaient encore, dans une rue du quartier latin, la demeure où ils étaient nés ; une vieille servante aidait seule leur cuisinière, et mademoiselle Joséphine continuait à maintenir de ses mains l'ordre et la propreté autour d'elle. Mais, en toute occasion, ils étaient magnifiques à leur manière, et les artistes encouragés, les écoliers défrayés, les malades gratuitement soignés et généreusement secourus, ajoutaient à la renommée du grand médecin et jetaient sur son nom un éclat qu'il n'avait point cherché. Simple et savant, guérissant les corps et respectant les âmes, il aimait son art comme une mission reçue d'en haut, et l'exerçait comme un ministère sacré, avec respect et avec amour.

II

Lorsque Fleurange ouvrit les yeux le lendemain matin, il était tard, car il faisait grand jour et on était au mois de décembre. Il fallait aussi que son sommeil eût été bien profond, car elle n'avait pas entendu allumer le feu qui flambait déjà dans la cheminée. Ce sommeil, en effet, avait été celui qui, dans la jeunesse, succède aux longues fatigues ou aux efforts longtemps soutenus pour sup-

porter en silence l'inquiétude et la douleur. L'accès de larmes de la veille, le long repos de la nuit, avaient apporté le double soulagement qu'appelaient les forces épuisées de la jeune fille, et sa première sensation fut celle d'un doux bien-être.

Mais bientôt tous ses souvenirs devinrent plus distincts, et l'angoisse du premier réveil qui suit l'accomplissement d'un grand malheur lui étreignit le cœur.

Elle avait, il est vrai, peu connu son père ; le couvent où elle avait été élevée n'était pas même dans la ville qu'il habitait, et elle ne l'avait vu que rarement pendant son enfance ; mais les jours où il apparaissait au couvent étaient pour l'un et pour l'autre des jours de fête. Il était même difficile de comprendre qu'un père si heureux de voir son enfant eût pu volontairement la laisser grandir loin de lui. Mais l'époque de leur réunion vint enfin, et, pendant quelques semaines, le père et la fille parcoururent ensemble l'Italie. En dévoilant toutes ces merveilles à un esprit naturellement capable de les comprendre, l'artiste sentit se raviver l'enthousiasme de sa jeunesse. Mais c'était une flamme qui ne se ranimait que pour s'éteindre. Bientôt survint l'envahissement de la maladie, le triste retour à Paris, les fluctuations d'un mal qui affaiblissait l'âme en même temps que le corps et qui séparait l'enfant de son père, tandis qu'il vivait encore et qu'elle était nuit et jour à son chevet. Ce regard, qui ne répondait plus au sien, ces paroles murmurées près de lui sans pouvoir se faire comprendre, c'était déjà l'avoir perdu avant la séparation de mort, qui vint bientôt.

" O père ! père à peine connu et si vite perdu !" tel était le cri de Fleurange, et peut-être un reproche involontaire mêlait-il son accent à celui de la douleur. Elle ne devinait pas que c'était un instinct paternel et sublime qui avait guidé le pauvre artiste lorsqu'il s'était séparé de son enfant. Il voulait qu'elle fût forte ; il voulait qu'elle fût pure ; il voulait qu'elle fût pieuse ; il voulait que sa belle et rare intelligence ne se développât que lorsque l'ordre, un ordre immuable et divin, aurait été établi dans son âme ; il voulait enfin qu'elle fût tout ce qu'il n'avait pas été lui-même, et Dieu bénit ce désir.

Dans un beau site, voisin de Pérouse, il rencontra à la tête d'une simple école de charité une de ces femmes que le monde lui-même saurait honorer et vénérer si elles lui étaient révélées. Par le *monde*, j'entends la masse des gens railleurs et légers, hostiles à tous les sentiments qu'ils ne partagent pas, et, plus qu'à tout autre, au sentiment religieux. Ce monde-là, cependant, est, en somme, plutôt soupçonneux qu'injuste, et incrédule plutôt que menteur;

s'il voit l'apparence du mal, il en suppose sur-le-champ la réalité; s'il voit l'apparence du bien, il s'imagine promptement que cette apparence est trompeuse; mais, lorsque la vertu se montre évidente, irrécusable dans sa simplicité et sa vérité et parvient à se faire regarder telle qu'elle est, le monde, même ce monde-là, d'ordinaire s'incline. La chose est rare, il est vrai, plus qu'elle ne devrait l'être, parce que les âmes parfaites cherchent, non pas à se produire, mais à se cacher, et que le monde dont je parle cherche, non pas à les découvrir, mais à les nier.

La mère Madeleine était une de ces grandes âmes cachées. Personne ne parla jamais d'elle, ni de son petit monastère, destiné à l'éducation d'enfants pauvres, mais où étaient admises en petit nombre quelques jeunes filles d'une classe plus élevée.

Comme tant d'autres monastères en Italie, celui-ci était dans une situation poétique et charmante; il n'était point cependant de ceux que l'on aperçoit de loin sur les hautes cimes dominant l'un de ces aspects qui ravissent le regard et transportent l'âme; de ces aspects qui suggèrent aux plus indifférents le désir de s'agenouiller, et qui ont inspiré aux chrétiens la pensée d'y fixer la prière dans de permanents sanctuaires.

Le couvent de Santa Maria al Prato était situé, au contraire, dans une vallée profonde et entouré d'un paysage semblable à ceux où le Pérugin et Raphaël ont placé leurs figures divines ou leurs scènes sacrées. Au loin, des montagnes, dont le contour, nettement arrêté, décrit à l'horizon des lignes harmonieuses et douces un ruisseau serpentant à travers des bois d'oliviers et côtoyant de loin en loin de rustiques habitations, où se révèle la main d'un peuple instinctivement inspiré pour les arts; la verdure sombre de quelques pins et de quelques cyprès se détachant çà et là sur l'azur matinal du ciel ou le soir sur ses teintes pourprées: tel est le caractère de ce genre de paysage, dont la beauté apaise et repose, comme celle des sommets sublimes transporte et exalte, et qui semble fait pour la méditation et le travail, comme les autres pour la contemplation et l'extase.

Ce fut dans cette retraite que la Providence conduisit le père de Fleurange, guidé peut-être par l'inspiration protectrice qu'il est doux d'attribuer aux mères ravies à leurs enfants. Ce fut entre les mains de la mère Madeleine qu'il la laissa lorsqu'elle eut cinq ans, et jusqu'au jour où elle en eut dix-huit, il ne la revit que deux fois par an; mais d'année en année, il se sentait plus certain d'avoir atteint pour elle le but qu'il se proposait. Fleurange n'avait cependant aucune preuve à lui donner de ses progrès, sous la forme de prix obtenus ou de couronnes recueillies. Les solennités

où ces trophées se distribuent étaient inconnues à Santa Maria al Prato, ainsi que ces examens en raison desquels la mémoire se remplit pour un jour, de faits qui souvent n'y demeurent que ce jour-là. En réalité, on avait cherché à lui donner une instruction variée, mais on lui avait enseigné à savoir apprendre, on lui avait donné le goût de l'étude, du travail et du silence.

Elle était naturellement vraie et courageuse ; elle devint de plus, adroite et active. La mère Madeleine semblait avoir pressenti que cette jeunesse, si abritée à son début, serait un jour plus exposée qu'une autre au rude souffle de la vie. Sans doute elle ne prévoyait pas que Fleurange dût sitôt demeurer seule, mais ce qu'elle avait pénétré du caractère de son père, ce qu'elle savait de son histoire, lui avait fait comprendre qu'une sagesse, et, en quelque sorte, une expérience prématurée, devait servir de sauvegarde à sa fille. Ce qui eût été vrai si son père eût vécu, ne l'était pas moins maintenant que sa mort la laissait uniquement livrée à elle-même.

Fleurange résista à la tentation de rester dans son lit, absorbée dans ses tristes pensées. Elle se leva à la hâte, et elle était prête lorsque mademoiselle Joséphine entra dans sa chambre pour la troisième fois. Un sourire anima les traits de la vieille fille, lorsqu'elle reconnut l'effet d'une bonne nuit sur le visage de sa protégée. Celle-ci, émue et reconnaissante, et conservant encore les habitudes italiennes de son enfance, s'inclina pour baiser la main de sa bienfaitrice.

— Laissez donc ma vieille main, dit mademoiselle Joséphine, et embrassez-moi, s'il vous plait ; maintenant ne faisons pas attendre mon frère. Voilà neuf heures, c'est l'heure de notre déjeuner, qui ne varie jamais.

Fleurange suivit son hôtesse dans la salle à manger, voisine de salon. L'ameublement de ces deux pièces n'avait pas été renouvelé depuis plus de cinquante ans ; rien néanmoins n'y semblait délabré, grâce à l'exquise propreté qui régnait partout.

Le docteur était déjà à table. Mademoiselle Joséphine se mit en face de lui, plaçant Fleurange entre eux deux.

— Vous voilà rétablie, dit le docteur, en tendant la main à la jeune fille ; j'en suis bien aise ; mais, de peur de rechute, vous allez rester sous mes yeux pendant quelques jours encore ; je vous en préviens, tout cela est arrangé, et d'ici à votre départ vous ne remonterez plus à votre quatrième étage.

— Monsieur, que puis-je vous dire ?... vous êtes si bons tous deux, et je vous aime tant, que j'accepte l'aumône de votre main, sans honte, et presque sans peine.

— Je vous défends de vous servir de ce vilain mot-là, dit mademoiselle Joséphine.

— C'est pourtant bien l'aumône, dit Fleurange d'une voix triste et ferme, puisque je n'ai plus rien, et qu'aujourd'hui, pour acheter un morceau de pain, il m'aurait fallu tendre la main.

— Allons ! allons ! vous n'en étiez pas là encore, Dieu merci. Mais laissons cela, et parlons de choses plus importantes. Il vous faut répondre sans délai à votre oncle.

— Oui, je le pense bien, dit Fleurange. Et après un silence, elle ajouta : — Je vais lui demander la faveur de me recevoir pour un mois.

— Mais, d'après sa lettre, il me semble disposé à vous offrir une hospitalité bien plus complète que celle-là.

— Peut-être ; mais je ne veux l'accepter que jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de vivre sans lui être à charge.

— Quelle intention avez-vous donc ?

— Je ne sais pas, dit Fleurange ; mais il y a bien des moyens de gagner sa vie, n'est-ce pas ? Eh bien ! je tâcherai d'en trouver un qui ne soit pas au-dessus de mes forces.

Le docteur la regarda, puis il dit :

— Il y a bien des choses qui sont à la portée de vos forces, et qui cependant vous seraient impossibles.

— Pourquoi ? dit Fleurange.

— Impossibles pour vous, à votre âge, et telle que vous êtes.

— Pourquoi ? répéta Fleurange.

— Je vous l'expliquerai quand vous m'aurez dit ce que vous comptez faire.

— Allons donc, dit mademoiselle Joséphine avec impatience, il n'y a pas tant de façons à faire pour lui dire que, lorsqu'on est jeune et jolie, il faut prendre garde à ce qu'on fait. Si elle ne sait pas encore cela, cette petite, le plus vite on l'en préviendra, le mieux cela vaudra.

— Jeune et jolie, répéta tranquillement Fleurange, sans que le plus léger embarras fît rougir son visage : oui, je sais bien que cela va me gêner beaucoup, dans ma position ; il vaudrait bien mieux être laide et avoir dix ans de plus, j'avais déjà pensé à cela. C'est bien malheureux, mais que faire ?

Le docteur sourit ; jamais il n'avait entendu de femme admettre sa propre beauté avec aussi peu de vanité. La simplicité de Fleurange, la candeur enfantine de ses grands yeux, dont l'expression était cependant grave et réfléchie, le frappèrent, et il sentit croître

l'intérêt qui, jusqu'à ce moment, s'était plutôt adressé à la position délaissée de la jeune fille qu'à elle-même.

Il reprit en souriant :

— Quant à ce malheur-là, il faut vous y résigner, pour au moins vingt ans encore.

Mais voyant que Fleurange ne souriait point en retour et devenait au contraire de plus en plus sérieuse :

— Du reste, rassurez-vous, dit-il, si jamais vous en venez là, nous trouverons moyen de surmonter cette difficulté.

Le visage de Fleurange s'épanouit.

— Oh ! merci, monsieur ; je me sens tant de courage, si vous saviez ? Et puis, ajouta-t-elle, je vous assure qu'il y a beaucoup de choses que je sais faire.

— Voyons un peu, dit le docteur.

— D'abord, pour instruire les enfants, je crois que j'ai de l'aptitude ; je les aime, ils m'aiment aussi et m'obéissent très-volontiers.

— Ensuite ?

— Je sais l'italien et l'allemand (car j'ai tenu à bien parler la langue de ma mère) ; mon père trouvait aussi que je lisais bien tout haut. Il avait beaucoup entendu lire et déclamer, et il disait que ma voix et mon accent lui plaisaient plus qu'aucun autre. Sa tendresse l'aveuglait peut-être, mais peut-être aussi avait-il raison et je pourrais essayer.

— Hum !... dit le docteur, il y a beaucoup à dire pour et contre ce talent-là.

— Enfin, monsieur, je puis travailler de toutes les manières, je sais bien coudre, je sais laver, repasser, balayer ; je pourrais même bien faire un peu de cuisine.

Le docteur regarda encore une fois le noble visage de la jeune fille, tandis qu'elle énumérait ainsi avec complaisance les humbles et rudes travaux dont elle se croyait capable. Il était évident qu'elle était sincère ; tout ce qu'elle venait de dire, on ne pouvait douter qu'elle ne pût et ne voulût le faire. Il se sentit ému et garda le silence.

Mais mademoiselle Joséphine s'écria avec enthousiasme :

— Voilà ce que j'appelle une éducation ! Qui donc, ma chère enfant, vous a appris tant de choses raisonnables et utiles ?

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Fleurange :

— C'est ma chère mère Madeleine, dit-elle.

Cette réponse provoqua de nouvelles questions, auxquelles Fleurange répondit en racontant en détail comment s'était passée son enfance.

La satisfaction du docteur croissait à chaque mot de ce récit, qui battait cependant en brèche deux de ses préjugés.

Sans avoir l'antipathie des jolies figures, elles lui inspiraient une sorte de méfiance, ou tout au moins d'inquiétude, que sa longue expérience avait sans doute fort souvent vérifiée. Mais en regardant cette jeune fille, si hardie et si modeste, si forte et si délicate, et qui semblait prête à lutter si courageusement contre les difficultés de la vie, comment lui en vouloir d'être belle ? comment, en un sens, ne pas l'oublier ?

Ensuite le docteur vu l'ensemble de ses croyances, avait une singulière et, une inconséquente prévention contre les couvents. Il semblait s'être réservé ce point de contact avec les gens qu'il combattait habituellement sur tous les autres. Et voilà qu'une éducation qui se trouvait conforme, non-seulement à toutes ses idées, mais à toutes ses manies, était une éducation de couvent ; il lui fallait, sur ce sujet, comme sur d'autres, modifier un peu ses opinions, et il s'y résigna de bonne grâce.

On en revint ensuite à la lettre de Francfort. Le frère et la sœur commençaient déjà à penser avec regret au départ de leur jeune protégée, mais néanmoins ils sentaient qu'il était de son intérêt de ne point tarder à la rapprocher de cette famille qui se souvenait d'elle à une heure si opportune.

Sur l'avis de mademoiselle Joséphine, Fleurange se mit donc sur-le-champ à l'œuvre. Sa lettre, courte et simple, fut bientôt écrite : elle l'apporta à mademoiselle Joséphine.

Celle-ci en commença la lecture d'un air satisfait, mais arrivée à la signature, son front se rembrunit tout d'un coup :

— Qu'y a-t-il ? dit Fleurange ; j'ai fait quelque faute ou quelque bévue ?

— Non, en aucune façon ; la lettre est bien, elle ne saurait être mieux, mais... mais...

— Quoi donc ? parlez-moi franchement, je vous en conjure.

— Eh bien, c'est... en vérité je n'ose vous le dire...

— De grâce, dit Fleurange, dites-moi ce qui vous a déplu ; il n'y a rien dans cette lettre que je ne sois prête à changer selon vos conseils.

— C'est que... vous ne pouvez pas changer cela.

— Mais qu'est-ce donc ? chère mademoiselle ; vous m'effrayez vraiment, dit Fleurange en insistant d'un air inquiet.

— Vous ne pouvez pas changer votre nom de baptême, dit enfin la vieille fille.

— Mon nom de baptême ? dit Fleurange avec surprise : c'est mon nom qui vous déplaît à ce point ? j'en suis fâchée, ma mère Made-

leine l'aimait tant ! Elle disait qu'il signifiait : *Fleur des anges*, le plus beau des anges, l'ange Gabriel, qu'elle regardait comme mon patron. Elle m'appellait même indifféremment Fleurange ou Gabrielle.

— Gabrielle ! s'écria vivement mademoiselle Joséphine, Gabrielle ! à la bonne heure, voilà un nom que tout le monde comprend ! Comment ! c'est là, selon votre mère Madeleine, ce que veut dire Fleurange ? mais alors, je vous en supplie, je vous en conjure, reprenez celui-là et abandonnez l'autre !...

Le docteur était depuis quelques instants occupé à relire la lettre du professeur Dornthal, demeuré entre ses mains depuis la veille, il leva maintenant les yeux et redevint attentif à la conversation. Tandis que Fleurange hésitait encore à répondre à la singulière demande de mademoiselle Joséphine, il dit :

— Je ne comprends pas l'instance de ma sœur à ce sujet, et, quant à mon sentiment personnel, il est tout contraire au sien. Mais il se pourrait bien, au fait, que le plus simple de ces deux noms fût plus conforme que l'autre au goût de la bonne famille allemande qui vous attend, et peut-être Gabrielle serait elle mieux reçue que Fleurange. D'ailleurs, continua-t-il en souriant, vos petits-cousins d'outre-Rhin prononceraient sans doute ce nom d'une façon qui en diminuerait le charme, et qui ôterait tout espèce de sens, à la pieuse et poétique interprétation que vous venez de lui donner.

— Cela se pourrait, dit Fleurange, en souriant à son tour. En tout cas je ferai là-dessus ce que vous me conseillerez.

— Nous y réfléchirons dit le docteur ; puis parcourant encore une fois la lettre du professeur :

— Savez vous, dit-il, quel est le nom de cet étranger qui, en achetant le dernier tableau de votre père, vous a rendu, sans le savoir, un si grand service ?

— Non, je l'ignore. Ce tableau fut vendu, ainsi que tous les autres, lorsqu'au début de sa fatale rechute, mon père vit diminuer ses ressources et qu'en même temps, il perdit l'espoir de pouvoir les renouveler. Mon pauvre père ! poursuivit-elle d'une voix attendrie, il était déjà très-malade le jour où, pour achever ce tableau, il me fit poser...

Fleurange s'arrêta tout d'un coup et rougit. Le regard du docteur sembla l'interroger. Elle poursuivit alors simplement, mais non sans trouble .

— L'acquéreur du tableau fut peut-être un étranger qui vint

visiter l'atelier ce jour-là. Du moins, je l'avoue, c'est une idée qui m'est déja venue plusieurs fois.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'il s'extasia devant cette Cordélia et demanda la permission de revenir la voir lorsqu'elle serait achevée. Mais mon père, après ce jour, ne put plus y donner un seul coup de pinceau, et le tableau fut vendu, tel qu'il était, avec tous les autres.

— Cet amateur était-il Allemand ?

— Je l'ignore ; il parlait très-bien français, mais avec un léger accent, je ne sais lequel.

— Était-ce un grand seigneur ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais vu de grand seigneur.

— Mais enfin, quel air avait il, ce visiteur que Dieu bénisse ? dit mademoiselle Joséphine.

— L'air noble et fier, une physionomie remarquable, une voix grave et sonore, répondit Fleurange. Cependant, malgré la reconnaissance que je lui dois peut-être, le souvenir de sa visite me trouble et m'attriste toujours.

— Pourquoi cela ? dit mademoiselle Joséphine.

— Parce qu'elle amena la dernière et fatale crise de la maladie de mon père, qui déjà, à cette époque, ne pouvait plus supporter la plus légère agitation. Je ne sais quelles paroles cet étranger murmura près de lui en me regardant, mais elles troublèrent fortement mon père, qui me dit d'un voix tremblante, de quitter l'atelier. D'ordinaire, il ne me permettait jamais d'y paraître à l'heure des visites. Le soir de ce jour, il me parla avec agitation de l'abandon où j'allais me trouver, et me fit plusieurs incohérentes recommandations, qui furent ses dernières paroles. Après cela, il ne recouvra jamais sa pleine connaissance.

— Pauvre père ! dit le docteur ; — mais il n'insista pas sur le sujet qui avait amené ce récit. La rougeur fugitive de Fleurange s'était évanouie ; elle était maintenant pâle et calme comme auparavant, sa plume à la main, prête à corriger sa lettre selon l'avis du docteur. Après une dernière délibération entre la jeune fille et ses vieux amis, il fut décidé que la lettre serait envoyée après avoir été signée : *Gabrielle d'Yves.*

Mme CRAVEN.

(*A continuer.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

—

La guerre des partis se fait en France toujours avec aigreur, toujours avec persistance, toujours avec acharnement. Le calme plat complet semble impossible en ce pays. Les événements se précipitent et roulent comme un tourbillon. M. Thiers dans son message à l'Assemblée Législative a dit : " Le pays, dans son ensemble, sauf quelques exceptions peu nombreuses, le pays est sage. Les partis seuls ne voudraient pas l'être. C'est d'eux, d'eux seuls qu'il y a quelque chose à craindre ; c'est d'eux seuls qu'il faut se garder, contre lesquels il faut vous armer de sang-froid, de courage, d'énergie ; c'est contre les partis, leurs passions même les plus honnêtes, qu'il faut vous raidir, et dans une situation où une longue suite de révolutions a laissé sur le sol tant de partis et de subdivisions de partis, vous élever au-dessus d'eux à une suprême justice, à une suprême modération, à une suprême fermeté."

Voilà pourquoi le Président de la Répuplique fait constamment appel à la conciliation. Pour arriver aux buts multiples qu'il a en vue, il est obligé de faire constamment des alliances provisoires avec tous les partis qui le renient et le rejettent tour-à-tour sur une mesure, ou lui accordent leur appui sur une autre mesure. C'est là une situation difficile pour lui et qui ne peut subsister longtemps. Il distribue ses ordres et ses concessions tantôt aux uns, tantôt aux autres ; et de ce pêle-mêle roulant d'administration

il s'en suivra un mécontentement général qui le fera nécessairement culbuter. "Obligé de marcher, dit M. Frédéric Gaillardet, au-dessus de tous les partis, comme un acrobate sur la corde raide, il s'est fait un balancier avec un ministère dont un bout est républicain, le centre Orléaniste et l'autre bout légitimiste Suivant les nécessités de sa marche, il fait pencher ce balancier tantôt à droite, tantôt à gauche, et espère pouvoir se maintenir toujours en équilibre."

M. Thiers a un moyen infaillible de faire emporter les mesures auxquelles il attache une grande importance et dont il ne veut pas démordre ; c'est de présenter sa résignation. Ainsi il a voulu charger d'un impôt les matières premières afin d'aider le pays à soutenir un crédit et des finances si fortement ébranlées par la rançon prussienne. Des débats violents ont eu lieu dans l'assemblée et dans la presse contre cet impôt, à la suite desquels il a offert sa démission de Président de la République. De là grand tumulte dans la Chambre et dans tout le pays. La France se retrouvait plongée dans une crise dont les conséquences pouvaient être terribles et funestes. On a tenu conseil, et finalement l'assemblée a pris le parti d'envoyer à M. Thiers une députation pour le prier de retirer sa résignation, accompagnant cette supplique d'une amende honorable ; car, disait cette députation, l'impôt n'avait été considéré que comme une question de finance et non comme une question politique, et le vote contre la proposition ministérielle n'impliquait nullement un manque de confiance dans le gouvernement.

Le brouillard politique s'est évaporé. L'orage a été conjuré. Mais qui peut dire combien de temps encore le calme durera. La France est plongée dans le transitoire. Le repos est si transitoire qu'il passe comme un éclair. Les opinions sont transitoires et changent de direction comme le vent. La République même et son Président sont transitoires ; car ils seront renversés par la première débâcle populaire.

A travers tout ce chaos un seul homme ne change ni d'opinions, ni de principes ; un seul drapeau n'est pas atteint par les éclaboussures de l'intrigue. Cet homme représente la légimité, ce drapeau représente les vieilles traditions monarchiques " Je n'abdiquerai jamais mon droit au trône de France, dit le Comte de Chambord dans un manifeste qu'il a publié récemment. Je n'abandonnerai jamais le principe monarchique que j'ai conservé intact pendant quarante ans, et qui est le dernier espoir de la grandeur et des libertés de la France. Le césarisme et l'anarchie menacent la France

parcequ'elle cherche son salut dans des questions de personnes et non de principes..... Le bonheur de la France est ma seule ambition, et je ne consentirai jamais à devenir un révolutionnaire là où je suis le roi légitime."

Il y a loin de ce langage au pathos échevelé des préconiseurs de la révolution.

* * *

La commission de Genève qui doit juger le différend Anglo Américain a à peine commencé à siéger que déjà des difficultés considérables s'élèvent au sujet de la véritable interprétation de certaines clauses du Traité de Washington. Pourtant cette Commission se compose d'hommes éminents par leur jugement et leurs connaissances en droit international : — Arbitres nommés par les Etats-Unis, Charles Francis Adam ; par la Grande-Bretagne, le Très Honorable Sir Alexander Cockburn Baronet ; par l'Italie, Son Excellence le Sénateur Comte Eclopis ; par la Suisse, M. Jacob Stampliz ; par le Brézil, le Baron d'Itajuba. — Agents pour les Etats-Unis, J. C. Bancroft Davis ; pour la Grande-Bretagne, le Très Honorable Lord Tenterden ; — Conseillers pour les Etats-Unis, Caleb Cushing, William M. Evarts, Morrison R. Waite ; pour la Grande-Bretagne, Sir Roundell Palmer ; — Solliciteur pour les Etats-Unis, Charles C. Beaman, Jr.

Avec un pareil Etat-Major de jurisconsultes et de diplomates on devait espérer que justice serait faite pleine et entière et non pas se lancer à grandes enjambées dans le domaine des présomptions, des doutes et des réticences.

Que de belles théories n'a-t-on pas élaboré sur ce système de réglement à l'amiable entre nations. Et voici que ces théories ont à peine heurté un obstacle qu'elle s'envolent en poussière. Que d'échaffaudages hardis n'a-t-on pas accumulés dans ce temple nouveau érigé au dieu de la paix ! Et voici que ces échaffaudages menacent de s'écrouler. Encore un mirage de plus qui fuit et s'éloigne à mesure qu'on en approche. Encore une illusion qui se dessine plus clairement à mesure qu'on cherche à analyser la réalité.

Il est intéressant d'étudier les combats à ripostes qui ressuscitent tous les jours de plus en plus vifs dans la presse anglaise comme dans la presse américaine. L'une refuse d'admettre le principe des dommages indirects, tels que ceux qui ont été causés au com-

merce et à la marine dans les Etats du Nord ; l'autre se drape majestueusement dans la justice de ses réclamations et veut que la Commission arbitrale juge en dehors de toute influence. L'une fait de la hâblerie à partie double pour influencer l'opinion publique en Europe et mettre les arbitres sur leurs gardes ; et l'autre cherche à donner un contre-coup à toutes les secousse. L'une menace de mettre en pièce le fameux Traité de Washington si le principe des dommages directs seulement n'est pas maintenu ; l'autre exprime formellement son *veto* et répudie toute ingérence.

Les choses en étant rendues à ce point, il n'y a qu'un pas à faire pour en venir aux menaces de guerre. Aussi elles pleuvent drû comme grêle, accompagnées toutefois de paroles aigres-douces et d'offres d'atermoiement. Ce qui n'empêche pas les deux pays de faire des aveux qui font le plus grand honneur à leur modestie. M. Disraëli résume ainsi la position de la Grande-Bretagne : Un gouvernement incapable d'agir, une armée à organiser, une flotte de guerre médiocrement appareillée, une question presqu'impossible à résoudre. De son côté, Frère Jonathan, faisant échange d'humilité, avoue que si la guerre avait lieu elle se ferait en grande partie sur mer, et les chances de succès seraient toutes contre lui. Sa flotte ne saurait entrer en ligne de comparaison avec celle d'Albion. Et puis l'œuvre de reconstruction est loin d'être solidement établie dans le Sud. Cette partie des Etats-Unis se soulèverait peut-être au premier cri de révolte, et les partisans de la sécession, encore ivres de haine et de vengeance se répandraient peut-être comme une avalanche sur le Nord.

Au reste, ces rumeurs et ces menaces de guerre ne peuvent être sérieuses pour le moment. La Haute Commission conjointe n'ira pas en travers de la ligne de conduite qui lui est tracée par la justice et l'équité.

Les américains n'attachent pourtant pas autant d'importance au principe des dommages indirects qu'ils le font voir. Les Américains sont les rois du *humbug*, chacun le sait ; et toutes ces difficultés ont toute l'apparence d'un jeu de *humbug* qui s'exécute *pro-formâ* pour satisfaire certains hâbleurs politiques.

*
* *

Le fanatisme religieux et politique dans la province d'Ontario n'est pas encore désemparé. Le baromètre des esprits y garde fixement le même degré. C'est un état permanent d'ébullition que les courants d'air les plus froids ne sembleraient pouvoir calmer.

Depuis l'exécution de Scott par ordre du gouvernement provisoire du Nord-Ouest, Ontario fait entendre constamment les cris de sa colère et de son indignation. En vain des âmes bienveillantes l'invitent à mettre fin à cet état anormal d'effervescence, Ontario conserve précieusement son indignation comme le soldat tient haut et ferme sur les champs de bataille le drapeau que la patrie lui a confié. En vain on l'invite à ne pas avancer d'avantage sur le terrain des idées fixes à outrance, Ontario roule de plus en plus dans son indignation comme les roues d'un véhicule dans un bourbier.

Le fait de cette indignation perpétuelle que rien ne peut enrayer et qui subsiste toujours malgré la fuite du temps, malgré les renversements de ministère, est un phénomène étrange que ne saurait expliquer aucnn docteur ès-nature humaine.

Et pourtant la réalité est là sous nos yeux, vivante, implacable, facile à saisir et à disséquer. Elle prend toutes les formes et toutes les couleurs. Dans le foyer, dans les clubs, dans la presse, dans l'enceinte législative elle se dresse comme un spectre sanglant.

Le gouvernement de cette Province a même jugé à propos de mettre à prix la tête des exécuteurs du Poor Scott en votant une récompense de $5,000 ; il a même jugé à propos de régenter Manitoba à ce sujet et de lui reprocher sa politique de conciliation.

Voici comment la Législature de Manitoba a accueilli cette impertinente démonstration.—" Résolu : Que cette Chambre ayant dans sa réponse au discours du Lieutenant-Gouverneur, à l'ouverture de la présente Session, exprimé son approbation cordiale de la politique suivie relativement aux troubles qui ont précédé notre union au Canada, regrette d'apprendre que la Législature d'une autre Province a passé une résolution critiquant et condamnant cette politique. Sous le gouvernement responsable octroyé à cette colonie, nous réclamons le droit d'administrer nos affaires à notre guise."

La leçon est tombée à bout portant. C'est Manitoba qui a souffert de l'insurrection et de ses conséquences, et c'est Ontario qui veut les venger. C'est Manitoba qui demande à règler pacifiquement ses difficultés, et c'est Ontario qui veut ressusciter des colères intempestives. C'est le Gouvernement Impérial qui consent à pardonner une aggression faite contre son autorité, et c'est une Législature subalterns qui veut juger là où une autorité supérieure ne le veut pas. Il y a certainement interversion des rôles, à moins qu'Ontario ne se proclame le tribunal suprême aux décisions duquel l'Angleterre et ses colonies doivent obéir.

Montréal, 17 février, 1872.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

S. L. Faillefer
13 Avril 1872

LA

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Troisième Livraison. — 25 Mars 1872.

SOMMAIRE

I.—HÉLIKA, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole. (Roman Canadien) suite.... **Dr. Chs. DeGUISE.**
II.—LES CANADIENS DE L'OUEST : PIERRE FALCON ..... **JOSEPH TASSÉ.**
III.—COMMERCE AVEC LES ANTILLES..... **J. M. LeMOINE.**
IV.—SOUVENIR DU CANADA..... **XAVIER MARMIER.**
V.—LOUIS JOLIET, (Suite et fin)..... **PIERRE MARGRY.**
VI.—FLEURANGE, (suite)..... **Mme. CRAVEN.**

Nous expédions avec le présent numéro, à nos abonnés en dehors de la ville, leur état de compte pour arrérages dus à la Revue Canadienne; si ces comptes ne sont pas réglés d'ici au 25 d'Avril, ils seront mis entre les mains de nos Avocats avec ordre de poursuivre immédiatement.

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.
Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" M. Kéroack, libraire..... St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" H. de Rouville..... Belœil.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, Joseph Tassé, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00,

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur*

NATRO-KALI OU EXTRAIT DE SAVON

DE

GOULDEN

supérieur à aucune autre composition en usage. Garantie de faire du savon sans chaux ou lessive et sans la moindre difficulté. Préparé seulement par l'inventeur J. GOULDEN, chimiste.

PASTILLES A VERS VEGETALES DE GOULDEN

Remède agréable, sûr et efficace d'après des centaines de certificats. Préparé seulement par J. GOULDEN, Droguiste

No. 175 RUE ST. LAURENT et 363, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

(*Suite.*)

CHAPITRE XXI

LA CAVERNE DES FÉES.

Ceux qui ont visité Ste. Anne de la Grande Anse n'ont pu s'empêcher de remarquer une montagne allongée de douze à quinze arpents qui se trouve à une petite distance du fleuve. Son dos s'arrondit mollement en se prolongeant; elle n'est pas très-élevée, mais assez pour que, du haut de son sommet, la vue domine le paysage magnifique qui l'environne.

Rien de plus agréable que de contempler son versant nord, boisé d'arbres variés et magnifiques. Des crêtes de rochers qui partent du haut et viennent jusqu'au bas vous représentent les côtes d'un immense cétacé dont la montagne a d'ailleurs l'apparence. L'une de ces crêtes présente vers le milieu un aspect plus âpre, plus hérissé. Elle a un pic qui domine les beaux arbres bordant les flancs de la montagne. Ce pic est aride et dénudé. Vers la partie ouest, il est coupé perpendiculairement. Il forme un contraste saisissant avec les autres bandes de rochers parallèles qui sont à demi cachés par une luxuriante végétation.

Depuis longtemps, les habitants de l'endroit m'assuraient qu'une caverne profonde, creusée dans ce pic, présentait dans son intérieur des dispositions tout à fait extraordinaires. Quelques uns mêmes affirmaient, mais ceux-là, je suppose, n'étaient pas des plus hardis, que souvent des bruits étranges s'y faisaient entendre.

Je décidai un jour d'aller en faire l'examen. Je pris avec moi un de ceux qui l'avait déjà visitée et qui lui prêtait dans son imagination le caractère le plus féérique.

On y parvenait en gravissant une pente très-abrupte. De grands arbres répandaient leur ombrage sur l'entrée spacieuse de la caverne. La chambre principale se trouvait éclairée par des fissures de la voute à travers desquelles filtrait une douce lumière.

Au centre, une énorme pierre carrée à surface unie semblait représenter une table. Cinq ou six pierres échappées de la voute, étaient disposées autour à la manière de tabourets. A deux pas plus loin une colonne de pierre, toute d'une pièce, s'élevait droite et perçait la voute. Elle avait la forme des cheminées de nos habitations de campagne.

Cette caverne était divisée en plusieurs compartiments. Deux dans le fond étaient éclairés par les rayons du soleil qui y pénétraient par des ouvertures naturelles. Cette lumière donnait la vie aux petites fleurs qui en tapissaient les parois. Quelques vignes sauvages grimpaient le long des rochers, montaient jusqu'aux interstices et s'échappaient au dehors comme pour aller demander plus de sève au soleil.

A gauche, se trouvait un alcôve éclairé seulement par l'entrée. Au fond de cet alcôve et à angle droit on voyait un antre obscur où il y avait un trou profond circulaire s'enfonçant tellement dans la montagne que j'essayai à le sonder avec une perche de dix-huit pieds sans aucun résultat. En approchant mon oreille de l'ouverture j'entendis comme le bruit d'une forte chute d'eau.

Quelques années plus tard lorsque je visitai la caverne, avec mon Adala à qui j'en avais parlé, l'intérieur en était complètement changé.

Des tremblements de terre avaient fait tomber une partie de la voute. Ce n'était plus qu'une ruine de ce que j'avais vu

Un jour il y eut grand émoi dans le village. Deux hommes, en longeant le sentier au pied de la montagne, y avaient aperçu des flammes et une fumée qui s'en échappaient. On avait même vu deux ou trois ombres sur le sommet du rocher et ce ne pouvaient être des hommes. La frayeur était à son comble.

Des voisins vinrent le soir veiller chez moi, suivant leur habi-

tude, et me racontèrent ce qui faisait le sujet de toutes les conversations.

Tous ceux qui fréquentaient ma maison étaient de braves gens doués d'un esprit sain et de la plus grande honnêteté, de plus d'un courage éprouvé.

Mais ce soir-là parmi eux se trouvait un autre homme qui, depuis trois à quatre jours, sous un prétexte ou sous un autre, venait me faire des visites fréquentes et fort assidues. Il habitait une cabane à quelque distance de chez moi. Elle était située sur la lisière immédiate des bois et aux pieds de ce qu'on appelait la Montagne Ronde.

Cette montagne est ainsi nommée parce qu'elle ressemble à un pain de sucre dont le sommet aurait été arrondi.

La renommée de cet individu était rien moins que recommandable. Les gens de l'endroit se disaient tout bas qu'il avait incendié plusieurs granges et qu'il ne vivait que de vols. A vrai dire sa figure ne prévenait pas en sa faveur. Il avait un front bas et fuyant, d'épais sourcils où se joignaient ensemble et semblaient tirer au cordeau. Ses yeux était louches, ternes et sournois. Ils s'illuminaient quelquefois et jetaient alors un éclat fauve. Son nez aquilin se recourbait sur une bouche dont les lèvres étaient tellement minces qu'on les eut dites coupées comme une incision faite dans une feuille de papier. Lorsqu'il parlait, on pouvait voir quelques dents rares mais aiguës comme celle d'un serpent. Les muscles de la mâchoire inférieure présentaient à son angle un gonflement tel qu'en possède le tigre et tous les animaux féroces

Ce soir là il était en belle humeur et nous amusait par le récit d'un événement qui s'était passé chez lui dans la journée : Un fou était entré dans sa maison, y avait fait toutes les perquisitions possibles sous prétexte de chercher une poule qu'il disait avoir été dérobée et qui devait s'y trouver. Il s'était, parait-il, livré à mille extravagances tout en cherchant cette fameuse poule. Les excentricités du pauvre insensé telles que le "*louche*," ainsi nommerai-je l'individu, les rapportait, faisaient tordre de rire mes voisins.

Il en était au beau milieu de sa narration, lorsque la porte s'ouvrit. Un mendiant entra. Il se dirigea d un pas délibéré vers la table, s'assit auprès, puis, tout en regardant l'assistance d'un air hébété, il demanda à manger en frappant du pied.

J'appelai la vieille indienne qui lui apporta de la nourriture. Il mangea avec avidité sans regarder personne. Lorsqu'il fut rassasié, il tira de sa poche une sale bouteille et alla en offrir un coup au louche, son plus proche voisin. Il y mit même beaucoup de persistance en le regardant fixement. Comme pour la forme seulement,

il vint à moi, la bouteille à la main, fit mine de me la présenter et se plaçant de manière que la lumière se refléta sur sa figure, tout en tournant le dos aux autres, et mit un doigt sur sa bouche et me fit un clin d'œil.

Je tressaillis malgré moi ; si je l'avais pu je lui aurais sauté au cou. C'était mon brave ami, mon fidèle Baptiste pour moi seulement, pour les autres c'était le fou dont le louche nous entretenait à son arrivée.

Désappointé et comme insulté de ce que personne ne voulait prendre part à ses libations, il retourna auprès de la table et avala le contenu de sa bouteille. Dix minutes après, il était étendu sur le plancher tout auprès du louche et ronflait profondément.

Par complaisance je lui mis un oreiller sous la tête. Il ouvrit son œil intelligent ; me fit un nouveau clin d'œil en même temps qu'un signe imperceptible aux autres, d'observer le louche.

La conversation de ce dernier continuait intarissable sur le compte du fou.

Je compris que Baptiste nous ménageait quelque surprise Effectivement pendant que le narrateur en était au plus beau de son récit, l'ivrogne, comme dans le milieu d'un rêve, d'une voix profondément avinée laissa échapper ces paroles : " j'ai vu l'ombre de ceux que j'ai tués, malheur ! "

A ces mots le louche s'arrêta et l'examina, mais le mendiant ronflait déjà. Sa narration continua avec moins d'entrain.

Néanmoins dix minutes après, de nouveaux souvenirs lui revenant, il recommença à parler et à rapporter encore des actions du fou lorsqu'un nom que celui-ci prononça attira mon attention : " Paulo est mort, c'était mon complice." A ce nom, le louche, je ne savais pourquoi, fit un soubresaut comme s'il eût été piqué par une vipère. Je le vis pâlir et frissonner imperceptiblement, mais se remettant bientôt, d'un air dégagé, il alla prendre la chandelle sur la table et, tout en s'excusant, il l'approcha du mendiant et le regarda longtemps.

Celui-ci dormait du plus profond sommeil, un peu d'écume même lui sortait de la bouche. " Je pensais, dit-il, en posant la lumière à sa place, que le malheureux était malade, j'avais cru l'entendre se plaindre. "

Je remarquai toutefois que dès ce moment, le louche devint taciturne. Bien que l'heure ne fut pas très avancée, il nous souhaita le bonsoir et partit. Peu d'instants après son départ, le mendiant se leva et se traînant après les meubles, le jarret pliant, d'un pas titubant ; il se dirigea vers la porte que je fus obligé de lui ouvrir tant il n'y voyait rien. A peine était-il dehors qu'on entendit le cri

du merle siffleur. Bientôt après, le fou rentra en trébuchant, se recoucha, en peu d'instant ses ronflements sonores recommencèrent.

Mes voisins se retirèrent en nous disant bonne nuit à la vieille mère et à moi. Tout en allant les reconduire je fermai les contrevents, pendant que ma vieille indienne Aglaous, éteignait les lumières trop vives. Elle aussi avait reconnu Baptiste, mais moi seul avait pu le remarquer sur sa figure.

Quand je rentrai, une entière transformation s'était faite chez le fou apparent. Il avait ôté sa perruque, fait disparaître une partie de ses haillons ; il causait familièrement avec l'Indienne et n'était pas plus ivre qu'un homme qui n'a bu que de l'eau. C'était aussi ce que contenait la bouteille.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et après quelques informations, Baptiste s'empressa de me dire qu'il n'y avait aucun danger pour Adala du moins pour quelques jours.

Il me raconta le résultat de sa chasse à l'homme.

Depuis au-delà de huit mois qu'ils poursuivaient Paulo et son digne acolyte, il n'y avait eu que ruses et embûches des deux côtés. C'était à qui surprendrait et ne serait pas surpris.

Les deux scélérats avaient pris tous les moyens possibles pour que leurs traces ne fussent pas reconnues. Afin de faire perdre leurs pistes, ils avaient souvent monté et redescendu dans le cours des ruisseaux des distances considérables. Aussi les chasseurs eurent-ils bien du mal avant que de pouvoir les retrouver.

Enfin un jour, les sauvages se croyant à l'abri de toute poursuite avaient fait halte dans un endroit écarté pour prendre quelque nourriture, sans même avoir la précaution de dissimuler toute trace de passage.

Les français et un trappeur canadien, qu'ils s'étaient adjoints, reconnaissaient par l'habitude de l'observation la piste d'un homme fut-il sauvage ou blanc.

D'ailleurs Paulo, qui avait perdu le gros doigt du pied gauche, imprimait sur le sol humide des marais une empreinte caractéristique.

Mes amis, en arrivant dans le lieu où le repas avait été pris, reconnurent d'une manière facile et certaine quels étaient ceux qui y avaient séjourné.

Dès ce moment, ils pouvaient les suivre plus aisément, connaissant la direction de leurs pas qu'ils ne prenaient plus même la peine de cacher.

Ils se dirigeaient évidemment vers un campement composé de sept sauvages renégats chassés de leurs tribus pour leur mauvaise conduite.

Il eut été difficile de trouver un homme plus énergique et plus déterminé que Baptiste. Les trois hommes de cœur qui l'accompagnaient étaient aussi braves que rusés. Leur nouvel associé s'appelait Bidoune.

Enfin, après une assez longue marche, ils arrivèrent auprès de ce campement et ils purent se convaincre que Paulo et son ami y étaient installés. Comme ils étaient sans défiance, Baptiste, avec des précautions infinies réussit à s'approcher tout auprès et put saisir quelques mots de leur conversation.

Ils discutaient vivement un projet d'enlèvement analogue au premier. Paulo leur avait fait entrevoir quelle forte rançon le chef paierait pour le rachat de son enfant. Leur plan était tout mûri : A un moment donné, ils devaient se rejoindre chez le *louche* où des armes étaient déposées. C'est d'après ces renseignements que Baptiste avait cru devoir prendre le prétexte d'une poule perdue pour y faire des perquisitions.

Comme l'enlèvement était plus facile par le fleuve, un canot serait mis dans le voisinage dans lequel on embarquerait l'enfant pendant qu'une bande ferait en sorte d'attirer les poursuivants vers les bois.

Leur intention était de se diriger vers les îles de Kamouraska où ils se tiendraient cachés pendant une quinzaine de jours pour détourner les soupçons, puis ils se rejoindraient à l'Islet aux Massacres.

Ils devaient de plus incendier la demeure d'Hélika, saisir la vieille et le chef à qui, d'après les conventions, ils ne feraient aucun mal, les lier fortement tous les deux de manière à les mettre hors d'état de donner l'alarme.

Au récit de ce diabolique projet je voyais les yeux de l'indienne briller comme des tisons ardents à l'idée des outrages que sa petite fille pourrait endurer parmi de tels brigands. Pour moi des transports de rage indicible me saisirent, d'un rude coup de poing je fis voler la table en éclats. Ah ! oui je sentais bien alors le sang de ma jeunesse se réveiller. Je voulais prendre mon fusil, courir au devant d'eux et les tuer comme de misérables chiens enrages. La vieille mere aussi s'offrait de s'armer d'une carabine et de venir avec moi à leur rencontre. Tous les deux nous étions exaspérés, mais Baptiste plus calme réussit à nous tranquilliser.

Je lui demandai l'explication du cri du merle siffleur que nous avions entendu pendant sa sortie de la soirée. Vous en saurez quelque chose demain matin, dit-il, l'invention n'est pas de moi, elle est du gascon et du normand. Soyez sans aucune inquiétude, nous veillons sur vous tous.

L'étoile du matin allait paraître quand Baptiste, après nous avoir serré la main, se glissa sans bruit dans l'ombre comme s'il en eut été le génie.

Quelque temps après son départ et avant que le bedeau vint sonner l'angelus, vous eussiez pu voir un homme agenouillé sur les dégrés du perron de l'église attendant en grande hâte qu'elle fut ouverte pour y entrer. Cet homme était tout défait. Sa figure était pâle et cadavéreuse. Il regardait de tous côtés d'un œil inquiet et inquisiteur. Lorsque le curé entra dans la sacristie pour dire la messe, il le supplia de vouloir bien le confesser.

C'est qu'en se rendant chez lui le soir, le louche, car c'était lui, avait vu et entendu des choses bien terribles.

Dans le sentier qu'il devait parcourir pour gagner son habitation, il passait à travers de grands arbres sombres et poussés entre deux rochers. Tout à coup une boule de feu vint tomber à ses pieds. Il s'arrêta stupéfait, ses cheveux se dressèrent d'épouvante. A deux pas en face de lui, un être étrange, diabolique, ayant des yeux rouges, une bouche ouverte qui laissait apercevoir des dents de la longueur du doigt, était immobile au milieu du chemin. Il avait en guise de mains des pattes ressemblant à celles d'un ours avec des griffes beaucoup plus longues qui s'étendaient vers lui. Il put voir cette apparition à la lueur que jetait le globe de feu.

La tête du monstre était surmontée de deux cornes énormes.

Il entendit en même temps un bruit de chaînes. Il se tourna dans l'intention de rebrousser chemin, mais une seconde boule de feu tombait en arrière de lui. Un autre diable plus terrible encore, s'il était possible, que le premier, dont la bouche lançait des flammes, lui barrait le passage. Dans sa main, il tenait une fourche énorme tandis qu'au-dessus de sa tête un troisième globe de feu roulait dans les airs en sifflant et laissait tomber sur lui une pluie d'étincelles.

" Le louche, dit le premier diable, dont la voix caverneuse ressemblait à s'y méprendre à celle des enfants des bords de la Garonne, Cadédious, mon bon, nous venons te chercher au nom de Satan. Tu as fait assez de mal comme cela, tu nous appartiens corps et âme." L'autre voix en arrière reprenait : " Nous allons t'amener rejoindre Paulo en enfer, depuis une heure nous l'y avons conduit." On entendait une autre voix avec un rire sec qui disait : " Nous allons en faire un fricot avec vous tous." Puis les deux autres diables s'approchèrent de lui pendant que la boule de feu venait lui roussir les cheveux. Il allait s'affaisser lorsqu'il en ressentit la chaleur. Se signant à la hâte, il s'élança d'un bond pro-

digieux en avant d'un des diables qui effrayé sans doute par le signe de croix lui avait livré passage.

Il prit sa course, mais une course plus rapide que celle du meilleur lévrier, malheureusement les diables eux aussi coururent fort vite et les boules de feu l'eurent bientôt rejoint, tantôt le précédant et le suivant. Pour les éviter, il faisait des sauts de bélier, poursuivi toujours par le même bruit de chaînes et les mêmes ricanements. Hors d'haleine, sentant ses jambes fléchir sous lui, il arriva enfin à sa cabane ; mais, à sa grande stupeur, elle était toute réduite en cendres. Il s'arrêta terrifié. Une détonation venant d'en haut lui fit lever les yeux. Il aperçut des globes de feu énormes et de toutes les couleurs qui menaçaient de lui tomber sur la tête A cette vue, il reprit sa course désespérée poursuivi et toujours par les mêmes fanfares infernales.

Enfin à force de se signer et de recommander son âme à Dieu, il put faire disparaître tous les diables. Il gagna le village toujours en courant et alla se réfugier, comme on l'a vu, sur le perron de l'église.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au bedeau et dont je donne ici le résumé.

Celui qui eut visité la caverne des fées le jour précédent aurait été étonné de voir le genre d'occupation auquel trois hommes se livraient.

Deux cousaient ensemble des morçeaux d'écorce de bouleau percés de trous à l'endroit des yeux, de la bouche et ornés d'un nez énorme. De temps en temps, ils s'ajustaient ces masques sur la figure en riant de bon cœur à l'apparence qu'ils leur donnaient.

Bidoune, d'un autre côté, (car le lecteur a sans doute reconnu que la mascarade qui avait causé une si grande terreur au louche, était une pure invention du gascon et de son ami pour débarrasser la paroisse de cet homme traître et méchant) adaptait au bout d'une perche un paquet d'étoupe. Des boules enduites de terébentine étaient à côté de lui.

Tout en travaillant on se distribuait les rôles. Bidoune devait grimper dans le haut d'un arbre pour lancer à point nommé la seconde boule préalablement enflammée. La première était réservée au gascon qui la pousserait à coups de pieds en avant du louche pendant que Bidoune l'empêchait de retourner en arrière avec la sienne en poussant des rires homériques que le pauvre malheureux prenait pour des ricanements infernaux.

Il est inutile de dire que l'étoupe que Bidoune faisait jouer au bout de sa perche et qui laissait tomber des étincelles constituait

le globe de feu venant des airs. Une simple figure, avait produit la détonation.

La cabane avait été incendiée parce que Baptiste dans la recherche de sa poule y avait découvert les armes et les provisions nécessaires à l'enlèvement. Le canot, soigneusement caché dans les branches, les avirons, la hotte et des cordes y avaient été transportés et le tout avait brûlé ensemble.

Leur plan avait réussi, jamais le louche ne reparut dans ces endroits.

Les trois ombres de la Caverne des fées qui avaient causé tant d'effroi aux braves habitans de Ste. Anne, sont maintenant expliquées.

CHAPITRE XXII

L'HOPITAL GÉNÉRAL.

La guerre entre Paulo et mon Adala allait donc se continuer avec plus d'acharnement que jamais. J'avais espéré vainement que la leçon qu'il avait reçue, lors de sa première tentative d'enlèvement, lui aurait profité ; mais puisqu'il redoublait de rage, c'était à moi de pourvoir au salut de mon enfant et de la mettre hors des atteintes de ce tigre à face humaine.

Je dois l'avouer, si j'avais usé de ménagements envers lui, c'est que je me sentais coupable des mauvais exemples que je lui avais donnés et dont il n'avait que trop profité, je lui avais fait dire, combien je regrettais mon fatal passé ; je lui avais même envoyé de l'argent pour qu'il put vivre honnêtement et abandonner le sentier du crime. Il parut accepter ces conditions et garda la somme d'argent qu'il dépensa en orgies crapuleuses et à préparer des plans diaboliques.

Le lendemain soir, Baptiste revint chez moi pendant que nous étions seuls, je lui fis part du plan que j'avais conçu de mettre Adala et sa grande mère en sûreté et de donner ensuite la chasse aux bandits. Il m'approuva de tout cœur.

Ce qui me faisait hâter d'avantage c'est que la rumeur rapportait qu'un meurtre atroce avait été commis à une douzaine de lieues de l'endroit que j'habitais :

En voici les détails : Deux sauvages étaient entrés dans la maison d'un riche et honnête cultivateur. C'était un Dimanche, et tout le monde assistait au service divin. La mère de famille était

restée seule avec deux petits enfants dont l'aîné pouvait avoir sept ans et la plus jeune cinq.

Cette jeune femme était très hospitalière et très charitable, aussi accorda-t-elle volontiers la nourriture que les deux sauvages avaient demandée en entrant.

Lorsqu'ils eurent pris un copieux repas, ils exigèrent de l'argent.

La pauvre mère comprit alors qu'elle avait affaire à des scélérats et qu'elle pouvait redouter les derniers outrages. Elle chercha à gagner du temps espérant qu'on reviendrait bientôt de l'Eglise lui porter secours.

Par malheur pour elle, la messe avait été beaucoup retardée, le curé ayant été obligé d'aller administrer les derniers sacrements à un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en asséna un coup terrible sur la tête de l'infortunée qui tomba assommée. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infâmes firent des recherches dans tous les coins de la maison et découvrirent une somme considérable d'argent qu'ils séparèrent entre'eux puis ils disparurent.

Les enfants avaient été enfermés dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menacés de sa hache avec des imprécations effroyables et jurait de leur fendre la tête s'ils proféraient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'étaient blottis l'un près de l'autre demi morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cessé, le plus âgé se décide à s'avancer tout doucement vers la fenêtre. Il aperçut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette, ouvrirent la porte de l'appartement où ils avaient vu leur mère pour la dernière fois. Une mare de sang inondait le plancher. Hélas ! la pauvre femme n'était plus qu'un cadavre.

Je renonce à peindre la scène déchirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de désespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe était terminée et le père revenait tout joyeux avec les autres personnes de la famille, lorsqu'ils rencontrèrent dans l'avenue les deux enfants qui couraient éplorés en criant: " papa, papa, viens donc vite, maman est morte, il y a des hommes méchants qui l'ont tuée." Le père en ouvrant la porte ne connut que trop la triste vérité.

Cette nouvelle que je rapportai à Baptiste fut confirmée le lendemain par des documents officiels et certains.

Par la désignation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce récit expliqua à Baptiste pourquoi à pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'était pour dépister leurs poursuivants qu'ils étaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu où ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps à perdre. J'envoyai de suite Baptiste louer une barque et le même soir à neuf heures Adala, Aglaus et moi, nous voguions sur le fleuve poussés par un bon vent. Douze heures après, nous entrions dans la rivière St. Charles et débarquions près de l'Hôpital Général de Québec.

Baptiste et les amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts à tout événement.

Revenons à notre voyage. Nous allâmes frapper à la porte du parloir du couvent. Une jeune sœur vint au guichet. J'avais tant hâte de savoir si mon enfant y trouverait asile et comfort que sans autre préambule je demandai la permission de visiter les salles, prétextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui était là depuis plusieurs années.

Sans m'en douter, je disais bien vrai. Une religieuse vint me conduire. Je tenais Adala par la main, la vieille indienne nous suivait. Tout en causant, j'admirais l'ordre parfait et le bien être qui y régnaient. En approchant d'un lit où était étendue une vieille malade, je m'arrêtai malgré moi. Ses traits quoique portant les traces de l'idiotisme me frappèrent. Ils me rappelaient quelque vague souvenir de ma jeunesse.

Où l'avais-je vu ?

Je ne pouvais m'en rendre compte. J'essayai à l'interroger mais elle ne me répondit que par quelques paroles incohérentes.

" Depuis deux ans, me dit la religieuse, la pauvre vieille a perdu toute intelligence." Je lui demandai de vouloir bien s'éloigner un instant, la bonne sœur accéda volontiers à mon désir.

Je m'approchai du lit de l'octogénaire. *Rosalie*, lui dis-je. Elle fit un soubresaut, me regarda d'un œil étonné et quelque peu lumineux, puis son regard redevint terne. Je prononçai mon nom à son oreille ; elle parut se réveiller et me regarda fixement, puis elle retomba dans son état d'hébêtement.

La religieuse vint nous rejoindre. Elle nous avait observés attentivement. " Vraiment chef, dit-elle en souriant ; je vous crois un peu sorcier ; car depuis deux ans, la pauvre vieille n'a pas donné de pareils signes de connaissance."

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, cette vieille fille

était l'ancienne servante qui demeurait chez mon père lorsque je désertai la maison paternelle.

Nous continuâmes la visite des salles où j'admirai, comme je l'ai dit plus haut, l'ordre parfait qui y régnait. Je fus ensuite conduit au parloir où m'attendaient la supérieure et la dépositaire qu'on avait fait prévenir. Je leur exposai le plan que j'avais formé de mettre Adala entre leurs mains pour qu'elle complétât son éducation. Je leur dis de plus à quels dangers elle était exposée. Pour attirer davantage leur sympathie en faveur de l'enfant et afin qu'elles ne la missent pas en évidence, je leur fis connaître son persécuteur. C'était l'accusateur de son père et l'assassin de l'homme pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice.

Jusque là, les deux religieuses n'avaient pas dit un seul mot. En levant les yeux sur elles, je m'aperçus que toutes deux pleuraient.

Elles m'adressèrent tour à tour la parole. Au lieu de leur répondre, je me mis à les regarder fixement. Je me retrouvais sous la même impression où j'avais été au sujet de la vieille en visitant les salles.

Etais-je donc cette journée-là sous l'effet d'une hallucination ? Je ne pouvais m'expliquer ce que je ressentais, mais plus j'analysais chacun des traits des deux religieuses et plus je me convainquais que je les avais vues quelque part.

Ma conduite les surprit sans doute, car la supérieure, après un silence de quelques minutes, me dit en souriant : " Vous vous croyez, sans doute, chef au milieu des grands bois, à l'affut de quelque gibier. En effet depuis un quart d'heure que nous vous interrogeons, au lieu de nous répondre vous nous examinez comme si vous étiez indécis sur laquelle de nous vous allez diriger votre coup de fusil."

Ces paroles me ramenèrent à la réalité. Pour un instant j'avais vécu dans les rêves dorés de mon enfance et les figures sereines des bonnes religieuses me rappelaient quelques traits des sœurs chéries que je croyais mortes et à qui j'avais causé tant de chagrin. Ces souvenirs me rendaient tout rêveur.

— Pardon, madame, lui répondis-je, mais il me semblait retrouver en vos personnes deux sœurs que j'ai perdues bien jeunes. Vos traits me les rappelaient. C'est ce qui m'impressionnait si fortement.

— Hélas ! dit la supérieure, nous avions nous aussi un frère qui a déserté le toit paternel poussé par le désespoir et nous n'en avons jamais eu de nouvelles.

A ces paroles je me levai brusquement et m'approchai d'elles. Elles se reculèrent instinctivement.—" N'êtes vous pas, leur dis-je,

du village de..... —" Elles parurent très surprises et me regardèrent toutes deux fixement.

J'ai oublié de dire que je portais le costume et le tatouage d'un chef sauvage de premier ordre.

Elles me répondirent affirmativement. — Encore une question, mesdames, s'il vous plait. Votre nom n'est il pas Hélène et Marguerite D... ? — "Oui, répondirent-elles en me regardant d'un air stupéfait. — O Mon Dieu, m'écriai-je alors dans un élan de reconnaissance, Hélène et Marguerite ! mes deux sœurs ! je suis votre frère et je leur tendis les bras.

Je crus réellement qu'elles allaient défaillir toutes deux à ces paroles.

— Mais, dirent-elles, d'une voix tremblante, notre frère n'était pas indien.

En deux mots je leur rappelai quelques circonstances de notre enfance et nous tombâmes dans les bras les uns des autres. Elles riaient, pleuraient, me pressaient de questions et quand elles se furent calmées vous pensez bien avec quel empressement je demandai des détails sur mes bons parents.

Elles me racontèrent que mon père, après s'être épuisé en recherches de toutes sortes, avait fini par croire fermement à ma mort ; mais ma mère, la bonne et sainte femme, assurait que je reviendrais. Tous les soirs une prière se faisait en commun pour mon retour et dans la journée ma mère allait s'enfermer dans ma chambre où rien n'avait été changé depuis mon départ et là elle priait et pleurait des heures entières.

Elles me dirent de plus comment Marguerite avait reconnu son enfant et comment on m'avait soupçonné d'être l'auteur de l'enlèvement, ce que peu de personnes avaient cru. Elles ajoutèrent que la vieille était notre ancienne Rosalie, qui aussi avait pleuré sur mon sort.

Enfin après plusieurs heures d'une intime causerie, je leur fis les adieux les plus touchants et je pris congé d'elles. Je leur donnai mes dernières instructions et leur laissai une forte somme d'argent pour pourvoir à la pension et aux besoins d'Adala. Je pressai cette dernière dans mes bras, embrassai la vieille, lui faisant une part de la somme qui me restait entre les mains pour l'aider à vivre pendant les années d'absence que je croyais nécessaires pour terminer l'éducation de mon enfant. Elle avait décidé d'aller demeurer chez les Hurons à Lorette, se réservant toutefois le privilége de venir embrasser sa petite fille très souvent.

Il fallut bien me décider à partir. Avant que de gagner mon embarcation, je fus chez un notaire des plus respectables et fis mon

testament en cas de mort, car je ne me dissimulais pas que la poursuite que nous allions entreprendre contre Paulo allait être pleine de périls. J'étais fermement décidé de débarrasser la société d'un tel monstre et de délivrer Adala des dangers qui la menaceraient tant que le misérable existerait.

J'instituai Adala ma légatrice universelle, lui nommai un homme de bien comme curateur, donnai une pension plus que suffisante à la vieille. Je laissai pour l'enfant une lettre que la supérieure lui donnerait si je ne revenais pas. Je lui recommandai de prendre bien soin de sa grand'mère et de ne pas oublier dans ses prières celui qui l'avait aimée autant qu'un père.

Je me munis auprès des autorités de tous les papiers nécessaires me permettant de m'emparer de Paulo et de ses complices au nom de la loi, et de les mettre à mort s'il le fallait.

Tous ces devoirs remplis, je m'embarquai pour redescendre.

Dr. Ch. DeGuise.

(A continuer.)

LES CANADIENS DE L'OUEST.

PIERRE FALCON.

I

Le 19 juin 1816 est une date tristement célèbre dans l'histoire de la Rivière Rouge. Ce jour-là fut témoin d'un bien déplorable événement qui amena la destruction pour un temps de la petite colonie que Lord Selkirk avait fondée en 1812, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le vieux Fort Garry, la capitale de Manitoba.

C'était le temps où la rivalité entre les compagnies de fourrures du Nord Ouest et de la Baie d'Hudson sévissait avec le plus d'intensité. Et les différends qui les séparaient se traduisaient souvent par des rixes sanglantes entre les employés de ces deux puissantes associations.

M. Semple ayant été nommé gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson et de la Terre de Rupert en 1815 se rendit dans l'automne à York Factory pour commencer ses nouvelles fonctions. Il visita durant l'hiver le territoire de la compagnie et au printemps, il se fixa au Fort Douglas, à environ un mille du Fort Garry. Peu après son installation à ce poste, il apprit par des canadiens et des sauvages venus du Nord Ouest, que les agents de l'association rivale assemblaient une force considérable de métis

français à un endroit appelé Qu'Appelle, situé à environ 400 milles à l'ouest de la Rivière Rouge, dans le but de faire une descente sur la jeune colonie. On se prépara en conséquence à leur faire une rude réception.

Le 19 juin 1816, vers cinq heures de l'après-midi, la sentinelle placée dans une position telle au Fort Douglas qu'elle pouvait mesurer du regard la plaine silencieuse, déserte et immense qui se déroulait à ses pieds, donna soudainement l'éveil. Elle voyait se dessiner dans le lointain la silhouette de soixante à soixante-dix cavaliers qui s'avançaient dans la direction du Fort Garry. M. Semple et deux compagnons se rendirent en toute hâte au lieu d'observation et suivirent au moyen de lunettes d'approche les mouvements des importuns visiteurs. Ceux-ci étaient armés et le gouverneur Semple, croyant qu'ils venaient attaquer le fort, ordonna à une vingtaine d'hommes seulement de s'armer et de le suivre. Est-ce le peu de cas qu'il faisait des ennemis qui lui fit amener une escouade si peu redoutable ? L'histoire ne le dit pas, mais il paya cher sa coupable imprudence.

Pendant que le gouverneur Semple organisait hâtivement la bande de soldats qui devaient le suivre, les métis continuaient leur marche et dépassaient le fort. Des anglais se lancèrent à leur poursuite et après avoir parcouru environ un demi-mille, ils rencontrèrent un certain nombre de colons, qui alarmés à l'approche des métis français, venaient se réfugier au Fort Douglas. Semple fit rebrousser chemin à l'un d'entre eux avec ordre d'enjoindre à M. Miles McDonald,[1] le gouverneur de la colonie de Selkirk, de lui envoyer une pièce d'artillerie et autant d'hommes dont il pourrait disposer. Il devait en même temps continuer à poursuivre les métis français qui avaient déjà mis la main sur trois colons, de crainte qu'ils n'allassent donner l'éveil au fort.

En voyant que M. Semple s'avançait rapidement pour les attaquer, une bande des métis qui n'apprehendant aucun danger était, parait-il, fort éparse, vint à sa rencontre. Un canadien du nom de Firmin Boucher, commis de la compagnie du Nord Ouest, qui savait l'anglais, fut envoyé de l'avant pour connaître le but de l'expédition du gouverneur. Il était alors à cheval et aussitôt qu'il arriva près du gouverneur il l'interpella ainsi :

— Que voulez-vous ?

— Que voulez-vous vous-mêmes ? fut la réponse.

— Nous voulons notre fort, répliqua Boucher. (Il fesait allusion

1 Ce M. McDonald était fort détesté des métis qui lui avaient donné le soubriquet de *chef des jardiniers*.

au poste de la Rivière Rouge, dont M. Colin Robertson s'était emparé au nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

— Allez à votre poste, riposta Semple.

— Misérable rogne, pourquoi avez-vous détruit notre fort? exclama Boucher.

Le gouverneur saisit alors la bride du cheval de Boucher en lui disant :

— Misérable, vous osez me parler ainsi.

Suivant le récit de Boucher,[1] le gouverneur s'empara alors de son fusil, et après l'avoir désarmé, il ordonna à ses gens d'avancer. Ceux-ci refusèrent d'obéir à cet ordre et Boucher leur intima qu'ils étaient tous morts s'ils faisaient feu. Le gouverneur persista dans sa détermination, disant à ses gens qu'ils n'avaient rien à craindre. En même temps deux coups de fusil partis du côté des anglais menaçaient Boucher, qui se jeta à terre, en tenant cependant la crinière de son cheval, qui effrayé par la détonation de ces armes à feu, le traina à une certaine distance.

Boucher alla en toute hâte rejoindre ses compagnons qui répondirent au feu ennemi par un coup de fusil qui atteignit le gouverneur Semple et le jeta à la renverse. Se sentant sérieusement blessé, ce dernier dit aux hommes de son entourage :

— Faites de votre mieux pour vous sauver.

Les métis et les sauvages qui étaient tous à cheval mirent pied à terre au premier feu, ils s'embusquèrent derrière leurs chevaux et ils envoyèrent de meurtrières décharges sur l'ennemi en appuyant leurs fusils sur le dos de leurs coursiers. Ceux-ci étaient armés non seulement de fusils, mais de tomahawks, de lances, de carquois et flèches et quelques uns étaient peints à la mode des guerriers indiens. L'odeur de la poudre semblait enivrer les Bois Brûlés de rage et les gens du Milord,[2] comme on les appelait, furent affreusement décimés. En vain, demandaient-ils merci, on ne leur accorda aucun quartier. Anthony McDonald et John Pritchard qui étaient connus de quelques métis, furent seuls épargnés. Durant ce sanglant engagement, vingt et un anglais furent tués et un autre blessé ; du côté des métis un seul fut tué et un autre blessé. Ceux qui commandaient les métis en cette circons-

1 On le trouve dans une déclaration que fit Boucher le 29 août 1816 à Montréal, publiée dans l'ouvrage : *Statement respecting the Earl of Selkirk's settlement upon the Red River.*

2 Lord Selkirk.

tance étaient Cuthbert Grant,[1] Fraser, Antoine Houle et Michel Bourassa.

A l'issue de la mêlée le gouverneur Semple gisant sur le sol, baigné dans son sang, s'adressant à l'un des chefs des métis lui dit :

—N'êtes-vous pas M. Grant ?

—Oui, lui fut il répondu.

—Je ne suis pas mortellement blessé et si pouvez me transporter au fort, je pense que je pourrai survivre, répliqua Semple.

Grant qui désirait sincèrement sauver la vie de son ennemi, le confia aux soins d'un canadien nommé Vasseur, avec ordre de le transporter au fort. Mais au même moment, un sauvage Sauteux frustrait son généreux dessein en atteignant Semple d'une balle mortelle. Le barbare enfant des bois s'écriait en même temps : " C'est toi chien que tu es, qui a été la cause de tout cela et tu ne vivras plus." Il parait que Vasseur emporta la ceinture, les pistolets et la montre du gouverneur.

Après l'engagement, les métis s'emparèrent du fort Douglas et le pillèrent. Comme toujours, aux vainqueurs les dépouilles.

Les deux compagnies rivales voulurent s'en rendre mutuellement responsables. Les agents de la Cie du Nord Ouest prétendirent que la troupe de Semple avait fait feu la première, et les employés de la Cie de la Baie d'Hudson soutinrent le contraire. Aussi est-il probable qu'on ne pourra jamais éclaircir ce fait. Les premiers affirmèrent hautement que leur parti n'avait aucun but hostile, mais qu'il avait pour objet d'escorter des approvisionnements que l'on destinait à certains postes de l'intérieur. Les hommes qui le composaient, dit un mémoire justificatif[2] publié par la Cie

1 On lit dans une note du *Récit des événements*, etc., cité plus loin, à la page 133 : " On cherche à faire croire que les *Métis* ou *Brûlés* sont une race connue seulement depuis l'établissement de la Compagnie du Nord Ouest ; mais le fait est que lorsque les négocians pénétrèrent pour la première fois dans ce pays là après la conquête du Canada, ils le trouvèrent tout couvert d'individus de cette race ; quelques uns d'eux étaient alors les principaux chefs de différentes tribus de sauvages dans les Plaines, et portaient les noms de leurs pères, qui avaient été des commandants français ou des négocians de la même nation dans ces cantons.

" Un Monsieur qui faisait autrefois la traite et que nous avons vu dernièrement à Londres, a bien voulu nous faire part de l'anecdote suivante : En visitant la Rivière Rouge pour la première fois en 1784, il fut arrêté près des Fourches, par quelques uns de ces chefs *métis* ou *Brûlés*, qui lui dirent qu'il ne pouvait commercer dans ce pays là qu'avec leur permission, et, pour prix de cette permission, ils exigèrent de lui des marchandises évaluées à £400. Cette transaction consommée, notre monsieur trouva, dans un canton plus haut de la Rivière Rouge, un M. Grant, père de Grant le *Métis*, dont il est fait mention dans le *Récit* duquel on avait exigé aussi une pareille retribution. Il parait donc bien constaté que le droit que prétendent les *Métis* à la possession du pays, n'est pas du moins une nouveauté."

2 *Récit des événements qui ont eu lieu sur le territoire des sauvages dans l'Amérique Septentrionale depuis les liaisons du Très Honorable Comte de Selkirk avec la Cie de la Baie d'Hudson.* Traduit de l'anglais Montréal 1818. Page 45.

du Nord Ouest " reçurent l'ordre formel et il leur fut strictement enjoint de passer à une grande distance derrière le fort Douglas (station de Semple) et la colonie, de ne molester personne, et s'il était possible de passer sans être aperçus."

Cet évènement, auquel on a donné des proportions et un éclat qui ne sont pas du tout en rapport avec son importance, a été signalé par Chateaubriand dans son *Voyage en Amérique*, à la page 275 :

— " On ne connait en Amérique, dit-il, que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La compagnie de la Baie d'Hudson vendit en 1811, à Lord Selkirk, un grand terrain sur le bord de la Rivière Rouge ; l'établissement se fit en 1812. La Cie du Nord Ouest, ou du Canada en prit ombrage : les deux Compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées des bois brûlés, en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique qui fut honorable, avait lieu dans les déserts glacés de la Baie d'Hudson : la colonie de Lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnait la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres, si différents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étaient les mêmes. Les deux compagnies épuisées ont senti qu'il valait mieux s'unir que se déchirer, elles poussent aujourd'hui de concert leurs opérations à l'ouest, jusqu'à Colombia, au nord, jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire."

Le célèbre écrivain fait ici une erreur chronologique. La colonie de Lord Selkirk ne fut pas détruite, comme il l'affirme " au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnait la bataille de Waterloo," mais un an après, le 19 juin 1816.

M. Duflat de Mofras dans son ouvrage (Vol. II, page 165) : *Exploration du territoire de l'Orégon*, etc., dit aussi avec erreur qu'après " des succès balancés, des établissements brûlés, pris et repris, les écossais furent battus le 19 juin 1816 au Portage des Prairies, sur la rivière *Qui Appelle*." Ce combat n'eût pas lieu au Portage des Prairies, mais près du Fort Garry, sur les bords de la Rivière Rouge.

Quoiqu'il en soit, cette affaire donna lieu à des représailles de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de Lord Selkirk. Ce dernier qui était alors en Angleterre apprit quelque temps après en venant au Canada la destruction de sa petite colonie de la Rivière Rouge. Il leva une force assez considérable de soldats licenciés du régiment de Meuron et se mit en route pour le Nord

Ouest, bien décidé à se venger de la Compagnie du Nord Ouest. Il s'empara du Fort William, le principal dépôt de fourrures de cette association, ainsi que de tous ses autres postes disséminés le long de sa route. Il fit prisonnier en même temps tous les agents de la Compagnie et quelques uns qui étaient impliqués dans l'affaire du 19 juin 1816 furent envoyés au Canada pour subir leur procès comme meurtriers ou comme complices. François Boucher et Paul Brown étaient du nombre des prévenus. D'autres, subirent leur procès sur des chefs d'accusation moins importants. Mais tous les accusés furent libérés lors de leur procès qui eut lieu à Toronto.

II

Pierre Falcon était présent à cet engagement qu'on a appelé le combat des Sept Chênes. Il aida avec les autres Bois Brûlés à la déroute du Gouverneur Semple et ce fut sous ses yeux mêmes que celui-ci fut mortellement blessé.

Falcon qui aima toujours à faire des chansons et est devenu le troubadour populaire de la Rivière Rouge, ne pouvait trouver un sujet qui put mieux inspirer sa veine féconde, et voici la chanson bien connue qu'il composa le soir même de l'engagement. Elle confirme en tous points le récit de cette rencontre sanglante qu'écrivit plus tard la Compagnie du Nord Ouest dans le but de montrer que les gens du Gouverneur Semple avaient été les aggresseurs.

Voulez-vous écouter chanter } Bis
Une chanson de vérité }
Le dix-neuf de Juin, la bande des Bois Brûlés
Sont arrivés comme de braves guerriers

En arrivant à la Grenouillère
Nous avons fait trois prisonniers :
Trois prisonniers des Arkanys [1]
Qui sont ici pour piller notre pays

Etant sur le point de débarquer
Deux de nos gens se sont écriés
Deux de nos gens se sont écriés :
Voilà l'anglais qui vient nous attaquer

Tout aussitôt nous avons deviré,
Nous avons été les rencontrer,
J'avons cerné la bande des Grenadiers
Ils sont immobiles, ils sont tous démontés

J'avons agi comme des gens d'honneur,
J'avons envoyé un ambassadeur :
Le gouverneur, voulez vous arrêter
Un petit moment, nous voulons vous parler ?

1. Habitants des Iles Orkneys.

Le gouverneur qui est enragé
Il dit à ses soldats : tirez,
Le premier coup c'est l'anglais qui a tiré,
L'ambassadeur ils ont manqué tuer.

Le gouverneur qui se croit empereur
Il veut agir avec rigueur :
Le gouverneur qui se croit empereur
A son malheur, agit trop de rigueur

Ayant vu passer tous ces Bois Brûlés
Il a parti pour les épouvanter :
Etant parti pour les épouvanter :
Il s'est trompé, il s'est bien fait tuer

Il s'est bien fait tuer
Quantité de ses grenadiers ;
J'avons tué presque toute son armée
Quatre ou cinq se sont sauvés.

Si vous aviez vu tous ces Anglais
Tous ces Bois Brûlés après,
De butte en butte les Anglais culbutaient,
Les Bois Brûlés jetaient des cris de joie.

Qui en a composé la chanson
Pierriche Falcon, ce bon garçon
Elle a été faite et composée
Sur la victoire que nous avons gagné

Ou :

Elle a été faite et composée,
Chantons la gloire des Bois Brûlés,

Dans son histoire de la Rivière Rouge, M. Hargrave publie cette chanson qu'il dit avoir recueillie sous la dictée même du fécond chanteur. Il affirme qu'elle voit le jour pour la première fois, bien qu'on puisse l'entendre fredonner sous tous les chaumes de la Rivière Rouge. Mais il fait erreur. Car son livre ne fut publié qu'en 1871, tandis que le Dr. LaRue la fit paraître dès 1863 dans une intéressante étude sur nos *Chansons populaires et historiques* (Le *Foyer Canadien*, novembre et décembre), ainsi que la suivante :

C'est à la Rivière-Rouge,
Nouvelles sont arrivées,
Un général d'armée
Qui vient pour engager.

Il vient pour engager
Beaucoup de Bois Brûlés
Il vient pour engager
Et n'a point d'quoi payer.

Il dit qu'il veut emm'ner
Beaucoup de Bois Brûlés
Ils sont en renommée
Pour de braves guerriers.

Vous, Monsieur Cuthbert Grant,
Maître du régiment,
Mes epaulettes d'argent
Je vous en fais présont.

Moi, général Dickson
Je cherche ma couronne
Je cherche ma couronne
Chez Messieurs les Espagnols.

Ville du Mexico,
Beaucoup de Généraux
Aussi des canonniers
Qui vont vous couronner.

Adieu, mes officiers
Vous m'avez tous laissé
On marqu'ra sur papier
Dickson pauvre guerrier.

Bourgeois de compagnie
Je dois remercier
De me faire ramener
Au fort de McKenzie.

Je dois vous remercier
Puisque avec vos deniers
J'ai pu me faire guider
Par deux Bois Brûlés.

Qui en a fait la chanson ?
Un poëte du canton :
Au bout de la chanson,
Nous vous le nommerons.

Un jour étant à table
A boire et à chanter
A chanter tout au long
La nouvelle chanson.

Amis, buvons, trinquons
Saluons la chanson
De Pierriche Falcon
Ce faiseur de chanson.

Le chanteur de la Rivière-Rouge est né, le 4 juin 1793, au Fort du Coude, sur la Rivière du Cygne, dans la vallée de la rivière Assiniboine. Son père portait le même prénom et sa mère était une indienne du Missouri. A l'âge de cinq ans, son père l'amena au Canada et il demeura quelque temps à Laprairie, près de Montréal, chez son grand'père et ensuite chez son oncle à l'Acadie.

Son séjour au Canada se prolongea jusqu'en 1808. Agé alors de 15 ans, il retourna à la Rivière-Rouge avec son père et tous deux s'engagèrent au service de la Compagnie du Nord-Ouest, qui faisait alors une rude opposition à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il resta au service de cette association jusqu'en 1821, puis de la Com-

pagnie de la Baie d'Hudson, lors de la fusion des deux sociétés, jusqu'à 1825. Il s'établit cette même année à la Prairie du Cheval Blanc, où il demeure encore. Marié en 1812 à Marie Grant, il eut de ce mariage trois fils et quatre filles. Ses trois fils, Jean-Baptiste, François et Pierre sont des citoyens respectables de la province de Manitoba. Il réside encore avec François et n'a rien perdu de ses habitudes de travail.

Lorsque l'insurrection éclata dans l'automne de 1869 sous la direction de M. Louis Riel et que les métis français se rassemblèrent à St. Norbert, il supplia ses enfants de les accompagner et se désolait parce que ces derniers s'y opposaient. Malgré son âge avancé, il prenait la chose au sérieux et il voulait à tout prix dérouiller son vieux fusil de chasseur. " Pendant que les ennemis seront occupés à me débiter, disait-il, nos gens taperont et pourront faire des coups. " Il rêvait sans doute des combats dans le genre de ceux d'Homère, où le vainqueur fait un long discours à l'ennemi avant de l'expédier au pays d'où l'on ne revient plus.

Bien que ne sachant ni lire ni écrire, Falcon n'en est pas moins l'une des plus curieuses personnalités de la Rivière-Rouge. La confiance qu'il a su acquérir et son intégrité lui ont valu d'être nommé juge de paix. Il est aujourd'hui très vieux, cassé, et il parle peu. Notre ami M. Joseph Dubuc, député à la législature de Manitoba, a pu avec peine recueillir de sa bouche, quelques uns des renseignements que nous avons réunis sur sa vie.

Falcon a composé bien d'autres chansons que celles que nous avons encadrées plus haut. Il a exercé sa verve inépuisable sur l'échec de M. McDougall, le soulèvement des métis, l'entrée des troupes du Colonel Wolsely dans Manitoba, l'arrivée du gouverneur Archibald au Fort Garry et sur une foule de sujets d'une nature locale. Toutes n'ont pas le même mérite et le même intérêt, mais on peut les entendre dans les régions les plus lointaines du Nord-Ouest. Les échos de la Rivière-Rouge, de l'Assiniboine et de la Baie d'Hudson les repéteront aussi longtemps que l'on chantera sur les bords du St. Laurent nos inimitables chansons populaires.

JOSEPH TASSÉ.

COMMERCE AVEC LES ANTILLES.[1]

A P. Garneau, Ecr.,

Président du Bureau de Commerce, de Québec.

Monsieur,

L'accueil favorable, qu'un des membres les plus influents du cabinet, l'hon. M. Langevin, qui est aussi un des députés pour Québec, vient de faire aux députations du Bureau de Commerce et de l'Association des manufacturiers, à propos du commerce de Québec avec les Antilles, m'engage à consacrer quelques articles à l'examen de cette importante question.

Pendant près d'un demi-siècle, Québec, comme l'on sait, entretenait les relations les plus profitables avec les Antilles, Anglaises, Françaises et Espagnoles. Plusieurs de nos grandes fortunes datent de cet âge d'or du Canada.

Les *steamers* océaniques, les chemins de fer, l'ouverture de nos ports, notre législation douanière, l'émancipation des noirs sur les plantations ; voilà autant de causes qui ont contribué à détourner ce riche trafic de son ancien cours ; à l'entraîner loin de notre port, dans les avenues nouvelles. Depuis nombre d'années, les entrepôts du quai des Indes, du quai Wellington, des quais Gillespie et Atkinson, sont vides de leurs anciennes denrées. Nos négociants se sont hasardés dans d'autres lignes pour tenter les chances du

1 Nous publions sous ce titre, une étude pleine d'actualité, sur les avantages incalculables que Montréal et Québec retireraient des relations commerciales avec les Antilles, le Brésil, etc. Ce travail est dû à la plume du Chef du Bureau de l'Accise à Québec, notre collaborateur M. J. M. Le Moine.—(*Rédaction*).

commerce. Il est vrai qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer d'une manière satisfaisante les fluctuations, les pertes dans le négoce, examinons toutefois les diverses branches d'industrie qui se sont succédées et que nous avons perdues.

Qu'est-ce qui attira au Canada, les premiers Européens ? Les rapports des voyageurs sur ses richesses minérales, ses mines d'or, d'argent et de cuivre ?

Mais avec les voies de communications d'alors, l'insécurité des colons, le manque de moyens d'exploitation, le projet devait se terminer par une amère déception.

Une industrie à laquelle on n'avait pas d'abord songé,y succéda. La traite des pelleteries, fut le commerce par excellence de la colonie pendant près de deux siècles, sous les Bourbons et sous nos souverains anglais. Ce commerce a eu son temps : il a disparu du moment que le Castor cessa d'avoir son prix en Europe ; c'est-à-dire dès qu'un caprice de la mode introduisit un chapeau de soie.

Puis vint l'exportation des bois et le " commerce des Iles. " L'origine de la première industrie, où Napoléon Ier proclama le blocus continental, où la Baltique fut fermée aux marchands de Londres. On jeta alors les yeux sur les richesses forestières du Canada, et depuis un demi-siècle, l'exportation des bois canadiens et la construction des navires en bois, ont été pour notre classe ouvrière un vrai Pactole et pour quelques capitalistes, la réalisation de fortunes colossales. On exporte encore notre bois, mais la construction de navires en fer et *composites* et les malheureuses grèves des ouvriers ont dessillé les yeux des capitalistes ; maintenant, notre classe ouvrière chôme et le capital s'en va ailleurs.

Heureusement la Providence ne nous a pas délaissés : elle a remplacé une industrie expirante, par une autre fort vivace : l'industrie manufacturière.

Puisque nous manufacturons, il nous faut un marché et la législature devrait maintenant tâcher de nous assurer l'ouverture du marché des Antilles. Quant au commerce avec les Antilles, comment l'avons-nous perdu ? D'abord, par une législation douanière, sinon hostile, du moins peu sympathique, à la voie du St. Laurent ; ensuite, par le *statu quo* où nous avons persisté à nous tenir, tandis que le reste du monde se remuait et progressait.

Qu'est-ce qui crée le commerce ? ce sont les chemins de fer, les lignes océaniques, les communications postales régulières avec les grands centres ; à tout ceci, nous avons préféré l'isolement qui est la cause première de notre situation actuelle.

Et si le ciel n'eut suscité parmi nous quelques hommes d'initia-

tive, nos florissantes lignes océaniques, le chemin de fer intercolonial, le Grand-Tronc, la ligne du nord, nos beaux et nombreux vapeurs seraient encore à l'état d'embryon.

Allons-nous rester engourdis comme des momies où nous réveiller et profiter des nouveaux *horizons qui s'ouvrent pour nous ?*

J'ai promis d'examiner 1o. ce que l'on entend par commerce des Antilles:

2o. Ce que sont les Antilles, leurs richesses, leurs produits, leurs exportations, leurs importations.

3o. Etudions le rapport sur cette matière, publié par les commissaires nommés en 1865.

4o. Examinons notre législation postale et douanière.

II

Les relations commerciales du Canada avec les Indes Occidentales ne datent pas d'hier. En mai 1664, une puissante compagnie obtenait du Roi de France, une charte, lui conférant les droits et priviléges les plus étendus sous le titre de la *Compagnie des Indes Occidentales.* Le 8 avril 1666, le conseil d'Etat du Roi, rendait un arrêt accordant à cette compagnie *le quart des Castors, le dixième des Orignaux et la traite de Tadousac.*

Puis en décembre 1674, le Roi par arrêt supprimait ces vastes privileges, ce monopole ; et laissait ce lucratif commerce ouvert à tous ses sujets.

En août 1177, une autre compagnie obtenait des lettres patentes, pour faire la traite des castors avec la Louisiane, sous le nom de *Compagnie d'Occident.* En octobre 1727, intervenait un édit permettant "aux négociants français de porter en droiture de nos îles d'amérique, dans les ports d'Espagne, les sucres de toutes espèces, à l'exception des sucres bruts, ensemble toutes les autres marchandises du cru des dites îles."

En mars 1644, le Roi faisait décréter d'importants réglements, fixant le poid des barils de farine, de bœuf salé, de lard, le contenu des barriques de vin de Bordeaux, d'Eau-de-vie etc., destinées aux colonies et aux Antilles françaises.

L'Edit du 25 février 1748 fixe "l'imposition des droits d'entrée et de sortie, sur toutes les marchandises qui entreront au pays du Canada, ou qui en sortiront."

En 1747, le conseil d'état " portait une augmentation pour troi ans sur les droits d'entrée du vin, eau-de-vie et guildive."

En compulsant les annales canadiennes, sous la domination française, on se convaincra que les relations commerciales du Canada avec les Antilles, les Indes Occidentales, comme on les *connaît* alors, étaient si importantes qu'on recourut entièrement au Roi, pour qu'il les régularisât par des Edits et Ordonnances. Sous la domination anglaise, ce commerce fut tour à tour favorisé ou retardé par les nombreuses mesures que le parlement impérial et colonial ont passées, dans le but de donner à la métropole ou à la colonie, un revenu. Ceux qui voudront étudier en détail notre législation douanière, trouveront dans le corps des actes et statuts que nous allons citer, ample matière à commentaire. Dès 1774, l'Ordonnance 14, G. 3, c. 88, tout en pourvoyant à la création de fonds pour le service public de la Province de Québec, établissait *inter alia* un droit différentiel de 3 deniers en faveur de la Guildive (rhum) venant des Antilles, c'est-à-dire, que ce rhum n'était frappé que de 6 deniers de droits, tandis que celui qui venait des autres possessions britanniques payait 9 deniers.

Onze ans plus tard, cette loi était amendée par la 25 Geo. 3, et par les Statuts suivants : 30 G. 3, c. 27 : 3 4 W. 4, c. 59 ; 4-5 W. 4, c 89 ; 5-6 W. 4, c. 66 ; 6-7 W. 4, c. 10 ; 28 G. 3, c. 9 ; 41 G. 3, 14 ; 51 G. 3 ; c. 1-2 ; 53 G. 3, c. 1 ; 53 G. 3, c. 11 ; 54 G. 3, c. 3 ; 55 G. 3, c. 2-5 ; 59 G. 3, c. 17 ; 6 G. 4, c. 1 ; 10-11 G. 4, c. 12 ; 2 V. c. 25 ; 4-5 V. c. 6 ; 7 V. c. 12 ; 4-5 V. c. 14 ; 5-6 V. c. 49 ; 5-6 V. c. 56 ; 6-7 V. c. 39 ; 6 V. c. 1 ; 10-11 V. c. 31 ; 12 V. c. 1 ; 13-14 V. c. 3 ; 16 V. c. 35 ; 18 V. c. 5 ; 22 V. c. 76 ; 31 V. c. 44 ; 33 V. c. 9 ; etc.

Les modifications, en matières d'impôts comprises dans cette série de Statuts, Edits et Ordonnances ; leur influence sur toutes les branches de notre commerce, fourniraient à l'économiste de nombreux sujets de réflexion : on n'en saurait douter.

Les impôts, si faibles à la première époque de notre histoire, qu'ils passaient presqu'inapperçus du contribuable, ont atteint par une gradation sensible un chiffre fort élevé. On a commencé par des droits de 1 et de 2½ pour cent et maintenant le tarif du 29 avril 1868, amendé par celui du 8 avril 1870, frappe certaines denrées, les épices, la muscade, la cannelle, le gingembre, le piment, le poivre, les parfums, etc., d'un droit de 25 pour cent *ad valorem*.

La melasse et le sucre paient également 25 pour cent *ad valorem* et un droit spécifique de un centin par livre.

Les animaux, chevaux, bœufs et les fruits verts paient 10 pour cent *ad valorem*.

Les livres, le fer, la broche, les caractères d'imprimerie sont imposables d'un droit de 5 pour cent.

Les liqueurs fermentées, la bière, etc., paient 10 pour cent *ad*

valorem et un droit spécifique de 5 centins le gallon en futailles et de 7 centins le gallon en bouteilles.

Puis le tarif nous fournit une longue liste de marchandises, de produits bruts sur lesquels il n'existe pas d'impôt de douane.

N'y aurait-il pas moyen, tout en conservant au trésor, ses meilleures sources de revenu, de fixer un droit protecteur d'au moins dix pour cent, sur un grand nombre de produits des îles importés chez nous, par la voie du St. Laurent ? Courrait-on risque d'éveiller les susceptibilités de nos voisins par cette législation protectrice ? Hasarderions-nous la perte du *Bonding system*, le *voiturage en entrepôt*, si commode surtout pour Ontario et précieux même pour Québec. Voilà des questions, que je me contenterai de livrer à l'examen de nos économistes.

Veut-on savoir maintenant ce que sont en réalité les droits de douane ? voici comme l'auteur de l'*Esprit des Lois* les définit :

" Les droits sur les marchandises sont ceux que les peuples sentent le moins, parce qu'on ne leur en fait pas une demande formelle. Ils peuvent être si sagement ménagés, que le peuple ignore presque qu'il les paie. Pour cela, il est d'une grande conséquence que ce soit celui qui vend les marchandises qui paie les droits. Il sait bien qu'il ne les paie pas pour lui ; et l'acheteur qui dans le fond les paie, les confond avec le prix. Il faut regarder le négociant comme le débiteur général de l'état, et comme le créancier de tous les particuliers ; il avance à l'état le droit que l'acheteur lui paiera et il a payé pour l'acheteur le droit qu'il lui paiera sur sa marchandise ; d'où il s'ensuit que plus on peut engager les étrangers à prendre de nos denrées, puis ils rembourseront de droits ; ce qui fait un vrai profit pour l'état."

C'est sans doute l'espoir de faire ce " vrai profit pour l'état," sans faire crier le consommateur, qui nous donne le secret de toutes les manipulations du tarif, si savamment combinées par nos ministres de finance depuis cinquante ans ; ceci explique également pourquoi une industrie, une branche de commerce a plus d'une fois été sacrifiée à une autre sans nécessité réelle, mais simplement comme expérience.

Tâchons d'exposer en peu de mots les ressources des Antilles.

Les divers groupes d'îles qui constituent les Antilles produisent en abondance une foule de denrées propres à alimenter le commerce d'une consommation quotidienne parmi toutes les classes de notre population.

Antigoa est l'île principale du groupe des îles Sous-le-Vent ; elle

fut découverte par Christophe Colomb en 1493, et colonisée par les anglais en 1632. Elle a environ 18 milles de long, sur 9 de large ; sa superficie est de 108 milles carrés. En 1861, sa population était de 36,412 âmes dont 2,556 blancs. On y compte à peu près 58,000 arpents de terre en culture.

Son revenu en 1869 était de £38,586 ; elle importait de l'Angleterre £825,731, et y exportait £233, 920. Ces chiffres ne représentent que le montant de son commerce avec l'Angleterre. Les Bahamas couvrent un are de 3,000 milles carrés avec une population d'à peu près 40,000. Elles exportent le sel, éponges, ananas, oranges. Revenu en 1869, £38,443, importations de l'Angleterre £57,363 ; exportations en 1860, $65,746. Les Barbades comprennent 166 milles carrés. Population en 1871, 162,042 ; revenu £104,931 : totalité des importations £1,069,847 ; totalité des exportations £973,020 dont la Grande Bretagne réclame £658, 306. Sous le nom des Bermudes, on comprend 300 petites îles dont 15 à 16 seulement sont établies. Population en 1863, 11,967 âmes : revenu public £30,000 ; importations de l'Angleterre £54,933. Puis, citons Dominica, qui avec 27,000 habitants a un commerce d'au de là de £100,000, en importations et en exportations : les produits principaux sont : sucre, café, coco, coton, tabac, mélasse, rhum, minerai de cuivre et bois d'ébénisterie. La Grenade avec une population de 40,000 âmes, fait un commerce lucratif, principalement avec la Grande Bretagne, de $148,018. La Jamaïque est la plus considérable des Antilles anglaises, son territoire est de 6,400 milles carrés ; elle a 140 miles de long et 50 de large. Revenu public en 1869, £345,695. Chiffre de ses importations et de ses exportations a la Grande Bretagne £1,500-000. Principales importations : sel, poisson, fleur. Exportation : gingembre, sucre (491,000 quintaux) rhum : 1,463,471 gal. ; café 5,025,812 lbs. ; piment 6,575,249. Cette île entretient aussi un grand commerce avec les Etats-Unis. On doit également faire mention des autres îles de ces parages telles que Montserrat, St. Christophe, Ste. Lucie, St. Vincent, les Iles Vierges et la Trinité. Cette dernière est la plus grande, ayant 90 milles de long sur une largeur de 35 à 40 milles. La population est à peu près de 100,000. Elle produit le café, le rhum, le sucre, la mélasse et des fruits délicieux. Le chiffre de ses importations et exportations en Angleterre en 1870, a atteint presqu'un million et demi sterling.

N'oublions pas le vaste empire du Brésil qui couvre une superficie de 3,134,000 milles carrés. Les Etats-Unis n'en couvrent que 2,999,848 ; la Chine que 1,297,000 ; l'Inde anglaise que 984,000 : en sorte qu'à l'exception de la Russie, qui en a 7,800,000, et l'Amérique Britannique, qui en a, disons, 3,400,000, c'est le plus grand

pays du monde. Il est presqu'aussi grand que toute l'Europe. Découvert en 1499 par Pizon, le commandant d'une flotte Portugaise, qui fut jeté hors de sa course par des vents contraires en allant aux Indes par le Cap de Bonne Espérance, il resta colonie portugaise jusqu'au commencement du siècle actuel.

En 1808, la famille royale du Portugal s'enfuit au Brésil en conséquence des complications européennes, et retourna au Portugal en 1820. En 1821, un congrès national proclama l'indépendance du pays, et en 1822 Don Pedro, fils aîné du roi Jean VI de Portugal, fut choisi et proclamé empereur.

Le gouvernement du Brésil est une monarchie constitutionnelle, la chambre basse ayant l'initiative de la répartition des impôts, et les ministres y sont, comme chez nous, responsables aux chambres. On évalue la population du Brésil en 1861, à 10,045,000 âmes, dont un cinquième est esclave.

Quelles mesures devrions nous adopter, pour faciliter à leurs produits, l'entrée dans les principaux ports de la Puissance du Canada? et que devons-nous faire, pour encourager le marchand et le manufacturier canadien, à leur porter en échange de leurs produits nos denrées et les articles fabriqués au Canada, c'est ce que nous examinerons plus tard.

J. M. Le Moine.

Québec, 8 mars 1872.

(*A continuer.*)

SOUVENIR DU CANADA.

C'était en 1534.

Vers la fin du siècle précédent, la vieille Europe tressaillait à l'annonce d'un événement prodigieux, et d'année en année, comme les enfants écoutent des contes de fées, les rois et les princes, les bons bourgeois dans leur cercle de famille, les artisans dans leur atelier, écoutaient les récits des *Descubradores*, les aventures des navigateurs dans des régions si longtemps inconnues. Quelles merveilleuses aventures! Les antiques colonnes d'Hercule franchies; la main de Satan, qui s'étendait sur l'ancienne carte de l'Océan, vaincue, anéantie par le génie de Christophe Colomb ; un nouveau monde, un nouvel hémisphère découvert par l'immortel Génois ; Alvarez de Cabral emporté par une tempête et abordant sur les côtes du Brésil ; Vasco de Gama doublant le cap de Bonne-Espérance ; Numez de Balboa contemplant du haut des montagnes du Darien les vagues de l'Océan Pacifique ; Fernand Cortez conquérant le Mexique.

C'était en 1534.

Tandis que les Portugais et les Espagnols se partageaient les splendides régions dont une bulle du pape leur attribuait la possession exclusive, deux petits bâtiments de soixante tonneaux quittaient le port de Saint-Malo et se dirigeaient vers l'Amérique du Nord. Jacques Cartier, l'habile marin qui les commandait, arriva en vingt jours à Terre-Neuve, traversa le golfe de Saint-Laurent et sur la plage érigea une croix décorée d'une fleur de lis.

Là commence l'histoire de notre colonie du Canada. Il n'y a eu

nulle part une histoire plus pure, plus touchante, et nulle part tant d'actes de courage et de vertu accomplis par un si petit nombre d'hommes dans un si grand pays.

Voltaire crut faire une jolie plaisanterie en disant avec son rire cynique : " En ce temps là on se battait pour quelques arpents de neige au Canada."

Quelques arpents de neige ! Cette magnifique plaine arrosée par l'un des plus beaux fleuves que l'on puisse voir ; ces gigantesques forêts de hêtres, d'érables, de sapins ; ces vallées et ces collines si fructueuses ; ces étonnants plateaux où mugit le tonnerre du Niagara, une des merveilles de la création ; où se déroulent ces lacs pareils à des océans, ces innombrables cours d'eau par lesquels nos aventureux colons, nos *voyageurs*, nos *coureurs* des bois, s'en vont, d'une part, jusqu'à la baie de Hudson ; de l'autre, jusqu'au golfe du Mexique, tout cet immense espace dix fois plus grand que la France.

Quelques arpents de neige ! Oh ! pauvre châtelain de Ferney ! Pauvre vieux railleur !

Mais dans cette région de l'Amérique septentrionale, il n'y a point de mines d'or, ni de mines de diamant. On dit que les Espagnols y arrivant avant Cartier et n'y trouvant aucun indice de métaux précieux, se retirèrent en s'écriant : " Ici rien *Aca nada.*" De là, selon quelques étymologistes, le nom de Canada.

Et la France n'a point terrifié, subjugué ces régions par de farouches légions de soldats Ceux qui l'habitaient n'ont point été torturés par une féroce cupidité. La blanche fleur de lis plantée par Cartier sur le sol canadien n'a point été entachée du sang de l'innocent, et la croix est restée là debout comme un vrai signe de miséricorde.

Ceux qui ont formé peu à peu cette colonie étaient de braves gens. C'étaient des gentilshommes désireux d'occuper utilement leur vie ou de s'illustrer par quelque action d'éclat. C'étaient des négociants, des laboureurs, des ouvriers, des prêtres et des sœurs de charité.

La religion fut l'un des premiers mobiles et l'un des principaux éléments d'action de cette lointaine entreprise. La plupart des émigrants, nobles et bourgeois, artisans et marins, avaient un sincère sentiment religieux. Jacques Cartier commence ainsi le récit d'un de ses voyages : " Le dimanche, jour et fête de la Pentecoste, seizième jour du mois, du commandement du capitaine, et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo. Après l'avoir

reçu, fûmes nous présenter au cœur de la dite église devant révérend père en Dieu, M. de Saint-Malo, lequel en son état épiscopal nous donna sa bénédiction."

De Monts, qui fut nommé par Henri IV gouverneur de l'Acadie, était calviniste ; mais il n'avait autour de lui que des catholiques.

Champlain, l'intelligent, l'actif Champlain qui fonda Québec et dont le nom est resté si populaire dans le Canada, ne cessait de demander en France des missionnaires pour convertir les Indiens.

Les premiers qui se dévouèrent à ce nouvel apostolat étaient des Récollets, doux et patients religieux qui s'appelaient humblement les Frères mineurs. On ne pouvait choisir de meilleurs instituteurs pour enseigner les vertus du christianisme à la pauvre race ignorante au milieu de laquelle nos colons allaient s'établir.

L'un d'eux, le frère Sagard, a raconté leurs voyages, leurs fatigues, leurs prédications. Quel édifiant et touchant récit !

De leur couvent de Paris, les bons religieux vont à pied, sans argent, à la ville oú ils doivent s'embarquer, confiant dans la Providence.

Quand ils sont arrivés sur la terre canadienne, il se jettent à genoux pour remercier Dieu de la protection qu'il leur a accordée. A l'aide des matelots dont ils sont devenus les amis pendant leur trajet, ils construisent une chapelle avec des branches d'arbres et y célèbrent la messe.

Puis ils commencent leur œuvre de missionnaires. Pour l'accomplir, ils se résignent à toute sorte de souffrances et de privations. Ils s'associent à l'Indien, vivent de sa vie, voyagent avec lui sur les lacs et les rivières dans son canot d'écorce, pénètrent avec lui dans les forêts sauvages où il poursuit sa proie et reposent avec lui dans son *wigwam* enfumé. Voyager au milieu des forêts profondes sur un sol hérissé de ronces ou de pierres aiguës, par les mauvais temps, ce n'est rien. Coucher sur la terre nue, avec une bûche pour oreiller, ce n'est rien encore. " Ce qui nous était le plus difficile, dit le frère Sagard, c'était de surmonter le dégoût produit par la nourriture qui nous était offerte,"

Cette nourriture se compose ordinairement de maïs. L'Indien en a fait une espèce de bouillie qu'il appelle la *Sagamité* et qui est préparée par les mains les plus sales, dans les vases les plus répugnants. S'il y a dans le wigwam un morceau de viande ou de poisson, il est dépecé avec les doigts et jeté dans une chaudière qui n'a jamais été nettoyée. Mais le pire, c'est le pain, et pour un Européen, ce n'est pas chose facile de toucher à un tel aliment quand il l'a vu triturer. Des femmes, des enfants prennent des grains de maïs entre leurs dents, les mâchent, puis les versent dans

des écuelles. De ces grains ainsi broyés, on forme une pâte que l'on fait cuire sous la cendre. Dans les banquets des wigwams du nord, c'est le mets favori des gourmets.

Peu à peu, cependant, les religieux parviennent à vaincre leur répulsion pour ce régime culinaire. Peu à peu, aussi, ils apprennent la langue de l'Indien, ils s'entretiennent alors fraternellement avec lui, ils l'attendrissent par leur mansuétude, et comme ils se montrent sans cesse si bons envers lui, ils lui persuadent aisément que le Dieu dont ils lui enseignent la loi est le vrai Dieu de bonté.

Telle a été l'action bienfaisante de la France dans ses possessions d'Amérique. Au sud, les Espagnols suppliciaient, massacraient la pauvre race indienne. Au nord, les Anglais la refoulaient de zone en zone jusque dans les froids et arides déserts. Nos missionnaires l'adoucissaient et l'humanisaient.

Au Mexique et au Pérou, on fouillait les entrailles de la terre pour en arracher des pépites d'or ou d'argent. A New York, on construisait des navires. A Montréal et à Québec, on fondait des chapelles, des couvents, des hôpitaux.

Autour de ces vénérables édifices s'élevait le comptoir du marchand, la cabane du laboureur, la maison du général et la forteresse, tout ce qui constituait la colonie.

Par cette colonie, nous avons conquis la péninsule acadienne (aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse) et la Louisiane.

En 1537, Hernandez de Soto, gonverneur de Cuba, un des compagnons d'armes de Pizarre, entreprit de chercher la fameuse fontaine de Jouvence qui devait se trouver dans la Floride. Il mourut dans son expédition ; mais, chemin faisant, il avait découvert le Meschacébé (autrement dit le Mississipi), le plus grand fleuve du monde : 1400 lieues de longueur.

Maintenant une pareille découverte serait immédiatement annoncée par tous les fils électriques à toutes les contrées civilisées, et aussitôt enrégistrée, discutée, commentée par des milliers de journaux. A cette époque, on n'avait pas de tels moyens de propagation ; on n'écrivait pas tant. On faisait tout simplement de grandes choses, bientôt effacées par d'autres grandes choses.

Plus d'un siècle s'écoule. L'expédition de l'ambitieux Soto est oubliée. Mais les Indiens du Canada parlent d'un fleuve suprême qui ne coule ni à l'est, ni au nord, et qui, selon les hypothèses des géographes, doit aboutir à l'océan Pacifique ou au golfe du Mexique.

Deux hommes courageux prennent la résolution de vérifier ce

fait : un négociant de Québec, M. Joliet, et un récollet, le P. Marquette.

Le 13 mai 1673, ils s'embarquent avec cinq bateliers, emportant pour toute provision du maïs et de la viande boucanée. Le long de leur route, ils rencontrent diverses tribus qui, au lieu de leur donner d'utiles renseignements, cherchent à les détourner de leur projet, leur disant que la grande rivière est très-dangereuse, pleine de monstres effroyables qui engloutissent les hommes et les embarcations. Le P. Marquette, en remerciant les indigènes de leurs avis, déclare qu'il ne craint point les démons des fleuves, et que, du reste, il exposera volontiers sa vie dans l'espoir de faire entendre à quelque âme la parole de Dieu.

Et il continue son trajet par le lac Huron, par le lac Michigan, par la rivière des Outogamis et le Missouri.

Le 17 juin, il entre dans le Mississipi et descend ce splendide fleuve jusqu'à sa jonction avec l'Arkansas. Là, les hardis voyageurs ne trouvèrent plus de villages ; leurs provisions étaient à peu près épuisées. Ils furent forcés de retourner en arrière. Mais ils en avaient assez vu pour pouvoir constater la grandeur du Mississipi et son cours vers la mer. A leur entrée à Québec, les cloches sonnèrent, et les habitants de la ville, évêque en tête, allèrent à l'église chanter le *Te Deum*.

Huit ans après, un autre plébéien, animé d'une noble ardeur, Robert Lasalle, obtint de Louis XIV, par la protection de M. de Frontenac, gouverneur du Canada, une vaste étendue de terres sur les bords de l'Ontario et des priviléges particuliers pour les découvertes qu'il pourrait faire dans les grandes régions de l'Amérique. La royale patente lui enjoint seulement de reconstruire un de nos forts délabrés. Il part avec une trentaine d'hommes, qui s'associent avec confiance à sa fortune. Il reconstruit le fort à l'endroit où s'élève aujourd'hui la citadelle anglaise de Kingston, puis il s'embarque pour de lointains parages.

Il parcourt les lacs du nord, élève des fortifications sur plusieurs points. Tantôt reçu avec amitié par les Iudiens, tantôt menacé d'une ligue hostile, il surmonte par son courage ou écarte par sa prudence tous les dangers.

A la fonte des neiges, il entre dans le fleuve où les Indiens se jettent avec une religieuse superstition, en s'écriant : " Meschacé bé ! Meschacébé ! " Il le descend à travers des tribus qui voulaient s'opposer à son passage. Le 7 avril 1681, il touchait au golfe du Mexique. De Québec jusque là, il avait parcouru un espace de 1000 lieues, et il prend possession de ce pays en lui donnant le nom de Louisiane.

Lasalle alla lui-même porter en France la nouvelle de sa conquête, et fut reçu à la cour de Versailles avec la distinction qu'il méritait. Le fils du peuple reçut les compliments du grand roi. Il demandait à retourner sur les rives du Mississipi. On lui donna quatre bâtiments, sur lesquels s'embarquèrent douze gentilshommes, douze familles de cultivateurs, cinquante soldats, des ouvriers, en tout deux cent cinquante personnes.

Là s'arrêta le dernier rayon de bonheur du noble Lasalle. A partir de cette époque, sa vie n'est plus qu'une suite de revers, terminée pas un affreux drame. Abandonné sur les côtes du Texas par le commandant de la flottille, privé de sa dernière ressource par un naufrage, il essaya de se rendre par terre au Canada, dans l'espoir d'y trouver quelque secours. En route, il fut assassiné avec son neveu par deux de ses compagnons.

La Louisiane, découverte par le Canadian Lasalle, fut colonisée par Iberville, encore un Canadien. Son père et cinq de ses frères étaient morts sur la terre d'Amérique en combattant pour le drapeau de la France. Il lui restait cinq autres frères qui furent ses auxiliaires. Avec eux, il conduisit deux cents colons à l'extrémité du Mississipi. C'était tout ce que la France lui donnait pour prendre possession des rives d'un fleuve plus grand que la Seine, le Rhin et le Danube réunis. Il explora le sol où s'élève aujourd'hui la Nouvelle-Orléans, donna à un des lacs de cette plaine le nom de Maurepas, à un autre celui de Ponchartrain, construisit une citadelle dans la baie de Bilexi, et y fixa le siége de sa colonie.

De retour d'un voyage en France, où il avait été demander des renforts, il fut pris de la fièvre et mourut. Deux de ses frères continuèrent son œuvre.

Quelle était petite pourtant cette colonie du Canada, qui étendait si loin son énergique action ! Des ministres, des princes, des souverains l'avaient, il est vrai, patronée, à commencer par François Ier qui ordonna l'expédition de Jacques Cartier. A diverses reprises, on s'était occupé d'elle dans les conseils du roi. On écoutait ses demandes, on manifestait l'intention de l'assister dans ses difficultés, de lui donner plus de développement, puis on l'oubliait.

Elle restait ainsi souvent privée d'un renfort nécessaire, parfois même dépourvue de munitions, protégée par quelques petits bastions et entourée d'ennemis : les Indiens et les Anglais ; les Indiens, qui d'abord nous avaient fait un très bon accueil, qui ensuite apprirent à se servir de nos propres armes pour les tourner contre nous ; les Anglais, nos voisins sur le sol d'Amérique comme sur le continent européen, nos rivaux, nos perpétuels antagonistes.

En 1536, des marins de cette jalouse nation qui venaient de faire

une malheureuse expédition dans les régions déjà explorées par Cartier, s'en retournaient piteusement en Angleterre, lorsqu'ils aperçurent un navire français très-bien approvisionné. Ils s'en emparèrent par la ruse et le dévalisèrent.

Telle fut notre première rencontre avec les Anglais dans les parages de l'Amérique du Nord. Dès cette époque, nous les retrouvons là, armés à toute instant contre nous, et soulevant contre nous les Iroquois et d'autres peuplades indiennes, voire mêmes les Hurons que nous nous plaisions à regarder comme nos alliés. Aussitôt qu'une guerre éclate entre la France et l'Angleterre, cette guerre se reproduit de l'autre côté de l'Atlantique et souvent même se continue longtemps après que la paix a été signée entre les deux gouvernements.

Nos colons combattent avec un courage héroïque, et la prolongation de la lutte, au lieu d'affaiblir leur résolution, enflamme leur ardeur.

On peut dire sans exagération que l'histoire de nos dernières batailles dans le Canada est une des pages les plus glorieuses de nos annales militaires, et que jamais peut-être, on ne vit une si faible population se défendre avec tant d'opiniâtreté, pendant plusieurs années, contre des armées considérables et remporté tant de succès.

A la bataille de Monongahela, deux cents trente-cinq Canadiens, sous les ordres de M. de Beaujeu, mettent en déroute un corps de troupes six fois plus nombreux commandé par le général Braddock. Huit cents Anglais restent sur le champ de bataille. Le général y périt avec soixante-trois officiers.

Au mois d'août 1756, M. de Montcalm faisait capituler le fort Osway défendu par dix-huit pièces de canon, quinze mortiers et dix-huit cents soldats.

L'année suivante, Montcalm forçait encore à capituler la citadelle de M. Henry, avec ses deux mille quatre cents hommes de garnison.

Le 8 juillet 1758, le général Abercromby attaquait, avec une armée de seize mille hommes, le fort de Carillon, où Montcalm s'était retranché avec trois mille soldats. Toute la puissance d'Abercromby échoua devant quelques faibles remparts, qui furent plusieurs fois enflammés par son artillerie. Après une bataille de six heures, il se retira, laissant sur le terrain cent vingt six officiers tués ou blessés et deux mille soldats.

Mais les pertes de nos adversaires étaient promptement réparées. Ils reparaissent même en plus grand nombre après une défaite, tandis que notre pauvre colonie ne recevait aucun renfort et par-

fois souffrait la disette. En 1757, cette disette du pays était telle, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. L'année suivante, cette ration fut diminuée de moitié.

Ainsi attaquée sans relâche par des ennemis qui en un de leurs corps d'armée comptaient plus de soldats qu'il n'y en avait dans tout le Canada, affaiblie par ses privations, décimée par ses propres victoires, notre noble et vaillante colonie devait succomber et elle succomba.

D'abord, les Anglais s'emparèrent de l'Acadie. Ils l'avaient déjà envahie à diverses reprises et avaient été forcés de l'abandonner. Cette fois, ils voulaient y rester et en écarter tout ce qui pouvait inquiéter leur domination.

Il y avait là environ dix-huit mille Français, patients et laboureurs, industrieux ouvriers qui ne demandaient qu'à conserver leurs religieuses coutumes, et à continuer en paix leur honnête labeur.

Longfellow, le délicieux écrivain, les a glorifiés dans son *Evangeline*, un des plus charmants poëmes des temps modernes, et l'on ne peut lire sans une émotion de cœur cette description qu'il a faite d'un de leurs villages :

" Dans le pays d'Acadie, sur les bords du bassin de Minas, au milieu d'une vallée féconde, s'élève le calme, solitaire village de Grandpré. A l'est, s'étendent les vastes prairies qui lui ont donné son nom, et les pâturages remplis de troupeaux ; à l'ouest et au sud, les champs de lin et de céréales, les arbres fruitiers, toute une grande plaine sans barrières ; au nord, les vieilles forêts et les montagnes sur lesquelles les brumes de la mer, les nuages de l'Atlantique flottent et tournoient sans descendre dans l'heureuse vallée.

" Les maisons du village sont bâties solidement en bois de chêne et de noyer, comme les maisons des paysans de Normandie au temps des Henri ; le toit couvert en chaume, les fenêtres taillées selon une ancienne forme ; les pignons se projetant sur toute la largeur de l'édifice, ombrageant et protégeant la porte d'entrée.

" Là, dans les paisibles soirées d'été, quand les derniers rayons du soleil éclairaient la rue du village et doraient le faîte des cheminées, les matrones et les jeunes filles, avec leur bonnet blanc et leurs robes bariolées de diverses couleurs, s'essayaient sur le seuil de leur demeure avec leur quenouille, et le bruit de leurs rouets et le son des navettes des tisserands se mêlaient à l'harmonie des chants juvéniles. En ce moment, le prêtre de la paroisse

descendait solennellement le long du village. Les enfants s'arrêtaient dans leur jeux pour baiser la main vénérée qui les bénissait. Les femmes se levaient à son approche et le saluaient avec une respectueuse affection. Les laboureurs revenaient des champs et le soleil disparaissait graduellement à l'horizon, et les lueurs du crépuscule succédaient à sa brillante clarté. Alors la cloche de l'église tintait l'*Angelus*. Sur les toits du manoir s'élevaient des colonnes de fumée bleuâtre, comme les nuages d'encens d'une centaine d'innocents et paisibles foyers. Là, vivaient dans une douce concorde, dans l'amour de Dieu et l'amour de leur prochain, les simples Acadiens, libres de toute crainte, des terreurs de la tyrannie, de l'envie et des vices de la république. Point de serrures à leurs portes. Point de barreaux à leurs fenêtres. Jour et nuit leurs habitations restent ouvertes comme leur cœur, et le plus riche d'entre eux est pauvre et le pauvre est dans l'abondance. "

Tout en se soumettant au pouvoir des Anglais, les bons Acadiens ne pouvaient dissimuler l'attachement qu'ils conservaient à la France.

Trois hommes se réunirent pour extirper cette fidélité qui les inquiétait.

Ces trois hommes, dont il faut clouer le nom au pilori de l'histoire, c'était l'amiral Borcawen, l'amiral Mostyn et le gouverneur Lawrence.

Leur détermination étant prise et leurs préparatifs mystérieusement faits, les Acadiens de chaque dictrict furent sommés de se rendre sur la plage, à certain jour, pour régler une affaire importante. Tous obéirent à cet ordre, ne se doutant guère du sort qui les attendait. Lorsqu'ils furent réunis, ils apprirent que leurs terres étaient confisquées et qu'ils devaient quitter immédiatement, et à jamais, leur pays natal. Pour qu'ils n'eussent même plus la pensée d'y revenir, leurs maisons furent incendiées.

Toute tentative de résistance était inutile. Ils étaient sans armes et entourés d'une légion farouche qui exécutait sans miséricorde son mandat. Un certain nombre d'entre eux parvint à s'échapper et à se réfugier, dans les forêts. Les autres, hommes et femmes, viellards et enfants, furent entassés pêle-mêle sur des navires, transportés à une longue distance de leur chère Acadie, jetés de ci, de là sur les côtes de la Virginie, de la Caroline, de la Pensylvanie, et abandonnés sans ressources. Il y en eut qui, errant à l'aventure ne sachant où aller et où trouver un refuge, périrent misérablement. Il y en eut qui, dans leur détresse, étant entrés à Phila-

delphie, s'enfuirent avec horreur, en apprenant que les habitants de cette puritaine cité, qui se vantait de sa philanthropie, se prososaient de les vendre comme esclaves.

Plusieurs milliers de ces malheureux se réunirent, et à l'aide des Indiens qui les guidaient charitablement se dirigèrent vers la Louisiane. Ils savaient qu'il y avait là une colonie française. Ils voulaient la rejoindre. Dans leur amour pour la France, ils allaient à la recherche de la terre lointaine habitée par des Français.

Là enfin, ils trouvèrent un asile, une consolation, des mains ouvertes, des cœurs de frères. Le gouverneur de la Louisiane leur assigna, sur les rives du Mississipi, un vaste terrain où ils creusèrent de nouveaux sillons, où ils se firent un nouveau foyer. En mémoire de leur pays aimé, ils donnèrent à ce domaine le nom de côte d'Acadie.

Là, elle a vécu, là, elle s'est développée cette pauvre petite colonie de proscrits. Quand je visitai le séjour où elle s'est établie, je me plaisais à entendre parler d'elle. On me disait que de génération en génération, elle avait conservé toutes ses saines coutumes d'ordre, de travail, toutes ses religieuses traditions.

Qu'est-elle devenue dans l'effroyable guerre de la confédération américaine ? Les Yankees sont entrés comme les soldats de Brennus dans la capitale de la Louisiane, le fer à la main, la rage dans le sang. Malheur aux vaincus !

Au dix-huitième siècle, les fidèles paysans de la péninsule septentrionale étaient écrasés par une horrible sentence. Au dix-neuvième, leurs descendants n'ont-ils pas subi une pareille infortune, une sentence de Butler ?

Après leur exécution dans l'Acadie, les Anglais enhardis par l'accroissement de leurs troupes, par l'affaiblissement des nôtres, entreprirent de s'emparer de Québec, et faillirent échouer dans leur tentative. Wolf, leur jeune et courageux général, refoulé dans ses retranchements, battu à Montmorency, éprouva un tel chagrin de la défaite, qu'il en fut malade. Ses officiers lui suggérèrent l'idée d'un autre plan d'attaque qui raviva son espoir.

Dans la nuit du 13 septembre 1759, il gravit la falaise du Saint Laurent et rangea ses régiments dans la plaine d'Abraham. A la nouvelle de ce mouvement inattendu, Montcalm accourut avec sa généreuse ardeur, engagea le combat, sans vouloir attendre que toutes ses forces fussent réunies.

Dernier suprême combat après une lutte séculaire, au milieu des

forêts gigantesques, sur un des plateaux de l'immense région américaine, au-dessus des ondes superbes du St. Laurent, dans la silencieuse et solennelle grandeur du nouveau monde. les étendards des deux plus puissants royaumes de l'ancien continent, les fusils et les canons de l'Europe, adjoints aux tomahawks et aux flèches de la race indienne ; des artisans et des bourgeois transformés tout à coup en soldats, des cœurs candides animés soudain d'uu ardent désir de gloire ; des Achille et des Hector marchant fièremant l'un contre l'autre, fidèles champions de la patrie. Admirable spectacle ! Sublime épopée ! Quel Homère la racontera?

Les deux généraux tombèrent sur le champ de bataille. Mais Wolf, avant d'expirer, connaissait son triomphe, et Montcalm, le noble, le chevaleresque, l'héroïque Montcalm, apprenait sur son lit de mort la reddition de Québec,

En 1763, le traité de Paris livrait définitivement le Canada aux Anglais, et en même temps nous abandonnions la Louisiane à l'Espagne.

Ainsi, d'un trait de plume, les ministres de Louis XV retranchaient des domaines de la France la plus magnifique conquête de la France. Ainsi, il ne nous restait plus rien de ces possessions transatlantiques, plus vastes que le plus vaste royaume de l'Europe, de ces milliers de lieues de terrain découverts par nos marins explorés par nos voyageurs, défendus si longtemps par nos soldats, ennoblis par tant d'actes de courage et de dévouement, glorifiés par des Lévi, des Lasalle, des Iberville, des Montcalm, sanctifiés par nos institutions de charité, par nos prêtres et nos religieux, par des trésors de vertus, et arrosés du sang de nos martyrs.

Jusqu'au dernier moment, quelques navires auraient suffit pour sauver le Canada de l'invasion des Anglais. Montcalm, Vaudreuil sollicitaient instamment des secours. Bougainville, l'illustre marin qui remplissait alors à Québec les fonctions de colonel, vint lui-même en France pour représenter aux ministres le péril imminent de notre colonie. Ses efforts furent inutiles. La cour de Versailles ne comprenait point l'importance de cet empire d'Amérique. Il ne nous rapportait rien, et il demandait encore des hommes et des approvisionnements. On aimait mieux l'abandonner. Triste page de notre histoire ! Amère réminiscence !

En 1800, par le traité de Saint-Ildefonse, la Louisiane nous fut rendue, et Napoléon la vendit pour soixante-quinze millions aux Etats-Unis. " Par cette adjonction, dit-il, les Etats-Unis s'affermissent et constituent une puissance maritime qui tôt ou tard abaissera l'orgueil de l'Angleterre."

C'était aussi l'idée du duc de Choiseul que la conquête en Canada

serait fatale à l'Angleterre. "Ses colonies américaines, disait-il, sont lasses de son pouvoir. Elles ne lui restent soumises que parce qu'elles en ont besoin pour continuer leur guerre contre le Canada. Quand cette guerre sera finie, elles se soulèveront contre leur souverain."

Le fait est que dix ans après le traité de Paris, la révolte éclatait à Boston.

Mais que les Anglais, après quelque injuste combinaison, ou quelque guerre cruelle, soient déçus dans leurs ambitieuses espérances, c'est pour leurs adversaires une pauvre consolation.

En ce qui tient au Canada, nous leur en devons une meilleure. Ils ont fait du bien à notre pays qui nous est attaché par tant de liens. Ils ont respecté son caractère national, ses anciennes institutions, ses mœurs, sa religion. En même temps, ils lui ont donné une puissante impulsion.

Quelle différence entre la colonie que nous avons abandonnée au siècle dernier, et celle qui fleurit aujourd'hui dans cette province qu'on appelle le Bas-Canada, qui s'étend du lac Ontario à l'embouchure du Saint-Laurent, de la baie d'Hudson au Nouveau-Brunswick. En 1763, en dehors de la population indienne, on ne comptait là que 65,000 habitants; aujourd'hui, il y en a plus de 600,000. En 1763, on ne voyait sur ce vaste espace que quelques champs cultivés, quelques groupes de maisons, quelques navires. Aujourd'hui tout est là, tout ce qui annonce le mouvement intellectuel: écoles et musées, bibliothèques publiques et académies; tout ce qui est le résultat d'un grand travail agricole et industriel féconde culture, active exploitation de mines et de forêts, chemins de fer, bateaux à vapeur, chantiers maritimes, villes superbes.

Nos pauvres soldats qui jadis n'avaient là que de chétives palissades en bois, comme ils seraient étonnés, s'ils voyaient aujourd'hui les remparts et les maisons de Québec! Nos saintes sœurs qui s'estimaient heureuses quand elles parvenaient à construire une cabane pour y recueillir les malades, nos prêtres qui disaient la messe sous une tente et suspendaient la cloche de leur chapelle à un arbre, quelle serait leur joie à l'aspect des institutions de bienfaisance et des belles églises édifiées sur un sol si longtemps dénudé!

Il faut l'avouer, quoi qu'il nous en coûte: très-probablement, le Canada ne serait point devenu si prospère, s'il était resté en notre possession. Nous n'avons pas le génie colonisateur. Notre histoire le prouve, et ce qui se passe depuis trente-cinq ans en Algérie semble encore confirmer ce fait.

Telle est pourtant la force des liens de la France, qu'on s'en détache difficilement. L'île Maurice ne peut oublier le temps où elle s'appelait l'Ile-de-France, et le Canada abandonné par notre gouvernement, il y a un siècle, et dès cette époque, très-dignement régi par l'Angleterre, est resté français, essentiellement français, par les souvenirs de cœur, par la langue, par les habitudes, par le caractère.

J'ai eu le bonheur de visiter ce pays, et souvent j'y songe. Je venais de séjourner quelque temps aux Etats-Unis. Là, n'en déplaise aux apôtres de la démocratie, je n'éprouvais que de pénibles impressions. Il me tardait de quitter ce modèle des républiques. Dès mon arrivée au Canada, je me sentais au contraire le cœur dilaté et réjoui par tout ce que je voyais, et tout ce que j'entendais autour de moi. Je me rappelle mes jours d'étude à Montréal, à Québec, et mes poétiques excursions dans la vallée de Saint-Laurent. Je me rappelle le château du gentilhomme, le cabinet du professeur, le presbytère du curé du village, le foyer du paysan. Avec quelle bonté partout j'étais reçu. On ne s'informait point de mon état, ni de ma fortune. Pour ces fidèles descendants de nos anciens colons, il suffisait que je fusse Français. Au nom de la patrie lointaine, on me tendait la main, on m'accueillait comme un ami.

Si le Canada se souvient ainsi de la terre de ses aïeux, la France aussi se souvient de lui. Nous nous intéressons tout particulièrement à ses progrès, à son bien-être. Nous recherchons avec une avide curiosité tout ce qui a rapport à son histoire, et cette noble, touchante histoire, si nous ne la connaissons point pleinement, ce n'est point faute de documents.

En dehors des Etats-Unis, cette inépuissable officine de tant d'écrits de toute sorte, il n'est pas une région d'Amérique sur laquelle dans l'espace de trois siècles, on ait tant publié de livres que sur le Canada. D'abord les naïves relations de notre vaillant Jacques Cartier, puis les pieux récits de nos missionnaires, et ceux de nos pionniers ; l'histoire de Lescarbot, et celle de Charlevoix, puis les recherches ethnographiques de Schoolcraft, les mémoires de la Société de Québec, et l'œuvre classique de M. Garneau ; ensuite les études des Anglais : Hériot, Mac-Gregor, Buckingham, Murray, Warburton, mistress Jamieson, et les narrations des fantaisistes : *The shoe and canoe*, et les larges volumes illustrés par Bartlett. Je ne parle pas des dissertations politiques, ni des publications officielles.

Mais la plupart de nos anciens ouvrages sur le Canada ne se

trouvent plus guère dans les librairies, et il en est qui sont totalement épuisés.

Un habile et patient éditeur, M. Ed. Tross, bien connu des bibliophiles, a eu l'heureuse idée de reproduire quelques uns de ces livres choisis parmi les plus rares et les plus curieux : la relation du premier et du second voyage de Cartier dont il n'existe plus en Europe qu'un seul exemplaire ; le *Grand voyage du pays des Hurons* par le frère Gabriel, Sagard, Théodat ; l'*Histoire du Canada* par ce même récollet qui était un homme très-lettré et très-instruit ; l'*Histoire de la Nouvelle-France* par Marc-Lescarbot.

M. Ed. Tross n'a point voulu faire de cette publication une opération ordinaire de librairie, mais une œuvre d'art typographique et une œuvre vraiment littéraire.

Tous ces volumes, dont le texte a été soigneusement copié et collationné sur les manuscrits et dans les éditions originales devenues rarissimes, ont été imprimés sur un large, fort papier, selon l'ancien mode d'impression, avec leur ancienne orthographe, et leurs lettres ornées, et leurs fleurons. Ils nous offrent ainsi une image fidèle, quoique rajeunie, des volumes qui faisaient la joie de nos pères et que le temps a détruits. De plus, on y trouve des cartes et des notes explicatives.

A l'*Histoire du Canada*, M. Émile Chevalier a joint une notice très-détaillée sur le frère Sagard, sur les Récollets et sur leur mission dans notre colonie d'Amérique. M. Michelant a complété, par de curieux documents, la relation du premier voyage de Cartier, et, en tête de la seconde relation de notre illustre marin, M. Davezac a mis une introduction historique et géographique qui est un modèle de sagacité et d'érudition.

Quel bonheur de voir ces bons vieux livres si bien édités, et si bien annotés.

XAVIER MARMIER.

LOUIS JOLIET.

(Suite et fin.)

Le lendemain, après une nuit tranquille, sur les huit heures, nos Français entendirent les mêmes cris : Ahé ! ahé ! C'étaient les deux Esquimaux de la veille qui les invitaient à la traite. Mais comme ils voulaient toujours ne pas venir à bord, Joliet descendit dans le bateau avec quatre hommes. S'approchant des nôtres en étendant et en agitant des peaux de loutres comme ils eussent fait de pavillons, les deux Esquimaux ne cessaient de crier : Ahé ! ahé ! tho, tchourakou ! redoublant fréquemment : Thou, tchourakou, c'est-à-dire : Point de trahison ! bas les armes ! ils avaient à terre au loin leurs arcs, des flèches et un fusil. Ils faisaient signe à Joliet d'agir de même. Lorsque le bateau de celui-ci fut arrivé près des roches, il aborda et alla seul au devant d'eux ; mais ils se retirèrent aussitôt en arrière, tout étonnés et inquiets ils lui firent signe avec la main de retourner au bateau, et lorsqu'il y fut, ils lui dirent avec gaieté, la satisfaction peinte sur le visage : Catchia ! Voilà qui est bien. Alors ils joignirent les Français. Mais un d'eux gardait toujours les arcs et les flèches, pendant que l'autre traitait. Ils ne venaient que l'un après l'autre, disant toujours tchourakou. Joliet écrivit plusieurs mots de leur langue, qu'ils lui donnèrent avec des témoignages de joie. Ces Esquimaux furent les deux seuls qu'il aperçut. En les quittant, ils lui firent entendre qu'ils allaient dans leur chaloupe rejoindre leurs gens, partis depuis peu de temps de ce havre. Nos Français, en effet, y comptèrent onze

grandes cabanes du printemps, et reconnurent là, comme à la baie Saint-Louis, que ceux qui y avaient séjourné y avaient fait des canots et racommodé des biscaïennes.

Le 17 juillet, ils doublèrent le cap qui sépare le havre de Saint-François de la baie appelée de ce nom par eux, et y entrèrent.

Le 18, ils traversèrent la baie Saint-Michel et y trouvèrent un bon mouillage, où ils furent retenus par le vent de N. O. et par la pluie. Joliet profita de cette nécessité pour envoyer un canot reconnaître les petites anses. Celui qui le menait remarqua qu'il y avait quantité de bois sur les montagnes et dans les vallées l'apparence d'une rivière.

Le 21, laissant une baie à gauche dans le nord-ouest et les îles que l'on nomma îles Saint-Thomas, le *Saint François* entra dans un canal.

Joliet descendit à terre et monta avec deux de ses gens sur une montagne, dans une île d'où l'on découvrait fort loin de tous les côtés. Il ne vit aucun Esquimau, seulement sur sa route il rencontra une vieille cabane. Le manque de bois et de tourbe ne permit de faire ni feu ni fumée pour avertir les naturels, s'il y en avait. On espéra qu'on aurait plus de bonheur avec eux le lendemain : cet espoir se réalisa. Le vent continuait sud-sud-ouest ; on partit, et comme le *Saint-François* allait sortir des îles situées dans le nord-nord-est, ce qui présentait bien trois lieues à faire, l'équipage découvrit dans le nord-nord ouest une grande baie, dont le fond ne paraissait point. On jugea aussitôt que ce pouvait être la grande rivière que l'on cherchait, sur laquelle les Esquimaux devaient se trouver, sinon que l'on y rencontrerait du moins un passage dans les îles pour abréger la route.

Après avoir bien considéré tout en bas et du haut des mâts, Joliet résolut d'entrer dans cette rivière. Nos Français avaient fait environ une lieue, lorsque, passant le long d'une île pleine de goëlands, ils entendirent plusieurs voix : c'étaient celles d'Esquimaux qui parurent presque au même instant. Ils montaient deux biscaïennes qu'ils s'empressèrent de mener dans une île, puis, comme ceux qu'on avait vus les jours précédents, ils se mirent à crier : Ahé-ahé, en montrant des loups marins. Plus courageux que les autres, ils vinrent à bord du vaisseau au nombre de six, chacun dans un canot, où, dit Joliet, ils ne pouvaient ranger qu'un. Après avoir changé quelques loups marins, ils firent signe à nos Français de gagner la baie et qu'ils allaient les y suivre avec leurs biscaïennes pour leur montrer leur village, où l'on traiterait davantage. Joliet le souhaitait, car, disait-il, tout roule sur ce mot de traite, et cependant cette traite n'est pas grand'chose jusqu'ici

Il les crut donc, et peu de temps après il vit leurs biscaïennes arriver à la voile derrière le *Saint-François*, qni cargua les siennes pour les attendre. Deux canots s'avancèrent alors pour montrer le passage par lequel il fallait entrer, et s'en retournèrent ensuite à bord. Joliet les laissa prendre le devant et les suivit avec plaisir dans le canal faisant nord-nord-ouest quatre lieues jusque aux cabanes du village.

Joliet estimait être par 53° 44′ de latitude. Le *Saint-François* mouilla sur les deux heures après-midi devant les villages, où lorsque tous furent assemblés, nos Français comptèrent neuf cabanes, trois biscaïennes et *un charouet* (*sic*) ? Tout était en bon ordre. Neuf canots vinrent trouver Joliet et son monde, faisant les signaux et les harangues ordinaires, puis après avoir traité, ils s'en retournèrent avec beaucoup de joie.

Ils firent alors de la fumée sur une montagne de leur île, pour avertir deux canots qui étaient dans la baie. Dans l'un était leur chef, nommé Quignac, qui voulut venir droit au navire ; ils l'appelèrent et ensuite ces dix canots vinrent avec lui, tous rangés de front, les hommes toujours haranguant et disant sans cesse le tharacou, "paix partout, bas les armes, point de trahison, bons capitaines de tous côtés."

L'abord, les embrassades, les cérémonies de joie se firent dans le bateau contre le navire, après quoi ils s'en retournèrent donnant à entendre qu'ils reviendraient le lendemain. Les biscaïennes de ces Esquimaux et tous ceux qu'ils échangèrent contre ce que nos Français avaient à leur offrir fit juger à ceux-ci qu'ils avaient surpris des pêcheurs ou fait la traite avec eux : c'étaient une chemise neuve et blanche, un mouchoir de toile peinte et un sac où étaient quelques feuilles d'un livre espagnol, en marge desquelles on lisait quelques passages des actes des apôtres. Ils avaient aussi des restes de ceintures et des poches de toile.

Le lendemain matin, ils revinrent, le tout se passa comme le jour précédent. Les gens lui semblèrent toujours de bonne humeur, affables, aimant à rire ; parfois ils faisaient aux Français signe d'aller à leurs cabanes. Joliet écrivit quelques mots de leur langue qui lui parut aisée à apprendre.

Le soir ils revinrent encore. Mais quelque chose qu'ils aperçurent du bord du navire et qu'ils apprécièrent mal les alarma, et n'osant demeurer, ils prirent le prétexte d'aller chercher quelque chose à terre. Ils firent la garde tout la nuit, mais lorsque le jour parut, une grande fumée s'éleva, et soit qu'ils eussent reconnu l'esprit pacifique des nôtres, soit par une autre raison, ils poussèrent des exclamations de joie, et adressèrent aux Français des

paroles de paix, les invitant à venir auprès d'eux. Ils firent chanter leurs femmes, dont Joliet trouva les voix fort douces et très-agréables. Néanmoins, après avoir considéré leurs danses et écouté leurs chants pendant quelque temps, il prit garde que ce n'était pas pour cela que le *Saint-François* s'en allait à la découverte, et il cria à son tour aux Esquimaux de venir sans rien craindre ; il nomma toutes les marchandises en leur langue. Ceux-ci l'écoutèrent attentivement et s'embarquèrent dans onze canots ; ils approchèrent, firent leurs échanges. Il y eut comme un pacte d'alliance et de paix, grâce à un petit présent que le chef accepta en témoignant sa joie.

Dans cette entrevue, nos Français ne voulurent pas demeurer en arrière avec les Esquimaux sur le point de la mélodie. Quelques profanes, peut-être, s'ils les eussent connus, eussent pu, pour leur donner une idée de notre manière de chanter, leur faire entendre quelques chants de sentiment, tels que la chanson avec laquelle Alceste[1] donne une leçon au poëte Oronte, ou les regrets de Nicolas Boileau sur l'infidélité de Sylvie,[2] mis en musique par Michel Lambert en 1671. Mais le père Recollet, prenant les choses de plus haut, ne s'amusa pas à ces frivolités. Il leur entonna le *Sub tuum præsidium* et le *Domine fac salvum* sans doute aussi bien que Recollet ne put jamais l'entonner, car, dit Joliet, ils poursuivirent leur route, poussant des cris de remercîment et de joie. C'était, du reste, digne des religieux de célébrer ainsi l'appparition du christianisme et de la puissance du roi de France sur ces terres.

Ceci se passait sur les huit heures du matin, et après le dîner, c'est-à-dire vers onze heures ou midi. Le R. P. Recollet, un fils de Joliet et cinq hommes de l'équipage descendirent tous armés dans le bateau pour aller à terre, et se familiariser plus encore avec les indigènes.

Cette fois là, au lieu de les prier de retourner dans le navire, comme ils avaient fait tout d'abord, le chef Quignac s'en vint au-devant de nos Français dans son canot, leur montra le lieu propre pour aborder le plus près des cabanes, c'était à une portée de fusil. Lorsqu'on atteignit le rivage, le chef manifesta un vrai plaisir de cette visite, vint prendre par la main le père Recollet à la des-

1 *Misanthrope.*

2 Marie Poucher de Bretonville. Ils commencent ainsi, tout le monde les sait :

Voici les lieux charmans où mon âme ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.

cente du bateau et le conduisit au village ; tandis que la jeunesse et les femmes visitaient les autres Français restés dans le bateau avec leurs armes. " Personne ne disait mot, sinon doucement, et d'un visage riant, écrit Joliet, passant la main sur l'estomac et sur les bras : Catchia ! catchia ! voilà qui est bien, disaient-ils. "

Le père Récollet fut mené droit à la cabane du chef ; la femme de celui-ci y entra la première, le père vint après elle, puis ce fut le tour du chef. Quignac fit voir à notre religieux tout son ménage, après quoi ils passèrent dans les autres cabanes, le chef tenant toujours le père par la main, chaque famille faisait présent au visiteur de viande et d'huile de loup marin, qui était alors le meilleur de leurs vivres. Cette course faite, Quignac le ramena au bateau, l'embrassa et s'en retourna, disant : Tcharaco, paix partout, catchi, voilà qui est bien.

Le lendemain, qui était le 25 juillet, Joliet, qui avait vu le succès du père Recollet, voulut savoir s'il aurait le même accueil ; il descendit dans le bateau et suivit le canot avec huit hommes tous armés.

Le capitaine Quignac, l'apercevant, vint seul dans son canot au devant de nos Français. Il les harangua, leur montra le lieu propre au débarquement, sauta le premier à terre, puis il s'en vint recevoir Joliet au bateau. Alors il l'embrassa et le prit par la main droite, pendant qu'un autre vieillard lui tenait la main gauche. Un second chef montrait les mêmes civilités en faisant les mêmes cérémonies à M. de La Ferté. Tout le long du chemin, les jeunes gens que l'on rencontrait faisaient de grandes amitiés aux Français. Ils les embrassaient, les complimentaient, et les gestes aidaient à comprendre, là où la parole était insuffisante.

Lorsque Joliet fut entré dans la cabane de Quignac , celui-ci lui montra sa femme qui était vieille. Elle prit la main à notre Canadien, l'embrassa à la française. Sa fille, qui était mariée, en agit de même. Joliet, voyant le gendre de Quignac lui faire signe que c'était sa femme, et que l'enfant de dix mois environ qu'elle portait était son fils, les embrassa tous trois, n'y trouvant rien de désagréable et pensant, d'après les embrassements de la grand'-mère, que c'était une marque d'amitié honnête et de civilité parmi eux.

Quignac et sa famille menèrent ensuite nos Français par la main dans les autres cabanes, où on les reçut partout très-bien, avec les mêmes civilités.

Joliet manifesta alors aux Esquimaux le désir de les entendre

chanter et les pria aussi de vouloir bien danser. Aussitôt seize femmes se mirent en rond et chantèrent, pendant que le second chef dansait au milieu d'elles.

Notre découvreur trouva que leur danse avait quelque chose de celle des sauvages du Canada, mais leur chant, partant de voix plus belles, lui parut plus mélodieux.

Durant toute cette visite il ne cessa d'observer tout ce qu'il voyait, hommes, femmes, choses.

Les hommes, d'après ce qu'il rapporte étaient bien habillés : chacun avait un justaucorps de loup marin, une culotte de peau de chien, de renard ou d'ours, avec une paire de bottes, le tout bien passé, bien fait, bien cousu. Les hommes ne parurent pas à Joliet aussi basanés que nos sauvages ; leurs cheveux noirs, étaient coupés au-dessous des oreilles ; leur barbe était noire, mais presque tous se la faisaient. Le chef Quignac, dit Joliet, n'avait que de grands crocs à l'Espagnole.

En ce qui touchait leurs manières, il reconnut en eux une grande propension à rire, et un esprit comme des façons d'agir tenant plus du Français que du sauvage.

Les femmes lui semblèrent bien faites, grandes, grosses et grasses ; il ne leur reprochait que d'avoir le nez court ; cependant, avec leur carnation parfaitement blanche, leur voix qui n'avait rien de rude, elles ne laissèrent pas que de lui paraître fort agréables, surtout par la manière dont elles disposaient leurs cheveux. Les jeunes femmes en faisant une espèce de bouquet sur chacune de leurs oreilles, elles tressaient le reste qu'elles mettaient en rond sur leur tête, ce qui formait comme une belle rose épanouie.

Leur costume parut également moins sauvage que ceux des Indiens du Canada.

Toutes les femmes qu'il vit portaient des bottes qui d'un bout à l'autre allaient toujours en s'élargissant, de sorte que par en haut elles avaient plus d'un pied de large. Elles montaient ainsi jusqu'à la ceinture. Dans ces bottes les femmes en avaient d'autres, également de loup marin ; qui n'allaient que jusqu'aux genoux.

Du nombril jusque au bas du ventre, une lourde peau soit de loutre, soit de caribou ou d'autre animal, leur passait entre les jambes, pour cacher, dit Joliet, ce qu'elles ne devaient pas montrer.

Un justaucorps de loup marin les couvrait depuis le sein jusqu'à la ceinture. Ce vêtement avait des manches comme les capots des Canadiens et un capuchon, comme la robe des recol-

lets. Ce capuchon, qui était assez grand pour qu'elles portassent leurs enfants dedans, leur servait aussi quelquefois à couvrir leur tête. Derrière ce justaucorps, une grande queue, large de plus d'un demi-pied, descendait à deux doigts de terre.

Joliet se plaisait à remarquer le soin que les femmes apportaient à cacher leur sein en allaitant leurs enfants, et il comparait cette réserve avec l'habitude contraire des Françaises, qui, disait-il, s'en faisaient gloire, surtout dans les premières années de leur mariage.

Les femmes, d'après ce qu'il vit, avaient soin du ménage, les hommes de la chasse, et la bonne intelligence semblait régner parmi eux, malgré l'existence de la polygamie. Quant à la manière de vivre des Esquimaux, ainsi que Joliet l'avait vu déjà, il savait que l'hiver ils faisaient des maisons, mais l'été, ils ne se servaient que de tentes, couvertes de loup marin passé. Leurs cabanes faites en rond, lui semblaient propres et nettes ; dans ces cabanes leurs lits étaient élevés d'un pied au-dessus de terre ; ils étalaient dessus, des peaux de loup marin ou d'ours, passées en poil de caribou, qui leur servaient de couvertures pendant la nuit.

Les ustensiles de leur ménage, qu'il remarqua, venaient quelques uns, mais en petit nombre, de traites fortuites avec les pêcheurs de Terre-Neuve.

Les autres étaient confectionnés par eux.

Joliet vit dans leurs cabanes trois grandes chaudières, dans lesquelles ils faisaient cuire de la viande ; des pots de terre, grands et petits, ouvrage de leurs mains, servaient aussi au même objet, ainsi qu'à faire fondre leurs huiles. Joliet ne remarqua point de viande rôtie comme chez nos sauvages. Ils mettaient leur eau dans des vaisseaux de cuir de vache marine.

Joliet mentionne à cette occasion un détail assez délicat.

On lui avait dit que les Esquimaux buvaient de l'eau salée. M. de La Ferté voulut s'en assurer et voir si elle était douce. Il en prit dans la main, mais aussitôt le chef lui fit donner une tasse de bois, dont il se servit pour boire. " L'eau était douce, écrit Joliet, et la civilité remarquable."

Joliet, qui observait tout avec soin, visita également la rade, où il aperçut trois biscaïennes et un charroi. Ces quatre bâtiments neufs avaient leurs grapins devant et derrière, des mâts, des voiles, des avirons, un baril d'arcanson, un baril de clous à carvel et demi

carvel,[1] une barique vide et un coffre. Sur une biscaïenne, Joliet lut en gros caractères—*Jésus Maria Joseph !* Il ne put regarder que dans celle-là, sans voir ce qu'il y avait dans les autres, mais tout paraisssait neuf et bien peint. Joliet se demanda inutilement comment et en échange de quoi les Esquimaux avaient pu se les procurer.

Cette visite faite, Joliet appela son canot pour s'en retourner. Les deux chefs s'embarquèrent avec lui et les femmes avec le reste des hommes s'en vinrent à pied au bateau, où il traita quelques marchandises pour des huiles ; ensuite Français et Esquimaux se séparèrent en s'embrassant comme à l'ordinaire.

Deux jours après, le 26, ayant eu mauvais temps, les Esquimaux vinrent à bord dans l'après midi apporter de la graisse de loup marin. Les deux chefs firent alors ce qu'ils n'avaient pas encore osé jusque là ; ils entrèrent l'un après l'autre, dans le navire. Joliet leur fit, à chacun en particulier, un présent dont ils parurent fort contents.

Il lui donnèrent à entendre que le *Saint-François* trouverait après un jour de route un capitaine Esquimau, nommé Ipillac avec la bande ; qu'ils partiraient en même temps que nos Français, et que dans dix jours ils seraient de retour dans la baie où l'on était alors, et qu'ils les attendraient. Ils se firent les adieux avec toutes sortes de civilités et d'amitiés, et le soir ils appareillèrent pour aller coucher un peu plus loin. Joliet pensa que c'était, soit pour se mettre à l'abri du vent, soit pour laisser en cache leur viande sèche dont ils avaient plusieurs paquets, et qui lui paraissaient faire partie de leurs provisions.

Le *Saint-François* mit à son tour à la voile et atteignit un détroit situé vers le 54°.

Les Esquimaux les suivaient avec leurs quatre biscaïennes, à voile, et entrèrent dans une baie de plus de quinze lieues de profondeur, où il y avait apparence de rivière. Joliet ne pouvait reconnaître si c'était cette rivière ou celle qu'il venait de quitter qui s'appelait Quichesaquiou. Le vent ayant changé, Joliet se trouva aussi obligé d'y entrer environ trois *lieues dans l'ouest.* On y coucha ce jour, qui était le 29 de juillet ; on y tua trois canards, mais on n'y trouva point de morue. Joliet, depuis son entrée dans

1 Jal et avait écrit carvelle suivant un mauvais usage, qui avait créé une fâcheuse homonymie. Il faut lire, dit M. Jal dans son glossaire nautique, clous à cravel, kravel, kraviel ou carvel, d'après le mot hollandais, composé karviel-houten.—Houten bois et karvel de kerven couper. Les clous à carvel, clous à tête octogone ou plutôt carrée à pans coupés, prennent en raison de leur longueur les noms de double carvelle, petit carvelle et demi carvelle.

le Labrador, n'avait pas vu autant d'arbres qu'il en aperçut en ce lieu.

Il pénétra six lieues plus loin dans le N.-O. et N.-N. O. jusqu'à une pointe de bois, sur laquelle deux avirons d'Esquimaux que l'on trouva furent plantés debout, dans une île du côté du nord, où le *Saint-François* était mouillé ; on la nomma la pointe aux Avirons.

Le 31, ils firent au N.-E.-N. dix lieues pour venir à une pointe basse et longue, formée d'îles et d'îlots. Ils laissèrent à gauche la grande baie large d'au moins six lieues, et dont on ne voyait point la profondeur dans l'ouest.

A midi on prit hauteur ; Joliet estima être par 55° 15' de latitude.

Trois jours après, le 3 août 1694, on se trouvait à 55° 34', où l'on couchait près d'un îlot, dans une baie qu'on nomma la baie des Montagnes, à cause des îles montagneuses dont elle est remplie.

Le 4, on en partit, mais de petit vent, à dix heures Le vent augmenta, et vers le midi on entra dans une autre petite baie qu'on nomma la baie Pachot, à quatre dans l'O.-S.-O.

La baie venait de recevoir ce nom quand nos Français entendirent la voix de plusieurs Esquimaux.

Ils ne tardèrent pas à voir quatorze canots et trois biscaïennes bordées de peaux de loups marins. Cette rencontre leur fit désirer de mouiller en ce lieu, et ils y demeurèrent trois jours, en partie à cause de cette rencontre même, en partie à cause du mauvais temps.

Le chef de ces Esquimaux se nommait Ahenak. Tous vinrent plusieurs fois au navire, canots et biscaïennes, hommes, femmes et enfants, et chaque fois ce fut avec les mêmes cérémonies et les mêmes civilités qu'on avait remarquées chez eux qu'on avait déjà fréquentés. Certains objets firent reconnaître qu'ils trafiquaient avec les Européens, ils avaient un bonnet de matelot ; ils montraient une paire de bas d'enfant, des couteaux espagnols, et les voiles de leurs biscaïennes étaient raccommodées d'étoffe rouge et blanche.

Le 8, le vent était devenu favorable pour la route, on les quitta. Mais comme on avait fait six lieues dans le N.-N.-O., et que le *Saint François* passait entre deux îles, il échoua. La marée baissait alors, il fallut demeurer jusqu'au soir et attendre l'autre marée ; lorsque celle-ci arriva, l'on tira au large sans aucun dommage, quoique la nuit fût mauvaise.

Le 9, la hauteur du soleil sur l'horizon, avec l'astrolabe à terre,

était de 50°. Joliet estimait pour la hauteur du pôle 55° 45′, et la variation de l'aimant de 26° N.-O.

Par le travers de cette hauteur, il s'offrit à lui une grande baie dont il ne vit pas le fond, non plus que dans la baie Pachot. — "Je ne scay pas, dit-il, où les eaux peuvent traverser, mais elles ont des vingt et trente lieues de tour, il faut plusieurs voyages pour les découvrir, et sans doute qu'elles ne sont pas sans sauvages. Pour du profit, je ne vois pas jusqu'icy qu'il y en ait beaucoup. Les terres me paroissent fort ingrates en toutes choses."

Le 9, le vent du large empêcha nos Français de sortir. Les Esquimaux les rejoignirent et leur firent entendre que le lendemain ils apporteraient de la graisse de loup marin.

La nuit il y eut une grande pluie qui dura jusqu'à midi avec de la brume. Le vent ne cessait de souffler du large ; mais peu après le temps changea et le *Saint-François* achevait de lever l'ancre, quand trois canots commandés par le capitaine Ahenak arrivèrent à bord et indiquèrent qu'ils y avait dans la baie, par le travers du navire, plusieurs sauvages envoyés par leur chef nommé Amaillouk, pour avertir Joliet que, sans faute, ils viendraient le lendemain avant midi. L'équipage ne persévérait pas moins dans sa manœuvre, mais comme les Esquimaux faisaient signe à plusieurs reprises de jeter l'ancre, et qu'ils se fâchaient de voir déployer les voiles, Joliet résolut de demeurer.

A peine venait-on de mouiller de nouveau, qu'on vit arriver huit canots et quatre biscaïennes. Ce jour là, qui était le 11, les canots seuls vinrent à bord, traitèrent fort peu de choses, puis leurs gens s'en retournèrent coucher à terre.

Ce n'était que le prélude. Aussitôt que le jour parut, on vit arriver vingt-deux canots et trois biscaïennes pleines de femmes, de filles, de garçons de tout âge et de toute grandeur, jeunes et vieilles, petits et grands. C'étaient Amaillouk et ses gens. Ils traitèrent le peu qu'ils avaient de loups marins et chantèrent à leur mode, faisant paraître toujours beaucoup de joie de voir les Français et de pouvoir par leur intermédiaire satisfaire à quelques-unes de leurs nécessités. Mais quelquefois, si on ne les eût pas surveillés, ils se fussent volontiers épargné de donner quelque chose en échange, comme l'un d'eux le tenta inutilement au rire général des Français et des Esquimaux. Amaillouk étant entré dans le navire sous l'invitation de Joliet, un jeune homme qui l'accompagnait prit fort adroitement la boussole de Joliet, pendant que celui-ci s'entretenait avec Amaillouk, puis, de retour à son canot, il la donna à sa femme qui était dans une de leurs

chaloupes. Celle-ci mit l'instrument dans une de ses bottes. Mais comme Joliet l'avait envoyé redemander, et qu'elle avait été vue la recevant, elle dit qu'on se trompait. Joliet la fit alors fouiller ; heureusement la main de celui qui la cherchait fut aussi prompte que celle de la recéleuse, qui allait la mettre dans un endroit que Joliet ne veut pas nommer. Faisons comme lui. La boussole fut ainsi ressaisie. Ce fut un éclat de rire général tant de la part des Français que du côté des Esquimaux, fort portés par eux-mêmes à la gaîté et même à la raillerie. Le père Récollet en fit l'épreuve en cette circonstance.

Il était entré dans une de leurs biscaïennes. Là il fut d'autant mieux reçu qu'il faisait des présents aux femmes et aux enfants. Mais il trouva qu'on le recevait trop bien. En effet, c'était parmi les femmes à qui l'embrasserait ; les unes l'embrassaient d'un côté, les autres de l'autre, pendant que d'autres vieilles l'inquiétaient de leurs baisers, faisant semblant avec leurs dents de vouloir le manger. Tcharakou, paix partout, disait le père ; mais cela ne cessait pas, et le vénérable Récollet se trouva fort heureux de rentrer au vaisseau. Depuis lors l'envie ne lui prit plus de retourner faire des présents.

Toutes les harangues et les cérémonies des deux côtés étant faites, on quitta la baie, que Joliet nomma la baie de Sainte-Claire. C'était le jour de la fête de cette sainte, qui était la patronne de sa femme, et Joliet se consola par un souvenir de ne pouvoir pas donner à celle ci de plus près l'expression d'une affection qui durait déjà depuis vingt ans. Ce souvenir en face de leurs enfants et de ses amis était encore une fête de famille.

Le vent contraire obligea de rejeter l'ancre après une lieue de chemin. La nuit ne changea pas le temps ; la brume vint avec le jour et dura jusqu'à dix heures, heure à laquelle le soleil donna un peu de clarté.

A ce moment, un canot des Esquimaux qu'ils venaient de quitter vint s'approcher de nos Français pour les avertir qu'ils avaient trouvé un poisson à lard semblable à une espèce de marsouin noir ; que les femmes l'accommodaient, et qu'il fallait aller les attendre à une île qu'ils montraient. Joliet agréa leur invitation, et dès le soir deux canots lui en apportèrent quelques tranches.

Le lendemain les autres canots et une biscaïenne apportèrent le reste de la graisse. Les Esquimaux, comme à l'ordinaire, vinrent à bord, chantèrent, se divertirent et cherchèrent à donner à leurs hôtes autant de joie qu'ils le purent.

Ils s'efforcèrent aussi de les ramener par l'espoir de plus grands

profits dans l'année suivante. Ils leur nommèrent, en attendant plusieurs chefs éloignés.

Mais on approchait des 56 degrés ; on était fort avancé dans l'été de ces climats où l'on voit toujours des glaces sur la mer et des neiges sur le sommet des montagnes. On était déjà à plus de 106 lieues en droite ligne de Belle-Isle, à 15 ou 20 lieues au plus du havre Saint-Pierre. Joliet ne voyait pas chance de rencontrer si tôt des sauvages dont le trafic pût payer ce que le vaisseau coûtait tous les jours. On n'avait pas trouvé de morues depuis les 52° 30′ ; on n'en avait vu que quelques petites aux côtes des Esquimaux ; il faillait donc aller ailleurs en chercher pour employer le sel que l'on avait. D'un autre côté, les ancres semblaient trop faibles et les câbles trop usés pour ne pas obliger à prévoir de mauvais temps dans de mauvais mouillages. Le retour fut donc résolu d'un consentement unanime, et l'on songea à trouver un havre pour mettre le navire en état de supporter le voyage. On le trouva le jour même, et le soir au milieu du souper qui était fort maigre, faute de gibier et de morue, on put se saisir de deux caribous, une mère et son petit qui traversaient le havre. " C'était, dit Joliet, le veau gras dont nous avions bien besoin." On se prépara alors à repartir avec ces munitions, heureux, après tout, des résultats de cette exploration, en raison des moyens dont on disposait.

" Quand on fait, dit Joliet, des découvertes de cette sorte avec un navire entravers des isles, des islots, des rochers, dans des bayes de dix, quinze et vingt lieues de large, dont on ne voit point le fond et pleines de batures, il faut avoir bien du temps avec une grande expérience, un bon jugement et une prudence non commune, et après avoir heureusement réussi il faut dire, pour avouer la vérité : *Soli Deo honor et gloria.*"

VII

Cette exploration, qui ouvrit le champ à celles des de Brouague, des Legardeur de Courtemanche et, plus tard, de Fouruel, fut la dernière entreprise importante de Louis Joliet, qui avait alors près de 50 ans. Le gouverneur et l'intendant, vers cette époque, jugèrent bon d'utiliser son expériences pour des travaux qui demandaient des connaissances sûres.

En novembre 1695, le sieur des Ursins, commandant le vaisseau du roi la *Charente*, fit observer au comte de Frontenac et à M. de Champigny que les pilotes de son bord ne connaissaient

pas assez le Saint-Laurent, non plus que les terres situées à l'entrée du golfe. Il avait lieu de craindre pour son vaisseau dans une saison aussi avancée ; en conséquence, il leur en demanda un. Le gouverneur et l'intendant ne purent se refuser à la demande qu'il leur adressait, tant pour l'intérêt du roi qu'en vue de celui des fermiers dont les castors et les effets étaient embarqués sur son vaisseau. Ils lui donnèrent Joliet, qui était peut-être, disaient-ils, " le seul dans ce pays capable de se bien acquitter de cet employ." Le découvreur consentit à abondonner sa famille, son commerce et ses entreprises, et M. de Frontenac l'y excita, heureux, en l'envoyant en France, de lui procurer une occasion de présenter lui-même ses cartes et d'entretenir M. de Lagny, directeur du commerce, et le ministre de ses découvertes. Le comte le recommandait par ces mots à M. De Lagny : " Vous me ferez un fort grand plaisir de l'obliger en tout ce que vous pourrez," tandis que de son côté, il lui procurait, avec l'intendant, coup sur coup, des gratifications propres à lui faciliter son voyage. Il lui donnait 600 livres pour le service qu'attendait de lui le capitaine de la *Charente*, et il en ajoutait 400 autres dans ces termes : " Comme rien ne peut rendre la navigation plus sûre dans la rivière que d'en avoir une entière connaissance, nous continuons d'exhorter ceux qui y naviguent de faire d'exactes observations de tout ce qu'ils connaîtront être utile et nécessaire en cela, afin de perfectionner les cartes qui en ont été tirées. Le sieur Joliet est celuy qui est le plus propre à cet ouvrage, ayant avec l'intelligence et la bonne volonté les occasions de le pouvoir faire en allant à son habitation à Anticosti. Sa Majesté voulant bien que nous lui fassions quelque gratification sur le fonds de la guerre, nous lui ferons payer 400 livres, en considération de ce qu'il a fait par le passé."

Joliet eut lieu d'être satisfait de son voyage en France. Il s'y créa des relations. L'emploi d'hydrographe que le sieur Jean-Baptiste Franquelin exercait à Québec étant venu à vaquer par la mort de celui-ci, cette charge lui fut accordée avec 400 francs d'honoraires.

Joliet tout en enseignant l'hydrographie à Québec, n'en continuait pas moins ses voyages et ses pêcheries.

Ce fut sans doute en vue d'étendre ces dernières qu'il demandait et obtenait, le 30 avril 1697, la concession des îlots situés dans " la rivière des Etchemins, au-dessous du premier sault, contenant trois quarts de lieues ou environ, avec trois lieues de terre de front sur pareille profondeur à prendre demi-lieue au-dessous des dits islots, est-il dit dans le titre, en montant la dite rivière, tenant d'un côté à la seigneurie de Lozon, et de l'autre, aux terres non

concédées, le tout à titre de fief et seigneurie, haute moyenne et basse justice, à la charge de porter foy et hommage au château Saint-Louis de Québec."

Louis Joliet n'eut guères le temps d'exploiter cette concession.

Les dernières cartes qu'on trouve de lui sont une d'Anticosti, en 1698, et une autre du fleuve Saint-Laurent, adressée à M. de Villebois, le 23 octobre 1699. Joliet mourait quelque temps après, comme nous l'indique la lettre commune de MM. de Callières et de Champigny du 18 octobre 1700, " demandant pour les pères Jésuites, qui s'offraient à tenir une classe d'hydrographie, les 400 livres dont jouissait Joliet à ce titre."

Il y a lieu de croire qu'il laissa des affaires embarrassées, car le 17 juillet 1707, Claire Bissot, sa veuve, demandait au Conseil Souverain de n'accepter l'héritage de son mari que sous bénéfice d'inventaire. C'est du reste le lot de tous les hommes entreprenants qui agitent les premiers des idées ou bien ouvrent des carrières utiles, seulement à ceux qui viennent après eux Parlez-moi des sentiers battus, où l'on fait son chemin, vite et sûrement, souvent avec peu d'esprit et avec encore moins de cœur. Mais dans les autres on ne recueille souvent de son agitation et de ses efforts qu'un peu de bruit qui se perd bientôt. A la dernière heure, il est vrai, celle qui dissipe les illusions, il reste pour soi le sentiment d'avoir employé sa vie et plus de confiance à se présenter devant celui qui doit la juger, tandis que la mort n'aura rien laissé à ceux qui n'auront vu l'existence qu'à travers les jouissances moins élevées que celles qu'offrent, au milieu d'efforts pénibles, le travail et le sacrifice.

Tel me paraît avoir été, dans une certaine proportion, le sort de Joliet, dont la renommée a dû être grande de son temps, et sur qui cependant s'est fait depuis un si grand silence, qu'on ignore le lieu de sa sépulture, comme l'époque de sa mort. Feu mon honorable ami, M. l'abbé Ferland, supposait qu'il était décédé dans son île d'Anticosti. Un document me permet de dire qu'il fut inhumé dans une des îles Mingan, celle qui est située devant le Gros-Mecatina.

Joliet avait eu de Claire Bissot plusieurs enfants, dont les descendants s'unirent aux Taché [1] aux Fleury de Lagorgendière, aux Vaudreuil. L'aîné de ses fils s'appelait comme lui, Louis Joliet. En 1701, Claire Bissot cédait à ses deux cadets, Charles Joliet, sieur d'Anticosti, et François Joliet, sieur d'Abancourt, toutes les

1 Un d'eux a été pour la seconde fois commissaire général de l'Exposition canadienne à l'exposition universelle de Paris.

parts à elle appartenant dans toute l'étendue du Mingan et d'Anticosti.

Ces deux fils et Jean Joliet de Mingan continuèrent l'œuvre de leur père du côté de l'est de la Nouvelle-France, pendant que les Bissot, ses neveux, se tournant vers le sud-ouest, ajoutaient de nouveaux titres à l'honneur de cette famille par l'établissement d'un poste connu depuis, dans l'Etat d'Indiana, sous le nom de Vincennes, qui était celui d'un fils de Jean Bissot, sieur de la Rivière, brûlé par les Chicachas dans la guerre cruelle que ces Indiens firent aux Français. Dans un Etat voisin, également, au dire de M. Garneau, une montagne située sur la rivière des Plaines, un des affluents de celle des Illinois, et une petite ville qui est à quelques milles de Chicago rappellent, par le nom de Joliet, l'époque à laquelle le sauvage cessa de parcourir seul des pays qui attendaient la civilisation européenne.

PIERRE MARGRY.

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

III

Le jour où Marguerite avait épousé Gérard d'Yves, le vieux Sigismond Dornthal avait effacé de son testament le nom de sa fille, et il avait joint à cet acte, la défense de ne jamais prononcer ce nom devant lui. Bientôt cependant, ramené à l'indulgence par la maladie, et pressé par les instances de son second fils, Ludwig, le frère préféré de Marguerite, il avait consenti à adresser à celle-ci quelques paroles de bénédiction et de pardon, mais lorsqu'elles parvinrent à Pise, la pauvre Marguerite venait d'expirer !.....Dans l'emportement d'un désespoir qui ajoutait encore à l'impétuosité et à l'irréflexion de son caractère, Gérard déchira la lettre qui contenait ce tardif pardon et n'y répondit que par ces seuls mots :

"Il est trop tard !."

Ce fut ainsi que le vieux Dornthal apprit la mort de sa fille, et il mourut lui-même peu après, ignorant la naissance de l'enfant auquel elle venait de donner le jour. Son héritage fut partagé entre ses deux fils, mais Ludwig, voué aux lettres et déjà, à cette époque, en possession d'une chaire de professeur à Leipzig, abandonna entièrement à son frère aîné l'administration de leur fortune commune, et Heinrich Dornthal devint le chef de la maison de commerce et de banque fondée par le vieux Sigismond. Il disposa dès lors des capitaux de son frère comme des siens, lui faisant

toucher régulièrement ses revenus, sans que Ludwig se mêlât en aucune façon des affaires. Ludwig, pendant ce temps, avait poursuivi sa carrière de son côté assez brillamment pour attirer bientôt sur ses travaux l'attention des savants de toute l'Allemagne. L'un de ceux-ci, qui habitait Francfort, l'invita de venir passer chez lui le temps que lui laissaient libre chaque année les vacances des nombreux étudiants assidus à ses cours. Le résultat de cette visite fut que la fille de ce professeur devint la femme de Ludwig Dornthal, et avec le temps la mère de ses cinq enfants. En se mariant, le professeur abandonna sa chaire de Leipzig pour venir s'établir dans la ville natale de sa femme. Là, il cessa de professer publiquement, mais il continua à écrire des livres dont le succès ajoutait tous les ans à la réputation du professeur et augmentait un bien-être que les affaires florissantes de la maison de commerce rendaient déjà fort suffisant.

Telle était, en peu de mots, la situation de cette famille étrangère qui attendait Fleurange. Une nouvelle lettre répondit promptement à la sienne ; son oncle lui exprimait, avec la plus vive effusion, la joie de l'avoir retrouvée et l'invitait très-particulièrement à arriver à Francfort à temps pour y passer avec eux la fête de Noël, si chère en Allemagne aux réunions de famille.

Pour cela, elle devait quitter Paris au plus tard le 21 décembre, car il fallait à cette époque au moins trois jours et trois nuits pour faire le voyage de Francfort. Le docteur et mademoiselle Joséphine, malgré le regret de se séparer de leur jeune protégée, avaient donc hâté les préparatifs de son départ. Ils étaient touchés de l'empressement qu'on lui témoignait, et les lettres de cet oncle inconnu leur faisaient pressentir pour elle une douce vie de famille dont ils ne voulaient pas la tenir éloignée.

Chaque jour, cependant, ajoutait à l'attrait que leur inspirait Fleurange, et à la reconnaissante tendresse de celle-ci.

— Si cela durait huit jours de plus, disait le docteur, je ne pourrais plus me séparer de cette enfant-là.

— Il faut donc bien vite qu'elle parte, répondait mademoiselle Joséphine, car c'est pour son bien, et nous lui ferions tort en la gardant près de nous.

Fleurange ne disait rien, mais ses yeux passaient tristement de l'un à l'autre de ses vieux amis, lorsque vint enfin la dernière journée qu'elle eut à passer près d'eux. Elle s'efforçait toutefois de réprimer ses larmes pour ne pas les affliger, et faisait silencieusement ses modestes paquets, aidée activement par le frère et la sœur.

—Un adage anglais que je trouve fort juste, dit le docteur, place

l'hospitalité qui facilite le départ d'un hôte au même rang que celle qui accueille son arrivée ; c'est celle-là que j'exerce en ce moment envers vous, ma chère Fleurange.

Fleurange achevait en ce moment, à la hâte, le repas toujours triste qui précède un départ. Le docteur s'aperçut que le courage de la jeune fille faiblissait. Lui-même se sentait très-attendri en regardant son jeune et pâle visage, en songeant au long et solitaire voyage qu'elle allait entreprendre et au bout duquel il ne se trouverait, pour la recevoir, que des gens bienveillants peut-être, mais tous inconnus. Toutefois, il reprit d'une voix encourageante :

— Allons ! allons ! ma petite, tout s'annonce bien pour vous là-bas ; ayez confiance et ne vous laissez pas abattre.

— Vous avez raison, dit Fleurange en se levant, j'ai lieu de bénir Dieu, je le sens, et je ne veux être que reconnaissante ; en tous cas, soyez sûr que je serai courageuse.

Il était huit heures du soir : le fiacre qui devait la conduire à la diligence l'attendait à la porte ; elle descendit, accompagnée du docteur et de sa sœur qui montèrent en voiture avec elle. La nuit était noir et la neige tombait à gros flocons, la neige, que la jeune fille, élévée sous le ciel de l'Italie, voyait pour la première fois de sa vie. Cette vue lui causait un mélange de curiosité et d'effroi. Le nouveau et l'inconnu semblaient l'environner de toutes parts ; mais ces deux choses, attrayantes en général à l'âge de Fleurange, revêtaient ici un aspect plus fait pour oppresser son jeune cœur que pour le dilater. Elle frissonnait malgré elle et serrait autour de sa taille l'épais manteau qui lui semblait léger pour la garantir d'un froid si rude et auquel elle était si peu habituée.

Ils gardèrent tous les trois le silence pendant quelques instants. Fleurange pressait bien fort la main de mademoiselle Joséphine et la portait de temps en temps à ses lèvres, malgré les efforts de celle-ci pour l'en empêcher.

De son côté mademoiselle Joséphine, d'une voix mal assurée, lui renouvelait une foule de recommandations déjà mille fois répétées, entre autres celle de leur écrire souvent et régulièrement. Puis elle lui passa au bras un petit panier où elle avait réuni, avec une ingénieuse bonté, les divers objets qui pouvaient lui être utiles en voyage, ainsi que plus d'un souvenir qui, au loin, lui rappellerait sa vieille amie.

On arriva trop vite au terme du trajet.

— J'ai retenu votre place dans le coupé, dit le docteur en descendant de voiture. Vous y serez seule avec une de mes malades,

très-faible encore, mais qui veut absolument aller rejoindre son mari en Allemagne. Elle emmène avec elle ses deux petits enfants. Vous n'aurez pas d'autres compagnons de voyage.

—Merci ! dit Fleurange à voix basse ; on dit que les prières des orphelins portent bonheur : puissent les miennes vous le prouver à tous les deux !

Elle ne put dire un mot de plus ; une dernière fois elle se jeta au cou de mademoiselle Joséphine, et l'instant d'après, appuyée au bras du docteur, elle traversait avec peine la cour obstruée au bout de laquelle se trouvait la diligence. La neige les avait retardés en chemin et rendait maintenant chaque pas difficile. Les compagnons de voyage de Fleurange avaient déjà pris leurs places, on n'attendait plus qu'elle. Les chevaux étaient attelés, et le conducteur ajoutait au bruit de leurs piétements celui de ses exclamations d'impatience : " Allons ! allons donc ! en route ! " répétait-il d'une voix rude. Fleurange pressée, poussée, étourdie et effrayée, n'eut que le temps de serrer encore une fois la main du docteur et de s'élancer dans le coupé. La porte se referma à l'instant. Un grand bruit de ferraille, des cris, des coups de fouet, mêlés de vociférations où se distinguaient ces mots : " Adieu ! à revoir ! à bientôt ! " et d'autres exclamations beaucoup moins harmonieuses, et la lourde diligence se mit en marche. Fleurange alors, affranchie de toute nécessité de prendre sur elle, se donna le soulagement de ne plus se contraindre et de laisser couler ses larmes avec abondance et en toute liberté.

Elle pleura ainsi fort longtemps sans faire aucun effort pour s'en empêcher. Pourquoi aurait-elle fait cet effort ? Elle était seule, bien complètement seule maintenant. Jamais encore elle ne l'avait été à ce point. Toutes les images du passé s'effaçaient dans le lointain, et l'avenir ne lui en présentait aucune. Tous ceux qu'elle avait aimés depuis qu'elle était au monde, elle en était séparée, soit par la mort, soit par des absences infinies. En serait-il toujours de même ?... Serait-ce là son sort sur la terre ?... Ne pourrait-elle jamais aimer avec sécurité, avec confiance, avec repos ?... Serait-elle toujours éloignée des lieux comme des personnes au moment où son cœur commencerait à s'attacher aux uns ou aux autres ?... ce cœur tendre, ce cœur ardent, ce cœur qu'elle avait déjà senti battre si fort de tendresse et de joie, d'admiration et d'enthousiasme ?... Et tandis que ses yeux erraient dans la sombre nuit, entrevoyant dans l'ombre des objets qui lui semblaient être des fantômes revêtus de blancs linceuls, son imagination lui faisait revoir dans un miroir magique toutes les scènes diverses de sa courte vie : et le beau cloître de Santa Maria al Patro, et la

terrasse au sommet d'où la vue s'étendait si loin ! et les traits nobles et doux de la mère Madeleine ! Puis venaient les souvenirs mélangés qui se rapportaient à son père. D'abord cette vision rapide de l'Italie dans toute sa splendeur, ensuite les terribles et sombres jours de Paris, et puis, à l'heure la plus sombre de toutes, l'apparition bienfaisante de ses vieux amis, qu'elle aurait tant voulu ne plus quitter et à qui elle venait maintenant de dire adieu, adieu peut-être pour toujours !

Il était impossible à Fleurange de dominer en ce moment ses tristes pensées. Parfois cependant sa raison lui rappelait ceux qui s'attendaient, l'accueil qu'il lui était permis d'espérer, la bonté de la Providence qui lui ouvrait un tel refuge ; mais en vain : la consolation semblait ne plus pouvoir pénétrer dans son âme, et, contre son habitude, l'abattement triomphait d'elle.

" S'ils sont bons ! et si je les aime ! se disait-elle avec amertume, je suis sûre que j'aurai à les quitter bientôt ! S'ils sont le contraire... " Ici son imagination se donna carrière et lui représenta l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Mais cette nouvelle rêverie n'avait point la clarté de la première, et bientôt ses prévisions commencèrent à se mêler dans une vague confusion avec ses souvenirs. Peu à peu la fatigue, le mouvement de la voiture et la nuit aidant, le sommeil gagna la jeune voyageuse et transforma en un rêve agité et indistinct toutes les pensées qui venaient successivement de l'assaillir.

Au bout d'un quart d'heure, elle fut soudainement réveillée. Un objet fort lourd venait de tomber sur son épaule et de là avait glissé sur ses genoux... Elle se souleva et, étendant les mains dans l'obscurité, elle la posa sur la longue et soyeuse chevelure d'un enfant. Jusqu'alors elle avait plutôt deviné qu'entrevu, dans le coin opposé du coupé, une jeune femme pâle et malade qui entourait de ses bras l'enfant placé près d'elle, tandis que l'autre, plus petit, dormait appuyé sur celui-là. C'était le second de ces deux enfants qui venait subitement de changer de posture.

Fleurange le comprit et se pencha sur lui pour le relever doucement, afin de le placer plus commodément sur ses genoux. Puis elle appuya sur son sein la petite tête endormie et embrassa tendrement le doux visage qui se trouvait maintenant tout près du sien.

Ce léger incident eut l'effet subit et imprévu de mettre en fuite tous les fantômes que son imagination venait d'évoquer pour aggraver ses peines. Elle se souvint avec remords de ses murmurantes pensées.

—O mon Dieu ! dit-elle en serrant l'enfant dans ses bras, mon Dieu ! si j'aime ce pauvre petit, dont je ne connais pas même les traits, si je me sens toute disposée à veiller ici toute la nuit pour protéger son sommeil, que ne ferez-vous pas pour votre enfant, vous, *mon Père ?*

Elle leva les yeux pour prier un instant, non des lèvres, mais du cœur. La neige avait cessé de tomber. Sur le ciel, dégagé de nuages, apparaissait une brillante étoile. Dans l'âme de Fleurange aussi les nuages étaient dissipés, et la mystérieuse lumière d'en haut venait de renaître. Elle regarda l'étoile avec ravissement, puis elle ferma les yeux et se rendormit doucement, l'enfant dormait dans ses bras aussi profondément qu'elle-même.

IV

Ce fut la jeune fille qui se réveilla la première, lorsque parut le jour, et peu après, tandis qu'elle regardait avec admiration le bel enfant endormi, elle vit ses grands yeux s'ouvrir à leur tour. Leur première expression fut celle d'une extrême surprise mêlée d'un peu d'effroi, mais le regard et la voix de Fleurange eurent bientôt un effet rassurant : les grands yeux devinrent souriants, comme la bouche entr'ouverte, les petits bras se tendirent vers elle, puis bientôt se serrèrent autour de son cou, et ce fut une connaissance faite. Pendant ce temps, la pâle et languissante jeune mère sortait avec effort d'un accablement plus difficile à secouer que le sommeil. Elle rougit faiblement et murmura quelques mots d'excuses lorsqu'elle aperçut son enfant dans les bras de cette belle inconnue. Mais Fleurange la rassura en protestant, avec un accent de vérité indubitable, que l'enfant ne la gênait en aucune façon, et bientôt elle s'aperçut que sa présence ne serait rien moins qu'inutile à la pauvre convalescente : les enfants, réveillés après le long sommeil de la nuit, l'étaient tout à fait, et l'on sait que des enfants réveillés et enfermés dans un étroit espace en arrivent facilement à un degré de turbulance qui n'a que l'avantage de ramener la lassitude, et avec elle le sommeil. Pendant la première de ces deux phases, la pauvre mère avait fait de vains et faibles efforts pour les contenir. Au bout de quelques instants, elle était retombée non-seulement épuisée, mais défaillante. Fleurange alors se rapprocha et commença par lui improviser un oreiller avec les châles épars autour d'elle, puis elle ouvrit le petit panier que lui avait donné mademoiselle Joséphine et en tira un flacon dont le contenu, versé

sur un mouchoir, appliqué au front et sur les joues pâles de la malade, sembla bientôt la ranimer.

— Je vous remercie, dit-elle, vous m'avez fait grand bien : je suis faible, voilà tout ; mais je ne croyais pas l'être autant.

— Ne vous fatiguez pas, reprit Fleurange, j'aurai soin des enfants.

La mère sourit et porta la main à sa tête, indiquant par ce geste la fatigue que lui causait le bruit qu'elle n'était point parvenue à faire cesser.

En ce moment, en effet, le plus petit des enfants était debout sur la banquette et cherchait à atteindre ce filet, de pénible mémoire, suspendu jadis comme une lourde épée de Damoclès sur la tête des voyageurs, et qui servait de réceptable à tout ce qu'on n'avait pu loger ailleurs. L'escalade de l'enfant n'était pas sans motif, car son frère l'avait déjà tentée avec succès et avait trouvé moyen de saisir, à travers les mailles du filet, un petit cor de chasse en miniature sur lequel il exécutait en ce moment une fanfare.

Pourquoi ne lui serait-il pas possible, à lui aussi, d'atteindre son tambour, qu'il voyait là presque à sa portée, s'il pouvait seulement se grandir un peu ? Et il regardait Fleurange d'un air suppliant ; mais celle-ci, au lieu de répondre à sa muette prière, s'empara de lui en riant et le plaça sur ses genoux ; puis, enlevant adroitement le cor de chasse des mains de l'autre enfant, elle leur demanda s'ils voulaient écouter une très belle histoire, qu'elle leur raconterait s'ils étaient sages. En un instant, ils furent tous les deux blottis près d'elle, et alors, à voix basse, elle fit succéder un récit à l'autre et les tint ainsi, silencieux et attentifs, jusqu'à ce que revînt l'heure u sommeil.

A la fin de ce second jour, les deux compagnes de voyage avaient à peu près fait connaissance.

— Comment puis-je assez vous remercier, disait la jeune femme, et quelle heureuse chance a été la mienne de vous rencontrer ?

— Ne me remerciez pas, votre petit enfant m'a fait plus de bien que je ne puis lui en rendre.

Cette réponse, comme de raison, ne diminua en rien la reconnaissance mêlée d'admiration qu'elle avait inspirée à sa compagne, et, comme de l'attrait à la confiance il n'y a qu'un pas, celle-ci eut bientôt raconté à Fleurange toute sa simple histoire.

Elle avait fait une chute très-grave, trois mois auparavant, et on avait désespéré de sa vie ; alors son mari l'avait amenée à Paris pour y consulter le docteur Leblanc, et le docteur l'avait guérie.

Les yeux de Fleurange s'animèrent, c'était une joie inespérée que de pouvoir parler de ses chers vieux amis.

— Il est si habile et si bon ! dit-elle.

— Oh ! oui, en vérité, c'est plus qu'un médecin, c'est un bienfaiteur. Je lui ai pourtant désobéi en partant si vite ! il disait que j'étais trop faible encore, je disais que non, mais je vois qu'il avait raison.

— Pourquoi avez vous fait cela ?

— Parce que mon pauvre Wilhelm est seul et m'attend avec impatience.

— Votre mari ?

— Oui.

— N'aurait-il pas pu venir vous trouver ?

— Non, il est le principal employé de M. Dornthal, et ne peut quitter son poste que très-difficilement.

A ce nom, le cœur de Fleurange battit.

— Parlez-vous de M. Ludwig Dornthal ? dit-elle.

— Non, de son frère, le riche banquier.

— Et l'autre, le professeur, le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais Wilhelm le connaît bien ; il est invité quelquefois aux soirées qu'il donne. Ce ne sont pas des bals, personne n'aime la danse dans cette maison-là. Ce sont des réunions pour causer, pour lire, pour regarder des gravures, pour faire de la musique. Wilhelm dit qu'ils sont tous savants, les filles comme les garçons et madame autant que monsieur.

En recevant ce petit renseignement sur la famille de son oncle, Fleurange eut un léger frisson. Elle aimait fort l'étude, les arts encore davantage, elle avait pour la lecture un goût qu'il avait fallu souvent réprimer ; néanmoins, ce mot de *savant* n'avait rien du tout d'attrayant pour elle.

Savants ! se dit-elle, *tous* savants ! Cela veut dire pédants, sérieux ennuyeux. Allons, il faut en prendre mon parti, cela ne les empêchera peut-être pas d'être bons, c'est là l'essentiel, et je ne dois certes pas prétendre à m'amuser dans cette vie.

Encore une nuit, et une longue journée, qui tirait à sa fin, lorsque des lumières plus fréquentes et plus vives, des habitations plus nombreuses, annoncèrent l'approche d'une grande ville. A chaque pas qui les rapprochait de leur destination, la joie de la mère et des enfants devenait plus expansive.

— Il nous attend, n'est-ce pas ? dit l'aîné des deux enfants.

— Oui, oui, nous le verrons, dès que la voiture s'arrêtera, mais ce ne sera que dans une heure.

Bientôt ce fut : Dans une demi-heure maintenant !

Puis : Dans un quart d'heure !

Enfin : Nous y sommes !

La pauvre Fleurange écoutait ses compagnons de voyage et les enviait d'avoir à chercher ainsi avec certitude, au bout de leur longue route, un visage connu et cher. Elle se sentait saisie de tristesse et d'une mortelle timidité.

Enfin la voiture s'arrêta.

Comme au départ, grande rumeur, cris divers, lumières vacillantes, qui éclairaient tous les objets, et aucun d'eux distinctement.

Fleurange, parmi tous ceux qui se pressaient autour de la voiture, cherchait, mais en vain, à deviner le visage qui pourrait être celui de son oncle.

La portière s'ouvrit.

Un homme de haute taille, ayant de longs cheveux et une longue barbe blonde, se présenta.

— Est-ce lui ?

Non, les cris de joie des enfants ont déjà appris à Fleurange qu'ils ont revu leur père.

Bertha ! Bertha ! dit-il, et avant même d'embrasser ses enfants, il presse les deux mains de sa femme et la regarde avec anxiété.

— Tu es bien pâle, ma Bertha.

— Ce n'est rien, répond celle-ci en pleurant, c'est la joie, Wilhelm ; je suis guérie et je te revois !

Il tend alors ses bras à ses enfants, mais avant de quitter la voiture : "Adieu, adieu !" disent ensemble les petites voix, et les enfants se jettent encore une fois au cou de Fleurange.

— Wilhelm, dit à voix basse leur mère, remercie cette bonne et belle demoiselle, elle a été un ange pour eux et pour moi pendant notre route.

Un regard ému et reconnaissant se leva vers Fleurange.

— Que Dieu vous en récompense, ma belle et gracieuse demoiselle, dit le mari de Bertha en ôtant son chapeau. Puis il ajouta en hésitant :

— Sans doute, quelqu'un vous attend ici et je ne puis avoir le bonheur de vous être utile ?

— Je vous remercie, dit Fleurange avec précipitation, je suis attendue, en effet j'ai ici des parents.

Mais tout en parlant, elle regardait autour d'elle avec anxiété. Dans la foule des visages inconnus qui l'entouraient, aucun ne sembla la chercher. Y a-t-il méprise ? est-elle oubliée ? que va t-elle faire ?

Ses compagnons de voyage, en attendant, ont quitté la voiture, et l'heureux petit groupe s'éloigne : elle les suit des yeux, le cœur serré.

En ce moment paraît, arrivant au grand trot d'un beau cheval

une petite voiture découverte, conduite par un jeune garçon de dix-huit ou dix-neuf ans.

Il jette les rênes à un de ceux qui se trouvent là et saute en bas. A sa vue, le mari de Bertha ôte son chapeau, et, en retour, une casquette, posée sur une épaisse chevelure, d'un blond ardent, est soulevée une instant. Mais le nouveau venu ne s'arrête pas, il est très-pressé, très-essoufflé ; il arrive en courant près de la diligence, et dit d'une voix haletante :

— Mademoiselle Gabrielle !

— C'est moi, dit Fleurange, d'abord interdite de ce nom, prononcé pour la première fois, et surtout de l'aspect de celui qui est venu à sa rencontre.

— C'est bien, descendez.

Fleurange obéit en silence ; puis, cependant, après un nouveau regard jeté sur celui qui vient de lui tendre une main ferme :

— Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ? C'est bien mon oncle, M. Ludwig Dornthal, qui m'envoie chercher ?

Elle reçut, pour toute réponse, un signe de tête affirmatif : l'instant d'après, un ordre concis, et promptement obéi, avait fait descendre des hauteurs de l'impériale le modeste bagage de Fleurange ; en un clin d'œil, il était attaché derrière le petit véhicule, où son jeune guide la fait ensuite monter, puis, après l'avoir soigneusement enveloppée en silence d'un grand manteau de fourrure, envoyé avec la voiture, il remonte sur le siége, et le beau cheval repart, comme il était venu, au très-grand trot.

Fleurange se sentit d'abord étourdie par le mouvement rapide de la voiture, mais bientôt ce mouvement même lui devint agréable, par contraste, avec les lourdes allures et les rudes cahots de la diligence. Le froid était vif, mais l'excellent manteau dont elle était couverte l'empêchait d'en souffrir, et, ainsi préservée, la sensation de l'air, loin de lui être déplaisante, lui causait au contraire une animation inaccoutumée et lui faisait ressentir comme un surcroît de jeunesse et de vie. Le ciel au-dessus de sa tête était étincelant d'étoiles. C'était une de ces brillantes nuits d'hiver, telles qu'on aime à se représenter celle où s'accomplit la venue du Christ, et où, sur les hauteurs qui environnaient Bethléem, les anges vinrent en apprendre la nouvelle aux bergers et chanter sur la terre leur céleste cantique. Nuit douce et sacrée, dont celle-ci était précisément l'anniversaire.

Au bout d'environ vingt minutes, la petite voiture se ralentit un peu et le jeune cocher se retourna et sembla se mettre en devoir de donner un éclaircissement que Fleurange chercha à comprendre de son mieux : mais comme le bruit du pavé rendait la chose à

peu près impossible, elle ne saisit que ces deux mots : " Mon père..." puis ceux-ci : *Christ Kindchen !* " après quoi la tête, retournée un instant, reprit la même attitude et le cheval sa première allure.

Fleurange avait du moins appris ainsi, au vol, que ce jeune garçon était l'un des fils de M. Dornthal, et que son oncle n'avait pu venir, par une raison quelconque, à laquelle la fête du lendemain n'était pas étrangère. Au premier aperçu, il lui sembla que son jeune cousin avait des manières un peu rudes et une figure assez étrange, mais en somme il s'était montré fort actif et fort soigneux ; quant à son talent pour conduire une voiture, il était supérieur, et les rênes du beau cheval ne pouvaient être en de meilleures mains. Après cette courte interruption, ils continuèrent leur chemin sans se ralentir un instant, malgré plus d'un détour parmi les rues sinueuses, et ils arrivèrent ainsi à une place plantée d'arbres, où la voiture s'arrêta enfin devant les marches d'un perron qui conduisait à une porte de chêne, ornée d'un lourd marteau de cuivre.

Ils étaient attendus, car cette porte s'ouvrit à l'instant. Fleurange entrevit une grande lumière et beaucoup de monde.... Son cousin était déjà à la portière pour l'aider à mettre pied à terre. Des voix confuses, ayant toutes un cordial accent de bienvenue, se firent entendre. Une main vigoureuse soutient Fleurange, tandis qu'elle monte les six marches du perron et la fait entrer dans le vestibule. Une grande femme, habillée de gris et coiffée d'un bonnet à fleurs, s'avance et l'embrasse. " A mon tour ! dit une voix basse et sonore, c'est moi qui suis son oncle. " Fleurange lève les yeux sur un noble visage qui a l'air trop jeune pour être couronné de cheveux blancs, et son oncle l'embrasse en murmurant avec émotion le nom de Marguerite. A côté de lui se tient une belle jeune fille grave et blonde, tandis qu'une autre, blonde comme la première, mais plus jeune, ôte à Fleurange le lourd manteau de fourrure et détache son chapeau. Un garçon de sept ans s'élance dans la rue pour aider son frère, et une petite fille de quatre à cinq ans reste attachée au jupon de sa mère, en regardant curieusement, d'un air ravi, la nouvelle venue.

Fleurange, éblouie par les lumières, troublée par la cordialité même de cet accueil, émue au point de défaillir, était hors d'état de parler, mais ses grands yeux voilés de larmes en disaient plus que toute parole, tandis que l'éclat inusité donné à son teint par l'air froid de la nuit et ses longues tresses tombées sur ses épaules, lorsqu'on lui avait enlevé son chapeau, la rendaient plus frappante encore que de coutume, et telle qu'elle eût désarmé les plus mal-

veillants. Que devaient donc penser à sa vue ceux qui étaient si décidés d'avance à la bien recevoir ?

On l'entraîna comme en triomphe dans une vaste salle, et là son éblouissement redoubla. Au milieu de la pièce s'élevait un arbre brillamment illuminé, auquel étaient suspendus des fruits de toutes sortes, des jouets, des fleurs et des bijoux. Deux lustres ajoutaient leur lumière à celle que répandait l'arbre éclairé ; sous l'un d'eux, une demi-douzaine d'enfants étaient réunis autour d'une table chargée de gâteaux, et quelques jeunes filles, ainsi que d'autres personnes plus âgées, se trouvaient groupées çà et là.

En un mot, Fleurange se trouvait tout d'un coup, et pour la première fois de sa vie, au milieu de ce qui lui parut être une très-brillante réunion, où toutes les figures, commencer par celles de ses hôtes, lui étaient inconnues.

La personne la moins timide eût été déconcertée, aussi Fleurange perdait tout à fait contenance, lorsque celle qu'elle supposait être sa tante, la dame en gris et en bonnet à fleurs, s'emparant d'elle, la ramena en un clin d'œil dans le vestibule, et de là dans une sorte de petit parloir où une seule lampe était allumée.

En traversant ce vestibule, elles avaient rencontré le jeune guide de Fleurange.

— Est-elle malade ? a-t-elle besoin de quelque chose ? avait-il dit avec un accent de bonhomie et d'empressement.

— Oui, de repos ; et avec cette réponse madame Dornthal avait fermé la porte au nez de son fils.

Fleurange s'assit et reprit haleine ; non-seulement il lui avait été impossible de prononcer jusque-là une seule parole, mais elle n'avait même pas pu rassembler une pensée. Maintenant, grâce à la tranquillité de la chambre, elle se calma promptement, et il ne lui fallut que peu d'instants pour se sentir tout à fait remise. Elle était jeune et vigoureuse, la fatigue du voyage était à peine sensible pour elle, et elle n'était pas de nature à se laisser longtemps surmonter par l'émotion et l'embarras, surtout lorsqu'au fond, elle se sentait si heureuse ! Un seul regard, même rapide comme l'éclair, n'avait-il pas suffi pour soulever tous les poids qui pesaient sur son cœur et pour y faire pénétrer comme un transport de joie et de confiance ? La voie de son oncle, les paroles qu'il avait dites en l'embrassant : " O Marguerite, est-ce toi ? " l'avaient fait tressaillir, puis les doux regards de ces deux belles jeunes filles, la vision de ces enfants réunis sous l'arbre de Noël, tout, jusqu'aux brusques soins de son jeune cousin, lui faisait éprouver cette délicieuse sensation de sécurité, cette certitude d'être protégée que,

dans son abandon de la veille, elle avait désiré plus que la joie ou le bonheur.

Elle releva la tête et regarda sa tante, qui restait debout et silencieuse devant elle.

Décidément, sa tante était laide ; elle était même d'une laideur surprenante, et cependant avant même qu'elle eût parlé, avant qu'elle eût souri, on voyait empreintes visiblement sur son visage dénué de tout agrément, deux grandes choses, plus belles que la beauté : l'intelligence et la bonté.

— Reste là, tout à fait tranquille, entends-tu, dit madame Dornthal, en tutoyant Fleurange, comme si elle l'eût vue naître. Tiens, regarde la pendule, un quart d'heure te suffira, mais n'essaye pas de parler, écoute-moi seulement. Tu es dans ta famille, entends-tu ? c'est-à-dire chez toi ; il faut que tu comprennes bien cela. Il n'y a pas de remerciements à faire, tu es notre enfant. Nous en avions cinq, nous en avons six maintenant. C'est Clément, mon fils ainé, qui a été te chercher, parce que son père ne pouvait pas quitter les enfants ce soir, et tu as vu en arrivant Hilda et Clara, et les deux petits, Fritz et Frida, qui étaient aussi là, pour te recevoir ; il y a Gabrielle de plus et voilà tout. Ton oncle a tant pleuré sa pauvre Marguerite ! Eh bien, il l'a retrouvée et c'est un beau jour !

— Qui est là ?

— Moi.

— Que veux-tu ?

Clément parut à la porte.

— Une tasse de café ?

— Oui.

La tasse fut apportée l'instant d'après et sur l'injonction de sa tante, Fleurange le but docilement.

— Maintenant veux-tu monter dans ta chambre ? veux-tu te coucher tout de suite ? ou bien veux-tu revenir dans la salle où sont les autres ?

Fleurange dit sans hésiter :

— J'aime mieux retourner dans la salle et les revoir tous le plus tôt possible.

Le bon sourire de madame Dornthal éclaira son visage.

—Tu me plais beaucoup, Gabrielle, non pas parce que tu es très-belle, cela n'y fait rien, et je t'aimerais autant quand il en serait autrement ; mais tu es très-simple, et cela est tout à fait de mon goût. Maintenant voyons : voilà qu'il est onze heures, nos amis vont emmener leurs enfants, et les plus petits des nôtres vont aller se coucher. Quant à nous, nous irons tout à l'heure à la messe de mi-

nuit, et nous ne souperons qu'au retour. Choisis encore : veux-tu faire comme les enfants ou comme nous ?

— Comme vous, oh ! comme vous ! s'écria Fleurange. Emmenez-moi de grâce à l'église ; je ne suis ni faible ni fatiguée.

— Non, dit madame Dornthal. Tu l'es pourtant, mais tu ne le sens pas encore. Cependant, comme cela ne te fera aucun mal, nous allons faire ce que tu désires. Seulement, pour ménager tes forces, ne reviens pas maintenant dans le salon. Reste ici et attends-moi.

Elle sortit, et Fleurange demeura où elle était, heureuse de subir sans aucune résistance cette volonté bienveillante.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit : c'était encore Clément, tenant à la main son petit frère et portant sa petite sœur dans ses bras :

— Fritz et Frida veulent vous dire bonsoir, dit-il.

Le petit garçon s'approcha timidement ; mais Fleurange lui parla sur-le champ cette langue que les enfants comprennent et qui ne peut être apprise et parlée que par ceux qui les aiment ; il se rassura bien vite. Elle prit ensuite la petite fille et embrassa ses yeux bleus qui, tout en la regardant encore avec surprise, commençaient à se fermer. Lorsqu'elle rendit l'enfant à son frère, elle était endormie ; il l'emporta ainsi, sans la réveiller, la tenant dans ses bras avec une aisance qui indiquait assez que ce soin lui était familier, et il quitta la chambre, suivi de son petit frère.

Une demi-heure encore de repos et de silence suivirent cette interruption. Ils valaient mieux pour Fleurange que le sommeil (dont une agitation intérieure trop vite écartait le besoin). Au bout de ce temps, madame Dornthal et ses deux filles reparurent. Clément et son père les attandaient dans le vestibule. Ils se mirent tous en marche sous le ciel étoilé, à pied, car l'église était proche, et tous, silencieux et recueillis, car la fête des enfants ne leur avait pas fait oublier la solennité de cette grande nuit.

A genoux, à genoux enfin dans l'église, Fleurange sentit que son cœur trop plein parvenait à s'épancher, et lorsque des voix justes, graves et harmonieuses firent retentir la magnifique voûte de chants qu'aucune étude n'avait préparés et qui semblaient être l'expression spontanée de la prière de tous, la tête de la jeune fille s'inclina davantage ; toute la joie et la reconnaissance de son cœur débordèrent en douces larmes et en ferventes prières d'actions de grâce.

A la fin de la messe, une voix plus belle que les autres, une voix mâle et douce, entonna près d'elle le psaume : *Laudate Dominum.*

Elle y joignit involontairement la sienne, et les deux voix semblèrent un instant ne former qu'un seul son.

En se retournant, elle vit que celui qui chantait ainsi, c'était son cousin, Clément Dorathal.

V

Lorsqu'une main amie aide un naufragé à toucher la plage, le premier sentiment de celui-ci est l'expression d'une reconnaissance sans bornes. Le repos est doux, même sur le sable, à celui qui vient d'échapper aux périls de la mer; mais s'il n'y a sur cette plage aucun lieu qui puisse lui servir de refuge, et s'il ne voit que dans la lueur vague d'un phare lointain l'espoir d'un abri assuré, il est bientôt tenté de se demander avec inquiétude s'il aura la force d'atteindre cette lumière à peine entrevue et si elle est pour lui réellement le port. Tel avait été le mélange de reconnaissance et d'appréhension que la pauvre orpheline avait éprouvé le jour où elle avait reçu chez la bonne mademoiselle Joséphine l'hospitalité de la chambre bleue, et ces deux sentiments ne l'avaient pas quittée pendant tout la durée de cette première étape de son salut. Mais aujourd'hui, lorsque les joyeux carillons de Noël la réveillèrent dans le grand lit où elle ne s'était endormie que deux ou trois heures avant le jour, sa première pensée fut celle-ci : " J'ai atteint le port; mon Dieu, je vous remercie!" et elle se leva, heureuse de prendre possession de sa vie nouvelle. Son premier soin, au début de la journée, fut d'écrire à mademoiselle Joséphine. Elle avait besoin, pour commencer à jouir de son bonheur, que sa vieille amie en fût instruite; elle croyait encore lui témoigner sa reconnaissance en l'associant à toutes ses nouvelles et heureuses impressions. Elle écrivit de même à la mère Madeleine ; il lui fallait unir sans retard tous les amis et toutes les joies du passé à son bonheur présent et à sa vie véritablement transformée.

Sa tante, en lui disant la veille qu'elle était chez les siens, c'est-à-dire *chez elle*, semblait avoir fait d'elle, comme par magie, un enfant de la maison. Tout, autour d'elle, était nouveau et un peu étrange ; mais tout lui plaisait, comme si tout eût été naturellement conforme à ses goûts. Et cependant, les sombres couleurs des tapisseries qui couvraient les murs, la vieille armoire de bois sculpté où son petit bagage se trouva bientôt fort à l'aise, les chaises à haut dossier, rangées alentour, l'antique bureau placé dans un coin, et dans l'autre le grand poêle monumental, dont

l'aspect spectral était, à lui tout seul, fait pour surprendre, tout eût facilement pu déplaire à des yeux accoutumés à la riante magnificence de l'Italie ; mais aucune impression triste ne pouvait, dans cette maison, venir a la jeune fille des objets extérieurs ; le mot *bienvenue* lui semblait être inscrit sur tous les objets comme sur tous les visages, et dans cette atmosphère si douce, elle sentait instinctivement que le bien-être matériel n'y était que l'image d'un bien-être moral beaucoup plus nécessaire encore que l'autre au bonheur de la vie.

— Il ne faut pas mettre votre robe noire aujourd'hui, Gabrielle, lui dirent ses deux blondes cousines, en apparaissant pour la troisième fois dans sa chambre depuis une heure qu'elle était levée, et apportant cette fois une corbeille où se trouvaient des vêtements semblables aux leurs.

— Pourquoi ? dit Fleurange un peu étonnée.

—Ne savez-vous pas qu'en Allemagne, nous quittons le deuil aux grandes fêtes ? répondit Clara, la plus jeune des deux. Vous serez donc aujourd'hui habillée comme nous, et puis vous le serez toujours ensuite quand ce triste deuil sera fini.

L'aînée des deux sœurs vit que sa cousine ne répondait pas ; elle s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

— Clara vous a-t-elle affligée ? dit-elle. Pardonnez-lui. Elle est si heureuse et si gaie, qu'elle ne peut se figurer ni le malheur ni la tristesse.

— Je ne veux pas les rappeler aujourd'hui, dit Fleurange, et je ferai ce qu'elle me demande. Mais vous, chère Hilda, continua-t-elle, en regardant avec admiration les cheveux d'or de sa cousine et son front grave, auquel une couronne de reine aurait semblé convenir aussi bien qu'une auréole de sainte, n'êtes-vous pas gaie et heureuse autant qu'elle ?

— Heureuse, oui, dit Hilda ; mais je ne suis pas aussi gaie.

Après quelques explications, Fleurange se conforma aux désirs de ses cousines. Mais lorsqu'à l'heure du repas de famille, la belle Hilda, déjà revêtue de blanc, lui apporta une guirlande pareille à celle qu'elle portait elle-même et voulut la poser sur son front, elle résista.

— Pour cette guirlande, Hilda, dispensez-moi de la mettre.

— Pourquoi ?

— Parce que jamais je n'ai porté de parure de ce genre ; parce que, malgré tout, je ne puis et ne veux pas oublier que je suis une pauvre orpheline, qui ne dois pas songer à me parer ni à aller dans le monde.

— Mais, Gabrielle, ne savez-vous donc pas que nous ne nous parons que pour célébrer en famille les grandes fêtes de l'année, et que nous n'allons jamais dans le monde ?

— Jamais ?

— Mais alors, pourquoi se parer ainsi sans raison ?

— Ce n'est pas sans raison. Mon père aime que nous portions ainsi à chaque fête les fleurs de la saison. Cette pauvre guirlande que vous refusez, regardez-la donc, Gabrielle : elle est, comme la mienne, en feuilles de houx, le houx brillant de Noël, avec sa feuille luisante et son beau fruit rouge comme du corail. Tenez, voyez si cela ne va bien dans vos cheveux noirs ?

En parlant ainsi, Hilda avait en effet posé la guirlande sur la chevelure de sa cousine. En ce moment, Clara parut, et il n'y eut plus d'hésitation possible. En un clin d'œil, elle avait pris la place de sa sœur : les feuilles brillantes et les fruits rouges entourèrent bientôt comme un diadème le front de Fleurange, qui riait et ne résistait plus que faiblement, tandis que la grâce renvoyait l'image des trois jeunes filles, formant ensemble le plus gracieux tableau que pût rêver un peintre.

— Allons, dit Clara, vous voilà belles toutes les deux : l'une comme le jour, l'autre comme la nuit... Et moi ? continua-t-elle en rajustant ses longues boucles, dans lesquelles étaient aussi entremêlées les feuilles de houx ; voyons un peu à quoi je ressemble, moi ?

— A une fleur, à une étoile, ma Clara, à tout ce qu'il y a de meilleur à regarder dans le jour et dans la nuit, dit Fleurange avec tendresse.

Elle préférait l'aînée des deux sœurs, mais elle trouvait à l'autre une grâce irrésistible, et elle ne pouvait s'empêcher de la caresser des yeux et de la voix, comme si elle eût encore été une enfant.

— Voilà qui est gracieux, poétique et bien trouvé ! Je vous remercie, ma cousine Gabrielle, et je vais demander tout à l'heure à notre poète de deviner quelle est ma ressemblance ; nous verrons s'il l'a trouvera comme nous.

— Si notre poète est distrait, il faudra poser la question à un autre qui ne le sera certainement pas, dit Hilda.

Clara rougit.

— Allons, allons, dit-elle, ne parlons plus de moi et descendons. Voilà Frida qui vient nous chercher : tout le monde est réuni sans doute.

Et prenant sa petite sœur par la main, elle s'enfuit avec elle ne

courant, s'appuyant à peine sur la massive balustrade de l'escalier pour sauter les marches sans les compter.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il y avait du monde, dit Fleurange.

— Notre monde à nous, Gabrielle, notre famille et nos amis. Depuis que mon oncle Heinrich est veuf, il vient, ainsi que son fils, faire avec nous son repas de Noël. Autrefois, c'était chez lui que se réunissait la famille. Vous allez donc faire connaissance avec lui et avec notre beau cousin Félix. Les autres sont nos amis et seront bientôt les vôtres.

— Hilda s'arrêta un instant...

— Vous savez sans doute, poursuivit-elle enfin, que Hansfelt est un ami et un camarade d'enfance de mon père ?

— Hansfelt ? s'écria Fleurange... Quoi ! Karl Hansfelt, le grand poëte ?

Nous avons déjà dit que Fleurange savait bien la langue de sa mère. Les poésies de celui qu'elle venait de nommer étaient assez célèbre à cette époque pour qu'elle les connût et qu'elle en eût même appris plus d'une par cœur.

— Et il est votre ami ? et je vais le voir ?

— Oui, répondit Hilda, vous le verrez souvent. Puis, ajouta-t-elle, comme pressée de changer de conversation, vous allez voir aussi un jeune artiste qui commence à faire beaucoup parler de lui... Il se nomme Julian Steinberg, et c'est un des amis d'Overbeck. Celui-là c'est notre Clara qui vous le présentera.

Un sourire significatif accompagnait ces derniers mots, et Fleurange, ainsi mise au courant de tout ou à peu près, descendit avec sa cousine dans le grand salon, situé, ainsi que la salle à manger, au rez-de-chaussée.

La maison qu'habitait M. Ludwig Dornthal n'existe sans doute plus aujourd'hui, les embellissements modernes faisaient peu à peu disparaître de toutes les villes ces vieilles demeures auxquelles le temps donne un aspect trop différent de celui qu'apellent et exigent les yeux d'une génération nouvelle. A l'époque même où débute ce récit, c'est-à-dire en 1824, elle commençait déjà à être remarquée au point qu'elle était nommée par excellence *la vieille maison*, et qu'on ne la désignait pas autrement dans la ville.

Mais, comme elle était spacieuse et commode, comme sa situation écartée et paisible, et son grand jardin, sur lequel donnaient d'un côté toutes les fenêtres, la rendaient très-appropriée aux habitudes studieuses du professeur; qu'en outre, la couleur pittoresque que lui avait donnée le temps était fort de son goût, et,

avant tout, comme c'était là que Ludwig Dornthal avait amené sa femme aux premiers jours de son union, et que ses enfants étaient nés, il n'aurait voulu pour rien au monde la quitter, et sur ce point tous étaient d'accord. La *vieille maison* était chère à ceux qui l'habitaient, aussi bien qu'à tous ceux qui la fréquentaient, et chacun, comme Fleurange, disait plus ou moins cette parole qui sera répétée toujours en vain sur cette terre, lorsque, pour un instant, toutes nos facultés se trouvent dans un heureux équilibre : " Il fait bon être ici, plantons-y notre tente et restons-y. "

Cette impression, on le devine, ne tenait pas uniquement à l'aspect extérieur de la *vieille maison* ; l'harmonie y régnait entre les personnes et les choses, et, avec de différents résultats, le même effet se reproduit presque partout. Les objets animés semblent recevoir et communiquer quelque chose de la vie qui s'agite autour d'eux, et ce langage muet fait parfois, à ceux qui y sont attentifs, de véritables révélations.

Lorsque Fleurange entra dans le salon, elle s'aperçut que son oncle Ludwig l'attendait avec une certaine impatience, car, dès qu'elle parut, il s'approcha d'elle, et, la prenant par la main, il la conduisit à l'autre bout de la chambre, où se tenait un personnage dont les traits avaient quelques rapports avec les siens, mais dont l'expression était tellement différente, que cette ressemblance du premier moment s'effaçaient de plus en plus à mesure que l'on connaissait mieux les deux frères.

— Voilà la fille de notre sœur Marguerite, dit Ludwig au banquier. Elle est deux fois ta nièce maintenant, puisque je l'ai adoptée pour fille...

M. Heinrich Dornthal s'inclina et embrassa cordialement la jeune fille, mais il ne put cependant s'empêcher de dire :

— Une fille de plus, quand on en a déjà trois, c'est beaucoup, mon frère.

Cette froide et disgracieuse remarque déconcerta Fleurange et lui causa une pénible sensation d'embarras, dont elle n'était pas encore remise, lorsqu'un jeune homme, d'une assez belle figure, s'approcha d'elle et lui offrit son bras.

Fleurange le regarda d'un air étonné. Elle n'avait jamais été à un grand dîner, et ne savait rien à cet égard des usages qui sont de tous les pays. Elle recula d'un pas, et, ouvrant de grands yeux, elle dit :

— Monsieur, qui êtes-vous, et où voulez-vous me mener ?

A cette demande et à ce mouvement, il y eut autour d'elle un accès de gaieté générale, auquel elle vit que son bon oncle Lud-

wig lui-même prenait part ; alors, avec quelle simplicité, qui était son grand charme, elle se mit à rire elle-même, avec tant de naturel, que celui qui avait causé sans le vouloir cette petite scène s'écria à demi-voix : " Voilà en vérité la gaucherie la plus gracieuse qu'on ait jamais rencontrée ; " puis, s'inclinant devant elle avec une gravité narquoise et d'un air à la fois galant et railleur, il lui dit :

—Mademoiselle, je me nomme Félix Dornthal, j'ai l'honneur d'être votre cousin, et je vous offre mon bras pour vous conduire à la salle à manger ; mais je reconnais que, d'abord, il eût été convenable de nous faire faire connaissance ensemble.

Fleurange, rougissant et souriant, accepta le bras qui lui était offert, et une fois placée à table, près de ce nouveau cousin, et l'embarras de ce petit incident dissipé, elle regarda autour d'elle et commença à jouir de sa nouvelle position.

Était-ce bien elle, elle qui, naguère, s'était trouvée si isolée ! elle qui avait vu en face, et de si près, la misère et l'abandon ! était-ce bien elle qui, en ce moment, se trouvait au milieu d'une nombreuse famille, en faisait partie, se sentait aimée de tous, et les aimait, tous elle-mêmes,—oui, tous, hormis le cousin assis près d'elle, qui lui inspirait un involontaire embarras ; cependant, il venait de lui dire quelques mots en italien, prononcés avec un accent si pur, qu'elle en avait éprouvé une vive sensation de surprise et de joie, car l'Italie était sa terre natale, presque sa patrie, quittée peu de mois auparavant pour la première fois. Toutefois, les paroles de Félix étaient un compliment auquel elle ne sut que répondre, et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle rencontra un regard qui la déconcerta davantage encore. Elle répliqua donc à peine quelques mots, puis elle reprit en silence son examen des convives, en commençant par son oncle Ludwig. Quant à lui, elle pensait n'avoir jamais vu de figure plus noble et plus douce que la sienne ; impossible de n'être pas frappée du grand contraste qui existait à cet égard entre lui et sa femme, et qui avait dû être beaucoup plus frappant encore, dans leur jeunesse, qu'aujourd'hui. Tandis que cette reflexion s'offrait à son esprit, elle rencontra le regard de sa tante, qui la fixa un instant, et sourit. Ce regard et ce sourire semblait lui répondre et lui donner à peu près la clef du mystère, car ils révélaient les dons qui forment l'indestructible lien de la vraie sympathie ; à ces dons-là, la beauté n'ajoute rien, ou du moins elle n'ajoute qu'une parure inutile pour le cœur, et que les yeux mêmes cessent bientôt de chercher, car ceux qui savent aimer une âme, aiment bientôt les traits quels qu'ils soient, dont elle est revêtue.

De tous les enfants, le seul qui n'eût point hérité de la beauté des Dornthal, c'était Clément. Plus qu'aucun de ses frères et sœurs, il ressemblait à sa mère, il avait la même laideur et le même sourire ; toutefois, comme il était grand, élancé, actif et robuste, sa tournure, sans être élégante, n'était pas dénuée de grâce ; puis, lorsque son épaisse chevelure était relevée, on pouvait observer que la forme de son front donnait à sa figure un caractère remarquable et que son regard était, comme par éclairs, expressif, décidé, intelligent. L'on s'étonnait après cela de trouver le jeune Dornthal en apparence si nul ; d'autant plus que son aptitude pour les arts et les sciences était grande, et que, parmi les étudiants, il était classé au premier rang. Mais parler semblait lui coûter un effort, et une fois dans le salon, il se taisait absolument, qu'on avait pris l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Il n'en était pas de même hors de là. Son père avait peine à dissimuler pour son fils aîné une secrète préférence ainsi qu'un tendre orgueil, qui se lisait malgré lui dans son regard en toute occasion. Sa mère avait, en Clément, une confiance presque étrange vu son âge, et semblait parfois plus disposée à le consulter qu'à le guider. Quant à ses frères et sœurs, ils l'idolâtraient et s'adressaient à lui en toutes circonstances ; il avait un remède à tout, un moyen pour tout, et rien ne lassait sa patience. Malgré cela, nous l'avons dit, il pouvait passer à peu près inaperçu. On s'explique donc que Fleurange en continuant son inspection, s'arrêtât peu à considérer son cousin, et que toute son attention au contraire se portât sur un personnage placé près de lui et dont la figure était singulièrement remarquable.

C'était un homme d'environ cinquante ans peut-être davantage, car son front chauve, sa barbe grissonnante, son visage pâle et maladif, indiquaient qu'il n'était plus jeune. Mais quelque chose d'indéfinissable obligeait à le regarder et à demander son nom, et ce nom semblait si bien convenir a ce visage, qu'il n'était pas rare qu'en l'apprenant on s'écriât : ' C'est bien ainsi que je me le figurais." Telle fut, en effet, l'exclamation de Fleurange, lorsqu'en réponse à sa question, son cousin Félix Dornthal lui eut nommé Hansfelt.

—Karl Hansfelt ! répéta-t-elle pour la seconde fois, c'est lui ! quoi ! c'est lui !

Mme Craven.

(*A continuer.*)

Reçu 14 Mai 72

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE. HISTOIRE. DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Quatrième Livraison. – 25 Avril 1872.

SOMMAIRE

I.—HÉLIKA, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole. (Roman Canadien) suite.... **Dr. Chs. DeGUISE.**
II.—BATAILLE DE DORKING, traduite du *Blackwood's Magasine*..... **CHARLES YRIARTE.**
III.—RELIGION, SCIENCE, PATRIE..... **E. RAMEAU.**
IV.—LA CONFEDERATION CANADIENNE..... **F. LePLAY.**
V.—FLEURANGE, (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
VI.—CHRONIQUE DU MOIS..... **L. W. TESSIER.**

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch ..... Québec.
" H. R. Dufresne..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" M. Kéroack, libraire..... St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" H. de Rouville ..... Belœil.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby ..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne, ... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure ..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier ..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine ..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, Joseph Tassé, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur.*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL,
No. 19 Rue St. Vincent.

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

(*Suite.*)

CHAPITRE XXIII

LA CHASSE A L'HOMME

Tout en dirigeant ma barque vers l'endroit où je devais rencontrer mes amis, je suivais tristement le sillon qu'elle traçait et me représentais combien était heureuses ces vagues qui paraissaient remonter, de se rapprocher des êtres chéris que je venais de quitter, pendant que je m'en éloignais peut-être pour toujours.

C'était avec peine que je refoulais au fond de mon âme, les pleurs qui voulaient s'échapper de mes yeux au souvenir des adieux et de la séparation, séparation qui devait être bien longue.

Pourtant après ces quelques instants d'attendrissement, mon énergie et ma force morale me revinrent.

Ma détermination d'en finir pour toujours avec Paulo se fixa plus inexorable que jamais dans mon esprit. Mes compagnons, j'en étais sûr ne mettraient pas moins d'acharnement que moi à leur poursuite. Plus je songeais à leurs affreux forfaits et plus je sentais un desir implaquable de m'emparer d'eux vivants ou de les faire disparaître. Ce fut dans cette disposition d'esprit que

j'abordai à St. Anne, à l'extrémité ouest du Cap Martin, dans une petite anse qui se trouvait vis-à-vis de ma demeure.

J'allai frapper à la porte et me fit reconnaître. Tout le monde était sur pied, certes mes amis faisaient bonne garde ; ils avaient entendu mes pas.

Nous passâmes le reste de la nuit à faire nos préparatifs de départ, pendant que je leur racontais les incidents de mon voyage. Il avait été convenu entre Baptiste et moi que nous commencerions notre chasse immédiatement après mon arrivée.

Tout le monde dans le village savait quelle était la nature de l'expédition que nous allions entreprendre ; aussi, connaissant à quels dangers nous allions être exposés, faisait-on des vœux pour notre succès, tant les bandits inspiraient de terreur. Des prières étaient faites chaque soir dans les familles, pour que Dieu, nous ramenât sains et saufs.

Cependant la vue de la barque avait appris mon arrivée à mes bons amis, qui connaissaient le but de mon voyage, sans savoir en quel lieu j'avais laissé mon enfant ; le curé seul en était informé. A bonne heure le lendemain matin, une douzaine des habitants les plus aisés et les plus respectables, ayant le bon prêtre en tête, vinrent et nous offrirent tout ce qu'ils croyaient nous être nécessaire pour notre excursion, provisions, habillements et munitions. Mais nous étions amplement pourvus de tout cela. Nous les remerciâmes avec effusion et nous prîmes le chemin des bois accompagnés de leurs souhaits et de leurs vœux.

Il était facile au calme et à la détermination de nos figures de voir combien nous allions mettre de persévérance et de fermeté dans la chasse que nous entreprenions, bien que ceux que nous allions combattre fussent presque deux fois plus nombreux que notre parti, puisque Paulo et son ami avaient recruté les sept autres sauvages.

J'avais pris le commandement de l'expédition.

Un mot personnel sur ma petite troupe.

Bidonne était un homme de six pieds trois pouces, brave et infatigable comme l'étaient les canadiens trappeurs de ce temps-là. Sa force était herculéenne. Quand une fois il était sorti de sa placidité ordinaire, il devenait furieux et indomptable comme un taureau blessé. Une fois déjà pris par cinq sauvages, il s'était vu attaché au poteau du bûcher et grâce à sa force musculaire, il avait rompu ses liens, saisi une hache, engagé contre tous les cinq une lutte désespérée où trois étaient tombés sous ses coups, le quatrième mortellement blessé et le dernier avait pris la fuite. Ce qui lui donnait encore plus de désir de se joindre à nous c'est que ceux

qui s'étaient emparés de lui et qui voulaient le brûler, faisaient partie de la bande où Paulo avait recruté ses nouveaux complices. Lorsque je lui avais communiqué mon plan d'attaque, Bidoune s'était frotté les mains avec délices.

Les deux français eux aussi étaient de puissants et fermes auxiliaires. C'était deux hommes aux muscles d'acier, au cœur franc et loyal, braves et rusés, qui avaient été formés à l'école de Baptiste. Il m'est inutile de parler de ce dernier, le lecteur le connait déjà.

Avec de tels hommes, je pouvais tout tenter. Le point que j'avais décidé d'explorer était le lieu qui leur servait de repaire, lorsque Baptiste avait poursuivi Paulo.

Plus nous avancions dans les bois et approchions de cet endroit, plus nous nous convainquions que nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions, car les traces de leur passage devenaient de plus en plus évidentes

Quand nous fûmes peu éloignés du campement où nous espérions les surprendre et leur livrer assaut, nous décidâmes de nous séparer en deux bandes. Nous eûmes aussi la précaution de nous mettre sous le vent, crainte que les chiens ne sentissent notre approche et qu'ils ne leur donnassent l'éveil. De leur coté, nos ennemis avaient bien pris leurs mesures pour prévenir toute surprise. Ils comprenaient que si leur plan d'enlèvement avait été ainsi déjoué, c'est qu'il y avait eu trahison de la part du *louche* ou qu'ils avaient affaire à quelqu'un d'aussi rusé qu'eux.

Nous pûmes approcher jusqu'à portée de fusil de leur cabane en nous glissant et en rampant de broussailles en broussailles.

Malheureusement un chien éventa la mèche. Un coup de feu partit d'une sentinelle embusquée derrière un arbre et une balle vint frapper Bidoune à la jambe. La carabine de celui-ci retentit à son tour, le Peau Rouge fit un soubresaut et retomba inerte. Ces coups de feu avait jeté l'alarme dans le camp. La flamme qui brillait au millieu de leur wigwam fut en un instant dispersée.

En même temps, trois coups partirent dans la direction d'où était venu celui qui avait blessé Bidoune. Les deux français tirèrent eux aussi du côté d'où venaient ces derniers, puis nous entendîmes des plaintes sourdes et des craquements de branches, comme en peuvent faire les bêtes fauves en fuite dans les bois.

Il n'eut certes pas été prudent de nous avancer plus loin, cette nuit-là, car nos ennemis auraient pu s'être cachés et nous envoyer leurs balles à l'abri des rochers. Nous décidâmes donc d'attendre le jour pour juger de l'effet de nos coups.

Lorsque l'aube parut, Baptiste se chargea d'aller faire la reconnaissance pour voir ce qu'était devenu nos ennemis. Il choisit le Gascon pour l'accompagner. C'était un trapeur consommé en fait d'adresse, de ressources et de ruse. Ils revinrent deux heures après et nous informèrent qu'il avait relevé les pistes des fuyards et que Paulo formait l'arrière garde. Ils étaient encore six, nous le savions déjà, car nous avions examiné l'effet du premier coup qui avait été tiré par Bidoune. La balle avait traversé le cœur du sauvage. Quant aux autres coups tirés par les français, bien qu'au juger, ils avaient eux aussi parfaitement atteint leur but. L'un avait été tué instantanément, l'autre gisait mortellement blessé.

Bien nous en prit de ne nous approcher qu'avec la plus grande précaution, car malgré le sang q r'il avait perdu, le blessé avait appuyé son fusil sur une pierre et de son œil mourant cherchait encore s'il ne pourrait pas envoyer une balle dans le cœur d'un ennemi. Je lui en exemptai la peine, j'ajustai mon coup sur le canon de son arme et tirai ; son fusil vola en éclats loin de lui ; nous nous avançâmes alors en toute sureté.

Il était le chef des sept nouveaux associés de Paulo. Il me lança un regard de défi lorsque je fus près de lui, croyant que j'allais le torturer dans ses derniers moments, comme il n'eut pas manqué de le faire si nous fussions tombés entre ses mains. Aussi manifesta-t-il quelque surprise lorsque je lui demandai s'il voulait boire. Il me fit un signe affirmatif, le Normand alla lui chercher de l'eau.

J'examinai alors sa blessure, la balle lui était entré dans le dos obliquement et lui ressortait dans la partie interne de la cuisse opposée. Elle avait donc traversé les intestins ; sa mort était certaine.

Pendant la demi-heure qu'il survécut, nous essayâmes à soulager ses souffrances et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, nous creusâmes une fosse commune où nous déposâmes les trois cadavres. Nous les recouvrîmes de terre et même de pierres pour les protéger des atteintes des bêtes.

Nous incendiâmes ensuite leur cabane et après un repos de quelques instants, nous nous mîmes à la poursuite des autres bandits qui avaient sur nous une avance de plus de trois heures. C'était là que commençaient les difficultés de la tâche que nous avions entreprise.

Maintenant l'éveil leur était donné. Sans doute qu'ils allaient employer toutes les ruses possibles pour nous surprendre à leur tour.

Je comprenais toutefois qu'ils ne pouvaient marcher longtemps ensemble. L'attaque avait été si inattendue et leur fuite si préci-

pitée qu'il n'avait pas eu le temps de prendre des provisions. Ils devaient donc se séparer avant que d'avoir fait bien du chemin et c'était justement ce que je voulais empêcher.

Nous étions presque en nombre égal, il n'était donc pas prudent pour nous de rester tous ensemble, car ils pourraient nous surprendre à l'entrée où à la sortie d'un défilé et nous tirer à l'affut comme gibier de passage, aussi nous séparâmes-nous. Je pris avec Bidoune, l'avant garde, pour servir d'éclaireurs, pour que nous ne nous éloignâmes pas trop les uns des autres, afin de nous prêter un secours mutuel en cas de surprise.

Nous étions en route depuis deux jours, lorsque nous découvrîmes des traces toutes fraiches de leurs pas. Comme dans la chasse que Baptiste avait donné à Paulo, ils avaient encore cette fois pris toutes les peines de monde pour effacer les vestiges de leur passage. Ils avaient monté et redescendu les ruisseaux, choisi les terrains pierreux, fait un grand nombre de tours et de détours afin de nous donner le change, mais j'étais trop habitué à toutes ces ruses pour me laisser tromper. En partant de l'endroit où nous les avions surpris, ils s'étaient dirigés vers le sud puis marchant dans le cours d'un ruisseau, ils étaient revenus plusieurs milles en arrière.

Nous pûmes constater qu'évidemment Paulo conduisait le parti.

Enfin la nuit de la seconde journée, il faisait un clair de lune magnifique. Nous étions dispersés les uns des autres, l'œil et l'oreille au guet, lorsque tout à coup, une modulation d'abord, puis le cri du merle siffleur s'élevant à une petite distance arriva à mes oreilles. C'était le signal de ralliement, l'ennemi devait être en vue de quelqu'un de notre bande.

Nous nous glissâmes avec des précautions infinies vers le lieu d'où était parti le cri. Nous aperçûmes effectivement dans un cran de rochers deux points lumineux et le canon d'une carabine qui brillait au rayon de la lune. J'abaissai mon arme et fit feu. Deux balles d'un autre côté vinrent siffler auprès de moi. Trois autres coups partis des nôtres répondirent aux deux premiers.

J'avais bien recommandé à mes hommes de se tenir à l'abri des arbres et de se coucher à plat ventre sitôt qu'ils auraient tiré. C'est ce qu'ils firent. Ils durent à cette précaution de n'être pas atteints par les balles.

Quelques secondes après, je reconnu le son de la grosse carabine de Baptiste et j'aperçus en même temps un sauvage qui dégringolait du haut du rocher.

A l'assaut m'écriai-je, sans leur donner le temps de recharger et le couteau aux dents, nous nous précipitâmes sur eux. Paulo

comprit alors qu'il n'y avait plus de salut pour lui que dans une lutte désespérée dont il sortirait victorieux. D'ailleurs les hommes qu'il commandait étaient bien propres à lui inspirer de la confiance. C'étaient des gens déterminés et dont les forces devaient être décuplées par l'idée que s'ils tombaient vivants entre nos mains, la potence les attendaient.

Le coup de fusil de Baptiste seul avait porté, le mien avait fait voler en éclats la crosse de la carabine de la sentinelle.

Nous étions cinq contre cinq, la partie était égale. Ce fut la crosse de nos armes qui nous servit d'abord de massues, mais les bandits étaient exercés à parer les coups. Les crosses volèrent en éclats et la lutte au couteau s'en suivit.

Elle fut terrible et sanglante. Qu'il me suffise de dire qu'une heure après, le plateau qui nous avait servi de champ de bataille était inondé de sang. Trois hommes gisaient se tordant dans les convulsions de l'agonie. Deux autres blessés étaient un peu plus loin, mais ceux-là fortement liés. Trois de mes malheureux compagnons dont Baptiste et moi pansions les malheureuses blessures, nageaient dans leur sang. Le Normand, le Gascon, Bidonne étaient blessés plus sévèrement que nos ennemis qui se trouvaient être Paulo et son complice. Bidonne avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

Après avoir pansé les blessures du mieux que nous pûmes, Baptiste et moi qui n'avions reçu que de légères égratignures, nous nous mîmes à faire un abri, car il ne fallait pas songer à se mettre en route pour gagner les habitations dans l'état ou étaient nos amis.

Lorsque le soleil du lendemain éclaira le lieu du carnage, je ne pus voir sans frémir les cadavres de ces hommes forts et braves, dont la vigueur et la jeunesse auraient pu être si utiles, si elles eussent été tournées au bien.

Nos ennemis que nous n'avions pu lier que grâce à la perte de sang qui avait diminué leurs forces, conservaient sur leurs figures pâlies, l'expression d'une sauvage férocité.

Cependant notre pauvre canadien s'affaiblissait visiblement.

Le nombre de blessés et de pansements que javais vus dans nos guerres m'avait donné quelqu'idée de chirurgie et quelques connaissances pratiques de médecine. Je ne me faisais donc pas d'illusions sur le résultat de la blessure ; lui-même de son côté pressentait sa fin prochaine. Cette blessure, il l'avait reçue après le combat de la manière la plus traîtreuse.

Comme je l'ai dit, Paulo avait été blessé grièvement sans toutefois l'avoir été dangereusement. Par compassion, on lui avait laissé un bras libre. Pendant que j'étais occupé à donner des soins à

mes chers blessés, il me fit demander par Bidoune de vouloir bien aller le trouver, prétextant qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer. Je lui fis répondre que je n'avais pas le temps de me rendre auprès de lui pour le moment. Le canadien lui porta ma réponse, il le supplia de lui donner à boire, ce que celui-ci fit volontiers. Mais Paulo se prétendait trop faible pour pouvoir lever la tête, alors ce brave homme se mit à genoux auprès de lui, lui soulève la tête d'une main tandis que de l'autre il lui présentait de l'eau fraiche mêlée à quelques gouttes d'eau de vie qu'il avait tirées de sa gourde. Tout occupé à cet acte de charité, il ne remarqua pas le mouvement de Paulo. Il avait glissé sa main libre sous lui, avait saisi son poignard et l'avait enfoncé dans la poitrine de son bienfaiteur. Il allait redoubler, mais le canadien avait eu la force de se mettre hors de ses atteintes. Ce forfait avait été commis en moins de temps que je ne mets à le rapporter.

Baptiste avait tout vu, aussi poussa-t-il un rugissement terrible et saisissant son casse-tête il aurait fendu le crâne du misérable si je ne me fusse trouvé là, pour arrêter son bras. J'eus toutes les peines du monde à le détourner de son projet de tuer immédiatement le lâche assassin. Il ne céda qu'après que je lui eusse expliqué combien plus terrible serait sa punition d'agoniser dans les chaines d'un cachot, en attendant le jour de son procès ou le moment de son exécution.

Tout en lui parlant ainsi, j'avais retiré le poignard de la blessure et pratiquai une saignée qui arrêta le sang, mais la respiration continua à devenir de plus en plus haletante et difficile. Enfin, lorsque malgré nos soins tout espoir fut perdu et que lui-même m'eut avoué qu'il se sentait mourir et comprenait qu'il n'en avait plus pour longtemps, il nous fit approcher, nous chargea de ses derniers embrassements auprès de sa vieille mère. Il nous fit détacher une ceinture remplie de grosses pièces d'or qu'il nous pria de lui remettre et me recommanda de ne pas l'abandonner dans le cas où elle aurait besoin.

Il me demanda ensuite de faire une prière qu'il récita après moi d'une voix râlante et entrecoupée, fit une acte de contrition et recommanda son âme à Dieu puis, dégageant sa main des miennes, il eut la force de faire le signe de la croix, montra le ciel du doigt et expira.

Le croirait-on, les deux scélérats pendant ce triste spectacle riaient d'un rire satanique ?

Le lendemain, nous le déposâmes dans sa bière. Elle était formée du tronc d'un pin énorme dont l'âge avait tellement creusé le centre que nous pûmes facilement y placer le cadavre. Les

reste rendus à la terre, nous dressâmes sur sa tombe un petit mausolée de pierre brute et nous le fîmes surmonter d'une croix de bois. Son nom y fut gravé avec ces trois mots " repose en paix "

Nous creusâmes aussi une tombe commune à quelque distance de celle du canadien, aux quatre bandits, les associés et les complices de Paulo. Les misérables avaient conservé jusqu'au moment où la terre les recouvrit leur air de défi et de férocité tel que nous l'avons décrit déjà plus haut.

Il nous fallut passer au delà d'un mois dans les bois pour permettre à nos blessés de se guérir et de reprendre quelques forces avant que de nous mettre en route. Paulo et son digne séide étaient l'objet de notre part d'une extrême surveillance. Quatre à cinq fois, jour et nuit, leurs liens étaient minutieusement examinés et bien nous en prit, car plus d'une fois nous pûmes constater qu'il faisaient des efforts surhumains pour s'en délivrer. Quoique entièrement en notre pouvoir, jamais il ne perdaient une occasion de nous accabler de leurs insultes les plus ignobles, soit que nous leur donnassions à manger ou que nous pansassions leurs plaies.

Enfin l'état des malades devint des plus satisfaisant, les blessures se guérirent comme par enchantement tant le mal avait peu de prise sur ces charpentes granitiques.

Un mois après cette lutte gigantesque, où nous nous étions pris corps à corps avec de véritables lions pour la force et de vrais tigres pour la férocité, nous décidâmes de nous mettre en route.

Avant que de partir, nous allâmes nous agenouiller sur la tombe de notre malheureux ami, puis nous fîmes nos préparatifs de voyage et nous prîmes le chemin des habitations.

Baptiste ouvrait la marche avec le Normand, Paulo et son complice, liés de manière à ce qu'ils ne pussent s'échapper ni faire aucune de leurs tentatives diaboliques contre nous, formait le centre avec le gascon, j'étais à l'arrière-garde.

Nous mîmes six jours avant de pouvoir atteindre le village de Ste Anne, la faiblesse des blessés ne nous permettait pas d'avancer plus vite. Enfin lorsque nous débouchâmes du bois, toute la paroisse était accourue pour nous recevoir.

Ils avaient appris notre arrivée par un chasseur que nous avions rencontré et qui avait pris les devants. Les remerciements plein de gratitude et d'effusion que ces braves gens nous firent sont encore présents à ma mémoire. Leurs yeux se mouillèrent de larmes en entendant le récit de la mort de notre malheureux ami et les circonstances dans lesquelles il avait reçu le coup fatal.

Les victimes des deux monstres les identifièrent parfaitement et ce fut en frémissant qu'elles s'approchèrent d'eux pour les recon-

naître. Comment ne pas frisonner, pour des femmes de se trouver près de ces êtres à figures patibulaires, pleines de défi et d'effronterie, leur adressant encore des propos cyniques et immondes.

Nous confiâmes nos prisonniers à la garde de cinq hommes robustes et déterminés, puis nous acceptâmes le repas et l'hospitalité qui nous furent donnés par les citoyens.

C'était à qui nous entoureraient de plus de soins et de prévenances.

Nous prîmes une bonne nuit de repos dont le Gascon et le Normand avaient surtout besoin. Nous transportâmes les prisonniers à bord de la même barque que j'avais louée pour mon voyage précédent. Ils refusèrent de marcher, il fallut donc les y porter, une fois qu'ils y furent installés, nous fûmes obligés de leur lier de nouveau les jambes pour nous mettre à l'abri de leur coup de pieds et de les attacher solidement au fond de la barque pour qu'ils ne se jetassent pas à l'eau.

Dans la journée du lendemain, nous les remîmes entre les mains des autorités et ils furent enchainés dans un même cachot. Lorsque nous prîmes congé d'eux, ils nous accablèrent des plus affreuses malédictions. Nul doute que s'ils eussent pu briser leurs chaînes, ils se fussent précipités sur nous avec une rage infernale pour essayer à nous dévorer à belles dents.

Cependant ce ne fut pas sans émotion que je jetai sur Paulo un dernier regard et lui dit qu'il n'avait plus rien à espérer de la clémence des hommes et qu'il devait se préparer par le repentir à comparaître devant un juge plus redoutable que ceux de la terre. Il me répondit par d'affreux blasphèmes et d'abominables imprécations.

Tels furent ses adieux, je ne devais plus le revoir.

Une fois hors de la prison, je sentis intérieurement un soulagement indicible, ma vie jusqu'alors si tourmentée allait enfin prendre un cours plus calme, plus tranquille.

Dr. Ch. DeGuise.

(*A continuer*)

BATAILLE DE DORKING,

PRÉFACE.

Sans vouloir exagérer l'effet produit en Angleterre par la publication de la nouvelle intitulée " *Battle of Dorking*," il faut constater cependant que cette hypothèse, ingénieuse mais invraisemblable, exposée avec un relief et une précision de détails remarquables, a suscité à Londres et dans les trois royaumes, une émotion que produit rarement une publication purement littéraire. L'œuvre a été discutée, commentée et refutée ; le *Times*, qui affectait un certain dédain pour l'hypothèse en elle même, a cru cependant devoir publier une réponse au récit du volontaire, et la Nouvelle, extraite du *Blackwood's Magazine*, imprimée à part et tirée à un nombre prodigieux d'exemplaires, figure encore aux vitrines de Londres, où elle a trouvé un nombre d'acheteurs considérable, recruté cette fois non plus parmi le public de choix qui lit les Revues, mais dans ce *Tout Londres* qui fait les véritables succès populaires.

La brochure a même eu le sort d'engendrer toute une série d'autres brochures avec ou sans nom d'auteur :

" *Der Rhum*," qui est la contre-partie exacte et a pour solution la chute de l'empire d'Allemagne.

La Torpeur avant Dorking, par sir Baldwing Leighton.

Après la bataille de Dorking, ou Ce qu'il advint de l'envahisseur.

Notre héros, ou Qui a écrit la bataille de Dorking.

L'Opinion de Madame Brown sur la bataille de Dorking, par Arthur Sketchley.

Cette bibliographie est une marque évidente de l'intérêt qui s'attache à la publication.

L'auteur a voulu rester ignoré, et encore qu'on dise tout haut son nom dans les cercles britanniques, nous ne nous croyons pas le droit de divulguer ici sa personnalité. Les hommes de lettres anglais n'ont, pour la plupart, voulu voir dans le récit que ce que nous appelons en France le côté de *l'art pour l'art ;* à ce point de vue, l'œuvre est curieuse, intéressante, pleine de vie et de mouvement. C'est surtout ingénieux, et tout lecteur qui est un lettré est bon juge de la façon dont la fiction est mise en scène, une fois l'hypothèse admise.

Ce qui est plus grave, et nous pouvons même dire le seul côté grave de la question, c'est de savoir si même avec la plus grande partialité, et en faisant aux événements et à l'auteur qui les a imaginés tels, la part le plus en faveur de son hypothèse, l'effroyable solution qu'il envisage et qui amène la ruine d'un pays aussi fortement constitué que l'est l'Angleterre, peut, sortant du domaine de la spéculation, passer dans le domaine des faits.

On ne nous fera pas l'injure de supposer que le cruel dénoûment du récit d'un volontaire, c'est-à-dire l'invasion de l'Angleterre par une armée allemande, est une perspective qui sourit à notre cœur et plaît à notre imagination : nos sentiments, pas plus que nos intérêts, ne nous inspirent le désir de voir, à un degré quelconque, se réaliser cette supposition de l'abaissement de la grande nation qui est notre voisine et notre alliée, et qui a mêlé son sang au nôtre snr les champs de bataille de la Crimée.

Nous sommes fiers d'appartenir à une génération d'hommes qui ont toujours envisagé les conquêtes de l'industrie, la supériorité intellectuelle et la suprématie artistique et littéraire, comme de beaucoup au-dessus de la prospérité matérielle et de la supériorité de la force.

Voici en deux mots la *fable* de la *Bataille de Dorking :*

En l'an 1921, un vieillard, ancien volontaire, raconte à ses enfants comment, cinquante ans auparavant, l'Angleterre, confiante dans sa force, aveuglée comme la France en 1870, isolée comme elle dans sa politique, a vu l'Allemagne, devenue une puissance maritime par l'annexion de la Hollande et du Danemark, jeter une flotte de débarquement dans la Manche, détruire la flotte anglaise au moyen d'engins d'un système nouveau, et envahir le sol anglais.

Les Indes se sont soulevées, le Canada a été absorbé par les Etats-Unis, Gibraltar est repris par les Espagnols, une partie de l'armée active tient les fénians en échec en Irlande, et les Allemands dé-

barqués chassent facilement devant eux les miliciens et les volontaires. Après une bataille décisive, " la bataille de Dorking," la métropole est au pouvoir de l'ennemi.

Dépouillée des arguments qui établissent la transition, réduite à sa substance, la fiction amène un sourire sur les lèvres du lecteur ; cependant, qui nous dit que ce n'est pas le patriotisme le plus pur qui a mis la plume aux mains de l'auteur ? Un Anglais, fût il un artiste qui se désintéresse facilement et se place aisément au point de vue, n'envisage pas de gaieté de cœur une aussi effroyable perspective et n'imagine pas une aussi terrible fiction sans qu'on en puisse tirer un enseignement. Il suffit que cette Nouvelle ait été écrite par un insulaire, pour qu'elle atteste une préoccupation ; et personne n'a le droit de contester que ce ne soit là un symptôme, un *signe du temps*. Qui sait si un tel livre publié chez nous en 1869, n'eût pas une influence sur nos destinées ?

Il est bien évident que le nœud de l'intrigue, l'hypothèse sur laquelle s'appuie tout le récit du volontaire, c'est la destruction de la flotte anglaise, qui représente une force proverbialement colossale. Si la flotte existe, le débarquement des Allemands est impossible. Il faut donc la détruire, et pour l'auteur c'est l'affaire de cinq lignes. On est tenté de le chicaner à ce sujet et de lui demander le plan, la coupe et l'élévation de ces fameux engins, ces prodigieuses torpilles qui vont réduire en une heure à néant une force sans rivale dans le monde ; mais si nous nous montrons difficile sur les moyens, nous n'aurons pas le dénoûment, et il nous le faut. Le conseil d'amirauté réclamera sans doute et trouvera qu'on fait bon marché de la flotte ; mais il faut une certaine complaisance de la part du lecteur, parce que dans ce cadre du récit vont trouver place, comme dans une mosaïque, une foule de petits arguments incidents, qui ne sont rien moins que des symboles, des allusions aux plus graves questions de la politique actuelle de l'Angleterre. Et pour nous, c'est là, et là seul qu'est l'intérêt de ce petit volume. Les hommes d'État anglais qui nous déclaraient, dans un récent séjour à Londres, ne pas comprendre que nous pussions nous intéresser à la *Bataille de Dorking* au point de vouloir publier la Nouvelle en France, saisiront maintenant la raison de l'intérêt qu'elle nous inspire.

" Quel riche pays que le nôtre, il y a cinquante ans ! Pendant plus d'un quart de siècle, nous avions joui d'un libre échange, et il semblait qu'il ne dût pas y avoir de bornes à notre prospérité."

Voici la doctrine du *libre échange*, si controversée en France, qui entre en ligne de compte dans le récit de l'écrivain pour la prospérité de l'Angleterre.

" En présence des malheurs de la France, il n'y eut qu'un cri sur la nécessité de réorganiser notre armée. Un plan de réforme fut proposé ; mais au lieu d'être considéré par le Parlement comme une œuvre nationale, on en fit une affaire de parti, et le bill échoua malheureusement. Il existait dans la Chambre un parti radical dont on cherchait à s'assurer les voix par des concessions, et qui, pour prix de son alliance, demandait la réduction de l'armement."

Voilà de la politique d'actualité ; c'est l'argument invoqué en France par l'Empire contre la minorité, et c'est un reflet des préoccupations qui ont assailli la Chambre des communes au lendemain de nos désastres. Ecrit deux mois plus tard, nous eussions évidemment trouvé dans le récit du volontaire une allusion à l'achat des grades dans l'armée, et probablement, au ton qui règne dans la brochure, une pointe à l'adresse de M. Gladstone.

Ces cours extraits prouvent qu'en dehors du récit lui-même, le livre est moderne, qu'il est empreint des idées du temps, et par conquent éveille les pensées de tous ceux qui suivent le mouvement politique et militaire de l'Angleterre.

En dehors de la catastrophe du début, la destruction de la flotte, c'est le même affolement, le même désordre, la même inexpérience et la même incapacité que nous avons constatés en France pendant la dernière campagne, et il est évident que l'auteur a spéculé sur nos malheurs, sur nos fautes et sur nos désastres, pour y chercher littérairement les éléments pratiques qu'il devait mettre en œuvre afin d'arriver à sa solution d'une façon vraisemblable. Il n'est pas jusqu'au corps de l'intendance, un des grands artisans de nos malheurs, qui n'hérite là-bas, dans le récit du volontaire anglais, des malédictions dont on a chargé le nôtre ; mais les causes physiques ne se discutent pas, elles sont trop facilement réfutables, et nous le répétons, nous ne voulons voir là qu'une idée, qu'un cadre et que des arguments. Ce qu'il importe d'examiner, c'est si le génie anglais peut comporter les fautes que nous avons commises, qu'elles conditions politiques étaient les nôtres en face d'une guerre contre l'Allemagne, et quelles seraient celles de l'Angleterre ? — Là gît l'intérêt principal.

D'abord, et c'est pour nous le côté défectueux des prémisses posées par l'écrivain dans la fiction qui nous occupe, c'est l'Angleterre qui déclare la guerre à l'Allemagne, c'est une résolution d'où découle tout le récit, et qui naturellement en amène le dénoûment. Or, si on se souvient de ce qui s'est passé, ce qui nous a certainement aliéné l'Europe, c'est le fait même de la déclaration de guerre dont la France prit l'iniative, et le parti pris de jeter l'Europe dans une effroyable aventure (sans bien discerner si celui qui prépare

et médite la guerre sans la déclarer de fait, est plus coupable que celui qui la rend inévitable en envoyant lui-même le cartel). Ce point de vue n'a pas été suffisamment développé dans la presse anglaise et dans le Parlement. Nous intervertissions ainsi les rôles, et au lieu d'être une nation menacée qui va défendre son indépendance, nous étions un peuple turbulent, ambitieux, qui devient subitement un envahisseur.....

Il faut garder au flanc cette cruelle blessure toujours saignante, il faut sentir cette humiliation toujours vive, pour que la douleur nous rappelle que le membre brutalement séparé souffre comme le corps auquel il appartient, et pour que la pensée, toujours présente, de l'humiliation reçue, abaisse notre orgueil et nous corrige de notre criminelle jactance et de notre incurable vanité.

Et si nous rentrons en nous-mêmes dans un solennel examen de conscience, nous aurons mérité la régénération, et le jour luira de la rédemption.

Quant à l'Angleterre, nous ne nourrissons pour elle que des sentiments fraternels et une sympathie durable ; nous avons la confiance que sa prévoyance et sa sagesse la garderont de tout désastre à venir, soit que le danger vienne du dehors, soit qu'il la menace au dedans. Marchons donc désormais dans la même voie, animés du même respect, inspirés par la même conscience.

La *Bataille de Dorking* restera un brillant jeu d'esprit littéraire et une ingénieuse fiction ; il faut être assez fort pour envisager toutes les perspectives, même les plus cruelles, afin de les éloigner et d'en combattre les éventualités lointaines. En tout cas, si quelques-uns trouvent que la solution envisagée par l'écrivain est moins invraisemblable que nous voulons le croire, cette *Bataille de Dorking* serait le cri d'alarme qui retentit au milieu de l'orage et qui indique au pilote qui conduit le navire l'écueil qui pourrait le faire sombrer et les premiers remous du tourbillon dans lequel son navire va s'engager.

CHARLES YRIARTE.

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

Vous voulez, mes petits enfants, que je vous dise la part que j'ai prise dans les grands événements qui se sont accomplis il y a cinquante ans. C'est une triste chose que de rappeler cette page douloureuse de notre histoire, mais peut-être pourrez-vous profiter de

la leçon ; pour nous, Anglais, elle vint, hélas ! trop tard. Ce ne sont pas cependant les avertissements qui nous avaient manqué. Que n'avons-nous su en tirer parti ! Le danger n'est pas venu fondre sur nous à l'improviste, et si nous n'avions pas été frappés d'aveuglement, ce danger était évident pour tout esprit un peu clairvoyant, et nous ne pouvons attribuer qu'à nous-mêmes l'humiliation qui nous accable. Ah ! la vieillesse est digne de vénération, dit-on sans cesse ; je prétends au contraire, qu'elle est un déshonneur quand elle succède à un âge viril comme le nôtre. Aujourd'hui encore, après cinquante ans écoulés, je n'ose regarder un jeune homme en face, quand je pense que je suis un de ceux dont les jeunes années ont été témoin de la chute de la vieille Angleterre, un de ceux qui ont trahi le dépôt sacré que leurs ancêtres leur avait confié.

Quel pays heureux et fier que le nôtre, il y a cinquante ans ! Depuis plus d'un quart de siècle, le libre-échange était en vigueur, et notre prospérité semblait sans limites. Londres, chaque jour, prenait encore une extension nouvelle. A peine pouvait-on suffire à construire des palais pour les riches habitants, pour ces marchands enrichis qui venaient de toutes les parties du monde, pour les avocats, les médecins, les ingénieurs, et tout ce peuple qui vit du luxe. La ville s'étendait jusqu'à Croydon et Wimbledon, qui, du temps de mon père, n'étaient que de simples villages ; l'on disait que Kingston et Reigate ne tarderaient pas à être englobés dans la métropole. Il nous semblait que nous n'avions qu'à continuer à bâtir et nous étendre à l'infini. Il est vrai que même alors, il ne manquait pas d'indigents ; le nombre des pauvres augmentait aussi rapidement que celui des riches, et déjà le paupérisme commençait à se présenter comme une question grave et sérieuse ; mais si les impôts étaient élevés, au moins l'argent ne manquait pas pour les payer. Quant aux classes moyennes, on ne voyait pas de limite à leur accroissement et à leur prospérité. Dans ces temps-là, on trouvait chose toute naturelle de mettre au monde une douzaine d'enfants ; on disait simplement : " C'est la Providence qui nous les envoie ", et si l'on ne trouvait pas toujours à marier les filles, au moins casait-on facilement les garçons, soit dans les professions libérales, soit dans les administrations publiques, dont le personnel augmentait sans cesse. Puis on avait la ressource d'envoyer les jeunes gens aux Indes, ou de les placer dans l'armée ou la marine. Enfin, en ce temps-là, l'émigration était déjà répandue, quoiqu'elle le fût beaucoup moins qu'aujourd'hui et qu'elle ne fût pas encore entrée dans les mœurs. C'était une bonne industrie alors que d'être directeur d'une école, quoique après tout, on n'apprît pas

grand'chose aux élèves, mais de toute part, on voyait surgir des colléges, où se pressaient quatre ou cinq cents élèves.

Insensés que nous étions! Nous pensions que toutes ces richesses, toute cette prospérité nous étaient envoyées par la Providence, et qu'on n'en verrait jamais la fin. Dans notre aveuglement, nous ne voyions pas que notre pays n'était, après tout, qu'un immense atelier, où nous mettions en œuvre les matériaux qu'on importait des quatre points cardinaux, et que si les autres nations venaient à cesser de nous expédier les matières premières, nous étions incapables de les produire par nous-mêmes. La houille et le fer, il est vrai, nous offraient un grand avantage; et si nous n'avions pas gaspillé notre combustible, nous en aurions eu pour plus longtemps. Cependant on prévoyait déjà que ces matières allaient baisser de prix à l'étranger, et pas plus qu'aujourd'hui les denrées et les céréales n'abondaient chez nous. Nous n'étions aussi riches que parce que les autres nations du monde avaient l'habitude de nous envoyer leurs produits pour les vendre où les manufacturer; et nous nous bercions de l'idée qu'il en serait toujours ainsi. En effet, cela eût pu durer, avec un peu plus de sagesse de notre part; mais nous apportâmes là une insouciance qui nous fit négliger cette prospérité, qu'on ne retrouve jamais quand une fois le courant du commerce s'est déplacé.

Cependant si jamais nation reçut des avertissements, ce fut bien la nôtre. Si nous étions, sans conteste, la plus grande nation commerçante du globe, notre voisine, à coup sûr, était la première puissance militaire de l'Europe. Son commerce aussi était prospère avant que cette folie des idées communistes, dont vous entendrez parler quand vous serez plus âgés, eût atteint la richesse des uns sans faire cesser la pauvreté des autres. A bien des points de vue, la France était certes la première nation de l'Europe, mais avant toute chose, elle était fière de son armée, et il faut dire qu'elle avait quelque raison de l'être, car elle avait battu les Russes, les Autrichiens et les Prussiens eux mêmes, aussi se croyait-elle invincible.

Je me souviens encore de la grande revue passée à Paris par l'empereur Napoléon, lors de l'Exposition universelle. Comme il paraissait fier de montrer aux rois et aux princes assemblées ses splendides régiments de la garde! Trois ans plus tard, cette armée, considérée comme la première en Europe, était honteusement battue et emmenée prisonnière. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une telle défaite. Et après avoir eu devant les yeux l'exemple palpable de cette folie qui consiste à ne pas croire à la possibilité d'un désastre, uniquement parce qu'on ne l'a jamais éprouvé, on pourrait

nous supposer assez de bon sens pour profiter de la leçon. Et, en effet, pendant un moment, le pays fut tenu en éveil, on demanda à grands cris la réorganisation de l'armée et l'accroissement de nos dépenses militaires en face des forces énormes que d'autres nations venaient de déployer pour de soudaines attaques. Le gouvernement présenta un projet de réforme de l'armée. Ce n'était tout au plus qu'une demi-mesure, et malheureusement le Parlement, au lieu de l'accueillir comme un projet national, en fit une question de parti, et la proposition fut rejetée.

Il y avait dans la Chambre une fraction radicale dont il s'agissait de s'assurer les voix par la conciliation, et qui, dans son aveuglement, demanda, comme prix de son alliance, la réduction de l'armement. Ce parti avait toujours décrié les institutions militaires ; c'était sa politique invariable, afin de réduire l'influence du Souverain et de l'aristocratie. Les radicaux ne pouvaient comprendre que les temps étaient complètement changés, que le Souverain n'exerçait réellement aucun pouvoir, que le gouvernement dépendait entièrement de la Chambre des communes, et que le régime parlementaire commençait à décliner devant la pression des masses. Quoi qu'il en soit, le ministère, attaqué de tous côtés, abandonna peu à peu les points principaux d'un projet qu'au fond il n'avait jamais pris au sérieux. Ce n'est pas que l'argent manquât, mais il s'agissait seulement de le dépenser à propos !

L'armée coûtait assez cher pour nous constituer une défense suffisante. Le nombre d'hommes sous les drapeaux était considérable, mais l'organisation était défectueuse. L'ordre et la prévoyance nous firent complètement défaut, et cela vint de ce que nos ministres ne crurent pas un instant à la nécessité de nous préparer.

" La flotte qui croise dans la Manche, disaient-ils, nous offre une protection suffisante." Et c'est ainsi que la réforme militaire fut ajournée à d'autres temps ; et on laissa, comme auparavant, la milice et les volontaires sans instruction militaire, sous le prétexte que les convoquer pour les instruire c'était " entraver l'industrie du pays." Nous aurions pu abandonner un peu de notre industrie d'alors, et être cependant encore plus occupés que nous ne le sommes actuellement. Mais pourquoi vous répéter ce qu'on vous a dit tant de fois ?

La nation, bien qu'elle ne fût pas exempte d'inquiétude, fut trompée par la fausse sécurité qu'affectaient les ministres ; et on laissa passer, sans en tenir compte, l'enseignement que nous devions retirer des désastres de la France. Nous ne voulûmes même pas nous donner la peine d'assurer le service et la sécurité de nos arsenaux,

ou de mettre notre capitale à l'abri d'un coup de main, quoique les frais de ces mesures de précaution eussent été à peine sensibles pour notre fortune nationale.

Les Français se fièrent à leur armée et à sa grande réputation, nous, nous nous reportâmes sur notre flotte ; et dans les deux cas, le résultat de cette aveugle confiance produisit des désastres tels que nos pères n'auraient pu les imaginer.

Qu'est-il besoin de vous dire comment éclata la catastrophe ? D'abord la révolte des Indes absorba une partie de notre armée déjà bien faible, puis vinrent les difficultés avec l'Amérique, qui nous menaçaient depuis longues années, et il nous fallut envoyer dix mille hommes au Canada pour protéger cette possession. Cette poignée de soldats ne pouvait guère contribuer à la défense de notre colonie, et inspira aux Américains l'irrésistible tentation de la faire prisonnière, d'autant plus qu'elle comprenait trois bataillons des gardes de la Reine.

A l'intérieur, l'effectif de l'armée était donc encore plus faible qu'à l'ordinaire, et, de plus, la moitié était détachée en Irlande pour faire face à l'invasion des fénians qui se préparait dans l'Ouest. Enfin, pour comble de malheur, bien que je ne sache pas si cela aurait eu une importance réelle, vu la manière dont les choses se sont passées, notre flotte se trouvait éparpillée dans toutes les parties du globe. Quelques navires gardaient les Antilles, un certain nombre surveillait les corsaires dans les mers de la Chine, et d'autres avaient pour mission de protéger nos colonies de l'Amérique du Nord situées sur le Pacifique, colonies que nous avions toujours conservées dans notre folie d'agrandissement, malgré l'impossibilité de les défendre.

L'Amérique, il y a quarante ans, n'était pas la grande puissance qu'elle est devenue depuis ; mais pour nous, vouloir maintenir sur son littoral des possessions auxquelles nous ne pouvions arriver qu'en doublant le cap Horn, était une entreprise aussi absurde que si les Américains avaient voulu s'emparer de l'île de Man avant l'indépendance de l'Irlande. Aujourd'hui tout cela nous apparaît clair et limpide ; mais alors nous étions véritablement frappés de cécité.

C'est dans cette situation, alors que notre petite armée était disséminée, que le traité secret fut publié et la Hollande et le Danemark annexés. On prétend aujourd'hui que nous aurions pu échapper à nos malheurs, si nous nous étions tenus tranquilles jusqu'à l'aplanissement de nos autres difficultés ; mais les Anglais ont toujours été une race impressionnable, le pays tout entier frémissait d'indignation, et le gouvernement, talonné par la presse et

suivant le courant de l'opinion publique, déclara la guerre. Jusque-là nous avions toujours franchi les mauvais pas, et nous pensions que cette fois encore, notre étoile et notre courage nous viendraient en aide. Dès ce moment, bien entendu, on dépensa dans tout le pays une activité énorme. Ce n'est pas que l'appel de la réserve de l'armée eût soulevé beaucoup d'émotion, car je crois qu'il ne produisit au plus que cinq mille hommes : beaucoup en effet ne répondirent pas à l'appel ; mais on recrutait partout en offrant des primes d'engagement énormes, un contingent additionnel de cinquante mille hommes ayant été voté par la Chambre. On avait promulgué, en outre, une loi de conscription pour ajouter encore cinquante-cinq mille cinq cents hommes à la milice. Je ne sais pas pourquoi on n'était pas allé jusqu'au chiffre rond, mais le premier ministre déclara que tel était le nombre exact d'hommes dont il avait besoin pour mettre le pays sur un bon pied de défense. C'est alors que commença la construction des navires ; grands cuirassés, avisos, canonnières, monitors ; tous les chantiers de construction eurent leur commande, et l'on offrait dix schellings par jour à quiconque savait poser un boulon. Comme bien vous le pensez, cela ne facilita pas l'opération du recrutement. Je me rappelle même qu'à la Chambre des communes, il y eut une tempête sur la question de savoir si l'on devait faire tirer à la conscription les ouvriers dont les arsenaux avaient tant besoin, et je crois qu'on vota une exemption en leur faveur. Cette mesure eut pour résultat de faire affluer de nombreux ouvriers dans les chantiers de constructions navales, et si au lieu de deux semaines nous avions eu quelques années pour nous préparer, tout eût été évidemment pour le mieux.

C'est un lundi que la guerre fut déclarée, et en quelques heures, nous pûmes nous rendre compte des préparatifs que l'ennemi avait faits en vue de l'événement qu'il avait su amener, bien que la déclaration de guerre émanât de nous. Le télégraphe nous transmit son appel au Dieu des armées, que, disait-il, nous avions déchaîné ; et à partir de ce moment, toute communication avec le nord de l'Europe fut coupée. Nos ambassades et nos légations furent congédiées en moins d'une heure ; on eût dit que nous étions soudainement revenus en plein moyen âge. La stupeur qui se répandit dans Londres le lendemain matin, lorsque parurent les journaux sans nouvelles et ne contenant que des commentaires sur ce qui s'était passé, fut un des épisodes les plus saisissants de cette guerre de surprises : mais l'ennemi avait tout prévu d'avance, et je ne comprends pas comment nous fûmes étonnés de cet isolement, car nous avions vu, quelques mois auparavant, cette même puissance

mettre en mouvement en peu de jours un million d'hommes et vaincre la plus grande nation militaire de l'Europe sans plus de difficulté que notre ministère de guerre n'en rencontrait à envoyer une brigade d'Aldershot à Brighton, et cela sans les alliés dont elle disposait alors. Ce qui se passait n'était donc en réalité pas plus extraordinaire que ce que nous avions vu arriver en France ; mais on ne pouvait pas se décider à croire que ce qui n'était jamais survenu chez nous pût se réaliser un jour. Comme nos voisins, nous devînmes sages, mais il était déjà trop tard.

Les journaux ne tardèrent pas à publier des nouvelles, car, malgré la puissante organisation de l'ennemi, rien ne pouvait empêcher les indiscrétions des correspondants spéciaux ; aussi, en très peu de jours, quoique télégraphes et chemins de fer eussent été coupés dans toute l'Europe, les principaux événements furent-ils connus. Dans chaque port, de la mer Baltique à Ostende, l'embargo fut mis sur tous les navires ; les flottes des deux grandes puissances avaient pris la mer, et se réunissaient, disait-on, dans un grand port du Nord ; on embarquait des troupes à bord de tous ces transports, dont la plupart était anglais.

Il était évident qu'on projetait une invasion ; malgré cela, nous pouvions encore être sauvés si la flotte eût été prête. Les forts qui protégeaient la flotte de débarquement ennemie étaient peut-être trop puissants pour être attaqués par des navires en bois ; mais un ou deux navires cuirassés, manœuvrés comme des marins anglais savent le faire, auraient pu détruire ou endommager une partie des transports et retarder l'expédition, et nous donner ainsi ce qui nous manquait, c'est-à-dire le temps. Malheureusement, la meilleure partie de notre flotte avait été attirée dans les Dardanelles par une feinte démonstration, ce qui restait de l'escadre de la Manche était occupé à surveiller les corsaires fénians sur la côte occidentale d'Irlande, aussi fallut-il dix jours pour rassembler cette flotte dispersée. Dès lors, il était évident que les préparatifs de l'ennemi étaient trop avancés pour qu'on pût les entraver par un coup de main. Les nouvelles arrivaient lentement, et le plus souvent par voie d'Italie ; elles étaient généralement vagues et incertaines, mais on savait que deux cent mille hommes au moins étaient embarqués ou prêts à s'embarquer, et que la flotte de transport avait pour escorte plus de navires cuirassés que nous ne pouvions alors en mettre en ligne. Je suppose que ce fut l'incertitude dans laquelle on se trouvait sur le point où l'ennemi tenterait le débarquement, et la crainte qu'on y procédât par surprise, qui retint notre flotte dans le détroit pendant plusieurs jours ; car ce n'est que le mardi, c'est-à-dire quinze jours après la déclaration de

guerre, qu'elle leva l'ancre et gouverna à toute vapeur vers la mer du Nord. Vous avez certainement lu le récit de la visite de la Reine à la flotte, la veille du départ; vous avez vu qu'elle fit avec son yacht le tour de tous les bâtiments, qu'elle monta alors à bord du navire amiral, afin de faire ses adieux au vaillant chef de la flotte, auquel elle dit, avec une émotion bien naturelle en pareil moment, qu'elle confiait le salut du royaume à son courage éprouvé. Vous vous souvenez de la réponse du vieil amiral, vous vous rappelez ce spectacle : les marins debout sur les vergues, poussait des hourras frénétiques au moment où Sa Majesté se retirait. Comme de juste, le télégraphe rapporta à Londres ce qui s'était passé, et l'enthousiasme de la flotte gagna la ville entière. Je me trouvais devant la gare de Charing-Cross au moment où arriva le train spécial qui ramenait la Reine de Douvres; aux acclamations, aux hourras qui accueillirent Sa Majesté, on aurait cru que nous venions de remporter une grande victoire. Notre principal journal, qui avait énergiquement soutenu pendant toute la session les partisans de la réduction de l'armée, et qui depuis quinze jours, inquiet et découragé, proposait toutes sortes de compromis pour éviter la guerre, prit le lendemain un air triomphant :

" Que les gens que la panique affole nous demande aujourd'hui, disait-il, quels sont nos moyens de repousser l'invasion, nous leur répondrons que l'invasion est un rêve. Une flotte anglaise, montée par des marins anglais, dont le courage et l'enthousiasme trouvent un écho dans le cœur des habitants du pays, est déjà partie à la rencontre de notre présomptueux ennemi. L'issue d'une lutte entre des navires anglais et des navires de toute autre nation, à nombre à peu près égale, ne saurait être douteuse. L'Angleterre attend avec calme et confiance le résultat de l'action, qui est imminente."

C'est en ces termes qu'était conçu l'article de fond, et nous nous associâmes tous à la pensée qui l'avait dicté. Ce fut le mardi 10 août que la flotte quitta le détroit : elle traînait avec elle un câble sous-marin qu'on submergeait à mesure qu'elle s'avançait de sorte que nos communications étaient constantes, et que les journaux publiaient tous les quarts d'heure des éditions spéciales contenant les dernières nouvelles. C'était la première fois qu'on en publiait avec une telle profusion, et ce fut généralement considéré comme étant d'un bon augure. J'ignore s'il est vrai, ainsi qu'on le prétend, que le ministère de la marine se servait du câble pour continuer à envoyer des ordres contradictoires qui rendaient illusoire le commandement de l'amiral, mais il est certain que celui-ci n'envoya que quelques rares dépêches, et des plus laconiques. Ni le

ministère, ni qui que ce fût au monde, n'en aurait pu démêler l'intérêt réel : " Tel navire est parti en reconnaissance de tel côté ; tel autre a rallié la flotte ; la flotte se trouve dans telle latitude." Cela marcha de la sorte jusqu'au jeudi matin. Je venais d'arriver à Londres par le chemin de fer, comme d'habitude, et je me rendais à mon bureau, lorsque les marchands de journaux se mirent à crier : " Dernières nouvelles- La flotte ennemie est en vue." Vous vous imaginez l'effet produit dans toute la ville ! Les affaires se traitaient toujours dans les maisons de banque, car les lettres de change venaient à échéance, quoique sous nos yeux, pour ainsi dire, se livrât une bataille pour l'indépendance du pays. Les spéculateurs ne chômaient pas non plus ; mais, même pour les gens qui faisaient fortune ou qui perdaient leurs ressources, l'intérêt qui s'attachait à la flotte dominait tout. Les gens qui en entraient pour verser ou retirer des fonds, s'arrêtaient pour montrer au caissier le dernier bulletin de la guerre. A peine pouvait-on passer dans les rues, encombrées par les gens qui s'arrêtaient pour acheter et lire les journaux. Dans chaque maison, dans chaque administration, on se réunissait avec inquiétude et comme pour se rassurer mutuellement. A peine avait-on fini une feuille qu'on en voulait lire une autre. Du moins c'est ainsi que cela se passait dans mon administration. Il était aussi impossible de travailler que de rester en repos. De temps en temps, nous sortions pour aller nous mêler à la foule, pensant de cette façon apprendre plus vite les nouvelles. Quelque triste que fût cette époque, l'incertitude de l'attente et nos angoisses ont été certainement les plus horribles souffrances que nous ayons endurées. Vers dix heures arriva le premier télégramme, puis une heure plus tard un second annonça que l'amiral avait l'ordre de se former en ligne de bataille ; et peu de temps après, on hissait le signal " aborder sur l'ennemi et ouvrir le feu." A midi, on reçut l'avis suivant : " La flotte a ouvert le feu, à trois milles environ de nous, sous le vent du vaisseau amiral." Jusque-là tout nous avait donné de l'espoir ; mais arriva le premier présage de malheur : " Un navire cuirassé vient de sauter." — " Les torpilles de l'ennemi font beaucoup de mal." — " Le navire amiral est bord à bord avec l'ennemi." — " Le navire amiral paraît sombrer." — " Le vice- amiral a donné le signal de..." Et le câble cessa de parler Nous n'eûmes, vous le savez, d'autres nouvelles que deux jours plus tard. Le seul navire cuirassé qui put échapper au désastre, entra dans le port de Portsmouth.

Nous comprîmes alors comment les choses s'étaient passées. Nos marins, braves comme toujours, avaient voulu aborder les navires

ennemis, mais ceux-ci avaient éludé le combat corps à corps, et, prenant le large, avaient semé derrière eux ces engins infernaux qui en quelques minutes avaient, un à un, coulé bas tous nos navires. Il paraît bien que le gouvernement avait eu connaissance de cette invention, mais pour la nation ce fut un coup horrible et qui ne s'expliqua point. Ce jeudi-là je dus rentrer de bonne heure pour faire l'exercice, et ensuite, comme il m'était impossible de rester à rien faire, je retournai à Londres ; après y avoir attendu des nouvelles qui ne venaient pas et avoir manqué le convoi de minuit, je rentrai à pied chez moi. La nuit était lourde, étouffante, et je n'arrivai qu'au lever du soleil. Toute la ville était silencieuse ; c'était le calme qui précède l'orage. En ouvrant la porte avec mon passe-partout, et en montant doucement l'escalier conduisant à ma chambre pour ne réveiller personne de la famille, je ne pus m'empêcher de comparer la tranquillité de toutes choses avec l'explosion de notre désespoir et de notre indignation. Le gazouillement des oiseaux interrompait seul le silence. Peut être mes voisins étaient-ils éveillés comme moi, et en proie au même soucis ; mais le calme de la maison me rappelait ces heureux jours passés où je rentrais seul d'un bal ou d'une soirée. Tout fatigué que je fusse, je ne pus dormir ; j'allais me baigner à la rivière. A mon retour, toute la famille était réunie pour le premier déjeuner. Tous étaient tristes, quoique chacun s'efforçat de cacher son accablement. Mon père doutait que sa maison de commerce pût résister aux événements de la journée. Ma mère, à qui l'inquiétude du sort de mon frère, détaché sur la côte avec son régiment, faisait presque oublier le danger de la patrie, était aussi descendue, quoiqu'elle eût à peine la force de se traîner. Ma sœur Clara était la plus triste, elle ne pouvait dissimuler ses angoisses ; nous avions tous deviné qu'elle avait donné son cœur à un jeune lieutenant qui servait à bord du navire amiral, et c'était le premier vaisseau qui avait sombré ! Un amour secret à sa pudeur, et nous ne pouvions exprimer notre sympathie à la pauvre enfant. Ce déjeuner, dernier repas que nous avons fait en famille, fut bientôt terminé ; mon père et moi nous prîmes le premier train pour Londres, et nous y arrivâmes au moment où la fatale nouvelle de la perte de la flotte fut télégraphiée de Portsmouth.

La panique et l'agitation de ce jour-là, la baisse effroyable des fonds publics ; l'assaut de la Banque, obligée de suspendre ses payements ; la moitié des maisons de commerce de la ville en faillite ; la publication d'un décret du gouvernement suspendant les payements en espèces et la présentation des billets, précaution venue trop tard pour la plupart des maisons de commerce, et no

tamment pour celle de Graham et Cie, qui cessèrent leurs payements au moment où mon père arrivait à son bureau, enfin l'appel aux armes et l'empressement unanime de la population à y répondre, tout cela appartient à l'histoire, et je n'ai pas besoin de vous le répéter. Je vais vous dire maintenant la part que j'ai prise personnellement aux événements, qui se succédaient avec une rapidité inouïe. Depuis la déclaration de guerre, les enrôlements volontaires avaient pris une proportion considérable, et l'effectif de notre régiment s'éleva en deux ou trois jours de six cents à mille hommes environ. Mais les fusils rayés nous faisaient défaut. On nous avait bien promis de nous en donner un grand nombre sous peu de jours, mais en attendant, il fallut diviser le régiment en deux sections : les recrues faisaient l'exercice le matin avec les fusils rayés, et nous, les anciens, le soir. Les faillites et la suspension de tout travail mirent un grand nombre de jeunes gens sur le pavé, et le lendemain de ce vendredi néfaste, notre effectif s'élevait à quatorze cents hommes. Mais à quoi pouvaient servir tous ces soldats sans armes ? Le samedi on annonça qu'on donnerait aux régiments qui en feraient la demande des fusils à canon lisse qui se trouvaient emmagasinés à la Tour de Londres. Il y eut une véritable émeute parmi les volontaires pour en avoir ; notre régiment en obtint deux cents. Il eût mieux valu apprendre le maniement du fusil rayé avec un manche à balai qu'avec le vieux fusil de munition. On ouvrit une souscription nationale pour la fabrication de fusils rayés à Birmingham, et en deux jours cette souscription s'éleva à quelques millions ; mais, comme tout le reste, cela arrivait trop tard.

Pour en revenir aux volontaires, on avait formé depuis une quinzaine de jours, à Douvres, à Brighton, à Harwich et dans d'autres endroits, des camps composés de troupes régulières et de milice. Les quartiers généraux de la plupart des régiments de volontaires étaient attachés à l'un ou à l'autre de ces camps, où les volontaires se rendaient tous les jours pour y faire l'exercice à leurs moments perdus. Mais le vendredi, on publia un décret ordonnant de les enrégimenter. Cependant, jusqu'à ce que l'on connût le point par lequel se ferait l'invasion, on gardait toujours comme réserve autour de Londres, les volontaires de la ville. On nous répartit en brigades et en divisions. Notre brigade se composait du 4e régiment de la milice royale de Surrey, du 1er bataillon administratif de Surrey, stationnés tous deux à Clapham, du 7e régiment de volontaires de Surrey, à Southwark, et enfin de nous. Mais notre bataillon et la milice étaient seuls cantonnés dans le même endroit. La brigade entière ne s'était réunie à Bushey-Park pour faire les

manœuvres d'ensemble que deux ou trois fois tout au plus dans l'après-midi. Notre général de brigade appartenait à un régiment de ligne en garnison en Irlande, et il ne nous avait rejoints que le jour où nous nous mîmes en route. En son absence, le colonel de la milice nous avait commandés pendant quinze jours. L'exercice et les préparatifs de départ prenaient tout notre temps, et cependant ceux qui comme moi étaient employés dans les bureaux du gouvernement avaient plus que jamais à faire. Les employés enrôlés dans les volontaires quittaient leurs bureaux à quatre heures; quant aux autres, on les retenait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il nous fallait envoyer des ordres aux lords-lieutenants et aux magistrats, nous occuper des notifications, des arrangements de toute nature, faire évacuer les maisons de refuge et les convertir en ambulances; toutes ces mesures et mille autres encore incombaient à notre bureau, et l'activité était la même partout. Encore étions-nous heureux d'être ainsi absorbés : les malheureux étaient ceux qui n'avaient rien à faire et restaient en proie à leurs pressentiments.

(*A Continuer.*)

RELIGION, SCIENCE, PATRIE.[1]

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en reproduisant dans les pages de la Revue, une Conférence qui à la vérité avait été faite pour des jeunes gens, mais dont on pourra tout de même, tirer un grand profit, à cause de son actualité, surtout dans un temps où l'on ne veut plus entendre parler que de commerce, d'industrie et d'agriculture. Nos sociétés littéraires, nos journaux, notre gouvernement, donnent tous dans le courant à la mode, et pour vouloir éviter un extrême, on est à la veille de tomber dans un autre. Seule, une Association, l'Union Catholique nous restait pour conserver le culte des jouissances morales et intellectuelles et développer les aptitudes de la jeunesse instruite, mais en n'imitant pas l'exemple des autres, elle aurait passé pour rétrograde, pour l'ennemie de *César*, elle a dû sacrifier au veau d'or. Nous n'accusons personne, nous ne blâmons personne, mais on nous pardonnera, si nous préférons encore l'esprit à la matière. Ces deux forces ont toujours été continuellement aux prises ensemble, et l'histoire nous redit encore leurs luttes incessantes. La Conférence qui nous occupe est une des pages les plus intéressantes qui soient offertes à nos méditations, et tracée par une main de maître, elle a le double mérite de l'autorité et de la vérité. (Le Directeur-Gérant.)

Messieurs,

Je ne pense pas pouvoir mieux faire pour répondre à l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, que de m'inspirer de la devise même qui préside à vos réunions, Religion, Science et Patrie. Je

1 Conférence prononcée le 28 Avril 1861, à une réunion des Membres de l'Union Catholique de Montreal, au Collège Ste Marie, par M. Rameau, publiciste français et auteur de la France aux Colonies.

ne m'arrêterai point ici à réfuter, cette double erreur dont la religion a été si souvent victime ; les uns prétendant que la science était suffisante par elle-même, qu'elle était tout, et qu'elle pouvait se passer d'une Religion qui était en contradiction permanente avec elle ; les autres que la Religion, rendait la Science inutile, le travail intellectuel superflu, et que la Religion devait répudier la Science.

Les Pères de l'Eglise et après eux tous les défenseurs de la Foi, ont toujours travaillé avec un soin particulier à combattre ces deux erreurs dangereuses, si bien qu'aujourd'hui, il suffit de montrer la persistance de la doctrine catholique sur ce point pour répondre à de telles attaques. La constance et la fermeté de cette attitude, les réduit en effet, à n'être que des contradictions sans valeur qui se détruisent l'une par l'autre.

C'est aussi bien une hérésie en effet que de soutenir, que la raison et la science ne sont rien, que de soutenir qu'elles sont tout. Et ces deux hérésies, ont été constamment condamnées dans tous les siècles.

Dieu a bien voulu par sa révélation régler l'ordre intérieur de l'homme, il aurait pu tout aussi bien lui révéler le réglement de l'ordre extérieur du monde, les diverses lois par lesquelles se gouverne la nature physique, de sorte que du premier bond, l'homme atteignit sans labeur, la connaissance de ces formules puissantes qu'il acquiert aujourd'hui laborieusement et lentement pour constituer sa domination sur la nature. Si Dieu ne l'a point fait c'est précisément parce qu'il a destiné l'homme à travailler, et qu'il fallait réserver un but à ce travail. Voilà pourquoi il lui a laissé la science laborieuse, au lieu de la lui faire facile. Et voilà comme la science bien loin d'être repoussée par la foi, est un développement, une conséquence nécessaire de la mise en pratique de ses préceptes. Nécessité affirmée par elle, car il ne faut pas seulement que le bras de l'homme travaille, mais aussi son esprit. Ces questions ont été épuisées par les plus grands génies que l'humanité ait produit, et soit qu'une hostilité fanatique ou qu'un zèle excessif et peu éclairé, réclame maintenant l'antagonisme de la Religion et de la Science, on ne peut que plaindre le défaut d'instruction qui les aveugle sur la vraie doctrine de l'Eglise et la saine application qu'un chrétien doit en faire dans sa conduite.

Je vous parlerai donc plutôt de la relation de ces deux idées, Science et Patrie. J'ai déjà quelquefois effleuré ce sujet, en cherchant à montrer, combien il était important pour les enfants du Canada de mettre à profit les aptitudes naturelles et spéciales de l'intelligence française, afin de suppléer par la supériorité de l'esprit à l'infériorité du nombre. Cela leur est d'autant plus aisé

que les qualités de l'intelligence française étant précisément l'antagonisme de celle du génie anglais, elles acquièrent par là même sur ce continent où elles sont plus rares, une valeur toute particulière, pour attribuer à la race Franco-Américaine, une importance notable Or il n'est pas un homme si humble que soit sa profession qui ne veuille faire contribuer le plus simple de ses travaux, à la gloire et à l'accroissement de sa patrie. Le laboureur qui défriche la terre, qui étend les cultures, qui établit sa famille multipliée sur le sol de la patrie qu'il aggrandit, tout en travaillant pour lui, travaille chaque jour, chaque heure pour son pays. Et l'on ne saurait trop insister sur cette idée, car si tous avaient dans leur esprit le sentiment de la noble mission qu'ils remplissent, nulle doute que le courage et la puissance de chacun, n'en fut doublée dans ses travaux et dans ses progrès.

Le Juriste, le Médecin, le Commerçant, l'Artisan, tous peuvent vivifier le travail le plus ingrat en apparence, par cette grande pensée de la Patrie. Songeons que chacun d'eux ou chacun de ses actes, apporte une petite pierre à l'immense édifice, et si nous avions toujours cette pensée présente à l'esprit, il arrive certains moments, certaines occasions de placer cette petite pierre si utilement qu'elle apporte une utilité décuplée par l'apropos. Mais parmi tous ces artisans de la grandeur commune, aucun dont la tâche soit plus noble, plus élevée, plus directement active que ceux qui s'occupent de la science, des lettres et des arts.

Qu'elle est la nation qui ait joué dans le monde, un rôle un peu important, sans posséder en elle-même, une certaine supériorité, dans la force morale de son caractère, et dans la beauté de son intelligence. Vous pouvez parcourir l'histoire du monde, vous trouverez bien il est vrai, ça et là, quelques nations devenues grandes un moment dans l'histoire, essayer de se soutenir sur le flot de leur grandeur, par l'énergie brutale, comme Sparte, par l'éclat de la richesse, comme les Despotes Orientaux, par la puissance du commerce, comme Tyr et Carthage. Mais elles ont presque aussitôt succombé, malgré des efforts inouis, leur puissance n'a duré qu'un instant et leur influence sur le monde a été si éphémère, que la trace n'en reste pas parmi la civilisation des hommes. Si je poursuivais l'étude de cette loi dans l'histoire moderne, je vous la montrerais de même s'appliquant constamment ou prête à s'appliquer. Pour dominer le mouvement humain, lui imposer une influence durable et y tracer un sillon qui se conserve à travers les siècles, il faut toute la puissance du caractère, toute la grandeur de l'intelligence. Les époques saillantes de l'histoire de la civilisation, s'appellent, les Hébreux, les Egyptiens, les Athé-

niens, les Romains, les Italiens du moyen âge, les Français de l'époque plus moderne. Les autres nations n'ont jamais été que les comparses de ce grand drame, comparses dont les unes ont été les vulgarisateurs du mouvement, comme les Phéniciens, les Macédomiens, les Espagnols et les Allemands. D'autres ont été ses contradicteurs et ont été écrasés par lui, comme les Perses, les Carthaginois, les Mahométans et tant d'autres qui ont suivi et qui suivent la route ingrate de leurs impuissants labeurs.

Eh ! bien, messieurs, sans les travaux de l'esprit et de l'intelligence, les nations que nous avons citées, n'auraient jamais donné leur véritable valeur.

Ce fut sur la vaste érudition de la tradition philosophique et profonde de la caste sacerdotale que, reposa toute la puissance égyptienne.

Homère, Phydias, Sophocle, Platon, Démosthènes, firent plus pour la Grèce, que les plus habiles généraux ; car ce fut par eux, que son empire survécut à sa puissance et que, même après la conquête, elle resta encore si longtemps, la dominatrice de l'esprit romain. Et ceux-ci, ces romains eussent-ils si puissamment conquis le monde, s'ils n'avaient si fortement assimilé l'univers entier à la Cité Romaine ; et qui leur a donné cette vertu d'assimilation, sinon ces grands travaux de l'esprit qui se firent chez eux, à l'âge viril de la nation, et qui rendit leur intelligence, l'admiration des autres peuples après que, leur énergie en eut été la terreur.

C'est par leurs poëtes, leurs orateurs, leurs juristes qu'ils transformèrent la Gaule si rude et l'Afrique si féroce, et qu'ils firent de ces pays étrangers et conquis, une pépinière de nouveaux romains, qui prolongèrent la puissance de l'Empire plus de 300 ans, après l'époque qui eût vu sa fin, s'il eût été réduit aux seuls Romains de l'Italie.

Une nation n'est vraiment puissante sur le monde que, lorsqu'elle sait faire accepter les caractères de sa civilisation par les autres peuples, et il n'y a qu'une énergie intellectuelle à la fois forte et séduisante, qui puisse opérer cette merveilleuse conquête.

Tout homme qui travaille dans ce domaine intellectuel, est donc un des plus précieux ouvriers de la grandeur de son pays, et il n'en est pas un qui soit à dédaigner, si médiocre que soit sa sphère, si modeste que soit son esprit ; car par là même qu'il a bien conçu et bien compris ce but du travail humain, il a montré par là même qu'il a dans son âme une élévation qui ne peut pas la laisser inutile, dans le grand travail de l'humanité. Et qu'aucun ne se décourage en se disant : Je ne suis rien dans la foule, mon travail ne verra point le jour, et mes faibles efforts ignorés et perdus s'éteindront

avec moi dans le tombeau, sans avoir jamais été utiles ni à moi, ni à la société. Inutiles! pour vous peut-être, si toutes fois vous n'entendez par utilité que, ce profit passager que l'on retire de l'argent, de la puissance, ou même de la gloire; et cependant si vous avez été vraiment dignes du travail intellectuel, vous aurez dû éprouver en l'accomplissant cette satisfaction intime de l'esprit, qui sent naître son propre perfectionnement sous son travail; le sentiment de la vérité que l'on découvre ou que l'on comprend bien, l'appréciation mieux sentie et souvent indicible des nuances diverses de séduction et de beauté, que revêtent les formes de l'esprit; ne sont-ce pas d'admirables jouissances, et de ces jouissances d'un tel prix, qu'il n'est pas donné à tous de les sentir?

Un gros milord avec son argent peut se procurer des mets succulents, et même malgré sa richesse, s'y délecter. Mais il a beau acheter un Homère, un Horace, un Virgile, un Racine; si son esprit est grossier, c'est pour lui lettre close, et il n'y trouve pas le moindre des charmes, qui font la joie de certaines âmes délicates et laborieuses, même dans le sein de la pauvreté. Tout cela n'est point à mépriser. Le voyageur qui découvre à chaque pas, de pittoresques paysages, des ruines qui parlent à son esprit, les scènes changeantes et variées de la vie humaine, se trouve récompensé des frais et des soucis de ses voyages, et emporte avec lui le long souvenir de ses émotions; et nous qui voyageons à travers le monde intellectuel, tour à tour charmés par l'admiration, enivrés d'émotions, enthousiasmés par le sentiment du vrai et du beau, au milieu des horizons si variés, que le travail de la pensée révèle à chaque instant devant nous; ne sommes nous pas déjà payés de nos peines, et récompensés d'une récompense plus rare que celles dont peuvent disposer les Rois?

Mais quand tout ceci ne serait rien, quand il serait vrai que pour nous personnellement, il n'en serait sorti aucun bénéfice ni pour l'esprit, ni pour le corps; ne croyez pas que nous ayons travaillé inutilement, et que ces efforts ingrats, ne laissant aucune trace, ne profitent à personne.

Le progrès humain, l'avancement des sociétés, est une œuvre compliquée, à laquelle concourent une immense quantité de matériaux et d'agents divers, dont quelque-uns sont forts apparents, dont la plupart sont peu connus. Ainsi en est-il des fruits que porte la terre; il semble en apparence que la fleur brillante, toute colorée et toute parfumée en ait été la seule ouvrière, et cependant combien d'organes divers, secrets, inconnus pour l'esprit vulgaire, ont apporté le contingent de leur utilité! Depuis la tige solide qui recèle sous ses téguments, les cellules délicates qui transportent la

sève, jusqu'aux racines, ces ouvrières modestes et cachées, qui élaborent la vie, fournissant à tout, suffisant à tout, sans jamais ne rien réclamer pour elles, pas même un rayon de soleil. Que de travaux, que d'efforts combinés dont la fleur n'est que l'épanouissement, et le fruit, le résultat !

La vie humaine et la vie propre de chaque nation ne sont point différentes. Une quantité incroyable d'êtres humains travaillent à les développer ; et il n'en est pas un seul, qui puisse dire que son petit effort, que la pensée même qu'il a conçue et exprimée à peine, reste inutile et étranger au mouvement général, qui se fait autour de lui.

L'esprit le plus simple qui, dans son bon vouloir, cherche à élaborer des idées qu'il conçoit imparfaitement, va peut-être par son travail, provoquer et faciliter la conception d'un autre esprit, dont l'effort servira à son tour de point d'appui à quelque conception supérieure, qui sera comme une lumière et un fanal, parmi les hommes. Qui peut scruter les relations multiples et déliées, les croisements secrets et éloignés, par lesquels la pensée humaine parvient à se former, à surgir, à s'épanouir et à fructifier ! Tel autre qui n'est point créateur, mais dont l'esprit net et lucide saisit parfaitemnet la pensée des maîtres, a le singulier talent de la rendre assimilable et plaisante à l'esprit d'autrui ; celui-là est un vulgarisateur ; combien d'hommes dont il aura fécondé l'intelligence, seront après lui et à cause de lui capables de produire. Cet autre, est un chercheur, son esprit a quelque diffusion, il manque de netteté, il fait mille recherches, il n'aboutit dans aucune, mais il remue tant de choses et tant d'idées ! il révèle subitement à l'esprit des autres tant d'aspects nouveaux, imprévus dans les discussions ! il décuple la puissance utile des esprits qui travaillent derrière lui, c'est un souleveur de vérités, un fouilleur d'idées nouvelles.

Ces quelques détails peuvent vous faire sentir qu'il n'est pas un homme qui puisse se laisser aller au découragement, et se dire que son travail est inutile, tout travail de l'esprit dans la société porte son fruit; nous négligeons entièrement ici la considération des résultats personnels, nous nous sommes élevés uniquement au point de vue général de ces deux nobles idées, science et patrie, et vous voyez qu'il n'en est pas un d'entre vous qui ne puisse en s'occupant de la science, en cultivant les beaux arts, apporter un contingent utile, efficace à la cause de la patrie lors même qu'il serait obscur et inaperçu. — Or c'est par là que vous arriverez à distinguer et à élever la famille canadienne, au-dessus de la famille anglo-saxonne, par cette culture noble et désintéressée de l'esprit, entreprise non pas pour un intérêt quelconque, mais au point de

vue d'une idée et comme par dévouement. C'est par là que vous ferez prendre à vos œuvres intellectuelles, ce caractère d'élévation et ce charme vrai que leur donne de prime saut, la supériorité.

La science ou les arts ne veulent point être cultivés pour le gain, ou bien perdent presque toujours en inspiration, ce qu'elle ou ce qu'ils ont gagné en habileté de calcul, elle ou ils restent vulgaires et médiocres en puissance.

C'est par ce genre de travaux dis-je, que vous vous distinguerez de la race anglo-saxonne, et que vous arriverez à la dominer comme elle le pressent déjà. Mais pour y parvenir, ayez bien soin aussi dans cette carrière de ne point vous confondre avec elle, de ne point suivre sa trace, de vous séparer d'elle, moralement s'entend, car si vous suiviez ses procédés, vous perdriez le bénéfice de votre nature, vous ne feriez pas ce que vous devriez faire, et peut-être feriez-vous plus mal qu'eux.

Ils aiment les études superficielles et rapides, attachez-vous fortement aux travaux sérieux et approfondis ; ils négligent l'Esthétique des sciences, abandonnez-vous sur ce point aux entraînements de l'esprit français ; ce n'est qu'une question de forme, croit-on, mais on ne se rend pas assez compte combien cette culture de la forme donne à l'esprit humain de puissance sur le fond même des idées.

Ils font fi de cette partie de la culture intellectuelle qui ne semble s'occuper que des choses de l'esprit, recherchez-là ; sans négliger pour cela, ce que l'on nomme plus particulièrement les sciences. Ces sciences, ne sont pas forcément matérialistes et vulgaires, cela dépend surtout du point de vue où l'on se place, en les travaillant.

Eh ! bien, quand vous aurez muri les questions des idées, entrez dans la science en l'éclairant par les idées et non pas en les traînant derrière elle.

Le vrai savant possède la science et n'est pas possédé par elle, parce qu'il a habité les sphères qui la dominent.

Pour eux, leur esprit rampe par terre, dans la vulgarité pour se servir de la science dans tout ce qu'elle a d'inférieur. S'ils pouvaient se contenter des formules en brûlant les Théories, ils le feraient ; mais vous élèverez les Théories jusque dans le monde des principes et vous ne prendrez les formules que comme les servantes de l'esprit humain.

Jamais plus parfait antagonisme n'aura divisé l'homme, dans ses procédés scientifiques.

Quelques personnes m'ont manifesté l'étonnement de cette insis-

tance, de cette sorte d'acharnement avec laquelle je reviens si souvent, sur ces côtés inférieurs du génie anglais et américain.

Si ce n'était qu'une vaine fantaisie, ma pensée serait bien misérable ; mais si je m'applique si obstinément à détruire dans les esprits cette admiration un peu hâtive et trop bienveillante qui a été si souvent accordée aux Etats-Unis, c'est que j'y pressens les plus grands dangers que la race canadienne puisse courir, celui de se dénaturer ; car sous ce rapport les américains me semblent plus à redouter pour vous que, les anglais. Beaucoup d'esprits, même parmi vous, se sont abandonnés à d'étranges illusions d'admiration sur cette société qu'on a appréciée peut-être, un peu trop vite.

Les uns se sont laissés aller sans tact à une imitation pure et simple de leurs manières d'être, comme affaire de mode et de bon ton, parce que les Yankees tenaient le haut bout de la richesse et du succès. Ils tombaient ainsi au contraire dans le plus vilain goût qui se puisse imaginer ; non pas que j'entende par là faire la critique de la manière galante, dont les américains entendent la politesse et les belles façons. D'autres ont apprécié déjà tout ce qu'il y avait de gracieux dans leur savoir vivre ! Mais je dis vilain goût, parce qu'il n'est rien au monde de si sottement pensé que, de vouloir faire produire à un arbre, des fruits pour lesquels il n'a pas été destiné.

Le vrai bon goût, consiste à savoir humaniser les aptitudes de la nature avec les manifestations qu'on en attend ; et c'est ce qui fait que nous admirons si fort dans l'histoire, tous les peuples restés fidèles à leurs traditions historiques ; même au milieu d'une grossièreté relative, leur attachement nous touche et leur pittoresque originalité, charme notre esprit. Mais s'il en est parmi eux qui s'avisent avec une gaucherie affectée, de s'affubler des us et coutumes des conquérents, pour se donner une importance artificielle, ceux-ci perdent le charme naïf qui s'attachait à ces vieilles formes appropriées à la nature nationale ; et à travers la caricature de leur élégance empruntée, ils ne nous inspirent que le rire et le dédain. Nous aimons Cédric, [1] le Saxon dans la vieille maison agreste de ses pères. Nous méprisons Athelston et Réginald Front-de-Bœuf dans leur luxueux château Anglo-Normand.

D'autres tout en restant dévoués à leur nationalité, épris de ses souvenirs et de ses traditions, ont été saisis d'une certaine passion intellectuelle un peu forte pour les institutions et pour les résultats obtenus de l'autre côté de la frontière ; comme beaucoup d'admirateurs trop passionnés pour leur sujet, ils ont cru qu'il suffirait de

1 Roman de Walter Scott.

marcher servilement dans ces traces, pour aboutir aux mêmes résultats. Ne voyant point que précisément au contraire, les mêmes fins doivent s'obtenir par des moyens divers, selon la diversité de nature : Ceux-ci réservent avec soin du reste dans leur esprit l'amour de leur langue, leurs lois et certaines formules où ils croient la nationalité résider tout entière. Les malheureux, ils ne s'aperçoivent pas, que lorsque une nation renonce aux aptitudes et aux procédés propres de son caractère, elle se renonce virtuellement elle-même !

En vous dénaturant ainsi intellectuellement, vous perdriez vos qualités sans prendre les leurs, cela est si vrai que si nous pouvions descendre dans l'examen détaillé des choses, vous verriez qu'une grande part de ce que vous avez de mal ici, vous vient d'eux et des imitations imprudentes auxquelles on s'est trop adonné, en un certain temps. Ce que vous avez de bien, de réellement fort en vous, vient de votre nature feançaise, et de tout ce qu'elle a refusé d'accepter de l'étranger.

La corruption mercantile et politique, le désordre dans les lois, dans l'administration, dans la police, dans les moindres questions de voierie ou d'édilité ; le gaspillage des fonds publics, jusqu'à ces déplorables habitudes de la bar-room et du whiskey ; qui a importé toutes ces choses ici ? D'où cela vous vient-il ? Si ce n'est de l'étranger ?

Ils prétendent quelquefois, que la divergence de vos habitudes, pèse sur leur développement ; Ah ! ils pèsent bien plus sur la vôtre. La Race-française, a un besoin radical d'ordre et d'organisation, c'est-là son milieu naturel et sans lequel elle ne peut pas donner, toute sa valeur. Or ils vous placent dans un milieu qui n'est pas celui de votre civilisation, ni de votre nature.

Delà vient que, si nulle part, chose notable, aucun centre français en Amérique n'a succombé, en plusieurs lieux, cepandant ils sont restés affaissés, parce qu'ils étaient trop restreints pour se créer un milieu à eux mêmes ; et voilà pourquoi le Canada lui-même est resté si longtemps, sans fournir le développement qu'il aurait pu présenter, et pourquoi il n'a pas pris de suite, le dessus des affaires, jusqu'à ce qu'il ait atteint une extension et une importance qu'aient complété son individualité et sa virilité nationales. Maintenant c'est à vous surtout, Messieurs, à vous qui vous occupez des choses de l'âme et de l'esprit, qu'il appartient de remonter le courant, de rectifier les préjugés et de montrer au peuple du Canada, quelle est la vraie route et la voie naturelle de ses aptitudes. Montrez que chaque nation, doit refléter dans ses lignes d'ensemble, les caractères essentiels de son élément radical, la famille.

Est-ce que la famille canadienne ressemble à la famille anglaise ou américaine? Est-ce qu'il ne s'y trouve pas plus de prudence dans les procédés, plus de réserve dans les dépenses, plus de solidité dans sa morale, plus de cohésion entre ses membres? En un mot la maison canadienne est organisée par la tradition et par un esprit naturel de prudence; tandisque la maison américaine flotte au hazard des profits, et des fantaisies du présent. Elle ne vit que parce quelle gagne beaucoup d'argent, tandisque l'autre tient ferme, quoiqu'elle en gagne peu.

Mais ces grands gains sont une chose casuelle, de telle sorte que toute cette société échafaudée, ne vit que sur une casualité de temps qui passe, tandis que nos humbles familles, comme sur un roc, sont assises sur les couches conservées et solidifiées des temps passés, auxquelles viennent s'ajouter à chaque instant, l'expérience et l'enseignement des temps présents.

Eh! bien, il est absolument nécessaire pour votre avancement propre, pour votre progrès caractériel, que ces traits de famille se repercutent dans la marche de la société. Les divers éléments dont se compose la race humaine, n'ont pas tout le même mode de progresser, l'habileté consiste pour chacun à choisir les voies et moyens corrélatifs à ses aptitudes et à ses tendances. Il vous faut à vous, race française, plus de force dans la loi, plus d'énergie dans ses instruments, plus d'organisation dans son service, plus d'honnêteté dans les mœurs privées et publiques, plus de discipline et de régularité dans l'économie générale des choses, l'acceptation de la hiérarchie, le sentiment délicat de l'honneur et du devoir.

Le jour où vous aurez inspiré à la Race française, un dédain complet pour tous ces procédés antagonistes qui ont ébloui quelques esprits superficiels par un succès plus brillant que solide, le jour où vous l'aurez ainsi restituée complètement à ces conditions de sa puissance, les éléments qui vous entourent, devront forcément se transformer ou céder la place. Jugez de ce que pouvez faire alors avec ces forces bien ménagées et disposées, par l'action même que vous exercez déjà aujourd'hui que, toutes vos ressources intellectuelles et matérielles s'agitent inordonnées, avec la seule puissance de leur spontanéité.

Et encore en ceci, je vais trop loin, car vos forces morales sont restées bien réglées, ce qui n'a pas peu servi à faciliter l'action des autres; ces forces ont été conservées en bon ordre par la forte constitution de votre clergé auquel les populations se sont si étroitement unies. Car il faut bien en convenir et à peu d'exceptions près, le clergé et les établissements qui dépendent de lui présentent

le seul ensemble de forces régulièrement organisées, dirigées avec ordre et une bonne économie d'ensemble, qui existe ici ; et c'est ce qui le rend doublement précieux, comme appui de votre nationalité.

Aussi, voyez comme l'effet s'en fait aussitôt sentir, partout où cette action parait. Considérez vos écoles, vos colléges, vos hôpitaux, et voyez qu'elle économie de forces et quelle supériorité de résultats. La Race Anglo-Saxonne toute puissante, toute riche, et si habile qu'on la dise, ne peut rien produire de pareil, et partout où la compétition s'est établie, elle n'a même pas cherché à lutter.

J'ai eu occasion, un autre jour, de vous parler des causes qui expliquaient la supériorité de votre expansion, c'est que votre Paroisse est un être organisé, vivant et puissant, même quand il est pauvre, tandisque le Township Anglais, est un être abstrait, sans réalité, sans force et sans vertu.

Considérez toutes ces communautés religieuses qui s'établissent avec si peu de ressources, et qui cependant, prennent racine, deviennent fortes et se développent. Etudiez dans les progrès de votre colonisation et dans toutes les autres entreprises, les effets produits partout où une direction ecclésiastique s'est fait fortement sentir, et vos yeux seront frappés partout de la puissance des résultats obtenus relativement à la force employée.

D'où vient donc que, placés dans de telles circonstances, vous n'acquériez subitement une puissance plus considérable, une puissance contre laquelle les Anglais et les Américains avec toute leur habilité, ne peuvent point lutter ?

Sans doute, il faut faire la part des influences morales, qui exercent ici un salutaire effet. Mais étiez-vous donc moins religieux, aviez vous moins de principes moraux, dans tant d'autres circonstances où la concurrence et la lutte vous ont été beaucoup plus difficiles? Non ! Cela vient donc pour une forte part de la meilleure organisation des forces morales et matérielles qu'amène avec soi une subordination acceptée et respectée, le sentiment du devoir, et l'habitude de la régularité et de la puissance qu'apporte nécessairement avec soi tout membre du corps ecclésiastique.

Tels sont les éléments essentiels pour nous, Français du moins, de la bonne direction de toutes choses, et ce que nous disons ici des entreprises matérielles, il faut le dire également des entreprises intellectuelles ; il faut qu'elles soient bien réglées et fortement disciplinées, et c'est peut être le côté essentiel de la question, car lorsque le courant intellectuel aura été ainsi établi, il finira bien par entraîner le mouvement matériel des choses. Vous avez reçu, comme nous même Français, par le bénéfice du sang et de la race, les apti-

tudes et les aspirations. Vous avez plus que nous n'avions, la tradition et l'expérience des instruments du progrès que, nous avons laborieusement parcouru. C'est à vous à faire fructifier tous ces éléments, étudiez le passé, combinez son expérience avec les nécessités du présent. Poussez plus loin que nous même, les dons intellectuels, que la nature vous a départis, et de même que nous avons été les légataires et les représentants des Romains dans la civilisation européenne, soyez sur ce Continent, nos héritiers et nos continuateurs pour la conduire dans la route du vrai progrès, du progrès qui éclaire et qui demeure, et non pas celui qui brûle quelques générations pour les abandonner ensuite épuisées, sur le bord d'un abîme; mais celui dont la marche ascendante et ferme, bâtit l'édifice solide des siècles de l'histoire et forme l'histoire des siècles.

E. Rameau.

LA CONFEDERATION CANADIENNE.[1]

Les petites nations et les gouvernements locaux qui réunissent la plupart des institutions et des mœurs que je viens de citer comme des modèles, ne sont pas rares de notre temps, mais il a toujours été autrement des grandes nations. Chaque fois que, suivant mon plan d'étude, j'ai pu m'instruire auprès des autorités sociales signalées à la fois par l'opinion publique et par l'excellence de leur pratique, j'ai résumé mon enquête dans cette question : Quelles ont été dans le passé, et quels sont, de nos jours, les grandes nations modèles ? A cette question, j'ai presque toujours reçu la même réponse : l'Espagne, sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand (1474 1504) ; La France, sous Louis XIII (1629-1661) ; l'Angleterre, depuis le règne de Georges III ; les Etats-Unis, depuis la présidence de Washington. J'ai souvent constaté dans le cours de mes travaux, la supériorité de ces deux modèles, et je ne me permettrais pas d'affirmer qu'elle est en voie de se perdre. Au milieu de la corruption, qui se manifeste depuis dix ans en Angleterre et *surtout aux Etats-Unis*, nul ne saurait discerner encore qu'il s'agit ici d'une décadence réelle ou seulement d'une de ces défaillances momentanées dont aucun peuple ne saurait se défendre. Cependant, alors même que le premier cas se réaliserait, l'humanité ne

1 Cet article est extrait d'un livre important que M. LePlay a publié sur *L'organisation du travail*. Il est extrêmement flatteur pour le Canada et fort exact, sauf quelques légères erreurs de détails, qui ne sauraient en rien infirmer la portée de ce sympathique jugement sur les Canadiens.

M. LePlay est un érudit, reconnu par plusieurs ouvrages remarquables, et il porte tellement d'intérêt au Canada qu'il possède une bibliothèque complète de tous les ouvrages qui composent notre littérature nationale. Il a été sénateur sous l'Empire et il compte au nombre des premiers métallurgistes de France (*Note de la Direction*

resterait pas sans modèles : elle les retrouverait dans la Confédération Britannique de l'Amérique du Nord. Cette nation, composée à son début de quatre Etats, est déjà puissante ; et, en raison de l'immensité de son territoire, elle peut compter sur de hautes destinées. Par un singulier concours de circonstances, elle réunit, dans sa constitution actuelle, ce qu'il y a de plus recommandable dans les traditions de l'ancienne France et dans les pratiques actuelles de l'Angleterre et des Etats-Unis. La Confédération Britannique groupe, en effet, la pluspart des bons éléments propres aux meilleures constitutions européennes, et ells est exempte des maux qui les affaibisssent. Le souverain a réduit à ses extrêmes limites son immixtion personnelle ; et, en raison de son éloignement, il ne saurait empiéter sur les droits de ses sujets. Le gouvernement central est sous la haute direction de trois autorités ; un gouverneur-général, délégué par le souverain ; un sénat à vie, nommé également par le souverain, et une chambre de représentants, élus par les Etats-Provinces. Ce gouvernement intervient en ce qui concerne : la justice fédérale et provinciale ; la défense du sol et la conservation de la paix publique ; les votes de communications communes aux Etats ; les postes, les poids, mesures et monnaies ; l'organisation du revenu fédéral, fondé sur les douanes et les taxes des spiritueux. Chacun des quatre Etats-provinces est dirigé par un lieutenant-gouverneur, assisté d'une législature ; et celle-ci est organisée selon les résolutions d'un assemblée constituante locale nommée à cet effet. Chaque Etat règle ainsi souverainement sa constitution ; seulement il ne doit rien prescrire non plus touchant les religions. Chaque culte reste dans le domaine de la famille et de la paroisse, sous la haute direction de ses propres autorités. Les gouvernements locaux de chaque Etat concentrent dans le département rural et la commune urbaine toutes les libertés qui n'entravent pas la légitime action des autorités proposées à l'Etat et à la Confédération. La vie privée repose sur la liberté testamentaire et la famille—souche.

La famille reste unie, stable et féconde. Elle ne demande sa prospérité qu'au travail et à la religion. Elle possède en outre la liberté religieuse, toutes les libertés de la vie privée, c'est-à-dire celles qui ne peuvent pas compromettre les intérêts publics. Enfin, les ateliers de travail, les communautés et les corporations privées, vivent dans une paix complète en respectant les prescriptions de la coutume et du catalogue. Grâce à ces institutions, les plus libres dont l'humanité ait joui jusqu'à ce jour ; grâce à la sévérité du climat, à l'absence des grandes richesses et à l'éloignement des principales voies commerciales, la foi religieuse et la paix publique se

sont mieux raffermies qu'elles ne l'ont jamais été sous le règne de l'antiquité et du moyen-âge. Malgré leur multiplicité et leur enchevrêtement, toutes les croyances vivent en paix, parce que chaque citoyen a compris que le meilleure moyen de s'assurer les bienfaits de liberté est de la défendre quand elle est attaquée chez les autres. Ces croyances acquièrent par l'émulation un haut degré de ferveur. Cependant, le prosélytisme religieux se maintient dans de justes bornes : sous ce régime, en effet, l'opinion publique se fonde sur des faits plus que sur des paroles ; et elle admet que le premier titre d'un culte à la confiance des familles, est la valeur morale qu'il donne aux croyants.

Parmi les quatre Etats-provinces de la Confédération, le Bas-Canada (l'Etat de Québec) est celui qui, par son passé comme par l'organisation présente de la famille, de la religion et de la propriété, offre les meilleurs symptômes d'une haute destinée. Etablie dès 1534 dans le bassin du St. Laurent, les émigrrnts, les familles —souche de la Normandie—s'y affermirent, malgré les calamités déchaînées sur eux par les désordres de la métropole, par l'antagonisme local des races européennes ou indigènes et par les rigueurs du climat. Mais après des combats héroïques, ils durent subir le honteux abandon du gouvernement de Louis XV et se soumettre à la domination anglaise. Persécutés d'abord par les jalousies de race et par l'intolérance religieuse des nouveaux gouvernements, ils profitèrent à la fin des libertés que la monarchie britannique accorda peu à peu à toutes ces colonies, et depuis lors, ils ont vu croître rapidement leur prospérité.

Le nombre des franco-canadiens, réduit à 65,000 à l'époque de la perte du Canada, en 1763, s'est élevé, en 1868 à 1,200,000. On a calculé que, en dehors d'une faible immigration, la population a constamment doublé pendant chaque période de vingt-cinq ans, par le seul effet de la fécondité des anciens colons et de leurs descendants. L'évêque catholique de Québec qui, en 1863, suffisait au gouvernement religieux des vastes territoires compris entre les bassins du Saint-Laurent et du Mississipi, ne peut aujourd'hui pourvoir qu'avec le concours de sept autres évêques aux besoins spirituels du Canada.

Aucun peuple n'a mieux mis en lumière, par sa propre histoire, les forces incomparables que l'humanité trouve dans le catholicisme quand celle-ci dispose de clercs pauvres et dévoués à leur maison. Dès l'origine, le clergé s'est mis à la tête de la colonie ; il a exploré le pays dans toutes les directions ; et, tout en préparant les succès des colons, il a travaillé à l'amélioration morale des indigènes, autant que l'on permis les rivalités des Européens.

Les prêtres séculiers, secondés souvent par les jésuites, ont dirigé toutes les entreprises de défrichement : ils ont présidé à la création des villages en joignant à leur fonction principale celles du législateur, du juge, de l'architecte et du médecin Au milieu des souffrances provenant de la guerre, des épidémies, des famines, des désordres atmosphériques, puis de l'abandon de la mère-patrie, les clercs ont constamment soutenu les courages et conservé l'esprit national. Quand sont venus de meilleurs jours sous la domination britannique, ce sont également les clercs qui ont lié indissolublement à la langue française, l'enseignement de la religion, la culture des arts, des sciences et des lettres. Si les voyageurs français trouvent aujourd'hui hors d'Europe une province qui leur rappelle la patrie, ils doivent cette satisfaction au dévouement des clercs catholiques du Canada, et à la solide organisation des familles qui fournirent les premiers colons.

Le Canada offre maintenant aux Européens deux grands enseignements. Il montre comment les libertés du moyen-âge ont fixé, dans une ancienne colonie de Français, des aptitudes et des vertus que les tyrannies de Louis XIV et de la révolution ont depuis longtemps détruites dans la métropole. Il prouve, en second lieu, que le catholitisme conserve sa puissance, quand les clercs gardent la simplicité des premiers siècles, quand ils sont exposés aux persécutions et, tout au moins, quand ils n'ont pas le pouvoir d'opprimer les dissidents. Des passions subversives tendent aujourd'hui à expulser le chef des catholiques, malgré la volonté de son peuple de l'asile qui est acquis depuis dix-huit siècles : si cette nouvelle injustice était commise, le souverain pontife trouverait au Canada, au milieu d'une race fidèle et paisible, la protection et le respect que l'Europe lui refuse.

F. Le Play.

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

VI

(*Suite*)

—Oui ! ma belle cousine, lui-même, repondit Félix d'un ton railleur ; en vérité, je dois m'estimer heureux d'avoir enfin trouvé un sujet de conversation qui pût vous intéresser, mais je ne croyais pas en avoir l'obligation aux vieux Hansfelt !

—N'est il pas naturel, cependant, que l'on voie avec intérêt un homme célèbre, et aussi justement célèbre que celui-là ? dit-elle en levant encore une fois les yeux sur son cousin. Mais elle les baissa aussitôt, car le regard attaché sur elle lui sembla le plus déplaisant qu'elle eût rencontré ; ce regard exprimait, à la fois, une insolente admiration et la plus complète absence de bienveillance. Elle voulut, toutefois, continuer la conversation et dit timidement :

—On ne peut nier qu'il ne soit un poëte dont le nom est dans toutes les bouches et les œuvres dans toutes les mémoires.

—Quant à moi, répondit Félix Dornthal, je n'aime pas les rimeurs ; celui-ci en particulier, me déplaît, et son prochain départ ne m'afflige nullement.

— Il va partir ? dit Fleurange.

— Oui. Il paraît qu'on lui offre, à la cour de ***, une place, je ne sais trop laquelle, mais qui lui permettra de satisfaire amplement son goût pour les bouquins, et, en même temps, chose nullement à dédaigner, même pour un poëte, le mettra dans une très-grande aisance ; il s'est laissé faire une douce violence, et d'ici à peu, l'honneur de le posséder dans nos murs nous sera ravi, et ravi pour toujours, à ce qu'il paraît ; car le bon prince qui nous l'enlève tient à ce qu'il ne quitte plus sa résidence.

Fleurange ne répliqua pas, ses yeux venaient de tomber sur sa cousine Hilda, placée assez près pour pouvoir entendre la conversation, sans l'être assez pour pouvoir y prendre part. Elle la vit se pencher subitement pour ramasser une fleur qui venait de tomber de sa main, et lorsqu'elle se releva, une vive rougeur colorait son visage ; ceci était naturel, vu le mouvement qu'elle venait de faire, mais ce qui l'était moins, c'était la pâleur qui y succédait peu à peu, et le tremblement de sa main lorsqu'elle essaya de porter à ses lèvres un verre d'eau.

Fleurange l'observait avec une vague inquiétude, lorsque son attention fut tout d'un coup distraite par une question que son oncle Ludwig adressait à un jeune homme placé près de Clara. Cette question amena une réponse qui ôta, pour le moment, à Fleurange toute faculté de penser à autre chose.

— Steinberg, venait de dire le professeur, regardez ma nièce, et dites-moi si vous vous souvenez de la ressemblance dont on nous a parlé.

Le jeune artiste leva les yeux et regarda Fleurange avec une attention qui jusqu'alors avait été exclusivement absorbée par sa jeune voisine.

Tout à coup il s'écria : "Oui, certes, je m'en souviens ! et je vois que le comte Georges avait raison ! voilà en vérité, devant nous, *Cordélia* elle-même !"

Tous les yeux se tournèrent vers Fleurange, et ce fut à son tour de rougir.

Mais pourquoi avait-elle ainsi tressailli de la tête aux pieds ? Quel était le mélange d'impressions, poignantes et douces, qui s'étaient réveillées tout d'un coup à ce nom de *Cordélia* ?...Il était, sans doute, naturel qu'elle ne pût entendre nommer avec indifférence le dernier ouvrage de son père, ce tableau auquel se rattachaient tant de pénibles souvenirs. D'autre part, c'était ce même tableau qui avait remis son oncle sur ses traces, et appréciant aujourd'hui, mieux qu'auparavant, l'étendue de ce bonheur, il était

naturel peut-être que le nom de son bienfaiteur inconnu, subitement prononcée devant-elle lui inspirât cette vive et inexprimable émotion, mais était-ce là tout ?...

Quoi qu'il en soit, elle demeura le reste de la soirée troublée et absorbée par la même pensée. Elle ne s'était donc pas trompée : c'était bien l'étranger qu'elle avait vu dans l'atelier, qui était possesseur du tableau, puisque non-seulement il savait qu'elle avait servi de modèle à son père, mais il disait que l'image était ressemblante,—et il s'appelait le comte Georges ! Le comte ? c'était donc un homme d'un haut rang ? Quel était son autre nom ? quel était son pays ? avait-il quitté cette ville ?

Ces questions, Fleurange aurait voulu les faire, mais un invincible embarras les arrêtait sur ses lèvres, et la soirée s'acheva sans qu'elle eut pu ramener la conversation sur ce sujet. Elle garda, de cette curiosité réveillée et imparfaitement satisfaite, une sorte de malaise qu'elle se reprocha comme un tort et une ingratitude, lorsqu'avant de s'endormir, elle se rappela tout ce qui avait marqué à jamais pour elle ce jour où, pour la première fois, elle avait célébré au milieu des siens la grande et mémorable fête de Noël.

VI

Quatre mois s'étaient écoulés.

Le printemps était venu. On était à la veille du mariage de Clara et du départ de Hansfelt, et ces deux événements préoccupaient diversement tous les habitants de la vieille maison. Fleurange appuyée sur son balcon laissait errer ses pensées à leur gré, mais cette rêverie n'était nullement mélancolique. Malgré les images qui, semblables à des apparitions qu'elle ne pouvait saisir, traversaient parfois vaguement son esprit, elle se sentait très-heureuse : l'air du printemps caressait son visage, et le soleil éclairait gaiement les vieux meubles de sa chambre. Elle regardait autour d'elle avec complaisance et se laissait bercer par un doux et pénétrant sentiment de bien-être. Tout d'un coup, sans aucun motif, sans que rien eût amené cette nouvelle impression, une pensée vive et poignante remplaça toutes ces riantes pensées : " Si j'avais à quitter sans retour ces lieux-ci, comme j'ai quitté tous les autres ?... " se dit-elle à demi-voix, avec une soudaine angoisse ; pendant quelques instants, elle ne put la maîtriser. Elle mit la main sur ses yeux et chercha à se débarrasser de l'espèce de cauchemar qui venait de la saisir. Elle était encore dans cette attitude lorsqu'elle entendit

sous son balcon une voix dont le son lui déplaisait plus que toute autre :

—Si j'étais poëte, disait cette voix, ou si seulement je savais des vers, ce serait le cas de citer Shakespeare : *Oh! que ne suis-je le gant qui couvre cette main!* et le reste. Souffle-moi donc, Clément! je sais fort bien l'italien, mais fort mal l'anglais.

Ces mots s'adressaient à elle, et c'était son cousin Félix Dornthal qui lui parlait. Il était là dans le jardin, arrêté sous son balcon avec Clément. Celui ci avait la tête baissée, mais Félix la regardait selon son habitude avec cette admiration qu'il avait affichée pour elle dès le premier jour, et qui avait été le seul ennui et le seul déplaisir qu'elle eût connu sous le toit de son oncle. Du reste, elle voyait rarement Félix. Le cercle qui se réunissait deux ou trois fois par mois dans le salon du professeur était peu du goût de son neveu, et si, depuis l'arrivée de Fleurange, il y venait plus souvent, il n'avait pas eu cependant de fréquentes occasions de lui parler, car elle les évitait avec un soin proportionné à l'aversion croissante qu'elle ressentait pour lui. Félix avait cependant tout l'agrément que peuvent donner une belle figure et l'habitude du monde, avec assez de connaissances sur plusieurs sujets pour avoir l'air instruit, et assez d'assurance et de sang-froid pour savoir amener dans la conversation l'occasion d'y briller. Il pouvait donc sembler surprenant qu'il inspirât à ce point de l'antipathie, précisément lorsque, pour la première fois, il s'efforçait sérieusement de produire une impression contraire.

La sympathie et l'antipathie sont en partie irréfléchies et involontaires, et quelquefois elles sont tout à fait inexplicables. L'une et l'autre naissent sans que l'on sache comment, et plus tard, parfois, se transforment et se modifient, au point de faire oublier le premier mouvement qu'elles ont soulevé. Peut-être ne serait-il pas impossible de prouver cependant que les cœurs droits se trompent ainsi plus rarement que les autres.

Quoiqu'il en soit, et indépendamment de cette répulsion instinctive, celle de Fleurange tenait, entre autres raisons fondées, au persifflage incessant qui était l'un des traits caractéristiques de Félix, et qui semblait flétrir autour de lui toutes les pensées qui naissaient du bon cœur ou du bon esprit des autres. Le bien semblait ne pas exister pour lui, et pendant que l'on causait avec lui on cessait presque d'y croire soi-même. Il n'avait pas su discerner non plus que Fleurange était l'une de celles que l'on peut blesser par un compliment comme par une injure, et il avait fallu plus d'un éclair de ses grands yeux pour le lui faire comprendre. Enfin, lorsqu'il cessait tout d'un coup de parler, son silence était inquié-

tant, on se demandait ce qui pouvait causer cette soudaine préoccupation, et quels étaient les sombres soucis qui pesaient sur lui. Quelques-uns hochaient la tête et insinuaient que le fils unique de M. Heinrich Dornthal aurait dû se livrer avec plus de réserve à sa passion pour le jeu, et parfois le jeune homme avait reçu de son père quelques remontrances à ce sujet. Mais, comme à côté de ses travers et de ses vices, Félix avait pour les affaires commerciales une capacité remarquable, le banquier était pour lui d'une aveugle condescendance, et il disait souvent : " qu'étant parfaitement satisfait et sûr de son fils pour les choses *importantes* (il entendait par là celles qui appartenaient à ses aptitudes financières), il était peu inquiet du reste, et attendait patiemment l'époque où un mariage de son choix le ramènereit à une vie plus régulière."

If faut ajouter que, depuis quelques mois, sans qu'il voulût en convenir, la santé du chef de la maison Dornthal s'était gravement altérée. Le plus grand nombre des affaires traitées par lui, jadis, l'etaient maintenant par son fils, et sa confiance ou sa faiblesse à cet égard avaient atteint un degré ignoré de tous, hormis de celui-ci qui en était l'objet. Le banquier éprouvait bien parfois à ce sujet quelques inquiétudes, causées par un retour de son ancienne prudence ; mais Félix, en une seule conversation, savait le rassurer, et il n'en demeurait qu'un désir de plus en plus vif de voir son fils marié et ramené à une vie plus conforme au sérieux des affaires qu'il menait si habilement, mais dont il fallait seulement que rien ne vînt le distraire. Il aurait désiré qu'il songeât à l'une de ses deux cousines, mais Félix ne les trouvait point à son gré et répétait souvent que ce ne serait certainement point dans les murs de la vieille maison qu'il irait chercher celle à laquelle il sacrifierait son indépendance. Toutefois, lorsque Fleurange y parut, il changea tout d'un coup d'attitude et de langage, et son admiration fort peu dissimulée avait maintenant dirigé vers elle les espérances matrimoniales du banquier.

Nous avons laissé Félix sous le balcon de sa cousine ; il tenait sa cravache à la main :

—Mettons de côté la poésie, qui n'est pas mon fait, dit il bientôt, et daignez, ma belle cousine, écouter la prière que je vais vous adresser en humble prose.

Fleurange, appuyée sur le balcon, répondit :

—J'écoute.

—Voyez quelle belle journée de printemps ! J'ai là mon cheval : ne voulez-vous pas faire seller le vôtre, et me permettre de vous accompagner à la promenade ?

Fleurange se redressa d'un air surpris, et secoua la tête sans répondre.

—Non ? dit Félix.

—Non, certainement non. D'où peut vous venir cette pensée ? et quels droits vous trouvez-vous pour être mon mentor ?

—Votre mentor ! répéta Félix en fronçant le sourcil. Je suis votre cousin, voilà tout. Clément a l'honneur de vous accompagner ainsi fort souvent et je me crois absolument les mêmes droits que lui.

—Vous vous trompez, dit Fleurange tranquillement ; Clément est mon frère, et vous ne l'êtes pas.

Le sourire habituel de Félix, un sourire à la fois insolent et malveillant, effleura ses lèvres.

—Assurément non, dit il, c'est là un titre que je n'ambitionne nullement et auquel je suis loin de prétendre près de vous.

Fleurange rougit et ne répliqua pas, et presque aussitôt, sur un signe de ses cousines, elle quitta le balcon et descendit dans le jardin pour les rejoindre.

Clément était resté immobile pendant le dialogue précèdent, la tête baissée, faisant des cercles sur le sable avec une badine qu'il tenait à la main.

—Son frère ! répéta Félix d'un ton railleur dès que Fleurange eut disparu. Allons ! ce n'est pas le cas de me fâcher. Elle le traite en enfant, cela est tout simple. C'est à toi à te plaindre, si cela ne te convient pas.

— Cela me convient, au contraire, dit Clément d'un ton décidé. J'accepte le titre qu'elle me donne, et je saurai bien, dans l'occasion, remplir les devoirs qu'il m'impose et en revendiquer les droits.

— Des droits ? lesquels ?

— Mais ne fût-ce que celui de la protéger ! Tu vois que, tout enfant que je suis, elle me l'a déjà accordé. C'en est un que je céderai jamais et que j'exercerai contre toi-même, Félix, très-volontiers, s'il le fallait.

— Sur quelle herbe avons-nous donc marché aujourd'hui, mon bel écolier ? Vous n'en dites pas si long d'ordinaire. En vérité, si vous aviez quelques années de plus, je penserais que les grands yeux gris de cette belle dédaigneuse vous ont fasciné à votre tour.

Le regard de Clément ne se détourna point ; il ne rougit ni ne se troubla.

— Félix, dit-il, je n'ai que dix-neuf ans, il est vrai, et tu en as près de dix de plus, mais j'ai sur toi un avantage qui n'ap-

partient d'ordinaire au plus jeune : tu ne me connais pas. Et moi, dit-il en le regardant en face, moi, tu le sais, je te connais bien.

A ce mot, le regard de Félix devint sombre, il se mordit les lèvres, et il allait répondre peut-être avec emportement lorsque les trois jeunes filles parurent au bout de l'allée. Félix, à leur vue, tourna le dos brusquement, et sautant sur son cheval, il disparut au grand galop en saluant légèrement de la main Julian Steinberg, qu'il rencontra à la grille du jardin.

Fleurange et ses deux cousines s'avancèrent ensemble au-devant du fiancé de Clara.

— J'arrive bien tard, dit Julian à Clara, et vous croirez sans peine que ce n'est pas ma faute. Mais j'ai été retenu par une rencontre imprévue. Le comte Georges est ici.

— Le comte Georges de Walden ! dit Clément, le même qui vint visiter la galerie il y a à peu près un an ?

— Lui-même, dit Julian, et qui nous fit voir cette belle Cordélia qui vous ressemble tant, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Fleurange.

— Ce qui nous a valu la bonne chance de la retrouver, dit Hilda.

— Mais, dit Clara, puisqu'il t'a vue, Gabrielle, tu dois le reconnaître ?

Fleurange, étrangement surprise, émue et troublée, répondit cependant d'une voix assez calme :

— Je ne savais pas, avant de venir ici, qu'il fût l'acquéreur de ce tableau.

— Mais, persista Clara, tu l'as vu, pourtant ?

— Oui, une fois, sans lui parler.

— Tu dois t'en souvenir, en ce cas, car Julian prétend que sa figure est la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée.

— Oui, non-seulement ses traits sont beaux, dit Julian ; mais il y a dans sa physionomie, dans toute sa personne quelque chose de... de...

— De frappant et de noble, dit Clément ; oui, cela est vrai.

— Assurément, répondit Julian, mais il y a plus que cela, il y a en lui quelque chose d'extraordinaire, que sais-je ?...d'héroïque... oui ; voilà le mot, il a l'air d'un héros.

— De roman ? dit Clara.

— Non, d'histoire : si j'avais à peindre quelque guerrier célèbre, ou quelque fâcheux capitaine d'aventure, je voudrais le faire poser.

— Avec cela, il aime beaucoup les arts, dit Clément.

— Oui, dit Julian ; en vérité, il me semble doué pour tout.

— Et il va rester ici ? dit Clara.

— Non, malheureusement, car en ce cas, il eût assisté à notre mariage, mais il est forcé de se rendre sans délai à Petersbourg.

— Quoi ! il est Russe ? dit Clara.

— Non, pas tout à fait.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut-dire qu'il est Livonien ou Coulandais, je ne sais pas exactement lequel. Mais néanmoins, il est sujet de l'empereur de Russie, et ne peut badiner avec un ordre émanant de lui ; c'est ce qui l'a forcé à quitter précipitamment Florence, où il se trouvait, et l'oblige maintenant à poursuivre sa route si vite.

La conversation passa à un autre sujet : Fleurange n'en entendait plus un mot. Dès qu'elle put quitter ses cousines, elle remonta dans sa chambre et y demeura longtemps immobile et absorbée, puis elle tira de sa poche un petit portefeuille et elle y inscrivit avec soin le nom du comte Georges de *Walden.*

VII

L'éducation de Fleurange ne l'avait pas habituée à céder à ses impressions sans s'en demander aucun compte, et il était surprenant qu'elle se fût laissée aussi longtemps dominer, sans résistance, par une préoccupation vague et déraisonnable. Était-il possible, cependant, d'en imaginer une qui le fût davantage que celle dont était l'objet pour elle cet inconnu, cet étranger à peine entrevu, avec qui elle n'avait pas échangé une seule parole et qu'elle ne reverrait probablement jamais ? Depuis le jour où elle l'avait aperçu dans l'atelier de son père, c'était pour la troisième fois qu'elle entendait parler de lui, et, chaque fois, elle s'était sentie émue et troublée. Mais lorsqu'elle avait été interrogée par le docteur Leblanc, sa première émotion pouvait tenir à la surprise et surtout à la tristesse du souvenir réveillé. Puis lorsque, pendant le dîner de Noël, Julian Steinberg avait nommé le comte Georges et qu'elle s'était sentie tressaillir, elle avait attribué cette vive impression à l'intérêt assez naturel que lui inspirait le nom, ignoré jusqu'alors, de l'acquéreur du tableau qui avait joué un rôle important dans sa vie. Mais cette fois, à son vif battement de cœur, à la curiosité ardente avec laquelle elle avait écouté chacune des paroles qui venaient d'être dites, succédait une

longue rêverie qui, peu à peu, prit le caractère d'un petit accès de démence.

— Oui ! Julian avait raison ! c'est bien là sa ressemblance ! s'écria-t-elle à haute voix.

Et tous les héros dont l'histoire, la poésie ou la légende avaient peuplé son imagination, passèrent tour à tour devant elle sous les mêmes traits ; puis, comme il n'y a pas de héros sans héroïsme et d'héroïsme sans lutte et sans péril, ce fut une série de scènes terribles qui se succédèrent ensuite dans ce rêve éveillé. Combats, naufrages, entreprises désespérées, dangers de toute espèce, où apparaissait toujours le même personnage ; et, au milieu de cette fantasmagorie, elle se voyait elle-même prenant part d'une façon inexplicable et indistincte à toutes ces aventures.

Une heure tout entière se passa ainsi, et le jour commençait à tomber lorsqu'une habitude contractée dans son enfance vint changer le cours de ses pensées et la ramener à elle-même.

Le coucher du soleil, c'était en Italie l'heure de l'*Ave Maria*. Fleurange ne l'oubliait jamais, et chaque jour, à cette heure-là, une rapide prière montait de son cœur à ses lèvres.

Tous savent quelle est la puissance des associations d'idées. Tous ont éprouvé qu'un parfum, un accord, une fleur, de moindres choses encore, ont le pouvoir de réveiller une foule d'images dont le rapport avec ces choses n'est compris que par celui qui les sent revivre. Quelle naturelle et touchante pensée n'est donc point celle d'attacher un souvenir divin à cette heure qui unit le jour à la nuit ! cette heure où la lumière est à la fois ardente et mourante, cette heure du crépuscule qui fait cesser le travail et amène une inactivité propice aux longues, aux douces, parfois aux dangereuses rêveries ! Qui s'étonnera que l'étude du soir puisse, en ce cas, devenir une sauvegarde ? qui voudra dire que ce que Fleurange ressentit en ce moment ne l'a pas été mille fois par d'autres ?

Un soudain éclaircissement de la pensée, une force contre les fantômes de la terre, un élan vers le ciel, un vif retour aux impressions de son enfance, un mélange de pensées salutaires enfin, au lieu des pensées confuses et malsaines qui flottaient dans son esprit, tel fut l'effet produit en ce moment sur elle par le souvenir indissolublement attaché par elle à cette heure du soir.

Elle se leva résolûment : son attitude languissante, son regard, jusqu'alors perdu dans l'espace, se transformèrent. Elle se réveilla, et ce réveil ne fut pas passager.

Qu'était-ce, en effet, que cette folie qui s'était emparée d'elle ? En s'interrogeant ainsi distinctement, la confusion lui fit monter le sang au visage. Ces vaines et absurdes rêveries, il fallait déci-

dément les combattre et les vaincre, et, d'abord, il fallait les arrêter tout court.

Elle rouvrit son petit portefeuille et commença par déchirer la page sur laquelle se trouvait le nom qu'elle venait d'inscrire, puis, sans examiner plus longtemps ses pensées, même pour se les reprocher, ce qui eût été une autre manière de les prolonger, elle s'assit à sa table et prit un volume de Dante qui s'y trouvait. C'était celui de Clément. Elle lui avait promis de marquer quelques passages du chant qu'ils avaient lu ensemble la veille et d'y ajouter plusieurs notes que sa mémoire lui rappelait. Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ et tâcha de s'absorber dans cette occupation.

Il est souvent, on le sait, plus facile de s'abstenir d'une action que de réprimer une pensée : peut-être est-ce parce qu'il est difficile de *vouloir* l'un autant que l'autre ; mais, en ce moment, Fleurange voulait très-énergiquement remporter une victoire de ce genre, et au bout d'une demi-heure de travail et d'effort, elle crut y être parvenue.

Elle eût été encore plus sûre d'elle-même si elle avait prévu tout ce qui devait bientôt faciliter sa tâche et bannir de sa pensée, pour longtemps, les vaines illusions, les vagues rêveries et surtout les retours égoïstes et exclusifs sur elle-même.

Lorsqu'elle quitta sa table, la nuit était tout à fait venue. Elle écouta l'heure sonner et fut confuse d'être demeurée si longtemps seule dans sa chambre, lorsque, plus que jamais ce jour-là, elle aurait dû être occupée des autres. Cette soirée, en effet, était la dernière que Clara devait passer avec les siens avant son mariage. Ce jour-là se terminait, pour les habitants de la vieille maison, une phase de bonheur sans nuage. Une place allait rester vide au milieu d'eux, un visage chéri allait disparaître, un être bien-aimé allait cesser de faire partie de la vie de tous les jours. On se reverrait sans doute, mais ce ne serait plus comme avant. Le bonheur allait changer de nature pour celle qui partait, et sa mère elle-même souhaitait que ce bonheur fût tel, que jamais un regret du toit paternel ne vint le troubler. Mais en ce jour, cependant, le riant visage de Clara était devenu ému et grave, tandis que ses yeux passaient, avec attendrissement, de ses parents à ses frères et sœurs, et regardaient tristement les vieux murs qu'elle allait quitter. Julian fut effrayé de cette mélancolie et l'interrogea du regard avec inquiétude ; mais il se rassura lorsque Clara, souriant et pleurant à la fois, lui dit naïvement :

— Julian ! c'est vous que j'aime ! puisque demain je vais les quitter pour vous, et je le sens bien, je ne pourrai plus vous quitter pour eux ; n'est-ce point assez ?

— Non, si je ne vous vois calme et confiante, je n'oserai point jouir de mon bonheur.

— Ma confiance en vous est sans bornes.

— Et cependant vous tremblez, et vos yeux se détournent.

— C'est que le bonheur inconnu d'une vie nouvelle inquiète, et, en dépit de soi, effraye. Je tremble, oui, je l'avoue ; mais je n'hésite pas ; j'ai peur, mais je veux vous suivre, et aucune crainte ne me ferait reprendre le passé ou repousser l'avenir ; car l'avenir, c'est vous !

Quelques-uns seront peut-être surpris d'apprendre que cette jeune fille, en parlant ainsi à son fiancé de leur union prochaine, exprimait, sans s'en douter, le sentiment que la mort inspire aux âmes qui savent aimer au-delà de la vie, et qui triomphant de leur faiblesse et de leur ignorance, aspirent avec ardeur, malgré leurs craintes, à l'éternelle union qui les attend..

Une de ces créatures, saintement intelligente, interrogée au déclin de sa vie, sur l'impression que produisait en elle la pensée de la mort, hésita un instant, puis répondit :

" L'impression que produit la pensée du mariage sur une jeune fille qui aime, et néanmoins tremble, qui redoute l'union, mais qui la veut. "

Fleurange, en quittant sa chambre, descendit dans la galerie, où elle croyait retrouver ses cousines, mais cette pièce était déserte. Les préparatifs pour le lendemain faisaient régner un désordre inusité dans cette maison habituellement si calme et si bien ordonnée.

Clara, sans doute, était chez sa mère. Mais où était Hilda ?

Ce jour, elle le savait, précédait pour elle celui d'un double et douloureux adieu ; elle se reprochait de l'avoir perdue de vue depuis si longtemps. Elle traversa la galerie et ouvrit la porte de la bibliothèque, et là elle trouva celle qu'elle cherchait. Ludwig Dornthal et Hansfelt causaient ensemble, et près d'eux Hilda, pâle, muette, immobile, écoutait, sans y prendre part, la conversation qui avait lieu devant elle.

Hansfelt parlait à son ami de son départ, et il en parlait comme un homme qui ne doit jamais revenir. Il n'était question sans doute que de leur jeunesse, de leur vieille amitié, de la fin de leur longue intimité : mais l'accent d'Hansfelt était d'une mélancolie profonde, et toutes les cordes de son âme semblaient être brisées.

Ludwig, au contraire, était fort agité, et, tout en répondant à son ami, jetait de temps à autre sur sa fille des regards attentifs et inquiets.

Fleurange s'approcha doucement d'elle. La main froide d'Hilda serra la sienne

— Tu as bien fait de venir, lui dit-elle tout bas ; je suis bien aise que tu sois là.

Fleurange n'osait lui répondre et à peine la regarder, de peur d'ajouter à son émotion, en ayant l'air de trop la comprendre.

Un écrin était ouvert sur la table, elle y jeta les yeux.

— Quel beau bracelet ! dit-elle, heureuse de trouver quelque chose à dire.

— C'est le présent de noces qu'Hansfelt vient apporter à Clara, dit le professeur.

— Oui, un présent de noces et d'adieu que Ludwig m'a permis d'offrir à l'une de ses filles, dit Handsfelt ; pour l'autre, — continua-t-il d'une voix troublée,—l'heure des cadeaux de noces viendra sans doute bientôt aussi, mais l'heure du cadeau d'adieu est déjà venue. Ludwig, en souvenir des belles années où je l'ai vu grandir et en souvenir de ce dernier jour, veux-tu me permettre de donner à Hilda la bague que voici ?...

Le professeur ne répondit rien.

Hansfelt poursuivit :

—En vérité, un départ comme le mien ressemble tellement à la mort, qu'il donne, comme elle, le droit de tout dire. Hilda, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas devant lui maintenant ? cela ne tire pas à conséquence. Eh bien, sachez-le donc ! ce vieux poëte, dont le front est plus sillonné que celui de votre père, aurait peut-être eu la folie d'oublier son âge s'il fût resté près de vous. Il est donc bon qu'il parte.

Il prit dans la sienne la main glacée de la jeune fille.

—S'il eût été plus jeune, poursuivit-il en s'efforçant de sourire, c'est un autre anneau que celui-ci qu'il eût peut-être obtenu le droit de....

Il s'arrêta épouvanté.

La pâleur d'Hilda était devenue effrayante, et sa tête se pencha sur l'épaule de Fleurange. Elle semblait prête à s'évanouir.

—Hilda ! grand Dieu !

—Eh morbleu ! Karl ! sécria le professeur, en se levant vivement, tu me pousses à bout, à la fin ; à quoi diable te sert ton esprit ?

—Ludwig !

—Oui ! à quoi te sert-il, si tu n'as pas su t'apercevoir que tu es encore assez jeune pour que je sois obligé de te donner ma fille, sous peine de la voir mourir de chagrin ?...

—Ludwig ! répéta Hansfelt hors de lui.

—Eh ! sans doute ! je lui en veux de cette folie ; je t'en veux aussi, mais enfin, il faut bien que je vous pardonne à tous les deux, puisque... puisqu'elle t'aime, morbleu !...

—Prends garde ! prends garde ! Ludwig ! dit Hansfelt en pâlissant, il y a des espoirs dont on peut mourir s'ils sont déçus !...

—Allons donc ! il ne faut pas que tu meures maintenant, ni elle non plus !... — Prenant alors tendrement dans ses bras sa fille qui rouvrait les yeux, et regardait autour d'elle avec confusion, il lui dit à voix basse :

Mon Hilda ! mon enfant ! j'y consens ; sois heureuse comme tu veux l'être, ton père te bénit ! Viens maintenant, dit-il à Fleurange, viens avec moi ; allons chercher ta tante, et laissons pendant ce temps ces deux-ci s'expliquer ensemble.

VIII.

Une fois tous les mesentendus éclaircis, tous les consentements obtenus, il fut promptement résolu que le départ d'Hansfelt serait retardé de quinze jours et qu'au bout de ce temps il partirait, mais qu'il ne partirait plus seul. La dernière soirée passée ensemble par les deux sœurs sous le toit paternel devint donc doublement mémorable. Cette soirée fut néanmoins plus calme que l'on n'aurait pu s'y attendre. Le professeur en dépit de tout ce que sa raison lui avait suggéré d'avance, en dépit de l'évidente sagesse de ses réflexions et de son opposition, ne pouvait regarder sa fille sans comprendre que la joie tranquille et profonde qui brillait dans ses yeux n'avait rien d'éphémère ni d'inquiétant, et le reflet de cette joie sur le front inspiré et dans le beau regard d'Hansfelt faisait involontairement comprendre le sentiment qu'il avait inspiré.

— Allons ! il faut que t'avoue que, ce soir, tu as vraiment l'air très jeune, mon vieux Karl.

— Comment en serait-il autrement ? répondit Hansfelt, j'étais mort et je renais, ma vie était finie et elle recommence. Renaître et revivre n'est ce pas rajeunir ? n'est-ce pas mieux que cela encore pour moi ? n'est-ce pas s'élever et grandir ?... Bonheur oblige, tout comme noblesse. Que ne ferai-je pas maintenant pour mériter le mien ?

Le lendemain le soleil se leva brillant et jeta sur la jeune tête de la mariée un éclat qui fut déclaré de bon augure, ainsi que bien d'autres présages observés avec soin par la superstitieuse tendresse des amis qui l'entouraient.

La maison, on le sait, était située fort près de l'église. Le cortége s'achemina donc à pied, à la plus grande satisfaction de ceux qui en faisaient partie, ainsi que des curieux qui les regardaient passer. Clara, couronnée de myrte et vêtue de blanc, était la plus jolie mariée que l'on pût voir, mais les yeux des spectateurs s'arrêtaient cependant, avec une admiration pour le moins aussi vive, sur les deux jeunes filles qui, suivies deux à deux, de plusieurs autres, marchaient immédiatement derrière elle. Les deux premières, on le devine, c'était Hilda, dont la beauté ce jour-là était rayonnante, et Fleurange, que sa noire chevelure, et tout l'ensemble de sa personne, faisait distinguer entre toutes.

Elle aurait pu, en passant, remarquer plus d'un regard et entendre plus d'une parole faits pour satisfaire son amour-propre ; mais elle ne songeait qu'à examiner avec un naïf intérêt tous les détails de cet appareil nuptial, dont elle se trouvait entourée pour la première fois de sa vie. Ils parvinrent ainsi à l'église, où se trouvait déjà une grande foule ; et, tandis que le cortége s'approchait lentement de l'autel, Fleurange, dont les yeux erraient autour d'elle, rencontra tout à coup un bienveillant regard, accompagné d'un salut respectueux. Elle s'inclina légèrement en retour, mais sans reconnaître celui qui venait de la saluer. Qui était ce personnage, dont la figure ne lui était pas inconnue, et cette femme fraîche et jeune qui lui donnait le bras ? Elle avait déjà fait quelques pas, lorsqu'elle se souvint de sa jeune compagne de voyage et de Wilhelm, son mari, le commis de son oncle. C'était bien lui qu'elle venait de voir ; elle en était sûre maintenant et elle se retourna vivement pour les mieux regarder. Elle faisait même un pas en arrière pour se rapprocher d'eux, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Félix Dornthal, puis ces mots : " On dit que c'est sa future qui vient de passer là." C'était un inconnu placé près de Wilhelm qui avait parlé ; Fleurange comprit qu'il était question d'elle. Elle s'arrêta en rougissant de déplaisir, elle entendit alors la réponse de Wilhelm : " Plût au ciel que ce fût ! elle pourrait peut-être encore le sauver de... " La suite ne parvint pas jusqu'à elle, le mouvement de la foule les ayant séparés. Elle ne vit plus ni Wilhelm, ni sa femme et, pour le moment, elle ne pensa plus à cet incident.

La cérémonie, le retour, le repas de noces, tout se passa avec une joyeuse simplicité. Le repas terminé, Clara ôta sa couronne de myrte et en distribua les branches à ses jeunes compagnes, leur souhaitant à toutes de trouver comme elle, chacune à leur tour un bon mari qui leur promît un bonheur égale au sien.

— A ton tour, Gabrielle ! dit Hilda, tandis que Fleurange plaçait la branche de myrte dans sa ceinture.

— Le jour de porter cette couronne viendra bientôt pour toi aussi.

Fleurange secoua la tête et répondit avec une gravité dont elle n'aurait su elle-même rendre compte.

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— Pourquoi dis-tu cela ? dit Hilda étonnée.

— Je n'en sais rien. Et elle se mit à rire.

Une heure après, elle s'aperçut que la branche de myrte était tombée de sa ceinture. Elle la chercha, car ses cousines lui avaient recommandé de la porter jusqu'à la fin de la soirée, mais elle ne put la retrouver.

L'usage était bien oncore à cette époque de terminer par une fête le jour où une noce avait eu lieu dans une famille ; mais un sentiment délicat interdisait aux nouveaux époux d'y prendre part, leur bonheur étant regardé comme trop profond, trop intime pour pouvoir s'associer en ce jour à la gaieté bruyante d'une fête. Cette gaieté était ici franche, naturelle, communicative et entièrement exempte de l'ingrédient qui trop souvent se mêle à celle du monde et le corrompt : ingrédient triste et maudit qui inspire ces plaisanteries, à bon droit nommées mauvaises, dont l'effet est de provoquer à la fois la rougeur et le rire et de faire naître une gaieté aussi différente de l'autre que le ricanement des démons est différent du sourir des anges !

Cette gaieté-là ne vint pas profaner par une seule parole, par un seul regard ou par un seul sourir la fin de ce jour où s'étaient célébrées des noces chrétiennes.

Félix Dornthal lui-même avait semblé aujourd'hui moins railleur que d'ordinaire. Depuis le matin il avait même été grave, sombre et distrait au point de se faire remarquer à l'église, où il était arrivé tard et au repas de noces, où, chargé de proposer la santé des mariés, il s'était acquitté de ce devoir avec aisance, pour retomber ensuite dans une taciturnité complète. Sans doute les fêtes de famille étaient fort peu de son goût et peut-être était-ce l'ennui qui revêtait chez lui cet aspect. Telle avait été du moins la supposition de ces cousines qui, après l'avoir déclaré maussade, ne s'étaient plus occupées de lui. Il avait disparu d'ailleurs à la fin du repas et maintenant, dans cette vaste assemblée, lui seul manquait encore. Son absence, remarquée par quelques personnes, causait surtout une vive impatience à son père, qui, plus que jamais, en ce jour, avait ressenti l'ardent désir d'assister, avant de mourir, au mariage de son fils.

Depuis que la maladie lui avait donné, avant l'âge, l'irritation de la vieillesse, Heinrich Dornthal ne supportait plus la contrariété.

— Où peut-il être ? répéta-t-il pour la dixième fois en s'adressant à son voisin, dont le regard fixé sur la porte semblait partager l'attente inquiète du banquier.

Fleurange passait en ce moment devant eux : elle s'arrêta. C'était bien encore Wilhelm Muller qui était là près de son oncle, cette fois elle le reconnu sur-le-champ, et avec la grâce naturelle qui donnait du charme à tous ces mouvements, elle s'approcha du commis et renouvela connaissance avec lui. Quelques paroles lui avait bientôt appris qu'il avait été absent, que sa femme était guérie, qu'elle se souvenait toujours de Fleurange, et Fleurange à son tour renvoya à celle-ci d'affectueuses paroles; puis elle passa, tandis que son oncle en la regardant sentait redoubler le regret qu'elle était aussi loin de deviner que de partager !

Le piano était ouvert. On avait déjà exécuté avec grand succès plusieurs morceaux de musique, lorsque toute la partie juvénile de l'assemblée fut prise, comme d'un commun accord, de ce désir de danser qui se communique très-vite de l'un à l'autre et qui est souvent dans la jeunesse une sorte de manifestation nécessaire de la gaieté intérieure. Tout le monde est musicien en Allemagne. Clément l'était plus qu'un autre. Il comprit promptement le sentiment général et saisit son violon. Hilda se mit au piano. Hansfelt s'était placé près d'elle, et la gaieté qu'elle partageait avec tous, ce soir-là, ne lui inspirait pas, comme à eux, le désir de quitter sa place. Elle était donc dans la meilleure disposition possible pour s'acquitter au mieux du rôle que, d'un regard, lui avait assigné Clément dans cet orchestre improvisé. Le frère et la sœur commencèrent ensemble une valse, et ils la jouèrent avec ce talent, cette mesure, cette verve particulière, qui n'appartiennent, comme la valse elle-même, qu'à la nation allemande. En un instant, ce fut une animation universelle.

Fleurange avait parfois dansé avec ses cousins et cousines pendant leurs soirées d'hiver, mais jamais comme aujourd'hui elle n'avait subi cette espèce d'effet contagieux produit par la gaieté, le bruit, l'entraînement général. Elle se leva involontairement avec un vif désir d'en prendre sa part. Dans le même moment, elle entendit près d'elle ces mots : " Voulez-vous bien m'accorder cette valse ? " et cette offre répondait si bien à son désir du moment, qu'elle avait dit oui et avait déjà quitté sa place avant de s'être rendu compte que c'était Félix qui était son danseur. Ils firent deux fois le tour de la chambre ; le pauvre Heinrich Dornthal les

vit passer et poussa une acclamation joyeuse. Ce fut la dernière qu'un sentiment d'espoir ou de joie parternelle dût lui arracher en ce monde !

Félix ramena Fleurange à sa place ; elle s'arrêta hors d'haleine, pâle et troublée. Félix, en valsant, venait de dire des paroles qu'elle aurait voulu qu'il n'eût jamais proférées.

A peine assise, son premier mouvement fut de se lever pour quitter la place où il se trouvait près d'elle, et la chambre où il était, mais elle ne le put : la main de Félix, posée sur la sienne, l'obligea à se rasseoir. Alors Fleurange surmonta son trouble ; elle comprit que l'heure était venue d'être ferme, calme et décidée : la chose n'est difficile que lorsque le cœur et la volonté ne sont pas parfaitement d'accord. Ici cette contradiction n'existait pas et Fleurange attendit presque avec sang-froid ce que son cousin allait dire.

Je vous demande une parole, Gabrielle, dit Félix avec plus d'émotion et de respect que de coutume ; une parole, et, si vous m'avez compris, une réponse.

—Je vous ai entendu, dit Fleurange.

—Et compris ?

—Oui... avec regret, Félix.

—Répondez-moi clairement, Gabrielle, avez-vous compris que je vous aime ?

Fleurange rougit et ne répondit pas.

—Que je vous aime assez pour que mon bonheur, mon avenir, ma vie soient entre vos mains ? continua-t-il avec véhémence. Et ceci est vrai, vrai à la lettre.

Fleurange fronça le sourcil.

—Est-ce peur que vous voulez me faire ? dit-elle froidement, et levant sur lui ses grands yeux.

—Non, je vous ai dit la vérité sans penser que je pourrais vous effrayer ; — mais, puisque vous me faites cette question, voici une réponse sincère : Dites-moi que vous acceptez ma main, dites-moi cela avec peur ou avec joie, avec crainte ou avec amour, je serai satisfait et je ne vous en demande pas davantage !

—Ainsi, dit lentement Fleurange, que je vous estime ou vous méprise, que je vous aime ou vous déteste, cela vous est égal ?...

—Aucune femme ne déteste à jamais un homme qui veut se faire aimer d'elle, lorsque cet homme est son mari, qu'il pourrait être son maître, et qu'il veut être son esclave.

—Il y a bien de la fatuité dans votre humilité, Félix, mais vous êtes franc, et je veux l'être aussi —Jamais, entendez-le bien, jamais je ne serai votre femme !

Félix pâlit, et sa physionomie prit une expression effrayante.

—Pensez-y, Gabrielle, dit-il, pensez-y encore. Mais, auparavant, écoutez-moi, je vais vous dire une chose qui vous touchera peut-être plus qu'une menace et qu'une déclaration !

Il s'arrêta un instant, puis il dit :

—Si vous voyiez un homme au bord d'un abîme, lui tendriez-vous la main pour empêcher sa chute ?

—Qu'est ce à dire ? dit Fleurange émue malgré elle, et se souvenant tout à coup de la parole qu'elle avait entendue le matin à l'église.

—Je vous demande si vous tendriez votre main à un homme dans ce péril ?

Il avait trouvé, en effet, le moyen de la faire hésiter, mais ce ne fut qu'un moment.

—Nous parlons au figuré, je suppose, dit-elle enfin, et c'est d'un péril de l'âme dont il s'agit, n'est-ce pas ?

—D'un péril de l'*âme*, oui, répondit Félix avec son amer sourire.

—Eh bien, je vous réponds qu'en ce genre de péril, je ne puis sauver personne en me perdant moi-même.

Félix se leva.

—Et voilà décidément votre dernier mot ?

—Oui, Félix, sans hésitation, mais non sans chagrin, si ce mot vous afflige.

La réponse fut un bruyant éclat de rire qui glaça Fleurange.

Elle regarda son cousin ; il n'y avait plus ni respect, ni tristesse, ni émotion comme tout à l'heure, dans son regard. — Sa phisionomie avait repris son expression habituelle de froide raillerie et d'orgueilleuse assurance.

— Je vous remercie de votre franchise, ma cousine. Vous avez là une qualité que je vous engage à conserver ; elle nuit bien un peu au charme dont vous êtes douée, mais elle vous préservera de quelques-uns des périls auxquels ces beaux yeux vous exposent. Adieu.

— Félix, donnez-moi la main sans rancune, dit doucement Fleurange.

— De la rancune ? répondit Félix, oh ! soyez tranquille, je suis beau joueur et sais mieux que personne faire bonne mine à mauvais jeu. D'ailleurs, on n'est pas toujours et en tout malheureux. Certaines défaites sont, dit-on, des gages de victoire. Allons, Gabrielle, n'y pensons plus, donnez-moi la main et souhaitez-moi *bonne chance !*

Avant que Fleurange pût lui répondre, il était parti.

Ce dialogue, avait été si rapide que la valse durait encore ; le bruit, le mouvement, la musique ajoutaient à l'agitation de Fleu-

range et lui donnaient une sorte de vertige. Elle se leva pour gagner à la fenêtre ouverte, près de laquelle était placé le piano.

En ce moment, la musique s'arrêta; chacun reprit sa place. Fleurange se trouva presque seul près de Clément.

Il la regarda et déposa vivement le violon qu'il tenait encore à la main.

— Vous êtes très-pâle, êtes-vous souffrante ?

— Non, non, laissez moi passer, je veux seulement respirer l'air un instant.

Clément jeta un regard rapide autour de la chambre, puis il la suivit dans le jardin.

— Vous dansiez à l'instant, di-il.

— Oui j'ai dansé et j'ai eu tort.

— Votre danseur vous à quittée avant même que la valse fût finie ?

— Oui.

Clément résta pensif quelques minutes.

— Gabrielle, dit-il enfin, pardonnez-moi si je suis indiscret, mais je voudrais oser vous faire une question.

— Quel préambule ! n'est-il pas convenu que nous nous disons tout sans compliment, nous deux.

— Eh bien, voulez-vous me dire pourquoi Félix est parti ?

— Oui, Clément, et cela va vous surprendre, je crois : il m'a demandé si je voulais l'épouser. Qu'en dites-vous ?

— Et vous lui avez répondu ?

— Assurément, je lui ai dit *non* sans hésiter.

Clément fit un si vif mouvement, que Fleurange le regarda avec surprise. Elle vit alors sur son visage l'expression de la joie qu'il n'avait pu réprimer.

— Allons, dit-elle, voilà un cousin que nous n'aimons guère plus l'un que l'autre ; vous êtes ravi de son chagrin, à ce que je vois.

— Ravi, non ; fût-il mon pire ennemi, je le plaindrais dans ce moment-ci ; mais je suis bien aise de... bien aise que... Clément hésita contre son habitude, qui était d'aller droit au fait.— Je suis bien aise, dit-il enfin, d'une décision qui me permet de ne plus jamais vous parler de lui.

— Qu'auriez vous fait si j'avais dit oui ?

— Ce que je suis heureux de n'avoir pas à faire. Ainsi n'en parlons plus.

— Voilà que vous parlez en énigme à votre tour.

— Non, on parle en énigme quand on veut être deviné, et moi, je vous prie d'oublier ce que je viens de vous dire.

Nous ne savons trop ce que Fleurange allait répliquer, car ce langage de Clément, un peu moins simple qu'à l'ordinaire, avait pour effet de l'impatienter, mais, en ce moment, elle remarqua une branche de myrthe qu'il portait à sa boutonnière.

— Quoi ! à vous aussi du myrte ? dit-elle, je crois que ce n'était pendant cette journée que la parure des jeunes filles.

Clément rougit et ôta vivement la branche de sa boutonnière :

— C'est la votre, Gabrielle, pardonnez-moi, je l'ai vu tomber de votre ceinture, et je l'ai ramassée.

— La mienne, en vérité !

— Oui, tenez, reprenez-là, à moins, dit-il en hésitant un peu, que vous ne consentiez maintenant à me la donner.

—Oui, Clément, j'y consens très-volontiers, gardez-la en souvenir de moi. C'est un bon présage, dit-on, qui vous promet une belle fiancée lorsque le jour en sera venu.

Clément remit la branche à sa boutonnière en disant gravement :

—Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

—*Jamais, non jamais !...* Oh ! que c'est étrange ! s'écria Fleurange d'un ton qui surprit Clément.

—Quoi !

—Rien.

Ce qui lui paraissait étrange, c'était que Clément, à propos de cette même branche de myrte, et sans s'en douter, eût dit précisément ce qu'elle avait dit elle-même quelques heures auparavant.

En somme, cette soirée, si joyeuse à son début, s'était achevée pour elle d'une manière pénible. Elle remonta dans sa chambre moins gaie qu'elle ne l'avait quittée, mais avec la satisfaction de sentir du moins que, depuis la veille, elle n'avait eu aucune peine à tenir éloignée de son esprit la fantastique image du comte Georges.

Mme CRAVEN.

(*A Continuer.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

L'importance prise par l'affaire de l'*Alabama*, au sujet des réclamations indirectes présentées au Tribunal de Genève, par le Gouvernement des Etats-Unis, a donné lieu dans la Presse à toute espèce de commentaires, et a provoqué de la part des deux Gouvernements, Anglais et Américain, un échange de notes diplomatiques dont nous ne connaissons pas encore le dernier mot.

Un journal de Belgique, le *Nord* de Bruxelles, prétend expliquer de la manière suivante, l'origine des réclamations indirectes du Gouvernement Américain. Le revirement du Cabinet de Washington serait venu, d'après le *Nord*, de ce qu'il se serait aperçu que les dommages directs causés par l'*Alabama* ne dépasseraient pas le chiffre de sept millions de dollars, tandisque les réclamations anglaises pour les marchandises détruites dans le Sud par les troupes du Nord et appartenant à des sujets britanniques ne montaient à rien moins qu'à vingt millions de dollars. "Le désappointement des Américains, transformés de créanciers en débiteurs, se conçoit aisément, dit le *Nord*, c'est probablement pour éviter cette intervention imprévue de rôles et ne pas donner prise au mécontentement assez naturel du peuple américain que, les délégués du Gouvernement des Etats-Unis auprès du Tribunal Arbitral, ont reçu pour instruction de ressusciter la prétention relative aux dommages indirects."

De son côté, un journal français, la *Liberté*, de Paris, corrobore en partie cette interprétation du *Nord*, par une correspondance de Washington, dans laquelle il est dit: " M. Grant et ses amis, auraient, eux aussi, leur pensée secrète. D'après la teneur du traité

et toute la latitude laissée aux arbitres, il est peu probable que ceux-ci pussent prononcer leur sentence d'arbitrage avant l'époque de l'élection présidentielle. Que la Grande Bretagne oppose un refus absolu aux dernières réclamations, le traité n'a plus sa raison d'être et l'annexion des Canadas serait remise sur le tapis électoral."

Ceci nous remet en mémoire, l'anecdote des deux cochers italiens qui conduisaient deux anglais à travers les rues d'une capitale. Comme ils couraient dans une direction opposée, ils finirent par se rencontrer et par s'accrocher. L'un crie à l'autre de le débarrasser, celui-ci l'accuse d'en être la cause et de paroles en paroles, ils finissent par se menacer du fouet et à *rosser* chacun, son anglais. Les deux insulaires voyant qu'ils étaient la victime de la querelle de leurs cochers, sortirent précipitamment des voitures, en protestant contre un procédé aussi étrange et continuèrent leur route à pied, en maudissant les cochers italiens.

Qui nous dit, qu'il ne doit pas en arriver autant à la Confédération Canadienne ?

Le grand événement du mois a été pour nous, l'ouverture du parlement fédéral. Le discours du trône a déjà été reproduit par toute la presse et si l'on en juge par les commentaires, ce discours ne parait pas avoir répondu à l'attente de nos spéculateurs politiques. Cette dernière session de notre premier parlement fédéral parait offrir un champ libre aux partis qui se disputent le pouvoir et l'opposition entend faire parler d'elle. En cela elle aura l'avantage sur une certaine Académie de Province qui se ventait bien fort d'être la sœur ainée de la Grande Académie française. Une très excellente sœur, répétait un des quarante immortels, et qui fait peu parler d'elle.

On avait hâte de savoir en particulier quelle position était faite au Canada par le traité de Washington au sujet de nos pêcheries et de nos réclamations *indirectes.* Daprès un article de la Gazette de Montréal, qui passe pour être un des organes ministériels les mieux informés, (et d'ailleurs le cabinet d'Ottawa vient de se rendre aux désirs des Chambres en produisant la Correspondance qui a été échangée avec la Métropole,) le Cabinet d'Ottawa n'aurait pas été indifférent aux intérêts canadiens pendant les négotiations du Traité. Voici ce que dit la Gazette au sujet de la Correspondance échangée entre les deux gouvernements impérial et canadien à propos du Traité de Washington et des pêcheries.

" Nous avons raison de croire que, la Correspondance fera connaître que le Gouvernement de la Puissance notifia dès le commencement, le Gouvernement Impérial que le Canada ne

consentira à aucun abandon des pêcheries sans avoir obtenu en premier lieu, son consentement et que le Cabinet Anglais a répondu que telle intention n'avait jamais été partagée par le Gouvernement de sa Majesté. Nous croyons de plus savoir que pendant les négotiations du Traité de Washington, notre Cabinet insista pour que les réclamations canadiennes au sujet des invasions féniennes fussent inclues dans le Traité et que des avantages commerciaux devaient être donnés en retour de l'usage temporaire de nos pêcheries. Tandis que les négotiations marchaient sans donner aucun résultat à ces vues, notre Gouvernement fit une forte remontrance ;mais après la conclusion du Traité, un appel a été fait par le Gouvernement Anglais au Gouvernement Canadien pour l'engager à accepter le traité dans l'intérêt de l'Empire et de permettre aux Américains de pêcher dans les eaux canadiennes. Notre gouvernement refusa d'accédér à cette dernière demande et mis sur record sa désapprobation des termes dû Traité pour ce qui regarde les pêcheries et les réclamations pour les invasions féniennes. La correspondance fut continuée à ce sujet et dans l'éventualité, une proposition fut faite par le Gouvernement Canadien savoir que, en liquidation des réclamations féniennes contre la Grande-Bretagne, et pour rencontrer son désir le plus anxieux, il consentirait à soumettre le Traité à la considération favorable du parlement canadien moyennant que le gouvernement anglais garentirait un emprunt canadien au montant de quatre millions de louis sterling, qui serait appliqué à la construction du grand chemin de fer canadien du Pacifique et à l'extension de notre système de canaux. Le Cabinet anglais dans sa réponse, offrit la garantie de deux millions cinq cent mille louis sterling et le Gouvernement canadien accepta cette contre proposition.

Notre politique intérieure offre encore beaucoup d'intérêt, si nous nous en rapportons au programme ministériel tracé dans le discours du trône. Le commerce, l'industrie, l'agriculture et l'émigration sont les questions à l'ordre du jour et les débats qui vont s'engager, nous diront si l'effet de ces excellentes mesures, franchira jamais l'enceinte parlementaire, pour le plus grand bien du pays.

Le résultat du dernier recensement de la Puissance du Canada, nous est encore inconnu dans ses détails. Afin de mettre nos lecteurs au courant des causes qui retardent sa publication, nous empruntons du *Times* d'Ottawa des remarques pleines d'actualité et de bon sens qui viennent d'être publiées dans un écrit récent de notre distingué collaborateur, M. J. C. Taché, Chef du bureau des Statistiques et de l'Agriculture, sur le recensement du Canada de

1871. Nous croyons sincérement que ces remarques qui ont été provoquèes par un écrivain anglais de mérite, M Harvey, dans le " Canadian Monthly de Toronto" du mois de février dernier, auront pour effet de faire disparaître bien des griefs que le public soulève à tort ou à raison, contre la validité du recensement de la dernière décade.

LE RECENSEMENT DU CANADA, 1871.

Remarques sur un écrit publié par M. Harvey dans le Numéro de Février du " Canadian Monthly."

" Un statisticien distingué, M. Block, a dit : Une statistique " dressée sans autre préoccupation que la vérité n'est pas celle qui " échappe le mieux aux reproches." Les fonctionnaires engagés dans les travaux statistiques du recensement de 1871 ont pu, par expérience, se convaincre de l'exactitude de la réflexion de M. Block, laquelle dans son honnêteté ne manque pas d'être quelque peu humiliante.

"M. Harvey, auquel je réponds en ce moment, ne peut trouver à redire que je le refute et que je prenne, de là, occasion de relever quelques unes des nombreuses erreurs dont se composent les attaques faites contre le Recensement. Longtemps à l'avance, avant même que le système suivi n'eut été adopté, certains journaux prédisaient que le tout serait mal fait et les résultats incorects. Cela venait de l'appréhension intuitive où l'on était que le recensement viendrait mettre à néant les calculs imaginaires sur lesquels on s'était bâsé pour établir des arguments et des conceptions impossibles. L'extravagance de ces calculs en était venue au point que quelques-uns estimaient la population probable du Canada, en 1870, au chiffre précis de 4,707,751, lequel chiffre certains autres déclaraient " *plutôt au-dessous qu'au dessus de la réalité.*" M. Harvey, de son côté, prédisait, une population de quatre millions et un quart pour les quatre premières provinces de la Confédération.

" Il devenait pénible, pour les prophètes et leurs adhérents, d'admettre que ces calculs et ces brillantes promesses d'une augmentation extraordinaire de population, dont on avait encombré les gazettes, les revues et les almanacs, ne s'étaient pas réalisés ; de même qu'il est pénible pour un homme d'affaire trop confiant de découvrir que ses spéculations n'ont point été aussi profitables qu'il s'y attendait. Il n'en est pas pour cela moins important pour un

pays que pour un négociant de connaître la vérité et il serait dangereux, pour l'un et pour l'autre, de se faire illusion sur des matières de cette importance.

" Le même genre de déception s'était produit aux Etats-Unis ; des calculs enchanteurs y promettaient une population de 45 et même de 50,000,000 ; grand fut leur désappointement, quand le Recensement vint établir le fait que cette population n'atteignait pas tout-à-fait le chiffre de 39,000,000. Nos voisins ont heureusement eu le bon esprit de recevoir avec dignité l'annonce de cette vérité malencontreuse. En répondant à l'article bien écrit, et sans aucun doute très gouté par beaucoup de personnes, de M. Harvey, je me trouve du côté impopulaire de la question : mais comme je suis sûr d'être, en même temps, du côté de la vérité, je me propose de la défendre quand même. Je citerai aussi abondamment que possible mon savant adversaire et je tâcherai d'être très court.

M. Harvey commence sa critique du Recensement de 1871 par les mots suivants :

" Le recensement de 1861 donnait au Haut Canada, au Bas-
" Canada, au Nouveau - Brunswick, et à la Nouvelle Ecosse
" environ trois millions d'habitants, et si ces provinces avaient
" continué d'augmenter jusqu'en 1871 dans la proportion signalée
" pour les dix années précédentes, elles compteraient maintenant
" quatre millions et un qaurt au lieu d'un peu moins de trois mil-
" lions et demi. La différence entre le chiffre anticipé et celui du
" Recensement est grave et le public nie l'exactitude du Recen-
" sement avec autant de persistance que les fonctionnaires en
" mettent à la défendre. Il ne s'en suit pas de ce que les prévisions
" n'ont point été confirmées que les fonctionnaires se trompent."

"Je réponds qu'établir le chiffre de la population d'un pays n'est point une question de prévision, d'anticipation, d'induction, de comparaison, ou de progression géométriques, mais une question de *preuve* à obtenir sur place, par le témoignage sous serment de témoins se transportant de leur personne, de maison en maison, enrégistrant successivement, nom par nom et un par un, tous les individus qui composent cette population, et de nulle autre manière. Ce n'est point une affaire d'argumentation mais essentiellement une *question de fait.*

" L'augmentation de la population d'un jeune pays, encore en pleine colonisation, et traversé par des courants migratoires ne saurait se déduire d'une période à une autre par des calculs de progressions. La population du Haut Canada était de 465,357 en 1841 [fin d'année] ainsi que donnée par le recensement alors fait;

cette population était de 952,004 en 1851 (fin d'année) et de 1,396,091 en 1861 (fin de 1860), ce qui établit une augmentation totale de 104 par cent pour une décade, et seulement de 46 par cent pour la période immédiatement voisine. Toutefois, comme la seconde période ne fut en réalité composée que de neuf années, il est plus correct de dire que l'augmentation annuelle de la première période a été 7,42 et l'augmentation de la seconde période de 4,34.

" Cet exemple démontre l'inexactitude de tous ces calculs, fondés sur une simple progression géométrique, faits en vue de prédire un événement encore caché sous les voiles de l'avenir et soumis aux chances des causes variées et nombreuses, telles que l'action de la densité, l'influence des migrations, &c., &c., toutes causes qui n'obéissent point aux lois des mathématiques.

"Conséquemment, " *la différence entre le chiffre anticipé et celui du Recensement*" est tout simplement la différence qui existe entre des calculs trompeurs et un fait numérique constaté.

" M. Harvey un peu plus loin, dit :

" Le recensement de 1861 fut pris en un jour ; et la *population* " *de fait*, c'est-à-dire la population alors et là présente fut assignée " à chaque maison, village, comté et ville.,,

" Voici ce qu'on affirme, ce qu'on répète, et ce qu'on présente comme un argument, suffisant, tout irrationel qu'il soit, pour tromper la partie mal disposée du Public. Quels sont les faits ? Le Recensement de 1861 ne fut pas pris en un jour, ni dans deux semaines, mais au contraire, bien que moins considérable que le Recensement de 1871, ne fut pas plus promptement exécuté. Il ne fut pas pris d'après un des deux systèmes de la *population de droit* ou de la *population de fait*, mais en dehors de tout système. On y enrégistra tous les présents et tous les absents de chaque famille, faisant double emploi de toute la population flottante des voyageurs, écoliers, internes des institutions publiques, forestiers, &c., lesquels furent comptés deux fois, en premier lieu à l'endroit de leur présence actuelle et en second lieu comme membres de la famille au domicile ordinaire ; le tout avec addition des étrangers accidentellement présents en quelqu'endroit que ce fut du pays. Que le recensement de 1861 donne un chiffre exagéré de la population est chose qui n'a jamais fait doute pour ceux qui ont eu l'occasion d'étudier les procédés de ce recensement, pour la simple raison que la preuve du double emploi existe à la face du document et de la manière la plus claire. La même exagération avait eu lieu et de la même manière dans l'exécution du Recensement de 1851. Il résulte que l'énorme augmentation signalée plus haut pour la période 1841-51 (bien que considérablement supérieure en réalité

à celle de la période suivante) contient une erreur importante et que la différence en moins dans l'augmentation de la décade 1861-71 (bien que très considérable en réalité) n'est pas cependant aussi considérable qu'elle apparait par la comparaison des résultats des deux derniers recensements.

" M. Harvey se livre à une critique quelque peu risquée des systèmes à suivre dans l'exécution du Recensement : il représente le système de la *population de droit* comme une conséquence de la " jurisprudence Romaine .... qui mystifie le plaideur trop confiant" et le système de la *population de fait* comme se ratachant à la " loi commune et à tout ce qu'il y a de plus pratique ! " De tout cela M. Harvey conclu que le premier de ces systèmes convient aux " *peuples latins* " mais est étranger aux *Teutons*. Mon intention n'est point de m'occuper de discussions d'une nature aussi transcendante, désirant plutôt me restreindre aux questions de fait et aux arguments qui en découlent ; les faits sont que la distinction de race indiquée comme partageant ces deux systèmes entre les divers peuples n'existe pas. Il y a des peuples latins qui ont conservé le système traditionel de la *population de droit* et il y a des peuples latins qui ont adopté le système comparativement récent de la *population de fait* ; il en est de même pour le peuple de race teutonne. Deux exemples suffiront pour démontrer l'erreur dans laquelle est tombé M. Harvey, justement pour s'être contenté de l'usage exclusif et de l'abus de la méthode inductive par rapport à des questions purement de fait. Le pays latin le plus considerable, la France, a depuis quelques temps adopté le système de la *population de fait* dans l'énumération quinquennale de sa population. Le pays anglais le plus considérable, sous le double rapport de la population et du territoire, la République des Etats-Unis fait usage du système de la *population de droit :* sur ce point le Manuel américain contenant les instructions pour le Recensement de 1870, est à peu près semblable à notre Manuel de 1871.

" J'espère que pour l'avenir M. Harvey demeurera convaincu que l'adoption du système *de droit* en Canada n'a rien à faire avec le double effet que M. Dunkin " est un avocat de Québec versé " dans la connaissance du droit Romain," et que " M. Taché est " un Canadien-Français pur sang."

" M. Harvey dit ailleurs :

"La plupart des énumérations municipales dont les chiffres sont " connus demontrent que le chiffre du Recensement n'atteint pas " celui de la population, comme on avait tout lieu de s'y attendre " de l'application du système de la *population de droit*, mis en œuvre " par des gens non exercés."

" Sans donner à ces prétendus contrôles plus d'importance qu'ils n'en ont, étant des opérations inférieures de tous points à un Recensement régulier, tels qu'ils sont, cependant, ils vont à démontrer le contraire de ce que M. Havey prétend. Les énumérations municipales d'Ontario (il ne s'en fait point dans les autres provinces) faites, quelques semaines avant le jour au quel se rapporte le Recensement, indique des chiffres moindre que ceux du Recensement, et dans presque tous les cas, cet écart en moins est comparativement considérable. Du grand nombre que j'ai moi même examiné il n'y a, à ce fait général, qu'une seule exception, s'élevant au chiffre insignifiant de moins de un par cent, et cela pour une toute petite localité.

" Jusqu'ici je n'ai entendu parler que de deux énumérations faites depuis la publication des chiffres du Recensement, énumérations entreprises et exécutées avec l'idée préconçue de révoquer en doute l'exactitude du Recensement, et dans le but avoué de le trouver en défaut. Dans Ontario la ville de Ste. Marie, où s'est fait l'un de ces deux prétendus dénombrements, est venue confirmer l'exactitude du dénombrement officiel, d'autant que le chiffre du Recensement portait la population de cette localité à 3,120 habitants, et que " *l'énumération spéciale*," faite neuf mois après lui en accorde 3,179. Dans la province de Québec, la ville frontière de St Jean a aussi exécuté une de ces énumérations, faite sans noms ni aucun autre moyen de contrôle, laquelle a découvert plusieurs centaines d'habitants de plus que le Recensement n'en avait trouvé, sur une population de 3,022 ; preuve évidente que le zèle local s'est surfait en cette occasion, et que pour vouloir trop prou ver on n'a rien prouvé du tout.

" Je le répète, il n'y a aucune garantie dans ces prétendus contrôles et dans ces sortes d'énumerations exécutées par des agents non légalement responsables, soumis aux influences des sections, opérant sur une population, dans le moment mue par l'esprit de localité et se croyant tenue, coûte que coûte, de dépasser le chiffre connu du Recensement. Il est clair que les chances d'obtenir un dénombrement exact sous de pareils circonstances sont des chances tout-à-fait illusoires. La saine raison dit de suite que toutes les conditions manquent ici, qui sont nécessaires toujours en matières de preuve. Il faudrait trouver un personnel municipal et une population tout-à-fait exempts des faiblesses humaines pour compter leur voir conserver le calme de l'esprit et la délicatesse de conscience sous une pareille pression, en l'absence des précautions nécessitées par la nature même du travail à faire. A part cela, il est admis que toute énumération qui ne comprend point l'enrégis-

trement *nom par nom de tous les individus* qui composent une population est une opération statistique suspecte en tout état de cause, attendu que ce mode, qui ouvre la porte à toutes les erreurs, rend très difficiles si pas impossibles, les procédés de vérification.

" Depuis que ce qui précède à paru, la métropole commerciale du Canada, Montréal, à procédé à l'exécution d'un dénombrement, à l'exemple des villes de Ste. Marie et de St. Jean. Le résultat parait-il sur les journaux, serait un chiffre de 118,000. Le Recensement a constaté que Montréal possédait au 2 avril dernier 107,225 habitants domiciliés. L'addition municipale, venant environ un an après, accuserait donc un écart d'a peu près 8,000; chiffre évidemment composé de tous les doubles emplois et des erreurs d'exagération immanquables quand on fait, avec zéle et simultanément, usage des systèmes *de droit* et *de fait* dans le but indéniable de grossir le chiffre de la population de sa localité. Certains journaux comptaient tellement là-dessus qu'ils avaient annoncé des chiffres en allant de 130,000 à 160,000.

" M. Harvey dit autre part:

"La Nouvelle Ecosse est depuis quelques années en possession de " régistres de l'etat civil plus ou moins corrects, et le fontionnaire " qui est chargé de l'enrégistrement des mouvements de popula- " tion a fait partie du personnel du Recensement. Il résulte que " cette province a été l'objet de l'énumération la plus complète et y " a par conséquent gagné. Les autres provinces ont été privées de " ce grand avantage."

" Voici, bien sûr, une explication très ingénieuse et une théorie joliment imaginée, pour rendre compte du fait de l'augmentation proportionnelle plus grande que le Recensement signale dans la Nouvelle Ecosse; mais les faits viennent encore ici contredire l'argument et rien n'est roide comme un fait.

" Le système d'enrégistrement des mouvements de population de la Nouvelle-Ecosse, à l'exception de ce qui concerne la ville d'Halifax, est encore dans son enfance et n'a pas atteint et n'a pas pu, en dépit des efforts du zélé fonctionnaire qui préside à ce Bureau, encore atteindre quelque chose approchant l'exactitude. Dautre part, la Povince de Québec, qui accuse la plus petite augmentation de population, possède pour les onze-douzièmes de sa population un système d'enrégistrement aussi parfait que les meilleurs de l'Europe, et cela depuis l'origine de sa colonisation: de telle sorte que les ancêtres du plus pauvre colon de la Province de Quebec peuvent se retracer jusqu'au premier du nom qui soit venu en Canada.

" En outre l'enrégistrement des mariages, naissances et morts est chose tout-à-fait distincte et séparée des procédés d'un recensement.

" Le Bureau d'Enrégistrement, une fois organisé comme il est en Angleterre par exemple, peut rendre les travaux préliminaires et la compilation des retours plus faciles, en fournissant au Recensement un personnel nombreux et exercé, ce qui toute fois n'a pas eu lieu pour la Nouvelle-Ecosse.

" Le fait est que le Recensement de la Nouvelle-Ecosse n'a été ni mieux ni plus mal fait que celui des autres provinces : le même système a été appliqué partout, les mêmes précautions prises, le personnel choisi de la même manière, l'instruction donné par écrit et oralement aux employés la même, et les procédés de vérification les mêmes. Pour ceux qui sont au fait de la façon dont les choses se sont passées, l'assertion que je réfute et les conclusions qui en découlent sont tout simplement amusantes.

" M. Harvey, un peu plus loin, alors qu'attaquant le système de la *population de droit*, dit :

" Dans ce sens il paraîtrait que si le système de la population de " droit donne origine à quelques injustices ce doit être dans les " villes. Les voyageurs logeant à l'hôtel, les pensionnaires aux " écoles et dans les maisons de pension, les serviteurs, tous ceux, en " un mot, qui composent cette classe sont rapportés à leur domécile " respectif qui est ordinairement dans la campagne, en même " temps que les étrangers qui se trouvent à voyager dans le pays " et qui ne sont point énumérés, logent presque toujours dans les " villes."

" Parler d'injustice parce que les *voyageurs* et les *étrangers* ne sont point ajoutés à des populations dont ils ne font aucunement partie, est quelque peu se méprendre sur l'idée du juste.

" Quel est l'objet du dénombrement de la population d'un pays ? Serait-ce le vain et puéril désir d'accumuler sur le papier le plus gros chiffre possible ? N'est-ce pas, au contraire, dans le but honnête et raisonnable de connaître l'état réel de la force ou de la faiblesse de l'agglomération et de chacune partie dicelle ; de connaître la population des sexes, des âges &c., &c. ; n'est-ce pas pour déterminer les éléments de vigueur ou de débilité afin de déterminer les influences qui s'y rapportent, d'en découvrir les causes pour aider à ces causes ou les neutraliser, selon le cas ? En ajoutant à la population d'une ville frontière (comme on l'a fait dans un dénombrement local) les quelques centaines de voyageurs et d'étrangers qu'on y a trouvé réunis, est-ce que par cette manœuvre on ajoute à la force productive et défensive de cette localité ? N'y

aurait-il pas au contraire là dedans le danger, pour l'administration du pays, de compter sur des forces et des ressources imaginaires et de tenir comme défenseur du sol des gens actuellement ennemis, des gens dont le premier mouvement d'attaque serait de retourner chez eux :

" Quand le système de la *population de fait* est de *bonne foi* mis en pratique, la différence dans le résultat est tout à fait insignifiant d'un côté ou de l'autre. Ceux qui l'ont adopté n'en ont point agi ainsi pour grossir le chiffre de la population (but qui serait peu avouable pour un statisticien) ; mais seulement parceque certains prétendent que cela simplifie les procédés en même temps qu'ils allèguent que le nombre des temporairement absents, qui sont omis, est compensé par le nombre des temporairement présents, qu'on enrégistre ; ou, pour me servir des mots du régistrataire général d'Angleterre ; "*les étrangers tiennent place des anglais absents.*" Conséquemment les statistici ens qui désirent un système capable de *grossir les chiffres* et de les faire paraître "*plus respectables.*" doivent mettre de côté tout aussi bien le système de la *population de fait* que celui de la *population de droit*, pour adopter le superbe système de 1851 et 1861 qui faisait flèche de tout bois, mais qui, tout bien imaginé qu'il est pour l'objet voulu, ne saurait tout de même faire atteindre le "*chiffre prédit.*"

" Le simple fait qu'un recensement a été exécuté d'après l'un ou l'autre des deux systèmes ne saurait être un argument contre l'exactitude de ce recensement. Les deux systèmes ont leurs partisans et sont tous deux pratiqués ; ni l'un ni l'autre n'est un talisman de salut, ni l'un ni l'autre l'abomination de la désolation. L'un peut être préférable à l'autre dans des circonstances données. Le système de la *population de droit* a été adopté, par les Etats Unis et par les autorités canadiennes, comme étant le meilleur dans les circonstances des difficultés d'organisation, de l'énorme étendue des territoires et du caractère fédératif des institutions politiques. Il a cet immense avantage qu'il ne nécessite pas cette hâte extrême que requiert naturellement l'adoption du système de la *population de fait.*

" A ce propos, il est bon de remarquer que c'est une idée tout à fait erronée que celle (dont on s'est fait un argument contre le recensement) de croire que le dénombrement d'une grande population ou d'une vaste étendue de pays peut se faire en un jour et qu'on peut en publier les résultats dans une semaine. Mais pareille rapidité serait elle possible qu'elle ne serait guère un avantage dans les circonstances ordinaires et certainement point un spécifique contre les erreurs. M. Harvey lui-même donne une

excellente raison pourquoi nous, en Canada ne devons pas sacrifier à l'impatience d'aller très vite, quand il dit, parlant des difficultés que présente l'organisation de la statistique et l'exécution des dénombrements sur le continent de l'Amérique : " *des devoirs qui requièrent des études et une pratique spéciales sont ainsi de nécessité confiés à des personnes manquant de connaissance et d'expérience et nommées à la hâte.*" N'est-il pas évident, d'après cela, que l'adoption d'un système qui nécessite dix fois plus d'employés et une hâte plus considérable aurait pour effet inévitable d'ajouter aux difficultés et aux chances d'erreur, si pas proportionnellement, du moins dans une grande mesure ?

" Durant la dernière période décennale, la population du pays n'a pas augmenté dans la même proportion que ci-devant : Il eut été impossible de prévoir le chiffre de cette différence avant le recensement ; cependant ceux qui se sont occupés de l'analyse des mouvements de notre population étaient préparés à recevoir le résultat qui a pris par surprise cette large portion du public qu'avaient trompée les chiffres anticipés par de faux calculs.

L'état des faits révélés par le Recensement peut-être facilement soutenu par des arguments pris aux événements de la dernière décade. A l'exception des trois dernières années [dont deux seulement appartiennent à cette période] l'immigration depuis un assez long espace de temps était réduite à un chiffre insignifiant, pendant qu'une émigration considérable partait de tous les coins de nos quatre provinces et particulièrement de la province de Québec. Cette émigration, allant aux Etats-Unis, était déjà commencée depuis longtemps, mais n'avait encore jamais atteint les proportions des dix dernières années.

" Un vide immense a été crée, pendant cette période au sein de la population mâle de la Répubique voisine, par une guerre civile à outrance et de longue durée et le fait coïncidant de l'abolition du travail compulsoire des esclaves. La demande s'est présentée sous la double forme de beaucoup à faire et de l'élévation des salaires. Comme on devait s'y attendre, notre peuple, comparativement peu nombreux, a été appelé à fournir une partie considérable des remplaçants ; de là diminution proportionnelle dans l'augmentation de notre peuple. S'obstiner à fermer les yeux à une explication aussi simple et aussi palpable des résultats constatés, indiquerait chez nous un manque de calme et de sérieux déplorable.

" L'esprit réfléchi de M. Harvey, en dépit de ses arguments à l'encontre de l'exactitude du dernier Recensement n'a pu échapper entièrement à cette logique des faits et, pour peu qu'on soit accoutumé à l'analyse de l'association des idées, on trouve dans

l'écrit de M. Harvey la preuve décisive qu'au fond de l'âme et en réalité il est plus convaincu de l'exactitude du Recensement qu'il ne le croit lui-même. Il dit :

" Il paraîtrait qu'arrivée à un certain chiffre la population dans " les anciens comtés s'arrête ; cela se fait quand il se trouve un " nombre suffisant de propriétaires agricoles pour retirer des terres " avec leur seul travail et sans l'emploi du capital nécessaire aux " améliorations du drainage, du défonçage et des engrais artificiels " tout le profit possible. Dans l'état présent du continent, avec des " terres nouvelles de facile accès, il peut être plus avantageux " pour le cultivateur d'envoyer ses fils coloniser que de s'efforçer " d'augmenter ses récoltes par l'application de la science et du ca- " pital. Qu'il en soit ainsi paraît être évidemment l'opinion domi- " nante."

" Cette exposition est très vraie et pèse d'un très grand poids dans le débat ; mais la conclusion qui en découle logiquement est que l'accroissement de notre population doit nécessairement subir une diminution proportionnelle à la cause ici indiquée, laquelle s'ajoute aux autres forces qui ont crée et qui maintiennent le courant d'émigration qui nous amoindrit.

Plus loin M. Harvey dit :

" Est-ce que les propriétés rurales auraient été trop subdivisées ? " —Et assiste-t-on au commencement de ce procédé d'élimination " qui a eu lieu par la force des choses, dans les montagnes de l'E- " cosse, où les propriétaires fonciers ont dû forcer les petits fer- " miers à laisser leurs chaumières pour s'aller établir dans un nou- " veau pays ? Si c'est le cas, et si la population que peut maintenir " le système d'agriculture pratiqué dans Québec et Ontario a " atteint son maximum, l'endroit où doit s'aller fixer le surplus de " population de ces deux provinces est clairement indiqué. Le " courant d'émigration ne se dirigera vers le nord que par degré, " bien qu'après avoir traversé les hauteurs des Laurentides un " autre rang de comtés peut se-former sur les sols argileux qui se " trouvent au nord de ces montagnes. L'émigration ne se dirigera " pas vers le sud ; elle se maintiendra, sinon vers le même degré " de latitude, au moins aussi près que possible de cette parallèle, " les courants migratoires en font toujours ainsi ; ils tiennent aux " zones d'une végétation analogue, L'émigration peut avoir déjà " grossi les populations du Minnésota, du Wisconsin et de partie du " Michigan. Les Illinois et l'Iowa peuvent avoir séduit quelques- " uns de nos émigrants, mais le canadien rarement s'établit dans " ces endroits. L'émigration du pays, si on favorise ce mouve- " ment, préferera demeurer soumise aux vieilles institutions, et

" nous verrons, lorsqu'il existera un chemin de fer, qu'elle cher-
" chera à coloniser les territoires du Nord Ouest et s'avancera pro-
" bablement aussi loin que possible sur l'Assiniboine et la branche
" sud de la Saskatchéouane, pour éviter les froids extrêmes de la
" Rivière Rouge."

" Encore ici les réflexions faites par M. Harvey vont toutes à maintenir l'exactitude du Recensement, en tant qu'elles appuient sur le fait d'une émigration considérable qui a dû produire inévitablement une diminution dans l'accroissement proportionnel de notre population.

" Je ne m'arrêterai pas à examiner les aphorismes proclamés dans le passage que je viens de citer qui nous affirme, " que l'é-
" migration ne se dirige pas vers le sud ; qu'elle se maintient sous
" le même degré de latitude ou dans son voisinage immédiat,
" qu'elle préfère demeurer sous l'action des mêmes institutions." Je ne puis cependant m'empêcher d'exprimer ma croyance dans le fait que les courants imigratoires se dirigent très souvent vers le sud, qu'ils atteignent des degrés de latitude souvent très éloignés du point de départ, et tendent vers des institutions bien différentes les unes des autres.

" M. Harvey termine une partie de ses remarques par la réflexion suivante :

" En l'absence d'une émigration continuelle venant d'Europe ou
" d'Asie, sommes-nous donc, comme les races aborigènes qui nous
" ont précédé sur ce continent, destinés à disparaître complète-
" ment ?"

" Evidemment l'auteur devient ici plus sombre que ne le comporte l'état de choses qu'il examine. Une augmentation de population qui s'établit à raison de un par cent par année n'est point une menace d'extinction ; c'est à peu près la proportion signalée pour l'Angleterre et le Pays de Galles, qui reçoivent depuis bien des années une immigration irlandaise plus considérable que l'émigration partant de ces deux pays ; à tel point qu'il y a maintenant plus d'Irlandais à Londres qu'à Dublin. On peut encore signaler d'autres circonstances d'une nature encourageante : l'émigration aux Etats-Unis paraît maintenant avoir atteint son maximum, et on observe les commencements d'une réaction qui marchera à mesure que le prix des salaires s'égalisera et que diminuera la manie d'émigration, née de causes qui tendent tous les jonrs à disparaître. La fécondité de nos familles, dans l'ensemble, n'a point diminué, et l'émigration européenne a semblé, pendant les trois dernières années, miaux comprendre les avantages que notre pays offre aux colons. Ainsi ne nous laissons pas abattre par la tristesse

mais d'autre part tâchons de n'avoir point d'illusions. Il nous est impossible de grandir aussi vite que certains de nous avaient espéré, sachons porter avec calme et une dignité modeste toute l'importance à laquelle nous pouvons légitimement prétendre.

" M. Harvey, qui toujours attaque le recensement avec des suppositions, dit encore :

" Si on avait omis dans le Recensement cinq par cent de la popu-
" lation de Québec et huit par cent de la population du Nouveau-
" Brunswick et d'Ontario, les trois cent mille qu'on croit avoir
" droit d'attendre d'un chiffre exact, donneraient à notre popula-
" tion un total plus respectable."

" D'abord il ne faut pas oublier que tout ceci est de pure imagination ; nul être humain n'ayant les moyens d'établir rationnellement de pareilles données ; parce qu'il n'est point au pouvoir du philosophe d'en avoir l'idée par intuition, point au statisticien de les découvrir par induction, point au mathématicien de les contrôler par le calcul.

Les faits sont :

1o Que le recensement a été l'enquête légitime et légalement exécutée, d'après un système approuvée par l'autorité compétente, avec l'aide de douze surintendants, de deux cent six commissaires directeurs et reviseurs, et de près de trois mille énumérateurs, tous formés à l'avance à l'exécution de leur besogne, tous assermentés au commencement et à la conclusion de leurs opérations, et chacun agissant pour la partie du pays à lui la mieux connue, à laquelle il est le plus intéressé, la mieux placée dans ses affections.

2o que les résultats du recensement signalent une augmentation annuelle d'un peu plus que 1 pour cent.

3o que la Province de Québec est la seule dont l'augmentation est moindre que la moyenne de 1 pour cent.

4o que la masse de la population de Québec est renommée pour la fécondité extraordinaire de ses familles, fait que M. Harvey lui-même reconnait dans le langage pittoresque suivant : — " *presque* " *chaque maison ressemble à un terrier de lapins pullulant de petits.*"

" Les conclusions naturelles et logiques, découlant à *priori* de cet exposé des faits, seraient que le recensement a été une opération aussi exacte que possible dans les circonstances actuelles du pays et que, s'il y avait eu dans l'exécution du dénombrement, des erreurs d'omissions, la probabilité serait que ces erreurs ont dû avoir lieu dans la province de Québec.

" Les conclusions contraires, tirées de pareilles prémices, me semblent tout à fait du genre de la décision d'un certain magistrat qui, selon l'histoire, aurait rendu jugement dans une cause portée

devant lui, comme suit : " La preuve en cette cause ne me satis-
" fait point du tout : telle qu'elle, on la dirait en faveur de Flana-
" gan, mais comme le dit Flanagan a les cheveux roux, je crois
" devoir en justice donner jugement à Jones pour la moitié de la
" somme demandée, Flanagan payant les frais. "

" Je suis heureux, avant de terminer, de pouvoir tomber d'accord avec M. Harvey au moins sur un point, nommément l'important sujet de l'enrégistrement des actes de la vie humaine. Evidemment l'enrégistrement des mariages, naissances et sépultures ne peut être la matière d'un recensement ; la constatation de ces actes ne pouvant se faire d'une manière tant soit peu exacte que par le procédé journalier de l'enrégistrement. La population catholique de la province de Québec posséde, et cela depuis les premiers jours de la colonisation Européenne en Canada, des régistres de ces actes. On ne peut guère imaginer un dossier plus intéressant que la collection de ces régistres. En dehors de leur importance, ou plutôt de leur nécessité, ces actes forment un ensemble qui constitue une page statistique importante et particulièrement attrayante, non-seulement au point de vue canadien, mais au point de vue de la science elle-même, en ce sens que c'est le seul document de l'espèce qui remonte, sans interruption et dans tous ses détails, à plus de deux siècles et demi en arrière et qui donne l'histoire entière des mouvements d'une population, depuis l'époque de sa première origine.

" L'énorme travail statistique, comparé au très petit nombre de ceux qui ont pu y prendre part, qui s'est fait dans le Département de l'Agriculture depuis mil huit cent soixante et quatre, est maintenant presque terminé. De cette longue liste des enrégistrements annuels des actes de la vie de la population catholique de la Province de Québec (à laquelle sont joints les résumés de tous les recensements qui ont eu lieu dans les quatre provinces) nous établissons (sauf les erreurs de calculs à reviser) que le nombre total des mariages catholiques depuis le temps de Champlain (1608) jusqu'à l'année 1870 inclusivement a été de 373,146, que le grand total des naissances a été de 2,244,317, et que le grand total des morts a été de 1,160,760. Ceci établit un grand total de l'excédant des naissances sur les morts de 1,183,557 ; cela comprend les catholiques de toutes les origines dans la Province actuelle de Québec.

" Si Québec n'avait jamais envoyé d'émigrants au dehors, la population catholique de cette Province aurait été, à la fin de l'année 1870 (période couverte par le recensement), de 1,183,557, plus un nombre égal au grand total de l'immigration catholique, depuis le commencement.

" Mais il y a eu une immigration catholique comparativement considérable, de Québec à la Louisiane, au Michigan et autres parties de l'Ouest de ce continent pendant l'occupation française et depuis la cession du Canada à l'Angleterre. Cette émigration catholique est allée en augmentant d'année en année, depuis 1837 et 1838 jusqu'à la fin de la décade 1860-1870, époque à laquelle le courant a semblé subir un certain ralentissement.

" En faisant usage des tables des naissances et décès ci-dessus mentionnées, et en ajoutant le chiffre de l'émigration catholique de la Province de Québec à dater du commencement, le déficit constaté, d'époque en époque, dans le grand total de l'excédant des naissances sur les morts plus le total de l'immigration, représente le nombre des émigrants qui a laissé la Province. Pour trouver le grand total des pertes ainsi subites il faut ajouter au chiffre de l'émigration le total de l'augmentation naturelle de cette population d'émigrés. Le résultat de ces calculs ne peut souffrir beaucoup d'erreurs, attendu que le total maximum possible de ces erreurs, ordinaires à tous les travaux statistiques, est insignifiant comparé avec le chiffre obtenu par la preuve directe.

" Ce que je viens de dire suffit à démontrer l'énorme valeur des renseignements dont l'étude explique la faible augmentation qu'accuse, depuis quelques années, les mouvements de la population de la Province de Québec. On y trouve la preuve indirecte de l'exactitude du Recensement, en tant que l'addition du déficit au chiffre du Recensement atteint aussi près que possible le taux normal de l'augmentation d'autrefois. Je ne suis pas libre d'entrer pour le présent dans de plus amples détails.

" S'il arrivait que le dernier recensement, le plus soigné qui ait jamais été fait en Canada, soutenu logiquement par le fait des mouvements notoires qui ont eu lieu au sein de notre population, et confirmé par l'histoire du passé, fut mis en doute pour le moment, le temps viendra où son exactitude sera forcément reconnue.

" Le triomphe de la vérité, sur les illusions, l'enflure populacière et les préjugés de localité, peut être retardé mais ne peut être empêché.

" Comme dernier mot, qu'il me soit permis de remarquer qu'il importe peu que le résultat d'un recensement soit publié quelque mois plus tôt ou plus tard, mais qu'il est essentiel, au contraire de prendre le temps nécessaire à rendre toutes les opérations aussi exactes que possible. Les statistiques sont faites pour durer toujours, elles doivent être conséquemment une œuvre de patience et de soins que la hâte ne doit pas venir compromettre. Peu d'hom-

mes savent apprécier l'énormité des travaux de ce genre; M. Harvey a su le faire, d'une manière franche et généreuse, et je l'en remercie. C'est un sujet commun de plainte en Europe que les ennuis et les dérangements auxquels sont soumis les statisticiens officiels, en conséquence de cette soif morbide des nouvelles, est une des causes les plus fatales d'entre celles qui retardent les progrès de la science et mettent en danger les résultats des travaux statistiques."

J. C. Taché.

Il nous reste juste assez d'espace, pour nous réjouir du succès que vient d'obtenir, au Conseil-de-Ville de notre cité, le chemin de fer de Colonisation du Nord projeté entre Montréal et Ottawa, avec un embranchement qui aurait son terminus à St Jérôme. Nous savons tous que le réglement qui autorise la Corporation de Montréal à prendre pour un million de piastres de parts dans le fonds capital de la compagnie a subi sa troisième lecture, et qu'il ne reste plus qu'à faire approuver ce réglement par le vote populaire de la municipalité. Nous n'avons aucun doute du résultat de la votation malgré l'opposition systématique d'un certain parti et nous devons tous vouloir le succès de la plus grande amélioration locale qui se soit offerte à nos suffrages.

L. W. Tessier

La Revue Canadienne, vient de subir, un nouveau changement dans le personnel de sa Direction : M. .B T. DeMontigny a été appelé à la présidence du Bureau et M. Tessier, nommé Directeur-Gérant. On sait que notre laborieux et estimable collègue M. Tassé vient d'accepter un emploi très important comme Traducteur français à la Chambre des Communes d'Ottawa et tout en regrettant sa retraite du Bureau de Direction, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, qu'il reste toujours acquis à la collaboration, à titre d'historien des Canadiens de l'Ouest. — Note-Edit.

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Cinquième Livraison. — 25 Mai 1872.

SOMMAIRE

I.—HÉLIKA, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole. (Roman Canadien) fin..... **Dr. Chs. DeGUISE.**
II.—LES CANADIENS DE L'OUEST : JACQUES FOURNIER. ..... **JOSEPH TASSÉ.**
III.—NOTES DE VOYAGES : LE GOLFE ET LES PROVINCES MARITIMES..... **J. A. GÉNAND.**
IV.—LES VARENNES DE VERENDRYE..... **PIERRE MARGRY.**
V.—BATAILLE DE DORKING, traduite du *Blackwood's Magasine*..... **CHARLES YRIARTE.**
VI.—CHRONIQUE DU MOIS..... **E. PRUD'HOMME.**

MONTRÉAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1871.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne..... Trois-Rivières.
" Emm. Crepeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" M. Kéroack, libraire..... St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" H. de Rouville..... Belœil.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules du Valiet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur.*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL.
No. 10 Rue St. Vincent

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

(*Suite et fin.*)

CHAPITRE XXIV

DERNIERS JOURS DE PAULO ET RODINUS

Je suis seul dans la profondeur des bois, la lune envoie quelques rayons faibles qui percent à peine le dôme de feuillage jauni que la brise d'automne éparpille à mes pieds.

Depuis deux mois, me demandai-je, pourquoi cette inquiétude, ce malaise dont je ne puis me débarrasser ? En allant conduire Paulo et son complice à la prison de Québec je n'ai pas voulu aller voir mes sœurs, j'ai résisté au plaisir de revoir mon Adala et sa pauvre vieille mère. Et pourtant, j'aurais été heureux d'embrasser ma chère enfant et de donner une bonne poignée de mains à mes sœurs ainsi qu'à Aglaousse. J'ai cru devoir en faire le sacrifice.

Adala sous leurs soins maternels doit avoir retrouvé une partie de toutes les jouissances qu'elle n'avait pas connues dans les bras de sa mère. Peut être une prière qu'elle m'eut adressée de revenir auprès d'elle, sa vue, son sourire, m'eussent-ils trouvé assez faible pour accéder à son désir.

En agissant ainsi, j'ai cédé à la raison et au devoir.

Il y a trois jours, j'étais agenouillé au pied d'une croix que j'ai fait ériger sur les bords du lac à la Truite.

Le temps était sombre et triste, le soleil brillait par intervalles au travers des nuages que le vent faisait entrechoquer dans l'espace. Dans leur chaos, leurs courses désordonnées, il me semblait revoir toutes les mauvaises passions qui m'avaient empêché comme tant d'autres de voir le flambeau religieux qui nous éclaire, et que nous n'apercevons que lorsque le mal qui obscurcit notre intelligence, lui laisse un espace pour se montrer.

Il y a trois jours, ai-je dit, je priais avec ferveur au pied de cette croix et je pleurais. Je pleurais sur un passé dont chaque mauvaise action doit être enregistrée dans le livre de vie, mais je pleurais aussi parce que l'aiguille de ma montre marquait onze heures et que demain à cette heure deux grands criminels vont du haut d'un gibet être lancés dans l'éternité. Et dans qu'elle état paraîtront ils devant le juge suprême ?

La journée s'est passée dans de tristes réflexions. L'âme de Paulo et celle de son complice seront jugées. Mon Dieu vont-elles trouver grâce auprès de vous et vont-ils dans leurs derniers moments implorer un regard de votre divine miséricorde.

C'est dans cette disposition d'esprit que je me jette sur mon lit de sapin, je me retourne en tous sens, mais plongé dans mes pensées, je ne puis fermer l'œil.

Demain, j'en suis certain, je serai tiré de ma poignante anxiété. Mon brave Baptiste est monté à Québec et doit me donner des nouvelles des derniers instants des malheureux, mais surtout m'apporter une lettre de mon Adala et de mes sœurs. Combien la journée et la nuit vont être longues.

8 heures P. M. Non la journée n'a pas été aussi longue que je le craignais. Un chasseur est venu frapper à la porte de ma cabane et m'a demandé l'hospitalité. Je lui presse la main et l'attire au dedans de mon wigwam. Je l'aurais embrassé, tant la solitude me pesait, car ce frère inconnu venait peupler mon désert. Tout en partageant mon repas, il me raconte son histoire et celle de sa famille.

C'est un malheureux Acadien. Il habitait le village des Mines. Il y possédait une belle propriété et vivait heureux au milieu des joies du foyer, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et la France. Il s'était enrolé volontaire, et après dix mois de guerre, quand l'ennemi avait été repoussé et poursuivi jusque dans son propre territoire, il était revenu tout joyeux. Hélas ! ses champs avaient été dévastés, sa maison incendiée par les barbares envahisseurs. Sa pauvre femme et ses deux petits enfants avaient péri

au milieu des flammes. A peine avait-il pu recueillir parmi les décombres quelques os calcinés de ces êtres chéris. Tel était le résumé de sa narration ; à chaque phrase de cette triste et lamentable épopée, je sentais des pleurs inonder ma figure...

Il est onze heures du soir, le chasseur est parti. Il est un homme déterminé et fort intelligent ; il jouit d'une grande confiance de la part des autorités, car il est chargé de remettre au gouverneur de Québec d'importants documents. Il a pris la route des bois, c'est la plus courte et la plus sure.

Cet homme qui se montre si énergique après de tels malheurs, a stimulé mon courage. Il m'a exprimé une profonde gratitude de mon hospitalité et remercié des provisions dont j'ai rempli son havresac. Entre lui et moi, désormais, c'est pour la vie que nous conserverons une réciproque amitié. Son nom est Marquette.

Ma montre marque cinq heures du matin, mon sommeil, contre mon attente, a été assez paisible. Je rêve quelques instants, mais bientôt il me semble entendre des aboiements ; mes chiens répondent. Je m'élance hors de mon lit, le chien de Baptiste vient de faire irruption dans ma hutte.

Mon bon et tendre ami ne saurait être loin avec ses deux braves et dévoués compagnons. Ils ont reçu ordre de se rendre tous les trois à Québec pour donner leur témoignage dans le procès de Paulo et de son complice. Je les ai priés d'attendre jusqu'après l'exécution et de se mettre en rapport avec monsieur Odillon qui doit leur remettre certains papiers pour moi.

Pendant que je m'habille à la hâte, des pas se rapprochent, c'est Baptiste avec le Gascon et le Normand. Je cours à leur rencontre et nous nous embrassons avec effusion. Mes amis sont exténués de fatigue. Heureusement, j'ai préparé pour eux la veille au soir, un copieux repas et j'ai renouvelé le sapin des lits.

Je refuse d'écouter les détails des derniers jours et de l'exécution dont ils ont été témoins, parce que je veux les avoir succints et bien munitieux.

Chers amis, comment reconnaître leur dévouement? Ils n'ont pas perdu une seule minute pour que je reçusse au plus vite les lettres dont ils étaient porteurs. Je n'ose leur parler pendant leur repas, tant ils dévorent les aliments avec avidité. Quand leur faim fut un peu apaisée, ils me racontèrent qu'ils étaient partis à cinq heures du soir dans un canot et quand leurs bras étaient trop fatigués pour faire glisser le cannot sur les ondes, ils ont demandé du secours à leurs jambes et ont pris les chemins des bois. Ils ont dévancé de beaucoup le postillon, ils avaient tant hâte de me

revoir et de se distraire du spectacle horrible auquel ils avaient assisté.

Mon brave Baptiste en me donnant ces quelques détails feint d'êtres étouffé par ses bouchées qui, prétend-il, lui font venir les larmes aux yeux, ce qui lui fournit un prétexte de les essuyer. Le Gascon a besoin, parait-il, d'une eau plus fraiche et prend de là occasion de sortir; pour le Normand, il m'avoue que son excessive fatigue lui fait couler des sueurs qui se répandent sur ses joues. Ces sueurs ne sont pourtant que des larmes.

Nobles cœurs qui pleurent au souvenir de cette triste fin et sur le sort d'hommes qui les auraient massacrés s'ils en avaient trouvé l'occasion.

Je vais leur en épargner le récit, car Baptiste m'a remis deux lettres et un cahier; l'une est du géolier, l'autre de monsieur Odillon.

Avant que de partir de Québec, j'avais payé le géolier libéralement pour qu'il donnât un accès aussi libre que possible au vénérable prêtre que j'ai prié instamment, par une lettre de se rendre auprès des prisonniers et de veiller au salut de leurs âmes. De Paulo surtout que je n'ai malheureusement que trop contribué à perdre. C'est une légère réparation et un dernier effort que je veux tenter pour le ramener au bien.

Mon bon ami m'a répondu qu'il se mettait de suite en route et qu'il me tiendrait au courant de ce qui se passerait dans la prison jusqu'au jour de l'exécution, suivant le désir que je lui en avais exprimé. En attendant son arrivée, le géolier s'était engagé à me rendre un compte exact de la conduite et des dispositions des condamnés.

Le repas terminé, j'invite mes amis à s'étendre sur leurs lits. Peu de minutes après le Gascon et le Normand ronflaient à pleins poumons, tandis que Baptiste se tourne de mon côté et semble se consulter intérieurement. Il a certainement quelque chose d'important à me dire, car il me regarde en pleine figure et balbutie quelques paroles sans suite.

Enfin il se décide à s'approcher de moi en disant: "Ne me grondez pas trop fort, Père Hélika, mais avant que de revenir j'ai été LA voir et ELLE m'a reconnu. Oh! la chère enfant qu'elle est belle et comme elle ma demandé avec empressement de vos nouvelles. Puis sans me laisser le temps d'ajouter un mot! Et les bonnes religieuses, et la mère d'Attenousse qui se trouvait là, avec quelle anxiété elles se sont informées de vous! Nom d'un nom! je ne suis pourtant pas une Madeleine, mais vrai, j'ai été trop bête pour leur répondre. J'étais, comment vous dirai-je, tenez aussi

incapable de parler que quand ma pauvre mère me dit dans ses derniers moments en m'embrassant : Baptiste, je vais te laisser pour toujours, mais Dieu prendra soin de toi. Sois honnête et religieux avant tout. Je ne pus dire un seul mot. A travers mes larmes, je voyais tout danser et tourbillonner autour de moi. Je m'agenouillai seulement pour recevoir sa bénédiction. Le lendemain la sainte femme n'était plus. Elle était morte sans que j'aie pu lui donner l'assurance que je suivrais à la lettre ses dernières recommendations. Maintenant, je vous avourai que, c'est ainsi que je me suis trouvé en entendant les belles paroles que la Dame Supérieure et l'Assistante me disaient. Stupide et pleurnichant comme une vieille femme, je sortis ne sachant ou donner la tête. Un homme m'attendait à la porte et est venu me reconduire jusqu'au canot. Il avait sous le bras un gros sac qu'on vous envoyait sans doute."

Baptiste à ces mots me présente ce sac que j'ouvre en sa présence. Il contenait des provisions que mes bonnes sœurs lui ont fait remettre pour leur descente. Il y a de plus une enveloppe dans laquelle il doit y avoir une charmante petite lettre. Elle est si mignonne et si gentille.

" En effet, ajouta-il en se frappant le front, l'homme de l'hôpital, rendu au canot, m'a dit, ce sac est pour vous, la lettre pour le grand Chef, et je me rappelle à présent que pendant que je parlais avec les religieuses la petite avait dit : Je vais écrire à mon père Hélika."

" Ne m'en voulez pas, je l'aime moi aussi et je voulais savoir si elle était heureuse. Maintenant me pardonnez-vous ? "

Je l'embrasse à ces paroles et je lui presse la main. C'était la seule marque de reconnaissance que je pouvais lui donner. J'étais si ému de ces témoignages d'amitié. J'insistai pour qu'il prit quelque repos, il s'étendit sur son lit et ne tarda pas à s'endormir.

Je vais de suite m'installer au pied d'un arbre touffu que les rayons du soleil ne caressent que mollement avant que d'arriver à moi. J'ouvre le cahier et je lis le rapport et la lettre du géolier : La voici.

Monsieur

" En réponse à la demande que vous m'en avez faite, je vous rends compte aujourd'hui de la manière dont les prisonniers se sont conduit depuis leur condamnation. Après le prononcé de leur jugement et l'assurance que la cour leur donna qu'ils n'avaient aucune miséricorde à espérer des hommes et qu'ils devaient se préparer à paraître devant Dieu le 20 du courant, ils ont échangé

ensemble quelques mots de fureur que nous n'avons pu saisir parce qu'ils étaient dits dans une langue que personne ne comprend."

"Du 12 au 13, ils ont passé une nuit affreuse de même que tous leurs jours et nuits depuis leur retour à la prison. Ils ont cherché à s'elancer l'un contre l'autre dans des transports indicibles de rage; un gardien de la prison s'est approché d'eux pour essayer à les apaiser, mais ils se sont précipités sur lui avec la férocité de tigres altérés de sang. Malheureusement il était à portée de leurs atteintes et sans le prompt secours d'autres gardiens, il eut été impitoyablement massacré par ces deux monstres. Leurs chaînes sont solides, Dieu merci, il ne peuvent s'atteindre, car ils s'éventreraient, tant grande est la fureur qui les anime l'un contre l'autre. Je regrette d'avoir à ajouter que leur conduite loin de s'améliorer parait augmenter en férocité d'un instant à l'autre. L'aumônier de la prison est venu plusieurs fois tenter tout les efforts possibles pour les calmer. Il a essayé à leur faire entendre des paroles de paix, mais ils lui ont répondu par d'épouvantables imprécations. Le prêtre en est sorti chaque fois de plus en plus contristé."

"Enfin, ce soir, le 14, le vénérable abbé dont vous m'avez parlé, est arrivé et de suite il s'est installé auprès des prisonniers. Il m'a prié de le laisser seul avec eux. Quelle figure imposante, quelle douceur se reflète sur chacun de ses traits! Sa voix est douce et pleine d'une onction à la quelle il est difficile de résister. Il s'est approché d'eux en leur tendant la main avec bonté et en leur adressant à chacun des paroles de consolation, mais les monstres, au lieu d'embrasser avec vénération la main que ce saint apôtre leur tendait, se sont rués sur lui et l'ont envoyé rouler sur la muraille où sa tête à été se heurter. Il s'est relevé avec calme, a tiré son mouchoir de sa poche et a essuyé le sang qui ruisselait de son front sur sa figure par la blessure qu'il s'était fait en tombant. Pendant ce temps, les deux scélérats poussaient d'horribles ricanements. Nous comprimes de suite, en les entendant qu'ils devaient avoir commis une action diabolique. Nous sommes tous accourus à son aide, mais avec une douce autorité il nous a priés de nous retirer, puis tournant vers les deux bandits un regard chargé de larmes il leur a adressé à tous deux dans leur langue des paroles d'une douceur ineffable, mais les démons ne voulurent seulement pas l'entendre. Alors le saint prêtre s'est agenouillé et à longtemps prié pour eux. Cette prière du juste devait monter vers le ciel comme un parfum céleste, ils avaient comblé sans doute la mesure de leurs crimes car Dieu a paru leur refuser les trésors de sa miséricorde."

" Voilà, Chef, ce que j'ai à vous raconter de ce qui s'est passé jusqu'à l'arrivée de Mr. Odillon. Il m'a annoncé qu'il était chargé de continuer le journal que j'ai commencé. Il ne me reste plus qu'à ajouter que l'air de plus en plus abattu et découragé du saint homme, me fait augurer très mal du résultat de sa divine mission. "

"Si je ne craignais de vous contrister davantage vu que vous semblez leur porter de l'intérêt, qu'ils sont loin de mériter, je vous l'assure, je vous avouerais que les gardiens et moi qui sommes préposés à la garde de malfaiteurs, meurtriers, de bandits de toute espèce, nous n'avons rien rencontré qui peut approcher de la méchanceté et de la scélératesse de ces deux brigands. "

"Agréez, Chef, l'assurance de la haute considération avec laquelle,

" je suis votre dévoué. "

" GASPARD "

" Géolier de la prison de Québec, "

(Québec, 14 Septembre.)

Bien que je n'aie passé que peu de temps à causer avec le géolier, j'ai reconnu en lui le type de l'honnête homme qui bien qu'énergique et ami de son devoir, sait tempérer les rigueurs de la prison par tous les moyens dont il peut disposer. Je le sais doué, de plus, d'un sens droit, d'un esprit expérimenté et observateur.

Je ne puis donc me défendre d'un frémissement en songeant au dénouement du drame sinistre qui va se dérouler, et dont j'entrevois la fin affreuse ; aussi est-ce en tremblant que je prends le journal de monsieur Odillon. Je lis d'abord la lettre qu'il m'adresse le jour de l'exécution.

" Septembre 20, A midi "

" Mon cher frère, "

" Enfin le drame est terminé ! Il y a une heure, je voyais disparaître dans un coin reculé du cimetière, les restes mortels du malheureux Paulo et de son complice. C'est la mort dans l'âme et encore tout rempli d'horreur de ce que j'ai vu et entendu dans les derniers jours qui ont précédé l'exécution et au moment où leur âme devait paraître devant le juge suprême, que je remplis la promesse que je vous ai faite. Croyez-le, mon frère, il y a de tristes moments dans la vie. Dieu arrose quelquesfois de larmes bien amères la carrière de ses ministres. "

" Jamais peut-être dans une vie qui compte aujourd'hui près de quarante cinq ans d'apostolat, je n'ai eu autant d'angoisses et de découragement que pendant ces quelques jours. Mon Dieu je ne m'en plains pas puisque telle a été votre volonté. Non je ne me

plains pas des pleurs que j'ai versés pour les souffrances morales que j'ai endurées, mais ce qui m'afflige profondément et jetterait peut-être le désespoir dans mon âme, si ma conscience ne me disait pas que j'ai fait mon devoir, c'est que tous mes efforts ont été infructueux et inutiles pour faire germer au cœur des deux grands pécheurs, une pensée ou un sentiment de repentir. "

"J'incline mon néant devant les insondables décrets du Très-Haut. Qui sait peut-être au moment où ils allaient être lancés dans l'éternité, un *peccavi* que la corde ne leur a pas permis d'articuler, s'est-il élévé du fond de leur âme. "

" Frère, prions pour eux qu'ils aient trouvé grâce, priez aussi pour ce pauvre prêtre afin que Dieu rende son travail, efficace lorsqu'il tentera de ramener à lui des âmes égarées. "

" Je suis avec estime, votre bien sincère ami. "

" ODILLON ptre."

P. S.

J'oubliais de vous remercier de l'envoi généreux que vous m'avez fait. Cet argent sera distribué aux pauvres, et c'est sur votre tête et sur celles de ceux qui vous sont chers, que retomberont les bénédictions qu'ils demanderont au ciel, en reconnaissance de vos bienfaits.

ODILLON ptre.

" Septembre 17. Je suis entré dans leur cachot vers six heures pour passer la nuit auprès des malheureux et essayer à verser dans leur cœur un peu de calme et de repentir. Ils était dans un état d'exaspération épouventable. Leurs yeux étaient hors de tête, leurs figures sinistres et empreintes d'une haine indicible. Leurs mains étaient couvertes du sang qui s'échappait des blessures que les fers leur avaient faites en essayant à s'élancer l'un sur l'autre pour se frapper et se déchirer. De leurs bouches s'échappaient une écume sanglante et d'affreux blasphèmes. Ma vue loin de les apaiser ne fit plutôt que redoubler leur rage. Ils parurent même la concentrer sur ma personne, car comme je m'approchais pour les calmer, ils se sont tous deux précipité sur moi et m'ont violemment repoussé. Toute la nuit s'est ainsi passée dans des paroxysmes de fureur sans que j'aie pu leur faire entendre une parole de raison. "

"La cause de cette haine frénétique qu'ils se portent, vient de ce que tous deux ont tenté de se rendre témoins du roi, avec l'assurance qu'ils voulaient faire donner aux autorités qu'on leur laisserait la vie sauve. A cette condition, ils auraient tout avoué. "

" Ces démarches, ils les avaient faites à l'insu l'un de l'autre et

elles leur avaient été révélées le jour de leur procès. Or de tous les hommes celui que les sauvages abhorrent le plus et auquel ils ne pardonnent jamais, c'est au délateur et au traître ; aussi lorsqu'ils le tiennent en leur pouvoir, il est toujours soumis aux plus horribles tortures. "

" Sep : 18. La journée ne s'est pas annoncée sous de meilleurs auspices. Je suis entré dans leur cachot au moment où ils prenaient leur déjeuner. Mon arrivée n'a fait aucune autre effet sur eux que de m'attirer à peine un coup d'œil chargé de mépris. Tout en mangeant ils se sont lancé des regards farouches et pleins de menaces Comment donc réussirai-je à faire entendre une parole de religion à ces hommes dont le cœur est si profondément gangrené par les plus exécrables passions ? "

" Je les laisse ; il est onze heures et demi du soir. J'ai le cœur navré de tristesse. Mon Dieu, encore une journée et une partie de la nuit de perdues ! Mes peines, mes supplications ne paraissent avoir d'autres résultats que de redoubler leur rage et leurs imprécations. Peut-être la Providence m'inspirera-t-elle demain de nouveaux moyens pour parvenir au but auquel j'aspire si ardemment. Le seul espoir que j'entretienne est de les ramener dans la voie du repentir et d'adoucir leur derniers jours qui furent l'un après l'autre avec une incroyable rapidité et qui sont pour moi si pleins d'amertume. "

" Dans deux jours leur âme sera devant Dieu et je n'ai encore rien pu obtenir des coupables. Pourtant, je le sais, la justice des hommes sera inflexible, inexorable, ils n'ont plus de merçi à attendre ici bas. Deux jours seulement, c'est si peu pour se préparer à paraître devant le redoutable tribunal du Souverain Juge ; devant ce regard inquisiteur qui fait dire au roi prophète dans un saint tremblement : *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ! !* Je vais prier, la prière est un baume divin, peut-être m'inspirera-t-elle de nouvelles idées. "

" Sept : 19. Mon cher frère, je suis entré un peu plus tard dans la cellule aujourd'hui. J'ai dès le matin fait demander audience dans les maisons où l'on prie pour le salut de tous. Monseigneur l'Evêque de Québec, m'a offert ses services d'une manière spontanée. Il doit aller les visiter pendant que de mon côté j'implorerai les prières des âmes charitables en faveur des malheureux qui vont mourir demain, sur la potence, car pour le condamné, les jours qui suivent la condamnation sont toujours la veille du supplice. "

" Tous m'ont promis leur concours et j'espère encore les retrouver dans de meilleures dispositions. "

" Je vous écris ces pages de ma chambre et maintenant il me semble que ce poids énorme ne pèse pas sur mes seules épaules. On m'a promis partout que des prières seraient offertes à Dieu. Elles seront dites et répétées dans chaque communauté et par toutes les personnes pieuses. "

" Je me trouve dans une disposition d'esprit bien différente des jours précédents. Je m'accuse d'avoir peut-être exprimé des paroles d'aigreur devant ces hommes qui pourraient être plus malheureux et ignorants que coupables. Je dirige mes pas vers la prison bien décidé à leur en demander pardon. Je pourrais prendre Dieu à témoin, que si je les ai offensés, c'est bien involontairement car je donnerais de grand cœur jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour leur être utile. "

" Je marche d'un pas plus léger, plus alerte car l'espérance a fait renaître mon courage. A peine ai-je franchi les derniers dégrés de la prison que je rencontre le saint Evêque. Il me tend la main, je la porte à mes lèvres avec respect, mais lui m'embrasse avec tendresse. Je n'ai pas le courage de l'interroger, son serrement de mains m'indique qu'à lui aussi était départie la part d'amertume comme aux bons autres prêtres qui ont tour à tour, mais en vain essayé d'obtenir d'eux une parole ou un signe de repentir. "

" Mon Dieu, j'ai pourtant bien prié dans les deux jours qui sont passés, je vais prier encore davantage mais je ne puis continuer d'écrire. "

" 19 Sept 11 heures P. M. "

"Pardonnez à mon écriture, ma main est tremblante et peut-être aurez-vous de la peine à déchiffrer le pauvre griffonnage que je fais. Apeine quelques heures vont-elles s'écouler avant que la justice des hommes soit satisfaite, et je n'ai pu rien obtenir. La dernière nuit est épouventable. "

" Quand la réponse à leur demande d'un sursis leur a été apportée, hier soir, et que l'expression formelle du refus leur a été signifiée, jamais scène plus déchirante n'a été vue.

"D'abord, ils ont préludé aux apprêts de leur mort d'une manière differente, l'un par des chants féroces et sauvages, l'autre par d'exécrables obscénités, puis à minuit sonnant, comme par un accord mutuel, les deux prisonniers se sont tus. Rodinus le complice s'est enveloppé la tête de sa couverture et s'est mis à moduler un chant bizare mais empreint d'une telle férocité que je ne pouvais m'empêcher de sentir un frisson qui parcourait tout mon être. Paulo au contraire est tombé dans un état d'inertie et d'abattement dont il n'a pas pu être relevé. Le premier a continué son chant étrange jusqu'au moment de l'exécution. Il ne s'y mêlait presque

plus d'accents humains. Hélas ! cet homme était plus misérable encore que je ne pensais. Il n'était pas même idolâtre, il était athée. "

" Je compris dans son chant qu'il était heureux de rendre à la matière ce que la matière lui avait donné, le désir de jouissances matérielles, et trouver les moyens de se les procurer, fussent-ils des plus odieux. Tel avait été le but de toute sa vie. "

" Je cherchai à réveiller chez l'un et l'autre, chez Paulo surtout d'autres sentiments, mais ce fut en vain, ils ne daignèrent seulement pas me répondre. Je les conjurai, je les suppliai, je leur présentai un crucifix qu'ils outragèrent par leurs crachats comme de nouveaux Judas. "

" Enfin Paulo vers lequel je tournai une dernière espérance, me fit peur, je l'avoue. Quand je le secouai de sa torpeur, le malheureux était dans un délire complet, mais un de ces délires qui ne s'exprime pas par d'énergiques transports, mais par des paroles incohérentes, où le cynisme de la pensée le dispute à l'obscénité de la parole. "

" Il exprimait dans un odieux langage les plaisirs charnels de son passé, il en parlait avec un horrible ricanement. Parfois aussi un calme se faisait. J'essayai bien des fois à en profiter pour me faire entendre. Et alors c'était plus affreux encore. Il sortait de sa tranquilité apparante, et voyait le bourreau disait-il. Il l'apercevait qui attendait à la porte du cachot que l'heure du suplice fut arrivée. Il croyait voir ses gestes d'impatience parce que le moment ne venait pas assez vîte. Il décrivait les plis et replis de la corde qui devait l'étrangler et qu'il croyait déjà avoir autour du cou. Il se représentait les vociférations de la foule rendue furieuse par le nombre et l'énormité de ses forfaits. Puis un instant après, il élevait la voix, mais alors sur un ton de supplication il conjurait cette même foule d'attendre au moins que la brise imprimât à cette masse inerte, à ce cadavre et à ces membres pantelants, un balancement qui les ferait se heurter sur les pôteaux du gibet comme en mesure, aux accords des fanfares infernales. "

" 5 heures A. M. Rodinus continue sa mélopée inconnue. A quelle divinité adresse-t-il ce chant ? Oh ! si c'était à ce Dieu qu'il affecte de ne pas connaître, au moins conserverais-je une lueur d'espoir sur son avenir, mais non c'est une glorification de ses forfaits. Il les passe en revue dans sa mémoire et regrette de ne pouvoir en savourer les délices plus longtemps. "

" 10½ heures A. M. Rien n'est changé dans l'attitude de Rodinus. Paulo a eu un accès de frénésie épouventable. Il se croyait poursuivi par ses victimes. Il leur demandait pitié, misé-

ricorde, comme elles-mêmes ont dû le faire lorsqu'ils les outrageait ou les mettait à mort. Ses cheveux se dressaient d'épouvante, il attendait, disait-il des ricanements d'enfer et les cris de joie des démons qui le conviaient à leur horrible fête. Il entrevoyait les tortures des damnés, il répétait leurs lamentations et leurs gémissements. Son œil était hagard, il tremblait de tous ses membres. Son grincement de dents augmente encore l'horreur de tous les témoins de cette épouventable scène. C'est bien là la peinture que l'écriture nous fait de la mort du pécheur impénitent. *Dentibus suis fremet et tabescet.* Puis il est tombé dans un état de torpeur, il n'est plus qu'une masse inerte. "

" Le silence du cachot n'est troublé que par le bruit de sa respiration stertoreuse et par le chant de son compagnon plus strident et plus saccadé. C'est la ronde du jongleur qui évoque les esprits infernaux. Oh ! mon Dieu je n'y puis rien faire !..... "

" La porte du cachot s'ouvre, c'est le bourreau et ses aides qui entrent suivis des officiers de justice. "

"Je me précipite au devant d'eux, je les supplie d'accorder encore dix minutes de répit. Un des officiers tire sa montre et dit en secouant tristement la tête qu'il a déjà différé l'exécution de quelques minutes et qu'il ne peut m'accorder un seul instant. Cet instant comment l'eussent-ils employé ? Eussent-ils enfin dans ce moment suprême, tourné un regard de repentir et de supplication vers Dieu ? Hélas ! je n'ose plus rien espérer que dans l'immense miséricorde de la Divine Providence. "

" La seule chose que j'ai pu obtenir a été l'aveu complet que Paulo m'a fait, et dont je ne doutais pas, qu'il était avec ses deux complices les meurtriers du malheureux compagnon d'Attenousse pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice. Paulo seul avait ourdi cette trame diabolique pour se venger de l'horreur qu'Angeline ressentait pour lui. Les deux autres bandits l'avaient aidé dans l'exécution."

" Pendant qu'on préside aux funèbres apprêts du supplice, je vais de l'un à l'autre, je les exhorte en pleurant à se préparer à paraître devant Dieu en exprimant dans leur cœur au moins une parole de contrition."

" Mais Paulo ne m'entend plus, toute vie intellectuelle est éteinte. Son œil est vitreux et fixe. Il n'y a plus que sa respiration ou plutôt un râlement qui vit chez lui. Il ne voit rien, il n'entend rien, il ne peut plus se mouvoir."

" Rodinus détourne la tête avec dégout quand je lui présente pour la seconde fois l'image du Dieu crucifié. Il l'aurait même

souillé de nouveau par un crachat si je ne me fusse empressé de le retirer."

" Enfin la toilette est terminée, leurs chaines leur ont été enlevées, ils ont la corde au cou et les mains liées derrière le dos."

" Le cortège se met en marche. Quatre aides portent Paulo toujours insensible et le déposent sur la trappe fatale, Rodinus l'a précédé. Il a toute la stoïque férocité du sauvage. La tête haute, il jette d'abord un regard de défi sur la foule et regarde avec indifférence le bourreau qui passe l'extrémité de la corde dans le crochet. Il ne veut pas permettre qu'on rabatte le bonnet sur ses yeux comme on vient de le faire à Paulo."

" La foule est à genoux et prie. Moi, la figure prosternée sur le gibet, j'entends le bruit sourd qui m'avertit que la trappe est ouverte et que deux âmes viennent de paraître devant le tribunal suprême et quelles sont jugées. ! ! ! ... Ah ! puissent-ils avoir trouvé miséricorde auprès de Dieu ! ! ! ! ! ! "

" Voilà, mon chèr frère, les détails aussi exacts que possible, voilà aussi la fin déplorable de ces deux grands coupables. Pourtant, malgré toute l'apparence de l'unitilité de nos prières, redoublons cependant nos instances auprès du très haut. Qui sait !... ..."

" Je ferme en frissonnant ce journal, il m'échappe des mains. J'essuie les sueurs glacées qui inondent mon front."

" J'oublie l'univers entier et me transporte en esprit dans ce monde invisible et inconnu dont ces deux hommes ont franchi la barrière. Ma pensée se noie dans l'horreur du sort qui vraisemblablement les y attendait."

" Je ne sais combien d'heures j'ai passé dans ces pénibles réflexions mais tout à coup mes idées prennent un autre cours. Une figure angélique vient faire contraste avec les leurs que je crois entrevoir parmi celles des démons. Cette figure est celle d'Angéline, de la mère d'Adala. Il me semble entendre cette voix qui n'avait plus rien de terrestre à me dire, au moment où son âme allait s'envoler vers le ciel et après la confession que je lui avait faite : " Père viens m'embrasser. Je te confie mon enfant, mon Adala."

" Ce dernier nom a un effet magique. Il m'éveille comme d'un affreux cauchemar et la chère petite lettre d'Adala est là devant moi qui semble me sourire et m'inviter à l'ouvrir."

"Je la saisis avec émotion, je la tourne et retourne en tout sens avant que d'en faire sauter le cachet. J'embrasse ce papier que sa main a touché. Il faut que j'attende quelques instants avant que de pouvoir distinguer l'écriture, tant les larmes obscurcissent mes yeux."

" Mon bon et cher grand papa, me dit-elle, voilà déjà plus de

quatre mois que je ne t'ai vu et pourtant je n'ai pas passé un seul instant sans penser à toi. Je me suis bien ennuyée et je m'ennuie encore beaucoup de ne pouvoir plus m'asseoir sur tes genoux et t'embrasser."

" Je n'ai pas non plus oublié toutes les belles histoires que tu me racontais. Il y en avait de tristes si tu t'en souviens qui me faisaient pleurer, mais quand tu me voyais toute en larmes, tu m'en disais de si droles que j'en ris encore rien qu'à y penser."

" Mais ce que je ne comprenais pas et ne comprends pas encore aujourd'hui, c'est que quand tu me voyais si folle, tes yeux se mouillaient de larmes. J'avais bien peur que ce ne fut quelque chagrin que je te causais et tu étais trop bon pour me dire en quoi je t'affligeais. Je suis aujourd'hui bien plus raisonnable que je ne l'étais alors et j'ai bien hâte de te revoir pour te demander pardon."

" J'espère, mon bon grand papa, que tu prends toujours un bon soin de ta santé car si j'apprenais que tu es malade ou qu'il te fut arrivé quelque malheur, je crois que j'en mourrais."

" Je me propose quand je te reverrai de te gronder bien fort de ce que tu ne m'écris pas."

" Je suis à présent une grande fille. Les bonnes religieuses me disent qu'elles sont très contentes de mes succès. Elles ont pour moi toute espèce de bontés."

" La mère supérieure et l'assistante me font souvent venir dans leurs chambres. Elles m'embrassent, me chargent de bonbons, mais je ne sais pourquoi elles ont l'air triste elles aussi quand elles me parlent Je n'ai pas besoin de rien demander, elles préviennent mes moindres désirs et me disent que c'est toi qui leur a donné l'argent pour y pourvoir."

" Je t'embrasse beaucoup pour te remercier de toutes tes prevenances et je vais m'appliquer bien fort pour finir mes études au plus vite et aller te rejoindre. Tu dois toi aussi t'ennuyer un peu de ta petite fille."

" Depuis huit jours nous prions pour deux criminels qui ont été pendus ce matin. Toutes les bonnes religieuses étaient tristes, nous aussi nous l'étions. C'est si terrible de penser que deux hommes vont être pendus, mais c'est plus affreux encore de songer qu'ils vont mourir sans s'être reconciliés avec Dieu. A dix heures trois quarts ce matin les glas des deux malheureux ont commencé à sonner. J'en frémis encore. Nous nous sommes rendues à la chapelle pour prier pour eux. Je n'ai pas osé demander s'ils ont fait leur paix avec Dieu."

" Tu peux t'imaginer comme j'ai été contente de revoir mon ami Baptiste, aussi je l'ai embrassé bien fort."

" Grand'mère vient me voir toutes les semaines. Elle m'apporte de ces beaux petits ouvrages en broderie sur écorce comme elle sait en faire. Elle y joint de plus de jolies corbeilles remplies de toute espèce de fruits. J'aurais voulu que ma tante supérieure lui donna de l'argent, j'avais tant peur qu'elle souffrit de la faim; mais elle m'a embrassée en me disant que tu lui en donnes plus qu'elle n'en a besoin. Je t'en aimerais encore plus fort pour cela si j'en étais capable."

" A présent je vais te dire un tout petit secret. Ce n'est pas moi qui écris, je ne suis pas assez savante, c'est une de mes compagnes qui le fais pour moi, mais c'est moi qui dicte."

" Mes bonnes tantes disent que dans quelques mois je pourrai écrire une lettre seule. Juges si je vais travailler."

" Je t'embrasse mille et mille fois,

" Ta petite fille,

" ADALA."

20 Septembre.

La lecture de cette lettre me fit un plaisir ineffable que je me plus à savourer quelque temps. Il fallut pourtant me tirer de cette délicieuse rêverie et retourner dans ma cabane.

Mes amis étaient éveillés. Je me fis raconter les derniers jours des bandits dans les plus grandes minuties. Ils avaient été plus diaboliques encore dans leurs actions que le bon prêtre ne me l'avait dit.

Un jour un d'eux lui avait presque coupé un doigt avec ses dents pendant qu'il lui présentait à boire, comme il le lui avait demandé.

Un autre jour, Rodinus l'assommait presque avec ses menottes pendant qu'il avait le dos tourné.

Il n'y avait pas d'avanies, d'injures, de blasphêmes, d'obscénités de toutes sortes que ce saint prêtre n'eût entendus de leurs bouches et souffert avec une patience et une douceur angéliques.

Mais je tire le rideau sur ce hideux tableau pour revenir au plus vite à ma chère enfant.

CHAPITRE XXV.

VIE INTIME

Quoiqu'il m'en coutât beaucoup d'être pour plusieurs années séparé d'Adala, il me falait en faire le sacrifice. Aussi, autant par

goût que par un besoin de distraction et de mouvement, je repris avec mes amis la vie de coureur des bois.

J'étais parfaitement tranquille au sujet de ma fille chérie, je savais qu'elle trouverait auprès de mes bonnes sœurs tout le bonheur possible. Pour lui éviter des chagrins que ma vue aurait pu lui causer, je résolus de ne l'aller voir que dans trois ans, mais je me proposai de lui écrire deux fois par année quoique je fusse convaincu qu'elle était incapable de m'oublier.

Nos préparatifs de départ ne furent pas longs et nous partîmes bien décidés à ne plus nous séparer et à partager à chaque retour au poste les profits de notre chasse.

Il est inutile de vous raconter cette vie de coureur des bois que tout le monde connait. Qu'il me suffise de dire que nos chasses furent assez fructueuses et que je passai les cinq années qui suivirent dans un calme et une tranquillité d'esprit que je n'avais pas encore connus.

Le spectacle continuel de la nature dans toute sa beauté primitive, les courses dans les bois et la préparation de nos pelleteries faisaient le charme de nos journées. Puis le soir arrivé nous nous trouvions réunis autour d'un bon feu et les histoires et la gaité intarissable du Normand et du Gascon, embellissaient nos soirées.

Les trois années que je m'étais condamné à passer sans embrasser Adala, étaient expirées, je résolu de me rendre à Québec. Grande fut la joie de mes sœurs et de la petite, en me voyant.

L'enfant s'était admirablement développée, et avait considérablement grandi. Elle ne savait que faire pour me témoigner son bonheur. Elle riait, pleurait, dansait, venait sauter sur mes genoux et m'enbrassait. Combien j'étais heureux de tous ces témoignages d'amour. Non je ne les eus pas changé pour tous les trésors de la terre.

Je passai une semaine auprès d'elle, lui faisant visiter la ville et ses environs. Je jouissais du plaisir qu'elle éprouvait de voir tant de merveilles et de beautés qu'elle ne connaissait que par ouï dire.

Il va sans dire que nous allâmes aussi chercher la grand'mère et l'installâmes auprès de nous pour qu'elle prit part à la joie commune.

Ces huit jours furent de courte durée. Si la voix de la raison n'eut cédé à celle de mon cœur, sans aucun doute, elle fut revenue avec moi. La vie de réclusion s'accordait peu avec le caractère d'Adala. Ce qu'il fallait à cette chère enfant c'était la vie libre et indépendante, indispensable au sang indien. Instinctivement aussi elle

ressentait un entrainement véritable pour la vie demi sauvage. Mais il me fallut céder devant le devoir.

Après l'avoir pressée plusieurs fois dans mes bras, je me séparai d'elle. Je lui promis que dans deux ans je viendrais la chercher et qu'alors nous demeurerions ensemble jusqu'à la mort de l'un de nous. Aglaousse, de son côté, promit de venir nous rejoindre et de la visiter plus souvent encore d'ici à ce temps là.

Je dis adieu à mes sœurs, leur recommandant de nouveau l'enfant. Ces recommandations étaient bien superflues.

Ce fut un grand sacrifice que je fis en m'éloignant d'elles, et aussi longtemps que je le pus, je me retournais pour jeter un regard sur le toit qui recouvrait des êtres qui m'étaient plus chers que la vie.

Jamais de ma vie, je n'ai éprouvé autant d'ennui que pendant les premiers mois qui suivirent cette séparation.

Enfin je rejoignis les compagnons qui m'attendaient à un endroit désigné et nous reprîmes la vie active.

Pendant la courte visite que j'avais faite à Adala, je lui avais souvent parlé du campement que nous avions établi auprès du Lac à la Truite. Je lui avais décrit le paysage si beau et les jouissances qu'on y trouvait. L'enfant avait écouté ces détails avec des larmes de plaisir. Elle me fit promettre en la laissant d'y construire un logement et que ce serait là que désormais nous habiterions.

Les désirs étaient pour moi des ordres impérieux, aussi vers la fin de la seconde année, nous construisîmes ces cabanes que je ne changerais pas pour le plus somptuenx des palais.

Enfin, depuis sept ans que nous y sommes installés, nous goûtons un bonheur presque sans nuages. Le seul chagrin qui soit venu assombrir notre ciel, a été la mort de mes deux sœurs qu'une épidémie a emportées successivement dans l'espace de deux mois. Chères saintes femmes, elles se sont éteintes comme elles ont vécu, dans la paix du seigneur, après une carrière bien remplie d'années, mais encore plus de bonnes œuvres.

Vous ferai-je maintenait une description de la manière dont nous passons notre temps. Peut-être pourrait-elle vous intéresser.

Le chant des oiseaux nous éveille dès le matin et souvent à ce chant s'en joint un autre mille fois plus suave, plus agréable à mon oreille, c'est celui de mon Adala qui semble leur répondre. Elle a, pour ainsi dire, apprivoisé ces chers petits enfants des bois, car elle charme tout ce qui l'entoure.

La culture des plantes, les broderies sur écorce, la couture et la lectnre constituent ses occupations de la journée.

Rien de plus charmant que de la voir dans les beaux soir d'été

conduire son léger canot avec une adresse merveilleuse, sur les eaux tranquilles du lac. Puis quand tout est silencieux dans la nature, sa voix s'élève pure et argentine pour chanter un de ces cantiques si touchants par leur naïve beauté, et qui sont une prière, une invocation.

C'est alors que les échos des montagnes saisissent ces notes si fraiches, qu'ils les répètent et se les renvoient les uns aux autres comme s'ils voulaient se les graver profondément dans leur mémoire.

Parfois aussi je l'amène à des expéditions de chasse, mais ces jours-là, je suis presque toujours certain de faire buisson creux. « Il ne faut pas tirer sur ce pauvre lièvre qui ne nous fait aucun mal, dit-elle, n'abattez pas cette mère perdrix qui peut-être laisserait des enfants orphelins et personne alors pourvoirait à leur nourriture.

Mais si un loup ou n'importe quel autre animal carnassier se présente, oh ! alors malheur à lui, car elle tire avec la plus grande précision. Elle aime beaucoup la légère carabine que je lui ai achetée et qui est du plus beau fini. Elle ne perd pas une occasion d'en faire admirer le mérite.

Lorsqu'elle se promène sur les bords du lac, elle est suivi d'une marmotte devenue l'hôte de sa maison et sa compagnie inséparable. Plusieurs couvées de canards sauvages qu'elle a réussi à apprivoiser et qui viennent manger tour à tour dans sa main, en poussant des cris assourdissants, lui font cortège.

Rien de ses pas, de ces démarches, ni de ses actions, n'échappe aux regards ravis de sa grand'mère et des miens, nous en examinons tous les détails pour y trouver de nouveaux charmes, nous l'aimons tant.

Son caractère est quelque peu fantasque et aventureux, mais d'après mes recommandations elle ne s'éloigne jamais seule de la maison. Deux dogues énormes, qui sauraient la protéger dans le cas d'une mauvaise rencontre, sont des gardes les plus surs.

Le temps de chaque journée est ainsi réglé et les heures fuient avec une rapidité sans égale. Nous sommes loin de trouver le temps monotone et de vivre dans l'isolement. Chaque jour un chasseur ou un amateur de pêche vient nous demander un gîte. Nous avons aussi des nouvelles de tous cotés, car jamais ici le pain et l'hospitalité ne sont refusés.

Bien souvent il y a surcroit de vie et de gaité dans l'habitation, c'est qu'alors Baptiste et ses deux inséparables compagnons sont venus nous visiter et se reposer de leurs fatigues.

Oh ! ce sont ces jours-là de vrais diners de *Gamache* ou de *Sarda-*

napale. Tout ce que la forêt peut offrir de gibier à plumes ou à poil est mis à contribution. Quelle folle gaîté préside au repas, le Gascon et le Normand ont eu de quinze jours à un mois pour renouveler leur approvisionnement d'histoire incroyables et fantastiques. Adala rit aux larmes, la grand'mère et moi rions de la voir rire et à ce concert d'éclats de rire se joint comme basse, la grosse voix de Baptiste.

Des histoires on passe au chant, du chant à la danse, c'est Baptiste qui fait la musique. Il imite avec sa voix toute espèce d'instruments. Ses poings jouent du tambour sur n'importe quel meuble, ses pieds marquent la mesure et les deux français exécutent des cabrioles, des pas, des sauts impossibles tels qu'ils les ont vus faire, assurent-ils dans tel ou tel pays où il n'ont pourtant jamais été, la petite de se tordre de rire et nous, ma foi, de l'imiter. Ces fêtes se prolongent deux à trois jours.

Mais quand les froids d'hiver commencent à nous menacer, nous descendons au village pour laisser passer les mois les plus rigoureux.

La cabane reste alors sous les soins de la vieille Aglaoùsse qui s'obstine à ne pas vouloir nous suivre. Nous ne la laissons jamais seule, Baptiste et ses deux compagnons hivernent avec elle. J'ai soin avant de les laisser de pourvoir à tous leurs besoins. Nous leur faisons aussi de fréquentes visites dans le cours de l'hiver.

Nous allons habiter des appartements confortables auprès de l'église du hameau. Quelques bons voisins viennent fréquemment nous visiter. Dans la journée nous faisons des courses de traineau et le soir le curé vient s'asseoir au coin du feu et nous réjouir par une intime et charmante causerie.

Telle est la vie que nous menons depuis sept années. Hélas ! elles ont été bien courtes comparées à celles du passé, mais aujourd'hui un nuage de tristesse vient troubler mon bonheur, c'est une inquiétude bien naturelle, car je sens d'un jour à l'autre le poids des ans qui s'appésantit sur moi.

J'éprouve aujourd'hui dans les marches les plus courtes, que mon pied qui gravissait lestement autre fois les pentes les plus rapides, ne se traine plus que péniblement même sur un terrain uni.

Ma pauvre Aglaousse elle aussi se fait vieille et je songe avec tristesse que quand tous les deux nous aurons quitté la terre, ce qui ne saurait tarder, qui donc prendra soin de ma chère petite fille ?

Je dissimule autant que je le puis les traces de ma décrépitude, mais Adala semble s'en être aperçue, elle m'entoure de plus de

soins, de prévenances s'il est possible. Elle ne me laisse plus un seul instant, elle parait inquiète. Elle me regardait l'autre jour avec un œil plein de tristesse, tout à coup une larme est venue glisser sur ses joues, elle s'est empressée de la faire disparaître et de me sourire. Je lui en ai demandé la cause. C'est une vilaine poussière m'a-t elle répondu !

Depuis trois jours, je n'ai pu sortir, je me sens faible, abattu. Je voudrais bien avoir Monsieur Fameux, mais Baptiste et ses compagnons n'y sont pas.

Les deux français sont partis pour une longue expédition de chasse. Baptiste a pour ainsi dire abandonné la vie des bois. Il s'est mis à la culture et nous ne le voyons plus que rarement.

Mon Dieu, comment pourrai-je faire prévenir Monsieur Fameux de l'état précaire où je me trouve.

Je me suis ouvert à lui et lui ai dit que je comptais sur sa protection pour prendre soin d'Adala et de sa grand'mère quand je ne serai plus. Cette mission, il l'a acceptée, car il sait que je n'ai personne autre à qui m'adresser, mais il faudrait pourtant que je le visse avant de mourir.

Adala s'est bien offerte pour aller le chercher.

La vaillante enfant je l'ai refusée. La distance est si grande et je crains que cette course ne soit au-dessus de ses forces, cependant elle a si fortement insisté que j'ai cédé à ses instances, car je sens que mes heures sont comptées.

En partant elle est venue m'embrasser en pleurant. Ses larmes sont tombées sur mes joues et m'ont réchauffé le cœur.

Je profite de son absence pour écrire ces dernières lignes que ma main tracera :

" Que je te remercie, ma chère Adala, d'avoir égayé ma triste vieillesse par ton jeune et candide enjouement. Lorsque je remontais en esprit, le courant d'une vie tourmentée, je me sentais écrasé sous le poids des événements de mon existence, ta franche gaité est venue m'arracher bien des fois l'amertume qui peut être eut fini par s'emparer de moi."

" Tu as été dans la maison la lumière, la joie et la vie, car tu en étais l'âme bénie. Sois donc à jamais heureuse Adala pour tout le bonheur que tu m'as fait."

" Que ta vie soit aussi calme que la mienne à été tourmentée. Que le ciel t'accorde les trésors de jouissances que je n'ai pas connues. Enfin sois heureuse autant que mon cœur le désire."

" Aimes toujours ta bonne grande maman et prends en bien soin. Tu sais combien elle s'est dévouée pour toi, mais je connais

trop bien ton cœur, cette recommandation est superflue. Oui tu l'aimeras autant qu'elle t'a aimée."

" Penses aussi quelquefois à ton vieil ami Hélika, donnes lui un souvenir et quand ta voix se mêlera, le soir, à la prière des anges, demandes miséricorde pour lui !!!!"

" Adieu, Adieu..."

HÉLIKA.

Ici se terminait le manuscrit.

Monsieur D'Olbigny ajouta : C'est le même jour que nous fîmes rencontre de cette charmante enfant à la décharge du Lac.

Monsieur d'Olbigny demeura pensif quelques instants. Aux dernières phrases du manuscrit sa voix nous avait paru profondément émue. Nous respectâmes sa rêverie. Du revers de sa main il essuya une larme, puis avec un doux sourire il nous dit : si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons déjeuner.

Effectivement l'aurore paraissait, la nuit était passée sans que nous nous en fussions aperçus, tant ce récit nous avait interressé.

Et la jeune fille, demandâmes-nous tous ensemble, qu'est-elle devenue ?

Son histoire est bien trop longue pour que j'entreprenne de vous la raconter aujourd'hui. Elle se rattache de plus à bien des souvenirs de ma vie qu'il me serait pénible de rappeler en ce moment.

Si cette narration vous a présenté quelqu'intérêt, je vous réserve l'autre partie pour l'occasion où j'aurai le plaisir de vous revoir."

Permettez moi, charmantes lectrices, de vous en dire autant

C. DEGUISE.

LES CANADIENS DE L'OUEST.

JACQUES FOURNIER.

Le 15 juill t 1871, s'éteignait dans une petite ville du Kansas, l'un des hommes les plus âgés de notre époque. C'était un de ces anciens voyageurs canadiens que la Providence avait oublié dans une ville de l'ouest des Etats-Unis et dont le temps semblait respecter la robuste condition. Comme l'un de ces chênes qui dominent la forêt de leur taille élancée, il ne s'est pas lentement affaissé sous l'effort de la rafale et du temps, il est tombé tout-à-coup alors que, malgré sa vieillesse, il semblait encore plein de sève et de verdeur.

Jacques Fournier, tel est le nom de ce centenaire qui fut témoin, paraît-il, des derniers événements qui amenèrent la chute de la domination française sur les bords du St. Laurent. Il n'avait pas moins de 124 à 134 ans lors de sa mort.

On lui assigne pour lieu de naissance quelque localité du district des Trois-Rivières où demeurait sa famille. On ne connaît rien de ses parents, si ce n'est qu'il avait un jeune frère qu'il chérissait tendrement et dont il parlait souvent au soir de sa vie comme du *petit garçon*.

Pendant les sept ou huit dernières années qui précédèrent sa mort, la mémoire du vieillard au sujet de la figure des personnes était souvent en défaut, mais quand il s'agissait d'événements et d'épisodes dont il avait été témoin, elle était plus fidèle que jamais.

Ces faits étaient gravés comme des tableaux dans son esprit. Ainsi il assurait qu'il travaillait dans la forêt sur un lopin de terre, dont il avait fait l'acquisition, près de Québec, quand eut lieu la première bataille des Plaines d'Abraham, le 14 septembre 1759, où les généraux Wolfe et Montcalm trouvèrent tous deux une mort glorieuse. Ceux qui s'intéressaient à entendre ce vieillard parler de tous les souvenirs de sa longue vie crurent qu'il voulait faire allusion au siége de Québec par le général Montgomery en 1775. Ils lui firent dans ce but une foule de questions, mais il se rappelait si distinctement de ces faits qu'il n'était plus possible d'en récuser l'exactitude.

Fournier quitta le pays après la guerre de l'Indépendance américaine. Il traversa le Lac Ontario dans un bateau plat à voiles et débarqua près du fort Niagara. De là, il se mit en route pour le sud en suivant la direction des anciens forts français. Le cinquième jour il atteignit Presquile Island, qui est connue maintenant sous le nom de ville Erié, dans la Pensylvanie, puis il se rendit à Pittsburg. Fournier avait parcouru toute cette distance à pied en douze jours, c'est-à-dire 125 milles.

Fournier fesait une description de Pittsburg, notre ancien fort DuQuesne, qui ne concorde guère avec la brillante position qu'elle occupe aujourd'hui. " Ce n'était, " disait Fournier, " à cette époque, qu'une misérable petite ville composée d'environ une douzaine de maisons, et située entre les rivières Monongahéla et Alleghany. Je la quittai au plus tôt. "

Il y avait quelque trouble alors dans cette partie des Etats-Unis, et pour échapper à tout danger, Fournier s'engagea à bord d'un bateau plat qui se rendait à la Nouvelle-Orléans. Tout le pays qu'il parcourut alors était presque vierge et s'est depuis complètement transformé. Cincinnati et Louisville étaient encore inconnus, Memphis et Vicksburgh étaient aussi à l'état d'embryon et John A. Murrall, le pirate de l'Ohio, était la seule chose à craindre.

Fournier demeura à la Nouvelle-Orléans jusqu'à la guerre de 1812. Les anglais tentèrent alors de s'emparer de cette importante partie du pays et le général Jackson fit appel aux citoyens pour défendre leurs foyers menacés. Fournier, qui savait fort bien manier une carabine, offrit ses services, l'un des premiers, mais on les refusa, à cause de son âge avancé.

Quelques années auparavant, il avait servi de guide à l'importante expédition de Lewis et Clarke, qui se rendait à l'Orégon. Il fit la chasse à son retour dans le Kansas que sillonnaient seuls les sauvages et les trappeurs canadiens, et où il n'y avait d'autre habi-

tant qu'un nommé Chouteau, frère de celui qui fonda St. Louis avec Pierre Laclède. Il servit ensuite comme guide durant de longues années au Colonel Driffs, l'un des premiers habitants du Kansas.

Lors de ces nombreuses expéditions, Fournier s'établit finalement près du Col. Driffs, à Kansas City. Il présida pour ainsi dire à l'éducation de la fille de ce dernier, qui a aujourd'hui plus de quarante ans, et il ne l'appelait pas autrement que *Ma petite Catherine*.

Après la mort de son père, celle-ci épousa un M. Mulkey, qui érigea une maison en brique dans le but d'y donner place aussi au brave Fournier. Mais celui-ci refusa d'abandonner la cabane qu'il avait érigée de ses mains et dans laquelle il n'y avait pour tout lit que la robe d'un buffle que le vieux chasseur avait tué dans ses nombreuses courses à travers les plaines. Il avait nos habitudes de civilisation en horreur et se contentait du mode de vie le plus simple. Ce ne fut qu'en 1869 que M. Mulkey le décida à habiter une petite maison en brique qu'il avait fait construire près de sa demeure comme étant plus confortable.

Fournier conserva jusqu'à ses derniers moments ses habitudes de travail. Il donnait tous ses soins à un petit jardin dont il était le propriétaire. Il vivait dans la solitude la plus complète. Lorsque les Bluffs étaient remplis de chasseurs et de trappeurs des Montagnes Rocheuses, il prenait plaisir à aller se distraire avec ses anciens compagnons des plaines, mais depuis leur disparition, il se confinait dans l'isolement le plus complet. Ceux-ci lui avaient donné le nom de " Pino " qu'il conserva durant la dernière partie de sa longue existence.

Fournier était à travailler comme d'habitude dans son jardin, le matin du 15 juillet 1871, lorsque madame Mulkey le vit tout à coup s'affaisser sur le sol. On accourut à son secours, mais on ne put le transporter à la maison, on dut le faire reposer sur une chaise à l'ombre d'un arbre que le vénérable vieillard avait lui-même planté et qu'il avait vu mûrir. La machine humaine était épuisée. Le prêtre de l'endroit, le P. Donnelly, vint lui administrer les derniers sacrements. Fournier qui sentait les forces l'abandonner, dit à madame Mulkey qu'il ne verrait pas coucher le soleil; de fait, il expira à l'heure où l'astre du jour disparaissait dans un flot d'or et de pourpre en arrière des cimes brumeuses des Montagnes Rocheuses.

JOSEPH TASSÉ.

NOTES DE VOYAGE.

LE GOLFE ET LES PROVINCES MARITIMES.

S'échapper de la ville quand vient l'été et courir au loin pour avoir, avec les distractions qu'offre la variété, un peu du bien-être physique que procure nécessairement un changement d'air : tel paraît être de plus en plus le but que s'efforcent d'atteindre les enfants gâtés de la Fortune pendant les quatre ou cinq mois qui les séparent de l'époque où ils auront, comme les autres mortels, à passer au coin du feu domestique les longues et frileuses soirées de l hiver. C'est une bonne chose, il est vrai, et elle mérite assurément les plus grands éloges ; mais elle serait encore plus louable si l'on savait mieux en profiter.

Ceux à qui leurs moyens ou leurs occupations permettent de déserter l'asphalte brûlant de nos boulevards pendant les rudes chaleurs de l'été s'imaginent avoir tout fait quand ils ont pris la route de Québec et de ses environs ; leur conscience facile jouit d'une quiétude parfaite lorsqu'ils ont passé quelques jours ou quelques semaines à la Malbaie, à Cacouna, à Tadousac. La *fashion*, avec ses tyranniques exigences, a donné à ces localités privilégiées le monopole de la vogue, et il y a des gens qui se croiraient déshonorés s'ils n'embellissaient pas annuellement de leur présence les bords sauvages du Saguenay. Pour eux, il ne semble pas y avoir de salut au-delà.

On reproche à nos compatriotes de ne pas voyager ou de ne pas savoir voyager, et certes ce reproche est l'un des mieux fondés que l'on puisse leur faire. Prenez la peine d'assister, tous les soirs depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre, au départ des bateaux de la Compagnie du Richelieu, et vous verrez que les deux tiers au moins des touristes sont composés d'Américains. Ce sont eux qui donnent de la vie à nos places d'eau ; sans eux Cacouna et Tadousac ne seraient habités, pendant la saison des chaleurs, que par les quelques familles anglaises qui vont y établir leurs pénates à époques régulières Quant aux Canadiens-Français, ils comptent comme un grain de sable sur le bord de la mer, au milieu de cette foule mouvante : ils préfèrent aller dans la campagne des environs.

Et cependant, qui oserait contester l'utilité des voyages, surtout en ce pays où il reste encore tant de ressources à développer pour la colonisation, l'agriculture, le commerce et l'industrie. Je ne suis pas précisément annexionniste, mais je suis persuadé d'une chose : c'est que si nous nous donnions seulement le trouble de voyager un peu plus chez nos voisins et de les étudier sur nature, les tableaux que l'on nous fait quelques fois des Etats-Unis seraient bien moins sombres, et peut-être resterait-il dans nos cœurs épouvantés un lambeau d'admiration, de sympathie même, pour ces terribles Yankees. A plus forte raison serions-nous plus en mesure d'aprécier notre pays si nous voulions bien condescendre à le parcourir et à l'étudier.

A ce point de vue, un voyage dans le Golfe et dans les Provinces Maritimes qui nous ont été annexées en 1867 par la Confédération offre un intérêt tout particulier, et je ne m'explique pas qu'il y ait si peu de nos hommes publics qui se sentent le goût ou le courage de le faire.

Il y avait longtemps que l'esprit de curiosité, — d'ailleurs très-naturel chez les journalistes, — me poussait à diriger mes pas vers ces Contrées-Sœurs. Enfin, un jour de l'été dernier je résolus de lui donner libre cours, et après m'être assuré, dans la personne de mon ami Damien Rolland de l'agréable camaraderie d'un charmant compagnon de route, je bouclai rapidement ma malle et je partis.

C'est le récit de cette excursion que les Directeurs de la *Revue Canadienne* m'ayant invité à faire, je livre à la publicité, comptant sur l'indulgence du lecteur pour un travail qu'il m'a fallu ébaucher à la hâte.

I

Il m'est inutile, je crois, de parler longuement du trajet de Montréal à Québec, car je présume que les lecteurs de la *Revue* le connaissent et savent tout ce qu'a de charmant une soirée gaiement passée à bord du *Québec*, en compagnie de son brave et galant commandant le capitaine Labelle. Je me borne à regretter que la puissante Compagnie du Richelieu n'ait pas encore trouvé le moyen d'établir une ligne de vapeurs qui feraient le service pendant le jour. Les Américains ne cessent de nous vanter les bords enchanteurs de leur rivière Hudson, et ils n'ont pas tort : mais, sans aucune vanité nationale exagérée, je crois que les rives du Saint-Laurent, entre notre grande métropole montréalaise et la capitale provinciale, ne perdraient rien, pourraient même soutenir avantageusement la comparaison si elles étaient vues autrement que comme des lignes informes que les ombres de la nuit dessinent à l'horizon.

Quand nous y arrivâmes, mardi matin le 8 août, la vieille cité de Champlain jouissait de l'un de ces vents de nord-est qui la rendent si remarquable et parfois aussi, — mais disons-le entre nous seulement, — si maussade. C'est vous dire que nous passâmes à patauger dans la boue les quelques huit ou dix heures qu'il nous fallut attendre pour prendre passage à bord de l'un des steamers qui font le service entre Québec et les ports du Golfe. Heureusement que la joyeuse société de nos amis québecquois nous eut bientôt fait oublier ce contre-temps.

Le moment du départ arriva. A quatre heures de l'après-midi, le steamer *Secret*, à bord duquel nous nous étions embarqués, levait l'ancre. Ce bateau, primitivement construit pour courir le blocus dans les ports du Sud pendant la dernière guerre américaine, est un fin marcheur et possède un vieux loup-de-mer dans la personne de son commandant, le capitaine Davison, qui compte trente-deux années de service maritime ; mais il est insuffisant, et ses chétives proportions le rendent éminemment désirable pour ceux qui recherchent les émotions du mal de mer dans le roulis impitoyable que le Golfe fournit généreusement— trop généreusement peut-être — à mesure qu'on le descend.

Nous étions arrivés à Québec au milieu de la pluie ; ce fut un véritable ouragan qui salua notre départ, avec accompagnement *obligato* de superbes coups de tonnerre dont les éclats sonores ressemblaient à une détonation d'artillerie qui nous fit croire un ins-

tant que tous les canons de la fière citadelle du Gibraltar de l'Amérique avaient été mis en réquisition pour l'occasion.

La perspective d'une traversée de 1100 milles dans de pareilles conditions n'était pas absolument réjouissante, mais nous étions en nombre suffisant pour faire face à la situation.

C'est le moment de vous dire que sur la route de Montréal à Québec nous avions recruté, — sans entente préalable cependant et avec tout le charme de l'imprévu, — huit ou dix amis qui devaient faire le même voyage que nous. Nous avions assisté avec une émotion vivement sentie aux scènes d'adieu touchantes qui s'étaient passées entr'eux et leurs familles sur les quais de Sorel et des Trois-Rivières, et nous étions fort disposés à les leur faire oublier. En tous nous étions treize canadiens-français, c'est-à-dire toute une petite colonie canadienne, et sans plus nous soucier de ce chiffre fatidique que du Grand Turc, nous nous arrangeâmes de manière à passer le plus agréablement du monde les cinq ou six jours que nous avions à rester en mer avant d'arriver à destination. Or, chacun sait qu'il n'entre pas dans les allures de notre caractère national d'avoir l'humeur sombre quand nous nous trouvons plusieurs amis ensemble, fût-ce même au milieu des plus effroyables tempêtes, des dangers les plus grands: le sérieux de la dignité et la tristesse de la mélancolie, nous laissons tout cela aux Anglais,—et il y en avait assez à bord pour nous suppléer amplement au besoin, sous ce rapport.

Nous nous étions donc installés du mieux que nous avions pu sur le *Secret*. Avec une prévenance digne des anciens chevaliers, nous avions galamment cédé aux Dames les cabines supérieures, et nous nous étions réfugiés dans celles de la cale. C'était plus commode d'ailleurs ; placés dans un voisinage plus immédiat, nous pouvions nous livrer plus aisément à toutes les gaietés possibles : chansons insensées, calembours abrutissants, rien n'y manquait. Aussi ne sera-t-on pas surpris si j'ajoute que la tempête qui régnait au-dehors, lors du départ, eut bientôt trouvé dans l'intérier un puissant contre-poids, à telle enseigne qu'elle fut obligée de céder. Vers 5½ heures, en effet, le ciel s'éclaircit un peu, et nous pûmes admirer tout à notre aise les riches et fertiles campagnes qui bordent les deux rives du district de Québec. Bientôt cependant, la nuit qui descendait lentement, une bise un peu vive et une petite pluie fine qui semblait ne nous avoir quittés qu'à regret nous forcèrent de redescendre dans nos cabines.

Cette première nuit n'eut rien de bien remarquable, et comme nous étions encore sur les eaux calmes du fleuve, nous en profitâmes pour prendre dans le sommeil des forces prodigieuses afin de

mieux affronter, les jours suivants, les perfides caprices de la mer. Ce soir là, je dois le déclarer, notre conscience n'avait absolument rien à nous reprocher, et il n'y eût pas de mauvais rêves.

Au réveil, le lendemain matin, mercredi, nous étions vis-à-vis la Rivière-du-Loup. Nous eûmes bientôt atteint les gentils villages des Trois-Pistoles, de Rimouski et du Bic ; et quoique nous fûssions à une certaine distance de terre, nous pûmes saisir au passage des sites magnifiques, des scènes de nature sauvage vraîment admirables et véritablement propres à inspirer le génie d'un peintre ou la muse d'un poëte. Après le Saguenay, je ne connais rien qui puisse être comparé à la rive sud du fleuve s'étendant de la Rivière-du-Loup à la Pointe-aux-Pères, qui se trouve à 183 milles de Québec.

Ici je fus très-agréablement surpris. J'avais toujours entendu dire que la Pointe-aux-Pères était une petite plage déserte sur laquelle se trouvaient seulement un observatoire et un bureau de télégraphe pour signaler l'arrivée ou le départ des vaisseaux d'Europe. Pas du tout. La Pointe-aux-Pères est tout un village fort bien bâti de gracieuses maisonnettes qui le relient à celui de Ste. Luce, situé un peu plus loin. Nous y fîmes escale pendant quelques minutes, le temps de débarquer quelques passagers et d'en prendre d'autres ; puis nous continuâmes notre route jusqu'à la Pointe Métis où le même procédé fut renouvelé.

La Pointe Métis est la dernière station d'arrêt jusqu'à Gaspé, distance de 180 milles. Successivement nous passâmes Matane, le Cap de Chatte et le Cap Ste Anne, mais nous étions à trop grande distance de terre pour distinguer rien que des montagnes et des escarpements qui se reflétaient vaguement à l'horizon.

Vers le soir, en arrivant vis-à-vis la Pointe-des-Monts, nous perdions de vue les côtes du nord ; les derniers reflets d'un pâle soleil couchant n'éclairaient plus, de ce côté, que l'immense nappe d'eau.

Nous en étions précisément à admirer le splendide spectacle qui se déroulait devant nos regards éblouis quand, changeant brusquement de direction et par un caprice dont il est d'ailleurs familier dans ces parages, le vent, tournant vers l'ouest, vint faire une désagréable diversion à nos pensées en imprimant au vaisseau certains mouvements fort significatifs.

C'était, d'ailleurs, le prélude d'un bal dont nous devions bientôt ressentir les effets.

Quel que soit le sang-froid dont on est armé, on ne peut se défendre d'une certaine émotion en voyant la solennité qui règne sur un navire quand approche la tempête. Tous les employés du bord, depuis le commandant jusqu'au dernier mousse, paraissent sou-

cieux, interrogent de temps à autre l'horizon et demeurent muets comme la tombe devant les questions que leur pose votre curiosité inquiète. A ce premier symptôme qui ne trompe jamais et qui n'annonce rien de bon vient se joindre un tapage constant et de double nature. Au-dehors on entend dans le lointain un sourd mugissement qui augmente sans cesse, et auquel les cordages qui sifflent, la vapeur qui gronde donnent un cachet de grandeur vraiment terrifiante. Au-dedans les mille bruits du bord, la cargaison mal arrimée qui se livre à une perpétuelle agitation, les cloisons qui gémissent, la vaisselle qui chante dans les tablettes de la salle à dîner.... Brrr ! ce n'est pas gaie du tout, et l'on tâche alors, en s'engouffrant dans son lit, de se soustraire aux émotions que ne manquent pas de provoquer ces signes précurseurs.

Vers minuit, Eole, qui semblait avoir préparé pour l'occasion ses instruments du plus gros calibre, se mit à y souffler à pleins poumons et à trois heures la contre-danse commençait : nous étions en pleine tempête. De gré ou de force il fallut s'éveiller ; le bruit de la musique infernale n'était entrecoupé ça et là que par les fausses notes qui s'échappaient en saccades des cabines, quoique les portes en fussent hermétiquement fermées. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? nous étions tous, ou presque tous, atteints de ce mal indéfinissable que la mer en courroux inflige aux mortels pour les forcer à lui payer leur tribut. Je dois à la vérité de déclarer ici que les débiteurs les plus récalcitrants s'acquittèrent de leur compte avec une conscience digne des plus grands éloges, et je n'ai aucun doute que le Golfe eut lieu d'être très-satisfait cette fois-là ; autrement, il serait d'une exigence inqualifiable.

Il y eut cependant des exceptions. Les plus effrontés d'entre nous se tinrent tout le temps sur le pont, et ficelés au mât de misaine par de solides courroies, ils bravaient les vagues qui venaient de temps à autre les inonder en atteignant jusqu'à la hauteur du tuyau. Ils se montrèrent canadiens jusqu'au bout en chantant à tue-tête les refrains du pays, comme pour lutter avec le fracas de la tempête et les mugissements du vent. Il y en avait même parmi eux qui ne cessaient de répéter en dérision :

Il était un petit navire
Qui n'avait jam... jam... jamais navigué.....

Je vous laisse à deviner, d'un autre côté, les impressions de ceux qui, surpris dans leur sommeil par la tempête, étaient là étendus sur leurs couches, en proie aux horribles prostrations du mal de mer et incapables de tout mouvement. Que faire alors ? S'habiller

et se tenir sur pieds ou aller retrouver les autres sur le pont? Mais ce n'est pas possible ; à peine essayez-vous de sortir du lit que les oscillations précipitées du navire vous bousculent comme une balle d'un mur de la chambre à l'autre, et vous y rentrez tout meurtri de cette tentative infructueuse. Donc, le plus prudent en pareille occurrence est de se tenir clos et coi et de prendre son mal en patience. Au reste, tant qu'il n'y a pas de danger éminent, ce sont des désagréments passagers auxquels il faut s'attendre quand on entreprend un voyage de long cours; et lorsqu'on va dans le Golfe par un mauvais temps, il serait ridicule de s'imaginer qu'on se rend directement vers le chemin de la Terre Promise. Puis, ce sont là, comme l'on dit bourgeoisement, les émotions inséparables d'un premier début: à la longue on vient à s'y faire.

La tempête, qui nous avait accompagnés pendant que nous côtoyions la Gaspésie, dura jusque vers dix heures du matin, alors que nous pûmes entrer dans la Baie de Gaspé. Pour comble de malheur, le brouillard, qui s'était mis de la partie, ne nous permit de voir que superficiellement le magnifique panorama qui se déroule sur les bords de cette anse splendide; néanmoins nous pûmes en saisir quelques bribes par-ci par-là.

La baie de Gaspé a des avantages qui la rendent une des places les plus importantes de ces mers, au point de vue maritime. Elle possède un excellent mouillage, un hâvre capable de contenir une flotte nombreuse et fut déclarée port-franc en 1862 ou 63. Quels sites enchanteurs de chaque côté du bassin ! Quels superbes points de vue! Collines escarpées aux flancs desquelles de belles et gentilles résidences, vertes prairies couvertes de verdure et de moissons ondulantes, puis le long des côtes des cabanes de pêcheurs : le tableau est enchanteur. Joignons à cela le climat le plus salubre qu'il soit possible d'imaginer, les facilités les plus grandes offertes aux amateurs de la pêche et de la chasse, et l'on ne s'étonnera nullement si j'ajoute qu'à mon sens, Gaspé est destiné à devenir avant peu le rendez-vous de ceux qui recherchent les douceurs de la villégiature.

En général, la population de Gaspé paraît riche, ou du moins très à l'aise. Il y a plusieurs grands propriétaires, tels que MM. Le Boutillier, Fruing, Collas, Lowndes, etc., qui possèdent des établissements considérables. A part les pêches qui se font dans cette division, les amateurs et négociants de Gaspé envoient sur la côte nord du fleuve et du Golfe Saint-Laurent, même jusqu'aux îles d'Anticosti, des expéditions de pêche dont les produits viennent encore alimenter leur commerce. Voilà pourquoi l'on voit plus de grands établissements et plus de maisons de commerce sur cette

partie de nos côtes que partout ailleurs. D'après le dernier recencement, la population du comté de Gaspé était en 1871 de 15,557. Sur ce nombre, il peut y en avoir 4,000 dans le village que forment les deux côtés de la rade.

Nous restâmes deux heures à terre, le temps de nous reposer un peu des fatigues que nous venions d'éprouver et de prendre de nouvelles forces pour faire face à celles qui se préparaient, — car sans être aussi rébarbatif que le matin, le temps persistait à nous bouler. En effet, à peine sorti de la Baie de Gaspé, le *Secret* fit mine de recommencer la danse ; mais cette fois, nous avions le secret, nous, de résister à ses entraînements chorégraphiques. Comme il ne pleuvait plus, nous pûmes rester sur le pont, et en un clin d'œil nous eûmes organisé un concert qui eut le double bon effet de nous ouvrir l'estomac et de dérider un peu le front toujours soucieux des autres passagers. Le *Brigadier*, le *Sire de Framboisy*, le *Pied qui remue* et mille autres bêtises du même calibre en firent les frais.

Grâce à ces précautions fort hygiéniques qui nous permirent de rester dehors, nous pûmes, un peu plus loin, admirer avec enthousiasme la Pointe de Percé. Là, entre la terre ferme et l'Ile Bonaventure où nous passâmes, se trouve un énorme roc qui compte près de 300 pieds de hauteur sur autant de largeur. A sa base, il est percé de part en part par une espèce d'arche qui semble avoir été taillée par la main d'un artiste plutôt qu'être l'œuvre de la mer. C'est un Artiste en effet que l'Auteur de cette merveille, et nos meilleures œuvres humaines sont bien pâles à côté des siennes !

Deux heures après, nous laissions encore le Golfe pour entrer dans la Baie des Chaleurs qui, à ce point, compte vingt-cinq milles de largeur. Mais le soir était venu : il ne nous fut pas donné d'en admirer les beautés. Dire dans quelle région du ciel le soleil disparut ce jour-là serait impossible, car depuis deux jours nous ne nous étions pas douté de son existence.

Heureusement cependant, le lendemain, vendredi, il faisait un très-beau temps ; le ciel était bleu comme dans des zônes plus favorisées, et pas de vent. Nous eûmes la bonne fortune d'examiner tout à notre aise Dalhousie où le *Secret* fit escale pendant deux ou trois heures. Ici nous laissions le Bas-Canada et nous entrions en revenant, sur les côtes du Nouveau-Brunswick, — tout en contemplant, au moyen de la lunette marine, New-Carlisle et Paspébiac que nous n'avions pu qu'entrevoir durant la nuit en y passant

Paspébiac, par les grands établissements qu'il contient et par l'activité qui s'y fait remarquer, peut être comparé à une immense ruche d'abeille. New-Carlisle, situé à trois milles plus loin et per-

ché sur une haute falaise, est un grand et riche village, fort bien bâti. Chef-lieu du comté de Bonaventure, on y voit un superbe palais-de-justice, grand nombre d'établissements et de belles résidences; celle surtout de l'estimable député de ce district, M. le Dr. Robitaille, située sur la route de Paspébiac à New-Carlisle, se distingue entre toutes les autres par le site qu'elle occupe et la coquetterie de sa construction, elle rappelle les charmantes résidences qui bordent le chemin Sainte-Foye à Québec. Toute cette localité, peuplée par une population de cultivateurs et de navigateurs, respire un bien-être qui étonne le touriste.

De même que Gaspé, New-Carlisle possède maintenant un télégraphe qui met tout le comté de Bonaventure, comme celui qui l'avoisine, en communication avec Québec. C'est à MM. Fortin et Robitaille que les populations de ces districts éloignés doivent cette bonne fortune. Une fois entré dans une aussi bonne voie on ne s'arrête pas, et je ne suis point étonné d'apprendre qu'il est question d'établir un télégraphe sous-marin qui irait d'Irlande au Groënland, puis de là aux côtes du Labrador pour traverser ensuite aux îles d'Anticosti et aller attérir sur la côte de Gaspé. De plus, le Dr. Robitaille, auquel le comté de Bonaventure doit déjà beaucoup, s'est mis en tête de faire de Paspébiac un port d'hiver où les vaisseaux océaniques viendraient aborder au lieu de se rendre à Portland. Des explorations ont été faites dans ce but l'hiver dernier, et tout indique que la question, soumise au Parlement, recevra bientôt sa solution. Si cette entreprise se réalise, un embranchement de chemin de fer sera construit pour mettre Paspébiac en communication avec l'Intercolonial au fond de la Baie des Chaleurs.

Pour dernière information, ajoutons que New-Carlisle et Paspébiac semblent destinés par la nature de leur climat à être dans un avenir peu éloigné des places d'eau de premier ordre ; avant longtemps elles auront, avec la Baie de Gaspé, détrôné Cacouna et Tadousac. La population du comté de Bonaventure est d'à peu près 16,000 âmes.

Toute la côte bas-canadienne de la Baie des Chaleurs, depuis l'embouchure de celle-ci jusqu'à la rivière Restigouche, une centaine de milles, est établie. Sur le même côté de la rivière se trouve la " Mission, " le plus fort noyau de sauvages Mic-Macs que l'on voie dans les Provinces. Il y en a actuellement au-delà de 1000; ils s'occupent de pêche, de chasse et se livrent aussi aux travaux des chantiers et de l'agriculture. On les dit ingénieux, paisibles, industrieux, et tenant encore beaucoup à l'ancien costume de leur tribu. Ils

sont établis sur un vaste emplacement que l'ancien gouvernement du Canada leur a concédé, et sur lequel ils ont construit une chapelle et plusieurs résidences.

II

Tandis que nous sommes dans la Baie des Chaleurs, et avant de laisser définitivement les limites du Bas-Canada, il est important de parler de ce qui fait la principale valeur du Golfe, les pêcheries. D'ailleurs, nous avions sur la route rencontré assez de pêcheurs pour ne pas reléguer dans l'ombre cette question si palpitante d'actualité et prendre d'abondants renseignements. Pour ma part je ne connais pas de source plus sûre que les rapports publiés par M. le Dr. Fortin quand il était commandant de la *Canadienne*. Pendant quinze ans M. Fortin a fait des pêcheries une étude spéciale et il est passé maître dans la connaissance des richesses que renferme le Golfe ; elles n'ont pas de secret pour lui.

Les pêcheries du Bas-Canada comprennent, sur le côté sud, une étendue de 354 milles de côtes maritimes et fluviales, et se trouvent dans les comtés de Bonaventure, de Gaspé et la partie orientale du comté de Rimouski depuis la Pointe Maguacha jusqu'à l'île St. Barnabé. Sur ces 354 milles de côtes, il y en a 72 dans la Baie des Chaleurs dont ils forment la rive nord ; 52, y compris la Baie de Gaspé, dans le Golfe Saint-Laurent ; les autres 230 milles forment la côte méridionale du fleuve, d'après le capitaine Bayfield et d'autres hydrographes. Mais les commissaires, agissant en vertu du Traité de Réciprocité, ont décidé que le fleuve ne commence qu'au Cap-de-Chatte au lieu du Cap Gaspé ; il faut donc ajouter 124 milles de côtes de plus sur le Golfe, et dans ce cas il n'en reste que 80 milles sur le fleuve.

On peut dire que les pêcheries datent de la découverte du Canada. Ces côtes toutes poissonneuses avaient attiré l'attention de Jacques-Cartier, et dès l'origine les Français y fondèrent des établissements de pêche à la morue qui employèrent un nombreux personnel et fournirent au commerce des produits importants. Ceux de Percé, du Bassin de Gaspé et de Mont-Louis paraissent avoir été les plus prospères. L'Histoire rapporte que ces établissements furent visités et détruits plusieurs fois par des vaisseaux de guerre anglais, mais ils se relevèrent chaque fois de leur ruine. Pour donner asile aux navires du commerce et de la pêche en temps de guerre, les Français avaient fortifié l'entrée du Bassin de

Gaspé, et l'on voyait encore il y a quelques années les vestiges des ouvrages qu'ils avaient élevés sur le cap appelé Fort Ramsay.

Quand le Canada fût passé sous la domination anglaise, les Français cessèrent entièrement d'envoyer des expéditions pour la pêche. D'un autre côté, les négociants et amateurs de Québec ne paraissaient pas attacher une bien grande importance aux pêcheries de la côte de Gaspé et ils négligèrent de relever les anciens établissements de pêche français dont la plupart avaient beaucoup souffert pendant la dernière guerre. C'est à un marchand du nom de Charles Robin, venu de la petite Ile de Jersey à Gaspé vers l'année 1773 que revient l'honneur d'avoir compris mieux que personne ici toute la valeur de nos pêcheries et d'avoir fondé à Paspébiac d'abord, puis à Percé et à la Grande-Rivière, sur la côte de Gaspé, des établissements de pêche qui, non-seulement subsistent encore et prospèrent sans cesse, mais qui sont en outre les plus considérables de ce genre sur toutes les côtes du Golfe. Plus tard, d'autres marchands venus de la même Ile et parmi lesquels on cite M. Jauvrain fondèrent aussi, dans la Baie de Gaspé, des établissements de pêche qui acquirent bientôt une grande importance et qui appartiennent aujourd'hui à la maison Fruing et Cie.

Retardé d'abord par les guerres de l'indépendance américaine et celle de 1812, l'établissement de nos côtes maritimes ne fut pas longtemps sans prendre son plein développement. Tous les ans, des familles canadiennes quittèrent les vieilles paroisses de l'intérieur pour aller s'établir d'une manière permanente sur la côte sud du bas du fleuve, depuis le cap des Rosiers jusqu'à la Rivière-au-Renard, puis à Percé et à la Grande-Rivière. D'un autre côté, des émigrés Irlandais, Ecossais et Jersiais, attirés par l'aspect vraiment plein de grandeur de la côte de Gaspé, de ses pêcheries inépuisables, de son sol presque partout très-riche et fertile, la choisirent pour leur nouvelle patrie. Les Irlandais s'établirent de préférence à Douglastown, à Percé et à Maria ; les Ecossais s'en allèrent ouvrir des terres qui sont maintenant les plus fécondes en produits de toutes sortes, de tout le district de Gaspé, dans les townships de Hopetown et de New-Richmond ; les Jersiais, eux, se dissémiinèrent sur presque toute la côte.

Les débuts de ces établissements, tant de ceux qui s'occupaient exclusivement de pêche et qui étaient les plus nombreux, que de ceux qui s'adonnaient à la culture du sol, furent très-lents, grâce au manque absolu de communications par terre entre les différents centres de population, et à la longueur, la difficulté et l'incertitude de celles qui se faisaient par mer avec Québec ; mais peu à peu, le gouvernement et la législature du Canada, obéissant aux légitimes

réclamations de l'opinion publique, finirent par porter leur attention sur cette contrée si longtemps négligée et consacrèrent des crédits considérables à la confection d'excellentes voies de communication qui font que la Gaspésie n'est plus comme autrefois aux antipodes de la civilisation. Il n'est que juste de mentionner ici que parmi ceux qui travaillèrent le plus à amener cet heureux état de choses, MM Fortin et Robitaille ont le droit de réclamer une forte part de mérite, sinon la plus large.

Les pêcheries se divisent en plusieurs catégories.

Il y a d'abord le hareng qui, partant tous les ans des mers du nord, s'en vient en bancs immenses aux Iles de la Madeleine, puis dans la Baie des Chaleurs qui est son lieu de prédilection. On estime à une cinquantaine de mille piastres par année la valeur des produits de cette pêche dans les trois comtés de Bonaventure, de Gaspé et de Rimouski seulement.

Il y a ensuite la morue dont la pêche sur la côte de Gaspé constitue à elle seule une de nos plus grandes industries maritimes ; elle occupe, en effet, plus de 4.000 pêcheurs, donne de l'emploi à plus de 100 navires, et ses produits si estimés sur les marchés étrangers ont fait surgir et entretiennent des opérations commerciales qui requièrent des capitaux qu'on peut évaluer sans exagération à plusieurs millions de piastres. Cette pêche est abondante et pour ainsi dire inépuisable ; elle s'étend depuis le fond de la Baie des Chaleurs, le long de tous les rivages, jusqu'à Métis et quelques fois jusqu'à l'île St. Barnabé. La valeur des produits de cette pêche peut être portée à $450,000 ou $500,000 par année.

Quoique pas aussi abondante que les deux précédentes, la pêche du maquereau, du flétan, du saumon, de la truite, du thon, de la baleine, etc., se fait également sur une grande échelle, et l'on peut évaluer à $300,000 leur valeur collective annuelle. Bref, les pêcheries de toutes sortes, depuis Québec jusqu'au Blanc Sablon et depuis la Pointe Lévi jusqu'à la Baie des Chaleurs, ont produit l'année dernière $1,161,550. Ajoutons à cela, le produit des pêcheries fluviales qui s'étendent à l'ouest de Québec jusqu'aux frontières d'Ontario, produit que l'on estime à $150,000 par année, et l'on verra que la Province de Québec seule vaut, sous ce rapport, près d'un million et demi. Ce n'est pas autant que la Nouvelle-Ecosse qui a produit l'année dernière pour une valeur de $4,019,424 ; mais c'est plus que le Nouveau Brunswick qui n'a enregistré, pendant la même année, qu'une valeur de $1,131,434. Quant à la Province d'Ontario, comme elle ne figure dans ce tableau que pour une valeur de $264,982, il est inutile d'en parler.

On voit par ces chiffres puisés aux sources officielles que la va-

leur des pêcheries canadiennes pendant l'année dernière a été de près de sept millions de piastres, et si l'on met en ligne de compte les captures illégales que les Américains viennent faire dans nos eaux, on peut sans trop d'exagération en porter la valeur réelle à $17,000,000. En effet, nos voisins emploient à la pêche de huit à onze cents vaisseaux de différents tonnages, et ils estiment eux-mêmes à huit ou neuf millions de piastres la valeur du poisson qu'ils prennent surtout dans la limite des trois milles. Le lecteur peut mesurer, sur cette rapide esquisse que j'ai tout lieu de croire exacte, l'étendue des sacrifices que l'Angleterre exige de nous pour sortir des serres inextricables de l'*Alabama*.

Après cette excursion sur le terrain des pêcheries, il est temps que nous remontions à bord du *Secret*: aussi bien nous avons à nous y occuper d'une grave affaire. Un de nos amis de Sorel, voulant envoyer à sa famille un souvenir de ces lointains parages, avaît acheté sur les côtes du Nouveau-Brunswick un flétan,–énorme poisson qui, coupé en larges tranches, remplissait à lui seul tout un baril,—et l'avait fait embarquer à bord pour l'expédier par le bateau au retour pendant que nous devions continuer notre course plus loin. C'était une mauvaise idée, car à peine avions-nous su la chose que nous nous organisâmes en tribunal criminel pour lui faire son procès sous le chef d'accusation d'avoir violé la loi des Pêcheries. Juge suprême, avocats de la poursuite et de la défense, grand et petit jury, témoins à conviction et à décharge, rien n'y manquait, pas même le solennel officier crieur et le sombre geôlier Le procès se fit en langue anglaise et avec une solennité digne de nos premiers tribunaux. Cette petite scène qui nous concilia du coup l'éternelle sympathie des passagers anglais dont la réserve toute britannique ne s'était pas démentie une seule fois jusque-là, — cette scène, dis-je, eut un succès d'autant plus grand que le juge condamna le délinquant à remettre son malencontreux poisson au cuisinier de bord pour que celui-ci l'apprêtât et le servît au souper de tous les passagers. Je souhaite ardemment que les difficultés pendantes entre l'Angleterre et les Etats-Unis soient tranchées d'une manière aussi amicale et surtout avec autant de profit pour tout le monde.

III

La petite ville de Dalhousie en face de laquelle nous nous étions arrêtés le vendredi matin est le chef-lieu du comté de Restigouche et forme, au nord, les confins de la Province du Nouveau-Bruns-

wick, sur la Baie des Chaleurs. Assise sur un emplacement de forme rectangulaire, ses rues sont à angles droits et d'une bonne largeur. Entre autres édifices de quelque valeur, elle possède un palais de justice, une prison, un bureau de poste et une école de grammaire, ainsi que plusieurs églises. Plusieurs de ses magasins et de ses maisons sont de jolies constructions. Sur la rive nord se trouve un des endroits les plus favorables que l'on puisse trouver en Amérique pour les opérations d'estacades, et c'est probablement ce qui a valu à Dalhousie l'avantage d'être élevé au rang de ville. Sa population est de 2,067 âmes.

A seize milles plus haut est Campbelton qui s'étend dans l'eau sous la forme d'un angle droit dont les deux côtés sont baignés par la baie, laquelle n'a pas plus d'un mille de largeur en cet endroit. Le voisinage immédiat du chemin de fer intercolonial donne à ces localités une importance considérable.

En sortant de la Baie des Chaleurs, il y a une mauvaise passe à traverser, la Pointe Miscou. A mesure que nous en approchions, la température semblait devoir tourner mal ; mais il n'en fut rien, et vers 8½ heures du soir nous pûmes jeter l'ancre à l'entrée de la Baie de Miramichi, car le chenal est si étroit et la navigation si difficile que les marins les plus expérimentés n'osent pas s'y risquer pendant la nuit, malgré les phares nombreux et les signaux d'alarme disséminés en cet endroit. A 4 heures le lendemain matin, samedi, le *Secret* levait l'ancre et à 9 heures nous descendions à Chatham.

La ville de Chatham est située à vingt-huit milles de l'embouchure de la rivière Miramichi, compte un mille de longueur sur un cinquième de mille de largeur, et suit les méandres capricieux de la rivière ; elle s'étend le long d'une colline au sommet de laquelle on a une excellente vue. Les fondations de la ville ont été mal posées, les rues qui bordent le fort sont étroites et courent obliquement les unes sur les autres ; en arrière, cependant, ces défauts ont été corrigés. La population est de 4,203 âmes, presque toute écossaise. Les catholiques, qui comptent pour un tiers sur ce chiffre, possèdent une belle cathédrale, l'évêché de Mgr. Rogers, un couvent, un hôpital et un collège. Il y a aussi trois ou quatre églises protestantes, ainsi qu'une Salle de Tempérance, un Institut des Artisans, quatre chantiers de navires, six moulins à vapeur, une tannerie, un journal hebdomadaire, une douane, un bureau de télégraphe, deux ou trois succursales de banques et plusieurs magasins. Les deux heures que nous passâmes à terre ne furent pas de trop pour tout visiter.

Presqu'en face de Chatham, deux milles plus bas sur l'autre rive,

se trouve Douglastown dont la position ressemble beaucoup à celle de la ville que nous venons de quitter. Sans être aussi important que Chatham, Douglastown est remarquable par le grand nombre de vaisseaux qui sortent de ses chantiers.

Quatre milles plus loin, sur le même côté de la rivière, nous débarquons à Newcastle, quartier-général du Comté de Northumberland. C'est peut-être la plus considérable des trois villes que nous venons de mentionner, quoique sa population ne soit que de 3,584. Sa principale industrie, comme celle de ces dernières, est la construction des navires, et l'on a lieu de s'étonner que leur voisinage immédiat ainsi que la similitude de leurs intérêts ne les aient pas jusqu'ici portées à s'unir toutes trois et à ne former qu'une seule grande cité.

Vers midi nous laissions Newcastle, et après avoir remonté les vingt-huit milles de la rivière Miramichi, nous entrions dans le Détroit de Northumberland, large ici d'une trentaine de milles et de neuf dans sa partie la plus étroite. Bientôt nous aperçumes dans le lointain, entre les 45° 56′ et 47° 4′ de latitude nord et entre les 62° et 64° 25′ de longitude ouest, la côte de l'Ile du Prince-Edouard qui couvrait à notre gauche parallèlement à nous. C'est une vaste plage d'à peu près 200 lieues en superficie, qui tire de sa position géographique et de son sol une importance considérable. Environnée des eaux du golfe et de bons hâvres, l'Ile du Prince Edouard est un poste singulièrement avantageux pour l'exploitation en grand de la pêche ; les belles forêts dont son sol est couvert font que la construction des navires y a pris dans ces derniers temps un développement énorme, relativement au chiffre de la population ; mais c'est surtout comme colonie agricole que cette Ile est remarquable.

Les historiens sont partagés d'opinion sur la découverte de l'Ile du Prince Edouard : quelques-uns prétendent que Cabot la visita en 1497 et lui donna le nom d'Ile St. Jean, d'autres soutiennent que c'est Verazzani. Ce qu'il y a de certain, c'est que la France et l'Angleterre la réclamèrent l'une et l'autre par droit de découverte. Sous la domination française elle formait partie de l'ancienne Acadie ; en raison des vivres qu'elle fournissait aux garnisons de Québec et de Louisbourg, ainsi que par ses riches pêcheries, elle fut longtemps connue sous le nom de Grenier de l'Amérique du Nord.

En 1663 l'Ile fut concédée à un Français du nom de Doublet et devint, peu de temps après, le rendez-vous d'un certain nombre de familles françaises qui avaient à se plaindre de la domination britannique. Les troupes de la Nouvelle-Angleterre s'en emparèrent

en 1745, mais elle fut rendue à la France par le Traité d'Aix-la-Chapelle, puis après la seconde chute de Louisbourg en 1758, elle passa définitivement sous la domination anglaise en vertu du Traité de 1763. A cette époque la population de l'Ile était de 4 à 6,000 habitants ; mais les odieuses proscriptions dont la race acadienne fut victime et sur lesquelles j'aurai à revenir dans le cours de ce travail, la réduisirent bientôt considérablement, et en 1770 il n'y avait plus dans l'Ile du Prince-Edouard que 150 familles environ. Peu à peu cependant quelques Acadiens revinrent, mais ils furent noyés par les émigrations écossaises qui arrivèrent dans la suite, et, bien que la population de toute l'Ile soit aujourd'hui d'un peu plus de 94,000, ils comptent à peine pour 18,000 sur ce chiffre.

La question des terres qui avait, dès les commencements de la domination anglaise, occasionné tant de conflits entre le gouvernement et les habitants, prit bien du temps pour en arriver à une solution définitive : ce ne fut qu'en 1850 qu'un Acte impérial mit fin aux difficultés. En 1773, l'Ile du Prince-Edouard, qui jusque-là avait fait partie de la Nouvelle-Ecosse, fut érigée en colonie séparée et eut son propre gouvernement. Apparemment elle tient à le conserver, car jusqu'ici elle est restée inaccessible aux avances qui lui ont été faites pour entrer dans la Confédération.

Notre itinéraire ne nous permettant pas d'aller dans cette direction, nous dûmes nous contenter de l'Ile du Prince-Edouard que ce que nous en voyions de loin.

Le même soir, vers 9 heures, nous arrivions à Shédiac, ou plutôt à la Pointe-de-Chêne, car le village même se trouve à 2½ milles plus loin, et les eaux de la baie sont trop basses pour que les vaisseaux puissent se rendre jusque-là.

Grâce au chemin de fer *European and North American* qui le met en communication directe avec St. Jean, distance de 116 milles, Shédiac est devenu le principal entrepôt du commerce de transit entre l'intérieur et l'Ile du Prince-Edouard ; mais il est à craindre que le chemin de fer intercolonial, en passant loin de là, lui enlève une partie de son importance. Actuellement, Shédiac est un charmant petit village, bien bâti et respirant un certain air de bien-être. Sa population, en comptant la campagne environnante, comme Barachois et une partie de la Grande Digue qui s'étendent autour de la Baie, est de 5,756 ; sur ce chiffre les Acadiens comptent pour un peu plus d'un tiers, soit 2/5. C'est ici que se trouve leur organe, le *Moniteur Acadien,* qui a tant contribué depuis quelques années au développement et à l'influence de cette pauvre nationalité condamnée pendant si longtemps au dépérissement. A Memramcook, 21 milles plus haut que Shédiac, les RR. PP. de Ste.

Croix ont établi en 1864 un collége où les Acadiens les plus à l'aise envoient leurs enfants ; cette institution, qui compte de 90 à 100 élèves, prospère beaucoup et est appelée à jouer un grand rôle dans l'avenir de la race acadienne : déjà sous son égide tutélaire se forme une pépinière de jeunes hommes qui seront avant longtemps les chefs de leur nation.

Après une couple d'heures passées à Shédiac nous reprenions la mer, et le lendemain matin, dimanche le 13, nous arrivions enfin à Pictou, après avoir parcouru 1100 milles en cinq jours et passé par tous les incidents d'une traversée désagréable, entremêlée cependant de compensations charmantes.

J. A. Genand.

(A Continuer)

LES VARENNE DE VERENDRYE.

> " De l'empire qu'autrefois nous avons pu nous flatter de fonder en Amérique, il ne reste pas même un souvenir, car les hommes qui y sacrifièrent leur vie n'ont pas une ligne dans nos annales, pas une esquisse dans nos monuments. "
>
> (MICHEL CHEVALIER.)

En 1728, un des fils de René Gaultier, chevalier, seigneur de Varenne, gouverneur pendant 22 ans de la ville des Trois-Rivières dans la Nouvelle-France, Pierre Gaultier de Varenne, sieur de la Verendrye, poursuivait dans une triste obscurité, au fond des terres du lac Supérieur, une carrière brillamment commencée sur les champs de bataille de l'Europe.

Cadet en 1697, après deux campagnes en Amérique, l'une en 1704 à la Nouvelle-Angleterre, l'autre à Terreneuve en 1705, il avait passé l'année suivante en Flandre dans les grenadiers du 1er bataillon du régiment de Bretagne, où son frère ainé, tué plus tard en Italie, était alors capitaine ; sa conduite dans ce régiment avait laissé les souvenirs les plus honorables. A Malplaquet notamment, trouvant le moyen de se distinguer entre les siens, " qui firent cependant merveille [1]," il y avait mérité le grade de lieutenant par neuf blessures, dont il s'était sauvé, contre toute espérance, après avoir demeuré pour mort sur le champ de bataille. Ces débuts promettaient à un jeune homme un brillant avenir ; mais jamais la guerre n'avait été aussi ruineuse aux officiers, dont

1 Lettres du maréchal de Contades.

une partie mourait de faim. [1] Or, le père de M. de la Verendrye, très-bon gentilhomme, qui n'avait, dit M. de Denonville, d'autre vice que la pauvreté, l'ayant léguée tout entière à ses fils, force lui fut de retourner en Canada et d'y accepter pour vivre une simple enseigne.

Ce grade, qu'il dut en partie à la recommandation de la marquise de Vaudreuil [2], était inférieur à celui qu'il avait si noblement payé d'un coup de fusil dans le corps et de plusieurs coups de sabre [3]. Nonobstant ces titres à une meilleure fortune, il y avait dix-sept ans qu'il essayait inutilement par son zèle et ses services de conquérir un brevet égal à celui qu'il tenait du maréchal de Villars. Il avait même plusieurs fois sollicité de passer en France pour obtenir de la cour la réparation de l'oubli où il vivait, et il se désolait de n'y pouvoir réussir. Mais nos maux sont souvent le passage qu'il nous faut traverser pour arriver à des succès que nous n'eussions jamais pu espérer. M. de la Verendrye en devait donner une nouvelle preuve. Il avait enfin obtenu un congé pour venir en France, et peut-être y eût-il vu se réaliser ses premières espérances, lorsque, par bonheur, une circonstance l'arrêta pour lui présenter la gloire avec ses douleurs. Il allait, sur les confins du monde où il était relégué, trouver l'occasion d'illustrer son nom par des services rendus au pays, avantage que les gens de cœur estiment au-dessus des honneurs, de la richesse et du repos. L'occasion dont je veux parler fut une de ces entreprises que le vainqueur de Bing, Roland Barin de la Galissonnière [4], étant gouverneur du Canada, jugeait, " par les dangers, les fatigues, les dépenses auxquelles elles exposent, supérieures à des guerres ouvertes. " Je veux dire une découverte. Comme celle à laquelle M. de la Verendrye attacha son nom, est ignorée même de ceux qui en ont parlé, j'en veux donner ici une légère esquisse, en attendant que j'en présente ailleurs le tableau.

En 1728, M. de la Verendrye, qui commandait alors au lac Nepigon, dans le nord du lac Supérieur, ayant reçu divers avis touchant l'existence d'une rivière dont le cours se dirigeait vers le couchant, pensa qu'elle pouvait mener à la découverte de la mer de l'Ouest, comme d'illustres découvreurs avaient, dans le siècle

1 Lavallée, *Histoire de France*, 2 vol. in-8o, chap. VI.

2. Etats du personnel de la marine.

3 Mémoire du père de Gonor.

4 Lettre à M. de Maurepas.

précédent, cru, l'un que le Chickahominy, rivière de la Virginie [1], les autres que l'Ohio, puis le Mississippi [2], les conduiraient à la mer du Sud. Il songea en conséquence à utiliser ces avis, l'action chez un homme d'énergie ne tardant pas à suivre une pensée mûrie.

Le projet de découvrir un passage par l'intérieur des terres au Grand-Océan et de là à la Chine, présenté par nos officiers sous Henry IV, sous Louis XIII et sous Louis XIV, avait été repris sous la Régence avec une ardeur toute nouvelle. Mémoires sur mémoires avaient été présentés au conseil de marine touchant la nécessité et les avantages de cette découverte; c'était même afin de renseigner le conseil d'une manière certaine sur la route la plus convenable à suivre pour arriver à la mer de l'Ouest que le père de Charlevoix, envoyé en Amérique, avait fait son grand voyage du nord au sud de la Nouvelle-France. Mais l'ardeur dont, pendant la vie de Philippe d'Orléans, l'administration s'était montrée animée pour l'exploration de l'Ouest, s'amortissait et menaçait de s'éteindre sans avoir rien produit de l'établissement d'un poste au pays des Sioux et celui d'un autre à Kamanistigoya, lorsque M. de la Verendrye, descendu à Michilimakinac, dans l'intention de faire parvenir au gouverneur de la colonie les connaissances qu'il avait tirées des sauvages sur la rivière de l'Ouest vit arriver du poste des Sioux récemment établi, le père de Gonor qui y avait été envoyé comme missionnaire l'année précédente.

En choisissant entre les deux projets que le père Charlevoix, à la suite de son voyage, lui avait présentés pour parvenir à la connaissance de la mer de l'Ouest, le régent, renonçant, par une prudence malencontreuse, au projet coûteux et incertain, il est vrai, d'une expédition qui remonterait le Missouri jusqu'à sa source et pousserait au-delà, s'était décidé pour l'établissement d'un poste chez les Sioux. Le régent avait ainsi rejeté le projet qui devait mener Lewis et Clark à la Columbia, mais il avait pensé qu'on obtiendrait par cet établissement des renseignements plus certains que ceux que l'on avait touchant le passage au Grand-Océan et qu'alors il serait temps de faire la dépense de l'exploration. En conséquence, le poste des Sioux avait été en 1727 établi par Boucher de Montbrun et le père Guignas [3]. Cependant le père Gonor en reve-

1 *History of Virginia.*

2. Manuscrit de l'abbé Dollier de Casson. Relations des Jésuites. Lettres de Jean Talon, Frontenac et autres.

3 Relation d'une grande rivière qui a flux et reflux, présentée par le père de Gonor, Jésuite missionnaire des Sioux, 3 novembre 1728.

nait avec le chagrin de n'avoir rien pu apprendre qui dût satisfaire l'attente de la cour au sujet de la découverte de la mer de l'Ouest. La rencontre qu'il fit alors à Michilimakinac de M. de la Verendrye, inquiet, de son côté, de faire connaître ce que le père cherchait, charma donc le missionnaire au plus haut point, comme elle réjouit l'officier. Tous deux y trouvaient ce qu'ils souhaitaient : celui-ci des informations importantes, celui là une protection. Le père de Gonor se chargea des mémoires de M. de la Verendrye et promit de les appuyer ; ce qu'il fit en effet. Entrant dans les idées de M. de la Verendrye, il soutint qu'on ferait bien mieux d'aller s'établir chez les Christinaux ou chez les Assiniboëls que de demeurer chez les Sioux pour la découverte qu'on avait en vue. " C'était aussi, écrivait-il, le sentiment du père Guignas, à qui j'ai ouï dire bien des fois que c'était une mer à boire que de chercher par les Sioux un chemin pour aller à la mer de l'Ouest." La découverte de cette mer, qui depuis cinquante ans, depuis la mort de Cavelier de la Salle, était incessamment demandée, touchait ainsi à une période nouvelle qui allait être du plus vif intérêt. On allait passer des projets à l'action, des conjectures à la recherche. C'est cette action, c'est cette recherche que je vais tâcher d'exposer sommairement.

Non content de sa première démarche, après avoir pris d'autres informations sur la rivière du Couchant, et s'être assuré, parmi les Indiens, d'un guide fidèle et courageux, capable de conduire un convoi [1], M. de la Verendrye s'en vint lui-même à Québec discuter avec le gouverneur de la Nouvelle-France le projet qu'il avait formé d'aller reconnaître d'abord la rivière des Assiniboëls, puis les rivières situées vers le lac Ouinipigon, à 500 lieues de Kamanistigoya, dans la pensée qu'à cette hauteur il s'en trouverait quelqu'une qui le mènerait à la mer.

Le gouverneur qui avait succédé au marquis de Vaudreuil, mort en 1725, était alors le marquis Charles de Beauharnois, qui appartenait à une famille que ses services et sa parenté avec les Pontchartain avaient placée dans les plus hauts emplois de la marine et des colonies. Signalé par sa bravoure dans plusieurs combats comme capitaine de vaisseau, et particulièrement en 1707, à bord de l'*Achille* [2], il n'était pas moins distingué par ses lumières. Par ces divers raisons, M. de la Verendrye ne le trouva pas indifférent à ses projets. M. de Beauharnois même, l'année précédente, lui

1 Mémoire de la Verendrye, joint à la lettre de M. de Beauharnois, du 10 octobre 1730.

2 *Gazette de France*. Personnel de la marine.

avait déjà témoigné ses sympathies en lui rendant enfin son grade de 1710. Mais une autre considération devait également le porter à protéger le projet de l'officier.

La gloire des découvertes n'était pas étrangère aux Beauharnois : déjà l'un des frères du gouverneur, Claude de Beauharnois de Beaumont, avait, en qualité d'enseigne de vaisseau, pris une part active à la découverte du Mississippi, entreprise par mer sous la conduite de d'Iberville et de Surgères ; et en écoutant M. de la Verendrye il pouvait concevoir le désir d'ajouter dans l'histoire de sa famille, aux mérites de ce précédent, l'honneur d'ordonner ou de soutenir une entreprise de ce genre. M. de Beauharnois avait, pour s'exciter à celle-ci, la pensée qui avait jadis animé Samuel Champlain, les Récollets, les Jésuites et les Sulpiciens, Jean Talon, le comte de Frontenac, Cavelier de la Salle, le marquis de Vaudreuil et les intendants Raudot, dans l'exécution ou la protection des entreprises que cette dernière devait continuer. Il espérait que la Nouvelle-France pourrait retirer de cette expédition des avantages considérables pour la traite et la science, de grandes lumières sur la géographie du nouveau continent, si l'on n'y résolvait pas entièrement cette fois encore le problème de la séparation de l'Amérique et de l'Asie vers le nord, problème posé dès le voyage Cabot, en 1497.

Tel devait être cependant l'objet principal de l'expédition. L'ouest et le nord-ouest de l'Amérique étant encore inconnus depuis la Californie jusqu'à la baie d'Hudson, l'est de l'Asie l'étant également à son extrémité, ainsi que la mer qui divisait l'ancien et le nouveau monde à cette hauteur, il y avait des savants qui supposaient, avec les navigateurs du 16e siècle, l'union des continents à des degrés de longitude et de latitude bien éloignés de ceux où Behring allait découvrir le détroit qui porte son nom. En 1718, un prêtre de la congrégation, nommé Bobé, qui eut le mérite d'exciter fortement le régent et les ministres à la découverte de la mer de l'Ouest, regardait comme une vaste terre l'espace compris entre le détroit d'Uriez et la Nouvelle-France [1]. Cet ecclésiastique, fort savant d'ailleurs, pensait que, si l'on marchait entre le 47e et le 70e degré de latitude, on ne trouverait point la mer que l'on n'eût atteint le golfe d'Amur, " lequel était formé par les terres du Japon, de la Tartarie et de la Bourbonie. " Il appelait Bourbonie cette contrée imaginaire qui lui semblait joindre l'Amérique à l'Asie, et " par laquelle, selon lui, étaient passés les Tartares et les Israélites Tartarisés après la dispersion de Salmanazar, comme le

1 Mémoire pour la découverte de la mer de l'Ouest, présenté en avril 1718.

prouvait, disait il, la figure des Sioux, qui ressemblait à celles des Tartares." Ces chimères d un homme éclairé, accréditées chez d'autres qui ne l'étaient pas moins, faisaient souhaiter que la France, placée à portée, par sa possession du Canada, d'en reconnaître l'erreur, envoyât à travers l'Amérique du Nord une expédition d'exploration qui dissiperait les ténèbres restées sur le nord-ouest de ce continent.

M. de Beauharnois conçut sans peine l'importance d'une telle exploration, et il songea à lever le voile qui cachait les bornes du monde en accueillant la demande de M. de la Verendrye. Malheureusement, n'osant prendre une initiative que prit pour ses affaires, vers cette époque et sous le prétexte de cette découverte, le gouverneur de la Louisiane, M. de Bienville, moins honnête que lui, il s'exposa à ne pouvoir rien faire qu'à des conditions qui nous laissèrent enlever l'honneur qu'on devait attendre de la découverte de la mer de l'Ouest. Les Russes étaient nos rivaux dans ce projet. Avant sa mort, Pierre-le-Grand, qui était arrivé à Paris en avril 1717, deux mois après que Guillaume Delisle eut présenté au régent son mémoire sur la mer de l'Ouest, s'était rappelé ses conversations avec l'illustre géographe, ainsi que ses promesses à l'Académie des sciences [1], et il avait ordonné de faire reconnaître par l'est la distance de l'Asie à l'Amérique. Fidèles aux ordres contenus dans son testament qui fut pour la Russie son dernier service, ses successeurs allaient envoyer Vitus Behring et Thschirikoff, qui s'avanceraient par l'est dans la mer de l'Ouest et toucheraient à l'Amérique, pendant que les officiers français, par une singulière coïncidence, exploreraient l'intérieur des terres occidentales sous le gouvernement d'un gentilhomme dont les petits-neveux devaient s'approcher du trône de Pierre-le-Grand. Mais les uns devaient être aidés par leurs princes, les autres faire tout par eux seuls, malgré la bienveillance des gouverneurs du Canada, réduits à n'avoir guère pour les découvreurs que des sympathies.

M. de Beauharnois [2] ayant examiné, avec l'ingénieur Chaussegros de Lery, la carte qu'avait envoyé le sauvage Ochagach, choisie par M. de la Verendrye pour être son guide, pensa, comme l'ingénieur, que la Nouvelle-France " étant traversée par deux grands fleuves qui prennent leur source vers le milieu, dont l'un court à l'est, qui est celui de St. Laurent, et l'autre au sud, qui est le Mississipi, il ne pouvait rester à l'ouest 7 ou 800 lieues de large sans

1 *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde,* par J.-B. Schérer.

2 Lettre de M. de Beauharnois à M. de Maurepas, 15 octobre 1730.

qu'il y eut également une grande rivière." Ce fait eût été trop contraire à tout ce qu'on savait des pays connus où un si grand espace était toujours traversé par quelque grand fleuve. Ce raisonnement rendait vraisemblables les rapports des sauvages, d'après lesquels et suivant le rumb de vent que ceux-ci donnaient au fleuve, M. de Beauharnois et M. de Léry jugeaient qu'il devait se rendre à l'entrée découverte par d'Aguilar ou à quelque autre située au dessus de la Californie.

Cet examen donnant au gouverneur quelques espérances de succès, comme il en trouvait d'autres dans le caractère même de M. de la Verendrye, dans son intrépidité éprouvée, et que cet officier se recommandait d'ailleurs par le rang distingué qu'occupait sa famille dans les troupes, dans le clergé et même au conseil souverain où l'un de ses frères était conseiller-clerc, il lui confia l'exécution de l'entreprise projetée par lui. Cependant, comme il ne pouvait se dissimuler toutes les difficultés d'une entreprise semblable, il jugea prudent qu'avant de parcourir des contrées aussi étendues et aussi inconnues, le découvreur sondât un peu le terrain et qu'il établit en tout cas un poste dans les terres au-delà de ce qui était connu, afin, plus tard, de pénétrer plus avant, avec moins de difficulté, après qu'il serait formé des relations parmi les Indiens. M. de Beauharnois espérait sans doute que, lorsqu'il serait en mesure de parler avec une connaissance plus exacte des faits, il obtiendrait la protection du roi pour les gens de cœur qui se dévoueraient à cette entreprise. M. de la Verendrye reçut donc de lui l'ordre d'aller d'abord établir un poste au lac Ouinipigon, avec cinquante hommes et un missionnaire, et il lui donna [1], pour surmonter les difficultés de cet établissement, les bénéfices du privilége de la traite des pelleteries. Impatient de commencer, M. de la Verendrye, par un traité signé le 19 mai 1731, en présence de M. de la Chassaigne, gouverneur de Montréal, s'associa quelques hommes qui firent les avances des marchandises et des équipements, et le 26 août, après avoir passé à Michilimakinac, où il avait pris le Père Messager pour missionnaire, il était au grand portage du lac Supérieur, quinze lieues au sud-sud-ouest de Kamanistigoya.

Dans ces préludes de l'entreprise, M. de la Verendrye ne tarda pas à connaître les dangers et les dépenses dans lesquelles une découverte allait l'engager. Il n'avait fait cependant que quelques pas dans l'inconnu ; néanmoins il se mit de nouveau à la disposition du ministre, avec son neveu et trois de ses fils, pour commencer l'exploration. Deux ans après le départ de M. de la Verendrye,

1 1er août 1731. Lettre de M. de la Verendrye.

le 10 octobre 1733, le gouverneur et l'intendant Hocquart écrivaient à M. de Maurepas : " M. de la Jemerays, neveu de M. de la Verendrye, nous a représenté que, si Sa Majesté voulait en faire la dépense, on pourrait aisément réussir à la découverte de la mer de l'Ouest, étant présentement au lac Ouinipigon, mais que, pour eux et leurs associés, ils étaient hors d'état de pouvoir faire cette entreprise, ayant perdu plus de 43,000 liv. et les voyageurs ne voulant aller plus loin qu'ils ne soient payés de ce qui leur est dû, ni les équipeurs leur fournir des marchandises pour continuer leur voyage. La dépense, monseigneur, ajoutaient-ils, ne serait pas considérable : les frais des engagés pendant trois ans et ce que l'on pourrait fournir des magasins du roi, suivant le calcul que nous en avons fait en la présence de M. de la Jemerays, ne monteraient tout au plus qu'à 30,000 livres. Nous avons l'honneur de vous avertir que, par le traité, nous ne pouvons les obliger d'aller plus loin que le lac Ouinipigon, que nous ne croyions pas si éloigné." Il fut répondu de la cour qu'il n'était pas convenable que le Roi entrât dans la dépense que MM. de Beauharnois et Hocquart proposaient : ceux qui étaient dans l'entreprise devaient être en état de continuer par les profits de pelleteries qu'ils étaient à portée de traiter. Mêmes paroles à peu près le 12 avril 1735. Le sort en était jeté. M. de la Verendrye devait abandonner la découverte ou la faire seul, à ses risques et périls, sans autre moyen qu'un privilége de traite. Dans cette alternative, il prit le parti de l'honneur qui fait braver les dangers et impose des sacrifices. Endetté d'un premier équipement, il s'endetta d'un second ; il employait déjà son neveu et trois de ses fils ; il prépara son quatrième, âgé de dix-huit ans, à accompagner ses frères l'année suivante, lui faisant enseigner l'art de lever des plans et de dresser une carte, et il s'engagea dans cette entreprise où, à force d'énergie, il devait encore obtenir, malgré tous les obstacles, assez de résultats pour jeter un éclat durable sur son nom et sur celui de l'homme qui avait encouragé ses efforts.

II

L'honneur principal que M. de la Verendrye recueillit de son entreprise, il ne le tira pas du succès, mais de la lutte même contre des obstacles qu'il nous est plus facile d'entrevoir que de bien juger à la distance où nous sommes ; toutefois, nous pouvons remarquer que les plus grands lui vinrent moins de la découverte même que de la position fausse et pleine d'empêchements, dans laquelle

il se trouva continuellement, pour n'avoir d'autre moyen de s'approvisionner que la traite des pelleteries et ses bénéfices.

La traite des pelleteries dans des pays aussi éloignés que ceux où l'on devait pénétrer, imposée ou acceptée comme le moyen de la découverte, devait avoir pour premier effet d'en distraire les découvreurs qui, pour leur subsistance et les approvisionnements, consumeraient en allées et en venues, de Montréal aux pays à découvrir, une partie précieuse du temps, des forces, de l'énergie qu'ils eussent dû employer à pousser en avant. La nécessité du commerce entraînait aussi avec elle celle de l'établissement des postes propres à attirer les sauvages et à jalonner la route, ce qui, prenant encore des hommes, du temps et de l'argent, resserrait davantage le cercle vicieux dans lequel M. de la Verendrye était enfermé. Inévitablement, par son besoin de tirer de la traite toutes ses ressources pour avancer ses découvertes, il était condamné à se voir tour à tour, et peut-être en même temps, tourmenter par le ministère impatient du progrès de l'exploration et par ses associés avides de recouvrer à gros intérêts le prix de leurs équipements. Ce fut ce qui arriva.

M. de la Verendrye, incessamment harcelé par ses équipeurs, se vit reprocher presque aussi souvent par le ministère la demi protection qu'il en avait reçue. En effet, si M. de Maurepas avait établi le degré de protection qu'il devait accorder au découvreur sur les conseils du père Charlevoix [1], qui parlait là aussi légèrement qu'il écrivit son *Histoire de la Nouvelle-France*, il pouvait croire avoir fait assez. Le Rév. père, à qui le projet de M. de la Verendrye avait été communiqué, semblant d'abord ne pas remarquer que le plus ou moins de protection de la part du roi devait changer la manière d'exécuter l'entreprise, faisait ensuite bon marché des difficultés de la découverte. Il disait " que les établissements étaient inutiles, quoiqu'ils fussent de peu de dépense, qu'ils tireraient la découverte en longueur, pourraient la faire dégénérer en traite de pelleteries, qu'il fallait poursuivre la découverte tout de suite et sans s'arrêter plus que deux ans pour bien déterminer sa route par de nouveaux renseignements pris dans les postes avancés. Ceci fait que la dépense que demanderait une telle expédition se réduirait à quelques vivres aisés à porter, à des munitions dont une partie servirait à chasser pour le besoin et à quelques présents pour les sauvages. " L'opinion du père Charlevoix qui avait été envoyé, quelques années auparavant par le duc d'Orléans et le comte de Toulouse, prendre des informations sur la

1 Mémoire du père Charlevoix, 10 octobre 1751

mer de l'Ouest, pouvait avoir un grand poids. On l'a vu, c'était sur son avis qu'avait été fondé un établissement chez les Sioux. Le jugement qu'il portait ici était-il celui d'un homme, qui, regrettant de n'avoir pu faire la découverte, cherchait à déprécier d'avance les mérites de ceux qui l'entreprendraient ; je ne le crois pas ; mais, en vérité, le Rév. père en discourait trop avec les souvenirs d'un homme qui, dans ses voyages, n'avait traversé que des pays ouverts depuis longtemps. Il accrédita ainsi les bruits que répandirent bientôt l'envie et l'ignorance, et M. de Maurepas, qui avait protégé tant d'autres expéditions ayant un but scientifique, pouvait regretter d'avoir donné à M. de la Verendrye le privilége de la traite, privilége que celui-ci eût volontiers changé dix fois pour une compagnie de cent hommes, ainsi qu'eurent Lewis et Clark, avec tout ce qui leur était nécessaire. Rien de douloureux, en effet, comme ces demi-faveurs qui mettent l'homme en haleine pour l'arrêter ensuite tout court près du but, et par lesquelles cependant les protecteurs se croient en droit d'accuser celui qu'ils ont soutenu, sans songer un moment que leurs services, pour être réels, n'en ont pas moins condamné leur obligé au supplice de Tantale. Tel a été à peu près le caractère des entreprises de M. de la Verendrye. M. de Beauharnois, néanmoins, voyant cet officier fléchir sous la peine, avait cru devoir, dès 1735, lui donner la permission d'affermer pendant trois ans, à des négociants, les postes qu'il avait établis, à condition qu'il n'y ferait aucun commerce, ni directement ni indirectement, de façon qu'il pût suivre son entreprise avec toute la diligence possible, puisqu'il ne devait plus voir ainsi qu'à son projet. Mais M. de la Verendrye ne demeurait pas moins dépendant, pour ses approvisionnements, de traitants ou fermiers impatients de recevoir, mais plus lents à envoyer. Ils n'envoyaient pas non plus autant qu'il fallait ; c'était toujours en proportion de leurs gains, et il s'ensuivait que M. de la Verendrye était personnellement toujours obéré pour aviser à tout ; heureux quand il ne souffrait pas les plus cruelles privations ?

Aussi, nonobstant les efforts d'un courage et d'une constance admirables par lesquels cet officier rappelait, trente ans après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille de Malplaquet, l'énergie des grands découvreurs, malgré l'aide de ses quatre fils et de son neveu, M. de la Jemerays, tous les cinq intrépidement et infatigablement dévoués à son entreprise, avec une générosité égale à son désintéressement, bien réel quoiqu'il ait été fort attaqué, M. de la Verendrye ne put, par le fait de la situation qu'il avait acceptée, parvenir, après douze ans de peines et de sacrifices, qu'à la

découverte des terres enfermées entre les Montagnes Rocheuses à l'ouest et les lacs Supérieur et Ouinipeg à l'est. Quoique je ne puisse m'étendre dans cette simple note, au moins faut-il cependant faire entrevoir par quelques traits le tableau si attachant de leurs efforts. C'est pourquoi, si secs et si brefs qu'ils doivent être, je donnerai quelques détails sur leur marche.

Si nous suivons M. de la Verendrye depuis Kamanistigoya, poste établi près du lac Supérieur pour la seconde fois, vers 1717, par le lieutenant Robutel de la Noue, et où les découvreurs arrivaient en 1731 [1], nous verrons successivement leurs partis passer la même année par le lac de la Pluie ou Tekamamiouen, à la décharge duquel ils établirent le fort St. Pierre ; traverser le lac Minitie ou des Bois, sur une des rives duquel fut placé, en 1732, le fort Saint-Charles ; le lac Ouinipigon, à cinq lieues duquel ils établirent un fort en remontant la rivière ; la rivière Ouinipeg, appelée par eux *rivière Maurepas* qu'ils protégèrent, en 1734, d'un fort également désigné sous le nom du ministre ; la rivière des Assiniboëls, autrement dite *rivière Saint-Charles*, où le fort de la Reine, bâti le 3 octobre 1738, servait de poste avancé ; puis la rivière Saint-Pierre, embranchement de cette rivière des Assiniboëls. Cette rivière, à laquelle étaient imposés à la fois le prénom de M. de la Verendrye et celui de M. de Beauharnois, fut le centre des établissements et le point de départ des expéditions que les découvreurs allaient entreprendre au nord et au sud. C'est par elle que nous les voyons, à la fin de 1738, descendre chez les Mantannes, et, en 1742, vers le haut Missouri, puis le remonter jusqu'au Yellow-Stone, enfin arriver par cette route aux montagnes Rocheuses, parmi les gens des Serpents, pays qui sont le terme de leurs explorations du côté du sud. Du côté du nord, dans des courses dont je ne saurais encore déterminer la date d'une manière précise, ils ont traversé le lac Dauphin, celui des Cygnes, reconnu la rivière des Biches, et remonté jusqu'à sa fourche le Saskatchaouan, qu'ils nommaient *Poskoiac*. Deux forts furent établis par eux dans ces contrées, l'un au lac Dauphin, l'autre sur la rivière des Biches, lequel fut appelé *le fort Bourbon*.

A considérer ce simple exposé de leurs actes, à voir les distances de temps qui marquent chaque progrès, et disent de cette manière si bien les efforts que les découvreurs ont eu à faire, lorsqu'on songe aux misères qu'ils ont éprouvées, aux dangers qu'ils coururent et dans lesquels périrent quelques-uns des leurs ; quand on rapproche enfin des résultats de leur entreprise les moyens avec

1. Mémoire de M. de la Verendrye, 31 octobre 1744.

lesquels ils s'y sont livrés, on s'étonnerait, en vérité, des accusations dirigées contre eux, si l'envie ne nous avait habitués à ses criminelles folies. Mais à qui l'envie a-t-elle permis impunément un honneur ou un profit ?

Dans les laborieux efforts des Varennes de la Verendrye pou étendre jusque dans le grand Océan la domination et le commerce de la France américaine, l'honneur de la découverte vers les régions les plus avancées de l'Ouest appartient principalement aux fils de M. de la Verendrye. Il avait pris pour lui la tâche plus difficile, et qui convenait mieux à son âge, de diriger l'entreprise, de surveiller la traite, de créer et d'entretenir des relations amicales avec les Indiens, de stimuler le zèle des équipeurs toujours en retard, de faire ouvrir le chemin, et d'affermir les établissements qu'il avait envoyé commencer. Toujours prêt d'ailleurs à payer de sa personne lorsque l'occasion le demandait, les distances qu'il parcourut à pied, dans les temps et dans des pays affreux, au milieu des privations, effrayeraient l'imagination d'un Européen, et c'était avec raison que ces fils pouvaient dire : " Il a marché et nous a fait marcher de manière à toucher au but, quel qu'il fût, s'il eût été plus aidé [1]. " Mais c'étaient, avec son neveu, ceux-ci qui, la plupart du temps, allaient en avant pour reconnaître la route, et leurs courses, toujours pleines de dangers au travers de peuplades en guerre, duraient quelquefois des années entières.

Une de ces courses coûta la vie à l'un d'eux que les Sioux, ennemis des Christineaux nos alliés, massacrèrent en juin 1736 dans une île du lac des bois, avec tout son parti composé de vingt et un hommes, au nombre desquels était le père Auneau, jésuite. Un parti de cinq Canadiens voyageurs, qui rencontra leurs corps quelques jours après le coup, vit les têtes des Français posées sur des robes de castor, la plupart sans chevelure. Le missionnaire avait un genou en terre, une flèche dans la tête, le sein, ouvert, sa main gauche contre terre, la droite élevée. Le sieur de la Verendrye était couché sur le ventre, le dos ciselé à coups de couteau, une houe enfoncée dans les reins, sans tête, le corps orné de jarretières et de bracelets de porc épic [2]. M. de la Verendrye qui était alors dans un cruel dénûment au fort Saint Charles, apprit en même temps que la nouvelle du massacre de son fils celle de la mort de son neveu la Jemerays, fils d'une sœur de M. de la Verendrye, Marie-Renée de Varennes, et frère de Mme Youville, fondatrice des Hospitalières de Montréal. M. Dufrost de la Jemerays s'était

1 Lettre du chevalier de la Verendrye, 30 septembre 1750.

2 Rapport du voyageur Bourassa.

associé aux travaux et à la fortune de son oncle dès le commencement de son entreprise. Deux ans après il en avait, sur la demande de M. de Beauharnois [1], été récompensé par une enseigne en second, à la suite des services qu'il avait rendus dans ces commencements si pénibles; lorsque des difficultés sans nombre qu'offraient les trois lieues et un quart du Portage de Nantaouagan rebutaient les engagés, il avait eu l'honneur de passer outre et d'aller commencer le premier établissement au lac de la Pluie ou Tekamamiouen; son intelligence, son dévouement, un courage qui ne reculait ni devant les dangers, ni devant les fatigues, lui avaient mérité la confiance la plus complète de M. de la Verendrye, et, à sa mort, celui ci regretta non-seulement en lui un parent qui lui était cher mais encore un lieutenant précieux à son entreprise.

S'il eût été possible de remédier à une telle perte, le courage et l'ardeur des fils de M. de la Verendrye l'eussent réparée, mais on avait si peu de monde que la découverte ne cessa de s'en ressentir. Néanmoins, l'année suivante ils étaient chez les Mandanes, peuple que le livre d'un voyageur distingué, M. Catlin [2], nous a rendu si intéressant, et que Clark croyait avoir vu le premier. Ce ne fut qu'en 1743 que l'aîné des fils de M. de la Verendrye et le chevalier son frère s'avancèrent jusqu'aux Montagnes Rocheuses, dans un voyage qui dura depuis le 29 avril 1742 jusqu'au 2 juillet de l'année suivante, époque à laquelle ils étaient de retour au fort Saint-Charles d'où ils étaient partis.

Voici quelques détails sur ce voyage, qui devra rester célèbre comme l'action courageuse de quatre hommes seuls, précédant de soixante ans environ la troupe nombreuse de Lewis et de Clark au même point [3]. Le fils aîné de M. de la Verendrye s'étant avancé jusque chez les Mandanes, n'avait pu, faute des guides qu'il avait espéré rencontrer, pousser au delà de ce peuple. Il était donc revenu auprès de son père; mais celui-ci l'avait presque aussitôt renvoyé, avec le chevalier son frère et deux autres Français. Ils parvinrent cette fois aux Montagnes Rocheuses, après avoir rencontré sur le chemin le village des Beaux-Hommes, les Ploya, la nation des Petits-Renard, les gens de l'Arc. Quelques uns de ces noms, qu'on retrouve sur les cartes de Lewis, font penser qu'ils arrivèrent aux Montagnes Rocheuses par le Yellow-Stone. Le 1er

1 Lettre du ministre à M. de Beauharnois, 20 avril 1734.

2 Letters and notes on the manners, customs and condition of the North American Indians, etc., 1842.

3 Journal du voyage fait par M. le chevalier de la Verendrye, en 1742, pour parvenir à la découverte de la mer de l'Ouest, adressé à M. le marquis de Beauharnois.

janvier 1743, ils avaient ces montagnes devant les yeux ; le 12 du même mois ils y arrivaient, et le chevalier de la Verendrye, qui avait dû laisser son frêre à quelque distance, se préparait à les gravir. Désespéré d'être toujours mené au sud par les guides, aux quels il avait demandé de le mener à la mer, il pensait bien que par la route qu'il avait suivie il ne verrait qu'une mer connue : toutefois, il voulait la contempler du haut des montagnes. Malheureusement, outre les obstacles naturels qui se fussent opposés à son désir, et qu'il ne prévoyait peut-être pas, une difficulté qu'il devait encore moins prévoir se présenta tout à coup. Il avait été mené jusque là par le grand chef du village de l'Arc, suivi d'autres peuplades qui marchaient au nombre de 2,000 guerriers, la plupart à cheval et accompagnés de leurs familles, contre la nation des Serpents, habitants de ces montagnes. Cette nation était la terreur de ses voisins. Les gens de l'Arc étaient les seuls qui ne la craignissent point, quoiqu'elle portât partout la destruction, ainsi que le chevalier de la Verendrye en avait été le témoin. Lorsqu'il était arrivé chez la nation des gens des chevaux, ce n'était que pleurs et désolation, leurs villages ayant été presque entièrement détruits par les gens des Serpents. En 1741, ces derniers avaient complétement ruiné dix-sept villages ; ils en avaient tué les hommes âgés, fait esclaves les femmes et les jeunes enfants, qu'ils étaient allés vendre sur les côtes pour des chevaux et d'autres marchandises.

La marche des gens de l'Arc contre eux était donc autant motivé par le salut de ces contrées que par un désir commun de vengeance. Mais il parut en cette occasion, que, chez les sauvages comme chez les peuples civilisés, il n'est pas sage aux gens de cœur de compter sur l'appui de ceux qui ne se recommandent que par le nombre. Les guerriers étant près du village principal de leurs ennemis, furent avertis par leurs éclaireurs qu'ils s'étaient sauvés avec une grande précipitation et qu'ils avaient abandonné leurs équipages. Cette nouvelle au lieu de les réjouir, jeta le désordre et la division parmi eux. Ils craignirent que, les ennemis les ayant découverts, ne profitassent de leur absence pour faire une diversion sur leurs propres villages et ne s'y rendissent avant eux. En vain le chef des gens de l'Arc, qui se faisait remarquer entre les siens par son esprit, la noblesse de ses manières, et sa bravoure, s'efforça de les disiuader inutilement, il les engagea à poursuivre les ennemis, nul ne l'écouta, et force fut au chevalier de la Verendrye de s'en retourner avec eux sans avoir contemplé cette mer dont la vue avait si fort (contenté) réjoui Balboa et Cortey deux siècles auparavant. Quatre hommes seuls, ne pouvaient faire

davantage, et c'était déjà assez hardi que d'avoir pénétré jusqu'à ces montagnes où ils eurent l'honneur de précéder de soixante ans la grande expédition envoyée par Jefferson.

Ce fut là le plus grand résultat de cette exploration. Il y en eut un autre moindre mais qui, pour être secondaire, ne doit pas être oublié. A leur retour, le chevalier et son frère eurent soin de prendre possession des terres du haut Missouri, à leur arrivée, le 19 mars 1743, chez les gens de la Petite-Cerise, nation campée sur le bord de ce fleuve. Ils enterrèrent à cet effet, sur une éminence près de leur fort, une plaque de plomb aux armes du roi, et, en souvenir de leur passage, ils élevèrent des pierres en pyramides au nom du marquis de Beauharnois. De telle sorte que si l'objet de l'entreprise avait été ajourné sur un point, elle eut, sur celui-là, le mérite d'établir les droits de la France sur le cours de ce grand fleuve qui, selon certains géographes, peut être regardé comme une branche principale du Mississipi. Ainsi, pour ceux qui admettent cette opinion, le nom de Beauharnois, inscrit déjà dans l'histoire de la découverte de l'embouchure de ce fleuve, se rattache doublement à la découverte des extrémités du Nil américain.

Si ces courses venaient en quelque sorte de justifier la pensée qui avait fait demander à Nicolas de la Salle et à Hubert, commissaires de la Louisiane, ainsi qu'à Bobé et au père Charlevoix, qu'on remontât le Missouri pour atteindre l'Océan, ce succès ne suffisait cependant pas plus à M. de la Verendrye qu'il ne satisfaisait le chevalier et son frère, puisque par cette route ils avaient la crainte de rencontrer les établissements des Espagnols, et qu'ils ne résolvaient pas non plus le problème de la mer de l'Ouest, l'un des objets principaux de leur entreprise. En conséquence, ils songèrent à remonter vers le nord, où ils découvrirent le Saskatchaouan ; mais ce ne fut que cinq ans plus tard. Si cette découverte n'eut pas lieu plus tôt, s'ils n'allèrent pas plus loin, la faute en fut encore à d'autres qu'aux découvreurs.

M. de la Verendrye se préparait à renvoyer ses fils vers le nord, quand la conduite du ministère, lui refusant tout avancement, le révolta, parce qu'il croyait y voir une injustice systématique. Le ministère n'était pas cependant aussi coupable qu'il le paraissait à M. de la Verendrye ; excité contre le découvreur par de mauvais renseignements, par les imputations de l'envie qui, " lorsque les découvreurs s'excédaient de fatigues et de dépenses, représentait leurs courses comme dirigées surtout vers la découverte du castor, leurs dépenses forcées, comme de la dissipation, leurs relations, comme des mensonges," le ministre pouvait, sans mauvais vouloir, accuser de négligence, de mauvaise direction ou d'intérêt, des

hommes plus occupés de marcher et d'agir que de se faire valoir par leurs mémoires [1].

Le 22 avril 1737, à propos du massacre du fils de M. de la Verendrye, M. de Maurepas écrivait au marquis de Beauharnois, qui défendit le découvreur de ces accusations [2] : " Tout ce qui m'est revenu de ce qui a donné lieu à cet accident me confirme dans le soupçon où j'ai toujours été, et que je ne vous ai pas même dissimulé, que la traite du castor avait plus de part qu'autre chose à l'entreprise de la découverte de la mer de l'Ouest de la part du sieur de la Verendrye." Le ministre, jugeant à distance et sur des rapports de gens trop intéressés au dénigrement, sans doute, pouvait être excusable de juger, mais pour le découvreur le résultat était le même, et ne lui portait pas un coup moins pénible. Il était le plus ancien des lieutenants du Canada " et il paraissait au gouverneur le plus digne des grâces du roi." La patience, si rare dans les grands corps, lersqu'il s'agit de rivalité de grades ou de titres, lui manque. Au reste, si la patience d'un homme qui n'a qu'à penser à lui peut n'avoir pas de bornes, celle d'un père devait s'arrêter devant les souffrances de ses enfants. Moins lassé peut être de se sacrifier lui-même que de compromettre le bien, l'avancement de ses fils, leur vie même dans une entreprise qui lui avait déjà coûté un de leurs frères, fatigué de se voir, lui et eux, oubliés non dans la dispensation des faveurs, mais dans la répartition équitable des récompenses dues aux services les plus anciens et les plus méritants ; pressé en outre par le besoin, par la mauvaise santé autant que par ses créanciers, il résolut de donner satisfaction enfin aux envieux. Il retourna donc à Québec, en 1743, pour y montrer les avantages que, personnellement il avait retirés de tant d'années d'épreuves." Si plus de quarante mille livres de dettes que j'ai sur le corps sont un avantage, écrivait-il [3], je puis me flatter d'être fort riche, et le serais devenu beaucoup plus par la suite si j'avais continué."

Il remit, en conséquence, sa commission pour que le gouverneur en chargeât ceux qui s'en croiraient plus dignes et plus capables de la remplir, avec la conscience d'avoir fait tout ce qu'il avait pu pour le service du roi et le bien de la colonie. Il ne s'exagérait pas ses mérites. Lewis et Clark, mieux soutenus, n'eurent pas à faire pour réussir, la huitième partie des efforts que M. de la Verendrye avait faits pour n'arriver qu'à moitié chemin.

1 Mémoire du chevalier de la Verendrye.

2 Lettre au ministre, 1er octobre 1738.

3 31 octobre 1744. Lettre de M. de la Verendrye,

III.

Cependant le marquis de Beauharnois qui appréciait à sa juste valeur le caractère de M. de la Verendrye, regrettait vivement [1] de le voir se désister de cette entreprise. M. de Beauharnois peignit au ministre la mortification du découvreur, de ce qu'on avait essayé " de donner à la pureté des sentiments, pour parvenir à la découverte de la mer de l'Ouest, un caractère opposé aux vues qu'il avait eues." Il parla des avantages qu'avaient procurés les postes établis par lui. " Enfin, disait-il, l'idée qu'on s'est faite des biens qu'il a ramassés dans ces endroits tombe d'elle-même par l'indigence où il est, pouvant vous assurer, Monseigneur, sans aucune complaisance ni prédilection pour lui, que douze années qu'il a passées dans ces postes ne lui produisent pas environ 4,000 livres, qui est tout ce qu'il a et qui pourra lui rester après qu'il aura payé les dettes qu'il a contractées pour cette entreprise. Et enfin, monseigneur, les choses, dans l'état où il les a mises, paraissent dignes de vos bontés." Mais, comme le ministre ne pouvait revenir aussitôt de ses préventions, M. de Beauharnois, afin de laisser aussi tomber les mauvais bruits qu'avaient propagés les envieux, nomma M. de Noyelles pour continuer la découverte. Le peu que fit cet officier, regardé généralement comme un homme de courage, exercé aux grandes marches, connaissant les pays d'en Haut, dut faire comprendre aux habitants sages de la colonie, qu'aux conditions acceptées par M. de la Verendrye, celui ci avait obtenu des résultats considérables, et que nul ne pouvait non-seulement faire mieux, mais aussi bien que lui. M. de Beauharnois, satisfait de cette épreuve qui justifiait son premier choix, reporta donc ses regards sur le découvreur, et, une fois encore, assura [2] à M. de Maurepas qu'on accusait injustement cet officier ; qu'il s'était livré tout entier aux découvertes et qu'il y avait sacrifié tout le produit des nouveaux postes établis par les soins avec bien des peines et bien des risques ; que cet homme enfin qui réunissait une grande expérience à un caractère à la fois ferme et doux, avait conquis sur les sauvages de l'Ouest un ascendant dont il fallait se servir. M. de Beauharnois étant repassé en France avec le grade de lieutenant général des armées, comme récompense de ses services ; M. de la Galissonnière, son successeur, tint le même langage que lui, ajou-

1 Lettre du marquis de Beauharnois, 27 octobre 1744.

Lettre de M. de Beauharnois, 15 octobre 1746.

tant, comme il a été dit plus haut, " que les découvertes causaient de plus grandes dépenses, exposaient à de plus grandes fatigues et à de plus grands dangers que des guerres ouvertes," et il rappelait à ce propos la mort et la ruine de Cavelier de la Salle et celles de tant d'autres. Le ministre [1] se rendit à ces assurances répétées. Il nomma d'abord M. de la Verendrye capitaine, quelque temps après il le décora de la croix de Saint Louis, que ses blessures de Malplaquet lui avaient suffisamment méritée depuis 1709. Mais, en même temps, il lui demanda de nouveaux efforts pour l'achèvement de son entreprise. Il n'en fallait pas tant pour stimuler des cœurs généreux tels que ceux du vieil officier et de ses fils.

Déjà, même en 1748, le chevalier de la Verendrye était parti pour continuer ses découvertes dans l'Ouest, et il avait remonté le Saskatchaouan jusqu'à la fourche où était, tous les printemps, le rendez-vous des Christinaux des montagnes,des prairies,des rivières. Là il avait appris des sauvages que cette rivière venait de bien loin, de la hauteur des terres où il y avait des montagnes fort élevées, qu'ils avaient aussi connaissance d'un grand lac situé de l'autre côté des montagnes, et dont on ne pouvait boire l'eau [2]

Ranimé par les actes du ministère qui lui rendait enfin justice, M. de la Verendrye, que ses fils tenaient au courant de tout, se préparait lui-même, malgré son âge, à partir de Montréal dans le mois de mai 1730, temps où la navigation serait libre dans les pays d'en haut et à se rendre, dans les premiers jours de décembre, au fort Bourbon, où il devait aller avec ses fils pour la première navigation de la rivière de Poskoyac. Là, il avait dessein de construire un fort commode. Dans le printemps suivant, il devait envoyer prendre connaissance de la hauteur des terres des montagnes situées de l'autre côté, et près desquelles était le grand lac en question. " Je compte, écrivait-il, faire toute la diligence possible pour aller hiverner au fort Bourbon, qui est le dernier, au bas de la rivière aux Biches, de tous les forts que j'ai établis ; trop heureux si, à l'issue de toutes les peines, fatigues et risques que j'ai essuyés dans cette longue découverte, je pouvais parvenir à vous prouver mon désintéressement, mon grand zèle, aussi bien que ceux de mes enfants pour la gloire du roi et le bien de la colonie."

Il écrivait ces mots à Québec, le 17 septembre 1749 ; mais, en faisant cette promesse, il avait compté sans cet hôte fidèle de l'homme, qu'on appelle la mort. Le 6 décembre suivant, il expirait, emportant, pour ainsi dire, avec lui, le succès de l'entreprise.

1 23 octobre 1747. Lettre de M. de la Galissonnière.

2 Lettre de M. de la Jonquière, 22 septembre 1749.

M. de la Galissonnière venait de quitter le Canada pour faire place à M. de la Jonquière, et les malversations qui allaient contribuer à la perte de la colonie pour la France, commencèrent à prendre le triste développement qui devait faire condamner l'intendant Bigot à l'exil. MM. de la Verendrye devaient être les premières victimes de cet intendant.

Assurément, après la mort de leur père, nul, dans la colonie n'était aussi capable de continuer et d'achever la découverte que ceux-là mêmes qui l'avaient si fort avancée. Les fils de M. de la Verendrye réclamaient l'honneur d'achever cette entreprise comme la plus précieuse partie de leur héritage. Bien plus, il semblait qu'on ne pouvait la refuser à des hommes qui avaient déjà fait la plupart des préparatifs et pris des engagements qui absorbaient leur petite fortune et même au delà. Mais l'intendant Bigot ayant formé avec le gouverneur une société pour ces découvertes et l'exploitation des postes de l'ouest, les Varennes durent céder à la toute puissance de leurs concurrents, avides de profits plus que de l'honneur que leur imposait leur rang élevé. M. Bigot n'avait jamais assez d'argent pour le dissiper, M. de la Jonquière pour l'entasser, tous deux ne reconnurent aucun droit. Ils oublièrent tous les devoirs.

Embrassant les deux points extrêmes qu'avaient parcourus les la Verendrye ou qu'ils se proposaient encore tout à l'heure de parcourir, ils songèrent à faire trouver la mer de l'Ouest par le Missouri et Saskatchaouan. Le Père Coquart, compagnon de M. de la Verendrye, avait établi vers cette époque qu'il fallait, pour arriver à cette mer, aller à la recherche des sources du Missouri, franchir les Montagnes Rocheuses, si l'on ne pouvait pénétrer avec ses canots par les gorges et entrer dans le grand lac d'eau salée. Il écrivait qu'on avait rejeté son idée, parce qu'ici, ajoutait il,[1] "on veut des découvertes qui ne coûtent point d'argent, à moins qu'elles ne rapportent du castor, et on m'a dit que tout projet proposé à la cour ne serait point écouté si on demandait des fonds pour l'exécuter." Néanmoins on s'était souvenu de sa proposition et on liait ces projets, nés des découvertes du chevalier de la Verendrye, avec ceux que lui et les siens s'étaient proposé d'exécuter par le Saskatchaouan. L'entreprise ainsi conçue fut confiée à deux officiers : M. Lamargue de Marin fut dirigé vers le haut Mississipi et le Missouri ; le nord fut la destination de Jacques Legardeur de Saint Pierre. Ces deux officiers, d'une intrépidité à toute épreuve, ne m'ont point paru, si j'en crois quelques indications, se recom-

1 Lettre du Père Coquart, 1730.

mander autant par leur caractère. Dans cette occasion, ils tinrent du moins plus compte de leurs désirs d'avancement et de gain que des sentiments de délicatesse qui les obligeaient de ménager davantage les intérêts et l'honneur de M. de la Verendrye.

Une entreprise conçue et conduite par des hommes avides promettait surtout d'être avantageuse aux intéressés. Il en fut ainsi ; et si l'on avait dit sans raison, à propos de M. de la Verendrye, que les chaussées de castor avaient arrêté la découverte, le mot fut ici plus vrai. La colonie ne paraît avoir tiré de cette expédition d'autre avantage que l'établissement d'un fort auprès des Montagnes Rocheuses par un détachement de quelques hommes qui, selon le projet du chevalier de la Verendrye suivirent le Saskatchaouan [1] ; encore les officiers qui commandèrent l'établissement de ce poste n'en tirèrent-ils honneur qu'indirectement, puisque aucun d'eux n'y fut. M. de Saint-Pierre, qui, dès ses premiers pas dans le chemin frayé par ses précédesseurs, reconnut toutes les difficultés de leur entreprise, dut sentir l'injustice de sa conduite envers eux en rencontrant des obstacles auxquels il ne s'était point attendu, et qui réfutaient victorieusement toutes les critiques au moyen desquelles, sans doute, il les avait supplantés. Il parcourait une route déjà ouverte par eux, et cependant il avouait qu'à chaque instant l'on y était en danger non-seulement de perdre ses vivres et ses effets, mais même la vie. Il reconnut aussi l'avidité des peuplades chez lesquelles il avait passé, quoiqu'il ne l'attribuât qu'à la mollesse qu'il prétendait qu'on leur avait montrée. " Quelques présents qu'on leur fasse, elles épuiseraient, disait-il, les magasins du roi." Ces faits, dont M. de Saint-Pierre ne parlait que pour faire valoir les difficultés de son entreprise, relevaient bien autrement les actes de M. de la Verendrye, dont le mérite avait disparu sous la modestie de leur récit, et la conduite par laquelle le nouveau chef de l'exploration compromit, en s'aliénant les Christinaux, tous les travaux des premiers découvreurs, prouva qu'il avait eu tort de les accuser de mollesse, parce que, plus que lui, ils avaient été prudents et habiles à manier l'esprit de ces nations. Les Christinaux brûlèrent le fort la Reine, et faillirent massacrer M. de Saint-Pierre lui-même ; d'un autre côté, la maladie de son lieutenant, le chevalier Boucher de Niverville, montra encore combien non-seulement il avait nui à son propre honneur, mais aussi au succès de l'entreprise, en rejetant la prière instante que MM. de la Verendrye lui avaient faite de l'accompagner. Le chevalier de Niverville, envoyé par lui pour fonder un poste vers

1 *Mémoire ou journail* (*sic*), sommaire du voyage de Jacques le Gardeur de Saint-Pierre.... chargé de la découverte de la mer de l'Ouest.

la source du Saskatchaouan ou Poskoyac, avait été obligé de s'arrêter en route, épuisé par les fatigues et les misères auxquelles MM. de la Verendrye étaient faits, et quelques-uns de ses hommes purent seuls aller en avant jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, où ils établirent le fort la Jonquière en 1752. L'expédition ne paraît pas avoir dépassé les montagnes, lorsque M. de Saint-Pierre, rappelé par le marquis Duchesne de Menneville, qui succédait à M. de la Jonquière, vit arriver M. de la Corne, en 1753, pour le remplacer dans les postes de l'Ouest. La guerre de Sept Ans, qui n'allait pas tarder à éclater, empêcha la poursuite de cette entreprise dont les colonies anglaises, victorieuses des nôtres, devaient un jour recueillir les fruits.

Ainsi l'avidité et l'envie de quelques agents trop dignes d'un gouvernement qui provoquait partout sa déchéance, firent perdre à la France l'honneur d'une découverte que la science attendait de quelqu'un des nôtres, au moment où cet honneur si fortement souhaité de MM. de la Verendrye leur avait été arraché. Mais comment eussent-ils pu l'espérer, quand leurs biens propres, dans cette circonstance étaient livrés au pillage sans pudeur ? Le *sic vos non vobis* du poëte apparut ici dans toute son âpreté. Rien de plus triste que les plaintes des deux frères à ce sujet. " Dans le temps, écrivait l'aîné [1], qu'ils s'étaient tous proposé de poursuivre leurs découvertes, non-seulement ils avaient fait des pertes considérables pour les établissements des postes de l'Ouest, mais encore on leur avait ôté la jouissance d'un bien qu'ils regardaient comme le fruit de leurs travaux, ayant passé leur jeunesse, dépensé leur fortune, vendu même ce qu'ils avaient au Canada pour parfaire un établissement si favorable à la colonie. Après toutes ces dépenses, ils avaient eu la douleur de voir recueillir par un étranger le raisin qu'ils avaient eu la peine de planter, les crédits qu'ils avaient faits, perdus ; leurs marchandises restées dans les postes, données sans qu'ils eussent espérance d'en retirer aucun profit, leurs vivres mangés par des désintéressés, et encore se servait-on de leurs engagés, qu'il leur fallait payer. " Les plaintes du chevalier, plus vives, mieux exprimées, étaient plus déchirantes [2]." Je n'en suis pas moins ruiné, disait il ; mes retours de cette année recueillis à moitié, et à la suite de mille inconvénients, achèvent ma ruine. Comptes arrêtés, tant du fait de mon père que du mien, je reste sans fonds ni patrimoine ; je suis simple enseigne en second ; mon frère aîné n'a que le même grade que moi, et mon frère n'est

1 Mémoire des services de Pierre Caultier de la Verendrye l'aîné.

2 Lettre au Ministre, 30 septembre 1750

que cadet à l'aiguillette : voilà le fruit actuel de tout ce que mon père, mes frères et moi avons fait. Celui de mes frères qui fut assassiné il y a quelques années par les Sioux, n'est pas le plus malheureux." Ainsi il était réduit à appeler la mort.

Dans une situation moins grave, en 1809, Lewis, compagnon de Clark, à qui le gouvernement américain avait refusé, dit-on, de remplir les engagements pris par le découvreur, se brûlait la cervelle. MM. de la Verendrye, se soumettant à leur sort avec une résignation plus chrétienne, attendirent la fin de leurs maux, ils la damandèrent à Dieu. Elle leur arriva bientôt. Rentrés dans le service de l'armée, la guerre de Sept Ans, qui nous allait faire perdre le Canada, malgré l'héroïsme de Montcalm, leur donna occasion de terminer noblement leur vie. Dans cette guerre, plusieurs Varenne furent tués ; mais je n'ai pu, jusqu'à présent, distinguer si c'étaiênt les fils de M. de la Verendrye ou ceux de son frère. Le sort du chevalier de la Verendrye seul est certain : il périt le 15 novembre 1761, avec un autre lieutenant du nom de Varenne, noyé lors du naufrage de l'*Auguste*, vaisseau armé en cartel. Ce naufrage, image du sort de la puissance française en Amérique, fut terrible. Quelques Canadiens néanmoins, fuyant dans l'exil le joug de l'étranger, envièrent une pareille destinée, Le chevalier n'eut plus, lui, à envier celle de son frère tué par les Sioux, et en périssant il pouvait, comme Camoëns à la vue du malheur de sa patrie, dire : "Je meurs, mais je meurs avec elle."

Telle a été, pour la retracer dans le moins de pages possible, la vie sans bonheur, mais non sans gloire, de ces braves officiers, dont l'ignorance dans laquelle nous sommes de l'histoire de nos anciennes colonies a effacé jusqu'au souvenir. Nul doute que, lorsqu'il sera donné une plus ample connaissance de leurs entreprises et leurs efforts, ils n'obtiennent enfin une réputation proportionnée à leurs travaux, à leurs sacrifices et aussi aux avantages que l'Amérique doit tirer des routes intérieures qui mènent de l'Atlantique au grand Océan, et qui permettront à ce continent, servi par son audace et son génie, de disputer à l'Europe le commerce de l'Asie. Quoi qu'il en doive arriver, si les découvreurs ne sont pas parvenus entièrement à l'exécution de leurs projets, leur nom, après celui de Cavelier de la Salle, antérieurement à ceux de Mackenzie, de Lewis et de Clark, n'en devra pas moins être, à l'honneur de la France, respecté comme celui des premiers découvreurs de l'Ouest. Le courage et la constance qu'ils déployèrent, les privations qu'ils subirent, leur vie si laborieusement

triste, toute vouée à leur œuvre, et leur fin non moins malheureuse, feront même du souvenir de leur entreprise, un des plus intéressants épisodes de cette douloureuse histoire des découvertes, dans laquelle la civilisation européenne ne s'est avancée contre la barbarie qu'en lui sacrifiant ses plus nobles enfants, et cette gloire posthume ne sera qu'un juste dédommagement bien tardivement accordé à des existences qui n'ont connu du dévoûment à la patrie que, ses misères.

PIERRE MARGRY.

BATAILLE DE DORKING,

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(*Suite*)

Le dimanche, 15 août, nous travaillâmes comme un jour ordinaire. Nous avions eu l'inspection et l'exercice le matin, et je me rendis à Londres en uniforme par le train de neuf heures, emportant mon fusil pour les cas imprévus : heureusement j'avais aussi un manteau imperméable. Quand je descendis à la gare de Waterloo, il courait des bruits de toute sorte ; on avait signalé une flotte dans le détroit ; quelques avisos croisant sur la côte avaient annoncé qu'une nombreuse flotte de transport était arrivée à la hauteur de Harwich ; mais la brume empêchait de rien voir du rivage. Les navires légers de l'ennemi avaient capturé et coulé bas tous les bateaux pêcheurs qu'ils avaient pu saisir, afin d'empêcher que nous fussions prévenus de leur approche ; cependant, quelques-uns s'étant échappés pendant la nuit, rapportaient que la frégate " *l'Inconstante*, revenant de l'Amérique du Nord, et qui par conséquent ignorait les événements, était allée donner droit sur la flotte ennemie et avait été capturéé."

A Londres, toutes les troupes se préparaient à partir ; dans la caserne Wellington, les gardes étaient sous les armes, leurs fourgons chargés et alignés dans " Bird-Cage Walk." On avait retiré les sentinelles du ministère de la guerre, et c'était un va-et-vient continuel d'officiers d'ordonnance et d'officiers d'état-major. Je vis tout la en allant à mon bureau, où je travaillai jusqu'à midi, et l'appé-

tit m'étant venu, je traversai Parliament street pour aller déjeuner à mon club. Dans la salle à manger se trouvaient une demi-douzaine de personnes qui m'étaient inconnues ; mais après quelques instants mon ami Danvers, des finances, arriva tout effaré. Ce fut lui qui m'apprit les premières nouvelles authentiques de la journée. L'ennemi avait débarqué en force près de Harwick, et les régiments de Londres avaient reçu l'ordre de s'y porter pour renforcer les troupes qui s'y trouvaient déjà rassemblées. Son régiment devait être passé en revue à une heure, et il était venu se refaire un peu en attendant. Nous hâtâmes notre déjeuner, et nous sortions à peine du club quand un huissier des finances entra précipitamment dans la salle.

" Monsieur Danvers, dit-il, je viens vous chercher. Le ministre a besoin de tous ses employés, et ne veut pas qu'aucun de vous parte avec les régiments.

—Qu'il aille au diable ! fit Danvers.

—Savez-vous si l'ordre s'applique à toutes les administrations publiques? demandai-je.

—Je n'en suis pas sûr, dit l'huissier, mais je le crois. Je sais qu'on a envoyé dans tous les clubs et dans tous les restaurants chercher messieurs les employés. Le secrétaire prétend qu'il lui est impossible de se passer d'un seul d'entre eux ; il est accablé d'affaires, et il y a ordre de transporter nos archives à Birmingham cette nuit même."

Je ne perdis pas mon temps à consoler Danvers ; mais, jetant un coup d'œil sur Whitehall pour voir si les garçons de bureau n'étaient pas déjà à mes trousses, je m'élançai vers le pont de Westminster peur gagner la station de Waterloo.

La gare avait complètement changé d'aspect depuis le matin ; le service régulier des trains avait cessé. La gare et ses abords étaient remplis de troupes : infanterie de ligne, gardes, artillerie. Le plus grand ordre régnait. Les soldats avaient formé les faisceaux, et étaient disséminés par groupes. Point de gaieté, point d'enthousiasme ; on sentait que la chose était devenue sérieuse. On lisait sur toutes les figures cette pensée intime que l'on avait négligé les avertissements, et que ce danger, qu'on avait regardé comme invraisemblable, était venu fondre sur nous sans nous trouver préparés. Cependant les soldats, quoique graves, avaient l'air déterminé, comme des gens décidés à faire leur devoir, à quelque prix que ce fût. Un convoi bondé de gardes partait pour Guildford, et devait s'arrêter à Surbiton. J'y montai avec plusieurs autres volontaires qui allaient aussi rejoindre leur régiment. Nous arrivâmes juste à temps, le nôtre était en marche pour la station.

Notre brigade avait l'ordre de gagner la côte est. Une file de wagons vides stationnait sur la voie, et notre régiment devait y partir le premier.

Une foule énorme s'était assemblée pour nous voir partir, et parmi elle les recrues qui nous avaient rejoints dans les dernières semaines et qui formaient la plus grande partie de notre effectif. Ils devaient rester en arrière, et déjà nous trouvions que ces nouveaux venus gênaient beaucoup nos mouvements ; car tous les officiers et les sous-officiers partant avec nous, il ne restait personne pour maintenir la discipline parmi eux ; ils se pressaient autour de nous, rompant nos rangs et nous empêchant de monter en wagon. C'est là que je vis pour la première fois notre nouveau général de brigade : c'était un homme à l'air martial, et qui semblait connaître son métier ; mais on voyait qu'il n'avait jamais eu affaire aux volontaires, car il ne savait comment s'y prendre avec eux. J'aurais bien voulu courir à la maison prendre ma capote et mon sac, que j'avais acheté peu de jours auparavant, mais j'avais peur que le train ne partît sans moi. Un conscrit complaisant se chargea de me les aller chercher, mais le train se mit en marche avant son retour, et j'entrai en campagne avec un équipement qui se composait d'un pardessus imperméable et d'une blague à tabac.

Nous étions affreusement empilés dans ce train. Outre les dix hommes assis, il y en avait trois ou quatre debout, dans chaque compartiment. La chaleur était lourde et accablante. Il y eut tant d'arrêts que nous mîmes près d'une heures et demie pour arriver à la station de Waterloo ; il était six heure, et ce ne fut qu'à sept que nous nous dirigeâmes vers la station de Shoreditch. La gare était remplie de provisions et de munitions à expédier dans l'Est. Nous formâmes donc les faisceaux dans la rue, et nous nous dispersâmes pour chercher à manger et à boire, ce dont nous avions grand besoin, car la chaleur et l'encombrement produisaient déjà leur effet. J'entrais dans une taverne avec Travers quand nous vîmes arriver sa femme : elle était en voiture et revenait lui dire adieu. La plupart d'entre nous avaient déjà pris congé de leurs familles à la station de Surbiton ; mais elle avait amené son petit garçon, afin de voir une dernière fois son père. Elle apportait aussi à Travers sa capote et son sac, et, ce qui valait mieux encore, un panier contenant de la volaille, une langue fourrée, des sandwiches, des biscuits et deux bouteilles de Bordeaux, trésors sans prix qu'on voulut me faire partager.

Cependant les heures s'écoulaient. Le 4e régiment de milice de Surrey, venu de Kingston à pied, était arrivé, ainsi que les autres

corps de volontaires. Peu à peu on avait débarrassé la gare des caisses qui l'encombraient; on avait fait partir l'artillerie, deux régiments de la milice et un bataillon de la ligne. Notre tour était venu, un train nous attendait; mais cependant nous restions encore dans la rue. Vous pouvez vous imaginer la scène. Londres paraissait aussi peuplé que jamais; à peine pouvions-nous faire un pas tant les spectateurs étaient nombreux: c'était une cohue de marchands de fruits et de cache-nez pour les volontaires, de marchands de journaux et autres industriels, sans compter les cabs et les omnibus Des officiers d'état-major se croisaient en tous sens portant des dépêches. Un grand nombre de miliciens, et quelques-uns des nôtres aussi avaient bu plus que de raison; il faut dire que la chaleur avait peut-être agi sur tous ces cerveaux. Quoi qu'il en soit, ce fut bientôt un vacarme terrible. Le bruit, la poussière, la chaleur étaient indescriptibles. La soirée entière se passa de la sorte.

Tout ce que nos officiers purent tirer du général, qui paraissait placé sous les ordres d'un autre commandant supérieur, c'est que nous devions, pour l'instant, rester stationnaires. Peu à peu la rue devint calme et l'air plus frais. Le général, qui, pour donner l'exemple, était resté pendant plusieurs heures sans descendre de cheval, s'était fait apporter une chaise, d'une boutique voisine et sommeillait doucement. La plupart de nos camarades étaient assis ou couchés sur le trottoir, les un fumant, les autres assoupis. En vain Travers avait-il prié sa femme de rentrer chez elle. Elle déclara qu'étant venue jusque-là, elle voulait au moins nous voir partir. On avait envoyé la voiture stationner dans la rue de traverse, parce qu'elle gênait dans l'avenue. Travers était assis sur le seuil d'une porte, sa femme placée à côté de lui sur son havre sac; le petit Arthur, d abord ravi de tout ce tumulte et du spectacle des uniformes, avait fini par devenir maussade, puis s'était endormi en pleurant dans les bras de son père, ses blonds cheveux bouclés tombant sur ses épaules et ses petits bras noués autour du cou de Travers. Ainsi s'écoulèrent une à une de longues heures; tout à coup on sonna l'assemblée, et nous nous levâmes tous. Nous devions retourner à Waterloo.

Le débarquement dans l'Est n'était qu'une feinte, disait-on; l'attaque sérieuse devait avoir lieu sur la côte sud. Tout était préférable à l'indécision et à l'attente; aussi, malgré notre fatigue, l'ordre de nous mettre en marche fut-il accueilli avec joie. Nous quittâmes madame Travers, qui nous força d'emporter les débris de notre repas, et elle alla regagner seule sa voiture avec le petit Arthur, qui s'était réveillé et restait tranquille.

Nous n'arrivâmes que vers minuit à Waterloo, et il nous fallut encore attendre avant de repartir. Plusieurs régiments de volontaires et des troupes de la milice venaient d'arriver du Nord, la gare et ses abords étaient encombrés de soldats, et on faisait partir les trains aussitôt qu'ils étaient formés. Nous n'avions reçu aucune nouvelle depuis le premier bulletin, mais l'excitation qu'il avait produite était émoussée, nous sentions la fatigue et le manque de sommeil ; aussi la plupart d'entre nous s'endormirent au départ. Je fis comme eux, et je ne me réveillai qu'à l'arrivée du train à Leatherhead. Là stationnait un convoi se dirigeant sur Londres, et quelques voyageurs apportaient des nouvelles de la côte. Nous ne pouvions pas, du point où nous étions, entendre ce que l'on disait ; mais la nouvelle passait d'un wagon à l'autre. Les ennemis avaient débarqué en force à Worthing ; les troupes campées près de Brighton avaient attaqué leurs positions, et l'action devait se renouveler le matin. Les volontaires s'étaient très-bien conduits. Voilà tous les renseignements que nous pûmes obtenir.

L'invasion était donc devenue une réalité. Dans tous les cas, il ressortait clairement de ce qui avait été dit que l'ennemi n'avait pas encore été refoulé, et que très probablement nous arriverions à temps pour prendre part à la défense.

Le soleil se levait quand le train entra lentement à Dorking, car les arrêts avaient été nombreux pendant la route. En gare, où nous restâmes un certain temps, on nous donna l'ordre de descendre et de nous dégourdir les membres ; nous obéîmes avec bonheur, car nous avions passé toute la nuit entassés dans ces wagons sans pouvoir bouger.

Beaucoup d'entre nous profitèrent de l'occasion pour déjeûner avec les vivres que nous avions apportés de Shoreditch. J'avais les restes du poulet de madame Travers, et du pain, enveloppés dans mon imperméable ; je les partageai avec un ou deux camarades moins prévoyants. De la gare nous pouvions voir que la voie, en avant et en arrière, était encombrée par les convois. Il pouvait être environ huit heures quand nous reçûmes l'ordre de remonter en wagon, et le train se mit à marcher lentement dans la direction de Horsham. Nous devions occuper, disait-on, la jonction de Horsham, mais, vers dix heures, tandis que nous étions arrêtés à une petite station à quelques milles en avant, ordre fut donné de descendre du train, et notre brigade se forma en colonne sur la grande route. En avant de nous il y avait de l'artillerie de campagne, et un peu plus loin, à ce que nous dit un officier d'état-major, stationnait une autre brigade qui devait former avec la nôtre une division. Peu de temps après, la colonne s'ébranla, mais

non pour se porter en avant, car nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. Je commençai alors à me douter de la situatian.

Horsham était déjà occupé par l'avant-garde ennemie, et nous devions nous replier sur Leith, afin d'y prendre position et menacer ses flancs, soit qu'il s'avançât sur Guildford ou sur Dorking. Mon opinion fut bientôt confirmée par les paroles dites au colonel par le général, paroles qui circulèrent aussitôt dans les rangs. A ce même moment, la brise du sud nous apporta aussi pour la première fois le bruit du canon.

Une heure après, le feu avait cessé. Que signifiait cela ? Nous l'ignorions. Cependant notre marche continua. Le temps était lourd et étouffant. La poussière que nous soulevions sur la route nous suffoquait. J'avais gardé une petite bouteille d'eau de Seltz pleine du vin de Bordeaux de la veille, mais elle ne dura pas longtemps, car beaucoup y burent, et la soif revint plus forte que jamais. Plusieurs hommes du régiment tombèrent d'épuisement, et nous fîmes de nombreuses haltes pour nous reposer et laisser rallier les traînards. Enfin, nous gagnâmes le sommet de Leith-Hill. C'est un endroit magnifique, le point le plus élevé du sud de l'Angleterre. On y jouit d'une vue splendide ; jamais le pays ne m'avait paru si beau, quoique l'herbe fût un peu jaunie par un été sans pluie.

Quel soulagement pour nous de quitter la route poudreuse pour traverser la plaine et atteindre le sommet de la colline où la fraîche brise venait nous ranimer !

Du haut du plateau nous voyions pour la première fois notre division réunie.

Notre régiment ne comptait guère plus de cinq cents hommes, car il se composait d'un grand nombre d'employés du gouvernement, qui, comme Danvers, avaient été retenus à Londres pour leur service, et les autres régiments n'étaient pas beaucoup plus nombreux ; mais la milice était au grand complet, et la division entière, disait-on, s'élevait à plus de cinq mille hommes, tant soldats qu'officiers. Nous apercevions encore d'autres troupes à la suite de notre division, ainsi que deux batteries de campagne de l'artillerie royale, quelques pièces de gros calibre appartenant apparemment aux volontaires, et traînées par de lourds chevaux de trait.

L'air plus frais, le sentiment du nombre, et la force évidente de la position que nous occupions, avaient ranimé nos courages, qui, je ne rougis pas de le dire, avaient faibli pendant cette matinée. Ce n'est pas que nous ne brûlions de joindre l'ennemi, mais les

marches et contre-marches, les haltes de tout instant, étaient un indice inquiétant de l'indécision de nos chefs.

En deux jours les envahisseurs avaient avancé de vingt milles dans l'intérieur du pays, et cependant aucun mouvement sérieux n'avait été dessiné pour les arrêter.

L'ignorance où tout le monde, depuis le colonel jusqu'au soldat, nous laissait des mouvements de l'ennemi, nous remplissait d'inquiétude. Nous nous représentions l'Allemand poursuivant avec fermeté son plan d'attaque bien combiné, et nous comparions son assurance avec notre propre irrésolution. Le silence au milieu duquel s'accomplissaient les mouvements de l'ennemi nous inspiraient une terreur mystérieuse. La journée s'avançait, nous souffrions de la faim, car nous n'avions rien mangé depuis le matin.

Les vivres n'arrivaient pas, et l'intendance ne donnait pas signe de vie. Il paraît qu'au moment où nous étions à la station de Waterloo, tout un convoi de vivres nous attendait; notre colonel avait bien demandé qu'un des wagons d'intendance fût attaché à notre train, afin d'avoir des provisions à portée; mais l'officier commandant le convoi, et qu'on appelait M. le sous intendant (l'intendance était une création nouvelle, qui, à la longue, nous fit autant de mal que l'ennemi), déclara avoir reçu l'ordre de conserver sous sa main tous les approvisionnements et ne pouvoir en délivrer sans l'autorisation de l'intendant en chef. Il fallut donc s'en passer. Ceux qui avaient du tabac fumaient, et vraiment, en pareille circonstance, rien ne remonte le moral comme une bonne pipe.

J'ai su plus tard que les régiments de milice avaient des provisions pour deux jours dans leurs sacs. Quand à nous autres volontaires, nous n'avions ni sacs ni vivres.

Pendant tout ce temps-là, comme nous étions couchés sur l'herbe les fusils en faisceaux, le général divisionnaire, accompagné des brigadiers et de l'état-major, parcourait au galop toute la plaine, interrogeant avec sa longue-vue la vallée du sud. Les officiers d'ordonnance et les officiers d'état-major se succédaient rapidement, et vers trois heures on vit déboucher par la route de Horsham un détachement de lanciers et un régiment de garde nationale à cheval qui revenaient de pousser une reconnaissance. Ils vinrent se former en colonne, le front tourné vers le sud, à une petite distance en avant de nous. Je ne saurais dire s'ils decouvraient quelque chose à l'horizon, car nous étions derrière la crête de la colline, et nous ne pouvions voir la vallée; mais, quelques instants après, on battit le rappel, le général assembla les chefs de corps et leur donna des instructions, puis la colonne reprit la direction de Londres, la milice, cette fois, formant l'arrière-garde.

Nous comprîmes bientôt le motif qui avait dicté ce contre-ordre. L'ennemi n'attaquait pas de front, il tentait de tourner notre position des deux côtés, une de ses colonnes se dirigeant sur Reigate et l'autre sur Aldershot, de sorte qu'il nous fallait reculer et prendre position à Dorking. Il s'agissait de défendre la longue ligne de la chaîne des montagnes calcaires. Des forces imposantes se concencentraient à Guildford, un autre corps d'armée à Reigate; nous devions trouver des renforts à Dorking, où on attendrait l'ennemi. Tel était le plan des opérations, autant du moins que de simples soldats comme nous pouvaient le deviner. Nous descendîmes donc la hauteur. Dans un ou deux endroits nous pûmes apercevoir la voie du chemin de fer qui longe la vallée entre Dorking et Horsham. Des habits rouges y travaillaient. C'étaient, disait-on, les soldats du génie qui coupaient la ligne. Nous continuâmes notre marche. La poussière était plus forte que jamais. Dans un village que nous traversâmes, et dont je n'ai pas le nom présent à la mémoire, nous trouvâmes sur la grande place une pompe à laquelle nous fîmes halte pour boire. En passant devant une grande ferme, la femme du fermier et deux ou trois de ses servantes, qui se tenaient devant la porte, nous offrirent de gros morceaux de pain et de fromage empilé dans des paniers. J'en eus ma petite part, mais les paniers de la bonne femme furent bientôt vidés. Nous eûmes plus rien jusqu'à l'arrivée à Dorking, vers six heures. Là, la plupart des fermes paraissaient déjà abandonnées.

Arrivés à Dorking, on nous fit aligner dans la grande rue, juste en face de la boutique d'un boulanger. Nos hommes demandèrent, d'abord par trois ou par quatre, la permission d'y aller acheter du pain ; puis bientôt les autres rompirent les rangs, se précipitant dans la boutique, où il y eût une véritable mêlée. Si l'on avait gardé un peu d'ordre, et si l'on avait organisé une distribution régulière, tout se serait passé tranquillement : mais la faim rend égoïste ; chacun sentait qu'en restant en arrière il n'aurait rien ; aussi le régiment presqu'entier prit il part à l'assaut, et la boutique fut-elle complètement pillée en moins de deux minutes. Quant à payer, il n'en fallait pas penser ; la presse était telle qu'il était impossible de mettre la main à la poche. Le colonel essaya en vain de mettre fin à la bagarre ; quelques officiers étaient aussi enragés que les soldats. Au même instant arriva à cheval un officier d'état major, qui pouvait à peine se frayer un chemin à travers la foule, et il fut même assez rudement bousculé. Il paraissait furieux, nous criant de nous conduire en soldats disciplinés et non comme un ramassis de vagabonds.

" Allons donc dit Dick Wake, est-ce qu'il va nous ôter le pain

de la bouche, celui là ?" Wake était premier clerc d'avoué et ne cherchait pas ses mots, quoiqu'au fond ce fût un bon garçon. A cette apostrophe, qui fut suivie des commentaires ironiques des autres volontaires, la rage de l'officier d'état-major ne connut plus de bornes. " Ordonnance, cria-t-il au lancier qui l'escortait, conduisez-moi cet homme au grand prévôt. Quant à vous, Monsieur, dit-il en s'adressant à notre colonel, qui restait sur son cheval comme paralysé, si vous ne voulez pas que quelques-uns de vos hommes soient fusillés, vous feriez mieux, vous et vos beaux officiers, de maintenir un peu plus d'ordre parmi toute cette canaille." Notre pauvre Dick, qui avait l'air pas mal penaud, eût été certainement attaché à la queue du cheval du maréchal des logis, si le général de brigade n'était intervenu pour arranger l'affaire et ne nous avait conduits jusqu'à la colline en arrière de la ville. Cet incident nous irrita et nous découragea tout à la fois.

(A Continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Il n'est aucun pays au monde où le patriotisme soit plus vivace qu'en France, aucun où le désintéressement national enfante de plus grandes merveilles. Ce n'est pas seulement après la victoire que la France se montre grande aux yeux des peuples ; elle se montre grande aussi au milieu des revers et des désastres. Ses triomphes et ses infortunes ont toujours étonné le monde. C'est comme la foudre qu'elle tombe, mais c'est aussi comme la foudre qu'elle se relève.

Entrainée dans le plus effroyable précipice par l'incurie et l'imprévoyance de ses gouvernants, elle a su lutter, malgré ses défaillances, avec une énergie qu'aucun peuple ne pourrait égaler. Ruinée par la guerre, elle a su jeter l'or à pleines mains, et veut devancer même l'échéance des paiements de sa rançon pour libérer son territoire de l'occupation étrangère. Le ministre des finances a fait face aux exigences du présent et marche aussi de l'avant pour faire face à celles de l'avenir.

C'est à l'époque la plus critique de la vie nationale que l'action de toutes les volontés sait créer des ressources d'une manière plus prodigieuse. L'initiative privée vole à la rescousse de l'initiative gouvernementale, et se dirige même à grands pas, en dehors de son concours, vers le but de toutes les âmes. Et ce but actuellement, c'est de chasser le vainqueur avec de l'or, c'est de libérer le territoire de l'occupation allemande à force de sacrifices, c'est de ne plus voir chaque jour passer et repasser les sentinelles de Moltke qui insultent au deuil de la patrie.

Malgré l'abstention méthodique du gouvernement, malgré son

indifférence apparente du moins, la France a entrepris une croisade nouvelle et imprévue, sur l'appel des femmes d'Alsace. Cette croisade à nom :—l'œuvre de la délivrance, la libération du territoire, la souscription nationale, etc. Cette idée a remué toutes les âmes. Riches et pauvres ont souscrit spontanément. Les favorisés de la fortune ont donné avec largesse, et ceux qui marchent sur sa route une besace à l'épaule ou le manteau à la main, ont donné le modeste denier qui dormait au fond de leur vieille sacoche.

Les statisticiens et les économistes n'ont pas manqué de signaler l'immensité du gouffre qu'il y avait à combler. Cinq milliards! c'est vouloir couvrir plusieurs milles de territoire en pièces de cinq frans, c'est vouloir développer un ruban de pièces d'or jusqu'à la lune ! souscrire, c'est jeter une goutte d'eau dans la rivière !

Qu'importe la statistique ? L'amour de la patrie est encore plus fort que l'implacable sévérité de la statistique. L'amour de la patrie qui transforme tout, partout où il souffle, franchira tous les obstacles, surnagera dans tous les naufrages, fécondera toute idée généreuse.

Le mouvement qui s'est opéré en France n'est rien moins que sublime. Spontanéité, dévouement, entrain, constance, rien n'a manqué. Il s'est propagé de par le monde partout où il y avait une âme et des sympathies françaises. Il se continue encore et il se continuera sans nul doute, jusqu'à l'évacuation complète des départements occupés.

La France frappée et talonnée par la Prusse a prouvé son incomparable vitalité par cette œuvre de souscription patriotique. Elle le prouve aussi par l'efficacité avec laquelle elle réorganise ses armées, fabrique ses fusils et renouvelle son matériel d'artillerie. " Nous avons de l'aveu des prussiens, le meilleur fusil connu, a dit M. Thiers dans une conversation particulière avec un rédacteur de journal. Notre matériel de position est formidable, celui de campagne se complète chaque jour. Nos pièces nouvelles ont une portée supérieure à celle des canons prussiens, qui sont maintenant presque tous à la refonte pour être transformés."

Nul doute que l'Allemagne ne regarde pas avec indifférence ces signes évidents de résurrection ; Le *Daily Telegraph* a affirmé que des difficultés s'étaient élevées entre les Cabinets de Versailles et de Berlin au sujet de la réorganisation de l'armée Française, que l'Allemagne voulait exiger de plus fortes garanties pour le paiement de la rançon et n'hésiterait pas à occuper plusieurs autres départements. Ces rumeurs alarmantes étaient sans doute des ballons d'essai. Elles ont été dementies, et Bismark, avec une

sollicitude traditionnelle, a envoyé Von Arnim auprès de Thiers pour le rassurer et lui exprimer les bonnes intentions de l'Allemagne. Voilà comment la comédie se joue en haut lieu.

∴

Frère Jonathan se recueille et médite profondément, comme le général d'une armée à la veille d'un grand combat. Frère Jonathan se prépare aux luttes électorales de la Présidence et fourbit ses armes. Certes, c'est une époque solennelle que celle des élections présidentielles. C'est l'époque du tohu-bohu universel dans un pays. Alors une fièvre chronique s'empare de tous les esprits. Tout est bruit, mouvement, travail dans les classes sociales se heurtant les unes contre les autres, sous le choc des intérêts et des opinions.

Choisir le chef d'un grand pays est une affaire importante, dans laquelle on ne doit pas s'aventurer sans prudence et sans circonspection. Tout le monde le sait et tout le monde regarde, examine, consulte, étudie.

Plusieurs ont déclaré que l'administration Grant a fini son règne et s'en vont martelant à grands coups son autorité transitoire. Les griefs qu'on a contre elle sont nombreux, s'il faut en croire le préambule des *Résolutions* adoptées à la convention qui a siégé dernièrement à Cincinnati :—" Ladministration aujourd'hui au pouvoir s'est rendu coupable d'un dédain prémédité des lois de la terre et a assumé des pouvoirs que la Constitution ne lui accorde pas. Elle a agi comme si les lois ne liaient que les gouvernés, et nullement les gouvernants. Elle a ainsi fait une brèche aux principes fondamentaux du gouvernement constitutionnel et des libertés des citoyens. Le Président des Etats-Unis a ouvertement employé les pouvoirs et les a félicités de son haut emploi pour favoriser des vues personnelles. Il a maintenu dans des emplois de pouvoir et de responsabilité, au détriment de l'intérêt public, des hommes notoirement corrompus et indignes. Il a employé les services publics du gouvernement comme une machine de parti et d'influence personnelle, et il s'est immiscé avec une arrogance tyrannique dans les affaire politiques des Etats et des municipalités. Il a récompensé par des emplois lucratifs et donnant de l'influence à des hommes qui avaient acquis sa faveur par des présents de prix, stimulant ainsi la démoralitation de notre vie politique par l'exemple qu'il offrait à tous les yeux. Il s'est montré déplorablement au-dessous des tâches que lui imposaient les nécessités du pays et il a fait

preuve d'une indifférence coupable pour les responsabilités de sa haute position."

En face d'un pareil état de choses, il n'est pas étonnant qu'on ait crié à la réforme. Aussi les partis sont dans un grand travail de décomposition. Dans leurs nouvelles évolutions, plusieurs évitent soigneusement les ornières battues. Ils revêtent diverses nuances qui, tout en les rendant un peu plus méconnaissables, attirent d'avantage l'attention.

Le mouvement réformiste est en grande vogue actuellement. On est *Républicain Libéral Réformiste* et on est aussi *Démocrate Réformiste*. Deux nouveaux partis qui se détachent des anciens partis. L'un et l'autre se regardent avec défiance, épient leurs mouvements réciproques et semblent vouloir reculer lorsqu'ils essaient de se tendre la main.

Les Républicains Libéraux de la Réforme ont nommé leur candidat à la Présidence, M. Horace Greely. Mais comme ce dernier a jugé à propos de ne pas annoncer son programme, le comité national démocratique de la réforme se tient vis-à-vis de lui dans une sage réserve. C'est l'heure des doutes, des incertitudes et des obscurités.

Ainsi sur l'horizon politique américain plane une ombre vague qui voile peut-être l'aube qui annonce peut-être un orage. Qui sait s'il n'y a pas une certaine relation entre les incertitudes du moment et les tâtonnements de l'administration actuelle dans l'affaire de l'Alabama qui est encore pendante par la grâce du destin ou plutôt des Cabinets Anglais et Américain ? Quand verra-t-on la fin de cet interminable imbroglio ? C'est le télégraphe transatlantique qui témoigne le mieux son bon vouloir par la complaisance avec laquelle il transmet les explications et contre-explications, les remontrances et contre-remontrances, les notes et contre-notes des deux gouvernements. Sa part de mérite est considérable, et si on ne lui en tient pas compte, ce sera de mauvais aloi.

Nous sommes dans une ère de perplexités. Aujourd'hui les négociations se brisent, demain elles se renouent.. Aujourd'hui, l'arbitrage est répudié purement et simplement, demain il est accepté avec des modifications. Aujourd'hui la guerre se prépare et voilà qu'elle se rétablit de prime-saut. C'est ainsi que la rumeur courante se joue de tout le monde pour le plus grand tourment des mortels.

∴

Si le Traité de Washington devient lettre-morte, ce ne sera pas la faute du Canada. Car notre Législature fédérale vient de le ratifier après l'avoir toutefois examiné sous tous les points de vue où notre intérêt pouvait se trouver en jeu. Les discussions de la Chambre d'Ottawa ont été longues et savamment élaborées pour la plupart. Elles ont mis en pleine lumière tous les griefs que nous pouvions avoir contre l'Angleterre, de même qu'elles ont établi tous les avantages que nous retirions de notre connexion à l'Empire. Certaines motions de censure ont été mises sur le tapis comme celle-ci :—"Que cette Chambre se croit tenue, avant d'adopter le bill de la ratification du Traité, de déclarer qu'il y a, malgré le bon vouloir des sujets de Sa Majesté, le peuple du Canada, à s'imposer tous les sacrifices raisonnables dans l'intérêt de l'Empire, —un mécontentement général et bien fondé affectant tout le pays et causé par la manière dont nos droits ont été trafiqués dans les négociations de Washington, ainsi que par la proposition subséquente de notre gouvernement à l'effet d'engager l'Angleterre à endosser un emprunt comme prix de notre acceptation du traité et de l'abandon de nos réclamations féniennes, qui touchent non-seulement notre bourse, mais encore notre honneur et notre tranquillité."

Il y avait là évidemment exagération. Le Traité n'était pas ostensiblement désavantageux pour nous. Nous ne perdions rien dans la partie; et la garantie impériale qui nous était promise pour certains emprunts projetés, nous mettait en mesure d'économiser considérablement sur le taux des intérêts. Il ne fallait pas non plus oublier que nous n'étions pas mûrs pour l'indépendance, et que notre rupture éventuelle avec l'Angleterre, en nous procurant une indépendance hâtive, nous aurait entrainés à l'annexion, ce que la majorité du peuple ne semble pas désirer à l'heure qu'il est.

Quoiqu'il en soit, les débats parlementaires ont révélé la véritable force du lien qui nous retient encore à l'Empire Britannique. Les liens de la sympathie sont brisés puisqu'il n'en est plus question. Les liens de l'intérêt guident seuls nos actions. Il en est des peuples comme des individualités; en vieillissant on devient positif, et les fleurs pastorales s'envolent au vent comme les illusions du jeune âge.

***

La passation du réglement pour autoriser la Corporation de Montreal à souscrire des actions, dans la Compagnie du chemin de Colonisation du Nord, au montant d'un million de piastres, est enfin devenu un fait accompli. Comme c'est le cas pour la plupart des grandes entreprises il a fallu traverser des épreuves sérieuses. L'esprit de parti, l'intérêt sectionnel, le mauvais vouloir des nationaux étrangers ont travaillé d'emblée pour jeter par-dessus bord et la compagnie, et le réglement d'un milion et le progrès de notre ville. Les intrigues et les manœuvres systématiquement organisées dans certains cercles et journaux ont échoué aussi bien au Conseil-de-Ville que devant les tribunaux ; et les contribuables appelés à se prononcer sur la question ont approuvé par une immense majorité cette grande œuvre d'utilité publique. Le résultat des polls ne constate que 117 votes contre le milion lorsque nous en avions au delà de 6,000 pour.

Il était grandement temps que notre Cité se fit cette justice a elle-même, non-seulement à cause de sa grandeur, non-seulement à cause de sa dignité, mais aussi à cause de son intérêt. Lorsque nous voyions toutes les municipalités qui jalonnent la route projetée, souscrire si généreusement, si princièrement même en proportion des moyens, c'eût été une tache indélébile pour Montréal de se draper dans un égoïsme aveugle et coupable.

Où sont les arrièrés et les rétrogrades ? Est-ce nous, Canadiens-Français, qu'on viendra accuser dorénavant d'entraver la marche du progrès ? Est-ce à notre face qu'on osera lancer cette expression hyperbolique d'*éteignoirs*, trop popularisée par la presse ?

Le chemin de fer du Nord, c'est notre œuvre plus que celle d'aucun autre. Le chemin de fer du Nord est une entreprise nationale qui va se réaliser grâce à nos efforts patriotiques ; et sans nous, rien n'eût été fait. Sans nous, ce grand projet aurait passé sous les yeux de tous, comme un panorama magnifique rempli de tableaux grandioses et il aurait disparu de rechef comme celui de MM. Sykes, de Bergue et Cie. pour le chemin de fer entre Montréal et Bytown, il y a seize ans. Nous en serions encore à consacrer implicitement les caprices et le monopole d'une seule voie ferrée ; nous aurions décrété l'ascendance de Toronto sur Montréal et in *extenso*, celle du Haut-Canada sur le Bas-Canada.

Il ne faut pas l'oublier, le chemin de fer que la Compagnie va

commencer à construire ne devra pas seulement nous mettre en communication avec Ottawa par la rive nord de l'Outaouais avec St. Jérôme et ses pouvoirs d'eau, mais encore avec les immenses forêts du nord et leurs inépuisables richesses. N'y eût-il que cet avantage et celui de promouvoir et développer la colonisation, Montréal et tout le pays en retireraient des bénéfices considérables. Mais ce chemin sera aussi le premier anneau d'un long réseau de voies ferrées qui conduiront au Pacifique en passant par Fort Garry.

Par la construction du chemin de fer du Pacifique canadien, Montréal, à cause de ses avantages topograghiques, pourrait devenir le grand entrepôt où arriveraient et d'où partiraient par courants contraires les riches produits naturels de l'Asie et les produits manufacturiers de l'Europe. New-York aurait ici sa rivale la plus redoutable. Toute la contrée que traverserait ce chemin se coloniserait ; des villes et des villages surgiraient sur toute la ligne, comme il en a surgi sur le parcours du chemin de fer du Pacifique Américain.

C'est là une grande entreprise dont la réalisation produirait les plus magnifiques résultats. Aussi la chambre d'Ottawa semble vouloir marcher de l'avant et avancer les capitaux nécessaires à la construction de cette ligne, si on en juge par le ton des débats parlementaires. On ne saurait couronner plus dignement l'édifice fédéral.

Montréal, 20 Mai 1872.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Reçu le 10 Juillet 1872

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Sixième Livraison. — 25 Juin 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite) ..... **Mme. CRAVEN.**
II.—NOTES DE VOYAGES : LE GOLFE ET LES PROVINCES MARITIMES. (suite et fin) ..... **J. A. GENAND.**
III.—LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE ..... **JOSEPH TASSÉ.**
IV.—LES ARCHIVES DU CANADA ..... **BENJAMIN SULTE.**
V.—CHRONIQUE DU MOIS ..... **E. PRUD'HOMME.**

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch	Québec.
" H. R. Dufresne	Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau	Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial	Ottawa.
" M. Kéroack, libraire	St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome	Joliette.
" Joseph L'Ecuyer	St. Jean d'Ibervill
" L. O. Forget	Terrebonne.
" H. de Rouville	Belœil.
" J. A. Archambault	Varennes.
" M. G. Roussin	Roxton Falls.
" Alph. Raby	Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne,	St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure	St. Jérôme.
" A. M. Gagnier	Ste. Martine.
" E. Lafontaine	St. Hugues.
" J. O. Dion	Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la créatio d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des pri cipes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeu Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livra son, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DE

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 19 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAI

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tha, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur.

EUSÈBE SENECAL,
No 10 Rue St. Vinc

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

[Monte Bello]

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

IX

(*Suite.*)

Plus de quinze jours s'étaient écoulés. — Le mariage d'Hilda avait eu lieu. Elle aussi avait quitté le toit paternel. Clara et son mari étaient partis pour l'Italie, et ne devaient en revenir qu'au printemps; maintenant ceux qui étaient demeurés dans la vieille maison subissaient cette impression qui succède au bruit, au mouvement, à l'agitation d'un évènement heureux : impression presque toujours triste; même lorsque aucune tristesse réelle ne s'y mêle.

Il n'en était pas d'ailleurs tout à fait ainsi pour Fleurange. Ses deux cousines étaient mariées ; elles étaient heureuses. Certes, elle les aimait assez pour s'en réjouir, mais il n'en était pas moins vrai que la maison lui semblait être devenue bien grande, la table de famille bien petite, la bibliothèque bien vaste et le jardin bien désert. Le moins à plaindre parmi eux était le jeune Fritz, qui avait conservé son frère et pour qui rien n'était changé ; mais la petite Frida pleurait ses sœurs et s'attachait plus qu'auparavant aux pas de Fleurange, qui avait, pour l'amuser et la distraire, un talent dès longtemps éprouvé. Fleurange, de son côté et pour son propre compte, faisait grand cas de cette distraction, en sorte

qu'elles étaient à peu près devenues inséparables et que l'enfant ne quittait presque plus la chambre de la jeune fille.

Un jour qu'elles s'y trouvaient comme de coutume, Fleurange était occupée à chanter à demi-voix une longue ballade que la petite fille écoutait, la tête appuyée sur son épaule, lorsqu'un coup frappé à la porte les fit tressaillir toutes les deux. C'était cependant un coup fort léger et rien ne motivait le tremblement avec lequel Fleurange déposa l'enfant par terre et se leva à la hâte pour ouvrir la porte. Mais, dès que cette porte fut ouverte, l'espèce de pressentiment qu'elle venait d'avoir fut justifié.

Celui qui venait de frapper, c'était Wilhelm Müller, le commis de Heinrich Dornthal. L'expression de son visage, ses traits bouleversés, son apparition même si inusitée et si imprévue, dénotaient assez qu'il était survenu quelque évènement triste et extraordinaire.

—Pardon, mademoiselle, dit-il avec agitation, ce n'est pas vous que je cherchais, mais M. Clément est sorti et M. le professeur aussi, m'a-t-on dit. Savez-vous où je puis les trouver ?

—Je ne sais où est Clément, mais mon oncle et ma tante sont allés chez les Steinberg. Ils surveillent leur jardin depuis qu'ils sont absents.

—Chez les Steinberg ! Il faut plus d'une heure pour aller jusque-là ! O mon Dieu, que faire ?

—Qu'y a-t-il, au nom du ciel, monsieur Wilhelm, de quel malheur apportez-vous la nouvelle ?

—Un malheur ! répondit le commis après un peu d'hésitation. Eh bien, oui, mademoiselle, un grand malheur est survenu... mais je ne puis demeurer ici un seul instant. De grâce, en toute hâte, faites appeler M. Ludwig et dites-lui que son frère... que son frère se meurt !

—Se meurt ! s'écria Fleurange. Mon oncle Heinrich !... Grand Dieu ! mais conduisez-moi près de lui ; pendant ce temps-là l'on ira chercher son frère.

— Non, mademoiselle, oh ! non ! ne venez pas ! je n'y puis consentir.

Mais Fleurange insistait et avait déjà franchi la porte de sa chambre, lorsqu'elle rencontra Clément. Il rentrait et venait d'apprendre que le commis de son oncle le cherchait.

— Votre oncle Heinrich se meurt ! s'écria Fleurange avant qu'il pût faire une question ; allons le voir, Clément, sans perdre de temps, pendant qu'on appelle vos parents.

Et elle l'entraînait déjà vers l'escalier. Mais, tandis qu'elle parlait,

Wilhelm s'était approché de Clément et lui avait dit quelques mots à l'oreille.

Clement pâlit ; surmontant toutefois à l'instant une émotion visible et violente, il prit Fleurange par la main.

— Restez ici, lui dit-il, il ne faut pas que vous veniez ; croyez-moi, il ne le faut pas. Quand il en sera temps, je viendrai vous chercher.

Et il la ramena doucement, mais avec fermeté, dans sa chambre ; puis il sortit en poussant la porte. En moins de deux minutes la porte de la rue se ferma à son tour avec bruit, et Fleurange se retrouva seule dans la maison, ou, du moins, n'ayant près d'elle que la petite Frida qui pleurait, effrayée, et qu'elle s'efforçait de calmer toute en cherchant à se calmer elle-même et à supporter patiemment le tourment d'une attente inquiète et immobile.

Il était environ cinq heures lorsque Wilhelm avait frappé à la porte et, comme on était en été, il faisait encore grand jour ; mais le jour était baissé, la nuit était venue, et Fleurange attendait toujours. Frida après avoir longtemps pleuré, s'était endormie dans ses bras, et malgré son activité naturelle Fleurange se sentait comme obligée de rester là, à la place où l'avait laissée Clément, jusqu'au moment où il viendrait la chercher.

Elle avait entendu son cousin donner, en sortant, l'ordre d'atteler une voiture. Elle comprit qu'on allait chercher le professeur et sa femme. Elle mesura le temps, elle compta les heures, mais le temps qu'il fallait pour revenir de la maison du faubourg était trois fois écoulé et ils n'étaient pas rentrés. Evidemment, ils étaient auprès de celui qui se mourait... Que se passait-il ? pourquoi Clément l'avait-il écartée ? Ses mains se joignaient dans une muette prière, puis elle recommençait à écouter avec une anxiété fiévreuse et croissante.

Enfin elle entendit le roulement d'une voiture. Elle plaça doucement sur son lit l'enfant endormie et elle allait descendre, car elle devinait que son oncle et sa tante rentraient enfin. Mais elle n'eut pas le temps d'aller à leur rencontre. Clément les précédait. Elle l'entendit monter à pas précipités l'escalier ; l'instant d'après, il était dans la chambre, et avant qu'elle eût pu formuler une question il lui avait déjà répondu :

—Gabrielle, mon pauvre oncle Heinrich n'est plus !

Puis, aprés un moment de silence, il ajouta :

—Un affreux saisissement a causé sa mort instantanée.

—O Dieu, le cœur me disait bien d'attendre de tristes nouvelles !

—Oui, tristes, en vérité, dit Clément.

Et, en dépit de lui-même, il sembla un instant suffoqué par une émotion trop violente pour pouvoir être surmontée.

Fleurange le regarda. Il y avait là autre chose que le saisissement et la douleur causés par la nouvelle qu'il venait de lui apprendre.

—Clément ! qu'y a-t-il encore ? Dites-moi tout. Parlez, de grâce, maintenant !

—Oui, Gabrielle, dit-il en reprenant avec effort l'accent doux et ferme de sa voix ordinaire. Oui, je vais tout vous dire. Je ne suis revenu que pour épargner cette douleur de plus à mon pauvre père, à ma mère. Ecoutez, ou plutôt tenez, lisez vous-même !

Fleurange prit d'une main tremblante le papier qu'il lui offrait, et lut ce qui suit :

" Mon père,

" J'ai abusé de votre confiance. Votre nom, dont vous me permettiez de me servir, m'a permis de cacher jusqu'à ce jour les pertes que j'avais faites ; et, dans l'espoir de les réparer, j'ai voulu ensuite tenter un immense et hardi coup de fortune dont la chance m'était offerte. Si j'eusse réussi, tout était sauvé. J'ai échoué. La ruine tombe non-seulement sur nous, mais sur tous ceux dont la fortune est entre vos mains. Adieu, mon père ! vous ne me reverrez jamais. Je ne me tuerai pas, n'ayez pas cette inquiétude : ce serait une lâcheté de plus ; mais il y a des pays où ceux qui cherchent la mort, la trouvent. J'espère avoir cette bonne fortune. Puissé-je bientôt expier ce que je ne puis plus réparer !

" Félix."

Fleurange joignit les mains en silence ; la pitié se joignait à la répulsion, maintenant si justifiée, que lui avait toujours inspirée Félix, et elle ne put trouver un mot à dire.

—Cette lettre, poursuivit Clément, cette lettre, imprudemment remise ce matin à mon malheureux oncle, a amené sur l'heure une des attaques auxquelles il était devenu sujet, et (peut être devrais-je dire heureusement pour lui) il y a succombé. Il n'a pas eu le temps de mesurer ni de comprendre le coup qui l'a frappé.

Fleurange elle-même en comprenait à peine encore l'étendue.

—Mais où donc était Félix ? dit-elle enfin.

—Depuis quinze jours déjà il était absent.

—Depuis quinze jours ! s'écria-t-elle alors avec un pénible souvenir de leur dernière entrevue.

—Il quitta la ville le lendemain de la soirée qui eut lieu ici le jour du mariage de Clara.

—Mais, dit-elle avec émotion, ce soir-là il parlait d'un abîme ; il me demandait ma main, disait-il, pour l'empêcher d'y tomber. Grand Dieu ! Clément, poursuivit-elle avec la plus vive agitation, aurais-je pu, en acceptant, le sauver en effet ? Etait-ce possible ? ma vie sacrifiée pouvait-elle empêcher ce malheur, ce désastre ?

—Non. Le terrible coup de dé qui suivit cette soirée là était déjà devenu sa seule ressource pour conjurer la ruine. Pourquoi vous parla-t-il ainsi ? Fut-ce folie ? fut-ce perversité ? Oh ? plutôt folie ! Il vous aimait sans doute, le malheureux. Je le plains, mais...

Clément hésita un instant, puis il poursuivit rapidement :

—Ecoutez-moi, Gabrielle ! Je vais vous dire une chose qu'il eût mieux valu vous taire peut-être ; mais il faut que je me justifie et que je vous rassure, et lui, je n'ai plus à le ménager. Je méprisais Félix, parce que...—et le regard de Clément flamboya un instant—parce qu'il aurait voulu me rendre méprisable comme lui-même ; parce que le rôle maudit de tentateur, il l'avait joué près de moi, de moi qui étais un enfant, parce que, s'il l'avait pu, il m'eût entraîné avec lui dans cette voie dont il a aujourd'hui atteint le terme fatal... Aussi, ma cousine, poursuivit Clément d'une voix plus émue, s'il eût réussi à obtenir votre main, je l'en savais trop indigne pour ne pas vous le dire à temps, car je n'oubliais pas que vous m'aviez nommé votre frère ; mais cette dénonciation me répugnait, et je fus heureux ! oh ! bien heureux ce soir-là, qu'elle me fût épargnée et que vous eussiez été préservée par vous-même !... Et maintenant si je vous ai dit tout ceci, c'est pour mettre fin à votre crainte de tout à l'heure.

—Je vous remercie de m'en délivrer ! Ainsi, Clément, répétez-le-moi encore une fois : devant Dieu, je n'ai aucun reproche à me faire ?

—Sur mon honneur, Gabrielle, vous n'en avez aucun, croyez-en ma parole !

Nous l'avons dit, Clément possédait une fermeté et une sorte de sagesse prématurée qui lui donnaient sur les autres un grand ascendant. Lorsque l'on naît avec ce caractère, il se manifeste de bonne heure dans la vie, et un jour suffit souvent pour en amener le développement complet. Ce jour était venu pour Clément, et désormais personne ne devait plus jamais songer à l'appeler un enfant.

X

La ruine ! cette parole est à la fois très-positive et très-vague. L'idée qu'elle présente à l'esprit, fort claire, en effet, en elle-même, renferme une foule de conséquences obscures, qui tantôt épouvantent plus encore que le mal présent, tantôt suggèrent de chimériques espérances. Cet état s'aggrave lorsqu'un malheur de ce genre rencontre une nature étrangère aux calculs de la vie matérielle, livrée à la méditation, à l'étude, et dispensée d'ailleurs, par l'habitude d'une longue aisance, de la nécessité d'acquérir une expérience dont le besoin ne s'est jamais fait sentir.

Telle était la nature, et telle avait été jusqu'à ce jour la position du professeur Ludwig Dornthal. De tous les malheurs de ce monde, c'était celui qui venait de le frapper, auquel il avait le moins songé, et il manquait de faculté pour le comprendre plus encore que de courage pour le supporter. Le mot *ruine* d'ailleurs peut aussi être pris dans un sens relatif qui le rend moins sévère : c'était ainsi que l'envisageait le professeur. Ne comprenant que faiblement la nature de la catastrophe survenue, il demeurait dans une inactive attente, comptant sur un moyen quelconque d'atténuer ce qui ne concernait que la fortune, et ne s'occupait guère que de la fuite honteuse de son neveu, et de la mort de son frère qui en avait été la suite fatale.

Pendant ce temps, Clément, aidé de Wilhelm Müller, avait pris connaissance de toutes les affaires avec une promptitude et une sagacité dont avait été grandement édifié l'honnête et intelligent commis qui l'initiait à ce monde nouveau. Le voyant si prompt à comprendre, si ferme pour décider et pour agir, il s'écriait avec désespoir au milieu de leurs effrayantes découvertes :

—Hélas ! hélas ! pourquoi votre malheureux cousin n'avait-il pas votre tête sur ses épaules ?

—Ma tête ! elle ne vaut pas la sienne, répondit Clément à l'une de ses exclamations. Non ! non ! ce n'est pas cela, c'est autre chose qui lui manquait. Que n'ai-je, au contraire, sa capacité et son esprit ! peut-être aujourd'hui saurais-je relever notre fortune, tandis que mon unique talent sera celui de savoir supporter la pauvreté. Oh ! si elle ne menaçait que moi, combien peu elle me semblerait redoutable !

—La pauvreté !... interrompit Wilhelm ; mais vous avez bien compris, n'est-ce pas, tout ce que je vous ai expliqué ?

—Au sujet des créanciers de mon oncle ?

—Oui. Vous êtes bien convaincu que, parmi ces créanciers, le premier de tous, sur la liste, c'est M. Ludwig Dornthal, et que sa fortune presque tout entière peut être sauvée de ce naufrage.

—Oui, à condition que d'autres soient ruinés !

Mais les droits de ceux-là ne sont point supérieurs aux siens ; il n'était point l'associé de son frère, il lui avait seulement confié sa fortune comme tant d'autres.

Clément ne répondit pas. Au bout d'un moment de silence, il reprit :

—L'abandon total de la fortune de mon père permettrait de rembourser tous les créanciers sans exception, n'est-ce pas ?

—Oui, tous.

—Il ne demeurerait pas, en ce cas, une seule dette ?

—Non, dit en souriant Wilhelm, ni une dette, ni une obole ?

Clément reprit l'un des papiers qui se trouvaient sur la table et le relut encore une fois en silence avec la plus grande attention.

Oui, c'est bien cela ! dit-il en se levant, tout est très-clair maintenant. Adieu, Wilhelm ; il est plus de quatre heures, on m'attend à la maison. Nous nous reverrons ce soir et nous prendrons ensemble des dispositions définitives.

Cet entretien avait lieu dans une salle basse de la maison du banquier, qui était depuis des années le domaine de Wilhelm Müller. Il serra la main du jeune homme, et Clément prit rapidement le chemin de sa demeure.

L'heure était dépassée de plus d'un quart d'heure. Clément, qui connaissait l'exactitude de son père, entra tout droit dans la salle à manger, sachant que le repas devait être commencé. Il prit sa place, en effet, après quelques mot d'excuse dits à la hâte en entrant ; puis il retomba dans un silence profond.

La belle et spacieuse pièce où ils se trouvaient était l'une des plus riantes de la maison. De vieilles et précieuses porcelaines, rangées sur les étagères, en égayaient les sombres panneaux, ainsi que de vieux portraits, tous originaux et de grande valeur, qui formaient la partie la plus renommée de la collection du professeur. Les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin. La verdure reposait la vue, le parfum des fleurs arrivait jusqu'à la table ; les cristaux et l'argenterie brillaient aux rayons du soleil, intercepté cependant par une vaste tente placée devant l'une des fenêtres. Un air de tranquille et opulent bien-être régnait partout.

Clément leva les yeux, et tous ces objets, qu'il voyait chaque jour, lui firent une impression nouvelle. Il remarquait aujourd'hui ce que depuis bien longtemps il oubliait de regarder ; mais cet examen n'eut point pour effet de le distraire de ses tristes pen-

sées, il parut au contraire les aggraver, et Clément était profondément absorbé dans sa triste rêverie, lorsqu'il en fut tiré par la voix de sa petite sœur.

—Papa, disait Frida, c'est dans huit jours, n'est-ce-pas, que nous partons pour les bains de mer ?

—Oui, ma petite, répondit le professeur.

—Et ensuite nous irons voir Hilda ?

—Oui. Elle nous attend dans un mois.

—Et après ?

—Après, nous reviendrons ici. Au bout de deux mois d'absence, il en sera temps, je pense ?

Jamais, en effet, le professeur n'avait quitté sa chère demeure pour un temps plus long que celui-là.

Ce peu de mots fit passer sur le visage de Clément une expression de souffrance telle qu'il ne put la réprimer. Sa mère s'en aperçut, et l'interrogea du regard. Mais Clément baissa les yeux et ne les releva plus jusqu'à la fin du silencieux repas, bien qu'il sentit attaché sur lui, avec inquiétude, un autre regard encore que celui de sa mère.

—Clément, j'ai à te parler, dit sa mère, dès que le dîner fut achevé.

Il se leva à l'instant et se dirigea avec elle vers le jardin.

—Mon père, dit-il avant de quitter la chambre, vous me permettrez ensuite de venir causer avec vous, n'est-ce pas ? j'ai plusieurs choses à vous dire.

—Oui, mon cher fils, je t'attendrai. Et le professeur retourna dans la bibliothèque, où il s'enfermait toujours pendant une heure après dîner.

—Voyons ! dis-moi tout maintenant, dit madame Dornthal, lorsqu'elle eut conduit son fils jusqu'à un banc placé hors de la vue de toutes les fenêtres de la maison.

—Oui, ma mère, ma bonne mère. C'est à vous que je vais soumettre la sentence qui me semble avoir été signifiée à mon honneur et ma conscience. C'est vous qui me direz si nous pouvons y échapper ou si nous devons la subir.

Il commença son récit, et tandis qu'elle l'écoutait avec attention et sans l'interrompre une seule fois, il exposa à sa mère, dans tous ses détails et dans toute sa réalité, la situation où la mort de son oncle et la fuite de son cousin les plaçaient. Madame Dornthal, plus habituée aux détails pratiques de la vie que son mari, n'avait point partagé les illusions de celui-ci ; elle était beaucoup plus préparée que lui aux suites fatales du revers de fortune qui les avait frappés, mais elle était loin cependant d'en avoir mesuré l'étendue.

Ils seraient beaucoup moins riches que par le passé, ils auraient de grandes privations à subir, il faudrait pour un temps faire de nombreuses économies : telles avaient été à peu près ses prévisions ; mais tout cela n'avait point semblé à cette bonne ménagère prendre les proportions d'une épreuve qui fût au-dessus de ses forces. Non moins souvent que son mari, elle avait répété, depuis huit jours, que, dans le malheur qui les frappait, la perte d'argent n'était rien.

Maintenant elle comprenait que cette perte était quelque chose de grave, presque autant que la mort, car c'était la fin de la vie sous l'aspect que la vie avait eu pour elle depuis vingt ans, qu'il s'agissait d'envisager et d'accepter sur l'heure.

La courageuse mère n'hésita pas cependant. Elle embrassa son fils : toi ! Oui, mon Clément, oui, tu as mille fois raison !

—Ainsi, ma mère, vous le pensez comme moi, la ruine des Dornthal ne doit causer aucune autre ruine ?

—Non, mon enfant.

—Notre nom doit demeurer sans reproche, et il ne faut pas que jamais personne au monde puisse avoir le droit de le maudire ?

—Non, non ! il ne le faut pas, Clément, quoi qu'il arrive !

—Quoi qu'il arrive ! répéta Clément avec fermeté. Ma mère, merci et adieu ; je vous quitte. Ce n'est pas moi, c'est vous qui irez maintenant trouver mon père.

—Oui, Clément, c'est moi !

Elle écarta l'épaisse chevelure de son fils et le regarda un instant en silence avec une attention profonde et attendrie ; jamais les yeux de Clément n'avaient exprimé plus visiblement qu'en ce moment la fermeté, la loyauté, l'énergie de son âme.

Oui, pensa-t-elle, ceux qui font les grandes choses ici-bas, ceux qui laissent d'eux une glorieuse et illustre renommée n'ont pas dans l'âme et dans le cœur plus de noblesse et plus de courage que toi, ô mon enfant ! Que Dieu soit loué ! ta vie sera bénie, quand même tout ce que tu pourrais être, toute la puissance qui est en toi demeurerait cachée et ne serait jamais connue que de lui seul !

Telles furent les pensées de madame Dornthal, tandis que son regard maternel plongeait dans celui de son fils, mais elle ne les articula pas. Elle posa encore une fois ses lèvres sur le front de Clément, et lui, il prit la main de sa mère et la baisa avec un grave et tendre respect ; puis il se leva et quitta sur-le-champ le jardin et bientôt après la maison.

Clément demeura plusieurs heures absent ; lorsqu'il rentra, il était près de neuf heures. Ce fut sa mère elle-même qui lui ouvrit

la porte lorsqu'il sonna, car elle l'attendait dans le vestibule. Clément tenait une liasse de papiers à la main. Il était très-pâle.

—Eh bien, dit madame Dornthal, tout est-il réglé ?

—Oui, ma mère, tout ! Il ne manque à ces papiers que la signature de mon père. Il consent à la donner, n'est-il pas vrai ? dit-il avec émotion.

—Tu n'en doutais pas, je pense ?

—Non ! mon pauvre père ! mais il était si loin de penser...

—Oui, c'est cela, je ne craignais aucune hésitation de sa part ; mais ce que je craignais, c'était l'illusion complète où il était demeuré ; ce qui m'effrayait, c'était l'effet de cette surprise, de ce saisissement. O Clément ! je ne sais quelle terreur me venait de l'affreux souvenir de l'autre jour ! Mon pauvre Ludwig !

Madame Dornthal s'arrêta un instant pour s'essuyer les yeux, puis elle sourit :

—Mais sois tranquille, poursuivit-elle ; il sait tout maintenant, et il a tout compris, tout senti comme nous. Seulement il vaut mieux que nous restions seuls lui et moi ce soir ! Donne moi ces papiers, et toi, cher enfant, occupe-toi de ton frère et de ta petite sœur ; je n'ai pas eu le temps de songer à eux.—Ah ! et Gabrielle, la pauvre petite, tu feras peut-être bien d'aller la trouver aussi, et de lui dire tout. Nous n'avons plus rien à cacher à personne, à elle moins qu'à une autre.

Sans attendre sa réponse, madame Dornthal quitta précipitamment son fils et alla rejoindre son mari dans la bibliothèque, où elle demeura enfermée avec lui tout le reste de la soirée.

XI

Clément resta un moment pensif et incertain. Avant d'obéir à sa mère, il sentait le besoin de rassembler un peu ses idées et de se calmer. Quelque maître de lui qu'il pût paraître, il était bien jeune pour des émotions telles que celles de cette journée. Il traversa le vestibule, hésita un instant lorsqu'il fut au bas de l'escalier qui menait chez Fleurange, puis, passant outre, il alla tout droit dans le jardin. Jusqu'alors il n'avait pensé qu'à ses parents ; du moins, pendant toute cette matinée, il lui avait semblé que, dès que son père et sa mère sauraient tout, son cœur serait soulagé d'un grand poids et qu'il respirerait tout à fait librement. Mais sa terrible révélation était faite et il n'en était pas plus à l'aise. Son cœur battait toujours et battait péniblement. Après avoir passé toute la soirée enfermé dans le bureau de Wilhelm, livré aux plus

tristes calculs, il avait besoin de respirer l'air. On était à la fin de juin, mais le ciel était couvert et orageux. Il marcha d'abord à grands pas jusqu'à l'extrémité du jardin, puis il revint lentement vers la maison, et il allait enfin rentrer pour chercher d'abord les enfants, et ensuite sa cousine, lorsqu'il entendit prononcer son nom tout près de lui :

—Clément !

—Vous, vous, Gabrielle ! ici toute seule ?

Fleurange était assise dans l'ombre sur un banc adossé au mur de la vieille maison.

—Oui, depuis une heure je suis là. Vous allez me dire tout ce qui se passe, n'est-ce pas, Clément ? Restez un moment près de moi et parlez ; ne me cachez plus rien.

—Ce n'est pas mon intention, Gabrielle ; mais ne me retenez pas maintenant. Rentrez, chère cousine ; quand les enfants seront endormis, je redescendrai et nous causerons.

—Les enfants dorment, Clément ; ils dorment depuis longtemps. Il est près de dix heures ; les pauvres petits, croyez-vous qu'ils auraient pu demeurer éveillés jusqu'à cette heure ? Après le dîner, je les ai emmenées au bout du jardin. Il m'a semblé qu'il valait mieux, ce soir, qu'on n'entendît pas autour de la maison le bruit de leurs voix joyeuses. A huit heures, ils étaient fatigués ; je les ai fait remonter, et, après les avoir endormis, je suis redescendue ; depuis lors je vous attends.

Elle aurait pu faire un beaucoup plus long récit sans que son cousin songeât à l'interrompre. Il ne lui répondit pas d'abord ; enfin :

—Merci, Gabrielle, merci, dit-il ; vous êtes... Mais il s'arrêta encore. Il sentait comme une main de fer lui serrer le gosier, et il craignait de ne pouvoir s'empêcher de sangloter comme un enfant s'il essayait de parler.

Avec sa mâle énergie, avec sa gravité précoce, c'était un cœur passionnément tendre que celui de ce jeune Clément. Cependant il n'avait pas manqué de fermeté pendant cette journée. D'où venait donc qu'elle semblait tout d'un coup l'abandonner ? d'où venait qu'après avoir mesuré sans faiblesse toutes les suites de la résolution qu'il avait été le premier à prendre et à proposer ; après n'avoir hésité ni à la vue de ses parents ni à celle de ses frères et sœurs, il se sentait maintenant effrayé et comme accablé par la pensée du sacrifice accompli et du grand changement que toute leur vie allait subir ? Pourquoi ? Il le comprenait à peine lui-même, car il ne s'était pas bien rendu compte de tout ce qui se passait pour lui dans ce pays des rêves, vers lequel l'entraînait la ten-

dance de son caractère, peu enclin aux distractions de son âge, et celle de son esprit, dont la poésie était le délassement intime et silencieux. On savait qu'il avait une bonne mémoire et qu'il savait par cœur un grand nombre de vers, mais on ne se doutait pas de la place que la poésie elle-même occupait dans la région de son âme la plus voisine de celle réservée pour Dieu seul. C'était une vie intérieure absolument cachée à tous, et où l'œil de sa mère elle-même avait à peine pénétré. L'aptitude de Clément pour la science, pour l'histoire, pour le côté positif des études et de la vie, ainsi que son habileté pour mille grandes et petites choses matérielles où il excellait, servaient à dissimuler davantage cet autre partie de lui-même. On comptait sur lui pour dresser un cheval, pour régler un compte, pour donner une leçon de mathématiques ou d'histoire, pour organiser une course ou un voyage; c'étaient là ses attributions reconnues. Mais l'idée qu'il pût s'égarer dans des regions imaginaires et poétiques, s'y absorber, s'y perdre et, ainsi que l'exprime la langue allemande, qui seule a un mot pour ces sortes de rêves-éveillés : " *Schærmen*," à perte de vue, et passer en silence une partie de sa vie dans ce pays inconnu dont il ne parlait jamais : tout cela était ignoré, même de ceux qui le connaissaient le mieux ; et peut-être, lui-même, nous l'avons dit, ne s'en rendait-il pas bien compte, car jamais, jusqu'à ce jour, les rêves et la réalité ne s'étaient encore brusquement heurtés dans sa vie. Mais tout à coup il venait de comprendre que, dans son domaine idéal, il avait élevé une retraite, un palais, un trône, qu'il devait se résigner à voir s'écrouler comme le reste ; et le courage qu'il s'était senti pour supporter, dans toute son étendue, la ruine matérielle de sa fortune, semblait l'abandonner maintenant, en présence de la ruine imaginaire de ce domaine enchanté.

Fleurange, voyant que son cousin ne répondait pas, attendit d'abord tranquillement, mais bientôt elle dit avec un peu d'impatience :

—Voyons, Clément, de grâce, ne me tenez pas plus longtemps en suspens. De quoi avez-vous peur ? Suis-je un enfant ? ne suis-je pas plus âgée que vous ? n'ai-je pas appris longtemps avant vous ce que c'était que le chagrin, la souffrance, l'épreuve ? Parlez-moi donc franchement et sans crainte, Rien ne m'effraye.

L'énergie de Fleurange ranima celle de son cousin et lui rendit son calme et son empire sur lui-même. Sans hésiter davantage, il s'assit près de sa cousine et lui répéta à peu près tout ce que quelques heures auparavant il avait dit à sa mère. Elle apprit alors à son tour l'étendue du désastre qui les avait frappés. Elle comprit aussi que tout serait réparé, que l'honneur de la maison et du nom de son

oncle demeurerait intact, mais que le frère de celui-ci, Ludwig Dornthal, serait ruiné, à jamais ruiné.

—Et votre bon père et votre mère ont consenti à cet abandon de leurs droits ?

—Oui, sans hésiter.

—O chers et nobles cœurs ! s'écria Fleurange, en joignant les mains avec transport. Et c'est vous qui leur avez conseillé cela !

—Oui.

—Clément, ô mon cher Clément ! vraiment je vous aime comme je ne vous ai jamais aimé !

—Gabrielle, dit Clément d'une voix basse et tremblante, ne me dites pas cela !

—Et pourquoi pas, dit Fleurange, puisque je le pense et puisque cela est vrai ?

—Parce que... parce que, s'il faut souvent blâmer ceux qui manquent à l'honneur et au devoir, il n'y a pas tant à louer ceux qui y sont fidèles.

—Néanmoins, cher cousin, si je vous aime mieux qu'avant, il ne faut pas m'en vouloir ; mais je ne vous le dirai plus puisque cela vous déplait.

Il y eut un moment de silence. Fleurange était tombée dans une profonde rêverie. Elle reprit bientôt d'une voix grave :

—Maintenant que je comprends tout, je vois que la vie va changer d'aspect pour nous absolument et complètement.

—Oui, absolument et complètement, dit Clément avec une sourde angoisse.

—Cette chère vieille maison ! poursuivit Fleurange, il faudra la quitter !

—Oui, dit Clément, il faudra la vendre avec tout ce qu'elle contient, car il ne reste plus à mon père, pour commencer sa vie nouvelle, que le produit de cette vente.

—Quitter la maison ! répéta Fleurange lentement, oui, je comprends qu'il le faudra et puis ensuite nous séparer.

—Oh ! pourquoi ? pourquoi cela ? s'écria Clément avec une impétuosité soudaine ; mais bientôt il reprit d'un autre accent :

—Au fait, ma chère cousine, il est bien égoïste de vouloir vous garder parmi nous, quand nous n'avons plus à partager avec vous que la pauvreté.

—Clément, dit vivement Fleurange, voilà en vérité une rude et injuste parole ; l'ai-je bien méritée ?... Elle s'arrêta un instant, puis elle poursuivit d'une voix émue : Quoi ! lorsque j'étais moi-même en face de la pauvreté, de la misère, de la faim, oui, Clément, de la faim, votre père s'est souvenu de moi ; il m'a appelée, il m'a re-

çue, il m'a donné non pas le bonheur que je connaissais, mais un bonheur nouveau ignoré jusqu'alors ; il m'a fait retrouver un père quand je n'en avais plus, une mère, des sœurs, des frères que je n'avais jamais possédés. La vie, la jeunesse, la joie ! tous ces mots ne signifiaient rien pour moi : je ne les ai compris que depuis que je suis sous son toit, et maintenant... maintenant... dit elle, tandis que les larmes qu'elle ne pouvait plus réprimer entrecoupaient ses paroles, c'est son fils, le fils de Ludwig Dornthal qui vient me dire que c'est pour fuir le malheur des siens que je veux m'éloigner d'eux !

—Gabrielle ! Gabrielle ! dit Clément avec agitation,—pardonnez-moi, ayez pitié de moi, arrêtez-vous, de grâce, vous me ferez perdre la raison si vous m'adressez maintenant de tels reproches.

Fleurange se calma peu à peu et bientôt, s'efforçant de sourire, tandis que de grosses larmes remplissaient encore ses yeux, elle reprit : — Mon pauvre Clément; il ne m'est donc permis, ce soir, ni de vous louer ni de vous blâmer ? A la bonne heure ! laissons, en effet, ce qui ne regarde que nous ou du moins parlons-en autrement. Ce que je voulais dire tout à l'heure, c'est que nous ne pouvons plus rester oisifs. Les chers parents, — poursuivit-elle d'une voix attendrie, — il faudra les aider de tout notre pouvoir et travailler pour eux...

—Travailler ! dit Clément. Moi à coup sûr, cela va sans dire ; mais vous, vous, Gabrielle, cela n'a pas de sens !

—Moi aussi, dit tranquillement Fleurange, et voilà le point sur lequel j'ai à réfléchir. Il faut non-seulement ne plus leur être à charge, mais il faut les aider. Oh ! cela me sera bien doux ! je bénis le ciel en songeant que je pourrai peut-être faire quelque chose à présent en ce monde, pour ceux à qui je dois tout. Cette pensée m'empêche en ce moment d'être triste.

Elle se leva et lui tendit la main.

—Bonsoir, cousin ! demain je vous dirai quels conseils les bons anges m'auront donnés cette nuit.

Il prit sa main en silence et elle le quitta sans qu'il eût proféré une parole.

La nuit était obscure. Pendant tout l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble, si Clément avait entrevu les traits de sa cousine. c'était parce qu'à la faveur même de l'ombre et ainsi placé près d'elle, il avait osé la regarder comme il ne l'eût point fait ailleurs, Maintenant, les étoiles à peine levées disparaissaient sous de sombres nuages ; il n'avait plus à craindre les regards de personne. Il demeura à la place où elle l'avait quitté et, la tête dans ses mains, il laissa enfin éclater les larmes qui le suffoquaient depuis deux

heures ; larmes de douleur, d'attendrissement, de tendresse, qu'il fallait répandre pour empêcher son jeune cœur de se briser.

Il surmonta cependant bientôt cette violente émotion et il se leva honteux de sa faiblesse. En ce moment, il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de sa tête : c'était celle de Fleurange, et, peu après, elle parut au balcon. Il distingua sa robe blanche et le contour régulier de son visage se dessinant sur le fond éclairé de sa chambre ; il vit son doux regard perdu dans la nuit sombre. Bientôt elle joignit les mains et inclina la tête. Elle priait : à son insu, elle ne pria pas seule ce soir-là. Clément, à genoux dans l'ombre, priait avec elle ; la place où il se trouvait était précisément celle où il avait entendu Fleurange dire à Félix ces mots : " Clément est mon frère, et vous, vous ne l'êtes pas ! " Il s'en souvint en ce moment et il renouvela dans son cœur la promesse solennelle d'être à jamais fidèle à tout ce que cette parole lui imposait.

Mme Craven

(*A continuer*)

NOTES DE VOYAGE.

LE GOLFE ET LES PROVINCES MARITIMES.

(*Suite et fin.*)

IV

Quand on entre à l'hôtel après une traversée de cinq jours sur mer, on éprouve une jouissance des plus agréables, et si, comme à l'*Albion House* de Pictou, la table est excellente, on y fait amplement honneur. C'est ce qui nous arriva. Puis, comme les amusements ne sont guère permis le dimanche dans une ville où la majorité de la population est puritaine, et comme nous n'avions nulle envie de bayer aux corneilles, car les voies ferrées ne pouvaient ce jour-là nous transporter à destination, nous délibérâmes sur ce qu'il y avait à faire. A la suite d'un débat de quelques minutes auquel présida le décorum le plus parfait, il fut décidé d'aller faire une promenade dans la campagne environnante, après, toutefois, avoir visité la ville très-minutieusement.

Pictou n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; elle nous a très-agréablement désappointés, d'après ce que nous en avions entendu dire. Elle ne ressemble nullement à un carrefour ; il y a ça et là, même sur le port, des résidences qui ne dépareraient pas les

grandes cités. Elle tire de précieux avantages de sa position géographique relativement au commerce du Golfe et des détroits, de sa proximité de l'Ile du Prince Edouard et de l'excellente qualité du sol des districts qui l'entourent. A ces avantages viennent se joindre de grandes facilités commerciales pour les pêcheries de ces côtes, pour la construction des navires et surtout pour les immenses exportations de charbon qui partent de son hâvre, assurément le plus beau et le plus confortable de tous ceux de la rive sud du Golfe.

On voit, à l'irrégularité des rues qui avoisinent le port, que Pictou date d'un autre âge. Cette ville fut établie en 1765 par quelques familles venues du Maryland, auxquelles vinrent se joindre, huit ans plus tard, une trentaine de familles émigrées des montagnes de l'Ecosse; depuis cette époque, les immigrations écossaises ne lui ont pas fait défaut. Actuellement sa population est d'à peu près 11,000, dont un tiers composé de catholiques.

La campagne de Pictou est charmante, ni plus ni moins ; sur un espace de sept milles que nous parcourûmes en voiture, nous n'avons presque pas rencontré de chaumières : partout de belles résidences, des chemins magnifiques et des terres fort bien cultivées.

Le même spectacle de bien-être s'est présenté à nos regards enchantés, le lendemain, quand nous nous rendîmes de Pictou à Halifax en chemin de fer, distance de 113 milles. La campagne est partout bien belle, et parfois, par les sinuosités de ses collines, la variété de ses paysages entrecoupés de rochers fantastiques, de petits lacs et de cours d'eau qui fuient en serpentant, elle offre un coup d'œil splendide.

Naturellement, on ne peut se rendre de Pictou à Halifax sans arrêter aux mines de charbon, qui se trouvent à deux lieues de la première de ces villes, à New-Glasgow. Il y en a quatre dans un circuit comparativement restreint. La plus importante est sans contredit l'*Albion*, et c'est celle-là que nous visitâmes.

Nous venions précisément de lire la page suivante d'un voyageur français qui avait passé par là il y a quelques années, et notre curiosité était vivement excitée : " Je ne suis pas descendu dans les galeries, disait ce voyageur qui était pourtant un secrétaire d'ambassade Je me suis contenté de contempler de haut les boîtes de bois sales, boueuses, qu'une machine à vapeur fait tour à tour monter et plonger dans la profondeur, et qui ramènent à fleur de terre et à la clarté du jour, tantôt d'énormes masses de charbon, tantôt des ouvriers sordides que les premiers attouchements de la lumière éblouissent et font vaciller. J'ai contemplé, comme un ignorant que je suis, le jeu brutal des grandes mécaniques faisant sortir à

gros bouillons l'eau qui menace incessamment d'inonder les galeries. J'ai admiré la physionomie impassible de ces surveillants, suivant d'un œil constamment attentif la marche de certains balanciers qui en pensent au moins aussi long que ceux qui les regardent à perpétuité ; j'ai vu monter et descendre les boîtes chargées du produit des travaux, et j'en ai eu assez."

Eh ! bien, nous n'en avions pas assez, nous, et au risque de passer pour un voyageur qui vient de loin, je vais rendre un compte scrupuleusement exact de ce qu'il nous fut donné de voir.

La mine se trouve à une profondeur de 920 pieds. On y descend au moyen d'un appareil que fait mouvoir un engin de la force de 200 chevaux et qui sert à monter le charbon. Pour y descendre, il ne faut pas être en toilette de bal ni dépourvu d'un certain courage. Comme nous avions pris nos précautions d'avance, il ne nous en coûta nullement de tenter l'excursion dans l'intérieur de la terre.

Munis de bonnes lampes, et nous tenant les uns aux autres, nous nous plaçâmes donc sur la terrible plateforme, et le signal du départ fut donné. Fichtre ! quelle sensation ! ça vous prend au cœur et vous parcourt tout le corps ; mais à peine le *shaft* a t-il fait quelques degrés que vous reprenez bientôt votre assurance. La première émotion passée, un fol accès s'empara de nous, et d'une voix tonnante nous fîmes retentir les entrailles de la terre de *Vive la Canadienne :* nos guides en étaient tout ravis, quoique ne comprenant pas un traître mot de ce que nous chantions. Ceux des nôtres qui étaient restés là-haut nous ont dit ensuite qu'ils avaient eu le vertige en nous voyant disparaître aussi brusquement dans ce trou béant dont, à la surface, il était impossible de voir un quart même de la profondeur. Quant à nous, nous étions parfaitement à l'aise, les dispositions particulières du caveau nous permettant de respirer à pleins poumons, tout comme si nous eussions encore été sur la surface de la terre. Au reste, la descente ne fut pas longue : en une minute, nous avions parcouru les 920 pieds et arrivions à destination.

Quelle chose étonnante que ces mines et quel courage il faut pour y rester, je ne dirai pas des jours et des mois entiers, mais même quelques heures ! et cependant il y a des mortels qui y passent toute leur vie ; franchement, il faut être cuirassé de fer, ou avoir bien peu de souci de l'existence, pour pratiquer cet affreux métier de mineur.

Vous vous imaginez bien qu'il ne fait pas précisément très-clair, là-dedans ; aucune ouverture n'y laisse pénétrer le jour, et celle par laquelle vous êtes descendu s'est depuis longtemps effacée dans

l'espace. On n'y voit qu'à la faveur de petites lampes suspendues ça et là et d'autres que chaque travailleur porte avec lui.

La mine comprend quatre ou cinq grandes galeries ou tranchées qui courent dans différentes directions et viennent aboutir au-dessous de l'ouverture ; chacune d'elles est haute de six ou sept pieds et large de huit ou neuf ; elles sont sillonnées par des lisses de fer sur lesquelles roulent de petits chars à charbon traînés par des chevaux. Car il faut vous dire que là, comme sur la terre, il y a toute une organisation économique ; on nous a montré une étable dans laquelle se trouvent une quarantaine de chevaux qui n'ont pas vu la lumière du soleil depuis sept ans et qui paraissent comprendre, les pauvres bêtes, toute l'horreur de leur situation. Imaginez un peu ce que cela doit être pour les malheureux mineurs qui sont des semaines entières sans sortir de ces effrayantes cavernes et qui s'y trouvent, paraît-il, aussi bien que dans leur propre demeure : à ce compte il faut avouer que celle-ci ne doit pas être très-gaie.

Quand vous êtes là-dedans, il vous passe par la tête toutes sortes d'idées : la pensée d'un tremblement de terre, et plus encore celle d'une explosion vous saisit tout à-coup, et vous avez hâte d'être sorti de cet antre infernal ; cependant, il vous en coûte de laisser échapper cette occasion, unique peut-être, de vous rendre compte des merveilles que Dieu a semées dans les profondeurs de la terre et dont le génie humain a su profiter. Aussi, prenez-vous la peine de tout bien examiner ; mais ce n'est pas sans pousser un immense soupir de soulagement que vous revoyez ensuite le monde extérieur.

Ces mines de Pictou, et celles de toute la Nouvelle-Ecosse,–mines d'or, de fer, de gypse, de pierre calcaire, de cuivre, d'argent, de manganèse et d'huile, — sont très-riches. D'après les dernières statistiques, ce qui en a été exporté représente une valeur collective de deux à trois millions. Les mines de Pictou seules ont produit, en 1870, 625,769 tonnes de charbon et l'on calcule que l'année dernière elles employaient 2,600 personnes. Celle que nous avons visitée appartient à une compagnie anglaise de Londres et fait de brillantes affaires, quoique les frais de son exploitation soient énormes.

Je ne veux pas laisser ce sujet sans parler du chemin de fer de la Nouvelle-Ecosse, qui est sans contredit l'un des meilleurs par lesquels il m'ait été donné de passer. Il traverse un pays très-difficile sur lequel les courbes, malgré leur grand nombre, n'ont pu faire éviter d'immenses rochers qu'il a fallu traverser de part en part. Aussi, je n'ai pas été étonné d'apprendre que la confection

de ce chemin a coûté $40,000 le mille. Au reste, il est fort bien administré, et pendant les douze mois de l'année 1871 il a rapporté un revenu net de $286,000.

V

En arrivant à Halifax par le chemin de fer, on a une assez pauvre idée de cette ville dont l'importance majeure, au point de vue maritime et de la défense, est incontestable ; mais l'impression désagréable cesse dès qu'on se trouve dans l'intérieur et elle a complètement disparu quand on s'est donné la peine de l'examiner du haut de la citadelle.

Fondée en 1748 par les Lords du Bureau de Commerce d'Angleterre, la ville d'Halifax, qui doit son nom au Président de cette Chambre, le comte d'Halifax, a pris en peu de temps une forte extension. 2,576 émigrants arrivèrent d'Angleterre cette année-là sur une flotte de treize vaisseaux-transports, que précédait le navire de guerre *Sphinx*, commandé par le colonel Cornwallis qui venait d'être nommé Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Le Gouvernement Anglais avait accordé un octroi de £40,000 pour aider cet établissement qui fut organisé en gouvernement civil le 14 juillet de la même année. Ses débuts cependant furent difficiles. Sans cesse les nouveaux colons avaient à se défendre contre les attaques des Français et des Sauvages. Pour se protéger, ils élevèrent des palissades en bois qui furent remplacées par des fortifications en pierre, lesquelles existent encore. Quelques années plus tard, de 1751 à 1758, des colons allemands vinrent grossir les rangs de la nouvelle colonie qui, laissée à elle-même, ne tarda pas à prendre son plein développement.

En 1790 Halifax contenait déjà 700 maisons et 4,000 habitants ; en 1827 le nombre de ses maisons était porté à 1580 et sa population était de 14,439 ; aujourd'hui elle est rendue à 37,000 âmes. Sur ce chiffre les catholiques peuvent compter pour un tiers et ils ont trois églises dont la plus considérable est la cathédrale. Le palais épiscopal de Mgr. Connolly, situé dand le voisinage immédiat, est très modeste : c'est tout ce que j'en puis dire.

Bâtie sur une colline dont le sommet est couronné par la citadelle qui est à 260 pieds au-dessus du niveau de la mer, la ville s'étend sur une longueur d'environ quatre milles le long de la Baie d'Halifax,—laquelle va se décharger dans le Bassin de Bedford, à quatre milles plus loin. On dit que ce port est le plus beau qu'il y ait sur le continent ; je n'ai pas de peine à le croire, quoique

cependant celui de New-York ait de légitimes prétentions à surpasser tous les autres. Large et spacieux, il peut contenir toute la flotte anglaise. L'entrée en est défendue par des forts bâtis sur de petites îles et qui séparent le hâvre de l'Océan. On sait déjà que Halifax est la station navale des flottes de l'Amérique du Nord et des Indes Occidentales.

En général les rues sont larges et coupées à angles droits. Les principales courent toutes parallèlement au port. Ce sont pour la plupart des magasins appartenant à de grandes maisons de commerce et entrecoupés de débarcadère puissamment assis sur des pilotis énormes. Dans le port viennent se presser en tout temps des vaisseaux de toutes formes et de tous pays. Les jours de fête, comme par exemple celui où nous nous trouvions à Halifax — 15 août, 100me anniversaire de la naissance de Walter Scott — cette marine marchande se pavoise de ses couleurs nationales, et le vent agite sur les eaux de la baie le plus riche bariolage. France, Amérique, Espagne, Villes Anséatiques, Prusse y marient leurs pavillons aux couleurs blanche et bleue de la Nouvelle-Ecosse, et ce concours d'insignes si divers témoigne honorablement de l'activité industrielle qui règne dans cette province.

Les maisons sont nombreuses, grandes, à deux ou trois étages, propres, d'un aspect riant et avenant ; mais en dehors de cela, elles n'offrent — non plus que les édifices publics, — rien de particulièrement remarquable dans leur construction. J'en excepte cependant, parmi ces derniers, les nouvelles bâtisses du Parlement Provincial situées au cœur même de la ville et qui ont coûté $120,000. On sait qu'elles ont été l'objet d'une grave dispute entre le gouvernement fédéral et celui de la Nouvelle-Ecosse. Ce dernier, qui a appris de vieille date à devenir ambitieux, voulait que le gouvernement d'Ottawa payât les frais du nouvel édifice, bien que la construction en eût été commencée avant la Confédération. Le cabinet fédéral, qui pensait avoir soldé assez cher l'adhésion factice de la Nouvelle-Ecosse, n'entendait pas de cette oreille et résistait courageusement. La difficulté a été depuis arrangée à l'amiable. Bornons-nous à espérer que la paix n'ait pas été rétablie au détriment de notre Trésor général.

En largeur, la ville peut compter environ deux milles, depuis le hâvre et derrière la citadelle. Il y a là, immédiatement dans les environs de cette dernière, un parc magnifique qui porte fort bien son nom de *Spring Gardens*. J'ai été obligé d'avouer à un ami qui me taquinait que ce superbe jardin valait mieux encore que notre Parc-Viger de Montréal.

La citadelle, dont la construction a été commencée par le duc de Kent, père de la Reine Victoria, alors qu'il était commandant-en-chef de la garnison, ressemble beaucoup à celle de Québec, sauf qu'elle est plus considérable. Elle a une batterie de 60 canons du plus fort calibre, et on la dit imprenable. Quand nous la visitâmes, elle était gardée par le 78e régiment Ecossais.

La valeur réelle des propriétés de la ville était de $14,000,000 en 1861 ; d'après ce que j'ai pu voir et apprendre, je ne serais nullement étonné si elle avait doublé depuis.

Halifax compte neuf banques, dix-neuf journaux dont trois quotidiens, vingt-trois églises dont les trois catholiques mentionnées plus haut, deux sociétés de construction, quatre bibliothèques publiques et plusieurs asiles. Le gouvernement impérial vient de terminer un hôpital militaire qui a coûté $150,000.

En face de la ville, de l'autre côté du bassin, s'étend Dartmouth, joli petit village qui forme comme une espèce de banlieue à la métropole. Deux petits bateaux traversiers circulent pendant tout le jour d'une rive à l'autre, et le soir, on voit les bourgeois d'Halifax se rendre à Dartmouth avec leur famille pour faire une promenade en voiture, comme, chez nous, les citadins font *le tour de la montagne.*

Il ne conviendrait pas de laisser Halifax sans parler un peu de la société de cette ville ; mais comme notre séjour y fut très-court et que d'ailleurs nous n'eûmes pas occasion d'avoir des relations dans le *high life*, j'aime mieux donner ici l'appréciation d'un personnage français qui visita Halifax il y a une dizaine d'années et qui fut à même de la connaître de très-près :

" Pendant notre séjour à Halifax, dit-il, notre corvette fut littéralement comblée des prévenances les plus aimables, et il y aurait de notre part plus que de l'ingratitude à en perdre le souvenir. Aussi n'en avons-nous garde. Ce ne fut que fêtes, bals et diners d'apparât. Son Excellence le comte de M*** gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, lady M***, le général T***, commandant les troupes, l'amiral, nous prodiguèrent tour à tour toutes les marques d'attentions imaginables, et il serait difficile de dire ce qui l'emporta dans cet empressement du bon accueil, de l'extrême courtoisie ou de la cordialité. Le charme de ces réunions fut bientôt augmenté par l'arrivée de Sir Fenwick Williams, le héros de Kars, l'orgueil de la Nouvelle-Ecosse où il est né et qui venait d'être nommé commandant-en-chef des troupes britanniques dans l'Amérique du Nord. Pour moi surtout ce fut une surprise charmante et tout-à-fait inattendue ; j'avais beaucoup entendu parler du général dans les provinces persanes, où il a fait jadis un long séjour, et nous

prîmes un plaisir extrême à causer des Kurdes, des Loures et des Turcs, dans plus d'un salon d'Halifax. C'est une jouissance assez vive et assez délicate que de rencontrer dans un endroit perdu des gens avec qui l'on peut s'entretenir d'un lieu non moins perdu. Il y a là comme un entrecroisement de sensations peu communes qu'il faut signaler aux sybarites.

" Mais ce qui plaisait davantage aux dames venues d'Europe, dont quelques-unes peut-être ne songeaient pas sans douceur au moment d'y retourner, c'était de se rappeler les hommes de tous les pays que l'on se trouvait y connaître. On riait à chaque nom dont on pouvait faire quelque chose ; on y cousait des anecdotes, on en disait un peu de bien, quelquefois un peu de mal, et cela faisait diversion aux réalités du présent, toujours imprégnées du parfum de la morue, car Halifax paie aussi son tribut à l'honneur qu'il a de faire partie des colonies septentrionales : la morue y règne, y gouverne, y impose la sensation perpétuelle de sa présence et de son omnipotence.

" Je ne veux pas m'étendre outre mesure sur des peintures du *high life* prises dans la Nouvelle-Ecosse. Je ne suis pas resté assez longtemps à Halifax pour être un juge très-compétent, et je craindrais d'ailleurs de passer pour trop prévenu. Je n'ai rien su, rien vu, rien entendu qui ne tourne à la gloire de toutes les maisons où j'ai été assez heureux pour être accueilli, et comme ce n'est pas une louange sans réserve que la malignité humaine demande ordinairement à un livre, le mieux est de n'en pas dire plus long. Mon scrupule me parait d'autant plus fondé, en cette circonstance, que comme j'exprimais un jour toutes mes sympathies pour le pays devant deux dames qui me faisaient l'honneur de m'interroger sur mes impressions, deux regards qui se croisèrent, un double sourire plein de doute et d'ironie, un double mouvement d'épaules me donnèrent matière à réflexion, et si je n'osai pas demander ce que signifiaient ces signes de mauvais augure, je ferai peut-être bien, dans l'intérêt de ma réputation d'observateur, de supposer que la société de la Nouvelle-Ecosse est, comme toutes celles qui se sont formées et brillent sur ce monde sublunaire, obscurcie par quelques taches perdues au milieu des clartés que seules j'ai su découvrir."

VI

Mercredi le 16 août nous quittions Halifax par le convoi de 8 heures du matin pour aller prendre, à Annapolis, distance de 130 milles, le steamer qui devait nous conduire à St. Jean, N.-B.

En parcourant cette terre si remplie de souvenirs, l'esprit se reporte avec un douloureux intérêt vers l'histoire si triste et si consolante à la fois de la famille Acadienne. C'est à Windsor, dans le Bassin des Mines, et dans un circuit d'une trentaine de lieues, que vécut pendant de longues années, riche et heureux, ce pauvre petit peuple si indignement traité par l'Angleterre de 1755 et dont on retrouve encore partout, dans ces provinces, des débris qui ont résisté à la tempête. C'est aussi dans ces environs que se trouvaient naguère les paroisses de Pipiguit, Cobeguit, Rivière-aux-Canards, Beau-Bassin et Grand-Pré, où la race acadienne s'illustra par des travaux de dessèchement et de culture qui lui attirèrent l'admiration des Anglais eux-mêmes et qui ont fait dire à M. Rameau que leur histoire, comme celle des Hollandais, est écrite tout entière dans leurs marais.

Nous avons passé par Grand-Pré. En vain avons nous voulu retrouver les traces de ce village si harmonieusement chanté par Longfellow et par Lemay : rien. Seule la brise, en passant, nous jette le nom d'*Evangeline*, et l'imagination rêveuse croit apercevoir dans la pénombre du souvenir cette infortunée jeune fille qui, mariée le 4 septembre 1755, se voit, le lendemain, violemment arrachée par la proscription à son Gabriel, passe toute sa vie à le chercher jusqu'au jour où, visitant les malades dans un hôpital de Philadelphie, elle le retrouve mourant et ne lui est réunie que dans le tombeau. Comme malgré soi on se sent vivement ému en songeant aux mélancoliques épisodes de cette histoire si touchante ; et l'on ne peut s'empêcher de murmurer avec mon cher Pamphile, le poëte canadien :

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme
On entend murmurer un étrange idiôme !
On veut jouer, hélas ! les fils d'un étranger !...
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique
On voit, de place en place, un paysan rustique.

C'est un pauvre Acadien dont le plaintif aïeul
Ne voulut pas avoir pour sépulcre un linceul,
La terre de l'exil si lourde et si fatale,
Et qui revint mourir à sa rive natale !
Cet homme, il est pêcheur ; il vit de son filet.
Sa fille porte encor élégant mantelet,
Beau jupon de droguet, chapeau de Normandie.
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.
Dans les veilles d'hiver, quand les vagues écument,
Assis au coin de l'âtre où les fagots s'allument,
De l'humble Evangeline on conte les malheurs :
Et les petits enfants versent alors des pleurs.
Et l'Océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses ;
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Comme pour se mêler au bruit de leurs sanglots !

Mais, quels que soient les malheurs et les persécutions qui l'affligent, une race qui a la Foi pour guide ne meurt pas. C'est en vain qu'au milieu du dernier siècle, le gouvernement de l'Angleterre a voulu pratiquer l'infâme métier de tyran et de bourreau. Grâce au Ciel, les Acadiens sont encore debout ; ils ont pieusement conservé, comme le dit si bien M. Rameau, la tradition de leurs ancêtres; ils sont toujours restés Français, Catholiques et Acadiens, fiers sur les ruines fumantes de leur patrie, et personnifiant, au milieu de l'invasion britannique, la protestation invincible de la Justice et du Droit.

Aussi, malgré la proscription et les mesures honteuses dont elle fut la pauvre victime, la famille Acadienne, qui comptait environ 30,000 âmes lors de sa dispersion, s'élève aujourd'hui à plus de 110,000 âmes ; elle est disséminée dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Cap-Breton, l'île du Prince-Edouard, dans les îles de la Madeleine et sur les côtes du Labrador, à Terre-neuve et sur la côte nord de la Baie des Chaleurs. Son foyer principal est le Nouveau-Brunswick, et nous avons des preuves éclatantes de sa vitalité par la part active qu'elle commence à prendre dans les affaires, même dans l'administration politique de cette Province.

Voilà ce qu'a su devenir ce petit peuple malgré la tempête, en s'appuyant sur les deux grandes bases de l'ordre social, la Religion et la Liberté.

VII

Windsor, que les réminiscences acadiennes nous ont fait perdre de vue, est une bien jolie petite ville, et nous lui accordons en passant une franche admiration. Elle compte dans son sein une banque, un journal et la plus ancienne Université de la Nouvelle-Ecosse, le *King's College*, que nous aperçûmes, en quittant la gare, perché sur une colline élevée d'où il domine toute la campagne environnante. Celle-ci est des plus riches et des plus fertiles, et semble justifier pleinement le titre de " Jardin de la Nouvelle-Ecosse " qu'elle porte orgueilleusement.

Après avoir franchi 84 milles de cette campagne exceptionnellement privilégiée, nous arrivâmes à Annapolis, l'antique Port-Royal de la vieille Acadie.

C'est là qu'en 1604 M. de Monts bâtit le premier fort qui fut construit dans le pays acadien, et où M. de Pontrincourt amena, deux ans après, une colonie d'ouvriers. Là eut lieu le commencement de cette lutte acharnée qui se termina, plus d'un siècle après, par la proscription de la race acadienne. En 1613 le capitaine Samuel Argall s'empara de Port-Royal que les Anglais abandonnèrent ensuite pour le reprendre en 1654 ; puis en 1667 ils le restituèrent à la France, ainsi que toute l'Acadie, au rétablissement des Stuart. Cependant Port-Royal retomba, en 1690, au pouvoir des Anglais qui restèrent maîtres de l'Acadie pendant sept ans et la rendirent encore une fois à la France. En 1707, les habitants de la Nouvelle-Angleterre dirigèrent sur Port-Royal une expédition de deux vaisseaux et 2,000 hommes ; elle fut repoussée, mais trois ans après Porl-Royal passait de nouveau aux mains des Anglais, et plus tard toute l'Acadie était définitivement cédée à l'Angleterre par la France.

Annapolis porte encore la trace des luttes gigantesques qu'il a soutenues dans ces temps reculés où il était le quartier-général des Français du Nouveau-Monde. Nous avons pu voir les ruines des anciennes fortifications, et on nous a montré l'endroit où, avant de prendre la route de l'exil, les infortunés Acadiens se sont réunis pour la dernière fois.

Le steamer *Empress* nous attendait à Annapolis. Nous n'eûmes que le temps d'embarquer, mais il nous suffit d'un coup d'œil pour juger de l'ensemble de cette ville qui n'a plus guère d'intéressant que ses souvenirs ; et encore ces réminiscences n'offrent-elles d'attrait qu'à ceux dont les sympathies, provenant d'une communauté

d'origine, peuvent comprendre tout ce qu'elles ont de poignant et de douloureux : le cœur de l'Anglais et celui de l'Américain restent froids devant ces vestiges d'une immense infortune nationale.

Au reste, ce n'était plus le temps de nous livrer aux idées sombres et mélancoliques ; nous approchions de la Baie de Fundy, et comme la tristesse est une excellente prédisposition pour le mal de mer, il fut décidé de donner un autre cours à nos pensées. Plus de deux cents passagers encombraient le vaisseau, tous des étrangers pour nous : il nous était donc difficile de recommencer les joyeuses récréations que nous nous étions permises à bord du *Secret* dans le golfe ; d'ailleurs, notre petit cercle canadien s'était sensiblement retréci par suite du départ successif de trois ou quatre de nos compagnons, obligés de prendre les devants. Plus de chansons, plus de tribunaux civils et criminels ; mais restaient encore les gais propos et les éclats de rire qu'ils provoquent : nous en usâmes abondamment. C'est un spécifique que je recommande d'une manière toute spéciale à ceux qui voyagent sur mer.

Après avoir descendu la rivière Annapolis sur un espace de 5 à 6 milles, nous arrivâmes à Digby qui est bien le site le plus pittoresque que nous ayions vu dans ces provinces. Bordé, de chaque côté, par d'immenses collines qui atteignent presque la hauteur de montagnes, ce canton ressemble beaucoup aux peintures qui représentent les paysages si merveilleux de la Suisse : il n'y manque que des châlets et des glaciers.

Cinq minutes après avoir quitté Digby, nous entrâmes dans la trop fameuse Baie de Fundy. Comme la température était calme et que maître Eole s'était renfermé cette fois dans une sage abstention, nous n'eûmes pas occasion de savoir pourquoi la navigation de cette anse de mer est aussi âpre que celle de la Manche ; mais j'avoue que nous ne regrettâmes nullement cette satisfaction refusée à notre curiosité : nous en avions eu assez dans le Golfe.

La Baie de Fundy, à l'endroit où nous la traversâmes, compte une cinquantaine de milles de largeur. Lorsqu'on est au milieu, et même avant d'y arriver, les côtes disparaissent, et on ne voit plus que le ciel et l'eau. D'ordinaire celle-ci est très-agitée, et les voyageurs ne s'y risquent qu'avec une certaine frayeur, tant ils redoutent pour leur système nerveux l'effet de cette agitation.

La traversée dure ordinairement de cinq à six heures. Partis d'Annapolis à 2½ heures, p. m., nous sommes arrivés à St. Jean à 8, au milieu de la pluie et du brouillard qui parait être éternel dans ces parages.

VIII

Au 17 siècle, le Nouveau-Brunswick formait, avec la Nouvelle-Ecosse, l'Ile du Prince Edouard, Terreneuve et une grande partie de l'Etat du Maine, l'ancienne Acadie. Quand les Anglais en firent la conquête, tout ce pays fut appelé la Nouvelle-Ecosse et plus tard divisé en Provinces sous les noms qu'elles portent au jourd'hui. Quoique des établissements eussent été fondés depuis longtemps dans la terre d'Acadie, il ne fut question de St. Jean qu'en 1604 quand Champlain, qui dirigeait l'expédition commandée par M. de Monts, après avoir côtoyé les rives de la Nouvelle-Ecosse, traversa la Baie de Fundy et découvrit la magnifique rivière qu'il appela St. Jean et que les indigènes avaient jusque-là nommée Ouangondy. En 1667 l'Acadie fut cédée à la France par le Traité de Breda ; mais aucun établissement important ne fut fondé avant 1749, époque où un fort fut construit à l'embouchure de la rivière Nerepis, à environ dix milles de la ville de St. Jean. En 1754 les Français furent de nouveau chassés par les Anglais qui établirent une garnison à St. Jean sous le commandement du colonel Moncton. En 1764 les premiers colons anglais arrivèrent au Nouveau-Brunswick, mais ce ne fut que dix-neuf ans plus tard que les royalistes jetèrent les fondements de la cité.

La ville de St. Jean date donc de 1783. Plus jeune que Halifax, elle n'a pas encore tous les développements qu'a pris la capitale de la Nouvelle-Ecosse, mais elle est relativement très-avancée. Bâtie sur une péninsule rocheuse, son site est on ne peut mieux choisi pour en faire une ville fortifiée ; cependant les fortifications lui manquent pour le moment. La nature rocailleuse du terrain n'a pas permis de donner aux rues l'ornementation d'arbres que l'on remarque à Halifax ; en revanche les voies publiques sont droites et très-larges ; la rue King, qui est le principal centre commercial, compte jusque près de 100 pieds de largeur.

En général les maisons sont construites en bois et en brique : les maisons de pierre sont l'exception, et il y a peu d'édifices publics qui valent la peine d'être mentionnés. La cathédrale catholique est assurément ce qu'il y a de mieux dans ce genre ; elle fait honneur aux 12 ou 15,000 co-religionnaires qui forment la minorité d'une population de 52,300 âmes. Le gouvernement municipal paraît fort bien administré. Le faubourg Carleton, situé sur le côté droit de la rivière,—laquelle entre dans le hâvre par une étroite fissure qui semble avoir été produite dans le roc solide par

quelque convulsion de la nature—est relié à la ville par un fort beau pont supendu qui mesure 640 pieds de longueur. De cet endroit on a une excellente vue de la ville et du port.

Ce dernier est commode, sûr et très-spacieux. Sans offrir toutes les facilités que présente celui d'Halifax, il suffit amplement au commerce de St. Jean qui est fort considérable. Dans le hâvre même la pêche est très-abondante; elle produit annuellement 15,000 quarts de hareng, 3,000 de saumon et 2,000 d'alôse.

Outre plusieurs manufactures, St. Jean possède des chantiers maritimes remarqués par la solidité des voiliers qui y sont construits. La ville compte trois banques qui font des opérations considérables, trente-quatre églises dont trois catholiques, un asile d'aliénés, deux hôpitaux, un palais de justice, une prison et un pénitencier, une quinzaine de journaux dont trois quotidiens, grand nombre de sociétés philantropiques, un télégraphe d'alarme et des chars urbains. Bref, elle semble marcher rapidement dans la voie du progrès, et je ne serais pas étonné qu'avant longtemps elle surpasserait Halifax.

Au reste, il ne faut pas perdre de vue que St. Jean n'est que la capitale commerciale du Nouveau-Brunswick. La capitale politique est Frédéricton, située à 68 milles dans l'intérieur.

Bâtie dans une plaine entourée d'une chaîne de collines qui s'élèvent en gradations régulières, Frédéricton présente un aspect charmant et pittoresque; mais elle n'a de ville que le nom, et le fait qu'elle forme partie d'un comté au lieu d'être à elle seule un district électoral ne prouve pas qu'elle soit très-élevée sur l'échelle des cités. Comme capitale provinciale, elle parait occuper le même rang, toute proportion gardée, qu'Ottawa qui, bien que simple bourgade, a été choisie de préférence à toutes nos autres grandes cités pour être la capitale fédérale, et encore elle est loin de promettre l'avenir brillant qui est réservé à cette dernière.

Connue, du temps des Acadiens, sous le nom de Ste. Anne, la ville de Frédéricton fut, en 1785, constituée quartier-général de la Province par Sir Guy Carleton, premier Gouverneur du Nouveau-Brunswick; depuis, elle a toujours été capitale provinciale, siége du Gouvernement et de la législature, et résidence des lieutenants-gouverneurs. Elle fut incorporée ville en 1848, et on s'étonne que, malgré tous les avantages qui viennent d'être énumérés, à part celui d'être le centre d'un grand comté agricole, l'entrepôt de la plus grande partie des productions de la rivière St. Jean et une population de 6,000 âmes, elle n'ait pas fait plus de progrès et ne soit point tout-à-fait sortie des langes de l'enfance. Les édifices publics et les maisons sont pour le moins très-modestes ; on en a une idée

par les bâtisses du Parlement qui sont tout bonnement en bois. Frédéricton est un charmant village, coquet, délicieux même, mais ce n'est pas une ville.

En revanche, la route pour s'y rendre offre au touriste amateur des points de vue champêtres ample matière à dédommagement. La rivière St. Jean, qui a un parcours de 150 milles et qui est l'une des plus belles de l'Amérique, abonde en beautés naturelles que l'œil de l'observateur ne cesse de contempler et devant lesquelles l'âme de l'artiste doit se sentir considérablement émue. Pour varier un peu et éviter la monotonie qu'engendre inévitablement la répétition du même tableau, quel que grandiose qu'il soit, on peut revenir de Frédéricton par le chemin de fer.

A ce propos, je dois constater que le Nouveau-Baunswick peut se vanter d'avoir à coup sûr l'une des plus belles voies ferrées qui se puissent imaginer. *L'European and North American Railway* est divisé en trois branches : l'une, de St. Jean à Shediac, 108 milles ; l'autre 131 milles, de St. Jean à Houlton, avec un embranchement vers Ste. Croix. On a complété l'été dernier les 56 milles qui séparent cette dernière localité de Mattawamkeag où se trouvait la troisième branche qui se relie à Bangor, 58 milles plus loin, et où aboutit le *Maine Central* qui fait le service entre Bangor et Portland. C'est l'inauguration de ce chemin qui a réuni, au mois de novembre dernier, le Président des Etats-Unis et le Gouverneur du Canada à un même banquet. Nous avons donc aujourd'hui une voie ferrée continue de Montréal à St. Jean, Nouveau-Brunswick, et de là à Shediac et Amherst; puis bientôt, le chemin de fer Intercolonial qui doit passer en cet endroit, ayant relié Amherst à Truro, à l'autre bout de la péninsule, nous aurons une voie de communication directe entre Montréal et Halifax sans avoir à passer par la mer.

Mais la distance sera énorme, et il est déjà question de l'abréger ; plusieurs projets de chemin de fer sont à l'étude, et celui de la Rivière-du-Loup à Woodstock, qui a obtenu l'année dernière des secours du Parlement de Québec, se trouve hors d'œuvre. Par cette route, en effet, la distance de Montreal à St. Jean est de 615 milles ; il est aussi question d'une autre ligne qui irait de la Rivière-du-Loup à Moncton et par laquelle la distance de Montréal serait de 757 milles ; tandis qu'en prenant le point de départ à Sherbrooke et en rejoignant la ligne à Mattawamkeag, la distance sera abrégée à 436 milles. C'est ce dernier projet qui sera adopté, et on m'a assuré que dans cinq ans cette vaste entreprise qui doit de Montréal ou de Québec nous sauver trois jours pour le voyage

d'Europe, sera passée dans le domaine des faits accomplis. L'Intercolonial ne tardera donc pas à avoir des rivaux.

Revenus à St. Jean, nous jetâmes un dernier coup d'œil sur la ville et ses environs, puis nous préparâmes le départ.

IX

Il faisait un bien beau temps quand nous sommes partis de St. Jean, vendredi le 18. Les cataractes du ciel, n'ayant plus rien à laisser échapper, s'étaient hermétiquement fermées. Un soleil resplendissant, une forte chaleur qui fut bientôt tempérée par l'air frais de la mer, et pas de vent : c'était plus que suffisant pour nous faire espérer une bonne traversée pendant les vingt quatre heures qui allaient suivre. Nous ne fûmes pas trompés.

A 7½ heures du matin nous prenions passage à bord du *New-England*, confortable et vaste steamer qui, avec le *New-Brunswick* et le *New-York*, fait alternativement le service entre St. Jean et Boston. Tous trois appartiennent à la Compagnie Internationale dont le siége principal est à Portland. Ce sont des vaisseaux qui inspirent une grande confiance aux voyageurs, et je dois ajouter que le service général ne laisse rien à désirer.

Près de 250 personnes encombraient le navire, et dans cette foule de passagers je ne crois pas qu'il y eût plus de cinquante Canadiens : des Américains, encore des Américains et rien que des Américains ! Avant même d'avoir franchi les limites de notre pays, nous nous trouvions en pleine République, c'est-à-dire que ces messieurs, et surtout ces dames, sachant fort bien prendre leurs aises, nous mettaient parfaitement libres d'en faire autant. Nous n'y manquâmes pas.

A 8 heures précises, le *New England*, faisant entendre un dernier coup de sifflet, s'éloigna du quai de St. Jean et prit le large ; en moins d'une demi-heure il sortait du hâvre, puis dépassant l'île-aux-perdrix qui s'avance à l'entrée comme une sentinelle perdue, nous nous retrouvâmes en plein dans la Baie de Fundy. Pas plus que la première fois cependant nous ne fûmes effrayés de sa mauvaise réputation. Touchée sans doute par ce témoignage de confiance, elle ne nous joua aucun vilain tour, et c'était bien joyeusement que nous murmurions de temps à autre l'air de la *Muette* d'Auber :

Amis, la matinée est belle....

Au reste, quatre heures après, vers midi, nous entrions dans la baie de Passamaquoddy, formée par l'île de Campo-Bello, à l'embouchure de la rivière Ste. Croix, et en peu d'instants nous débarquions à Easport, Etat du Maine. Pour la première fois depuis notre départ de Montréal, nous nous trouvions dans une ville américaine. Cela se voyait au drapeau étoilé qui flottait au haut du fort Sullivan, presque vis-à-vis Campo-Bello où ondulait le drapeau anglais ; cela se voyait surtout à la multitude des *eating shops* et des *dining rooms* qui bordaient le port. Comme le steamer restait une heure en cet endroit et que nous voulions prendre de suite l'air du pays, nous entrâmes dans l'un de ces restaurants à la carte. Nous en fûmes quittes pour un mauvais dîner et la peine de recommencer, une fois à bord ; mais c'est égal, nous eûmes le temps de nous dégourdir un peu les jambes, fatiguées par le roulis de la Baie de Fundy, toute sage que celle-ci se fût montrée.

Vers 1 heure de l'après-midi, tous les passagers étant remontés à bord, le *New-England* se remit en route et sortit de la baie en passant tout près de Lubeck, petit village fondé par des pêcheurs allemands et qui en 1812 servit de refuge aux habitants d'Easport dont les Anglais s'étaient emparés. Notons, entre parenthèse, que nos aimables voisins, suivant en cela leur louable habitude, s'y trouvèrent si bien à l'aise qu'ils finirent par y demeurer. On s'étonne seulement qu'ils n'en aient pas fait autant avec Campo-Bello.

Au sortir de la Baie, nous nous trouvâmes en plein océan atlantique. Quel magnifique et sublime spectacle que celui de l'immensité ! On ne cesse de le contempler, et c'est bien difficilement que l'on se soustrait aux grandes idées qu'il inspire. Dans le lointain, au moyen de la lunette, on pouvait distinguer les voiles des navires se dirigeant vers l'Europe ; mais de près, pas une seule rencontre, rien que le silence et la solitude. A droite cependant on voyait la terre, tantôt distinctement, tantôt sous la forme de lignes bleuâtres se dessinant à l'horizon. Ici la nature change d'aspect et prend une grandeur que nous ne lui avions pas encore vue dans ces parages. Tous les îlots qu'on aperçoit de loin sont autant de montagnes fièrement dressées en face de la Grande-Terre qui, relevée elle-même en falaises orgueilleuses, couverte de bois épais, assombrie par la verdure des sapins, montre un amas d'escarpements et de croupes, de rochers surplombants et de pentes rapides qui remplissent l'âme d'une sorte de respect craintif.

La nuit arriva bientôt, et avec elle un changement désagréable dans l'état de la température. Mais comme c'était l'heure de prendre le lit, nous n'eûmes guère l'occasion d'en subir les conséquences.

Vers 3½ heures du matin la cloche du bateau nous réveillait en sursaut. De prime abord nous crûmes à un accident, à un naufrage, et pour ma part, je me préparais déjà à endosser l'appareil de sauvetage qui se trouve dans chaque lit, lorsqu'on vint m'assurer que nous approchions de Portland et que ce que nous avions pris pour un tocsin d'alarme était tout simplement le signal pour avertir ceux qui devaient laisser le steamer en cet endroit. En un tour de main nous eûmes fait notre toilette, réuni tous nos effets, prêts pour le débarquement ; puis nous montâmes sur le pont en fredonnant :

Mais quand parut la pâle aurore,
On entendit un vague.....

Mais le dernier mot resta dans le gosier, ou plutôt fut emporté par l'éclat d'un énorme coup de canon tiré à bord pour annoncer l'arrivée du *New-England*. Cette fois le bruit n'était plus vague du tout. Comme il faisait encore nuit, nous ne pûmes voir que très-indistinctement les 365 îles que contient la baie de Portland et parmi lesquelles il y en a qui sont le rendez-vous fashionable des baigneurs et baigneuses de haute volée qui viennent de toutes les parties des Etats-Unis ainsi que du Canada.

Quelques minutes après nous mettions pied à terre, et après avoir visité Portland dans tous ses détails, nous prenions le chemin de fer pour Boston et New-York.

Mais comme le récit de cette excursion sur le sol américain m'entraînerait trop loin, je m'arrête ici. D'ailleurs, notre voyage dans les provinces maritimes se terminait à Portland : il avait duré dix-sept jours. Nous emportions avec nous assez d'agréables impressions pour ne pas envier aux autres peuples le bonheur de vivre dans d'autres pays que le nôtre.

En effet, c'est surtout quand on l'étudie sur nature et qu'on le voit sous toutes ses faces, sous tous ses aspects, qu'on comprend la valeur réelle du Canada. Rempli alors d'un noble sentiment d'orgueil et de fierté nationale que le patriotisme fait vibrer au fond du cœur, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec le poëte :

Moi je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien.

J. A. Genand.

LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE.

Sir Allan McNab disait, il y a déjà bien des années : "My policy is railways." Lorsque cet homme d'état faisait cette déclaration qui, depuis 1867 surtout, est devenue le credo de nos gouvernements, les voies de communication dans le pays étaient bien imparfaites. De fait, il ne faut pas reporter son souvenir loin en arrière pour signaler l'époque où il n'y avait pas un seul chemin de fer en Canada. En 1850, la locomotive ne parcourait encore qu'une distance de 55 milles.

Mais un énorme changement s'est réalisé depuis. Une véritable fièvre de progrès s'est emparée de notre population, et les habitudes routinières d'autrefois ont disparu rapidement. Les capitaux anglais qui ont construit les deux tiers des chemins de fer du monde entier, ont afflué dans notre pays, et nous ont puissamment aidé à mettre à exécution nos grandes entreprises nationales : nos chemins de fer et nos canaux.

Le Grand-Tronc seul s'est construit au coût total de $102,865,429 et forme notre plus grande artère de communication. Le Grand Occidental (*Great Western*) a coûté $24,877,454 et la construction d'autres chemins de fer, qui ont semé sur leur passage l'activité commerciale et la prospérité, n'a pas fait dépenser moins de $30,000,000. Le pays est aujourd'hui sillonné par au moins 3000 milles de chemins de fer et avant deux ans nous en aurons plus de 4,400 en opération.

Ecrire l'histoire des chemins de fer en Canada, ce serait retracer le développement et les progrès énormes que le pays a subis depuis vingt ans. Car, c'est à ces rapides moyens de locomotion que nous devons attribuer dans une grande mesure le mouvement progressif

dans l'agriculture, le commerce et l'industrie dont nous sommes témoins. Ils ont été encore nos meilleurs pionniers de la colonisation, et si la forêt s'éloigne aujourd'hui si promptement, nous pouvons en faire remonter la cause également à nos chemins de fer.

C'est ce que l'opinion publique éclairée a compris et le pays a fait les plus grands sacrifices pour encourager de pareilles entreprises et construire un véritable réseau de voies ferrées. Le gouvernement leur a accordé des subventions considérables en terres ou en argent et les municipalités ont suivi libéralement son exemple.

Nous croyons rester dans les strictes limites du vrai en affirmant que la Confédération a été surtout le point de départ des progrès créés par les chemins de fer. Quand bien même ce régime politique n'aurait produit que ce résultat, il suffirait presque pour donner raison aux hommes d'état qui ont contribué à son inauguration.

La Confédération portait dans ses flancs deux mesures extrêmement importantes pour le développement du pays : la construction du chemin de fer Intercolonial et du chemin du Pacifique. Ce sont deux nécessités du nouvel ordre de choses politique et elles en sont la conséquence naturelle. Car, sans l'exécution de ces deux grandes artères de communication, les provinces fédérales restent sans rapports, sans cohésion, et leur union politique et commerciale n'est qu'un vain mot. Ces divers états continuent à se mouvoir isolément dans leurs orbites, éloignés de leur centre de gravitation. L'unité politique vers laquelle nous devons tendre, tout en maintenant nos franchises provinciales, devient irréalisable.

L'Intercolonial qui aura une longueur d'environ 560 milles, et dont on porte le coût à $20,000,000, sera terminé d'ici à deux ans. Cette route est indispensable à l'autonomie de la Confédération au point de vue commercial comme au point de vue militaire. Elle reliera les provinces maritimes au Canada, développera la colonisation sur presque tout son parcours, servira de débouché au commerce inter-provincial, en attendant qu'elle soit l'un des plus longs anneaux de la grande chaine transcontinentale qui va joindre les deux océans. Dans un cas de guerre avec les Etats-Unis, elle serait en hiver la seule voie rapide de transport du côté de l'Atlantique pour les troupes anglaises qui viendraient au secours de nos foyers menacés. C'est le caractère militaire de cette route qui a décidé le gouvernement anglais à garantir une partie de l'emprunt que nous avons contracté pour sa construction.

Quelleque soit l'importance de cette route, son éclat pâlit comme une étoile inférieure devant un météore lumineux, lorsqu'on la

compare au Chemin Canadien du Pacifique, dont les chambres fédérales viennent de décréter l'exécution. Cette œuvre surpasse, par le coût et l'immensité de ses résultats économiques, toutes les autres entreprises publiques qui ont jamais été exécutées en ce pays.

Nous en donnerons une idée lorsque nous aurons dit que ses frais de construction dépasseront le montant entier de la dette publique de la Confédération, qui est d'environ $80,000,000. Et nous ne croyons pas exagérer en affirmant qu'aucun pays ayant une population aussi relativement limitée que le nôtre, n'a jamais osé jusqu'à présent mettre à effet une conception aussi grandiose.

Une question de cette portée occupe donc, à juste titre, l'attention publique. Elle a été reçue avec une faveur exceptionnelle par nos hommes politiques de presque toutes les nuances, et le succès de cette grande œuvre ne saurait être mis en doute. Le temps est plus que jamais arrivé d'étudier son importance et les conséquences incalculables qu'elle est appelée à produire pour notre avancement matériel et le maintien de nos institutions politiques. Aussi croyons-nous remplir un devoir, en offrant au public canadien notre modeste contingent de renseignements sur une aussi vaste entreprise, qui aura sa place parmi les projets géants dont le dix-neuvième siècle a vu l'exécution.

I

LE CHEMIN DU PACIFIQUE. APERÇU HISTORIQUE DE L'ENTREPRISE.

Le projet de construire un chemin de fer sur le territoire britannique de l'Atlantique au Pacifique, n'est pas une idée nouvelle. Depuis longtemps il a été ébauché et on en a reconnu l'importance et la praticabilité. Si un certain public l'a accueilli pendant un nombre d'années avec indifférence, en le rangeant au nombre des utopies, il a été en revanche mis à l'étude par des hommes pratiques et éclairés, qui ont démontré l'importance de la révolution économique qu'il doit opérer au nord ouest du continent.

Dès 1848, le lieutenant Synge publiait une brochure intitulée : " Canada in 1848 " dans laquelle il faisait valoir fortement l'entreprise. Cet officier de l'armée anglaise, ayant passé quelque temps dans le pays, était en mesure d'en parler avec connaissance de cause.

En 1852, M. Synge, devenu Capitaine, revenait à la charge et lisait devant la Société Géographique de Londres, une étude sur la

question d'un chemin de fer à travers le territoire britannique. Son projet, dit M. A. Langel, "(1)" "est conçu de telle manière que le chemin de fer s'appuie partout sur des voies navigables, et que chaque partie forme un tronçon assez important en lui-même pour attirer l'émigration. Le chemin de fer dès aujourd'hui peut suivre et cotoyer en quelque sorte, jusqu'à trois cents lieues dans les terres, les grands lacs qui forment le plus magnifique réseau de navigation intérieure qu'on puisse trouver dans le monde. Le grand systême des rivières qui descendent dans le lac Winnipeg et entrent dans la Baie d'Hudson, en formait la continuation naturelle. Ces voies, qu'on pourrait partout rendre navigables, ouvriraient le continent jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. Cet immense réseau de lacs et de rivières serait complété, du côté du Pacifique, par le systême des rivières qui vont y verser leurs eaux, et dont les sources indiquent les passages les plus faciles de la grande chaine centrale. A ces hautes latitudes le massif montagneux est tellement abaissé, qu'à l'époque des grandes crues, les eaux des deux bassins hydrographiques se rejoignent et se mêlent. Bien que le climat des contrées qui dominent le lac Supérieur soit très rigoureux, le capitaine Synge les représente comme parfaitement propres à la culture. La saison d'été y est courte, mais très chaude, les céréales et les fruits y arrivent rapidement à pleine maturité. Plus on avance du côté de l'Océan Pacifique, plus l'âpreté du climat s'efface et tous les voyageurs s'accordent à reconnaître qu'à l'Ile Vancouver, il est extrêmement doux."

Le major Carmichael Smith qui avait également demeuré dans le pays, est aussi un des premiers promoteurs de l'entreprise. Brochures, lettres aux hommes d'état anglais, communications à la presse, il mit tout en œuvre pour attirer l'attention publique sur cette question qui ne lui avait jamais encore été présentée sous un jour aussi lumineux. Ces écrits n'eurent pas d'effet pratique, mais ils firent du moins connaître un projet qui n'était pas encore mûr, et l'auteur réussit tellement à dégager cette idée de toute apparence d'utopie, que la plupart des journaux de Londres en parlèrent fort avantageusement.

En 1849, il publiait en faveur de ce chemin, une lettre adressée à M. Haliburton, l'un des hommes les plus remarquables de la Nouvelle Ecosse et le satirique auteur d'un ouvrage plein de sel : " The Clockmaker." Le Major Smith était l'ami intime de M. Haliburton et de notre vétéran politique, l'hon. M. Howe, aujourd'hui secrétaire d'Etat pour les Provinces.

1. *Le chemin de fer du Pacifique.* A. Langel. *Revue des Deux Mondes.* 1856.

En 1850, il livra ce travail à la publicité sous la forme d'une brochure. Le pays ne possédait alors que quelques tronçons de chemin de fer et le major Carmichael Smith demandait hardiment la construction d'une voie ferrée, d'un océan à l'autre, depuis Halifax jusqu'à la rivière Fraser, dans la Colombie Britannique.

Il calculait que 2,935 milles séparaient les deux océans, soit : 635 milles d'Halifax à Québec, 1200 de Québec à Fort Garry et 1150 de Fort Garry à la rivière Fraser. La première section devait coûter £5,000,000 et la seconde £10,000,000 et la troisième £10,000,000. M. Smith eût pu rendre cette évaluation sur le coût de l'entreprise plus exacte, s'il eut été mieux renseigné sur la longueur du trajet que le chemin devait parcourir, car il abrégeait la distance de plusieurs cents milles, puisque de Montréal à l'embouchure de la rivière Fraser seulement, elle est d'environ 3000 milles.

L'auteur envisageait la question surtout au point de vue impérial, et dans son langage énergique, il appelait le chemin : *the great link required to unite in one powerful chain the whole english race.* Il était selon lui de la plus haute importance pour l'Angleterre de construire cette route comme devant lui assurer pour toujours une libre communication avec ses possessions orientales. L'Angleterre pouvait entreprendre l'exécution du chemin de concert avec la Compagnie de la Baie d'Hudson et ses colonies britaniques, et l'on aurait nommé un bureau de direction générale, formé de 15 commissaires, dont 3 de l'Angleterre, 3 de la Compagnie de la baie d'Hdson, 3 du Canada, 3 du Nouveau Brunswick et 3 de la Nouvelle-Ecosse. Et les travaux se seraient faits sous son contrôle par une compagnie intitulée : " La compagnie du chemin de fer de l'Atlantique et du Pacifique."

M. Smith voulait combiner la construction du chemin avec un système d'émigration, qui aurait eu pour but de déverser le trop plein du peuple anglais dans nos solitudes de l'ouest. Mais conformément à une idée fort populaire à cette époque, il suggérait de faire exécuter le chemin par des détenus qui, au lieu d'encombrer les prisons anglaises, auraient été employés aux terrassements de la route, dans ces régions éloignées. Leur surveillance se serait faite par des soldats, dont le licenciement, au bout de dix ans, aurait coincidé avec l'octroi gratuit de lots de terre qu'ils auraient cultivés.

M. Smith faisait encore une description très encourageante du pays que devait sillonner cette grande artère intercontinentale. En signalant l'importance de cette entreprise, il nous représentait le pays complétement métamorphosé sous son influence, les plaines de l'ouest changées en de fertiles campagnes, Halifax,

Québec et Montréal prenant un accroissement extraordinaire e des villes pleines d'avenir surgissant le long de son parcours.

M. Smith disait encore : Sir Alexander MacKenzie a tracé en grosses lettres vermillonnées, cette courte inscription sur les rocs du Pacifique : " Alexander MacKenzie, du Canada, par terre, le 22 juillet 1794. " Quel sera le premier ingénieur qui gravera sur les Montagnes Rocheuses : " Ce jour, l'ingénieur A. B. a conduit la première locomotive à travers les Montagnes Rocheuses. "

MM. F. A. Wilson et Alfred B. Richards publiaient presqu'en même temps (1850), un livre assez considérable sous la rubrique : *Britain redeemed and Canada preserved.* Ils nous représentent l'Angleterre obérée de dettes, souffrant d'un surplus de population d'aumoins 5,000.000 d'âmes, ravagée plus que jamais par la plaie du paupérisme, menacée d'une crise commerciale, et ne pouvant échapper à un désastre imminent et à un terrible mal social, que par cette grande entreprise qui devait raviver le commerce anglais, offrir un placement avantageux aux capitaux et attirer dans notre pays une affluence énorme de population anglaise.

Evidemment, ces deux publicistes n'auraient jamais formé partie de l'école de Manchester. Car, ils ont la plus haute idée de l'importance du Canada et ils croient que l'exécution d'un chemin de l'Atlantique au Pacifique aurait pour effet de river son avenir aux destinées de l'empire, de perpétuer l'union coloniale et de nous rendre à jamais indépendants des Etats-Unis. Comme M. Smith, ils suggèrent que l'on transplante des colonies pénales dans l'ouest, dans le but d'exécuter les immenses travaux du chemin.

L'année suivante (1851), M. Allan MacDonell publiait à Toronto un brochure intitulée : *A railroad from Lake Superior to the Pacific, the shortest, cheapest and safest communication for Europe with all Asia.* Le titre de l'ouvrage indique parfaitement le but de l'auteur, et quoique cette étude n'ait que 16 pages, petit texte, elle contient, sous une forme extrêmement concise, tous les arguments que l'on pouvait faire valoir en faveur de l'entreprise. C'est pour la première fois probablement que cette importante question était aussi habilement traitée par une plume canadienne.

M. MacDonell calculait que 1700 milles séparaient le Lac Supérieur du Pacifique et que le chemin pourrait se construire, au coût d'environ $20,000 par mille, moyennant la somme totale de $35,000,000. Cette évaluation était bien trop modérée, puis que le chemin nécessitera une dépense trois fois plus considérable.

Le pays qui ne portait pas ses vues si haut, ne prêta guère d'attention à une entreprise aussi gigantesque. Aux yeux d'un grand

nombre, elle devait avoir le sort de tant d'autres beaux projets que l'on caresse comme de vaines chimères.

L'esprit d'incrédulité avec lequel on accueillit cette idée n'a pas lieu de nous surprendre. N'a-t-on pas tourné en dérision M. Ash Whitney, de New-York, lorsque l'un des premiers, il fit un énergique appel à l'opinion publique et aux capitalistes pour construire un chemin de fer à travers le territoire américain jusqu'au Pacifique ? Mais on sait que M. Whitney a fini par avoir raison d'une manière éclatante, puisque le 10 mai 1869, on inaugurait au milieu de démonstrations solennelles et enthousiastes, le premier chemin de fer américain qui ait relié les deux océans, en donnant une solution victorieuse à l'un des plus grands problêmes qui se soient encore offerts à la science et à la persévérance humaine.

Cependant ce germe d'une grande idée se fit jour quelque part. L'hon. M. Sherwood présenta dans notre législature provinciale en 1851, un bill incorporant une compagnie pour la construction du chemin du Pacifique. Dans la session de 1852-53, une pétition fut présentée par M. Allan MacDonell et autres pour construire un chemin de fer du Lac Huron au Pacifique, à la condition que le gouvernement leur allouât une subvention de 60 milles de terrain sur tout le parcours de la ligne.

En 1854-55, l'hon. A. N. Morin, le champion de tant de belles causes, fit passer un bill incorporant une compagnie pour la construction du Chemin du Pacifique du Nord. Mais cette compagnie ne s'avisa pas plus que les précédentes de mettre sa charte à effet.

En 1858, une puissante compagnie s'organisa dans le même but et l'on crut que l'entreprise allait avoir enfin un commencement d'exécution. Mais, malgré la formation d'un bureau de direction composé d'hommes influents, on ne tenta aucune opération sérieuse. Cette compagnie prit le nom de " Compagnie de transport maritime et par chemins de fer du Nord Ouest." Elle avait, dit M. Fleeming dans une étude publiée en 1863, des pouvoirs très étendus ; en outre de la faculté de trafiquer sur les fourrures, le pémican, les cuirs, l'huile de poisson, et autres articles de commerce, elle était autorisée à rendre navigables les différents cours d'eau ; à construire des chemins en fer et des voies à rails en bois, et des lignes ferrées entre les lacs et rivières navigables de manière à faciliter les moyens de transport du Lac Supérieur à la rivière Fraser. Elle avait encore le droit d'acheter et d'employer des navires de toute sorte sur le Lac Supérieur et sur toute les nappes et cours d'eau au nord et au nord-ouest du dernier de ces deux lacs, ce qui lui ouvrait un vaste champ pour les entreprises commerciales.

Le gouvernement canadien qui commençait à sentir l'impor-

tance d'ouvrir des communications avec le Nord-Ouest, fit faire une exploration topographique et géologique de la région située entre le Fort William et le Fort Garry et de la vallée de la Rivière Rouge, sous la direction de M. Gladman. Les documents officiels de 1858 renferment des rapports vraiment précieux sur cette exploration.

En 1858, une autre expédition fut organisée sous les auspices du gouvernement, par M. Henry Houle Hind. L'administration canadienne, satisfaite des informations importantes qu'elle avait déjà obtenues sur ces territoires, voulut poursuivre ses recherches plus loin, en faisant explorer les deux immenses vallées de l'Assiniboine et de la Saskatchewan. L'expédition avait instruction de se procurer les renseignements les plus complets sur la géologie, l'histoire naturelle, la topographie et la météorologie de ces régions. La plupart des explorateurs étaient des spécialistes distingués et MM. Henry Houle Hind et S. J. Dawson ont publié des rapports très étendus et fort élaborés que nous aurons l'occasion de mentionner ultérieurement.

La petite colonie de la Rivière Rouge, perdue pour ainsi dire dans l'immensité des prairies, et n'ayant de rapports qu'une fois par mois avec l'étranger par la voie des Etats Unis, ressentait vivement de son côté les mille inconvénients de sa séquestration du monde civilisé. A quelques cents milles au sud, le Minnesota était alors en plein enfantement, et les colons de la rivière Rouge enviaient avec raison la rapidité de ses progrès.

Un projet était alors sur le tapis pour construire un chemin et établir une ligne télégraphique depuis le Lac Supérieur jusqu'à la Colombie Anglaise, et ils crurent l'occasion favorable d'élever la voix en faveur de l'entreprise, en faisant un appel à la fois, aux gouvernements impérial et canadien. Telle était leur anxiété de voir s'ouvrir une communication avec le Canada, qu'ils offrirent de construire un chemin depuis le Fort-Garry jusqu'au Lac des Bois, une distance de 90 à 100 milles, si l'Angleterre ou le Canada voulait ouvrir le reste de la route jusqu'au Lac Supérieur.

Ils présentèrent un mémorial sur les avantages d'une route jusqu'au Pacifique et M. Sandford Fleeming, ingénieur de renom, fut chargé de faire valoir leur cause dans une brochure, nourrie de données précieuses sur l'importance d'une route intercontinentale à travers le territoire britannique.

En 1863, alors que l'administration McDonald-Dorion était au pouvoir, il est fait pour la première fois mention de l'ouverture de communications avec la Colombie Anglaise dans le discours du trône. Elle était conçue dans les termes suivants :

" J'ai reçu, disait le gouverneur, du secrétaire d'état pour les colonies, une dépêche contenant copies d'une correspondence entre le gouvernement de Sa Majesté et l'agent de l'*Atlantic and Pacific Transit and Telegraph Company*, se rapportant à une proposition faite par cette compagnie pour l'établissement d'une communication télégraphique et postale entre le Lac Supérieur et New-Westminster, dans la Colombie Britannique.

" L'importance d'une pareille entreprise pour les provinces britanniques de l'Amérique septentrionale au double point de vue commercial et militaire, m'induit à recommander le sujet à votre considération. Des copies de cette correspondence seront mises devant vous, et je suis assuré que si quelque poposition propre à effectuer l'établissement d'une pareille communication, à des conditions avantageuses à la province était faite, elle serait reçue favorablement."

Lors des débats qui amenèrent la Confédération, en 1865, il fut souvent question du chemin du Pacifique, et la plupart de nos hommes d'état déclarèrent qu'il serait avant longtemps une nécessité commerciale et politique pour les provinces confédérées. Le regretté Thomas D'Arcy McGee, fit entendre plus d'une fois d'éloquents accents en faveur de cette colossale entreprise, et dans ses brillants tableaux sur notre avenir, il nous représentait les richesses de l'Orient : l'or d'Australie, les shawls du Cashmire, les diamants de Golconde, les soies de la Chine, les épices du Molabar et des Moluques passant au milieu de nous pour se rendre en Europe.

La construction du chemin du Pacifique, est l'une des mesures déterminées par l'Acte d'Union de 1867.

La colonie de la Rivière Rouge n'était pas seule à demander l'ouverture de communications avec le Canada. La Colombie Britannique a appelé plus d'une fois l'attention des autorités impériales sur le sujet et, en 1868, M. Alfred Waddington un ingénieur distingué, se rendit en Angleterre dans les intérêts de l'entreprise.

Il y publia une brochure intitulée : *Overland route through British North America*, qui renferme des renseignements complets sur le chemin du Pacifique. Il est de toute nécessité, disait-il, que cette route se construise. Il y va des plus grands intérêts de l'empire. Les Etats-Unis auront terminé sous peu, un chemin du Pacifique et ils enlèveront à la Grande Bretagne le commerce oriental et la suprématie maritime, si elle ne se met de suite à l'œuvre et ne construit à travers le territoire canadien la route la plus courte pour communiquer avec l'Asie.

M. Waddington a été incontestablement le plus ardent champion de cette entreprise. Exploration de la route, étude du caractère physique des Montagnes Rocheuses, publications, conférence devant la Société Géographique de Londres, voyages en Angleterre, aux Etats-Unis et en Canada, pétition à la Chambre des Communes d'Angleterre, démarches auprès des hommes politiques et des capitalistes, il a été sans cesse sur la brêche pour faire valoir la grande idée dont il s'était constitué l'infatigable promoteur.

Il allait voir enfin ses courageux efforts, qui indiquent un caractère fortement trempé et l'intelligence des grandes choses, couronnés de succès, lorsque la mort est venue l'étreindre brusquement à Ottawa, il y a quelques mois. Il a laissé à d'autres le soin de recueillir la moisson, mais son nom n'en demeurera pas moins inséparablement associé à cette entreprise[1].

Malgré le réveil de l'opinion publique, l'exécution de ce projet eut été différée encore bien des années, si l'annexion de la Colombie Britannique au Canada n'eut empêché tout autre atermoiement. En 1871, des délégués de cette province entamèrent des négociations avec le gouvernement canadien au sujet de son entrée dans la Confédération. Leur mission fut couronnée de succès et la construction du chemin du Pacifique fut définitivement arrêtée.

L'engagement conclu entre le Canada et la Colombie Britannique est conçu dans les termes suivants : " Le gouvernement canadien s'engage à faire commencer simultanément, dans les deux années de la date de l'union, la construction d'un chemin de fer du Pacifique aux Montagnes Rocheuses, et du point qui pourra être choisi, à l'est des Montagnes Rocheuses jusqu'au Pacifique, pour relier la côte maritime de la Colombie Britannique au réseau des chemins de fer canadiens,—et de plus à faire achever ce chemin de fer dans les dix années de la date de l'union. "

L'administration a déployé une grande activité pour faire honneur à cet important engagement. L'hon. M. Langevin s'est rendu dans l'été de 1871 à la Colombie Britannique pour examiner cette région et ses ressources afin d'être en état de diriger, à bon escient,

1. M. Frédéric Whymfer dans son ouvrage : *Voyage et aventures dans la Colombie Britannique, l'Ile de Vancouver et l'Alaska,* dit qu'il fit la connaissance de M. Alfred Waddington, lors de son voyage dans la Colombie Britannique, au mois de mars 1864. M. Waddington faisait alors exécuter à ses frais la route de Cariboo dans le but de faciliter la colonisation. Quatorze des ouvriers qu'il employait furent assassinés, le 30 avril 1864, par les sauvages Tchilicotes et M. Whymfer apprit que M. Waddington lui même avait été massacré. " Ces événements," dit-il, " produisirent à Victoria une sensation profonde. Chacun déplorait la fin lamentable de M. Waddington et regardait sa mort comme une calomité publique. "

M. Waddington n'est pas le premier personnage dont l'éloge funèbre ait été publié avant sa mort.

la grande entreprise projetée, qui relève du ministère des Travaux Publics. Et il a publié à son retour, un rapport de sa visite officielle, qui constitue une véritable mine d'informations sur un pays extrêmement favorisé par la nature, et qui mérite d'être mieux connu qu'il ne l'est.

Des partis d'ingénieurs furent dépêchés sans délai aux deux extrémités de la route pour faire l'étude du tracé et du caractère topographique du pays qu'elle devra sillonner. Nous connaissons déjà le résultat d'une partie de leurs explorations, que nous signalerons dans une autre partie de cette étude.

Une somme considérable est affectée à cet objet. Le gouvernement en entreprenant ces explorations préliminaires, a imité l'exemple donné par les Etats-Unis qui ont dépensé $340,000 pour mettre à l'étude les tracés qu'ils firent explorer à diverses latitudes, dans le but de construire un chemin du Pacifique. Mais les frais d'exploration seront déduits de l'octroi en argent voté par le parlement canadien.

A la dernière session des chambres fédérales, Sir George E. Cartier, dont le nom est depuis longtemps lié à la cause des chemins de fer, a fait adopter, à une très forte majorité, un bill pour la construction du chemin du Pacifique. Le principe d'une mesure aussi grosse de conséquences, a été accepté par tous les partis, et le projet n'a été combattu que sur le meilleur mode à adopter pour le mettre à exécution. C'est un fait important à constater, car il prouve que l'esprit public s'élève en Canada, à mesure qne l'horizon de notre politique s'agrandit. Ainsi il ne suffit pas toujours, à l'encontre du passé, qu'une grande mesure d'utilité publique soit défendue par un parti, pour que ses adversaires la combattent avec un opiniâtre acharnement, au risque de nuire aux plus graves intérêts du pays. Il y a d'aillieurs assez d'autres questions importantes qui offrent un vaste champ aux luttes politiques, sans que l'esprit de parti doive s'attaquer aux mesures qui contribueront réellement à notre avancement et à notre progrès matériel.

Le gouvernement canadien s'est engagé par cette mesure à donner un octroi de $30,000,000 en argent et de 50,000,000 d'acres de terre à la compagnie qui voudra entreprendre l'exécution du chemin. Le subside en argent sera contracté au moyen d'un emprunt sur le marché anglais, dont le tiers a été garanti par le gouvernement impérial.

Cette double subvention assure, suivant toutes probabilités, la construction du chemin. Déjà deux compagnies se sont formées pour entreprendre les travaux et, à la tête de l'une d'elles, se trouve

Sir Hugh Allan, dont le nom est accolé à tant d'autres grandes entreprises, qu'il a su toutes mener à bonne fin par sa haute intelligence des affaires et son indomptable énergie. Cet homme est le véritable fondateur de cette magnifique flotte de steamers et voiliers qui sillonnent aujourd'hui l'océan, et il a fait plus que qui ce soit pour mériter au Canada, le nom de quatrième puissance maritime du monde [1].

Sir Hugh Allan veut couronner sa laborieuse carrière en attachant son nom à cette gigantesque entreprise, et il est probable qu'il saurait en recueillir gloire et fortune. Son nom seul aura une énorme influence sur les capitalistes et, si l'entreprise lui est confiée, on s'accorde à dire que le succès ne fait plus de doute.

II.

PRATICABILITÉ DE LA ROUTE.

Les grandes entreprises ne se sont jamais éxécutées sans rencontrer de formidables obstacles. Les hommes et les événements ont parfois paru se coaliser pour leur opposer, une barrière qui semblait infranchissable.

Il a suffi qu'elles fussent entourées de grandes difficultés pour qu'un certain nombre d'esprits, habitués à envisager avec effroi tout projet un peu hazardeux, se soient empressés d'en décréter l'impraticabilité. Et ces mêmes pessimistes n'ont pas hésité ensuite à qualifier d'utopistes et de songe-creux les hardis pionniers de ces idées nouvelles.

1 Comme le rang que nous assignons au Canada, comme puissance maritime pourrait paraître trop élevé, nous appuyons cette assertion des statistiques suivantes publiées par le *Statesman's Yeark-Book* de 1870.

Pays.	Nombre de vaisseaux.	Tonnage.
Grande Bretagne,	22,250	5,516,434
Etats-Unis,	23,118	4,318,309
France,	15,637	1,042,811
Canada,	7,591	899,096
Italie,	17,788	815,521
Norvége,	6,215	795,876
Prusse,	1,460	406,612
Espagne,	4,840	367,790
Netherlands,	2,117	267,596
Autriche,	7,830	324,415
Russie,	2,132	180,992
Danemark.	3,132	175,554

Il est toujours facile d'égarer le public en excitant ses préjugés et d'empêcher pour un temps au moins les capitalistes, naturellement peu confiants, de se lancer dans toute entreprise un peu aventureuse. Aussi a-t-il fallu une grande somme de courage et de persevérance de la part de ceux qu'on traitait dédaigneusement d'utopistes, pour lutter victorieusement contre le flot des passions que l'on soulevait contre eux.

Mais qu'eut-il arrivé si ces prétendus visionnaires n'avaient pas eu une foi aussi inébranlable dans la réussite de leurs projets et si leurs détracteurs eussent fini par triompher auprès de l'opinion publique éclairée, auprès des sommités de la politique et de la finance? Que de grandes choses seraient encore à faire? Quel mouvement rétrogade la civilisation eut subi?

Le célèbre M. de Lesseps n'eut jamais ouvert l'isthme de Suez à la navigation et au commerce du monde entier, le Mont Cénis ne serait pas encore percé, le fluide électrique ne traverserait pas l'océan, et la locomitive n'escaladerait pas aujourd'hui triomphante les cimes neigeuses de la Sierra Nevada et des Montagnes Rocheuses et ne sillonnerait pas tout un continent.

Mais les préjugés n'ont qu'un temps. Les nuages de l'erreur finissent toujours par se dissiper au souffle puissant de la vérité. Et tandis que ceux qui auront fait appel aux mauvais instincts du peuple pour s'opposer à de grandes idées, fécondes en résultats, seront confondus dans l'humiliation et dans l'oubli, la génération présente comme la postérité salueront avec admiration les noms de ceux qui auront couronné de succès leurs grandioses conceptions. Leur gloire sera d'autant plus brillante, leurs titres à la reconnaissance universelle seront d'autant plus inaltérables que leur tâche aura été plus difficile et plus laborieuse.

La construction du chemin canadien du Pacifique est l'une de ces grandes idées, dont l'exécution nous élévera aux yeux du monde. Elle a sans doute ses détracteurs, mais l'immense majorité du pays en demande la réalisation. Elle a de puissants défenseurs qu'aucun obstacle ne rebutera et qui veulent y attacher leur nom. C'est un fait dont nous devons tous nous féliciter, car les plus optimistes n'ont jamais cru que la nation appuyerait cette entreprise avec autant d'unanimité.

Malgré la force du sentiment public en faveur de l'entreprise, il règne encore beaucoup de doutes sur la praticabilité de la route au point de vue des obstacles physiques qu'offre le vaste pays qu'elle doit traverser. Certains tableaux fantastiques de ces difficultés, que l'on a publiés, n'ont pas peu contribué à dérouter l'opi-

nion publique, et à faire naître ces doutes qu'il importe de faire disparaître.

Nous allons d'abord examiner la topographie du pays sur tout le parcours de la ligne et finalement les climats divers qui y règnent, en nous appuyant sur les documents les plus authentiques et les plus récents.

Nous allons prendre Ottawa pour point de départ, quoique le Lac Nipissing, situé au nord-ouest de la province d'Ontario, soit désigné par l'acte qui décrète la création du chemin de fer du Pacifique comme le terminus de la route.

Le chemin de fer du Canada Central relie déjà la capitale à Pembrooke, et depuis Ottawa jusqu'à l'embouchure de la rivière Montréal, un parcours de 280 milles, le caractère géographique du pays n'offre aucune difficulté sérieuse. Les ingénieurs ont trouvé également un tracé avantageux depuis le haut de la région de l'Outaouais jusqu'au nord du Lac Supérieur, mais ils ont rencontré de formidables obstacles depuis la petite Rivière Noire jusqu'à l'embouchure de la rivière Nipigon. La distance qui sépare ces deux rivières est d'environ cent milles. Ce pays est accidenté par des montagnes abruptes qui ont fait abandonner toute idée de faire passer le chemin à cet endroit. Mais il est tout probable qu'on pourra trouver plus au nord un sol plus uni et qui offrira moins de difficultés.

Les explorateurs du chemin du Pacifique ne nous ont pas encore donné de renseignements sur le territoire qui environne le grand lac Nipigon, mais nous pouvons heureusement consulter le rapport du Professeur Bell qui alla en 1869 faire l'étude du caractère géologique de cette contrée.

Le lac Nipigon a une longueur de 75 milles du nord au sud et une largeur de 55 milles de l'est à l'ouest. Le rivage est échancré par de grandes baies et péninsules, et des îles pittoresques et fertiles surgissent en grand nombre au milieu de cette vaste nappe d'eau. Quelques unes ont même une étendue de 15 milles, tandis que d'autres ont une longueur de 2 à 3 milles.

La terre qui borde le lac n'est presque pas arable, car elle est entrecoupée de montagnes qui forment une espèce de ceinture rocheuse. Sur le côté ouest, cependant, il y a une très grande bande de bon sol, qui s'étend depuis l'extrémité sud du Lac de l'Esurgeon Noir dans une direction nord sur une distance d'environ 50 milles. A la tête du Lac Nipigon on trouve une autre étendue de terre fertile qui couvre un espace considérable au nord sur une largeur d'environ vingt milles. Sur la rive est du lac, on remarque en

quelques endroits de bons terrains, entre autres une lisière longue de plus de 20 milles.

Le Lac Nipigon n'est qu'à trente milles du Lac Supérieur et on a formé le projet de faire passer le chemin du Pacifique au nord de cette nappe d'eau pour le diriger ensuite en droite ligne sur Fort Garry. Mais il est probable qu'on s'efforcera de trouver un tracé au moyen duquel le chemin ira toucher aux eaux du Lac Supérieur, à Nipigon ou à la Baie du Tonnerre.

On connait bien mieux la région qui s'étend du Lac Supérieur à la province de Manitoba. On sait qu'un chemin de fer y sera tout à fait praticable, et les opérations seront grandement facilitées par les travaux énormes que le gouvernement canadien a déjà fait exécuter sur cette section. Depuis des années, M. S. J. Dawson, un habile ingénieur, consacre ses efforts à la construction d'une route mixte, par terre et par eau, qui relie la Baie du Tonnerre à Fort Garry. Malgré les récits contradictoires qui ont été publiés sur les facilités qu'offre cette route, il semble certain qu'avant longtemps elle sera fort fréquentée. Déjà, des caravanes d'émigrants qui se rendent au nord-ouest passent par cette voie, et les diverses expéditions militaires que le gouvernement a envoyées à Manitoba depuis quelques années n'ont pas suivi d'autre chemin.

Du Fort Garry jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses s'étendent, sur un parcours de plus de mille milles, de vastes plaines et le magnifique territoire de la Saskatchewan, qui seul est aussi grand que l'Angleterre. Le sol ondule en certains endroits dans cette région, mais il est en général uni et très fertile. Tous les explorateurs s'accordent à reconnaître que pas un pays au monde offre moins d'obstacles à la construction d'un chemin de fer. Et M. Frank Moberly, ingénieur du gouvernement, a corroboré ce fait dans un rapport [1] qui a été publié tout récemment.

Le contraste est frappant lorsqu'on compare ces plaines à la région aride que parcourt le chemin du Pacifique Central américain avant d'arriver au versant occidental des Montagnes Rocheuses. M. Rodolphe Lindau qui a voyagé sur cette route, nous dit que sur une étendue de plus de 300 milles le pays est désert. La pluie y est excessivement rare et le sol desséché peut à peine nourrir l'herbe des prairies. Pendant des journées entières on n'aperçoit ni bois, ni verdure : c'est un spectacle aussi désolant que celui du Sahara d'Afrique. [1]

1. *Progress report on the Canadian Pacifique Railway Explaratory survey.*

1. Du Pacifique à l'Atlantique. *Revue des Deux Mondes.* 1859.

Les Américains, dont le témoignage ne saurait être suspect en pareille matière, ont plus d'une fois reconnu que la région de la Saskatchewan était préférable à tout autro pour la construction d'un chemin du Pacifique.

En 1855, Jefferson Davis, alors secrétaire de la guerre aux Etats-Unis, disait : " La seule route praticable pour une communication par chemin de fer entre l'Atlantique et le Pacifique est par le territoire de la Baie d'Hudson vu que le désert s'étend depuis la frontière nord des Etats-Unis jusqu'à l'extrémité du Texas."

" Je crois que la route la plus désirable pour aller du Pacifique à l'Atlantique " disait en 1858 le Gouverneur Stevens, du Minnesota à la Législature, " est dans les possessions britanniques, et qu'une grande voie de communication inter-oceanique peut-être construite par la Saskatchewan. "

Les citoyens de St. Paul Minnesota, réunis en assemblée publique vers 1857, adoptèrent les résolutions suivantes qui sont fort significatives.

Résolu :—Que les citoyens du Minnesota, en commun avec les Etats du Nord Ouest, sont profondément intéressés dans une connexion entre les lacs du Nord et l'Océan Pacifique..... ; que par la coopération avec nos frères Canadiens une route internationale à travers les vallées de la Rivière Rouge du Nord, la Saskatchewan et la Colombie n'est pas *non-seulement praticable, mais constitura en états populeux les* PARTIES LES PLUS PRÉCIEUSES DN CONTINENT AMÉRICAIN.

Résolu :—Que le grand fait physique s'affirme lui-même, savoir que le commerce et la puissance du *globe reposent au Nord du 40e degré et que les quatre-cinquièmes de l'Europe ayant une air correspondante aux côtes du Pacifique de l'Amérique Nord, sont au Nord du Centre de Minnesota.*

Résolu :—Que la découverte de l'or sur la riviére Fraser et la soustraction probable du District de la Saskatchewan, de l'Orégon Britannique et de Vancouver, au contrôle de la Baie d'Hudson, *ouvrant ces immenses et fertiles regions à la colonisation sont des considérations qui demandent une politique toute différente de la part du gouvernement des Etats-Unis.*

Dans un livre intitulé : " Les statistiques du Minnesota " publié par ordre du gouvernement de cet Etat, nous lisons entre autres choses que l'on doit regarder " la route du chemin de fer à travers les vallées du Winnipeg comme une nécessité physique " et que " d'après les limites positives de terres arables du continent par les degrés de température et d'humidité, il a été démontré que le bassin transversal du Lac Winnipeg, s'avançant dans la vallée de la Saskatchewan au bord du Pacifique est le seul débouché pour les communications commerciales entre les côtes Est et Ouest, la seule route possible d'un chemin de fer du Pacifique et le seul endroit qui reste maintenant pour la formation de nouveaux établissements ; que le Minnesota est la seule entrée dans ce district à l'Est et an Sud et son seul débouché vers l'Est et le Sud.

" Ce bassin, donc est pour ainsi dire le coopérateur des vallées

du St. Laurent et du Mississipi dans le projet de développement continental. C'est ce qui leur donne de la valeur comme canaux continentaux de communication et à la position du Minesota où viennent aboutir ces communications toute sa valeur comme centre de ce commerce continental."

Pendant longtemps on a cru que les Montagnes Rocheuses offriraient des obstacles insurmontables à la construction, d'un chemin de fer, mais les explorations qu'on y a faites depuis 1858 ont démontré qu'elles étaient praticables à plus d'un endroit. Avant cette époque beaucoup de voyageurs avaient sans doute traversé les Montagnes Rocheuses. Les indiens avaient ouvert plusieurs sentiers primitifs sur les différentes passes de cette grande chaîne de Montagnes, et la Compagnie de la Baie d'Hudson fit transporter pendant bon nombre d'années ses provisions dans de lourdes charettes qui suivaient les passes Athabasca ou de la Cache de la Tête Jaune. Elle fit même des améliorations sur ces passes qui redevinrent aussi difficiles qu'autrefois, lorsque la compagnie qui avait fondé des postes de traite au fort Vancouver et à Victoria, fit transporter ses approvisionnements sur les côtes du Pacifique par des navires venant de l'Angleterre. Cependant, dit M. Trutch, [1] un grand nombre de ces passes mêmes dans l'état primitif sont si faciles à franchir que des chevaux peuvent y transporter sans peine de lourds fardeaux, et des charrettes pesamment chargées ont bien souvent parcouru le chemin tracé sur la passe Vermilion par la nature seule sans le secours de la main d'œuvre.

Bon nombre de canadiens français ont fréquemment traversé les Montagnes Rocheuses Gabriel Franchère mit quatre jours en 1814 à y passer et il mentionne un M. Decoigne, qui stationnait au Rocher à Miette, dans le but de faciliter le passage des Montagnes aux employés de la Compagnie du Nord Ouest, qui se rendaient à la rivière Colombie ou en revenaient. Les premiers missionnaires de l'Orégon et de la Colombie et ceux qui devaient en être les premiers évêques, les Blanchet et les Demers, traversèrent les Montagnes Rocheuses pour se rendre sur le théâtre de leurs travaux apostoliques à la fin de septembre 1838.

Le gouvernement impérial fit explorer les Montagnes Rocheuses en 1858 par le Capt. Palliser. MM. Hector, Blakiston, Sullivan, et d'autres savants ont continué plus tard ses recherches. Voici les noms des diverses passes que l'on a jusqu'à présent trouvées,

1. *Rapport du Commissaire des Terres et des Travaux (de la Colombie Britannique) sur l'opportunité de construire un chemin carossable devant traverser le territoire britannique entre la Côte du Pacifique et le Canada*, etc.

avec le degré de latitude et de longitude sous lequel elles sont situées ; nous déterminons en même temps dans ce tableau leur altitude respective au-dessus du niveau de la mer.

	Lat.	Long.	Hauteur.	
	Dégré	(D'après Waddington)	(D'après Trutch)	
Passe de la Cache de la Tête Jaune	52 : 54	118 : 33	3760	3760
Passe Athabasca				7000
Passe Howse	51 : 57	117 : 07	6347	4500
Passe Kicking Horse	51 : 16	116 : 32	5420	5210
Passe Vermilion	51 : 06	116 : 15	4947	4903
Passe Kanonoski	50 : 45	115 : 31	5985	5700
Passe Crow's Nest	49 : 38	114 : 48	5985	
Passe Kootonie	49 ; 27	114 : 57	5960	6300
Passe de la frontière	49 : 06	114 : 14	6030	6030

Le gouvernement n'a pas fixé son choix sur l'une de ces passes, mais il devra adopter la passe Howse ou celle de la Cache de la Tête Jaune. La passe Athabaska, dit M. Trutch, bien que très favorablement située est tellement élevée, escarpée et accidentée qu'il est impossible de songer à y pratiquer un chemin carossable — encore moins un chemin de fer —; les six autres offrent un passage généralement facile et, sous d'autres rapports, on pourrait très bien y établir une ligne de communication, mais elles sont trop éloignées vers le sud pour servir de point de ralliement entre le littoral de la Colombie Britanique et le Canada.

Nous sommes porté à croire pourtant que la passe de la Cache de la Tête Jaune sera préférée à toute autre. Elle est la moins élevée et la plus septentrionale. Elle est formée par une dépression dans les Montagnes, longue de 100 à 120 milles, et, sauf quelques marécages et nombre de ruisseaux qui bondissent dans la vallée, le sol ne présente aucun obstacle sérieux. L'ascension est tellement régulière qu'elle se fait à peine sentir. La descente orientale se ferait du côté de la rivière Fraser, tandis que par la passe Howse elle se ferait du côté de la rivière Colombie.

M. Trutch ne se prononce pas en faveur de l'une ou l'autre de ces deux passes, mais M. Waddington déclare que la passe de la Cache de la Tête Jaune est la seule avantageuse.

En adoptant cette passe, le chemin du Pacifique, dit M. Waddington, traverserait tout le pays arrosé par la branche nord de la Saskatchewan, qu'on appelle ordinairement la zône fertile, et où se trouvent de vastes dépôts houillers ;

Il passerait au pied de son versant oriental à travers une vaste prairie d'une grande fertilité et arrosée par la rivière du Haut Fraser ;

Il ferait développer d'une manière extraordinaire l'exploitation des mines aurifères de Cariboo, qui sont d'une grande richesse, et

auxquelles on a aujourd'hui difficilement accès, en suivant un chemin de 380 milles à travers des terrains montagneux ;

Il ouvrirait à la colonisation les plaines de Chilcoaten, qui renferment des millions d'acres de terres fertiles ;

Il traverserait facilement la grande Chaîne des Cascades, dans la Colombie Britannique, car on trouve près de la vallée de Bute Inlet une dépression très avantageuse, la seule qui existe dans ces montagnes qui, sur tout autre point, offrent des obstacles autrement sérieux que les Montagnes Rocheuses elles-mêmes.

Lord Milton et M. W. B. Cheadle,[1] deux lords anglais, épris d'aventures, ont traversé en 1863 les Montagnes Rocheuses à la recherche de ce qu'ils appellent : le passage du Nord Ouest par terre, et ils proclament hautement que la passe de la Cache de la Tête Jaune est supérieure à toutes les autres.

D'abord, disent-ils, elle est la ligne la plus directe du Canada à Cariboo ;

Secondement, elle est la seule route qui offre une communication facile avec tous les districts aurifères de la Colombie Britannique.

Troisièmement, elle se trouve dans un pays habité seulement par des sauvages amis et paisibles ;

Quatrièmement, elle est la plus facile, puisqu'elle ne s'élève qu'à 3,760 pieds au dessus de la mer, et l'inclinaison est graduelle sur chaque versant des Montagnes ;

Et finalement, elle est située à quatre degrés au nord de la frontière américaine.

En 1864, le Dr. Rae fut choisi par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour découvrir la meilleure route pour la construction d'une ligne télégraphique à travers le continent, et il adopta la passe de la Cache de la Tête Jaune comme offrant plus d'avantages que toute autre.

Nous pouvons de plus faire remarquer que la passe de la Cache de la Tête Jaune est infiniment moins difficile que celles que le chemin de fer du Pacifique Central traverse dans la Sierra Nevada et les Montagnes Rocheuses. La passe canadienne n'a qu'une altitude de 3,760 pieds au dessus de la mer, tandis que le chemin américain franchit la Sierra Nevada à une hauteur de 7,042 pieds, et les Montagnes Rocheuses aux endroits connus sous le nom de Plateau de Laramée et de Collines Noires (*Black Hills*), à des élévations va-

1 Ils ont publié un ouvrage qui a fait sensation sous le titre : " *The North West passage by land. Being the narrative of an expedition from the Atlantic to the Pacific undertaken with a view of exploring a route across the continent to British Columbia*, etc.

riant entre 6,145 et 8,424 pieds. L'altitude de la passe canadienne est aussi inférieure, bien qu'à un moindre degré, à celle que doit franchir le chemin du Pacifique Nord Américain.

Les journaux de la Colombie anglaise viennent de nous apprendre que M. Mahood, l'un des explorateurs du chemin du Pacifique, a trouvé une route facile et presque directe depuis cette passe jusqu'à la rivière Fraser, par voie du lac Clearwater. On pourra ainsi éviter la région montagneuse et tourmentée qui traverse la rivière Thompson et l'on aura une route extérieurement favorable à travers les pleines Chilcoaten jusqu'à Bute Inlet.

La question du terminus du chemin sur le Pacifique ne sera réglée que lorsque le choix de la passe à travers les Montagnes-Rocheuses aura été définitivement arrêté. Néanmoins, comme tout fait croire que le chemin sera dirigé sur Bute Inlet, on construira probablement plus tard de puissants batteaux pour le passage des chars depuis cette place jusqu'à l'ile de Vancouver à laquelle le terminus sera accordé. On évitera ainsi une longue navigation dans les eaux intérieures de la Colombie. Dans ce cas, il semble à peu près certain qu'Esquimalt sera l'endroit choisi pour le terminus. Il n'est qu'à 65 milles de l'entrée du détroit de Fuca, offre un hâvre sûr, très étendu et il pourrait être facilement défendu en cas de guerre.

S'il arrivait que le terminus dût se trouver sur la terre ferme, Burrard Inlet ou Howe Sound sera probablement choisi. Ces deux hâvres, dit l'honorable M. Langevin, dans son magnifique rapport sur la Colombie Britanique, sont voisins l'un de l'autre, et si le chemin n'a pas son terminus sur l'Ile de Vancouver, j'incline à croire que Burrard Inlet devrait avoir la préférence. C'est un hâvre magnifique, le centre du commerce de Bois de la Colombie continentale et le port le plus accessible pour la vallée du Fraser.

Les riches houillères que possède l'Ile de Vancouver ne sont pas le moindre des nombreux avantages qu'elle offre comme terminus du chemin du Pacifique. Le charbon abonde sur la côte orientale de l'ile, à Nanaïmo, Departure Bay, Baynes Sound, Isquash et Koskeemo et il est le seul de bonne qualité que l'on trouve sur les bords du Pacifique.

Ces gisements houillers donnent à Vancouver une supériorité énorme sur San-Francisco comme terminus du Pacifique. Il n'y a pas de charbon près de la métropole de la Californie, et les steamers qui voyagent entre les ports asiatiques et San Francisco sont obligés de faire venir leurs approvisionnements de houille de Nanaïmo, dans l'ile de Vancouver, une distance de 780 milles.

C'est du reste un fait remarquable et qui ne constitue pas un

mince avantage pour notre route transcontinentale, qu'on trouve de vaste terrains houillers non seulement dans la vallée de la Saskatchewan, mais encore aux deux extrémités du chemin : à Halifax et Vancouver.

Nous nous flattons d'avoir prouvé d'une manière satisfaisante la praticabilité de notre chemin du Pacifique. Nous croyons avoir pleinement démontré que les difficultés considérables qu'ils présente à certains endroits sont loin d'être insurmontables ; que les Américains ont eu à lutter contre des obstacles beaucoup plus sérieux et à traverser des régions bien moins accessibles pour construire leur route à travers le continent ; et que sur une grande partie de son parcours notre chemin franchira des plaines immenses et unies où l'exécution des travaux sera aussi facile qu'économique. A moins de ne vouloir se rendre à l'évidence, on ne saurait récuser l'autorité des témoignages que nous avons invoqués.

Il nous reste à répondre aux objections que l'on fait valoir contre les climats qui règnent aux degrés de latitude sous lesquels passe le chemin, et que l'on prétend extrêmement défavorables au fonctionnement de la ligne.

Comme il arrive toujours en pareil cas, les exagérations n'ont pas fait défaut à ce sujet. On a été jusqu'à affirmer que les convois du Pacifique pourraient difficilement circuler dans ces régions septentrionales et qu'ils seraient bloqués même pendant des semaines et des mois sur certaines parties de la ligne Une fois rendus aux Montagnes Rocheuses, combien de fois ne seraient-ils pas broyés ou emportés par les avalanches de neige qui se détachent de ces pics sourcilleux ou par les impétueux torrents qui bondissent à travers les rochers et se forment soudainement à la fonte des neiges ? Et les voyageurs à quel terrible sort, à quelles horreurs ne seraient-ils pas exposés, loin de toute civilisation, au milieu du repaire seul des bêtes fauves ?

Vraiment, si notre chemin du Pacifique ne devait pas plus respecter la vie des voyageurs, nous ne verrions pas l'entreprise avec autant d'enthousiasme et nous ne conseillerions à personne de courir le risque de laisser ses os au milieu des célèbres Montagnes Rocheuses. Heureusement qu'un tel danger n'est pas à craindre, et nous allons voir combien il est facile de réduire à l'état microscopique les difficultés exagérées d'une manière aussi contraire aux faits.

Les conditions climatériques de la région qui s'étend entre le haut de l'Outaouais et le nord du Lac Supérieur offriront peut-être quelque obstacle au fonctionnement de la ligne, mais nous n'avons rien à craindre du climat de la province de Manitoba, du territoire

de la Saskatchewan et de la Colombie Britannique, qui est tout autre que beaucoup l'imaginent. Le climat est sans doute très froid à la Rivière Rouge, mais la neige y tombe en moins grande quantité que dans la Province de Québec. Dans les prairies de la Saskatchewan, la neige ne s'amasse pas à une hauteur de plus de 14 pouces, et elle diminue à mesure qu'on avance dans l'intérieur. De fait, le chemin de fer intercolonial éprouvera plus de difficultés sous ce rapport sur certaines sections de la ligne, dans les provinces Maritimes par exemple, que notre chemin du Pacifique lorsqu'il franchira en hiver nos immenses solitudes de l'Ouest.

On trouve à peine deux ou trois pieds de neige dans la passe de la Cache de la Tête Jaune dans les Montagnes Rocheuses. Les climats sont fort divers dans la Colombie Britannique et il en résulte une grande variété dans la quantité et la nature des productions végétales. Si la température est très douce et très agréable dans beaucoup de parties, elle est à la vérité rigoureuse en d'autres. Le climat varie également dans l'Ile de Vancouver ; la neige tombe rarement à Victoria, capitale de l'île, dont la température, selon M. Waddington, ressemble beaucoup à celle de Nantes ou LaRochelle, en France.

L'extrait suivant d'un document publié par la Compagnie de la Baie d'Hudson, une autorité sur la question, fera disparaitre beaucoup de préventions contre le climat de nos régions de l'ouest, qui est loin d'avoir la rigueur que beaucoup de personnes, bien renseignées d'ordinaire, lui supposent généralement :

" La ligne isotherme d'été, 70 degrés, qui, en Europe, traverse le midi de la France, la Lombardie et la région de la Russie méridionale qui produit le plus de blé, atteint la côte de l'Atlantique, aux Etats-Unis à l'extrémité orientale de Long Island, et, traversant la Pensylvanie méridionale, l'Ohio septentrional et l'Indiana, *diverge vers le nord et remonte dans les possessions britanniques jusqu'au* 52° *de latitude à au moins* 360 *milles au nord de ce chemin.*

" Le fait de la douceur de ce climat est surabondamment établi. Nulle part, entre les lacs et le Pacifique, le climat est plus froid que dans le Minnesota, et il est bien connu que cet Etat important ne peut être surpassé au point de vue de la production des céréales ou de la salubrité de l'atmosphère. Dans le Dakota, les saisons ressemblent beaucoup à celles de l'Iowa, et du Dakota en allant vers l'ouest, le climat se modifie graduellement à tel point que dans l'Orégon et le territoire de Washington, il n'y a presque pas d'hiver à part la saison des pluies comme en Californie.

" Cette modification remarquable du climat, qu'aucune personne

bien renseignée ne songe aujourd'hui à révoquer en doute, est attribuable à différentes causes naturelles dont les plus proéminentes peuvent être énumérées comme suit :

" *Premièrement.*—La contrée montagneuse entre les 44e et 50e parallèles est de 3,000 pieds plus basse que la zone située immédiatement au sud. Le point le plus élévé sur la ligne du chemin du Pacifique nord est à 3,300 pieds plus bas que le sommet correspondant sur la ligne *Union and Central.* Les chaînes des Montagnes Rocheuses et des Cascades, aux endroits où les traverse la route du Pacifique nord, se réduisent à de légères élévations comparées à la hauteur qu'elles ont à quatre cents milles plus au sud. Cette différence dans l'altitude explique presque à elle seule la différence du climat, vu qu'il est constaté que d'ordinaire trois degrés de température équivalent à mille pieds d'élévation.

" *Deuxièmement.*—Les vents chauds de la côte méridionale du Pacifique qui prédominent en hiver et (aidés par le courant chaud de l'océan correspondant au *Gulf Stream* de l'Atlantique) produisent le climat tempéré que l'on observe sur la côte du Pacifique, passent au-dessus des crêtes des montagnes peu élevées au nord de la latitude 44°, et font pénétrer leur bienfaisante influence fort loin dans l'intérieur, tout en donnant au territoire de Washington le climat de la Virginie, et à Montana la douce température de l'Ohio méridional."

Il est bien constaté que, quoique le chemin de fer américain passe plus au sud, l'altitude moindre de nos Montagnes Rocheuses et les vents chauds qui soufflent du Pacifique, rendent notre climat plus tempéré et empêchent la neige de s'y amasser à une moindre hauteur que sur la ligne des Etats-Unis. Ainsi, cette dernière à l'endroit où elle traverse la Sierra Nevada, qui à certains endroits est couverte de 9 à 30 pieds de neige, a dû construire, à grands frais, des hangars ou abris-neige (*snow-sheds*) sur un parcours d'environ quarante milles.

Ces hangars ont pour but de protéger la ligne ferrée contre les masses de neige qui se détachent en avalanche des montagnes et ils encadrent la voie partout où l'on a eu à craindre de ces amoncellements. Ils consistent en une rangée d'arbres aux troncs gigantesques qui sont fichés en terre à de courts intervalles et le toit est formé de grosses poutres ou planches qui sont inclinées. On dirait de véritables tunnels à travers lesquels le jour entre à peine. Ces abris ont coûté la somme ronde de $1,731,000.

Malgré leur solidité, les avalanches tombent parfois avec tant de violence qu'il est arrivé que plusieurs de ces abris ont été écrasés. L'hiver dernier, les ouragans de neige ont sévi avec une

fureur extraordinaire entre le Colorado et Wyoming, d'une part, et le Kansas et le Nebraska, de l'autre. La voie a été interceptée pendant des semaines entières et le chemin de fer parti de San Francisco n'a atteint Chicago qu'après un pénible trajet de vingt jours. Ces tempêtes de neige éclatent fréquemment durant l'hiver, et l'entretien de la route sur une section, aussi considérable, coûte une somme énorme par année.

Notre chemin n'aura pas à lutter heureusement contre de pareils obstacles, et nous n'avons pas raison de craindre que la neige tombe en assez grande quantité sur son parcours, pour nuire sérieusement à sa circulation. Une étude raisonnée nous démontre pleinement que les objections que l'on a formulées à ce sujet, sont tout-à-fait dénuées de fondement.

III

COUT DE LA LIGNE ET SON EXPLOITATION.

Quel sera le coût de notre chemin du Pacifique avec son parcours d'environ 2,500 milles? Voilà une question aussi importante que pleine d'actualité et qui offre la plus grande latitude aux hypothèses et aux calculs. Car, les promoteurs et les adversaires d'une entreprise de ce genre sont naturellement enclins à tomber dans des exagérations contraires, et, en l'absence de beaucoup de données indispensables, on ne saurait prétendre d'arriver à une conclusion d'une exactitude mathématique.

S'il nous manque beaucoup d'informations pour établir nos calculs d'une manière indisputable, cependant nous avons assez de renseignements pour leur donner un caractère fort affirmatif. Ainsi, nous pouvons trouver des jalons précieux pour guider notre appréciation, en comparant le coût probable de notre ligne avec le chemin de fer américain du Pacifique, en tenant compte de la distance relative, des difficultés à vaincre et de la topographie du pays que les deux lignes ont à traverser, comme d'une foule d'autres circonstances, dont nous n'énumérerons que quelques-unes.

La question du coût probable de notre chemin a déjà été traitée par plusieurs hommes fort compétents et nous allons faire notre profit de leurs observations. En 1863, M. Sandford Fleeming publiait une étude sur " l'établissement d'une ligne de communication entre le Canada et la Colombie Anglaise, " et il calculait que la construction et l'équipement de 2,000 milles de chemin coûte-

raient $100,000,000. Comme la distance à parcourir sera d'au moins 2,500 milles, le coût serait donc en prenant ses calculs pour base, de $125,000,000.

Ce savant ingénieur ajoutait que la construction de 2,000 milles de chemins de fer, en calculant d'après la moyenne des travaux de ce genre qui existent déjà dans le pays, nécessisterait : l'emploi de 10,000 ouvriers pendant cinq ans ; la livraison de 5,000,000 de traverses, et de plus de 200,000 tonneaux de fer à lisses pour la " voie permanente " ; l'érection de 60,000 poteaux de télégraphe supportant 1,000 tonneaux de fil de fer ; l'organisation d'une force motrice équivalente à plus de 50,000 chevaux et divisée entre 400 locomotives ; la construction de 5,000 à 6,000 chars accouplés avec les locomotives et qui, réunis en un seul train, formeraient une longueur de plus de 30 milles. Pour l'exploitation d'une ligne aussi gigantesque, il faudra encore d'après M. Fleeming, chaque année une quantité de combustible représentée par au moins 200,000 cordes de bois ; pour l'entretien de la route un régiment de 2,000 cantonniers disséminés en petites bandes sur toute la ligne ; il faudra, chaque année, en moyenne 600,000 nouvelles traverses, et près de 30,000 tonneaux de fer à lisses ; les réparations annuelles du matériel roulant se monteront au moins à un million de piastres ; on aura constamment à gages 5,000 ouvriers de toutes sortes qui avec leurs familles représenteront 20,000 personnes vivant aux frais de la Compagnie. Les salaires de ces employés se monteront à près de $2,000,000 par année, et les frais d'exploitation et d'entretien dépasseront annuellement $8,000,000. Si à cette dernière somme on ajoute encore l'intérêt du coût de construction, il devient évident que jusqu'à ce que les recettes brutes du chemin de fer ne s'élèvent annuellement à la somme énorme de $14,000,000, la ligne ne produira pas l'intérêt du capital engagé dans l'entreprise.

Ces chiffres qui sont d'une nature fort approximative, suffisent pour donner une idée de l'importance de notre chemin du Pacifique.

D'un autre côté, M. Alfred Waddington, qui a donné une sérieuse attention à cette entreprise, en estime le coût à $130,500,000. Voici les données statistiques sur lesquelles il base son évaluation :

	Milles		Par mille	
			$	$
D'Ottawa à Fort Garry (sol presque plan).....	1165	à	50,000	58,250,000
De Fort Garry aux Montagnes Rocheuses (plan).....	1100	à	40,000	44,000,000
Des Montagnes Rocheuses à Bute Inlet (plan en partie).....	620	à	45,000	27,900,000
	2885			$130,150,000

Comme on ne doit pas calculer la distance depuis Ottawa jusqu'au Pacifique, et que le parcours est évalué à environ 2,500 milles, il faut réduire l'estimation du coût, en prenant les calculs de M. Waddington pour base, à un total d'environ $115,000,000.

L'évaluation de M. Waddington est un peu moins élevée que celle de M. Fleeming, si l'on tient compte de la différence des distances sur lesquelles ils se sont basés. Cependant nous sommes porté à croire que M. Waddington a exagéré le coût sur certaines parties de la route.

Ainsi entre le Fort Garry et les Montagnes Rocheuses, une distance d'environ 1100 milles, s'étend une plaine sans limites qui se déroule avec de douces ondulations et qui est, de l'avis de tous les explorateurs, remarquablement avantageuse pour la construction d'un chemin de fer.

L'expérience qu'on a de la construction des chemins de fer en ce pays fait croire que la ligne pourrait se faire sur cette vaste section moyennant $30,000, par mille, soit un total de $33,000,000 pour 1100 milles, ou $11,000,000 de moins que l'estimation de M. Waddington. Il n'est pas une section du Grand Tronc qui ait été plus coûteuse que celle qui se trouve entre Richmond et Québec, et elle s'est construite à raison de £7,000 sterling par mille. Dans cette somme sont compris l'achat du terrain pour la voie permanente, qui ne nous coûtera rien, le matériel roulant et la construction des stations. Le fer n'était pas alors aussi cher qu'à présent, mais comme compensation nous pouvons alléguer que le Grand-Tronc a été construit avec la voie large de cinq pieds 6½ pouces, tandis que le Pacifique se fera avec la voie étroite de 4 pieds 8½ pouces, ce qui fait une différence notable dans le coût de construction et du matériel roulant.

L'Intercolonial qui a un parcours de 560 milles, coûtera environ $20,000,000 ou plus de $35,000 par mille. Or, supposons que le Pacifique se construirait au même prix par mille, nous obtenons pour 2500 milles un total d'un peu plus de $89,000,000.

Nous savons bien qu'un chemin de fer ne se construit pas aussi facilement au milieu de régions désertes qu'au sein d'un pays bien peuplé. Ainsi, le transport du matériel, des abris, de l'outillage et des vivres dans nos immenses plaines de l'ouest, coûtera des sommes considérables, car il devra se faire à des distances très éloignées.

Mais il ne faut pas croire non plus que l'Intercolonial ne traverse qu'une région plane et bien habitée. Il s'avance au milieu de la solitude sur un long parcours et il doit lutter en maints endroits contre des obstacles énormes. Montagnes et ravins, torrents et précipices lui offrent de véritables barrières, qui ne sont franchies

qu'après un long et patient travail et des frais considérables. Les entrepreneurs du chemin sont unanimes à dire qu'ils ne s'attendaient pas à de pareilles difficultés. Somme toute, nous croyons que le Pacifique traverse une région d'une constitution physique aussi facile que celle de l'Intercolonial.

Mais admettons que $35,000 par mille ne suffiraient pas, en en portant le coût à $40,000, — ce qui semble une évaluation raisonnablement élevée — nous obtenons un total de $100,000,000 pour une distance de 2,500 milles. C'est là le calcul qui nous parait le plus se rapprocher de la vérité.

Les 2,000 milles de la ligne américaine formée par l'*Union Pacific* et le *Pacific Central* ont coûté en tout environ $200,000,000. Mais il ne faut pas oublier à ce sujet un détail important. Cette somme a été payée alors que par suite de la guerre de sécession, le prix de la main-d'œuvre et des matériaux était fort élevé, et que les bons américains étaient tellement dépréciés que ce montant ne représente une valeur de guère plus de $150,000,000.

La route américaine avait beaucoup plus de difficultés que la nôtre à surmonter; nous en avons déjà signalé quelques unes. Ainsi, elle a eu quatre passes de montagnes à franchir à une altitude variant entre 6,000 et 8,000 pieds, lorsque notre chemin n'en a que deux à traverser à une hauteur de 3,760 pieds au-dessus de la mer dans les Montagnes Rocheuses, et de 2,400 pieds dans la chaîne Cascade.

La compagnie américaine du Pacifique à dû percer le roc dans les Montagnes Rocheuses, la Sierra Nevada et la Wabash, à des altitudes très-élevées, et construire des tunnels interminables extrêmement dispendieux. On a dû creuser dans la Sierra Nevada seule, quinze de ces longs souterrains. Il a fallu aussi tailler les rochers et combler les ravins pour ouvrir une voie praticable au milieu de ces massifs montagneux. A certains endroits les rampes ont atteint une élévation de 90 pieds par mille. Le percement de ces montagnes offrait tellement de difficultés que ces ouvrages avaient droit à une subvention du gouvernement des Etats-Unis de $48,000 par mille; les autres travaux moins difficiles encore obtenaient $32,000 par mille, tandisque le reste recevait $16,000. Nous sommes loin d'avoir autant d'obstacles à surmonter.

Pour protéger le chemin contre les avalanches de neige qui se détachent des montagnes, la compagnie américaine a dû construire des abris-neige (*snow-sheds*) sur un parcours d'environ 40 milles, qui ont coûté près de $2,000,000. Nous avons déjà établi que notre chemin, quoique situé plus au nord, n'aurait pas à souffrir de la

neige. Voilà encore une économie énorme en faveur de notre route.

Le chemin américain traverse, entre autres régions incultes, un désert de 300 milles, où, dit M. Rodolphe Lindau, [1] les travailleurs ne pouvaient trouver une goutte d'eau, où il fallait creuser des puits artésiens ou pratiquer des rigoles communiquant avec des cours d'eau torrentiels souvent éloignés de plusieurs milles. La ligne du Pacifique du Nord américain que l'on est à construire traverse également une vaste région sablonneuse. Nous avons déjà établi la supériorité de notre route sous ce rapport.

De plus, la compagnie du Pacifique Central a éprouvé de grandes pertes et beaucoup de difficultés de la part des sauvages. Tel était l'acharnement des indiens contre les ouvriers terrassiers, que ceux ci étaient forcés de travailler avec leurs armes chargées à portée de la main. Les enfants des bois s'opposaient par tous les moyens possibles à l'empiétement de la civilisation sur leurs domaines. Un jour, ils scalpaient quelques travailleurs isolés, une autre fois ils livraient des combats sanglants à des brigades entières de travailleurs, ou ils faisaient dérailler des trains lancés à toute vapeur. Au mois d'octobre 1868, le train fut ainsi jeté hors de la voie trois fois en douze jours.

La Compagnie du Pacifique du nord n'est pas plus favorisée à cet égard. Le gouvernement ayant, dans la subvention en terres qu'il lui a octroyée, donné une réserve qui appartenait aux sauvages, ceux-ci sont devenus furieux et ils s'opposent à main armée au progrès de la ligne. Les Etats-Unis paient bien cher la manière arbitraire et cruelle avec laquelle ils ont traité leurs sauvages.

Comme la politique du gouvernements anglais et canadien, à l'égard de nos indiens, a été tout empreinte de bienveillance et de modération, nous n'avons pas à craindre de procédés de ce genre. Les indigènes de l'ouest ont, au contraire, rendu les plus grands services comme éclaireurs aux explorateurs de notre route. C'est ce que constate le rapport préliminaire de l'exploration de la ligne signé par M. Sandford Fleeming: " Les indiens se sont montrés très bienveillants chaque fois que la nature et le but des diverses expéditions leur ont été expliqués. Beaucoup d'entre eux ont rendu de diverses manières des services importants aux explorateurs."

Ces faits incontestables démontrent amplement qu'en comparant les lignes américaine et canadienne, on ne peut manquer d'arriver à la conclusion que notre Pacifique se construira à beaucoup moins de frais.

1 *De l'Atlantique au Pacifique.*

Après cet examen du coût de la ligne, nous croyons devoir aborder un autre sujet qui se rattache étroitement au succès de l'entreprise. Il est généralement admis que, de la subvention en argent et en terres octroyée par le Canada à la compagnie qui devra construire le Pacifique, dépend le succès de cette œuvre colossale. Et il importe de savoir si elle est suffisante ou non pour en assurer l'exécution.

Le subside alloué par le gouvernement canadien au Pacifique se compose d'une somme en argent de $30,000,000 et d'un octroi de terres de 50,000,000 d'acres. En calculant d'après une distance de 2500 milles, on constate que la subvention en argent par mille est de $12,000 et en terres de 20,000 acres.

La subvention accordée par les Etats-Unis au Pacifique Central était de $50,000,000 en argent ou de près de $30,000 par mille, et d'environ 12,800 acres de terres par mille, ou un total de 16 millions d'acres. La subvention en argent était plus considérable que la nôtre, mais l'octroi de terres lui était fort inférieur. Cependant, nous ne devons pas oublier que le subside d'argent n'était tout simplement qu'un prêt énorme fait à la compagnie, lequel est remboursable et constitue encore la première obligation sur le chemin. Tandis que notre subvention est un bonus réel, ce qui facilitera considérablement les opérations de la compagnie, à laquelle l'entreprise sera confiée, sur le marché monétaire. Cette différence dans la nature du subside en argent est tout à l'avantage des entrepreneurs du chemin canadien, qui auront en même temps un octroi de terre dépassant de 34,000,000 d'acres celui qui a été accordé à la route américaine.

Notre subvention en terres a une plus grande importance qu'on ne le croit généralement. Le Pacifique Central a vendu ses terres en moyenne $4.46 l'acre et on ne saurait comparer leur fertilité avec celle de nos riches régions de l'ouest. Leur prix de revient a pourtant payé dans une grande mesure les frais de construction de la route. Nos terres se vendront probablement à ce taux, mais en supposant que leur valeur ne serait que de $2.00 l'acre, la compagnie obtiendrait par leur vente, la somme énorme de $100,000,000, qui seule suffirait pour bâtir le chemin. Et cette évaluation est pour le moins modérée lorsque l'on sait que les terres du Minnesota se vendent aujourd'hui de $10 à $14 l'acre et celles du Nebraska, que traverse le Pacifique Central, de $8 à $30. Beaucoup de personnes bien renseignées affirment même que leur valeur sera de $10 à $15 l'acre au moins, aussitôt que des voies de communication, qui attireront l'émigration étrangère, y seront ouvertes.

Notre double subvention en argent et en terres nous parait encore plus que suffisante pour bâtir le chemin et séduire les capitalistes, lorsque l'on voit de grands financiers américains comme Jay Cooke, Vanderbilt et autres, construire le Pacifique Nord Américain avec le seul octroi de terres de 50,000,000 d'acres ou de 23,000 acres par mille, y compris ses embranchements. Or, il est admis par la compagnie qui exécute l'entreprise, que les terres qui lui sont octroyées, n'ont pas plus de valeur que celles de la Rivière Rouge, de la Saskatchewan et de la Colombie Britannique.

Ce fait suffit pour faire disparaître tous doutes, et montre que la construction de notre chemin est non seulement possible au moyen des subventions du gouvernement, mais encore qu'elle s'offre aux capitalistes comme une affaire d'or.

Nous savons que beaucoup de personnes en admettant même la praticabilité de l'entreprise, doutent qu'elle puisse s'effectuer sans gêner le trésor public et causer de graves embarras au pays. Nous ne pouvons mieux dissiper leurs appréhensions qu'en jetant un rapide coup d'œil sur la condition du Canada au point de vue commercial et financier, laquelle est encourageante sous tous rapports.

Depuis la confédération, le commerce du pays a pris un développement extraordinaire, et on en peut juger par le tableau suivant des importations et exportations depuis le 30 juin 1868 jusqu'au 30 juin 1871 :

Importations.	Exportations.	Total.
$71,985,306	$57,567,888	$129,553,194
67,402,170	60,474,781	127,876,951
74,814,339	73,573,490	148,387,829
86,661,145	74,173,613	160,834,758
$300,862,960	$265,789,772	$566,652,732

Le capital versé dans les banques qui, au mois de juin 1868, était $29,729,048, a atteint, le 31 mars 1872, la somme de $43,248,389, soit une augmentation de $13,519,341 ou de près de quarante-six par cent. Les dépôts dans les banques depuis 1860 se sont accrus de plus de 200 par cent ; de $31,752,775 en 1868, ils se sont élevés en 1872 à $60,810,008 ; ils ont presque doublé depuis quatre ans. Les rapports des banques d'épargne constatent que les dépots qui étaient de $1,483,219, le 30 juin 1868, se sont élevés à $2,441,293, le 31 mars 1372, soit une augmentation de $958,074 ou plus de 64 par cent. Ces chiffres ne comprennent pas les dépots des banques d'épargne affiliées aux bureaux de poste qui, de $204,588 seule-

ment, au mois de juin 1868, avaient atteint au mois de mars 1872 la belle somme de $2,988,140.

Les caisses d'épargne sont le meilleur indice de la prospérité d'un peuple, car comme elles sont alimentées en grande partie par les classes les moins riches, on peut y trouver une preuve fort concluante de degré d'aisance qui règne dans un pays.

Nous pourrions encore mentionner les sociétés de construction où il n'y a pas moins en dépôt de $7,000,000, et bien d'autres institutions où le peuple verse ses épargnes, mais ces chiffres suffisent pour appuyer notre démonstration.

Nos obligations n'ont jamais été plus recherchées sur le marché monétaire que depuis quelques années. Avant la Confédération nos débentures à six par cent d'intérêt subissaient une dépréciation de sept à huit par cent, et aujourd'hui nos bons qui portent cinq par cent d'intérêt sont à prime.

Malgré tous les travaux considérables que le pays a exécutés depuis un certain nombre d'années surtout, nous sommes l'un des peuples les moins taxés du monde entier, et il serait facile de prouver que le montant total de notre dette publique se trouve représenté par les grandes améliorations qui ont changé la face de notre pays. Voici, du reste, un état des dettes publiques de diverses contrées, préparé par un publiciste américain, et au moyen duquel nous pouvons voir la position financière que nous occupons à l'égard des autres pays :

Pays	Dette totale	Intérêt annuel	Int. par tête
Grande Bretagne	$3,753,420,000	$135,840,000	$4.28
Etats-Unis	2,453,559,735	130,694,242	3.75
Autriche	1,210,000,000	63,920,000	1.96
Italie	1,094,000,000	82,280,000	3.70
Belgique	135,520,000	7,260,000	1.42
Espagne	793,760,000	19,360,000	1.14
Prusse	285,560,000	9,680,000	0.36
Russie	1,282,600,000	53,240,000	0.70
Pérou	104,000,000	9,680,000	3.46
Brézil	116,160,000	9,680,000	0.98
Canada	72,600,000	3,630,000	0.98
Nouvelles Galles du Sud	29,040,000	1,306,800	3.16
Nouvelle Zelande	24,200,000	1,210,000	5.98
Queensland	7,260,000	435,600	4.94
Australie	3,872,000	33,800	2.14
Tasmania	2,420,000	145,200	1.48
Victoria	43,560,000	1,790,800	3.06

Ce tableau a été dressé il y a quelques années, et notre dette a atteint depuis la somme d'environ $80,000,000, mais il est suffisamment exact pour démontrer la justesse de nos assertions.

Quoique le gouvernrment fédéral ait dépensé en 1870-71 la somme de $3,640,248 en travaux publics, cependant la dette à été réduite

de $503,224 durant la même période. En 1867-68 le revenu fiscal était de $13,687,928, et en 1870-71 il s'est élevé à $19,335.560, soit une augmentation de $5,147,632; et le revenu a dépassé les dépenses de $3,712,429.

Nos finances se trouvent dans un état tellement satisfaisant que le Gouvernement, a aboli les droits sur le thé et sur le café qui sont importés d'autres pays que des Etats-Unis. C'est une perte pour le revenu d'environ un million de piastres.

Et en supposant que nos recettes n'augmenteraient pas, ce qu'il n'est pas rationnel de croire, vu la marche progressive du pays, notre excédant de revenu serait encore suffisant pour payer l'intérêt sur l'emprunt de $30,000,000, que nous allons contracter pour donner en subside au chemin du Pacifique.

L'intérêt de $30,000,000 à six par cent serait de $1,800,000 par année. Mais il y a tout lieu de croire que nous ne paierons pas plus de 4½ ou 5. Car une somme de $12,000,000 nous est garantie par le gouvernement britannique sur l'emprunt que nous allons faire. Et notre chancelier de l'échiquier, Sir Francis Hincks, est d'opinion que cette garantie nous épargnera environ $600,000 par an. Lors de l'emprunt que nous avons contracté pour la construction de l'Intercolonial, nous avons obtenu la partie qui était garantie par l'Angleterre à 4½ et le reste à cinq par cent.

Une somme de $30,000,000 à cinq par cent d'intérêt représente $1,500,000, et en supposant que le surplus des recettes soit dorénavant d'environ $2,000,000, il y aurait encore un excédant d'un demi million de piastres.

Ce subside de $30,000,000 ne sera pas d'ailleurs dépensé en une année, il sera payé aux entrepreneurs du chemin au prorata du progrès de la ligne. Comme la route devra être achevée d'ici à dix ans, c'est donc environ $3,000,000 par an qu'il nous faudra donner. On a adopté le système de l'emprunt pour prélever cette somme, et nous le croyons le meilleur dans les circonstances. Nous sommes d'avis que les gouvernements doivent assumer le moins possible la responsabilité de grever l'avenir, mais nous ne pouvons sans les plus fâcheux résultats différer cette entreprise, et il ne serait pas juste de faire retomber sur la génération actuelle tous les frais de cette œuvre colossale, qui doit surtout bénéficier aux générations futures.

Fait rassurant pour les contribuables, le parlement canadien a décidé que le Pacifique devrait se construire par des compagnies privées et sans que les impôts actuels ne soient augmentés. Voici à ce sujet la teneur de la résolution qui a été adoptée par la Chambre des Communes au mois d'avril 1871 :

" Que la construction et le fonctionnement du chemin de fer mentionné dans l'adresse à sa Majesté concernant l'Union de la Colombie Britannique avec le Canada, adoptée par cette chambre samedi, le 1er d'avril courant, devraient être confiés à des compagnies privées et non au gouvernement de la Puissance ; et que l'aide public à accorder pour assurer l'exécution de cette entreprise devrait consister en octrois libéraux de terres et en une subvention en argent, ou autre espèce de subvention, mais de manière à ne pas occasionner *aucune taxe additionnelle à celles aujourd'hui existantes*, le tout devant être déterminé plus tard par le Parlement du Canada."

De plus l'acte présenté par Sir George E. Cartier, décrétant l'exécution de l'entreprise, et que la Chambre des Communes a adopté au mois de juin dernier, déclare également que le chemin devra se construire sans qu'il y ait augmentation d'impôts.

Tout fait croire, du reste, que le gouvernement récupérera avant longtemps ce subside de $30,000,000. Car, il s'est réservé des étendues de terre de la même profondeur que celles qu'il accorde au chemin du Pacifique, et qui alternent des deux côtés de la route. Et aussitôt qu'elles seront mises en vente, leur revenu dépassera de beaucoup le montant en argent qu'il aura alloué à la ligne. Ainsi, à tous les points de vue, le pays fait une magnifique affaire, qui avant longtemps doublera la population et décuplera la production et la richesse nationales.

Quand bien même nous ne devrions pas compter sur des profits directs et immédiats, nous ne devrions pas hésiter à subventionner libéralement l'entreprise. Il est prouvé qu'il n'est pas de placements plus productifs pour un pays que ceux qu'il investit dans les chemins de fer. Dans une période d'environ quinze ans nous n'avons pas donné moins au Grand Tronc de $24,000,000, c'est-à-dire presque autant que le subside au chemin du Pacifique. Eh bien ! qui regrette l'encouragement libéral que nous avons donné à cette entreprise ? Si le Grand Tronc a contribué à l'augmentation de la dette, il a en revanche fait plus que quintupler le revenu du pays. Sans cette grande artère de communication, le commerce du pays ne serait guère plus développé qu'il y a vingt ans. Montréal n'aurait que lentement progressé et les Cantons de l'Est seraient encore un désert.

Les 50,000,000 d'acres de terres qui sont octroyés pour la construction du Pacifique sont aujourd'hui incultes, situés en grande partie dans des régions inhabitées et ne donnent aucun revenu au gouvernement. Leur rendement sera nul tant qu'elles resteron

dans leur état primitif. Ce n'est donc pas faire un sacrifice que de les allouer à la compagnie qui se chargera de l'entreprise.

Nous croyons, au contraire, qu'il est dans les intérêts bien entendus du pays d'accorder cet énorme subside en terres. Car, la compagnie du Pacifique s'efforcera naturellement d'attirer une forte immigration étrangère dans ces lointains parages, afin de les coloniser rapidement, de donner aux terres le plus de valeur possible et d'assurer un trafic local considérable à ce chemin de fer. Elle sera le meilleur agent d'immigration que nous puissions trouver.

Nous avons l'exemple des compagnies américaines de chemins de fer pour nous convaincre pleinement à ce sujet. Car, toutes les lignes qui ont obtenu des subventions en terres aux Etats-Unis — environ 200,000,000 d'acres en tout — ont puissamment aidé le gouvernement à développer le pays en favorisant l'immigration européenne. Elles n'ont pas craint d'envoyer des agents, à grands frais, dans le vieux monde, pour proner leur entreprise et exalter outre mesure les richesses naturelles de régions qu'elles devaient sillonner. Et à l'appel entraînant de ces agents, des centaines de milliers d'émigrants n'ont pas hésité à prendre leur feuille de route pour l'ouest, où avant longtemps, il y aura par exemple plus d'Allemands que dans l'Allemagne même.

Les prairies de l'ouest ne se colonisent pas avec la lenteur de nos régions boisées. Il faut au colon du nord bien des efforts et de pénibles travaux avant qu'il puisse ensemencer le terrain qui est couvert d'arbres géants. Le colon de l'ouest au contraire n'est généralement pas obligé de se servir de la cognée du bucheron ; il s'établit d'ordinaire dans un pays ouvert, où il peut mettre de suite la charrue dans le sol pour en tirer les trésors qu'il recèle. Aussi il a l'énorme avantage de recueillir quelques mois après son arrivée la précieuse moisson qui doit sustenter sa famille.

C'est ce qui fait que d'immense régions désertes, il y a quelques années, et où erraient seuls les chasseurs et les buffles mugissants, sont aujourd'hui habitées et prospères. Avant la construction du Pacifique Central, les territoires du Nebraska, de Wyoming, de l'Utah, du Nevada et de la Californie ne comptaient qu'une faible population. En 1860, il n'y avait que 460,112 âmes, et la guerre de sécession fut cause que ce nombre n'était guère plus élevé, lorsque le chemin fut commencé en 1863.

Mais aujourd'hui cette population est de plusieurs millions. Les villes ont surgi par enchantement tout de long de la ligne. San Francisco qui n'avait qu'une population de 60,000 âmes, lors du commencement de l'entreprise, en a aujourd'hui plus de 150,000. De vastes exploitations industrielles, auxquelles elle a donné un débou-

ché, se sont fondées, et le sol a donné généreusement ses trésors. La solitude a été partout envahie par le mouvement du progrès.

Toute cette région de l'ouest a pris un essor dont nul ne peut prévoir les destinées. Telle a été la rapidité extraordinaire de son développement au moyen des chemins de fer, qu'avant longtemps elle commandera une influence souveraine aux Etats-Unis. La prépondérance politique, qui a été pendant tant d'années une pomme de discorde entre le nord et le sud, va lui appartenir en entier. Il n'y a qu'une voix pour le reconnaître.

L'Ouest, c'est l'avenir !

Dès 1818, Jefferson, l'un des fondateurs de la république américaine, écrivait à John Adams, à propos des états de l'ouest, alors en plein enfantement, ces paroles prophétiques : " Le temps n'est pas éloigné, quoique ni vous, ni moi, ne devions le voir, où nous n'aurons plus par rapport à eux qu'un rang secondaire." Michel Chevalier, un publiciste français, disait en 1835 : " Avant peu l'Ouest aura la majorité au Congrès et gouvernera le nouveau monde."

Il en sera de même de notre *far west*. Il ne faut pas être doué d'une grande prescience pour le prédire. Le jour n'est pas éloigné, où de véritables états seront taillés dans nos immenses plaines de l'ouest, où des millions d'habitants y vivront heureux et prospères, à l'ombre des institutions représentatives, où un réseau de chemins de fer reliera toute cette vaste contrée, où des vapeurs sillonneront les eaux profondes de ses fleuves et de ses lacs, où des villes populeuses surgiront sur les bords de ces grandes nappes d'eau, et seront comme Chicago et Milwaukee les entrepôts d'un énorme commerce de céréales.

Quel est le canadien, vraiment ami de son pays, qui n'appellerait pas ce jour de tous ses vœux ? Car, si aucune évolution politique ne vient déranger la marche de ses destinées, la confédération canadienne aura atteint alors un état de grandeur et de prospérité extraordinaire. Baignée par les deux océans, dotée de ressources naturelles inépuisables, habitée par des populations morales et vigoureusement trempées comme tous les peuples du nord, comptant plus de territoires que les Etats-Unis[1] eux-mêmes, elle

1. Voici un état de l'étendue des plus grands pays du monde, qui prouve que nous sommes la deuxième nation la plus importante par le territoire :

Russie	7,112,872 milles carrés
Canada	3,347,045
Brézil	3,108,104
Etats-Unis	2,990,848
Colonies Australiennes	2,582,070
Turquie	1,817,048

serait en état de repousser toute aggression étrangère et d'aspirer au rôle de l'une des premières nations du monde.

Beaucoup de personnes doutent que l'achèvement du chemin puisse se faire d'ici à dix ans, conformément aux engagements qui ont été conclus avec la Colombie Britannique. Il peut y avoir la plus grande liberté d'opinion sur ce point, car le gouvernement n'est pas tenu rigoureusement de remplir cet engagement à la lettre. Il devra faire tout en son pouvoir pour faire exécuter l'entreprise durant cette période de temps, mais nous avons la déclaration de M. Trutch, gouverneur de la Colombie Britannique, que cette province aurait été également satisfaite si elle eut été fixée à douze ou quinze ans. Elle saura tenir compte des circonstances inévitables qui peuvent surgir pendant la prochaine décade. Cette limitation a été demandée comme une garantie de la bonne foi du gouvernement canadien dans ses engagements envers la Colombie.

Cependant, il est loin d'être impossible que le chemin s'exécute durant cette période. Le pays et les entrepreneurs du chemin sont intéressés à ce que les travaux s'exécutent rapidement. Les américains prétendent en manière de proverbe que pour faire bien, il faut faire vite. Et ils ont raison dans beaucoup de cas.

Ils ont construit le Pacifique Central en 6 ans, pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant en 10 ? La ligne a été terminée sept ans avant l'expiration du contrat, qui a lieu le 1 juillet 1876 seulement. En 1863 on a exécuté 20 milles, 20 milles en 1864, 60 en 1865, 295 en 1866, 291 en 1867 et 1092 depuis le mois de janvier 1868 jusqu'au commencement de mai 1869, c'est-à-dire dans seize mois. Une telle rapidité est inouïe dans l'histoire des chemins de fer.

Ce chemin a été l'œuvre de deux compagnies : l'*Union Pacific* et le *Central Pacific*, qui ont commencé simultanément le chemin à ses deux extrémités. Les points de départ seuls étaient fixés et la compagnie la plus active devait être la mieux rétribuée par le

Chine	1,297,999
Mexique	1,030,442
Indes Anglaises	933,722
Confédération Argentine	842,789

Notre étendue territoriale se décompose comme suit :

Ontario	121,260	milles carrés
Québec	210,020	
Nouvelle Ecosse	18,660	
Nouveau-Brunswick	27,105	
Manitoba	13,000	
Territoires du Nord Ouest	2,737,000	
Colombie Britannique	220,000	
	3,347,045	

gouvernement. Cela eut l'effet de piquer leur émulation et de donner une impulsion énorme aux travaux. Les deux compagnies n'employèrent jamais moins chacune de vingt mille hommes. Durant les derniers jours des travaux on fit de part et d'autre de véritables tours de force. Chaque compagnie posa jusqu'à deux milles de rails par jour, puis trois, quatre et cinq. Le dernier jour on posa 10 milles en onze heures de temps. Les premiers jour 24 pieds de rails furent posés en 80 secondes, les seconds 240 pieds en 75. On ne va guère plus vite à pied lorsqu'on se promène sans se presser, dit un écrivain.

Il nous reste à répondre à une objection relative à l'exploitation du Pacifique. On a dit que cette entreprise colossale ne causera que des embarras financiers et ne paiera jamais l'intérêt sur le coût de construction de la route. Cette prétention est pour le moins hasardeuse en face des résultats étonnants produits par la ligne américaine. Les adversaires du Pacifique Central alléguaient la même chose et annonçaient, à grands sons de trompe, qu'il engloutirait un capital énorme sans bénéficier à ses actionnaires. Mais l'avenir s'est chargé de les démentir.

En 1870, la première année du fonctionnement de cette ligne, les recettes ont été de quatorze millions, et le revenu net a excédé les dépenses de $6,000,000. En d'autres termes, il a payé la première année 6 par cent sur le coût de construction, et on calcule qu'en 1871 les recettes brutes ont dû atteindre le chiffre énorme de $19,000,000, et que l'excédant net sur les dépenses à été d'environ $9,000,000.

Les débentures de la Compagnie sont déjà à une prime de trois par cent, et le succès à été complet au point de vue financier. Le chemin a non seulement fait la fortune des entrepreneurs qui ont réalisé des millions, mais il rénumère largement la nombreuse classe de ses actionnaires. C'est cet incomparable succès qui a déterminé les capitalistes américains à commencer de suite la construction d'une autre route du Pacifique au nord.

La ligne canadienne peut compter sur de nombreuses sources de revenu ; nous allons en énumérer quelques unes :

1o Le commerce asiatique dont nous aurons inévitablement notre bonne part.

2o Le transport des malles anglaises venant de l'Inde, de la Chine et du Japon, qui devront passer par la ligne la plus courte entre l'Europe et l'Asie. L'Angleterre paie pour ce service plus d'un demi million de louis sterling.

3o Les céréales de l'ouest qui seules encombreront les trains de fret et donneront un revenu énorme. Telle est l'importance de ce

trafic que les lignes américaines de l'ouest des Etats-Unis ne peuvent pas transporter plus de la moitié de ces produits.

4o Le transport des malles de la Colombie Britannique, de Manitoba, etc. Il se fait aujourd'hui par voie des chemins de fer américains aux frais du gouvernement canadien.

5o Les bois magnifiques et incomparables de la Colombie Britannique.

6o Le poisson, l'or, le fer, la houille de la Colombie Britannique, le charbon de la Saskatchewan, l'argent et le cuivre du Lac Supérieur et du Lac Shebandowan.

7o Les animaux dont le transport encombre aujourd'hui les lignes américaines, car il n'est pas un pays au monde plus favorable que les prairies de l'ouest pour l'élève des bestiaux.

8o Le fret de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui est immense, car le commerce de cette puissante association s'étend du Labrador au Pacifique. Il est vrai que le monopole commercial et politique de la Compagnie a cessé, mais la liberté du commerce, au lieu de nuire à ses opérations, lui donnera au contraire plus d'extension, ainsi que cela a eu lieu dans la Colombie Britannique et Vancouver.

9o Les milliers d'hommes d'affaires, d'immigrants et de touristes qui se rendront dans l'ouest.

Et quelle ne sera pas l'importance du trafic local lorsque toutes ces régions, aujourd'hui en grande partie solitaires, seront habitées par de nombreuses populations et seront parsemées de villes florissantes et étendues?

Tous ces faits doivent nous faire conclure que la construction du Pacifique n'est pas l'une de ces entreprises folles qui ruinent un pays et le conduisent à la banqueroute. Ils prouvent au contraire que cette entreprise est le fruit d'un grande et patriotique idée, portant dans ses flancs d'immenses résultats pour l'avenir d'un peuple jeune et vigoureux, que n'effraie pas la grandeur de la tâche qui lui incombe.

Audaces fortuna juvat. C'est vrai pour les peuples comme pour les individus.

JOSEPH TASSÉ.

(*A Continuer.*)

LES ARCHIVES DU CANADA.

Une nation doit être fière de ses gloires du temps passé ; si elle ne l'est pas, il faut en conclure que le respect d'elle-même lui manque.

Un peuple doit aimer à étudier sa propre histoire, pour apprendre l'art de se gouverner ; s'il reste étranger à ce noble sentiment d'étude et de curiosité, il faut en conclure qu'il n'a point de patriotisme.

Un pays doit marcher vers l'avenir sans abandonner derrière lui ses aïeux, ses travaux, ses conquêtes, ses souvenirs ; comme Enée sortant de Troie pour se créer une patrie, nous devons porter notre père Anchise, c'est-à-dire tout ce qui fut notre origine, tout ce qui est nous ; la race qui conserve le culte du passé deviendra grande un jour et sera d'autant mieux assise qu'elle remontera plus loin dans les âges écoulés.

Après bien des tentatives pour réveiller chez les Canadiens le sens de ce devoir national, nous ne sommes pas beaucoup avancés malheureusement. On lit à peine Charlevoix, Garneau ou Ferland. Nous tenons obstinément les yeux fermés pour ne pas voir notre histoire et pourtant, il ne manque pas d'écrivains étrangers qui nous indiquent avec enthousiasme les beautés qu'elles renferme. Non seulement on n'ouvre point nos meilleurs auteurs, mais on s'imagine que toute la connaissance d'un long passé de gloire est consignée dans ces quelques volumes, pourtant déjà si beaux. En dehors d'un petit cercle de chercheurs et de travailleurs persévérants, qui espèrent en quelque sorte contre l'espérance, personne ne connaît les sources de notre histoire, nul ne songe à les rendre accessibles, aucun ne se figure qu'en y mettant un peu de bonne volonté nous pourrions posséder des archives historiques remarquables.

Et cependant il ne s'agirait que de vouloir !

Si nous passons en revue les cent cinquante années de la domination française, que de richesses historiques nous pouvons devi-

ner sans les avoir jamais vus ! Les archives de ce temps existent. Les bribes qui par hazard, en ont été détachées pour la bibliothèque du parlement canadien ou pour celle de la Société Historique de Québec, feraient ouvrir les yeux et le cœur à tous les Canadiens s'il était facile de les imprimer et de les répandre dans le pays. On peut en dire autant des archives du règne anglais, à partir de 1760 jusqu'à nos jours. Les lacunes devant lesquelles nos historiens sont réduits à se désespérer pourraient être remplies, mais quel est parmi nous le gratte-papier, fut-il Ferland ou Garneau, qui pourrait débourser de grosses sommes pour faire copier à Londres les " Haldimand Papers " par exemple : cent cahiers dont nous n'avons pas encore extrait dix lignes.

Sans sortir du Canada, des fouilles de toute importance sont possibles. S'en rend-on compte généralement ? Non. L'indifférence à cet égard n'est pas seulement toujours blâmable, elle est parfois criminelle. J'ai vu un bureau public où pendant des années on s'est servi d'une poignée de feuilles d'anciens manuscrits publics pour allumer le poêle. Ce n'est pas le seul cas de cette nature. Il est si aisé à un imbécile qui a ces trésors sous la main de s'en " débarrasser, " comme disait le chef du bureau que j'ai connu. Ces paperasses sont si vieilles qu'à peine peut-on les lire ; qui est-ce qui va prendre la peine de s'arracher les yeux à déchiffrer ce tas de cahiers jaunis ! Il faut bien les brûler tranquillement, miettes à miettes, puisque les épiciers n'en veulent même pas pour envelopper leurs marchandises, le papier ayant perdu sa consistance. Ainsi raisonnent des gens qui devraient être les premiers à comprendre la valeur des archives nationales. Que sont devenus les cahiers du *Journal des Jésuites ?* Comment voulez-vous que le peuple s'éprenne d'amour pour son histoire lorsque tant d'hommes soi-disant instruits lui donnent un si déplorable exemple de renonciation aux choses d'autrefois ?

L'expérience nous enseigne que dans un certain ordre de choses, rien ne peut se faire sans l'initiative du gouvernement. La fondation d'un bureau d'archives canadiennes est une de ces choses. Une douzaine d'archéologues et d'historiens que nous avons, prêcheraient cette croisade, comme ils ont fait depuis des années ; invoqueraient les arguments les plus sensés, les mieux faits pour plaire et pour convaincre, qu'ils verraient malgré tout arriver le jour du jugement dernier avant d'avoir pu remuer la première pierre d'un bureau d'archives. C'est à faire au gouvernement.

Eh bien ! le gouvernement vient de se décider à commencer cette belle œuvre ! Il a cédé à la pression patriotique que, par le mécanisme des chambres fédérales, on a fait peser sur lui. L'an dernier, une requête fut déposée sur la table du greffier de chaque Chambre, demandant qu'il fut pris des mesures pour compulser, assortir et classifier les archives canadiennes, en préparer un catalogue, et en définitive pourvoir d'une manière permanente à leur conservation. La requête faisait valoir sous une forme succinte, la nécessité de cette organisation. Au premier moment, elle parut attirer bien peu de sympathie de la part des députés, qui se contentèrent de la mettre devant la commission de la bibliothèque. Cette année, elle a reparu devant les Chambres, mais,

grâce à un travail de propagande fait avec intelligence depuis douze mois, son objet est mieux compris et le gouvernement n'a pas cru devoir lui refuser un commencement d'exécution. Espérons que plus nous irons, plus les députés se feront un point d'honneur d'entrer dans les vues des auteurs qui ont signé cette demande et dont en passant voici les noms : Henry H. Miles, l'abbé Laverdière, l'abbé Casgrain, le Dr. Larue, Louis P. Turcotte, Charles Alleyn, W. J. Anderson, W. Marsden, le lieutenant Ashe, J. M. LeMoine, J. Crémazie, J. G. Hamel, P. Légaré, l'évêque anglican de Québec, J. W. Dawson, John Cook, J. H. Nicolls, J. H. Graham, C. Smallwood, W. T. Leach, A. de Sola, I. D. King, Ellen Ross, John Douglas Borthwick, Rosanna, E. Leprohon, W. H. Hicks, L. A. Huguet-Latour, Henry Mott, A. Sandham, John Lovell, E. A. Meredith, John Langton, Benjamin Sulte, Henry J. Morgan, B. Chamberlin, J. C. Taché, C. Sangster, Stanislas Drapeau, R. S. M. Bouchette, W. F. Coffin, Alpheus Todd, A. Gérin-Lajoie, Fennings Taylor.

M. Miles, le premier signataire de la requête, me paraît avoir été l'âme de ce mouvement. En tous cas, il lui en revient une grande part de mérite.

Le gouvernement constitutionnel, que l'on serait mal avisé de traiter en artiste, n'est sensible qu'à la portée pratique ou utilitaire d'une proposition. C'est par-là qu'il a été attaqué et qu'il a dû se rendre. Je m'explique : Tels que sont les édifices d'Ottawa, il y a juste assez d'espace pour les deux Chambres et la bibliothèque dans un, et pour les ministères dans les deux autres. Il est évident qu'avant peu d'années il faudra un quatrième édifice pour loger les archives de l'administration ; de fait, ce bâtiment devrait être déjà élevé et mis à la disposition des divers bureaux publics qui, dans leurs migrations à la suite des Chambres depuis un demi siècle ont semé des caisses d'archives sur plusieurs points du pays. Depuis leur installation à Ottawa, en 1865, ces bureaux ont agi comme les jeunes ménages qui se contentent de se procurer les accessoires indispensables, en attendant mieux. A défaut d'un local approprié, ils ont dû n'apporter avec eux que le stricte nécessaire, les dossiers des affaires pendantes ; tout le reste est dispersé çi et là, à Québec, à Montréal à Kingston, à Toronto, ailleurs peut-être et en danger de périr par le feu. Point de recherches possible sans une grande dépense d'argent et de temps. Les documents sont partout et ne se trouvent nulle part. Pour sortir de cette position aussi absurde qu'incommode, le gouvernement, quelqu'il soit, devra construire un dépôt central où tout sera réuni, classifié, co-ordonné, rendu trouvable, enfin. Parvenu à cette décision qu'il ne peut éviter, il ne doit pas lui en coûter par trop d'englober dans l'entreprise la création d'un bureau d'archives historiques, comme en possèdent tous les pays un peu soucieux de leur renommée. Il est bien temps que le Canada s'occupe d'une œuvre qui le touche de si près, car déjà, depuis quinze ans, une petite province, la Nouvelle-Ecosse, nous a devancé et montre avec orgueil le résultat de ses travaux en ce genre, travaux que j'ai eu l'honneur de signaler aux lecteurs de la *Revue Canadienne* il y a quelques années.

D'ailleurs, les deux questions n'en font qu'une. Qui dit archives publiques, dit documents destinés à l'Histoire. Quand l'administration n'a plus rien à faire avec un dossier, il revient de droit aux historiens. Il en résulte qu'en réunissant ses archives éparpillées dans les caves et sous les toits, à droite et à gauche, le gouvernement satisferait aux exigeances de son administration actuelle et préparerait, sans presqu'aucun frais, des matériaux abondants dont les historiens sauront tirer parti.

Les incendies, l'ignorance, l'humidité nous enlèvent de jour en jour quelques rares manuscrits. La liste de ceux qui ont été détruits de cette manière serait longue, hélas ! s'il était possible de la dresser. N'attendons pas plus longtemps. Ces pertes, qui sont le plus souvent irréparables, pourraient tout-à-coup prendre des proportions immenses, et la postérité nous reprocherait, avec raison, d'avoir agi comme des barbares en laissant se perdre sous nos yeux plus de deux siècles d'archives qui étaient notre héritage et la sienne.

BENJAMIN SULTE.

CHRONIQUE DU MOIS.

La guerre, qui sème sur son passage tant de ruines matérielles, engendre aussi des ruines morales dont on se guérit difficilement et lentement. L'enivrement du triomphe donne aux uns un sentiment de fierté vaniteuse et bruyante, auquel les âmes les plus stoïques ne peuvent même échapper. L'amertume de la défaite fait bouillonner dans le cœur des autres une haine sourde et implacable. La haine de la Prusse, qui s'est allumée d'une manière si terrible aux champs de batailles d'Iéna, ne s'est pas éteinte dans le sang des vaincus de Waterloo. Elle aurait dû finir à Sédan ou tout du moins au traité de paix qui s'est effectué lors de la capitulation de Paris. Loin de là, la Prusse ne hait pas seulement la France à cause de son passé militaire, à cause des défaites essuyées, à cause des bouleversements qui ont jadis disloqué et détruit son unité. La revanche n'a pas effacé tous ces vieux et sombres souvenirs. La Prusse hait tout ce qui est français et tout ce qui s'inspire du génie français. Le nom même de français la révolte et elle substitue ingénieusement à ce nom l'appellatif ironique de *Welche*.

Voici comment se termine une ode de fabrication prussienne et consacrée à la Paix :—"Que celui qui pendant la guerre mar-" chait devant nous dans une nuée de feu donne à notre peuple la " force de vaincre une fois encore, la force d'extirper des cœurs " la sombre semence du mensonge, et tout ce qui reste de *Welche* " dans les pensées, dans les mots et dans les actions." Ambition généreuse, s'il en fut jamais! Cette dernière victoire que réclame l'Allemagne est à ses yeux une conséquence logique du triomphe de la force brutale.

L'ogre prussien a un appétit aussi large que le monde. Le génie français a brillé partout le monde et il faut que le génie français disparaisse du monde à tout prix. Les chancelleries d'Europe n'ont que faire d'employer le langage diplomatique adopté jusqu'à présent. Pascal, Descartes, Laplace, Molière, Corneille, Racine, Montesquieu et tant d'autres célébrités cosmopolites doivent prendre la route de l'oubli. La savante Allemagne aime mieux voir s'étendre devant elle le désert que de voir briller des fleurs Welches dont le parfum la suffoque.

La guerre n'a fait que changer de théâtre. La colère qui fermentait dans les âmes ne s'est pas éteinte lorsque les protocoles du

Traité de paix ont été signés. Aujourd'hui la guerre se fait sur le papier ; les plumes s'astiquent, et l'encre roule à flots tortueux sur des feuilles volantes qui transmettent à d'innombrables lecteurs la pensée des écrivains. Les universités descendent même sur l'arène populaire et s'escriment. Elles font échange de sympathie ou d'antagonisme réciproque. Mais malheur à qui frappe à l'aventure comme ces deux professeurs allemands de l'Université de Strasbourg qni ont donné le coup de mort à un vieillard, à un compatriote, au baron Hans d'Aufsess, parce qu'ils le prenaient pour un français. " Une telle action est d'un mauvais augure pour la " nouvelle Université allemande qui m'avait rempli d'un si grand " enthousiasme," a dit la victime de cet acte barbare. Ainsi le fanatisme national des allemands a déjà porté ses fruits empoisonnés jusqu'au sanctuaire de la science, là même où les passions populaires ne devraient pas être admises à pénétrer. Jamais assurément le patriotisme n'a été plus mal compris et plus mal interprété.

Les savants de l'Allemagne continuent encore la croisade dirigée depuis plus de soixante ans contre la France. Les biblistes, les orthodoxes, les athées, les fatalistes, les matérialistes et tout le ramâsssis de la philosophie allemande se sont prosternés devant la doctrine de la force brutale et l'ont prônée. Ils se sont écrié que Dieu et la Providence étaient avec le vainqueur, et que le jugement divin avait confirmé les évènements accomplis. Ils ont converti leur chaire professorale en tréteau, et leur science en hâblerie de saltimbanque.

" Une invasion sauvage, a dit Victor de Laprade, a changé pour jamais les rapports de la France et de l'Allemagne. En vain l'on nous dira que la poësie et que la science habitent une région sereine, au-dessus de toutes les querelles nationales, et que l'échange des idées s'opère sans tenir compte du choc des sentiments ; la haine impitoyable, l'hypocrite férocité des envahisseurs vient d'élever entre nos deux races une barrière que l'esprit lui-même ne doit plus franchir ; désormais nous jugerons les écrivains de l'Allemagne aussi rudement que leurs compatriotes nous ont jugés toujours. La sympathie, la courtoisie française ne sont plus de mise vis-à-vis d'eux...

" Aujourd'hui, à la lueur des incendies qu'ils ont allumées, nous avons vu clair dans l'âme des Germains, nous savons désormais à quoi nous en tenir sur leur bonhomie...

" Ecoutez, ô poëtes de l'Allemagne ! cette prophétie d'un poëte ennemi qui vous a beaucoup aimés, qui vous aime encore malgré lui, dans une foule d'œuvres sublimes ou charmantes ;—Tenez pour certain, Allemands de la vieille Almagne littéraire, s'il en reste encore, que votre patrie a fini de vivre. Saluez vos poëtes, vos philosophes, vos artistes, vous n'en aurez plus d'autres. Ce que vous aurez, je l'ignore ; ce que fabriqueront vos universités et vos usines d'Outre-Rhin, nul ne peut le prévoir. Mais des poëmes, mais des symphonies, mais de grands livres de philosophie et d'esthétique, vous n'en ferez plus, cela est certain. L'Allemagne est finie, la Prusse commence."

Ces prévisions de Victor de Laprade sur l'avenir littéraire de l'Allemagne sont certainement trop entachées d'exclusivisme. Les

portes du talent et du génie peuvent encore être ouvertes à l'Allemagne. Mais il faut avouer que dans le présent ces paroles ne semblent que trop vraies.

On a chanté les grands évènements militaires récemment accomplis dans une foule de sonnets, odes, psaumes et dithyrambes ; mais tous ces chanteurs malhabiles ont été vertement fustigés par les critiques d'Outre-Rhin qui avaient pourtant toutes les meilleures raisons du monde pour se montrer partiaux. Et l'*Imneuen Reich*, recueil qui a beaucoup d'autorité en pareille matière, s'étonne que les poëtes Teutons aient été si médiocrement inspirés. Voilà donc l'Empereur Guillaume dans l'attente perplexe d'un Homère ou d'un Virgile pour chanter les victoires de la Campagne de France ; et le chantre inspiré n'apparait pas encore à l'horizon.

*
* *

S'il y avait un Dieu de l'anarchie, c'est au Mexique qu'il irait trôner. Là serait le lieu de ses prédilections. Là il trouverait des sujets dévoués et toujours prêts à lui donner leurs biens, à lui sacrifier leur repos, à lui livrer leurs têtes. L'anarchie au Mexique n'est pas seulement une maladie intermittente dont on redoute le réveil si dangereux ; c'est une fièvre continue qui s'empare des âmes et que rien ne semble pouvoir apaiser.

Le volcan qui fait trembler le sol et jette sa lave sur les campagnes environnantes se repose et ferme son cratère. L'ouragan se déchaine et disparait. Ce sont là des règles invariables de la nature. Mais le Mexique, quand il a longtemps combattu et semble sur le point de tomber d'épuisement, recommence la lutte avec une nouvelle furie. La torche révolutionnaire promène l'incendie sur tous les points du territoire et la guerre civile y est systématiquement organisée.

Si on examine les causes de cet état perpétuel de révolte, on constate qu'elles sont en vérité bien futiles. Certaines susceptibilités, certaines passions populaires, certains mécontentements contre le ministère, certaines antipathies contre ceux qui commandent, certains désirs de monter au pouvoir, voilà plus qu'il n'en faut pour servir de mot d'ordre aux révolutionnaires. Et voilà qu'on s'arme ; on fait le pillage, on promène le fer et la flamme dans les villes et les campagnes, on attaque de front l'autorité légitime. Et comme le nombre des mécontents et des ambitieux est aussi considérable que celui des amis de l'ordre, il se trouve que les forces du gouvernement et les forces des insurgés combattent presque toujours à armes égales.

Le sang de Maximilien n'a pas porté bonheur à Juarez. A la tête d'une république incessamment en proie à la guerre civile, ne voit-il pas venir le châtiment infligé aux régicides ?

Les brigands mexicains n'ont pas circonscrit leur œuvre de dévastation et de pillage aux limites de leur territoire. Ils ne se font pas scrupule de traverser la frontière et de se répandre par bandes dans l'Etat du Texas pour enlever les chevaux et les troupeaux, pour voler et assassiner les Citoyens américains. Le Cabinet de Washington, cédant enfin aux nombreuses représentations des

Texiens, a commencé à protester contre de pareils actes. Le gouvernement de Juarez qui sent son impuissance, accuse de ces désordres les révolutionnaires, et ces derniers en rejettent la responsabilité sur le Président du Mexique, prétendant qu'il existe une entente entre lui et le Président Grant.

Les Etats-Unis d'ordinaire si revêches et si jaloux de faire respecter leur autorité, se trouvent dans une position difficile à démarquer. Souffrir l'état de choses actuel c'est faire acte de lâcheté. Imposer leur protectorat, c'est vouloir maintenir la paix à main armée et dépenser des sommes considérables pendant nombre d'années. Annexer définitivement, c'est ajouter des éléments nombreux de discorde dans le sein de la fédération américaine.

Il est probable que Grant ne prendra pas de parti décisif pour trancher ces difficultés pour le présent; car cela l'empêcherait de travailler efficacement à sa réélection et de rêver à son aise aux vicissitudes éternelles de l'imbroglio de l'Alabama.

* *
*

Les travaux de la cinquième et dernière session de notre premier Parlement fédéral sont terminés pour le plus grand repos des honorables députés. Enumérer et apprécier tout ce qui a été fait serait une tâche trop considérable pour le cadre de cette chronique, et l'on ne peut guère que signaler rapidement au hasard quelques-uns des traits principaux de cette session.

C'est une œuvre ingrate et difficile que de maintenir l'harmonie dans les idées et les opinions, à cause des éléments hétérogènes et souvent discordants qui composent la représentation de la Puissance. L'intérêt local, l'intérêt de parti, les dissentiments en matière religieuse sont presque constamment en lutte dans les affaires de politique générale. Voilà une des anomalies ou plutôt un des points faibles de notre constitution comme de la plupart des constitution humaines. Aussi il faut s'attendre à chaque instant à quelque conflit.

Des discussions sérieuses ont eu lieu à propos de l'acte des Ecoles passé à la dernière session provinciale du Nouveau-Brunswick. On a demandé à la Chambre fédérale de désavouer ce Bill qui est manifestement injuste et qui bat en brêche les sentiments religieux des catholiques. Il y est statué qu'aucun " symbole ou emblême distinctif d'une société nationale ou autre, de parti politique ou d'organisation religieuse, ne sera exhibé ou employé dans la salle d'école, soit dans les arrangements ou exercices généraux, soit sur la personne des instituteurs ou des élèves." On y défend aux professeurs de faire usage d'aucun catéchisme religieux et on leur recommande d'enseigner aux élèves les vertus naturelles. Un tel Bill ne décrètre rien moins que l'exclusion de Dieu et de ses ministres dans l'éducation des enfants. Ce n'est rien moins que l'athéisme en pratique légiféré par des chrétiens.

Cette loi inique devait être désavouée formellement ; et cependant une motion présentée à cet effet a été perdue après avoir passé à travers les tergiversations ministérielles, après s'être heurtée sur des questions de constitutionalité, après avoir été combattue par

le fanatisme protestant. Un terme moyen a été finalement adopté et la Chambre a déclaré qu'elle " regrettait que l'Acte des Ecoles récemment passé dans le Nouveau-Brunswick causât du mécontentement à une partie des habitants de cetteprovince, et espérait qu'elle serait amendée durant la prochaine session de la législature du Nouveau-Brunswick, de manière à faire disparaître les justes sujets de mécontentement qui existent maintenant." Ainsi il a fallu sacrifier presque complètement un principe généreux pour éviter une guerre religieuse qui eût eu pour nous des effets désastreux à cause de notre infériorité numérique. Il est des circonstances où il faut faire des concessions par simple prudence politique pour éviter des maux plus grands.

Sous un point de vue matériel, le pays se trouve dans un état plus pacifique. On ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y a en lui tous les germes et tous les éléments d'une vitalité extraordinaire. La simple lecture des bills privés fait voir quel travail énorme s'accomplit partout et combien l'industrie dans une foule de branches se développe. L'état du budget prouve que les finances n'ont jamais été aussi brillantes et aussi solides. Le gouvernement s'est ainsi trouvé en mesure de voter des subsides considérables pour un grand nombre de travaux publics, tels que les constructions sur les rivières navigables, les hâvres et jetées, les glissoires et estacades, les édifices publics, etc., pour faire élargir nos canaux qui suffisent à peine aux besoins toujours croissants du commerce

Le point le plus saillant de la dernière session est l'adoption d'un Bill pour la construction du chemin de fer du Pacifique. Tout le monde connait les résultats immenses qui doivent en dériver. Cela va nous affirmer d'une manière plus positive que jamais comme puissance progressive aux yeux des nations, et influera considérablement sur nos destinées.

* *
*

Nous avons eu le plaisir, sur invitation, d'assister à deux intéressantes séances, qui ont eu lieu à l'Académie Commerciale Catholique du Plateau. Nous voulons parler de l'inauguration de cette splendide bâtisse, sous la présidence de Lord Lisgar ; et la distribution des prix, le premier juillet courant, sous le patronage du Maire Coursol. Les éloges de toute la presse, dans ces deux circonstances, sont bien méritées et nous venons mêler notre voix au concert unanime qui a été provoqué par toutes les bonnes choses qui ont été vues et entendues dans ces deux séances.

Nous félicitons sincèrement MM. les Commissaires et MM. les Professeurs de leurs succès et s'ils restent fidèles à leur programme, il n'y a aucun doute que la nouvelle génération sera mieux préparée aux luttes de la vie pratique que ses ainées, et que nos hommes d'affaires n'auront plus à se plaindre d'un état relatif d'infériorité vis-à-vis des autres origines, sous le rapport de l'éducation.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

LA

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Septième Livraison. — 25 Juillet 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
II.—LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE (suite et fin)..... **JOSEPH TASSÉ.**
III.—L'EMPOISONNEMENT CHRONIQUE PAR LE PLOMB..... **Dr. George Grenier.**
IV.—BATAILLE DE DORKING, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite).. **CHARLES YRIARTE.**
V.—CHRONIQUE DU MOIS..... **E. PRUD'HOMME.**
VI.—BIBLIOGRAPHIE : The Canadian Parliamentary Companion, Henry J. Morgan, Editor ; printed by John Lovell, 1872, 514 pages..... **BENJAMIN SULTE.**
Contagion de la Variole, par le Dr. George Grenier, M.D., Montréal, Typographie le *Nouveau-Monde*. In-18, 56 pages..... **Dr. LARAMÉE.**

MONTRÉAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1871.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" M. Kéroack, libraire..... St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" H. de Rouville..... Belœil.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00,

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur.*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL,
No. 10 Rue St. Vincent.

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

FLEURANGE.

LA VIEILLE MAISON

XIII

(*Suite.*)

Si, un mois auparavant, on eût prédit aux heureux habitants de la vieille maison qu'ils n'avaient plus que quelques semaines à passer dans ses murs, cette prédiction leur eût causé à tous une grande épouvante et chacun se serait demandé comment une telle épreuve se pourrait supporter. Mais il y a dans la vie, même la plus comblée de bonheur, lorsqu'elle est dans l'ordre parfait, c'est à dire lorsque les devoirs de chaque jour y sont compris et fidèlement accomplis, il y a, dis-je, dans une telle vie une préparation latente aux coups les plus rudes de l'adversité, et, si le jour de les subir se lève effectivement, on est surpris de trouver que ceux qui semblaient jouir plus que d'autres des biens qu'ils possèdaient, savent, avec plus de fermeté et de sérénité que tous, se résigner à les perdre.

L'épreuve subsiste cependant. Elle accable de tout son poids, mais elle vient seule, et sans être accompagnée de ces deux fléaux qui pénètrent à sa suite, là où le mal a précédé le malheur : le trouble et le désordre.

Ni l'un ni l'autre de ces maux n'entrèrent en effet avec la ruine dans la maison de Ludwig Dornthal. Le désastre extérieur était complet, mais, à l'intérieur, la paix et l'ordre furent maintenus.

Toutes les décisions, même les plus rigoureuses, furent prises avec calme et exécutées sans hâte, comme sans délai. Ils ne se dissimulaient point la grandeur du sacrifice qui leur était imposé ; ils n'affectaient pas une insensibilité qu'ils n'éprouvaient point ; mais, tout en ayant bien souvent les yeux remplis de larmes, ils se préparaient tranquillement, et comme le fait dans un naufrage un bon et vaillant équipage forcé par la tempête d'abandonner son navire.

C'est ainsi que furent prises toutes les dispositions nécessaires pour l'abandon de leur chère demeure, pour la vente presque complète des livres et des tableaux réunis par le professeur avec tant de soin et d'orgueil, ainsi que pour celle d'autres collections, source des seules jouissances qu'il eût jamais goûtées en dehors du cercle chéri de sa famille et de ses amis.

Et il fallait aussi se séparer de ceux-ci ! Lorsque Ludwig Dornthal avait annoncé son intention de reprendre la carrière qu'il avait quittée depuis vingt ans, les offres lui vinrent pourtant de tous les côtés, et d'abord de la ville qu'il habitait. Mais les raisons de stricte économie qui devaient désormais régler leur vie, auxquelles s'ajoutait une secrète répugnance à changer tout d'un coup de position, dans un lieu où il en avait occupé une si prospère, le déterminèrent à quitter Francfort. Après quelques hésitations, il se décida à accepter un modeste poste qui lui était offert à l'université de Heidelberg.

Il y trouvait l'avantage de pouvoir acquérir à très-bas prix une petite maison, presque rustique, il est vrai, mais située hors des portes de la ville, au bord du Neckar et entourée d'un jardin. Il pouvait, de là, se rendre facilement chaque matin à l'université, et la perspective de ce repos champêtre à la fin de ses laborieuses journées les lui faisait envisager avec moins de déplaisir. Il fut donc décidé qu'il irait s'y établir avec sa famille, le plus promptement possible.

Tel était le plan auquel il s'était arrêté et dont les détails devaient être peu à peu réglés pendant les quelques semaines qu'ils devaient forcément passer encore dans la vieille maison avant de la quitter sans retour.

Clément s'était chargé de tous les préliminaires de la vente considérable qui allait avoir lieu ; il voulait en éviter le triste soin à son père et accomplir seul cette pénible et fatigante besogne, mais elle se trouva facilitée pour lui plus qu'il ne l'avait prévu, car Fleurange ne lui permit pas de refuser le concours de son activité. Elle se mit donc à l'œuvre avec lui, allant et venant en silence, les manches relevées ; ses adroites petites mains transportant les porcelaines avec sûreté, d'un lieu à un autre, plaçant, numérotant, rangeant, épous-

setant les livres, selon les instructions qu'elle recevait de son cousin, dont elle allégeait en effet singulièrement la tâche ; puis, le soir venu, ils s'établissaient dans la bibliothèque déjà presque entièrement dépouillée de ses richesses, et ils écrivaient et recopiaient des listes ou bien ils inséraient dans de grands registres des notes relatives aux précieux volumes ou aux manuscrits qui allaient disparaître.

C'était en résumé une besogne qui exigeait la vigueur et l'activité de la jeunesse en même temps que beaucoup de réflexion, d'assiduité et de travail. Dire que, tandis qu'ils accomplissaient ensemble cette double tâche, ils ne la trouvaient point parfois fatigante, que leurs fronts ne se rembrunissaient jamais, que leurs yeux ne fussent point parfois humides, tandis que passaient par leurs mains tant d'objets qu'ils ne devaient plus revoir, ce serait inexact ; mais il le serait beaucoup aussi de penser que Clément, malgré ce rude labeur, se trouva fort à plaindre pendant cette semaine.

Il vint même un jour, dans l'avenir où, se rappelant-ceux-ci, il lui sembla que ces heures, pendant lesquelles il voyait en face de lui ces beaux yeux baissés sur ce lourd registre, se relevant parfois pour l'interroger et pour lui jeter un regard d'amitié, il lui sembla, dis-je, que ces heures évanouies comptaient parmi les plus belles de sa vie !

Enfin la besogne approchait de son terme : ils devaient l'achever dans la journée, et ils travaillaient ensemble pour la dernière fois, lorsque Fleurange leva les yeux.

—Clément, dit-elle, tout ceci va être bientôt achevé. J'ai gardé pour ce moment une confidence que j'ai à vous faire.

Clément interrompit son travail tout court et l'interrogea du regard.

—Non ! non ! achevez ce que vous faites, vous m'écouterez ensuite.

La besogne de Clément fut vite terminée. Fleurange, de son côté, ferma le grand livre placé devant elle et reprit :

—Vous souvenez-vous de notre conversation dans le jardin, il y a quinze jours ?

—Assurément oui.

—Eh bien, après vous avoir quitté ce soir-là, j'ai passé la nuit à réfléchir, et j'ai fini par écrire une lettre au meilleur et même au seul ami que j'aie au monde, hors de cette maison.

—Au docteur Leblanc ? dit Clément instruit, comme de raison, de toutes les circonstances qui avaient précédé l'arrivée de sa cousine.

—Oui, au docteur Leblanc. Je lui ai dit tout ce que je venais d'apprendre ; je lui ai exposé la situation dans laquelle allaient se trouver mon oncle et sa famille, et mon désir, mon ardent désir, non-seulement de ne point leur être à charge, mais d'accomplir vis-à-vis d'eux le devoir d'une fille. Leurs propres filles ont d'autres devoirs : elles sont mariées. Pour moi, je n'ai que celui-là, et il m'est si cher ! si cher ! répéta Fleurange de cette voix tendre qui parfois faisait pénétrer jusqu'au fond du cœur ses plus simples paroles, que j'estimerai ma vie heureuse et bien remplie si je puis m'y consacrer tout entière !...

Clément baissa la tête et reprit sa plume comme pour corriger un des chiffres inscrits devant lui. Il ne fallait pas qu'elle vit sur son visage l'effet de ce langage, non ! il ne le fallait pas.

—Eh bien ? dit-il au bout d'un moment sans la regarder, et qu'a répondu le docteur Leblanc ?

—Tenez, Clément, lisez ; voici la lettre que j'ai reçue de lui il y a deux jours.

Clément prit la lettre et la lut ; pendant qu'il la lisait, il se sentit tout d'un coup saisi d'une angoisse semblable à celle qu'il avait éprouvée peu de jours auparavant, dans le jardin, après la conversation que venait de lui rappeler Fleurange.

Il lui fallut un effort violent pour se maîtriser et pour ne pas déchirer en mille pièces le papier qu'il tenait à la main. Il y parvint cependant heureusement, car c'eût été l'acte le plus insensé qu'il eût jamais commis.

Rien, en effet, dans la lettre du docteur Leblanc, ne justifiait cette velléité furieuse. Elle était ainsi conçue :

" Ma chère jeune amie,

" Je ne saurais vous dire combien je suis à la fois affligé et édifié du triste récit que vous me faites : je savais de longue date quel homme était votre oncle ; mais je vois aujourd'hui que, même parmi les meilleurs, il y en a peu qui lui ressemblent, et jamais je ne me suis senti un plus vif désir d'aller lui serrer la main. Vous savez que j'ai toujours eu cet espoir et cette intention. Mais il est probable que je pourrai l'effectuer plus tôt que je ne le pensais, et ceci m'amène à la seconde partie de votre lettre.

" Je conçois votre désir : je voudrais le seconder. D'ailleurs je n'ai pas oublié que je vous ai promis de vous aider à gagner votre vie, si jamais cela était nécessaire. Pauvre enfant ! j'avais bien espéré n'être jamais appelé à tenir cette promesse. Mais, puisque nous en sommes là, je crois devoir vous parler d'une lettre que j'ai reçue hier et qui, coïncidant avec la vôtre, m'a semblé être une indication providentielle. Cette lettre est d'une de mes clientes,

une dame russe qui se nomme la princesse Catherine Lamianoff et qui se trouve en ce moment à Munich, où elle me demande de venir la trouver. Je lui ai donné jadis des soins avec succès, et, d'après ce qu'elle me dit de son état, je crois qu'en effet ma présence peut lui être utile. J'ai résolu de m'absenter pendant quinze jours pour aller les passer près d'elle. Je vous verrai donc, car, étant en Allemagne, j'irai tout exprès à Francfort. Mais, auparavant, je veux vous dire ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous dans cette lettre. La princesse me demande instamment de lui trouver une jeune fille, bien élevée et ayant des manières distinguées, qui consente à devenir sa demoiselle de compagnie. Elle s'ennuie, elle est malade, et vous trouveriez auprès d'elle, en même temps qu'une occupation lucrative, un grand acte de charité à accomplir. Mais, nous causerons de tout cela avant huit jours. En attendant, comptez toujours, comme vous avez le droit de le faire, sur mon sincère et affectueux dévouement. Je ne vous dis rien de la part de ma sœur, qui vous écrit par la même poste une longue lettre d'accord en tout avec celle-ci.

" *P. S.* La princesse est veuve. Elle a été deux fois mariée. Elle est très-riche, et elle offre à la demoiselle de compagnie qu'elle me charge de lui trouver cent cinquante louis par an."

Clément demeura quelques instants silencieux.

—Et vous songez à accepter une pareille proposition ? dit-il enfin avec une irritation tout à fait étrangère à sa manière d'être habituelle. Quelle folie !

—Non, ce ne serait pas une folie, répondit Fleurange avec douceur. Si, en causant avec le docteur Leblanc, je ne découvre aucune raison de refuser cette situation, il m'est impossible de voir où serait la folie de l'accepter.

—Gabrielle, vous le savez, dit Clément du même ton, le rôle que vous voulez prendre m'est insupportable ! Ce rôle m'appartient, à moi seul ; c'est à moi de travailler pour mes parents, pour mes frères et pour vous. Si vous aviez seulement un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez que c'est là une grâce que je vous demande et que vous n'avez pas le droit de me refuser.

—Voyons, Clément, dit Fleurange d'une voix calme, causons un peu raisonnablement. Lorsque tout sera vendu et que vos parents seront établis dans leur nouvelle petite propriété à Heidelberg, vous savez bien que les faibles appointements de votre père, et même ce que vous pourrez y ajouter, suffiront à peine pour les faire vivre à l'aise avec Frida. Vous, vous resterez à Francfort où, malgré votre âge, vous avez le choix entre plusieurs emplois. Mais Fritz ?... Avez-vous oublié notre calcul d'hier ? Serez-vous

assez riche pour le placer dans ce bon gymnase où vous voudriez tant qu'il pût entrer pour apprendre à devenir indépendant à son tour ? Non, Clément, vous savez bien que vous ne le pouvez pas. Tandis que, poursuivit-elle avec animation, si cette bonne dame veut bien de moi, tout, hormis une minime partie de la somme que je recevrais, serait envoyé à mes chers frères. L'éducation de Fritz serait assurée, et ma bonne tante serait délivrée de toute inquiétude, non-seulement à mon sujet, mais au sien. Oh ! voyez-vous, Clément, je serais mille fois plus heureuse loin de vous ainsi, dussé-je être traitée comme une esclave par cette princesse, que près de vous inutile, inactive, et ajoutant par ma présence aux difficultés de tous au lieu de contribuer à les diminuer.

Clément, le coude sur la table, la tête sur sa main, ne répondait pas un mot.

—Allons, allons, déridez-vous, mon bon Clément, dit Fleurange d'un ton caressant en lui prenant doucement la main. Nous nous reverrons, comme les écoliers, pendant les vacances. Nous nous retrouverons de temps en temps là-bas, au bord du Neckar ; Ce sera toujours notre *chez nous !*... notre seul foyer de famille !... et nous y reviendrons tous, comme ici, aux grands jours de fêtes !...

Que pouvait répondre le pauve Clément ? Qu'avait-il à objecter ? Ne fallait-il pas taire à jamais tout ce que, dans ses rêves évanouis, il avait cru qu'il oserait dire un jour ?... N'était-il pas condamné maintenant, pour vivre, au rude travail quotidien ? Sa vie n'avait-elle pas désormais un but unique dont rien ne devait le distraire ? Et, en eût-il été autrement, n'était-il pas à ses yeux un enfant ? n'était-il pas dénué de tout ce qui pouvait plaire ? n'avait-il pas de tout temps prévu que le bonheur de ses rêves s'évanouirait au premier souffle de la réalité ?...

Il prit dans ses mains la petite main de sa cousine, et attachant sur elle son regard ordinaire, simple et cordial :

—Vous avez raison, Gabrielle, dit-il, pardonnez-moi ; j'ai l'air ingrat, mais je ne le suis pas. Que Dieu vous récompense ! Vous êtes un ange !

Et il ajouta, si bas qu'elle ne l'entendit pas : " Un ange dont je suis plus séparé que de ceux du ciel ! "

XIV

A partir de ce jour, Clément ne sembla plus s'occuper du projet de sa cousine, ou du moins il n'en parla jamais, et ce projet fut discuté devant lui sans qu'il prit part à la conversation.

Madame Dornthal, capable elle-même de tous les dévouements, l'était aussi de la générosité, non moins réelle et peut-être plus rare, de savoir les accepter. Elle comprenait bien le caractère de Fleurange, et elle ne voulut pas en ce moment lui ravir la joie la plus exquise que peut gouter un cœur tel que le sien.

— Chère enfant, lui dit-elle en la serrant dans ces bras, oui, j'accepte le secours que tu m'offres, et je te remercie. Oui, grâce à toi, j'aurai une inquiétude de moins pour deux de mes enfants, et, si le docteur Leblanc me rassure pour ma Gabrielle, je la laisserai suivre l'impulsion généreux de son cœur.

Et madame Dornthal garda pour elle ou communiqua seulement à son mari un autre motif de son consentement.

— Elle sera ainsi préservée de quelques-unes des privations de notre vie nouvelle. Elle continuera à jouir du bien-être que nous ne pouvons plus lui donner. Elle sera plus gaie et plus heureuse loin de nous que près de nous en ce moment, la pauvre enfant !

— Oui, répondit le professeur, c'eût été en vérité dommage d'enfouir cette jeunesse dans une chaumière : cela me coutait J'ai tant de fois béni Dieu, depuis un mois, d'avoir assuré le sort de nos chères filles ! Et cependant, ajoutait le pauvre Ludwig en soupirant, ces jeunes visages étaient bien réjouissants à voir !!!

— Nous les reverrons, Ludwig ; Hilda et Harl nous attendent ; notre Clara passera l'hiver près de nous, puisqu'on vient de commander à Julian de grands travaux aux environs d'Heidelberg. O mon Ludwig ! tant que Dieu nous laisse tout ces biens, abandonnons-lui, non-seulement sans murmure, mais sans regret, tous ceux qui nous a ôtés !

Ceux qui ne songent qu'à s'enrichir et qui font de cette pensée leur unique affaire, ceux-là ne sont pas plus que d'autres préservés de la ruine. On peut même presque dire que ce sont ceux-là que le malheur visite ainsi le plus souvent. Ne feraient-ils donc pas bien de réfléchir un peu d'avance aux conditions qui peuvent modifier singulièrement les traits de cet hôte sévère et lui donner l'aspect que nous lui voyons prendre en ce moment sous le toit des Dornthal ? Il est vrai que, pour cela, il faudrait évidemment commencer par songer à autre chose qu'à s'enrichir.

Le docteur Leblanc arriva, ainsi qu'il l'avait dit, environ dix jours après sa lettre. Sa première rencontre avec les habitants de la vieille maison coïncida avec les derniers jours qu'ils eussent à passer dans ces murs, et cette circonstance l'eût fait hésiter à venir, si le professeur ne l'y eût cordialement encouragé. Depuis longtemps ils désiraient se connaître, car, dans des sphères différentes, tous les deux avaient une grande renommée, et d'ailleurs la jeune fille qui

leur avait dû tour à tour tant d'obligations leur servait de lien. Le docteur fut donc accueilli par l'oncle de Fleurange tout autrement qu'un inconnu : la tendance de leurs esprits, la nature de leurs études et même les traits saillants de leur caractère étaient cependant très-dissemblables ; mais tout, chez l'un comme chez l'autre, reposait sur la même base, et par des chemins divers ils parvenaient au même but. Ils découvrirent donc que, bien que la vie pour tous les deux fût parvenue presque à son déclin sans avoir amené entre eux le hazard d'une rencontre, ils étaient nés amis intimes.

Que d'amis inconnus passent ainsi toute leur vie entière sans se rencontrer et sans se douter jamais de la sympathie qui les unit ! Qui sait combien de liens de cette sorte se découvriront au ciel ? Qui sait encore si cette découverte ne sera pas l'une des plus douces joies de l'autre vie, accordée plus largement peut-être (comme toutes les jouissances dont l'avant-goût existe ici-bas) à ceux qui sur la terre en auront été le plus complètement privés !

La maison hospitalière était fermée : les rayons de la bibliothèque étaient vides, les panneaux étaient dépouillés de leur riche et noble parure. Tout était maintenant humiliation et sacrifice là où naguère tout était satisfaction et jouissance ; et cependant il est probable que le docteur Leblanc n'eût point éprouvé une sensation de respect et d'attendrissement aussi vive s'il eût visité pour la première fois les Dornthal pendant le jour de la prospérité.

De leur côté, cet ami nouveau semblait avoir toujours occupé au milieu d'eux la place qu'il venait d'y prendre, et, en dépit de la tristesse du présent et de celle de l'avenir, Fleurange, à la veille de quitter tous ses amis, n'en jouissait pas moins de la satisfaction de les voir un instant réunis, et ne comptait pas comme moins heureux que les autres les derniers jous passés au milieu d'eux.

Madame Dornthal n'avait rien recueilli, de ses conversations avec le docteur Leblanc, qui lui semblât de nature à détourner Fleurange de son projet. Elle apprit seulement que le séjour de la princesse Catherine à Munich était tout à fait temporaire ; qu'elle y passait à son retour des eaux, où d'habitude elle venait tous les étés, et qu'elle reprenait ensuite le chemin de Florence, où elle possédait un palais qui était sa demeure d'hiver.

Aprés l'échange de quelques lettres, il fut décidé que Fleurange accepterait les offres de la princesse et partirait pour Munich avec le docteur. Elle aurait ainsi le double avantage de la protection de son vieil ami pendant le voyage et de sa présence auprès d'elle pendant le jour de son début dans sa carrière nouvelle.

Tandis que tout ceci se décidait, les jours passaient tristes et rapides, et le dernier qu'ils eussent à passer dans la vieille maison

vint bientôt. Le dernier jour où leurs yeux pouvaient encore contempler ces pieux murs témoins de tout le bonheur du passé ; et ce jardin, et cette verte pelouse, et ces plates-bandes fleuries, et ces grandes allées couvertes d'ombres et remplies de souvenirs dont, au printemps prochain, ou au printemps d'aucune année dans l'avenir, ils ne pourraient plus jamais revenir chercher la trace.

Clément, silencieux, comme il l'était souvent, mais plus agité que de coutume, rassemblait à la hâte le petit nombre de livres qui devaient faire partie, le lendemain, de son léger bagage. Le généreux sacrifice de sa cousine lui permettait de placer sur-le-champ Fritz selon ses vœux; mais il n'en serait que plus complètement seul, et, bien que la présence d'un enfant eût été pour le jeune homme une difficulté de plus, et fût plus tard devenue une entrave sérieuse, Clément aimait son petit frère et s'était formé une perspective consolante de la nécessité de le garder près de lui. Maintenant cette nécessité n'existait plus. Clément, demeuré libre, s'était décidé à faire pour lui-même le choix le plus rude et le moins conforme à ses goûts, mais le plus propre à seconder son désir de venir en aide à ses parents. Wilhelm Müller lui avait proposé d'entrer dans une grande maison de commerce où l'intelligent et intègre commis de M. Heinrich Dornthal avait trouvé lui-même une position analogue à celle qu'il occupait naguère chez le banquier. Clément avait accepté. Au début, il ne devait recevoir que de modiques appointements, mais ces appointements devaient s'accoître d'année en année. " Et plus tard, expliquait Wilhelm, vous pourez avoir votre part des bénéfices de la maison ; vous êtes jeune ; qui sait si un jour, quoi que veus en disiez, vous n'arriverez pas à redevenir riche, heureux et prospère, tout autant que vous étiez destiné à l'être ? "

Rien dans le cœur de Clément ne répondait à ces encourageantes prévisions. Mais il n'en suivit pas moins le conseil de Müller, et il accepta de plus l'offre du bon commis de lui louer une petite chambre dans la maison qu'il habitait lui-même.

—Mon pauvre monsieur Clément, ce que je vous offre, c'est presque une mansarde, mais enfin elle est sous notre toit et vous sentirez que vous avez des amis près de vous : ma Berta est une bonne et adroite femme de ménage vous la trouverez toujours prête à vous rendre service ; et les petits sont de bons enfants aussi, quoiqu'un peu tapageurs, qui vous distrairont quelquefois de vos tristes pensées.

— C'est bien, c'est bien, lui dit Clément, cette offre me convient au mieux, et je vous remercie de tout mon cœur, Wilhelm.

La chose fut ainsi réglée entre eux.

Fleurange parut dans la bibliothèque, tandis que Clément embal-

lait avec assiduité ses livres. Elle demeura quelques instants près de lui, et peu à peu, en réponse aux questions qu'elle lui adressait, il lui apprit tout ce qui vient d'être dit, sans oublier l'offre du bon commis de devenir son hôte en même temps que son collègue.

— Oh! tant mieux, s'écria Fleurange, ils sont excellents, ces Müller; je la connais, cette aimable petite Berta. Vous pourrez lui parler de moi.

Et le nom de Berta, ainsi prononcé, ayant ramené le souvenir et le récit du voyage de Fleurange, ils en vinrent naturellement à parler de son arrivée la veille de Noël, de la messe de minuit, de la fête du lendemain et de tous les autres beaux jours qui avaient suivi celui-là...

Il y avait en ce moment, dans ces souvenirs, quelque chose de trop poignant et de trop tendre. Fleurange se tut bientôt, détourna la tête, et fit quelques pas pour sortir, mais elle s'arrêta sur le perron et demeura appuyée contre la fenêtre du jardin, en cette saison, tout entourée de chèvrefeuille. Clément s'était rapproché d'elle : tous les deux regardaient en silence les objets éclairés des plus belles lueurs du soleil couchant.

Rien ne manquait à la triste beauté de cette soirée : ni la douceur de l'air, ni la pureté du ciel, ni le parfum des fleurs, ni rien de ce qui pouvait revêtir à leurs yeux, d'un charme plus grand que de coutume, tout ce qu'ils allaient quitter sans retour.

Et elle !... comment apparaissait elle aux yeux de celui qui songeait qu'après cette heure jamais peut-être il ne la reverrait telle qu'elle était là, près de lui ?

Que pensait-il de l'effet de cette lumière dorée sur ce front pur, sur cette noire et soyeuse chevelure ? sur le pâle azur de ces yeux parfois si riants et si tendres, maintenant si graves et si pensifs, mais où l'attrendrissement était dompté par une volonté qui savait demeurer la maîtresse ?...

Nous ne dirons point qu'elles étaient ses muettes pensées : ce mélange de douceur et de force, qui portait au comble l'attrait qu'inspirait Fleurange, il en était doué lui-même non moins qu'elle et ce qu'il devait renfermer dans son cœur, il saurait bien empêcher sa bouche de le proférer, ses yeux de le trahir jamais.

Il demeura donc près d'elle, calme en apparance, tandis que son cœur était la proie d'une de ces douleurs qui, dans la jeunesse, changent l'aspect de toute la nature et semblent rendre impossible de continuer à vivre.

— Demain !... demain, je ne la verrai plus, se répétait-il avec la sensation que l'on pourrait avoir en aiguisant le fer qui va vous

trancher la vie ; et il perdait dans cette pensée la faculté même de jouir des heures qui lui restaient.

Fleurange, de son côté, pensait à la fatalité qui toujours l'éloignait de ceux qu'elle aimait. Elle se rappelait le jour où la seule pensée qu'elle pût jamais quitter ces lieux lui avait causé une si douloureuse étreinte au cœur. Et maintenant cette prophétique angoisse était justifiée ! le rêve effrayant était devenu la réalité !... Les tristes pensées se succédaient dans son esprit... Un instant de plus, et elle ne pourrait plus les dominer, toute sa fermeté allait s'évanouir dans un flot de larmes, lorsqu'un effort de sa volonté triompha de cette émotion, ou du moins l'empêcha de se manifester.

Elle releva la tête, et, sortant de sa longue rêverie, elle se tourna vers son cousin :

— Tenez, Clément, dit-elle doucement, en tirant de sa poche un petit livre, j'ai là mon volume de Dante, celui dont nous nous sommes servis pour nos lectures journalières ; gardez-le, mon ami, en souvenir de nos chères études, et n'oubliez pas de continuer à en lire un chant chaque jour.

— Non, je ne l'oublirai jamais. Je vous remercie, Gabrielle. Ce don m'est précieux. Ce petit livre me sera très cher.

Il l'ouvrit.

— Mais ajoutez ici, sur cette page blanche, mon nom écrit de votre main. Voici mon crayon.

Elle prit le crayon et écrivit :

A Clément.

— Un mot encore, dit Clément d'une voix suppliante, écrivez aussi, de grâce, un mot, une ligne, un vers, si vous le voulez, de notre cher poëte.

— Un vers ? le quel ? Voyons, dit-elle en feuilletant le volume.

— Tenez, celui là, au deuxième chant.

Il le lui indiqua. Elle l'écrivit aussitôt. Puis elle relut :

A Clément,

L'amico mio e non della ventura[1].

— C'est bien, dit Clément ; merci.

— Ce vers est triste. J'en aurais choisi un autre.

— Celui-là est bien choisi pour le jour où nous sommes. Votre nom, maintenant.

Au moment où elle allait l'écrire, il l'arrêta.

— Votre vrai nom, dit-il ; écrivez-là, ce soir, cet autre nom qui est le vôtre. Ce nom qui vous va si bien. Fleur-ange !...

Fleurange sourit et secoua la tête.

[1] Mon ami, qui n'est pas celui de la fortune.

— Oh ! non, dit-elle. J'aurais pu, il est vrai, m'éviter la peine de le quitter, et si je vous avais tous connus d'avance, je n'y aurais pas songé ; mais j'ai été si heureuse depuis que je porte le nom de Gabrielle (et c'est vous, Clément, qui me l'avez donné le premier le saviez-vous ?), si heureuse ! que je n'aime plus cet autre nom de mes tristes jours, et si j'entendais aujourd'hui qu'elqu'un m'appeler Fleurange, il me semblerait que cela va me porter malheur.

Clément ne repliqua pas, et lorsqu'elle lui rendit le livre, il garda un moment sa main.

— Gabrielle, encore un mot, qui sera peut-être le dernier avant votre départ, écoutez moi : en quelque lieu que vous soyez, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un ami, entendez-le bien, à qui rien, absolument rien ne coûtât pour vous, n'oubliez pas que votre pauvre frère se dévouerait ainsi, non-seulement sans effort, mais avec un bonheur que vous ne pouvez comprendre !

En prononçant ces paroles, la voix de Clément était émue et tremblante, et elles avaient en même temps un accent solennel et grave, mais elles étaient tellement conformes à ce que Fleurange s'était habitué à attendre de lui, qu'elle en fut touchée et n'en fut pas surprise.

— Oui, Clément, répondit-elle simplement, en jetant sur lui un regard attendri, je vous le promets. Je sens que je n'ai pas au monde de meilleur ami que vous, et je crois que je n'en aurai jamais.

Cette parole lui fut-elle douce ou amère ? Il n'en sut rien. La tristesse qui l'accablait semblait impossible à accroître, comme impossible à soulager. Et cependant !... elle était encore là, près de lui, dans toute sa calme et sereine confiance. Elle n'avait pas dans le cœur un seul sentiment qu'il ne partageât avec elle. Elle l'appelait son ami, et elle n'en avait d'autre au monde qu'elle songeât à lui préférer ! Ce moment, qu'il trouvait si rempli d'angoisse, était encore beau, et il se reprocha, plus tard, de n'avoir pas mieux su en profiter.

Ce fut là leur dernier entretien dans la vieille maison. Clément en garda pour souvenir le petit volume où était écrit le nom de Gabrielle et une branche de chèvrefeuille qui avait touché son front.

Le reste de la soirée s'écoula vite, et le lendemain peu après l'aube, vint pour tout l'heure des adieux. Cette heure, pour les Dornthal, de passer le seuil de leur chère demeure, sans espoir de le repasser jamais ; pour Fleurange, de se séparer une fois de plus de tous ceux qu'elle aimait, et de faire dans la vie un pas nouveau, plus incertain mille fois et plus obscur que le dernier ; pour Clément, de rester seul et de supporter, comme saurait le lui apprendre son courage, l'isolement, le travail pénible et ingrat, la privation de

toutes les tendresses et de toute les joies de son enfance, et par surcroît tout ce que la douleur et l'amour peuvent faire endurer ensemble à un cœur de vingt ans.

L'ÉPREUVE

XV

C'était une belle nuit : brillante, sereine, étoilée, une nuit que la lune, en se levant, allait bientôt rendre claire comme le jour.

Une fraîche brise, venant de la côte, gonflait la voile du navire qui venait de quitter Gênes, et loin de lui imprimer un mouvement pénible, elle ne faisait que rendre sa marche sur les flots plus assurée et plus rapide.

Divers groupes de passagers étaient rassemblés sur le pont, causant les uns tout bas, ainsi qu'il convient à l'heure mystérieuse du crépucule, les autres à haute voix, tout comme si on eut été en plein midi.

L'un d'eux jouait de la guitare : ainsi accompagnée, une voix, plus ou moins remarquable, chantait l'un de ces airs, que (tandis qu'ils sont à la mode) tout le monde sait, chante, ou fredonne en Italie. Et bien que cette musique fût en elle-même médiocre, elle ne semblait point l'être en ce lieu et en ce moment, parce qu'elle s'alliait bien avec l'emsemble des impressions de ceux qui naviguaient sur cette mer azurée, sous ce ciel étincelant, et en vue de ces côtes charmantes, dont le bateau s'éloigne fort peu pendant le court trajet de Gênes à Livourne.

C'est à quelque distance de tous ces groupes et n'appartenant à aucun d'eux, que nous retrouvons Fleurange assise seule à l'écart. Elle était venu occuper cette place depuis quelques instants et d'abord elle avait attiré l'attention générale, car la grâce de sa tournure n'était point dissimulée par le manteau dont elle était enveloppée, et le capuchon qui lui couvrait à moitié la tête ne servait qu'à rendre plus pitoresque le caractère toujours remarquable de ses traits réguliers. Aussi, parmi ses compagnons de voyage, plus d'un se fut volontiers rapproché de la place qu'elle avait choisie. Mais bien qu'elle fut seule et n'eût l'air d'être protégée par personne, il y avait dans la simple dignité de son attitude, dans son évidente indifférence à l'effet qu'elle produisait, dans son absence même de timidité, qui n'était point la hardiesse, mais qui était de

la résolution, il y avait dans toute cet ensemble ce je ne sais quoi, indéfinissable, qui maintient à distance, l'admiration la plus vive, de déconcerter l'insolence elle-même (ceci soit dit en passant à celles qui attribuent au seul attrait qu'elles inspirent, l'oubli du respect qu'on leur doit). Aussi, malgré quelques chuchotements, malgré plus d'un regard dirigé vers le charmant visage sur lequel tombèrent bientôt d'aplomb les rayons de la lune, Fleurange demeura paisiblement dans son coin, libre de se livrer à ses réflexions, sans être troublée par personne, et sans s'inquiéter le moins du monde elle-même de ceux qui l'entouraient.

Ces réflexions étaient nombreuses et complexes. Uu sort étrange semblait la poursuivre et briser sans cesse le fil de sa vie, rendant chaque fois ce brisement plus douloureux. Elle avait beaucoup pleuré naguère en quittant Paris, et le docteur Leblanc et la chère mademoiselle Joséphine. Mais quelles larmes plus amères n'avait-elle pas versées, en quittant avec lui la vieille maison et le cercle bien-aimé où elle avait connu et goûté dans toute leur étendue les douces joies de la famille !

Après s'être séparée d'eux, la fermeté de Fleurange qui, jusque-là, ne s'était pas démentie, avait semblée tout d'un coup l'abandonner au point d'inspirer au docteur Leblanc la pensée de la ramener avec lui à ses parents, si, après le court séjour qu'il allait faire avec elle à Munich, il ne la voyait pas plus résignée à son sort. Mais Fleurange n'était pas de caractère à se laisser vaincre ainsi et à ne pas retrouver bientôt en elle-même la force nécessaire pour demeurer fidèle au parti qu'elle avait pris. Sa résolution fut affermie parce qui en eût découragé bien d'autres. Ils trouvèrent, en arrivant, la princesse Catherine au lit, en proie à l'une des crises des plus violentes du mal dont elle souffrait, et c'était comme garde-malade que Fleurange avait pris pour la première fois sa place auprès d'elle.

Ce mal, au dire de tous les médecins, n'offrait aucun danger; mais il n'en était ni moins douloureux, ni plus facile à soulager. Pour la seconde fois, le docteur Leblanc y avait réussi, secondé par le vif et soudain engouement de la malade pour sa jeune compagne qu'il lui amenait.

Cet engouement, à dire le vrai, le docteur connaissant la princesse, y avait compté d'avance, mais il savait Fleurange en état de justifier et de rendre durable la première impression que produirait sa vue, et il avait sincèrement espéré, en les rapprochant, faire une chose utile et avantageuse pour sa riche malade, non moins que pour sa jeune protégée.

Quoi qu'il en fût, rien ne pouvait mieux distraire Fleurange du

lourd chagrin qui pesait sur son cœur que la nécessité immédiate de s'oublier elle-même et de donner à une autre des soins actifs et assidus. C'était sans doute un assez triste début qu'une série de jours et de nuits passés sans repos au chevet d'une malade inconnue ; mais dans la disposition où elle se trouvait, c'était ce qu'il y avait de mieux. Les qualités dont se compose le don de soigner les malades, elle les possédait à un degré, ignoré jusqu'alors du docteur Leblanc, et dont il demeura surpris : fermeté, promptitude, douceur et tranquillité, dans tous ses mouvements vigueur et adresse, à propos, rien ne lui manquait ; et il en résulta qu'à l'effet immanquable de sa beauté et de sa grâce vint se joindre la sympatie vive et reconnaissante que les malades ressentent pourceux qui savent les soulager. La princesse n'avait cessé de remercier le docteur, et le docteur de son côté, fort satisfait de son inspiration, s'était séparé de Fleurange sans inquiétude, et en augurant le mieux possible de la position dans laquelle il la laissait.

A peine en état de voyager, la princesse Catherine avait voulu quitter Munich et, voyageant à petites journées, elle avait gagné Gênes. Maintenant elle allait à Livourne et de là à Florence, où elle avait hâte de se retrouver dans le palais qui était son véritable domicile, sa santé l'ayant obligée depuis longtemps à vivre hors de Russie ou du moins à n'y séjourner pendant la courte période de l'année qui y possède ou y usurpe le nom de belle saison.

Depuis que Fleurange avait quitté ses amis, ce moment était à peu près le premier où elle se fût trouvée absolument seule et libre de coordonner ses pensées en paix. Elle commença donc à se livrer sans contrainte au cher souvenir des absents, dont il lui semblait en ce moment s'éloigner avec une rapidité sensible et effrayante. C'était bien l'heure chantée par le poëte : *l'heure qui ramène la pensée des navigateurs vers les doux amis auxquels ils ont dit adieu ;* et celle de Fleurange s'arrêta longtemps sur ce passé rapide et récent, déjà rangé au nombre des choses évanouies. Sur cette heureuse famille maintenant dispersée, sur les jours si courts pendant lesquels il lui avait été donné d'en faire partie, enfin, sur son isolement actuel ; car, malgré la bien veillance de la princesse, elle se sentait très-isolée. Par un bizarre renversement de rôles, c'était elle, l'orpheline sans protection, qui semblait être devenue l'appui de sa protectrice, et c'était la grande dame, la riche princesse, la pauvre femme, gâtée par la fortune, qui semblait chercher près d'elle soulagement et consolation. Sans doute le bon cœur de Fleurange trouvait une satististion imprévue à donner ainsi des soins dont le succès était la récompense. Elle sentait même croître, en les prodiguant, son affection pour celle qui en était l'objet, mais c'était plutôt le sentiment que

l'on éprouve pour un enfant ou pour un être inférieur à soi, que celui qu'il eût été naturel de sentir pour la personne dans la dépendance de laquelle elle vivait, et à qui, en ce moment, elle devait respect et obéissance. Elle se sentait donc seule, et cette solitude était triste. Et cependant en dépit d'elle-même, et (quoique cela puisse sembler contradictoire) en dépit de sa mélencolie, une irrésistible sensation de joie lui faisait battre le cœur.

Qui ne l'a éprouvé, cet effet du beau ciel de l'Italie, pour qui l'a vu, l'a quitté et le revoit ? qui n'a retrouvé, avec le transport que cause la vue d'un visage aimé, les traits gracieux ou sublimes de sa glorieuse nature ? Et, lorsque l'oreille en a été longtemps privée, qui n'a entendu raisonner avec émotion le doux accent de sa langue harmonieuse ?... Toutes ses impressions, plus qu'une autre, Fleurange devait les ressentir. Aussi, tandis que la brise tombait et que la lune montait dans le ciel pur, jetant sur la mer, de plus en plus limpide, une traînée de lumière qui ressemblait à un sentier de diamants conduisant à quelque région enchantée, Fleurange les yeux fixés sur ce brillant sillon, se sentit un instant transportée !... Toutes les tristesses du passé et du présent s'effacèrent ; et elle n'éprouva plus qu'une joie infinie de vivre, d'être jeune, d'être là, sous ce ciel, sur cette mer, près de cette côte, dont les parfums arrivaient jusqu'à elle ; et lorsqu'elle songeait que cette côte, c'était l'Italie ! qu'elle y serait dans quelques heures, de confus pressentiments de bonheur, de poétiques visions ajoutaient, par leurs vagues promesses, à cette joie secrète dont elle se sentait comme enivrée !...

Rêves ! rêves mal compris de la jeunesse ! rarement réalisés tels qu'ils sont formés. et qui, plus tard, selon que l'âme résiste ou succombe aux dangers de la vie, se transforment en aspirations divines et puissantes, ou en réalités décevantes et fatales !

A cette même heure, que faisait Clément, assis à la fenêtre de sa mansarde et regardant, lui aussi le ciel étoilé ?... Ah ! s'il eût pu suivre l'image qui remplissait son âme, il eût été, sans doute, bien près de celle qui voguait ainsi loin de lui, bercée par des rêves confus. Sa rêverie, à lui, était triste ; mais elle n'avait rien de vague ni d'indéterminé, et la mâle tendresse de son regard exprimait en ce moment la fermeté et la résolution plutôt que l'attendrissement. L'avenir se dessinait clairement dans sa pensée. Oui ! quoiqu'il n'eût que vingt ans, il se sentait capable de garder dans son cœur une image chère sans la profaner jamais... Oui, elle demeurerait là comme dans un sanctuaire, et, après Dieu, ce serait à elle que serait offert le travail, l'étude, la poésie, la pureté de sa vie ! Tous les dons qu'il avait reçus seraient cultivés. Le talent déposé entre ses mains rapporterait tout ce qu'en attendait le Seigneur qui le lui avait con-

fié. Là serait la vie de son intelligence, et son repos après le travail de la journée. Travail rude, mais sacré à ses yeux, et qu'il accomplirait avec une énergique fidèlité, car c'était le bien-être, l'aisance de ses parents, c'était le repos de leur vieillesse. Et puis enfin !... qui pourrait dire si un jour !... Mais lorsque le soudain réveil d'une espérance interdite le faisait tout d'un coup traissaillir, il la réprimait. Sa réflexion, sa raison, son douloureux et invincible pressentiment l'avaient dès longtemps averti que cette espérance était vaine. Aussi, "*garder l'amour en brisant l'espoir*," telle était sa tâche et sa divise. Tâche sévère, difficile impossible même peut-être. Mais, en ce moment, c'était là sa chimère à lui et c'était là son rêve !

Mme Craven

(*A continuer*)

LE CHEMIN DE FER CANADIEN DU PACIFIQUE.

(Suite et fin.)

IV

Le Chemin du Pacifique et le Commerce Asiatique.

Depuis des siècles les nations européennes se disputent le commerce de l'Asie. Elles se sont livrées à des batailles sanglantes et périodiques pour en obtenir le monopole. L'enjeu en valait la peine, car il s'agissait du trafic d'un immense pays, dont les productions infinies étaient indispensables aux peuples de l'Occident.

De tout temps, ce commerce a été une source de richesse pour les peuples qui l'ont tour-à-tour possédé, et c'est un fait remarquable à noter, que leur décadence commerciale date du jour où ce trafic est passé aux mains de nations rivales. L'histoire nous dit que la Phénicie, la Grèce, Carthage, Rome, Venise, Pise et Gênes ont joui d'une splendeur incomparable, mais que leur brillante prospérité a disparu du moment que leurs ports n'ont plus été encombrés par les richesses de l'Orient.

Le Portugal et la Hollande ont réussi successivement à obtenir la suprématie du commerce oriental, que la Grande Bretagne a fini par leur enlever. Celle-ci règne aujourd'hui sur des millions de sujets asiatiques et est la maîtresse des Indes Orientales, le plus beau joyau de la couronne britannique. La possession de ce pays est de la plus haute importance pour l'Angleterre qui, en 1860 seulement, en a tiré un revenu de £7,081,107. Et pour donner une idée des énormes avantages du commerce oriental pour l'Angleterre, il suffira de dire que son commerce d'importation et d'ex-

portation avec l'Asie pour les quatre années finissant en 1864, s'est élevé à £378,587,122 sterling.

Après l'Angleterre, ce sont la Hollande, la France, l'Espagne et les peuples hanséatiques qui, parmi les nations de l'Europe, effectuent le plus de transactions avec le monde indo-chinois.

On comprend que les peuples européens se soient disputés avec acharnement ce vaste commerce, lorsqu'on sait que la Chine seule est habitée par environ 50,000,000 âmes. Longtemps ce pays s'est opposé à tout rapport avec le monde civilisé par la construction de ces fameuses murailles, qui devaient former une barrière infranchissable pour les peuples étrangers. Telle est sa richesse et la variété de ses productions que ses ressources suffisaient à tous ses besoins. Mais un meilleur esprit a prévalu ensuite parmi les habitants du Céleste Empire, et ils ont noué, depuis un certain nombre d'années, des relations commerciales avec l'Europe et l'Amérique, qui prennent de l'extension d'année en année.

Le sol de la Chine est d'une fertilité extraordinaire et produit toutes les plantes tropicales, le thé, le riz, le bambou, le coton, la canne à sucre, le poivre, le tabac, le bétel ; on y cultive aussi le palmier, le mûrier, le cocotier, le cèdre, l'érable, le cannelier, etc. Ce pays n'exporte pas moins de $40,000,000 de thé seulement par année. L'agriculture et l'industrie y sont très développées. Les Chinois fabriquent avec beaucoup d'art la porcelaine, les vernis, les papiers de soie et de tenture, l'encre de Chine, les soieries, les nankins et autres tissus.

Le Japon est moins étendu que la Chine et compte une population d'environ 30,000,000 d'âmes. Son sol est moins fertile que celui de la Chine, mais les Japonais ont tellement d'industrie qu'ils lui font produire presque toutes les richesses de cette contrée. Leurs fabrications de belles étoffes, surtout de soie, de fer et de cuivre, ainsi que leurs ouvrages en bois, leurs vernis et leurs porcelaines sont renommés. Comme en Chine, on trouve au Japon beaucoup de mines d'or, d'argent, de fer et surtout du cuivre en abondance.

Le commerce oriental a toujours été d'une importance telle aux yeux des nations européennes que, depuis le 16ème siècle, elles déploient les plus grands efforts pour se mettre en rapports plus étroits avec l'Asie et abréger la distance qui l'en sépare. Pendant longtemps les communications entre l'Orient et l'Occident étaient extrêmement lentes et difficilles. Le trajet se faisait par des vaisseaux qui étaient obligés d'aller doubler le Cap Horn ou le Cap de Bonne-Espérance, et n'arrivaient à destination qu'après plusieurs mois d'une pénible circumnavigation.

Cet immense parcours offrait mille inconvénients et, dès les pre-

miers temps de la colonie française du Canada, on voit nos fameux explorateurs, entre autres le célèbre La Salle, à la recherche d'un passage dans l'Ouest pour se rendre en Chine. Christophe Colomb n'avait pas d'ailleurs d'autre objet en découvrant l'Amérique que de trouver le *passage le plus court vers les richesses de l'Orient.* Les Varenne de Laverendrye, des canadiens français, qui ont découvert les Montagnes Rocheuses, se sont rendus même tout près de l'Océan Pacifique, toujours à la poursuite de la même idée.

L'Angleterre a dépensé des millions de piastres pour trouver un passage au nord-ouest de l'Amérique pour ses vaisseaux qui se rendent en Asie. Elle avait en vue la découverte de ce passage lorsqu'elle accorda une charte à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Aussi en 1769 et en 1776, cette association envoya à grands frais diverses expéditions au pôle nord. De 1840 à 1845 les expéditions arctiques organisées par l'Angleterre ne lui ont pas coûté moins de £1,000,000 sterling. Et parmi les victimes de ce chimérique projet, qui se sont englouties avec leurs navires dans les montagnes de glaces du nord, nul n'est plus célèbre que John Franklin, que ses explorations ont immortalisé.

Mais c'est depuis quelques années surtout que les grandes nations du monde se livrent à des efforts inouïs pour obtenir la suprématie du commerce asiatique, en établissant la route la plus courte pour communiquer avec l'Orient. De redoutables rivales sont entrées en lice, et l'Angleterre doit être sur l'éveil et agir conformément à ses meilleurs intérêts, si elle ne veut pas qu'elles lui enlèvent la palme et le titre de reine des mers.

Il est vrai que l'Angleterre s'occupe de se rapprocher de l'extrême orient en établissant un passage à travers le continent asiatique au moyen d'un chemin de fer qui passera par l'Inde et la Perse. Mais la Russie, son ennemie naturelle, s'apprête également à enlacer les régions asiatiques, du côté de la Chine Septentrionale et de la Perse, et à lancer des chemins de fer vers Pékin, vers Téhéran et vers l'Inde.

M. de Lesseps a déjà percé l'isthme de Suez dans le but de rapprocher l'Europe de l'Asie, et des milliers de vaisseaux chargés de produits de l'orient, sur la plupart desquels flotte le drapeau anglais, passent annuellement dans le canal qu'il a construit.

Les Etats-Unis ont dans leur chemin du Pacifique Central une voie de communication extrêmement rapide avec l'Asie, qui a déjà détourné une bonne partie du trafic qui alimentait d'autres routes. Ce chemin est un rival sérieux pour le canal de Suez, et les richesses de l'Orient lui arrivent au moyen de la magnifique flotte

de steamers qui font le service entre les Indes, la Chine, le Japon et San Francisco.

Avant la construction de ce chemin, New York, Portland et Bos- ont étaient les trois grandes villes de l'Atlantique, où les autres parties des Etats-Unis venaient s'approvisionner de thé, de café et de sucre : trois des principales productions tropicales. Mais telle a été la révolution opérée par ce chemin dans le courant du commerce que San Francisco, le terminus du Pacifique Central, est en train de leur enlever ce monopole. Les chiffres suivants sur l'importation du thé et du café dans la métropole de la Californie, pendant les années 1870 et 1871, nous montrent toute l'étendue qu'a déjà prise ce commerce :

THÉ

	Lbs.	Valeur.
Thé importé à San Francisco en 1870	49,360,218	$15,053,931
En 1871	61,263,440	21,767,323
Augmentation	11,903,222	$6,713,292

Prix moyen, 32¼ c. par lb.

CAFÉ

	Lbs.	Valeur.
Importé à San Francisco en 1870	275,851,564	$27,675,958
En 1871	322,009,494	33,725,265
Augmentation	46,157,930	$6,049,307

Prix moyen par lb. 11¼ c.

En 1871, l'importation totale du thé et du café s'est donc montée à près de $56,000,000, et les négociants de San Francisco, calculent que, vu l'abolition des droits sur ces produits, la quantité importée sera triple ou quatruple du 1er juillet 1872 au 1er juillet 1873. La plus grande partie du thé et du café qui arrivent par cette voie, s'écoule à Chicago, Cincinnati, St Louis, etc., mais une part considérable est destinée aux Etats du centre, de l'est et au Canada.

La Grande Bretagne est le pays d'où nous importons le plus de thé et les Etats-Unis viennent en second lieu. Mais nous achetons plus de café des Etats-Unis que de l'Angleterre. En 1870, les quatre provinces d'Ontario, de Québec, de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick ont importé du thé et du café pour une valeur de près de $3,700,000.

Avec le génie commercial qui les caractérise, les américains ont compris qu'un chemin situé plus au nord aurait encore plus de chance de servir de voie de transport au commerce asiatique, et ils travaillent énergiquement à construire une route dont le terminus sur le Pacifique est à Puget Sound. Ce chemin s'arrête à Duluth sur le Lac Supérieur et il traverse l'état du Minnesota, les territoires du Dacotah, de Montana, Idaho, Washington et Orégon. Si

l'on en croit le prospectus de ses promoteurs, il abrégerait la distance par eau et par chemin de fer entre New-York et Liverpool ou les ports asiatiques d'environ 1400 milles. Mais ce chiffre est certainement exagéré.

Les capitalistes à la tête de l'entreprise ont l'intention de desservir tout le trafic de nos territoires de l'ouest, au moyen d'une ligne d'embranchement qui reliera le Fort Garry avant un an, et ils prétendent rendre inutile la construction de notre Chemin du Pacifique. Mais les arguments qu'ils font valoir à cet égard n'ont pas la moindre valeur.

La ligne principale de leur chemin ne se rapproche jamais plus de 150 milles de la route canadienne, et elle en sera en moyenne éloignée de 400 milles. Elle ne peut donc contribuer en rien au développement de nos régions qui se trouvent plus dans l'intérieur que la province de Manitoba. Prétendre le contraire, ce serait vouloir affirmer par exemple que les provinces d'Ontario et de Québec n'ont pas besoin de chemins de fer et que le réseau de voies ferrées de l'état voisin de New-York ou du Vermont doit suffire au progrès du pays.

La construction d'un second Chemin du Pacifique au sud de notre route, au lieu de nous détourner de l'exécution de notre grand projet national, doit au contraire nous engager à le mener à bonne fin le plus tôt possible. Car, notre chemin est à la fois une nécessité politique et commerciale. Et si les deux routes américaines fondent tant d'espoirs sur le commerce asiatique, comment n'aurions-pas de fortes espérances d'en obtenir une large part, lorsque nous savons que notre chemin lui offre d'emblée la voie la plus prompte et la plus économique ?

Pour établir la supériorité de la ligne canadienne à ce point de vue important, il suffit de comparer son trajet à travers le continent avec celui des deux lignes américaines. Nous ne sommes pas encore en mesure de donner des chiffres d'une précision rigoureuse sur la longueur du parcours de notre Pacifique, mais ils sont d'une exactitude suffisamment approximative pour l'objet que nous avons en vue.

	Milles
De San Francisco à New-York par les chemins de fer Union Pacific, Michigan Central et New-York Central	3,363
De New-Westminster (Colombie Brit) à Montréal par le Pacifique Canadien et la ligne à Montréal viâ Ottawa	2,730
Différence en faveur de la route canadienne	633
De San Francisco à New-York par l'Union Pacific, le Michigan et le New-York Central	3,363

De New-Westminster à New-York par le Pacifique Canadien, le St Laurent et Ottawa, Ogdensburgh et Rome, et le New-York Central	3,058
Différence en faveur de la route canadienne	305
De San Francisco à Montréal par l'Union Pacific, le Michigan Central et le Grand Tronc	3,251
De New-Westminster à Montréal par le Pacifique Canadien, Montréal et Ottawa	2,730
Différence en faveur de la route canadienne	521
De San Francisco à Boston par l'Union Pacific, le Michigan Central, le New-York Central à Troy, de Troy à Boston	3,422
De New-Westminster à Boston par le Pacifique Canadien, d'Ottawa à Montréal, de Montréal à Boston	3,087
Différence en faveur de la route canadienne	335
De San Francisco à Portland par l'Union Pacific, le Michigan Central et le Grand Tronc	3,548
De Westminster à Portland par le Pacifique Canadien, Ottawa et Montréal et le Grand-Tronc	3,027
Différence en faveur de la route canadienne	521

Voici d'autres statistiques compilées avec beaucoup de soin et que nous extrayons de la brochure de M. Waddington : *Overland route through British North America*, et au moyen desquels nous arrivons aux mêmes conclusions :

	Milles
De New-York par Chicago à Omaha	1531
De Omaha à San Francisco	1830
	3361
De Montréal à Ottawa	115
D'Ottawa à Bute Inlet (Colombie)	2885
	3000
Différence en faveur de Montréal	361

Etablissons maintenant une comparaison avec le Pacifique Nord des Etats-Unis.

	Milles
De New-York à San Francisco par le Chemin Central	3361
De New-York à Puget Sound par le Chemin du Pacifique Nord Américain	3124
Différence en faveur du Pacifique Nord Américain	237
De Montréal au Pacifique par la route canadienne	3000
De New-York au Pacifique par le Chemin du Pacifique du Nord Américain	3124
Différence en faveur de la route canadienne	124

En outre de la réduction des distances à travers le continent par notre route, qui est d'au moins 400, l'Ile Vancouver se trouve à

environ 800 milles plus près du Japon et de la Chine que San Francisco, le terminus du Pacifique Central.

Les vents alisés qui soufflent sur l'Océan Pacifique suivent une direction telle qu'un vaisseau, parti d'un port asiatique à destination de San Francisco, doit suivre absolument la même voie que s'il se rendait à l'Ile de Vancouver. Or, la distance entre l'Ile et San Francisco est de 810 milles. Ainsi, un voilier qui met 55 jours à se rendre de Hong Kong à San Francisco, atteint l'île de Vancouver, après un trajet de 40 jours. L'avantage que la Colombie Britannique a sur San Francisco est de 15 jours par voilier et de 5 ou 6 jours par steamer.

Cette différence totale d'au moins 1200 milles, a une importance énorme pour le commerce qui alimente avant tout les voies les plus rapides, et assure la prédominance à la ligne canadienne. Et l'économie de temps et par suite d'argent que le monde commercial en recueillera, la baisse qui pourra en résulter dans le prix des denrées, des soies et autres matières premières de l'Inde et de la Chine, nous autorisent à croire qu'elle aura une part considérable des échanges qui se font avec l'Asie.

Dans ce cas, nous verrions s'écouler sur notre chemin une bonne partie de l'immense courant d'argent, qui va de l'Europe et de l'Amérique à l'Asie et de l'Asie à l'Amérique et l'Europe, comme contre-valeur des échanges entre les peuples de ces continents.

Notre chemin du Pacifique constitue également une voie de communication plus rapide entre l'Europe et l'Asie que le Canal de Suez. La *Minerve* a, dans une série d'articles sur notre grande route inter-continentale, établi cet accourcissement de trajet d'une manière fort concluante. On en jugera par l'extrait suivant :

Voici d'abord le tableau des distances :

	A Londres par Suez.	A Vancouver.	Différence.
Melbourne	11,281	6,780	4,501
Yokohama	11,504	4,095	7,409
Shanghai	10,469	5,100	5,369
Hong-Kong	9,669	5,670	3,999
Manille	9,639	5,400	4,239

Tout le monde connait la distance de Vancouver à Montréal et de Montréal à Londres.

De Vancouver à Jasper-House	430	milles.
Jasper-House à Fort Garry	1,050	"
Fort Garry à Ottawa	1,150	"
Ottawa à Montréal	125	"
Montréal à Londres	2,800	"
	5,555	milles.

L'on arrive donc au tableau suivant :

	A Londres par Suez.	A Londres par Canada.
Melbourne	11,281	12,335
Yokohama	11,504	9,650
Shanghaï	10,469	10,655
Hong-Kong	9,669	11,225
Manille	9,639	10,955

Nous prendrons, d'abord, les engins de locomotion encore les plus recherchés pour la généralité du commerce, les navires à voile.

Un navire à voile met le temps suivant par le Canal Suez :

Du Détroit de la Sonde au Détroit de Babel-Mandeb	30 jours.
De Babel-Mandeb à Suez	30 "
Passage du Canal	5 "
De Péluse en Manche	45 "
	110 jours.

Nous supposons, néanmoins, toutes choses favorables au trajet, car les navires allant actuellement dans la Mer Noire, et la Méditerranée, sont retenus généralement de 10 à 15 jours à Gibraltar. Il leur faudra un remorqueur au Bas-Mohammed et dans tout le canal, ainsi qu'à Peluse, soit qu'ils entrent ou sortent du canal. Nous pourrions, sans crainte d'erreur ou d'exagération, fixer le trajet à 115 jours.

Maintenant, voici les délais par le Canada pour le même navire qui partirait de la Manche :

De la Manche à Montréal	24 jours.
Montréal au Pacifique	5 "
Transbordements	4 "
Du Détroit de Fuca à la Sonde	64 "
	97 jours.
Gain par l'Amérique	18 jours.

Mais la Sonde n'est pas le terme du voyage. Le navire devra venir de Canton, Hong Kong, de la Mer Jaune, du Japon, de Java, Sumatra, Manille etc, tous lieux à l'est de la Sonde. La moyenne de l'augmentation sera de près de 1,000 milles pour le Canal Suez et une diminution d'autant pour la ligne Canadienne, la distance entre la Sonde et le Japon étant de plus de 2,500 milles, et l'espace entre le Détroit de Fuca et le Japon n'étant plus que de 5,500 milles au lieu de 7,600 milles, que nous avons adopté comme base de notre premier calcul.

Ce sera donc une moyenne de huit jours ajoutée aux navires venant de Suez et une moyenne égale de huit jours retranchée aux navires allant au Détroit de Fuca.

La proportion serait donc celle-ci :

Par le Canal Suez	123 jours.
Par le Canada	89 "
Différence	34 "

Voici pour les paquebots les calculs les plus approximativement justes.

Par Suez :

Hong-Kong à la Manche	43 jour

Par le Canada :

De la Manche à Montréal	9 jours.
Montréal à Vancouver	5 "

Transbordements	3 "
Vancouver à Hong-Kong	24 "
	41 jours.
De Paris à Yokohama (Japon) par Suez	44 jours.
De Paris " " "	
Canada	36 jours.

Si nous nous en rapportons à une étude faite par une commission que le gouvernement hollandais institua au commencement des travaux du Canal Suez, il fut constaté que la route de Suez, quoique plus courte que celle du Cap de Bonne Espérance, exigerait pour un double voyage du même paquebot par les deux lignes, une dépense de 14,571 francs de plus de charbon, grâce à l'action des vents et des courants. L'assurance sur le navire et la cargaison étant évaluée à $1,500,000 sera de deux par 100 plus élevée et demandera un surcroît de $30,000. Les droits du canal seront pour 3,000 tonneaux de $6,666, ce qui donnera un total de $39,581 de surplus de dépenses contre le Canal Suez, lequel surplus sera plus que suffisant pour couvrir les frais de transbordement et l'excédent de tarif par mille de chemins de fer, qui ne sera, au plus, que $15,000.

Par le Canal Suez, les marchandises voyagent pendant une quinzaine de jours sous l'équateur ou dans les environs. Par la route du Canada, les marchandises voyagent constamment, à part deux ou trois jours, du 35 au 50 de latitude. Ce qui fait une différence énorme pour le commerce. Ainsi les épices, les soieries et le thé souffrent d'un séjour trop prolongé sur la mer, aussi bien qu'une quantité d'autres produits délicats. La route à travers les climats du nord deviendra indispensable.

En sorte que le chemin du Pacifique n'offrira pas seulement la route la plus courte, la plus prompte et la moins dispendieuse ; mais encore la plus favorable aux produits.

Dans leur ouvrage ; *The North West passage by land*, M. M. Milton et Cheadle disent que, si un chemin de fer était construit d'Halifax jusqu'à quelque endroit dans la Colombie Britannique, le voyage entier de Southampton à Hongkong ne prendrait que 36 jours, c'est-à-dire quinze à vingt journées de moins qu'il n'en faut en passant par Suez.

Les avantages exceptionnels que présente notre route pour le commerce de l'Asie sont, du reste, depuis longtemps reconnus, et nous pourrions entasser citations sur citations pour le prouver. Nous n'ajouterons que quelques uns de ces précieux témoignages à ceux que nous avons déjà signalés.

Plusieurs hommes d'état anglais ont plusieurs fois élevé la voix en faveur de notre entreprise, entre autres Disraëli, le comte de Carnarvon et Lord Bury. Ce dernier qui avait une connaissance approfondie des affaires canadiennes et de la nature de notre pays, disait dans la Chambre des Communes :

" Notre commerce dans l'Océan Pacifique avec la Chine et les Indes doit définitivement passer par nos Provinces de l'Amérique du Nord. Dans tous les cas nous aurons perdu notre suprématie commerciale le jour où nous aurons négligé cette importante considération, et si nous manquons d'exploiter les avantages physiques que ce pays nous offre, nous mériterons bien d'être déchus. "

Dans une étude qu'il publia sur le Canada dans le *Frazer's Magazine* de 1857 sous le titre : *Notes on Canadian Matters*, Lord Bury disait entre autres choses en faveur de la ligne canadienne : " Ce projet est d'une nature éminemment impériale. Il ne concerne pas plus le Canada exclusivement que le maire et la corporation de Londres. C'est une question qui affecte au plus haut degré la continuation de la prospérité de l'Angleterre. Ce chemin est la route la plus courte pour la Chine, l'Australie et les Indes, et seul il offre une voie inattaquable pour communiquer avec ces pays. Il donnerait au commerce anglais une direction nationale, il augmenterait notre marine marchande dans l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique ; il détournerait au profit de l'Angleterre le commerce de l'Amérique Britannique, qui s'en va de plus en plus aux Etats Unis ; il élèverait l'empire d'Angleterre à l'orgueilleuse position de la confédération la plus invulnérable et la plus glorieuse qui ait été formée par la guerre ou le commerce."

La presse anglaise n'a pas été la dernière à proner l'entreprise comme étant conforme aux plus grands intérêts de l'empire, et tout dernièrement encore les principaux journaux de Londres en vantaient l'importance. Dès 1861, on lisait dans le *Times* de Londres, ces paroles concluantes :

" Les avantages que retirerait l'Angleterre d'un chemin de fer sur son territoire sont incalculables. La construction d'un chemin de fer n'ouvrirait pas seulement à la civilisation un immense territoire dans l'Amérique Britannique du Nord, aujourd'hui inconnu, mais elle ouvrirait aux cultivateurs du sol dans cette région et en Canada, des moyens de transport pour tous les marchés du Pacifique et un passage aux mers de Chine. Sous tous les rapports politiques, sociaux ou commmerciaux, l'établissement d'un tel chemin de fer donnerait une vive impulsion *aux affaires du monde entier ; et le résultat éclipserait toutes les étonnantes conquêtes que le siècle actuel a vues.*"

Les historiens de la Colombie Britannique ne se sont pas prononcés moins fortement en faveur d'une route du Pacifique à travers le territoire britannique. L'un d'eux, le Capt. E. Barett Lennard dit :

"La situation de la Colombie Britannique et de l'Ile de Vancouver sur le Pacifique est admirablement adaptée pour le commerce de la Chine, du Japon et de l'Australie, et ce n'est pas trop que de supposer que ces colonies deviendront le grand chemin entre ce pays et l'Angleterre. La distance entre Londres et Pékin serait par là reduite de 1,000 milles.

"N'avons-nous pas lieu d'espérer que le chemin de fer maintenant

en voie d'exécution entre Halifax et Québec sera la première section d'un chemin de fer inter-océanique canadien, qui sera, dans l'avenir, le grand moyen de connexion entre l'Est et l'Ouest.....

"Quelle grandeur future la construction de ce chemin de fer assurerait à ces dépendances anglaises! Quel jour glorieux ce serait pour la Colombie que celui où les vaisseaux partis des Indes, de la Chine, de l'Australie, viendraient se rencontrer sur ses côtes, pour y décharger cargaisons et passagers."

En 1856, M. Aug. Langel disait dans une étude sur le chemin du Pacifique Américain, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*: "Le chemin de fer canadien aurait l'immense avantage de s'appuyer partout sur des voies navigables et de traverser la partie la plus unie du continent: mais il ne parait pas que ce projet soit destiné à devenir jamais une réalité. Les Canadiens ne possédant pas par eux-mêmes les capitaux nécessaires pour mener à bout une œuvre de cette nature, et il est douteux que les capitaux anglais aillent s'avanturer dans une entreprise aussi hasardeuse dont le premier effet, si elle pouvait jamais être couronnée de succès, *serait certainement d'amener une perturbation dans les relations commerciales du monde.* L'indépendance du Canada est aujourd'hui assez bien établie pour que les intérêts de la métropole et de la colonie ne soient plus sur les mêmes questions nécessairement confondu.

"Il ne me parait donc pas très nécessaire, au moins aujourd'hui, de s'appesentir sur le projet anglais, bien qu'il soit en lui-même très digne d'interêt. Si nous l'avons mentionné, c'est surtout afin de montrer que le climat des latitudes canadiennes n'a point semblé un obstacle insurmontable à la construction d'un chemin de fer."

M. Langel n'est pas le premier écrivain qui ait douté de l'exécution de cette entreprise colossale "qui doit amener une pertubation dans les relations commerciales du monde." Mais le doute n'est plus aujourd'hui permis, et ce grand projet qui a pu être une brillante utopie, aux yeux d'un bon nombre, va passer avant longtemps dans le domaine des faits.

V

Les Territoires du Nord-Ouest et la Colombie Britannique.

Afin de mieux faire ressortir l'importance de notre grande route trans-continentale et les immenses résultats économiques qu'elle est appelée à produire, nous allons donner un aperçu des richesses

agricoles, industrielles, minérales et fluviales des divers pays qu'elle doit traverser. Il servira de complément à notre travail.

Des études bien élaborées ont déjà été publiées par plusieurs plumes habiles sur les ressources multiples de ces territoires et nous invoquerons leur autorité pour donner à nos remarques toute l'exactitude possible. En parlant de ces régions, il est arrivé à plusieurs écrivains d'en faire un tableau trop flatté, de voir tout en rose, tandis que d'autres tombaient dans l'autre extrême. N'ayant aucun intérêt de farder la vérité, nous tâcherons d'éviter les exagérations que l'on a pu commettre dans l'un et l'autre sens.

En examinant la praticabilité du chemin du Pacifique, nous avons donné une idée du pays qui s'étend depuis le haut de l'Outaouais jusqu'au nord du Lac Supérieur. Cette contrée est à peine habitée ; on n'y trouve que quelques postes de la compagnie de la Baie d'Hudson autour desquels on cultive quelques arpents de terre. Elle est actuellement l'objet d'une exploration soignée, et elle ne sera plus bientôt une *terra incognita*, sur laquelle on ne peut risquer que des conjectures.

La région située entre le Lac Supérieur et la Rivière Rouge est très étendue et est accidentée à certains endroits. Si une certaine partie est impropre à la culture, on y trouve une portion considérable de bonnes terres. Elle est baignée par plusieurs rivières et grands lacs, qui la fertilisent et forment une chaîne ininterrompue de navigation.

Sir George Simpson se rendait en 1841 à la Rivière Rouge en suivant la rivière Kaministiquia, qui se décharge dans le Lac-Supérieur, et il faisait de la vallée qu'elle arrose une brillante description. " Nous avons passé, " disait il, " pendant notre marche à travers des forêts d'érable, de chêne, de bouleau, etc., et plus d'un endroit nous rappelait la richesse des scènes pittoresques de l'Angleterre. Les sentiers de beaucoup de portages étaient émaillés de violettes, de roses et de fleurs sauvages..... Les fruits abondaient..... On ne saurait traverser cette belle vallée sans croire qu'elle est appelée à devenir le séjour d'hommes civilisés, où paîtront des troupeaux d'animaux mugissants, et où s'élèveront des écoles et des églises" .....

M. Dawson, qui a établi la route qui porte son nom entre la Baie du Tonnerre et Fort-Garry, parle dans les termes suivants du pays situé entre ces lieux :

"Cette contrée est généralement onduleuse, accidentée et coupée de rivières aux courants rapides et par de grands lacs. Les montagnes, cependant, à l'exception de celles qui se trouvent sur les bords du Lac Supérieur, ne sont pas bien hautes, et l'on y voit plusieurs

belles vallées d'alluvion, dont la plus considérable est celle de la Rivière La-Pluie. Les lacs et les rivières sont navigables sur de grandes distances, dont la plus longue est de 158 milles, s'étendant depuis le fort Francis jusqu'à l'extrémité ouest du Lac Plat. D'épaisses forêts couvrent toute la région et l'on y trouve en divers endroits, et en grande quantité des bois de la meilleure espèce. Il se trouve aussi de l'orme sur la rivière La-Pluie et du pin blanc de belle grosseur et de bonne quantité en abondance sur les bords des rivières qui descendent la pente rapide de la côte est pour se jeter dans le Lac Supérieur ; mais il est encore plus abondant sur la côte ouest, le long des rivières qui se dirigent vers le Lac La-Pluie. Sur les rivières Sageinogo, Seine et Maligne, il y a de vastes forêts de pin rouge et de pin blanc. Il se trouve aussi ça et là du pin blanc dans la belle vallée de la Rivière La-Pluie et sur les îles du Lac des Bois ; mais en gagnant à l'ouest, il devient de plus en plus rare, et arrivé près du Lac Winnipeg, il ne s'en voit plus du tout.

" Si l'on met les forêts de pin du voisinage du Lac La-Pluie en regard avec les fertiles régions qui s'étendent à l'ouest de la Rivière Rouge,—où il n'y a que peu de bois propre aux objets domestiques, — et si on les envisage sous le rapport de ce que peuvent devenir plus tard les besoins de cette immense contrée, elles prennent alors une importance qu'il ne faut pas se dissimuler en estimant les ressources de cette partie du pays."

Les remarques de M. Dawson sur l'importance de ces forêts sont très justes. Car, le sol du nord ouest est loin d'être aussi généralement couvert de vastes boisés que celui du Canada. Il y a sans doute à certains endroits de magnifiques futaies, mais sur des espaces immenses, dans les prairies par exemple, on n'y trouve que quelques bouquets de peupliers et d'arbrisseaux. Beaucoup de forêts qui existaient encore, il y a quelques années, ont été détruites par de terribles incendies qui ont causé des dommages incalculables.

Mgr. Taché confirme en partie ce que dit M. Dawson à ce sujet dans son *Esquisse sur le Nord-Ouest*, un ouvrage qui doit revêtir une grande autorité ; puisque cet éminent prélat a parcouru toutes ces régions lointaines depuis plus de vingt-cinq ans, et qu'il a été ainsi en mesure d'en faire une étude approfondie :

" La Rivière La-Pluie, le Lac des Bois, la Rivière Winnipeg, les îles du lac de ce nom, les terres entre le Lac des Bois et la Rivière Rouge sont les seules parties bien boisées quant aux espèces, et seront d'une ressource immense pour la colonie d'Assiniboine où on sent déjà le besoin de ce secours éloigné. La belle lisière qui

bordait autrefois la Rivière Rouge et l'Assiniboine a déjà subi une atteinte désastreuse."

Dans la vallée de la Rivière Rouge se trouve la province de Manitoba, le plus petit des états de la Confédération, puisqu'il n'embrasse qu'un espace de 13,000 milles carrés et ne compte pas plus de 13 à 14,000 âmes.

Il serait superflu d'en parler longuement. C'est l'endroit du pays qui, à cause de ses troubles politiques, a le plus occupé l'attention publique en Canada depuis deux ans. Déjà des centaines d'émigrants haut canadiens s'y sont dirigés et l'on peut compter qu'il vont y affluer avant longtemps, au fur et à mesure que l'on facilitera les communications avec le Canada. Ces 14,000 âmes jouissent du *self-government* et des libertés constitutionnelles dans toute leur plénitude.

Mgr Taché dit qu'au point de vue de la traite des fourrures, "le district de la Rivière Rouge a son importance, non pas sans doute dans ce qu'il produit lui-même, mais bien dans le fait qu'il est le seul centre important d'affaires dans le pays..... Ce district n'est pas encore tout colonisé et il est incontestablement la portion du Département du Nord la plus propre à cet effet. Le terrain y est partout un riche sol d'alluvion et une plaine de la plus complête uniformité."

La plupart des explorateurs et voyageurs qui ont parlé de la Rivière Rouge, ont fait le plus bel éloge de la fertilité de son sol. Lord Selkirk qui fit des essais de colonisation dans cette région, au commencement du siècle, prétendait qu'elle pourrait nourrir une population de trente millions d'habitants.

La vallée de la Rivière Rouge est un des pays du monde qui produit le blé en plus grande abondance. Le professeur Hind, dans son rapport officiel, porte la moyenne du rendement à 40 minots l'acre, et il remarque qu'elle l'emporte sur les régions les plus favorisées des Etats-Unis, puisque le Minnesota ne produit que 20 minots l'acre en moyenne ; le Wisconsin, 14 minots ; le Massachusetts, 16 minots, et la Pennsylvanie, 15 minots.

M. Hind fait ici erreur. Malgré sa fertilité, le sol de la Rivière Rouge ne produit probablement pas en moyenne plus de 30 minots. Et nous appuyons notre assertion sur le rapport assermenté de plusieurs habitants de la Rivière Rouge, dont les témoignages furent recueillis par un comité nommé par le Sénat au mois d'avril 1870. D'autre personnnes de Manitoba que nous avons eu l'occasion de consulter corroborent ce fait.

"Après le blé," dit M. James W. Taylor, dans un rapport élaboré qu'il a adressé au gouvernement des Etats-Unis sur les

relations commerciales entre cette contrée et l'Amérique Britannique du Nord Ouest," toutes les autres céréales secondaires en importance se cultivent, mais dans un rayon de cinq degrés plus étendu dans la vallée McKenzie jusqu'au cercle artique. L'orge réussit dans les champs cultivés en blé précédemment ; les rendements en sont énormes et le poids du minot varie de 48 à 55 livres. L'avoine vient bien. Les pommes de terre se distinguent surtout par leur qualité et leur abondance.

" En 1856 la Colonie de la Rivière Rouge comptait 9,253 bêtes à cornes, et 2,799 chevaux, chiffres qui, dans un établissement de 6,523 âmes, font bien voir l'importance qu'on attache à l'élève du bétail. Les chevaux, l'été comme l'hiver paissent dans les bois, et restent toujours gras sans qu'il soit nécessaire de les enfermer ou de leur donner du foin. Les pâturages sans bornes qu'offrent les savanes herbeuses de la Rivière Rouge favorisent grandement l'élève des moutons."

Comme les contrées les plus favorisées ont leur part d'inconvénient, la région de la Rivière Rouge laisserait peu à désirer, malgré les rigueurs de son climat, si elle n'était visitée à certaines époques par des légions de sauterelles qui ravagent les grains.

Un bateau-à-vapeur l'a met l'été en communication avec les Etats-Unis, qui lui fournissent en grande partie ses importations, et dans quelques mois un embranchement du Pacifique Nord américain la reliera au Minnesota et au réseau de voies ferrées des Etats Unis. Nos voisins qui savent apprécier l'importance de ses ressources, font tout en leur pouvoir pour accaparer à jamais son commerce. N'est-ce pas là une preuve évidente qu'après nous être laissé devancer par nos voisins, il nous faut contrecarrer ces mesures, qui auraient pour effet d'américaniser promptement la nouvelle province de Manitoba, ou bien avouer notre impuissance ?

Notre chemin du Pacifique développera, entre autres grandes vallées, celle qu'arrose la rivière Assiniboine, le plus important tributaire de la Rivière Rouge. Mgr. Taché dit que "cette rivière n'est point navigable quoiqu'elle ait un cours de plusieurs centaines de milles. Son cours est excessivement tortueux, le bas coule sur un lit argileux à travers une vallée fertile, le haut traverse une plaine souvent sablonneuse et aride..... Le grand affluent de l'Assiniboine à l'Ouest est la rivière Qu'appelle, petit ruisseau au fond d'une vallée délicieuse et dont l'élargissement forme huit lacs où abonde la meilleure qualité de poisson blanc. Avec plus de bois la vallée du lac Qu'appelle serait une place de premier choix pour la colonisation."

Parlons maintenant, de la grande vallée de la Siskatchewan, cette magnifique rivière qui, avec ses diverses branches, arrose une vaste région extrêmement productive et entre autres, la zone fertile (*fertile belt*). Tous ceux qui ont visité ce pays ne tarissent pas d'éloges sur sa beauté et ses richesses agricoles et houillères. Dès 1814, notre compatriote Gabriel Franchère, qui revenait des côtes du Pacifique, en parlait avec la plus haute admiration, comme présentant en plusieurs endroits la scène la plus belle, la plus riante et la mieux diversifiée qu'on puisse imaginer. Pourquoi, disait-il, tandis qu'en Europe et en Angleterre surtout, tant de milliers d'hommes ne possèdent pas en propre un pouce de terre, et cultivent le sol de leur patrie pour des propriétaires qui leur laissent à peine de quoi subsister, tant de millions d'arpents de terres en apparence grasses et fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles ?

M. E. Bourgeau, un botaniste remarquable qui accompagna le Capt. Paisler dans son expédition, disait entre autres choses : " Je dois appeler l'attention sur les avantages qu'il y aurait de fonder des établissements agricoles dans les vastes plaines de la Terre de Rupert, et particulièrement sur la Siskatchewan, dant les environs du Fort Carleton. Cette région est beaucoup plus propre à la culture des principales céréales des climats tempérés, tels que le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, etc., qu'on semblerait porté à le croire, à cause de sa haute latitude. En effet, les quelques tentatives, que l'on a faites, de cultiver des céréales dans les environs des postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, démontrent abondamment combien il serait facile de récolter des produits sur une échelle suffisante pour récompenser le travail du cultivateur. Là, pour mettre la terre en culture, il suffiirait d'ensemencer les meilleures parties du sol. Les prairies offrent des pâturages naturels pour la nourriture d'immenses troupeaux, tout aussi riches que s'ils avaient été faits artificiellement. La construction des maisons pour les pionniers à mesure que la contrée s'établirait, serait chose facile, parceque, dans plusieurs localités, à part le bois, l'on trouve de bonne pierre à bâtir, et dans d'autres il serait aisé de trouver de la glaise pour faire de la brique, plus particulièrement auprès de la Rivière Battle. Les parties les plus favorables seraient ensuite, dans les environs du fort Edmonton, ainsi que le long de la rive sud du bras nord de la Siskatchewan. Dans cette dernière région, l'on rencontre de riches et vastes prairies parsemées ça et là de bois et de forêts, et remarquables par l'excellent pâturage qu'ils pourraient offrir aux animaux domestiques ..... Dans les jardins aux postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, mais surtout dans ceux des missions, les légumes, tels que les fèves, les pois et les

haricots ont été cultivés avec succès, ainsi que les pommes de terre, les choux, les navets, les carottes, la rhubarbe et les raisins."

Le professeur Hind en parle comme suit : " La région fertile de sol cultivable — composée partiellement de prairies riches et ouvertes, et partiellement couverte de bouquets de tremble — qui s'étend du lac des Bois au pied des Montagnes Rocheuses, a environ 80 à 100 milles de largeur. Le bras nord de la Siskatchewan traverse la région fertile, par une vallée variant d'un quart de mille à un mille de largeur, avec une profondeur de 200 à 300 pieds au dessous du niveau de la prairie ou des plaines, jusqu'à ce qu'il atteigne les bas-fonds, à quelques milles à l'est de Fort-à-la-Corne. La superficie de cette région si extraordinairement fertile, est d'environ 40 millions d'acre. Autrefois, c'était une contrrée boisée, mais plusieurs feux consécutifs l'ont partiellement dépouillée de ces arbres ; les pâturages y sont excellents, et le sol en est profond et composé de terre franche ....

" La région fertile de la vallée de Siskatchewan ne doit pas uniquement son importance au fait qu'elle contient 64,000 milles carrés de terre arable, couvrant une longeur de 800 milles sur une largeur de 80 milles à travers le continent ; c'est plutôt au contraste entre une immense contrée sub-arctique au nord et une contrée déserte au sud, que cette lisière de bois si favorisée est redevable de sa valeur politique et commerciale. "

Le capitaine Palliser dit que " c'est une contrée partiellement boisée, couverte de lacs et riche en pâturages naturels, rivalisant en beauté avec les plus beaux parcs de notre pays. "

Mgr. Taché affirme de son côté que "la rivière Siskatchewan a une importance tout exceptionnelle qu'elle emprunte à l'immensité et aussi à la richesse de la plaine qu'elle arrose. Elle a ses sources principales dans les Montagnes Rocheuses, ce qui, grâce à ses sinuosités, lui donne un cours de plus de 1200 milles..... Les terrains houilliers que traversent les différentes branches de la Siskatchewan sont une grande source de richesse et favoriseront la colonisation de cette vallée, où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre. Je comprends la prédilection exclusive que les enfants de la Siskatchewan nourissent pour leur pays natal. Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, que l'on croirait parfois avoir le monopole du beau, on s'étonne de trouver à l'extrémité ouest tant et de si magnifiques terres. A côté de grandes et sauvages beautés qu'offre l'aspect des Montagnes Rocheuses, l'auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan. "

Au nord de la Siskatchewan, près des Montagnes Rocheuses, coule la grande rivière Athabascaw. Le district auquel elle donne son nom, dit Mgr. Taché, " est en plus grande partie un pays inculte. La vallée de la rivière à la Paix fait une belle exception à cette triste aridité. Sur les deux rives de cette rivière il y a des terres magnifiques ; des prairies d'une grande fertilité y sont parsemées d'épaisses touffes de beau bois de construction. Quelques points sur la rivière Athabaskaw offrent aussi des avantages réels pour la colonisation. La nature est magnifique dans ce district, la vallée de la petite rivière de l'Eau Claire a des beautés saisissantes et exceptionnelles. Les rives du grand fleuve reportent, par leur aspect, vos pensées sur les plus beaux fleuves du monde....."

C'est à environ 150 milles à l'est des Montagnes Rocheuses que se trouve la grande couche de charbon, qui donnera plus tard tant d'importance à la région de la Siskatchewan. Selon Sir John Richardson, elle s'étend sur une largeur probable de 50 milles et se prolonge sans interruption sur 16 degrés de latitude jusqu'à l'océan arctique.

On ne saurait, en vue surtout de la construction du Pacifique, attacher trop de prix à ces gisements de houille. Car, le charbon joue de notre temps un rôle énorme dans l'industrie économique des peuples. Il alimente la navigation à vapeur, les voies ferrées, les manufactures et usines, sert à la fabrication du gaz et à mille objets dont la dénomination serait longue. La houille et le fer ont fait la fortune de l'Angleterre, et on a dit avec raison que le charbon lui était d'une bien plus grande valeur que les sables aurifères ou les mines du Mexique. Il fera notre propre fortune dans un avenir qui n'est pas éloigné.

Du reste, toute notre région du nord-ouest est fort riche en métaux et en minéraux. Dans le district arrosé par la rivière Mac-Kenzie, on trouve des gisements carbonifères, des puits de poix minérale et bitumineuse. Le vaste territoire de l'Athabaskaw renferme d'abondantes richesses minérales, telles que le souffre, le sel, le fer, le bitume, la plombagine et le pétrole. On remarque sur les bords de la Rivière à la Paix des carrières de plâtre et des dépôts houillers que l'on croit être d'une grande valeur. Les masses de sable qu'elle roule depuis l'endroit où elle s'échappe des montagnes Rocheuses recèlent de l'or. On trouve également de l'or sur les bords de la Siskatchewan : c'est donc une nouvelle richesse à ajouter à ses inépuisables ressources.

On sait encore qu'à l'extrémité sud-est de ces régions, sur les bords du Lac Supérieur à Fort William et Prince Arthur's Landing, et sur le Lac Shebandowan, qui est situé à 40 milles de ces lo-

calités, on trouve de magnifiques mines d'or, d'argent et de cuivre. L'an dernier, les mines d'argent seules ont donné un rendement de $1,000,000. Il y a quelques mois des centaines de mineurs sont accourus sur les bords du Lac Shebandowan, à la recherche de l'or, et il est certain que leur exploitation deviendra une source de richesse pour cette partie du pays.

Les Montagnes Rocheuses sont la grande barrière naturelle qui sépare la Colombie Britannique du Canada. La nouvelle province s'étend depuis le versant occidental de ces montagnes jusqu'à l'Océan Pacifique et embrasse une superficie de 220,000 milles carrés. Ses côtes maritimes ont une longueur de plusieurs cents milles et sont échancrées par mille baies pittoresques, qui forment une multitude de ports naturels, et offrent en conséquence de grands avantages à la navigation océanique. Entre le détroit du Puget et Sitka, dans l'Alaska, se trouve un archipel renfermant grand nombre d'îles magnifiques ; la plus importante est l'Ile de Vancouver, qui a 270 milles de long et 40 à 50 de large.

La Colombie est traversée par plusieurs chaînes de montagnes aux groupes gigantesques, qui courent dans une direction parallèle avec l'Océan Pacifique. La chaîne Cascade est la plus élevée et quelques uns de ses pics neigeux ont une altitude de 8000 à 14000 pieds. Les flancs de ces montagnes sont couverts de bois et recèlent des minéraux en grande abondance.

Elle est sillonnée par plusieurs belles rivières, au cours majestueux, entre autres la Fraser, la Thompson et la Colombie. La Fraser est navigable jusqu'au Fort Yale à 100 milles de son embouchure, et son cours se trouve ensuite interrompu sur un espace de 300 milles. La Colombie prend sa source dans l'Océan Pacifique sur le territoire de Washington et parcourt le pays sur une étendue de 600 milles.

MM. Milton et Cheadle dans leur ouvrage : *The northwest passage by land*, affirment que l'étendue de la terre arable est vraiment très limitée dans cette province et que si l'on excepte un petit district qui va de l'extrémité méridionale du lac Okanagan à la Grande Prairie, sur la route qui conduit à la rivière Thompson ; quelques morceaux de bonne terre à l'intérieur ; et le delta du Fraser couvert presque en entier d'épaisses forêts et exposé aux inondations de l'été, tout le pays n'offre qu'une nappe de rochers, de graviers et de cailloux roulés.

On ne saurait appeler, à proprement parler, la Colombie Britannique une région agricole. Cependant, il semble que l'opinion énoncée par MM. Milton et Cheadle est loin d'être aussi juste qu'ils voudraient le faire croire. Le gouverneur de la Colombie, M.

Trutch, est d'opinion qu'un quart ou un tiers de cette province se compose de terres arables. Les travaux miniers ont jusqu'à présent été l'occupation presque exclusive des colons, mais une bonne partie de la Colombie est cependant en culture. Le terrain est extrêmement propre à l'élève des bestiaux et plus d'un cultivateur possède de 200 à 1000 têtes de bétail. Les animaux vivent constamment en plein air et leur entretien est peu coûteux. Les plateaux et collines qui s'étendent entre les rivières Thompson et Fraser sont couverts d'une herbe extrêmement abondante et nutritive appelée le *bunch-grass*.

La Colombie est couverte de forêts épaisses, d'une végétation puissante, auxquelles celles de la Californie sont seules comparables. Les arbres ont cent, 200 et quelquefois plus de 300 pieds de hauteur avec une circonférence de 10 à 12 pieds. Le pin Douglas est surtout d'une valeur précieuse. Droit et uniforme, souple et flexible à la fois, il fournit des espars et des mâts pour les plus grands navires. On peut s'en procurer de 150 pieds de long. On trouve également en quantités inépuisables l'érable, le cèdre, le pin blanc, l'aulne, le saule, le peuplier, le bouleau, enfin la plupart des espèces de la famille des conifères. Ces forêts ont encore été si peu exploitées qu'elles semblent intactes. On en exporte annuellement pour une valeur d'environ $250,000.

Dans son ouvrage sur la Colombie, le Dr. Rattray dit, au chapitre relatif au bois de construction :

" Le bois de construction de la Colombie Britannique est très-varié en même temps que fort précieux. La contrée, principalement sur le bas de la Rivière Fraser, est fortement boisée. Les forêts de cette colonie, on peut le dire, sont inépuisables, et produiront encore du bois en abondance lorsque celui de Vancouver sera entièrement consommé.

" La Colombie Britannique possède des avantages hors ligne pour activer l'exportation de ses bois. Au moyen de ses rivières larges et rapides, surtout le Fraser et ses tributaires, et du lac Harrison ainsi que d'autres lacs, qui s'y relient, les bois du nord-est, de l'est et du sud de l'intérieur, et de toute l'immense étendue de la contrée boisée égoutée par le Fraser, peuvent être acheminés à New Westminster ou Victoria pour de là être expédiés à l'étranger ; tandis que les bois des régions montagneuses, entre la côte occidentale et la chaîne Cascade et du lac Harrison, peuvent être pareillement transportés par les plus petits cours d'eau et les nombreux bras de mer qui se trouvent dans cette direction, entre autres, le bras Bentinck, Howe Sound, Bute Inlet, etc., où il serait facile d'établir des moulins à scie pour la fabrication des espars,

semblables à ceux qui sont actuellement en opération à Barclay Sound.

" Les bois de construction de la Colombie Britannique, bien que plus variés que ceux de Vancouver, y sont, cependant, moins utilisés, sauf comme combustible et pour la construction des maisons.

" L'on pourrait facilement trouver grand nombre de marchés vers lesquels pourraient être dirigés les bois de Vancouver et de la Colombie Britannique. En Angleterre, le besoin d'espars, de chêne et d'autres bois, se fait vivement sentir dans la construction des navires. En Australie et dans l'Amérique du Sud, le bois est rare ; et, en Chine, surtout dans le Sud, où la population sacrifie tout aux exploitations agricoles, le bois est très-rare, très-précieux et en grande demande pour la construction des maisons, des jonques et des bateaux. En Chine, les bois mous de Vancouver s'écouleraient promptement, de même que le charbon de bois dont se servent les Chinois pour tous les usages domestiques."

La Colombie est remarquable encore par des richesses minérales qui le cèdent à peine à celles de la Californie. Ses terrains aurifères s'étendent non seulement le long des rivières Fraser et Thompson, mais encore dans le district d'Ominica, dans le nord de la Colombie sur les bords de la rivière à la Paix, de l'Ominica, de Germansen Creek et de plusieurs autres rivières et ruisseaux. Les mines d'or du district de Caribou sont célèbres dans le monde entier. De fait leur richesse n'a jamais été surpassée. Des milliers de personnes les ont exploitées depuis le moment de leur découverte, et bien que leur outillage ait été fort imparfait, grand nombre ont fait par leurs fouilles de grandes fortunes. En 1864, le claim Cunnigham a fourni en moyenne durant le temps des opérations à peu près $2,000 par jour ; le claim Dillon a donné en un jour la somme étonnante de £4,000 sterling. Les mines d'or de la Colombie ont été extrêmement productives durant les années 1863, 1864 et 1865 ; on porte l'exportation de l'or pour cette période à $8,000,000. En 1867, elle a été de $1,500,000, et depuis la découverte des mines jusqu'à cette année elle n'a pas dépassé $17,000,000.

Lorsque l'étude de la constitution géologique du pays sera terminée, et que l'on aura construit des chemins plus faciles pour arriver aux mines, on peut compter que les capitalistes s'empresseront de poursuivre énergiquement leur exploitation, dont le développement prendra des proportions extraordinaires.

La Colombie possède encore des mines d'argent, de cuivre, de fer, de plombagine et autres, mais malgré leur richesse elles

n'ont guère été exploitées, car on s'est livré avant tout à la recherche de l'or. La vallée du Fraser abonde en mines d'argent qu'une compagnie va exploiter sur une grande échelle. Nous avons déjà parlé des superbes mines de charbon bitumineux et anthracite qui gisent dans l'Ile de Vancouver. En 1869, l'exportation de la houille à San-Francisco seulement a atteint la somme de $125,000, et la vente en 1870 a été de 29,845 tonneaux.

Les pêcheries de la Colombie sont d'une richesse extraordinaire. L'éturgeon, le saumon, le houlican, la morue, le hareng, le fletan, les sardines, etc., se trouvent en abondance. L'éturgeon pèse jusqu'à 500 livres et se prend très facilement. Le saumon est très varié et on peut en mer en emplir un canot par jour en le pêchant à la ligne. Le houlican est un petit poisson qui afflue dans les rivières à la fin d'avril ; on peut alors en prendre par millions. On trouve des bancs d'huîtres à Burrard Inlet. Une compagnie fait depuis quelques années, avec de bons profits, la pêche à la baleine sur les côtes du Pacifique.

Lorsque ces richesses maritimes et fluviales seront exploitées sur une grande échelle, elles seront une source inépuisable de revenu et l'on fera des exportations immenses de poisson.

La chasse est aussi abondante que variée. L'exportation des fourrures en 1869 a été d'environ $233,000.

A l'époque de la fièvre de l'or, la population de la Colombie était plus nombreuse qu'à présent. En 1871, elle se composait de 8,570 blancs, 422 noirs et 1548 chinois, formant un total de 10,586, outre 30 à 40,000 sauvages.

On peut être sûr qu'une immigration considérable va se porter dans cette province aussitôt que le chemin du Pacifique sera en voie d'exécution. Les travaux seuls de cette colossale entreprise donneront de l'emploi dans cette partie de la Confédération à environ 10,000 travailleurs durant plusieurs années.

Le manque de communications a été le grand obstacle qui a nui au développement de la Colombie. Plusieurs de ses mines d'or les plus précieuses ont dépéri à cause de leur difficile accès. Bien que ses ressources soient limitées, le gouvernement de la Colombie a cependant exécuté un grand chemin qui ferait honneur à une nation plus populeuse, celui qui conduit aux mines d'or du Caribou.

Cette route a coûté environ $1,250,000. Elle a été construite en grande partie sur le flanc des montagnes qui bordent les rivières Fraser et Thompson, et sur son parcours se trouvent des précipices affreux de 500 à 1000 pieds de profondeur. Les obstacles que notre Pacifique aura à vaincre sont sans importance en compa-

raison de ceux que l'on a dû surmonter pour construire ce chemin. Le transport des voyageurs se fait sur cette voie au moyen d'une diligence traînée par 5 à 6 chevaux, et celui des marchandises par des convois de chariots traînés par de nombreux mulets et bœufs. Ce moyen de communication est aussi lent que difficile et coûteux, et les mineurs attendent anxieusement, le jour où un chemin de fer abrégera les distances et rendra leurs exploitations plus économiques.

La Colombie jouit maintenant des libertés constitutionnelles si chères à tout sujet anglais et le nouveau régime ne peut manquer d'avoir une influence énorme sur son avenir. Encore quelques années, et les chemins de fer en la sillonnant l'auront transformée et des millions naîtront de ses mines, de son agriculture, de ses bois et de ses pêcheries. Le chemin du Pacifique terminé, elle deviendra l'un des entrepôts du commerce universel, Victoria éclipsera San-Francisco comme port de mer, et la Colombie aura pour le Canada l'importance que la Californie a pour les Etats-Unis.

Lorsque cette grande œuvre sera accomplie, nous verrons alors la réalisation de la parole prophétique de Montalembert, que des bouches de l'Orégon à celles du St. Laurent, la nouvelle fédération sera un jour la rivale de la grande fédération américaine.

JOSÉPH TASSÉ.

L'EMPOISONNEMENT CHRONIQUE PAR LE PLOMB.

Parmi les nombreux sujets qui font partie des études spéciales du médecin, plusieurs sont dignes d'attirer l'attention de tout homme instruit. Il en est un, entre autres, dont l'importance est considérable, tant sous le point de vue hygiénique que médical, c'est l'empoisonnement chronique par le plomb.

Les nombreux usages auxquels ce métal délétère est employé dans les arts, les fraudes coupables auxquelles il donne souvent lieu par son mélange avec les aliments et les boissons, rendent cet empoisonnement d'une fréquence malheureusement trop grande. Par conséquent, il n'est pas inutile d'appeler l'attention sur ce point d'hygiène.

Après avoir dit quelques mots sur la découverte des effets du plomb sur l'économie, il sera plus commode pour nous d'indiquer d'abord les symptômes de cet empoisonnement, ensuite les voies par lesquelles ce poison peut s'introduire dans l'économie animale, enfin les moyens de se garantir de l'intoxication saturnine.

Il faudrait des volumes pour traiter cette matière convenablement, mais comme ces lignes sont seulement destinées à offrir quelques notions élémentaires sur ce sujet, nous mettrons l'érudition de côté. D'ailleurs il faut éviter, en traitant cette matière, de plonger nos lecteurs dans un sommeil de plomb.

Les maladies saturnines ont existé de temps immémorial. Hyppocrate a décrit la colique de plomb sans en trouver la véritable cause. Dioscoride a été plus heureux et connaissait le danger de l'introduction de ce métal par les voies digestives, mais il ne fit que soupçonner que le métal pouvait produire des effets semblables en s'introduisant par les voies respiratoires. Les médecins arabes,

Rhazès, Haly Abbas et surtout Avicenne ont décrit avec clarté toutes ces affections. Cependant on ne soupçonnait pas encore toutes les différentes voies par lesquelles le plomb faisait son entrée dans l'économie animale. Caton (*De Re Rustica*) Pline (Hist. Nat.) recommandent d'ajouter des sels de plomb au vin et au cidre pour l'empêcher de sûrir.

Cette pratique était généralement adoptée en Europe et en particulier dans le Poitou, en France, et dans le comté de Devonshire, en Angleterre, jusqu'au dix-huitième siècle, malgré les ordonnances royales qui depuis l'année 1437 défendaient cet usage. Francis Citois, natif du Poitou, publia en 1617 une excellente relation de ces maladies, mais sans en découvrir la véritable cause.

C'est à Stockhausen, médecin des mines de plomb de Goslar, que l'on doit cette découverte. Son ouvrage parut en 1656.

Presque tous les auteurs du dix-huitième siècle mentionnent la colique métallique, mais Sir George Baker, dans une controverse restée célèbre dans les annales de la science, contribua plus que tous les autres à jeter du jour sur les maladies saturnines.

Ce médecin distingué, frappé de la fréquence et de l'intensité de ces maladies parmi les habitants du comté de Devonshire, se mit à l'œuvre pour en découvrir la cause, et après un travail opiniâtre et de grandes recherches, il publia enfin en l'année 1767 un mémoire sur ce sujet. Cet écrit est un modèle de logique serrée en fait de recherches médicales. L'auteur prouve d'abord l'identité des maladies produites par le vin du Poitou, le cidre du Devonshire et le rhum de la Jamaïque, breuvages dans lesquels le plomb se trouvait en plus ou moins grande quantité. Puis, énumérant tour-à-tour les nombreuses causes assignées à ces maladies, il les rejette une à une après une sévère investigation. Par cette méthode d'exclusion, il arrive enfin à découvrir la seule source réelle du mal.

De tels travaux entrepris pour le bien de l'humanité, non-seulement font la gloire de leur auteur, mais encore méritent la reconnaissance de tous, puisque tous en retirent leur bénéfice. Les médecins surtout, peut-être plus à portée que d'autres d'apprécier l'étendue et la valeur de ces travaux, doivent conserver à ces hommes qui étendent ainsi le cercle de leurs connaissances, une gratitude sans bornes.

Si je me sers d'expressions aussi fortes au sujet d'une découverte qui peut sembler à certaines personnes comparativement peu importante, c'est que je sens profondément les imperfections aussi bien que la grandeur et la noblesse de la médecine. Le travail et les sacrifices que son étude requiert, la satisfaction de contempler

les beautés de la plus parfaite des créatures, les innombrables maladies qui assiègent l'espèce humaine, les nombreux moyens mis en œuvre pour les prévenir et les faire disparaître, pour rendre au corps la force et la santé, toutes les branches des connaissances humaines venant lui prêter un mutuel appui pour l'aider à accomplir sa noble mission, voilà les éléments de sa grandeur intellectuelle.

Les innombrables bienfaits dont elle a gratifié l'humanité, les nobles sentiments que la vue des souffrances excite dans le cœur du médecin, le désintéressement dont il fait preuve tous les jours dans l'exercice de la charité, aux hôpitaux, aux dispensaires et dans sa pratique, les transports de la joie ou les éclats de la douleur qu'un mot de sa bouche va jeter dans le sein des familles, tels sont les éléments de sa grandeur morale.

Mais l'intelligence et le cœur ne trouvent de satisfaction dans l'étude et la pratique de la médecine qu'en proportion des lumières qu'elle jette sur les objets de son investigation. Si la médecine dans ce siècle n'a fait que marcher de progrès en progrès, il ne faut pas se dissimuler cependant qu'il reste encore beaucoup de points obscurs à éclaircir.

Nous venons de voir comment, par un travail opiniâtre, Sir George Baker était parvenu à jeter du jour sur des maladies dont la cause et le traitement étaient jusque-là restés inconnus. On me pardonnera donc d'exprimer avec chaleur ma reconnaissance pour ces hommes d'un génie supérieur qui vont fouiller dans les recoins ténébreux de notre art, pour en faire jaillir la lumière.

Depuis le commencement de ce siècle, beaucoup de médecins se sont occupés des maladies saturnines, mais le travail le plus complet sur cette matière a été publié en 1838 par Tanquerel des Planches. Cet ouvrage, fruit de grandes recherches et d'une expérience consommée, forme encore aujonrd'hui l'autorité généralement reçue dans la science.

I.

Quels sont les effets produits par le plomb, sur l'économie animale ?

Notre ville possède deux ou trois manufactures de blanc de plomb. Si vous dirigez vos pas vers la rue Queen, en arrière de l'ancien collége de Montréal, ou si vous remontez un peu plus haut, dans la direction du canal Lachine, arrêtez-vous là un instant, entrez dans les ateliers où l'on exerce cette industrie.

Tout marche avec ordre et régularité, la machine à vapeur fait mouvoir différents mécanismes, la céruse se convertit graduellement en poudre impalpable, l'huile coule en abondance, et bientôt la peinture sort broyée et va remplir des bassins disposés pour la recevoir.

Mais voyez ces ouvriers, tout couverts d'une poussière blanchâtre, qui passent et repassent devant vous, plutôt comme des spectres ambulants que comme des êtres humains. Leur peau est terne, leur corps décharné, leurs chairs sont flasques, enfin tout indique chez eux, l'influence malfaisante d'un poison délétère. Ces ouvriers n'ont encore aucune affection distincte, mais bientôt quelques-uns d'entre eux verront la maladie venir trôner sur leur constitution délabrée.

Les symptômes de l'empoisonnement se montrent rarement tout-à-coup ; ils sont précédés dans un grand nombre de cas de perte d'appétit, de nausées, et très-souvent d'une salivation assez abondante. Enfin le malade perd le sommeil et présente aussi différents autres symptômes nerveux. Même avant tout dérangement quelconque, on peut reconnaître l'intoxcication saturnine par une ligne bleuâtre autour des gencives.

Enfin survient une attaque, dite *colique des peintres*, caractérisée par des douleurs très vives dans l'abdomen revenant par intervalles, la rétraction des parois abdominales qui semblent comme collées sur la colonne vertébrale, une constipation opiniâtre et des vomissements fréquents. Ces symptômes sont souvent accompagnés, surtout la nuit, de douleurs violentes et de crampes dans les muscles du tronc et des extrémités.

Quelquefois, la prostration physique et morale est très marquée. C'est d'ailleurs un caractère des affections du ventre de produire une faiblesse extrême. Il semble que la maladie en s'attaquant à cette partie du corps humain, s'attache à détruire le principe vital lui-même.

Alors on fait appeler le médecin. Celui-ci par un traitement judicieux guérit notre malade et lui conseille ensuite de suivre un traitement destiné à favoriser l'élimination du métal qui infecte encore l'organisme.

Mais le patient ne sentant aucune douleur, se croit parfaitement guéri et peut-être même soupçonne son médecin de vouloir spéculer sur sa bourse. Il n'a rien de plus pressé que de s'exposer encore sans prendre aucune précaution à la même influence malfaisante. Mais cette imprudence lui coûte cher, car au bout d'un temps plus ou moins long, le voilà encore sur le dos avec la colique.

Qu'arrive-t-il alors ? C'est qu'au moment où la guérison lui pa-

rait de nouveau complète, ce pauvre malade s'aperçoit avec surprise qu'il ne peut se servir de ses doigts, comme d'habitude. Il lève les bras en l'air, ses mains retombent *mortes*, formant un angle droit avec l'avant bras. Il essaie de les relever, vains efforts, les muscles extenseurs de la main et des doigts sont paralysés, c'est une attaque de *paralysie saturnine.*

Voilà un pauvre ouvrier peut-être, à charge à sa famille ou à la société pour toute sa vie, surtout si, comme il arrive souvent, le malade prend du mieux, retourne à ses anciennes occupations et subit plusieurs attaques de cette maladie. La guérison devient alors de plus en plus difficile. Le poison s'accumule dans l'organisme et détruit le principe vital. Alors ces malheureux restent infirmes pour leur vie, perdent le sommeil , tombent enfin dans un état de dépérissement général. Heureux quand la mort vient mettre un terme à leurs souffrances.

Enfin si le malade retourne à ses anciennes occupations, ou s'il se trouve sans le savoir encore habituellement exposé à la cause excitante de la maladie, il survient un groupe de symptômes effrayants que l'on a designé sous le nom d'*encéphalopathie saturnine.*

C'est un délire, tantôt tranquille, tantôt furieux, avec menaces, cris et vociférations, d'autres fois un état d'insensibilité complète avec sommeil profond, d'autres fois encore, ce sont des convulsions terribles ou une combinaison de tous ces symptômes à la fois. On appelle encore le médecin. Celui-ci accourt. Que va-t il faire? Rien. On a tout essayé contre cette phase de la maladie, rien ne peut réussir. Il est trop tard.

Cette rapide esquisse de l'intoxication saturnine n'est nullement exagérée. On rencontre, il est vrai, assez rarement à Montréal, les accidents convulsifs ou épileptiformes, mais il n'en est pas de même de la colique de plomb et de la paralysie saturnine. D'ailleurs, ce métal délétère produit aussi d'autres effets plus ou moins obscurs et en particulier des douleurs qui simulent parfaitement le rhumatisme chronique. Beaucoup qui se croient affectés de cette dernière maladie sont réellement des victimes de l'empoisonnement chronique par le plomb.

Maintenant quelle est l'explication de ces symptômes? Peut-on les lier à quelque lésion matérielle ? Non, car on n'en rencontre aucune après la mort. Tout indique au contraire que le poison attaque directement le système nerveux, d'abord le système nerveux ganglionnaire, puis tous les centres nerveux jusqu'au cerveau. Le canal intestinal et le système nerveux ganglionnaire dont le centre appelé plexus solaire, se trouve situé dans l'appareil digestif, sem-

blent primitivement le plus atteints : d'où les nausées, les vomissements, la constipation opiniâtre, la dépression douloureuse du ventre vers la colonne vertébrale. La respiration et les autres appareils sous l'influence du grand nerf sympathique souffrent aussi, mais à un moindre degré. Le système nerveux rachidien est envahi lorsque surviennent les douleurs névralgiques, l'engourdissement, la paralysie des membres. Enfin la lésion des fonctions cérébrales se manifeste par du délire, des convulsions tétaniques ou épileptiformes qui viennent mettre un terme à l'existence.

II

Nous n'avons pas à nous occuper ici du traitement médical de ces affections ; par conséquent, nous allons énumérer rapidement les voies par lesquelles le plomb peut s'introduire dans l'économie animale. Elles sont pour ainsi dire innombrables. On remarque dans la maladie présente, comme dans beaucoup d'autres, une singulière prédisposition chez certains individus. Une seule nuit passée dans une chambre récemment peinturée suffit chez quelques-uns pour en amener les premiers symptômes, tandis que chez d'autres un travail continuel pendant un grand nombre d'années avec le plomb, n'amènera aucun accident. Les cas les plus fréquents et les plus dangereux d'intoxication saturnine s'observent chez ceux qui dans l'exercice de leur état, sont en contact journalier avec ce métal ou ses préparations. Mais en outre le plomb se glisse inaperçu dans un grand nombre de substances. Pour le prouver, voici une petite anecdote.

Un jour, un pauvre diable de chimiste était à bout de ressources. Il voyait approcher avec effroi le terme du loyer. Son sommeil était troublé par des visions de *recors*, de huissiers et surtout de frais d'avocat.

Tout-à-coup une idée lumineuse lui survient.

Pourquoi, se dit-il, ne réussirai-je pas, comme d'autres, à attirer un public dans une salle quelconque. La recette est facile, il ne s'agit que de trouver un imprimeur possédant un assortiment de caractères monstres et quelques journaux assez complaisants pour annoncer ma séance gratis ou à crédit, ce qui revient à peu près au même.

En effet, le nom de ce monsieur avait l'honneur de figurer, quelques jours après, en caractères de trois pieds de haut sur les clôtures de la ville et les journaux annonçaient que Mr. un tel, chimiste

distingué etc. etc., donnerait une séance publique à laquelle ils espéraient qu'il y aurait foule.

Et foule il y eut.

Le père de famille avait lentement délié les cordons de sa bourse pour payer l'entrée de la nombreuse génération qui croissait sous ses soins paternels, et l'étudiant avait prélevé son dernier dollar sur son mois de pension pour y conduire sa Dulcinée. Enfin la salle était comble.

Les expériences allaient à merveille, les différents gaz combinés d'une manière savante produisaient des lumières féeriques, les cornues échauffées craquaient, les étincelles électriques amenaient des effets merveilleux, enfin toute la fantasmagorie de la science avait été mise sous les yeux de ce public admirateur.

" Mesdames et Messieurs, dit enfin le chimiste, il me reste une dernière expérience à faire. Elle est un peu plus délicate, mais si vous voulez bien supporter un instant l'odeur peu agréable qui va se répandre dans la salle, j'espère que le résultat vous dédommagera de ce petit inconvénient. "

Peu à peu une délicieuse odeur d'œufs pourris commence à se faire sentir. On entend bientôt, ici des exclamations, par là des cris étouffés ou des dialogues dans le genre de celui-ci.

— Mais ce chimiste vous a asphyxié, Mademoiselle, à coup sûr vous êtes malade.

— Mais non, Monsieur, je ne me suis jamais si bien portée.

— Mais voyez donc Mademoiselle * * * les couleurs vertes, bleues, noires qui viennent tour à tour se fixer sur son visage, je vous assure que le vôtre lui ressemble parfaitement.

Bientôt le désordre est au comble dans la salle, les unes s'évanouissent, les autres se sauvent, cachant sous une épaisse couche noire, le rouge véritable qui est monté à leur figure.

Enfin, au milieu de la confusion générale, le chimiste se sauve avec la recette.

Je connais trop bien les mœurs canadiennes pour croire que, ce fait se soit passé à Montréal.

Mais enfin, quelle est l'explication du singulier phénomène qui venait ainsi jeter le trouble dans cette assemblée ?

C'était tout simplement une réaction chimique et une réaction chimique fort simple encore.

Le gaz en question, c'est-à-dire l'hydrogène sulfuré, contenant du soufre, ce dernier s'unit au plomb pour former un sulfure de ce métal d'une couleur noire. Malheureusement, le visage de quelques unes de ces dames avait été peint avec des sels de plomb et la conséquence est facile à deviner.

En effet, ce malin chimiste ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Le Prof. C. F. Chandler, attaché au Bureau de santé de la ville de New-York, vient de faire l'analyse de plusieurs de ces préparations destinées, d'après l'annonce de leurs propriétaires, à embellir et à blanchir la peau et, dans plusieurs cas, il a trouvé une quantité considérable de plomb, principalement sous forme de carbonate.

Ces liquides ne sont donc autre chose que du *blanc de plomb* mélangé avec de l'eau. Quelques uns contiennent du carbonate de chaux ou de la craie, d'autres de l'oxide de zinc ou blanc de zinc.

Dans les préparations ci-dessous, on trouve la quantité suivante de plomb dans une once liquide.

Eugenie's Favorite	108.94 grains
Phalon's Snow-White Enamel	146.28 "
Phalon's Snow-White Oriental Cream	190.99 "

Les poudres blanches servant au même objet sont principalement composées de carbonate de chaux ou de craie, de carbonate de magnésie et de plâtre de Paris. Ces dernières ne sont nuisibles à la santé qu'en autant qu'elles oblitèrent les pores de la peau et empêchent les fonctions de cet organe de s'exécuter parfaitement. Il n'en est pas de même des préparations saturnines.

Il existe aussi d'autres préparations pour la toilette qui contiennent une grande quantité de plomb et dont l'effet nuisible ne peut manquer de se manifester tôt ou tard.

Beaucoup d'hommes voudraient conserver une jeunesse éternelle, aussi, lorsque les frimas de l'âge commencent à se manifester par la teinte blanchâtre de leurs cheveux, se hâtent-ils de cacher ce monitor importun sous une épaisse couche de teinture. C'est un moyen ingénieux de se mettre du plomb dans la tête.

Certains industriels ont fait d'immenses fortunes en spéculant sur cette faiblesse de l'humanité. Tous ces régénérateurs de la chevelure destinés

" A réparer des ans, l'irréparable outrage "

ne sont pas sans danger, comme le prouve l'analyse suivante due au même chimiste.

Je donne, sans les traduire, les noms pompeux de ces teintures déguisées, car vraiment la traduction de mots si harmonieux et si propres à attirer l'attention du public enlèverait de l'intérêt à cette nomenclature.

Voici d'ailleurs, exprimée en grains, la quantité de plomb contenue dans chaque once liquide des préparations suivantes :

Clark's Distilled Restorative for the Hair	0.11
Chevalier's Life for the Hair	1.01
Circassian Hair Rejuvenator	2.72
Ayer's Hair Vigor	2.89
Prof. Wood's Hair Restorative	3.08
Dr. J. J. O'Brien's Hair Restorer of America	3.28
Gray's Celebrated-Hair Restorative	3.39
Phalon's Vitalia	4.69
Ring's Vegetable Ambroisia	5.00
Mrs. S. A. Allen's World's Hair Restorer	5.57
L. Knittel's Indian Hair Tonique	6.29
Hall's Vegetable Sicilian Hair Renewer	7.13
Dr. Tebbett's Physiological Hair Regenerator	7.44
Martha Washington Hair Restorative	9.80
Singer's Hair Restorative	16.39

En voilà assez. Par ceux-ci vous pouvez juger des autres.

L'acétate ou sucre de plomb forme la base de toutes ces préparations. Le dépôt qui se forme au fond des bouteilles, consiste en général, de soufre lavé.

L'application sur la chevelure de ces deux substances, est bientôt suivie par leur exposition à l'air, de leur combinaison chimique.

Le soufre s'unit au plomb et le sulfure de plomb qui en résulte donne la teinte noire si recherchée par certaines personnes.

C'est ce qu'un des fabricants ci-dessus appelle dans son annonce, rendre à la chevelure « *the original youthful beauty and color.* »

Les substances ci-dessus étant d'un prix peu élevé et la vente immense, on ne doit pas s'étonner du nombre considérable de ces préparations. Ce nombre d'ailleurs tend à augmenter tous les jours.

Braves gens qui paient des dollars pour ce qui réellement ne vaut que quelques sous !

Mais, continuons de pourchasser le plomb dans les lieux où sa présence est inutile ou nuisible et d'exposer les usages illégitimes auxquels on emploie ce métal délétère.

Or il parait que le plomb va se fourrer jusque dans le nez de certains priseurs. C'est ce qui résulte au moins du fait suivant.

Un monsieur, grand amateur du tabac en poudre, va consulter son médecin sur quelques sensations anormales qu'il éprouvait depuis longtemps. A certains signes, le docteur soupçonne l'empoisonnement chronique par le plomb, mais il ne pouvait en découvrir la source. Enfin il s'avise de lui demander un peu de son tabac, en fait l'analyse et y découvre une grande quantité de plomb. *Sublata causâ tollitur effectus.* Ce patient fut bientôt guéri.

Le tabac, dont il fesait usage, était conservé, pour le tenir frais sans doute, dans des feuilles de plomb et il s'était considérablement imprégné à ce contact.

Au reste, selon Mr. Hassall, le tabac en poudre est quelquefois sophistiqué au moyen de l'oxide rouge ou du chromate de plomb et il peut facilement devenir ainsi la source d'un empoisonnement.

Les pots en plomb dans lesquels on conserve le tabac à fumer, pourraient-ils produire le même effet ?

Je ne crois pas, car le plomb n'est volatil qu'au dessus de la chaleur rouge et il resterait par conséquent dans la pipe avec les cendres.

Il existe un grand nombre de substances alimentaires, de pâtisseries et d'articles de toilette que l'on conserve dans des feuilles d'étain. Or, d'après l'analyse d'Auguste Vogel, la plupart de ces feuilles contiennent de un à dix-neuf par cent de plomb. On conçoit dès lors le danger de s'en servir.— Cependant le chocolat, le savon et quelques autres articles ne paraissent pas absorber de plomb par ce contact. Au contraire, le fromage entouré avec ces feuilles, en contient un grande quantité. L'humidité et l'acide du fromage favorisent sans doute cette absorption. Alors on trouvera le métal presqu'exclusivement sur la surface extérieure du fromage.

Les potiers se servent de sulfure de plomb pour vernir les poteries grossières. Comme ce vernis est facilement attaqué par les graisses et les acides, on conçoit qu'il est très malsain de conserver dans ces vases des viandes, des corps gras, du vinaigre, du vin, etc,. On se servait autrefois de ces vases, non sans danger, pour faire cuire des pâtisseries ou des confitures. On a ajouté même, mais c'est là sans doute une calomnie, que les bonnes ménagères du temps jadis s'en servaient de préférence pour économiser le sucre. Le suc acide des fruits forme en effet avec le plomb un sel d'un goût sucré, ce qui sans doute aurait donné lieu à cette dangereuse économie.

En général il ne faut jamais préparer des aliments ou des boissons dans les vases ou appareils où il entre du plomb ; de même le lait conservé dans ces vases devient vénéneux. Tout dernièrement, un cas d'empoisonnement de ce genre a été rapporté par le Dr. Mack, de Ste. Catherine, Ont. On a même quelquefois ajouté du blanc de plomb au beurre pour en augmenter le poids. Il est assez rare que l'emploi médical de l'acétate de plomb donne lieu à des accidents,quelquefois cependant l'usage interne et externe de ce médicament a amené les symptômes de l'intoxication saturnine.

Les sucreries, dont les enfants font leurs délices, sont aussi quel-

quefois colorées avec ces sels de plomb. Plusieurs manufacturiers de Dublin viennent de subir un procès et de payer l'amende pour avoir ajouté du chromate de plomb dans les *sucres d'orge* pour leur donner une couleur jaune, et du bisulfure de mercure ou vermillon dans certaines pastilles pour les colorer en rouge.

Pauvres enfants, comme si leur organisation si délicate ne les prédisposait pas assez à la maladie sans y ajouter l'empoisonnement.

Le plomb se glisse partout inaperçu. C'est ainsi qu'on en trouve quelquefois des traces dans certains breuvages, comme la bière de gingembre, certaines eaux gazeuses, et même dans les boissons spiritueuses, comme le cidre, le whiskey, la bière, le vin, etc.

C'est un des moyens employés pour enlever la couleur de l'eau de vie, pour fabriquer ce qu'on appelle le *pale brandy*.

Sans doute il provient dans ces cas des appareils dans lesquels on fabrique ces liqueurs et il n'y est pas ajouté frauduleusement, quoique le résultat soit toujours le même. Dans la plupart des gazogènes, le tube de verre destiné à donner passage à l'eau gazeuse est reçu dans un autre tube composé d'un alliage de plomb, d'étain et d'antimoine. Cette eau, en séjournant dans l'appareil, dissout une certaine quantité de plomb, comme il est facile de le constater par la coloration brune que produit l'addition de l'acide sulfhydrique.

Le nouveau rhum de la Jamaïque a souvent été la cause d'accidents graves. Aux Indes, des régiments entiers ont quelquefois subi l'atteinte de ce poison. Sa présence dépendait probablement alors des appareils de distillation.

Il est assez curieux d'observer que ce rhum semble perdre ses qualités délétères au bout d'un certain temps, probablement par la déposition du métal.

Autrefois, avant la découverte des effets nuisibles du plomb on était dans l'habitude d'ajouter, non pas frauduleusement, mais ouvertement et honnêtement, des oxides ou des sels de ce métal dans le vin ou le cidre pour l'empêcher de sûrir.

Cette pratique était principalement répandue dans le Poitou, en France, et dans le Devonshire, en Angleterre.

Les anciens auteurs du dix-septième siècle nous font des peintures terribles des ravages que causaient ces liqueurs parmi la population.

On ne connaissait pas alors la cause de ces symptômes et on les attribuait au vin lui-même.

Aujourd'hui la glycerine est plus en vogue auprès des marchands de vin.

Mais comme on rencontre encore quelquefois cette falsification, voici la meilleure manière de s'assurer de la présence de l'acétate ou sucre de plomb dans les vins de Champagne et autres vins.

On triture ensemble du protosulfure de calcium (obtenu par la fusion de parties égales de chaux et de soufre) et de l'acide tartarique, deux drachmes de chaque, on met cette poudre dans une bouteille contenant une chopine d'eau et on laisse reposer après agitation ; alors on décante ou on filtre et on ajoute au liquide clair une once et demie d'acide tartarique.

Ce réactif indiquera la plus petite quantité d'un sel de plomb dans le vin en produisant un précipité noir que l'œil le moins exercé pourra facilement reconnaître.

L'eau dissout-elle le plomb? L'eau distillée et l'eau de pluie agissent comme un acide sur ce métal. Plongez-en un morceau dans l'eau pure et vous le verrez ternir et se recouvrir bientôt d'une couche de carbonate de plomb.

La croûte blanche qui apparait sur les parois des bassins et des réservoirs en plomb qui contiennent de l'eau, n'est autre chose que le blanc de plomb hydraté.

Alors, me direz-vous, les habitants de notre bonne ville de Montréal doivent en ingurgiter chaque jour une immense quantité, car tous les tuyaux à l'intérieur des édifices, sont en plomb.

Rassurez-vous, heureusement l'Aqueduc ne fournit pas aux contribuables de la cité de l'eau chimiquement pure, car depuis longtemps ils seraient débarrassés du triste privilége de payer des taxes.

L'eau de la ville contient une petite quantité de sels et particulièrement un peu de sulfate de chaux, ce qui l'empêche de dissoudre le plomb.

Cependant on conçoit que, dans certaines localités, l'usage de ces tuyaux en plomb pourrait amener les plus graves accidents ; cela dépend de la composition chimique de l'eau. Ce qui serait innocent dans un lieu ne le serait plus dans l'autre.—D'ailleurs quelquefois dans la même localité un séjour prolongé de l'eau dans des vases de plomb ou d'autres circonstances peuvent survenir qui rendraient l'usage de ce métal dangereux. On cite plusieurs exemples d'intoxication saturnine produite par l'usage de l'eau qui a séjourné dans des réservoirs en plomb.

Pour obvier à ces inconvénients, M. Hamon a inventé dernièrement un procédé au moyen duquel il obtient des tuyaux en plomb recouverts à l'intérieur, non pas seulement d'une couche d'étain, mais bien d'une lame de ce métal.

Les deux métaux sont intimement soudés ensemble. Ces tuyaux

présentent donc tous les avantages de ceux de plomb sans jamais offrir aucun péril pour la santé.

Cependant le *Boston Journal of Chemistry* considère l'usage de ces nouveaux tuyaux dangereux, parce que l'étain lui-même est plus facilement attaqué par l'eau que le plomb et parce que ces métaux venant simultanément en contact avec l'eau sont alors dissous bien plus rapidement.

Mais l'absorption du plomb par l'estomac, les poumons ou la peau se fait surtout remarquer chez les ouvriers des fabriques de blanc de céruse, les peintres, les broyeurs de couleurs, les plombiers, les imprimeurs, etc.

Dans toutes ces industries et dans d'autres métiers, où le plomb forme partie des matériaux employés, les ouvriers présentent souvent les symptômes de l'empoisonnement.

Aujourd'hui, la présence du plomb dans les breuvages et les substances alimentaires se manifestent moins souvent, aussi est-ce en général chez les ouvriers que l'on remarque les effets les plus tristes de l'intoxication saturnine.

Il est utile d'observer ici que le plomb exerce sur les animaux la même influence que sur l'homme. Ainsi des chats, des rats, des chiens, des porcs, des chevaux vivant dans le voisinage des manufactures de ce genre, sont pris de coliques, de paralysie etc. On mentionne un curieux cas d'empoisonnement de bétail par des plantes qui contenaient du plomb dérivé du sol sur lequel elles croissaient. Ces plantes contenaient une grande quantité de plomb quoique leur accroissement n'en fut nullement affecté. Ce fait tendrait à prouver que les plantes n'absorbent pas seulement les métaux absolument essentiels à leur nutrition.

Un chimiste allemand a fait dernièrement l'analyse de différentes espèces de pains à cacheter sortis des manufactures de Munich et de Nuremberg. Parmi les matières colorantes, il a trouvé des sels de cuivre, du bleu de Prusse, du minium ou oxide de plomb rouge, et du chromate de plomb jaune. On leur donnait la couleur blanche, tantôt avec le carbonate de plomb, tantôt avec le sulfate de baryte.

On a demandé, s'il était dangereux de se servir de cuillères en étain qui contiennent une plus ou moins grande quantité de plomb. La plupart des substances avec lesquelles ces cuillères viennent en contact dans leurs usages ordinaires, dissoudent plus facilement l'étain que le plomb, en sorte que probablement ce dernier ne serait pas attaqué.

Vauquelin avait même proposé ce moyen pour la confection des tuyaux en plomb. Il prétendait qu'en combinant ainsi ce métal

avec de l'étain, l'eau dissoudrait ce dernier et laisserait le plomb intact.

Il existe un préjugé populaire qui attribue une grande efficacité au plomb de chasse dans la guérison des *clous*. C'est le marchand de ferroneries qui fournit dans ce cas, l'agent guérisseur. Mais le succès de ce traitement dépend, paraît-il, de certaines règles qu'il faut suivre très exactement. Ainsi, il faut commencer par un grain le premier jour, continuer ensuite en prenant trois grains le second jour, cinq grains le troisième et ainsi de suite toujours par le nombre impair. Un nombre pair gâterait toute l'affaire.

A quel point ce traitement peut-il être préjudiciable à la santé ? Le furoncle étant une maladie à période assez déterminée, il ne se passe pas un grand nombre de jours sans que de lui-même il ne vienne à suppurer. Quelque soit le traitement employé, la nature opère la guérison par suppuration en peu de jours. En sorte que, dans la plupart des cas, ces personnes ne sont pas encore rendues alors à un nombre assez considérable de grains de plomb pour amener chez eux des conséquences préjudiciables.

Mais il est *possible* que chez certaines constitutions, ce traitement puisse amener l'empoisonnement. Il y a plus. On sait que le plomb de chasse est fabriqué dans des tours très-élevées du haut desquelles on jette le plomb fondu dans des bassins remplis d'eau situés au bas de ces constructions. Or, pour que le plomb se sépare en grains pendant la descente, on y ajoute une certaine quantité d'arsenic. Ainsi un nombre assez considérable de grains de plomb pris à l'intérieur pourrait produire non-seulement l'intoxication saturnine, mais aussi l'empoisonnement par l'arsenic. Avis aux mangeurs de plomb de chasse.

Enfin, s'il fallait énumérer toutes les voies par lesquelles ce métal délétère peut s'introduire dans l'économie animale, nous n'en finirions pas. Il faut nous hâter, si nous voulons indiquer les moyens de se préserver des terribles effets de l'intoxication saturnine.

III

Quelles sont les précautions à prendre pour atteindre ce résultat ? M. de la Palisse répondrait tout simplement qu'il faut éviter avec soin tout contact avec ce métal et veiller à ce qu'il ne s'introduise dans l'économie animale, ni par les voies respiratoires, ni par les voies digestives, ni par la peau. Cela est facile à dire, mais pour quelques-uns, il est tout-à-fait impossible de se conformer à une règle si sage. Les individus, par exemple, adonnés par état à la manipula-

tion des préparations saturnines possèdent des métiers très utiles, indispensables même dans l'état actuel de la société. Il faut donc de toute nécessité qu'ils exercent leur état. Mais en prenant certaines précautions, ils peuvent se préserver sinon totalement, du moins en grande partie, des atteintes de ce poison.

Pour ce qui est des substances alimentaires où il entre du plomb, il serait difficile pour la plupart de s'assurer de sa présence. Nous avons déjà traité ailleurs ce sujet de la sophistication des aliments, nous n'y reviendrons pas. Les moyens proposés alors, feraient disparaître celles par le plomb qui ne sont qu'une des nombreuses formes sous lesquelles on les rencontre.

Pour empêcher l'impregnation de l'eau par des sels de plomb, il faut se rappeler que l'eau de pluie dissout ce métal. On ne devra donc jamais faire passer cette eau par des tuyaux en plomb ou la conserver dans des vases du même métal. Il en est de même de l eau de neige.

D'après Christison, la même règle s'applique à l'eau de source ou de rivière d'une pureté exceptionnelle, qui, par exemple, ne contiendrait pas au moins un quinze millième de substances salines. Les tuyaux en plomb n'offrent plus aucun danger, si l'eau contient de 10 à 12 millièmes de carbonate et de sulfate, mais il n'en est plus de même, si ces sels sont des chlorures, quand même, ils seraient présents dans la proportion d'un quatre millième. Si l'on adopte ces conclusions qui sont le résultat de recherches suivies, on peut en conclure qu'il n'y a aucun danger à faire passer l'eau de la ville dans des tuyaux de plomb. L'analyse suivante par M. Sterry Hunt, d'un spécimen recueilli en bas de Lachine, à trente pieds environ du bord et vis-à-vis de l'entrée de l'Aqueduc, le prouve suffisamment. Les calculs sont faits pour 10,000 parties d'eau.

Carbonate de chaux	.6440
" " magnésie	.1970
Sllice	.3250
Chlore	.0183
Acide sulfurique	.0487
Résidu desséché à 300 F	1.4155
" après ignition	1.2020

La composition de l'eau de la ville, est sujette à des changements considérables, suivant les différentes saisons et surtout suivant que l'eau de l'Outaouais ou celle du St Laurent, prédomine. En effet ces deux fleuves n'ont pas la même composition chimique, comme le démontre l'analyse suivante. Les calculs ont été faits

par le même auteur, pour 10,000 parties d'eau, comme dans l'analyse précédente.

	Outaouais	St Laurent
Carbonate de chaux	0.2480	0.8083
" " magnésie	.0696	.2537
Silice	.2060	.3700
Chlorure de potassium	.0160	.0220
Chlorure de sodium	——	.0225
Sulfate de potasse	.0122	——
Sulfate de soude	.0188	.1229
Carbonate de soude	.0410	.0061
Alumine et oxide de fer	(traces)	
Manganèse et acide phosphorique	——	——
	0.6116	1.6055

" L'Outaouais, ajoute M. Sterry Hunt, contient donc une plus grande proportion de matières organiques et le St Laurent plus de substances salines. On les distingue facilement par la différence de couleur de leurs eaux, le bleu verdâtre du plus grand fleuve contrastant fortement avec la couleur jaune d'ambre de son tributaire. A la fin des saisons d'été et d'hiver, les eaux de l'Outaouais sont comparativement basses et l'on peut observer que l'eau fournie alors par l'Aqueduc à la ville, n'est que légèrement colorée, l'eau du St Laurent prédominant, tandis que durant les crues du printemps, une couleur plus foncée montre une plus grande proportion de l'eau de l'Outaouais. Il s'ensuit que la pureté de notre approvisionnement d'eau est en raison inverse de sa couleur et qu'en obtenant une eau incolore, nous échangeons une petite proportion de matière organique contre une plus grande quantité de sels calcaires."

Mais en raison même de cette pureté, serait-il prudent de faire passer l'eau de l'Outaouais à travers des tuyaux de plomb ?

Si nous acceptons les recherches de Christison et l'analyse précédente qui est dûe à un chimiste bien connu par son habileté et sa science profonde, cette eau dissoudrait le plomb, puisqu'elle ne contient à peu près qu'un dix-sept millième de substances salines. C'est une expérience à faire.

Toujours est-il que ces substances salines et particulièrement les carbonates et les sulfates existent en assez grande quantité dans l'eau fournie par l'Aqueduc, comme on peut le voir par la première analyse, pour empêcher la dissolution des tuyaux de plomb. Nous en avons d'ailleurs la preuve la plus décisive et la plus convaincante, dans l'usage que des milliers de personnes en font tous les jours sans aucun inconvénient.

La prudence exige cependant de ne pas se servir de résevoirs en plomb pour conserver l'eau contenant même une forte proportion

de sels, car un séjour prolongé dans de tels bassins, pourrait finir par l'altérer.

Enfin, une dernière précaution qu'il ne faut pas négliger, c'est de ne jamais se servir de réservoirs, de bassins ou de vases ayant des couvercles de plomb. L'eau qui se condense sur ces couvercles est presque chimiquement pure et contient en outre une grande quantité d'acide carbonique. Par conséquent, elle dissout le plomb et forme un carbonate qui se précipite et vient imprégner le liquide contenu dans le vase ou le réservoir.

Un médecin de Ste Catherine, Ont. rapporte un cas d'empoisonnement de toute une famille, par l'usage de l'eau ainsi conservée dans un réservoir recouvert de plomb. Un membre de cette famille avait déjà succombé avant qu'il fût appelé, et les autres étaient alors dans un état très alarmant.—*Canada Lancet*—Vol. III p. 261.

Les règles à suivre par ceux qui, par état, sont exposés à contracter les maladies de plomb, sont utiles à connaître dans toutes les classes de la société. Nous les indiquerons donc brièvement. Ces précautions sont assez simples et leur observation rigoureuse diminuerait sans doute d'une manière notable, la fréquence de ces maladies. Mais on remarque dans cette matière en particulier, comme dans tant d'autres aussi importantes, la même insouciance et la même fausse sécurité dans lesquelles, vivent la plupart des personnes par rapport aux règles hygiéniques. Aussi, le médecin est-il obligé, dans des cas de ce genre, de donner ces conseils de manière à produire une forte impression sur l'esprit de ses patients et de les convaincre de l'importance et de la nécessité pour eux, de s'y conformer.

Les peintres, les plombiers, les imprimeurs, les fondeurs de caractères d'imprimerie, les broyeurs de couleurs, les potiers, les souffleurs de verre, les manufacturiers de plomb de chasse, les ouvriers des mines de plomb ou des fabriques de blanc de céruse ou de minium, enfin tous les individus adonnés par état à la manipulation des préparations saturnines, sont particulièrement exposés à subir les atteintes de l'empoisonnement. Ils devront donc veiller particulièrement à ce que le plomb ne s'introduise ni par les voies digestives, ni par la peau, ni par les voies respiratoires. Pour atteindre ce but, une propreté rigoureuse est indispensable. L'eau est distribuée partout avec abondance et l'on ne doit pas craindre de s'en servir libéralement.

Ces ouvriers devront se laver souvent la figure et les mains, se rinçer la bouche, surtout avant les repas, se peigner plusieurs fois par jour ; ils pourront porter aussi durant les heures de travail un

bonnet de papier ou d'autre substance à travers laquelle la poussière ne puisse pas pénétrer ; ils devront se servir dans l'atelier d'habits de toile plutôt que de laine, les faire laver une ou deux fois par semaine et les porter le moins possible en dehors des heures de travail. Dès ses premières recherches, Sir George Baker avait remarqué que les émanations des habits des ouvriers pourraient amener les symptômes de l'empoisonnement, et les rechûtes fréquentes auxquelles ces ouvriers sont sujets lorsqu'ils continuent à se servir des mêmes vêtements, sont une preuve évidente du danger de ce manque de précaution.

Les bains généraux sont une mesure indispensable qui devrait être employée autant que possible toutes les semaines. Je dois mentionner ici un moyen curatif et prophylactique en même temps, c'est le bain sulfureux. Le soufre produit alors le même effet que dans les Régénérateurs de la chevelure, il s'unit au plomb pour former un composé d'une couleur noire. On ne saurait croire la quantité de plomb que l'on découvre ainsi sur la peau de ceux qui travaillent aux préparations saturnines. Souvent dans ces bains on y rentre blanc et l'on y sort nègre. On dit qu'à blanchir un nègre, on y perd son savon, mais ici le savon est alors le grand remède. Vous avez beau dire à ces personnes de prendre des bains, elle ne vous écoutent pas. Frappez leurs sens, mettez-les dans un bain sulfureux, rendez les nègres, elle vous croiront. Il est alors facile de les convaincre de l'importance de chasser tout le poison et après l'avoir mis ainsi sous leurs yeux, donnez-leur une demi livre de savon et une brosse un peu dure. Vous n'avez plus besoin alors de leur faire de recommandation, elle n'y iront pas de main morte. Ces bains répétés de temps en temps, jusqu'à ce que toute trace de plomb soit disparue, sont un moyen efficace d'éviter des rechûtes fâcheuses.

Il est important aussi de veiller à ce que le poison ne s'introduise par les voies digestives. On ne devra pas manger ou laisser les vivres dans la boutique et prendre son repas avant de s'être rincé la bouche et lavé les mains. Ces recommandations semblent triviales au premier abord, mais elles sont réellement d'une grande importance. Le Dr. Mason Good, rapporte le cas d'un imprimeur qui après avoir subi plusieurs attaques de cette maladie, prit enfin la simple précaution de se laver les mains avant les repas. Six ou sept années se passèrent sans aucune nouvelle atteinte, mais à cette époque, il commença à négliger de nouveau ces soins de propreté et succomba bientôt à une attaque plus violente que toutes les autres.

Les compositeurs typographes, *ces hommes de lettres*, auxquels

tout écrivain doit porter une tendre compassion, vû qu'ils sont condamnés à déchiffrer leurs griffonnages, auront aussi la précaution de nettoyer parfaitement les caractères d'imprimerie et les cases qui les contiennent. Enfin, ils devront éviter avec soin de tenir les caractères d'imprimerie entre leurs lèvres. J'espère que cette utile et intelligente classe d'ouvriers prendront ces petits conseils en bonne part, vû qu'ils leur sont donnés par Franklin lui même.

La nourriture des ouvriers exposés aux émanations du plomb, doit être substantielle, mais comme l'intempérance est souvent une cause prédisposante de la maladie, ils devront éviter avec soin tout excès. On dit que les substances grasses agissent comme phophylactique ; le lait produirait aussi le même résultat. M. Didierjean, manufacturier de minium, affirme qu'en obligeant ses ouvriers de prendre chaque jour une chopine de lait, il a réussi à les préserver de toute atteinte de ces maladies auxquelles ils étaient auparavant très exposés.

Un autre moyen assez efficace, c'est de prendre de temps en temps, une faible dissolution de sel d'Epsom. Enfin Liebig et Gendrin ont recommandé la limonade d'acide sulfurique dans le but sans doute de produire un sulfate de plomb insoluble et par conséquent inerte. Que ceux qui ont la foi en fasse usage, mais gare aux dyspepsies.

Les précautions à prendre pour empêcher le métal de s'introduire dans les voies respiratoires sont principalement du ressort des manufacturiers eux-mêmes. A eux revient le devoir d'éviter de produire ou de répandre dans l'air des vapeurs ou des poussières très dangereuses. Ces dernières sont bien moins abondantes dans ces manufactures depuis que l'on broie le blanc de céruse sous l'eau et les premières peuvent presque toujours être chassées par un bon système de chauffage et de ventilation.

Enfin, pourquoi ne diminuerait-on pas les chances d'empoisonnement en employant moins souvent ce métal délétère, surtout dans la peinture.

Près d'un siècle s'est écoulé, depuis que Courtois proposa à l'Académie de Dijon, en 1780, pour remédier aux graves inconvénients de la céruse, de lui substituer le carbonate de Zinc ou Blanc de Zinc. Ce dernier, plus économique, non vénéneux, n'offre pas de danger dans sa préparation, est moins altérable et ne se noircit pas aussi vite que le blanc de plomb au contact de l'air. L'hydrogène sulfuré qui se trouve toujours en petite quantité dans l'atmosphère des villes, fait jaunir très promptement la peinture à la céruse. Ajoutons que le blanc de zinc qui couvre presque aussi bien que

le blanc de plomb, a été prescrit en France pour tous les travaux publics par un arrêté ministériel du 24 avril 1849.

Malgré ces avantages et ces recommandations, le Blanc de Zinc est très peu employé, du moins à Montréal.

J'ai appris cependant ces jours derniers que M. James Robertson de cette ville, propriétaire d'une des manufactures de blanc de plomb, était sur le point d'ajouter à son industrie, une grande fabrique de Blanc de Zinc. Espérons que son utile entreprise sera couronnée d'un plein succès.

Enfin, si la conpaissance des effets nuisibles du plomb sur l'économie animale était plus répandue, si les voies par lesquelles ce métal délétère peut s'y introduire étaient mieux appréciées, enfin si les précautions indiquées par le bon sens et l'expérience étaient mises en pratique pour se garantir de ses effets, on verrait sans doute, moins souvent les affections saturnines exercer leurs ravages sur les populations.

Le plomb semble être un terrible destructeur du genre humain. On connait son rôle dans les guerres modernes. Si les hommes en général, ont une profonde horreur du plomb lorsqu'il se présente à eux, sous forme de balles lancées par des fusils à aiguille ou Chassepot, nous avons vu, par les considérations précédentes, que cette crainte salutaire cesse du moment que ce métal prend des formes plus séduisantes. Cependant si dans le premier cas, la nature nous crie : gare au plomb ! dans le dernier, la science nous crie de même : gare au plomb !

Dr. George Grenier.

BATAILLE DE DORKING,

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(*Suite*)

Nous étions vexés d'avoir été si rudement traités, mais nous sentions que nous l'avions mérité, et notre conduite nous rendait un peu honteux. Puis, le triste rôle que notre colonel avait joué dans cette affaire nous avait fait perdre toute confiance en lui. C'était pourtant un galant homme, et le lendemain il donna des preuves de sa bravoure ; mais il visait trop à la popularité et n'entendait rien au commandement.

A peine avions-nous gagné la hauteur au-dessus de la ville, où nous devions bivouaquer en attendant le jour, que nous apprîmes une bonne nouvelle : un convoi de vivres était en gare ; par malheur, il n'y avait pas de fourgons pour les aller chercher. Il fallut envoyer des hommes de corvée, qui nous rapportèrent dans leurs bras des pains, un baril de rhum, des paquets de thé et des quartiers de viande en quantité suffisante pour tout le monde ; mais dans tout le régiment il n'existait pas un seul chaudron ni une marmite : nous ne pouvions pas pourtant manger la viande toute crue. Le colonel et les officiers n'étaient pas mieux partagés du reste : ils avaient fondé un " mess " selon les règles, avec vaisselle plate et porcelaine, chef de cuisine, maître d'hôtel et tout le tremblement ; mais on n'entendit jamais parler des employés ni du matériel, et personne ne put dire ce qu'ils étaient devenus. On envoya quelques-uns de nous à la ville pour se procurer des usten-

siles de cuisine. Nous trouvâmes les rues encombrées d'artillerie, de fourgons, d'officiers à cheval, et de volontaires faisant, comme nous, leurs complettes. Nous réussîmes à nous procurer quelques gamelles et des casseroles ; pour mon compte, j'achetai une espèce de gibecière en cuir qui me rendit de grands services par la suite. Ainsi chargés, nous regagnâmes notre campement sur la colline, après avoir rempli nos gamelles d'une eau trouble puisée dans une petite rivière qui coulait entre la colline et la ville, car l'eau manquait sur le plateau. Nous venions de faire à pied environ quatre milles, aller et retour, et la marche et le manque de sommeil nous avaient tellement fatigués que l'estomac était pour ainsi dire fermé.

La cuisine était des plus grossières, comme vous pouvez bien le penser ; tout ce que nous pûmes faire, ce fut de découper la viande en tranches et de la faire bouillir, en nous servant de nos doigts comme fourchettes. Le thé, néanmoins, était excellent, et telle était notre soif que nous le bûmes par litres. Un peu avant la brume, le major de brigade fit sa ronde avec l'aide de l'adjudant, et enseigna à notre colonel la manière de placer des grand'gardes sur le versant de la colline. A mon avis, ces avants-postes étaient à peu près inutiles, puisque la ville était encore occupée par nos troupes ; mais sans doute il était bon de s'habituer à prendre ces précautions. Nous installâmes aussi un grand poste et une ligne de sentinelles en avant et en arrière de notre front et se reliant avec celles des régiments campés sur nos deux flancs. Le bois ne manquait pas, la colline étant semée de taillis, mais il nous fallut du temps pour en faire notre provision, car nous n'avions que nos couteaux de poche pour couper les branches.

Enfin nous nous étendîmes pour dormir. Ma compagnie n'était pas de service, et nous avions la nuit complète à nous, mais, quoique harassé, l'excitation et la nouveauté de la situation ne me permirent point de dormir. Quoique la nuit fût calme et chaude, et que nous fussions à couvert sous les arbres, je frissonnai bientôt sous mon mince par-dessus d'été, d'autant plus que mes habits trempés de sueur pendant la journée n'avaient pas séché. Avant le jour je me réveillai d'un court assoupissement, transi et grelottant, et j'allai avec bonheur me chauffer avec mes camarades au feu de bivouac. Je remarquai alors que les collines au sud étaient couronnées de feux pareils ; nous pensâmes d'abord qu'ils avaient été allumés par l'ennemi, mais on nous dit que ces hauteurs étaient encore occupées par une forte arrière-garde de l'armée régulière, et que nous n'avions pas à craindre de surprise.

A la pointe du jour, les clairons sonnèrent la diane ; nous nous

formâmes en ligne et l'appel se fit. Une vingtaine d'hommes manquaient; tombés malades la veille, ils avaient été évacués, je crois sur Londres, par un train de nuit. Après être restés en colonne pendant une demi-heure, le major de la brigade apporta l'ordre de former les faisceaux et de nous mettre au repos ; une demi-heure après, on nous dit de déjeuner le plus vite possible et de préparer en même temps un jour de vivres. L'opération se fit à peu près comme la veille, avec cette différence que nos marmites et nos bouilloires étaient toutes prêtes. Nous avions le temps de regarder autour de nous, et de l'endroit où nous étions nous dominions un des plus ravissants paysages d'Angleterre. Notre régiment était campé à l'extrémité de la chaîne de collines qui relie Guildford à Dorking. Ce n'est, à vrai dire, qu'une suite des montagnes calcaires qui s'étendent depuis Aldershot jusqu'à la Medway, mais il y a une brèche dans cette chaîne à l'endroit où la petite rivière qui passe devant Dorking tourne subitement au nord pour aller se jeter dans la Tamise. Nous étions sur le versant de la colline qui descend à l'est et dans la direction de cette brèche, et nous avions pour bivouac un parc magnifique. Un peu au-dessus de nous, à notre droite, s'élevait un beau château dont dépendait ce parc, et qui était occupé en ce moment par le quartier général de notre division. Du château, la colline descendait en pente roide vers le sud, jusqu'à la vallée au-dessous qui s'étend de l'est à l'ouest parallèlement à la chaîne de collines, et qui traversent le chemin de fer et la grande route de Guildford à Reigate. Dans cette vallée, juste en face du château, et à un mille et demi environ, s'élevait la petite ville de Dorking, cachée dans les arbres, sur les pentes opposées de la vallée qui allaient mourir vers la plaine de Leith-Common, théâtre de notre marche de la veille. La partie centrale de la ville se trouvait donc sur notre droite, mais les faubourgs s'étendaient à l'est, jusqu'à notre front, en s'arrêtant devant une petite station de chemin de fer d'où surgissaient les vertes pelouses du parc semées d'arbres et d'arbustes jusqu'à notre campement. Autour de la station du chemin de fer se groupaient des villas et un ou deux moulins ; notre vue plongeait dans leurs jardins, dont les bassins éclataient au soleil comme des miroirs. Immédiatement à notre gauche, le parc descendait en pente rapide jusqu'à la brèche dont j'ai parlé, à travers laquelle passaient une petite rivière ainsi que la ligne ferrée d'Epsom à Brighton, allant du nord au sud, et à angle droit la ligne de Guildford à Reigate. A proximité du point d'intersection de ces lignes et de la petite station se trouvait la gare de la ligne où nous avions fait halte la veille. Au delà du ravin à l'est, sur notre gauche, et comme prolongement

des hauteurs sur lesquelles nous étions, se dressaient de nouvelles collines calcaires. Le promontoire de cette chaîne, qui domine la trouée, se nomme Box-Hill, à cause des touffes de buis dont il est couvert. Les versants en sont très escarpés et le sommet des collines était garni de troupes. La force naturelle de notre position n'échappait à personne : c'était un terrain formé de pentes très rapides gazonnées vers le sud, avec une rivière dans le bas, mais très peu d'abris sur les flancs. La position semblait faite pour un champ de bataille. Le point faible était la trouée. Le terrain, à la jonction des chemins de fer et des grandes routes à l'entrée même de la passe, formait un petit vallon parsemé, comme je l'ai dit, de maisons et de jardins. C'était là la clef de la position, car bien que la vallée ne fût pas tenable pour l'ennemi tant que nous possédions les crêtes, il pouvait, en emportant ce point et en enfilant la passe, couper en deux notre ligne de bataille. Mais ne pensez pas que dans un tel moment j'examinasse aussi minutieusement notre position.

Tout le monde aurait été frappé des avantages naturels du terrain ; mais ce qui m'impressionnait le plus c'était la paisible beauté du paysage : la petite ville, avec ses maisons estampées par la brume du matin, les masses vertes des arbres dorées par le soleil et se détachant sur le ciel bleu foncé. Les bois des versants méridionaux de la vallée formaient des dômes de verdure épais comme une forêt vierge. Le calme faisait d'autant plus d'impression qu'il contrastait vivement avec la lutte que nous attendions. Je me souviens encore avec quel sentiment d'amertume, nous voyions qu'il était trop tard pour épargner à notre pays cette profanation, si facile cependant à écarter. Un peu de fermeté, un peu de prévoyance, chez nos ministres un peu de bon sens seulement, et cette calamité sans seconde eût été impossible. Il était, hélas ! trop tard, nous étions comme les vierges folles de la parabole.

Mais n'allez pas cependant vous figurer que la scène autour de nous fût triste ; le camp était animé comme une ruche. Nous avions surmonté notre fatigue, nos estomacs étaient garnis, nos poitrines se dilataient, en pensant que nous allions bientôt nous battre pour notre pays, et la vue de nos forces réellement considérables augmentait notre ardeur. Partout, sur les versants des collines qui s'étendaient derrière notre plateau, arrivaient des troupes : volontaires, milice, cavalerie et artillerie. Ces troupes étaient arrivées du nord à Leatherhead la nuit précédente et étaient venues nous rallier à l'aube. De longs convois descendaient incessamment par la passe, amenant des miliciens et des volontaires, qui, gravissant le plateau à droite et à gauche, prenaient position et se mas-

saient pour la plupart sur les pentes en arrière de nous. On nous dit que désormais nous faisions partie d'un corps d'armée de trois divisions, mais je n'ai jamais su quels régiments composaient les deux autres. Du point où nous étions, nous voyions distinctement tout ce mouvement, car nous avions lestement mené le déjeuner, attendant à chaque minute le signal de la bataille, et nous nous tenions, debout ou assis sur l'herbe, près de nos armes en faisceaux. Nous vîmes aussi de grand matin, longeant la vallée, arriver un long convoi qui venait de Guildford : il était plein d'habits rouges et s'arrêta à la petite station à nos pieds ; les troupes en descendirent. Nous les reconnûmes à leurs bonnets à poil. C'était la garde qui venait renforcer cette partie de la ligne.

Laissant un détachement de tirailleurs pour surveiller les talus du chemin de fer, le gros du régiment s'avança d'un pas ferme, musique en tête, et vint s'aligner en barrant la trouée, la gauche en prolongation de notre ligne. Il paraissait y en avoir trois bataillons, car ils se formèrent en autant de colonnes à petites distances.

Peu de temps après, notre colonel m'envoya à Box-Hill afin de demander au chef d'un régiment de volontaires qui y était stationné de mettre à notre disposition une voiture d'ambulance ; on disait ce régiment très-bien pourvu, tandis que le nôtre ne l'était nullement. Ma mission fut sans résultat. En traversant la vallée, je trouvai une grande confusion à la station du chemin de fer. Des trains arrivaient sans cesse bondés d'approvisionnements, de munitions, de canons et d'objets de toute nature que l'on déchargeait en toute hâte ; mais on manquait de moyens de transport. On avait bien des fourgons en abondance, mais pas de chevaux pour les traîner, et tout était encombré ; puis, pour mettre le comble à la confusion, la population fuyait en masse ses demeures ; elle avait été avertie que la ville serait très probablement le théâtre de la bataille. Des femmes de tout rang et de tout âge, avec leurs enfants, les unes portant des paquets, les autres les mains vides, demandèrent à monter dans le train ; mais personne à la gare n'avait autorité pour leur permettre, et ces pauvres gens allaient et venaient, affolés cherchant en vain des renseignements.

Je rencontrai dans la foule notre chirurgien-major qui courait de son côté cherchant une voiture d'ambulance, car tout son appareil chirurgical se composait d'une petite trousse. Je rencontrai aussi Wood, le vieux cocher de Travers. Sa maîtresse l'avait envoyé à cheval chargé de vivres, de couvertures, et muni d'une lettre, à Guildford, où l'on croyait que se trouvait notre régiment.

Il avait aussi mon havre-sac. Mais, à Guildford, le cheval ayant été réquisitionné contre reçu pour le service de l'artillerie, il fut obligé d'y laisser tous les objets pesants, mon sac y compris. Le brave homme reparti chargé de tout ce qu'il pouvait emporter, et, apprenant que nous étions dans les environs, était venu à pied jusqu'ici. Il nous dit que Guildford était encombré de troupes et que les hauteurs étaient occupées le long de la route ; il ajouta que des trains de blessés, venant de la côte, avaient traversé la ville pendant la nuit. Je le conduisis à notre campement, en le déchargeant d'une partie du fardeau qui l'accablait. Les vivres envoyés n'étaient plus de première nécessité, mais les assiettes, les couteaux, les timbales furent bien accueillis. Travers était, comme de juste, bien aise de recevoir sa lettre, tandis que tout le monde s'arrachait les quelques journaux que le bonhomme avait apportés ; car nous étions sans nouvelles certaines depuis dimanche, jour de notre départ de Londres.

Aujourd'hui encore, je me rappelle presque chaque mot, bien que je n'aie jeté qu'un coup d'œil sur ces feuilles. C'étaient deux éditions du même journal : l'une publiée le dimanche soir au moment de l'arrivée de la nouvelle du débarquement sur trois points à la fois ; l'article était écrit sur le ton du désespoir. " Le pays devait convenir qu'il avait été surpris ; le vainqueur se contenterait de l'humiliation infligée par une paix dictée sur notre territoire, et le gouvernement avait pour devoir d'accepter la paix aux meilleures conditions possibles, afin d'éviter par là de nouveaux désastres et la ruine irrémédiable de notre crédit déjà chancelant." L'édition du lendemain matin était écrite sur un tout autre ton. L'ennemi avait probablement éprouvé un échec, car on nous exhortait à la résistance. Une position imprenable était occupée sur les dunes ; de grandes forces s'y rencontraient ; le nombre dépassait de beaucoup celui des téméraires envahisseurs, qui, avec une ligne inexpugnable devant eux et la mer sur leurs derrières, n'avaient qu'à se rendre ou à périr. " Loin de nous, terminait l'article, la lâche pensée d'une négociation ! la lutte doit être poussée jusqu'au bout, et il n'y a qu'une seule issue possible. L'Angleterre attend avec calme et confiance l'attaque de l'ennemi contre ses héroïques volontaires." L'article me parut éloquent, mais passablement inconséquent. Le même journal annonçait que le gouvernement envoyait cinq cents ouvriers de Woolwich pour créer un arsenal auxiliaire à Birmingham.

En attendant, nous changions de positions à tout instant ; tantôt nous montions la colline à droite, tantôt nous descendions sur notre gauche, selon les ordres que nous recevions. Les officiers

d'état-major allaient et venaient au grand galop, les pièces d'artillerie roulaient d'un endroit de la plaine à l'autre avec un bruit étourdissant. Enfin toute la ligne prit les armes, les musiques se mirent à jouer, et le général commandant notre corps d'armée arriva avec son état-major. Nous l'avions déjà vu plusieurs fois sur les positions dans la matinée, mais à présent il nous passait en revue. C'était un homme grand et mince, à longs cheveux châtains, droit en selle sur un magnifique cheval qu'il faisait caracoler devant nos lignes. A quelque distance, il paraissait tout jeune, on lui aurait donné vingt-cinq ans ; mais je crois qu'il avait au moins cinquante ans de service, car il venait d'être nommé pair pour les services qu'il avait rendus. Il portait, je me rappelle, assez de décorations pour couvrir toute sa poitrine, et ne pouvait les étaler toutes, il les avait réunies en collier autour de son cou. Comme tous les autres généraux, il était en uniforme bleu et portait le tricorne à plumet ; mauvaise tenue, selon moi, car cela le mettait trop en vue.

Il s'arrêta devant notre bataillon, jeta un regard sur nous et nous fit un discours concis : " Vous êtes au poste d'honneur, à côté des gardes de Sa Majesté ; vous vous montrerez dignes de cette place et dignes du nom anglais. Il n'est pas nécessaire d'être général pour reconnaître la force de notre position ; elle est imprenable, à condition que vous la défendiez solidement. Attendons que l'ennemi ait été bien canonné, et l'ordre vous sera donné de l'aborder à la baïonnette ; et surtout du calme ! " Il serra la main de notre colonel ; nous le saluâmes d'une acclamation, et il s'élança au galop vers la garde, rangée en bataille à quelque distance de nous.

Enfin, disions-nous, la bataille va donc commencer ! Mais l'ennemi ne donnait aucun signe de vie. L'air était chaud et orageux ; l'atmosphère était devenue si brumeuse, qu'à peine distinguait-on la ville à nos pieds, les collines devant nous formaient une masse confuse dans laquelle on ne pouvait plus deviner un contour.

Au bout d'un instant, l'enthousiasme excité par le discours du général se calma ; nous commençions à être moins convaincus que le succès dépendait de nos bras. On nous fit former de nouveau les faisceaux, et on nous permit d'aller, par groupes de dix et de vingt, boire à la rivière. Elle était gardée par nos tirailleurs, embusqués derrière les haies et les escarpements de la rive ; mais la ville avait été abandonnée. La position paraissait excellente, avec cette restriction cependant que l'ennemi en arrivant serait moins abrité que nos hommes.

Pendant que j'étais à la rivière, une colonne sortait de la ville et se dirigeait sur notre position. Un instant nous crûmes que

c'était l'ennemi, car la poussière était si forte qu'on ne pouvait reconnaître la couleur des uniformes; c'était notre arrière-garde qui abandonnait les collines qu'elle avait occupées la nuit précédente.

Un bataillon de chasseurs à pied fit une halte de quelques minutes à la rivière pour laisser les hommes se rafraîchir, et j'échangeai quelques mots avec deux officiers. Ils avaient fait partie des troupes qui avaient attaqué l'ennemi à son premier débarquement D'abord ils avaient eu l'avantage, et l'auraient, disaient-ils, repoussé facilement s'ils avaient été un peu appuyés; mais toute l'affaire avait été mal conduite. Les volontaires avaient fait preuve de beaucoup de courage et d'élan, mais le désordre s'était bientôt mis dans leurs rangs comme dans ceux de la milice; et l'attaque, finalement, avait échoué avec des pertes sérieuses. C'étaient les blessés de cette première affaire qui avaient passé par Guilford pendant la nuit. Les officiers nous demandaient avec avidité des renseignements sur les dispositions prises pour la bataille, et quand nous leur dîmes que les gardes étaient les seules troupes régulières sur cette partie de la ligne, ils secouèrent le tête en signe de mauvais augure.

Pendant que nous causions, un troisième officier s'avança vers nous. C'était un homme brun, au teint hâlé, avec une tête singulière et l'air très monté.

" Vous êtes des volontaires," nous dit-il avec vivacité, " et bien! sans vouloir vous froisser ni vous être désagréable, je vous dirai que ce que vous avez de mieux à faire c'est de rentrer chez vous et de nous laisser nous tirer d'affaire tout seuls. Tout n'en irait que mieux, soyez en bien certains. Notez bien que je ne veux blesser personne, mais c'est la pure vérité."

Après cette sortie, faite d'un ton bourru, il partit vivement sans attendre notre réponse et sans que les autres officiers eussent le temps de l'arrêter. Ils s'excusèrent de son impolitesse, et nous apprirent que son frère, officier dans le même bataillon, avait été tué le dimanche, que cette perte, jointe à la chaleur et à la fatigue de la marche, lui avait troublé l'esprit. Ces officiers ajoutèrent que l'avant-garde de l'ennemi était tout près de nous, qu'il attendait des renforts, et qu'on ne nous attaquerait probablement pas avant midi. Cependant il était près de trois heures quand la bataille commença.

Pour nous, l'excitation de l'attente était déjà passée. Pendant douze heures nous avions espéré la lutte, et il nous semblait presque que l'invasion n'était qu'un mauvais rêve, et que l'ennemi n'était qu'un mythe. Jusqu'ici, sauf le nombre des troupes et les bruits qui circulaient, tout cela ne différait guère d'une revue de

volontaires sur les dunes de Brighton. Ces idées me passaient par l'esprit pendant que nous étions couchés en groupes sur l'herbe, les uns fumant, les autres endormis ou grignotant leur pain.

L'état de torpeur dans lequel nous étions tombés fut subitement troublé par un coup de canon tiré du sommet de la colline à notre droite, tout près de la grande maison. C'était la première fois que j'entendais tirer un boulet, et, quoiqu'il y ait cinquante ans de cela, le sifflement strident du projectile retentit encore à mes oreilles. Mais nous allions nous faire à ce bruit-là. Nous sautâmes sur nos pieds sans attendre le commandement, et en un clin d'œil nous nous formâmes en ligne, les premiers rangs allongeant le cou pour voir l'ennemi qui approchait. Ce coup de canon était apparemment le signal du combat, car nos batteries ouvrirent le feu sur toute la ligne. Je ne pouvais voir sur quoi elles tiraient, et je suis certain que les artilleurs eux mêmes ne le voyaient pas davantage. Je vous ai déjà dit que la matinée était brumeuse ; maintenant la fumée de nos canons s'étendait comme un nuage funèbre sur toute la hauteur, et bientôt nous ne pûmes apercevoir que les hommes de nos rangs et la silhouette des artilleurs de la batterie la plus proche de nous, braquée sur le versant à notre droite.

Ce feu d'artillerie continua pendant près de deux heures sans que l'ennemi répondit. Nous voyions les servants manœuvrer avec rage, écouvilonnant, chargeant et tirant. Le commandant allait et venait lentement à cheval derrière les canons, cherchant à percer le brouillard avec sa longue-vue. Une ou deux fois les canonniers cessèrent leur tir pour laisser la fumée se dissiper, mais cela ne servait pas à grand'chose. Deux heures se passèrent sans que l'ennemi eût riposté par un seul coup.

" Si c'est là une bataille," me dit Dick Wake, qui était mon voisin de gauche, " c'est peu de chose."

A peine ces paroles étaient elles prononcées, qu'un formidable roulement de fusillade se fit entendre sur notre front ; nos tirailleurs répondirent vivement, et bientôt les balles commencèrent à siffler au-dessus de nos têtes, quelques-unes rasant la terre à nos pieds. Jusqu'à ce moment, nous avions été massés en colonnes ; maintenant on nous déploya en ligne sur le terrain qui nous avait été assigné. De la vallée à notre gauche, un chemin montait le long de notre front. Ce chemin était couronné d'un talus d'environ quatre pieds de hauteur, derrière lequel on abrita la plus grande partie de notre régiment ; un peu plus haut, la tranchée faisait un coude qui l'écartait de la ligne, de sorte que la droite du régiment l'abandonna et occupa les pelouses découvertes du parc.

On avait coupé le talus en cet endroit pour nous laisser un passage. Dans la matinée, on nous avait ordonné d'abattre les buissons qui couvraient le sommet du talus, afin de laisser l'espace libre pour tirer; nous n'avions pas d'outils, et ce fut une compagnie de sapeurs qui se chargea de cette besogne. Ma compagnie se trouvait sur la droite, et par conséquent en dehors de l'abri formé par le talus. Plus loin, toujours à notre droite, était la batterie d'artillerie dont j'ai déjà parlé; ensuite un bataillon de ligne, puis d'autres batteries, et plus loin encore une grande masse de miliciens et de volontaires, avec quelques troupes de la ligne qui s'étendaient jusqu'à la grande maison. C'était là du moins notre ordre de bataille avant que le combat s'engageât; quels furent les changements ensuite, je l'ignore.

(*A continuer.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

L'article relatif à l'indemnité de guerre fixée par le Traité de Francfort a subi une modification importante en ce qui concerne l'échéance des paiements. La France désirant libérer le plustôt possible son territoire de l'occupation allemande a ouvert à cet effet des négociations avec la Prusse. Un nouveau traité a été signé par le Comte de Rémusat et le général d'Arnim. Sur paiement d'un demi milliard les départements de la Marne et de la Haute-Marne seront évacués. Un autre demi-milliard sera payable le premier mars 1873, et le premier mars 1874 un troisième paiement d'un demi milliard sera effectué, et les départements des Vosges et des Ardennes seront évacués. Mais l'armée Allemande continuera d'occuper les départements de la Meurthe et de la Meuse et la citadelle de Belfort jusqu'au versement du dernier milliard qui s'effectuera le premier mars mil huit cent soixante et quinze.

Ce traité détermine la libération progressive du territoire français, mais ne fixe en aucune manière l'effectif de l'armée d'occupation qui diminuera graduellement en proportion des divers montants qui seront versés dans la caisse prussienne. Ainsi jusqu'au paiement intégral de la rançon, les vainqueurs auront le droit de maintenir 50,000 hommes sur pied, et la France a encore près de trois ans à vivre sous le joug prussien.

Cette perspective de délivrance un peu moins douloureuse que l'autre, n'offre rien de bien rassurant. Au prix de quels sacrifices de toutes sortes, il va falloir trouver de l'or en quantité suffisante. Que de systèmes de taxation, il va falloir modifier ou créer pour satisfaire aux exigences du présent. Et puis qui sait si certaines complications européennes advenant à temps opportun, n'auraient pas

mis la France en mesure de refuser de faire les paiements qui se trouveraient dûs et faire ainsi une économie de quelques cent millions de francs.

Pour faire face à tant de nécessités où se heurtent les calculs des meilleurs financiers, M. Thiers a mis de nouveau sur le tapis son projet de loi favori sur l'impôt des matières premières. Ce projet de loi a été battu en brèche par les membres de la droite et par les partisans du libre-échange. Les députés de la gauche pour faire contre poids, ont soutenu M. Thiers. Les débats ont été violents et la droite s'est montrée déterminée à rejeter ce projet de loi, dût le Président de la République offrir sa démission. Elle a même discuté sérieusement la question d'un triumvirat composé des généraux McMahon et l'Admirault et du duc de Broglie. Quel fut le dénouement de ces difficultés? Voici comment nous l'explique le télégraphe transatlantique qui est plus expéditif que les malles Européennes : — " L'émotion causée par la crainte d'une crise présidentielle est calmée. La ferme attitude de M. Thiers a affaibli la coalition formée contre lui par les factions de la droite de la chambre. Le maréchal McMahon a déclaré qu'il ne consentirait à entrer dans un triumvirat que si cette forme de gouvernement était sanctionnée par un plébiscite. "

Au reste la chambre française pourrait difficilement siéger sans avoir au moins une crise par mois. Ainsi est fait son tempérament et c'est chez-elle une maladie chronique.

Avant cette dernière crise dont nous venons de parler, il y avait eu une autre crise qui s'est terminée par un revirement inattendu. La droite lassée de voir que M. Thiers ne travaillait pas dans les intérêts monarchiques, a envoyé auprès de lui une députation pour lui signifier qu'il ait à modifier sa manière de gouverner " Attendez-vous de moi que je travaille à une restauration monarchique? à répondu M. Thiers. J'ai accepté à Bordeaux la République, j'ai engagé mon honneur à la consolider. Je travaille et je continuerai à travailler à sa consolidation..... Ce n'est pas assez de ne rien faire contre elle, il faut aider à la fortifier, parceque le maintien de la République est maintenant la garantie du salut de la France."

Ces paroles n'étaient pas de nature à faire plaisir à la droite qui avait longtemps espéré que la politique équilibriste de Thiers finirait par incliner du côté des monarchistes. Aussi ces derniers ont-ils définitivement retiré leur appui au Président de la République et se sont mis à l'œuvre pour lui faire opposition. Où ces luttes vont-elle mener la France? A la République définitive peut-

être : à la royauté peut-être ; mais plus probablement à la dictature de Gambetta qui ne serait rien autre chose que la révolution.

* * *

Les persécuteurs de l'Eglise ont agrandi leur sphère d'action. Après l'usurpation des Etats Pontificaux, après l'organisation des sociétés secrètes et l'installation d'une section de l'internationale à Rome, après la démolition des monastères et couvents, après le schisme de Doellinger, après les insultes et les voies de fait contre les ministres du culte catholique, on aurait pu croire à une trève générale des marteleurs de la Papauté et du catholicisme. La mesure des crimes n'a pas encore débordé.

Parmi les souverains Européens, Victor Emmanuel ne pouvait à lui seul battre en brèche l'Eglise avec assez d'effet marqué, et l'Empereur Guillaume pour lui prêter main forte est entré dans la lice. La proscription des Jésuites et de certains autres ordres religieux analogues a été décrétée solennellement au Reichstag allemand. Bismark a crû par là unir d'une manière plus étroite l'Italie à l'Allemagne. Il a cru, en frappant d'ostracisme certaines communautés religieuses, mettre une barrière infranchissable aux sympathies éventuelles de l'Italie pour la France qui emploierait volontiers son infience pour faire réintégrer le Pape dans ses Etats.

En réponse à une adresse qui lui avait été présentée, Pie IX a dit au sujet de la nouvelle loi qui a été adoptée contre les Jésuites au Parlement d'Allemagne : — " Soyez confiants, unis, car un caillou tombera de la montagne qui brisera les pieds du colosse. Si Dieu veut que d'autres persécutions surgissent, l'Eglise ne les redoute pas ; au contraire elle n'en devient que plus forte et elle se purifie parce que dans l'Eglise même il y a des choses à purifier, et rien n'y contribue d'avantage que les persécutions exercées par les grands de la terre. "

* * *

Voici le règne d'Amédée qui est en train de s'illustrer par la multiplicité des ministères successifs qui se sont constitués pour conduire l'Etat. Depuis dix-huit mois qu'il porte la couronne d'Espagne, il a vu crouler sept ministères et s'en former un huitième. Au ministère du maréchal Serrano vient de succéder celui de Zorilla ; et voilà comment l'Espagne tombant de Charibde en Scylla se trouve aujourd'hui à la merci des radicaux.

Sous le nouveau régime, le pays va-t-il se trouver en sûreté, l'ordre va-t-il être mieux maintenu, les bouleversements seront-ils évités ? C'est peu probable. Que va-t-on faire pour abattre le mouvement Carliste qui gagne chaque jour du terrain politiquement et militairement.

Tout annonce que le fils de Victor Emmanuel achève de règner. Trop heureux s'il échappe aux balles des assassins. De nos jours la royauté est un fardeau lourd à porter ; et les têtes couronnées ne sont pas plus en sûreté contre les passions populaires que les plus vils esclaves ne le sont contre le fouet de leur maître.

* * *

Le jubilé de Boston s'est terminé heureusement comme succès artistique ; comme succès pécuniaire le résultat n'a pas répondu au vœu général. C'était là une œuvre gigantesque due à l'initiative et à l'esprit hardi et entreprenant de M. Gilmore, Elle ne se renouvellera peut-être plus ; mais du moins on en parlera longtemps dans les générations à venir et elle sera burinée éternellement dans les annales du monde musical.

Le colyseum, où s'est accompli le jubilé de la Paix, est une immense bâtisse en bois et carrée, mesurant cinq cent cinquante pieds de longueur sur trois cent cinquante pieds de largeur, et ayant un peu plus de cent pieds de hauteur. Il pouvait contenir environ 70,000 personnes en y comprenant les 22,000 choristes et instrumentistes à qui incombait le soin de soulever une tempête d'harmonie telle que l'homme n'en a jamais peut-être entendue.

Là se trouvaient réunis 22,000 exécutants venus de tous les points du globe et comprenant les meilleurs artistes. Là le génie musical a pris des proportions grandioses inconnues jusqu'à nos jours, et pour conserver l'ensemble harmonique sur une si vaste scène on n'a pas craint avec les voix des choristes, avec les mélodies des orgues, des orchestres et des musiques militaires de mêler le timbre des cloches, de mettre en jeu le chœur des enclumes et de faire entendre les détonations de l'artillerie.

Dans ce grand tournoi musical auquel les nations était conviées, la France a eu sa bonne part de lauriers et probablement la plus belle. Le corps des musiciens de la Garde Républicaine a remporté un triomphe incontestable sur tous ses concurrents. Voici à ce sujet ce que dit un correspondant de journal qui a assisté à ce Jubilé : — " Je m'attendais à un succès éclatant pour la Garde républicaine, mais je n'aurais pas osé espérer un triomphe aussi

prodigieux. Ce n'est pas le cas de faire du chauvinisme, mais l'exacte vérité est que les musiciens français se sont surpassés et qu'ils ont entièrement éclipsé, non-seulement la musique allemande, mais aussi l'excellent corps de musique anglais qui avait jusqu'à présent cueilli les plus beaux lauriers du Jubilé. C'est l'opinion universelle, et dans le colysée même, au moment où les gardes Républicaines se retiraient, emportant les fleurs dont l'audience les avait couverts, j'ai entendu des Allemands, sous l'impression toute fraîche de l'admirable musique qu'ils venaient d'entendre, avouer qu'il ne leur avait jamais été donné d'assister à pareille fête..... Quand on a vu les uniformes français s'avancer en bon ordre vers l'orchestre, les applaudissements ont éclaté avec fureur dans la salle et au dehors, où quatre-vingt mille personnes restées aux abords du Colysée, témoignaient par des trépignements et des acclamations sans fin, qu'elles partageaientl 'enthousiasme des heureux du dedans. Nouvelle et triple salve d'applaudissements quand, les musiciens rangés en demi-cercle, M. Paulus se préparait à lever son bâton ; il a fallu attendre plusieurs minutes pour que le silence se rétablit. La garde républicaine a reconnu cette accueil chaleureux en attaquant avant tout *Hail Columbia.* L'audience qui ne s'attendait pas à cette politesse en dehors du programme, s'est levée tout entière. A peine la dernière note expirait-elle que la sympathie a fait explosion par mille manifestations que pour ma part j'eusse cru impossibles dans la ville puritaine, de Boston. Tous les mouchoirs s'agitaient, les chapeaux étaient jetés en l'air, on applaudissait des pieds et des mains; enfin — fait qui ne s'était pas encore vu — les auditeurs ont spontanément décrété l'envoi immédiat de trois corbeilles de fleurs aux musiciens français."

* *
*

En cette saison naturellement consacrée au repos, aux promenades et à la villégiature on ne s'occupe guère que de politique sur la plus grande partie de ce continent. La fièvre électorale enflamme les cerveaux et la cabale en faveur des candidats nombreux qui veulent s'immoler pour la patrie est à l'ordre du jour.

Aux Etats-Unis, en vue des élections présidentielles, les différents partis s'occupent d'un travail considérable d'organisation qui puisse leur permettre de lutter avec avantage. Les Républicains libéraux qui avaient posé la candidature de Horace Greeley à la présidence et Gratz Brown à la vice-présidence viennent de recevoir un appui important par l'adhésion de la convention démocra-

tique de Baltimore qui a siégé dernièrement. Si en cette circonstance les démocrates se sont ralliés avec certaines fractions du parti actuellement au pouvoir, ce n'est pas qu'il y ait entr'eux de grandes sympathies, des opinions semblables, des intérêts indentiques. Ce n'est pas une fusion qui s'est opérée. C'est plutôt un rapprochement temporaire qui s'est effectué pour renverser Grant qui a abusé de sa position élevée, a enfreint les règles de la constitution, a toléré et même favorisé la corruption et le gaspillage dans les diverses sphères administratives. Sans ce rapprochement ils n'auraient pu lutter contre Grant, et ils se sont réunis sous un étendard commun, celui de la *Réforme*.

En Canada la mise en scène est moins grandiose ; mais l'agitation électorale qui se fait pour la formation du second Parlement fédéral n'est pas moins considérable, relativement. Conservateurs et libéraux se préparent une guerre héroïque à en juger par l'activité et le branle-bas qu'on déploie partout. Le résultat des élections qui doivent avoir lieu bientôt, permettra d'apprécier plus justement les forces respectives des deux partis, leurs succès et leurs défaillances, la marche progressive ou rétrograde de chacun d'eux.

Montréal 22 Juillet 1872.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

BIBLIOGRAPHIE

The Canadian Parliamentary Companion, Henry J. Morgan, Éditor ; printed by John Lovell, 1872, 514 pages.

M. Morgan publie à chaque session du parlement un volume qui porte le titre ci-dessus. Je viens de recevoir le septième, qui a paru vers le milieu du mois d'avril, au moment où s'ouvrait le parlement fédéral. C'est un volume de trois pouces sur cinq, comptant plus de 500 pages, et, à mon avis, mieux compilé que ses prédécesseurs.

L'idée de M. Morgan est empruntée à une publication du même genre, qui est fort en vogue en Angleterre, où l'on en comprend la nécessité ; mais pour l'introduire ici, pour l'y implanter, pour la faire réussir, il a fallu à l'auteur canadien plus de courage et de persévérance qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. Je puis ajouter que pour la première fois depuis sept ans, M. Morgan va pouvoir payer un peu plus que ses frais d'impression avec le produit de la vente de son livre. C'est donc un progrès obtenu. Maintenant, il s'agit de signaler cet ouvrage aux Canadiens-Français parmi lesquels il est généralement peu connu. Je dirai ici le motif qui me porte à écrire quelques lignes au sujet de ce livre. La semaine dernière, je rencontrai à Ottawa, quatre braves marchands de ma ville natale qui y étaient allés principalement pour assister aux séances du parlement et voir de leurs yeux les choses du monde politique dont les gazettes les entretiennent plus ou moins bien. Ils me témoignèrent le regret d'être peu renseignés sur les hommes dont la parole avait fixé leur attention durant une séance récente de la Chambre. S'il en est ainsi, leur dis-je, vous avez besoin d'un compagnon qui vous renseigne sur cela et sur bien d'autres choses encore, je suppose : tenez voici un petit livre que l'on glisse dans sa poche et qu'on peut en tirer à l'instant requis pour y puiser des informations, sur les hommes et les choses du parlement. Ainsi, quand du haut de la galerie des Communes, on vous montrera par exemple la figure ascétique, la barbiche jaune, l'habit noir, le pantalon noir, la veste noire, la cravate noire, et que vous entendrez la voix de fausset de M. Mackenzie, ouvrez vite ce petit livre, vous y lirez toute la carrière politique de ce personnage qui est en train de chausser les bottes de sept lieues de M. Brown et d'aller comme lui..... mais ne parlons point politique.

En un mot, la carrière de chaque homme public, sa parenté, sa profession, les charges qu'il a occupées ou qu'il occupe, son état de fortune, tout est consigné dans ce précieux petit volume, qui avant trente ans aura le premier rang sur les tablettes des bouquinistes.

Dans son ouvrage M. Morgan a eu le soin de faire entrer aussi les renseignements qui se rapportent aux législatures locales. Je ne vois pas comment il serait possible de se passer de ce *vade mecum* dans les bureaux publics, dans les burreaux d'avocats, chez les prêtres, les journalistes, et en somme chez tous ceux qui ont intérêt, plus ou moins, à ne pas montrer une ignorance trop profonde à l'égard de choses que dans les autres pays on sait par cœur comme on sait le quantième du mois courant. Il faut noter aussi que le *parliamentary companion* explique d'une manière briève, mais très-claire, la procédure des Chambres. Les diverses manières de formuler une décision ; les différentes sortes de bills et la filière par laquelle ils passent avant de devenir loi ou d'être jetés au panier ; le budget et les débats qui ont lieu sur chacun de ses articles ; les droits, attributions et privilèges des chambres, du cabinet, du gouverneur-général et de certains officiers ; la réglementation et le fonctionnement des comités des chambres ; enfin une foule de détails qui ne sont bien compris que des députés et des personnes qui étudient spécialement cette matière.

Je me suis amusé à relever dans le *Companion* les notes suivantes, que je donne à simple titre de curiosité :

Il y a soixante-dix-sept sénateurs. Trois seulement paraissent avoir été gradués dans les hautes universités ; vingt-cinq autres ont passé par les colléges ou les académies. Quarante cinq sont nés dans les provinces canadiennes, dix en Ecosse, sept en Irlande, quatre en Angleterre, deux aux Etats-Unis, et un dans l'île de Jersey ; huit autres n'ont pas fait connaître le lieu de leur naissance. Messieurs Leslie et Holmes sont les plus avancés en âge, étant nés respectivement en 1786 et 1789. M. Leslie est en outre le doyen des membres du parlement, puisque dès 1824 il était membre de l'Assemblée législative du Bas-Canada. Le plus jeune sénateur, M. Carroll, (Colombie Britannique) est né en 1837. Dix-neuf sénateurs ont des grades ou commissions dans la milice, seize sont avocats, dont sept conseils de la Reine, cinq sont des notaires appartenant à la province de Québec, dix-neuf sont marchands, onze s'occupant d'affaires de banque, trois sont agents consulaires, trois médecins, six fermiers, cinq propriétaires de moulins, deux constructeurs de navires, un rédacteur, et neuf sans profession avouée..... des rentiers probablement. Cinquante-neuf ont fait parti du Conseil Législatif, et trente-sept ont été membres des Assemblées Législatives des divers provinces maintenant confédérées. En politique, quarante-neuf se qualifient de "conservateurs" ; tous les autres se disent "libéraux"— sauf M. Letellier de Saint-Just qui prend le titre de "national." Messieurs Girard, Carroll et McClelan sont célibataires. Depuis 1868, dix-neuf nouvelles nominations de sénateurs ont éte faites, dont trois pour la Colombie, deux pour Manitoba et quatorze pour remplacer des défunts ou des résignataires.

Sur les cent-quatre-vingt-onze députés aux Communes, il y en a cent-quinze nés en Canada. Soixante et quatre sont sortis des colléges et universités dont trente-cinq dans le Bas-Canada : Nicolet six, McGill, College six, St. Hyacinthe cinq, Sainte-Anne trois, Séminaire de Québec neuf, l'Université Laval un, St. Sulpice deux, L'Assomption un, Séminaire de Montréal deux. Vingt-quatre ont des commissions dans la milice,

vingt-trois dans les corps de volontaires. Quarante-sept appartiennent aux professions dites libérales; sur ce nombre on compte vingt-deux Conseils de la Reine. Vingt-deux sont avocats dans la province de Québec, dix-huit à Ontario, quatre à la Nouvelle-Ecosse, et trois au Nouveau-Brunswick. Douze médecins, quatre notaires (pro. de Québec), neuf ingénieurs ou arpenteurs, quinze dont les rapports avec les journaux sont plus ou moins directs, un agent consulaire, quatre manufacturiers, trois propriétaires de moulins, quatre constructeurs de navires, sept fermiers, quatre contracteurs, trente-deux marchands, un brasseur et un tanneur. Quinze sont engagés dans les affaires de banque, dix-neuf dans les chemins de fer. Quatre semblent sans état. Deux ont siégé dans le conseil législatif, quatre-vingt-cinq dans l'aasemblée législative, et vingt-six sont actuellement double-mendataires dans Québec et Ontario. Le député le plus âgé est l'honorable Joseph Howe, né en 1804, et qui est en même temps le doyen des députés, étant entré en parlement en 1836. L'honorable J. Sandfield Macdonald qui le suit n'y est entré qu'en 1841. (Mort au moment où cet article venait d'être terminé).

Dans les cinq parlements qui ont fonctionné sous le régime fédéral, vingt-huit membres sont morts depuis 1867, srvoir : onze des Communes, six du Sénat, trois d'Ontario, deux de Québec, trois de la Nouvelle-Ecosse et trois du Nouveau-Brunswick. Là-dessus pas un seul double-mandataire.

Les sessions du parlement fédéral ont eu lieu : du 6 nov. 1867 au 22 mai 1868 ; du 15 avril 1869 au 22 juin suivant ; du 16 fév. 1870 au 12 mai suivant ; du 15 fév. 1871 au 14 avril suivant ; et la dernière du 11 avril au 14 juin 1872.

M. Morgan est l'auteur de trois ou quatre ouvrages souvent cités. Ce sont pour la plupart des recueils de notes bibliographiques, biographiques, ou historiques qui lui font le plus grand honneur, car il a été le premier à entrer sérieusement dans cette voie et à y découvrir, grâce, à des recherches patientes et à des aptitudes peu ordinaires, d'innombrables informations que notre pays peut fournir aux curieux comme aux observateurs, dans la masse des archives de son passé. Voulez-vous connaître les hommes distingués qui ont illustré le Canada ? ouvrez les *Celebrated Canadians*, vous y trouverez une biographie de chacun d'eux depuis Jacques Cartier jusqu'à Georges Cartier. Voulez vous savoir le nom des auteurs qui ont écrit sur le Canada, depuis deux siècles et demi ? procurez-vous la *Bibliotheca Canadensis* et vous y trouverez le titre, le nom de l'auteur, le nom de l'éditeur, l'année de publication de tous les ouvrages connus qui se rattachent à notre pays. Il ne s'agit pas ici d'un catalogue seulement. Les recherches de M. Morgan ont produit des résultats que vous serez étonnés de voir, amis lecteurs, et vous pourrez remarquer aussi que l'auteur, anglais de naissance et de langage, est canadien par l'éducation, et excessivement bien disposé envers les Canadiens-Français. Ce dernier mérite a de la valeur à mes yeux ; je sais plus d'un écrivain canadien qui profite de l'avantage qu'il a de s'exprimer en langue anglaise pour nous traiter par dessous la jambe comme on dit familièrement, et faire en sorte qu'en le lisant on ne pense pas plus à nous que si nous n'existions point.

BENJAMIN SULTE.

Contagion de la Variole, Lecture faite devant l'Union-Catholique (séance du 19 mai 1872) par le Dr. George Grenier, Licencié du Collége des Médecins et Chirurgiens de la Province de Québec, ex-Président de l'Institut-Médical, Médecin de l'Hôtel-Dieu et du Dispensaire de la Providence, Démonstrateur d'Anatomie à l'Ecole de Médecine et de Chirurgie (Faculté de Médecine de l'Université-Victoria, Montréal), auteur du Mémorial Thérapeutique du "Guide Pratique des Sœurs de Charité", etc. In-18. pp. 56, Montréal, Typographie "le *Nouveau Monde*."

Ce travail lu devant l'Union Catholique a été publié sous les auspices de cette Société, qui a cru rendre un service à la population, en mettant les exc ıtes idées qu'il renferme à la portée de tous.

Av _ avoir parlé des ravages exercés par cette redoutable épidémie depuis ı ·ieurs mois, l'auteur commence d'abord par prouver le caractère contagieux de la variole et cite de nombroux exemples pour démontrer qu'elle se communique de toutes manières, par inoculation, par simple contact, par inhalation. Il énumère les circonstances qui favorisent la transmission du virus varioleux et insiste particulièrement sur les dangers des concrétions varioliques qui se forment sur la surface de la peau, lors de la dessiccation des pustules, et qui sont les véhicules les plus puissants pour propager la maladie. Il examine la nature intime du virus et cite les différentes théories qui attribuent les maladies contagieuses à des substances organiques altérées, à des ferments ou à des germes vivants suspendus dans l'atmosphère. Puis touchant la partie pratique, il recommande comme moyen préservatif, la vaccination. Il appui spécialement sur les moyens hygiéniques à adopter dans l'intérieur des familles, lors que la maladie s'y déclare : l'isolement du varioleux, l'enlèvement des meubles superflus, les précautions à prendre par les gardes-malades et la proscription des visites inutiles.

Ensuite, il recon. ·ande l'usage des désinfectants tels que le chlorure de chaux, l'acide carbonque, etc., mais il prise hautement les deux agents les plus efficaces : l'air et l'eau, la ventilation dans le but d'empêcher la contagion chez les a. tres et de contribuer à la guérison du malade lui-même, et les bains tièdes, pendant la convalescence, pour débarrasser la surface de la peau des concrétions morbifiques qui y sont attachées. Il recommande aussi, en s'appuyant sur de grandes autorités, le traitement réfrigérant de la variole.

Nous devons féliciter Mr. le Dr. Grenier, sur l'excellence de son travail, et nous avons la certitude que cette lecture portera ses fruits et que les excellentes suggestions qu'elle renferme, auront un retentissement profitable à la population.

Dr. Laramée.

LA
REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Huitième Livraison. — 25 Aout 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
II.—LA DECOUVERTE DU CANADA, (Poëme couronné par l'Université Laval)..... **E. PRUD'HOMME.**
III.—ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES ..... **J. S. RAYMOND, Ptre.**
IV.—LE PAYS DE GALAAD..... **F. LIÉVIN DE HAMME.**
V.—BATAILLE DE DORKING, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite).. **CHARLES YRIARTE.**
VI.—BIBLIOGRAPHIE : Annuaire de Ville-Marie.
Annuaire de l'Université Laval de Québec pour l'année Académique 1872-73..... **L. W. TESSIER.**

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1871.
Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch	Québec.
" H. R. Dufresne	Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau	Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial	Ottawa.
" M. Kéroack, libraire	St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome	Joliette.
" Joseph L'Ecuyer	St. Jean d'Iberville.
" L. O. Forget	Terrebonne.
" H. de Rouville	Belœil.
" J. A. Archambault	Varennes.
" M. G. Roussin	Roxton Falls.
" Alph. Raby	Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne,	St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure	St. Jérôme.
" A. M. Gagnier	Ste. Martine.
" E. Lafontaine	St. Hugues.
" J. O. Dion	Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Medecin accoucheur.*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL,
No. 10 Rue St. Vincent

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

561

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XVI

(Suite.)

" La princesse prie mademoiselle Gabrielle de descendre. "

Ce message fut apporté à Fleurange par l'un des serviteurs de la princesse, dont la suite se composait d'un valet de chambre allemand, d'un courrier italien et d'une femme de chambre russe.

Cette femme de chambre, nommée Varinka, appartenait littéralement à la princesse, car elle était son esclave. Mais Varinka, adroite et intelligente comme le sont les Russes de sa classe, bien traitée par sa maîtresse, pour laquelle elle avait un fidèle attachement, et vêtue de sa défroque, n'attachait à sa situation aucune sorte d'idée humiliante. On l'appelait en français mademoiselle Barbe; en italien, *la signora Barbara*, et elle se rangeait elle-même et était comptée, en effet, au nombre des plus élégantes suivantes. Fort exigeante pour tout ce qui était au-dessus d'elle, et facilement jalouse de tous ceux qu'elle regardait comme ses égaux, elle avait d'abord voul mettre à ce rang la nouvelle demoiselle de compagnie de la princesse; mais, sans même le remarquer, Fleurange avait su prendre la place qui lui appartenait et forcer mademoiselle Barbe à garder vis-à-vis d'elle une attitude respectueuse. Mademoiselle Barbe alors avait songé à la détester, mais après quelques observ ions attentives, elle eut assez d'esprit pour n'en rien faire. En

effet, tandis que l'activité de Fleurange lui épargnait une partie de sa besogne sans lui en imposer aucune (car la jeune fille ne réclamait jamais pour elle-même le secours de personne), son influence s'exerçait d'une manière dont tout le monde profitait autant qu'elle. Lorsque la princesse sortait de ses crises où le malaise physique annulait tout d'un coup ce bien être dont elle s'entourait avec tant de luxe, de soins et de recherche, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de ses maux, de leur durée, de leur origine, de leur guérison probable ou improbable ; et sous l'empire de cette préoccupation, son humeur devenait fantasque, inégale, et elle était impossible à satisfaire. Personne jusqu'à ce jour n'y avait réussi aussi bien que Fleurange ; en sorte que mademoiselle Barbe s'était dit : " Au fait, la fatigue est pour elle, l'avantage de la bonne humeur de madame est pour nous tous ; " et ce simple raisonnement l'avait décidée à vivre en paix avec la nouvelle venue, tout en tirant le meilleur parti possible du naturel accommodant qu'elle avait remarqué en elle. Fleurange s'était ainsi donné, dans cette ennemie désarmée à son insu, une alliée et presque une amie.

Pour tout dire, le message de la princesse, qui était venue mettre un terme à l'agréable rêverie de la jeune fille, provenait tout simplement de mademoiselle Barbe, laquelle ayant été avertie par le courrier qu'il faisait sur le pont un temps admirable, avait éprouvé le désir d'aller faire, elle-même, une promenade au clair de lune, et avait, dans ce but, envoyé ce même courrier chercher Fleurange, comme il a été dit. Elle était persuadée que mademoiselle Gabrielle descendrait sur-le-champ sans faire de difficultés ni de questions. C'était là un de ses mérites aux yeux de cette sagace suivante. " Elle ne se mêle que de ce qui la regarde, cette jeune fille ; il faut avouer que c'est fort agréable. "

Fleurange, en effet, ainsi qu'elle l'avait prévu, quitta sans résistance la place qu'elle s'était choisie au grand air, et descendit dans la cabine des dames, dont la princesse avait l'exclusive possession. Elle trouva la malade endormie ; néanmoins elle prit tranquillement sa place auprès d'elle, sans s'informer de l'exactitude du message qu'elle venait de recevoir, et, jetant le manteau dont elle était couverte.

— Tenez, Barbe, dit-elle, prenez cela si vous voulez, et allez respirer l'air ; il fait si beau temps là-haut !

C'était par cette gracieuse bonne humeur qu'elle avait fait la conquête difficile et ignorée de celle qui devait être son ennemie naturelle, et plus que toutes les qualités dont elle était douée, c'était celle-là dont le charme agissait le plus puissamment sur la prin-

cesse et transformait en quelque chose de plus durable et de meilleur l'un de ces vifs engouements, auxquels (comme la plupart des femmes de son pays) elle était sujette.

La princesse Catherine était étendue sur un canapé, la tête appuyée sur de nombreux coussins, les pieds enveloppés d'un magnifique châle de cachemire. Malgré la maladie, malgré l'âge, qui avaient altéré le contour de son visage et celui de sa taille, la beauté et la grâce n'avaient point disparu sans laisser dans toute sa personne cette trace beaucoup moins passagère que la beauté elle-même.

Fleurange, regardant en ce moment son visage éclairé par la lampe suspendue au plafond, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de ce front, le caractère et en même temps la finesse, encore remarquable de ce profil. Tout à coup, tandis qu'elle la contemplait ainsi, avec plus d'attention qu'elle ne l'avait jamais fait, il lui sembla que ces traits réveillaient dans sa mémoire un indistinct souvenir... mais, avant qu'elle pût saisir la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, la princesse ouvrit les yeux.

En voyant Fleurange près d'elle, elle sourit et lui tendit sa belle main.

— Vous voilà, Gabrielle, dit-elle ; tant mieux !

— On m'avait dit que vous me demandiez.

— Non, mais je suis bien aise que vous soyez là.

Fleurange s'inclina, et baisa la main qu'elle tenait dans la sienne. Jamais elle n'avait encore eu un mouvement de si tendre expansion.

La princesse en sembla touchée. Sans rien dire, elle lui serra la main en retour. Puis elle se rendormit, tandis que Fleurange demeurait les yeux fixés sur elle. Elle resta longtemps à cette place ; puis enfin, elle alla se jeter, à son tour, sur un canapé, à l'autre bout de la cabine, pour y passer le petit nombre d'heures qui devait s'écouler encore avant leur arrivée à Livourne au point du jour.

A une époque qui précédait de beaucoup celle des chemins de fer, la route de Livourne à Florence, longue et poudreuse, n'était pas toujours franchie en un jour, et nos voyageurs, en effet, s'arrêtèrent à Pise pour y passer la nuit. La princesse blasée depuis longtemps sur l'intérêt des lieux qu'elle traversait, n'avait qu'une seule pensée celle de se reposer, et, une fois reposée, celle de se remettre en route. Mais pour Fleurange, il en était tout autrement. Pise était le lieu de sa naissance. C'était à Pise que reposait la mère qu'elle n'avait jamais connue. C'était là que plus tard son père l'avait ramenée pendant les seuls jours heureux passés avec

lui. Que de vicissitudes sa jeune vie avait déjà subies depuis lors! que de peines et de joies éprouvées ! que de liens formés et brisés, et quel intérêt avait déjà pour elle le passé, à un âge où d'autres ne songent encore qu'à l'avenir ! Dès l'aube, bien longtemps avant le réveil de la princesse, Fleurange avait été s'agenouiller sur le tombeau de sa mère. Elle s'était ensuite dirigée vers le Campo Santo et en avait fait lentement le tour. De tous les lieux visités avec son père, c'était celui dont elle avait conservé l'impression la plus vive. Les peintures du Campo Santo sont cependant comme un poëme, impossible à comprendre si l'on ignore la langue dans laquelle il est écrit. Mais cette langue, son père la lui avait apprise, et plus tard, ceux dont elle avait été entourée chez son oncle ne la lui avaient point laissé oublier. Cela lui rappela que son cousin, sans avoir jamais visité ce lieu, en connaissait toutes les peintures aussi bien qu'elle-même. " Comme il eût bien su jouir de toute cette beauté de la nature et des arts, et de tout cet intérêt de l'histoire, " pensa-t-elle, " comme il eût aimé l'Italie, ce pauvre Clément ! "

Elle aurait pu ajouter que, comme beaucoup d'Allemands, il l'aimait déjà et la connaissait sans jamais l'avoir vue, " *cette terre où fleurissent les citronniers,* " objets pour eux d'une passion profonde et séculaire ! passion fatale tant qu'ils voulurent la satisfaire par la violence, et posséder à tout prix cette terre trop aimée, mais destinée à devenir réciproque et féconde, lorsque l'union forcée et détestée serait brisée, et ferait place à une alliance volontaire et acceptée.

Fleurange en quittant le Campo Santo était entrée dans l'église; dans cette merveilleuse cathédrale de Pise, qu'on ne peut comparer à aucune autre, car, s'il en est de plus belles, on en doute ou bien on l'oublie lorsque l'on s'y trouve. Fleurange y attendit la messe, puis elle demeura longtemps à genoux, priant, pensant à tous ceux qu'elle aimait, et regardant autour d'elle, tout cela sans se distraire. Ceci paraîtra étrange à ceux qui veulent enchaîner à une forme étoite et rigide l'élan de l'âme vers Dieu. Il est certain cependant, que, pour un cœur simple et bien préparé, la bonne volonté, l'amour plus vif de l'éternelle bonté, les résolutions si justement nommées les *fermes propos* du bien, tous ces fruits enfin de la prière, naissent souvent de ce qui ne semble pas naturellement destiné à les produire. En effet, dans ces lieux où la religion et les arts se donnent la main, et où l'inspiration qui a guidé le peintre et l'architecte est la même qui conduit le fidèle au pied de l'autel, il arrive qu'un regard jeté sur un fresque ou sur un tableau

aide l'âme, mieux qu'une prédication, à prendre son élan, et à accomplir l'acte même pour lequel elle est prosternée devant Dieu.

Ainsi donc Fleurange, agenouillée par terre, tenant entre ses mains son livre fermé, regardait et priait. Parmi les pensées flottantes dans son esprit, il en était une qui, plus que les autres, semblait d'accord avec ce qui frapppait ses regards ; c'était celle du cloître de Santa Maria, et de la première amie de son enfance, dont les traits lui apparaissaient en ce moment comme une des images saintes dont elle était entourée. Elle se retrouvait sous le même ciel, assez rapprochée d'elle pour pouvoir la revoir peut-être. A cette pensée, ses yeux se mouillèrent de larmes, et ce souvenir d'enfance sembla bientôt dominer tous les autres et rendre sa prière plus fervente et plus recueillie.

Douce et sainte mère Madeleine !...peut-être à cette même heure parliez-vous à Dieu de l'enfant qui vous était demeurée si chère ; peut-être, de loin, secondiez-vous sa prière, en rendiez-vous plus efficace par la vôtre, ces paroles de chaque jour prononcées par Fleurange avant de quitter l'église : " Notre Père... ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. "

XVII

Pour la première fois depuis sa maladie, la princesse sortait enfin de sa langueur et reprenait la faculté de parler d'autre chose que d'elle même. Pendant les dernières heures de leur voyage, Fleurange s'aperçut qu'elle savait causer, et que l'indifférence qu'elle manifestait parfois pour ce qui semblait à sa compagne le plus digne d'intérêt, n'était point de l'ignorance, mais une simple préférence pour autre chose. Elle aimait, comme un autre, les monuments, les galeries, les belles églises, les collections rares ; seulement elle aimait mieux encore les boutiques où l'on peut se procurer quelques parcelles des richesses qu'elle admirait, mais qu'elle aimait surtout à faire admirer *chez elle.* Elle jouissait de l'éclat du ciel de l'Italie et du bien-être de son doux climat, que sa santé l'obligeait à venir chercher de si loin, mais si ces avantages n'eussent été accompagnés de celui d'habiter un palais somptueux et d'y vivre entourée d'une société nombreuse et élégante, elle eût regardé son expatriation comme un exil et l'eût trouvé faiblement adouci par toutes les merveilles de la nature et des arts dont elle était entourée.

Enfin on arriva au terme du voyage. La princesse Catherine mit pied à terre au bas du magnifique escalier de son palais, et le plaisir

de se retrouver chez elle fit disparaître, comme par enchantement, les dernières traces de sa récente maladie.

De nombreux serviteurs débarassèrent Fleurange du soin de s'occuper du bagage flottant dont la princesse encombrait sa voiture, et elle monta rapidement, à la suite de sa protectrice, les larges marches de marbre blanc qui conduisaient au premier étage.

Là, un vaste vestibule, orné de statues, servait d'entrée à un appartement dont la splendeur surprit les yeux de la jeune fille. Elle avait sans doute, jadis, parcouru en Italie plus d'un palais dont elle retrouvait ici les proportions grandioses, les fresques, les plafonds richement peints et dorés, mais jamais elle n'avait rien vu de comparable au luxe des ameublements et à la richesse qu'elle remarqua dans chacune des pièces de longue enfilade que la princesse traversa pour parvenir jusqu'à un dernier salon, où enfin elle s'arrêta. Ce salon, plus petit que les autres, donnait, ainsi que celui qui le précédait, sur une vaste terrasse couverte, dont la voûte était peinte à fresque, mais qui, remplie de fleurs, de plantes rares, et en même temps de siéges de toutes formes et de toutes dimensions, ressemblait à la fois à un jardin abrité du soleil et à une succursale de la pièce élégante où elles venaient d'entrer, et qui était le salon particulier de la princesse.

Une table, couverte de fruits, de gâteaux et de glaces, était préparée au milieu de la chambre.

La princesse se jeta sur une chaise longue.

— Nous dînons tard, dit-elle, donnez moi un biscuit et une glace, et mangez-en vous-même ; mais, auparavant, ôtez votre chapeau ; déposez votre sac ; reposez-vous, enfin ; car il fait encore terriblement chaud, dans ce plein midi.

Fleurange lui obéit : elle la servit, et fit ensuite elle-même très-volontiers le léger repas, que la chaleur de la journée rendait en effet fort acceptable.

Tandis qu'elle prenait sa glace, debout, la princesse décachetait les billets et les lettres amoncelés sur une petite table auprès d'elle.

Elle lut d'abord ses billets.

— Allons ! il y a plus de monde ici que je ne m'y attendais en cette saison, tant mieux ! Voyons mes cartes.

Elle lut une série de noms de tous les pays du monde, en les accompagnant de divers commentaires dont on aurait pu conclure que ce monde qu'elle était si satisfaite de revoir, se composait de gens qui lui étaient tous parfaitement indifférents. Elle en vient ensuite aux lettres :

— Ah !... enfin s'écria-t-elle en déchirant une large enveloppe. Voyons, voyons la date... Allons je respire ! ... grâce au ciel, il y est encore !

Elle lut environ une page de cette lettre ; tout d'un coup elle s'écria :

— Avant un mois ! quoi ! avant un mois !

Puis elle acheva sa lecture en silence et demeura ensuite longtemps sans parler, l'air pensif et soucieux.

— Ah ! Gabrielle, vous êtes là encore ? dit-elle en sortant de sa rêverie, pardon.

Elle sonna.

— Je vais vous faire conduire dans votre chambre. Je vous conseille d'aller vous reposer. Je vais en faire autant. Nous nous verrons à sept heures. C'est l'heure de mon dîner ; je n'attends à peu près personne aujourd'hui et je dînerai en robe de chambre.

Fleurange, ainsi congédiée, suivit avec empressement le valet de chambre qui avait parut au coup de sonnette, et il la conduisit à travers les salons, le vestibule, et par le grand escalier jusqu'au second étage, où se trouvait sa chambre. Là il la quitta avec un salut respectueux, après lui avoir fait remarquer un corridor par lequel elle pouvait communiquer avec sa maîtresse sans traverser le grand appartement.

La chambre où elle venait d'être introduite était belle et spacieuse. Elle semblait pourtant plutôt ornée que meublée, car ses dimensions, ses peintures et ses dorures eussent permis à un ameublement beaucoup plus considérable et plus riche d'y trouver sa place. Mais telle qu'elle était, elle parut à la jeune fille d'un aspect agréable. La grande et haute fenêtre établie dans une profonde embrasure, laissait pénétrer des flots de lumière, mais elle n'eût point offert une autre vue que celle du ciel, si trois marches de pierres ne l'eussent rendue facilement accessible. Du haut de ces marches en effet, l'œil plongeait sur la cour intérieure du palais. Cette cour avait l'aspect d'un cloître, entourée de colonnes ; une eau limpide jaillissait d'une fontaine de marbre blanc placée au milieu d'un tapis de gazon et entourée de lauriers roses. Des oiseaux gazouillaient dans une grande volière. Il y avait dans tout l'ensemble de cette vue gracieuse et paisible, couronnée par la voûte du ciel azur, quelque chose qui invitait singulièrement au repos et à la rêverie, et Fleurange demeura, en effet, au sommet de ces marches, assise sur un petit banc de pierre, pratiqué dans cette même embrasure, sans songer à en bouger, et laissant ses pensées errer, comme cela lui arrivait souvent dans de vagues espaces, jusqu'au moment où l'apparition d'un serviteur apportant sa malle

vint l'avertir de redescendre de ces hauteurs de toutes sortes, pour procéder à la tâche fort prosaïque de déballer et de ranger ses effets. Lorsqu'elle voulut se mettre à l'œuvre, elle s'apperçut qu'elle avait oublié son sac dans le salon. Son sac contenait ses clefs. Force lui fut donc de les aller chercher, et elle prit pour cela le chemin le plus court, qui lui avait été désigné, et qui la conduisit directement dans le petit salon de la princesse. Mais, au lieu de revenir par le même chemin, elle ne put résister au désir de revoir encore une fois seule et à loisir le somptueux appartement qu'elle n'avait fait que traverser. Elle se mit à en parcourir lentement la longue enfilade, admirant, chemin faisant, avec un mélange de curiosité enfantine et d'appréciation innée du beau, tous les objets qui s'y trouvaient rassemblés avec une profusion inouïe. Mais, en dépit d'un goût exquis, il était impossible de ne pas remarquer partout une ostentation qui, par contraste, réveilla vivement dans la mémoire de Fleurange le souvenir de la vieille maison. La chère vieille maison ! où la simplicité s'alliait si bien à la magnificence des arts ; où tout ce qui charmait les yeux semblait s'adresser à l'âme, et inviter au travail, à l'étude, à la sérénité, et à la paix, tandis qu'ici ce qui pénétrait dans l'âme par les yeux, c'étaient la dissipation, la mollesse et l'orgueil.

Cette comparaison rendit Fleurange mélancolique. Elle cessa de regarder avec intérêt ce qui l'entourait, et elle allait regagner sa chambre par le grand escalier, sans poursuivre plus longtemps son exploration, lorsqu'en traversant le vestibule, une grande porte, entr'ouverte en face d'elle, attira son attention, et elle céda à la curiosité de jeter encore un regard dans cette dernière pièce. Elle poussa la porte et entra dans une chambre non moins vaste que les autres, mais qui ressemblait plutôt à un cabinet d'études qu'à un salon. Les volets à demi fermés laissaient entrevoir le cuir de Hongrie dont étaient revêtus les murs, ainsi que les bibliothèques d'ébène placées à l'entour. Des meubles symétriquement rangés et couverts de housses, des tables sur lesquelles des livres étaient placés dans cet ordre parfait qui indique qu'aucune main n'y a touché depuis longtemps ; tout manifestait que cette chambre était inhabitée, et n'avait point, comme les autres, été préparée pour le retour de la maîtresse de la maison. Il y régnait cependant un certain air de studieux repos, qui était plus conforme au goût véritable de Fleurange que toute la magnificence qu'elle venait de passer en revue. Elle fit donc quelques pas en avant, regarda autour d'elle, et pour mieux voir les objets qu'elle distinguait à peine dans le demi-jour, elle s'approcha de l'une des fenêtres et se hasarda à en ouvrir entièrement les volets. Cette vive lumière, entrant subitement

dans la chambre assombrie, lui fit appercevoir un tableau placé en face d'elle, qu'elle n'avait point remarqué jusque-là. Elle y jeta les yeux et... ce qu'elle ressentit n'est pas facile à décrire !...Elle n'eût pas elle-même trouvé de parole pour exprimer l'excès de sa surprise et l'émotion violente qui la fit pâlir, rougir, chanceler... Ce tableau qu'elle revoyait ainsi tout d'un coup devant elle c'était celui qui avait joué un rôle si important dans sa vie. C'était le dernier tableau de son père ; c'était, en un mot, cette Cordelia pour laquelle elle avait posé un jour, et que, depuis ce jour-là, elle n'avait jamais entendue nommer sans trouble !

Elle fut pendant quelques instants envahie par un flots de pensées. Ces pensées, quelques mois auparavant, elle les avait toutes bannies par un soudain effort. Mais comment s'étonner maintenant de leur involontaire réveil ? Comment ne pas excuser la vive curiosité qui s'empara d'elle, et son impatience d'apprendre comment ce tableau se trouvait là, et dans qu'elle lieu elle se trouvait elle-même ?...Elle comprit qu'elle le saurait bientôt, et, le cœur battant encore, elle referma les volets et sortit doucement de la chambre où elle venait d'avoir cette sorte d'apparition imprévue.

Elle avait déjà traversé le vestibule et était au pied du large escalier, lorsqu'elle rencontra mademoiselle Barbe fort affairée, et dans cet état de fatigue, voisin de la mauvaise humeur, qui, un jour d'arrivée ou de départ, se manifeste (non tout à fait sans raison) chez ceux sur qui repose principalement le poids des paquets à faire et à défaire.

Fleurange l'arrêta néanmoins : elle était décidée à chercher un éclaircissement à la première rencontre.

— Barbe, lui dit-elle, je viens de parcourir tout l'appartement.

Ce mot lui valut un sourire. La splendeur du palais de sa maîtresse était une des choses dont Barbe aimait à s'énorgueillir.

— Nous sommes bien logées, n'est-il pas vrai ? dit-elle d'un air satisfait.

— Oui, très-bien. Ce palais appartient en entier à la princesse, n'est-ce pas ?

— Oui, assurément, de la cave au grenier.

— Et elle l'habite toute seule ?

— Sans doute, seule, avec M. le comte ?...

— M. le comte ?...

— Oui, son fils, qui demeure toujours avec elle, quand il est ici. Là, tenez, dans cet appartemeut dit-elle en désignant la porte que Fleurange venait de fermer.

— Son fils ? Et vous l'appelez ?

— M. le comte Georges de Walden.

— Le comte Georges de Walden? répéta Fleurange, comme si elle eût parlé en rêve.

— Eh! oui, c'était le nom du premier mari de la princesse. Ne le saviez-vous pas ?

— Non, je l'ignorais.

— Il est mort jeune, celui-là. Madame aussi était jeune alors. Elle l'a regretté longtemps, et puis elle s'est remariée ; mais elle n'a pas eu d'autres enfants. Le prince est mort aussi, lui, mais...

En ce moment un domestique parut, portant une brassée de paquets, petits et grands, dont un lui échappa des mains. Barbe alors quitta précipitamment Fleurange, pour aller soulager sa fatigue en adressant au maladroit, plus fatigué qu'elle-même, une verte réprimande.

XVIII

Fleurange avait repris sa place au haut des trois marches de sa fenêtre, et de là regardait, comme auparavant, la cour abritée et paisible. Mais quel changement survenu en elle-même depuis qu'elle l'avait quittée une demi-heure auparavant ! Quel contraste entre cette tranquillité, qui semblait alors si bien d'accord avec ses calmes pensées, et l'agitation dans laquelle elle était maintenant ! Elle s'efforça de se calmer, mais pendant quelques instants elle n'y put parvenir. Cette émotion causée par la découverte inouïe qu'elle venait de faire, était-ce joie, surprise, peine ou peur ? Elle ne pouvait clairement le discerner ; mais c'était un mélange de toutes ces diverses sensations, et elle se laissa ainsi ballotter pendant quelque temps par un tourbillon de pensées contradictoires. Enfin peu à peu elles devinrent plus claires et plus distinctes. Fleurange se rappela le jour où, pour la dernière fois, elle avait entendu nommer le comte Georges, et elle se souvint de la résolution qu'elle avait prise ce jour-là.

Cette résolution elle l'avait maintenue avec facilité, grâce à tous les événements qui étaient venus depuis l'absorber et la distraire. Il lui faudrait désormais y demeurer fidèle dans une position nouvelle, et même contraire à celle où elle se trouvait alors. Il ne s'agissait plus maintenant, en effet, d'oublier jusqu'au nom du comte Georges, puisqu'elle allait sans doute le voir, le connaître, habiter sous le même toit que lui. Mais ce qu'il s'agissait d'oublier moins que jamais, c'était qu'il ne serait pas plus rapproché d'elle, lorsqu'il serait là, devant ses yeux, sous le toit de sa mère, que lorsqu'il habitait pour elle le monde des chimères. Cela pourrait être fort difficile peut-

être ; mais ce serait là évidemment la nouvelle tâche vis-à-vis d'elle-même. Ce point reconnu, tout se simplifiait pour elle.

La douce main qui avait guidé son enfance n'avait point cherché à éteindre les qualités exquises, bien que dangereuses, dont elle était douée. Elle n'avait altéré ni la vivacité de son imagination, ni l'ardente tendresse de son cœur, ni la tendance parfois exaltée de ses sentiments. Ces dons précieux, la mère Madeleine ne les croyait redoutables que dans l'absence de deux autres qualités cultivées par elle chez Fleurange avec un soin comparable à celui qui, dans une sphère inférieure, s'applique au développement de la voix humaine, et la transforme en un instrument puissant, harmonieux, presque céleste. Quelque belle en effet que puisse être une voix, on ne peut pas chanter, si l'on ne possède la parfaite justesse du son et la force de respiration nécesssaire pour la soutenir longtemps dans toute sa pureté, et sans défaillir jamais. L'harmonie divine des facultés humaines dépend ainsi de la parfaite justesse du son que rend dans l'âme le mot *devoir*, et de la force du caractère qui le saisit et le soutient sans hésitation et sans défaillance. C'étaient là les deux qualités qui dominaient toutes celles que possédait Fleurange, et qui jusqu'à ce jour l'avaient préservée des dangers auxquels l'eussent exposée les autres.

Près de deux heures s'étaient écoulées : l'ombre des colonnes s'allongeait sous le portique; l'étoile du soir, messagère pour Fleurange de bonnes pensées, se levait pure et brillante dans le ciel sans nuages, et venait de lui inspirer sa prière accoutumée, lorsque l'heure sonna et rappela brusquement la jeune fille à elle-même. Elle ouvrit alors avec précipitation sa malle, s'habilla à la hâte, et entra dans le salon au moment où la princesse Catherine y paraissait elle-même.

Fleurange était vêtue d'une simple robe de soie noire. Elle eût été embarrassée de faire une toilette plus élégante ; mais en aucun cas elle n'y eût songé ce jour-là, après l'intention que lui avait annoncée sa protectrice de dîner en robe de chambre. Elle fut donc un peu surprise en voyant que le vêtement désigné ainsi était une robe flottante de cachemire blanc, richement brodé en or. La coiffure de la princesse était aussi un tissu d'or et de dentelles, et elle portait au cou six rangs de magnifiques perles qui tombaient jusque sur son corsage. Mais ce qui surprit et déconcerta davantage la jeune fille, ce fut un regard mécontent jeté sur elle par la princesse, dès qu'elle parut. C'était la première fois que l'accueil bienveillant et affectueux auquel elle était habituée lui faisait défaut.

Ce n'était pas néanmoius le moment de donner des explications ou d'en recevoir, car la princesse n'était point seule : deux ou trois personnages étaient présents, dont Fleurange apprit les noms plus tard.

L'un était un vieux savant, nommé don Pomponio ; l'autre un jeune artiste, il signor Livio ; enfin le marquis Trombelli, qui passait pour fort ennuyeux. A dire le vrai, ils occupaient un rang inférieur parmi les habitués du palais ; mais ils préservaient la maîtresse de la maison du déplaisir de voir s'épanouir dans le désert les produits de l'art de son cuisinier, aussi bien que du danger de dîner sans un nombre suffisant de convives, dans une vaste sale à manger où le tête-à-tête avec Fleurange lui eût parut tout à fait insuffisant. Elle n'était cependant pas, en général indifférente à la qualité de ceux qu'elle recevait dans son salon. Mais quant à ses convives, elle attachait presque autant de prix à leur nombre qu'à leur valeur, et n'exigeait d'eux que le facile talent de manger avec connaissance de cause les mets exquis qui étaient placés devant eux.

Malgré la simplicité singulière de sa mise, Fleurange ne passa point cependant inaperçue. Le savant parla un peu plus que de coutume, dans le dessein de l'éblouir ; le marquis la lorgna à diverses reprises ; le jeune artiste hasarda quelques paroles qui ressemblaient à des compliments ; mais comme elle ne répondait que par des monosyllabes, la conversation languissait, la soirée se traînait, et la princesse avait déjà bâillé plus d'une fois, lorsqu'elle se réveilla tout à coup et fit une exclamation joyeuse en attendant annoncer : Le marquis Adelardi !

Celui qui parut alors était un homme d'environ quarante ans. Fleurange apprit plus tard qu'il était Milanais ; mais elle s'aperçut sur-le-champ que c'était un de ces hommes qui cause bien de tout, qui savent intéresser au sujet dont ils parlent, que se soit un commérage de société, une nouvelle politique ou une question sociale et littéraire, et n'ayant d'autre défaut que celui de traiter tous ces sujets avec une importance égale, comme si tous lui semblaient d'un égal intérêt. En un instant l'atmosphère du salon fut transformée. Le marquis Adelardi n'était pas là depuis un quart d'heure, qu'il avait trouvé moyen d'exploiter les éléments médiocres dont le cercle était composé, en faisant causer chacun de ce qu'il savait le mieux, passant de la politique à l'histoire, de la science aux arts, et se montrant capable de bien parler de tout, si non de tout approfondir.

Fleurange, tout en travaillant en silence, s'amusait de cette conversation ; mais l'intérêt qu'elle y prenait redoubla, changea de nature, lorsque le nouveau venu, se rapprochant du fauteuil de la princesse, lui dit :

— Et notre Georges, quand le reverrons-nous ?

La princesse répondit d'un accent à moitié satisfait, à moitié soucieux :

— Nous allons le revoir bientôt ; car la lettre que j'ai reçue de

lui, ce matin, de Petersbourg, m'annonce son retour pour la fin de ce mois.

— Tant mieux ! Il me manque partout et pour tout ici.

— Et à moi aussi assurément, vous le pensez bien, dit la princesse en jouant avec son collier de perles d'un air pensif. Néanmoins, Adelardi, vous savez aussi bien que moi qu'il eût mieux fait de rester où il était jusqu'à la fin de l'année.

— Tenez, ma chère princesse renoncez-y ; renoncez, croyez-moi à faire de Georges un courtisan.

— Il ne s'agit pas seulement de cela...

— Ah ! je comprends. Vous pensiez que la belle Vera...

Ici le comte s'inclina vers la princesse, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Fleurange entendit seulement ceux-ci : "*Et vous savez que c'est tout ce que je désire.*"

C'était la princesse qui venait de parler.

— Et lui ? dit le comte.

— Lui !... Vous le connaissez bien.

— Mais c'est précisément pour cela que je ne l'aurais par cru insensible à des séductions telles que celles-là.

— Non, certes ; mais on ne peut jamais être sûr qu'il ne soit pas absorbé par quelque fantaisie impossible à prévoir. Je crois, au surplus, que si elle n'eût pas été à la cour...

Ici la princesse recommença à parler bas.

— Tranquillisez-vous. Avec le temps, il se laissera toucher.

— Je l'espère bien ; mais, en attendant, avouez qu'il eût mieux fait de ne pas revenir.

— Oui et non. Je ne suis pas sûr qu'il soit très-sage de l'exposer à se compromettre, comme il est toujours tenté de le faire.

La princesse devint très-sérieuse.

— A ce point de vue, dit-elle, vous avez raison, et il est certain qu'il m'effraye souvent. Mais je pense qu'il deviendrait plus prudent s'il était obligé de l'être. C'est une nécessité que l'on finit par comprendre en vivant en Russie.

La conversation se poursuivit quelque temps à voix basse ; puis la princesse ayant déclaré qu'elle était fatiguée, on fit exception à la règle, qui était chez elle de veiller fort tard, et chacun se retira.

Au moment où Fleurange allait en faire autant, la princesse l'arrêta et lui demanda sérieusement compte de la simplicité de sa toilette.

— Je tiens, dit-elle, à une mise élégante chez la personne qui doit, en quelque sorte, m'aider à faire les honneurs de mon salon...et je la paye en conséquence, ajouta-t-elle avec cette absence de délica-

tesse que l'on remarque parfois, même chez des femmes bien élevées, vis-à-vis de celles qui vivent dans leur dépendance.

Ce n'était pas un défaut souvent apparent chez la princesse ; mais ce côté de sa nature se dévoilait dans la mauvaise humeur.

Fleurange rougit.

— Princesse, dit-elle, je vous demande pardon, mais je ne puis vous complaire... Je ne le puis, répéta-t-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de grosses larmes.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Fleurange hésita un moment ; mais bientôt, obéissant à son impulsion habituellement simple et franche, elle raconta tout ce que la princesse avait ignoré jusque-là : la ruine de sa famille et le motif qui l'avait décidée à accepter auprès d'elle la place qu'elle occupait maintenant.

— S'il me faut dépenser pour me parer, l'argent que je reçois de vous, s'il ne m'est permis d'aider mes parents qu'au risque de vous déplaire, alors... alors...

Et sa voix devint tremblante.

— Hélas! madame, il me faudrait chercher ailleurs le moyen de...

La princesse ne la laissa pas achever.

L'accent de la jeune fille, tandis qu'elle faisait son simple récit, avait fait succéder l'attendrissement au mécontentement, et le résultat de cette petite scène fut la permission accordée à Fleurange de disposer à son gré, non-seulement d'une partie, mais de la totalité de ses appointements, à une seule condition, sur laquelle la princesse insista et à laquelle Fleurange fut enfin forcée de consentir. Cette condition était que désormais la princesse se chargerait, et se chargerait seule, de la toilette et de la parure de sa jeune compagne.

Dès le lendemain, en effet, Fleurange fut pourvue avec profusion de tout ce qui pouvait contenter la bizarre exigence de sa protectrice et en même temps satisfaire sa générosité vivement stimulée par l'intérêt nouveau que lui inspirait l'histoire dont jusque-là elle ne s'était nullement informée. Fleurange se soumit avec un mélange de reconnaissance et de répugnance, et en cherchant à concilier le plus possible la simplicité qui était dans ses goûts, avec l'élégance, qui était dans ceux de sa maîtresse. Il en résulta néanmoins que, lorsqu'elle parut pour la première fois en public, l'effet qu'elle produisit fut tel, qu'il alla au delà de ce qu'avait prévu celle qui semblait avoir attaché tant de prix à rehausser sa beauté.

L'élégance et le luxe entraient en effet dans les conditions nécessaires à l'existence de la princesse Catherine, et, de même qu'un meuble ou tenture de quelque simplicité eussent été remarqués

comme disparate dans son appartement, de même la simple robe de soie noire de Fleurange aurait nui à l'harmonie générale, et elle avait tenu à corriger cette tache qui lui semblait troubler l'effet de l'ensemble. Mais il ne lui eût nullement convenu, toutefois, que Fleurange cessât d'occuper près d'elle cette position de protégée qui plaisait à son orgueil au moins autant qu'à son bon cœur. Si donc les hommages qui, à la première apparition de la jeune fille, étaient venus au-devant d'elle avec une empressement un peu trop marqué eussent été recherchés ou seulement agréés par elle, l'humeur de la princesse s'en fut sans doute promptement ressentie ; mais la fierté modeste du maintien de Fleurange eût bientôt écarté d'elle cette admiration dont l'encens ne vient troubler la pureté et la dignité du cœur que lorsque la vanité lui en ouvre l'entrée.

Or Fleurange n'était point vaine ; c'était là un de ses charmes, et c'était en même temps l'une de ses sauve-gardes.

L'œil exercé de la princesse eut bientôt reconnu qu'elle pouvait demeurer sans craintes, et la faveur de Fleurange auprès d'elle s'en accrut et devint sans bornes. C'était, pour elle, être servie à souhait que d'avoir ajouté à son salon la parure d'une telle beauté sans en avoir à redouter les inconvénients ; de jouir elle-même du charme de la présence de Fleurange, de son activité et de mille petits talents qui la rendaient utile en toute rencontre, sans que rien vînt jamais imposer à la princesse la nécessité d'une vigilance qui l'eût fort ennuyée et qu'elle aimait à sentir superflue. Elle pouvait maintenant être indolente à son aise. Fleurange écrivait ses billets, arrangeait ses fleurs, continuait les ouvrages commencés avec zèle, puis abandonnés, et montrés avec complaisance ensuite comme l'œuvre de ses mains, lorsque la jeune fille les avait terminés. Fleurange était là aussi pour lui dire, d'une voix harmonieuse et avec un talent qui, pour être naturel, n'en était que plus rare, tantôt des poésies italiennes ou allemandes, tantôt des articles de revues et de journaux ; puis, à l'heure des visites, empressée de disparaître, à moins que la princesse ne la fît demeurer ou rappeler près d'elle. Elle accomplissait ainsi, à son insu, en suivant simplement la voie qui lui semblait tracée, jusqu'aux moindres désirs de sa protectrice, et peut-être celle-ci lui savait-elle plus de gré encore du tact avec lequel elle savait deviner, que de la promptitude avec laquelle elle savait obéir.

En attendant, les jours s'écoulaient, et il y avait plus d un mois de leur arrivé à Florence. Pendant ce temps, le nom du comte Georges, cent fois prononcé en sa présence, avait cessé de produire sur Fleurange l'effet qu'elle avait pris jadis la bonne résolution de combattre ; elle pensait même parfois en souriant que, lorsqu'enfin elle

le connaîtrait, elle serait sans doute fort étonnée d'avoir pu tant s'occuper de lui. " Les fantômes s'évanouissent toujours ainsi, dit-on, lorsqu'on les regarde de près et en face. "

C'était la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, un matin où elle se trouvait seule dans le petit salon. La princesse était sortie, et sa jeune compagne était demeurée assise à son métier pour y achever son ouvrage ; la pensée que nous venons de dire lui était suggérée par la nouvelle, reçue le matin, de l'arrivé certaine du comte Georges pour la fin de la semaine.

— Oui, la réalité fait évanouir les chimères, et il est fort probable, se dit-elle en poursuivant le cours de ses réflexions, que lorsque je le connaîtrai mieux...

Elle fut brusquement interrompue par le bruit de pas précipités dans le salon qui précédait celui où elle se trouvait. D'ordinaire, personne n'arrivait de ce côté sans être annoncé. Elle se leva à la hâte, avec surprise songeant selon son habitude à quitter la chambre, mais elle avait à peine fait un pas lorsqu'elle se trouva en face de celui qui entrait.

C'était lui. Oui, *lui !* le comte Georges !

Elle n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. L'effet qu'elle produisit elle-même, la surprit, ou, pour mieux dire, l'effraya tellement, qu'elle demeura immobile, muette et saisie.

— Fleurange !... grand Dieu, est-ce possible !... est-ce vrai ? Fleurange ! Fleurange ! répétait, avec une émotion plus vive que celle de la joie, cette voix, gravée non moins que ces traits dans le souvenir de celle qui l'entendait.

Ce nom, le nom presque oublié de son enfance, prononcé ainsi ; cette main, qui serrait sa main comme celle d'un ami qu'on retrouve, mais avec un regard qui instinctivement fit retirer à Fleurange la sienne ; ces questions rapides, ces réponses émues, ces paroles vives, tendres, passionnées, tout dans cette rencontre fut prompt, ardent, menaçant comme l'éclair !

Mais, presque au même instant, la voiture se fit entendre et, avant que la princesse Catherine eût paru dans le salon, Fleurange avait regagné sa chambre, pâle et défaillante...

Tout ce qu'il y avait eu de déraisonnable et presque d'insensé dans ses pensées d'autrefois, tout ce qui, en apparence, était impossible, venait en un instant de se transformer en vérité soudaine, imprévue, dangereuse !

Que venait-elle d'entendre ? Quoi ! depuis un an il était poursuivi par son souvenir ; il avait essayé de le bannir, mais il n'y avait point réussi ; et maintenant il était revenu décidé à tout tenter pour la

retrouver, pour revoir encore cette image sans cesse présente à sa pensée !

Oui, il venait de dire tout cela !... Et ce qu'elle avait entendu, c'était la contre-partie de ce qu'elle avait elle-même ressenti et combattu.

Pauvre Fleurange ! était-ce la joie qu'exprimait maintenant son visage pâle et troublé ? Était-ce le transport de l'orgueil ou celui de la tendresse qui faisait battre si péniblement son cœur ? Était-ce la félicité qui lui faisait verser ce torrent de larmes ?

Oh ! non : ces paroles douces à entendre lorsqu'il est permis de les écouter, ce bonheur d'être aimé quand on aime, qui compte parmi les plus grands de ce monde, ces mots si vite compris parce qu'ils expriment ce qu'on a soi-même si bien éprouvé ; tout ce qui parfois éclaire soudainement une vie comme la lumière du soleil, venait de tomber sur la sienne avec l'éclat, la rapidité, le danger de la foudre !

Mme Craven.

(*A continuer.*)

LA DECOUVERTE DU CANADA.[1]

POÊME COURONNÉ PAR L'UNIVERSITÉ LAVAL.

I

Les ténèbres du soir roulent sur l'Atlantique.
Les vents mélodieux modulent un cantique
Que répètent au loin d'innombrables échos :
C'est le souffle de Dieu qui passe sur les flots.
Candélabres brillants parsemés sur sa route,
Les astres qui du ciel illuminent la voûte
Font scintiller des mers la sombre immensité.
Léviathan bondit à travers leur clarté ;
Mille poissons dressant leurs nageoires flexibles
Fendent en sauts légers ces abîmes paisibles.
Le cormoran qu'allèche une proie à saisir
Se berce sur les flots qui semblent l'endormir
Et jettent un parfum dont la fraîcheur enivre.
Dans son vol que la vue avec peine peut suivre
Le folâtre alcyon les frôle mollement.
On croit parfois au fond d'un vague éloignement
Voir poindre à l'horizon d'assises en assises
D'un rivage ébauché les formes indécises.
C'est une ville avec ses clochers, ses donjons,
Ses dômes, ses palais découpés en festons
Et le haut de ses toits élevés en estrade.
C'est un escarpement qui se gonfle en arcade

1 Ce poème est publié à la demande des Directeurs de cette *Revue*, et avec la bienveillante permission de la Faculté des Arts de l'Université Laval.

Il y a plus de cinq ans qu'il dort dans mes cartons, parfaitement insoucieux de l'avenir ; et je l'offre au public avec tous ses défauts primitifs, avec toutes ses faiblesses de style, sauf toutefois une quinzaine de vers qui ont été retouchés.

Ainsi, il est bien entendu que je n'apporte pas ici un chef-d'œuvre. Ce n'est pas quand on a à peine quitté les bancs du collége qu'on produit des chef-d'œuvres ; et ma place est toute fixée dans la catégorie générale.—E. P.

En hérissant son front de rochers sourcilleux.
C'est un nuage noir dont les plis onduleux
Viennent voiler soudain ville, rochers, rivage
Et dresser à leur tour leur uniforme image.

II

Sur ces tableaux empreints de la grandeur de Dieu
Qui pourrait promener un œil terne et sans feu ?
Regarde ce spectacle, ô Muse Catholique !
Esprit qui fait tomber ton souffle prophétique
Dans le temple béni comme dans le foyer ;
Toi dont le vol ardent vient souvent se ployer
Au pied des monuments faits par la main de l'homme,
Puis se perd dans l'espace où l'œil de l'astronome
Entrevoit des milliers de mondes lumineux ;
Harpe qui fait vibrer un chant religieux
Dans la création sereine et pacifique,
Et sait aussi jeter un chant patriotique
Sur le trophée où brille un nom connu de tous ;
Cantique harmonieux qu'on écoute à genoux !
Muse, qui que tu sois sous ces divers symboles,
Veux-tu rémémorer par tes saintes paroles
Les souvenirs lointains de nos traditions ?
Oh ! Veux-tu déverser tes limpides rayons
Sur le premier feuillet de notre vieille histoire ?
Veux-tu ressusciter la confuse mémoire
De ces âges sereins, de ces jours glorieux
Qu'ont immortalisés nos antiques aïeux ?

Au bord du firmament où neigent tant d'étoiles
Regarde sur les mers briller trois blanches voiles
Qui présentent leur aile au vent qui l'arrondit.
De la brise du soir le souffle refroidi
Fait osciller les mâts qu'un pavillon domine.
Sur la poupe déserte une ombre se dessine ;
Mais sous cette ombre il bat un cœur noble et serein ;
Il est une âme en qui fermente un grand dessein.

III

Vers quelles plages vont ces trois nefs ambulantes ?
Vont-elles visiter les rives opulentes
De quelque Babylone aux superbes remparts ?
Vont-elles déployer leurs flottants étendards
Sur les terres d'Egypte aux fières pyramides,
Ou de l'Inde échanger les richesses splendides
En promenant leur course à travers les brisants,
Près des caps où bondit sur les flots rugissants
Et le mât qui surnage et le flocon d'écume ?
D'Albion que recouvre une éternelle brume

Vont-elles admirer les immenses trésors,
Et les vaisseaux ailés qui dorment dans ses ports ?
Vont-elles aborder les côtes d'Ibérie
Ou le sol embaumé de la douce Italie ?
Est-ce l'ambition d'un servile trafic ?
Est-ce le soin qu'exige un intérêt public ?
Est-ce l'avidité des conquêtes sanglantes
Qui les pousse à travers les vagues blanchissantes ?
Un plus noble motif, un soin plus glorieux,
Un projet plus sublime et plus mystérieux
Les emporte à travers les sombres étendues.
Elles voguent cherchant des plages inconnues
Pour y fonder un culte, un empire nouveau ;
Pour y planter la croix et hisser un drapeau.

IV

Dans ces vaisseaux partis des rives d'Armorique
On voyait rayonner d'une joie extatique
Le front de jeunes gens qui portaient leurs blasons
Naguères suspendus aux voûtes des donjons.
Deux prêtres recueillis priaient par intervalles ;
Quelquefois, contemplant les splendeurs sidérales
Ils entonnaient un hymne à l'*Etoile des mers ;*
Aussitôt mille voix s'élevant dans les airs
Se prolongeaient au loin, suaves psalmodies
Qui du Ciel imitaient les pures mélodies.
Mais où donc est Cartier, cet illustre marin,
Ce héros qui naquit sous le Ciel Malouin ?
Il est sur le tillac, et, fidèle pilote,
Il conduit sur l'abîme où sa demeure flotte
La voile aventureuse ouverte au vent des nuits.
L'éclair de son regard sous ses cils rembrunis
Semble vouloir percer les ténèbres lointaines,
Et roulant tour-à-tour sur les liquides plaines
S'élève aux profondeurs de l'azur constellé.
Un manteau sur son flanc retombe déroulé
Comme les plis soyeux d'une écharpe royale.
Sur ses cheveux se joue une douce rafale,
Et ses lèvres où brille une mâle fierté
Impriment à ses traits un air de majesté.
Il semble interroger avec inquiétude
Des sombres océans la morne solitude :
Car il a vu surgir dans les mers du couchant
Un point noir, précurseur d'un terrible ouragan.

V

L'orage s'avance.....s'avance
Comme le galop d'un coursier.
Le vent hésite et se balance;
Sur les flots on entend crier

La voix sinistre des orfraies
Qui sillonnent de larges raies
L'abîme encor silencieux.
Des nuages noirs s'amoncellent ;
Les foudres roulent, étincellent
Sous cette ombre épaisse des Cieux.

Ecoutez ces lointains murmures
Surgir du fond des Océans,
Rapides comme un choc d'armures,
Forts comme le cri des autans.
C'est le char bruyant des tempêtes
Qui dans les vagues inquiètes
Tourne ses foudroyants essieux.
L'éclair luisant sur chaque lame
Semble une crinière de flamme
Sur le cou de coursiers fougueux

Une horrible et pesante averse
Tombe soudain sur les trois ponts
Qu'à tous les points du ciel disperse
Le souffle des froids aquilons.
Oh ! Qu'ils regrettent leur montagne,
Leur port, leur doux ciel de Bretagne,
Ces pauvres marins ballottés
Sur le gouffre béant qui gronde,
Tour-à-tour dans l'air et sur l'onde
Touchant aux deux immensités.

L'éclair qui brille comme un glaive
Qu'on a retiré du fourreau
Sur le nuage qu'il soulève
Darde son fulminant carreau.
L'écho des aboyantes bises
Eclate au fond des brumes grises.
L'impétueuse trombe tord
La nuée en forme de porche ;
Et le soleil semble une torche
Que porte l'Ange de la mort.

" A genoux ! à genoux ! " s'écrie
Le Capitaine Malouin.
Comme le simoun en furie
Sur la demeure du Bédouin
Roule ses océans de sable,
L'orage déchaîne implacable
Ses plus dévorants tourbillons ;
Alors que, pure et suppliante,
S'élève la prière ardente
Des pâles voyageurs Bretons.

VI

Voyez-vous cheminer au sein de la tourmente
Cet Ange au doux profil, à l'aile transparente,
Dont la robe pliée en contours onduleux
Glisse légèrement sur les flots orageux ?
Autour de lui les vents suspendent leur murmure,
La foudre s'assoupit sous la nuée obscure,
L'écume s'évapore en un brouillard doré
Comme l'encens fumant dans un temple sacré.
Cet esprit dont le vol dans l'orage s'élance
Et brille sur les eaux, c'est l'Ange de la France.
Il s'abat sur la nef errante du Héros
A qui sa voix murmure à l'oreille ces mots :
" J'ai vu ta voile fuir des rives d'Armorique
" Pour aller explorer au loin sur l'atlantique
" Des plages où jamais les hardis nautoniers
" N'osèrent diriger leurs pas aventuriers.
" J'ai vu sur ces déserts les esprits des tempêtes
" Dresser sur ton vaisseau leurs bouillonnantes crêtes.
" Et j'ai craint de le voir brisant sur des récifs,
" Et je viens rassurer les courages craintifs.
" Je planai sur Clovis ; j'inspirai Charlemagne ;
" Et maintenant du Rhin aux Côtes de Bretagne,
" De la Flandre paisible au mont Pyrénéen
" Je promène attentif mon vol aérien.
" Orgueilleux conducteur des destins de la France
" Je viens en ce moment protéger l'impuissance
" De ta barque fragile au sein de l'ouragan ;
" Car la tempête est forte, et ton projet est grand.
" Poursuis, noble Breton, ton œuvre commencée ;
" Ne crains pas des écueils la cîme hérissée ;
" Car ma protection sur toi plane aujourd'hui."
Il dit : et se dressant au regard ébloui
Il soulève un instant ses deux brillantes ailes
Puis les laisse tomber en réseaux d'étincelles.
L'éclair de son regard s'éclipse par degré ;
Bientôt on ne voit plus son front décoloré
Et, comme l'arc-en-ciel à l'approche de l'ombre,
Son éclat s'évapore au sein de la nuit sombre.

VII

Cependant le vaisseau sur l'abîme porté
Bondit incessammont par les vents ballotté.
Sous lui la vague s'enfle en montagnes liquides ;
Il roule tour-à-tour de ces hauteurs livides
Au fond vertigineux qui supporte les flots.
L'éclair brille, la foudre éclate en longs sanglots ;
Les nuages tordant les vapeurs plus compactes
Ouvrent avec fracas leurs larges cataractes.

Le Héros, rayonnant, sublime, échevelé
Domine tous ces bruits dont le gouffre a tremblé.
Il brave les éclairs, les trombes, les orages ;
Il écoute les cris du vent dans les cordages ;
Il admire l'écume aux feux phosphorescents
Que déchirent les pics anguleux des brisants.
" O Dieu ! s'écriait-il ! Ta grandeur se révèle
" Sur ces immensités où comme l'algue frêle
" Tu courbes à tes pieds les divers éléments.
" Ecoute du milieu de tes hauts firmaments
" La prière et le cri d'une âme qui t'adore.
" Les tempêtes, les vents avec leur voix sonore
" Ont beau venir frapper la voûte de tes cieux,
" De l'âme devant toi les accents vibrent mieux.
" Ton Ange m'a parlé : son aile me protége
" Contre l'emportement de l'onde qui m'assiége.
" Sois béni ! Jusqu'à toi que l'Hosanna des mers
" Elève triomphant ses sublimes concerts ! "

VIII

Nouvel adamastor surgissant dans l'orage
La tourmente agitait le vaisseau qui surnage.
Bien des jours obscurcis par de sombres vapeurs,
Bien des nuits que l'éclair frappa de ses lueurs
Ont passé spectateurs de cet horrible drame.
—Un jour on vit briller argentant chaque lame
L'illumination ardente du Levant ;
Un grand calme endormait et les eaux et le vent ;
Les joyeux alcyons voltigeaient avec grâce ;
Un son mystérieux semblait percer l'espace.
Le Héros contemplant l'abîme rajeuni
Du fond de sa pensée évoquait l'infini.
Les marins déployaient sur les vergues brillantes
Les plis blancs et gonflés des voiles ruisselantes.
Penché sur les haubans dont l'ombre se dessine
Le Prêtre bénissait la clémence divine.
Le visage de tous devenait radieux ;
Tous sur leur frêle planche appelaient de leurs vœux
Cette plage inconnue, objet de leur voyage,
Où devra rayonnant sur un peuple sauvage
S'allumer le flambeau de notre sainte foi.
Leur âme palpitait d'un généreux émoi
A l'aspect de ces mers aux grandeurs solennelles
Où chaque flot semblait rouler des étincelles,
D'où s'échapppaient des bruits sans cesse renaissants.
Ils se plaisaient à voir monter comme l'encens
Les nuages lointains vers la suprême voûte :
Peut-être derrière eux se termine leur route.

IX

Quel est parmi l'azur transparent et profond
Cette tache immobile au fond de l'horizon ?
Est-ce un mont élevé sur quelqu'île déserte ?
Est-ce un vaisseau sombrant dont la cale entr'ouverte
Se cloua sur l'écueil, effroi du nautonier ?
Sur la dunette assis l'attentif timonier
Du sombre Labrador a reconnu les plages.
Il distingue bientôt ses glacials rivages
Avec ses habitants au visage bronzé
Et leurs tentes où luit le bûcher embrasé.
Terreneuve apparaît avec ses bancs de sable,
Ses insulaires bruns à l'aspect redoutable,
Et de ses noirs marais les éternels brouillards,
Et les pêcheurs Normands sur les rives épars.
Les navires qu'avait séparés la tourmente
S'assemblèrent bientôt dans un hâvre ou serpente
L'irrégularité naturelle des bords.
Pénétrant dans un golfe aux faciles abords
Ils allèrent longeant des rades et des îles.
Les yeux des matelots se perdaient immobiles
Dans l'admiration de ces larges aspects,
Dans la vague splendeur des immenses forêts
Qui jaillissaient au loin avec leur vert panache.
Sur ces lieux inconnus où le regard s'attache
Les hymnes au vrai Dieu pour la première fois
Allèrent retentir sous la voûte des bois.
Cartier dont le regard de bonheur étincelle
Fit dresser une croix sur le bois de laquelle
Brillait un écusson avec trois fleurs de lis.
Consultant quelque temps ses pensers recueillis,
Il plia les genoux devant ce bois rustique
Puis sa voix éleva vers le Ciel un cantique :—

X

" Salut, mystérieux symbole
Devant qui croule toute idole
Dont l'ignorance a fait son Dieu !
Vérité sereine et féconde
Qui dans les ténèbres du monde
Promène ton flambeau de feu !

Salut intarrissable source
Où dans sa passagère course
Le Chrétien s'est désaltéré !
Phare qui brille sur les âges,
Dirigeant au sein des orages
L'esquif sur les flots égaré !

O Croix auguste et vénérée,
Près de cette rive ignorée
Te voilà sur une hauteur
Dominant la vaste étendue,
Et devant toi l'âme éperdue
Vient adorer son Rédempteur.

Une race régénérée
Viendra sous ton ombre sacrée
Etudier ta sainte loi,
Courber son front longtemps rebelle,
Et brisant sa flèche cruelle,
Suivre l'étendard de la Foi.

Des essaims de missionnaires,
Au fond de ces bois séculaires,
Armés de ton signe puissant,
Conquerront l'homme des savanes
Et de la femme des cabanes
Baptiseront le fruit naissant.

Des tropiques au sol des glaces
Parcourant les lointains espaces,
Les uns porteront ton flambeau ;
Au sein de peuplades féroces
D'autres dans des tourments atroces
Cueilleront l'éternel rameau.

Le fier Sauvage qui s'élance
Sur sa proie en criant " Vengeance, "
S'arrêtera pétrifié
Comme par un pouvoir magique
Devant ce signe pacifique
De l'Homme-Dieu crucifié.

Ton inaltérable lumière
Dissipera l'ombre grossière
Des préjugés et des erreurs.
Et, succédant aux races mortes
Des générations plus fortes
S'éclaireront à tes lueurs.

XI

Sa voix résonne encor, quand l'Indien sauvage
Sur ces blancs étrangers débarqués sur la plage
Du fond des bois touffus lance un regard furtif
Et, frappé de respect, se dérobe craintif.
Dominant des forêts les éternels murmures
L'ours des bois rugissant sous les vertes ramures
Fait trembler les échos par son cri solennel.
Les flots frappant les bords de leur bruit éternel

Se rident mollement sous l'aile des mouettes.
Comme au bord des guérêts des groupes d'alouettes,
Sur le sein châtoyant des abîmes profonds
Des couples de pétrels folâtrent vagabonds.
Sur le triple sillon que la quille se creuse
La flottille poursuit sa marche glorieuse.
Elle cingle, triangle orgueilleux et mouvant ;
Ses mâts sont entourés de lumière et de vent ;
Avec un doux roulis ses carènes se bercent ;
Sur les ondes les Cieux se mirent et renversent
De leurs nuages d'or les groupes châtelés.
Les rivages, les monts aux sites dentelés
Etalent richement leurs beautés virginales.
Oh ! c'était un beau jour ! Dans ses saintes annales,
Ce même jour, l'Eglise honorait Saint Laurent.
Oui ! tel sera ton nom, ô gouffre transparent,
O rive, ô Fleuve, ô Golfe aux affluents splendides.
Que sur tout le parcours de vos ondes limpides
Ce nom de *Saint Laurent* s'impose désormais !
Ah ! s'il faut croire en vous, pressentiments secrets,
Rêves qui poursuivez les yeux par vos mirages,
La suprême bonté réserve à ces rivages
Des destins que fera sans cesse rajeunir
Des gloires du passé l'immortel souvenir.

XII

Sables, rochers, lichens, falaises escarpées,
Rives du Continent aux côtes découpées
Où flottent les varechs et les sombres ajoncs ;
Centenaires forêts aux verdoyants plafonds ;
Rouvres prodigieux penchés au bord des îles
Qui tendez sur les flots vos rameaux immobiles ;
Vignes, lierres grimpants, liserons sarmenteux
Dont le lacis remonte en anneaux tortueux ;
Nids où le goëland et la foulque aquatique
Calment de leurs petits la gorge famélique ;
Montagnes qui dressez vos sommets nébuleux ;
Caps où vient se briser le nuage orageux ;
Primitives beautés d'une terre nouvelle !
Vous souvient-il encor de l'heure solennelle
Où le Héros Breton, l'homme prédestiné
Apparut glorieux au sauvage étonné ?
En ce temps-là, le chef des Indiens nomades,
Donnacona, le roi de puissantes bourgades
Devant lui vint courber son front avec respect
Et dans un idiome étrange lui disait :
" Chef des visages blancs, quel souverain génie
" A poussé près de l'homme à la face brunie
" Cette grande pirogue aux si vastes contours ?
" Vient-elle de ces bords où, de l'astre des jours,

" Comme un rond bouclier, l'orbe éclatant se lève ?
" Es-tu le messager sans relâche ni trève
" Qui marches à la voix des divins Manitous ?
" Es-tu fils de ce Ciel qu'on invoque à genoux ?
" De nos guerriers brisés par les marches austères,
" De nos Jongleurs au front plein de sombres mystères,
" Des vigoureux chasseurs, des rameurs ruisselants,
" Des enfants du Wigwam jouant dans les torrents
" Viens-tu considérer les fiertés imposantes ?
" Oh ! Qui que vous soyez, venez tous sous mes tentes
" Des ardeurs du midi là-bas vous protéger.
" L'Agouhanna des bois respecte l'étranger."

XIII

Le grand chef Indien parla longtemps encore.
Les Bretons admiraient sa voix mâle et sonore
Dont l'accent guttural sourdement résonnait.
Une peau de lion sur son flanc descendait
Liée au bord du cou par une griffe d'aigle.
A ses pieds retombait un terrible biseigle
Dont la lame taillée en un double tranchant
Réverbérait les feux sinistres du couchant.
Des poils de porc-épic s'arrondissant en bouge
Brodés légèrement d'une lisière rouge
Environnaient son front d'où montaient en faisceaux
Trois panaches de plume enlevée aux oiseaux.
Son cou portait deux rangs d'irisés coquillages ;
Sa poitrine marquée en divers tatouages
Semblait rouler les plis d'un énorme dragon
Qui d'une extrémité caresse d'un vallon
Les arbres pleins de sève et la plaine fleurie,
Et de l'autre en ses nœuds broie un tigre en furie.
D'un de ses bras semblait s'échapper un torrent
Où brille des wampums le nacre transparent,
Sur l'autre on croyait voir dans des têtes brisées
S'enfoncer lentement des flèches aiguisées.
Ces symboles divers dont il ornait son corps
Annonçaient les pensers qui l'agitaient alors.
Envers les étrangers hospitalier, prodigue ;
Envers lui-même égal et bravant la fatigue ;
Envers ses ennemis barbare et violent ;
Envers ses sujets juste, altier et bienveillant ;
Homme aux combats formé dans des âpres études,
Tel était le Grand Chef des vastes solitudes.

XIV

Dans un détroit du fleuve il est un roc altier
Qui ressemble de loin au casque d'un guerrier
Et s'avance en saillie entre deux larges baies
Dont le flot retentit sous le choc des pagaies.

C'est là que le Breton dirigea son vaisseau ;
Il gravit ce rocher qui se dresse si haut
Terrifiant les yeux par sa masse imposante.
Il vit de ces hauteurs à la rapide pente
Se teindre vaguement dans l'espace obscurci
Les brouillards argentés du Sault Montmorency.
Plus loin, parmi l'azur, sous un nuage fauve
Le cap de la tourmente élève son front chauve.
De l'Ile d'Orléans l'agréable contour
Dans le bassin des eaux à l'immense pourtour
Semble une coupe d'or que la vague balance,
Et partout se déploie avec magnificence
Le spectacle sans fin d'innombrables forêts
Dont on entend mugir sous les feuillages frais
Les mille sourdes voix dans l'air retentissantes.
L'orme prodigieux, de ses branches puissantes
Arrondit mollement les jets luxuriants ;
L'érable épais étend ses rameaux verdoyants
Dont le tronc deversant sa sève printannière
Offrait aux Indiens un nectar salutaire.
Les merisiers à grappe et les tendres bouleaux
Se penchent au-dessus du limon des ruisseaux.
Les cèdres et les pins lancent leurs pyramides
A côté du grand chêne environné de rides
Qui semble dans les bois quelque royal vieillard.
Des deux côtés du Fleuve on voit pendre sans art
De la mousse, des fleurs, des touffes de feuillage
Couvrant les deux versants jusqu'à l'abrupt rivage.

XV

En voyant ce roc on devine
Que la nature l'éleva
Pour une mission divine,
Et que son front grave domine
De même qu'un autre Sina.

On soupçonne qu'un gouffre antique
Ouvrant son brûlant souterrain
Avec un débris volcanique
Forma ce géant granitique
Pour un formidable dessein.

Devant cette roche escarpée
Qui se hérisse vers les Cieux
L'âme de stupeur est frappée
Et se sent comme enveloppée
Dans un trouble mystérieux.

Soudain des bruits puissants résonnent :
Le roc en tremble sourdement ;

Les échos multipliés tonnent;
Les chevreuils timides frissonnent
Sur les pics du Cap *Diamant*.

Des bois et de chaque caverne
Il sort un long rugissement;
Et penchant un visage terne
Chaque Sauvage se prosterne
Saisi d'un subit tremblement.

Pourquoi cette voix du tonnerre
Lorsque les Cieux sont azurés ?
Pourquoi ce tremblement de terre ?
Au sein d'une bourgade entière
Pourquoi tous ces fronts effarés ?

C'est que sur ce roc il se passe
Un mémorable événement;
C'est qu'avec sa voix forte et basse
L'airain célèbre dans l'espace
L'ère d'un renouvellement.

C'est que l'erreur et l'ignorance
Ont senti leurs faux Dieux trembler;
C'est qu'ils ont vu sur l'éminence
Du noble drapeau de la France
Les fleurs de lis étinceler.

XVI

Ce digne fils de l'Armorique,
Oh ! Qu'il était beau de le voir
Dans son ivresse fantastique
Saluer la vierge Amérique
Ainsi qu'on salue un beau soir.

Ses pensers au fond de son âme
Retentissaient joyeusement
Comme vibre l'épithalame;
Son regard était plein de flamme
Et son cœur plein d'enivrement.

La lumière des Cieux sublimes
Entourait son front rajeuni.
Au bord des sauvages abîmes
Il songeait debout sur les cîmes
Du Cap aux masses de granit.

A quoi pensait-il ? A la France.
Ce fier descendant des Gaulois
Rêvait, envisageait d'avance
Les assises d'une puissance
Qui serait fille de ses Rois.

Comme l'Aigle des promontoires
Il est là, calme et plein d'orgueil.
De sa France il compte les gloires
Il rémémore les victoires
Dont l'éclat effaça le deuil.

Il la voit marchant à la tête
De la civilisation
Employer pour chaque conquête
La verge et les chants du Prophète,
La force et la Religion.

De son beau pays qu'il adore
Il sent que les destins sont grands,
Et que son astre doit encore
Briller plus serein que l'aurore
Au bord des lointains océans.

Et son visage s'illumine
Devant ces rêves radieux ;
Et d'une émotion divine
Il sent palpiter sa poitrine
Où bat un dessein généreux.

XVII

Voici que près du Cap au plateau décharné
Une étrange rumeur sort de Stadaconé.
Il est nuit : et le Ciel est parsemé d'étoiles ;
Les nuages ondés glissant comme des voiles
S'éloignent frissonnant dans le souffle infini.
Le vent semble de loin un coursier qui hennit.
On voit luire bientôt de blafardes lumières
Sous les dômes ombreux des forêts séculaires ;
Et de fronts qu'ont rougis les feux brûlants du jour
On voit se dessiner vaguement le contour.
L'Indien pour fêter ses hôtes aux peaux blanches
Alimente des feux sous des amas de branches
Et fait sonner avec un faste oriental
Au son du Chichikoué des plaques de métal.
Bientôt des Indiens la troupe se balance :
Mille pieds sur le sol retombent en cadence.
Par bonds multipliés ils croisent en tous sens
Puis distendent soudain leurs anneaux incessants.
A ce prélude fier d'une danse nocturne
Pas un cœur inquiet, pas un front taciturne,
Pas un courage éteint par le vent des revers
N'assombrit cette scène au bord des grands bois verts
Les âmes et les cœurs qu'épanouit la joie
Dans un coup-d'œil ardent que chacun se renvoie
Etaient réverbérés comme dans un miroir.
Tel qu'au pied du saint lieu le brûlant encensoir

Jette à flots odorants sa brillante fumée,
Le calumet de paix, sous la sombre ramée
Où des flambeaux tremblants s'irisent les lueurs,
Versait et déroulait ses bleuâtres vapeurs.

XVIII

La marche de la danse enfin roule plus vite.
Sur l'air de l'Athonront le chant se précipite,
Et des danseurs joyeux les cercles agités
S'enflent en tournoyant à coups plus répétés.

Du roi Donnacona la voix alors résonne;
En mesure battant sur le chant qu'il entonne
L'interminable ronde aux bonds audacieux
Par moment élargit et resserre ses nœuds.

LA VOIX DE L'AGOUHANNA.

L'Esprit du Grand Lac solitaire
Vient de conduire près de nous
Les fils d'une race étrangère
Inconnue à nos Manitous.

Une fierté surnaturelle
Est empreinte sur tous leurs traits;
Dans leurs mains la foudre étincelle
Et fait frissonner les forêts.

Ils ont pour leurs marches guerrières
Des coursiers aux naseaux fumants;
Nos armes les plus meurtrières
Pour eux sont des hochets d'enfants.

Frères, au son de l'harmonie
Fêtons ceux que les Cieux envoient.
Puisqu'ils sont rois par le génie
Qu'aussi par l'honneur ils le soient.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie
Le chant se précipite et la ronde tournoie;
Et des bois ébranlant les dômes obombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX D'UN CHASSEUR.

Pour atteindre l'oiseau timide
Qui dans l'air s'envole si haut,
Ils n'ont pas de flèche rapide ;
Pourtant ils transpercent l'oiseau.

Ils n'ont pas de fer qui déchire
Pour tuer le tigre acharné ;
Et cependant le tigre expire
Sitôt que leur foudre a tonné.

Quand le vent du nord se déchaîne,
Son souffle courbe les forêts ;
Eux, ils abattent le grand chêne
Avec leurs terribles boulets.

Frères célébrons en cadence
Ces étrangers mystérieux.
Puisqu'ils sont rois par la puissance,
Que notre hommage aille vers eux.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes obombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX D'UN PÊCHEUR.

J'aime mon beau canot d'écorce
Que bercent les flots endormis,
Soit qu'il faille tendre l'amorce
Ou poursuivre des ennemis.

L'écume des rochers sauvages
M'enivre de joie et d'orgueil ;
Je souris au bruit des orages
Et j'aime à bondir sur l'écueil.

Mais quand mon œil jaloux retombe
Sur les pirogues des teints blancs,
Je sens comme un vent de la tombe
Passer sur mes bras impuissants.

Frères, célébrons le prodige
De leur voyage aérien :
Puisqu'ils sont rois par le prestige
Qu'ils le soient aussi par le bien.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes obombrés
Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

LA VOIX D'UNE JEUNE INDIENNE.

Sur leur front, blanc comme la neige,
Se pose un casque à large pli
Qui par son ombre le protège
Et par sa forme l'embellit.

Leurs habits qu'un ceinturon presse
Sont faits de légers filaments
Dont les tissus avec souplesse
Cèdent à tous leurs mouvements.

Pour une étoffe de leur laine
Je donnerais mon doux hamac,
Mes beaux colliers de porcelaine
Et mes coquilles du Grand Lac.

Mes sœurs, que notre voix amie
Chante l'étranger tant fêté.
Et s'il est roi par l'industrie
Il l'est aussi par la beauté !

Et sur des airs joyeux que l'écho renvoie
Le chant se précipite et la ronde tournoie ;
Et des bois ébranlant les dômes obombrés
Le bruit des pas fait fuire les oiseaux effarés.

XIX

Les Rhombes des danseurs retentissaient encore
Lorsque vers l'orient on vit poindre l'aurore.
Brisés par la fatigue et lassés de plaisir
Les Sauvages sentaient leurs yeux s'appesantir
Sous le sommeil de plomb qui pressait leur paupière.
Vers leur tente fermée aux traits de la lumière
Ils allaient soulevant un pas pesant et lourd ;
Alors que déployant la voile aux feux du jour
Le Héros radieux cinglait sur le Grand Fleuve.
Le bonheur est plus doux après les jours d'épreuve ;
Voguer vers l'inconnu sous d'autres firmaments
Fait flotter dans l'esprit mille éblouissements.
Le regard du Breton fixait chaque rivage,
Vert tapis où vacille un éternel ombrage.

Là parmi les roseaux un bison chargé d'ans
Soulève avec lenteur son front à deux croissants ;
Là le lièvre peureux frissonne à chaque brise ;
Là le flot régulier en sanglottant se brise.
L'industrieux castor y replonge à grand bruit
Et se blottit au fond des huttes qu'il construit.
Les bois jettent sans cesse un concert monotone ;
Aux branches des noyers le lierre s'échelonne
Et la vigne y suspend ses grappes en festons.
Chaque arbre s'entourant de jeunes rejetons
Nourrit de sa racine et par son tronc protège
Ceux qui pliés alors sous le vent qui l'assiège
Deviendront forts un jour et seront ses appuis.
Les cerisiers luisants laissent tomber leurs fruits
Dont l'abeille a pompé le jus si délectable.
Quelque fois on entend sous le chêne ou l'érable
Le roi de ces forêts murmurer gravement
Et puis faire éclater un long rugissement.

XX

Forêts vierges, étangs, profondeur qui s'azurent !
Rivières dont les eaux incessamment murmurent !
Bruissements éclos sous les feuillages verts !
Immobiles rochers que la mousse a couverts !
Courlis qui se balance au sein des lames brunes !
Phalènes voltigeant sur la fleur des lagunes !
Fauvettes, rossignols, oiseaux aux doux accents
Qui charment les échos par leurs gazouillements !
Fleuve où, lorsque des nuits l'étoile se colore,
Sous son cristal verdâtre allumant leur phosphore
Des essaims de poisson aux nageoires d'azur
Sillonnent en sursaut le flot limpide et pur !
Ecume à blancs flocons que déchirent les rives !
Pittoresques aspects ! Lointaines perspectives !
Le Héros contemplait, écoutait, admirait !
Devant tant de splendeurs l'extase l'enivrait !
La gloire sustentait son âme magnanime.
Tout était grand et beau, virginal et sublime !

Il salua ces lieux encore inhabités
Où s'étendront plus tard d'opulentes cités.
Il salua ces lacs, ces jolis groupes d'îles
Où bondiront un jour sur les herbes fertiles
Le cheval orgueilleux et la douce brebis.
Il vit ces beaux vallons où pousse le maïs,
Où croissent le sésame et la courge bombée
Qui s'enfle mollement sur sa tige courbée.
Des monts il admira les sommets azurés
Où la nue étendait ses plis démesurés.

XXI

Mais ce qui captiva d'avantage sa vue
Ce fut cette grande Ile où d'arbres revêtue
S'élève une montagne aux versants arrondis.
Qu'elle était belle avec ses ormes rebondis
Ses chênes et ses pins, cette reine des Iles !
Tel qu'on porte des fleurs les corbeilles fragiles
Que le riche suspend à ses balcons dorés,
Sur les deux bras géants de ses flots empourprés
Le Saint Laurent semblait la porter avec grâce ;
Et par son flux égal sur ce sol qu'il enlace
Lui murmurait sans cesse en bruits mélodieux
Sur leur futur destin des mots mystérieux.

Approche vers ces bords, o Fils de la Bretagne.
N'entends-tu pas vibrer l'écho de la Montagne ?
Ce sont les cris joyeux d'hommes hospitaliers.
Ne vois-tu pas briller le nacre des colliers
Et les verts calumets, ces signes pacifiques ?

Sur les flots s'élançant, cent canots magnifiques
Ont entouré soudain le divin Etranger.
On l'approche, on admire et son casque léger,
Et le souple manteau qu'un de ses bras relève,
Et le pommeau d'airain de son terrible glaive,
Et surtout ce port grand, cet œil fascinateur,
Ce sourire où se peint la bonté de son cœur.
Sur la route chacun l'acclame et le signale :
On le conduit au sein de la tente royale.

XXII

Là gravement assis sur une peau de daim
Le roi d'Hochelaga, touchant à son déclin
Par les infirmités et les rides de l'âge,
Attendait anxieux l'étrange personnage : "
" Qui que tu sois, dit-il, fils du firmament bleu
" Ou fruit né de la femme envoyé par un Dieu ;
" Prends en pitié ma peine, et vois comme je souffre !

" Enchaînée en ce corps mon âme est dans un gouffre
" Où du bonheur, hélas ! l'astre ne brille plus.
" Vois l'immobilité de mes membres perclus !
" Où sont les jours heureux de ma verte jeunesse ?
" En ce temps-là j'étais agile et plein d'adresse ;
" Ainsi que le passant écrase la fourmi
" Mon Tomahawk broyait le front de l'ennemi.
" Maintenant des Jongleurs l'inactive science
" Accuse les Esprits de haine ou d'impuissance ;
" Et je suis là glacé par le froid de la mort,
" Et cloué par le doigt impassible du sort.

" Frère, si la pitié peut entrer dans ton âme,
" Ah ! répands sur mon corps un céleste dictame.

" Hélas ! lui répondit Cartier avec émoi,
" Homme formé de boue et de chair comme toi,
" Le Blanc n'a pas reçu le pouvoir des miracles,
" Mais si, sincère et bon, tu veux croire aux oracles
" De Jésus que j'adore et qui mourut pour tous,
" Romps avec ta croyance, et de tes Manitous
" Brise, secoue aux vents l'idole de poussière.
" Et de ton âme alors ouverte à la lumière
" La Foi réveillera le courage abattu ;
" Et sur toi de Jésus descendra la vertu. "

Il dit ; et présentant au Roi paralytique
Du Dieu crucifié le signe symbolique ;
Celui ci le reçut, le posa sur son sein ;
Et la joie éclaira le bronze de son teint.

XXIII

Maintenant, le voilà sur les hauteurs sacrées
Le hardi découvreur de terres ignorées.
L'abîme à tant d'autres fatal
A promené sa nef vers une autre Ausonie,
Et maintenant comme l'aigle ou l'aile du génie
Il plane sur le Mont-Royal.

C'est là qu'il vint finir son grand pèlerinage
Et vit se dérouler comme un brillant mirage
L'immensité d'un si beau sol.
Tel le cygne nageant sur un lac solitaire
S'il est un mont lointain que son regard préfère
Y lance fièrement son vol.

*
* *

" Lumière du vrai Dieu, descends sur cette terre !
Glorieux habitants de l'immortelle sphère,
Esprits qui régnez dans Sion,
Voici qu'elle a sonné cette heure solennelle
Où s'accomplit enfin de l'Idée éternelle
L'heureuse consécration.

" Je vous prends à témoins : Que dans ce nouveau monde
Du Sauveur des mortels la doctrine féconde
Etablisse son règne saint.
Que la religion des faux Dieux soit bannie
Et que de ces déserts le ténébreux génie
Cède à l'anathème divin.

" O Christ, à toi le chant des forêts séculaires,
L'hosanna que murmure à ses rives altières
Le Saint Laurent Majestueux.
A toi des vastes mers les foudres et l'orage !
A toi des monts, des caps, des falaises, l'hommage
Eternel et silencieux !

" A toi tous les rayons, à toi toutes les flammes !
A toi par dessus tout et les cœurs et les âmes
Que couvre l'ombre de l'erreur !
Car un jour cette terre au nord de l'Amérique
Sera le boulevard de la Foi Catholique
Et le temple aimé du Seigneur.

" Et vous, battez des mains, nobles fils de la France.
Car, où de Jésus Christ s'implante la puissance,
La vôtre aussi doit y grandir.
La montagne ouvrira ses flancs à la carrière ;
Et l'on verra bientôt avec ses blocs de pierre
Une grande cité surgir.

" A vous la gloire ! A vous le vrai culte à répandre,
Le sol à défricher, des foyers à défendre
Et l'Infidèle à convertir ;
Des ancêtres à vous le si digne héritage ;
A vous les durs labeurs, l'union, le courage
Et des peuples à conquérir. "

XXIV

Ainsi le fier marin de la vieille Bretagne,
Debout sur les sommets de la haute montagne,
En lui-même s'entretenait.
Jamais regard humain ne jeta plus de flammes ;
Jamais projet plus grand ne battit dans une âme
Où l'amour de Dieu fermentait.

Se tournant vers le sol où moururent ses pères,
Invoquant de ses Rois les anges tutélaires
Il arbora le drapeau blanc.
Et près des fleurs de lis qu'un vent léger déroule
On entendit un bruit comme un temple qui croule
Au fond d'un abîme béant.

Le Mont-Royal trembla sur ses bases de pierre ;
Les arbres convulsifs inclinés vers la terre
Soudain mugirent à la fois.
Et l'on vit se dresser plein de lueur divines,
Au dessus des forêts, au dessus des collines
L'Etendard sacré de la Croix.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, avril 1867.

ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES.

A.—Vous êtes les bien-venus, Messieurs. Je vous attendais. Vous venez sans doute discuter la question que nous n'avions pu qu'effleurer l'autre jour, et sur laquelle nous nous étions promis de revenir.

B.—Je n'ai point eu le loisir de réfléchir sur cette matière, à laquelle d'ailleurs j'avais assez peu pensé jusqu'à présent. Mais j'entendrai volontiers une discussion sur un sujet d'une aussi grande importance que celui de l'éducation. Au besoin, cependant, j'émettrai ma manière de voir, ou je demanderai des éclaircissements dont je puisse faire mon profit ; je serai donc heureux de prendre quelque part à cet entretien.

A.—Vous vous rappelez ce qui l'a provoqué. C'est un article d'un journal qui demandait à grand cri une réforme radicale dans l'éducation classique. Permettez-moi de vous rappeler la thèse qu'il soutenait, avec les considérations qu'il présentait à l'appui.

L'industrie, l'agriculture et le commerce ne sont pas florissants, parce qu'on n'y prépare pas les étudiants des colléges. Les maisons d'éducation ont un enseignement suranné qui ne saurait convenir à l'ordre politique et civil de notre pays. La connaissance des langues mortes ne laisse rien d'utile dans l'intelligence des élèves. Généralement plus on est fort dans les études classiques, moins on réussit dans le monde. Le grand moyen de succès, c'est de s'instruire par soi-même, au hazard, en lisant ce qui tombe sous la main. Une seule année d'étude du latin pour ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique devrait suffire dans l'enseignement

1 Cet entretien a eu lieu à la distribution des prix du Collège de St. Hyacinthe. Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

collégial. On discrédite par les études classiques ceux qui exploitent les branches essentielles de la prospérité d'un peuple, le commerce, l'industrie, l'agriculture. L'éducation, telle qu'elle est donnée dans notre société, est quelque chose de parfaitement défectueux qui nuit grandement aux intérêts du pays.

Que pensez-vous de ce jugement porté sur l'éducation donnée dans nos colléges ?

B.—C'est une opinion que partagent beaucoup de personnes, que soutiennent plusieurs journaux, et qui, je le crois, gagne des partisans de jour en jour. Au premier aspect, ne semble-t-elle pas rationnelle ? Quel est le but de l'éducation ? C'est de former l'homme pour la société : Or, dans les colléges on enseigne le latin, le grec, on fait connaître l'antiquité, on discute longuement sur des questions de littérature, de philosophie ; c'est-à-dire, qu'on emploie tout le temps à des études qui ne servent de rien, quand on a fini son cours classique.

Donner aux élèves des connaissances pratiques, qui permettent de mieux exploiter les richesses du sol, de trouver dans l'industrie les trésors qu'elle recèle, et de se livrer avec intelligence à un commerce lucratif ; voilà ce que doit faire une éducation vraiment utile et appropriée aux besoins du pays. N'y a t-il pas une réforme à opérer dans le système de l'enseignement collégial ?

D.—Tous les hommes du pays doivent se livrer à l'agriculture, au commerce, ou à l'industrie, et ils n'ont pas besoin de connaissances étrangères à ces diverses carrières sociales. Or, l'éducation donnée à un jeune homme a pour fin de le former pour ce qu'il doit-être dans la suite de sa vie. Donc l'enseignement doit-être exclusivement agricole, industriel et commercial.

Les hommes qui possèdent les connaissances classiques ne peuvent contribuer, ni à la prospérité, ni à l'agrément, ni à la gloire de notre société ; donc les études collégiales sont inutiles, et il faut les supprimer.

J'admets volontiers la conséquence de ces deux arguments ; mais, permettez-moi de vous le demander, maintenez-vous les principes d'où elles sont déduites ?

B.—Oh ! vous exagérez ce que j'ai dit. Je sais bien que tous les membres de notre société ne sont pas appelés aux arts ou états dont j'ai parlé ; je ne nie pas que notre pays ait besoin d'hommes instruits.

D.—Dans ce cas faisons un autre argument. Conservons le même principe ; l'éducation doit former les hommes à ce qu'ils doivent être pour leur avantage personnel et pour le service des autres.

Or, la société a besoin d'hommes dont le goût et les aptitudes soient dirigés vers l'industrie agricole, commerciale ou manufacturière : donc, il faut, en plus ou moins grand nombre, des maisons d'éducation où l'on donne un enseignement industriel. Et la société a besoin d'hommes qui la servent et l'honorent par leurs connaissances scientifiques et littéraires ; donc il faut des institutions où ces connaissances puissent être acquises.

Si vous admettez cela, il n'y a pas de matière à controverse. Il aurait suffi de bien poser la question pour éviter une discussion ; ce qui, je pense, arriverait en bien d'autres cas.

B.—Je conçois qu'il faut d'autres études que celles dont l'industrie soit l'unique objet. Mais les colléges classiques ne sont-ils pas trop multipliés ? N'y a-t-il pas trop d'élèves qui les fréquentent ? N'y met-on pas trop de temps à apprendre les langues anciennes, la littérature, la philosophie ? Ne peut-on pas mêler les études industrielles aux études classiques, en sorte que ceux qui fréquentent les colléges fussent préparés à toutes les professions, à tous les états ?

A.—Voilà bien des questions. On les pose hardiment, et il arrive quelquefois qu'on les résoud avec une facilité qui montre qu'on ne les a pas sérieusement étudiées.

Ecartons d'abord la question du nombre des colléges et de ceux qui vont y chercher l'instruction.

On devrait mettre moins d'importance aux matières qui font l'objet proprement dit de l'enseignement classique et consacrer beaucoup moins de temps à ces études ; il faudrait donner aux élèves des connaissances qui les formassent pour les professions insdustrielles. C'est là une réforme radicale de l'éducation collégiale : c'est tout un nouveau système d'enseignement qu'il faut établir. La question a la plus grande importance ; et elle mérite d'être discutée.

C.—Il est tout d'abord une observation à faire. Le mode d'éducation que l'on propose est opposé à la pratique universelle des nations civilisées, établie depuis plusieurs siècles. Partout, le latin, le grec, la littérature, la philosophie ont fait l'objet des études classiques. Les méthodes d'enseignement ont pu être diverses ; les questions littéraires et philosophiques n'ont certes pas été traitées de la même manière. Mais les esprits éclairés ont reconnu d'un accord unanime que la connaissance des langues anciennes, des règles et des chefs-d'œuvre de la littérature, des questions philosophiques qui excitent le plus l'intérêt de l'intelligence, forment nécessairement partie des connaissances qui constituent un homme instruit.

Je ferai observer encore que la transformation de l'éducation collégiale n'est proposée nulle part par des hommes supérieurs, par ceux qui se sont occupés avec le plus d'autorité des grands intérêts des sociétés. Ce ne sont pas ceux qui ont su mettre à profit leur éducation classique qui veulent priver les autres des avantages dont ils ont été favorisés. La demande de l'abaissement des études n'origine pas d'un désir favorable au plus haut développement de l'intelligence. La prédominance des intérêts matériels, qui en est le principe, indique une époque de décadence plutôt que de progrès. La révolution intellectuelle qu'elle veut produire n'est, à l'insu peut-être de ceux qui y travaillent, qu'une des formes d'une grande perturbation sociale, qui se trahit par des désirs de bouleversement de divers genres. Ces considérations suffisent pour inspirer de la défiance, et porter à la repousser.

E. Il y a un certain nombre d'années, cette question a été agitée dans les chambres françaises. Des idées du genre de celles que je combats y ont été émises ; mais elles ont été repoussées avec énergie. Un homme, qui joue aujourd'hui un des plus grands rôles dans le drame social dont nous sommes les témoins, dont certes, je suis loin d'être l'admirateur en tout, mais à qui on ne peut refuser une grande habileté politique, un homme qui est tout pénétré des idées du siècle en faveur de la liberté et du progrès, celui entre les mains de qui se trouvent en ce moment les destinées de la France, M. Thiers, a dit : Beaucoup de personnes se plaignent du système d'études adopté à l'Université, et voudraient presque qu'on renonçât à l'étude des langues anciennes pour s'occuper davantage des langues vivantes et des sciences exactes. Ce serait un malheur, car ce serait faire une société matérielle, ignorante, étrangère au passé, et la France perdrait ainsi un de ses précieux avantages. "

Je m'empare de ces paroles énergiques, je les applique à notre pays. Oui, ceux qui demandent le changement radical du système classique veulent faire de nous un peuple ignorant, voué aux seuls intérêts matériels, et condamné à une ignoble existence. Je proteste contre cette tentative au nom de la gloire de ma patrie.

B.—La tradition n'a pas un grand empire sur moi. Elle n'est souvent qu'une routine aveugle et opiniâtre. Que d'idées erronées profondément enracinées, dans le passé, ont fini par céder à l'action du temps qui modifie tout, usages, mœurs, lois, doctrines ? Notre siècle a opéré bien des changements. Que de systèmes, de théories des âges précédents il a réduit à l'état d'antiquailles ! La méthode à laquelle on s'attache avec une telle persistance contre les réclamations de notre état social aura son tour.

C.—C'est possible, si la civilisation que menace si fortement la révolution religieuse, succombe sous les coups de la barbarie anti-chrétienne, aidée de la tendance du siècle à tout subordonner aux intérêts matériels.

B.—Entrons dans le vif de la question. A quoi sert cette étude si prolongée des langues anciennes ? Elle offre une aridité qui dégoûte les jeunes élèves ; la connaissance des choses usuelles et pratiques leur serait tout à la fois plus utile et plus agréable.

D.—Je suis d'un avis tout opposé. Indépendamment des connaissances positives que donnent les auteurs classiques, l'étude du grec et du latin est très-propre à former la rectitude et la solidité de l'intelligence. Rien n'habitue davantage un élève à la réflexion, à l'exercice du jugement que cette attention soutenue, ce travail de comparaison, ces efforts de l'esprit pour se dégager des difficultés qu'il rencontre, que demande la traduction des langues anciennes dont le génie et la syntaxe sont si différents des langues modernes. Voyez cet enfant qui fait son thème ; il ne place pas un mot sans qu'il ne s'en rende raison ; il lui faut consulter sa grammaire ; voir qu'elle règle s'applique à la phrase qu'il veut mettre en latin. S'il fait une version, son intelligence se livre à un travail qui l'exerce encore plus. Il doit chercher la signification de chaque mot en particulier, voir comment ces mots divers peuvent former un sens raisonnable en lui-même ; de plus examiner, si l'idée qu'il croit trouver dans la phrase qu'il traduit, se lie bien à ce qui précède où à ce qui suit dans son auteur; enfin il doit exprimer dans sa propre langue le sens qu'il donne à cette phrase d'une manière correcte, et même avec une tournure élégante. N'y a t-il pas dans ces exercices un procédé qui accoutume à réfléchir et qui nécessairement développe et fortifie la raison ?

Il ne faut pas croire que ce labeur soit un dégoût, un ennui pour l'élève qui s'y livre. Cela peut être vrai pour celui qu'un esprit peu ouvert doit exclure des études classiques ; mais en général les enfants intelligents jouissent à ce travail dont je parle.

Il est raconté d'un géomètre grec qu'ayant, après une longue étude, trouvé la solution d'un problème difficile et important, il allait partout s'écriant avec une expression de joie extraordinaire : *Eureka* : je l'ai trouvé. L'élève qui voit qu'il a compris le sens de son auteur, éprouve quelque chose de cette satisfaction ; il goûte du bonheur à sentir dans son intelligence assez de lumières pour pénétrer dans le secret que lui cache une langue étrangère. Souvent aussi, encouragé par ce succès, il cherche de lui-même, outre passant la tâche qui lui a été imposée, à comprendre la suite du récit, ou des considérations de l'auteur qu'il traduit. Le sou-

venir des premières études, pour ceux qui y ont mis quelque application, est un agrément et non une peine et un regret.

Supposez maintenant un élève qui n'apprenne que des choses faciles ; il recevra sans doute volontiers l'instruction qui lui sera offerte ; mais faute d'obstacles à vaincre, son intelligence sera moins exercée, elle aura une activité,une pénétration moins grande, elle ne sera pas formée par ce travail qui fortifie ses facultés, habitué à la réflexion, et lui donne une vigueur dont elle éprouve la salutaire efficacité pour surmonter l'erreur et traiter les hautes questions. L'esprit qui n'aura pas été livré, au temps de l'éducation, à un rude labeur ne sera pas, généralement parlant, fortement trempé ; il aura une certaine mollesse qui lui interdira les études profondes. Le talent naturel lui donnera sans doute des succès et pourra lui faire jouer un rôle avantageux dans la société : mais de fortes études classiques l'eussent fait monter dans une sphère plus élevé, plus glorieuse. Que d'hommes n'entend-on pas tous les jours déplorer la privation d'une éducation littéraire qui leur eut permis une action plus honorable pour eux-mêmes, plus utile aux autres ?

Une certaine instruction gnénérale, mais qui n'est que plus ou moins élémentaire, est répandue partout aujourd'hui. Elle permet à tout le monde de lire ; mais combien de lecteurs ne peuvent juger du mérite du livre qui occcupe leur attention, de la vérité des assertions qui y sont émises, de la valeur des argumentations qui y sont présentées ; et cela est dû, non seulement au défaut d'études positives, mais à une certaine langueur de l'esprit qui ne leur permet pas le travail de l'examen, de la discusssion.

C.—Ce que vous venez de dire confirme une assertion que j'ai lue récemment : la lecture n'est plus qu'une sensation. Ce mot est vrai peut-être pour le très-grand nombre des lecteurs. Ils sont à l'état passif ; les choses passent par leur esprit sans qu'ils fassent effort pour les garder ; on éprouve une jouissance rapide, et voilà tout. Faute de l'habitude de réfléchir, tout s'échappe, tout s'oublie, on ne s'approprie rien. C'est ainsi que l'intelligence perd son activité et s'affaiblit de plus en plus.

Oui l'énergie, la vie de l'esprit a besoin d'être retrempée dans le travail que demandent les études dont l'éducation classique donne le goût. Les connaissances qu'elle a fait acquérir sont un trésor précieux ; il ne faut pas le laisser s'enfouir et condammer l'intelligence à n'avoir d'autre aliment que celui des lectures légères.

D.—Considérons maintenant l'utilité de l'étude des langues anciennes dans l'instruction qu'on en retire Par les auteurs qu'on traduit dans les classes, on sait ce qu'a été l'antiquité dans son his-

toire et sa littérature. Quel rôle brillant ont joué dans le monde les Grecs et les Romains !Que d'hommes fameux out paru chez ces peuples ! Que d'évènements mémorables y ont été accomplis ? L'histoire de la Grèce est remplie de faits propres à exciter au plus haut degré l'intérêt. Rome a été la maîtresse du monde. N'est-il pas important de connaître comment elle est parvenue à cette domination, comment elle l'a exercée, commeut elle l'a perdue ? Qui ne doit aimer à savoir quel était l'état social de ces peuples, leurs lois, leurs mœurs, quel parallèle il y aurait à établir entre leur civilisation et la nôtre, et jusqu'à quel point notre société diffère de celle qu'ils formaient ?

B.—Permettez-moi de vous interrompre. Je ne nie pas l'utilité des études historiques, et je sens que l'on doit connaître les faits principaux qui se sont passés dans l'antiquité. Mais l'histoire ancienne peut fort bien s'apprendre dans les livres français et anglais ; il n'est pas besoin pour s'en instruire de la lire dans les auteurs grecs et latins.

D.—Mais ces auteurs ne sont-ils pas la source où tout ce que nous savons de l'antiquité a été nécessairement puisée ? N'est-on pas obligé d'y avoir recours pour s'assurer de la vérité des faits racontés par les historiens des siècles postérieurs ? Les questions qui s'élèvent de temps à autre sur la vérité des faits, ou la manière de les apprécier, ne peuvent être décidées que par les textes primitifs.

D'ailleurs, je serais curieux de savoir combien il se trouve d'hommes qui, n'ayant pas fait de cours classique, se livrent à l'étude de l'histoire grecque et romaine, au point d'en avoir une connaissance passable.

B.—Et moi, je serais curieux de savoir s'il en est beaucoup qui, après leurs études, repassent les auteurs qu'ils ont expliqués ou même lisent l'histoire ancienne dans les livres modernes.

D.—Peut-être plus que vous ne pensez. Le goût de l'antiquité formée par l'éducation ramène naturellement l'esprit à ce qui a été l'objet des premiéres études. L'intérêt que l'on a pris aux peuples antiques doit engager à s'occuper encore de leur histoire, dans un âge où l'on peut mieux en juger, en apprécier les faits, et comparer leur état social avec celui des nations qui les ont remplacés.

Dans tous les cas, on n'oublie guère les évènements principaux de l'histoire, les actions éclatantes des hommes célèbres, quand on les a appris par la traduction des auteurs, qui, à raison de ces difficultés et du temps que l'on y a employé, a gravé les choses dans l'esprit. Je l'admets, il est un certain nombre d'hommes qui n'ouvrent plus leurs livres classiques ; mais il leur reste toujours

un certain fond de connaissance de l'antiquité, que l'on ne trouve guère chez ceux qui ne l'ont pas étudiée dans les auteurs grecs et latins.

Il y a dans l'étude de l'antiquité une utilité plus grande que celle de la notion de cette suite d'événements, de faits saillants racontés d'une manière si intéressante par les historiens anciens. Elle fait connaitre l'état social de ces nations. Elle donne des lumières propres à éclairer, par l'expérience des peuples antiques, les questions qui s'agitent tous les jours dans l'ordre politique sur les diverses formes du gouvernement. La législation, objet continuel des travaux des hommes d'Etat, n'a t-elle aucun enseignement à recevoir de la jurisprudence ancienne ? Sans doute la société moderne est sous bien des rapports dans des conditions différentes. Mais enfin, le fonds de l'humanité, si je puis m'exprimer ainsi, reste le même ; et l'influence pour le bonheur ou le malheur social de certaines formes politiques, de certaines lois civiles dans les temps passés, peut-être une leçon pour les temps actuels. Eh bien, ces études ne sont guères entreprises par ceux qui n'y ont pas été initiés par la connaissance faite avec l'antiquité dans l'éducation classique.

A-— Pour moi, c'est surtout sous le point de vue religieux que je suis en faveur d'une connaissance assez approfondie des auteurs payens. Sans doute, ils doivent-être expliqués avec toute sorte de précautions pour les élèves. Mais ceux-ci trouvent dans l'état religieux et moral des peuples antiques la plus forte démonstration en faveur du christianisme. Assurément ce ne sera pas, si on les forme, comme on l'a fait pendant trop longtemps, à l'admiration de la grandeur sociale et morale des nations anciennes et du prétendu héroïsme de leurs hommes célèbres.

Toutefois je suis loin de dire que l'antiquité ne présente qu'erreurs et que crimes. Les enseignements intérieurs ou extérieurs qui forment la conscience de l'homme ont toujours fait entendre leur voix, et le remords a retenti partout comme écho du crime. La littérature antique, malgré ses aberrations, ne laisse pas que de donner de temps à autre de salutaires leçons, exprimées d'une manière admirable. Au milieu même des transgressions si fréquentes qu'elle commet contre elles, elle proclame les grandes lois morales, seules bases de la société, seuls principes du bonheur de l'homme .Ces témoignages rendus en faveur de la vertu ne peuvent que venir en aide aux préceptes moraux du christianisme, et les traces nombreuses des traditions antiques rappelant les faits primitifs de l'histoire du genre humain, appuient le dogme de la chute et de la rédemption, fondement de toute notre foi.

D'un autre côté, les affreuses aberrations morales des peuples anciens font bénir la croix qui en a retiré le monde. En voyant les tristes égarements où l'intelligence de l'homme s'est perdue, les abaissements qui ont dégradé son cœur, malgré les plus beaux dons du génie, on reçoit une preuve irrésistible de la nécessité d'une révélation dont l'enseignement soit sans cesse maintenue par une autorité incontestable. Platon, Aristote, Cicéron, Homère, Virgile, Ovide, Horace surtout *Epicuri de grege porcus*, sont des témoins, par les écarts de leurs écrits ou de leurs mœurs, qu'on peut appeler en faveur de l'Evangile. La conservation de leurs écrits a été providentielle ; ils servent à la démonstration de la vérité de la religion.

Et puis ces erreurs si monstrueuses sur la divinité, ses rapports avec les hommes, et l'hommage qu'on doit lui rendre, erreurs qui se trouvent chez les philosophes comme chez le peuple ; cette prostration universelle de toutes les classes des sociétés payennes devant ces idoles de bois ou de pierres, dans lesquelles les démons se faisaient adorer ; ce culte rempli de tant de pratiques folles, ridicules, et trop souvent affreusement cruelles; cette déification de toutes les passions dans ces hommages rendus à ces dieux et à ces déesses, en qui se personnifiaient tous les vices ; cette superstition continuelle du jour et de la nuit qui tenaient sans cesse les Grecs et les Romains dans la crainte d'évènements fâcheux ; ces mœurs horribles qui font voir dans l'homme antique une brute immonde ; cette haine, cette cruauté, cette avidité de la souffrance dans les autres, qui est un des caractères saillants de la société payenne ; la barbarie de la législation civile, les horreurs de l'esclavage, les combats des gladiateurs, les persécutions des chrétiens, tout cela montre, comme l'a si bien dit, l'auteur du *Génie du Christianisme*, après avoir fait le tableau de la corruption antique, que Jésus est le Sauveur du monde dans le sens matériel comme dans le sens spirituel, et que la croix est l'étendard de la civilisation.

Cette connaissance de l'état religieux et moral de l'antiquité ne s'acquiert pas par une lecture rapide ; mais elle reste gravée dans l'esprit, quand on traduit Homère, Virgile, Ovide, dans lesquels on voit en traits si saillants l'absurdité et l'immoralité du culte idolâtrique. Cette étude n'est pas sans quelque péril, même avec les auteurs expurgés ; mais un professeur chrétien et habile saura prendre le moyen d'y faire trouver un puissant enseignement en faveur de la foi et des mœurs qu'elle forme.

C.—Les auteurs anciens doivent être étudiés sous un point de vue plus glorieux pour eux. Il y a incontestablement à admirer chez les plus distingués des écrivains classiques la beauté de la forme,

la délicatesse du goût. Quoique certaines formes littéraires doivent varier selon la diversité des temps, des mœurs, des principes constitutifs d'une civilisation, et que les lettres aient à subir une transformation nécessaire pour s'adapter aux idées qui ont cours dans une société, il y a cependant dans la beauté un caractère absolu qui ne peut changer. Toute la beauté idéale, objet des investigations du poëte, de l'artiste, ne se trouvent pas, il s'en faut de beaucoup, chez les anciens ; ils ont été privés de cette vive lumière que le christianisme a jetée dans le monde, sous l'influence de laquelle les idées et les sentiments ont été si élevés ; c'est dire que leur horizon intellectuel et moral a été bien rétréci. Mais enfin, il y a chez eux une élégance de style et souvent une pureté de goût qui en font de vrais modèles dont l'étu de à une utilité que personne ne serait admis à méconnaître. De vastes compositions où brillent d'ingénieuses inventions dans une ordonnance savante, et le langage magnifique dont ils ont exprimé les beautés de la nature matérielle, certains sentiments du cœur, des adages remplis de sagesse, assurent aux écrits des anciens une immortalité qui vaincra le temps. Dans bien des circonstances, les citer à propos sera une preuve de connaissance et de goût. Si la succession de l'antiquité n'est pas à accepter tout entière, elle a d'importantes richesses qu'il ne faut pas dédaigner. Partout où le génie a brillé, il faut lui payer le tribut de l'admiration. Il relève la gloire de l'intelligence humaine, et il porte à rendre hommage au Créateur ; les dons merveilleux que Dieu fait aux grands esprits sont une révélation de sa sagesse et de sa puissance.

B.—Mais depuis quelque temps des écrivains catholiques du plus haut renom ne se sont-ils pas élevés fortement contre l'étude des auteurs payens, qu'ils ont présentée comme pleine de dangers pour la foi et pour les mœurs ? L'éducation classique n'a-t-elle pas été signalée comme le ver rongeur des sociétés modernes ? Assurément vous n'êtes pas partisan des idées de Mgr. Gaume, ou vous vous mettez en contradiction avec vous-mêmes, par ce que vous venez d'exprimer en faveur de la connaissance de l'antiquité payenne ?

D.—Permettez-moi de vous répondre que, comme bien d'autres, vous vous méprenez sur le but des ouvrages que l'écrivain que vous venez de nommer a faits pour amener une réforme dans l'éducation classique. Il n'a pas prétendu que les auteurs payens ne dussent pas être étudiés, mais il a soutenu qu'ils ne devaient pas l'être exclusivement, qu'ils doivent l'être avec précaution, et surtout que l'antiquité ne doit pas être présentée de manière à n'exciter que l'admiration pour ses prétentus grands hommes et son

ordre social. Mgr. Gaume a de plus établi la thèse que les œuvres des Saints Pères Grecs et Latins doivent largement faire part des études classiques, à raison des hautes et importantes vérités contenues dans leurs livres, et aussi à cause de leur beauté littéraire, jusqu'à présent trop méconnue. Deux fois le chef de l'Eglise a prononcé des paroles qui ont été une confirmation des idées du célèbre écrivain. Lors de la discussion que la thèse de celui-ci a produite, le Pape a dit : " On peut apprendre l'art de parler avec éloquence et d'écrire élégamment en étudiant les œuvres si excellentes des Saints Pères, comme les écrits des auteurs payens les plus estimés." Et tout récemment, dans une de ses réponses admirables qu'il fait aux adresses qu'on lui présente, il a dit que les sources de l'intelligence et de la volonté sont troublées aujourd'hui parmi les hommes et qu'il faut les purifier en y introduisant abondamment l'enseignement chrétien ; et il s'est plu à insister sur la nécessité d'étudier les auteurs ecclésiastiques grecs et latins des beaux temps de la littérature chrétienne.

A.—Pour ma part, je le crois, on devrait initier les élèves dans l'éducation classique, non-seulement à ces luttes des passions humaines qui ont illustré l'*Agora* d'Athènes et le *Forum Romanum* ; mais aussi à ces grands combats de la vérité contre l'erreur, du christianisme contre le paganisme, de la morale évangélique contre les inclinations les plus fortes et les plus funestes du cœur, combats où la victoire a été remportée par la parole ou la plume des Cyprien, des Ambroise, des Augustin, des Chrysostôme, des Grégoire, des Basile. Il faut faire admirer l'éloquence de ces hommes en qui le génie rivalisait avec la sainteté. Par l'étude des Actes des Martyrs, il faut aussi faire entendre, dans l'idiome même qui les a exprimés, leurs réponses sublimes inspirées par l'esprit de Dieu, les plus belles paroles que les hommes aient jamais prononcées.

En supposant dans les écrits de certains Pères quelques expressions contre lesquelles une critique sévère aurait peut-être à s'exercer, il ne semble pas que la sagesse exige qu'on sacrifie des trésors de sublimes idées, de salutaires enseignements, de nobles sentiments admirablement exprimés, de mouvements d'éloquence incomparables, à l'appréhension de rencontrer quelques formes qui ne seraient pas dans le goût classique, et à l'égard desquelles, s'il le fallait, il serait facile de mettre les élèves sur leurs gardes.

B.—Que les prêtres étudient les Saints Pères pour leurs sermons, à la bonne heure. Mais les laïcs ne sont pas obligés à prêcher.

A.—Dans la chaire, non ; mais ailleurs, plus souvent que vous ne pouvez le penser, s'ils tiennent a l'honneur de leur foi, dans un

siècle où la religion est sans cesse attaquée dans ses dogmes, dans son culte, dans son histoire, dans ses institutions. Or, ne pensez-vous pas que les ouvrages des écrivains à qui l'importance de leurs œuvres a mérité le titre de Pères et de Docteurs de l'Eglise, soit très-utile pour une controverse qui se rattacherait surtout aux premiers siècles du christianisme ?

B.—Si j'ai besoin de m'en servir, je lirai les traductions qu'on en a faites.

A.—Laissez-moi croire que celui qui, dans ses études, aura été initié à la connaissance de la littérature chrétienne, grecque et latine, sera porté avec bien plus d'attrait à lire les auteurs pour lesquels son admiration aura été excitée. L'intelligence des textes originaux lui sera plus utile qu'une traduction pour une discussion apologétique en faveur du chistianisme. N'eut-il pas à s'en servir comme d'une arme puissante pour défendre sa foi, les écrits des Pères de l'Eglise qu'il aura jusqu'à un certain point étudiés, auront laissé dans son intelligence, par les idées et les sentiments dont ils sont remplis, une forte impression religieuse et morale qui lui sera salutaire. De plus la beauté littéraire de leurs écrits lui aura donné une jouissance qu'il cherchera peut-être à sentir encore, dans une nouvelle lecture où l'utile se mêlera nécessairement pour lui à l'agréable.

E.—Le latin est la langue de l'Eglise : à ce titre seul il doit être étudié. C'est la langue du dogme catholique exprimé dans les conciles et les constitutions des Papes ; c'est celle de la liturgie qui rend hommage à Dieu, celle du droit canonique qui règle la discipline de l'Eglise, celle de la tradition, qui permettant de recourir aux sources jusqu'aux premiers siècles, donne le moyen de s'assurer de la perpétuité de la doctrine catholique. Un célèbre publiciste et homme d'état de la fin du dernier siècle, Necker, disait qu'il était enfin temps de demander à l'Eglise Romaine pourquoi elle s'obstinait à se servir d'une langue inconnue. Le comte de Maistre a répondu : " Il est enfin temps, au contraire, de ne plus lui en parler que pour reconnaître et vanter sa profonde sagesse. Quelle idée sublime que celle d'une langue universelle pour l'Eglise Universelle ! D'un pôle à l'autre, le catholique qui entre dans une Eglise de son rit est chez lui, et rien n'est étranger à ses yeux. En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie ; il peut mêler sa voix à celle de ses frères. La fraternité qui résulte d'une langue commune est un lien mystérieux d'une force immense.

Dans le 9e siècle, Jean VIII, pontife trop facile, avait accordé aux Slaves la permission de célébrer l'office divin dans leur langue.

Grégoire VII retira cette permission ; mais il ne fut plus temps à l'égard des Russes, qui bientôt tombèrent dans le schisme.

Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple roi qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent ; c'est la langue des conquérants et des Missionnaires de l'Eglise Romaine. Les empereurs n'avaient pu la porter que jusqu'à l'Euphrate ; les Pontifes l'ont fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon.

D.—J'observerai qu'une langue savante qui n'est entendue que des hommes instruits inspire plus de respect. Beaucoup de passages des Livres Saints, et de la liturgie paraîtraient ridicules, exprimés dans la langue vulgaire. Le peuple comprendrait mal, et trouverait souvent ce qu'il entend étrange et bizarre ; ce qui est arrivé chez les Huguenots par la traduction que Marot a faite des psaumes ; ce vieux français a des mots et des tournures qui font rire aujourd'hui. L'instabilité des langues vivantes aurait forcé de refaire la liturgie à chaque siècle. Le changement dans les formules entraînerait peu à peu une altération dans la doctrine. Quelle difficulté n'y a t-il pas à s'assurer de l'exactitude de la traduction des livres saints dans les langues modernes ? Qu'on juge par là de l'embarras où l'on se trouverait pour bien préciser le sens des prières, des chants de la liturgie, qui sont l'expression la plus positive et la plus solennelle des dogmes.

La diversité des langues pourrait facilement amener une diversité dans les croyances en des points essentiels, dans les mystères surtout qui demandent d'être formulés en termes si nets, si précis.

L'Eglise seule a conservé la connaissance du latin. Si cette langue se fut perdue, comment s'assurer de l'identité de la tradition à travers les siècles ? les monuments de la foi de la primitive Eglise auraient disparu.

Et puis, sans une langue commune, quel moyen de s'entendre dans ces assemblées où l'Eglise, pour constater la tradition, ou l'efficacité de telles lois disciplinaires, convoque les Evêques de toutes les nations qui sont sous le ciel ? Vous figurez-vous un concile œcuménique où l'on ne s'entendrait pas ; ce serait une autre Babel. Voyez-vous cette réunion dans la Ville Eternelle de l'Eglise Universelle, représentée par presque tous les Evêques du monde, la plus solennelle et la plus extraordinaire qu'ait jamais éclairée le soleil par le nombre et la dignité de ses membres, par la diversité de leurs nations et la distance des lieux d'où ils étaient partis, et bien plus encore par cette union définitive de leur pensée malgré une certaine variété d'opinion, exprimée d'abord ; voyez-

vous le Concile du Vatican, si glorieux, si utile à l'Eglise, et qui sera à jamais un des faits les plus saillants de l'histoire du genre humain ; aurait-il été possible sans une langue dans laquelle chacun put exprimer ses idées, et entendre celle des autres ? Quelle magnifique démonstration en faveur de la nécessité de l'étude de la langue latine ?

B.—Ce n'en est pas moins un malheur que les fidèles en général ne puissent comprendre les prières qui se font dans les offices. Comment peuvent-ils y associer leurs sentiments et prendre part au culte divin ?

D.—Le peuple n'est pas privé de la connaissance de ce que contient la liturgie. L'Eglise recommande à ces ministres d'expliquer de temps à autre aux fidèles les différentes parties du sacrifice. D'ailleurs tout est traduit dans les Manuels, Paroissiens, et autres livres de piété. De plus, les cérémonies avertissent le peuple de ce qui se dit et de ce qui se fait. S'il ne comprend pas toujours la lettre de la liturgie, il peut en saisir l'esprit, et associer ses prières, ses sentiments aux chants et aux paroles de l'office divin.

Au reste, dirai-je encore avec De Maistre, si l'on s'ennuie d'être ignorant qu'on apprenne le latin, si on le peut encore, et j'ajoute que du moins l'on n'empêche pas les autres de s'instruire, quand ils en ont la facilité.

C.—L'Eglise, en conservant le latin, a conservé les connaissances de l'antiquité, et rattaché la civilisation ancienne à la civilisation moderne. Au moyen âge, cette langue était le moyen de communication entre les divers peuples. Mêlée à celle des Barbares, elle les a raffinées, assouplies, en quelque sorte spiritualisées. Elle a été pendant longtemps la langue des Savants. De grands génies comme Copernic, Kœppler, Newton ont écrit en latin, et une foule d'historiens, de publicistes, de médecins, d'antiquaires, de poëtes ont rempli l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres.

Quiconque veut avoir une connaissance approfondie de la langue française, doit savoir le latin, d'où elle est en très-grande partie dérivée ; il en est de même pour l'italien, l'espagnol. Je conclus en disant : Est-ce qu'il n'est pas à propos qu'il y ait dans chaque société un nombre plus ou moins considérable d'hommes instruits, qui sachent cette langue latine si belle dans ses formes, qui a été parlée par le Peuple Roi, qui est celle de l'Eglise Catholique, qui est la mère de la langue francaise et de celles d'autres grandes nations, et qui a laissé son empreinte sur les autres langues modernes où dominent des éléments qui lui sont étrangers ?

A.—On reconnait jusqu'à un certain point que le latin est utile aux ecclésiastiques, et l'on veut bien en leur faveur accorder un

an d'étude pour cette langue. Je ne prends pas la peine de réfuter l'assertion que, dans une année, on puisse apprendre le latin au point de pouvoir comprendre les auteurs anciens. Mais je suis surpris de ce qu'on veuille ramener la société au temps qui suivit l'invasion des Barbares ; c'est-à-dire, laisser la haute instruction au clergé seul ; ce qui ne devrait pas plaire à ceux qui redoutent tant l'influence cléricale.

Le latin doit être su par tous ceux que l'on doit appeler hommes instruits ; les raisons qui en ont été données le démontrent. Ce serait une honte pour une nation que ceux qui occupent chez elle le haut rang social n'entendissent rien ou peu de chose au langage de l'antiquité, et que, dans un pays catholique, à l'exception des prêtres, presque personne ne pût comprendre la liturgie de l'Eglise, si pleine de beautés du premier ordre, non-seulement pour les pensées et les sentiments qui y sont exprimés, mais aussi pour la forme qui est souvent celle de la poësie la plus gracieuse et la plus élevée.

Ceux qui embrassent la profession de jurisconsultes ont nécessairement à étudier le droit romain. Doivent-ils être réduits à ne le connaître que dans des traductions plus ou moins fidèles ? Que de termes d'ailleurs empruntés au latin dans les formules de la jurisprudence et les axiomes du droit ? Et puis faut-il que l'on ignore le droit canonique, qui régit la discipline de l'Eglise, et que les légistes doivent connaître jusqu'à un certain point à raison des rapports nécessaires et étroits qui existent entre la législation ecclésiastique et la législation civile ? Or, qui peut avoir une connaissance suffisante du droit canon, s'il ne la puise aux sources primitives ?

Quand à la médecine, nombre d'aphorismes de cet art sont en latin. Un homme de la profession doit en les répétant connaître le sens précis de chaque mot. Jusqu'au siècle dernier les livres qui ont traité de la science médicale avec le plus d'autorité ont été écrits dans la langue de Galien.

B.—J'admets qu'une certaine connaissance de la langue latine est utile aux hommes de profession, et d'ailleurs la loi l'exige. Mais enfin faut-il mettre un si long temps à apprendre cette langue ? Pendant huit années on y applique sans cesse les élèves. Evidemment les méthodes sont défectueuses, ou c'est faire payer par un trop long travail, au détriment d'autres études nécessaires, la connaissance du latin.

E.—Quant au temps que l'on met à étudier cette langue, on peut croire, ce me semble, que l'expérience des âges précédents, faite par tant de professeurs habiles, doit faire autorité sur ce point. Il n'est

guères possible d'inventer d'autres méthodes d'enseignement que celles qui ont été expérimentées. Je ne nie pas toutefois qu'on ne puisse faire quelque tentative pour amener un certain perfectionnement du moins accidentel. On sent d'ailleurs que le nombre et l'intelligence des élèves peut faire varier dans une certaine mesure les procédés d'instruction. Mais c'est une erreur de croire que l'on peut faire apprendre en peu de temps d'une manière suffisante une langue, si différente de nos langues modernes. Les études rapides ne donnent que des connaissances superficielles qui s'oublient promptement.

Sans doute les règles essentielles ne demandent pas une longue étude de la grammaire, mais pour qu'elles se retiennent, il faut qu'elles soient appliquées par de longs exercices. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'explication des auteurs n'a pas seulement pour but de faire apprendre le latin, mais qu'elles fait connaître aussi l'antiquité payenne et chrétienne dans son histoire et sa littérature. Au reste, c'est ne pas savoir ce qui se passe dans les colléges que de dire que tout le temps des classes est donné au grec et au latin. L'étude d'autres matières bien importantes occupe une très grande partie de ce temps.

B.—Bon ! le Grec !—Est-ce que l'on va prétendre que l'étude de cette langue est d'une utilité inconstestable ? Ce qu'on en retire vaut-il la peine que l'on se donne pour en avoir quelque notion ? On oublie si vite ce que l'on a appris, qu'au bout d'un certain temps, le Grec qu'on a étudié, c'est encore du grec.

C.—Oui, pour un certain nombre d'élèves qui n'y ont pas attaché assez d'importance pour se livrer à une véritable étude de cette langue, ou bien qui entraînés par le goût des lectures légères, ou peut-être détournés par des occupations qui ont pris tout leur temps, n'ont pas voulu ou n'ont pu entretenir la connaissance qu'ils en avaient acquise.

Il n'est aucun homme instruit qui n'admire la beauté de la langue grecque en elle-même, pour son harmonie, sa flexibilité, et la manière dont elle se prête à la composition des mots. De plus, c'est la langue du peuple le plus ingénieux de l'antiquité, qui a donné à la poésie Homère, Sophocle, Pindare ; à l'éloquence, Démosthènes et Eschine ; à l'histoire, Hérodote et Thucydide ; à la philosophie, Platon et Aristote, ces deux génies si éminents, malgré leurs erreurs, dont les doctrines sont encore aujourd'hui discutées avec ardeur, par quiconque s'occupe de philosophie. C'est la langue des Pères de l'Eglise les plus éloquents, S. Jean Chrysostôme, S. Basile le Grand, S. Grégoire de Nazianze. Il y a plus, c'est la langue

dans laquelle tout le Nouveau Testament a été écrit, à l'exception de l'Evangile de S. Mathieu, et de l'Epître aux Hébreux.

Qui ne sent que la controverse, dont les Evangiles et les Epitres sont si souvent l'objet, demande la connaissance du texte original ? On sait aussi de quel secours est à la défense de l'authenticité et de l'intégrité de l'ancien Testament la version grecque des Septante. Et puis, n'est-ce pas dans la langue grecque qu'il faut chercher l'étymologie d'un très-grand nombre de mots de notre propre langue ? La médecine, la géométrie, la physique, la chimie, le système métrique lui empruntent toute leur terminologie. Peut-on aspirer au titre d'homme instruit, si pour entendre le sens d'une foule de mots que l'on prononce sans cesse, il faut avoir recours à un dictionnaire ?

D.—On a dit que là où les études classiques étaient le plus en vigueur, il n'y avait guères de mouvement industriel. Sans doute les hommes instruits en général ne se font pas personnellement manufacturiers ; mais leurs connaissances ne les empêchent pas d'encourager l'industrie dans la société à laquelle ils appartiennent. Dites, l'Angleterre est-elle un pays où le commerce, l'industrie l'agriculture soient dans un état plus florissant ? Eh bien, dans tous les établissements de haute éducation de cette nation le grec est étudié avec le plus grand soin. Ne s'y fait-on pas gloire du titre de *Scholar*, ce qui signifie un homme fort en grec et en latin ? La plupart des hommes d'états de l'Angleterre ont été remarquables par leurs connaissances classiques. Plusieurs d'entre eux se sont fait un nom par des travaux dont l'antiquité grecque et latine ont été l'objet. Ce gouverneur si distingué, dont le souvenir est cher au pays et à cette institution. Lord Elgin, s'est plu à redire aux élèves de ce collége les études auxquelles il lui avait fallu se livrer pour sortir victorieux d'un examen de six heures sur les classiques latins et grecs : ceci ne l'a pas empêché de faire répandre par tout le pays une brochure écrite à son instigation, pour encourager l'agriculture.

Qu'on ouvre le programme d'études de nombre de colléges des Etats-Unis, et surtout celui de la célébre université de Harvard à Cambridge, on y verra l'explication de Demosthènes, d'Eschine, de Thucydide, d'Eschyle, de Platon, d'Aristote.

Après toutes ces considérations sur l'importance de la connaissance de la langue grecque, j'exprimerais le désir que dans les colléges on donnât encore plus de temps à cette étude.

J. S. Raymond, Ptre.

(*A continuer.*)

LE PAYS DE GALAAD.

La relation de voyage que la *Revue Canadienne* a la bonne fortune de donner aujourd'hui à ses lecteurs, m'a été envoyée de Jérusalem par l'auteur, peu de temps après mon retour en Canada, à la suite de mes excursions en Terre Sainte, pendant lesquelles j'ai eu l'honneur de connaître cet écrivain, le R. F. Liévin de Hamme.

Quelques mots sur ce bon religieux ne me paraissent pas ici hors de propos.

Le Frère Liévin appartient à l'ordre des Franciscains, qui sont les gardiens de la Terre-Sainte. Il est un des plus grands voyageurs de l'Orient. Depuis dix-huit ans qu'il habite la Judée, il n'a eu qu'une seule mission : celle d'accompagner les caravanes catholiques qui, à époques fixes, tous les ans, viennent de France, d'Italie, d'Autriche, visiter les Lieux Saints. Pour être leur guide compétent, il lui a fallu d'avance se livrer à des études historiques, géographiques, topographiques et d'Ecriture Sainte, très-étendues et très-sérieuses. Ces études, continuées pendant de longues années, tantôt dans le silence du cabinet, au milieu des trésors scientifiques que renferme le couvent du Saint-Sauveur,[1] tantôt au milieu des ruines, dont l'archéologue recherche l'histoire dans toutes les parties de la Palestine ; ces études, dis-je, l'ont rendu l'un des hommes les plus instruits et les plus érudits sur cette partie du monde.

Le genre de vie qu'il mène est de sa nature peu monastique. Toujours en voyage, par terre ou par mer, à pied, à cheval ou à dos de chameau, il ne peut guère observer les règles sévères de son ordre.

1 Principal établissement des PP. Franciscains à Jérusalem.

—De tous mes frères, me disait-il un jour en riant, c'est moi qui fais le moins de prières. Il est rare que j'assiste aux offices du couvent, et je n'entends pas la messe tous les jours, ni même tous les dimanches.

Mais l'obéissance sanctifie son existence, et une vie consacrée à la méditation de tous les grands événements de la Rédemption, sur le théâtre même où ils se sont accomplis, est une vie bien remplie. Et puis toutes les pieuses pensées communiquées aux voyageurs qu'il accompagne, toutes les réflexions qu'il leur suggère, toutes les prières qu'ils font ensemble, tous les fruits de religion que les pélerins retirent de leur voyage, n'en est-il pas l'auteur? Sa parole aux voyageurs qu'il conduit, n'est-elle pas une paraphrase continuelle de la vie de Jésus-Christ, entremêlée de considérations scientifiques et de la récitation des prières prescrites pour gagner les nombreuses indulgences accordées par l'Eglise dans la visite des Saints Lieux?

Le Frère Liévin est petit de taille, mais vigoureusement constitué, Il porte la longue barbe comme tous les Orientaux; il a l'œil bleu, sec et franc; la physionomie calme, hardie et pleine de sang-froid. Dans un pays où tout le monde monte à cheval, il est reconnu comme un des meilleurs cavaliers de la contrée et l'un des plus infatigables voyageurs que l'on puisse trouver. Il porte aux arçons de sa selle sa paire de révolvers dont il sait fort bien se servir, et il m'a montré dans sa chambre un sabre magnifique, cadeau d'un grand personnage qu'il avait accompagné en Terre Sainte. Beaucoup d'autres objets de prix qui garnissent les murs blanchis à la chaux de sa modeste cellule, prouvent l'estime qu'ont eu pour lui plusieurs illustres voyageurs. La Duchesse de Persigny, à la suite du voyage dans le pays de Galaad qu'elle fit avec le Frère Liévin et dont on va lire le récit, lui avait fait don d'une magnifique jument de selle, qui était admirée même au milieu des beaux chevaux arabes des Bédouins du désert.

Le Frère Liévin parle huit langues, et cependant il me disait que cela ne lui suffisait pas toujours pour être compris de tous ceux qu'il rencontre à Jérusalem. Cette ville, en effet, est peut-être celle où l'on parle le plus d'idiomes différents. C'est une ville polyglotte.

Le Frère Liévin a résumé dans un livre [1] publié en 1869 le fruit de ses études et de ses voyages en Palestine. Ce volume est incontestablement le meilleur guide que puisse prendre, dans ce pays,

[1] *Guide Indicateur des Sanctuaires et lieux historiques de la Terre Sainte*, par le Frère Liévin de Hamme, franciscain de la Province de Saint Joseph en Belgique. Jerusalem, Imprimerie des PP. Franciscains, 1869.

le voyageur chrétien. Dans mes courses en Judée et en Syrie, je l'ai suivi d'un bout à l'autre ; j'ai fait toutes les excursions qu'il décrit et je l'ai trouvé partout d'une étonnante fidélité. Ce volume a été imprimé au couvent même des PP. Franciscains, qui possèdent la plus ancienne imprimerie établie en Terre Sainte.

Peu de temps après la publication de son livre, le Frère Liévin fut invité par la duchesse de Persigny à l'accompagner dans un voyage qu'elle voulait faire dans le pays de Galaad, situé au delà du Jourdain. Un nombre fort limité de voyageurs européens ont pu visiter cette contrée, qui est très-intéressante, mais qui est infestée de Bédouins. Le Frère Liévin accompagna la caravane de la Duchesse de Persigny. C'est le journal de ce voyage, écrit chaque soir sous la tente, que nous allons donner dans toute sa frappante originalité, et sa gracieuse naïveté. On verra que cette relation n'a pas été écrite dans le but d'être publiée ; elle n'en a peut-être que plus de charmes.—E. Lef. de Bellefeuille.

La sécheresse et la chaleur de l'année 1869, ont été extraordinaires et se sont prolongées si outre-mesure, que beaucoup de personnes au mois de novembre même, à Jérusalem, ont dû renoncer au voyage de la mer Morte. La Ville-Sainte contenait en ce moment-là des personnes illustres : l'empereur d'Autriche y était venu faire son pélerinage, pendant lequel il nous a bien édifié, en outre il n'y a point d'âme à Jérusalem qui n'ait connu sa charité et sa magnificence. M. de Saulcy, sénateur, avec sa fille et sa femme, dame d'honneur de l'Impératrice des Français, ainsi que la duchesse de Persigny, princesse de Moscova, petite-fille du célèbre Maréchal Ney, étaient aussi venus vénérer le tombeau du Christ et les autres sanctuaires où se sont accomplis les principaux miracles de notre sainte religion. Quoique je ne fusse pas encore bien rétabli d'un coup de soleil qui m'avait traîné jusqu'au bord du tombeau, la Duchesse me demanda et m'obtint pour son guide, durant son pélerinage. En conscience, je fus obligé de conseiller à cette dame de renoncer au voyage de la mer Morte à cause de la chaleur. Elle n'y aurait pas consenti facilement, si M. de Saulcy, à qui elle était chaudement recommandée par son mari, le Duc de Persigny, ne lui eut représenté les dangers qu'elle courrait en faisant ce voyage.

La Duchesse, ne voulant pas être imprudente, y renonça. Aussi après avoir visité les sanctuaires de Jérusalem et de ses environs, tout fut préparé pour le voyage de la Samarie et de la Galilée.

Le 16 novembre donc, vers dix heures de l'avant-midi, nous fîmes nos adieux à M. le sénateur de Saulcy, Madame de Saulcy et leur fille, demoiselle distinguée, et nous nous mîmes en chemin,

la Duchesse avec sa dame de chambre, Mlle Marie Raguin, M. de la Brûlerie, célèbre entomologiste et moi. Monsieur Scienkewice, gérant du consulat de France avec son chancelier, M. Lacco, et M. Mauss, architecte des monuments français à Jérusalem, nous accompagnèrent jusqu'à la prémière étape où nous déjeunâmes gaiement tous ensemble. Après le déjeuner, ces Messieurs s'en retournèrent à la Ville-Sainte ; le bon voyage fut souhaité, les adieux échangés et nous voilà sérieusement en route pour la Samarie et la Galilée. Pendant que nous cheminions vers la ville où le Verbe s'est fait chair, une bélle pluie vint rafraîchir la terre ; la Duchesse voulut profiter de cette circonstance pour aller voir et vénérer le lieu du baptême du Sauveur et ensuite pour se rendre à la mer Morte. En conséquence, après avoir visité et vénéré les sanctuaires de Nazareth, nous nous rendîmes à Tibériade ; le lendemain, nous allâmes en barque à Capharnaüm où Notre Seigneur habitait avec sa très-Sainte Mère pendant sa vie active ; en revenant, nous visitâmes Bethsaïda, la patrie des saints apôtres Pierre, André et Philippe, ainsi que Magdallah, patrie de Sainte-Marie-Madeleine. En naviguant sur les mêmes flots que Jésus calma pour tranquilliser ses disciples qui avaient peur de périr, où Pierre par manque de foi enfonça et faillit se noyer, et sur lesquelles Jésus marcha, nous nous entretenions des Evangiles qui racontent ces divers miracles. Nous avions déjà lu tout ce qui a rapport au Lac, lorsque tout-à coup apparut devant nos yeux le mont des Béatitudes (Corn-Hattine) qui nous fournit de nouveaux entretiens Evangéliques. Nous fûmes de retour avant le coucher du soleil et nous quittâmes la barque en face de nos tentes dressées sur le bord du lac.

Il était temps de nous occuper du voyage de la mer Morte que nous devions commencer le lendemain par le Ghor (dépression, plaine profonde). Nous avions avec nous Mohammed-Saffadi, Musulman distingué qni accompagna M. de Saulcy dans son périlleux voyage autour de la mer Morte. En outre, je demandai au gouverneur de Tibériade, deux Bachibouzouks (gendarmes) que j'obtins facilement, puis je chargeai le drogman, M. Ouardi, de faire provision de nourriture pour dix jours. Dans le pays que nous avions à parcourir on ne trouve ni magasin, ni boutique, et chez les Bédouins on ne peut se procurer que du mauvais pain, des chèvres et des moutons.

Le 24 novembre, nous quittâmes l'ancienne capitale de la Galilée, nous longeâmes son beau lac à main gauche, et les ruines de la Tibériade Hérodienne à la droite. Bientôt nous passâmes devant les bains chauds de la susdite ville, sur la droite, ainsi que la mon-

tagne percée de nombreux tombeaux Juifs. Entre neuf et dix heures, nous remarquâmes les ruines de Taricée, ville célèbre dans l'histoire ancienne par les exploits de Titus contre les Juifs insurgés contre les Romains. Cette ville était située sur la rive droite du lac. On en voit encore l'ancien port, les restes d'un pont et les ruines de ses fortifications. Quelques pas plus loin nous arrivâmes à l'endroit où le lac forme le Grand Jourdain ; nous le traversâmes à gué pendant que nos bêtes de somme allaient traverser ce fleuve à El-Emcanâtre, où il y a moins d'eau et où par conséquent la traversée est plus facile. Vers dix heures, nous arrivâmes sur la rive orientale du Jourdain. Nous y rencontrâmes un beau buisson de lauriers-roses en fleurs, en face d'une plaine aride brûlée et sans végétation. Pour pouvoir déjeuner à l'ombre il fallait profiter de ce buisson, et quoiqu'un peu de bonne heure encore, nous n'eûmes aucune difficulté à nous y décider ; ces lauriers-roses sur le bord du Jourdain ne manquaient pas de charmes, pendant que le courant des eaux adoucissait les rayons brûlants du soleil. Le drogman reçut l'ordre de servir le déjeuner et en un clin-d'œil les cantines furent descendues des mulets, un tapis servant de table et de chaise fut étalé sur le sol, on y plaça des œufs durs, des sardines, du poulet froid et du mouton, des fruits, de l'eau, du vin et du fromage, et la Duchesse y joignit des viandes en conserve. Tout étant prêt, personne ne se fit prier, chacun se plaça sur le tapis comme il pût : l'un à la manière des tailleurs, l'autre à genoux, un troisième sur ses talons, etc., etc. ; mais il faut avouer que de cette manière on est rarement bien assis.

Après le déjeuner, la Duchesse se mit à tricotter pour les pauvres, selon son habitude. M. de la Brûlerie s'occupa à soulever les pierres pour trouver des insectes. La chasse fut bonne, il y découvrit des espèces inconnues. Moi, j'étudiai le terrain que je trouvai volcanique. De leur côté, le drogman et les domestiques fument le chibouk et narguileh, pendant que nous laissons le soleil passer son point culminant, avant de nous remettre en route. Lorsque le soleil fut rendu à son zénith, l'ombre de notre buisson se réduisit à peu de chose et la chaleur ne diminua pas ; vers midi et demi, nous l'abandonnâmes. Nous nous dirigeâmes vers le sud-est à travers une plaine sans végétation, volcanique, de terre grasse, crevassée, sous un soleil capable de faire rougir le fer.

Bientôt nous laissâmes sur la gauche le village de Sammak, démoli depuis deux ans, par le gouvernement, pour ses hostilités. Après une heure de marche nous arrivâmes au bout de la plaine et nous entrâmes dans une gorge des plus sauvages : au fond roule une quantité d'eau considérable, qui, en se heurtant contre les

rochers, fait un bruit singulier. Cette rivière est appelée par les uns Nahr-el-Hameh, et par les autres Nahr-el-Mandhour ; c'est l'ancien Hieromax des Grecs et le Yermouk des Hébreux. A son issue des montagnes, elle paraît se diriger vers le lac Tibériade ; mais en entrant dans la plaine elle change de direction et va en zig-zag se jeter vers le sud-ouest dans le Jourdain. Autrefois cette rivière a dû se jeter dans le lac, vu que Josué n'en fait pas mention, tandis qu'il parle de courants d'eau beaucoup moins importants, comme par exemple, le Yaboc et l'Arnon. Josué a dû traverser cette rivière pour arriver à la limite entre la tribu de Gad et la demi tribu de Manassé, si toutefois elle ne se jetait pas dans le lac, qu'il indique comme frontière entre les susdites tribus (Josué xiii, 26). Au contraire, si cette rivière se jetait dans le lac, alors elle faisait avec le lac une limite naturelle que Josué n'avait qu'à indiquer pour établir clairement la limite entre la tribu de Gad et la demi-tribu de Manassé.

Cette rivière est célèbre par la bataille des Arabes contre Heraclius. En 635, Abou-Obeideh et Kaled y campèrent à la tête des Arabes, que les Grecs appelaient Sarrasins. L'armée d'Heraclius, composée de 140.000 hommes, vint les y combattre, mais la victoire se décida pour les Arabes. Héraclius fut battu ; la perte de cette bataille entraîna la perte de la Palestine. L'armée grecque depuis lors, ne fit plus de résistance considérable à l'armée arabe dans la Palestine : partout où ces derniers se présentèrent, on leur ouvrit les portes presque sans combattre.

En cheminant sur la rive droite de cette rivière pendant trois quarts d'heure environ, par un sentier qui ressemble plus à une corniche qu'à un chemin, nous remarquâmes un moulin à eau ; la gorge devint tout d'un coup une assez large vallée occupée par les ruines de l'ancienne Amatha, petite ville, à en juger par l'étendue de ses ruines. Nous les traversâmes ainsi que la rivière encombrée de grosses pierres qui en rendent le gué difficile et dangereux, pour gagner nos tentes dressées sur la rive gauche. Le soleil était encore assez éloigné de l'autre hémisphère et une petite brise en se traînant sur les eaux modifiait la chaleur. Pendant que la Duchesse, qui ne perd jamais une minute, tricotte à la porte de sa tente, jetant de temps en temps un coup d'œil sur les lauriers-roses qui bordaient la rivière et sur les poissons qui, à ses pieds, venaient se donner mille mouvements et puis disparaissaient avec la rapidité de l'éclair, pour revenir ensuite ; nos muletiers (moukres) nettoient leurs chevaux en chantant, le drogman et les domestiques couvrent la table et placent les pliants tout autour ; le cuisinier active le feu sous ses marmites, d'où s'échappe une vapeur qui nous présage un

dîner qui ne sentira pas le désert ; la femme de chambre met tout en ordre pour le lendemain ; M. de la Brûlerie attrappe des insectes et moi je repasse la rivière pour aller explorer les ruines d'Amatha. J'y ai trouvé un beau bassin d'origine romaine, bâti de belles pierres blanches, plus tard en partie rebâti avec du basalte, probablement par les Musulmans. Il a 24 mètres de long sur 12 de large. De la mosquée restent encore debout le mirab et deux portes en plein-cintre. J'ai remarqué aussi des fondements et quelques pierres très-soignées d'une construction considérable : ce sont très-probablement les restes d'un temple romain. On trouve parmi les ruines d'Amatha des morceaux de colonne, mais la plupart sont en basalte et peu considérables. Cette localité possède encore deux palmiers et quelques jujubiers sauvages (Sidr). Les ruines de cette ville sont situées sur la rive droite de la rivière dont l'eau jusque là est très-bonne, mais laquelle de là jusqu'au Jourdain est moins agréable au goût et moins fraîche à cause de trois sources chaudes qui s'y jettent. La plus chaude et la plus abondante qui, à elle seule, forme un beau ruisseau, est située au sud des ruines, sur le bord et sur la rive droite de la rivière : elle jaillit dans un bassin ogival d'environ 7 mètres de long, autrefois très-beau.

Les bains d'Amatha sont encore très-renommés, on y vient d'Egypte et d'autres pays éloignés chercher la guérison de différentes maladies. Les eaux de ces sources déposent un limon jaunâtre sur un fond bleu ; elles sont trop chaudes pour que la sensation en soit agréable. Je m'y suis baigné et au bout d'un quart d'heure, je me trouvais très-fatigué et affaibli ; M. de la Brûlerie obtint le même résultat, ensuite s'y rendit la dame de chambre qui subit les mêmes conséquences ; vers le coucher du soleil nos moukres y allèrent et en revinrent aussi chiffonnés que possible. J'ignore complètement les bonnes qualités des eaux chaudes d'Amatha.

Sur la hauteur à l'est d'Amatha, se trouve M'Kèse, l'ancienne Gadara, autrefois une des places les plus importantes de la Perée. Elle fut conquise en 218 avant Jésus-Christ, par Antiochus-le-Grand ; reprise vers l'an 70, par Alexandre Jannœus, elle fut réparée par Pompée.

C'est sur le territoire de Gadara que Jésus-Christ guérit le démoniaque Légion (S. Luc viii, 26.)

Cette ville fut détruite par Vespasien dans la guerre des Juifs contre les Romains. Mais elle a dû recouvrer une partie de son importance, car dès les premiers siècles du christianisme elle était le siége d'un évêché.

On voit encore une partie des fortifications de l'ancienne Gadara ;

sur le versant nord de la hauteur occupée par les ruines, on remarque un grand théâtre écroulé, et non loin de là se trouve une partie de la ville. Là commençait autrefois une longue rue ornée d'une double colonnade aujourd'hui éboulée ; les dalles de son pavé portent des empreintes de roues ; sur le trajet de cette rue se trouvent les restes d'une église. A l'ouest de la hauteur, on voit un autre théâtre mieux conservé que le premier. La ville s'étendait principalement de ce côté-là. Des côtés est et nord-est, les hauteurs sont percées d'un grand nombre de tombeaux avec des portes massives et quelques sarcophages.

Mais le temps passe, voilà que le soleil est déjà allé se coucher derrière les montagnes d'Ephraïm et les quelques rayons jaunâtres qu'il traîne derrière lui ne suffisent plus pour nous permettre de jeter un dernier coup d'œil sur la belle vallée où nous campons. La brise aussi, qui, pendant le jour, avait adouci la chaleur concentrée dans cette vallée, s'était aperçu de son inutilité et ne soufflait plus ; les oiseaux avaient cessé leur chant et se cachaient dans les lauriers-roses, s'abandonnant au repos. M. de la Brûlerie saisit encore quelques insectes qui vinrent s'abattre sur la toile de nos tentes. Mais voilà qu'on nous avertit que le dîner est prêt, tout le monde s'assied sur son pliant autour de la table couverte comme celle du meilleur hôtel ; tout est bien préparé, l'appétit ne manque pas, le dîner va grand train.

Vers huit heures et demie, nous sortions de table. Tout était entré dans un silence parfait : les gens de service, encore fatigués de leurs bains, mangent sans faire de bruit, les chevaux et les bêtes de somme ne font entendre autre chose que le bruit de leurs dents sur l'orge, en un mot tout est morne et la nature semble enfoncée dans un sommeil éternel ; les eaux de la rivière seules ne perdent pas leur temps. Après une petite causerie, chacun approche de son lit, et moi, je me retire pour dire mon office et faire une petite méditation, après quoi je me livre au sommeil.

Pendant la nuit le temps fut doux, la voûte céleste richement semée d'étoiles, et le repos ne fut troublé que par les chacals dont les voix discordantes se firent entendre au loin.

Le 25 novembre, nous étions tous debout au lever du soleil. La Duchesse aime assez les grandes toilettes, mais elle sait s'en passer pour ne pas retarder le départ ; elle résiste très-bien à la fatigue et monte admirablement bien à cheval. A sept heures nous étions en selle. Nos Bachibouzouks, garçons de bonne humeur, disaient bien connaître la route ; mais au lieu de passer par M'Kèse, ils nous firent regagner la plaine du Jourdain (le Ghor) en suivant l'Hiero-

max sur sa rive gauche par un affreux sentier. Après un quart d'heure de marche, je vis un des Bachibouzouks à la tête de la colonne, descendre dans la rivière ; mais avant d'être au milieu la croupe de son cheval fut couverte d'eau et il se trouva dans le plus grand danger d'être renversé par le courant ; je lui criai de toutes mes forces que ce n'était pas là la route à suivre, puis je lui demandai s'il était ivre ou s'il était devenu fou ! Mais le pauvre diable n'entendait rien à cause du bruit des eaux ; il s'était cependant arrêté ne sachant si la rivière était guéable en ce lieu. Mohammed-Sâffadi, qui suivait ce soldat de près, était également entré dans l'eau et la Duchesse allait aussi quitter la terre, lorsque je poussai mon cheval en avant en lui criant :

" Madame, n'entrez pas dans la rivière, ce n'est pas là le chemin à suivre ! "

La Duchesse tourna bride ainsi que Mohammed-Sâffadi, et nous nous dirigeâmes vers le Ghor où nous arrivâmes bientôt après. Je n'ai jamais pu savoir le motif pour lequel le soldat voulait nous faire traverser cette rivière dans un endroit aussi dangereux, tandis que notre chemin n'y passait pas, en sorte que si nous eussions traversé la rivière, nous aurions dû la retraverser pour reprendre notre route.

Arrivés dans le Ghor ou plaine du Jourdain, nous découvrîmes au loin un campement de Bédouins, appelés Schrour-al-Ghor (espèce de Bédouins qui cultivent la terre). J'y envoyai le drogman et Mohammed pour demander une escorte locale, sans laquelle notre sureté n'était pas parfaite ; mais il n'y avait que des femmes et des enfants, tous les hommes étaient allés travailler la terre pour semer du blé ; nos messagers revinrent donc sans Bédouins.

En cheminant vers l'est, vers dix heures, nous remarquâmes quelques ruines qui indiquent l'emplacement d'un village, mais de quel village, malheureusement je ne le sais pas et il n'y avait personne pour me renseigner. A dix heures et demie nous nous arrêtâmes pour déjeuner à l'ombre d'un jujubier sauvage, sur le bord d'un grand ruisseau de bonne eau. Le tapis s'étale et en un clin d'œil il est garni d'œufs durs, de conserves et de viandes froides ; le vin de France et le fromage ne manquent pas, mais les fruits font défaut. Chacun s'assied le mieux qu'il peut, l'appétit n'est pas absent, le déjeuner fait plaisir.

Tout en déjeunant, l'entomologiste regarde autour de lui, il voit des ruines qui certainement ne sont pas là depuis hier ; elles lui promettent une bonne chasse. Moi, je voudrais avoir cinquante yeux pour voir d'un coup d'œil les ruines que j'aperçois sur une assez grande étendue. Elles m'intéressent au plus haut point. Je me

promets bien deux promenades, une sur la hauteur et une autre dans la plaine. Mon déjeuner est bien vite expédié; la Duchesse devine mon désir, elle m'avertit d'être prudent, de ne pas trop me fatiguer, d'autant plus que je ne suis pas encore bien rétabli. J'étais convaincu de cela, cependant je me disais : il faut profiter de cette belle circonstance, personne ne nous a jamais rien dit de cette localité; et qui sait si jamais j'y reviendrai ?

Le déjeuner fini, la Duchesse selon son habitude, se mit à tricotter pour les pauvres; M. de la Brûlerie se mit à tourner les pierres pour dénicher les coléoptères, et immédiatement il découvrit des espèces inconnues. Moi, je regardais tout autour pour découvrir un indigène. Heureusement je vis venir un individu avec des bœufs pour cultiver la terre. Après lui avoir souhaité le bon jour, je lui demande comment s'appelle cette localité ? Il me répond Aazer. Ce nom me frappe; je vois venir un Bédouin, je lui répète ma demande et je reçois la même réponse.

Mais quelle est cette Aazer? Ne serait-ce pas là la Yazerville Lévitique de la tribu de Gad? Je n'en doute pas un instant. Nous lisons dans le Livre de Josué, xxi, 37, que ce dernier donna aux Lévites, Ramoth de Galaad, l'une des villes de refuge, Manaïm, Hésebon et Yazer, quatre villes avec leurs faubourgs. Le même auteur dit dans le même chapitre, verset 36, que la tribu de Ruben arrive jusque vis-à-vis de Jéricho. C'est jusque-là que s'étendait aussi la tribu de Gad qui, du côté du sud, touchait à celle de Ruben. Il en résulte que Ramoth de Galaad, aujourd'hui Es-Salt, selon tous les savants, Ramoth de Galaad est la ville Lévitique la plus au sud de la tribu de Gad. Or, Josué en nommant les quatre villes lévitiques de cette tribu commence par celle-là; et s'il les nomme successivement, ce qui est plus que probable, Yazer est nécessairement celle des quatre villes Lévitiques la plus au nord, situation qui convient admirablement à notre Yazer; car elle n'est éloignée de la mer de Génézéreth (lac de Tibériade), limite nord de la tribu de Gad, que d'environ trois lieues.

Vu donc qu'il n'y a point de site qui convienne mieux à cette ville perdue depuis longtemps, et l'existence de son nom qui n'a pas encore changé, car, Yazer, Tazer, Yaser, Taser, Azer et Oser sont toutes une même chose, je n'hésite pas à tenir cette localité pour la véritable Yazer, ville Lévitique de la tribu de Gad.

Yazer était une ville Lévétique, et par conséquent elle devait être considérable; en effet, nous en avons une preuve dans le 1er livre des Paralypomènes, xxvi, 32, où il est dit que Goab en faisant le dénombrement du peuple par ordre de David, y trouva 2,700 chefs de famille. Pour qu'une ville soit florissante, il faut qu'elle soit

bien située, et en réalité celle-ci l'était ; ses ruines s'étendent du versant d'une montagne, le long d'un beau ruisseau, jusque dans la plaine du Jourdain. Il n'est donc pas possible d'être mieux située. Ce même verset nous apprend, en outre, que ses hommes étaient intelligents, car David les établit sur la tribu de Ruben, sur celle de Gad, et sur la demi-tribu de Manassé, pour présider dans toutes les choses qui regardaient le culte de Dieu et le service du roi. A Yazer, j'ai vu les restes de deux aqueducs taillés dans le rocher, destinés à conduire à la ville les eaux qui roulent maintenant par le ruisseau au Jourdain. C'est bien là une preuve de plus de l'importance de cette ville et de l'intelligence de ses habitants.

Parmi les ruines de Yazer, on remarque les restes d'un beau pont en belles pierres de taille, probablement romain, des voûtes en plein-cintre, et d'autres ogivales ; on y trouve de la poterie hébraïque et de la poterie colorée et moderne, ce qui me fait croire que cette ville a encore été habitée après l'invasion des Arabes (bataille de Yarmouk).

Le temps m'a manqué pour visiter cette localité, comme je l'aurais voulu et comme elle le mérite. Il doit s'y trouver, au bas de la ville dans la plaine, une piscine dont certes tous les indices ne peuvent pas encore avoir entièrement disparus, et c'est très-probablement là la piscine dont parle le prophète Jérémie, xlviii,, 32, lorsqu'il dit : " O vigne de Sabama ! je vous pleurerai comme j'ai " pleuré Yazer. Vos rejetons ont passé la mer, ils se sont étendus " jusqu'à la mer de Yazer : l'ennemi a ravagé vos blés et vos " vignes."

Je le sais, on pourra m'objecter qu'une piscine ne peut pas être considérée comme mer ; cependant les anciens donnaient quelquefois le nom de mer à un contenant beaucoup moins grand qu'une piscine. Ne lisons-nous pas dans le troisième livre des Rois, viii, 23, qu'on appelait mer, le vase d'airain que Salomon plaça sur douze bœufs du même métal près du temple, et qui n'avait que dix coudées de diamètre ?

A midi trois quarts, nous montions à cheval ; nous traversâmes le beau ruisseau en laissant sur la montagne, à gauche, un très-petit village appelé Maad ; sur la droite, de l'autre côté du Jourdain, nous remarquâmes sur le point culminant du Djible-Kaukab un château fort, appelé Kalaad-el-Haoua. Ce château est isolé du reste de la montagne par deux larges tranchées pratiquées dans le rocher. Nous cheminâmes gaiement et agréablement, la température n'étant pas trop chaude. Vers une heure et quart, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, mais comment ces ruines s'appellent-elles ? personne de nous ne le sait, et aucun indigène

ne se montre en ce lieu ; il fallut passer outre en murmurant bien un petit peu. En ce moment-là, quelques gazelles vinrent nous distraire, en se promenant ensemble dans la plaine sans s'inquiéter de nous. Mohammed-Sâffadi, qui a la meilleure jument arabe du pays, et un de nos soldats qui montait aussi un très-bon cheval, se mirent à les chasser. Leurs chevaux couraient plus vite que les gazelles, mais ne pouvant pas tourner aussi lestement, les gazelles finirent par gagner la montagne en laissant nos cavaliers derrière elles.

Notre route s'éloignait de la chaîne de montagnes et approchait du Jourdain. Vers deux heures, nous traversâmes un torrent desséché, appelé Ouâdi-Euscheb, ou Ouâdi-Kouscir. Puis nous entrâmes dans une forêt de sidr (jujubier sauvage) : ce bois est partout armé d'épines en forme de bec d'aigle. Je dis à tout le monde de faire attention de ne se faire déchirer ni les vêtements, ni la peau ; mais mon avertissement venait d'être donné, que je déchirai mon habit depuis les genoux jusqu'au bas. J'aurais préféré me déchirer un peu la peau, parce qu'elle se raccommode elle-même. Ensuite, nous traversâmes un beau ruisseau de bonne eau, appelé Ouâdi-Tayebeh. Sur la gauche, nous remarquâmes une hauteur couverte de ruines, appelée El-Arbaïne (quarante). Je demandai d'où vient ce mot d'El-Arbaïne, mais personne ne put me répondre. Il n'est pas impossible qu'une église dédiée aux quarante martyrs y ait laissé son nom. Nous avons traversé, un peu plus loin, un autre courant d'eau nommé Ouâdi-el-Arbaïne, où le Sidr, se mêlant aux roseaux, rend la route ou sentier encore moins pratiquable Au milieu de tout cela, nous avons rencontré une quinzaine de misérable huttes si basses qu'un homme d'une taille ordinaire ne peut s'y tenir debout.

En avançant un peu, nous traversons un autre courant d'eau et nous rencontrons une tribu de Bédouins, campés au milieu de buissons épineux. Nous leur adressons nos saluts qui sont immédiatement rendus au centuple. Nous étions en pays d'amis, car si un Bédouin est hostile et qu'on lui adresse un salut, sa réponse est : il n'y a point de salut. Ils viennent tenir nos chevaux, nous en descendons, des tapis et des coussins sont placés sous une tente noire comme le diable, bien peuplée, mais dans laquelle il n'y a point de nouvelles espèces de coléoptères. Nous prenons place et tous les principaux de la tribu viennent nous saluer et s'informer du but de notre voyage, de notre santé, d'où nous sommes, etc., etc. On offre le café. Pendant que nous le buvions lentement, l'un des Arabes mit des fèves dans une espèce de pelle à feu et les brûle ; puis il les place dans un mortier de bois et les pile en battant une

espèce de mesure avec le pilon qu'il heurte de temps en temps contre le mortier pour obtenir un second ton.

Je demandai le nom de leur tribu ? Elle se nomme Arrab-el-Ehhzaouyîeh, me disent-ils. Ensuite je leur demande si personne parmi eux ne sait chanter. On me répondit par un très-grand oui et l'on me dit même que l'un d'eux savait jouer du violon ! Je priai donc la Duchesse de permettre à l'artiste de nous rendre témoin de sa science. Celle-ci me regarda tout étonnée et crut ne pas m'avoir compris, ne pouvant s'imaginer que parmi ces Sauvages l'art de la musique fut connu ; mais quand je l'eus assuré que la demande était sérieuse, elle donna son consentement.

Voilà donc que le musicien va chercher son instrument ; en attendant, je prie tout le monde de ne pas rire, n'importe ce qui arriverait. Je savais d'avance que le violon qui allait paraître ne venait pas d'arriver de Paris. En effet, je ne m'y trompais pas. Bientôt l'artiste entra gai comme un pinson, avec un sac qu'il se mit à délier, opération qui prit quelque temps. A la fin le violon parut. La dame de chambre, Marie Raguin, me demanda à l'oreille :

—Est-ce là le violon ?

—Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, ne riez pas.

Afin d'avoir une juste idée de ce violon, figurez-vous une boîte de peau d'âne, longue de 15 centimètres et large de 10, clouée sur un bâton, de 75 centimètres de long, une corde tendue de l'une à l'autre extrémité du bâton, au-dessus de la boîte en face d'une petite ouverture dans la boîte. Pour accorder son instrument le musicien ne manquait pas des moyens, il avait de petits morceaux de bois qu'il mit entre la corde et le bâton, ce qui la fit élever, et par conséquent s'étendre d'avantage et le son devenir plus haut. Son archet se composait de quelques crins de cheval, qui courbaient un petit bâton. Notre artiste maniait tout cela avec une extrême délicatesse, et une fois assuré que tout était en bon ordre, il commença à en tirer quelques sons, en pinçant les cordes avec ses doigts. Le son lui parut bon. Il regarda alors tout le monde comme pour demander l'approbation de l'assemblée. Je déclarai que je trouvais le son très-beau, quoique jusqu'alors je n'eusse jamais rien entendu d'aussi capable d'écorcher les oreilles que ce fameux violon, que je commençais à regretter d'avoir fait paraître. Le violon accordé, il restait à décider le morceau que le musicien devait exécuter. Parbleu, cela nous était bien égal, mais il n'en était pas ainsi pour les Bédouins, qui étaient tout-à fait divisés d'opinion. Pour en finir je déclarai qu'il fallait laisser le choix à l'artiste. Le voilà donc à son aise. Et sans retarder davantage, il se mit à chanter en s'accompagnant de temps en temps de son violon. Mais

j'avoue que de toute ma vie je n'ai jamais entendu d'aussi horrible musique ; et si jamais je dois encore passer par la tribu Arrab-el-Ehhzaouyieh, je me garderai bien de leur faire exécuter de la musique.

Attenant à la tente où nous nous trouvions, s'en trouvait une autre qui contenait une collection de femmes et d'enfants, probablement toute la propriété féminine du Cheïkh : elles étaient comme possédées du diable pour nous regarder par-dessus le mur d'étoffe noire qui les séparait de nous ; elles paraissaient ne pas pouvoir satisfaire leurs yeux. Il est probable qu'elles voyaient pour la première fois de leur vie des dames françaises, lesquelles certes sont tout autrement vêtues qu'elles. Deux fois elles reçurent l'ordre de ne pas regarder par-dessus la pièce d'étoffe noire, mais alors elles regardèrent par dessous en levant la pièce. Ces descendantes d'Agar n'étaient pas tout-à-fait noires : elles étaient plutôt de la couleur du bronze, de taille ordinaire, plutôt petites que grandes. Leurs vêtements consistaient en une robe bleue, une ceinture et un petit voile pour se couvrir la tête. Après avoir pris le café qui était excellent, et avoir fait nos compliments au musicien et lui avoir donné le bakchisch, nous demandâmes deux Bédouins pour nous accompagner. Le Cheïkh en désigna deux, un à pied qui devait accompagner nos bagages, et l'autre à cheval pour rester avec nous.

A partir du campement de la tribu Arrab-el-Ehhsaouyieh, nous cheminâmes encore pendant quelque temps entre des buissons épineux, en nous dirigeant obliquement vers les montagnes. A quatre heures quinze minutes, nous traversâmes une petite vallée sillonnée d'un ruisseau d'eau potable, appelé Ouadi-Seklab ; nous entrâmes dans les collines et une heure plus tard, nous arrivâmes à nos tentes dressées sur le bord d'un grand ruisseau appelé Ouâdi-Mouz, qui coule au pied d'une grande et belle colline couverte de ruines nommées Toubakât-el-Tahil, l'ancienne Pella. Par la domination des Grecs et des Romains, beaucoup de localités avaient changé de nom ; mais par celle des Arabes, beaucoup ont repris leurs anciens noms et d'autres ne les ont repris qu'en partie. Pella est évidemment une ancienne localité qui très-probablement est mentionnée dans les Livres Saints. Aujourd'hui on indique cette localité par un nom en deux mots dont le premier est Toubakât. Nous lisons dans le premier livre des Machabées, v, que les habitants de Galaad écrivirent à Judas Machabée que les nations (les gentils) qui étaient en Galaad, s'assemblaient pour exterminer les Israélites. " Venez donc maintenant, continuèrent-ils, nous délivrer de leurs mains, parce qqe nous avons déjà perdu

plusieurs des nôtres. Ils ont fait mourir tous nos frères qui étaient aux environs de Tubin, etc." De Tubin à Toubakât, il y a si peu de différence, que je crois que Pella ou Toubakât-el-Tahel n'est autre que l'ancienne Tubin.

Quoiqu'il en soit, Pella est la ville qui donna l'hospitalité aux premiers chrétiens de Jérusalem. L'an 70, Siméon, deuxième évêque de Jérusalem, étant persuadé que les prophéties annoncées par son cousin et son Sauveur, allaient s'accomplir, dit au peuple chrétien : "Nous n'ignorons pas que notre maître nous a dit : quand vous verrez l'abomination de la désolation, qui a été prédite par Daniel, dans le Lieu-Saint, que ceux qui habitent la Judée s'enfuient sur les montagnes (Matth. XXVI). Voilà ce moment terrible arrivé, dit le saint évêque, que ceux qui veulent quitter la ville sainte pour se sauver viennent avec moi." Le plus grand nombre des catholiques de Jérusalem se joignirent à leur évêque et se rendirent à la susdite ville, et allèrent après le passage de Titus prendre possession de la Jérusalem détruite. (Eusèbe, Hist. ecclés. III, 5.)

Pella est située sur une belle et haute colline sur le bord d'un grand ruisseau appelé Ouâdi-Mouz, qui, à travers des roseaux, va péniblement se jeter dans le Jourdain. De Pella il ne reste aucune construction debout. Au sud des ruines de cette ville, on remarque un aqueduc qui, autrefois, menait une partie des belles eaux de Ouâdi-Mouz à un moulin dont on voit encore les ruines au milieu des roseaux. Près de là on remarque sur le versant de la colline, des colonnes sans chapiteaux enfoncées dans la terre et une voûte en plein-cintre. Les ruines de Pella couvrent un grand espace, mais elles n'ont rien de particulier. On y trouve de la poterie hébraïque et de la poterie colorée et moderne. Au sud-est des ruines sur la rive droite du ruisseau, se trouve une construction en ruines qui a été très-considérable ; il est plus que probable que c'est un ancien temple, converti en église et plus tard changé en mosquée. On remarque encore une quinzaine de colonnes monolithes d'un mètre de diamètre, plusieurs morceaux de colonnes de différentes dimensions, des chapiteaux corinthiens, des soubassements en forme de piédestal, etc., etc.

Notre campement à Pella était charmant et en même temps sauvage. Nos tentes étaient placées au bord des ruines de Pella, à un mètre du ruisseau dont l'eau était limpide comme du cristal, et derrière tous les vents. Entre le coucher du soleil et la nuit M. de la Brûlerie fit une excellente chasse entomologique ; mais elle ne dura pas longtemps, car dans ce pays il n'y a presque point du crépuscule, la nuit succède immédiatement au coucher du soleil.

A peine les premières ombres commençaient elles à lutter contre les derniers rayons du soleil, qu'on nous invita au dîner, l'appétit était encore bon, mais nous étions un peu fatigués. Aussi après dîner on ne causa pas longtemps ; la Duchesse se retira, nous l'accompagnâmes jusqu'à sa tente ; la bonne nuit fut souhaitée ; M. de la Brûlerie alla arranger ses insectes, et moi faire ma prière. A neuf heures et demie nous avions tous choisi la position horizontale.

Nous passâmes une nuit des plus tranquilles, mais nous nous levâmes avec la tête lourde. Si jamais je campe à Pella je ne ferai pas dresser les tentes aussi près du ruisseau.

A sept heures cinq minutes, nous montions à cheval. Nous traversâmes le ruisseau que nous longeâmes pendant quelques minutes à main droite, en cheminant sur un terrain onduleux, ensuite nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et à sept heures trente-cinq minutes, nous arrivâmes dans le Ghor. Nous remarquâmes à main gauche une colline percée de plusieurs grottes qui, très-probablement, ont été habitées dans des temps reculés. A main droite, nous aperçûmes par une échancrure dans la montagne, le mont Thabor, le petit Hermon et une partie de la plaine d'Esdrelon. En ce lieu-ci le Ghor est cultivé et irrigué. Vers huit heures nous rencontrâmes les ruines d'une ville ou village appelé Chourahbil. Un peu plus loin, on trouve d'autres ruines, séparées des premières par deux courants d'eau ; le plus grand se nomme Nahr-el-Yabès. Tous les deux roulent leurs belles eaux au Jourdain, sauf une faible partie employée pour arroser quelques terrains cultivés. Cette contrée est une des plus belles et des plus fertiles qu'on puisse voir. Puisque nous trouvons ici le Nahr-el-Yabès, nous devons être près de la ville de Yabès, tant de fois nommée dans les Saintes Écritures. Soit que cette ville eut pris le nom du courant d'eau près duquel elle se trouvait, soit que le courant d'eau eut emprunté son nom à la ville qu'il arrosait, peu importe ; il faut chercher la ville de Yabès sur le bord du Nahr-el-Yabès. Le nom de Chourahbil ne ressemble certainement pas à Yabès, cependant je crois les ruines de Chourahbil, bien celles de Yabès, et voici comment :

D'abord tout le monde sera d'accord avec moi, pour chercher la ville de Yabès, près du Nahr (rivière ou courant d'eau) el-Yabès. Or, aux environs de ce courant d'eau, il n'y a que les ruines que je viens d'indiquer ; par force, ce sont donc là les ruines de cette célèbre ville. Voici comment elle a pu perdre son nom et s'appeler Chourahbil :

Lorsque les Arabes eurent fini de subjuguer la Syrie, plusieurs

conquérants, séduits par la beauté de certains endroits vinrent s'y établir. Entr'autres Chourahbil, lieutenant d'Omar, vint se fixer dans le beau pays de Galaad, sur le bord de Nahr-el-Yabès, à Yabès même ; mais peu de temps après (639) une peste cruelle vint ravager ce beau pays ; vingt mille Mahométans succombèrent et Chourahbil fut du nombre. Il fut enseveli près de la ville et sur le bord de Nahr-el-Yabès, et on bâtit sur son sépulcre ou sur la terre qui le couvre, un Ouali (petit monument funèbre) comme on fait encore de nos jours, pour tous les grands hommes de la secte de Mohamed (Mahomet). Le monument de Chourahbil fut vénéré, on y plaça son casque et deux de ses cuirasses qui, jusqu'aujourd'hui, y sont très-honorées. Après le passage de la peste, le peu de personnes qui existaient encore à Yabès, quittèrent leur ville et Yabès fut abandonnée ; et peu de temps après, on ne voyait plus de Yabès que quelques ruines, mais quant à l'Ouali (monument funèbre de Chourahbil), il fut restauré dès qu'il fut endommagé, et aujourd'hui même, il est très bien entretenu. Par suite des temps, Yabès ruinée perdit son nom et on n'en parla plus. L'Ouali, toujours existant, fut appelé du nom de celui dont il couvrait les cendres, et toute la localité finit par être appelée Chourahbil. Aucun doute pour moi donc, Chourahbil est bien l'ancienne et célèbre ville de Yabès. Avant de la quitter je veux dire un mot de son histoire.

F. Liévin de Hamme.

(*A Continuer.*)

BATAILLE DE DORKING,

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(*Suite.*)

L'artillerie ennemie se mit bientôt à tonner. Nous ne pouvions pas voir les pièces, mais nous entendions le sifflement des obus au-dessus de nos têtes, et le bruit sec qu'ils faisaient en éclatant un peu plus loin. Je ne saurais guère vous dire ce qui s'est passé depuis ce moment. Quelquefois, quand je m'efforce de me rappeler cette scène, il me semble qu'elle n'a duré que quelques minutes ; je sais pourtant que quand nous étions étendus de notre long sur le terrain, nous pensions que l'heure n'avançait pas ; nous regardions les artilleurs manœuvrer leurs pièces, tirant sans discontinuer sur cet ennemi toujours invisible, ne s'arrêtant pas un seul instant, sauf quand, de temps en temps, on entendait un bruit mat, et on voyait tomber un homme que deux ou trois de ses camarades emportaient aussitôt derrière les lignes. Le capitaine ne caracolait plus autour de la batterie, je ne sais ce qu'il était devenu. Deux de nos canons cessèrent de tirer pendant quelque temps, ils avaient été endommagés. Sur ces entrefaites arriva un général d'artillerie. Je le vois encore. C'était un bel homme, aux traits prononcés, à moustaches noires, et la poitrine couverte de décorations. Il paraissait furieux de l'interruption de la canonnade.

" Qui commande cette batterie ? " s'écria-t-il.

— " C'est moi, sir Henry, " répondit un officier que je n'avais pas encore remarqué.

Je vois encore ce groupe, qui se détache vigoureusement sur un fond de fumée : Sir Henry, ferme en selle sur un magnifique cheval, l'œil étincelant, le bras gauche étendu vers l'ennemi, comme pour donner plus de force à ce qu'il allait dire ; un peu derrière lui, le jeune officier rassemblant son cheval, et saluant, la main droite levée au képi.

Cela ne dura qu'un instant, on entendit tout à coup un bruit sourd, et l'on vit rouler à terre chevaux et cavaliers. Un boulet plein les avait renversés tous quatre. Des artilleurs coururent leur porter secours, mais aucun des deux officiers n'a dû survivre plus que quelques minutes. Ce n'étaient pas les premières victimes que je voyais tomber. Peu de temps auparavant, presque au moment de l'ouverture du feu, et pendant que nous étions étendus sur l'herbe, j'avais entendu le son strident du métal heurtant le métal, et au même instant mon camarade et voisin de rang, Dick Wake, qui, à moitié relevé, s'appuyait sur ses coudes, tomba la figure par terre. Je tournai la tête, et je devinai ce qui venait de se passer : un boulet, tiré d'une grande hauteur, lui avait passé par-dessus la tête, et, en ricochant à terre, lui avait presque emporté la cuisse. C'était le choc sur le fourreau de son sabre-baïonnette qui avait produit le son métallique. Trois d'entre nous, avec beaucoup de difficulté, emportèrent notre malheureux camarade jusqu'à l'ambulance ; mais il était déjà presque mort d'épuisement lorsque nous le remîmes entre les mains du médecin, qui se tenait sous tente, à deux cents mètres en arrière de nos positions, avec deux autres chirurgiens civils, qui étaient venus l'aider. Après avoir déposé notre fardeau, nous retournâmes à notre poste. Le pauvre Wake avait toute sa connaissance au moment où nous le quittâmes. Wood, le cocher de l'ami Travers, se trouvait aussi à l'ambulance pour aider les médecins. Et avant la fin de la journée, hélas ! j'avais déjà fait bien des visites à l'ambulance !

Nous étions toujours couchés sur l'herbe, servant de cible à l'ennemi, auquel nous ne répondions pas, car nos tirailleurs défendaient les murs et les enclos au pied de la colline. Comme je l'ai dit, le talus abritait une grande partie du régiment, et dans ce moment le général donna à notre compagnie de droite, qui se trouvait à découvert, l'ordre de se mettre à l'abri derrière ce bienheureux talus. Ainsi nous demeurâmes étendus, quatre de front, les obus éclatant et les balles sifflant par-dessus nos têtes, mais heureusement sans frapper personne. Notre colonel seul était exposé, car, ferme comme un roc, il continuait à monter et à descendre le chemin creux au pas de son cheval, mais il avait ordonné au major et à l'adjudant de mettre pied à terre et de

s'abriter derrière le talus, en tenant leurs chevaux par la bride. Tous, nous étions ravis de lui voir tant de sang-froid, cela ranimait notre confiance en lui, bien affaiblie par l'épisode de la veille.

Pendant cette inaction forcée, les heures nous parurent sans fin. Naturellement nous ne pouvions nous empêcher de temps en temps de regarder par-dessus le talus pour essayer de découvrir ce qui se passait, mais c'était peine perdue, d'autant plus qu'un orage terrible, qui avait menacé toute la matinée, éclata subitement, et la pluie, tombant par torrents, obscurcit la vue encore plus que ne l'avait fait la fumée, pendant que le fracas du tonnerre et la lumière des éclairs dominaient même le bruit de l'artillerie. Une éclaircie me permit de voir que l'attaque avait lieu sur Box-Hill, de l'autre côté de la trouée, un peu à notre gauche. C'était comme une scène de théâtre : un rideau de fumée enveloppait le champ de bataille, avec une échappée au centre éclairée par un rayon du soleil couchant. Le versant rapide et glissant de la colline était couvert des troupes ennemies, dont je voyais pour la première fois les uniformes d'un bleu foncé. Elles formaient des lignes irrégulières sur le premier plan ; mais par derrière elles étaient très compactes.

Cette masse marchait en avant par secousse, les hommes tirant à mesure qu'ils avançaient, les officiers agitant leurs épées, les colonnes se rapprochant graduellement, et gagnant peu à peu du terrain. Nos soldats étaient cachés par les buissons qui couronnaient le sommet du talus, d'où on voyait sortir la fumée et jaillir le feu de leurs fusils. Tout à coup, des buissons qui dominaient la crête, on vit s'élancer les habits rouges, qui se précipitèrent jusqu'au pied de la colline en engageant une fusillade nourrie. L'ennemi hésite, la confusion se met dans ses rangs, et il bat en retraite précipitamment. A ce moment le brouillard couvrit de nouveau le champ de bataille ; mais cette brillante charge, à laquelle nous avions assisté de loin, nous avait donné du cœur au ventre, et nous nous promettions de faire galamment notre devoir quand viendrait notre tour. Ce fut alors que nos tirailleurs se replièrent, beaucoup d'entre eux blessés grièvement, quelques-uns se traînant tout seuls, les autres aidés de leurs camarades. Le corps principal reculait en très-bon ordre, se retournant de temps en temps pour faire le coup de feu ; un officier de la garde parcourait les lignes à cheval, encourageant les hommes à tenir ferme et leur recommandant le sang-froid.

Ce fut enfin notre tour. Pendant quelques minutes nous ne pûmes rien voir ; nous entendions seulement le crépitement des balles au milieu de la pluie et du brouillard : le plomb passait au-dessus de nos têtes. Nous ouvrîmes alors le feu de notre côté,

nous appuyant contre le talus pour tirer, et nous baissant pour recharger. Mais le général, arrivant sur ces entrefaites, fit transmettre de rang en rang l'ordre de ménager les munitions, et nous dûmes rester debout exposés à la fusillade. Alors nous pûmes voir distinctement les casques à pointe, déployés en tirailleurs, s'avancer en masse, sur cinq ou six lignes, tantôt s'arrêtant pour tirer, tantôt marchant en avant. Dans ce moment, le général galopait sur notre front. "Allons, camarades, recevez-moi chaudement ces gaillards-là !" s'écria-t-il, et nous fîmes feu avec une rapidité sans égale. Une grêle de projectiles pleuvait autour de nous, à chaque instant je croyais ma dernière heure arrivée. Echapper sous un tel feu me semblait impossible ; mais d'ailleurs, qui songeait au danger ? Nous nous occupions peu les uns des autres, je vous le jure. Je ne faisais que charger et tirer aussitôt que je le pouvais ; je ne sais combien de temps cela dura, mais ce dût être fort court, car il eût été impossible de résister bien longtemps à un pareil ouragan de fer et de feu.

Peu à peu l'ennemi perdit du terrain, et la fusillade se ralentit visiblement de son côté. A peine eûmes-nous compris ce mouvement de retraite que nous poussâmes trois fois un hourra formidable, et quelques-uns des nôtres, sautant sur le talus, déchargèrent encore une fois leurs armes. On fit alors circuler l'ordre de cesser le feu, car un bataillon des gardes opérait un mouvement oblique sur notre gauche et en avant de notre front : C'était cette attaque de flanc qui, combinée avec notre feu, forçait l'ennemi de se replier. Quel beau spectacle de voir ces braves soldats ! Avec quelle précision les gardes descendant le revers de la colline conservaient un irréprochable alignement ! Malgré les sinuosités de la plaine, ils faisaient feu et manœuvraient avec la même régularité que s'ils eussent été à la parade : c'était splendide. Nos cœurs bondissaient d'une ardeur patriotique ; il nous semblait que la bataille était gagnée. C'est alors que quelqu'un s'écria qu'il fallait relever les blessés, et pour la première fois je jetai un regard sur le rebord du sentier, à l'endroit où nos rangs épais avaient essuyé les décharges répétées de l'ennemi, et je vis que cette attaque repoussée nous avait coûté cher. Juste derrière moi, gisait sur le dos, Bow Lawford, mon collègue de bureau : une balle lui avait percé le front ; il serrait encore sa carabine d'une main crispée. A chaque pas, on se heurtait contre un ami ou une connaissance tuée ou blessée. Sur la route, à peu de distance, je trouvai mon infortuné Travers assis, le dos appuyé contre le talus. Une balle lui avait traversé le poumon, et le sang s'échappait à flots de sa bouche. Je voulus le soulever, mais les cris d'angoisse que je lui arrachais me forcèrent à

m'arrêter. Je m'aperçus alors que ce n'était pas son unique blessure : une balle lui avait fracassé la cuisse au moment sans doute où il tiraillait debout sur le talus. Le sang qu'il perdait se mêlait à la pluie, qui avait formé là une mare bourbeuse.

Nous ne pouvions pourtant pas l'abandonner ainsi sans secours ; aussi, le soulevant avec les plus grandes précautions, je le portai, par la petite barrière qui s'ouvrait sur la route, jusqu'à l'ambulance établie en arrière de nos positions. Cette opération dut lui causer des douleurs horribles, car je ne pouvais soutenir convenablement sa jambe fracturée. Pauvre garçon ! tout courageux qu'il était, il ne pouvait réprimer ses gémissements et ses cris ! Comment je l'ai porté, je ne saurais le dire, car Travers était plus grand et plus fort que moi. J'avais déjà fait quelques pas, suivant plusieurs de mes camarades occupés à la même besogne, lorsque j'eus le bonheur de rencontrer un musicien et le vieux Wood, qui portait une claie en guise de civière, sur laquelle nous plaçâmes notre malheureux ami. Wood n'eût que le temps de me dire qu'il avait là, à quelques pas, une charrette sur laquelle il voulait placer son maître et essayer de le conduire à Kingston, lorsqu'un officier d'état-major arriva et nous donna l'ordre de reprendre nos rangs : " Allons, messieurs, ne quittez pas ainsi vos rangs.

— " Mais, répondit un des nôtres ; nous ne pouvons pas laisser nos camarades mourir comme des chiens.

— " Il s'agit d'abord de refouler l'ennemi, s'écria l'officier ; rejoignez vos régiments promptement, ou je vous fais arrêter. "

Sans doute il n'avait pas tort, car la plupart de nos régiments commençaient à se débander. Ainsi, outre nos camarades relevant les blessés, de nombreux volontaires des régiments de réserve couraient ça et là sous le prétexte de nous aider et cela à tel point que le terrain était parsemé de groupes d'individus. Je m'empressai donc de regagner mon poste. Je n'eus que le temps de remarquer que le terrain derrière nous était occupé par une masse compacte de troupes beaucoup plus nombreuses que le matin, et qu'une colonne descendait à gauche de notre ligne pour prendre position de la colline, auparavant occupée par les gardes.

Pendant tout ce temps, quoique la fusillade se fut ralentie le feu de l'artillerie semblait plus fort que jamais : les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et éclataient tout autour de nous ; aussi, je l'avoue, ce fut avec joie que je regagnai l'abri tutélaire du chemin creux. Jetant un coup d'œil par-dessus le talus, je remarquai l'horrible carnage que notre feu avait causé dans les rangs ennemis. L'espace devant nous était jonché de cadavres et de blessés ; au delà on apercevait indistinctement (car il commençait à faire

sombre) les bonnets à poil et les habits rouges de nos vaillants gardes éparpillés sur le versant de la colline et jalonnant la ligne de leur marche victorieuse. Une minute à peine s'était écoulée depuis que je contemplais le champ de bataille, lorsque arriva notre général (il était à pied et venait par la route ; je suppose que son cheval avait été tué). " Volontaires, s'écria-t-il, reprenez vos armes ! L'ennemi revient à la rescousse." Nous nous trouvâmes encore engagés dans une vive fusillade. Je ne me rappelle pas combien cela dura, mais nous distinguâmes parfaitement la ligne des tirailleurs ennemis à soixante pas de nous, avec leurs officiers à cheval au milieu d'eux. Nous paraissions les tenir en échec, car ils recevaient notre feu à découvert, tandis que nous étions abrités à peu près jusqu'aux épaules, quand, je ne sais comment, j'eus une vague appréhension que les choses allaient mal. " Nous sommes tournés ! " s'écria quelqu'un ; et regardant à gauche, je vis des figures sombres qui sautaient par-dessus le talus dans le chemin ; ils ouvrirent le feu sur le flanc de nos lignes. Les volontaires de réserve, qui avaient pris la place des gardes, devaient avoir été refoulés sur ce point, et les tirailleurs ennemis perçaient nos lignes et tournaient notre flanc à gauche. Ce qui se passa à partir de ce moment, je ne puis me le rappeler : peut-être agit-on sans ordre, mais en un clin-d'œil nous nous trouvâmes loin de la route sur le plateau, à trente mètres en arrière du chemin creux. La colonne qui nous appuyait avait également opéré son mouvement de retraite. L'ennemi occupait le revers du talus, et un grand nombre de soldats, après l'avoir franchi, se formaient en bataille devant nous. Notre gauche ne présentait plus qu'une masse confuse en retraite, faisant feu en marchant, au hasard, et poursuivie par l'avant-garde ennemie qui tentait de nous déborder. Nous restâmes ainsi quelques instants, engageant une fusillade sans péril pour les agresseurs. Notre colonel et notre major avaient probablement été tués, car personne ne nous commandait plus ; mais un officier à cheval,—je crois que ce devait être le major,—nous cria de derrière les rangs : " Allons, volontaires, en avant pour la vieille Angleterre ! A la baïonnette ! " Et nous nous élançames sur les chasseurs en poussant des hourras formidables. Quelques-uns de ceux-ci hésitèrent et lâchèrent prise, d'autres nous attendirent de pied ferme, et pendant un moment ce fut un véritable combat corps à corps. Je sentis une vive douleur à la jambe pendant que j'enfonçais ma baïonnette dans le corps du soldat vis-à-vis de moi. J'avoue que j'avais peur de regarder mon adversaire : cependant je ne détournai pas la tête assez vite pour ne pas voir ce malheureux au moment où il tombait ; les yeux lui sortaient de la tête, et, tout excité

que je fusse par le combat, ce spectacle me parut horrible. En un instant la lutte fut terminée et les Allemands refoulés jusqu'au bord du chemin creux. Eût-on poussé plus loin, je crois que nous aurions réoccupé notre ancienne position, mais nous étions trop désorganisés : il n'y avait personne pour nous dire ce qu'il fallait faire. L'ennemi profita de ce désarroi, il s'élança une seconde fois sur le talus, et ouvrit le feu. Il massait des forces à notre gauche, et tentait encore de nous déborder La fusillade sur notre front et sur notre flanc devint tellement gênante que nous fûmes rejetés en désordre sur la droite, où vinrent rejoindre les débris de notre aile gauche. Ils se mêlèrent avec nous, et augmentèrent encore, si c'est possible, la confusion qui régnait dans nos rangs. Le soleil disparaissait à l'horizon : il faisait déjà nuit. Nos réserves, en position en arrière du champ de bataille, nous voyant venir, nous prirent d'abord pour l'ennemi, et leurs premières lignes nous saluèrent de plusieurs décharges. Nos camarades poussèrent des cris pour se faire reconnaître, et en un instant le versant de la colline offrit une scène indescriptible, régiments et bataillons confondus se mêlaient dans un tumulte inextricable. Quelques-uns d'entre nous se tournèrent vers l'ennemi pour brûler leurs dernières cartouches ; mais l'obscurité gênait la précision du tir de l'ennemi, heureusement pour nous du reste, car les Allemands avaient réussi à mettre leurs pièces en batterie sur le revers du chemin creux et tiraient à bout portant dans les masses. Dans notre déroute, nous avions entraîné un régiment de ligne qui venait d'arriver sur le terrain ; le colonel et quelques officiers d'état-major essayèrent en vain de se frayer un passage. Leur voix dominait le fracas de la canonnade et les bruits de la déroute ; ils nous suppliaient de leur laisser le chemin libre. A la fin, un officier d'état-major à cheval réussit à se frayer un passage, suivi de trois compagnies formées en sections. On lisait sur la figure de ces hommes l'énergique résolution de vaincre ou de mourir. Quand le bataillon nous eut dépassés, il parut atteindre la colline et descendre vers le chemin creux. J'ai aussi un vague souvenir d'avoir vu, avant de quitter le terrain, les gardes à cheval passer au trot devant nous, se dirigeant vers la ville ; c'était sans doute un effort suprême pour sauver la journée avant d'abandonner le champ de bataille. Dans la confusion, séparé du régiment par la masse des fuyards, notre adjudant essaya vainement de réunir quelques volontaires sur la crête de la colline, mais il fut encore entraîné, lui et ses hommes, au milieu d'une cohue de miliciens, de volontaires et de fourgons abandonnés. Nous fûmes emportés dans cette fuite précipitée, et ne nous arrêtâmes qu'à plus d'un mille du champ de bataille.

Là, dans un espace découvert, l'intrépide adjudant put reformer les restes de nos compagnies. Après nous avoir dit de faire halte, il partit chercher des ordres, et tenta de découvrir où était le reste de notre brigade. De l'endroit où nous étions, qui formait contrefort du plateau principal, nos yeux plongeaient à travers le crépuscule jusqu'au champ de carnage qui s'étendait à nos pieds. La canonnade continuait toujours ; nous distinguions la lueur des bouches à feu des deux côtés. De temps à autres un obus perdu venait siffler et éclater auprès de nous, mais nous étions déjà trop loin pour entendre la fusillade. Cette halte nous permit de penser à ce qui s'était passé. A une longue journée d'attente avait succédé l'excitation de la bataille, et nous n'avions guère eu le temps d'envisager notre situation ; lorsque chaque minute était peut-être la dernière de notre vie, nous ne songions guère à nos voisins ; et lorsqu'un homme armé d'un fusil est là en face de vous et qu'il veut votre vie, on n'a pas le loisir de se demander quel est l'agresseur, ni si on se bat pour son pays et son foyer. Je pense que toutes les batailles une fois commencées se ressemblent, du moins quant aux sentiments qui animent les combattants. Mais maintenant nous avions le temps de réflechir, et sans toutefois deviner jusqu'à quel point la journée nous avait été funeste, une vague inquiétude s'emparait de nos âmes. Nous commencions à entrevoir ce que la perte de cette bataille pouvait amener des conséquences désastreuses pour notre chère patrie. Puis nous ignorions quels étaient ceux de nos camarades qui étaient morts ou blessés. La réaction succédant à l'excitation et à la fatigue, je m'aperçus pour la première fois qu'outre le coup de baïonnette que j'avais reçu à la jambe, une balle m'avait traversé le bras gauche un peu au-dessous de l'épaule, mais sans toucher l'os. Je me rappelai effectivement avoir senti comme une commotion au moment où nous quittions la route, et je ne sentais ma blessure qu'à l'instant même ; le sang ne coulait plus et ma chemise était restée collée à la plaie.

(*A continuer.*)

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire de Ville-Marie. — M. Huguet Latour, voudra bien nous pardonner notre silence involontaire, sur son œuvre favorite, dont il est toujours temps de le féliciter, car nous le connaissons pour être d'une patience à toute épreuve. On sait que M. Huguet Latour a attaché son nom à l'histoire de Ville-Marie, dont la *Revue* a rendu compte dans le temps. Aujourd'hui, il ajoute des suppléments pour compléter son œuvre qui embrasse toutes les institutions de Montréal. Nous avons parcouru ces suppléments, nous souhaitons qu'ils trouvent des lecteurs, car les matières qu'ils renferment peuvent être d'une grande valeur à ceux qui s'occupent d'études historiques et d'archéologie canadienne. L'ouvrage est en vente chez les principaux libraires, moyennant 20 centins par copie supplémentaire.

Annuaire de l'Université Laval de Québc pour l'année académique 1872-73

Cet Annuaire nous fait connaître le personnel de l'Université, le nom des diverses facultés, la liste des étudiants, celle des gradués, outre les colléges et les grands séminaires affiliés, avec le cours des facultés durant l'année 1872-73. On y trouve encore l'historique de l'Université, l'organisation de l'enseignement, avec la liste des officiers, professeurs et élèves du grand et petit séminaire de Québec. M. le Secrétaire voudra bien accepter nos meilleurs remerciments pour l'envoi de cet utile annuaire, dont la série sera toujours très intéressante à consulter.

L. W. Tessier.

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Neuvième Livraison. — 25 Septembre 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
II.—ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES (suite et fin)..... **J. S. RAYMOND, Ptre.**
III.—LE PAYS DE GALAAD (suite et fin)..... **F. LIÉVIN DE HAMME.**
IV.—BATAILLE DE DORKING, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite et fin)..... **CHARLES YRIARTE.**
V.—CHRONIQUE DU MOIS..... **E. PRUD'HOMME**

AVIS AUX ABONNÉS

Avec la présente livraison, nous adressons aux abonnés de la "Revue" leur compte de souscription. Nous espérons qu'ils se feront un devoir de répondre à notre juste demande en nous faisant parvenir par le retour de la malle, le montant de leur abonnement.

Messieurs les retardataires voudront bien prendre note de cet avis et s'y conformer. Ce faisant, ils s'épargneront tout désagrément ultérieur.

MONTRÉAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.
1872.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch	Québec.
" H. R. Dufresne	Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau	Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial	Ottawa.
" M. Kéroack, libraire	St. Hyacinthe.
" L. A. Dérome	Joliette.
" Joseph L'Ecuyer	St. Jean d'Iberv
" L. O. Forget	Terrebonne.
" H. de Rouville	Belœil.
" J. A. Archambault	Varennes.
" M. G. Roussin	Roxton Falls.
" Alph. Raby	Ste. Scholastiqu
" C. H. Champagne,	St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure	St. Jérôme.
" A. M. Gagnier	Ste. Martine.
" E. Lafontaine	St. Hugues.
" J. O. Dion	Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la créa d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des p cipes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Direct Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par li son, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.2

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIE

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commer Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Medecin accouch*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREA

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.

En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECA

No. 10 Rue St. Vin

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XIX

(*Suite*)

Toutes les qualités extérieures qui peuvent plaire ou séduire, le comte Georges de Walden les possédait, et, s'il n'eût point été sage de se fier complètement à sa physionomie chevaleresque, et de regarder la noblesse de ses traits et celle de ses manières, comme l'indice certain d'une âme exempte d'égoïsme, il était néanmoins impossible de le voir sans le remarquer, et difficile de l'oublier après l'avoir vu. Le vif souvenir demeuré dans la mémoire de Fleurange n'était donc pas aussi singulier qu'il pouvait le paraître, et elle avait plus d'excuses qu'elle ne s'en était trouvées à elle-même. Ce qui était beaucoup plus surprenant, malgré le charme dont elle était douée, c'était que cette impression eût été réciproque, et qu'au bout d'un an elle ne fût point effacée.

Il n'eût pas fallu, sans doute, comparer le sentiment naïf, confus, involontaire de la jeune fille, avec celui que pouvait éprouver un homme telle que le comte Georges. Mais sous les traits de Cordelia, l'image de Fleurange était restée présente à ses yeux comme à son imagination. Il désirait passionnément la revoir. Il s'était promis qu'il y parviendrait, sans examiner dans quelle intention il formait ce projet, et cette préoccupation tenace avait, plus qu'il ne voulait

en convenir, influencé une décision qu'il venait tout récemment de prendre presque en dépit de sa parole jurée.

Cependant, sans être fort scrupuleux, le comte de Walden y eût regardé à deux fois avant de se hasarder à faire à la demoiselle de compagnie de sa mère une déclaration telle que celle par laquelle il venait de l'aborder. Mais il ne s'attendait nullement a retrouver dans cette Gabrielle, parfois nommée dans les lettres de sa mère, celle dont le nom singulier était demeuré empreint dans sa mémoire aussi bien que l'étrange beauté, et dans le premier moment la surprise lui avait ôté toute faculté de réfléchir. Puis, en voyant rougir et pâlir le doux visage de la jeune fille, en voyant ses yeux charmants se troubler, il avait, comme malgré lui, prononcé des paroles qu'il eût mieux su réprimer, peut-être, si elle-même eût mieux su dissimuler.

Mais, nous l'avons dit, tout cela fut plus rapide que la pensée. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, depuis le moment de son apparition soudaine jusqu'à celui où la princesse, haletante de joie et essoufflée de la hâte avec laquelle elle avait gravi l'escalier, était tombée pâle et émue dans les bras de son fils.

Georges la ramena à sa chaise longue, l'y déposa, se mit à genoux près d'elle, et tandis qu'elle lui demandait, en l'embrassant à chaque mot, tantôt pourquoi il revenait si vite, tantôt pourquoi il s'était tant fait attendre, il reprenait peu à peu pleine possession de lui-même. Au bout d'une longue heure de conversation, lorsqu'il se retrouva enfin seul, il se demanda si la vision qui l'avait accueilli à son arrivée était une réalité ou un rêve de son imagination, et il se demanda ensuite s'il était satisfait ou non que cette vision lui fût apparue sous le toit de sa mère.

Pendant ce temps, Fleurange aussi revenait à elle, mais lentement, et sa première sensation sembla être celle d'une sorte de terreur. " O chers amis ! pourquoi vous ai je quittés ? " s'écria-t-elle avec un sentiment analogue à celui qu'on éprouve au milieu d'une tempête en songeant à la rive abritée. Plus encore qu'à Paris, en face de la misère elle sentait le besoin d'être protégée, et plus qu'alors son isolement et sa faiblesse lui faisaient peur.

Elle essuya ses yeux, joignit les mains, chercha à réfléchir avec une sorte de tranquillité ; mais il n'y avait pas moyen encore d'être calme. L'émotion et la surprise, cette fois, avaient été trop violentes. En dépit de tous ses efforts, le souvenir de la voix, de l'accent qu'elle venait d'entendre, lui causait une sorte de joie aiguë et presque douloureuse qui lui traversait le cœur comme un coup de poignard.

— Non, non, il n'y faut pas penser, disait-elle en serrant son

front entre ses mains comme pour arrêter le mouvement de son esprit.

Tout à coup une nouvelle idée se présenta.

— Qu'avait-il dit à sa mère ? Que devait-elle penser ? Serait-elle haute, fière, dédaigneuse comme elle savait l'être quelquefois ? Allait-elle ordonner à sa jeune compagne de partir à l'instant ? Qu'allait-il se passer ?

Elle considérait ce nouvel aspect de sa position, lorsque, sans accomplir la formalité préalable de frapper à la porte, Barbe entra vivement, de l'air empressé d'une personne qui apporte à la fois une nouvelle et un ordre.

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-elle, la princesse m'envoie vous prévenir que M. le comte est arrivé et qu'il y a beaucoup de monde à dîner : elle vous prie de vous faire belle.

Ce message, tombant au milieu des réflexions de Fleurange comme de l'eau froide sur un brasier, y produisit une sorte d'effervescence, et la confusion de ses pensées devint plus inextricable que jamais.

Elle regarda Barbe sans avoir l'air de la comprendre.

— Vous dormiez peut-être, dit-elle en remarquant la pâleur et le regard effaré de la jeune fille. Êtes vous malade ?

Cette demande suggéra à Fleurange l'idée de dire : " Oui " et d'ajouter qu'elle ne pouvait pas quitter sa chambre. Elle s'applaudissait déjà de cet heureux moyen de sortir d'embarras, lorsque Barbe s'écria !

— Rester dans votre chambre !... être malade ! Eh bien ! par exemple ! Un jour comme celui-ci !... Madame serait contente !... Allons donc, mademoiselle, vous savez bien qu'elle ne le permettrait jamais.

— Mais si la tête me fait mal au point de pouvoir à peine la soulever ? dit Fleurange.

Barbe la regarda. Fleurange ne mentait pas : elle avait mal à la tête, elle était fort pâle, et il y avait dans ses yeux, dans sa physionomie quelque chose d'inusité ; mais elle n'était pas moins belle que de coutume ; au contraire.

— Tenez, mademoiselle Gabrielle, vous n'êtes pas bien malade, allez, dit Barbe ; faites un effort, croyez-moi, sans cela vous allez voir la princesse monter ici, et vous serez bien forcée de lui obéir, alors.

Cette perspective ramena Fleurange à la soumission immédiate.

— Alors, Barbe, dit-elle, d'un ton à moitié plaintif, à moitié impatienté, qu'elle me dise ce qu'il faut mettre ! Me parer ! Oh ! si elle savait comme je déteste cela !

— Allons donc, mademoiselle, il y en a d'autres qui voudraient bien être à votre place, dit Barbe avec humeur.

En principe, elle était fort contraire à toutes les largesse de sa maîtresse envers sa demoiselle de compagnie. Mais elle se radoucit bientôt, car Fleurange avait un moyen de la désarmer dont elle usait souvent et toujours à propos.

— Tenez, Barbe, emportez ce châle ; il est à vous et revenez dans une heure me dire ce que la princesse m'aura ordonné de mettre ; c'est toujours le plus court et m'ôte l'embarras du choix.

Barbe la quitta et reparut en effet au bout d'une heure; elle apportait une robe de gaze bleue de ciel et des épingles d'argent.

Tenez mademoiselle, voilà votre toilette pour aujourd'hui ; habillez-vous bien vite, je vais vous aider. Laissez-moi vous coiffer... là ! ... ces épingles brillantes font le meilleur effet dans vos cheveux noirs. Maintenant votre robe, vite. La princesse est déjà au salon, monsieur le comte aussi et beaucoup de monde, vous allez être en retard... voyons donc, à quoi pensez-vous, mademoiselle Gabrielle ? vous voilà assise maintenant, au lieu d'achever votre toilette ?

Fleurange, en effet, était à la fois agitée et distraite : elle allait et venait dans sa chambre ; s'asseyait et se levait, sans aucun égard pour les exhortations qui lui était adressées. Enfin elle se résigna à laisser Barbe l'habiller à son gré, et celle-ci, par amour de l'art, s'en acquitta si bien, que, lorsque la jeune fille ouvrit en tremblant la porte du salon, cherchant à se glisser inaperçue parmi les nombreux convives déjà réunis, il y eut un léger murmure d'admiration. Ceci ajouta à son trouble le plus mortel embarras. Si on lui eût demandé de qu'elle couleur était la robe qu'elle portait, il lui eût été impossible de le dire ; mais l'idée lui vint en ce moment que Barbe l'avait peut-être coiffée et habillée tout autrement, et beaucoup mieux que de coutume, et elle devint rouge en songeant à ce que la princesse pourrait penser de cette toilette inaccoutumée.

Mais la princesse ne semblait point s'occuper d'elle ; debout au milieu du salon dans la plus riche parure, elle faisait les honneurs avec son aisance ordinaire.

Tout d'un coup Fleurange entendit prononcer son nom.

— Gabrielle !

La princesse l'appelait et lui faisait signe d'approcher : Fleurange s'avança ... mais un nuage voilait sa vue, car, de loin, elle avait aperçu le comte Georges à côté de sa mère.

— Mon bracelet s'est ouvert ; rattachez-le-moi, Gabrielle, dit la princesse de son ton ordinaire, à la fois bienveillant et protecteur.

Fleurange s'inclina et rattacha le bracelet.

— Georges, dit alors la princesse, voici Gabrielle dont je vous ai souvent parlé. Gabrielle, voici mon fils.

Georges la salua sans rien dire. Fleurange en fit autant, mais une sensation pénible lui fit monter le sang au visage.

Pour la première fois de sa vie, il lui semblait être tacitement complice d'un mensonge, ou tout au moins d'une déception, et quoique soulagée par la certitude que la princesse n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé deux heures auparavant, un éclair de fierté mécontente traversait ses yeux lorsqu'elle les releva, en détournant la tête.

Le comte Georges la regarda attentivement un instant, puis devint pensif et ce fut avec effort qu'il prit part à la conversation pendant le temps du dîner. Dans la soirée, grâce au marquis Adelardi, dont l'amitié lui était chère et l'esprit sympathique, il s'anima et brilla à son tour presque autant que son brillant interlocuteur, mais il ne s'approcha pas de Fleurange et il ne sembla pas même une seule fois jeter les yeux sur elle.

XX

La princesse Catherine, malgré son air indifférent, n'était pourtant pas assez inexpérimentée pour imaginer qu'à l'âge de son fils, et avec son caractère, la présence de Fleurange sous son toit fût absolument exempte de danger. En même temps, tout ce qui eût changé les habitudes actuelles de sa vie l'eût fort contrariée et ce qui la contrariait était rarement admis par elle au nombre des choses possibles. Néanmoins elle observa Georges avec soin pendant deux ou trois jours, et elle se sentit bientôt d'autant plus rassurée que, d'ordinaire, il était avec elle fort peu dissimulé. Sans se laisser guider par sa mère, il ne cherchait point à lui cacher ses pensées et, au risque de lui causer parfois de très-grands déplaisirs, il lui permettait de lire jusqu'au fond de son cœur sans faire de grands efforts pour se soustraire à sa pénétration. Or, en ce moment, le résultat des observations de la princesse était de nature à la rassurer complétement,

Georges parlait à Fleurange sans affectation, comme sans empressement. Il ne paraissait jamais la distinguer autrement que par des actes de politesse qu'il eût accomplis de même vis-à-vis de toute autre. Il ne cherchait jamais à s'approcher d'elle et s'il la regardait, et parlait parfois de sa beauté comme tout le monde, c'était avec plus de réserve et de froideur que d'autres. La princesse en conclut avec une

double satisfaction que Georges était absorbé par une autre pensée, et comme elle désirait qu'il en fût ainsi, elle se livra facilement à la satisfaction de n'en pas douter et entra dans le repos de sa vie indolente.

Quant à Fleurange, l'effet de cette attitude du comte Georges fut singulier. Naturellement franche, droite et courageuse, elle avait une invincible répulsion pour toute espèce de dissimulation, et, pendant quelques jours, par le seul fait de s'être montré à elle sous deux aspects différents, il perdit à ses yeux une partie de son dangereux prestige. Lequel de ces deux aspects était le véritable ? jouait-il un rôle maintenant ? ou bien s'était-il joué d'elle le jour de son arrivée ? Ce simple doute mettait sa fierté d'accord avec sa raison et l'aidait à reprendre cet empire sur elle même qu'elle était accoutumée à posséder.

Peu à peu, l'impression de ce premier jour devint moins vive, et elle parvint presque à effacer de son souvenir la scène que le comte Georges semblait avoir lui-même si complétement oublée

Qu'il en fût ainsi ou non, la princesse, nous l'avons dit, cessa de le suivre de ses regards inquiets, et la jeune fille, débarrassée de la gêne qu'elle avait d'abord éprouvée, se hasarda peu à peu à prendre sa part de la conversation générale, même lorsqu'il était présent. Bientôt elle se laissa aller au plaisir de jouir d'un esprit qui donnait un intérêt nouveau pour elle à tout les sujets, et pour lequel aucun ne semblait être indifférent ou inconnu. A cet égard, il ressemblait au marquis Adelardi ; mais il était moins froid, moins railleur que celui-ci, et ne savait point, comme lui, quitter la région des sujets intéressants, pour celle où s'épanouissent les médisances de coterie, ou les bavardages de salon. Ils étaient cependant fort liés, et, sans se ressembler parfaitement, assez d'accord pour se plaire toujours ensemble, et ne jamais se heurter.

Un sujet en particulier les passionnait tout deux au même degré. C'était celui de la politique. Partout ailleurs, probablement ce sujet eût grandement ennuyé Fleurange ; mais ici, il l'intéressait en dépit d'elle-même. Le comte Georges savait donner un noble accent aux sentiments qu'il exprimait, et sans comprendre toujours parfaitement ce dont il s'agissait, elle se sentait entraînée par la fière indépendance de son langage, par son amour pour la liberté, par sa tendance à prendre partout et toujours le partie des faibles et des opprimés. Ce sont là, en politique, de grands traits que les femmes saisissent sans peine, et leur sympathie est facilement acquise à toutes les causes et à toutes les opinions où elles croient les retrouver. Aussi, tout en écoutant, silencieuse et émue, Fleurange se sentait-elle, parfois, passionnément d'accord avec celui qui possédait le charme

d'une éloquence entraînante, dont il n'était pas suprenant que l'effet fût sur elle aussi puissant que nouveau.

Le marquis ne semblait pas moins occupé de l'histoire contemporaine que son ami, et il en parlait aussi volontiers que lui, a moins toutefois qu'il ne fût question de celle de son propre pays. En ce cas, il devenait silencieux, et il était à peu près impossible de poursuivre avec lui une conversation sur ce terrain.

Fleurange prenait fort rarement la parole. La conversation d'ordinaire ne s'adressait point à elle, et jamais, depuis le jour de l'arrivée du comte Georges, elle ne s'était retrouvée seule avec lui.

Un soir, le salon de la princesse était comme de coutume, rempli de monde, et Fleurange, placée devant une table, servait le thé. C'était là une de ses attributions journalières. Chacun venait lui en demander une tasse, et quelques personnes seulement occupaient les siéges placés autour de la table. De ce nombre était le marquis Adelardi, qui, cette fois, avait entamé avec le jeune artiste Livio et dom Pomponio, une dissertation sur le sujet de l'art ancien et moderne en Italie. En ce moment le comte Georges s'approcha ; il écouta quelques temps en silence, puis il se mêla à la conversation. Une chaise était vacante prés de Fleurange, il s'y plaça et pendant quelque temps, la discussion se poursuivit avec vivacité. Fleurange écoutait, le coude sur la table, les yeux baissés ; elle ne disait pas une parole, mais elle ne perdait pas une de celles qui se disaient près d'elle. Bientôt la conversation passa de l'Italie à l'Allemagne, et l'on parla de l'école de peinture qui commençait à y produire de grandes œuvres. Après en avoir énuméré quelques-unes en nommant leurs auteurs, le comte Georges prononça soudainement le nom de Julian Steinberg, et ajouta que l'œuvre la plus remarquable de ce jeune artiste se trouvait à Francfort " dans la galerie du professeur Ludwig Dornthal. "

Fleurange n'ignorait pas, sans doute, qu'il connût ses amis ; mais jamais l'occasion d'en parler ne s'était encore offerte, et ces noms ainsi prononcés subitement, devant elle, la firent tressaillir. Elle leva vivement la tête et eut peine à réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres.

Mais ce mouvement ne fut aperçu que par celui qui y avait donné lieu. Il laissa tomber la conversation. Quelques instants après, les autres quittèrent la table. Lui seule y demeura un instant :

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-il, veuillez me dire, de grâce, si je vous ai tout à l'heure involontairement contrariée ou blessée ?... Ce serait bien contraire à mon intention...

Fleurange l'interrompit vivement :

— Oh ! non ! dit-elle, non, assurément !

Et ces mots furent immédiatement suivis d'une explication que la jeune fille donna en ce moment avec autant d'expansion que de franchise. Le comte Georges apprit ainsi, pour la première fois, sa parenté avec les Dornthal. Mais ce sujet une fois entamé, il amena bientôt une nouvelle et plus importante révélation. Depuis le premier jour, pour plus d'une raison facile à comprendre, le tableau de Cordelia n'avait été rappelé ni par l'un ni par l'autre. Maintenant, devenue plus confiante et entraînée d'ailleurs par le charme des souvenirs réveillés, Fleurange osa lui apprendre qu'elle influence avait eu sur sa vie le hazard qui l'avait rendu possesseur du dernier tableau de son père ; et, d'une voix émue, elle le remercia du bonheur dont il avait été pour elle la cause involontaire...

Elle s'arrêta toutefois bien vite, et son cœur, comme le premier jour battit d'une émotion mêlée d'épouvante, car tandis qu'elle parlait, les yeux du comte Georges, fixé sur les siens, avaient repris l'expression que, depuis ce jour, elle n'y avait jamais revue, et encore une fois comme alors, elle lui entendit prononcer son nom, avec cet accent qu'elle avait cherché à oublier.

— Fleurange !... oh ! n'est-ce point étrange, ce que vous me dites ! Quoi ! cette Cordelia a transformé votre vie, comme la mienne ! N'est-ce pas là, dites-le-moi, l'indice d'une destinée à la quelle il ne faut pas chercher à nous soustraire ?

Tels furent les mots qu'il articula à voix basse, mais il s'arrêta à son tour. La vive rougeur de Fleurange s'était transformée en une pâleur effrayante.

Nous l'avons dit, le mot *devoir* rendait à l'âme de cette jeune fille un son étrangement juste et puissant. Les paroles qu'elle venait d'entendre lui causeraient plutôt le saisissement d'une cloche d'alarme, que l'émotion dangereuse qu'elles auraient pu faire naître. Elle demeura un instant en silence tandis que Georges la contemplait immobile et interdit. Enfin elle parvint à calmer l'involontaire battement de son cœur, et relevant ses beaux yeux calmes et graves, elle le regarda avec autant de dignité fière, dans son maintien, que si elle eût été une reine, et que le plus obscur de ses sujets eût oublié la distance qui les séparait.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, j'en appelle à vous-même : est-ce là le langage que vous devez tenir à une pauvre orpheline qui se trouve sous la protection et *au service* de votre mère ?

Le respect profond du regard qui se baissa devant le sien, fut pour Fleurange une réparation suffisante. Mais la tendresse et la douleur mêlées à ce respect rendirent peut-être cette muette réponse plus dangereuse pour celle à qui elle s'adressait, que les ardentes paroles qui l'avaient précédée. Elle se leva sur-le-champ cependant, sans

ajouter un mot, et elle quitta le salon, pour n'y plus reparaître de la soirée.

XXI

Le comte Georges était demeuré à la place où elle l'avait laissé, un temps plus long qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule.

C'était Adelardi qui troublait ainsi sa rêverie.

— A quoi pensez-vous, Georges? lui dit-il. Vous ne seriez pas plus absorbé par la contemplation de cette tasse de thé vide, si elle était l'un de ces vases magnifiques dont vous nous parliez l'autre jour, où vos compatriotes déchiffrent de prophétiques hiéroglyphes[1].

Le comte Georges leva la tête en souriant.

— La comparaison n'est pas mauvaise, dit-il, car c'est précisément à l'avenir que je pensais. Oui, je voudrais me faire dire ma bonne aventure, et si je croyais aux charmes dont vous parlez, j'y aurais recours sur l'heure.

Il se leva en parlant ainsi, et promena son regard autour de la chambre.

Le salon était brillant et rempli de monde. Sa mère plus parée encore que de coutume, semblait regarder avec satisfaction les groupes nombreux de femmes élégantes, d'hommes de tout âge, de notabilités de tous pays, réunis autour d'elle ce soir-là ; et rien ne justifiait l'air ennuyé de celui qui aurait dû l'aider à faire les honneurs de la soirée, encore bien moins les paroles suivantes :

— Qu'elle insupportable cohue !... Si vous en avez assez comme moi, Adelardi, allons-nous-en, et venez tranquillement chez moi fumer un cigare.

— D'accord sur le dernier point. Quand à l'autre, c'est votre humeur d'horoscope qui vous fait envisager les choses sous cet aspect... Voyons !... poursuivit-il, lorsqu'ils furent établis, l'un dans un fauteuil, l'autre sur une dormeuse, dans la pièce où nous avons un jour suivi Fleurange ; voyons, Georges, voulez vous que sans être sorcier, j'essaye, moi, de vous prédire cet avenir que vous voulez connaître ?

Georges alluma son cigare, et après avoir fumé quelques instants en silence, il dit :

[1] Cette allusion se rapporte à un badinage superstitieux auquel on se livre en Russie, dans la nuit qui précède le jour de l'an : il consiste à verser de la cire fondue dans un bassin remplie d'eau froide, en se servant des dessins qui se produisent ainsi dans l'eau pour tirer les horoscopes.

— Vous n'êtes pas sorcier, sans doute, Adelardi, mais vous ne seriez pas Italien, si vous n'aviez pas un certain talent de divination. Allons, j'y consens, faisons-en l'épreuve. Vous savez que, de longue date, vous avez le droit de tout me dire.

— Eh bien je commence : mais auparavant, permettez-moi de vous demander l'explication de ce rideau qui, depuis votre retour, cache le tableau qui est là devant moi.

— Vous souvenez-vous de ce que représente ce tableau !

— Oui, parfaitement : il représente Cordelia aux pieds du roi Lear endormi.

— Et l'avez-vous jamais regardé attentivement ?

— Oui, Georges, très attentivement. En sorte que... tenez je puis vous éviter la peine de répondre à la question que je viens de vous faire, je sais pourquoi vous le cachez maintenant.

— Voyons.

— Vous le cachez, par la crainte que chacun ne soit aujourd'hui frappé de la ressemblance de ce portrait à son modèle.

Georges ne répondit pas sur-le-champ.

— Si vous avez deviné juste, dit-il enfin, serais-je obligé de vous le dire ?

— Oui, au jeu que nous jouons, il faut une franchise mutuelle, ou bien parlons d'autre chose.

— Non, Adelardi, poursuivons l'entretien puisque nous l'avons commencé.

— Eh bien, je le poursuis, et dussiez vous m'en vouloir, j'irai maintenant jusqu'au bout. Jusqu'à ce jour, j'en conviens, vous avez fort bien dissimulé le passé qui vous domine pour le moment. Je crois être le seul qui l'ait pénétré, si ce n'est peut-être aussi celle qui l'inspire... Mais c'est un point dont je ne suis pas certain... Le caractère de cette jeune fille m'échappe.

— C'en est un, en effet, que des hommes comme nous, Adelardi, n'ont pas souvent occasion d'étudier.

— J'en conviens ; aussi, voilà pourquoi votre mobile fantaisie est surprise et fixée. De plus, malgré les apparences auxquelles peut prêter ce tableau, votre rencontre ici est fortuite, et vous ne vous attendiez pas le moins du monde à retrouver Cordelia sous votre toit, autrement qu'en peinture.

— Ici, vous n'êtes plus devin, puisque ce fait c'est moi qui vous l'ai appris.

— Oui, mais je vous ai cru, ce qu'un autre moins exercé n'eut point fait peut être. Or donc, cette rencontre imprévue et surprenante à donné à votre fascination précédente l'aspect d'une sorte de destinée, de sort fatal...

Georges, sans l'interrompre, rougit un peu, en se rappelant les paroles qu'il avait dites peu d'instants auparavant à Fleurange.

—Fatal, poursuivit Adelardi, cela signifie irrésistible ; irrésistible, cela veut dire que, sans hésitation, sans scrupule, sans remords, vous allez chercher à abuser de cet ascendant que vous ne savez que trop bien exercer ; cela veut dire enfin...

— Achevez, dit le comte Georges.

— Tenez, Georges, les sermons me siéraient fort mal, et je ne me hasarderais pas à vous en adresser ; mais dussiez-vous trouver ce que je vais vous dire étrange dans ma bouche, je vous déclare que tendre un piége à cette noble créature, ou seulement porter atteinte, par une parole à cette auréole d'honnêteté et de pureté dont elle est entourée ce serait à mes yeux une infamie.

— Et cette infamie, vous m'en croyez capable ; je vous remercie, Adelardi.

— Voyons, Georges, jurez-moi que vous n'y pensez pas.

— A quoi ?

— A elle.

— A elle ? je ne puis vous jurer cela. Mais je m'étonne que le respect que vous même (peu coutumier du fait) vous ressentez malgré vous, vous m'en croyiez absolument incapable.

— Alors, à quoi pensez vous, Georges ?

Georges ne répondit pas, et, au bout d'un instant de silence, le marquis Adelardi reprit d'un ton plus grave :

— Mon cher ami, ayant quarante ans, c'est-à-dire près de quinze ans de plus que vous, je me crois permis de vous dire que si, entre une infamie et une folie, la folie est préférable, il serait pourtant bon de réfléchir que les meilleures sont les plus courtes, et que les pires de toutes, sont les folies irréparables.

— Nous oublions nos rôles, Adelardi : je n'ai pas d'aveux ni de révélations à vous faire, vous n'avez pas de conseils à me donner. Vous avez entrepris, non pas de me dire ce que je dois faire, mais de me prédire ce que je ferai.

— Eh bien, voici mon horoscope (dictée, j'en conviens par ce que je désire autant que par ce que je prévois) : vous échapperez à la folie qui vous séduit, et vous maintiendrez la parole qui vous engage.

Le front de Georges se rembrunit.

— Parole que ma mère vous a sans doute chargé de me rappeler.

— Non, je vous parle en ami et tout à fait spontanément. Si je le faisais de la part de votre mère, je ne serais pas, du reste, embarrassé d'en convenir.

— Il est certain qu'elle s'en charge assez souvent elle-même.

Cette promesse supposée, est, depuis quelque temps, devenue son idée fixe.

— Supposée !

— Oui, supposée, car c'est un sujet sur lequel je n'ai articulé aucune parole positive.

— Aucune parole ? Allons, Georges, soyez loyal ou bien arrêtons-nous.

— Non, causons. J'ai besoin, parfois, d'ouvrir le fond de mon cœur. Eh bien, il y a deux ans, oui, j'en conviens, lorsque je rencontrai pour la première fois Vera de Liningen, je fus frappé de sa beauté, et plus encore, séduit par son esprit, et si je fusse alors demeuré près d'elle, peut-être me fût-il devenu difficile de la quitter. En ce cas, sans doute, à l'heure qu'il est, mon sort serait fixé. J'aurais subi le joug, et je serais non seulement marié, mais peut-être aurai-je l'avantage d'être un personnage de la cour, revêtu de quelqu'une des dignités auxquelles pouvait fort bien prétendre l'époux d'une demoiselle d'honneur en faveur.

— Eh bien, mon cher ami, en considérant que cette demoiselle d'honneur est riche, noble, et l'une des plus jolies personnes de la cour ; en outre, que vous en aviez alors la tête tournée et qu'elle-même ne faisait point mystère de la préférence qu'elle vous accordait, je ne vois pas que ce fût là une extrémité très-redoutable.

— Non, j'en conviens ; si jamais je n'avais quitté Pétersbourg, peut-être le bonheur s'y fût-il trouvé pour moi dans ces conditions. Maintenant est-ce heureux ou malheureux ? je ne le sais, mais à force d'avoir respiré un autre air, je ne pourrais plus vivre dans celui-là. Mille sentiments, mille sympathies, mille opinions peu à peu devenues les miennes, me feraient aujourd'hui regarder la chaine d'or d'une place de cour comme le pire des esclavages. Cela seul eût suffi pour faire avorter sur mes lèvres les paroles que Vera attendait peut-être, mais qu'elle sait bien que jamais je n'ai prononcées. Quand aux suppositions du monde, que m'inporte ?

— Vous m'avouerez bien, cependant, que ce n'est pas là l'unique motif de cette rupture.

— Non, si rupture il y a. Ce motif, en effet, n'est pas ou n'est plus le seul.

— Je m'en doutais bien, et je saurais vraiment vous dire lequel de ces deux motifs je déplore le plus.

— En vérité, Adelardi, dit Georges, avec impatience, je pourrais trouver bien singulier toutes ces sollicitudes de votre part. Vous m'avez dit vous-même, un jour, que la manière dont se font la plupart des mariages en Italie vous avait décidé à demeurer garçon, et vous voilà aussi scandalisé de la perspective de me voir choisir,

un peu en dehors de quelques convenances, une femme de mon choix, que pourrait l'être le marquis Trombelli lui même !...

Adelardi sourit.

— Ce n'est pas tout, et ce qui suit est encore plus fort : je ne suis pas satisfait et charmé du régime politique sous lequel le ciel m'a fait naître, et c'est vous, Adelardi, vous qui vous en étonnez et vous en inquiétez !... Mais alors je vous demanderai, à mon tour, pourquoi vous ne retournez pas vous même à Milan, pour y jouir, en fidèle sujet, du régime paternel sous lequel il vous est permis de vivre ?

L'expression de spirituelle bonne humeur qui caractérisait la physionomie du marquis changea tout d'un coup et devint grave et presque sombre.

— Arrêtez-vous, Georges, dit-il d'une voix émue.

— Pardonnez-moi, Adelardi, mais c'est qu'en vérité il y a des sujets sur lesquels il m'est impossible de concevoir que nous ne soyons pas d'accord.

Adelardi demeura sans parler quelques instants, puis avec un certain effort, il reprit :

— Écoutez-moi, Georges, j'ai pour vous l'amitié la plus sincère, et vous n'en douteriez pas si vous saviez ce qui m'en coûte pour rester sur le terrain où notre entretien nous à amenés ; mais enfin peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de m'entendre : laissez-moi donc vous dire deux mots sur un sujet que j'évite d'ordinaire, vous le savez, ayant, en certains cas, assez d'empire sur moi-même pour me taire, pas assez pour parler froidement. Lorsque j'étais jeune, plus encore que vous ne l'êtes aujourd'hui, j'ai ressenti jusqu'au vertige, cette passion connue de ceux-là seuls dont la patrie est asservie. Oui, — continua-t-il avec une émotion tout à fait inusitée chez lui, — la patrie heureuse, glorieuse, honorée et puissante, est sans doute aussi l'objet d'un culte qu'aucun noble cœur ne lui refuse, mais pour sentir ce culte se tranformer en une passion douloureuse et insensée, il faut voir sa patrie brisée et humiliée, il faut qu'elle soit dans la poussière et foulée aux pieds ; il faut que son nom soit effacé de la mémoire de tous ; il faut qu'on lui refuse jusqu'au droit de le porter, et jusqu'à celui de vivre !

— Eh ! sans doute, Adelardi, s'écria Georges, avec l'accent de la plus vive sympathie, je la conçois, cette douleur !... je ne la conçois que trop bien. Mais l'Ilalie n'est pas, en Europe, la seule nation opprimée, et le hasard qui fait appartenir un homme à l'un des pays oppresseurs, ne l'oblige pas à en partager les excès, ne lui interdit pas, j'imagine, le droit d'en gémir ?

— A cela je répondrai tout à l'heure. Maintenant, Georges, laissez-moi achever, car ce discours nous ne le reprendrons plus. Sous l'empire de cette passion, comme tant d'autres, hélas! de mon âge, de mon rang, de mon pays, je cédais à la folie des tentatives coupables, ou du moins je m'en donnais l'apparence, et comme plusieurs de ceux qui valent mieux que moi, et un grand nombre qui ne me valent pas, je subis, tour à tour, vous le savez, prison, confiscations, exil. Ces peines, je ne les regrette pas, car lorsqu'on ne peut pas servir sa patrie, il y a une sorte de douceur à souffrir pour elle ; mais ce que je regrette, c'est de les avoir méritées ?

— Méritées ?

— Oui, à coup sûr, car j'avais appartenu un jour à l'une de ces sectes qui nous dévorent. Naturellement, comme d'autres, je m'étais trouvé excusable, l'attrait qui nous entraine semble si puissant ! le but que nous poursuivons semble si noble ! Eh bien, Georges...

Le marquis s'arrêta un instant, et il sembla avoir de la peine à poursuivre.

— Eh bien, reprit-il bientôt avec énergie, je vous le dis : il n'y a ni force, ni honneur, ni vertu, ni loyauté, ni probité, ni rien de ce qui rend, ici-bas, un homme digne de respect ou seulement d'estime ; *rien*, vous dis-je, qui puisse résister à l'air empoisonné que l'on respire dans ces régions maudites. J'ai été puni tardivement, car la dénonciation n'a eu son effet que lorsque je les avais quittées ; mais j'ai été puni justement car je les avais traversées !

Georges ému et surpris ne songeait pas à l'interrompre.

— L'acte de ma vie dont je m'applaudis le plus, poursuivit Adelardi, l'acte pour lequel il m'a fallu plus de courage que pour affronter mille fois la mort autrement, cet acte à été celui de me séparer avec éclat, avec mépris, avec horreur de tous ceux dont je m'étais trouvé un instant rapproché ainsi !

Il se promenait avec agitation tout en parlant.

Depuis lors, dit-il bientôt avec plus de calme, j'ai couru plusieurs dangers dont je ne vous parlerai pas, et j'ai subi les diverses peines que vous savez. Maintenant je vis ici, hors de ma ville natale, séparé de tous les miens, et persuadé que le jour qui changera la destinée de l'Italie ne se lèvera pas pour ma génération, certain pourtant que ce jour viendra, mais certain surtout que ses ennemis les plus funestes, ce ne sont pas ses maîtres, non pas même ses maîtres les plus durs ; mais ce sont ces faux et perfides amis qu'elle nomme ses frères, ses héros et parfois ses martyrs !

Le marquis vint reprendre sa place auprès de Georges, et lui serrant la main :

— En voilà assez sur mon compte, lui dit-il ; revenons-en maintenant à vous, dont il serait absurde, vous en conviendrez, de comparer la situation avec la mienne.

— Je le reconnais. Et cependant, Adelardi, vous voudriez régénérer votre pays, et moi je voudrais transformer le mien.

— Oui, mais malgré toutes les ombres qui, dites-vous, obscurcissent son règne, le souverain qui vous gouverne aujourd'hui demeurera, soyez-en sûr, dans l'histoire, l'un des représentants les plus nobles et les plus sympathiques de ce pouvoir suprême, si lourd à porter.

— Eh bien c'est précisément là ce qui me décourage : pour réaliser mon rêve, il faudrait au successeur d'Alexandre Ier toutes ses qualités et pas un de ses défauts ; vous avouerez que ce n'est pas là ce que semble nous promettre l'avenir !

— Ne recommençons pas à faire d'horoscopes sur ce nouveau sujet, mais écoutez seulement un dernier conseil. Malgré vos rêves, vos aspirations, vos opinions ou vos sympathies exaltées, je suis persuadé que rien ne vous entraînera jamais à prendre part dans votre pays à aucune entreprise coupable. Eh bien, Georges, croyez-en un conspirateur converti, fuyez le contact de ceux qui moins scrupuleux que vous sur leurs actes, tiennent à peu près le même langage que vous, et croyez de plus que, lorsqu'on en vient à subir une condamnation, il est infiniment désagréable de sentir qu'on l'a méritée par une folle imprudence et qu'on est victime de personne que de soi-même.

Leur long entretien les avait conduits bien loin de leur point de départ. Il était trop tard maintenant pour le reprendre. Mais le marquis Adelardi se promit d'y revenir une autre fois et d'obtenir de Georges une confiance complète. Il comprenait bien quel était le danger présent. Il regardait le devoir de lutter contre ce danger comme un de ceux que lui imposait l'amitié. Mais, malgré toute sa fine perspicacité, il n'avait pas su discerner que celle qui le faisait naître saurait mieux que personne le conjurer.

XXII

Pendant que cet entretien avait lieu, Fleurange était assise à la place que nous connaissons, au sommet des marches de pierre de sa fenêtre, regardant à la clarté de la lune la grande ombre des colonnes se dessiner sous le portique, écoutant le bruit de l'eau qui, seule, de ce côté, troublait le silence de la nuit, et respirant la vague odeur de fleurs d'orangers dont l'air était embaumé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour de l'arrivée de Georges, jour où le rêve secret caché au fond de ses pensées avait semblé un instant se transformer en réalité, évanouie, toutefois, aussi promptement qu'entrevue. Maintenant, elle était émue et troublée de nouveau, mais c'était bien autrement et plus profondément que la première fois.

Sous l'empire de cette émotion et de ce trouble, à quoi pensait-elle ?... Pourquoi ses yeux erraient-ils si tristement autour d'elle, tandis que la nuit était si brillante et parfumée et que dans ses oreilles vibraient encore des paroles qui, en dépit d'elle-même, faisaient battre son cœur d'une triomphante joie ?

A quoi pensait-elle ? Veut-on le savoir ? veut-on savoir en quel lieu l'un de ces mouvements de l'imagination qu'on ne peut ni expliquer ni maîtriser, transportait en ce moment sa mémoire ? Était-ce aux Cascines où, la veille encore, le comte Georges était demeuré si longtemps à cheval près de la calèche de sa mère ? Était-ce dans l'une de ces galeries où plus d'une fois il lui avait fait remarquer des merveilles cachées aux observateurs superficiels, mais si bien comprises de celle à qui elles étaient révélées ? ou bien était-ce dans ce même salon qu'elle venait de quitter, et se souvenait-elle maintenant de ce dernier regard dont elle avait détourné le sien ? Non ; le lieu présent en ce moment à son souvenir, c'était le jardin de la vieille maison, l'heure qu'elle se retraçait, c'était la dernière qu'elle y eût passée ! La lueur était brillante aussi ce soir-là ! l'air était doux, les fleurs répendaient leur parfums ! mais le mot *adieu* semblait inscrit partout et transformait en tristesse toute la beauté de la soirée. Adieu, sans espoir et sans revoir ! que lui répétait en ce moment, avec un plus douleureux accent, la splendeur bien autre de cette nuit d'Italie. Adieu !... adieu encore ! oui, adieu !

Il fallait s'arracher de ce lieu trop cher, rompre ce charme trop périlleux, cela devenait clair et évident.

Un instant, un instant seulement, elle permit à sa pensée de contempler le bonheur qu'il fallait fuir. Elle laissa son imagination le lui représenter tel qu'il eût pu être si rien ne le lui eût interdit, et alors, avec une lucidité et une sincérité à laquelle ne se mêlait aucune exaltation, elle reconnu qu'elle l'eût acheté au prix de tous les sacrifices, hormis ceux que sa conscience lui défendait de faire Oui, vivre sans remords auprès de Georges, devenir sa femme et que, par impossible, sa mère y consentit !... pour acheter cette destinée, elle sentit que *rien* ne lui semblerait redoutable et qu'elle accepterait avec transport la pauvreté, les rudes travaux, la souffrance, la mort elle même !

En lisant ces mots, beaucoup de gens expérimentés souriront et

diront que ce sont là, sous l'empire de la passion, des sacrifices imaginaires que la jeunesse s'impose très-volontiers, mais que fort heureusement la vie met leur sincérité bien rarement à l'épreuve. Nous l'admettons, et, sans nous arrêter plus longtemps à considérer l'improbable avenir que Fleurange appelait ainsi de ses vœux, nous constaterons pourtant qu'en attendant ces épreuves imaginaires, elle se disposait bravement à subir celle qui s'offrait alors à elle en réalité. Or ces mêmes gens expérimentés en conviendront, elle était la plus difficile de toutes. D'abord parce qu'elle était réelle et non imaginaire, ensuite parce qu'il a toujours été plus facile de faire, par amour, de grands sacrifices, que de renoncer à l'amour lui-même qui les rend si légers et parfois si chers.

Oui, il n'y avait plus à hésiter, il fallait de nouveau briser le fil renoué de sa vie... Et quel brisement cette fois ! Il fallait s'éloigner, s'éloigner sans retour. Après ce qui venait de se passer, il n'y avait plus pour elle d'illusion ou de sécurité possible. Elle trahissait, en demeurant, tous les devoirs que lui imposaient sa situation près de la princesse à la reconnaissance qu'elle lui devait. Oui, il fallait partir, mais comment ? sous quel prétexte ? où aller ? Hélas ! et ses *frères*, fallait-il renoncer à la douce joie de les secourir, joie dont la générosité de la princesse se plaisait à lui faciliter les moyens ? Cette dernière pensée confirma pourtant toutes les autres : certes, pour tant de bienfaits elle ne lui rendrait pas le chagrin et la douleur, non ! pas même le déplaisir et l'inquiétude. A tout prix, il fallait partir, mais sans que la princesse devinât le motif de son départ, et cependant il était nécessaire d'obtenir son consentement. C'était là une grande difficulté, car elle prévoyait de sa part une vive résistance.

— Que faire ? que faire ? répétait avec perplexité la pauvre Fleurange. Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'aiderez, car ce que je cherche, c'est le moyen de faire votre volonté ; ce que je veux, c'est de le trouver.

Tandis que la jeune fille pensait, luttait et priait ainsi, les heures s'écoulaient. Déjà une fois elle avait quitté sa fenêtre ; mais sentant qu'elle ne pourrait pas dormir, elle s'était contentée d'ôter la robe qu'elle avait portée pendant la soirée et de mettre une robe de chambre, puis sans s'apercevoir que la nuit était fort avancée, elle était venue reprendre la place qu'elle avait quittée et la rêverie qu'elle avait interrompue.

Tout d'un coup elle entendit des pas dans le corridor qui conduisait à l'escalier dérobé, et bientôt on frappa vivement à sa porte.

Elle ouvrit à l'instant.

C'était Barbe :

— Quoi ! dit-elle d'un air surpris, vous êtes encore debout à l'heure qu'il est ?

— Oui, dit Fleurange, je n'avais pas sommeil, et...

Barbe l'interrompit :

— Tant mieux, dit-elle, car la princesse est malade et vous demande sur-le-champ. Venez, venez vite, mademoiselle, car, vous le savez, j'ai si peur quand je la vois dans cette état-là, que je perds la tête.

Fleurange était au bout du corridor avant que Barbe eût achevé de parler, et en un clin d'œil elle fut au chevet de sa maîtresse. C'était évidemment le début de l'une de ces grandes et douloureuses crises auxquelles elle était sujette

Elle n'en avait point eu de semblable depuis leur arrivée : à l'instant même, toutes les instructions et toutes les recommendations du docteur Leblanc revinrent à la mémoire de Fleurange. Son attitude se transforma. Au lieu d'attendre et d'obéir, ce fut elle qui tout à coup ordonna ; ce fut à elle que chacun obéit, et bientôt sa calme fermeté appaisa en partie l'espèce d'épouvante qui s'emparait, dans cette maison, de tous les serviteurs, lorsque la maladie (et la maladie sous cette forme effrayante) envahissait ainsi le luxueux bien-être dont ils étaient entourés. Georges lui même n'en était pas exempt : le premier, il avait couru au chevet de sa mère, et maintenant il soutenait sa tête renversée et cherchait à s'emparer de ses mains qu'agitait un mouvement convulsif ; mais, peu habitué à ce spectacle, il tremblait malgré lui, et son courage habituel ne lui servait ici absolument à rien.

Fleurange s'en apperçut et lui fit signe de lui céder sa place, ou plutôt elle la prit sans qu'il pût l'en empêcher, et il resta immobile près d'elle, tandis qu'avec un merveilleux mélange de force et d'adresse, elle parvenait à maîtriser le redoutable paroxysme.

— Parlez-lui encore, dit Georges ; lorsqu'elle entend votre voix ou que votre main se pose sur la sienne, elle se calme à l'instant.

— Soyez tranquille, répondit Fleurange, et laissez moi avec elle. Laissez-moi seule ici, je vous en prie.

Sur cette injonction, Georges s'éloigna du lit, mais il ne quitta pas la chambre et demeura appuyé contre le mur, dans l'ombre, regardant de loin, à la lueur d'une lampe voilée, le visage altéré de sa mère. Toutes les traces encore visibles d'une beauté que savait faire ressortir l'art le plus raffiné de la toilette, avaient soudainement disparu. En une heure, elle avait vieilli de dix ans. D'effrayantes contractions passaient sur son visage, et ses yeux errant autour d'elle avec égarement semblaient passer en revue, d'un air de repro-

che, tous les objets accumulés pour son bien-être et si impuissants, en ce moment, à la soulager.

Ce spectacle fit frissonner Georges. Il comptait cependant non-seulement parmi les hommes d'une bravoure reconnue, mais parmi ceux dont on cite la témérité presque insensée. Mille fois, sans motif suffisant, il avait bravé la mort et affronté des périls dont le seul motif était l'attrait du péril lui-même. Ce genre de courage n'a rien de commun, toutefois, avec celui qui fait regarder d'un œuil calme la souffrance et la mort, non pas sous l'aspect dont les revêt l'exaltation même qui nous précipite à leur rencontre, mais telles qu'elles s'offrent à nous sur tous les lits de douleur, et telles qu'elles nous attendent !

Entrevues ainsi, Georges en avait horreur; il se détournait d'elles avec la répulsion d'une nature délicate et noble, mais amollie par le plaisir et l'égoïsme, et qui eût, en tout temps, été plus capable d'éclatants dévouements que d'obscurs sacrifices.

Malgré sa tendresse véritable pour sa mère, il est donc fort probable qu'il n'eût point supporté longtemps l'impression pénible qu'il ressentait, si la lugubre lumière qui transformait tout autour de lui ne lui eût permis de discerner les mouvements et les attraits de celle qui le remplaçait si efficacement auprès d'elle. Il demeura donc où il se trouvait, contemplant avec admiration l'attitude calme et simple de Fleurange. Elle avait déjà congédié plusieurs femmes dont les services étaient superflus, et peu à peu l'ordre et la tranquillité s'étaient rétablis autour d'elle. Barbe allait et venait encore, s'agitant beaucoup et faisant preuve de bonne volonté, mais déguisant mal une terreur qu'elle n'avait jamais pu vaincre dès qu'elle voyait sa maîtresse en proie à un accès du mal dont elle était atteinte. A cet égard, Barbe n'avait jamais éprouvé le moindre déplaisir de l'intervention de Fleurange, et ce fut maintenant avec une secrète joie qu'elle reçut de celle-ci l'ordre de se retirer.

— Il est près de quatre heures, dit Fleurange en regardant la magnifique horloge placée en face d'elle. Elle est un peu plus tranquille : allez vous reposer, Barbe

— Et vous mademoiselle ?

— Moi, je reste ici ; je n'en bougerai pas avant sept heures ; à cette heure-là, le médecin reviendra. Après sa visite, j'irai me reposer et vous viendrez ici prendre ma place.

Cet ordre, calme et précis, n'était point de ceux que Barbe eût envie de se faire répéter deux fois. Elle se hâta de placer un fauteuil près de la jeune fille ; elle mit à ses côtés une table où se trouvaient tous les médicaments dont elle pourrait avoir besoin et sortit, sans

se douter qu'elle ne laissait pas Fleurange tout à fait seule auprès de la malade.

Georges hésita un moment : abandonner maintenant Fleurange à cette veillée solitaire, cela était presque une lâcheté ; demeurer ainsi près d'elle, à son insu, presque une trahison. Il se décida donc à quitter le coin obscur qu'il occupait, et il se rapprocha doucement du lit.

Au bruit de ses pas, Fleurange tourna vivement la tête et tressaillit. Ce léger mouvement suffit pour réveiller la malade. C'était pour elle recommencer à souffrir, et le spasme à peine calmé recommença plus violent que jamais. Pendant quelques instants, la présence et l'aide de Georges ne furent point inutiles à la jeune fille, mais, tandis qu'elle conservait son sang-froid, il perdait le sien, et semblait hors d'état de supporter la vue de cette souffrance qu'il ne pouvait soulager.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écria-t-il avec angoisse, regardez-moi ! regardez-moi !

— Silence ! dit tout bas Fleurange, et elle ajouta, presque à son oreille : Pas un mot, pas un seul... il faut du calme et un silence absolu.

— Gabrielle ! Gabrielle ! ajouta la malade avec agitation.

Fleurange passa son bras sous la tête de sa maîtresse et la soutint d'une main, tandis que de l'autre elle serrait ses mains glacées.

— O Gabrielle ne me quittez pas ! ne me quittez jamais ; poursuivit la princesse d'une voix méconnaissable.

Fleurange cacha son visage dans l'oreiller sur lequel elle était appuyée, tandis qu'une autre voix répétait tout bas, près d'elle :

— Oh ! non, jamais !

Au bout d'un instant, elle releva la tête.

— Laissez-nous maintenant, monsieur le comte, je vous le demande.

Il y avait une irrésistible autorité dans son accent. Georges, pourtant, hésita un instant, mais elle répeta une seconde fois : *Je vous le demande*, et, malgré lui, il obéit sans répliquer, comme si elle lui eût dit : Je vous l'ordonne.

Lorsqu'il fut hors de cette chambre de malade, il se sentit toutefois soulagé comme un homme à qui la contrainte, même la plus passagère, était insupportable. Il avait besoin de respirer le grand air. Il traversa le salon et passa sur la terrasse.

L'aube blanchissait déjà. Il fit quelques pas, respirant le parfum des fleurs dont la terrasse était remplie, puis il demeura longtemps

les bras croisés, et regarda le ciel pur se colorer des premières teintes de l'aurore. Sans s'en rendre compte, il avait hâte d'effacer les impressions que venait de faire naître le spectacle qu'il avait, appuyé sur la balustrade, eu sous les yeux.

Et cependant, que ce mot signifiât la tendresse ou le courage, Georges avait du cœur; il eût été souverainement injuste d'en douter, mais il avait un besoin incessant de trouver, dans les objets extérieurs, la satisfaction d'une faculté de jouir portée chez lui au dernier degré de vivacité et de délicatesse, qui le rendait également sensible aux impressions contraires. Cette faculté n'était ni basse, ni vulgaire, et ce qui attirait Georges, c'était bien la vraie beauté, le vrai charme et le véritable intérêt des choses d'ici-bas. Le vice, sous un aspect ignoble, lui répugnait, comme la laideur, mais c'était là aussi à ses yeux l'aspect, et l'aspect unique, de la souffrance, de la maladie, de la douleur. Il ignorait absolument la puissance mystérieuse et divine qui parfois les transforme dans l'âme, et rend cette âme indépendante de toutes les circonstances extérieures de la vie. Cette manière d'être libre et indépendant lui était inconnue (à lui qui attachait tant de prix à la liberté et à l'indépendance !) et, lorsqu'il en est ainsi, il demeure au fond des caractères, d'ailleurs généreux, un germe caché de faiblesse et d'égoïsme, que l'on est surpris de voir un jour se manifester tout d'un coup, chez ceux-là mêmes qui s'étaient montrés capables des sentiments les plus passionnés et avaient fait preuve du plus impétueux courage.

XXIII

Les jours suivants furent marqués par le progrès, par l'apogée et enfin par le déclin du mal. Bientôt l'effet des soins et des remèdes se fit sentir, et la convalescence s'établit. Mais c'était là l'heure la plus difficile pour ceux qui entouraient la malade, et celle où plus que jamais la présence de Fleurange devenait nécessaire. Sans doute son intelligence et son dévouement avaient tout dirigé depuis le premier moment. Mais jusque-là elle se faisait obéir sans peine de tous et de la malade elle-même, hors d'état de lui résister. Maintenant celle-ci reprenait, avec ses forces, l'exercice d'une volonté opiniâtre et fantasque, et c'était là précisément la phase de sa maladie durant laquelle, précédemment, sa jeune compagne avait conquis la faveur dont elle jouissait. Fleurange sentait qu'il lui eût été mille fois plus facile de la quitter lorsqu'elle était à peu près sans connaissance, qu'en ce moment où sa maitresse ne pouvait

plus se passer d'elle et réclamait ses services à toute heure. Elle seule, en effet, pouvait maintenant lui éviter la peine d'une lettre à écrire, ou d'une visite à recevoir. Elle seule savait arranger ses livres, ses fleurs, les mille bagatelles dont elle était entourée selon l'ordre voulu par ses yeux difficiles et son goût capricieux. Enfin, et surtout, c'était grâce à elle que les soirées s'écoulaient sans ennui, tandis que le médecin défendait encore de rouvrir le salon et condamnait la princesse à ne recevoir personne que ses habitués les plus intimes.

C'était à cette heure que Fleurange était appelée à faire des lectures auxquelles sa voix et son accent prêtaient un charme dont le goût très-sûr de la princesse ne se lassait jamais.

— En vérité, Gabrielle, dit-elle un soir où la jeune fille venait d'achever un des morceaux choisis par elle, en vérité, vous entendre lire est un plaisir exquis. Georges, faites donc attention à ce que nous faisons ici, s'il vous plaît; laissez cette Revue qui vous absorbe, et rapprochez-vous de nous. Elle vient de me lire le sonnet de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare
La Donna mia...,

d'une façon qui valait, en vérité, la peine d'être écoutée.

Il eut un moment de silence. Un vaste écran cachait la lumière aux yeux encore affaiblis de la princesse : Fleurange était assise de l'autre côté de ce rempart. Elle rougit, car elle savait bien que ce n'était pas sur le livre qu'il prétendait lire qu'étaient demeurés fixés les yeux du jeune homme pendant la lecture qu'elle venait d'achever.

— Je n'ai pas été si distrait que vous le pensez, ma mère, dit enfin Georges. Ces vers, d'ailleurs, me rendraient attentif en tous lieux.

Et il répéta à demi-voix :

" *Et une douceur pénètre de ses yeux dans mon cœur, qui ne peut être comprise que par celui qui la ressent*[1]. "

Georges s'était rapproché de la table, et l'expression de son regard ne permettait pas à Fleurange de se méprendre sur l'application qu'il faisait de ses vers.

Hélas ! depuis un mois elle avait été forcée d'accepter, disons le mot, de jouir de la présence de celui qu'elle avait résolu de fuir, et il lui avait fallu momentanément écarter de sa pensée tout souve-

[1] E da per gli occhi una dolcezza al core
Ch'intender non la puo chi non la prova.

nir de sa propre position, hormis celui des devoirs qu'elle lui imposait auprès de sa maîtresse. Sa volonté pourtant n'avait pas eu un instant de défaillance. Chaque jour, sans doute, le sacrifice devenait plus difficile, mais par cela même plus nécessaire. Ce qu'elle cherchait encore seulement, c'était l'heure propice aussi bien que le moyen de l'accomplir.

La princesse Catherine était en pleine convalescence et pouvait maintenant supporter le déplaisir que Fleurange se sentait obligée de lui causer. Aussi le soir même où se passait la petite scène que nous venons de raconter, elle avait résolu qu'elle n'accorderait plus un seul jours aux considérations qui l'avaient arrêtée jusque-là. Demeurer plus longtemps où elle était, ce serait désormais une trahison consentie.

Ce qu'elle croyait du reste avoir à peu près résolu, c'était de se confier entièrement au docteur Leblanc, qui accomplissait, en ce moment, une promesse faite, l'année précédente, aux amis de la vieille maison, et se trouvait auprès d'eux à Heidelberg. Mieux qu'un autre, il connaissait sa situation auprès de la princesse et saurait l'aider à la quitter. Mieux qu'un autre, il saurait préparer son retour au milieu des siens, sans en trahir le motif qu'elle tenait à cacher ; mais parler de Georges, même à lui, elle avait peine à s'y résoudre. La lettre commencé n'était point achevé encore, et cependant l'heure des délais était passée.

Elle avait remis le livre sur la table et était tombée dans de silencieuses réflexions. La princesse poursuivait celles que lui avait suggérées la lecture, et son fils, tout en lui répondant avec distraction, cherchait à lire dans les yeux baissés qui se détournaient si soigneusement des siens.

En ce moment, un message imprévu vint les surprendre tous les trois. Le valet de la chambre de la princesse, qui en était porteur, prévenait mademoiselle Gabrielle qu'un jeune homme était dans le vestibule et demandait à lui parler.

— Un jeune homme !

La princesse et son fils firent cette exclamation en même temps et non moins vivement que Fleurange.

— Un jeune homme ! répéta-t-elle ; lui avez vous demandé son nom ?

— Oui.

Le valet de chambre l'avait demandé, mais il l'avait oublié et balbutia quelques noms aussi inintelligibles qu'inconnus à Fleurange.

Elle se leva.

— Je vais aller voir qui ce peut-être, dit-elle.

Georges s'était levé avant elle, tandis que la princesse s'écriait : " Qu'il ne fallait pas qu'à cette heure Fleurange descendît seule, que des malfaiteurs s'introduisaient ainsi, souvent le soir... que la veille encore en plein jour, un inconnu était entré dans une boutique, et tandis qu'on avait le dos tourné... "

La princesse commençait à s'agiter outre mesure de ce petit incident.

— Si vous voulez bien le permettre, dit Georges, je vais vous dire ce qui en est ; fiez-vous à moi et attendez ici les renseignements que je vais vous rapporter.

Fleurange n'avait rien à objecter, elle ne connaissait et n'attendait personne et était persuadée qu'il s'agissait d'une méprise.

Georges ne fut pas dix minutes hors de la chambre.

Lorsqu'il reparu, une expression joyeuse animait ses traits.

— C'est bien un jeune homme, dit-il, et c'est bien vous qu'il demande, mademoiselle. Mais j'ai été, pour mon compte, fort heureux de serrer la main à Julian Steinberg. C'est lui qui vient d'arriver à Florence avec sa femme.

— Julian !... Julian et Clara !... s'écria Fleurange avec transport ; elle s'elançait déjà, oubliant la princesse et Georges et tout, hormis la joie inattendue de revoir ces visages aimés.

Le comte Georges l'arrêta.

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; Steinberg voulait seulement savoir quand sa femme pourrait vous voir. J'ai cru bien faire en lui disant que ma voiture, qui est en bas, vous conduirait sur-le-champ à l'auberge où ils sont descendus, et il est reparti pour aller lui apprendre sans retard qu'elle aura la joie de vous voir dès ce soir.

— Oh ! que vous êtes bon ! s'ecria Fleurange hors d'elle, et que de remercîments je vous dois !

Mais elle se souvint à temps que la princesse n'aimait point les choses dont elle n'avait point l'initiative et qu'en aucune circonstance il ne lui arrivait de s'oublier tout à fait elle-même.

Avant que le nuage qui commençait à obscurcir son front pût être aperçu, Fleurange s'était rapprochée d'elle.

— Monsieur le comte est bien bon, dit-elle, mais je ferais mieux d'attendre à demain, n'est-il pas vrai, princesse ? Il n'est que neuf heures, vous avez besoin de moi au moins pendant une heure encore ?

La princesse était déjà à moitié désarmée par ces paroles. Elle le fut tout à fait par la grâce avec laquelle son fils protesta qu'il se fâcherait si elle lui montrait aussi clairement qu'elle le croyait inca-

pable de remplacer mademoiselle Gabrielle près d'elle, même pour une heure.

— Allons, ma mère, vous supporterez bien qu'à mon tour je vous fasse la lecture, n'est-ce pas ? Assurément, je le reconnais, ce ne sera pas comme tout à l'heure. Mais si ce contraste vous importune, depuis quand ne pouvons-nous passer quelques instants ensemble à notre satisfaction mutuelle ? depuis quand ai-je perdu le don de vous faire trouver ma conversation acceptable pendant une heure ?

Ces mots, dits avec une grâce caressante, en s'agenouillant près de sa mère, touchaient directement le côté le plus faible et le plus tendre de ce cœur maternel. La princesse idolâtrait son fils ; il était la joie et l'orgueil de sa vie. Mais, quoiqu'il fut rempli pour elle de déférence et de tendresse, il lui échappait sans cesse. Cette femme, si impérieuse envers tous, se sentait presque sans autorité vis-à-vis de son fils, et cherchait à acquérir de l'ascendant sur lui, en se servant de tout ce qu'elle possédait elle-même de charme et d'adresse, tout comme si cet ascendant n'eût point été son droit. Depuis le dernier retour de Georges, il avait été plus réservé que de coutume ; il avait su jusqu'à ce jour se soustraire à tous les efforts de sa mère pour l'amener à un de ces épanchements auxquels il s'abandonnait parfois avec elle, et qui la dédommageaient alors amplement des instants de réserve plus ou moins longs qui les avaient précédés.

En ce moment, elle passa doucement sa main dans les beaux cheveux de son fils et dit en souriant :

— Méchant enfant ! vous savez bien à quoi vous en tenir.

Puis, se tournant vers Fleurange :

— Allez, dit-elle, allez, j'y consens, donner la bienvenu à votre cousine. Je puis pour l'instant me passer de vous. Allez ; mais revenez dans une heure. Je vous attends à dix heures, ajouta-t-elle en regardant la pendule.

La permission n'était pas très-gracieusement accordée. Fleurange n'en profita pas moins avec empressement ; mais elle ne quitta pas la chambre sans avoir involontairement payé d'un regard de reconnaissance celui qui avait si bien su deviner son désir et si adroitement le seconder.

XXIV.

Fleurange ne prit que le temps de s'envelopper dans un grand burnous blanc, dont elle jeta le capuchon sur sa tête, et elle s'élan-

ça dans la voiture qui l'attendait. Il lui semblait qu'à l'heure où elle en avait le plus besoin, le ciel lui envoyait un secours. Elle ne savait encore de quelle manière, mais elle sentait que la présence de sa cousine faciliterait toutes ses résolutions. En tous cas, elle n'était plus seule, et l'une des difficultés qu'elle avait à vaincre était aplanie.

Ces pensées dominaient toutes les autres pendant le court trajet du palais à l'auberge. Mais, en arrivant, en revoyant Clara, tout, pour un instant, s'effaça, hormis le doux souvenir du passé ; la vieille maison, le foyer commun, la famille dispersée depuis leur dernière rencontre, tout se retraça avec une vivacité poignante, et ce fut avec une joie mêlée de larmes qu'elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Après que cette première émotion fut un peu calmée, les deux cousines se regardèrent, et quoique le temps de leur séparation n'eût pas dépassé une année, leur aspect mutuel indiquait pour chacune de grands changements survenus.

Clara n'était ni moins fraîche ni moins jolie qu'autrefois ; mais le bel enfant dont la naissance avait retardé son retour en Allemagne semblait avoir ajouté au charme de sa jeunesse ce quelque chose de grave qui appartient à la joie maternelle et qui couronne la beauté d'une sorte de majesté absente jusque-là.

Quant à Fleurange, il eût été plus difficile de dire ce qui la transformait. Etait-ce l'élégance de sa mise, dont la princesse ne la dispensait pas, même lorsqu'elles étaient seules ? Etait-ce le grand monde au milieu duquel elle vivait maintenant ? Etait-ce cette pâleur plus grande et cet air d'abattement qui donnait à son regard cette douceur, à sa taille cette grâce nouvelle, à toute sa personne cet attrait plus frappant que naguère ?

Fleurange avait trop souffert, et souffert trop jeune, pour que sa physionomie eût jamais reflété l'insouciante gaieté de son âge. Néanmoins, au bout de quelques semaines passées sous le toit de son oncle, quel sourire plus radieux que le sien avait réjoui la vieille maison ? quelle voix plus joyeuse que celle de Gabrielle l'avait fait retentir ? Actuellement, son pâle et noble visage semblait être devenu d'une gravité prématurée. Son regard, empreint d'une calme fermeté, ne trahissait plus cette exaltation et cet enthousiasme juvénile qui jadis le faisait parfois flamboyer, et donnait à ses prunelles grises le vif éclat des yeux noirs. Sans avoir vieilli d'un jour, on eût dit qu'elle avait acquis l'expérience de l'âge mûr, et qu'elle avait mesuré la vie sans y avoir fait un seul pas de plus.

Clara et Julian, tout en la considérant avec une sorte d'admira-

tion inquiète, s'abstenaient de l'interroger : quelque chose les avertissait que Fleurange aimait mieux ne pas avoir à leur répondre. Ses questions d'ailleurs prévenaient les leurs. Les noms chers à tous les trois furent prononcés tour à tour, et pendant quelques instants tout s'éclaira du doux reflet de ce foyer lointain dont, à travers toutes les émotions récentes de la jeune fille, la privation n'avait jamais cessé de se faire sentir. Tout allait bien pour ces chers absents. Le bien-être, la paix et même un peu d'aisance reparaissaient peu à peu sous leur toit. Tout cela grâce à l'activité et à l'intelligence de Clément.

—Cher Clément! répétait Clara, les larmes aux yeux, il est leur providence à tous! Que Dieu le bénisse et le récompense, ce frère bien-aimé !

Puis les voyageurs parlèrent d'eux-mêmes. Ils ne faisaient que traverser Florence, qu'ils connaissaient déjà. Après encore un détour pour aller voir Pérouse, et un regard jeté sur ces lieux chers aux artistes, ils comptaient reprendre la route d'Allemagne. Attendus avec impatience à Heidelberg, c'était là qu'ils se fixeraient pour toute l'année suivante, Julian ayant à réparer le temps que leur beau veyage leur avait fait perdre, et à entreprendre sans retard les travaux dont il avait été chargé.

Pérouse !.... A peine eurent-ils prononcé ce nom, qu'une idée soudaine se présenta à l'esprit de Fleurange. Avant d'arriver à Pérouse, il fallait passer près de Santa-Maria al Prato. Ne pourrait-elle pas les accompagner jusque-là ? ne pourrait-elle pas aller chercher les conseils, la tendresse et l'appui de la mère Madeleine ? Et, guidée par elle, ne serait-elle pas sûre de prendre dans ses perplexités actuelles le parti le plus sage ? S'il lui fallait du courage, où en trouverait-elle, si ce n'était près de celle dont le seul souvenir suffisait souvent pour renouveler la vigueur de son âme ? S'il lui fallait de la consolation, qui saurait la lui donner comme elle ? Oui, ce hasard était providentiel, il fallait se hâter d'en profiter, et sans parler pour le moment de départ et de séparation définitive, il fallait seulement solliciter et obtenir de la princesse la permission de faire ce petit voyage, et la quitter d'abord pour quelques jours.

Ce plan arrêté, Fleurange respira comme si un poids eût été soulevé de son cœur, et avant l'heure écoulée elle prit congé de sa cousine après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain, et elle remonta dans la voiture qui l'avait amenée.

On était au mois de mai. Le printemps—et le printemps de Florence—se sentait dans l'air. La voiture du comte Georges était une calèche découverte. Au moment où elle s'y plaçait, un passant, frappé sans doute de sa beauté, lui jeta un de ces gros bouquets

qui, dans cette ville des fleurs, sont en cette saison sous la main de tout le monde. Fleurange, sans même tourner la tête pour regarder celui qui lui adressait ce discret hommage, l'avait accepté sans scrupule, et maintenant elle en respirait avec délices le parfum. Elle éprouvait en même temps un bien-être inusité à sentir son visage caressé par l'air doux et frais de la nuit, à se trouver ainsi un instant seule, la tête découverte, sous le ciel brillant et pur. Après la longue contrainte qu'elle venait de subir ; après tant de jours et de nuits passés dans une chambre où l'air et la lumière pénétraient à peine, ce moment de liberté était un soulagement moral et physique dont, à son insu, elle avait un impérieux besoin. De plus, à travers toute l'anxiété des soins qu'elle avait prodigués à sa maîtresse, une idée, ou plutôt une douleur fixe, n'avait pas cessé de la poursuivre, et elle avait pratiqué sans relâche un renoncement perpétuel au bonheur d'une tendresse dont l'expression muette, ou parfois murmurée, avait eu depuis un mois mille occasions de se faire entendre ou deviner. Il y avait donc alors pour elle un soulagement d'une autre sorte à se dire que cette lutte allait finir, qu'un moyen de partir (ou mieux, de fuir) s'offrant à elle, il ne lui fallait plus d'effort de courage et de contrainte que pour quelques jours, et qu'ensuite elle n'aurait plus qu'à souffrir et plus rien à craindre, ni des autres, ni d'elle-même.

La promenade nocturne de la jeune fille s'acheva trop vite à son gré. Les chevaux allaient comme le vent, et en peu d'instants la ramenèrent au pied du grand escalier de marbre. Elle le monta lentement, et traversa de même les grands salons qui conduisaient à celui où elle avait laissé la princesse et son fils. Ce salon, on s'en souvient, le dernier de l'enfilade, donnait, ainsi que le précédent, sur la terrasse qui formait entre ces deux pièces une communication extérieure.

Arrivée à ce dernier salon, Fleurange s'arrêta : elle avait craint que sa maîtresse ne se fût retirée et ne l'eût attendue ou désirée. Mais il n'en était rien ; son fils était encore avec elle. Elle entendait distinctement le son de leurs voix. Grâce à la douceur printanière de la soirée, toutes les fenêtres étaient ouvertes. Au lieu de reparaître, elle passa donc sur la terrasse pour y attendre la fin de leur entretien. L'heure donnée par la princesse (dix heures) n'était d'ailleurs point sonnée encore.

A peine, toutefois, s'y trouva-t-elle qu'elle s'en repentit, car elle s'aperçut que de là elle entendait, malgré elle, non-seulement la voix de ceux qui parlaient, mais chacune de leurs paroles. Elle allait rentrer aussitôt, lorsqu'elle fut retenue et comme clouée à sa place par un mot qui parvint à son oreille et la fit tressaillir.

Ce mot, c'était *Cordelia*, et presque au même instant elle entendit son propre nom. Son nom ! non pas celui de Gabrielle, qui était le seul sous lequel elle fût connue, mais cet autre nom de son enfance, ce nom que tout le monde ignorait à Florence, hormis celui qui le prononçait en ce moment, et avec quel accent !

—Fleurange ! disait le comte Georges. Oui, ma mère, ce nom, qui vient de m'échapper en parlant d'elle, ce nom, étrange comme sa beauté, et qui n'appartient, comme le charme dont elle est douée, qu'à elle seule au monde, c'était celui que lui donnait son père, lorsque je la vis devant moi, plus charmante mille fois que cette Cordelia pour laquelle elle servait de modèle.

Fleurange n'entendit plus rien. Pendant quelques instants, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir, et ce fut un violent effort de sa volonté qui seul l'empêcha de tomber à terre, vaincue par la surprise et l'émotion.

Etait-ce bien lui qu'elle venait d'entendre ? Etait-ce bien à sa mère qu'il parlait ? Quelle folie pouvait le porter à lui tenir un pareil langage et à braver ainsi la princesse, elle que la moindre contradiction mettait parfois dans un état violent d'impatience et de colère ? elle qui ne pouvait supporter de personne la plus légère résistance ? Qu'allait-elle dire ? quelle réponse Fleurange allait-elle entendre ?

Elle ne songeait plus à bouger ; elle ne savait plus si elle faisait bien ou mal d'écouter ; elle ne pensait qu'à une chose : entendre ce que sa maîtresse allait répondre, et agir en conséquence. Qui sait ? peut-être, après l'avoir entendue, quitterait-elle cette place, pour ne plus reparaître devant elle. Déjà l'idée confuse lui traversait l'esprit, de redescendre l'escalier du palais et de s'en retourner, dans la rue, et dans la nuit, seule, et à pied, chez les Steinberg.

En ce moment, et après un long silence, elle entendit la voix de la princesse. A sa grande surprise, cette voix sourde et tremblante ne trahissait aucun emportement. L'effet n'en fut que plus profond sur celle qui l'écoutait avec une émotion palpitante.

—Ainsi, Georges, disait-elle, ce chagrin, le plus grand qu'un fils puisse causer à sa mère, vous voulez me le faire ?... Cette parole sur laquelle je comptais avec tant de foi et de confiance, vous voulez la violer ?

—Ma mère, je vous l'ai déjà dit, ma parole n'est point engagée.

—Assez, Georges, et merci de votre franchise. Ne la gâtez pas maintenant par un mensonge. Si ce n'est à *elle*, c'est à moi que vous manquez de parole ; c'est à moi, à votre mère. Cela suffit, je pense, pour que j'aie quelque reproche à vous faire.

—Ma mère !...

Et Georges se leva d'un air impatienté et fit quelques pas, comme s'il allait sortir.

La princesse se leva : elle semblait être complètement guérie. Il arrivait souvent ainsi qu'une vive surexcitation faisait disparaître en un instant les dernières traces du mal dont elle venait de subir une si longue atteinte.

Elle passa son bras autour du cou de son fils et le ramena près d'elle.

—Georges, lui dit-elle, lorsqu'il eut repris la place qu'il venait de quitter, je ne devrais plus me fier à aucune de vos promesses ; il en est une cependant que je vous prie de me faire.

—Dites, ma mère.

—Vous ne ferez pas cette folie sans vous donner le temps de réfléchir.

—Je vous le promets.

—Ensuite, écoutez bien ce que je vous demande. Jurez-moi que vous ne la ferez pas avant d'avoir obtenu mon consentement.

Georges hésita.

—Ce serait une promesse bien grave, dit-il enfin d'une voix caressante, si je ne savais pas, qu'à la longue, vous ne refusez jamais rien à votre enfant gâté.

—Voyons, voyons, Georges, reprit sa mère avec une vivacité mêlée d'angoisse, ne me faites pas repentir de ma tendresse. Votre parole !

—Eh bien ! ma mère, je vous l'avoue, j'hésiterais peut-être à vous la donner...sans l'avoir jamais interrogée, sans même savoir, au bout du compte, comment je serais accueilli...

La princesse haussa les épaules.

—Je suis convaincu que ce consentement, moins que moi, elle voudrait s'en passer, et qu'à cet égard ma soumission est sous la garde d'une volonté plus forte que la mienne.

La princesse eu d'abord l'air étonné ; puis, après un moment de réflexion, elle dit :

—Peut-être avez-vous raison. N'importe, votre main sur cette promesse.

Georges s'inclina, baisa la main de sa mère et la serra dans la sienne.

—La voici, dit-il, et ma promesse : sur l'honneur !

—C'est bien, mon enfant ; laissez-moi maintenant. Gabrielle va rentrer, il vaut mieux qu'elle ne vous trouve pas ici.

Georges se leva, et, après avoir encore une fois embrassé sa mère, il quitta la chambre.

Dès qu'elle fut seule, la princesse se jeta sur sa chaise longue, et cachant sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots.

Mme CRAVEN.

(A continuer.)

ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES.

(*Suite et fin.*)

E.—Maintenant, il faut dire à ceux qui croient que le temps se passe dans un cours classique à des études inutiles, que le grec et le latin n'y sont pas le seul objet de l'enseignement. On y étudie aussi la langue anglaise. Avec la connaissance de la grammaire, les conversations anglo-françaises apprises par cœur, les thèmes anglais, la traduction de certains auteurs, il n'est guères d'élève qui, après quelques années passées au collége, ne possède assez cette langue, pour que avec un peu de pratique, il ne puisse s'en servir facilement en toute occasion.

Il n'est point de colléges où l'on n'enseigne dans les classes inférieures l'arithmétique, la géographie ancienne et moderne. Et l'histoire générale n'y est-elle pas étudiée largement, et avec un enseignement qui sache faire apprécier les événements en leurs causes et leurs effets dans l'ordre religieux, social et moral ? A quelques exceptions près, qui, à part ceux qui ont étudié dans les colléges, savent l'histoire ? On lira bien quelques livres historiques qui tombent sous la main ; mais cette lecture superficielle ne grave pas les faits dans la mémoire, comme l'étude que l'on en fait dans les classes où l'on est obligé de rendre compte de ce que l'on a appris. Non pas que dans les institutions classiques les leçons données doivent être apprises par cœur ; ce travail n'est pas et ne peut pas être imposé à la mémoire ; mais l'élève doit posséder assez bien son auteur pour donner à son professeur la substance des faits dont il a lu le récit.

De plus, dans l'enseignement de nos colléges, on fait connaître les historiens que l'on peut lire avec profit, et ceux contre lesquels on doit être en garde. Les faits les plus importants des annales de l'humanité y sont discutés soit en classe, soit dans les réunions académiques. L'histoire n'a été souvent qu'un mensonge ; ceux qui la lisent, sans avoir été guidés dans cette étude, ne font souvent que remplir leur esprit d'erreurs. Dans nos maisons d'éducation catholiques, en apprenant l'histoire, on apprend la vérité et le moyen de se servir de cette connaissance pour la défense de la religion et l'avantage de la société.

Il faut aussi remarquer qu'une foule de notions historiques, géographiques, ou artistiques, politiques mêmes, sont présentées aux élèves dans l'explication des auteurs, à propos d'un personnage, d'un lieu, d'un travail d'art, d'une institution qui s'y trouve mentionnée. Certains développements très-instructifs sont donnés par les professeurs qui ont le talent d'enseigner, ou amenés par les questions d'élèves avides d'acquérir des connaissances. L'explication d'un auteur classique peut devenir la matière d'un enseignement presque encyclopédique.

C.—La littérature est aussi l'un des principaux objets de l'éducation collégiale : elle donne la connaissance des règles de l'art : elle fait étudier les grands modèles ; elle forme le goût par les principes de la critique ; elle apprend à juger du mérite des œuvres littéraires, et par les exercices auxquels ils se livrent, les élèves s'habituent à l'art de parler et d'écrire, si nécessaire aujourd'hui.

D.—Mais tout cela peut s'apprendre sans grec ni latin ; il y a des traités de littérature pour ceux qui n'ont pas étudié ces langues : les règles y sont présentées avec des extraits empruntés aux grands écrivains pour servir de modèles. Vous avez reconnu vous-même que la littérature ancienne, malgré son mérite incontestable, était inférieure pour les idées et les sentiments à la littérature inspirée par le christianisme, qui l'égale d'ailleurs ou le surpasse pour la beauté de la forme. Croyez-vous que nos poëtes se forment sur Virgile, et nos orateurs sur Cicéron ?

C.—Je pourrais vous accorder ce que vous venez d'exprimer. Mais il ne s'en suit pas moins que la littérature antique, comme cela a été dit, a produit des œuvres supérieures que tout ami des lettres doit connaître. C'est d'ailleurs un travail fort utile pour l'intelligence et le goût des élèves que la comparaison qu'ils font entre les ouvrages des auteurs célèbres de l'antiquité, et ceux des grands écrivains modernes. Ils voient ce que ceux-ci ont pu emprunter aux premiers, et comment sous l'influence du génie du christianisme, ils leur sont supérieurs. Les traités de littérature

destinés à ceux qui ne font pas d'études classiques, et qui sont généralement connus sous le nom de poétique et de rhétorique des demoiselles, ne sont guères que des abrégés. Ils sont faciles à étudier, et par là même ils exercent peu les facultés intellectuelles. Croyez-vous que par leur lecture rapide on se forme à l'art d'écrire, aussi bien que par la traduction des grands écrivains de l'antiquité payenne et chrétienne, dont l'élève des colléges doit travailler à faire passer la beauté dans sa propre langue, et dans lesquels il voit l'application des règles qu'il a étudiées ? L'explication du professeur et ses propres appréciations, en lui faisant remarquer la beauté et quelque fois les défauts de ses auteurs, le forment à une imitation qui favorise son talent, ou à une critique qui exerce son goût.

D'ailleurs, ces grandes œuvres de la littérature ancienne que l'on traduit, et celles des classiques modernes qu'on apprend à apprécier, et qu'on analyse dans les classes, donnent aux études littéraires une tendance élevée, et provoquent de la part de ceux qui en ont le talent des travaux sérieux.

D.—J'ajouterai que sous l'influence de l'enseignement religieux donné dans nos colléges, la littérature n'est pas présentée comme n'étant qu'un amusement agréable offert à nos heures de loisirs, le caprice mélodieux d'une fantaisie légère et superficielle qui ne demande qu'un sourire passager à ses frivoles attraits. Non, il y est répété avec M. de Bonald, que la Poésie est la plus noble expression des plus nobles pensées de l'être intelligent. Elle a été donnée à l'homme pour célébrer dans le langage le plus sublime Dieu et ses œuvres, la religion et les vertus qu'elle inspire, la nature et ses merveilles, l'homme et ses sentiments. Elle doit être l'expression du vrai sous ses plus belles couleurs. Son but, c'est d'attirer les hommes à l'amour et à la pratique du bien par tous les enchantements que doit produire le génie élevé à un haut degré d'inspiration. L'élève pénétré de ces idées sent qu'une composition littéraire doit avoir un but utile et une forme d'une beauté réelle. S'il demeure fidèle au goût auquel il a été formé, il n'aura que du dédain pour cette littérature facile, sans principe et sans règle, qui n'a d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange de l'emphatique et du trivial, et ne cherche qu'à produire des émotions sans se mettre en peine de l'effet qui en résulte.

Que lit aujourd'hui celui qui n'a pas été formé par l'éducation classique à l'admiration des grandes œuvres littéraires ? les romans, les feuilletons des journaux; rien autre chose. On connait à peine de nom les beaux génies de la littérature française, Bossuet, Féné-

lon, Racine, Corneille. Ce qui attire la lecture, ce sont ces brochures de toutes les formes et de toutes les couleurs qui s'étalent aux vitrines des libraires, et que l'on rencontre malheureusement sur la table de bien des salons. Que renferme ces amas de feuilles imprimées? De prétendues esquisses de mœurs, des aventures romanesques hors de toute vraisemblance, des futilités de tout genre, où souvent la bizarrerie de la forme le dispute à la misère du fond. Là rien qui instruise, qui excite un sentiment généreux, qui élève le caractère : là souvent, sous des déguisements plus ou moins habiles, les passions se montrent avec l'intention de séduire. De tout jeune homme qui se passionne à la lecture d'un roman, on peut être porté à dire : Voici une tête qui n'arrivera pas à la force virile, et un cœur qui s'affadit.

Il faut avoir le goût de la grande et saine littérature, en relire les chefs-d'œuvre qu'on a appris à admirer au collége. Cette lecture agrandit les idées, et donne de la noblesse et de l'élévation aux sentiments. Combien d'âmes auraient subi le joug des vices ignominieux, si l'amour des lettres, les dérobant à une dangereuse oisiveté ou à des compagnies grossières, ne leur eut donné une forte inclination vers tout ce qui est beau, et tout ce qui est grand? Rien de plus vrai que ces paroles célèbres de Cicéron que nous avons apprises dans les classes : *Ad percipiendam colendamque virtutem litteris adjuvamur..... hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium et solatium præbent.*

B.—Je vais vous dire, comme le Bourgeois gentilhomme, faites comme si je n'entendais pas le latin ; traduisez-moi ces paroles.

D.—Les lettres nous aident à connaître et à pratiquer la vertu ; elles instruisent la jeunesse, elles réjouissent la vieillesse, elles sont un ornement pour la prospérité, un refuge et une consolation dans l'adversité.

C.—Je ferai une autre observation. Dans notre état social et politique, il est un grand nombre de citoyens, qui à raison des charges qu'ils occupent, ou d'autres circonstances qui les y forcent, ont à parler en public. Et puis, beaucoup se croient appelés à écrire sur les journaux. Or, n'est-il pas à désirer que ceux à qui on impose, ou qui s'imposent ces fonctions, les remplissent de manière à se faire honneur à eux-mêmes et à leur pays? On entend trop souvent une parole qui n'est qu'une vaine déclamation, sans aucune dignité, blessant même les règles élémentaires de la langue dont on se sert. Que d'écrits communiqués aux feuilles périodiques, qui ne sont que l'expression de l'ignorance et de l'impéritie de leurs auteurs? Notre gloire nationale peut souffrir de

cette parole orale ou écrite, si peu digne d'attention et si peu propre à une influence salutaire. La culture habituelle des études classiques, la lecture assidue d'ouvrages sérieux, élèveront la pensée et donneront à la parole l'éloquence, ou du moins la correction qu'elle doit avoir.

Etudiez, remplissez votre esprit de connaissances ; pénétrez-vous de la sagesse et du goût des bons modèles, et vous pourrez ensuite bien parler et bien écrire. *Scribendi recte sapere est et principium et fons.*

A.—Parlons maintenant des études philosophiques : On en a constaté l'utilité.

B.—Pas entièrement ; j'admets volontiers qu'il est certaines questions de philosophie dont il soit utile d'avoir la notion. Mais à quoi bon ces formes d'argumentations quelques fois exprimées en termes si bizarres ? Que reste-t-il de positif pour l'intelligence de ces divers systèmes qui se combattent les uns les autres, de ces interminables disputes de l'école où les plus grands maîtres de la science disent les uns : oui, les autres : non, sur les questions qu'ils présentent comme étant de la plus grande importance ? et puis, là encore le latin pour rendre ces études plus difficiles, et faire mettre plus de temps à en retenir quelque connaissance.

A.—Le latin est employé dans l'enseignement de la philosophie, pour que l'on n'oublie pas la langue que l'on a apprise dans les études proprement dites classiques, pour qu'on s'habitue à le parler, pour qu'on s'exprime en termes plus justes, plus précis, et enfin pour qu'à raison même des efforts que l'on fait en étudiant la philosophie en cette langue, ce qu'on a appris reste plus profondément gravé dans l'esprit.

L'étude de la logique est nécessaire : elle produit la justesse de la raison : il est utile de s'habituer à resserrer ses pensées en des formules concises et précises, à les condenser et à les développer d'après une méthode régulière. Par ce moyen on apprend aisément à surprendre l'erreur là où elle se glisse et à repousser les objections futiles élevées contre la vérité. Grâce à une forte instruction philosophique, l'esprit ne sera pas une proie facile du sophisme dont l'empire est si grand dans notre siècle ; il aura acquis cette qualité dont on regrette trop souvent l'absence, une puissante dialectique.

Quand aux divers systèmes soutenus dans les écoles, ne convient-il pas d'en avoir une certaine notion ? Est-ce qu'elles sont à dédaigner, au point même de n'en point connaître l'objet, les questions qui ont occupé Platon, Aristote, St. Augustin, St. Thomas, St. Anselme, Descartes, Leibnitz, Malebranche, De Bonald ? J'avoue

que l'on s'est livré à de vaines subtilités; mais on ne peut nier que l'intelligence n'ait grandement à se satisfaire, à s'instruire, dans ces discussions, du milieu desquelles d'importantes vérités jaillissent en traits lumineux.

Et puis la science puisée à une saine philosophie devient une arme puissante à l'aide de laquelle le chrétien peut défendre la doctrine religieuse qu'il professe.

Il n'est point de travail plus grand et plus sublime que celui de l'entendement, pénétrant dans les profondeurs des dogmes religieux et y trouvant, par ses réflexions, une lumière qui lui dévoile comment l'ordre naturel s'allie à l'ordre surnaturel, comment les lois de l'existence actuelle de l'homme et de la société se combinent avec les lois supérieures et divines. L'œil exercé à ces considérations trouve moins profondes les obscurités du mystère, et si l'homme n'en aperçoit pas clairement la nature, son intelligence en devine la raison.

Mais à part ces hautes et premières questions que la foi résout et dont la philosophie jusqu'à un certain point peut rendre compte, celle-ci embrasse encore des matières d'un vif intérêt qui réclament notre étude.

L'observation psychologique, la connaissance de notre principe intellectuel, de ses facultés, de ses fonctions, l'examen des phénomènes de l'âme, des liens qui l'unissent au corps, de son mode d'opération au moyen des organes, est-ce donc là une matière si étrangère à l'homme, pour n'être accueillie que de son indifférence ? Cette science qui a fait briller les philosophes qui s'en sont occupés, d'une gloire si belle, présente, ce semble, assez d'importance pour qu'on doive croire qu'il n'y a pas là qu'une étude stérile et sans résultats pour la satisfaction de l'intelligence.

E.—Si des hauteurs de la métaphysique, on descend dans les vastes champs de la science sociale, là aussi l'étude de la philosophie apparaîtra digne du plus vif intérêt, et devra peut-être attirer une attention plus particulière, parce qu'elle semble d'une application plus pratique. Quel est le principe de la société, la base sur laquelle reposent ses lois, la raison de se soumettre aux devoirs qu'elle exige, les droits que l'individu peut avoir à y réclamer ? Questions capitales dont notre siècle a vu la discussion, soutenue de la force et de la violence, ébranler le monde des plus pénibles secousses, mais que la raison, aidée de l'expérience, est appelée à décider d'une manière pacifique, pour le plus grand bonheur des hommes. Tout sort des doctrines, les lois, les mœurs, les divisions qui déchirent la société, les faits divers dont se composent les fastes du monde. Si de terribles effets sont dus à la

diffusion de doctrines pernicieuses, qui ne voit, dans un temps où un appel est fait à la libre émission de toutes les opinions, qui ne voit de quelle importance il est à l'homme qui peut exercer une influence quelconque par la parole ou par la plume, d'avoir fait une étude approfondie de la science sociale dont une haute philosophie donne l'enseignement sous la direction de la religion ?

B.—Mais deux années, n'est-ce pas trop de temps donné à ces études ?

E.—Il n'y a qu'une année d'études philosophiques proprement dites : vous savez que dans les deux dernières années du cours, les sciences physiques prennent au moins la moitié du temps.

Les amis du progrès matériel ne trouveront rien à dire sans doute à l'égard des Mathématiques, de la Physique, de la Chimie. N'est-ce pas à la connaissance approfondie de ces sciences qu'est dû le mouvement matériel dont s'applaudit notre siècle ? Ceci est trop évident pour être contesté. Dans les colléges, il se donne, vous le voyez, un enseignement élevé et développé qui fait connaître les lois de la nature, les transformations que la matière peut subir, et toutes les richesses que doit produire une habile exploitation du monde physique. Est-ce que le goût de l'industrie serait ôté à ceux qui étudient les sciences dont l'industrie n'est qu'une application ?

Eh bien ! après l'énumération qui vient d'être faite des diverses matières qui sont l'objet de l'éducation classique, que devient l'assertion qu'au collége on passe tout le temps à étudier du grec et du latin ?

D.—Je crois devoir présenter l'importance d'un cours classique sous un autre point de vue. Un haut enseignement religieux y est donné. Faute d'études profondes sur les dogmes et l'histoire du catholicisme, la plus légère difficulté paraît sérieuse : elle déconcerte ; on ne sait qu'y répondre. La foi qu'on professe est vaincue devant les autres, et bientôt elle chancelle au dedans de soi-même.

Dans un siècle comme le nôtre, où l'incrédulité et le fanatisme anti-religieux élèvent tant de sophismes, font entendre tant de cris menaçants contre notre foi, ne doit-on pas, autant qu'on le peut, s'instruire au point de pouvoir la défendre, et démontrer en toute occasion qui le requiert, la vérité de ses enseignements, la beauté de son culte, et les bienfaits de tout genre qu'elle a apportés à la société.

B.—Je n'ai point prétendu exclure des cours d'études industrielles, que je voudrais voir s'établir, un enseignement religieux développé. Je ne suis pas de ceux qui croient que les intérêts du

temps n'ont aucun rapport avec ceux de l'éternité, et que tout au plus, il ne doit être parlé de religion que dans les temples. Je pense aussi que le simple catéchisme ne suffit pas pour former des hommes jusqu'à un certain point instruits en matière de foi. Mais je ne vois pas pourquoi une instruction religieuse convenable ne pourrait être donnée, là où les études latines et grecques ne font, qu'en des limites resserrées, partie de l'éducation.

D.—Sans doute dans les maisons d'éducation industrielles on peut donner un enseignement religieux qui ait une grande utilité. Mais enfin comme le cours est beaucoup moins long que celui des colléges classiques, nécessairement l'instruction catholique doit y être moins développée. D'ailleurs on ne peut acquérir une certaine science qui permette de défendre la cause de l'Eglise qu'au moyen d'études que l'on ne fait pas dans les institutions dont vous avez parlé. La religion est nécessairement mêlée à tous les enseignements. On n'acquiert de connaissances, en quelque ordre que ce soit, si l'on a été bien dirigé dans l'étude qu'on en a faite, sans qu'elles ne servent à convaincre davantage de la nécessité de la foi, à faire admirer plus vivement son excellence et ses bienfaits, et à donner plus d'aptitude à la défendre contre ses adversaires. L'étude de l'antiquité, cela a été démontré, fait connaître la nécessité de la révélation ; les questions fondamentales de la Philosophie ont leur solution dans les dogmes religieux ; la littérature trouve dans les enseignements du christianisme le principe du beau, la règle la plus sûre du goût, et la source des plus sublimes inspirations ; les sciences sociales sont nécessairement en contact avec la morale chrétienne. On sent donc que ces diverses études doivent donner des connaissances religieuses approfondies. Il faut se rappeler le mot de Bacon : Peu de science peut éloigner de la religion, mais beaucoup de science y ramène.

Il faut aujourd'hui beaucoup de science religieuse pour combattre les graves erreurs qui attaquent la vérité évangélique et la divine mission de l'Eglise. Le communisme vient de faire voir d'une manière éclatante ce qu'est une société sans foi. Mais l'*Internationale* cherche à l'établir partout : et elle fait de nombreux adeptes là où les principes religieux chancellent dans les esprits, où la morale chrétienne perd son empire sur les cœurs. Croit-on que le mouvement industriel du siècle va sauver la société ? Affranchi du contrôle religieux, il ne fera que hâter sa ruine, par la prédominence des intérêts matériels qu'il favorisera. Les chemins de fer, a dit Chateaubriand, si la société ne se laisse pas guider par la foi, ne feront que la conduire plus vite à l'abîme. — Ou bien espère-t-on que la politique va faire régner partout la

paix et la prospérité ? Elle vient de produire une des guerres les plus désastreuses dont l'humanité ait eu à gémir, et de toutes parts elle fait entendre des bruits menaçants, qui sont comme un prélude de celui du canon. —Sera-ce la pure raison qui enfin mettra les esprits d'accord et fera respecter tous les droits ? L'histoire nous a fait voir, à la fin du siècle dernier, ce qu'est un peuple qui fait de la raison une déesse à qui il rend son hommage. Cherchez en dehors des doctrines chrétiennes un principe d'ordre, de justice, de paix qui soit le moyen du salut de la société, vous ne le trouverez point.

Puisque c'est de la foi que dépend le bonheur temporel aussi bien que le bonheur éternel, selon le mot célèbre de Montesquieu, que l'on sente combien de fortes études religieuses sont nécessaires pour conserver et étendre de plus en plus le domaine bienfaisant de la révélation du Christ. Or, comme je l'ai fait voir, une éducation classique dirigée chrétiennement, montrant sans cesse les rapports de la foi avec les divers ordres des connaissances humaines, est de nature à produire en ceux à qui elle est donnée, un attachement plus fort, parce qu'il est plus éclairé, à la religion, et une habileté plus grande pour la défendre.

A.—Ce haut enseignement religieux maintiendra, augmentera la gloire du nom de notre pays. Il n'est pas si obscur que nous pouvons être portés à le croire. Il a son renom à l'étranger par ses beautés matérielles, la magnificence des ondes du Roi des fleuves qui l'arrose, ses lacs aux vastes contours, ses rivières aux bords gracieux, ses promontoires si pittoresques, la situation magique de sa Cité de Québec et ce pont gigantesque, jeté sur le St. Laurent, la plus grande merveille du monde en ce genre. Il a une histoire dont les récits excitent l'intérêt ailleurs que chez nos compatriotes. Il a des rapports intimes avec trois des plus grandes nations du monde : la France, par son origine, l'Angleterre, par sa dépendance politique, les Etats-Unis, par le contact habituel d'un voisinage immédiat. Il a un commerce, qui, au loin et dans les plus grandes cités, fait compter avec lui. Il a une littérature que la renommée commence à glorifier.

Tout cela attire sur notre pays les regards des autres nations ; mais quand leurs yeux se fixent sur lui, ils lui trouvent un caractère tout spécial : l'esprit religieux forme sa physionomie historique et sociale. En effet, l'action catholique nous a faits ce que nous sommes. C'est elle qui a choisi les premiers colons du Canada, et envoyé en leurs personnes, la foi, la piété, la probité peupler la terre que nous, leurs descendants, habitons encore. Elle a inspiré le courage des matyrs glorieux dont le sang a sanctifié notre sol ;

elle a encouragé l'intrépidité de ces héros qui avec un dévoûment si valeureux ont soutenu la colonie naissante ; elle a provoqué l'esprit d'exploration qui a produit de si lointaines et si importantes découvertes ; elle a conservé notre nationalité au milieu d'une conquête qui aurait du nous anéantir, mais dont l'effet principal semble avoir été, dans les desseins de la Providence, notre soustraction à l'envahissement de cette impiété qui a amené la Révolution française avec tous ses désastres. C'est la religion qui a maintenu en nous une loyauté, qui, en nous rendant fidèles à nos nouveaux maîtres, a empêché l'absorption de notre foi, de notre langue, de nos mœurs, de notre nom, dans l'union américaine. C'est elle qui a couvert notre pays de ces magnifiques institutions d'éducation et de charité, qui sont pour nous un si noble orgueil ; c'est elle qui a conservé cette dignité de mœurs, que distinguent ces qualités, disparues hélas ! chez tant d'autres peuples, le respect pour les choses sacrés, l'honnêteté qui fait rougir le vice, la probité dans les transactions, l'urbanité dans les rapports sociaux, et spécialement à l'égard des étrangers. La foi, elle apparait aujourd'hui dans les hautes classes, comme dans le peuple, dans l'administration, dans la magistrature, dans la législature, dans la presse presque tout entière, dans toute l'expression sociale. Pourquoi ne dirais-je pas maintenant que la religion, par un bienfait de la Providence, qui la voit dominer en ce pays, donne cette paix, cette sécurité, ce bonheur moral que ne connaissent plus tant d'autres sociétés ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* a dit, en parlant de la France d'autrefois : " Les étrangers qui la visitaient, s'en retournaient, en disant au dedans d'eux-mêmes : ce royaume est réellement le plus grand entre les nations." Les visiteurs nombreux et souvent distingués qui viennent sur notre sol, ne peuvent-ils pas redire à leur tour ; le Canada est le pays le plus religieux du monde ?

Maintenant, je le demande, cette gloire et ce bonheur dont jouit notre pays ne doivent-ils rien à l'éducation classique, reçue par un si grand nombre de nos concitoyens dans les colléges tenus exclusivement par le clergé ? Si l'on tient à ce que notre religion se maintienne, avec le bonheur qu'elle a donné à notre société, on fera bien d'y regarder de près avant de faire des tentatives pour altérer d'une manière essentielle la nature de cet enseignement, qui, sous le rapport religieux et moral, nous a en grande partie, faits ce que nous sommes, et rend notre nom si glorieux.

C.—D'après ce qui vient d'être dit, il est dans les intérêts de notre foi qu'il y ait dans ce pays un certain nombre de colléges classiques où une haute instruction religieuse soit donnée. D'ail-

leurs, c'est uniquement dans ces institutions que se forment les prêtres. Or, notre clergé n'est pas encore assez nombreux pour notre société ; et de plus de toutes parts, dans la vaste étendue de la Confédération, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, et d'un grand nombre d'endroits de la république voisine où nos compatriotes sont établis, on demande des prêtres canadiens pour conserver ou propager notre foi. J'ajouterai qu'il ne s'agit pas seulement pour les ministres de l'Eglise d'avoir une connaissance suffisante du latin pour apprendre la théologie et comprendre leur bréviaire. La science dans une assez large mesure est imposée au clergé. Les devoirs si importants de son ministère, la dignité du rang qu'il occupe, la défense des dogmes catholiques, des institutions de l'Eglise qu'il doit soutenir contre les attaques d'adversaires nombreux, les lumières que de toutes parts on va chercher auprès de lui, parce que les lèvres du prêtre, selon l'expression sacrée, sont chargées de répandre la science, l'influence qu'il doit exercer sur la société ; tout cela impose au prêtre la stricte obligation d'acquérir des connaissances étendues. Dans les colléges classiques dignes de ce nom, il aura la clé de ces connaissances et il en prendra le goût. Il importe donc à l'honneur du sacerdoce canadien et au succès de son ministère, qu'une haute éducation soit donnée dans les maisons qu'il dirige et où se forment ceux dont ses rangs doivent se recruter.

C.—De fortes études feront aussi les hommes de la patrie. L'esprit cultivé par les sciences et les lettres est plus élevé, plus fort, plus apte à toutes les fonctions intellectuelles. Le citoyen instruit est plus préparé à remplir d'une manière honorable les charges sociales et les devoirs qu'impose la vie politique. Habitué aux considérations élevées, aux profondes réflexions, il aura une raison plus clairvoyante, plus haute dans ses vues, plus vaste dans ses conceptions ; sa parole sera incomparablement plus habile, son mérite personnel plus digne de considération ; son patriotisme même plus fortement excité par les motifs divers de servir son pays que lui présentera son instruction sous bien des rapports, spécialement par la gloire, qu'à l'aide de l'histoire, elle lui montrera, attachée aux noms des défenseurs dévoués de leur patrie ; et à cause de tout cela, son influence sera plus puissante, plus étendue, plus salutaire.

Si mes souvenirs ne me trompent pas, un représentant de Sa Majesté Britannique en ce pays, éminemment distingué par ses qualités intellectuelles, a rendu un témoignage bien glorieux pour nous, en disant qu'il trouvait les principaux hommes politiques de notre Province et ses premiers Magistrats, distingués par des

connaissances et une facilité, en même temps qu'une noblesse de langage, indiquant chez eux d'excellentes études.

Croit-on que si les colléges canadiens avaient manqué, la patrie serait ce qu'elle est aujourd'hui ; que si ceux qui en ont défendu si heureusement les intérêts n'avaient eu qu'une éducation bornée, puisée à des institutions inférieures, leur parole eût eu la même force, leur action la même habileté, leur patriotisme le même dévoûment ? Eh bien ! la nationalité canadienne, elle a encore des dangers à courir, des questions vitales pour elle à discuter, de fortes luttes à soutenir. Elle vaincra si elle a des athlètes munis d'armes trempées à une solide éducation : qu'on me permette de le dire, les colléges sont les arsenaux de la patrie.

D.—Ce n'est pas seulement pour former des ministres éclairés de la religion, d'habiles défenseurs du pays que l'éducation classique est nécessaire ; notre honneur de peuple la réclame aussi avec urgence ; l'éclat des lettres est un des éléments de cette gloire dont il faut que toute nation vive.

Grâce au développement qu'à pris l'éducation au milieu de nous, une littérature canadienne se forme ; elle présente déjà des noms distingués ; elle deviendra glorieuse si elle est encouragée. Mais les auteurs demandent des appréciateurs ; il leur faut des lecteurs qui rendent justice aux mérites de leurs œuvres et déterminent, par leur approbation, de nouveaux travaux de leur part, qui tournent à la gloire de la patrie. Evidemment une littérature n'est possible dans un pays qu'autant qu'il s'y trouve un nombre considérable d'hommes qui aiment les lettres. Plus l'éducation répand de connaissances, plus le goût se forme, plus le talent est porté à s'éveiller, et à recevoir une impulsion qui lui permette de prendre tout son essor.

Maintenant si je demandais : le goût des lettres et des sciences est-il suffisamment répandu dans notre pays pour espérer un certain éclat sous ce rapport dans un avenir prochain ? Est-il beaucoup d'hommes en état de juger du mérite des compositions intellectuelles ? Les livres, les écrits sérieux trouvent-ils de bien nombreux lecteurs ?.....Je serais heureux d'entendre une réponse affirmative à cette question.

Quoiqu'il en ait été du passé, le présent donne des sspérances pour l'avenir, et je crois sincèrement que l'on progresse rapidement dans un sens favorable à la diffusion des lettres. Ne me serait-il pas permis de dire que notre esprit national doit nous y porter ? Ne sommes-nous pas les fils de la France dont la gloire littéraire est si grande, où les œuvres de tatent sont si bien goûtées et si fortement encouragées par la faveur du public ?

Sans doute la classe amie des lettres n'est toujours qu'une partie minime d'un peuple ; mais c'est celle-là qui, après tout, fait l'esprit de la nation, lui donne sa gloire et détermine ses destinées.

Je vois avec bonheur de nouvelles voies ouvertes à l'honneur et à la fortune pour nos jeunes compatriotes ; le goût des armes se manifeste chez un certain nombre d'entre eux. L'organisation militaire est une nécessité actuelle de notre pays, et elle pourra contribuer à sa gloire ; la bravoure de nos aïeux ne manquera pas dans l'occasion à leurs descendants.

Mais qu'on me permette donc de voir la gloire future de mon pays dans les triomphes de la parole de ses orateurs, dans l'éclat de la plume de ses écrivains, dans les vertus ornées de la science de ses concitoyens revêtus de l'habit qu'on porte en temps de paix :

Cedant arma toga ! concedat laurea linguæ.

A.—Sans doute l'industrie mérite des encouragements dans un pays encore nouveau comme le nôtre ; les richesses de notre sol ont besoin d'être exploitées : le commerce est une source de prospérité qui doit couler plus largement encore. Mais surtout l'agriculture réclame à grands cris des bras qui l'exercent, des soins éclairés qui la dirigent, un dévoûment qui se consacre à remuer la glèbe de la patrie, plutôt qu'à aller ramasser, par un travail honteux, sur une terre étrangère, un or qui flétrit la main qui le touche, et qui, au reste, ne l'enrichit presque jamais.

A ces éléments de la prospérité nationale, il faut porter un intérêt puissant et préparer une instruction qni puisse les développer.

Je ferai observer que ceux qui ont fait un cours d'études classiques, ou même seulement une partie de ce cours, seraient bientôt prêts, à raison du développement de leur intelligence et de l'ensemble des connaissances qu'ils auraient acquises, à embrasser une autre carrière que celle des professions libérales. Ils auraient besoin de fort peu d'étude pour s'y préparer ; et comme un assez grand nombre d'exemples l'ont prouvé, on ne tarderait pas à voir leur aptitude aux affaires. Au reste, une éducation classique ne ferait que donner unplus grand honneur, une plus forte aptitude à servir la patrie, en même temps qu'un noble délassement à leurs travaux, aux concitoyens qui se distinguent par leur habileté et leur succès dans l'industrie, le commerce et l'exploitation du sol. C'est une erreur de croire l'éducation classique utile seulement aux classes dites professionnelles.

Mais qu'on n'oublie pas que dans tout corps la tête est la partie principale, que c'est d'elle que dépend toute la vie. Qu'on apporte

une attention dévouée à pourvoir aux besoins des différents membres du corps social, c'est un devoir et une nécessité ; mais que l'on songe surtout à ce que la patrie puisse marcher avec une tête saine, qui ne porte pas l'empreinte d'une ignorance, signe d'une caducité précoce, mais qui, au contraire, se tienne haute avec une noble fierté, exprimant une vive intelligence embellie d'une forte et brillante éducation.

B.—Messieurs, je vous ai dit en commençant que je n'avais guère étudié la question. Ainsi, comme vous l'avez vu, j'ai été plus fort à élever des difficultés qu'à les maintenir contre vos réfutations. De fait, je répétais plutôt les reproches que j'avais entendu faire à l'éducation de nos colléges, que je n'exprimais des opinions personnelles bien formées. J'ai cherché à m'instruire en provoquant des solutions aux objections que je présentais. J'ai reçu une éducation classique ; mais, pour ne pas faire d'aveu qui ne serait pas en faveur de mon amour pour l'étude, je dirai que les circonstances où je me suis trouvé ne m'ont guères permis d'entretenir les connaissances qui m'ont été données au collége. Autant qu'il me sera possible pour l'avenir, je mettrai à profit les considérations que je vous ai entendu développer. Mais si je vous accorde bien volontiers que l'éducation classique doit être conservée telle qu'elle est, du moins vous voudrez bien admettre que les colléges ne doivent pas se multiplier au-delà des besoins réels de notre société, et qu'un plus grand nombre d'institutions d'éducation industrielle devraient être établies.

A.—Que l'on donne au peuple l'instruction qui lui convient, il le faut pour son avantage. Mais que les colléges ne soient point l'objet d'une indifférence qui semble prête à les sacrifier, ou du moins qui ne songe pas aux moyens de les rendre plus dignes du but de leur institution.

Je n'ai point à traiter la question du nombre plus ou moins grand de maisons de haute éducation que demande notre société. Mais il faut tenir à ce que les études soient solides, fortes, complètes, propres à faire des hommes utiles à la religion et à la patrie. L'honneur des lettres en ce pays est intéressé à ce qu'on n'élève sous leur nom des monuments qu'elles repudieraient.

Chacun doit apporter sa part dans la grande œuvre de l'éducation. Le clergé, au dévoûment duquel ce pays doit tous ses établissements d'instruction supérieure, et qui déjà a commencé à élever des maisons pour former aux professions industrielles, le clergé saura encore montrer un zèle éclairé pour encourager la diffusion de la science, qui lorsqu'elle est dirigée par la religion, contribue si efficacement au bien moral, à la gloire et à la prospé-

rité d'un peuple. Les citoyens éminents, responsables de la direction des intérêts du pays, remis entre leurs mains par la confiance publique, ont compris et comprendront mieux que jamais à raison de l'état de notre société, que l'encouragement à donner à une éducation qui fera l'honneur de la patrie, est un de leurs premiers soins. Ceux qui sont à la tête des maisons d'éducation auront toujours à cœur d'y former des hommes éclairés qui servent avantageusement et glorieusement l'Eglise et l'Etat. Les parents qui jouissent d'une certaine aisance, et qui auront eu, par les progrès de leurs enfants aux écoles primaires, une garantie de leurs succès dans de plus hautes études, sauront leur procurer cette éducation classique, propre à leur faire occuper des positions honorables pour eux et grandement utile au bien public, et leur donneront par là-même l'héritage qui excitera le plus en leur cœur la reconnaissance à leur égard. Et l'esprit judicieux de l'opinion publique ne manquera pas de sentir ce qui doit être l'objet de son approbation et de son influence sur cette question de l'éducation, si importante pour la vie d'un peuple. Que tous se souviennent que, comme l'individu, la société se forme par l'éducation, et que l'avenir de notre pays dépend des institutions où auront à s'instruire ceux qui par leur influence devront déterminer ses destinées. Chez tous les vrais amis de la religion et de la patrie doit être la conviction que l'éducation donnée dans nos colléges est la sauvegarde de notre foi et de notre nationalité.

J. S. Raymond, Ptre.

LE PAYS DE GALAAD.

(Suite et fin.)

Les habitants de Yabès de Galaad étaient des gens de paix, qui ne voulurent pas se mêler avec les autres Israélites, coalisés contre la tribu de Benjamin, à laquelle ils firent une guerre d'extermination, pour la punir du crime commis sur la femme du Lévite d'Ephraïm (Juges XX.) Les dix tribus coalisées n'arrivèrent pas à tuer tous les hommes de Benjamin, mais ils réussirent à en tuer toutes les personnes du sexe, et en outre ils jurèrent de ne pas donner leurs filles en mariage aux hommes de Benjamin. Lorsque leur furie fut passée, ils regrettèrent leur serment qui allait être la cause de l'extirpation de cette tribu. Ils cherchèrent donc à y remedier, malheureusement par un moyen qui était aussi illicite que leur vengeance. Dans une séance, ils trouvèrent que les habitants de Yabès n'avaient pas pris part à la guerre contre la tribu de Benjamin ; ils résolurent de les en punir, et en même temps d'arrêter le dépérissement de cette tribu. Ils se ruèrent donc sur la malheureuse Yabès de Galaad ; ils en tuèrent tous les hommes et les femmes, ne conservant que les jeunes filles au nombre de quatre cent, qu'ils donnèrent comme épouses aux jeunes gens de Benjamin (Juges XXI). Vers 1095 ans av. J. Ch.

Une dizaine d'années plus tard, les habitants de Yabès furent attaqués par Naas, roi des Amonites. Yabès demanda la paix, mais le tyran répondit que les habitants de Yabès n'auraient la paix, qu'à condition de se laisser tous arracher l'œil droit. Ces conditions semblèrent trop dures aux Yabésites, et ils eurent recours

à Saül, récemment établi roi à Gabaa. Saül assembla trois cent trente mille combattants, et le lendemain le roi des Amonites fut battu à plate couture et le peuple dispersé (1 Rois XI). Plus tard, les habitants de Yabès montrèrent leur reconnaissance à Saül : lorsqu'ils apprirent que leur sauveur avait perdu trois de ses fils sur le mont Gelboé, dans une bataille contre les Philistins, qui avaient suspendu ces victimes aux murs de Bethsan, ils allèrent les y chercher, les amenèrent chez eux, et les ensevelirent (1 Rois XXXI). Cette action mérita les louanges de David, qui leur fit dire : " Bénis soyez vous du Seigneur, de ce que vous avez usé de " cette humanité envers Saül votre Seigneur, que vous avez ense- " veli." Plus tard David fit exhumer les os de Saül et de ses fils, et les fit déposer dans le sépulcre de Sis, père de Saül (II Rois XXI). Yabès avait plusieurs docteurs de la loi qui habitaient sous des tentes, et qui chantaient les louanges de Dieu sur des instruments de musique. C'étaient des Cinéens, descendus de Récab, c'est-à-dire des Réchabites ou descendants de Réchab, beau-père de Moïse, qui vivaient toujours sous des tentes (Jérémie XXXV).

Nous quittâmes cette célèbre localité à huit heures et demie, et passant une trentaine de troues (Silos), où les Bédouins conservent leurs blés, nous nous dirigeâmes presqu'à l'est pour regagner le pied de la montagne que nous avions quittée pour venir voir Chourahbil. Vers neuf heures, nous passâmes à la droite devant quelques ruines qui indiquent une ville ou un village, que nos Bédouins appellent Ras-el-abou-Habil. A partir d'ici, le terrain est très-onduleux et on trouve le Zakkoum partout. Le Ghor se rétrécit considérablement, de sorte qu'il n'a pas plus d'une lieue de largeur. A dix heures et quinze minutes, nous arrivâmes sur l'emplacement d'une ville. Le Ghor, ou plaine du Jourdain, s'élargit; tous les alentours sont arrosés et bien cultivés. A dix heures quarante-cinq minutes, nous traversâmes une profonde gorge, au fond de laquelle se traîne un petit courant de très-bonne eau, appellé Ouâdi-el-Fadjârese. Nous nous arrêtons à l'ombre d'un buisson de Sidr pour déjeûner.

Après le repas, chacun reprend sa besogne ; la Duchesse son tricot ; l'entomologiste l'écorchoir, et moi, mon calpin. Malheureusement le soleil chauffait à calciner les cailloux. Je me dirigeai vers la montagne pour prendre connaissance de toutes les grottes ou trous dont elle est percée. En y allant, je remarquai sur le bord de la route, qui la longe du nord au sud, une construction en ruines, d'environ quinze mètres de long sur douze mètres de large, on y voit encore cinq colonnes enfoncées dans le sol. Ensuite, je montai sur le versant de la montagne, sur la rive gauche de la

vallée au fond de laquelle coule le ruisseau, Ouâdi-el-Fadjârese. Cette montagne est presqu'entièrement formée de galets collés ensemble par des matières calcaires. Les grottes y ont été toutes habitées et quelques unes le sont encore ; il y en a aussi qui ont servi de tombeaux. De là je me rendis sur le bord de la vallée où je rencontrai les ruines d'un moulin à eau dont on voit encore les aqueducs ; on y remarque une meule qui a trois mètres de diamètre. J'y aperçus une construction en plein cintre presque entièrement ensevelie, dont la partie de la voûte au-dessus du sol est murée de pierres sèches. Pour voir ce qu'il y avait là-dedans, j'en ôtai quelques pierres, et ma curiosité fut bien vite satisfaite. Il n'y avait autre chose dedans qu'un mort, qui ne sentait pas bon du tout. Je prononçai une prière pour ce mort et je continuai mes explorations, en passant la vallée ou gorge sur un viaduc appuyé sur quatre arcs en ogive. Arrivé de l'autre côté, je montai le flanc de la montagne, trouée comme une ruche. A la première grotte, voilà qu'un Bédouin en sort :

—Que voulez-vous, me dit-il ?

—Je veux voir toutes ces grottes, lui répondis-je.

Ensuite il me demanda qui j'étais, d'où je venais et où j'allais ; puis il me fit voir toutes les grottes habitées. Il y en avait aussi qui servaient de magasin et d'autres d'écuries aux ânes. D'une des dernières que je visitai sortit une femme qui écumait de colère ; elle insultait mon pauvre Bédouin de la manière la plus brutale. Un autre Bédouin désapprouva la femme, mais désapprouva aussi le Bédouin. Je crus qu'il finirait par dire à l'homme : Vous avez tort et à la femme, vous n'avez pas raison.

Mon exploration finie, je descendis de la montagne en parcourant les ruines qui ne sont pas considérables, mais qui s'étendent très-loin.

Ce village dans le rocher et cette localité ruinée s'appellent El-Kleileh.

Vers une heure et demie nous nous disposâmes à partir. Le soleil n'avait encore rien perdu de sa vigueur, mais le vent s'était levé. Notre chemin passe par des terres cultivées, maigrement boisées de Sidr et de Zakkoum, et les eaux deviennent plus rares. Après cinq quarts-d'heure de marche, nous remarquons à main droite, près du chemin, une petite Ouâli, petite construction funèbre, qui contient les cendres d'Aban-Béïdeh. Aban-Béïdeh est un des lieutenants d'Omar, un des conquérants de la Syrie, qui s'était fixé en ce lieu, comme Chourachbil à Jabès et qui, comme lui, périt par la peste, l'an 639.

A Aban-Obéïdeh se trouve un puits d'eau potable, et autrefois il

y avait un village, dont je n'ai pu savoir le nom. On trouve ici une espèce de fruit qu'on appelle pomme de Sodome : il a neuf centimètres de la queue à l'extrémité, et onze centimètres dans l'autre sens. Ce fruit n'a point de chair, c'est une peau verte qui ressemble à celle d'une figue, contenant des graines semblables aux pépins de pommes ordinaires : chaque pépin est fourni d'une grosse barbe d'environ trois centimètres de long, plus douce que la soie, qui se laisse filer plus facilement que le coton, mais n'a pas beaucoup de résistance. La tige qui porte ce fruit est à moitié ligneuse et devient très-droite ; elle a beaucoup de moëlle ; ses feuilles sont épaisses et laiteuses. Je pris plusieurs de ces fruits ainsi qu'une tige, mais dès que je la coupai, le lait en sortit en quantité, et ensuite la tige coupée *saigna* si abondamment qu'elle salit entièrement mon habit. Je donnai un coup de couteau dans un de ces fruits pour en faire sortir le vent qui le tenait gonflé, et puis je le mis entre deux feuilles de papier pour le conserver. Parmi plusieurs Bédouins que nous trouvâmes assemblés en ce lieu, se trouvait Sâleh-Adouan, jeune homme d'environ dix-sept ans, le neveu du fameux Cheïk-Adouan. Nous lui demandons s'il veut nous escorter ? Il y consent, il donne ordre à son domestique de le suivre, prend sa longue lance, monte à cheval, se joint à nous et nous continuons notre route.

Nos Bédouins de la tribu Arrab-el-Ehhsaouyieh n'étaient plus sur leur territoire. Cependant ils pouvaient aller plus loin, parce qu'ils sont les amis des Adouans ; mais le plus prudent pour nous c'était d'engager une escorte de la tribu propre pour laisser retourner les premiers.

Chemin faisant, nous remarquâmes encore quelques pièces de terre cultivées, mais à mesure que nous marchions, le terrain devenait plus sablonneux ; peu à peu le Sidr disparût et le Zakkoum devint plus rare, mais plus beau. Il a ici la forme d'un très-bel arbre.

Flavius Josèphe (ant. L. XIV, VII,) vante au superlatif le baume de Jéricho. Aujourd'hui encore, on extrait du Zakkoum une espèce d'huile jaunâtre, employée avec succès pour la guérison des plaies. J'ai déjà dit dans mon *Guide Indicateur*, que je crois que c'est là le baume tant estimé et appelé le plus précieux des parfums par l'historien Juif. Le prophète Jérémie nous parle du baume de Galaad en disant : " N'y ait-il point de baume dans Galaad ? Ne s'y trouve-t-il point de médecin ? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée ? "

Autrefois le pays de Galaad en fournissait en quantité. Nous en avons la preuve dans la Genèse (XXXVII, 25), où nous lisons que les Ismaélites qui achetèrent le jeune Joseph, fils bien-aimé de

Jacob, venaient de Galaad avec des chameaux chargés de parfums. J'ai eu beau chercher dans le pays de Galaad pour trouver d'autre baume que celui de Jéricho ; je n'en ai pu trouver. Je pense donc que le baume de Galaad et celui de Jéricho sont le même, et que ce n'est autre chose que l'huile tirée du Zakkoum.

Après une heure et demie de marche au bon pas, nous arrivâmes au campement. Le vent menaça d'emporter nos tentes, car le terrain où elles étaient dressées étant sablonneux, les piquets ne tenaient pas bien. Nous craignions donc de passer une mauvaise nuit, mais Dieu y pourvut. Vers le coucher du soleil, le temps se calma, le ciel devint serein et l'astre par excellence nous laissa longtemps jouir de ses rayons dorés et lumineux, qu'il nous envoyait de derrière la chaîne de montagnes de la Judée, même jusqu'à ce que la lune nous vint éclairer par dessus la chaîne de montagnes de Galaad. La voûte céleste se couvrit d'innombrables étoiles ; tout était lumineux, et le calme régnait partout. On n'entendait plus que le doux murmure des eaux limpides du Ouâdi-Zerka, sur la rive droite duquel nous campions. L'Ouâdi-Zerka est un très-grand ruisseau ou petite rivière qui, bordée de deux haies de roseaux dont les Arabes font des plumes, va se jeter dans le Jourdain.

L'Ouâdi-Zerka est l'ancien Jaboc, appelé aussi la rivière de Jacob, parce que ce patriarche, en venant de la Mésopotamie, campa sur la rive gauche de ce courant d' eau. C'est dans cette occasion et en ce même lieu qu'il lutta avec avantage contre l'ange du Seigneur, qui lui donna le nom de fort contre Dieu, Israël. Jacob appela ce lieu Phanuël qu'il conserva. Vers l'an 1245 av. J.-C., Gédéon y trouva une ville et une tour qui portaient le nom que Jacob avait donné à cette localité. Ce juge d'Israël, en poursuivant avec trois cents hommes seulement Zebée et Salmana, roi des Madianites, y demanda du pain pour ses gens de guerre ; mais on le lui refusa inhumainement, en se moquant de lui. A son retour, Gédéon victorieux en tua tous les habitants et démolit la tour (Juges VIII). C'est non loin de là que Jacob rencontra son frère Esau (Genèse XXXII). Aujourd'hui encore, on y voit les traces d'une ville qui a dû être considérable ; entre autres on y rencontre les ruines d'un moulin à eau et des collines formées par les saletés exportées de la ville.

Le 27 novembre, après avoir passé une bonne nuit sur le bord du Jaboc, à Phanuël, où Jacob campa il y a 3,609 ans, nous traversâmes la rivière à gué. Pendant une demi-heure de marche, nous remarquâmes de la terre cultivée et arrosée, mais bientôt la végétation cessa, le sol devint dur, sillonné par des ravins et sans eau.

Vers huit heures et demie, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, où nous remarquâmes la meule d'un moulin à sucre, preuve certaine que ce terrain était autrefois cultivé et arrosé, probablement avec les eaux du Jaboc.

La chaleur était très-forte, le vent contrefaisait le mort et nous avions le soleil en face. Pas un brin d'herbe ne couvre le sol grillé en ce lieu horrible ; nous cheminâmes péniblement jusqu'à neuf heures et trois quarts, lorsque nous rencontrâmes un chétif buisson de Sidr ; nos Bédouins nous conseillèrent d'y déjeuner. Je reclamai en disant que c'était encore trop tôt et qu'il n'y avait pas assez d'ombre ; j'interrogeai le Bédouin local, qui m'assura que nous étions encore à la distance de trois heures de marche de la première branche qui peut fournir un tant soit peu d'ombre. Le meilleur parti à prendre c'était donc de profiter du peu d'ombre projeté par ce maître buisson : il se trouve sur le bord d'un torrent à sec, appelé Ouadi-er-Rattham. Ce buisson n'est pas seulement une providence pour les voyageurs, mais il l'est aussi pour la gente volatile ; naguère il a dû servir d'asile à quatre-vingt-cinq familles d'oiseaux. Les branches étaient littéralement chargés de leurs nids ; j'en ai compté jusqu'à quinze qui se touchaient.

Après le déjeuné, M. de la Brûlerie alla faire la chasse aux insectes, qui y abondent de toutes les espèces et même des plus inconnues. La dame de chambre et moi nous l'aidâmes, et au bout d'une heure, il avait une bouteille pleine d'insectes. Les scorpions étaient si nombreux qu'on en trouvait sous chaque pierre qu'on soulevait.

Vers une heure et demie, l'air commença à s'agiter un peu, et nous nous remîmes en chemin. A 2 heures, nous traversâmes une gorge qu'on passait autrefois sur un pont, dont on remarque encore les restes à main droite, près du chemin. Au pied de la montagne, à gauche, se trouve une source appelée Aïn-Abad ; elle envoie ordinairement ses eaux par cette gorge, mais à présent tout est sec. Un quart d'heure de marche plus loin, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, mais je n'en pus apprendre le nom. La plaine inculte et dure n'est pas trop ondulée et les torrents qu'on traverse de temps en temps ne sont pas profonds.

Vers quatre heures et demie nous arrivâmes à nos tentes dressées sur la rive gauche d'un courant d'eau appelé Ouâdi-Shaïb, nom d'un Ouâdi situé sur le versant de la montagne à la gauche, plus vulgairement Ouâdi-Nimrim. C'est un grand ruisseau d'eau potable, qui se jette péniblement à travers les roseaux et les bois dans le Jourdain. Sur sa rive droite, on remarque les ruines de Beth-Nimrah, l'ancienne Beth-Nemrah, ville forte de la tribu de Gad

(Josué XIII. Nom. XXXII). Le temps était doux et tranquille, nous étions fatigués de la chaleur du jour ; mais l'appétit n'était pas resté en route. Vers le coucher du soleil, chacun se laissait trouver au repas, qui fut suivi d'une petite causerie, après laquelle nous allâmes à nos occupations accoutumées, et à neuf heures et demie, tout le monde se reposait. Rien ne vint troubler notre repos, les chacals étant les seules créatures qui se firent entendre.

Le 28 novembre, de grand matin, nous étions tous debout, et après un petit déjeuné nous montâmes à cheval. Il n'était que six heures. Après une heure de marche vers le sud-ouest nous arrivâmes au Jourdain, que nous traversâmes en barque pour trois piastres (70 centimes) par personne, et autant par bête. Après une demie-heure, nous nous remîmes en route. Au commencement, nous nous dirigeâmes à l'ouest, ensuite au nord-ouest, jusqu'à l'endroit où nous pouvions sortir de la dépression du Jourdain ; de là nous avons été gagner la route de Jéricho à l'endroit du Jourdain où Notre Seigneur a été baptisé par St. Jean-Baptiste. Le temps était très-beau et il ne faisait pas trop chaud. Nous déjeunâmes à ce fleuve, sacré par le baptême du Sauveur et tant d'autres faits miraculeux, et ensuite nous nous rendîmes à la mer Morte. Nous nous y arrêtâmes pendant une demie-heure, pendant laquelle je nageai dans ses eaux lourdes, mais limpides comme un cristal.

J'ai remarqué qu'à partir du Ouâdi-Hamat jusque tout près de la mer Morte, on ne trouve dans le Ghor ou vallée du Jourdain, aucune trace volcanique ; toute la vallée est du terrain sédimentaire.

Le Ghor ou vallée du Jourdain est sillonné d'une dépression considérable d'environ deux kilomètres de large. Faut-il attribuer cette dépression à une diminution d'eau ? Je ne le pense pas, car cette opinion ne serait guère d'accord avec l'agrandissement de la mer Morte.

Les eaux pendant les grosses pluies se précipitent vers le Jourdain, et arrivées en quantité sur le bord de cette dépression, coulent du haut en bas sur les parois, entraînant une certaine quantité de terre et même en détachant quelquefois des brèches assez considérables, comme j'ai vu moi-même.

Voilà à quoi, je crois, il faut attribuer la formation de cette dépression.

De la mer Morte nous nous sommes rendus à nos tentes dressées près de la fontaine d'Elisée, en passant par Jéricho. Pour cette ville, la mer Morte, la fontaine d'Elisée et la montagne de la Quarantaine, voir mon *Guide Indicateur*.

A peine étions-nous arrivés au campement que le ciel se couvrit de nuages, la foudre sillonna le firmament, le tonnerre se fit entendre et une légère pluie en fut la suite.

Après le dîner, qui eut lieu au coucher du soleil, les femmes de Jéricho arrivèrent pour danser. Cette danse consiste en un demi cercle de femmes qui se frappent les mains en mesure et répondent à des improvisations faites par une ou deux femmes qui, un grand sabre à la main, dansent réellement en maniant assez gracieusement le sabre. Un voyageur français qui avait sa tente non loin des nôtres, vint se joindre à nous pour jouir de cette espèce de spectacle. La nuit se passa à la fontaine d'Elisée dans la plus grande tranquillité, ce qui nous disposa à continuer notre voyage par le Ghor.

Le 28 novembre, vers sept heures quarante minutes, nous jetâmes un coup d'œil sur le mont de la Quarantaine et nous montâmes à cheval. Nous nous dirigeâmes vers le nord-est en passant par la célèbre source d'Elisée. Après une demi-heure de marche. nous rencontrâmes un viaduc qui traverse une gorge sur trois arcs en ogive, auprès desquels on remarque les restes d'un monument, Ensuite nous arrivâmes dans l'ancienne voie royale. La terre est partout inculte et nue jusqu'à neuf heures où, commencent à se montrer le Sidr et le Zakkoum. A neuf heures et vingt minutes nous arrivâmes à un assez beau courant d'eau appelé Ouâdi-el-Audja. Là, à en juger par les ruines qui couvrent le terrain, a dû se trouver une grande ville. Quoiqu'encore un peu de bonne heure nous nous y sommes arrêtés, car, chemin faisant, nous ne devions plus rencontrer d'eau qu'après quatre lieues de marche.

A environ trois quarts d'heure avant d'arriver au lieu du déjeuné, le drogman était resté en arrière avec un de nos Bédouins ; je crus que c'était pour s'informer de la route près d'un berger. A peine étions-nous descendu de nos montures pour déjeuner à l'Ouâdi-el-Audja, qu'ils arrivent tous les deux très-contents, avec un bel agneau à grosse queue. Voilà pour le dîner de ce soir, disent-ils. On plaint la pauvre bête, qui n'a plus que quelques heures à vivre. En attendant, le déjeuné est servi, on se place comme à l'ordinaire sur le tapis et quoi qu'un peu trop tôt, la viande, les œufs durs etc., etc., disparaissent à vue d'œil. Après le déjeuné, j'allai explorer les ruines ; M. de la Brûlerie fit de la chasse entomologique, la dame de chambre avait pris du goût pour cette chasse et chassait les insectes comme une enragée. Cependant il y en avait qu'elle n'osait pas attaquer et dans ce cas elle appelait M. de la Brûlerie. A mon retour des ruines le drogman dormait, ainsi que notre Bédouin, et le gendarme, Mahommed Sâffadi,

avait aussi choisi la position horizontale sur son abbaya (manteau arabe).

La Duchesse tricotait, et moi, je m'étais mis à écrire, lorsqu'arriva un pasteur Bédouin en pleurnichant. Il me montre huit piastres, (un peu moins de deux francs), en me disant :

—Voilà ce que votre drogman m'a donné pour l'agneau qu'il a enlevé.

Je lui réponds hardiment qu'il est menteur, que telle chose est impossible à croire. Alors il jure sur sa foi et sur son Prophète. Je l'envoie à Mohammedi-Sâffad, qui connaît le caractère des Bédouins mieux que moi, en lui disant, que s'il croit que le Bédouin a raison, je lui ferai payer le reste du prix convenable. Mohammed interroge le Bédouin qui avoue que le berger avait raison. On donne à ce dernier une vingtaine de piastres et le voilà content.

En cette circonstance le drogman avait commis une action détestable, par laquelle il nous compromettait tous. Car ce pasteur n'était pas venu seul. A son arrivée je n'avais vu que lui, mais pendant qu'on le payait, je remarquai des Bédouins armés derrière chaque buisson. Une fois le pasteur payé, ils disparurent. La Duchesse fut tellement saisie de peur qu'elle n'osa plus rester un seul instant en ce lieu, et à midi, nous étions tous à cheval.

Pendant une petite demi-heure, nous remarquâmes de la terre cultivée, mais ensuite elle est inculte et sans eau. Vers deux heures nous traversâmes une ancienne route romaine et un grand torrent sans eau appelé Ouâdi-Fasaïl. Une vingtaine de minutes plus tard, nous remarquâmes les ruines d'un village nommé Oum-Tel. Nous traversâmes ensuite deux torrents à sec ; vers deux heures et demie, nous étions en face d'une haute colline pointue appelée Courn-es-Sarthabeh. Nous lisons dans le livre de Josué 111, 16, que pendant que les Israélites traversèrent le Jourdain à pied sec, les eaux s'amoncelèrent depuis là jusqu'au lieu de Sarthan. Je ne pense pas qu'il existe aucune difficulté pour admettre Sarthabeh pour l'ancienne Sarthan.

C'est entre Sarthan et Sokoth, qui est plus loin, qu'Hiram, le célèbre ouvrier de Tyr, avait son atelier, où il fabriquait tout ce qui devait être en fonte au temple de Salomon (III Rois VII).

Vers trois heures et quarante minutes, nous arrivâmes à nos tentes dressées sur la rive droite de l'Ouâdi-Fârah, beau ruisseau de très-bonne eau, bordé de lauriers-roses et autres plantes, et qui se jette dans le Jourdain. Au delà de la rivière, à la distance de deux cents mètres environ, la chaîne de montagne projette une

pointe en forme de cap dans la plaine ; cette pointe au cap est percée d'un certain nombre de grottes habitées ; on les appelle Makheroud. Au pied on remarque un petit cimetière. Au nord-ouest, sur la rive droite du ruisseau, on aperçoit un Ouâli (petit monument funèbre) où est enseveli un grand Cheïkh appelé Abd-el-Kàdr.

Le 30 novembre, après avoir passé une nuit tranquille et fait un petit déjeuné, comme à l'ordinaire, nous montâmes à cheval vers sept heures et demie. Nous traversâmes l'Ouâdi-Farah à gué comme tous les autres courants, car dans ce pays on ne trouve nul part des ponts, et nous continuâmes à cheminer le long de la chaîne de montagnes. Après une demi-heure de marche, les montagnes se montrent nues et la plaine inculte ; après une autre demi-heure, nous traversâmes un profond torrent à sec, appelé Ouâdi-abou-Sadra. Plus loin nous traversâmes un autre torrent à sec, en remarquant les fondements d'une construction carrée. Vers neuf heures et demie, nous passâmes sur l'emplacement d'une ville ; les ruines couvrent une assez grande étendue de terrain, mais ne sont ni considérables ni intéressantes ; on les appelle Kherbet-Samrak. Je ne sais quelle pourrait être cette Samrak, si ce n'est Samir de la tribu d'Ephraïm, où habitait Thola, fils de Phua, qui jugea le peuple d'Israël pendant vingt-trois ans, et qui après sa mort y fut enseveli (Juges X). Dans la montagne en face, on remarque plusieurs grottes probablement sépulcrales.

Le terrain que nous parcourons est pierreux, inculte et sillonné de ravins. Sur la chaîne de montagnes à droite, de l'autre côté du Jourdain, on remarque Kâlat-er-Rabbat. C'est un château-fort, situé sur un point culminant. Vers dix heures, la chaîne de montagnes à gauche se montra percée de grottes ; l'espace entre le Jourdain et la chaîne est étroit. Les montagnes sont moins nues, on aperçoit ça et là quelques plantes, principalement du génêt. A dix heures et demie, nous traversâmes à pied un torrent sans eau, et cela à pied pour ne pas nous casser le cou à cheval. Une demi-heure après, nous passâmes un autre torrent où l'on voit les restes d'un pont, et non loin de là nous remarquâmes l'emplacement d'un village. A midi et demi, nous sommes arrivés à l'Ouâdi-Meilehh, petit ruisseau d'eau un peu saumâtre, maigrement boisé, mais assez fourni de plantes herbacées. Nous y avons déjeuné à l'ombre d'un buisson de Sidr. Ensuite chacun reprit sa besogne ordinaire et à deux heures et trente-cinq minutes nous sommes montés à cheval.

Après une demi-heure de marche vers le nord, par des sentiers au milieu de beaux terrains cultivés, nous rencontrâmes une petite colline couverte de ruines, probablement celles d'une forte-

resse ; au pied coule un beau ruisseau. A en juger par le sol, tout ce terrain a été autrefois couvert de constructions. Les indigènes appellent cette localité Soukkouth ; il est plus que probable que c'est là l'ancienne Soccoth de l'Ecriture Sainte. Jacob après avoir décampé à Phanuël, sur le bord du Jaboc, et traversé le Jourdain, vint à Soccoth, y dressa ses tentes et y bâtit un abri pour ses troupeaux, (Genèse xxiii, 17).

Gédéon, en poursuivant les Madianites, demanda aux habitants de Soccoth du pain pour ses trois cents hommes ; mais au lieu de lui en donner, ils se moquèrent de lui. Gédéon pour les en punir, fit à son retour flageller les soixante-et-dix-sept principaux de la ville, avec des ronces et des épines du désert, (Juges VIII).

De Soccoth nous mîmes deux heures et demie pour atteindre Beth-San, ville des Chananéens de la tribu de Manassé (Josué XVII, 16). Les Israélites n'en exterminèrent pas les habitants. Ces Chananéens avaient des chariots de guerre armés de fers tranchants (Josué ch. et versets cités, et Juges 127).

Saül, mort sur le mont Gelboé, dans une bataille contre les Philistins, fut suspendu au mur de cette ville, comme je l'ai déjà dit. Après la captivité, Bethsan devint, sous le nom de Scythopolis, le chef-lieu de la décapole et plus tard, le siège d'un évêché. Aujourd'hui on appelle cette ville Bisân ; elle est située sur une hauteur, à l'Est du mont Gelboé, et consiste en quelques misérables maisons habitées par cinq cents hommes qu'Ibrahim Pacha y laissa. De cette ancienne ville, on ne voit plus que des ruines consistant en pierres de taille, fragments de colonnes etc. Vers le nord-est, on voit l'acropole également en ruine ; au sud-est se trouvent les ruines d'un temple ; le théâtre est encore en partie debout. Cette localité est richement pourvue d'eau, le terrain est très-fertile. En quittant Bisân, nous traversâmes un ancien pont romain très-bien conservé. A gauche et non loin de là, on remarque les restes d'une église assez reconnaissable. Quelques pas plus en avant, nous passâmes devant le Khan-el-Ohmar, à droite, belle construction musulmane. Vers onze heures, nous arrivâmes au Cison, et nous nous y arrêtâmes pour déjeuner ; ce repas fut bien vite expédié, car la pluie vint nous arroser. Après avoir gagné le flanc ouest du mont Thabor, nous le montâmes, et visitâmes le lieu célèbre par la Transfiguration du Seigneur. Nous fîmes notre prière et ensuite nous descendîmes, sans pouvoir jouir du beau panorama dont on jouit en temps ordinaire, du haut de cette sainte montagne. La pluie qui obscurcissait le temps devint encore plus abondante et le temps se refroidit. Sur le versant du Thabor, nous rencontrâmes un serpent qui, en faisant place pour nous laisser

passer, se mit à siffler, mais sans nous faire de mal. Deux heures après, nous nous trouvâmes dans la ville du Seigneur où le Verbe s'est fait chair. Le reste de notre voyage n'a rien eu de particulier, et pour la description des Lieux Saints et historiques de Nazareth par le Mont Carmel, St. Jean d'Acre, Tyr et Sidon, voir mon Guide Indicateur.

FRÈRE LIÉVIN DE HAMME.

BATAILLE DE DORKING,

INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(*Suite et fin.*)

Cette demi-heure nous parut un siècle ; et pendant que nous stationnions sur la colline, il nous arrivait un bruit confus ; c'était le roulement des fourgons, des chariots, et le pas des hommes et des chevaux : l'armée battait en retraite. Enfin, à travers l'obscurité, nous vîmes arriver notre adjudant. L'armée devait se replier et prendre position sur les hauteurs d'Epsom, c'était l'ordre ; nous allions la rallier et tenter de retrouver notre brigade. En route, l'officier communiqua quelques nouvelles à notre tête de colonne qu'il accompagnait à cheval : l'armée avait tenu ferme pendant quelque temps, mais à la fin l'ennemi avait rompu nos lignes, entre Guildford et nous, aussi bien que sur notre front, et, lançant des masses sur ce point, il avait porté le désordre de toutes parts ; le premier corps d'armée, en position à Guildford, se repliait également, pour éviter d'être pris en flanc. Les troupes régulières formaient l'arrière-garde ; nous devions accélérer notre marche le plus possible, afin de laisser le chemin libre et de leur permettre d'effectuer la retraite en bon ordre le lendemain de bonne heure. Le vieux général, ce brave lord qui commandait notre corps d'armée, avait été grièvement blessé dès le commencement de l'action,

et avait dû quitter le champ de bataille. La garde avait horriblement souffert. La cavalerie royale avait chargé les cuirassiers ennemis, mais s'étant engagée dans des terres labourées, elle avait été décimée à son tour. Telles étaient les nouvelles qui circulaient d'un bout à l'autre de notre colonne. Personne ne savait ce qu'étaient devenus nos blessés, et personne n'osait le demander.

Malgré notre fatigue, nous marchions toujours, et il était minuit environ quand nous arrivâmes à Leatherhead ; là nous quittâmes les champs pour regagner la grande route ; le désordre arriva à son comble, et nous nous frayions péniblement un passage.

Des trains passaient lentement sur le chemin qui longeait la route, transportant des blessés, ceux du moins qu'on avait pu ramasser. Il faisait jour quand nous arrivâmes à Epsom. La nuit avait été belle et claire à la suite de l'orage ; un vent froid, joint à l'humidité de mes vêtements trempés, m'avait glacé jusqu'aux os. Ma jambe blessée, roidie, me faisait beaucoup souffrir ; j'allais tomber de faim et d'épuisement, et mes pauvres camarades n'étaient pas mieux lotis que moi.

Nous n'avions rien mangé depuis la veille au matin, et le pain que nous avions mis en réserve était trempé par la pluie ; il ne m'en restait qu'une croûte au fond du sac. Enfin, pour comble de misère, le tabac était trop mouillé pour pouvoir fumer. Nous nous traînions dans ce piteux état, lorsque l'adjudant nous fit faire halte dans un champ, au bord de la route ; là, nous nous jetâmes sur l'herbe encore humide, épuisés de fatigue.

On fit l'appel, et cent quatre-vingts hommes seulement sur cinq cents qui étaient présents au matin de la bataille, répondirent à l'ordre. Sur ce nombre, quelle était la proportion des blessés et des morts, nul ne le savait.

Cependant, dans la confusion de la lutte, beaucoup avaient dû s'égarer. Pendant que nous étions arrêtés là, nous vîmes passer dans la cohue des piétons et des voitures un fourgon de vivres de l'intendance, conduit par un homme en uniforme. " Des vivres ! " s'écria quelqu'un de nous ; et une douzaine de volontaires s'élancèrent aussitôt et entourèrent la voiture. Le conducteur essaya de les écarter avec son fouet ; mais il fut précipité de son siége, et la voiture se trouva vidée en un clin d'œil. C'étaient des boîtes de viande conservée. Nous les ouvrîmes avec nos baïonnettes. La viande était cuite, mais eût-elle été crue, nous l'eussions dévorée de même.

Un instant après, passa un général accompagné de deux ou trois officiers d'état-major ; il s'arrêta, parla à notre adjudant, et entra dans le champ.

" Mes enfants, nous dit-il, pour le moment, vous vous joindrez à ma division ; formez les rangs et prenez la file."

Nous nous levâmes, nous formant par petits pelotons d'une vingtaine d'hommes, et nous nous joignîmes à cette masse bigarrée. Il y avait là des régiments, des détachements, des volontaires et des miliciens isolés, des paysans qui fuyaient, les uns avec des paquets, les autres les mains vides, quelques-uns en charrette, la plupart à pied ; çà et là, des fourgons chargés d'approvisionnements et de soldats qui s'étaient hissés partout où ils avaient pu trouver place ; d'autres charriots s'étaient aussi remplis de soldats blessés. On s'arrêtait à chaque instant ; tantôt c'était un cheval qui s'abattait, tantôt un essieu qui se brisait, et la voiture en s'arrêtant barrait la route à tout ce monde. Dans la ville, la confusion était plus grande encore : toutes les maisons étaient pleines de volontaires et de miliciens blessés ou écloppés et cherchant à manger ; les rues en étaient littéralement encombrées. Les officiers s'efforçaient bien de rétablir l'ordre, mais la tâche était au-dessus de leurs forces.

Un ou deux régiments de volontaires, qui étaient arrivés du Nord pendant la nuit, et qui attendaient des ordres, étaient rangés en bataille le long de la route, et faisaient encore assez bonne contenance. Quelques régiments, y compris le nôtre, conservaient aussi une apparence de discipline ; mais la plus grande partie de l'armée qui battait en retraite ne constituait plus qu'une immense horde sans aucune cohésion. La troupe régulière, ou plutôt ses débris, formait l'arrière-garde, afin de tenir l'ennemi en respect.

Dans une pareille cohue, quelques officiers isolés étaient réellement impuissants. Pour ajouter à la confusion, on évacuait les blessés des maisons où on les avait déposés pendant la nuit, afin d'éviter qu'ils ne tombassent entre les mains de l'ennemi ; on emportait les uns dans des charrettes, d'autres étaient portés à bras au chemin de fer. Les plaintes de ces malheureux, ainsi cahotés, nous déchiraient le cœur, quel que fût le degré d'indifférence auquel nous étions parvenus après tant de fatigues et de souffrances. Enfin, sous la direction d'un officier d'état-major posté là pour nous guider, nous quittâmes la grande route de Londres pour prendre celle de Kingston. La foule était moins considérable, et nous pûmes continuer notre route assez rapidement.

L'orage avait rafraîchi l'air et abattu la poussière. Nous traversâmes un village où notre général avait fait ouvrir tous les cabarets et réquisitionner tout ce qui pouvait se consommer. Les régiments qui passaient faisaient halte, et chaque soldat recevait une ration de bière distribuée par compagnies. Je ne pourrais

dire si on a payé les cabaretiers, mais ce qui est certain, c'est que leur bière nous fut d'un fameux secours. Il était environ une heure de l'après-midi quand nous arrivâmes en vue de Kingston. Nous étions depuis seize heures à pied, et nous avions fait plus de douze milles. Un peu au sud de la station de Surbiton, s'élève une colline presque entièrement couverte de villas, excepté à son extrémité occidentale, couronnée par un bouquet d'arbres.

Nous quittâmes la route pour gagner ce point, et là notre général nous fit faire halte et rangea la division en bataille, le front au sud-ouest, la droite appuyée sur la pompe à eau de la Tamise, la gauche le long du versant méridional de la colline, et dans la direction de la route d'Epsom, par laquelle nous venions d'arriver.

Nous étions presque au centre, sur un monticule, juste en face du général qui avait mis pied à terre et attaché son cheval à un arbre. La colline n'est pas très élevée, mais elle domine tout le pays plat qui l'entoure. Etendus à terre et brisés de lassitude nous voyions la Tamise qui étincelait au soleil comme une bande d'argent, le palais de Hampton-Court, le pont de Kingston, l'aiguille de la vieille église s'élançant au-dessus de la brume de la ville, et les bois du parc de Richmond au fond du tableau. Cette scène rappelait à la plupart d'entre nous ces jours heureux, jours de paix, dont la nation, par son orgueil, venait de briser le cours. Nous gardions le silence, mais nous étions en proie à un profond abattement, dû sans doute en partie à l'épuisement et à la fatigue ; nous savions aussi qu'il allait falloir livrer un nouveau combat, et nous n'avions plus confiance en nous-mêmes.

Si nous n'avions pas pu résister abrités derrière de fortes positions, si le premier choc avait suffi pour nous débander, quel espoir pouvions nous conserver de tenir avec plus de succès en plaine et contre un ennemi victorieux ? Le désespoir s'emparait de nous ; nous étions décidés à lutter jusqu'à la mort, mais nous étions pleins d'angoisse en pensant au sort de notre pays, à nos amis, et à tout ce qui nous était cher. Nous n'avions pas de nouvelles depuis que le vieux Wood nous avait rejoints : la veille, nous ignorions tout ce qui se passait à Londres, quels étaient les desseins du gouvernement, et, tout épuisés que nous étions, nous éprouvions le désir ardent de savoir ce qui se passait dans le pays.

Notre général s'attendait à trouver à Kingston des vivres et des munitions, mais rien de tout cela n'était arrivé. La plupart d'entre nous n'avait plus une seule cartouche ; aussi ordonna-t-on au régiment le plus proche de nous, qui arrivait du Nord et n'avait pris part à aucun engagement, de nous céder des munitions en quantité

suffisante pour compléter vingt coups par homme ; et on expédia à Kingston des hommes de corvée pour essayer de se procurer des vivres, tandis qu'un détachement de notre régiment allait réquisitionner dans les villas derrière nous. Une demi-heure après on revint apportant du pain et de la viande, mais le tout nous fournit un maigre repas. On nous dit que presque toutes les maisons étaient abandonnées, et que beaucoup avaient été déjà pillées.

Il était trois ou quatre heures, quand le canon se fit entendre de nouveau sur notre front. Nous voyions la fumée s'élever au dessus des bois d'Esher et de Claremont, et bientôt après nous vîmes des troupes se déployer dans la plaine à nos pieds. C'était l'arrière-garde des troupes régulières. Elles étaient appuyées par de l'artillerie, à laquelle on fit gravir la colline, et qu'on mit en position sur la hauteur. Il y avait là trois batteries à moitié démontées et qui ne comptaient en tout que huit pièces : derrière elles était postée la ligne : c'était une brigade composée sans doute de quatre régiments, mais le tout ne comptait guère plus de huit ou neuf cents hommes. Notre régiment et un autre avaient reculé pour faire place aux nouveaux venus, et bientôt on nous donna l'ordre de descendre et d'occuper la station sur nos derrières à droite. Ma jambe était devenue si roide que je ne pouvais plus suivre le pas, et mon bras gauche, enflé et meurtri, était hors de service ; mais tout me paraissait préférable à l'idée de rester en arrière, et je suivis le bataillon de mon mieux, en traînant la jambe jusqu'à la station. Un peu plus loin, sur la voie, s'élevait un magasin de marchandises solidement construit en briques : c'est là que l'on posta ma compagnie, le reste de nos hommes gardaient le mur d'enceinte.

Un officier d'état-major se détacha pour placer les troupes. Nous devons, disait-il, être appuyés par des soldats de ligne, et au bout de quelques minutes ils arrivèrent en effet du côté de Guildford dans un train marchant très lentement : c'était le dernier. Les hommes descendirent, le convoi continua sa route, et des soldats commencèrent à enlever les rails, tandis que le reste se postait dans les maisons qui bordaient la voie. Un détachement, commandé par un sergent, nous rejoignit dans la maison, avec un officier de génie et quelques sapeurs qui se mirent à créneler les murs pour faciliter notre tir ; mais ils n'étaient qu'une demi-douzaine, et leur travail n'avançait guère : nous ne pouvions les aider faute d'outils.

Pendant que nous assistions à cette opération, notre adjudant, plus actif que jamais, survint et nous fit aligner dans la cour. Les

hommes de corvée étaient revenus de Kingston, et on nous donna pour notre part les provisions contenues dans une petite voiture à bras. C'était du pain, de la farine et quelques morceaux de viande. Nous n'avions ni le temps ni les moyens de faire cuire la viande ou la farine : nous dévorâmes le pain en l'arrosant de l'eau d'une fontaine qui se trouvait dans la cour. J'aurais bien voulu laver mes blessures, mais je n'osais pas ôter ma tunique, de peur de ne plus pouvoir la remettre. Ce fut pendant que nous mangions notre pain que la nouvelle nous arriva d'un désastre plus grand encore que celui dont nous avions été témoins. D'où venait-il, je l'ignore, mais le bruit courait dans les rangs qne Woolwich était pris. Nous savions que c'était notre unique arsenal, et tous nous comprenions la portée d'un pareil coup. Si cela était vrai, il n'y avait plus d'espoir de sauver le pays. Nous regagnâmes notre abri, en proie à cette amère pensée.

Quoique ce ne fût que notre second jour de campagne, nous étions déjà des vétérans, en ce sens que le feu nous laissait insensibles et que la mitraille et les obus, qui commençaient à pleuvoir, ne produisaient aucun effet sur nous. Sans doute nous sentions bien notre manque de discipline, nous voyions le peu de chances de succès qu'avait une troupe aussi peu exercée que la nôtre ; mais nous étions tous décidés à une lutte à outrance. Notre brave adjudant communiquait son courage à tout le monde, et l'officier d'état-major qui nous commandait était un solide gaillard qui semblait sûr de la victoire. Au moment où le feu commença, il arriva près de nous et nous dit que nous étions aussi en sûreté que dans une église, qu'il fallait chaudement recevoir l'ennemi, et que bientôt nous aurions de nouvelles provisions de cartouches. Il y avait dans le magasin des échelles et des bancs sur lesquels une partie de nos hommes montèrent pour tirer par les meurtrières du haut, tandis que les soldats de ligne et les autres, debout sur le sol, faisaient feu par la seconde rangée. Quant à moi, j'étais assis par terre ; je ne pouvais plus me servir de mon fusil, et, du reste, il y avait plus d'hommes que de meurtrières. La canonnade qui s'ouvrait sur notre position venait d'assez loin, et à peine nos tirailleurs avaient-ils ouvert leur feu, qu'un fracas formidable se fit entendre et que je fus renversé. J'avais senti une grande commotion, j'étais frappé à la tête. Je restai étourdi pendant quelques moments et ne pus d'abord me rendre compte de ce qui s'était passé.

Un boulet ou un obus avait atteint le magasin sans percer le mur, mais le coup avait renversé les échelles et les hommes, en faisant voler en même temps les plâtras et les briques ; l'une d'elles

m'avait atteint. J'étais hors de combat. Je ne pouvais pas manier mon fusil, à peine pouvais-je me tenir debout. Je résolus de regagner ma maison et de courir la chance d'y trouver encore quelqu'un. Je me relevai donc et me dirigeai en chancelant vers ma demeure. La fusillade avait commencé, et nos hommes tiraient des fenêtres des maisons, à l'abri des murs et retranchés derrière quelques wagons restés dans la gare. Dans la cour, deux pièces de campagne tiraient sans désemparer, et notre réserve était massée en arrière de la gare. Là aussi était l'officier d'état-major, à cheval, suivant le combat à l'aide de sa longue-vue. Je me souviens que j'avais encore assez de sang-froid pour comprendre que la position était désespérée. Nos lignes, appuyées sur des maisons et des jardins isolés, ne pouvaient tarder à être rompues dans un endroit ou un autre, et c'en serait fait de nous. J'étais à environ un mille de ma maison et je réfléchissais à l'impossibilité où j'étais de me traîner si loin, quand je me souvins tout à coup que j'étais à proximité de la maison de Travers, une des premières villas entre la station de Surbiton et Kingston. A-t-il été ramené chez lui, me disais-je, comme me l'a promis son vieux et fidèle serviteur ? Et sa femme est-elle toujours ici ?

Aujourd'hui encore je me rappelle le sentiment de honte que j'éprouvai quand je me reprochai de n'avoir pas pensé une seule fois à lui,—à lui, mon meilleur ami,—depuis le moment où je l'avais emporté du champ de bataille. Mais la guerre et la souffrance rendent l'homme égoïste. En tout cas, je voulais entrer me reposer un instant et voir si je pourrais être utile à quelque chose. Le jardinet devant la maison était toujours aussi soigné et rempli de fleurs. Tous les jours, en allant à la gare, je passais devant et j'y connaissais chaque arbuste. La porte d'entrée était entr'ouverte, j'entrai, et je trouvai le petit Arthur dans le vestibule. Il était coquettement vêtu, comme de coutume. A le voir avec sa petite blouse bleue, son pantalon blanc et ses petits bas laissant nue sa jambe potelée, ses blonds cheveux bouclés, sa gentille figure et ses grands yeux noirs, complète image de l'idéale beauté de l'enfance ; à voir le vestibule silencieux avec les vases de fleurs à la même place, habits et chapeaux suspendus aux patères, les vieux tableaux sur les murs, tout un spectacle de paix au milieu des horreurs de la guerre : je me demandai si les scènes de carnage du dehors n'étaient pas le produit d'une hallucination et si je ne sortais pas d'un cauchemar.

Mais les grondements du canon qui faisaient trembler la maison, le sifflement des balles, me ramenèrent bien vite à la réalité des choses. L'enfant paraissait inconscient de ce qui se passait autour

de lui ; il montait l'escalier, sautant à chaque marche et se tenant à la rampe comme je l'avais vu faire si souvent. Il se retourna en m'entendant entrer. Mon apparition l'épouvanta, et il y avait de quoi. J'entrai chancelant dans le vestibule, la figure et les vêtements couverts de sang et de boue. Je dus lui faire peur, car il poussa un cri et se précipita vers l'escalier qui conduisait au sous-sol. Cependant il s'arrêta en reconnaissant ma voix, et quand il m'entendit lui dire de venir embrasser son parrain, il approcha timidement de moi. Papa avait été à la bataille, disait-il, et était bien malade ; maman était auprès de papa ; Wood était sorti, Lucie était à la cave et l'y avait emmené, mais il avait voulu aller avec sa maman. Je lui dis de m'attendre, que bientôt je l'appellerais ; je montai l'escalier et j'ouvris la porte de la chambre à coucher. Mon pauvre ami était là sur son lit, la tête appuyée sur l'épaule de sa femme assise auprès de lui. Il respirait péniblement ; la pâleur de sa figure, ses yeux fermés, ses bras pendants, l'écume qui couvrait ses lèvres et que sa femme essuyait à chaque instant, tout annonçait sa fin prochaine. Le vieux serviteur avait fait son devoir, il avait ramené son maître dans sa maison pour y mourir dans les bras de sa femme. Quant à elle, elle était trop occupée de sa tâche pour s'apercevoir de ma présence ; et dans la pensée de mettre l'enfant dans un lieu moins exposé, je refermai doucement la porte et descendis pour conduire le petit dans le sous-sol où sa bonne s'était réfugiée. Il était trop tard, hélas ! Le pauvre enfant gisait au pied de l'escalier la face contre terre, ses petits bras étendus, ses cheveux blonds baignés dans une mare de sang. Au milieu des mille éclats de la bataille, je n'avais pas entendu l'explosion. Un éclat était entré par la porte ouverte du vestibule et avait fracassé le crâne de l'enfant. La mort avait dû être instantanée. J'essayai de soulever le petit corps avec le bras qui me restait ; mais ce léger fardeau était encore trop lourd pour moi, et en me penchant sur lui, je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, il faisait nuit close, et pendant quelque temps je ne pus me rappeler où j'étais : je restai étourdi sans pouvoir remuer. Peu à peu je reconnu que j'étais couché sur le tapis d'une chambre. Le bruit de la bataille avait cessé, mais il me semblait entendre des voix confuses tout près de moi. Enfin, je me relevai, et parvins à me remettre debout.

Un tel effort me fit cruellement souffrir ; mes blessures s'étaient enflammées, et mes vêtements, en collant sur la chair vive, redoublaient ma souffrance. Je me traînai jusqu'à la porte, que j'ouvris, et je compris où j'étais, car la douleur m'avait rendu l'usage de mes sens. Je reconnus le petit cabinet de travail de Travers ; le gaz n'é-

tait pas allumé, et la porte du salon était fermée ; mais, par la porte entre-bâillée de la salle à manger, la lumière d'une bougie éclairait faiblement le vestibule, où dormaient une demi-douzaine de soldats. La salle à manger était remplie. La table était couverte d'assiettes, de verres et de bouteilles. La plupart des Allemands dormaient sur les chaises ou par terre ; quelques-uns fumaient des cigares, et d'autres, casque en tête, achevaient leur souper, faisant, entre deux bouchées, quelque remarque dans leur langue.

" Ah ! ce sont de braves soldats, ces volontaires anglais, disait une brute aux larges épaules, qui engouffrait un énorme morceau de bœuf à l'aide d'une fourchette d'argent, instrument dont il avait l'air de ne pas bien connaître l'usage.

—Oui, oui, répliqua un camarade en se dandinant sur sa chaise, les bottes sales levées sur la nappe et un des meilleurs cigares du pauvre Travers à la bouche. Et ils savent si bien courir !

—Oui, mais, reprenait le premier, ils ne courent pas encore si bien que les *moblots* français.

—Certainement, grogna un gros lourdaud couché par terre, la tête appuyée sur son coude et lançant une bouffée de fumée, mais ce sont de fiers tireurs.

—Tu as raison, si les gredins savaient aussi bien manœuvrer qu'ils savent tirer, nous ne serions pas ici.

—C'est vrai, c'est l'exercice qui fait le bon soldat. "

Je ne m'arrêtai pas davantage pour entendre de nouvelles critiques sur les défauts de nos malheureux volontaires, car un bruit dans l'escalier avait attiré mon attention.

Madame Travers était sur le palier. Je montai rapidement l'escalier pour la rejoindre. Parmi les souvenirs ineffaçables de ces jours néfastes, nul n'est mieux fixé dans ma memoire. Je vois encore cette pauvre veuve qui, en un instant, venait de perdre et son mari et son unique enfant. Apparaissant ainsi, vêtue d'une robe blanche, elle semblait un fantôme qui sortait de cette chambre mortuaire. Sa figure blême, éclairée par la lueur vacillante de la bougie, contrastait avec ses cheveux noirs qui tombaient en désordre sur ses épaules. Sa beauté resplendissait encore sur ses traits décolorés par la fatigue et la douleur. Elle était calme et ne versait pas une larme, quoiqu'on pût voir, au tremblement de ses lèvres, l'effort suprême qu'elle faisait pour les réprimer.

" Mon cher ami, me dit-elle en me serrant la main, je venais vous chercher ; pardonnez à mon égoïsme de vous avoir négligé

si longtemps, mais vous comprenez....., fit-elle en regardant la porte.

—Et où est... ?

—Mon fils, reprit-elle, devançant ma question. Je l'ai posé près de son père. Mais maintenant il faut panser vos blessures. Que vous êtes pâle et défait ! Restez là un moment." Et, descendant à la salle à manger, elle revint avec un peu de vin que je bus avec plaisir ; puis, me faisant asseoir sur les marches de l'escalier, elle apporta de l'eau et du linge ; après avoir coupé les manches de mon habit, elle lava et banda avec soin mes plaies. C'est moi qui me sentais alors égoïste d'accroître ainsi ses tourments ; mais en réalité j'étais trop épuisé pour avoir encore une volonté, et j'avais trop besoin des secours qu'elle me forçait d'accepter.

Le pansement de mes blessures me causa un soulagement indescriptible. Tout en me prodiguant ses soins, elle me donnait, par des phrases entre-coupées, l'explication de ce qui s'était passé. Chaque chambre de la maison, à l'exception de la sienne et du petit cabinet où le vieux Wood l'avait aidée à me porter, était remplie de soldats. Wood avait été réquisitionné pour travailler aux réparations du chemin de fer ; Lucie, dans sa frayeur, s'était enfuie ; mais la cuisinière, restée à son poste, avait servi le souper et mis la cave à la disposition des Allemands : elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient ; mais s'ils étaient rudes et brusques, ils n'étaient pas grossiers envers les femmes.

" Allez, maintenant, dit madame Travers quand mes blessures furent pansées, allez chez vous, car votre présence sera sans doute nécessaire. Pour moi, je désire seulement qu'on me permette de passer la nuit ici, dit-elle en jetant les yeux sur la chambre où gisaient les corps de son mari et de son fils ; j'espère que je ne serai pas troublée."

Je sentis que son conseil était bon ; je ne pouvais, en effet, lui donner aucune protection. J'étais trop inquiet de savoir ce qu'étaient devenues ma mère malade et ma sœur ; et puis il y avait des arrangements à prendre pour l'enterrement. Je partis donc en me traînant. Nous manquâmes de paroles pour nous exprimer notre mutuelle reconnaissance. Notre immense douleur, d'ailleurs, ne laissait guère de place aux marques extérieures de sympathie ou de gratitude.

Sur la route qui bordait la maison, se faisait un grand mouvement d'hommes et de chevaux ; des files nombreuses de charrettes se succédaient, dont les conducteurs, venant de Sussex et de Surrey, avaient été évidemment réquisitionnés ; elles étaient escortées par des soldats. Comme il n'y avait plus de gaz, la route dans la

direction de Kingston était éclairée de distance en distance par des torches que tenaient des individus réquisitionnés aussi à cet effet, et dont quelques-uns habitaient les villages voisins. Parmi ces porte-torches improvisés, je reconnus un vieillard avec qui j'avais souvent voyagé en chemin de fer. C'était, je crois, un commis principal dans une administration publique : vieillard à l'air doux, ordinairement cravaté haut, selon la mode d'autrefois. Tout accablé que j'étais par les événements, je ne pus m'empêcher de sourire de l'aspect singulier que présentait le pauvre homme, avec sa mine solennelle et sa haute cravate blanche, la torche à la main, devant la porte de sa propre maison, pour éclairer la marche de nos vainqueurs. Mais un objet plus sérieux attira bientôt mon attention : une escouade ennemie, commandée par un caporal, emmenait deux volontaires anglais, les mains liées derrière le dos. Ils me jetèrent un regard suppliant, et, m'avançant vers le peloton, j'eus l'audace de demander au caporal de quoi il s'agissait ; je m'aventurai même à lui poser la main sur le bras.

— " Au large, coquin ! s'écria le butor levant son fusil comme pour m'assommer ; faudrait-il maintenant épargner les prisonniers qui tirent sur nous en traîtres ? " ajouta-t-il en mauvais anglais. Les pauvres diables auraient été fusillés si je n'avais intercédé en leur faveur auprès d'un officier qui passait par là. " Capitaine ! m'écriai-je aussi haut que je pus, est-ce là votre manière d'agir ? laisser fusiller, sans jugement, des prisonniers désarmés ? " L'officier auquel je faisais appel arrêta les soldats et s'enquit de ce qui se passait. Ma connaissance des langues étrangères me fut alors bien utile, car les prisonniers, ouvriers des fabriques du Nord, n'auraient naturellement jamais pu se faire comprendre, et ils ignoraient d'ailleurs le délit qu'on leur reprochait. Je traduisis donc leurs explications : Dans un mouvement de retraite, ils avaient été laissés en arrière dans une grange, à Ditton, et comme ils sortaient de leur cachette, le fusil à la main, ils tombèrent dans un parti ennemi ; on crut qu'ils venaient de tirer, et c'est un miracle s'ils ne furent pas fusillés sur place.

Le capitaine écouta froidement mon récit, mais il ordonna au peloton de relâcher les deux captifs, qui se sauvèrent à la hâte par un chemin de traverse. Le capitaine était un bel homme à l'air martial, mais rien ne pouvait égaler l'insolence de ses manières, insolence d'autant plus remarquable qu'elle semblait naturelle et provenir d'un incommensurable sentiment de supériorité. Entre un pauvre volontaire boiteux et un capitaine de l'armée victorieuse, il y avait à ses yeux un abîme. Ces deux hommes eussent-

ils été des chiens, il est évident qu'on n'aurait pas décidé de leur sort avec plus de dédain. On les laissa partir uniquement parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être gardés prisonniers, et peut-être parce que tuer sans raison un être vivant répugnait au sentiment de justice du capitaine. Mais à quoi bon s'étendre sur cette insulte ? Tout homme à cette époque n'a-t-il pas été témoin de vexations et d'humiliations sans nombre ? Il en était de même partout.

Dès notre entrée en campagne, l'ennemi avait compris notre faiblesse et riait de nos efforts. Notre poignée de soldats réguliers avait été sacrifiée presque jusqu'au dernier homme dans une lutte inégale. Nos volontaires et notre milice, commandés par des officiers ignorant leur métier, sans munitions, sans équipement, sans état-major, mourant de faim au milieu de l'abondance, étaient bientôt devenus une masse confuse combattant ça et là avec le courage du désespoir, mais dont, comme armée, la discipline des envahisseurs n'avait eu que trop facilement raison. Heureux ceux dont les os blanchirent les plaines de Surrey ! au moins ils avaient échappé aux hontes que nous avons dû subir. Vous-mêmes, qui n'avez jamais su ce que c'est que de vivre sous le bon plaisir du vainqueur, le rouge vous monte au front en m'entendant parler de ces temps néfastes ; jugez donc de ce qu'ont souffert ceux qui, comme votre aïeul, avaient été citoyens de la nation la plus fière de la terre, qui n'avait jamais connu la honte ou la défaite, qui se vantait que le soleil ne se couchait jamais sur son territoire !

Nous avions entendu parler de générosité dans la guerre ; nous n'en avons trouvé aucune chez l'envahisseur. Nous avions déclaré la guerre : nous devions en subir les conséquences. Londres et notre unique arsenal pris, nous étions à la merci du vainqueur, et il nous foula aux pieds sans miséricorde.

Ai-je besoin de vous dire le reste ? L'indemnité de guerre énorme que nous dûmes payer, les lourds impôts qu'il fallut décréter pour y faire face, la brutale franchise avec laquelle on nous déclara que nous devions faire place à une nouvelle puissance maritime, et être mis hors d'état de prendre notre revanche ; les troupes victorieuses nourries par les habitants ; leur joug rendu encore plus odieux par la méthode et le semblant de légalité apportés à leurs exactions ; mieux eût valu nous laisser piller brutalement par la soldatesque que par nos propres magistrats devenus les instruments de leurs extorsions. Encore aujourd'hui, j'ai peine à comprendre comment nous avons pu survivre à ces humiliations de chaque jour.

Et que nous avait-on laissé pour vivre ? Dépouillés de nos colonies : le Canada et les Antilles échues en partage à l'Amérique ; l'Australie forcée de se séparer de la métropole ; l'Inde perdue à jamais, après que nos nationaux, isolés de tout secours, eurent été exterminés en combattant pour nous conserver ce pays ; Malte et Gibraltar cédés à la nouvelle reine des mers ; l'Irlande indépendante, et perpétuellement vouée à la révolution et à l'anarchie. Quand je pense à la situation de mon pays aujourd'hui, à son commerce ruiné, ses ateliers fermés, ses ports vides, en proie au paupérisme et à la décadence ; quand je vois tout cela, et que je me souviens de ce qu'était la Grande-Bretagne au temps de ma jeunesse, je me demande si réellement il me reste encore de l'honneur et du patriotisme, puisque je puis voir tout cela et vivre !

Il n'en fut pas de même pour la France. Il est vrai qu'on y dévora aussi le pain amer de la servitude sous le joug du vainqueur ! Sa chute fut aussi soudaine et violente que la nôtre, mais la guerre ne put lui enlever son sol fertile ; elle n'avait pas de colonies à perdre ; ses vastes plaines, qui constituaient sa richesse, lui restèrent, et elle se releva de son abaissement, Mais quant à nous, jamais on ne peut faire connaître à nos hommes d'Etat que notre prospérité n'était que factice, qu'elle reposait uniquement sur notre négoce avec l'étranger et le crédit financier, que le courant du commerce une fois détourné de nos ports n'y reviendrait plus, et que notre crédit une fois ébranlé ne se rétablirait jamais. A entendre parler les hommes de cette époque, on aurait cru que la Providence avait décrété que notre gouvernement emprunterait toujours à 3 p. 100, et que le commerce affluerait toujours chez nous parce que nous habitions une petite île brumeuse au milieu d'une mer toujours agitée.

Ils ne pouvaient pas comprendre que les richesses entassées de tous côtés ne provenaient pas de notre pays, mais bien de l'Inde, de la Chine et des autres parties du monde ; que les personnes qui accumulaient de l'argent en achetant et vendant les produits naturels de la terre, pourraient un jour émigrer dans un autre pays en y emportant leurs trésors. On ne voulait pas croire que notre houille et notre fer finiraient par s'épuiser ou qu'ils deviendraient aussi chers qu'aux Etats-Unis, que dès lors nos mines ne vaudraient plus la peine d'être exploitées, et que, par conséquent, nous devrions conserver notre prospérité artificielle comme centre du commerce du monde, en développant nos moyens de défense et en créant une puissance militaire pour inspirer la crainte et le respect. Nous croyions vivre dans une période commerciale dont

la durée serait éternelle. Ce qui vient ajouter à l'amertume de ces réflexions, c'est la pensée que nous pouvions éviter tous ces malheurs, que nous nous sommes attirés par notre légèreté et notre imprévoyance.

Au delà du détroit se dressait en lettres sanglantes l'avertissement suprême, le *Mane thecel pharès*, mais nous ne voulûmes pas le lire. Les conseils des hommes sensés furent repoussés, ils étaient dominés par la voix de la multitude ignorante. Le pouvoir passait alors des mains de la classe qui avait été habituée à gouverner et à surmonter les crises politiques, et qui avait su franchir tous les pas difficiles en conservant intact l'honneur national, aux mains des classes inférieures, sans éducation, et ignorantes des droits politiques : nous devenions désormais le jouet des démagogues. Le petit nombre des hommes sages et prudents étaient dénoncés comme des alarmistes, des aristocrates, cherchant à grandir leur position en prodiguant les deniers publics à des armements exagérés. Les riches étaient des oisifs et des amis du luxe ; les pauvres marchandaient l'argent nécessaire à la défense. La politique, en un mot, consistait à acheter les votes des radicaux. Ceux qui auraient dû diriger la nation, s'avilissaient jusqu'au point de flatter l'égoïsme du moment ; ils enchérissaient sur la clameur populaire, dénonçant comme ennemis de la liberté ceux qui voulaient assurer la défense du pays en appelant sous les armes tous les hommes valides.

En vérité, la nation était mûre pour la chute ; mais quand je pense qu'il eût suffi de si peu de fermeté et d'abnégation, de courage et de prévoyance politique pour détourner le désastre, je ne puis que reconnaître que notre châtiment était pleinement mérité. Une nation trop égoïste pour défendre son indépendance est indigne de la conserver.

Pour vous, mes petits-fils, qui allez chercher de nouveaux foyers dans une terre plus prospère, n'oubliez jamais cette amère leçon, une fois attachés à votre patrie d'adoption. Quant à moi, je suis trop vieux pour commencer une nouvelle existence dans un pays étranger ; et quoique ma vie ait été une vie de souffrances et de misère, j'attendrai dans la solitude le moment, qui ne saurait tarder à venir, où l'on confiera mes ossements au sol du pays que j'ai tant aimé, et au bonheur et à la gloire duquel j'ai trop longtemps survécu.

CHARLES YRIARTE.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'entrevue des Empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche a été l'objet de nombreux commentaires. Quel but poursuivent les trois Césars ? Aucun procès-verbal des conférences de Berlin n'est venu fixer l'opinion publique sur ce sujet. Les uns affirment que cette entrevue ne signifie rien autre chose qu'un échange réciproque de courtoisie, de bienveillante amitié et de haute politesse. Il est vrai que la sentimentalité n'est pas encore disparue du cœur des Empereurs, surtout lorsque de grands intérêts sont en jeu. D'autres disent que les trois souverains désirent poser les bâses d'une *Ligue de la Paix*. Si tel était le cas, la formation d'une telle ligue rendrait la guerre impossible en Europe. Qui oserait marcher en travers de la volonté des trois puissances réunies qui pourraient mettre près de quatre millions d'hommes sur pied ? Ce serait folie de vouloir lutter contre des forces si formidables.

Est-il bien vrai que la réunion des trois Empereurs à Berlin avait un caractère essentiellement pacifique ? Il est difficile d'admettre une pareille hypothèse, si l'on examine les aspirations des divers peuples qu'ils commandent, si l'on considère leurs ambitions avouées et celles même qu'ils déguisent.

Que veut la Prusse ? Travailler à l'accomplissement de l'unité allemande en s'annexant les huit millions de sujets parlant la langue tudesque dans l'Empire Autrichien. Que désire la Russie ? Enlever les provinces Slaves à l'Autriche pour compléter sa prétendue unité. L'exécution de ces deux projets convertirait incontinent l'Empereur d'Autriche en Roi de Hongrie.

Mais d'un autre côté la Prusse convoite les provinces russes de la Baltique où résonne l'idiôme allemand. Et l'harmonie qui

devrait exister entre les deux grands potentats du nord se trouve impraticable de fait. Tous deux ont une ambition également insatiable ; tous deux désirent agrandir leur empire respectif. Mais leurs intérêts venant en contact l'un contre l'autre, il se trouve qu'une alliance permanente et absolue entre eux serait une alliance réciproquement sur le qui-vive. C'est le pangermanisme se heurtant contre le panslavisme.

François-Joseph se trouve dans une position fausse et même dangereuse entre Guillaume et Alexandre II. Peut-être Bismark projette-il un échange avec l'Empereur Austro-Hongrois, au moyen duquel les huit millions de sujets parlant la langue allemande seraient incorporés à l'Allemagne, et l'Autriche aurait comme compensation des provinces s'étendant jusqu'aux bouches du Danube, lequel échange serait consacré par un Traité offensif et défensif et soutenu contre la Russie par la force des armes.

Les hypothèse et les combinaisons vont leur train. Et pendant ce temps les trois souverains célèbrent leur réunion par des revues militaires et des festins, font bamboches de haut lieu et se donnent des embrassades publiques, aux acclamations de la population berlinoise. Bravo ! les réjouissances sont magnifiques, les fanfares retentissent joyeusement, le vin coule à flots, les Empereurs s'embrassent, et peut-être demain l'un d'eux précipitera la chute de l'autre.

S'ils étaient unis et s'ils n'avaient pas des intérêts contraires les uns contre les autres, les trois Césars pourraient presque diposer de l'Europe à leur gré. Ce n'est pas la Turquie qui oserait s'insurger contre les despotes, elle sait bien que la décrépitude de *l'Homme-malade* est incurable. Ce n'est pas l'Italie qui aurait même la velléité de protester ; car sa politique consiste à marcher avec le plus fort et à le flatter constamment, sauf à changer ses flatteries en trahisons à la première opportunité. L'Espagne n'a trop que faire de renverser et reconstituer des ministères, et de combattre contre les révolutions auxquelles elle est constamment en proie. L'Angleterre qui s'isole de plus en plus des conseils de l'Europe sent bien que son influence est à peu près nulle depuis l'abaissement de la France ; et cette dernière puissance est trop occupée à relever les ruines de la dernière guerre pour s'opposer efficacement aux conspirations éventuelles des trois empereurs.

Heuseusement cette volonté toute puissante des trois majestés n'a aucun lien de conésion ni dans les circonstances, ni dans les intérêts, ni dans les sentiments. Si l'entrevue de Berlin n'a pas pour but d'assurer le maintien de la paix en Europe ou de poser les bases d'une conspiration ténébreuse contre quelqu'un des Etats de l'Europe, elle ne peut être qu'un jeu de *humbug* impérial ;

Et l'on aurait lieu de le croire si certaines feuilles humoristiques avaient quelqu'autorité en matière diplomatique.

* * *

La vitalité incomparable de la France a été affirmée d'une manière plus solennelle et plus éclatante que jamais par le prodigieux succès de l'emprunt national. Trois milliards de francs étaient demandés et près de quatorze fois ce montant a été offert. Cet appel au crédit de l'Europe a certainement réussi au delà de toutes les prévisions ; et le résultat, colossal et stupéfiant comme il l'est, est aussi glorieux pour la France que le serait une grande victoire.

Le ministre des finances, M. de Goulard, disait aux membres de l'Assemblée Nationale : "Je ne sais si les impressions que vous " éprouvez sont semblables aux miennes, mais j'avoue que c'est " avec une sorte de trouble d'esprit, de stupéfaction, que j'ai vu " apparaitre ces chiffres formidables qui n'avaient jamais figuré dans " aucun temps, dans aucun pays, dans aucun emprunt, dans " aucune des grandes affaires financières de cemonde."

Plus de quarante milliards souscrits en deux jours ! Les financiers les plus optimistes n'auraient jamais osé, en rêve même, voir défiler une si innombrable légion de chiffres. Tous les pays du monde offrant leur or, qui aurait pu croire cette histoire qui ressemble à une légende ? Qui se serait mis en tête que l'Allemagne elle-même serait venue, non par désintéressement mais par intérêt, offrir à la France muselée à ses pieds plus du montant demandé ?

Un tel résultat prouve que la France n'est pas encore ruinée ni matériellement ni moralement, comme tant de dénigreurs jaloux se sont plû à l'affirmer. Le crédit de la France a survécu à toutes les défaites et à tous les naufrages avec un degré de vitalité qui n'a pas de précédent. Après Waterloo on a pu avec peine réaliser un emprunt de cinquante millions ; et après les désastres bien autrement effroyables de 1870 et 1871, on voit les capitalistes affluer de toutes les parties du monde pour faire leurs placements en rentes françaises.

L'Allemagne, en face d'un tel résultat, a été combattue par deux sentiments divers : — Un sentiment de joie, parce qu'elle pouvait dès lors compter sûrement sur le payement de la rançon, mais ce sentiment n'était autre que cette basse satisfaction des âmes cupides qui sont constamment prosternées devant le dieu de l'or ; — et puis

un sentiment inexprimable de jalousie, parce que au milieu même de ses plus grandes victoires elle a pu difficilement lever quelques millions de thalers, et parce qu'elle sent bien qu'aujourd'hui la France mutilée à encore plus de crédit que l'Allemagne victorieuse.

Le bonheur ne peut-être parfait en ce monde. Hélas ! si elle tressaille d'aise en voyant l'or s'amoncéler sur son territoire, il est aussi une pensée amère qui la tourmente constamment, c'est de songer à la résurrection graduelle et si rapide de la France.

* *
*

La conférence de Genève, chargée de régler définitivement les difficultés depuis si longtemps pendantes entre l'Angleterre et les Etats-Unis, vient de terminer ses travaux ; et la sentence arbitrale a été prononcée. Moyennant une indemnité de quinze millions et demi de piastres que le gouvernement anglais devra payer au gouvernement américain, les deux pays pourront vivre en paix et auront la faculté de se faire de ces accolades fraternelles dont si souvent le monde se rit ouvertement, à l'exception des diplomates et des hommes retors en politique.

Il était grandement temps que cette interminable question des réclamations dites de l'Alabama fut résolue. Car c'était un jeu monotone que de s'exercer continuellement à la manière des pugilistes, sans toute fois donner le coup décisif ; cela ressemblait trop aux lubies des poseurs en scène et dont chacun était depuis longtemps blâsé à l'exception des parties intéressées.

Voilà donc une guerre de conjurée, grâce à l'institution d'un arbitrage et grâce aussi à l'influence toute puissante de l'or. John Bull et Frère Jonathan sont essentiellement pratiques. A quoi bon guerroyer pour un principe ou un point d'honneur ? Un tel rôle appartient à la France.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons du résultat de la conférence arbitrale. Dans un cas de guerre, c'est nous qui aurions eu le plus à souffrir, car le Canada aurait inévitablement servi de champ de bataille principal. Et cette perspective ne signifiait pour nous que ruines et que sang versé inutilement.

Ce serait un grand bonheur pour les peuples s'ils pouvaient toujours ainsi régler leurs différends à l'amiable. Cet exemple sera peut-être suivi quelquefois. Mais prétendre supprimer radicalement toutes les guerres par ce système, c'est caresser une utopie généreuse, c'est espérer faire revivre l'âge d'or ; et ce temps est loin de nous. Il y aura toujours des heures où les intérêts inter-

nationaux seront en conflit et où il sera impossible de mettre un frein aux colères et aux ambitions des peuples.

* * *

Ce serait une étude intéressante que d'examiner les diverses phases et vicissitudes de la campagne présidentielle aux Etats-Unis. On a déjà vu que le parti républicain s'est divisé en deux camps, dont l'un en faveur de Grant et l'autre en faveur de Greely. Le parti démocrate, qui avait pris fait et cause pour Greely, se fractionne également à l'instar du parti républicain. En travers des résolutions de la plateforme de Cincinnati et de celle de Baltimore adoptées par les démocrates, arrivent les résolutions de la Convention de Louisville. Ainsi l'alliance provisoire qui s'était établie entre les républicains-libéraux et les démocrates pour renverser Grant commence à faire échec. Un candidat nouveau est lancé à fond de train sur l'arène avec mission de représenter et de défendre la démocratie toute pure sans alliances aucunes qui puissent faire espérer une ombre de succès. Et ce candidat ainsi posé refuse carrément d'entrer en lice, sans oublier toutefois de donner sa désapprobation complète à l'institution des plateformes.

"Je regarde, dit-il, la nomination de Baltimore comme mettant en pleine lumière les vices du système des nominations, avec ses engagements et ses plateformes. Rien n'est plus choquant et plus humiliant que les compromis qui précèdent de telles nominations. La plateforme est une chose arrangée pour la circonstance. Sur elle le candidat doit s'asseoir comme sur un tabouret de torture, obligé de tenir les serments faits pour lui. Cette attitude pitoyable, celle du plus éminent mendiant d'emploi du pays, doit être acceptée par le citoyen avant qu'il puisse recevoir un vote pour le plus haut et le plus honorable des offices. La foi enseigne que les pauvres d'esprit recevront les plus riches bénédictions de la vie future ; mais ce n'est pas une partie de ma foi politique que la pauvreté d'esprit dans les affaires de ce monde doive être un passeport pour arriver au respect et à la confiance d'un grand peuple, ou un titre pour obtenir la magistrature suprême."

La conclusion ressemble fort à celle du renard de la fable en face des raisins.

Nonobstant un tel refus, la Convention de Louisville annonce emphatiquement qu'elle maintient la nomination de son candidat en dépit de toutes les rebuffades. Elle le recommande instamment

aux suffrages et ne songe même pas que le rôle qu'elle joue là sera infructueux et qui plus est tout-à-fait ridicule.

La lutte sérieuse, la lutte réelle n'est pas dérangée de son équilibre par la Convention de Louisville. Les deux camps rivaux sont toujours dans la même attitude. Celui de Grant se cramponnant au pouvoir et mettant en mouvement toute une armée de fonctionnaires civils pour travailler les diverses classes de la société. Celui de Greely resserrant et cimentant les deux éléments contraires dont il se compose, dans le but de renverser le chef du parti au pouvoir, tout en conservant leur autonomie respective. Car les Républicains-Libéraux n'ont pas renoncé aux principes fondamentaux de leur parti; et les démocrates n'ont pas fait un contrat d'union éternelle avec eux.

C'est le besoin de réformes qui les pousse dans la même route, ainsi que le témoignent d'innombrables déclarations. On se tromperait grandement en attribuant leur union à l'estime et aux sympathies qu'ils ont réciproquement. Qu'on en juge par les paroles suivantes d'un journal qui donne son appui à Greely. " Il est pas-
" sablement révoltant de penser que pendant des mois et des mois,
" toute une génération se livre à l'occupation fastidieuse et ridi-
" cule d'éplucher les défauts et d'exalter les vertus de deux Mes-
" sieurs en dehors de qui il semble qu'il n'y ait pas d'autre préoc-
" cupation digne d'occuper les méditations de gens sérieux. En
" somme, Grant et Greely, Greely et Grant, il importe fort peu, et
" la chose à examiner, c'est de quel côté, entre deux grands partis
" qui préconisent chacun une façon différente de gouverner, est la
" plus grande chance de faire le bonheur et de sauvegarder les
" intérêts moraux et matériels de la nation."

* *
*

Les élections générales pour la formation du second Parlement fédéral du Canada sont à peu près terminées sur toute la ligne. Dans la plupart des comtés le terrain a été chaudement disputé. Les Démosthènes ont foisonné sur toute la surface du pays; ils ont fait irruption d'éloquence et se sont fustigés réciproquement suivant les opinions et les principes qu'ils avaient respectivement à défendre. Discussions sur les tréteaux, discussions dans les cercles de famille, discussions dans les journaux, il semblait que l'atmosphère pesait plus âprement et contribuait à augmenter l'exaltation des cerveaux. C'était la guerre électorale avec tous ses frémissements, avec toutes ses embuscades, avec toutes ses péripéties.

A présent que les esprits sont plus calmes on peut envisager plus froidement le résultat de la grande lutte qui a eu lieu. Où sont les vainqueurs et les vaincus? Le parti actuellement au pouvoir court-il le danger de culbuter à la prochaine session? Voilà ce qu'on se demande.

Le parti oppositionniste se réjouit de certaines acquisitions. Il trouve que ses rangs ont grossi dans des proportions imposantes. C'est vrai jusqu'à un certain point. Il est vrai aussi que le parti libéral compte parmi ses élus ses plus forts jouteurs politiques, ses talents les plus brillants, ses hommes sur lesquels il appuyait ses plus grandes espérances. Mais il est très peu probable qu'il arrive de longtemps au pouvoir. A moins de quelque grande faute du ministère, son rôle ne consistera guères qu'à enrayer la plupart des mesures dont il n'aura pas l'initiative. Un tel rôle a quelquefois son bon côté mais trop souvent aussi il entrave les progrès réels du pays.

L'élection de Montréal-Est, qui s'est terminée par la défaite de Sir George E. Cartier, a produit une profonde sensation dans tout le pays. Le chef du parti conservateur Bas-Canadien étant battu dans un comté, il a semblé un moment aux libéraux, dans l'enivrement du triomphe, que leur cause etait gagnée d'emblée. Cette victoire des libéraux à Montréal-Est est un évènement regrettable pour Montréal qui a si peu compris ses véritables intérêts. Montréal devait faire trève de toute cause politique en vue du terminus du chemin de fer du Pacifique Canadien, qu'il convoitait, et pour l'obtention duquel l'influence du Ministre de la Milice était d'importance majeure.

L'ingratitude et l'aveuglement ont fait leur œuvre sinistre. Il fallait cette injure jetée à la face du grand homme d'Etat Canadien pour compléter sa gloire, à lui qui depuis tant d'années a défendu si énergiquement nos libertés constitutionnelles, a affermi nos institutions, a perfectionné nos lois, a donné le branle aux progrès matériels de toutes sortes et agrandi tellement notre domaine fédéral que nous venons en second lieu comme puissance territoriale dans le monde.

La défaite de Sir George E. Cartier n'entraîne pas la défection du parti conservateur canadien. Loin de là. Jamais l'Honorable Baronet n'a reçu plus de marques de sympathie de toutes les parties du pays, et aussi de la part de nos plus hautes sommités religieuses et politiques. Cette défaite est plus glorieuse pour lui qu'une victoire, parce qu'elle lui a révélé le prodigieux attachement que la majorité du peuple a pour lui. Cette défaite sera peut-

être aussi plus avantageuse qu'une victoire, parce qu'elle cimentera d'avantage l'union des conservateurs Canadien-Français.

L'Honorable Ministre a supporté son échec prestement et d'un cœur léger : "Soyez convaincus, a-t-il dit en réponse à l'adresse des " citoyens d'Ottawa, qui ont accueilli son arrivée dans la capitale " par une procession aux flambeaux, que je ne me considère pas " simplement comme le représentant d'une localité dans le Parle- " ment du Canada. Une défaite locale ne m'affecte pas du tout. " Et je puis vous répéter que le parti conservateur de l'ancienne " province de Québec sera plus uni et plus fort que jamais dans le " nouveau Parlement du Canada."

Il est souverainement important que nos nationaux se groupent sous un même drapeau s'ils veulent lutter avantageusement au milieu des éléments hétérogènes qui les entourent. D'immenses intérêts sont en jeu sous le point de vue matériel comme sous le point de vue religieux ; et la désunion ne servirait qu'à nous livrer pieds et poings liés aux fanatiques d'Ontario qui ne demanderaient pas mieux que de donner le coup de mort à notre vie nationale.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, 20 Septembre 1872.

BIBLIOGRAPHIE : — *Consolations à ceux qui pleurent.*

Tel est le titre d'un nouveau livre de piété, dont M. Eusèbe Senécal, est l'Editeur Imprimeur.

Comme la famille des affligés est la plus nombreuse, il n'y a aucun doute que *les Consolations à ceux qui pleurent*, seront bien accueillies non seulement des malades, mais encore de tous ceux qui seraient atteints de quelque affliction.

C'est un nouvel ami qui se présente dans le malheur, et comme le nombre en est rare, on s'empressera donc de témoigner au pieux prêtre qui en est l'auteur, notre reconnaissance, en faisant l'acquisition de ce petit volume, où chacun trouvera un remède à ses peines.

L. W. TESSIER.

LA
REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Dixième Livraison—25 Octobre 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
II.—DEUX CONFESSIONS..... **LOUIS VEUILLOT.**
III.—NAPLOUSE, OU L'ANCIENNE SAMARIE, Notes de Voyage (extrait) **E. L. De BELLEFEUILLE.**
IV.—UNE NUIT DANS UNE SUCRERIE..... **Dr. CHS. DEGUISE.**
V.—CHRONIQUE DU MOIS..... **E. PRUD'HOMME**

AVIS AUX ABONNÉS

Avec la présente livraison, nous adressons aux abonnés de la "Revue" leur compte de souscription. Nous espérons qu'ils se feront un devoir de répondre à notre juste demande en nous faisant parvenir par le retour de la malle, le montant de leur abonnement.

Messieurs les retardataires voudront bien prendre note de cet avis et s'y conformer. Ce faisant, ils s'épargneront tout désagrément ultérieur.

MONTRÉAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1872.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby ..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne, ... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure ..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier ..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00.

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Medecin accoucheur*.

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur.

EUSÈBE SENECAL.
No. 10 Rue St. Vincent

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

721

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XXV

(*Suite*)

Fleurange hésita un moment ; puis elle suivit son impulsion naturelle. Cette impulsion était toujours droite et courageuse. Elle entra résolûment dans le salon par la fenêtre de la terrasse, et lorsque la princesse leva la tête, elle vit debout devant elle la jeune fille, couverte de son burnous blanc, son bouquet à la main.

Quoique la princesse l'attendît, cette soudaine apparition la surprit à un tel point, qu'elle la regarda un instant sans parler, comme si c'eût été une vision surnaturelle. Mais ce ne fut qu'un instant. Fleurange s'aperçut que l'emportement, comprimé devant son fils, allait maintenant éclater.

Les larmes de la princesse s'étaient arrêtées, et ses yeux exprimaient à la fois le courroux et le dédain. Elle se leva vivement, et de dures paroles allaient seconder le geste impérieux par lequel de l'une de ses mains elle désignait la porte ; déjà même, l'autre main se posait rudement sur l'épaule de la jeune fille, lorsque, sans arrogance et sans peur, celle-ci la regarda en face.

L'expression des grands yeux de Fleurange était telle alors, qu'on n'eût pu la comparer qu'à celle de ces regards doués d'une vertu magnétique qui domptent parfois, dit-on, la fureur des êtres sans raison. Aucune parole n'aurait pu exprimer à ce point l'intégrité

et la pureté de son âme. A travers tous ses défauts, la noblesse qui existait dans celle de la princesse s'émut à ce regard et y répondit. Ses yeux se détournèrent, elle retomba assise sur sa chaise longue ; et elle laissa Fleurange s'emparer sans résistance de ces deux mains dont le geste était tout à l'heure si menaçant. Elle les tint quelques instants serrées dans les siennes : il y eut un grand silence.

Enfin d'une voix calme et douce :

—Princesse, dit Fleurange, j'étais sur cette terrace, et j'ai tout entendu.

Un nouvel éclair d'indignation se réveilla dans le regard de sa maîtresse, et sa bouche reprit l'expression du dédain.

Le visage de la jeune fille se colora légèrement.

—Vous pensez bien, poursuivit-elle, que je n'y étais pas venue dans l'intention d'écouter. Mais, ayant entendu mon nom, j'y suis demeurée. C'est une faute, je le sais, mais le temps et la réflexion m'ont manqué pour la prévenir. Pardonnez-la-moi, et pardonnez-moi aussi, ajouta-t-elle, d'une voix plus troublée, le déplaisir d'un instant que le comte Georges vient de vous causer à mon sujet.

—Le déplaisir d'un instant ! répéta la princesse d'une voix froide et ironique.

—Du moins, continua Fleurange, vous n'aurez eu qu'un instant celui de penser que cette idée, cette folie..., enfin, que ce que vous venez d'entendre, fût assez sérieux pour pouvoir vous inquiéter ou vous affliger.

—Gabrielle !

— Laissez-moi parler, princesse, vous me répondrez ensuite. Mon cœur est rempli pour vous de tant de reconnaissance...

— Ne me parlez pas de votre reconnaissance, s'écria la princesse, en l'interrompant et en éclatant de nouveau ; c'est précisément parce que je m'y croyais quelques droits que je me sens si profondément blessée, et qu'après vous avoir beaucoup aimée, je suis tentée de vous haïr ; c'est votre perfidie, c'est votre ingratitude...

— Je ne suis ni perfide, ni ingrate, dit Fleurange en pâlissant, laissez-moi vous le prouver ; je vous le demande pour vous-même plus encore que pour moi.

La princesse se calma de nouveau comme apaisée par cette douce voix, et sembla se résigner à la laisser dire ; elle appuya sa tête sur sa main, et l'écouta quelques instants sans changer d'attitude.

—Non, répéta Fleurange, je ne suis ni perfide, ni ingrate, et pour vous épargner ce chagrin ou tout autre, Dieu sait ce que je serais prête à souffrir !... J'avais d'abord pensé, continua-t-elle, à m'en aller tout à l'heure, à fuir, à vous délivrer de ma présence et de l'inquiétude qu'elle pouvait vous causer. Mais, princesse, il

faut faire mieux que cela. Il faut qu'il m'oublie. Par conséquent, il ne faut pas que je disparaisse ainsi d'une façon romanesque.

—Que voulez-vous dire ? dit la princesse avec surprise.

—Qu'il faut que je parte, mais non pas d'une manière qui lui donne l'envie de me poursuivre. Moins il s'obstinera par esprit d'opposition, plus mon souvenir s'effacera vite de sa mémoire.

—Vous le connaissez bien, dit la princesse de plus en plus étonnée, et vous en parlez bien froidement, ajouta-elle. Vous ne l'aimez donc pas du tout, ce pauvre Georges ?

Et cette mère, tout à l'heure si irritée de la présomption de sa protégée, semblait maintenant prête à se fâcher de son indifférence.

Une vive et soudaine rougeur se répandit sur le visage de Fleurange ; de grosses larmes lui vinrent aux yeux :

—Je ne l'aime pas !... O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix étouffée, ayez pitié de mon pauvre cœur !

Mais elle reprit presque aussitôt son empire sur elle-même, tandis que la princesse, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, devenait attentive et apercevait enfin de quelle importance pouvait être pour elle ce qu'elle allait entendre.

Fleurange alors expliqua rapidement son dessein : c'était le même qu'elle avait formé une heure auparavant chez sa cousine ; seulement alors, elle voulait encore cacher à la princesse le motif et la durée de son absence. Tout devenait maintenant plus facile : elle partirait avec les Steinberg pour Pérouse. De là elle trouverait un prétexte pour prolonger son absence. L'important était seulement que la princesse eût l'air de compter sur son retour, et surtout qu'elle ne témoignât aucune inquiétude sur la fidélité de son fils à tenir sa promesse.

—Cette promesse, — poursuivit Fleurange, non sans l'accent d'une juste fierté, —j'ose dire que M. le comte Georges, en la mettant sous la garde de ma volonté, avait raison de juger qu'elle serait bien gardée.

A mesure qu'elle parlait, tout le ressentiment de la princesse s'évanouissait et peu à peu se transformait en reconnaissance exaltée. Telle que Fleurange était là devant ses yeux, elle compris que si elle avait voulu abuser ou seulement user de son ascendant, aucun respect filial n'eût suffi pour ramener Georges à la soumission, aucune autorité maternelle n'eût réussi à l'y contraindre. Quoi qu'il lui en coutât de le reconnaître, elle ne pouvait donc se dissimuler que si cette double blessure était épargnée à son orgueil et à sa tendresse, elle le devait, non-seulement au désintéressement généreux de celle qu'elle venait de traiter avec tant de hauteur,

mais aussi à sa droite intelligence. Oui, elle avait eu parfaitement raison de penser qu'il ne lui suffisait pas de disparaître, de quitter Georges, de lui être pour ainsi dire soudainement enlevée. La princesse, mieux qu'une autre, savait jusqu'à quel degré de ténacité, ce genre de contradiction pouvait conduire son fils, et c'était précisément cette connaissance de son carractère qui, seule, tout à l'heure, lui avait donné la force de se maîtriser devant lui. Les moyens suggérés par Fleurange étaient donc les meilleurs, et grâce à eux, l'avenir pouvait être sauvé. La mobilité de Georges était grande, la princesse en espérait beaucoup, pourvu que, d'une part, il fût soustrait au charme dangereux de la présence de Fleurange, et que, de l'autre, le prestige d'un grand obstacle à vaincre cessât en apparence de s'élever entre eux. Rien en effet n'était plus habile que le conseil donné contre elle-même par la jeune fille. La femme du monde le comprit et lui en sut gré. Elle voyait apparaître de nouveau le but auquel elle avait tendu toute sa vie, et, dans l'espoir de l'atteindre, elle acceptait sans remords la nécessité de fouler aux pieds le noble cœur qui s'immolait ainsi ; disons même que, si quelque chose la préoccupait en dehors du péril présent, ce n'était pas la vie brisée de Gabrielle, mais bien les habitudes de sa propre vie dérangées, et son bien-être troublé par ce malheureux incident. Néanmoins, au moment où elles se séparèrent, à la fin de ce long entretien, la princesse serra Fleurange dans ses bras avec une tendresse expansive, et pour un moment celle-ci se sentit presque complétement heureuse. Elle avait en horreur toute dissimulation, et le grand pas qu'elle venait de faire dans la voie de la plus courageuse franchise semblait avoir allégé son cœnr.

Elle était encore dans cet état de satisfaction, un peu exaltée, qui suit l'accomplissement d'un grand effort, lorsqu'en rentrant dans sa chambre, elle jeta sur la table le bouquet qu'elle tenait encore à la main. En ce moment un papier qu'elle n'avait point aperçu jusque-là s'en détacha et tomba par terre ; elle le ramassa avec quelque surprise, l'ouvrit machinalement, vit une écriture inconnue, et lut, d'abord sans comprendre :

— " Vivre sans pouvoir réparer ; souffrir sans pouvoir expier : " ce supplice appartient-il à la terre ou à l'enfer ? Non loin de " vous, un homme vit et souffre ainsi : *vous qui priez, priez pour lui !* "

Fleurange lut et relut deux ou trois fois ces mots sans y attacher aucun sens ; tout d'un coup, elle tressaillit, et un vif tremblement la saisit. Ces derniers mots étaient le refrain d'une romance, chantée pendant une des soirées de la vieille maison, en présence du

seul homme au monde qui pût s'appliquer les autres paroles qu'elle venait de lire.

Mais se pouvait-il, grand Dieu ! que ce fût lui ! Se pouvait il que ce fût Félix, son coupable et malheureux cousin, qui les eût écrites ? lui, qui ce soir-là même les eût placées dans ce bouquet ? Etait-ce sa main qui le lui avait jeté ?

A cette pensée, elle frissonna comme si l'ombre d'un mort eût passé près d'elle.

Etait-ce une simple mystification ? L'histoire de la ruine des Dornthal n'était pas ignorée de tout le monde, à Florence. Quelqu'un avait-il voulu l'effrayer ou l'intriguer ? Elle se perdait en conjectures sur ce nouvel incident.

Comment sortir de ce doute ? comment même en parler sans réveiller un odieux souvenir, ou faire une révélation pénible ?

Elle se souvint enfin de la présence de Julian à Florence et cette pensée la tranquillisa ; Julian l'aiderait à découvrir la vérité et mieux qu'un autre, il saurait éviter de nuire par ses recherches au malheureux qui peut-être en ce moment cachait près d'eux sa vie flétrie et déshonorée.

XXVI

Si, la veille, on eût prédit à la princesse Catherine que sa charmante compagne allait lui être enlevée, cette nouvelle eût peut-être suffi pour la faire retomber dans l'état alarmant, dont, grâce à ses soins, elle sortait à peine. Mais un intérêt plus puissant que son goût pour Gabrielle était en ce moment en jeu, et son égoïsme lui-même s'effaçait, ou plutôt se transformait, en présence du danger qu'elle se reprochait de n'avoir pas reconnu plus tôt et qui menaçait une partie essentielle de son bonheur, ainsi que l'accomplissement de l'un de ses vœux les plus chers.

Il faut reconnaître, pour ne point faire tort à la princesse, que ce vœu était sage et que, dans son obstination à le poursuivre, elle faisait preuve de véritable clairvoyance maternelle autant que d'ambition mondaine. Il faut dire en outre que le dessein en question se rattachait à la volonté, presque sacrée à ses yeux, de l'époux adoré de sa jeunesse, dont le souvenir planait toujours sur ce passé lointain où la vie à son début était pour elle plus simple, meilleure, et promettait d'être toute autre que ne l'avaient faite les années suivantes. Plus tard, lorsque veuve, belle, riche et jeune encore, elle avait paru dans le grand monde de Pétersbourg, elle n'avait plus d'autre guide qu'elle-même et, contre les penchants d'une nature

frivole et légère, il n'existait plus alors d'autre frein que son orgueil. Au milieu de tous les enivrements de cette seconde époque, elle avait cependant respecté la limite au delà de laquelle la considération du grand monde lui-même s'altère, et, tout en accordant encore la flatterie et l'encens, refuse le respect. Cette limite, elle avait été surtout préservée du danger de la franchir par cet orgueil. (trait dominant de son caractère) qui cherchait avant tout et partout la place la plus haute, et qui, après avoir conservé à sa vie une sorte de dignité, la guida seule dans le choix d'un second époux. Elle se crut heureuse alors, ayant atteint le faîte du rang, des honneurs et de la fortune, mais elle s'aperçut vite qu'elle payait ces avantages trop cher ; et peut-être eût-elle plus mal supporté l'épreuve d'une union mal assortie, que celle de l'indépendance qui l'avait précédée, si, au bout de deux ans, la mort ne lui avait rendu cette indépendance pour la seconde fois.

A dater de cette époque, rien ne vint plus troubler le cours brillant et prospère d'une vie où, en dépit d'instincts généreux et d'un esprit assez cultivé, tout était frivole, hormis sa tendresse pour son fils. Mais cette tendresse elle-même, quelque vive et passionnée qu'elle fût, manquait de ce qui donne à celle d'une mère la majesté de l'autorité. Ce charmant enfant qui, dès ses plus jeunes années, possédait tout ce que la nature la plus expansive peut donner de grâce et d'attrait à un esprit rare et à une rare beauté, satisfaisait, cet orgueil maternel qui, chez les natures orgueilleuses, est le plus puissant de tous. La princesse, fière de son bel enfant, ne s'apercevait pas qu'elle était adorée, mais qu'elle n'était point obéie ; et les années s'écoulèrent ainsi jusqu'à l'époque

Ove uom s'innamora.

Alors la princesse Catherine commença à s'apercevoir qu'elle n'avait aucun empire sur ce fils idolâtré, et qu'il lui faudrait beaucoup de prudence et d'adresse pour échapper à ce qui eût été pour elle le plus sensible des mécomptes ; car toutes les ambitions de sa propre vie, elle les avait pour lui, plus ardentes qu'elle ne les avait jamais ressenties pour elle-même.

C'était alors que s'était réveillé chez elle le désir ardent de voir se réaliser le vœu formé par le père de Georges à une époque où celui-ci était encore au berceau. Le comte de Walden avait eu pour voisin en Livonie, un frère d'armes, un ami intime et cher, qui se nommait le comte de Laningen. Nobles tous deux, parmi les plus nobles de la province, riches et possesseurs de deux terres contiguës, ils s'étaient promis d'unir leurs enfants, à moins qu'arrivés à l'âge où cette promesse pourrait s'accomplir, leur volonté

n'y mît obstacle. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne vécut assez pour apercevoir même de loin l'aube de ce jour. Trois ans après la naissance de son fils, le comte de Walden n'existait plus, et avant que la jeune Vera (âgée d'un an de moins que Georges) eût atteint sa onzième année, la mort de son père et peu après celle de sa mère l'avaient rendue maîtresse de tous leurs biens. Mais, en attendant l'âge où elle pourrait en prendre possession, la jeune héritière fut envoyée à Pétersbourg, et elle y avait été élevée dans une profonde retraite par une de ses tantes depuis longtemps retirée du monde.

La princesse Catherine avait toujours conservé un souvenir respectueux d'une volonté dont le comte de Walden à son lit de mort lui avait encore renouvelé l'injonction ; mais ce souvenir prit un bien autre aspect à ses yeux lorsque, vers l'époque dont nous venons de parler, la jeune Vera sortit tout d'un coup de sa retraite et fut présentée à la cour. L'effet produit par la jeune fille, la faveur immédiate dont elle devint l'objet, la place qui lui fut à l'instant accordée parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice, donnèrent à ce début un éclat dont la princesse regretta vivement que Georges n'eût pas été témoin ; mais il avait quitté Pétersbourg depuis plusieurs mois et faisait en ce moment son premier voyage à Paris. Pendant son absence, sa mère n'avait négligé aucune occasion de se rapprocher de la jeune demoiselle d'honneur ; ce rapprochement était rendu facile d'ailleurs par toutes les anciennes relations d'amitié qui existaient entre leurs familles ; elles étaient resserrées maintenant de part et d'autre avec un empressement où la princesse crut voir les dispositions les plus favorables au projet formé dans l'enfance de Vera et de Georges qui, depuis lors, ne s'était jamais revus. Son impatience de le voir revenir s'en accrut. Vera lui semblait faite pour captiver son fils ; et quant à Georges, sa mère ne pouvait être inquiète de l'effet qu'il produirait.

Il revint enfin, et, en effet, tout sembla d'abord sourire aux projets de la princesse, Georges fut très-frappé, presque séduit. La belle Vera le fut bien d'avantage encore, mais la princesse, entraînée par l'ardeur avec laquelle elle désirait ce mariage, commit la faute d'en parler à son fils, avec un empressement qui eut l'effet précisément opposé à celui qu'elle désirait produire. Georges n'arrivait pas de Paris dans la disposition d'esprit voulue pour accepter à l'instant l'idée de perdre son indépendance et de s'enchaîner à jamais. Il se mit donc sur ses gardes. Les paroles que Vera attendait peut-être déjà, s'arrêtèrent sur ses lèvres et se transformèrent en flatteries banales. Sa mère, sans abandonner son rêve, comprit qu'il fallait en ajourner la réalisation. Mais enfin ils étaient bien jeunes l'un et

l'autre ; son œil de femme et de mère ne s'était point trompé sur la nature de l'impression produite par son fils. Elle crut pouvoir se fier à la durée du sentiment qu'il avait fait naître, et avec le temps elle ne doutait pas que Georges ne revint de lui-même aux pieds de celle qu'elle regardait comme destinée à lui appartenir ; d'autant mieux que, dans un de leurs entretiens à ce sujet, il était convenu qu'aucune femme ne lui avait encore inspiré autant d'attrait et qu'il s'était presque engagé vis-à-vis de sa mère à n'offrir sa main à aucune autre.

Les choses en restèrent donc là. Georges repartit pour Paris, et ensuite pour l'Italie, où sa mère avait fixé son séjour. Mais nous savons que sur ces entrefaites, l'apparition soudaine de Fleurange et d'autres influences encore, déjà entrevues, avaient peu à peu entraîné son esprit et son cœur dans une direction bien différente de celle que sa mère aurait voulu leur imprimer. A son dernier voyage à Pétersbourg (pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse), celle-ci avait eu le double déplaisir d'apprendre que son fils avait évité de se rapprocher de Vera, et que cette froideur, blessante pour la jeune fille, était attribuée par plusieurs aux opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenue pour une fortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore) n'était plus alors exactement vraie ; si l'empereur ne disait plus "qu'un homme n'était quelque chose que *lorsqu'il* lui parlait, et *tandis* qu'il lui parlait," bien des gens se conduisaient à Pétersbourg comme s'il en eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'imprudence et la témérité de son langage la tenaient à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct maternel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou de la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune, sous la sauvegarde d'une faveur qui lui serait alors assurée.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'angoisse ! que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa fine prudence, elle se laissait aller, à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses desseins, de ne parler jamais. Elle stimu-

lait ainsi, malgré elle, une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confidence à laquelle Georges s'était laissé entraîner, dans un accès de capricieux abandon. Au fond, il n'était point habitué à redouter sa mère, et quoique, sans doute, il n'eut jamais mis sa condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle dût opposer d'abord à ses désirs, qu'un peu de persistance de sa part saurait bien, tôt ou tard, en triompher.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est vrai, un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais, c'était pour ne point inquiéter trop vite sa mère, ou la jeune fille elle-même, et n'être point ainsi privé peut-être du charme de sa présence, tandis qu'il était encore incertain de ses propres projets. Ces projets, il croyait maintenant les connaître. Sous l'empire croissant de l'entraînement qu'il subissait, le souvenir de Vera pâlissait chaque jour davantage, et l'avenir comme le présent semblait désormais appartenir à celle qui remplissait sa vie. Il jugea donc, tout d'un coup, opportun de laisser sa mère entrevoir ce qui se passait dans son cœur.

Malgré son inexprimable effroi, la princesse eut assez d'empire sur elle-même pour recevoir cette inquiétante confidence avec un calme apparent, et dissimuler à peu près à son fils ce que lui faisait éprouver le plus douloureux mécompte qu'elle eût subi de sa vie.

Au premier moment, tout lui sembla perdu. La grâce, le charme de Gabrielle, qui les connaissait et les appréciait mieux qu'elle ? Que pouvait elle contre un attrait si puissant et, sans doute, si longtemps exercé à l'insu d'une mère trop crédule ? Quelle folie avait été la sienne ! quelle imprudence !... Quelle fatale confiance !... Le seule danger auquel elle eût jamais songé, la vertu de Fleurange, l'empêchait de le craindre. Mais qui eût jamais pu s'attendre à rencontrer chez elle une telle ambition, chez lui, un tel excès de démence ?

Jamais pareille tempête n'avait bouillonné dans son sein, jamais pareille haine n'avait été prête à succéder à pareille engouement, lorsque, avant que sa colère eût eu le temps d'éclater, tous ces sentiments avaient subi une transformation nouvelle et plus imprévue encore que la première.

Son ennemie devenait son alliée... Celle contre laquelle elle sentait qu'elle n'aurait pu lutter venait l'aider à lutter contre elle-même ! et Georges lui était rendu par la main qui pouvait si facilement le lui enlever sans retour.

En présence d'un danger si grand et d'un secours si inespéré,

toutes les considérations qui lui eussent fait naguère redouter le départ de Gabrielle devaient maintenant le hâter, sans perdre de vue toutefois l'importance, si justement signalée par elle, de ne rien faire qui permît à Georges de rattacher ce départ à la révélation qu'il avait faite à sa mère, et lui donner l'aspect d'une séparation irrévocable.

L'intérêt était suprême, et il n'y avait pas à craindre cette fois que la princesse Catherine manquât d'adresse ou de prudence, ou même au besoin de ruse diplomatique.

XXVII

Tout, à dire le vrai, semblait maintenant favoriser le projet qu'elle avait à cœur, et l'arrivée si opportune des Steinberg amenait naturellement le prétexte qu'il eût peut-être été difficile de trouver un autre jour sans exciter la méfiance de Georges

En effet, lorsque le lendemain, en présence de tous, Fleurange exprima timidement le désir de suivre sa cousine jusqu'à Pérouse, le marquis Adelardi, qui se trouvait présen t, déclara que cette excursion lui ferait le plus grand bien, et supplia la princesse d'accorder à sa jeune protégée ces quelques jours de vacances, dont ses forces épuisées avaient besoin. Georges joignit ses instances aux siennes, et la princesse, alors, sembla céder à leurs prières, encore plus par complaisance pour eux que par condescendance pour elle.

Elle avait conservé depuis la veille avec son fils une attitude de gravité triste qui ne permettait pas à Georges d'oublier qu'il était en disgrâce. Elle ne lui dissimulait pas non plus une certaine froideur vis-à-vis de Fleurange, qu'il devait naturellement attribuer à la confidence dont elle avait été l'objet.

Le rôle de la princesse n'était point de laisser pénétrer la secrète sécurité que son entretien avec la jeune fille lui avait rendue. Aussi Georges comprit, en somme, que sa mère était mécontente de lui : il s'était attendu à ce mécontentement ; qu'elle réprimait son ressentiment et continuerait à traiter Fleurange avec bonté : il fut touché de cette douceur. Il comprit enfin qu'elle comptait sur sa parole : il lui sut gré de cette confiance.

Tout sembla donc s'arranger de la façon la plus naturelle : le terme de quinze jours fut fixé pour l'excursion projetée. Les Steinberg, trompés comme les autres, accueillirent avec autant de joie que de surprise la perspective d'un plaisir qu'ils n'eussent point osé attendre, et tout fut ainsi réglé selon les désirs de la princesse,

sans qu'elle eût l'air de faire autre chose que la volonté de tout le monde.

Les Steinberg partaient le lendemain matin. Cette dernière journée devait être consacrée à revoir plusieurs musées, et ensuite à une promenade à San-Miniato, qui devait terminer la matinée.

Fleurange leur proposa sans scrupule d'être des leurs. Une agitation fiévreuse lui rendait l'inaction insupportable. Elle redoutait de se trouver un instant seule avec Georges, et elle était bien sûre que sa maîtresse la dispenserait sans peine de ses services pendant cette dernière journée. Le consentement de la princesse ne fut point, en effet, difficile à obtenir, et vers le milieu du jour Fleurange partit avec Clara et Julian pour le palais Pitti.

Après avoir visité cette galerie, et plusieurs autres, ils continuèrent leur promenade en voiture et s'arrêtèrent enfin au bas de la montée qui conduit à San-Miniato. Là ils mirent pied à terre.

Tandis qu'ils gravissaient lentement ce chemin escarpé, Fleurange tira de sa poche le papier tombé la veille de son bouquet et le fit lire à Julian ; elle lui parla du soupçon qu'il avait fait naître dans son esprit.

—C'est étrange, dit celui-ci d'un air soucieux, tandis qu'il examinait avec attention les lignes qu'il venait de lire. Rien ne serait plus pénible, à l'heure qu'il est, que la présence de Félix près de nous, et pourtant, j'ai déjà eu à cet égard une inquiétude que ce papier renouvelle.

—Vous aviez déjà soupçonné son retour en Europe ?

—Oui, mais c'était un indice fort léger, et je ne vous en aurais pas parlé sans ce nouvel incident. Il y a quelques mois, à Bologne, où je me trouvais pour faire une étude qui m'était nécessaire, il me tomba sous les yeux, dans la bibliothèque où je prenais des notes, un travail qui attira mon attention. Il s'agissait d'un point d'histoire contesté, sur lequel on avait transcrit plusieurs passages extraits des manuscrits fort curieux de cette bibliothèque ; la page était ouverte devant moi, le travail avait été récemment interrompu. Je lisais avec intérêt et attention, lorsque je fus complétement distrait du sujet de ce travail par quelques mots griffonnés presque illisiblement sur le papier qui avait servi au copiste à essayer sa plume. Sur ce papier, je vis répété deux ou trois fois votre nom, Gabrielle ; puis les deux lettres F. D., ensuite ces mots : *Félix, heureux; quelle ironie!...* Félix ! " Je regardai de nouveau la copie avec plus d'attention. L'écriture n'était point la sienne. Cette écriture, du reste, était un *fac-simile* étudié de celle du manuscrit dont ces passages étaient extraits ; quant à la page volante, c'était un griffonnage où toute écriture eût été méconnaissable. Je fis quel-

ques questions au bibliothécaire: il me répondit que ce travail était fait pour un grand seigneur florentin qu'il ne connaissait pas, que le copiste était un Italien et qu'il se nommait Fabiano Dini.

—Et voilà tout ? dit Fleurange ; n'avez-vous pu apprendre rien de plus positif ?

— Rien. Le lendemain, le travail commencé avait disparu, et pendant le reste de mon séjour à Bologne, le copiste ne reparut plus à la bibliothèque. Je gardai le papier griffonné qui m'avait intrigué, puis je n'y pensai plus. Laissez-moi ces lignes maintenant pour les comparer avec celles-là.

— Est-ce vraiment lui ? ou tout cela n'est-il qu'un hasard ?

— Qui nous le dira ? Ce pourait être lui, car vous savez qu'en italien il était passé maître ; mais ce pourrait être aussi un de ses compagnons qui serait instruit de son histoire. Tout ce que nous avons jamais pu découvrir à son sujet, c'est qu'il était parti pour l'Amérique avec de tristes compagnons de voyage : italiens, allemands, polonais, tous plus ou moins bannis de leurs pays pour de bonnes raisons.

Le riant visage de Clara s'était assombri pendant ce récit, et Fleurange sentait un surcroît de mélancolie lui serrer le cœur. Ce vague réveil du plus sombre souvenir de sa vie lui semblait ajouter un triste présage aux tristes réalités de ce jour.

Elle se tut cependant. Sa cousine devait pour le moment ignorer la cause ainsi que la durée véritable du voyage qu'elle allait entreprendre le lendemain avec elle, et, de toutes façons, il était bon pour elle même de chercher à en distraire sa pensée. Aussi, après qu'ils furent entrés dans l'église de San-Miniato, elle chercha pendant quelque temps à ne plus s'occuper que des fresques, des tableaux et des mosaïques qui s'y trouvent, et à écouter avec attention les explications que Julian leur donna de quelques-uns des symboles que l'on y voit répétés, sortes d'hiéroglyphes chrétiens, que savent seuls comprendre ceux qui, dans les arts, cherche quelque chose au delà de la forme qui frappe leurs yeux.

Ils passèrent ainsi près d'une heure sans s'apercevoir que le temps s'écoulait et que l'église commençait à devenir sombre. Ils se disposaient enfin à la quitter, lorsque, au moment d'en franchir le seuil, ils se trouvèrent tout à coup en face du comte Georges, qui y entrait accompagné d'Adelardi.

" Il savait," leur dit-il gaiement, " que leur promenade devait se terminer par San-Miniato, et il avait proposé à son ami de venir avec lui les y rejoindre."

—Nous n'étions indignes, ni l'un ni l'autre, d'entendre ce que

Steinberg aurait à vous dire ici ; malheureusement, nous sommes en retard.

Tandis qu'il disait ces mots, Fleurange, émue et interdite, avait fait un involontaire mouvement pour rentrer dans l'ombre de l'église ; mais le jour baissait rapidement, et tous furent d'accord qu'il fallait sans retard regagner la voiture demeurée au bas de la montée. Elle sortit donc avec les autres ; mais, bien qu'elle fût la dernière, Georges l'avait attendue, et, avant qu'elle eût eu le temps de l'éviter, il lui avait offert son bras. Adelardi avait déjà pris celui de Clara. Julian marchait près d'eux, et ils commencèrent à descendre ainsi, lentement, cette côte charmante, en regardant la vue, l'une des plus belles de Florence, sur laquelle en ce moment le soleil jetait une douce et dernière lueur.

Georges ralentit son pas de manière à se laisser devancer par les autres et ils se trouva ainsi, en quelque sorte, seul avec Fleurange : ils demeurèrent silencieux. Quoique d'une nature fort différente, l'émotion de tous deux était grande.

Pour elle, tout ce que la pensée d'un adieu suprême pouvait ajouter à la tendresse réprimée, mais profonde de son cœur, rendait cette heure douce et déchirante au delà de toutes celles de sa vie. Pour lui, au contraire, il se croyait affranchi de sa contrainte précédente par l'espèce d'explication qu'il avait eue avec sa mère ; et comme, d'ailleurs, il n'était point assez inhabile à lire dans le cœur des femmes, et assez naïf pour n'avoir point pénétré ce qui se passait dans celui dont il lui semblait, en ce moment, entendre les battements, il croyait pouvoir parler plus ouvertement qu'il ne l'avait jamais fait.

—Fleurange ! lui dit-il soudainement.

Elle tressaillit, et voulut retirer la main qu'elle avait posée sur son bras : mais il la retint.

— Non, non, laissez moi votre main, et laissez-moi vous donner ce nom. Moi *seul*, ajouta-t-il doucement. Oh ! laissez-moi le garder pour moi ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Il serra la main qu'il tenait encore et la baisa.

A travers le doux accent de ces paroles, Fleurange discerna bien celui d'une confiance trop peu déguisée. Mais, helas ! si elle eût osé en ce moment être elle-même, elle n'eut point songé à s'en offenser. Oui, elle l'aimait, et il n'en doutait pas, cela était évident. Qu'importe ! c'eût été pour elle un grand soulagement de l'avouer hardiment, ouvertement, et de le dire à tous comme à lui-même. Sans doute, cette sécurité de Georges se faisait trop sentir, mais comme elle la lui eût vite pardonnée ! Comme elle eût été heureuse de lui dire qu'il ne se trompait pas, et que sa vie entière

le lui prouverait : c'eût été le vrai cri de son cœur, si, dans cette heure dangereuse, la lucidité de sa conscience se fût un seul instant obscurcie.

Mais il n'en fut point ainsi.

— Monsieur le comte... dit elle, après un long silence.

— Georges ! oh ! dites Georges, s'écria-t-il avec passion. Que je vous entende, ne fût-ce qu'une fois, me nommer ainsi.

Pauvre Fleurange ! Elle dégagea sa main du bras de Georges, et fit quelques pas en cherchant à calmer le trop violent battement de son cœur. Il la suivit, et elle reprit bientôt avec une apparente tranquillité :

— Je croyais ne plus jamais vous entendre me parler ainsi, et je l'espérais.

— Vous l'espériez ! Dites alors que je me suis trompé, que j'ai été présomptueux et fou ; que c'est à tort que j'ai cru lire dans vos yeux autre chose que la plus parfaite indifférence.

Elle ne répondit pas.

— Fleurange, continua-t-il vivement, ce silence me blesse et me glace ; n'ai-je pas le droit d'attendre qu'au moins vous me répondiez ?

— Mais avez-vous celui de m'interroger ? Ah ! monsieur le comte, que vous seriez plus noble et plus généreux, si vous saviez mieux vous souvenir de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Fleurange ! dit le comte Georges avec un accent de sincérité et de gravité plus dangereux encore à entendre que celui de la passion, vous êtes ma femme, si vous y consentez, si vous acceptez cette main que je vous offre.

— Avec le consentement de votre mère ? dit Fleurange, bas et lentement, osez-vous me l'affirmer ?

Georges, après un moment d'hésitation, répondit :

— Non, pas aujourd'hui : mais ce consentement elle le donnera, je vous l'affirme.

Fleurange à son tour hésita ; elle savait à n'en pas douter, à quel degré cet espoir était chimérique ; mais c'était la dernière fois qu'elle lui parlait. Le lendemain, la distance, l'absence, le temps, toutes les séparations de la vie commenceraient entre eux pour ne jamais finir. Il n'y avait plus de danger à dire la vérité, la vérité. hélas ! si dénuée d'importance maintenant, et qui peut-être seconderait le devoir qu'elle avait à accomplir tout autant que la contracdiction.

—Eh bien ! dit-elle alors simplement. Oui, pourquoi le nierais-je ? Si tout changeait pour nous dans la vie, si par une circonstance impossible à concevoir, votre mère me disait : *Gabrielle, sois*

ma fille, j'y consens avec joie, oh ! alors... ce que je répondrais, vous le savez sans que je vous le dise, et vous savez tout aussi bien que, jusqu'à ce jour, je ne vous écouterai jamais.

—Mais ce jour, dit Georges avec véhémence, le temps l'amènera et l'amènera promptement.

—Le temps ? dit Fleurange... peut être. Qui sait jamais ce que peut amener le temps ? et qui sait, ajouta-t-elle, si avec le temps l'obstacle ne viendrait pas de vous-même ?

Elle avait essayé de dire ces derniers mots en riant, mais après les avoir proférés, elle s'arrêta tout court, et l'ombre des grands cyprès qui bordaient la route empêcha Georges de voir les larmes qui inondaient son visage.

Elle s'éloigna de lui et fit quelques pas rapides pour se rapprocher de Julian. Georges la suivit bientôt, et tous trois rejoignirent les deux autres, et continuèrent leur chemin quelques temps sans parler. Le jour tombait de plus en plus, et ils marchaient avec précaution en approchant de la fin de la descente.

Ils y étaient presque parvenus, et ne se trouvaient plus qu'à deux pas de la voiture demeurée en bas, lorsque deux individus causant ensemble et marchant vite passèrent devant eux sans les remarquer.

Mais ceux qui descendaient sous l'ombre des cyprès aperçurent les traits des deux passants, et une même émotion fit tressaillir les deux cousines et Julian. Dans l'un des deux, ils avaient reconnu Félix !

Adelardi, de son côté, semblait troublé et surpris. Georges seul, après avoir, comme les autres, suivi des yeux ces deux personnages, se sépara du groupe dont il faisait partie, se rapprocha des passants et arrêta l'un d'eux. Celui-ci à sa vue se découvrit respectueusement. Georges lui dit quelques mots à voix basse et les deux hommes continuèrent ensuite leur route. Georges revint à la place qu'il avait quittée.

—A qui donc parliez-vous là, si la question n'est pas indiscrète ? dit Adelardi.

— Nullement, répondit Georges sans hésiter. C'est à Fabiano Dini, ce jeune Italien dont je vous ai parlé, qui me sert ici d'agent, fort intelligent, comme vous savez, pour l'achat de mes curiosités, et qui m'aide aussi dans mes petites recherches historiques et artistiques. Il a été absent, il n'est revenu que depuis deux jours, j'avais un mot à lui dire.

— Il était là en bien mauvaise compagnie, dit Adelardi en fronçant le sourcil.

Les deux cousines étaient déjà montées en voiture. Julian, obligé de les suivre, n'en attendit pas d'avantage.

XXVIII

Plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Fleurange était déjà loin, et les incidents des jours précédents semblaient être devenus pour elle les scènes diverses d'un rêve troublé. La conversation qu'elle avait entendue sur la terrasse entre Georges et sa mère, celle qu'elle avait eue elle-même ensuite avec elle, sa rencontre avec Georges à San-Miniato, le bouquet mystérieux de la veille, la réapparition soudaine de Félix le lendemain... ces souvenirs lui revenaient tour à tour, mais tous effacés par celui du dernier adieu qui les avait suivis.

Oui, elle lui avait dit adieu pour toujours, tandis qu'en souriant il lui disait : "A revoir ; " tandis que sa mère donnant gracieusement la main à sa jeune protégée continuait jusqu'au bout à jouer son rôle dans ce drame à deux personnages dont elle et Fleurange savaient seules le secrêt.

La jeune fille de son côté avait soutenu le sien sans faiblesse, mais en baisant la main de la princesse elle avait donné aux mots : " Adieu, princesse," un accent dont celle-ci sut bien comprendre le sens. Aussi l'avait-elle embrassée au départ avec une involontaire tendresse, et même un attendrissement qui pouvait surprendre, pour une si courte absence. Georges le remarqua, et il se sentit plus rassuré que jamais. Aussi aprés le départ de Gabrielle ce qu'il éprouva, plus encore que la tristesse, ce fut le besoin de trouver une distraction assez puissante pour l'aider à tromper l'insupportable ennui qu'allait lui causer son absence.

Quant à elle, une fois seule avec Julian, dans le coupé du *vetturino*, qu'elle partageait avec lui, tandis que Clara, son enfant et une jeune italienne qui la servait, en occupaient l'intérieur, elle ne s'était point livrée aux pensées qui la suffoquaient. Elle devait subir encore la fatigue de se taire et de dissimuler, plus antipathique à sa nature qu'à celle de tout autre. Elle devait prendre la route de Santa-Maria à un petit village nommé Passignano, où ils ne devaient arriver que le surlendemain matin, et elle ne comptait annoncer aux Steinberg son intention de poursuivre sa route avec eux, que lorsqu'à leur retour de Pérouse ils s'arrêteraient au monastère, avant de repartir pour l'Allemagne. Elle aurait alors mieux mûri ses projets d'avenir. De vagues idées flottaient dans son esprit, ainsi que des irrésolutions à peine comprises d'elle-même.

Elle voulait que l'œil pénétrant de sa maternelle amie l'aidât à démêler l'état confus de son esprit et de son âme. Jusque-là, elle avait résolu de se taire.

Sa conversation avec Julian roula donc principalement sur leur rencontre inopinée avec leur malheureux cousin.

— Après y avoir mûrement réfléchi, dit Steinberg, il me semble impossible d'agir sans courir le risque de nuire à cet infortuné.

—Le fait est, dit Fleurange, que son existence semble assez honorable en ce moment.

—Oui, en effet, et c'est pour cette raison même qu'il est important pour lui que son passé demeure ignoré. Pour aujourd'hui, puisque le comte Georges accepte ses services, cela signifie, je suppose, qu'il a obtenu sur son compte, de bons renseignements.

Fleurange ne répondit pas. Elle n'osait pas dire qu'elle avait souvent entendu reprocher à Georges son indifférence sur la position ou la réputation de quelques-uns de ceux qu'il employait pour ses collections ou pour les recherches dont il était curieux : " Que m'importe leur vie privée, disait-il parfois, pour le genre de travail que je leur demande ? Qu'ils soient intelligents et habiles, cela me suffit, et lorsqu'il s'agit de copier une inscription ou de transcrire la page d'un manuscrit, je payerais plus volontiers un habile coquin, qu'un maladroit honnête homme."

Sans savoir précisément pourquoi, ce rapprochement entre Félix et Georges lui inspirait une involontaire terreur. Elle ne savait comment exprimer ses craintes, mais elle aurait voulu mettre ce dernier sur ses gardes, et cela lui était impossible sans trahir le nom et la position véritable de Félix. En somme, le souvenir funeste qui se rattachait à son cousin se transformait maintenant en pénible pressentiment, et ajoutait une sombre teinte de plus à la tristesse qu'elle cherchait avec effort à dissimuler.

Après un long silence elle reprit :

—Le marquis Adelardi semblait connaître le personnage dont Félix était accompagné, le soir de notre rencontre.

— Oui, et il avait l'air de l'estimer fort peu.

— Avez-vous pu l'interroger plus tard à ce sujet ?

— Je l'aurais voulu, et pendant la soirée chez la princesse, j'ai cherché à l'y ramener. Mais il semblait me répondre avec répugnance. Moi, de mon côté je l'interrogeais avec précaution, en sorte que je n'ai pu en tirer que fort peu de chose.

Julian s'interrompit et réfléchit un instant, puis il dit :

— Le marquis Adelardi, à ce que j'ai ouï dire à Bologne, à conspiré jadis.

— Conspiré !... s'écria Fleurange avec épouvante, conspiré ! ce bon et aimable marquis ? Que me dites-vous-là, Julian ?

Julian sourit.

— Voyons, Gabrielle, n'ayez pas l'air si effrayé, je ne veux pas dire par là que ce soit un malfaiteur. Mais je pense que, dans la phase de sa vie durant laquelle il a été mêlé aux agitations révolutionnaires d'Italie, il aura connu plus d'un personnage suspect, et que ce compagnon de Félix était l'un de ceux-là.

Pour le moment, Fleurange se tut et la conversation en resta là. Les derniers mots de Julian avaient ajouté encore une crainte nouvelle à toutes les impressions pénibles qui, les unes définies, les autres vagues, oppressaient déjà son esprit et son cœur. Elle avait pitié de Félix, mais elle en avait surtout peur. L'étrange billet qu'elle avait reçu ne lui semblait plus être maintenant qu'une téméraire bravade, dont le but était de l'effrayer ou de l'intéresser ; une irrésistible tentation de faire de l'effet, à laquelle il aurait cédé, au risque d'être découvert. Le contact avec Georges de cet esprit hardi et inquiet, lui causait un malaise plus grand qu'auparavant. Enfin il lui semblait que jamais tant de choses n'avaient pesé à la fois sur son jeune cœur, et que de toutes parts les nuages s'amoncelaient autour d'elle.

Ils arrivèrent à Passignano, et là elle se sépara de ses compagnons de voyage pour monter dans le petit véhicule qui devait la conduire au monastère. La brièveté supposée de son absence lui avait permis de laisser entre les mains de Barbe tous les vêtements et toutes les parures ajoutés par la princesse à sa modeste garde-robe, et la petite valise qu'elle avait apportée à Florence composait tout son bagage. Cette valise fut promptement placée à côté du cocher, et la jeune fille monta elle-même dans la petite calèche, qui se mit en marche aussitôt.

La route montait insensiblement, et l'on ne s'en apercevait qu'à la beauté croissante de la vue qui se déployait de plus en plus sous les yeux. Au loin, le lac de Trasimène étincelait au soleil comme une brillante nappe d'argent ; plus près, une petite rivière dont le nom rappelle encore, après vingt-deux siècles, la lutte mémorable qui ensanglanta ses eaux, serpentait dans la plaine qui en fut le théâtre [1]. L'histoire dit, que pendant cette journée fameuse, absor-

1 Cette petite rivière se nomme le *Sanguinello*.

.....But a brook hath a'en
A name of blood from that day's sanguine rain
And *Sanguinetto* tells ye, where the Dead
Made the earth red, and turned the unwilling waters red.

BYRON.

bés par l'ardeur du combat, ni les Romains ni les soldats d'Annibal ne s'aperçurent qu'un tremblement de terre ébranlait le sol sous leurs pieds. La terre eût tremblé de même aujourd'hui, que notre pauvre Fleurange ne s'en fût peut être pas aperçue davantage, tant, elle aussi, était absorbée par la lutte d'une autre sorte engagée entre sa volonté droite et le violent penchant de son cœur.

Dans la solitude complète où elle se trouvait pour la première fois depuis si longtemps, il lui sembla qu'elle recouvrait la liberté de penser, et qu'affranchie de la nécessité de lutter contre le mol attendrissement qui eût affaibli son courage, il lui était permis de se livrer enfin sans contrainte au plaisir de *revivr sa vie* depuis six mois. Elle rejeta en arrière sa tête fatiguée, ferma les yeux, et permit à sa mémoire de lui retracer tous ces chers et vains souvenirs. Elle revit ainsi celui qu'elle ne devait plus revoir ; elle entendit de nouveau chacune des paroles proférées par cette voix qu'elle n'entendrait plus ; elle lui adressa elle-même toutes celles qu'elle avait si souvent réprimées. Rêve dangereux et prolongé, suivi d'un douloureux réveil, dont l'effet fut de troubler profondément la paix de son âme, conservée avec effort sans doute, mais maintenue, non moins que sa fermeté extérieure, pendant les jours d'épreuve que sa jeunesse venait de traverser. "Et c'est fini ! fini ! s'écria-t-elle avec un cri presque désespéré, en cachant son visage dans ses deux mains ; je ne le reverrai jamais !... "

Tout d'un coup elle entendit une cloche qui tintait doucement, et dont le son réveilla tout un monde d'impressions lointaines.

Elle releva vivement la tête et regarda autour d'elle.

Elle était à l'ombre de grands acacias qui bordaient un chemin tournant au delà duquel se trouvaient de grands pins et quelques maisons rustiques. En passant devant l'une d'elles, elle entendit une voix s'écrier : *Evviva la signorina !* Et plus loin : *La madonna vi accompagna !* Peu après, elle passa sous une arcade à demi ruinée qui semblait être un vestige de l'antiquité. La cloche tintait toujours, mais plus distinctement, car elle approchait de l'église.

—Eh ! quoi ! déjà ! s'écria-t-elle en joignant les mains, nous y sommes ?

En arrivant au bout de l'allée, la voiture tourna à gauche, dépassa l'église et déposa enfin la jeune fille devant une petite porte dont l'encadrement de pierre sculptée était surmonté d'une statue du Christ, au pied de laquelle se lisaient distinctement, gravés en relief, ces mots : VENITE AD ME OMNES QUI LABORATIS ET ONERATI ESTIS, ET EGO REFICIAM VOS.

Fleurange avait sauté hors de la voiture et s'était empressée de sonner.

La porte s'ouvrit ; une douce parole de surprise et de bienvenue l'accueillit. Elle y répondit par un sourire, mais poursuivit sans s'arrêter, car à l'autre extrémité du cloître elle avait aperçu de loin celle qu'elle venait chercher.

C'était l'heure de midi ; les petits enfants s'en allaient de l'école, la mère Madeleine les regardait sortir leur adressant de bonnes paroles au passage, lorsque la nouvelle venue apparut tout d'un coup au milieu d'eux et mit le petit monde en désordre. La mère Madelaine s'étonna, regarda un instant avec inquiétude celle qui venait troubler ainsi sans permission l'ordre du lieu et de la journée. Elle regarda encore... hésita un moment,... puis enfin ses bras s'ouvrirent avec une exclamation de joie.

— Fior angela mia ! cher brebis revenue au bercail !

Et l'enfant retrouvée tombant dans les bras de sa mère, avait oublié en un instant, la fatigue, les dangers, les souffrances du chemin, et toutes les épines dont ses pieds meurtris gardaient la trace.

XXIX

L'église était sombre, fraîche, rempli du parfum des fleurs nouvellement cueillies qui garnissaient l'autel, et de celui de l'encens qu'on y avait brûlé le matin. La jeune fille et la religieuse s'y agenouillèrent pendant quelques instants ; c'était pour toutes les deux le préliminaire obligé de leur réunion. Il fallait avant tout remercier Dieu, appeler en tiers, comme l'ami suprême, celui qui a dit de lui-même *qu'il est celui qui est*, et dont on peut dire, avec une égale vérité, *qu'il est celui qui aime !*

Sur un signe de la mère Madeleine, Fleurange se leva cependant bientôt, et la suivit dans la petite salle bien connue, située au rez-de-chaussée, et qui portait le nom de *parloir du jardin.*

Comme tous les parloirs de couvent, celui-ci n'avait d'autre ameublement qu'une table carrée placée au milieu de la chambre, des chaises de paille rangées à l'entour, une bibliothèque surmontée d'un grand crucifix, et sur le mur opposé, une statue de la sainte Vierge au pied de laquelle était placé un vase rempli de fleurs. La seule différence entre ce parloir et tous ceux qui lui ressemblent, c'était la vue que l'on découvrait, d'un côté, par une grande fenêtre cintrée, de l'autre, par la porte ouverte du jardin. Le beau paysage que nous avons déjà dépeint, borné à l'horizon lointain par le gracieux et grandiose contour des montagnes, avait ici pour premier plan des fleurs en abondance, plus soignées que ne le sont toujours

celles d'un jardin de couvent. A droite on apercevait les arches du cloître, à gauche l'ombre épaisse d'un petit bois d'orangers en fleurs, au delà duquel se trouvait un verger où la vigne était entrelacée aux arbres fruitiers. Quelques colombes allaient et venaient du cloître au jardin, et pendant les heures de silence on n'entendait pas d'autre bruit dans la paisible enceinte, que celui de leurs roucoulements. Mais pendant les récréations, le cloître, ainsi que le jardin, retentissaient de cris et de rires d'enfants, et le parloir de la mère Madeleine n'était pas à toute heure aussi silencieux qu'à celle où elle y introduisit Fleurange.

A peine la porte se fut-elle refermée sur elle, que la religieuse prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille, et regarda attentivement son visage, comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de son âme.

La mère Madeleine avait à cette époque environ cinquante ans. Dans sa jeunesse elle avait été d'une rare beauté, et son visage amaigri par l'âge était encore d'une noblesse et d'une régularité que faisaient ressortir le bandeau blanc et la guimpe qui l'encadraient, et par-dessus lesquels son grand voile noir tombait en larges plis presque jusqu'à terre. Ses yeux noirs, grands et doux, avaient surtout une expression extraordinaire, expression que l'on rencontre parfois de même dans des yeux dénués de toute autre beauté, mais qui appartient cependant exclusivement ici-bas à ceux où se reflète cette mystérieuse et ineffable joie dont Bossuet a dit " qu'elle est *incompatible*, et que pour être goûtée il faut qu'elle soit goûtée *seule*." Tel était le regard empreint de joie divine et de paix surhumaine en ce moment fixé sur Fleurange. Les yeux limpides de la jeune fille ne cherchèrent point à se détourner, et, sans se baisser, demeurèrent eux-mêmes attachés sur ceux de la mère Madeleine. Seulement son pâle visage se colora, puis redevint plus pâle qu'auparavant.

—Pauvre enfant !... Pauvre enfant !.. dit enfin la mère Madeleine après un long et silencieux examen. Hélas ! comme elle a souffert ! Mais, Dieu soit béni ! le mal ne l'a pas effleurée !

Elle fit de la main droite un petit signe de croix sur le front pur de Fleurange, puis elle y posa ses lèvres, et elle ajouta en souriant :

—L'ange Gabriel, à qui je l'avais confiée au départ, me la ramène comme un gardien fidèle qui a été fidèlement obéi.

Soit que Fleurange n'eût pas en ce moment son empire accoutumé sur elle-même, soit que devant la mère Madeleine elle ne cherchât pas à se contraindre, tandis que celle-ci la regardait sans chercher à l'interroger, elle fondit tout à coup en larmes.

— Oui, je comprends, dit la mère Madeleine... Il a fallu sans

doute faire de grands efforts, se vaincre, agir et parler sans pleurer !... Ma pauvre enfant y a réussi. Maintenant elle est fatiguée... Mais poursuivit-elle plus doucement, c'est aux fatigués que le bon repos est promis, et c'est ici surtout, ici où nous sommes, que ce repos attend ceux qui viennent le demander au seul qui le promet, parce que seul il peut le donner !... Voyons, poursuivit la mère Madeleine d'une voix plus ferme, après avoir encore laissé quelque temps Fleurange pleurer en silence, voyons ma Gabrielle, le cœur en haut ! ce cœur qui souffre tant ! Essayons de le soulever un peu au-dessus de cette souffrance. Souffrance qui contient le germe d'une si grande joie ! murmura-t-elle tout bas, tandis que les jouissances de la terre contiennent le germe de tant de souffrances !... Venez, mon enfant, venez, suivez-moi.

La mère Madeleine la précéda, et, lui faisant traverser le jardin, exposé en ce moment à l'ardeur du soleil, elle la conduisit dans le petit bois, où l'ombre était si touffue qu'on y retrouvait la fraîcheur en plein midi. Une petite chapelle, à laquelle on parvenait par quelques marches, était située dans ce lieu paisible, où l'on rassemblait les enfants vers le coucher du soleil pour faire tous ensemble une prière. Mais alors il était désert.

La mère Madeleine s'assit sur un banc placé en face de la chapelle ; Fleurange se mit près d'elle.

— Voyons, dites-moi maintenant tout ce que je sais, et tout ce que j'ignore.

Ces mots eurent à peine besoin d'être articulés. Fleurange n'était pas venue dans l'intention de taire une seule pensée. Elle commença donc son récit, et, selon la demande de la mère Madeleine, elle le commença au lendemain du jour où elle avait quitté le monastère. Elle raconta son premier voyage en Italie, avec toutes ses impressions nouvelles, le séjour à Paris, avec toutes ses souffrances, la vie en Allemagne, avec toutes ses joies; puis la ruine de sa famille, puis le départ, puis enfin Florence, Florence, avec ses émotions, ses joies, ses dangers, ses peines cuisantes, ses tentations redoutables.

Pour la première fois de sa vie elle prononça sans hésiter le nom du comte Georges, et elle articula sans réticence et sans détour tout ce que ce nom réveillait, tout ! Depuis les rêves insensés qui avaient précédé leur première rencontre, jusqu'à l'entretien qui avait précédé leur dernière séparation, jusqu'à la rêverie de ce même jour, interrompue par le son de la cloche du monastère, tout fut raconté simplement, sincèrement, sans effort instinctif pour échapper aux conseils qu'on semble demander, sans excuse ménagée pour y parvenir, avec vérité, clarté, fermeté, et d'une voix qui, à mesure

qu'elle avançait dans son récit, révélait de plus en plus à l'oreille attentive qui l'écoutait la droiture non altérée et la vigueur non affaiblie de celle qui parlait.

Clarté pour voir, force pour accomplir. — Nous l'avons dit : la mère Madeleine avait osé croire que ces deux germes, déposés dans l'âme et fécondés par la rosée divine sans laquelle toute clarté s'obscurcit et toute force succombe, suffiraient à cette enfant, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, malgré tous les piéges d'un cœur tendre et d'un esprit ardent, pour marcher d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la vie.

Son espérance était réalisée. Elle rendait grâce à Dieu, mais elle regardait cependant le jeune visage de Fleurange avec une inexprimable compassion. La vie serait encore si longue pour elle, et, dès le début, le combat avait été si rude ! Son courage, il est vrai, s'y était trempé, mais l'heure du repos était loin ! Tant d'orage pouvaient s'élever encore, tant de périls la menacer ! Du port assuré qui abritait sa propre vie, elle considérait la mer de ce monde, sur laquelle voguait cette frêle nacelle, priant dans son cœur celui qui commande à l'Océan et à la tempête, de l'arracher aux flots menaçants et de lui faire atteindre en sûreté la rive.

— Mon enfant, dit la mère Madeleine, après l'avoir ainsi écoutée, je ne m'étais pas trompée. Oui, vous avez bien vu le chemin que Dieu vous traçait, et vous y avez courageusement marché. Je suis contente de vous, ma Fleurange, je vous bénis, et Dieu vous bénira aussi !

En disant ces simples paroles, elle posa doucement la main sur la tête de la jeune fille.

Ces mots et ce geste ajoutèrent au soulagement, qui était l'effet naturel d'un épanchement aussi complet, une sensation d'inexprimable bien-être : il lui sembla que la paix descendait sur elle comme un vêtement divin et l'enveloppait tout entière.

— O ma mère ! s'écria-t-elle vivement, ma mère ! Ne puis-je rester ici près de vous et ne plus quitter jamais ni ce doux asile vous-même ?

La mère Madeleine sourit ; en ce moment la cloche sonna qua coups.

— Nous reparlerons de cela, dit-elle ; maintenant la cloche m' pelle. C'est moi qu'on demande, il faut que je vous quitte ; nous nous retrouverons à l'heure de la récréation, après souper. Vous n'avez pas oublié, sans doute, le chemin de votre chambre. Vous vous souvenez aussi, je pense, du règlement ? et vous savez comment se partage ici la journée. La cloche sonne aux mêmes heures qu'autrefois, et rien ici n'est changé.

XXX

Il est difficile, pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé, de se représenter l'effet produit par une atmosphère telle que celle qui environnait en ce moment Fleurange, lorsqu'on y est soudainement transporté du milieu des affaires et des plaisirs, des soucis ou des peines du monde et de la vie

Nous dirons toutefois, à ce propos, qui si nous comprenons que le cours ordinaire de la vie ne soit pas interrompu ainsi, par tout le monde, nous sommes souvent surpris de l'étonnement et du dédain ironique avec lesquels ceux qui n'en veulent pas faire l'essai, parlent de ces *retraites*, si fréquentes en d'autres siècles et rentrées quelque peu dans les habitudes du nôtre. La vie est-elle donc à ceux-là si légère toujours et si facile ? La joie succède-t-elle si sûrement à la joie, dans le cours fortuné de leurs jours, et ces jours ont-ils une durée si assurée qu'il soit superflu pour eux d'en régler le cours ou d'en prévoir la fin ? Ou bien sont-ils maîtres de leurs pensées à ce point, que nulle distraction ne les empêche de les maintenir toujours dans un parfait équilibre, en sorte que jamais le besoin d'une halte ne se fait sentir, ni pour réfléchir, ni pour se reposer ? Nous l'ignorons. Ce qui nous semble indubitable, c'est que, pour un grand nombre, cette halte est bienfaisante comme le sont l'eau, l'ombre, et le repos, aux voyageurs altérés et fatigués. Il est certain aussi qu'en ce jour, notre pauvre héroïne comptait parmi ceux-ci. C'est pourquoi, en quittant la mère Madeleine, au lieu de monter dans sa chambre, elle retourna à l'église, et là, pendant une heure entière, elle savoura à son aise la douceur de l'allégement complet de son cœur dans ce silence profond, dans cette sécurité divine, qui ne tient pas seulement à l'abri momentané et extérieur où l'on se trouve, mais au sentiment plus intime d'un abri intérieur, réel et permanent, contre lequel rien ici-bas ne peut rien.

Si l'on considère tout ce qui avait déjà agité et troublé cette jeune fille ; si l'on se rappelle que la redoutable séduction de l'amour avait passé près d'elle sans la ternir, sans doute, mais non sans produire son effet accoutumé, qui est de désenchanter tout ce qui n'est pas lui, apprendra-t-on avec un grand étonnement qu'en ce moment, en ce lieu, à cette heure, l'idée lui vint d'arrêter là sa vie et, sans aller plus loin, chercher un bonheur, impossible désormais, ou une destinée à tout jamais imparfaite, de se vouer à la plus haute de toutes,

celle dont Dieu seul et ceux qu'il a le plus aimés ici-bas, les enfants et les pauvres, sont l'objet ?

Déjà même à Florence, pendant ses jours d'angoisse, le cloître de Sancta-Maria lui était apparu comme un refuge, et plus d'une fois l'idée de ne plus le quitter s'était présentée à son ésprit, comme tout à l'heure encore, en écoutant les paroles de la mère Madeleine. Mais en ce moment cette idée se formula avec une intensité nouvelle et s'empara de son imagination avec une vivacité qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Elle l'accueillit et s'y livra bientôt avec une sorte de pieuse ivresse. Elle goûta d'avance l'amère jouissance du sacrifice, elle accepta avec un transport intérieur la perspective de renoncement complet à toutes les joies de la vie ; et, lorsque enfin elle acheva sa longue méditation et se décida à quitter l'église, il lui sembla qu'elle venait d'y avoir une inspiration surnaturelle.

Elle aurait voulu pouvoir aller trouver sur-le-champ la mère Madeleine ; mais elle savait qu'à cette heure elle ne pourrait lui parler. Les enfants était revenus en classe, et plus tard une heure entière était donnée vers la fin du jour, aux pauvres qui de près et de loin venaient la consulter sur leurs affaires ou lui conter leurs peines. Le matin avait lieu la distribution des aliments, des remèdes et des secours de tout genre donnés à leurs besoins matériels ; le soir était consacré à l'exercice de la charité sous une autre forme, et ceux qui avait recours à celle-là était souvent plus nombreux que les autres.

Fleurange ne l'ignorait pas ; aussi elle se décida à demeurer tranquillement dans sa chambre sans chercher à rejoindre la mère Madeleine avant souper.

Seulement, lorsqu'à la fin de la classe elle vit deux religieuses se diriger avec les enfants vers le bois d'orangers, elle descendit et se joignit à eux pour aller y faire la prière qui terminait leur journée.

La vigne en fleur dans le verger joignait sa fine et douce odeur à celle des orangers, et lorsque ce petit bois parfumé retentit du chant des enfants, on eût dit qu'avec leurs voix, la nature tout entière envoyait au ciel son encens. La prière finie, la jeune fille se mêla aux religieuses et à leurs élèves, et ce fut comme un retour de quelques instants, aux jours paisibles de son enfance ; puis vint l'heure silencieuse du réfectoire. Enfin, le souper terminé, Fleurange se disposa à aller retrouver la mère Madeleine. Elle savait qu'elle ne la trouverait pas dans son parloir, mais sur la terrasse qui du haut du cloître donnait sur la campagne. C'était là que pendant la belle saison elle aimait à demeurer jusqu'à la dernière heure du jour.

Ce que Fleurange avait de si pressé à lui dire, nous le savons déjà. Penser tout haut lui était habituel et lui coûtait peu avec la mère Madeleine. Il ne s'agissait d'ailleurs que de reprendre la conversation interrompue le matin, et d'y ajouter le récit de ce qu'elle avait pensé, éprouvé et croyait avoir résolu pendant le temps que depuis lors elle avait passé à l'église.

La mère Madeleine, debout, les bras croisés, l'écoutait cette fois encore sans l'interrompre. En la voyant ainsi immobile à cette place, à cette heure du soir, les traits de son noble visage et les longs plis de son vêtement se détachant sur le fond bleuâtre des montagnes et sur l'azur pourpré du ciel, on l'eût facilement prise pour l'une des visions apparues dans ces contrées à ceux qui les ont fait revivre pour nous et pour toutes les générations. L'illusion n'eut point été détruite par l'aspect de celle qui, assise sur le petit mur d'appui de la terrasse, lui parlait les yeux levés, et dont l'expression et l'attitude eussent parfaitement convenu à l'une de ces jeunes saintes, placées souvent par ces peintres inspirés près de l'image divine et majestueuse de la mère de Dieu.

— Eh bien ! ma chère mère, que me répondez-vous ? dit enfin Fleurange lorsque, après avoir longtemps attendu, elle vit que la mère Madeleine la regardait et secouait doucement la tête sans parler.

— Avant de vous répondre, dit enfin la mère Madeleine, répondez vous-même à une question que je vais vous faire. Croyez-vous qu'il soit permis de se donner à Dieu, dans la vie religieuse, sans vocation ?

— Non, assurément.

— Et savez-vous ce que c'est qu'une vocation ? dit-elle très-lentement.

Fleurange hésita.

— Je croyais le savoir, dit-elle, mais vous me le demandez d'une manière qui me fait maintenant penser que je l'ignore.

— Je vais vous l'apprendre : une vocation, poursuivit la mère Madeleine, tandis que son regard s'éclairait d'une lumière que Fleurange n'y avait jamais vue ; c'est aimer Dieu plus qu'on aime ici-bas la créature de ce monde la plus aimée ; c'est n'avoir jamais pu donner à rien ou à personne sur la terre, un amour qui approche de celui là ; c'est avoir senti l'impulsion de toutes nos facultés nous incliner vers lui seul. Enfin—poursuivit-elle tandis que ses yeux semblaient pénétrer bien au delà du ciel visible sur lequel ils étaient attachés—c'est avoir compris, dès cette vie, qu'il est TOUT, tout pour nous, dans le passé, le présent, l'avenir, dans ce monde et hors de ce monde, à jamais, et à l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui !

Fleurange, accoutumée à la simplicité habituelle de la mère Madeleine, la regardait avec surprise et se sentit interdite de cet accent, de ce regard nouveau, non moins que des paroles qu'elle venait d'entendre. Une vive rougeur se répandit sur son visage et jusque sur son front.

— Ma chère mère, dit-elle enfin en baissant les yeux, il n'est sans doute pas donné à tous de ressentir un tel amour pour Dieu, surtout de l'aimer ainsi, lui seul, ici-bas. Mais, poursuivit-elle avec émotion, le sacrifice accepté et voulu de toutes les affections et de toutes les joies de la terre, n'est-ce pas un holocauste digne aussi de lui être offert ?

Les yeux de la mère Madeleine reprirent la calme douceur de leur expression naturelle.

— Oui, assurément, ma pauvre enfant, et ce n'est pas là ce que j'ai voulu mettre en doute. Comment le pourais-je, dans cette maison ouverte à tous ceux qui ont souffert, et où parmi nos sœurs (et ce ne sont pas les moins saintes) il s'en trouve plusieurs qui ont apporté ici des cœurs brisés par les douleurs de la vie ? Toutefois ce n'est pas là cet appel irrésistible de Dieu qui se nomme une vraie vocation ; et ce que je veux vous dire, ma Gabrielle, c'est ceci : telle que je vous connais (et qui vous connaît mieux que moi ?), vous êtes une de celles que Dieu eût appelées ainsi s'il eût voulu que votre vie lui fût consacrée dans un cloître ; et ce n'est pas *vous* qui devez vous vouer à lui par découragement, par désenchantement du bonheur de ce monde. Le combat a été rude, je le sais, et à cause de cela vous voudriez le cesser. Non ! Gabrielle, il faut au contraire reprendre des forces et poursuivre.

Les larmes vinrent aux yeux de Fleurange, et elle baissa tristement la tête

— O ma pauvre enfant, reprit la mère Madeleine, il m'eût été plus facile de vous dire : Restez, ne nous quittons plus ! Il m'eût été plus doux de vous préserver ainsi de toutes les douleurs qui vous attendent encore ! Mais croyez-moi, le jour viendra où vous vous réjouirez que ces douleurs ne vous aient point été épargnées, et où vous reconnaîtrez que celle qui vous parle en ce moment, vous connaissait mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Les étoiles commençaient à paraître dans le sombre azur d'où s'évanouissaient les dernières teintes du soir. C'était l'heure de l'*Ave Maria*. La cloche les en avertit bientôt, et elles récitèrent ensemble la prière accoutumée avant de redescendre dans le cloître.

Mme Craven.

(*A continuer.*)

DEUX CONFESSIONS[1]

I

Je me hâte d'avertir que ce titre n'annonce ni un roman ni un drame ; il s'agirait plutôt d'une comédie, s'il ne fallait arriver à des conclusions tristes. Les personnages dont je veux recueillir la confession sont deux dames idéales, peu discrètes, qui se confessent souvent dans l'endroit où je les ai rencontrées, endroit ouvert à tout venant. Nos dames y parlent volontiers, toujours avec le ferme dessein de se faire entendre. Ce n'est pas dire qu'elles se proposent toujours de livrer leurs secrets, surtout d'avouer leurs péchés. Néanmoins, elles se confessent, et assez souvent, et assez gravement. Le désir de piquer, le besoin d'étonner, un fonds naturel d'impertinence, un certain goût du scandale, la naïveté aussi, quelquefois même un accident de sincérité, cent choses encore amènent au jour tantôt des indications précieuses, tantôt des révélations entières. Au bout d'un peu de temps, on possède tous les secrets, on connaît tous les péchés, y compris les péchés ridicules. Ah ! ce n'est pas beau ni consolant, ni honorable, car la confession est sans repentir et sans lumière ! Ce n'est pas gai non plus, puisqu'enfin tout cela nous met en face d'une maladie de l'âme et d'un malade entêté à ne point guérir. Mais rien n'est plus instructif.

Il est temps de nommer nos deux indiscrètes : l'une est la Science, l'autre est la Philosophie. Deux grandes dames, autrefois ! Je ne suis pas bien sûr des papiers de celles-ci. Sont-elles seule-

1 Extrait de la *Revue du Monde Catholique*, de Paris, 10 mai 1862.

ment parentes des antiques majestés dont elles portent le blason ? On a lu le portrait de la Science, dans Joseph de Maistre : " Une prophétesse sublime, sœur aînée de la Poésie, dont elle inspire et règle les chants ; une reine couronnée de la mître orientale, vêtue d'un manteau d'étoiles. " Ce n'est pas du tout la personne que j'ai eue sous les yeux ! Celle-ci est petite, voûtée, habillée de cotonnades, chaussée de caoutchoucs, chauve et coiffée d'un bonnet de soie. Elle porte d'horribles bésicles de myope sur ses yeux chafouins. Elle traîne un attirail de compas, de cornues, de marmites ; ses poches sont gonflées de calepins qu'elle consulte à chaque instant ; elle prend le microscope pour regarder un bœuf ; elle parle, elle parle, elle parle ! et sa prétention est de tout savoir et de ne croire à rien.

Sa sœur, dame Philosophie, lui ressemble. Aussi laide, aussi myope, aussi ladre, aussi chargée d'agendas, mais d'une physionomie encore plus vaine et d'un caquet encore plus audacieux, elle fait métier de peser l'impondérable, de disséquer l'invisible, de mesurer l'infini.

L'autre prétend donner la lumière au monde ; celle-ci prétend lui donner la loi. Jusqu'ici, dit-elle, on n'a connu ni l'homme ni Dieu ! elle trouvera l'homme et elle trouvera Dieu. Elle a déjà découvert que Dieu et l'homme sont une même chose, et cette chose, c'est... Mais nous le saurons d'elle tout à l'heure, attendons, et tirons ce beau secret de sa propre bouche.

L'endroit où nous avons recueilli les propos et confessions de ces deux dames est la *Revue des Deux-Mondes*. S'il existe un magasin de confusion sur la terre, une vraie image du chaos, un lieu où règne en permanence la *malaria* qui étiole les intelligences et les cœurs, c'est là. Le génie moderne, essentiellement abêtissant, a inventé de redoutables machines ; il n'a rien ouvré de plus mortel que cet engrenage perpétuellement actif, qui tente l'esprit par les odeurs variées de la littérature, de l'art, de la science, par l'attrait victorieux de la frivolité, et qui, l'ayant saisi, le fait passer par toutes les températures, l'amollit à toutes les vapeurs, l'obscurcit à toutes les fumées, l'amincit sous tous les laminoirs, le broie sous tous les pilons, le triture, le divise, le mélange, le carde, et enfin le réduit à n'être plus qu'une étoupe, sur laquelle toutes les mauvaises dominations peuvent dormir leur insolent sommeil. Le lecteur type de la *Revue des Deux-Mondes* est proprement un énervé. Examinez à fond le fils de bonne mère bourgeoise, l'homme rangé qui s'est adonné sans préservatif à la *Revue des Deux-Mondes*, dans le désir si naturel de tout savoir à bon marché ; vous trouverez un fumeur d'opium aussi tenasse que le plus empoisonné des chinois. Lors-

qu'il vient de prendre sa dose, il semble vivre. Pour le moment, il a en tête une idée quelconque. Ce n'est pas toujours l'idée de la veille ; mais enfin, il parle, ou il récite, et son discours se suit. L'instant d'après, il n'y a plus que l'incohérence dans l'ennui. Plus une idée, plus une pensée ni une volonté entière ; c'est l'étoupe. N'importe qui peut apporter n'importe quel fétiche et le poser sur ce coussin. Un despote cynique disait : " Si j'avais une population à punir, je la ferais gouverner par des philosophes. " Gouverne-la toi-même, ô despote ! mais fais-la instruire par des philosophes ; tu pourras la manger.

Et toutefois, la *Revue des Deux-Mondes* n'existe pas sans quelque dessein de Dieu qui veut savoir la vérité. Pour qui n'y pénètre qu'avec précaution, muni de lumière et d'eau bénite, ce sabbat est plein d'enseignements. Sans doute, on y entend de mauvaises chansons, on y voit des danses libres et des peintures hardies ; on y est heurté par la négation, insulté par le blasphème : mais en même temps, l'instruction est grande, et nulle part l'apologétique chrétienne ne peut ramasser plus d'aveux et d'arguments. M. l'abbé Migne a publié un dictionnaire des *Apologistes involontaires*. Quelque soit le mérite de ce livre, la *Revue des Deux-Mondes* vaut mieux ; je l'indique au diligent éditeur de la *Patrologie* pour qu'il en tire un supplément aussi précieux que nouveau. Jamais les anciens adversaires n'ont tant dit à l'honneur du christianisme, n'en ont plus clairement démontré la divinité et la nécessité. Outre les littérateurs et les romanciers qui peignent et avouent sans le savoir, outre les philosophes qui révèlent sans le vouloir, la *Revue des Deux-Mondes* met en besogne une multitude d'ouvriers laborieux, instruits, sincères et maladroits. Ils étudient bien les faits, et souvent, par conscience ou par indifférence, ils les présentent bien. Seulement les uns ne concluent pas, les autres concluent de travers, contre les faits mêmes qu'ils viennent d'établir. Prendre les faits et conclure, ou retourner les conclusions fausses et insoutenables, c'est assez pour tirer de la *Revue* une vaste et excellente apologie et rien n'est plus facile. Quelques hommes de bon sens y suffiraient. Ils trouveraient de quoi amuser le public en ajoutant les aveux dont les littérateurs purs, romanciers et poëtes, sont prodigues touchant l'état moral et intellectuel de nos générations éclairées. Impossible de mieux peindre le vide, le dégoût, l'ennui, l'horreur du commun, l'impuissance d'en sortir. Chemin faisant, on n'aurait qu'à laisser la parole à ces brillants écrivains et à ces fiers critiques pour donner la preuve que la plupart d'entre eux ne sont pas même médiocres. Cette fameuse *Revue des Deux-Mondes*, Babel de toutes les idées, est aussi la Babel de tous les patois. Elle

a dix fournisseurs attitrés qui abusent de la permission d'être lourds, incorrects et plats.

Les deux confessions ci-après pourraient former un chapitre du livre que je propose, et qu'il faudrait intituler : *Les Bulosophes*. Car l'habile directeur de la *Revue des Deux-Mondes* est le type de la sagesse moderne, l'homme à qui la littérature de notre époque a le plus obéi. Il a tout porté sur son dos, il a toujours choisi le chemin, toujours réglé le pas. Ah ! si M. Buloz savait écrire, s'il voulait donner ses *Mémoires*, ou seulement me fournir des notes !

Mais venons à nos confessions. La première nous dit naïvement, ou plutôt honnêtement, ce que la *Science*, aujourd'hui sait, et ce qu'elle espère savoir de l'homme physique. La seconde nous dit comment la *Philosophie* élèvera cet être que la science étudie et comment elle le fera Dieu. On voit que la matière ne manque pas d'intérêt.

II

J'avais emporté à la campagne quelques volumes de la *Revue des Deux-Mondes*, bien résolu de tout lire. Je tombai sur un compte-rendu des plus récents ouvrages de physiologie. L'article était intitulé : *Du système nerveux* ; l'auteur était M. Paul de Rémusat. Je fus un peu effrayé. Je m'attendais à une exposition de philosophie matérialiste ; je craignais un style frivole et lourd, précieux et barbare. J'entrai néanmoins. Quelle surprise agréable ! Un style clair, élégant sans prétention, des faits curieux, une pensée ferme et modeste, voilà ce que j'ai trouvé.

En fait de physiologie comme de psyhcologie, il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ne savent rien, et qui prétendent expliquer tout. M. Paul de Rémusat questionne habilement ceux qui expérimentent, mais prétend ne rien savoir, et surtout se défend de rien expliquer. Dans les vastes excursions de la science moderne, qu'il escorte en curieux intelligent, il place stoïquement le poteau au-delà duquel elle se targue vainement de passer, et avec quelque succès qu'elle ait cru marcher, il montre qu'elle a fait peu de chemin. A l'encontre de tant de psychologues qui aboutissent au matérialisme le plus doux, ce rapporteur qui ne sort pas de la physiologie, ouvre par sa bonne foi la porte aux conclusions les plus spiritualistes. Il l'ouvre, j'ignore si sa propre raison sait la franchir. On peut l'espérer, et il en paraît digne. Le talent déjà très rare de M. Paul de Rémusat présente tous les caractères qui promettent

un beau développement. Il continuera d'écrire ; je serais étonné qu'il cessât d'avoir l'esprit juste, et que les faiblesses de la science ne lui apprissent pas à connaître promptement les défaillances de la philosophie. Alors il se rendra attentif aux solutions de l'Eglise ; car connaissant par cette science si avancée et pourtant si incomplète les merveilles de Dieu dans la nature et dans l'homme, il comprendra que le Créateur n'a pu vouloir nous laisser devant ce point d'interrogation imbécile, en présence duquel posent superbement la plupart de nos docteurs.

La question qui s'offre dans l'étude du "système nerveux" est de savoir comment l'homme est fait, quels sont les agents de sa volonté, comment la volonté se transmet à ces agents et les fait obéir. Les physiologistes annoncent un peu qu'ils sont en état de répondre à tout cela ; bien plus, ils croient pouvoir dire ce que c'est que la volonté elle-même. Quant à ce dernier point, M. Paul de Rémusat estime avec raison qu'il n'est pas de leur ressort et s'abstient d'y toucher. Quant aux autres, il trouve qu'ils ont fait des expériences curieuses, ingénieuses et belles, mais encore très insuffisantes, laissant obscures beaucoup de choses essentielles, fournissant beaucoup de contradictions, aboutissant à des *desiderata* qui probablement ne seront jamais remplis et certainement en éveilleront d'autres impossibles à remplir.

Il paraît prouvé, *dans l'état présent de la science*, que les nerfs, agents évidents de la volonté, sont de deux sortes : les uns avertissent le cerveau par la sensibilité, les autres exécutent la volonté que le cerveau leur transmet par suite de l'impression reçue. Comment cela se fait-il ? Rien n'est moins clair ; et si c'est bien le cerveau qui transmet la volonté, rien n'est moins sûr. Qu'est-ce que c'est que le cerveau ? Il faudrait savoir ce que c'est que l'âme ; toute la question se trouve concentrée dans cette cachette où le scalpel ne pénètre pas. On peut dire que malgré le scalpel et tous les engins d'études, la vraie merveille de ce merveilleux corps humain ne sera jamais connue. Lorsque la mort le met dans l'état où il peut être vraiment étudié, la vraie merveille n'existe plus, elle a été retirée, elle est ailleurs. Comment apprécier les modifications instantanées, les perturbations sans limites que la mort opère dans le corps humain ? Le chimiste décomposant un corps en trouve-t-il les éléments, et n'a-t-il pas plutôt détruit les éléments par lesquels ces parties qu'il analyse étaient assemblées et formaient un seul corps, ou au moins un tout ? On a compté que certains insectes peuvent étendre et fléchir leurs ailes sept mille fois par seconde. Comment font-ils ? Quelle étude microscopique de l'insecte mort expliquera ce fait, qui révèle que le moucheron et

l'atome enferment plus de force et de vie que le lion ? Il y a dans le corps de l'homme des parties aussi tenues que dans le corps de l'insecte, il y en a d'invisibles, et la plus invisible de toutes, qui fait tout, c'est la vie. Qu'est ce que la vie ?

Ce que l'on sait des parties même les plus visibles et grossières de l'organisation est nouveau et se réduit à rien, quoique immense. " Une différence réelle entre les nerfs qui transmettent la sensibi- " lité et ceux qui conduisent la volonté ou le mouvement, entrevue " quelque fois, n'avait jamais été clairement établie. Galien faisait " venir les uns de la moelle et les autres du cerveau. Il faut arri- " ver non pas seulement à la physiologie moderne, mais à la phy- " siologie récente de ces quarante dernières années, pour obtenir " quelques notions claires sur ces difficiles problêmes, et encore " verrons-nous que ces notions sont restées incomplètes, et que bien " des choses, comme disait Sénèque, *se meuvent toujours dans les* " *ombres d'un secret impénétrable.* "

Une remarque qui fait invinciblement chavirer toutes ces études morcelées, c'est que l'homme, dans l'innombrable variété des choses qui le composent, forme un tout, et dans ce tout, rien n'est inutile, quoique l'abondance du Créateur semble y avoir mis du superflu. Or, rien ne rend compte de tout. Quand même " le système nerveux " serait parfaitement connu, on ne connaîtrait encore que le système nerveux et pas l'homme. Si la force qui met les nerfs en mouvement vient partie du cerveau, partie de la moelle, la moelle et le cerveau sont également nécessaires à la vie complète. Que serait la moelle sans le cerveau ? Que serait le cerveau sans la moelle ? Qu'est-ce que la combinaison du cerveau et de la moelle, et que serait la combinaison dans le *je ne sais quoi ?*

L'histoire des découvertes de la science est principalament l'histoire de ses déconvenues. Elle ne voit à peu près bien qu'une chose, qu'en général elle ne veut pas voir : la belle et mystérieuse immensité de l'ouvrage de Dieu. Faute de voir cela où elle apprendrait peut-être tout ce que l'homme peut savoir en ce monde, elle rencontre à chaque pas des sphynx railleurs, qui véritablement la bernent et la jettent dans des abîmes d'obscurité et de ridicule. Elle marche, elle s'enfonce, elle allume des flambeaux, elle rencontre des guides sûrs, elle va toucher le but : un agent nouveau se présente, il peut tout dire ; il reste muet ! La science le presse, point de réponse ! ou bien enfin, il parle, et il parle avec évidence, mais que dit-il ? Il dit qu'on a fait fausse route ? On se retourne. Une porte est là. Ouvrons, le jour va luire ! Après bien des efforts, la porte est ouverte : c'est une trappe, tout le système s'y engloutit. Ecoutons M. Paul de Rémusat.

" L'esprit se perd quand on songe aux complications infinies que présente cette science si nouvelle et si peu connue (la physiologie). Les contradictions y abondent, et on y voit se multiplier ces phases scientifiques si *fréquentes* et toujours singulières, où une théorie, d'abord *vraie et triomphante*, est renversée par une autre meilleure, qui explique plus de faits, et qui, *à son tour*, *disparait* pour faire place à la première démontrée de nouveau. Les nouvelles raisons sont excellentes ; seulement, elles sont *diamétralement opposées à celles qui avaient d'abord fait prévaloir la théorie remise en honneur...*

" M. DuBois Raymond a vu que l'électricité mise en évidence " par l'expérience de Galvani est une électricité propre au nerf, " mais au nerf moteur seulement. En outre, un autre courant est " très appréciable dans le muscle lui-même ; il est dirigé de la " coupe longitudinale à la coupe transversale, sans qu'il soit possi- " ble de rendre ces deux courants solidaires l'un de l'autre. Aucun " des deux n'existe dans la moelle épinière. A quoi donc sert " cette extrême complication ? *On ne le sait*, et il paraît impossible " de le prévoir. "

Ainsi, on explique tout, on découvre tout ; mais quand on a tout expliqué, on ne sait rien ; et quand on a tout découvert, on ne voit rien. C'est un fait acquis que l'électricité se rencontre partout dans le corps humain comme dans la nature extérieure. Est-ce la même électricité ? On ne le sait pas, et tous les résultats de tant d'ingénieuses expériences et de prodigieuses trouvailles aboutissent à ceci : " Rien ne saurait donc être précis dans cette partie de " la science, et il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui veulent " bien s'y consacrer, car ils ont grande chance de consacrer leur " vie à collectionner les faits dont les conclusions ne seront tirées " qu'après eux... " probablement pour ne rien conclure.

Et de quelle partie de la science n'en peut-on pas dire autant ! Il y a quelques années, un illustre chimiste, parlant aux élèves du lycée Charlemagne, tombait en extase en leur décrivant le progrès et l'avenir des sciences. Il est bon d'écouter ce discours, où se peint la crédulité et l'orgueil de la science matérielle.

" Jamais, disait donc le chimiste à ces jeunes gens, jamais la " pensée humaine n'eut un champ plus libre, une puissance plus " irrésistible. Les armes savantes décident du sort des batailles. " Nos vaisseaux, animés par des machines puissantes et dociles, " bravent les vents et les flots. L'industrie ne connaît plus d'obsta- " cles ; le commerce ne connaît plus de distances, et trouve notre " globe trop petit pour notre ambition. L'agriculture abandonne " ses procédés antiques ; elle rend la dignité à l'homme en lui don-

" nant des esclaves de fer que la vapeur anime. Le microscope et " la chimie ouvrent aux médecins une connaissance plus étendue " et plus sûre de la nature et du jeu de nos organes." L'illustre chimiste, poursuivant son dithyrambe, parlait de richesses et de droits nouveaux créés par les inventions de chaque jour ; il pressait ses auditeurs d'apprendre sans doute à connaître l'homme et ses devoirs, à aimer la vertu et à maîtriser les passions, mais aussi de s'appliquer à " envisager en face ces vaillantes forces de la " nature que notre siècle à découvertes, et qui, domptées par le " génie, révèlent au monde étonné qu'un ordre nouveau vient de " naître : *Novus rerum nascitur ordo*, et qu'une civilisation plus " large, plus libre, plus indépendante et plus haute s'ouvre aux des- " tinées de l'humanité. "

Hélas ! une chose au moins est bien démontrée par ce paragraphe ; c'est que la chimie, qui se préoccupe principalement de découvrir les corps simples, n'enseigne pas toujours à se défaire du style ronflant et surchargé, et ne rend pas modeste le vain esprit de l'homme ! Il y aurait beaucoup à dire sur la civilisation plus large, plus libre, plus indépendante, plus haute que nous préparent les machines, sur l'avantage d'avoir fait le globe " trop étroit " et sur les autres superlatifs empilés par le chimiste orateur. *Novus rerum nascitur ordo ?* Quand Virgile jetait ce cri, en effet prophétique, il ne savait guères quel ordre nouveau allait naître, et si Auguste et le Sénat l'avaient su, ils n'en eussent pas été charmés.

Cependant la science moderne ne grise pas tous les esprits, et parmi ceux-là même qui ne se tournent pas vers Dieu pour lui demander la vraie mesure de l'homme, parmi les admirateurs sincères de la science, beaucoup ne consentent pas encore à juger de ses forces par ses prétentions, et de ses dimensions par ses enflures. Ecoutons M. Paul de Rémusat ; sa parole calme et bienveillante dégonfle singulièrement la harangue du grand chimiste :

" Il faut se résigner à l'incertitude et arriver à cette conclusion " presqu'inévitable après une lecture des livres scientifiques : une " grande admiration pour ce que l'on a déjà fait, un grand étonne- " ment qu'il reste tant à faire... Dans la physiologie surtout, la " précision et l'exactitude des observations et des expériences sont " plus grandes que la clarté des résultats...Notre génération ne " connaîtra sans doute point l'explication véritable et claire des " phénomènes de la vie et du système nerveux, mais il n'en résulte " pas nécessairement que la physiologie ne soit pas une science " avancée. Si elle n'a pu encore découvrir la cause des phénomè- " nes qu'elle décrit, les *physiciens* connaissent-ils mieux la pesan-

" teur, les *chimistes* la cohésion ou l'affinité, les *philosophes* la nature " de Dieu et l'essence de l'âme ? "

N'en demandons pas davantage, on voit que la confession est désintéressée, et que M. Paul de Rémusat ne parle pas pour nous faire plaisir.

Le jeune écrivain, aussi clair et d'aussi bonne foi dans ce dernier mot qu'il l'est ailleurs, nous fait assez entendre de quels philosophes il parle et à quelle philosophie il appartient lui-même, ou du moins vers quelle philosophie il penche. Là-dessus, nous pourrions lui dire ce qu'il saura et ce qu'il ne saura pas. Mais il n'est pas enchaîné dans le doute, et il voit trop l'épaisseur de la nuit pour n'avoir point l'instinct du jour. Quand il aura plus longtemps palpé les ténèbres, les trouvant toujours plus intenses, il fera de lui-même quelque vaillant effort pour en sortir. Contentons-nous de lui dire qu'il y a des philosophes qui connaissent la nature de Dieu et l'essence de l'âme. Ce sont ceux qui ne prétendent point avoir découvert ces merveilles, mais les avoir apprises de Dieu lui-même, créateur de l'âme humaine, à laquelle sa bonté a daigné se révéler afin que l'homme sût de qui il est, ce qu'il est, quelle destinée l'attend, quelle voie il doit prendre pour recevoir enfin la lumière et contempler face à face la vérité.

Dieu est un pur esprit, éternel, qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin. Il est le créateur et le souverain maître de toutes chores, visibles et invisibles, et sa seule volonté, qui a tout créé, soutient tout. Il a aussi créé l'homme comme un abrégé de tout l'univers, et il lui a donné une âme, pour que la création toute entière, résumée dans l'homme, connût et aimât son Créateur. C'est cette divine création que la physiologie étudie dans l'homme et ne comprend pas, parce que n'ayant pas trouvé l'âme sous sa loupe et au bout de son scalpel, elle ignore véritablement l'homme et la merveille de la vie. Tous les organes de l'homme sont les serviteurs de l'intelligence, qui doit elle-même recevoir sa direction et sa lumière de l'âme, éclairée de Dieu pour servir Dieu. Mais l'intelligence est une servante souvent révoltée et perfide, qui trahit à la fin l'homme et le corps. Alors l'intelligence subit une diminution de lumière, et bientôt la nuit se fait. Dans cette nuit, l'ordre se renverse ; la chair domine l'intelligence livrée à l'orgueil, l'âme vaincue et devenue infidèle perd le sentiment de son origine, de ses droits, de ses devoirs, de sa destinée. Soumise à la matière, elle n'en connaît plus la condition subordonnée, ni la loi : elle l'adore sans la comprendre. C'est là qu'en est la *Science*. Elle a des yeux, et ne voit point. Elle verra quand elle saura ce que savent les petits enfants au catéchisme : que Dieu a créé

l'homme pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle.

III

Après ce bilan de la science exacte, moins pressée de philosopher que de savoir au juste où elle en est, il sera curieux d'écouter la science supérieure, la philosophie proprement dite, qui s'appuie sur les progrès des études physiques pour détrôner Dieu et diviniser l'homme. Car en vain le savant du microscope et du scalpel avoue ses incertitudes et son impuissance ; la philosophie veut faire un dieu de cette créature qui ne se connaît pas elle-même et qui voit le mystère de son être se cacher toujours dans des profondeurs plus obscures à mesure qu'elle s'acharne à le saisir. Nous allons retrouver ici M. Scherer et M. Renan, dont nous parlions dans l'avant dernier numéro de la *Revue* ; l'un le servant, l'autre le docteur en vogue de la philosophie nouvelle. Ils nous mettent à même de donner à cette philosophie son vrai nom, qui est fort ancien ; et ce nom à son tour nous livrera le fond de la science, osons dire le fond du sac philosophique. Mais d'abord faisons un peu l'histoire. Repassons les origines de la science nouvelle, nous en constaterons ensuite le caractère et l'état présent, et il ne sera pas difficile, pour conclure, d'en indiquer l'avenir, qui sera ou un avortement ou une destruction.

La vérité est une, elle repose sur des fondements immuables comme elle-même ; elle devra être vaincue dans le temps, en ce sens que la multitude des hommes pourront l'abjurer ; mais ceux qui l'abjureront ne pourront la détruire [1]. La défaite que subira la vérité ne sera autre chose qu'un voile jeté pour un instant sur les splendeurs toujours visibles aux regards des élus et destinées à un éclat éternel. Seulement, parmi les misères de ce monde, l'esprit humain ne sait et ne saura jamais à la fois ni toute la vérité ni toutes les raisons qui établissent la vérité. Là, sans doute, est le rôle providentiel de l'hérésie : *Oportet hæreses esse !* Dans son effort perpétuel pour envelopper la vérité de ces ténèbres auxquelles il devra une heure de règne quasi absolu, l'esprit d'erreur contraint

1 Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Evangile annoncé par toute la terre ; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les celestes légions où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places entièrement rétablies par cette nouvelle recrue ! Alors il sera temps, chrétiens, de détruire tout à fait la mort et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie. Bossuet, *Sermon pour le jour des morts.*

l'esprit de foi à chercher, à implorer, à obtenir de Dieu les effusions de lumière qui éclairent davantage son œuvre infinie. L'histoire de l'erreur est l'histoire du développement de la vérité.

L'erreur aussi a son unité : dans ses formes multiples, elle est toujours la révolte de la raison et de la volonté de l'homme contre la raison et la volonté de Dieu.

Pour réprimer cette révolte, plus ondoyante et plus variée que les replis du serpent qui en fut le premier symbole, l'esprit de foi n'a jamais cessé d'étudier les transformations sans nombre de l'esprit d'erreur. Il s'est appliqué à les discerner. Les ayant discernées, il les a attaquées et il les a vaincues. Souvent, comme aujourd'hui, l'esprit d'erreur s'est targué d'avoir enfin dérouté son patient adversaire. Il a crié que les sectateurs du Christ ne savaient rien, n'étaient que des endormeurs de la pensée, et qu'il était la pensée, lui. Les Gnostiques ont dit cela, Plotin et Porphyre l'ont dit, Julien l'a dit, Luther et Voltaire et mille autres l'ont dit ; mais la réponse et la victoire n'ont jamais manqué, n'ont même jamais tardé.

Comme la vérité a ses faits certains et ses principes éternels, l'erreur a ses principes mobiles et ses faits supposés. Le sophisme s'établit toujours sur des traditions historiquement fausses, sur une science qui ignore la nature, sur des notions que l'esprit accepte *a priori*, mais que la raison n'éclaire point. Tels sont les instruments de l'erreur dans tous les temps, et ceux qu'elle emploie encore. Elle les dit nouveaux ; tout au plus en a-t-elle remis à neuf quelques-uns. Pour se rassurer complètement sur l'effet de ces armes renouvelées, il suffit de considérer le camp de l'apologétique chrétienne, si agrandi depuis quelques années et devenu si laborieux. Nous en avons dernièrement visité une partie, la partie française, et cette course rapide nous a montré un spectacle d'activité qu'aucune entrave ne décourage. Il en est de même partout selon les nécessités, selon les périls. Partout l'apologétique est à l'œuvre. Elle étudie simultanément et avec une ardeur croissante tout ce qu'elle doit étudier : la méthode scientifique acceptée dans l'enseignement contemporain,—les principes métaphysiques sur lesquels s'appuie la science moderne,—les faits acquis par les sciences positives,—les règles diverses que suit la critique,—les conclusions morales que l'on déduit de ces théories. Ce sont là, en effet, les principaux moteurs du mouvement intellectuel et moral qui emporte l'humanité ; l'état des esprits dans un siècle dépend des solutions acceptées sur ces questions diverses. Le clergé ne l'ignore pas et se met en mesure de faire prévaloir les solutions catholiques.

Un de nos évêques, Mgr. Génouïlhiac, a commencé et mené jusqu'au concile de Nicée une belle entreprise, qu'il faudrait continuer jusqu'à notre époque. Ce serait de suivre le développement et le progrès de l'apologétique selon les erreurs du temps. Au polythéisme et à ses traditions mythologiques, les Pères opposent la vérité historique sur l'origine des dieux. Aux sophismes des philosophes grecs et de l'Ecole d'Alexandrie, Clément et Saint Augustin répondent par la clarté profonde et sublime de la philosophie chrétienne ; ils savent retenir de Platon ce que la raison peut admettre et ils christianisent le plus beau génie de l'antiquité. Aux légistes de l'ancienne Rome, l'apologétique démontre la supériorité de la morale chrétienne et réforme la plus sage législation du monde païen. Lorsque l'hérésie attaque directement le dogme, l'apologétique lui répond par la triple autorité de l'Ecriture, de la tradition et de l'Eglise. Dans le moyen âge, Aristote envahit les écoles : Saint Thomas christianise Aristote, et se plaçant sur le terrain même de ses adversaires, il les combat avec les armes qu'ils ont choisies.

Lasse de toute autorité, la raison de l'homme, par la voix de Luther, proclame son indépendance ; sans rejeter encore l'ordre surnaturel chrétien, elle nie l'Eglise infaillible et méprise les traditions ; les apologistes des seizième et dix-septième siècles vengent l'autorité doctrinale et les traditions apostoliques ; on voit s'élever ces grands docteurs et ces grands savants à la tête desquels brille Suarez, et l'hérésie, qui avait tant proposé d'étudier et de discuter, n'a d'autre ressource que de faire la nuit par la force des armes ; contre la lumière, elle recourt à l'incendie. L'hérésie fut la plus forte dans une partie de l'Europe, et elle affaiblit le sens moral des peuples qui, selon l'expression de Joseph de Maistre, parvinrent à la vomir. A-t-elle vaincu, cependant ? Non. Elle a abjuré. Pour créée des ennemis au catholicisme, elle a cessé d'être chrétienne. En tant qu'hérésie, c'est elle qui est vaincue. Seulement, en mourant, elle a enfanté un fils plus redoutable qu'elle même, et ainsi elle suscite à l'apologétique de nouveaux combats.

La révolte contre l'Eglise devait aboutir à la révolte contre Jésus-Christ et contre l'idée de Dieu. Elle y est arrivée rapidement. Dès la fin du dix-septième siècle, le génie de Fénélon et la raison de Leibnitz pressentirent ces hommes téméraires qui, *franchissant toutes les bornes, devaient apprendre à douter de tout.*[1] L'oreille de Fénélon entendit *un bruit sourd d'impiété.* Dans ses

1. Fénélon, Sermon sur l'Epiphanie.

lettres au Duc d'Orléans, il voulut sauver de cette tempête doctrinale les vérités premières de la philosophie et les principes essentiels de toute démonstration évangélique, mais il s'adressait à un complice de l'ennemi. Les princes et les grands de la terre entraient dans la conjuration anti-chrétienne. L'unité du monde était brisée entre les nations et dans chaque nation ; le dix-huitième siècle fut ce qu'il devait être, un siècle de ruines. Il s'ouvrit par les sectaires, il se ferma par les bourreaux. Les bourreaux rencontrèrent les martyrs, les martyrs léguèrent leur sang aux reconstructeurs. Sur les ossements des martyrs, le combat a recommencé. L'esprit d'erreur poursuit son œuvre et veut réduire les ruines en poussière ; l'esprit de foi poursuit son œuvre : il veut sauver ces ruines et reconstruire l'édifice, non pas sans doute dans les mêmes dimensions, mais sur le plan agrandi que révèlent les efforts mêmes tentés pour le détruire. Notre temps verra la lutte la plus ardente qui se soit livrée sur les grands intérêts de l'humanité. Telles sont devenues les proportions du combat, que cette lutte, sans doute, serait décisive, si rien pouvait être décidé du monde et dans le monde autrement que par l'intervention personnelle du Fils de Dieu. L'humanité quoiqu'elle fasse, n'a pas et n'aura jamais dans ses mains toute sa destinée.

Les catholiques, fidèles à Dieu et à l'autorité infaillible de Dieu dans l'Eglise, affirment les droits et les devoirs de la vie surnaturelle, sans abdiquer en rien les légitimes prérogatives de la raison. Quelques dissentiments entre eux sur des idées et des institutions variables, sur des opinions que la philosophie est libre de rejeter, ne les empêchent pas d'être unis dans l'affirmation des vérités surnaturelles que l'Eglise enseigne.

Le Dieu des catholiques est vivant ; il est le principe de toute puissance, de tout droit, de tout devoir : la nature et ses lois, l'homme et sa liberté sont soumis à sa main créatrice et maîtresse ; au-delà même de la nature et de la raison, il enseigne à l'âme une destinée plus excellente, et il contraint l'humanité d'entrer dans cet ordre nouveau de gloire. Il nous appelle, il veut qu'on obéisse. Accepter le don que Dieu fait devient pour l'homme un devoir. [1]

Contre les catholiques, s'élèvent—ensemble les Protestants et les Rationalistes. Tout en proclamant l'indépendance de la raison, les protestants ont voulu cependant sauver l'ordre surnaturel chrétien ; mais le rationalisme a fait de cruels ravages dans les diverses communions de la prétendue Réforme ! Les esprits les plus éclairés et les plus sincères n'y ont pas échappé ; le Rationa-

1 Instruction de Mgr. l'Evêque de Poitiers, sur les erreurs du temps présent.

lisme a souvent détruit en eux jusqu'à la notion de l'ordre surnaturel.

M. Guizot voit la vie surnaturelle dans l'action providentielle de l'Être infini, Dieu, qui gouverne les choses et les hommes (Etudes morales). Il croit même que " quand Dieu a créé l'homme pensant et libre, il ne lui a pas livré la décision de ce qui serait ou ne serait pas la vérité. La paix permanente des esprits dans une foi unique n'est ni dans notre nature ni dans notre destinée. Le genre humain est voué au travail et à la lutte dans la recherche de la vérité, non pas du repos dans le sein de la vérité. (La Société Chrétienne).

Ces doctrines sont la négation radicale de la foi et même de la certitude.

M. de Pressensé, protestant de fait et de cœur, et M. Charles de Rémusat, protestant d'esprit, déiste, acceptent sans bien voir où ils vont, des principes tout aussi destructifs de la vraie vie chrétienne. M. Scherer, protestant d'origine, fait un pas de plus, un pas décisif : chez lui, le Rationalisme triomphe jusqu'à détruire l'idée chrétienne de Dieu, et jusqu'à diviniser l'humanité. Bonald disait : " Le déiste est un homme à qui, dans sa courte carrière, le temps a manqué pour devenir athée. M. Scherer et M. Renan, qui va venir, sont encore jeunes ; mais *la valeur n'attend pas le nombre des années.*

Avec M. Scherer, nous entrons dans la philosophie pure, nous venons de le voir ; entre le catholicisme et ses adversaires, la lutte a pour objet, d'abord, la notion du surnaturel.

Les protestants ont logiquement perdu cette notion. Parmi les philosophes, les uns, sans vouloir discuter la doctrine de l'ordre surnaturel, nient qu'il y ait pour l'homme un devoir d'aller au-delà des idées que la raison leur semble fournir sur Dieu, la nature et l'humanité. La raison et la foi sont deux routes parallèles, disent-ils, qui aboutissent également au terme final de la destinée humaine. Les dogmes sont omis ; la morale est soumise à la critique de la raison. Dieu gouverne l'univers, mais la prière est inutile et le miracle une impossibilité, car les lois de la nature ne changent pas. Et les *philosophes séparés ainsi que ceux-ci* se qualifient eux-mêmes, saluent respectueusement l'Eglise, à condition de ne lui point obéir.

Plus hardis dans la logique de l'erreur, les philosophes que l'on peut appeler humanitaires nient à la fois, et la vie surnaturelle, qui est l'essence du catholicisme, et le Dieu personnel de la philosophie *séparée*, ils en font l'aveu sous une forme encore pudique, celle du doute ; mais ce doute ne déguise plus l'hégélianisme où

ils sont descendus. " Quand l'homme, dit M. Scherer, ayant dé-
" chiré le voile et pénétré tous les mystères, contemplera face à
" face le Dieu auquel il aspire, *ne se trouvera-t-il pas* que ce Dieu
" *n'est autre chose que l'homme* lui-même, la conscience et la raison
" de l'humanité personnifiées ? [1] "

On a vu, par le compte-rendu de M. Paul de Rémusat, jusqu'où l'homme a déchiré le voile et pénétré les mystères. M. Scherer trouve que c'est assez, on devine que ce sera bientôt assez pour nier le Dieu vivant et personnel et déifier l'homme. On y arrive par un mécanisme que Hégel a fourni, et qui se résume en trois vérités capitales et triomphantes. Voici ces trois vérités, contenant la *pensée vivante et éternelle* du philosophe allemand. M. Scherer lui-même a pris la peine de les dégager de l'enveloppe scolastique où ce savant homme avait eu la précaution de les cacher.

1° Hegel nous a " enseigné le *respect* et *l'intelligence des faits*... Nouveauté immense ! ce qui est a pour nous le droit d'être... La place de chaque chose constitue sa vérité. Nous nous préoccupons moins de ce qui doit être que de ce qui est. La morale, qui est l'abstrait et l'absolu, trouve mal son compte à une indulgence qui est peut être inséparable de la curiosité. Les caractères s'affaissent pendant que les esprits s'étendent et s'assouplissent.

2° Seconde vérité de Hegel. C'est le principe " en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée, et aboutit toujours à une contradiction pour s'élever ensuite à une conciliation supérieure... Cette *découverte* du caractère relatif des vérités est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine... Veut-on savoir en quoi la société actuelle diffère surtout des temps qui l'ont précédée, et ce qui a creusé entre le moyen-âge et nous cet abîme où tant de débris achèvent chaque jour de rouler... ? L'édifice ancien reposait sur la foi à l'absolu... Il n'y avait alors ni

1 Voici plus au long le texte de M. Scherer. Il est bon à connaître : " Jusqu'au
" siècle dernier, le monde croyait au surnaturel, et le surnaturel répondait à
" toutes les objections ; aujourd'hui les arguments de cet ordre ne sont pas seu-
" lement devenus moins forts, ils sont devenus compromettants, et tandis que le
" miracle servait jadis à prouver, c'est lui qui a maintenant besoin de preuves...
" Avec la foi au miracle sont tombés les principaux arguments des protes-
" tants en faveur de l'Ecriture ; mais ces arguments seraient plus solides qu'ils
" ne convaincraient plus personne aujourd'hui.
" Quand la critique aura renversé le surnaturel comme inutile, et les dogmes
" comme irrationnels ; quand le sentiment religieux d'une part, et de l'autre une
" raison exigeante auront pénétré la croyance et l'auront transformée en se
" l'assimilant ; quand il n'y aura plus d'autorité debout, si ce n'est la conscience
" de chacun ; quand l'homme, en un mot, ayant déchiré tous les voiles et pénétré
" tous les mystères, contemplera face à face le Dieu auquel il aspire, ne se trou-
" vera-t-il pas que ce Dieu n'est autre chose que l'homme lui-même, la conscience
" et la raison de l'humanité personnifiées ? "—(Scherer, *Revue des Deux-Mondes* 15 mai 1861.

doute dans les âmes, ni hésitation dans les actes. Chacun savait à quoi s'en tenir. On ne causait que deux causes dans le monde, celle de Dieu et celle du démon ; deux camps parmi les hommes, les bons et les méchants ; deux places dans l'éternité, la droite et la gauche du Juge. L'erreur était tout ici, la vérité était toute là. Aujourd'hui, *rien n'est plus pour nous vérité ni erreur.* Il faut inventer d'autres mots ; nous ne voyons plus partout que degrés et nuance. Nous admettons jusqu'à l'identité des contraires... La vertu moderne se résume dans la tolérance, c'est-à-dire dans une disposition qui eût paru à nos ancêtres le comble de la faiblesse ou de la trahison."

3° Enfin, troisième vérité. " La contradiction est le principe d'un mouvement, et ce mouvement n'est pas seulement l'évolution des choses, Il en est le fond. C'est dire que rien n'existe, et que l'existence est un simple devenu. La chose, le fait n'ont qu'une réalité fugitive... qui se produit pour être niée aussitôt qu'affirmée... Le vrai n'est plus vrai en soi." (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février.)

Voilà le progrès philosophique ! Voilà où le vent de la négation pousse les esprits qui se prétendent dirigés par la Raison et par la Science, et qui ne sont pas retenus dans le vrai par l'ancre du dogme catholique.

Le panthéisme et le scepticisme, deux synonymes du *rien,* sont au fond des croyances philosophiques modernes. Nous allons nous en convaincre de plus en plus par d'autres confessions qui caractérisent les erreurs les plus communes de nos jours, touchant les bases de toute religion : Dieu, l'âme, le devoir, l'immortalité.

Les modérés de la philosophie démontrent que Dieu est l'infini vivant et personnel ; mais inconséquents avec cette notion de l'Être infiniment puissant et parfait, ils ne veulent pas que Dieu puisse faire des miracles, parce qu'il est trop sage, dit M. Larroque, pour suspendre les lois invariables de la nature. Quant aux thaumaturges, prophètes et mystiques, ils sont *expliqués* : " C'étaient " des gens qui vivaient dans un état de vision et d'extase voisin de " la folie." L'explication est des plus simples, et elle suffit à l'orgueil des philosophes pour se débarrasser de la grandeur de Dieu. Par un premier crime, au mépris de leur raison même, ils isolent la divinité dans un ciel étranger à l'univers et à l'homme ; par un second crime, ils interdisent à la divinité de franchir ce ciel sans lieu et de se manifester au monde. Point de thaumaturges ! point d'inspirés ! point de miracles ! Car les miracles révèlent Dieu, toujours présent, attentif et agissant. Au moyen des miracles, Dieu se fait connaître et se fait aimer. Les modérés de la philosophie ne veulent pas de l'action particulière de Dieu dans la série des faits

qui régissent les lois naturelles, parce qu'ils n'aiment pas Dieu, et ne veulent pas qu'on l'aime. *Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles*, disait Pascal, c'est *le défaut de charité.*

Mais il faut un progrès dans la philosophie. Elle aussi, elle entend la voix qui dit: *Marche, marche!* Les modérés ont isolé Dieu de la création ; les humanitaires s'avancent à leur tour contre ce Dieu relégué, et le suppriment. L'absolu, l'infini, Dieu enfin n'est plus qu'un mot qui exprime une abstraction. Il faut bien marcher et donner du nouveau !

" L'Infini, dit M. Renan [1], n'existe que quand il revêt une forme " finie. Hors de cette forme finie, Dieu n'existe pas ;" formule identique à celle de M. Vacherot ; " Dieu est l'idée du monde, et le monde est la réalité de Dieu."

" Philosopher, dit ailleurs M. Renan [2], c'est connaître l'univers. " L'univers se compose de deux mondes, le monde physique et le " monde moral, la nature et l'humanité. Pour moi, je pense qu'il " n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de " l'homme ; en sorte que le plus grand génie de notre planète est " vraiment le prêtre (entendez le *Dieu*) du monde, puisqu'il en est " la plus haute réflexion... L'absolu de la justice et de la raison " ne se manifeste que dans l'humanité... Envisagé hors de l'hu- " manité, cet absolu n'est qu'une abstraction ; envisagé dans l'hu- " manité, il est une réalité."

D'après ces théories, l'âme humaine n'est plus qu'une manifestation partielle de la vie universelle. On est plus ou moins homme, plus ou moins Dieu. M. Renan ne voit point de raison pour que l'âme d'un Papon soit immortelle.

Sans doute, la philosophie seule ne saurait démontrer invinciblement l'immortalité de l'âme pour tous les hommes ; mais elle prouvera au moins la possibilité de l'immortalité, et même le fait de la survivance. Le Rationalisme humanitaire n'admet pas ces concessions ; il rejette au rang des croyances légendaires et l'enfer et le ciel : " L'ennemi du ciel des scolastiques, dit M. Renan, " serait à peine comparable à celui des contemplateurs oisifs d'une " vérité sans nuance, à laquelle chacun n'aurait pas le droit de " donner le cachet de son individualité." Quant à Satan " plus " malheureux que méchant," il n'est que le symbole du génie du " mal, et c'est au cœur de l'homme qu'il faut en chercher l'origine " et la réalité.[3] "

1 Etudes d'histoire religieuse.

2 Etudes d'histoire religieuse.

3 Etudes d'histoire, tentation du Christ.

Hélas ! si M. Renan nous disait du moins comment le génie du mal n'est pas méchant, et pourquoi n'étant pas méchant il est malheureux ? Mais c'est comme dans le corps humain ; il reste des mystères ! Les psychologues et les mystologues ne sont pas plus heureux que les physiologistes ; le " systême de l'âme " demeure indéchiffrable comme le système nerveux. Et à ce propos M. Renan, si effrayé de l'ennemi auquel il serait exposé dans le ciel des scolastiques, pourrait se rassurer auprès de la science. Il n'est pas inadmissible pour la raison que Dieu ait pu se rendre aussi intéressant à contempler face à face au sein de sa gloire, et pour l'œil pénétrant de l'amour, que le seul corps humain est intéressant à étudier et à contempler pour l'œil fatigué du physiologiste dans les ténèbres où grandissent, se multiplient et échappent ses merveilles. Redisons le mot de Pascal, qui explique tant de choses : " Ce qui fait qu'on ne veut pas comprendre le ciel catholique, c'est " le défaut de charité."

A travers les mystères qu'elle néglige d'aborder, et qu'elle éclairera quand elle sera de loisir, la philosophie humanitaire nous conduit à cette conclusion : les lois invariables de la nature entraînent dans un mouvement de vie tous les êtres, et la résultante dernière de toutes ces forces est dans l'humanité, terme de toutes ces évolutions et de tout progrès ! [1]

Néanmoins il ne faut pas rire ! Cela veut dire que la créature vit de sa vie propre. C'est l'orgueil de satan révolté. Au fond de ce verbiage, il y a la négation du droit, la négation du devoir, la négation de la responsabilité morale, et toute la société est ruinée par sa base.

L'orgueil est puni par la folie. Nous voyons l'homme qui s'est fait Dieu tomber dans les aberrations de la métempsychose, rouler dans les superstitions du spiritisme ; mais ce n'est pas tout le mal. Les erreurs de l'orgueil n'ont pas cours seulement parmi les purs philosophes. Le roman, le théâtre, le journal viennent à la suite, battent monnaie avec ces lourds lingots fondus par la philosophie, et frappent au coin souverain de l'erreur la pensée qu'il faut jeter dans l'esprit du peuple. C'est là qu'on voit les applications pratiques des idées de Hégel sur la transposition des faits, sur les degrés de la morale, sur la nuance, sur l'identité des contraires, etc.

Au point de vue social, l'autorité n'a plus de raison d'être, puisque Dieu est éliminé du gouvernement de l'univers, relégué dans un ciel de convention où, d'après le plus hardi Rationalisme, son

1 Renan, Etudes d'histoire religieuse.

nom n'exprime qu'une abstraction vaine, et n'est que la forme prête à disparaître d'un ordre d'idées disparues.

La famille est dissoute comme la société. Tout le système moral du plus grand romancier moderne se condense dans cette règle immorale : que l'amour sincère de la créature pour la créature expie les désordres passées, sanctifie la passion actuelle... et ne lie point pour l'avenir.

Ces pitoyables doctrines sont affirmées *à priori*. Les faits historiques ou scientifiques allégués comme preuves de la religion chrétienne ou d'une saine philosophie que la religion admet, on les écarte, on ne daigne pas les discuter.

" La question fondamentale, dit M. Renan[1], sur laquelle doit " rouler la question religieuse, c'est-à-dire la question du fait de la " révélation et du surnaturel, je ne la touche jamais ; non que " cette question ne soit pas *résolue pour moi avec une entière certi-* " *tude*, mais parce que la discussion d'une telle question *n'est pas* " *scientifique*, ou pour mieux dire parce que la *science la suppose* " *résolue*. A cette polémique, Voltaire suffit."

Notre docteur n'est pas controversiste ! Mais il veut être critique, et il prétend appliquer à la religion chrétienne les principes de critique adoptés pour les autres branches de l'histoire ; quoiqu'il y ait là un aveu d'impuissance, nous devons reconnaître son adresse. L'on peut espérer de gagner quelque chose contre Dieu en refusant de le recevoir dans l'histoire autrement que comme un homme ou comme une idée humaine.

Voici donc d'après quels principes de critique M. Renan discute les origines chrétiennes et les faits qui en sont le point de départ.

La critique [2], dit-il, a deux manières de s'attaquer à un fait merveilleux (quant à l'accepter tel qu'il est, elle n'y peut songer) : 1° Admettre le fond du récit, mais l'expliquer en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis, des formes reçues à telle ou telle époque pour expliquer les faits ; 2° Porter le doute sur le récit lui-même et rendre compte de sa formation sans lui accorder de valeur historique.

En observant avec un peu d'audace cette pratique ingénieuse, M. Renan réussit à conclure qu'il y a eu un travail légendaire sur la vie de Notre-Seigneur, analogue à celui de tous les poëmes, et au moyen duquel un héros réel devient un type idéal. Les évangiles sont un écho des bruits de la première génération chrétienne ; le travail légendaire a déterminé leur texte " après *plusieurs siècles*

1 Etudes d'histoire religieuse, Préface, page XI.

2 Etudes d'histoire,—Historiens critiques de Jésus, page 137.

de variations." Pour dire la vérité, cette dernière assertion, comme toute la méthode, est simplement une impertinence. La vraie science n'en est pas à prouver l'âge des évangiles. Elle le fixe à la date qu'assigne le nom des auteurs, et les variations même dont parle M. Renan fournissent une démonstration irréfragable de l'antiquité et de l'authenticité de ces récits fondamentaux.[1] Le critique ne l'ignore pas, mais il a besoin de ne le point savoir, et il parle à un monde qui veut être trompé.

L'erreur forme le milieu doctrinal dans lequel s'agitent les esprits et respirent les âmes au temps présent. La société souffre de l'erreur ; elle se sent dévorée par elle et atteinte jusque dans les sources de sa vie, et toute fois c'est au milieu de l'erreur qu'elle veut vivre ; c'est à l'erreur qu'elle demande la direction, la lumière, le secours. Elle accepte tout de cette main qui n'a presque plus besoin de lui déguiser ses poisons. Le mal patent, l'absurde manifeste sont accueillis comme autrefois les illusions les plus délicatement ourdies pour tromper la sincérité et séduire l'orgueil. On croit le matérialiste qui se vante brutalement de ne pas voir l'âme dans le corps humain, on admire le pédant qui s'accroche à la faute d'un copiste ou d'un scoliaste pour ne pas voir Dieu dans les Evangiles, mais qui, par compensation, prétend découvrir la divinité en lui-même et en ses lecteurs : *Eritis sicut dii!* Toujours le vieil appel du serpent, et toujours les mêmes prodiges ! Livrée aux

1 Voyez en particulier le court et savant opuscule de M. l'abbé Lehir, de la Compagnie de Saint Sulpice : *Etude sur une ancienne version syriaque des Evangiles, récemment découverte* et publiée *par le Dr. Cureton.* Paris, Lecoffre, 1859. Après avoir établi l'âge et expliqué la composition de cette version syriaque, l'éminent orientaliste fait la remarque suivante : " Nous y trouvons encore un " autre argument pour établir l'ancienneté de nos Evangiles. Si dès le commen- " cement, ou au plus tard vers le milieu du deuxième siècle, ils s'étaient déjà un " peu mêlés sous la plume des transcripteurs, et s'étaient accrus d'emprunts réci- " proques ; si ces emprunts avaient été faits non-seulement aux synoptiques, " mais même à Saint-Jean ; et si des textes altérés de la sorte étaient déjà assez " répandus et assez autorisés pour influer légèrement sur la version latine, l'in- " tervalle d'un demi siècle suffit à peine à cet enchaînement des faits : il est donc " impossible d'assigner à la composition de nos Evangiles une date postérieure à " celle qu'indique la tradition."

Dans cet opuscule, M. l'abbé Lehir fait mention de M. Renan, qu'il appelle " un écrivain distingué, sur lequel reposaient les meilleures espérances." En deux mots, il lui donne son rang scientifique : " Dans une multitude de ques- " tions qui touchent à la question des Livres saints, M. Renan s'est fait le trop " fidèle écho des innovations germaniques. Procédant par voie de simple affir- " mation, il nous renvoie volontiers pour les preuves à la savante Allemagne. " Cette savante Allemagne n'est pas infaillible, et il est à regretter que ses pro- " grès dans la véritable critique soient arrêtés par le vice de sa méthode. Tenant " trop peu de compte de la tradition et de l'histoire, elle substitue souvent à la " preuve des témoignages la pure discussion des textes et leur examen critique " comme le seul moyen légitime d'en déterminer l'origine et la valeur. La nature " a pourvu les oiseaux de deux ailes pour voler : la critique qui se sépare de l'his- " toire est une critique mutilée, chancelante, qui essaye de voler sur une aile."

plus menaçantes misères, entamée de toutes parts, et déjà en pleine dissolution, la société humaine répète avec une crédulité stupide la moqueuse parole de cet empereur qui se voyait dissoudre : " Je sens que je deviens Dieu ! "

Le libre examen, ce jouet indigne de l'être pensant, a vérifié la parole de Royer Collard : " On ne divise pas l'homme, on ne fait " pas au scepticisme sa part ; dès qu'il a pénétré dans l'entende- " ment, il l'envahit tout entier." Mais le scepticisme n'est pas un port, c'est un torrent. Il a emporté le protestantisme tout entier sur les terres de la philosophie séparée. qui prétend retenir l'idée d'un Dieu infini en enfermant cet infini dans un ciel extérieur, un royaume d'indifférence d'où il ne veut plus et ne peut plus regarder sa créature, et vers lequel la créature à son tour ne peut plus ou ne veut plus monter. Il a fallu déloger de là, pousser plus outre ! le Rationalisme alors après la conduite des âmes dévoyées, il les a précipitées dans l'abîme où aboutissent tous les torrents de l'erreur humaine, l'abîme de la négation de Dieu, l'abîme du néant de tout, qu'une dérision de Satan sait rendre encore plus absurde, en le proposant comme la déification de l'humanité.

L'Eglise catholique, apostolique, romaine, seule, porte le drapeau de l'autorité surnaturelle de Dieu. Les saignées habilement pratiquées par le scepticisme dans tous les étangs qui contenaient encore quelques flots de source sacrée les font rapidement dériver vers le grand abîme ; bientôt ils seront à sec. Dès à présent on peut dire qu'il n'y a plus d'hérésies particulières ; c'est à choisir entre l'homme fait Dieu du Rationalisme et le Dieu fait homme du Catholicisme.

Qui vaincra ?

L'orgueil de l'homme, a dit Donoso Cortès, et répètent quelques éminents catholiques, l'orgueil de l'homme vaincra la miséricorde épuisée.

Mais il n'est pas impossible de répondre aux textes sacrés et aux raisonnements dont on appuye ces sombres conjectures, et l'Eglise nous permet de ne les point partager. Pour notre part, nous espérons que la miséricorde et la gloire de Jésus-Christ permettront à sa seule parole de vaincre encore l'orgueil humain. Le Saint Esprit soufflera, Dieu enverra des ambassadeurs extraordinaires, et le catholicisme surnaturalisera toutes les nations, malgré les aveuglements de la science et les défis de la philosophie. A l'orient des temps nouveaux, la raison, comme la foi, peut voir un beau siècle se lever pour l'Eglise.

La science, la science catholique délivrera le monde, poussé à sa perte par la science impie. La science catholique donnera le

mot des problêmes qui affolent le genre humain, son flambeau dissoudra les fantômes qui peuplent nos ténèbres. Non-seulement elle continuera de mettre le fidèle à l'abri, *justi autem liberabuntur scientiæ*, mais elle sauvera aussi l'étranger, l'ignorant, même le coupable. Lorsque le Rationalisme moderne aura été vaincu, toutes les forces nouvelles de la civilisation passeront au vainqueur. En paroles de lumières et de feu, portant la croix du Christ, elles crieront par toute la terre : *Vincit, regnat, imperat, liberat.*

LOUIS VEUILLOT.

NAPLOUSE, OU L'ANCIENNE SAMARIE.

NOTES DE VOYAGE.

(EXTRAIT.)

Naplouse, 11 février 1870.

A trois heures, nous fîmes notre entrée dans la ville de Naplouse, célèbre par le fanatisme et la turbulance de ses habitants. Nous avions admiré, avant d'y arriver, un joli pays plein de verdure et d'arbres, et plusieurs beaux jardins. C'est la contrée la plus fertile que nous ayons vue depuis notre départ de l'Egypte.

Nous traversons toute la ville par des rues horribles ; les pavés en sont extrêmement glissants, et deux ou trois fois mon cheval a failli me jeter à terre. Nous avons, entre autres, passé par un bazar très-étroit, au risque de voir les chevaux mettre les pieds dans des paniers d'orange, sou dans des plats de sésame ou de pain. Pendant que je dirigeais ma monture au travers de ce dédale, en faisant attention de ne pas écraser les marchands accroupis de chaque côté de la rue, et qui se gardaient bien de bouger, il me fallait aussi prendre garde de ne pas m'accrocher la tête dans des haillons étendus au dessus de la rue, sous prétexte de la protéger contre les rayons du soleil, et qui pendaient de tous côtés, couverts de poussière et d'immenses fils d'araignées.

Enfin je réussis à traverser tous ces mauvais pas sans encombres, ni pour moi, ni pour les autres, et nous sortîmes de la ville par l'extrémité opposée à celle par laquelle nous étions entrés. A quel-

ques minutes de marche de la porte de la ville, nous trouvâmes nos tentes dressées, et nous y allâmes descendre de cheval.

Notre campement était placé sur le bord d'un petit ravin, l'autre côté duquel se dresse le mont Hébal, haut de 2,700 pieds, en face du mont Garizim. Une distance de douze cents pas seulement sépare ces deux célèbres montagnes, qui se ressemblent comme deux frères jumeaux. Tout autour de nous régnait une luxuriante végétation. De beaux jardins qu'arrosent d'abondantes sources d'eau, embellissaient le paysage et réjouissaient la vue.

Le territoire de Naplouse est un des plus riches et des plus fertiles de toute la Palestine. C'est ce qui fait que malgré les malheurs subis par cette ville, elle est toujours parvenu à se relever promptement et à reprendre sa splendeur passée. Sous tout autre gouvernement que le gouvernement turc, cette localité serait une des plus avantageuses de la terre ; car il en est peu qui soient autant favorisées par la nature.

C'est dans cette délicieuse vallée que Josué plaça l'arche d'alliance, lorsqu'il réunit les douze tribus d'Israël, en l'an 1445, avant Jésus-Christ, pour prononcer des bénédictions et des malédictions, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Moïse.

En rassemblant tout ce que l'on trouve dans les Saintes-Ecritures et les anciens auteurs sur cet événement, nous pouvons assez facilement nous représenter dans notre imagination ce que fut cette solennité, l'une des plus imposantes que l'on trouve dans l'histoire de la nation juive, de ce peuple qui aimait tant la majesté et l'éclat des fêtes publiques.

Moïse avait ordonné aux enfants d'Israel d'élever un autel au Seigneur sur le Mont-Hébal, quand ils seraient en possession de la Terre-Promise, dans laquelle ils devaient trouver des fleuves de miel et de lait, " *terram lacte et melle manantem*," et de renouveler en ce lieu l'alliance qu'ils avaient faite avec Dieu.

Josué donc, après la prise de Haï, conduisit le peuple à Sichem, pour accomplir tout ce qui avait été prescrit.

Un autel de pierres non polies est dressé sur le mont Hébal, la loi de Moïse est gravée sur ces pierres, et Josué offre des sacrifices. Une assemblée immense, l'une des plus grandes qui furent jamais réunies pour un même objet, est présente. Elle adore le Dieu à qui ces holocaustes sont offerts, le Dieu qui l'a tirée des mains de ses ennemis par des moyens et une protection unique au monde. Lors de son entrée dans la Terre-Promise, le peuple juif comptait, d'après les meilleurs auteurs, environ huit millions d'âmes. On peut penser que la plus grande partie du peuple était présente à la démonstration solennelle ordonnée par Josué. Cette immense

multitude était probablement échelonnée sur le penchant des deux montagnes regardant la vallée intérieure où se trouve l'Arche Sainte. Quel majestueux spectacle! Les hommes tiennent leurs armes à la main; les femmes, mises avec ce costume pittoresque que l'on retrouve encore dans le pays, offrent un coup d'œil extrêmement varié. Bientôt le moment est arrivé de procéder à l'objet de l'assemblée. Les chefs et les prêtres partagent le peuple en deux sections. Les six tribus, issues de Rachel et de Lia, sont placées sur le mont Garizim pour prononcer les bénédictions; et les six autres tribus, descendant de Ruben, qui avait perdu son droit d'aînesse, de Zabulon et des deux servantes de Jacob, reçoivent l'ordre de dire les malédictions du haut du mont Hébal. L'arche sainte est portée entre les deux montagnes par les prêtres et les lévites; les juges, les officiers et les vieillards se tiennent debout aux deux côtés de l'arche.

Josué alors, élevant la voix, prononce les bénédictions réservées à ceux qui demeureraient fidèles à l'alliance du Seigneur:

" Si tu écoutes la voix de Jéhovah ton Dieu, toutes ces bénédictions viendront sur toi.

" Tu seras béni dans la ville, tu seras béni dans les champs.

" Béni sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes bestiaux, les petits des vaches et ceux de tes brebis.

" Bénie sera ta corbeille et ta huche.

" Tu seras béni à ton entrée, tu seras béni à ta sortie...

" Jéhovah enverra sa bénédiction sur tes greniers et sur toutes tes entreprises...

" Il t'ouvrira le trésor de ses biens, le ciel, pour répandre sur la terre la pluie en son temps, et pour bénir tous les travaux de tes mains."

Et à chaque bénédiction les six tribus qui étaient sur le Garizim répondaient: " Amen!"

Ensuite se tournant vers le mont Hébal, Josué appela les malédictions contre les violateurs de la loi:

" Si tu n'obéis pas à la voix de Jéhovah ton Dieu, en gardant et en accomplissant tous ses commandements et ses ordres que je te prescris aujourd'hui, toutes ces malédictions fondront sur toi et te saisiront.

" Tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs.

" Maudite sera ta corbeille et ta huche.

" Maudit sera le fruit de tes entrailles et le fruit de tes terres, les petits de tes vaches et ceux de tes brebis.

" Tu seras maudit à ton entrée et maudit à ta sortie.

" Jéhovah enverra sur toi la malédiction, et le trouble, et la

ruine dans toutes tes entreprises, jusqu'à ce que tu sois exterminé et que tu périsses soudain à cause de tes actions par lesquelles tu l'as abandonné.

" Jéhovah y joindra la peste jusqu'à ce qu'il t'ait consumé dans la terre en possession de laquelle tu vas entrer.

" Ton ciel qui est au-dessus de ta tête, sera d'airain, et la terre qui est sous tes pieds sera de fer.

" La pluie que Jéhovah répandra sur ta terre sera du sable et de la poussière ; il en tombera du ciel sur toi jusqu'à ce que tu sois détruit.

" Ton cadavre servira de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre, et nul ne les chassera.

" Un peuple que tu ignores dévorera les fruits de ta terre et tous tes travaux, et tu seras opprimé et brisé tous les jours de ta vie."

Et à chacun de ses horribles anathèmes, le peuple, placé sur le mont Hébal, répondait d'une seule voix par de solennelles acclamations, en ébranlant les échos des collines et des montagnes voisines.

Trop souvent, cependant, ce peuple au cœur dur oublia ses serments solennels, et la vue du Garizim et de l'Hébal ne lui rappela pas toujours son devoir, ni les terribles châtiments auxquels il s'était soumis dans ce pacte d'alliance avec Jéhovah, fait en présence du ciel et de la terre. Mais l'histoire nous dit que les malédictions qu'il s'était jetées sur lui-même, l'accablèrent de leur vengeance et le rappelèrent à la loi.

Aussitôt après notre arrivée au campement, et sans prendre aucun repos, je montai sur un cheval frais, et je commençai, accompagné d'un guide, l'ascension du Garizim, la montagne des bénédictions. M. Pinsonnault se sentit trop las pour m'accompagner.

En suivant le sentier qui conduit au sommet du Garizim, je traversai d'abord une petite rivière et plusieurs jardins plantés de beaux arbres. Ces arbres étaient alors couverts de fleurs et ils embaumaient l'atmosphère des parfums qui s'en exhalaient. Mais bientôt cette gracieuse végétation disparut, le sol devint plus rocailleux, le chemin plus abrupte et encombré de roches. La dernière partie de l'ascension se fait lentement, quoique la pente soit assez douce pour que l'on puisse se rendre à cheval jusqu'au sommet de la montagne, qui est couronnée d'un assez large plateau.

Au milieu de ce plateau on voit les ruines d'un grand édifice, qui fut probablement l'église bâtie par l'Empereur Zénon, et dédiée à la Ste. Vierge.

Au nord de ces ruines, on remarque les restes d'une autre construction, dont les fortes murailles, les tours, l'ensemble, peuvent faire croire que c'était la forteresse bâtie par l'empereur Justinien pour protéger l'église dédiée à la mère de Dieu.

Je parvins, aidé de mon guide, à monter sur le haut d'une espèce de tour, recouverte d'un dôme blanc, d'où j'embrassai d'un seul regard un immense et splendide panorama. Je voyais le champ de Jacob, le tombeau de Joseph, le puits de la Samaritaine ; à ma gauche le mont Hébal, noble rival du mont Garizim, d'un côté la Méditerrannée, dont la ligne, au bord de l'horizon, se confondait avec le ciel ; au fond du tableau la chaîne de l'Anti-Liban, dont les cîmes les plus élevées, couvertes de neige, me paraissaient comme de légers nuages suspendus dans les airs, les parties inférieures de la montagne disparaissant complètement à l'œil par l'effet de la distance. Un pli de la montagne et un rideau d'arbres me cachaient Naplouse.

De là mon guide me conduisit à l'endroit où les Samaritains de Naplouse font encore tous les ans à la Pâque, des sacrifices comme sous l'ancienne loi.

Chacun connait les événements qui donnèrent naissance à la secte des Samaritains.

Les rois d'Assyrie, ayant amené les habitants de la Samarie en captivité, envoyèrent des Chuthéens et d'autres peuples idolâtres pour occuper les villes et les maisons désertes des Israélites. Mais bientôt ces étrangers furent ravagés par des bêtes féroces qui les dévoraient sans pitié. Ils crûrent que ces malheurs étaient dûs à la colère de la divinité du nouveau pays qu'ils habitaient et dont ils ignoraient le culte. Ils demandèrent donc au roi d'Assyrie, Asarhaddon, de leur envoyer des prêtres juifs ; ce que fit ce dernier. Ils écoutèrent leurs enseignements, mais ne les suivirent pas, car l'Ecriture dit qu'ils continuèrent de servir leurs faux dieux, tout en adoptant probablement quelques-unes des coutumes et certains principes des Juifs, puisqu'on trouve parmi eux le Pentateuque en grande vénération.

Telle fut l'origine première des Samaritains ; ils étaient des étrangers idolâtres, des gentils, que les Juifs repoussèrent toujours loin d'eux et avec lesquels ils ne voulurent jamais avoir de communications. Un incident vint mettre le comble à cette animosité et donna lieu à la construction sur le Garizim d'un temple rival de celui de Jérusalem.

Manassès, père du grand-prêtre Jaddus, raconte l'historien Josephe, avait épousé contrairement à la loi de Moïse, une Chuthéenne, fille de Sanaballet, gouverneur de Naplouse. Les Juifs orthodoxes de

Jérusalem réclamèrent contre cette violation de la loi, et obligèrent Manassès ou à répudier sa femme, ou à quitter les fonctions qu'il remplissait dans le temple. Comme il tenait plus à sa place qu'à sa femme, il alla à Naplouse exposer son embarras à son beau-père. Sanaballet lui dit que pourvu qu'il voulût garder sa fille, il le ferait établir grand sacrificateur et prince de la Judée. Effectivement, il obtint le consentement de Darius pour bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem sur la montagne de Garizim, et tous les Juifs qui avaient violé la loi de Dieu en contractant des mariages avec des femmes étrangères, tous ceux qui violaient le Sabbat, qui mangeaient des viandes défendus, ou qui avaient commis quelqu'autre crime, quittèrent Jérusalem avec Manassès; ils vinrent en Samarie professer la religion qu'ils avaient obtenu de la libéralité du grand roi, et dirent qu'on leur faisait tort à Jérusalem [1].

Par suite de cet événement la religion des Samaritains se rapprocha beaucoup de celle des Juifs. Voici quelles en étaient les principales croyances; ce sont encore celles que professent aujourd'hui les survivants de la secte.

Le Pentateuque est leur Bible et toute leur Bible : c'est la règle de leur foi, de leurs mœurs et de leur culte. Ils croient en un seul Dieu, rejettent les trois personnes de la Ste. Trinité et pratiquent la circoncision. Ils n'admettent qu'un seul législateur et prophète, qui est Moïse, et repoussent tous les autres. Ils croient à la venue du Messie, suivant la promesse contenue au Deutéronome [2], " Prophetam de gente tua et de patribus tuis sicut me, suscitabit tibi " Dominus Deus tuus."

Mais, suivant eux, le Messie doit être un homme semblable, quoiqu'inférieur à Moïse. Ils croient à une vie future de récompense et de punition, ainsi qu'à la résurrection des corps. Ils observent scrupuleusement toutes les grandes fêtes ordonnées par le Pentateuque, et la Pâque et la Fête des Expiations sont considérées les principales. Ils célèbrent aussi la Pentecôte par des prières dans leur Synagogue, et par une procession au sommet du Garizim. Le jour de la fête des Tabernacles, ils construisent des baraques ou berceaux de feuillage, dans leurs cours ou sur le toit de leurs maisons, absolument comme les Juifs, et ils y demeurent pendant sept jours, allant chaque jour en pélerinage au sommet de la montagne sainte. Il est remarquable qu'ils célèbrent aussi la fête des Lots, qu'ils disent avoir avoir été instituée en honneur de la mission de

1 Mgr. Mislin, t. III, p. 225.

2 C. XVIII, 15.

Moïse en Egypte pour délivrer Israël. Les Juifs, au contraire, la célébraient en souvenir de la délivrance de leur nation par le dévouement héroïque de la reine Esther. Ils observent très-strictement le jour du Sabbat, et se conforment aux lois de Moïse, en ce qui concerne la forme extérieure et le travail manuel. Ils paraissent même plus sincères que les Juifs dans cette observance. Le vendredi soir, leur Sabbat commence au coucher du soleil, et ils font des prières dans l'intérieur de la famille. Le samedi, ils ont trois services dans leur synagogue, le matin, le midi et le soir.

Il y eut toujours, on le sait, entre les Juifs et les Samaritains, une grande animosité. Elle provenait des causes religieuses que je viens d'indiquer et de divers événements politiques que l'on trouvera dans l'histoire du peuple juif. Ce sentiment existait encore du temps de Notre-Seigneur, comme le montre bien cette remarque de la Samaritaine, à qui le Sauveur avait demandé à boire : " Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi, qui suis une femme Samaritaine ? Car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains."

L'historien Josephe raconte un singulier débat qui s'éleva entre les Juifs et les Samaritains. Les premiers disaient que le temple de Jérusalem était le seul qu'on dût révérer, et les Samaritains soutenaient que celui de Garizim était le vrai temple. La contestation fut portée devant le roi Ptolémée. Avant de prendre connaissance de la cause, il ordonna que les avocats qui perdraient seraient mis à mort. Il réunit un grand conseil, et on entendit les parties. Les Juifs prouvèrent avec tant d'évidence que le temple de Jérusalem était le seul temple bâti conformément à la loi de Moïse, que les deux avocats des Samaritains perdirent leur cause et furent mis à mort[1].

En lisant cette histoire j'ai pensé que si la même loi existait encore, je n'aurais pas perdu ma seconde cause. De plus, ce serait un moyen très-efficace de prévenir l'encombrement de la profession légale dont on se plaint dans ce pays.

La nation des Samaritains n'existe plus, car il est impossible de donner le nom de nation aux deux cents ou deux cent cinquante individus qui professent encore ce culte à Naplouse. Ce sont là les seuls survivants d'un peuple qui, sans avoir jamais eu l'indépendance, a cependant été pendant quelque temps très-nombreux. On les croyait même entièrement éteints, ce n'est que dans ces derniers siècles qu'on les a retrouvés. En 1616, un savant italien réussit à se procurer une copie du Pentateuque samaritain qui fut publiée

1 Mislin, t. III, p. 227.

par le P. Morin, dans la Polyglotte de Le Jay. Depuis cette époque plusieurs autres voyageurs et plusieurs savants se sont mis en rapport avec les Samaritains; aujourd'hui, l'Europe possède à peu près tous leurs manuscrits [1].

Tous les ans les Samaritains célébrent la Pâque suivant les anciens rites mosaïques. Mon guide me montra l'endroit, sur la montagne, où ils campent lorsque cette fête est arrivée. C'est un plateau de quelques arpents en superficie, dont une partie est entourée d'un mur de pierres sèches, à fleur de terre, ressemblant aux fondations d'un ancien édifice. Au milieu on voit un auge en pierre, d'environ un pied de profondeur sur quatre pieds de long, rempli de cendres et d'os calcinés, restes des agneaux de la dernière Pâque, qui ont été consumés par le feu, suivant la prescription de l'ancienne loi : " *Nec remanebit quid quam ex eo usque mane; si quid residuum fuerit, igne comburetis.*" [2] A côté de cette enceinte, se trouve un puits circulaire de trois pieds de diamètre sur environ huit de profondeur. C'est dans ce trou que les agneaux de Pâque sont cuits : " *Non comedetis ex eo crudum quid, nec coctum aqua, sed tantum assum igni.*" [3]

Je n'ai pas eu l'avantage d'assister à la célébration de la Pâque des Samaritains; je ne puis donc pas en parler comme témoin oculaire. Cependant j'en trouve dans deux auteurs anglais une description que j'ai lieu de croire exacte, d'après ce que m'a dit mon guide et d'après les appareils et les restes que j'ai vus sur le sommet du Garizim.

En arrivant sur le plateau de la montagne, raconte l'un de ces auteurs, je vis que les Samaritains avaient dressés leurs tentes près du sommet. A côté de l'auge, il y avait deux grands vases de métal pleins d'eau, et le puits était rempli de menu bois bien sec. Quelques vieillards récitaient des passages de la Loi; le reste du peuple reposait sous les tentes. Quelques instants avant le coucher du soleil, huit ou dix hommes revêtus de tuniques blanches s'approchèrent du puits circulaire et commencèrent à dire une espèce de prière. Après plusieurs prostrations, l'un d'eux mit le feu au bucher et un autre y ajouta du combustible. Ils allèrent ensuite près de l'enceinte et y allumèrent un autre feu. Alors tous les hommes adultes, au nombre de quarante environ, sortirent des tentes, et se plaçant derrière ceux vêtus de tuniques blanches, s'u-

1 Mgr. Mislin, t. III, p. 228.

2 Exode, XII, 10.

3 Exode, XII, 9.

nirent aux prières et aux prostrations qu'ils faisaient. Ceci continua jusque près du coucher du soleil. Alors, je vis six ou sept jeunes gens s'éloigner du groupe principal et aller derrière le camp ; ils revinrent bientôt trainant avec eux six agneaux.

Au moment où le soleil disparut de l'horizon, le prêtre, élevant la voix, répéta rapidement ces paroles de l'Exode. " *Immolabitque eum universa multitudo filiorum Israel ad vesperam*," et en même temps les six agneaux furent égorgés. Pendant qu'ils gisaient par terre, se débattant dans les dernières convulsions de la mort, les jeunes gens plongèrent la main dans le sang et allèrent en marquer le visage de quelques femmes et enfants qui se tenaient à l'entrée des tentes. Les jeunes gens ouvrirent alors les cadavres des victimes, et, versant de l'eau bouillante, ils en arrachèrent la toison. La patte droite de devant et les entrailles de chaque agneau furent coupés et brûlés ; ensuite chaque carcasse fut transpercée d'une broche de bois, avec une barre transversale près de l'extrémité, et ensuite placée avec soin verticalement dans le puits circulaire, qui était maintenant chaud comme un fourneau. Des bâtons furent posés symétriquement à l'orifice du puits, sur lesquels on entassa ensuite de la terre mouillée de manière à boucher hermétiquement le puits. Les corps des victimes devaient rester là jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement rotis, suivant l'ordonnance de la loi : " *Et edent carnes nocte illa assas igni.... Non comedetis ex eo crudum quid, nec coctum aqua, sed tantum assum igni..*"

Toutes ces diverses cérémonies avaient pris quelque temps, et il faisait maintenant tout à fait noir. Une grande partie du peuple se retira pour se reposer. Cinq ou six heures s'écoulèrent dans un profond silence, et ce ne fut qu'après minuit qu'un des hommes en tunique blanche annonça que la fête allait commencer. La lune de Pâques brillait encore haute dans le firmament. Tous les hommes de la congrégation s'étaient réunis autour du puits, et c'est d'assez mauvaise grâce qu'ils permirent aux étrangers de s'approcher pour voir ce qui allait se passer.

Tout à coup le couvert du puits fut arraché et une immense colonne de fumée et de vapeur s'éleva vers le ciel encore éclairé par l'astre des nuits. Les six victimes, noircies par le feu, furent successivement arrachées du puits avec leurs longues broches ; les contours de leur tête, de leurs oreilles, et de leur pattes étaient encore visibles. Puis les six corps furent placés sur des nattes brunes carrées, qui avaient été préalablement préparées pour les recevoir. Pendant toute la cérémonie on nous avait empêché soigneusement de marcher sur ces nattes et même de toucher aux broches. Les victimes enveloppées dans ces nattes furent transpor-

tées rapidement à l'endroit où le sacrifice avait eu lieu, et ensuite étendues sur ces mêmes nattes entre deux lignes de Samaritains.

Ceux d'entre eux qui étaient vêtus de tuniques blanches avaient gardés leur vêtement de cérémonie ; mais, de plus, ils s'étaient chaussés, ils tenaient un bâton à la main et avaient les reins ceints d'une corde. Tout cela était bien conforme à ce texte du Pentateuque : " *Sic autem comedetis illum : Renes vestros accingetis, et calceamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus...*"

La récitation de prières et de versets du Pentateuque recommença et continua pendant quelque temps, jusqu'à ce que tout-à-coup l'assemblée s'assit à terre, à la façon des orientaux, et tout le monde commença à manger. Anciennement, ils mangeaient debout et c'était plus conforme aux prescriptions mosaïques.

Cependant le silence continuait de régner parmi tous les convives qui mangeaient comme des hommes affamés, et sans doute que la plupart d'entre eux l'étaient considérablement. Ils déchiraient avec leurs doigts des lambeaux de viande, de ces masses noircies par le feu, et les dévoraient à la hâte, " *et comedetis festinanter.*" [1] De temps en temps on portait aux prêtres et aux femmes qui toutes, sauf deux, étaient restées sous les tentes, des portions de viande.

En dix minutes tout fut dévoré, et il y eut une explosion de joie et de gaieté, comme si on eut terminé un bon repas.

Tous les restes furent soigneusement recueillis dans les nattes, placés sur des bâtons au-dessus du trou où l'on avait d'abord fait bouillir l'eau ; le feu fut rallumé et prit bientôt les proportions d'un immense feu de joie. A la lueur qu'il projetait et à la lumière de bougies, on explora le sol de tout côté, et les moindres parcelles de chair et d'ossements que l'on trouva furent jetées dans le brasier. " *Nec remanebit quid quam ex eo usque mane ; si quid residuum fuerit, igne comburetis.*" Les flammes continuèrent encore pendant quelque temps à éclairer cette scène étrange ; puis bientôt le feu s'éteignit et tout rentra dans l'obscurité. Avant le jour, tous les Samaritains descendirent de la montagne, pour reprendre leurs occupations ordinaires.

Et ce sacrifice, ces cérémonies, ils les faisaient du temps de Jésus-Christ ; il les avaient offerts plusieurs siècles avant lui, et ils les célèbrent encore ! N'est-il pas étonnant de songer qu'ils retiennent encore presqu'intactes les institutions mosaïques ; de voir ces Samaritains vivant dans la même ville où ils vivaient quand Jésus s'assit près du puits de Jacob ; et de les trouver offrant leur sacri

1 Exode, XII, 11.

fice sur cette même montagne qu'indiqua la Samaritaine au Sauveur, lorsqu'elle lui dit : " *Patres nostri in monte hoc adoraverunt.* "

Mais voici qu'ils s'éteignent. Dans peu d'années, ils auront complètement disparus.

" Il est des races, écrit M. Poujoulat [1], pareilles à ces rochers du rivage que les flots de la mer battent sans cesse ; les vagues, dans leur colère, rongent les rochers, les percent et leur enlèvent quelque chose de siècle en siècle ; à la fin, après des milliers de tempêtes, l'onde dévorante ne leur laisse plus rien : ils ont disparu. Ainsi, l'antique race des Cuthéens ou des Samaritains, race immobile, battue par les flots des âges et des révolutions, s'amoindrissait peu à peu en même temps qu'elle leur opposait une forte résistance ; elle n'est plus aujourd'hui qu'un humble débris d'elle-même, et le jour n'est pas bien loin où les traces des Samaritains s'effaceront. "

Lorsque je descendis du haut du Garizim, le soleil commençait à baisser sur l'horizon et j'arrivai à la tente au moment où M. Pinsonnault se disposait à se mettre à table pour dîner.

Même date, 10 h. du soir.

Il paraît que l'endroit où nous avons campé est un lieu préféré des voyageurs ; car plusieurs caravanes sont venus s'arrêter autour de nous. En arrivant, les chameaux se sont accroupis, et on leur a enlevé les lourds fardeaux dont ils étaient chargés. Chaque caravane a allumé son feu pour faire le café. Les chameliers, fatigués de la course de la journée, s'étendent par terre, mangent leur modeste repas, puis allument le narguiléh qu'ils fument pendant de longues heures, tout en causant vivement ensemble. La scène est très-animée, très-gaie et tout à fait pittoresque.

Toutes ces caravanes transportent des marchandises ; il n'y a pas d'Européens parmi eux.

Je me suis promené longtemps au clair de la lune, jouissant parfaitement de ce spectacle original et si nouveau pour moi, repassant en mon âme les scènes majestueuses dont ces beaux lieux ont été, dans les anciens âges du monde, les silencieux témoins et qu'ils rappellent encore au voyageur attentif. La nuit est calme et sereine, la température beaucoup moins froide qu'hier soir. J'entends, dans les montagnes voisines, les loups et les chacals se livrer à un concert étrange. Bientôt les feux autour de nous se sont éteints les uns après les autres ; les Arabes des différentes caravanes se sont roulés dans leurs longs manteaux et se sont cou

1 Histoire de Jérusalem, T. I.

chés par terre auprès de leurs chameaux. Cela m'indique qu'il est temps, pour moi aussi, d'aller prendre un repos que j'ai bien mérité par une journée de fatigues.

Djennine, 12 février 1870.

Ce matin, aussitôt après avoir avalé une tasse de café noir, nous nous sommes rendus à la synagogue des Samaritains, située dans la ville de Naplouse, et au milieu du quartier affecté à cette secte. Nous tenions beaucoup à voir la copie du Pentateuque qui y est conservée précieusement et qui est la plus ancienne au monde.

Après avoir frappé à la porte extérieure du temple et avoir attendu assez longtemps, un homme vêtu d'une robe blanche fort sale vint nous ouvrir. Notre guide lui expliqua le but de notre visite, qui ne parut pas d'abord lui sourire : enfin, après s'être fait un peu prier, il nous laissa entrer. Nous montâmes quelques degrés et nous nous trouvâmes en face de la synagogue et près de la porte d'entrée.

Cette Synagogue est un petit édifice oblong, ayant des enfoncements sur trois côtés. Les murailles sont grossières et blanchies à la chaux ; le toit est voûté avec deux petits dômes au milieu. C'est une construction moderne ; les Musulmans, il y a déjà plusieurs siècles, s'étant emparés de l'ancienne qui était plus belle. L'enfoncement à gauche de la porte d'entrée s'appelle le *Misbah* ou l'autel. Il a environ cinq pieds carrés, et est fermé d'un grand voile en soie jaune. C'est là que l'on garde les livres sacrés. Cet autel est placé de tel façon que le peuple en prière le regarde et se trouve tourné vers le Garizim, au sommet duquel est son principal sanctuaire. [1]

Comme il fallait se déchausser pour entrer dans la synagogue et que cela nous plaisait médiocrement, attendu que nous étions bottés pour le voyage, le gardien nous a apporté sur le seuil du temple, le fameux manuscrit du Pentateuque, le plus ancien et le plus précieux manuscrit qu'il y ait dans l'univers. Pour en faire une description plus exacte, je vais joindre à mes observations personnelles ce qu'en ont dit d'autres voyageurs.

Le manuscrit est gardé dans un cylindre d'argent doré d'environ deux pieds et demi de long, par dix à douze pouces de diamètre. Une pièce de soie rouge, brodée de lettres d'or dans le goût des ouvrages de Damas, enveloppe ce cylindre, qui s'ouvre par le milieu dans le sens de la longueur. Sur l'une des moitiés il y a des desseins en bosse représentant un plan du tabernacle et en montrant

1 Murray, 320.

tous les détails, avec une légende pour les expliquer. L'autre moitié est couverte d'ornements du même genre.

Après nous avoir fait admirer ce curieux objet d'art, on déroula devant nous le manuscrit. Il a quinze pouces de large, sur une longueur de vingt ou trente verges; comme nous ne l'avons pas mesuré, il nous est impossible d'en donner l'exacte étendue. C'est un parchemin épais de couleur jaunâtre, et considérablement taché, surtout aux endroits qui sont exposés à la vénération du peuple, le jour des Expiations. Il est usé et déchiré, et a été raccommodé dans plusieurs places. Ce parchemin est roulé sur deux rouleaux de cuivre, dont l'un est fixé à chaque bout. L'écriture est disposée par colonnes transversales, chaque colonne mesurant treize pouces de long par sept de large et contenant environ soixante-dix lignes. On nous a dit qu'il y avait cent dix colonnes en tout. Ce manuscrit est en langue samaritaine et en caractère samaritains; ceux-ci sont petits et irréguliers. J'ai remarqué que l'encre en était fort noire.

Ce parchemin contient ou contenait le Pentateuque en entier, c'est-à-dire les cinq Livres saints composés par Moïse, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronôme.

Les savants ont beaucoup discuté l'âge qu'avait ce document précieux. Les Samaritains prétendent qu'il fut écrit par Abishua, petit-fils d'Eléazar, qui fut fils d'Aaron, 1630 ans avant l'ère chrétienne; mais cela n'est généralement pas admis. D'autres supposent que cette copie du Pentateuque fut apportée en Samarie par les prêtres juifs que le roi d'Assyrie envoya aux Chuthéens et aux Babyloniens pour leur enseigner le culte du vrai Dieu, alors que les bêtes féroces les dévoraient. Le frère Liévin est d'opinion, cependant, que ce manuscrit ne date que de Manassès, premier Grand Sacrificateur du temple de Garizim, vers l'an 330 avant Jésus-Christ [1]. Cette date est généralement admise par les critiques, et elle suffit pour le puissant argument que l'on tire de l'existence de ce manuscrit en faveur de l'authenticité des Livres Saints. En effet, l'original de Moïse existait encore à l'époque où les Samaritains reçurent de Manassès une copie du Pentateuque; leur copie fut donc faite sur cet original. Or, depuis cette époque, il n'y eut jamais aucun rapprochement entre les Juifs et les Samaritains; au contraire, la haine ne cessa de diviser les deux peuples. Cependant, malgré cette séparation complète depuis deux mille deux cents ans, le Pentateuque des Samaritains est essentiellement conforme à celui que nous tenons des Juifs.

1 P. 443.

En 1616, un savant italien, Piétro Della Valle, se procura un exemplaire de ce Pentateuque et il fut publié pour la première fois par le P. Marin, dans la Polyglotte de Le Jay.

" Lors de la captivité de Babylone, raconte M. Poujoulat, les Israélites, trouvant plus à leur gré les caractères chaldéens, abandonnèrent les leurs pour prendre ceux des peuples des rives de l'Euphrate. C'est comme si on voulait écrire la langue turque avec des caractères français ; la langue ne change pas, mais les caractères seulement. Les Samaritains, ennemis déclarés des Juifs, ne voulurent point admettre ces caractères étrangers dans la langue hébraïque. Nous savons par des hommes versés dans la connaissance de cette langue, et même par des rabbins, qu'il n'y a aucune différence entre la Bible écrite en caractères chaldéens, c'est-à-dire celle que nous avons, et la Bible des Samaritains. Les arguments des ennemis de la vérité sainte tombent devant la parfaite conformité des deux Bibles écrites en caractères différents. La conservation du Pentateuque Samaritain nous parait donc toute providentielle. " [1]

Ayant ainsi satisfait notre curiosité, nous prîmes congé du prêtre Samaritain, après lui avoir donné le backchiche de rigueur. Pour retourner à nos tentes, nous traversâmes le quartier Samaritain, qui est le plus laid, le plus sale, le plus obscur de tout Naplouse, ce qui n'est pas peu dire. Les Samaritains eux-mêmes, du reste, ne sont ni beaux, ni propres ; ils ont le regard sombre et défiant. Habitués à la haine et au mépris de tout le monde, ils regardent avec inquiétude tous ceux qui les abordent. Leur histoire est mystérieuse, leur physionomie l'est également.

Il n'était que huit heures du matin quand nous revînmes à notre campement de Naplouse. Pendant notre visite à la synagogue, les moukres avaient jeté les tentes à bas, plié et ficellé tout le bagage, et s'étaient mis en route avant nous pour Djennine, où nous devions camper ce soir-là. Il ne restait plus au lieu où nous avions passé la nuit, qu'une troupe de lépreux, lesquels, sachant que nous étions allés visiter la Synagogue, attendaient notre retour pour nous demander l'aumône. Nous leur fîmes distribuer quelques piastres par le drogman.

Il est impossible de voir ces malheureux sans se sentir attendri à la vue de l'horrible maladie dont Dieu les a frappés, et sans penser au temps où Jésus-Christ parcourait cette même contrée en guérissant les lépreux sur son passage. Aux portes de presque toutes les villes de Palestine et de Syrie que j'ai visitées, j'ai vu des

1 Voyage en Orient, p. 237.

troupes de lépreux, accablés de misère et de malpropreté, autant que par la maladie, et demandant l'aumône aux passants, absolument comme du temps du Sauveur. Mais aujourd'hui le Sauveur n'est plus là pour les guérir; la charité chrétienne, qui pourrait les soulager, est presqu'inconnue ou impuissante sous un gouvernement arriéré, et, hélas! ces malheureux ne connaissent pas même le Dieu qui donne la patience et la résignation dans l'espérance d'une vie meilleure!

.....

E. Lef. de Bellefeuille.

UNE NUIT DANS UNE SUCRERIE.

A la suite de nos longs, de nos pénibles hivers, de cette mort apparente où la nature se trouve ensevelie pendant plus de six mois de l'année, avec quel bonheur nous saluons les premiers beaux jours! Dans la pauvre chaumière surtout avec quels indicibles sentiments d'allégresse on voit disparaître la neige sous les brûlants baisers du soleil!

Le froid, la faim et la maladie, ces trois hôtes inséparables du pauvre sont venus s'asseoir auprès de son foyer éteint, un quatrième s'est aussi joint à eux, c'est la mort. La grande Faucheuse vient y recueillir sa récolte. Depuis si longtemps on faisait des vœux ardents pour le retour de cet astre bien aimé, qu'on est donc heureux de le revoir!

Chaque jour, on lui donne une tâche à remplir et, le soir, on se félicite ou on murmure suivant que le banc de neige a plus ou moins fondu. Pour le pauvre, voyez-vous, le printemps c'est plus qu'un plaisir, c'est plus qu'un bienfait, c'est un ciel qui s'entr'ouvre!

Mais combien je suis loin de mon sujet!

Parmi tous les plaisirs, parmi toutes les jouissances que le printemps nous donne avec tant de libéralité, il en est peu qui soient plus universellement répandus qu'une fête à la sucrerie.

A la campagne, il est peu de familles qui n'aillent pas y passer une journée et là, tout au désir de s'amuser, on oublie les soucis domestiques. Le goût que je ressentais pour ce délassement était devenu irrésistible pour moi, non plus je ne laissais jamais un printemps s'écouler, sans aller passer une nuit à la sucrerie du père Baptiste.

Quoique un peu naïf, c'était un bon et noble cœur que le père Baptiste. Il était un vieil ami de ma famille et m'avait bien des fois, dans l'enfance, endormi dans ses bras. Il a payé lui aussi, l'inexorable tribut à la nature. En visitant sa tombe, l'année dernière, je lisais sur une pauvre croix de bois cette simple et touchante inscription : " Il fut un honnête homme." Heureux celui qui mérite ce témoignage honorable d'estime que la voix unanime de ses concitoyens lui décerne.

Ce qui me faisait préférer la sucrerie du père Baptiste, ce n'était pas seulement l'accueil toujours si cordial que j'y recevais, mais parce qu'elle se trouvait à une profondeur considérable dans les bois.

Les uns vont au bois pour s'amuser, d'autres y vont pour rêver. Plus la distance qui nous sépare du bruit, du tumulte du monde est grande, plus le lieu est favorable à la rêverie. Telle était la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais un soir, il y a quatre ans, à la sucrerie du père Baptiste.

Etendu sur un lit de sapins, devant un bon feu, mon âme s'abandonnait avec délice aux charmes que le silence des bois faisait naître en moi. Ces forêts primitives, ces arbres séculaires n'avaient ils pas pu être témoins des combats acharnés que nos pères livrèrent autrefois aux féroces indiens : ou bien n'avaient-ils pas pu croître sur un champ de carnage où deux tribus ennemis se rencontrèrent ? Peut-être aussi au retour d'une expédition guerrière, son chef vint-il suspendre ses sanglantes trophées aux branches desséchées de cet arbre, dont l'âge a tari la sève. Et puis à leur balancement au gré des vents, qui ne croirait pas avec Bernardin de St. Pierre, qu'eux aussi, ont une âme sujette comme celle des hommes à l'amour et à la haine ! Qui ne croirait pas voir les âmes de nos devanciers animer ces corps fantastiques ; en écoutant les plaintes, les gémissements du vent, qui ne croirait pas assister encore à ces luttes désespérées dont le sol fut tant de fois ensanglanté.

Absorbé dans ces pensées qu'évoquait l'aspect des lieux, je n'avais jusque là prêté aucune attention à la conversation animée que mon hôte avait entamée avec un *Sucrier* d'une cabane voisine.

— " Pierre, lui disait-il, ne parle pas comme ça : c'est sûr, vois tu, qu'il y a des sorciers et des esprits. A preuve ma jument grise que les lutins ont soignée pendant plus de quinze jours, et qui avait le crin tellement *tressé* que j'ai été obligé de lui en couper pour le démêler.

— " Ta ! ta ! ta ! reprenait Pierre l'esprit fort, histoire de ma grand'mère ! c'te bêtise de croire que les âmes reviennent pour

tresser le crin des chevaux, ou bien qu'un homme peut jeter des sorts ! "

— " S'il n'y a pas de sorciers, dis-moi, toi qui es si capable, comment se fait-il qu'un *passant* ait dit à Nicolas Francœur, qui cherchait depuis si longtemps une source sur sa terre, de creuser là qu'il y aurait de l'eau et puisque qu'ça s'est trouvé ?

— " C'est pas si malin, là où croissent les roseaux, de dire qu'il y a de l'eau : y avait deux ans que je lui prêchais.

— " Et c't'autre *passant*, qu'a dit à Villeneuve qu'il se souviendrait de lui, et que le lendemain tous ses cochons étaient morts.

— " Oui, mais faut dire aussi qu'il a trouvé tout auprès une boîte encore à moitié pleine de poison pour les rats.

— " Ça, ça prouve rien, au contraire, puisqu'ils n'ont vu personne qui soit venu la jeter, c'est bien une preuve certaine que c'était le diable qu'était venu la mettre, puis, comme s'il eut douté de la force de son argument, il ajouta en se levant brusquement : " Pierre, tu ferais mieux de ne jamais parler de même, autrement il t'arrivera malheur comme à ce pauvre Jean Denis."

A ces mots la figure de Pierre, jusque là si narquoise, devint toute sérieuse, je crus voir comme un vague sentiment de crainte et d'inquiétude errer sur ses traits : sa voix auparavant railleuse, avait perdu toute l'assurance que lui donnait sa sceptique incrédulité. La conversation se termina là ; ce fut après avoir jeté plus d'un regard inquiet au dehors, s'être assuré qu'aucun bruit ne se faisait entendre, qu'il nous souhaita le bonsoir et qu'il prit en courant le chemin de sa cabane.

Ces mots qui avaient produit une si grande impression sur le voisin Pierre, m'intriguèrent vivement, je résolus d'en savoir plus long. Le père Baptiste était venu s'asseoir à mes côtés, sa tête était baissée et il paraissait plongé dans une profonde rêverie lorsque je lui dis :

— " Comme ça vous pensez donc que, tôt ou tard, il arrive malheur à ceux qui ne croient pas aux sorciers et aux revenants.

— " Je crois, répondit-il avec conviction, que le bon Dieu pour punir les hommes qui, dans leur orgueil, traitent de contes de vieilles, de pitié, au récit des prodiges qu'il opère dans sa bonté, pour les hommes simples qui le craignent, permet qu'ils soient les jouets du mauvais esprit, par l'entremise des sorciers, comme la chose est arrivée à Jean Denis.

De plus en plus piqué, je repris : " Mais voyons, que lui est-il donc arrivé à ce Jean Denis, je parie que vous allez me dire qu'il a vu un feu-follet, ou entendu la chasse-galerie ?

" Il a vu et entendu plus que cela, monsieur l'incrédule, reprit le père avec pénétration, il a vu le diable en personne."

Apercevant un sourire que je n'avais pu dissimuler, il ajouta : " Je vais couler, puis remplir l'autre chaudron et vous raconter cette histoire, vous rirez ensuite si vous voulez."

J'étais tellement curieux de l'entendre que je m'empressai de l'aider dans ces deux opérations le *remplissage* et le *coulage*, comme on dit en terme de sucrier.

Le travail terminé, le bonhomme après avoir ravivé son feu par trois ou quatre bûches sèches, revint prendre sa place à côté de moi, et commença.

" Il y a déjà longtemps, de cela, oui, bien longtemps et pourtant je m'en souviens comme d'hier, car dans ma jeunesse je l'ai connu Jean Denis avant son malheur. C'était un beau jeune homme dont plus d'un garçon de son âge était jaloux, parce que plusieurs filles riches lui montraient une préférence bien marquée, et qu'elles n'auraient pas dédaigné de s'appeler Madame Denis.

" Si vous saviez quel joyeux compagnon il était ! Si vous l'aviez vu danser à nos *bals* à la Ste. Catherine et les jours gras, si vous aviez entendu ses chansons, écouté ses histoires, qui nous fesaient mourir de rire, oh ! oui, et le bonhomme essuya une larme, vous l'eussiez bien aimé vous aussi.

Malheureusement Jean Denis était un de ces hommes comme il n'y en a que trop (et il me lança un regard de travers,) qui ne croient pas au témoignage des autres hommes, et qui ne veulent pas se rendre à l'évidence des faits parce que ça dépasse leur raison. Il était en un mot ce que vous appelez un esprit fort, qui croyait comme tous les autres, que si le bon Dieu voulait faire des miracles, il était tenu en conscience de l'en prévenir. Aussi traitait-il de *fous*, de *radoteurs*, tous ceux qui disaient avoir été témoins de quelques prodiges.

" C'était en 1810, la récolte avait été bonne et l'hiver s'en ressentit. Tout le temps du carnaval fut une succession de fêtes, que le carême seul vint interrompre.

" Dans le printemps, je rencontrai Jean Denis, qui me dit : " Est-ce que tu vas bien vite monter au sucre, Baptiste ? " Sur ma réponse affirmative, c'est bien, reprit-il, nous en aurons de joyeuses. Quelques jours plus tard j'étais installé dans ma cabane à sucre, et lui, avec son frère Paul, avait pris possession de la leur.

" Pendant les premiers temps tout alla pour le mieux, j'allais tous les jours fumer la pipe chez les deux frères, dont la sucrerie avoisinait la mienne, et le soir ils venaient veiller avec moi.

" Puis, quand j'avais fait du sirop, j'allais les inviter à venir man-

ger la *tire*. Eux de leur côté ne manquaient jamais de m'avertir quand le sucre était prêt.

" Un jour que Paul était allé en *tournée* pour recueillir l'eau, et que Jean faisait bouillir, un étranger se présenta à la porte de la cabane. Sa figure ne parlait pas beaucoup en sa faveur. Ses yeux, toujours en mouvement, avait quelque chose de farouche, ses joues étaient creuses et d'une teinte jaunâtre ; ses cheveux venaient presque se réunir à deux épais sourcils : sa barbe touffue n'avait pas été coupée depuis longtemps ; enfin ses vêtements étaient en lambeaux. Malgré tout ce que sa mine avait de repoussant, Jean Denis l'invita poliment d'entrer. C'était à l'heure du dîner, il lui proposa de prendre part au repas, ce que l'étranger fit sans façon. Mais bientôt mon ami remarqua que les allures de cet homme étaient étranges.

" Quoiqu'il lui eût plusieurs fois adressé la parole, l'inconnu se contenta de hausser les épaules et ne daignait pas même lui répondre.

" Il dévorait les aliments avec une incroyable voracité, et Jean remarqua de plus qu'il maudissait chaque bouchée qu'il prenait. Bref, ce qui eût pu servir amplement au dîner de quatre personnes, ne parut qu'à peine assouvir sa faim. Quand il eût fini, il repoussa grossièrement du pied les aliments. Il prit ensuite un énorme pain de sucre qu'il mangea en moins de temps que je n'en mets à vous le dire : il en coula un second dans sa poche, et se disposait à en faire autant d'un troisième. lorsque mon ami intervint : Halte-là, mon brave, lui dit-il, il paraît qu'on ne se contente pas de manger, mais qu'on voudrait encore se charger ; gardez ce que vous venez de prendre, mais je vous prie d'aller compléter votre charge ailleurs. "

" A ces mots qu'il n'était sans doute pas habitué d'entendre, l'inconnu se leva précipitamment, ses yeux lançaient des éclairs, je veux, dit-il, ce pain de sucre et je l'aurai : puis il avança la main pour le prendre. Jean Denis s'était aussi levé, il le repoussa par un brusque mouvement, et le somma de sortir. La fureur de l'inconnu ne connut alors plus de bornes, ses yeux s'injectèrent de sang, ses muscles se crispèrent, sa figure devint horrible. Saisissant un poignard qu'il avait à son côté, il s'élança sur Denis. Heureusement celui ci avait la main sûre et le poignet solide ; avant que le misérable eut fait un pas, un coup de poing pesant cinq cents livres l'avait étendu par terre, d'un tour de main, il fut désarmé ; puis le saisissant par un bras et une jambe, il le rua hors de la cabane. Quand Paul revint de sa *tournée* quelques instants après, l'inconnu, encore tout étincelant de rage, se relevait en maudissant et jurant

que le soir même on se souviendrait de lui, puis il prit le chemin du bois. J'arrivai sur ces entrefaites et Jean Denis encore tout ému nous raconta ce qui était arrivé.

" Cependant le reste de la journée se passa comme d'ordinaire. Les deux frères vinrent suivant leur coutume veiller chez moi, nous passâmes une joyeuse soirée, dont l'incident de la journée fit en bonne partie les frais. Vers dix heures, ils partirent ; quant à moi, après avoir fait un bon feu, fatigué par la besogne qui avait été très rude, je m'étendis sur mon lit et ne tardai pas à m'endormir profondément. De retour à la cabane, Paul, que les travaux de la journée, dans la neige et l'eau à moitié jambes, avaient épuisé, se coucha et bientôt il tomba dans un véritable sommeil léthargique. Jean devait veiller et faire bouillir.

" Vers onze heures et demie, il était dans un état de demi-sommeil, repassant dans son esprit les événements de la journée, lorsque les allures de l'étranger lui revinrent à l'idée. Son appétit vorace, ses manières extraordinaires, sa figure repoussante, mais par-dessus tout, ses blasphêmes et ses menaces auxquels il n'avait pas d'abord prêté une grande attention, produisirent une vive impression sur son esprit. Un malaise inexprimable ne tarda pas à s'emparer de lui : en vain essaya-t-il de la chasser de sa pensée, la figure hideuse et vengeresse de l'inconnu le poursuivait sans cesse.

" Tout à coup, il lui sembla entendre marcher autour de lui et comme le craquement de branches sèches sous les pas d'un homme. D'un bond il fut debout ; saisissant une hache, il s'élança dehors en poussant un vigoureux qui vive. Après avoir fait plusieurs fois le tour de la cabane, et n'avoir rien pu découvrir, il revint se mettre à la même place, et croyant s'être trompé, il ne tarda pas à tomber dans cet état de somnolence, où l'âme est en suspens entre le sommeil et la veille. Cependant le ciel, si serein auparavant, s'était brusquement obscurci ; déjà de gros nuages précurseurs, de la tempête, roulaient dans l'espace, poussés par un gros vent. Paul dormait toujours profondément.

" Jean Denis fut bientôt tiré de son état de torpeur par une épouvantable *sorcière de vent.* Ce n'était pas cette voix si grave, si majestueuse qu'on aime tant à entendre au milieu des bois ; c'était des bourrasques effroyables dont la cabane était ébranlée, c'étaient des cris tumultueux, des sifflements aigus, d'immenses clameurs, puis des plaintes, des gémissements. Tantôt on eût dit des sourds mugissements d'une mer en furie, tantôt des bruits secs et saccadés comme les éclats de la foudre ; parfois une rafale venait faire tourbillonner le feu, alors la fumée montait en spirale, elle

s'élevait en colonne, se tordait sous l'étreinte du vent, puis avant que de s'échapper, elle rampait au plafond de la cabane, on eût dit les ondulations d'un reptile. Jean Denis ne put se défendre d'un vague sentiment de terreur ; une angoisse indicible le saisit bientôt. Chaque objet qui l'entourait sembla prendre une transformation subite, l'un la forme d'un animal immonde, l'autre celle d'une main fantastique.

" Il essaya d'éveiller son frère en le secouant fortement, mais Paul ne bougea pas ; un sommeil de plomb pesait sur lui. Alors un frisson mortel, une sueur glacée parcoururent ses membres, il voulut appeler au secours, mais sa voix expira avant que d'arriver à ses lèvres. Au même instant, dans une bourrasque plus violente, plus terrible que toutes les autres, un affreux ricanement se fit entendre autour de lui. Jean Denis leva la tête, mais ses cheveux se dressèrent d'épouvante ; dans un tourbillon de fumée, il avait aperçu là (dans l'ouverture pratiquée au milieu du toit pour la laisser passer,) il avait aperçu, dis-je, la figure formidable de son inconnu. Cette fois ce n'était plus la colère qui la rendait hideuse et repoussante, c'était une joie diabolique, un rire qui ne pouvait venir que de Satan.

" Jean Denis voulut tenter un dernier effort pour réveiller son frère, il le secoua de toutes ses forces, l'appela d'une voix suppliante et désespérée ; mais en vain. Paul resta immobile, un cri qui lui sembla être un cri de détresse, seul lui répondit du haut de la cabane. Il y eut un moment de silence, l'apparition avait disparu ; bientôt un sourd grognement se fit entendre auprès de lui. Denis jeta les yeux de ce côté ; à deux pas de lui, dans la porte, un monstre se tenait debout sur son train d'arrière pendant que ses pattes de devant armées de griffes s'avançaient vers lui comme si elles eussent voulu le saisir. Ses yeux étaient comme deux tisons ardents, sa gueule ouverte d'une manière démesurée, laissait voir une double rangée de dents formidables. Dans un suprême et dernier transport de frayeur, Jean voulut saisir le fusil qui était à deux pas de lui, mais il ne put pas imprimer le plus léger mouvement à son bras paralysé qui pendait le long de son corps ; il voulut fuir, mais ses pieds semblaient cloués au sol ; il tenta un dernier effort pour appeler, mais sa langue ne put articuler un seul mot Bientôt il sentit sur son visage le souffle brûlant du monstre qui exprimait sa joie par de petits cris, il sentit ses épaules pressées comme dans un étau, et les griffes lui entrer dans les chairs. Il avait fermé les yeux, il les rouvrit, mais ce fut pour les refermer aussitôt ; c'en était fait, le monstre allait lui broyer la tête dans ses puissantes mâchoires.

" Soudain un éclair illumina la cabane, une explosion suivie d'un affreux hurlement se fit entendre. Jean Denis éprouva une violente secousse, il crut voir un gouffre à ses pieds et il se sentit tomber ; à bout de force, il avait perdu connaissance.

" Cependant, l'ouragan avait aussi passé chez moi, mais dès le début, la grande voix de la tempête m'avait éveillé, quelqu'effort que je fis pour me rendormir, je ne pus y réussir, inutilement je me roulais sur ma couche : je sentais là (et le brave homme se frappa la poitrine,) cemme un malaise, comme une *masse* qui m'étouffait ; j'avais le pressentiment que quelque malheur allait arriver : j'avais raison.

" Tout à coup, dans un *acalmi*, je crus entendre une voix qui appelait au secours, je prêtai l'oreille ; mais rien, l'ouragan paraissait redoubler d'intensité. Pensant m'être trompé, j'essayai de nouveau à me rendormir ; mais dans un second *acalmi*, un cri plus fort, plus déchirant que le premier, une de ces plaintes qui vont à l'âme, se fit entendre distinctement dans la direction de la cabane des deux frères. Cette fois je ne m'étais pas trompé ; je m'élançai vers l'endroit d'où partait la voix, et malgré la couche épaisse de neige, malgré les arbres que la tempête avait déracinés et jetés sur mon chemin, en deux minutes je fus à la cabane de mes amis. Avant que d'y arriver une voix plaintive bien différente de celle de Paul parvint à mon oreille, mais je me gardai bien de m'y arrêter, c'était sans doute celle du mauvais esprit qui voulait m'empêcher de porter secours. Si par malheur je l'avais suivie, elle m'aurait conduit bien sûr dans quelque place dangereuse, comme font les feu-follets et j'y serais bien probablement péri. Je passai outre et j'entrai. Mais jugez de mon horreur, Paul debout, son fusil nouvellement déchargé dans ses mains, se tordait les bras avec désespoir et continuait à appeler au secours. Jean, étendu par terre, la figure violette, les yeux sortis de leur orbites, l'écume à la bouche, la langue serrée entre les dents, la respiration halletante, semblait prêt à rendre le dernier soupir. Croyant qu'il avait été atteint par le fusil de Paul, j'ouvris sa chemise, le sang coulait effectivement par deux déchirures qu'il avait aux épaules, je déchirai mon mouchoir que je trempai dans l'eau froide et l'appliquai pour étancher le sang.

" Pendant que je secouais son frère, Paul s'était peu à peu calmé. A son agitation avait succédé un état de torpeur et d'accablement; les bras croisés sur la poitrine, il regardait son frère avec égarement et désespoir. Je me gardai alors de lui poser aucune question, crainte d'aggraver sa douleur, enfin ses yeux se mouillèrent, il put pleurer abondamment, ses larmes le soula-

gèrent. Bref, je passai la nuit auprès d'eux, donnant mes soins à l'un, offrant à l'autre quelques consolations. Ce ne fut que vers le matin et tout en préparant une *traîne* pour transporter Jean Denis, dont l'état ne s'était pas amélioré, que Paul m'apprit, qu'éveillé par un cri déchirant, il avait vu une bête énorme sur le point de dévorer son frère. Vous savez le reste.

" Toutefois, je cherchai tout autour de la cabane pour voir si je n'apercevrais pas les pistes de quelque animal sauvage ; ce fut inutilement. Une seule trace de sang partant du dedans et conduisant au dehors allait se perdre dans les sentiers de la forêt, cachée qu'elle était par la neige que la tempête avait amassée.

" Paul et moi nous fîmes un bon lit sur la *traîne* du mieux qu'il nous fut possible avec nos habits et nos couvertes, et après avoir déposé Jean Denis, nous nous acheminâmes vers les habitations qui étaient dans ce temps là plus éloignées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

" Le soir, lorsque nous arrivâmes à la maison, la rumeur s'était déjà répandue. Tous les parents et amis nous attendaient dans la plus grande consternation. Sa pauvre mère surtout, oh ! elle je crus qu'elle allait en mourir, mais la douleur ne fait pas mourir, ajouta-il, comme se parlant à lui-même, car il y a longtemps qu'elle serait morte.

" Je passai quinze jours auprès du lit de mon malheureux ami, le veillant jour et nuit, et pendant ce temps il n'eut pas une heure de connaissance.

" Enfin la seizième journée nous eûmes quelqu'espérance, il prit un peu de forces et son état parut s'améliorer ; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir avec désespoir que l'infortuné avait perdu l'esprit."

A ces pénibles souvenirs, le père Baptiste laissa tomber avec accablement sa tête dans ses deux mains. Je respectai sa douleur. Après qu'il se fut un peu calmé, je repris : " Est-ce qu'il n'a jamais recouvré sa raison depuis ? "

" Oui, deux ans après, au retour d'un vœu que sa mère avait fait à la bonne Ste. Anne.

" Je fis appeler M. le curé, et en présence de sa famille et de moi, il nous raconta la chose telle que je viens de vous la dire. Il eut à la suite un accès de la maladie que le docteur appelle " épilepsie," et depuis on n'a jamais pu en tirer une parole."

Vous l'avouerai-je, l'histoire du père Baptiste m'avait vivement impressionné ; il était sorti un instant, le feu ne jetait plus dans la cabane qu'une lueur sombre et vacillante, déjà deux ou trois fois il m'avait semblé entendre au-dessus de ma tête un cri lugubre :

ce cri fut répété une troisième fois, je frémis involontairement. Par précaution, je coulai furtivement, ne voulant pas paraître avoir peur, deux balles dans mon fusil, mais je ne pus pas le faire tellement vite, qu'en entrant le père Baptiste s'en aperçut et, comme devinant ma pensée, il me dit d'un ton léger : " Vous êtes bien heureux, vous autres de ne rien craindre : pour moi, je vous le déclare, les cris de ce hibou que l'odeur du cuir qui vient de tomber dans le feu a attiré, me font frayeur." Je le regardai en face, ses yeux pétillaient de malice et, je l'avoue une seconde fois, je me trouvai déconcerté et tout honteux.

Pendant ce temps, tout en parlant, il avait rallumé le feu dont la flamme brillait plus vive que amais ; la tire était cuite, nous prîmes un bon réveillon, puis je m étendis sur mon lit, mais je fus longtemps avant que de pouvoir fermer l'œil. Jean Denis, l'inconnu, le monstre me revenaient continuellement à l'esprit. Enfin, vers le matin je m'endormis, la main toutefois sur mon fusil.

Quand je m'éveillai le soleil était haut, le temps était magnique ; les oiseaux chantaient, les sucriers des cabanes voisines avaient eux aussi entonné leurs gais refrains, la hache des bucherons des sucreries voisines tombait en cadence, des canards sauvages se baignaient dans un petit lac en face à quelques centaines de pas de la cabane ; le père Baptiste était déjà parti pour sa *tournée* du matin. Ce fut avec regret que je me séparai de ce gracieux paysage.

Rendu aux habitations, je me fis montrer la demeure de Jean Denis, et j'y entrai sous prétexte *d'allumer*. Il était sur le perron de la porte, à demi couché dans une longue chaise, chauffant au soleil du printemps ses membres décharnés et amaigris, sa figure était encore belle, quoiqu'elle eût perdu toute expression, ses cheveux avaient blanchi, ses yeux étaient ouverts d'une manière étonnée et maladive.

" N'avez-vous jamais pu éclaircir le mystère de ce triste événement, demandai-je à une respectable vieille dont l'air triste et résigné me fit supposer qu'elle était sa mère ? "

" — Jamais d'une manière bien complète ; mais un ours énorme a été trouvé mort à une vingtaine d'arpents de la cabane, il avait la poitrine traversée d'une balle.

" — Et l'inconnu, hazardai-je ?

" —Chose étonnante, reprit elle, l'inconnu lui aussi a été trouvé mort à une petite distance de la cabane, il avait la poitrine toute déchirée et la tête broyée. Puis elle ajouta pieusement : Puisse le bon Dieu lui avoir pardonné comme nous lui pardonnons ! "

Ces dernières paroles de l'excellente vieille, m'expliquèrent par-

faitement la merveilleuse histoire du père Baptiste. Des idées de vengeance avaient sans doute conduit l'étranger à la cabane des deux frères où un ours l'avait suivi. Il fut lui-même sans doute effrayé de cette rencontre, delà ce cri qui ressemblait à un cri de détresse qu'avait entendu Baptiste. Quoique l'ours ne soit pas ordinairement carnassier, l'on sait que le long jeûne de l'hiver les rend quelquefois très féroces, or celui-ci devenu encore plus furieux par sa blessure avait rencontré l'inconnu qui fuyait lui aussi et l'avait dévoré ? de là encore cette voix que le brave père Baptiste prenait pour celle du mauvais-esprit.

A part de la tempête, la peur avait fait le reste sur Jean Denis.

C. DeGuise.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le délai fixé par le Traité de Francfort pour les habitants des provinces annexées qui désirent opter pour la nationalité française est expiré. Ainsi le pays conquis se trouve définitivement prussifié. La grande tragédie teutonique vient d'avoir son exode lugubre. Ainsi l'Alsace et la Lorraine sont bien et dûment englobées et enserrées dans l'Empire Allemand par un cercle d'armées qui insultent aux vaincus, par un cercle de lois qui annoncent un régime oppressif, par un cercle de fortifications qui s'érigent menaçantes en face de la France. Jamais la démarcation ne fut plus complète et plus nettement dessinée.

L'article du traité relatif à l'option a été fait avec une rare sévérité et au mépris des plus beaux sentiments qui honorent la nature humaine. Tout français des provinces conquises qui déclare opter pour la nationalité française est frappé d'ostracisme. Il doit quitter ses pénates, dire adieu aux lieux où dorment ses ancêtres, s'éloigner de tout ce qui lui est cher, et chercher ailleurs une patrie. Il faut qu'il fasse tous ces sacrifices s'il ne veut pas être considéré et traité comme allemand, s'il ne veut pas être inscrit sur les listes de conscription allemandes et s'exposer peut-être à faire plus tard le coup de feu contre ses compatriotes de France.

Aussi l'émigration s'effectue sur une échelle considérable Villes, villages et campagnes se dépeuplent à vue d'œil. Les défilés des Vosges et toutes les routes qui mènent aux frontières de France sont sillonnés par un grand nombre de chariots chargés de meubles. Ils sont nombreux ceux qui, de toute classe, de tout âge et de tout sexe, fuient l'oppression allemande et ne veulent pas vivre sous une atmosphère où flotte insolemment un drapeau détesté. On peut dire que tous les jeunes gens, sans exception aucune, ont quitté le sol natal pour éviter le service militaire prussien. Et

voilà la France qui accueille avec sollicitude ces milliers de familles que les malheurs de la dernière guerre lui ont arrachées violemment. Et voilà comment l'Allemagne réalise son unité en faisant le désert autour d'elle.

Ce serait se leurrer étrangement que d'espérer que les Alsaciens-Lorrains qui n'émigrent pas s'habitueront facilement à supporter le joug allemand. Il semble que leur haine contre les vainqueurs prend des racines de plus en plus profondes et que leur amour pour la patrie perdue s'accroît en proportion. Ils s'ingénient de toutes manières et en toutes occasions à le manifester. Quelques rubans, quelques fleurs disposés en forme de drapeau tricolore, tout l'indique ; tout, leurs démarches, leurs regards, leurs démonstrations publiques à certains anniversaires de deuil, leurs abstentions aux assemblées tudesques, leur silence même en certaines occurrences. On croirait que chacun a le mot-d'ordre et cependant tout est spontanéïté.

Sous ces circonstances, comment M. de Bismark et son Empereur Teuton peuvent-ils se réjouir de leur conquête ? Où ils voulaient compléter une unité qui n'est que trop factice, ils ont établi une guerre morale et sociale en permanence. Ils auront beau construire des remparts nouveaux, ériger de nouvelles forteresses, braquer des milliers de canons, jamais ils ne pourront extirper les sentiments de répulsion constants et implacables que les Alsaciens-Lorrains éprouvent envers eux.

O grand et glorieux Empire d'Allemagne ! L'enivrement de la victoire lui donne le vertige. S'il faut en croire ses écrivains, là se trouve le plus puissant et le plus vertueux de tous les peuples ; là le règne de l'Eden a refleuri ; là tout est joie, allégresse, abondance, rajeunissement, là se trouvent les plus belles intelligences du monde ; là se trouve la nation-modèle et le foyer qui doit jeter ses rayons pénétrants à tous les humains. Et cependant ce pays de cocagne, qui devrait être le plus attrayant entre tous, est celui entre tous qui est le plus ravagé par l'émigration à tel point que les autorités menacent de prendre des mesures de rigueurs contre ceux qui désirent quitter ce paradis terrestre. Trop de bonheur offusque ; et voilà comment les Allemands s'en vont par milliers chercher sur les terres d'Amérique un repos que la gloire ne peut leur donner, et une fortune qu'ils n'ont fait pour la plupart qu'entrevoir au passage lorsque la France payait sa rançon.

Or voici l'opinion que s'est formée un journal allemand, la *Gazette d'Augsbourg*, au sujet du grand Empire :—"La France paye des milliards ; c'est l'Allemagne qui les reçoit. Paris n'éprouve cependant pas de manque de numéraire ; les affaires prospèrent,

en Allemagne, partout l'argent se fait de plus en plus rare ; le commerce et l'industrie en souffrent terriblement. La France travaille sérieusement à sa réorganisation ; en Allemagne, on ne finit pas de célébrer triomphes et fêtes. Cela ne s'est jamais vu, dirait Ben-Akiba. Une épouvantable crise financière approche en Allemagne. A Berlin, où, depuis deux ans, l'agiotage et les spéculations véreuses ont dépassé tout ce qu'on a vu en France sous le second empire, ce sera une calamité publique."

*
* *

Si l'émigration et l'agiotage sont une cause de faiblesse pour l'Allemagne, la persécution religieuse qui vient d'y être inaugurée et légalisée sera certainement une cause de ruine. La loi passée au Reichstag a commencé à être exécutée. Les Jésuites et les Rédemptoristes ont été chassés. Les autres ministres du culte catholique sont tenus continuellement en alerte ; car la moindre chose qu'ils feraient contre le bon plaisir des autorités les mettraient sous le coup de cette loi inique de proscription. La presse catholique elle-même est muselée.

Pourquoi toutes ces mesures extrêmes? Le clergé catholique s'est-il jamais insurgé contre l'autorité civile du gouvernement ? A-t-il conspiré contre l'intérêt de l'Empire et fomenté des troubles? Rien de cela. La raison déterminante que donnent les persécuteurs est que l'Eglise Catholique est l'ennemie du gouvernement ; et sur ce chef d'accusation on décrète contre elle une loi inique et barbare. " Un empire qui en est là à ses débuts, dit un célèbre écrivain catholique, et qui après avoir violé les droits de tous, entreprend de violer les droits de Dieu, ne peut pas se promettre un avenir. Il a contre lui le courant des choses humaines, l'éternelle justice et les lois de l'histoire, et si nous ajoutons que les deux hommes qui représentent ce système sont au déclin de la vie, vous comprendrez mieux la fragilité du nouvel empire d'Allemagne."

Guillaume et Victor-Emmanuel méritent d'être accouplés sur le même pilori. Tous deux envahisseurs et consacrant également la maxime de la force brutale, tous deux également rapaces et ambitieux ; tous deux préparant l'avènement de la révolution qui les renversera ; tous deux également persécuteurs de l'Eglise Catholique : les traits de ressemblance ne leur manquent pas.

C'est, plus que jamais, l'heure du déchaînement des passions humaines contre notre religion ; c'est l'heure des persécutions qui purifient et fortifient l'Eglise. Et le jour viendra, bientôt

peut-être, où l'œuvre de ces deux brigands de l'Europe ne servira qu'à rendre plus éclatant le triomphe du catholicisme.

* *
*

A mesure que le temps des élections présidentielles aux Etats-Unis approche, les esprits se maintiennent dans un état d'effervescence de plus en plus grand. La bataille est générale dans les divers Etats. Si on juge du résultat final par les apparences du jour, le parti actuellement au pouvoir a grande chance de s'y maintenir, et Grant peut espérer sérieusement d'être réélu. Jusqu'à ce jour les Républicains sont en majorité ; et pour la conquérir la coalition libérale-démocratique aura à faire des efforts considérables.

Les élections de la Pennsylvanie, qui ont donné une majorité de trente mille voix en faveur de la continuation du régime actuel, ont jeté quelque temps le désarroi dans le camp des partisans de Greeley. Ce fut presque une panique. Mais personne n'a encore jeté ses armes et songé à laisser le terrain libre. Au contraire, on se rallie, on s'exhorte, on se prépare à courir de nouveau dans la mêlée. Les présidents de comités libéraux et démocratiques lancent des proclamations brûlantes destinées à ranimer et fortifier le zèle de tous ceux qui travaillent au renversement de Grant. Ils appellent le résultat des élections en Pennsylvanie " *la catastrophe politique la plus effrayante qui aît jamais eu lieu en ce pays.* Si le système, disent-ils, qui a produit cette catastrophe est accepté par le peuple et imposé aux autres Etats, c'en est fait de la liberté en Amérique."

En ce temps de convulsions politiques, il n'y a aucun doute que le parti au pouvoir puise une grande partie de sa force du système de centralisation. Il fait bon en temps d'élection de tenir les fils qui font mouvoir les rouages administratifs de tous les Etats de la Grande République. Il fait bon de pouvoir manœuvrer et réglementer dans toutes les directions, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest.

En fait, c'est sur le principe centralisateur que repose le parti républicain. Et ce que veut le parti démocrate c'est la décentralisation, ou plutôt l'autonomie et l'indépendance de chaque Etat sur toutes les questions purement locales. Les différends qui existent entre ces deux partis ne reposent plus guères actuellement que sur ces deux systèmes.

Grâce à la centralisation, le Président Grant exerce aujourd'hu

une puissance presque dictatoriale qui lui permet de contrôler les suffrages et de poser des entraves à cette liberté dont les américains sont si jaloux.

Aussi, en présence de la corruption qui se pratique sur une grande échelle et des abus qui se commettent, a-t-on commencé à jeter le cri d'alarme. On se dit que les institutions républicaines périclitent, que le pays se trouve en pleine oligarchie et s'achemine graduellement vers la monarchie.

" La politique de ce temps nous offre vraiment un étonnant spectacle. Au-delà de l'Océan, la France monarchique se transforme en République par le concours plus ou moins libre et volontaire des royalistes eux-mêmes; l'Amérique républicaine au contraire s'achemine vers la monarchie sous l'impulsion plus ou moins aveugle et irréfléchie des républicains eux-mêmes; la première est éclairée par l'adversité, la seconde éblouie par la prospérité. On peut invoquer les préceptes et se réfugier dans les sophismes, mais le vieil enfant terrible du parti républicain a nettement posé la monarchie et, si le peuple n'avise, elle sortira un jour, armée de pied en cap, de l'œuf présidentiel."

C'est un journal américain qui a osé écrire cela. Quoi de plus inconséquent et de plus aveugle que la politique. Les actions marchent trop souvent en désaccord avec les principes. On se cramponne à tout prix aux marches du pouvoir, et il se trouve que ceux qui ont chanté la liberté à son de trompette sont ceux-là même qui l'enchaînent le plus volontiers.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, 21 octobre 1872.

LA

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

J. L. Taillefer
Montebello

TOME NEUVIÈME

Onzième Livraison—25 Novembre 1872.

SOMMAIRE

I.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
II.—DEVELOPPEMENT DU COMMERCE CANADIEN (Traduction)..... **L. W. TESSIER**
III.—LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS..... **JOSEPH TASSÉ**
IV.—LE CAP AU DIABLE (Légende)..... **Dr. CHS. DEGUISE.**
V.—RÉCREATION LITTÉRAIRE..... **F. M. DEROME.**
VI.—CHRONIQUE DU MOIS..... **E. PRUD'HOMME**

AVIS AUX ABONNÉS

Avec la présente livraison, nous adressons aux abonnés de la "Revue" leur compte de souscription. Nous espérons qu'ils se feront un devoir de répondre à notre juste demande en nous faisant parvenir par le retour de la malle, le montant de leur abonnement.

Messieurs les retardataires voudront bien prendre note de cet avis et s'y conformer. Ce faisant, ils s'épargneront tout désagrément ultérieur.

MONTRÉAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1872.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne ..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby ..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier ..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00,

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa residence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montréal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 280 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL,
No. 10 Rue St. Vincent

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

FLEURANGE.

L'ÉPREUVE

XXXII

(*Suite*)

Après cet entretien, Fleurange résolut de ne plus jamais revenir sur ce qui en avait fait le sujet, et d'abandonner sans retour la pensée qu'elle avait un instant caressée avec tant d'ardeur.

Cette soumission, qui était l'un des effets de sa simplicité et de son énergie, ne l'empêchait pas de sentir qu'elle aurait un grand effort à faire pour recommencer une fois de plus une vie nouvelle. Or la vie lui eût semblé nouvelle, même dans la vieille maison, car elle ne s'y fût plus retrouvée la même. Un abîme la séparait des jours paisibles et doux qu'elle y avait passés. Mais la vieille maison n'était plus qu'une vision disparue, et c'était vers un lieu inconnu qu'elle allait diriger ses pas. Ceux qui l'y attendaient lui étaient chers, sans doute, et parfois la pensée de les revoir lui faisait battre le cœur de joie; mais le plus souvent cette pensée était impuissante pour lutter contre de trop vifs et trop récents souvenirs, et malgré tous ses efforts, le regret, un regret constant et poignant, la rendait indifférente à tout, hormis à ce grand sacrifice qui en eût été la consolation sublime, et auquel désormais il lui était interdit de songer.

Les jours, en s'écoulant cependant, firent peu à peu pénétrer dans son âme le bienfait de la retraite, et bientôt il lui sembla que

le passé et l'avenir étaient comme suspendus. Les souvenirs et les prévisions cessèrent de la préoccuper, et de même que si elle se fût trouvée dans une barque également éloignée des deux rives, n'entendant plus aucun des bruits de l'une ou de l'autre, elle se laissa bercer comme sur l'Océan en un jour serein, par le présent calme et silencieux, ne sentant plus que la paix infinie qui l'environnait de toutes parts, ne regardant plus au-dessus d'elle que l'éternel sourire du ciel ! De tels jours ne peuvent durer, mais ils ne passent point sans laisser de trace, ne fût-ce que celle d'un souvenir rempli non de regrets, mais de promesses, ne fût-ce que cette saveur d'un instant dont l'exquise douceur s'évapore, mais dont la vertu fortifiante demeure et s'accroît dans l'âme qui l'a goûtée une seule fois et un seul instant dans sa vie !

Il fallait toutefois songer à son départ, et au prétexte qu'elle avait à trouver pour le faire accepter à la princesse sans que celle-ci eût l'air de l'avoir préparé. Pour cela elle attendait le retour des Steinberg, et, bien qu'il lui en coûtât de leur révéler le véritable motif de sa résolution, elle s'y était préparée plutôt qu'à leur en donner aussi une raison imaginaire. Mais une circonstance imprévue vint tristement lui épargner et cet acte de franchise et cette dissimulation.

Elle était au couvent depuis environ dix jours, lorsqu'un matin on vint la prévenir que des voyageurs étaient arrivés depuis une heure à l'auberge du petit bourg de Santa-Maria, et qu'en ce moment sa jeune cousine l'attendait au parloir du jardin.

Revoir le charmant visage de Clara était toujours pour elle un plaisir. Il s'y ajoutait aujourd'hui celui de présenter à la mère Madeleine une des filles de ce Ludwig Dornthal, dont l'apparition si opportune dans la vie de la pauvre enfant était regardée par elle comme un signe frappant de l'intervention du glorieux Archange qu'elle lui avait donné pour protecteur, et l'arrivée de Clara Steinberg était marquée d'avance au couvent comme un jour de fête.

Mais ce jour de fête devait être troublé, et Fleurange allait apprendre de sa cousine une triste nouvelle, apportée par les lettres qui attendaient celle-ci à Santa-Maria.

L'ami fidèle et secourable de la jeune fille, l'excellent docteur Leblanc n'existait plus ! Il avait succombé aux suites d'un accident survenu pendant une promenade qu'il faisait aux environs de Heidelberg avec le professeur Dornthal.

Lorsque la mère Madeleine parut, elle trouva donc les deux cousines en larmes, et son doux sourire de bienvenue se transforma en interrogations inquiètes. Il fallut quelques instants pour lui

donner l'explication qu'elle demandait, et ce ne fut que lorsque ses douces paroles et la paix qui émanait de sa présence, eurent un peu calmé le saisissement de Fleurange, qu'elle eut le courage d'ouvrir la lettre que lui adressait Clément, pour y chercher les détails du cruel accident qui avait coûté la vie à son vieil ami ; cet ami vers lequel sa pensée s'était si souvent dirigée pendant ses récentes perplexités, et qui lui était enlevé à l'une des heures de sa vie où son appui et ses conseils lui eussent été le plus nécessaires !

" ... En revenant d'une course qu'ils avaient été faire ensemble au Stift-Neubourg, lui disait Clément, la voiture emportée et brisée, les a jetés violemment sur la chaussée. Au premier moment, mon père sembla être le plus maltraité des deux. Il était entièrement sans connaissance et ne revint à lui que quelques heures après. Pour lui, toutefois, nous sommes aujourd'hui presque hors d'inquiétude, tandis que son ami, dont la tête n'a pas cessé d'être lucide, déclara sur-le-champ lui-même qu'il avait subi une grave lésion intérieure dont il ne se remettrait pas. Il ordonna néanmoins lui-même les remèdes nécessaires, mais en même temps fit toutes ses dispositions avec une fermeté admirable ; écrivit à sa sœur, appela un prêtre, tout cela tandis que nous ne pouvions croire au danger. Mais le troisième jour ses prévisions se vérifièrent, son état s'aggrava. Sa pauvre sœur venait d'arriver avant-hier, lorsqu'il expira dans ses bras...

.....

" Chère cousine — poursuivait Clément — j'ai, en terminant, une prière à vous faire. Cette prière, je ne vous l'adresse pas en mon nom, mais au nom de ma mère : Revenez ! si vous le pouvez, Gabrielle, revenez tout de suite, sinon revenez bientôt. Le sacrifice que vous avez voulu vous imposer n'est plus nécessaire et votre présence au milieu de nous est indispensable. Mon pauvre père vous demande, et nous ne pouvons plus lui faire comprendre votre absence. Chère cousine, aucun désir de vous convaincre ne me ferait trouver excusable de vous tromper : je vous le répète donc, et vous pouvez me croire, le bien que votre générosité nous a fait est désormais superflu. Vous pouvez, sans scrupule, revenir sous ce toit qui est le vôtre, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise) votre propre choix ne vous en fasse préférer un autre. La pauvre mademoiselle Joséphine n'a qu'une pensée : celle de vous revoir. Elle dit que c'est l'unique consolation à laquelle elle aspire : Hilda est près de nous, ai-je besoin de vous dire qu'elle désire votre retour. Ai je besoin de vous dire si *vos frères* l'implorent et l'attendent... "

Fleurange n'avait plus désormais de prétexte à chercher. Elle

n'avait plus rien à révéler ou à taire à personne, tout était décidé pour elle et sans elle par la force impérieuse et rigoureuse des événements et sa lettre à la princesse Catherine était devenue tout d'un coup bien facile à écrire. Elle fut écrite avant la fin de ce jour, et dès le surlendemain, à l'heure où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, la mère Madeleine, pour la seconde fois, vit l'enfant qu'elle aimait passer le seuil abrité du couvent pour aller affronter les périls du dehors.

Reviendrait-elle cette fois comme la première ? Reviendrait-elle, comme la colombe battue par la tempête et n'ayant pu se poser nulle part, chercher encore une fois le repos et la paix ?... Ou bien était-elle partie pour ne plus revenir et allait-elle maintenant trouver la terre riante et reverdie, et le chemin qu'elle avait à parcourir, aplani sous ses pas, devenu facile et fleuri ?

Elle ne cherchait point à le deviner. Aussi bien, nous le savons, ces prévisions pour la mère Madeleine n'étaient point fort importantes : que le chemin fût toujours éclairé de la lumière d'en haut, et que le courage pour y marcher ne défaillît jamais, c'était là tout. Du reste, l'éclat du soleil d'ici-bas a ses dangers comme la tempête, et la clarté du ciel de l'âme peut s'obscurcir dans les beaux comme dans les mauvais jours. Laissons donc à Dieu le choix des accidents de notre vie, et, sans trop regarder où nous marchons, ne songeons qu'à bien marcher.

" Et puis... la route est courte, quelque longue qu'elle soit, et nous conduit à la vraie vie, où nous vivrons toujours ensemble, ma Gabrielle ! où tout ce que ce pauvre cœur a voulu, cherché, espéré en vain ici-bas, lui sera donné dans une mesure complète, pressée, surabondante, où, tout ce qu'il a souffert deviendra la proportion amoindrie de sa joie radieuse ! Dieu est fidèle ! Attendons : *Eh ! qu'est-ce qu'attendre ainsi, quand c'est* LUI *qu'on attend, sur la foi de sa promesse ?* "

Tels avaient été les derniers discours de la mère Madeleine, et, lorsqu'elle eut béni l'enfant prosternée à ses pieds au départ, et qu'elle eut vu se refermer sur elle la porte du couvent, elle monta sur la terrasse du cloître pour la suivre encore des yeux le plus longtemps possible, puis elle vint ensuite s'agenouiller dans l'église et prier pour elle en pleurant de tendresse. De tendresse ! oui, il n'en est pas ici-bas d'égale à celle de ces grands cœurs que l'amour de Dieu remplit et dilate ! Pour n'en pas douter, il suffit de songer aux excès de dévouement dont ceux-là et ceux-là seuls au monde, sont capables, par amour pour les plus inconnus de leurs frères. L'on comprendra alors ce que sont pour ceux qu'ils aiment ces cœurs embrasés d'une flamme où tout ce qui est noble et digne

de vivre s'alimente et s'épure, où rien ne se refroidit, rien ne s'éteint, que ce qui est fragile, frivole, impur et destiné un jour à périr sans retour !

XXXIII

La princesse Catherine, en élégant négligé du matin, était dans son petit salon, seule avec le marquis Adelardi, lorsqu'on vint lui apporter une lettre déposée sur un plateau d'argent.

Elle jeta les yeux sur l'adresse.

—Ah ! de Gabrielle ! s'écria-t-elle. Voilà bien la lettre que j'attendais précisément aujourd'hui.

Elle l'ouvrit et la parcourut vivement.

—C'est bien, très-bien, dit-elle. Rien de plus naturel. Elle a parfaitement trouvé ce qu'il y avait de mieux à dire. C'est bien cela, il me serait impossible de lui refuser mon consentement sans barbarie. Georges lui-même en conviendrait. Tenez, Adelardi, poursuivit elle en lui jetant la lettre, lisez. Il faut avouer que cette Gabrielle est loyale et qu'on peut se fier à sa parole, et de plus elle a beaucoup d'esprit.

Adelardi, pendant ce temps, lisait la lettre avec attention.

—Tout ce que vous dites là, princesse, est parfaitement exact, dit-il ; mais cette fois encore vous êtes servie par les circonstances, et cette lettre n'est point écrite à plaisir, elle est vraie d'un bout à l'autre. Cette jeune fille sait fort bien se taire, mais elle ne sait pas du tout mentir. Ce n'est point là la lettre qu'elle eût écrite, si son contenu n'eût point été la pure vérité.

—Vous croyez ? dit la princesse. Peu m'importe au surplus, cela simplifie encore les choses. Quoiqu'en ce cas... Ah ! mon Dieu, rendez-moi donc cette lettre.

Elle la reprit et la lut tout entière au lieu de se contenter d'en parcourir le contenu.

—Ah ! mon Dieu, répéta-t-elle. Mais alors voilà que j'ai perdu mon médecin, moi !... le seul qui ait jamais su me traiter ; ceci, par exemple, est un vrai malheur ! Si au moins il avait eu le temps de répondre à ma dernière lettre, où je lui demandais de décider à quelles eaux je dois aller cette année ! A qui m'adresser maintenant ? Nous voici à la fin de mai, c'est le mois prochain qu'il faudrait aller aux eaux. Vraiment j'ai du guignon !

—Que voulez-vous, princesse ? dit le marquis d'un ton imperceptiblement ironique. On n'a pas toujours bonne chance ; vous venez, d'autre part, d'être servie tellement à souhait !

—J'en conviens, et pour en revenir à Gabrielle, il faut reconnaître que, vu les circonstances, je n'ai eu qu'à me louer d'elle. Mais nous l'avons échappé belle, Adelardi. J'ai peine encore à lui pardonner la peur que j'ai eue, et l'inquiétude que j'ai encore. Quelles nouvelles me donnez-vous de Georges, depuis hier ? de quelle humeur vais-je le trouver pour recevoir la nouvelle que j'ai à lui apprendre ? A quoi pensez-vous donc, Adelardi ? Voyons, vous m'inquiétez, vous avez l'air soucieux, vous ne craignez pas qu'il fasse quelque folie, j'espère ?

— Quel genre de folie ?

— Ah ! mais, vous m'entendez, la seule qui soit à redouter dans ce moment. Va-t-il nous faire une de ces scènes que nous connaissons ? Va-t-il nous échapper pour la suivre ? Ou bien... que vous dirai-je ? Va-t il, pour se distraire, faire pis, et nous précipiter de Charybde en Scylla ? On ne sait jamais à quoi il faut s'attendre avec lui.

— Eh bien, princesse, je vous l'avoue, je voudrais être sûr que cette charmante fille, en se sacrifiant elle-même— car vous n'imaginez pas, je suppose, que Georges lui fût indifférent...

— Cela ne me paraît pas fort probable, dit la princesse, mais vous ne prétendez pas, j'imagine, que je prenne en considération l'effet assez naturel que doit produire Georges, lorsqu'il se donne la peine de tourner la tête d'une fille de vingt ans et surtout d'une fille dans la position de Gabrielle.

Adelardi ne répondit pas et sa figure, déjà sérieuse, se rembrunit encore.

— Encore une fois, qu'avez-vous donc, Adelardi ? On dirait vraiment que vous êtes amoureux d'elle vous-même.

— Aucunement, quoiqu'il me soit très-facile de concevoir qu'elle puisse à son tour, et non moins facilement que Georges, faire tourner la tête à qui que ce soit. Néanmoins, j'ai lutté de toutes mes forces contre lui pour l'arracher au charme, dont avant vous j'avais vu et compris le danger. Mais j'en reviens à ce que je disais : je voudrais être sûr maintenant que nous ne regretterons jamais le temps où l'influence de cette noble fille nous semblait si redoutable.

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, princesse, je vous déclare qu'aujourd'hui je voudrais qu'elle fût ici, et que l'attrait de sa présence le retînt tous les soirs dans ce salon, d'où, sans lui parler et en la regardant à peine, il ne pouvait pas s'arracher quand elle était là. Vous voyez déjà qu'il n'en est plus ainsi depuis son départ, et pourquoi ?... Parce qu'une passion toute aussi dangereuse pour lui que celle du jeu ou

celle de l'amour, s'est réveillée depuis que les jours lui semblent longs et les soirées ternes et vides. Pardon, princesse, vous savez s'il vous aime et s'il est mon ami; mais nous savons aussi bien l'un que l'autre qu'il ne peut supporter l'ennui, et nous ne pouvons nous étonner que l'absence de Gabrielle ait laissé dans sa vie un de ces vides dont l'effet est de produire le plus colossal, le plus intolérable ennui qu'il y ait au monde. Je l'éprouve, moi qui vous parle, et vous ne me nierez pas que sans l'intérêt suprême qui vous domine, vous eussiez vous-même supporté de mauvaise grâce la soudaine disparition de cette ravissante créature dont le seul aspect...

— Allons!... allons, Adelardi, calmez-vous ou bien je vous dirai encore...

—Non, princesse, je ne suis point amoureux d'elle, veuillez n'en pas douter, mais quant à Georges, j'en suis en ce moment à me demander s'il ne vaudrait pas mieux qu'il le fût et le demeurât, quoi qu'il pût en arriver, plutôt que...

Eh bien! achevez donc, vous me faites mourir de peur.

—Plutôt que d'être repris de cette manie, de cette passion politique, dont l'attrait est pour lui fatal, vous le savez, et peut lui faire commettre les dernières imprudences.

La princesse devint pensive.

—Oui, en vérité, Adelardi, je le sais, je ne le sais que trop, mais depuis son retour, je l'avais trouvé tellement plus calme à cet égard, que je ne songeais pas à m'en inquiéter.

—C'est qu'il était possédé par une autre pensée; mais grâce à une rencontre qui a malheureusement coïncidé avec le départ de Gabrielle, et qui l'a intéressé au moment même où il avait un impérieux besoin de distraction, le voilà si fort préoccupé et entraîné que, en vérité, ce que je regrette en ce moment, c'est, au lieu d'une absence indéfinie que nous n'ayons pas à lui annoncer ce soir, le retour immédiat de celle qui, mieux que personne (et seule au monde peut-être) pourrait en ce moment le mettre à l'abri de ce nouveau danger.

—Grand merci, mon cher ami. Voilà par exemple un regret que je ne saurais partager.

—Je gage, du reste, dit Adelardi, que, sûr de l'avenir, comme, grâce à votre admirable diplomatie, il croit l'être, nous allons le trouver beaucoup plus résigné que nous le supposions à cette nouvelle.

—J'y compte bien, dit la princesse en souriant, surtout puisqu'une autre fantaisie s'est emparée de son esprit, et je vous l'avoue, je ne puis aujourd'hui me préoccuper très-sérieusement de celle-ci.

" *Un' alla volta per carita !...* " Allons au plus pressé, l'ennemi était dans la place, et cet ennemi c'était l'amour ! il a bien fallu tout tenter pour le déloger. Maintenant c'est la politique qui veut s'en emparer ?... On s'en occupera plus tard. Pour le moment, la seule chose importante à mes yeux c'est d'effacer autant que possible le souvenir de cette belle Fleurange ; car entre autres découvertes j'ai appris que c'était là le vrai nom de Gabrielle. Comme alliée contre elle, j'accepte même la politique, quitte à la traiter ensuite comme on le fait de ces adversaires dont on accepte le concours pour un temps et un motif donnés, et sur lesquels on tombe dès qu'on n'a plus besoin de leurs services.

En ce moment un domestique parut et demanda les ordres de la princesse pour placer un tableau qu'on venait d'apporter.

La princesse quitta la chambre un instant et rentra en riant.

— Devinez-vous de quel tableau il s'agit ? dit-elle.

— D'une acquisition nouvelle probablement : de quelque merveilleuse découverte faite dans l'une de vos promenades, comme ce tableau de Cigoli que vous avez acquis par-dessus le marché l'autre jour, en achetant le cadre qui l'entourait ?

— Non, point du tout : c'est un tableau moderne, qui a pour sujet : Cordelia aux pieds de son père, et pour modèle...

— Allons donc, princesse, parlez-vous sérieusement ? et Georges vous a-t-il réellement donné ce tableau ?

— *Donné ?..* dit la princesse en clignant des yeux et en jouant avec son long collier de perles, non, ce n'est du moins pas son intention. Mais pouvait-il refuser de me prêter pendant l'absence de... *Cordelia*, ce tableau qui me faisait plaisir ? C'était une fantaisie de convalescente, privée tout d'un coup de sa garde-malade ? Avec un peu d'insistance pouvais-je échouer ? Ayant fait preuve d'ailleurs de tant de condescendance pour lui, et de tant d'indulgence pour elle !

— Ah ! princesse ! quelle diplomate consommée vous êtes !...

— Sérieusement, dit la princesse, savez-vous que je n'avais pas remarqué du tout cette ressemblance, n'ayant vu ce tableau qu'une fois, et avec distraction, à une époque où je ne connaissais pas encore Gabrielle. Vous savez que le cabinet de Georges est un sanctuaire où je pénètre fort rarement, et cette année, d'ailleurs, ce tableau était caché.

— Et qui donc vous a donné la pensée d'aller le regarder ?

— Lui-même, par la belle histoire qu'il est venu me raconter ici, l'autre soir.

— Et où l'avez-vous placé maintenant ?

— Dans mon cabinet de toilette, où il ne met jamais les pieds, répondit la princesse en éclatant de rire.

Le marquis Adelardi, on le sait, avait déploré autant que la princesse la nouvelle passion de Georges. Néanmoins, il se sentit en ce moment mécontent d'elle et de lui-même, et il la quitta bientôt pour aller se mettre à la recherche de son ami. Il était inquiet, car il le savait tenté par une dangereuse curiosité et il aurait voulu ne pas le perdre de vue. Ils devaient se rejoindre à une espèce de casino, alors à la mode, pour y diner ensemble, et il espérait s'emparer de lui pour le reste de la soirée. Mais, en arrivant au lieu du rendez-vous, il n'y trouva plus celui qu'il venait chercher. Georges était parti, et l'on remit à Adelardi un billet qu'il avait laissé pour lui et qui arracha à celui-ci une énergique exclamation de contrariété.

Ce billet était ainsi conçu :

" Une fois n'est pas coutume. J'ai accepté pour ce soir la pro-
" position de Lasko. Dini m'accompagne, mais soyez tranquille,
" je n'y vais pas sous mon nom et je ne serai connu de personne."

Lasko ! murmura le marquis en frappant du pied, c'est là son nom aujourd'hui ? Que le ciel le confonde ! Que n'est-il encore au fond du Spielberg, où il se trouvait à la seule place qui lui convient.

AU BORD DU NECKER

XXXIV

" Revenez, Gabrielle ! si vous le pouvez, revenez tout de suite ; en tout cas, revenez bientôt."

En lisant ces simples paroles adressées par Clément à sa cousine, il eût été difficile de deviner avec quel battement de cœur elles avaient été écrites. En tout cas, la pensée n'en fût jamais venue à Fleurange elle-même, et moins que jamais au moment où lui était arrivée cette lettre à la fois si affligeante et si secourable. Elle avait même fait fort peu d'attention aux assurances contenues de son cousin relativement à l'inutilité actuelle de tout nouveau sacrifice au bien-être de sa famille. Clément lui avait pourtant dit l'exacte vérité. La situation du professeur Dornthal et de sa famille était fort changée sans doute, mais loin cependant d'être transfor-

mée au point où ils s'y attendaient tous et s'y étaient préparés à l'époque où, un an auparavant, la ruine les avait frappés et dispersés.

Quitter une maison habitée depuis vingt-cinq ans, voir les objets qui en étaient l'ornement mis en vente, abandonner le lieu même où s'est écoulée la meilleure partie de la vie, tout cela exclut d'abord la possibilité de prévoir autre chose que privations et tristesse sans mélange. Madame Dornthal elle-même, alors, n'envisageait pas autrement l'avenir, et le courage avec lequel elle avait quitté sa ville natale était le même qu'elle eût montré à son mari s'il avait été condamné à subir un exil qu'elle aurait partagé avec lui, en cherchant à le lui alléger le plus possible, mais sans réellement prévoir pour eux la moindre chance de joie dans ce changement d'existence.

La joie cependant était venue, et il n'est pas rare qu'aux revers supportés sans murmure, soient accordés ainsi des compensations imprévues.

En premier lieu, la nouvelle demeure, quoique simple et même rustique, comparée à la première, n'était ni triste ni incommode. Deux chambres spacieuses situées au rez-de-chaussée permettaient à la famille de s'y rassembler au grand complet, soit pour les repas, soit pour les réunions du soir dont, au retour des absents, ils espéraient retrouver les joies intimes. Un petit jardin entourait cette maisonnette et descendait en pente jusqu'à la rivière par une pelouse verte bordée à droite et à gauche de deux allées couvertes. Ce lieu, nommé *Rosenhaïn*, justifiait son nom par l'abondance de fleurs et surtout de roses qui, de toutes parts, égayaient la vue et embaumaient l'air. Aussi, dès le premier jour, ils avaient éprouvé une impression fort différente de celle qu'ils avaient appréhendée. Clément avait d'ailleurs soustrait à la vente plusieurs gravures et deux ou trois des tableaux favoris de son père, ainsi que quelques objets familiers et précieux, et ils les retrouvèrent là comme de vieux amis, qui les avaient précédés, pour leur donner la bienvenue.

En second lieu, il était advenu que les collections rares du professeur et les objets d'art, réunis par lui, avec un goût sûr et une science profonde, possédaient une valeur fort supérieure à celle qui avait été prévue, en sorte que, à défaut de l'opulence disparue, une aisance plus que suffisante leur fut bientôt assurée. A cela se joignait tout ce que promettait l'avenir à Clément, dont la singulière aptitude, une fois reconnue, se trouva rapidement en voie de justifier les prévisions de Wilhelm Müller. La fortune, à dire le vrai, n'est ni aussi aveugle ni aussi capricieuse qu'on le dit, et

si elle accorde parfois ses faveurs à ceux qui en sont indignes, il en est toutefois qu'elle réserve exclusivement au travail persévérant, à l'intègre loyauté, au calcul intelligent et habile, à l'économie sévère, à la rigoureuse exactitude. Ces vertus, et non le hasard, président à la fondation des fortunes durables et honorées, et là où elles manquent, l'habileté la plus consommée ne les empêche pas de se dissiper souvent en un jour.

C'était une de ces fortunes légitimes que Clément était digne de fonder et capable de relever. En tout cas, ses efforts suffisaient, et il eût voulu épargner à son père la part de travail que celui-ci s'était adjugée ; mais il ne put l'en détourner, et bientôt il s'aperçut qu'il ne le devait pas. Son père lui avait transmis le côté poétique de sa nature, mais c'était de sa mère qu'il tenait la force et l'énergie dont le professeur, malgré les dons rares et exquis de son âme et de son intelligence, était complètement dépourvu. Un abattement profond se mêlait à la résignation apparente avec laquelle il acceptait le malheur, et cet abattement naissait de la conviction tardive et humiliante de l'avoir lui-même amené par son imprévoyance, et d'être ainsi responsable de la ruine de ses enfants.

Il fallait le distraire de cette idée fixe, et à cet égard l'occupation forcée que lui imposait la charge qu'il avait acceptée, ainsi que la nécessité de poursuivre ses études favorites, étaient trop utiles pour l'engager à y renoncer. Peu à peu, cette nouvelle existence, sur laquelle ne pesait plus aucune anxiété matérielle, devint à la fois animée et sereine, et les heures où la famille se réunissait eussent presque repris le même aspect qu'autrefois, sans les nombreuses places vides au foyer. Mais après l'arrivée d'Hilda et de son mari et celle du docteur Leblanc, les soirées de Rosenhaïn étaient redevenues animées et presque joyeuses. Ludwig retrouvait avec Hansfelt ses chères causeries d'autrefois ; Hilda réjouissait la vue de son père par sa beauté et son bonheur, les voix et les rires des enfants retentissaient de nouveau et le violon de Clément faisait parfois, comme jadis, entendre des airs de danse, mais le plus souvent, à la prière de son père, c'étaient de plus graves mélodies qu'il jouait maintenant avec une expression si pathétique et avec une telle perfection, que Hilda surprise, lui demanda un jour " comment dans sa vie si occupée, il avait trouvé le temps de développer ainsi son talent ? "

Clément n'entendit pas d'abord sa question, tant il était absorbé par quelques mesures de Beethoven qui prenaient sous son archet un accent déchirant. Elle répéta sa question :

—Je joue le soir à Francfort, répondit-il alors, je fais de la musique avec Müller et sa femme, cela me repose de mes détestables

journées, et m'empêche de perdre ce que tu veux bien appeler *mon talent*.

Tel était l'aspect que Fleurange eût trouvé à la nouvelle demeure des siens si elle y était arrivée un mois auparavant, et peut-être, en ce cas, son involontaire tristesse eût-elle été plus apparente. Mais les jours qui avaient immédiatement précédé cette arrivée avaient été remplis d'angoisse, et la paix, à peine reconquise dans le paisible intérieur, avait été de nouveau violemment troublée. Aussi ne put-on s'étonner des larmes qui se mêlèrent à sa joie en revoyant ceux qu'elle aimait, puisqu'au milieu d'eux elle retrouvait la sœur en deuil du docteur Leblanc, et qu'à son arrivée il avait fallu lui apprendre un nouveau malheur que la lettre de Clément lui avait à peine fait entrevoir.

La vie du professeur Dornthal, en effet, n'était plus en danger, mais elle apprit que sa mémoire était demeurée étrangement affaiblie, et que la flamme de cette noble intelligence, était sinon éteinte, au moins devenue vacillante et incertaine! On espérait que cet état serait passager ; le temps, le repos complet, l'absence de tout travail, amèneraient bientôt, disait-on, son rétablissement. Mais l'épreuve était rude, et Clément voyait pour la première fois défaillir le courage de sa mère. Ce fut avec un bien triste sourire que madame Dornthal vit son mari reconnaître Fleurange et l'embrasser sans témoigner la moindre surprise de sa présence, ou se rendre compte du temps et de la distance qui les avaient séparés. Il en fut de même pour Clara ; mais lorsque celle-ci lui mit son enfant dans les bras, un soudain effort réveilla pour un instant la mémoire assoupie du malade. Les larmes lui vinrent aux yeux, il embrassa l'enfant en murmurant : " Que Dieu le bénisse ! " il le rendit à sa mère en la regardant avec une expression qui les remplit un instant d'espoir ; puis cet éclair s'évanouit et il retomba dans son état précédent.

Il résulta de toutes ces circonstances que lorsque la famille se trouva le soir réunie dans le grand salon du rez-de-chaussée, tous les fronts étaient soucieux, tous les jeunes et riants visages étaient graves et assombris, et une commune tristesse pesait sur le cœur de tous. Il valait peut-être mieux, du reste, qu'il en fut ainsi pour Fleurange qui, prompte à s'oublier elle-même, ne semblait plus ressentir et ne ressentait plus en effet que le chagrin de tous.

Ah! combien cette tristesse qui ne paraissait être que de la sympathie, était chère ce soir-là à celui qui la contemplait avec une ivresse silencieuse, assise entre ses sœurs, tandis que la lumière de la lampe allumée au plafond tombait sur sa tête charmante, et que sa voix si chère et si longtemps absente, retentissait pour la

première fois en ce lieu où tout semblait être transformé par sa présence !

La soirée, triste pour tous, ne le fut pas pour Clément ; son inquiétude même pour son père était suspendue, l'espoir était là, pour cela comme pour tout ;—oui, pour *tout*. Il ne voyait plus rien en noir, il était comme enivré d'espérance. Avec quel regard doux et confiant elle lui avait serré la main. Avec quel accent elle lui avait dit : " Clément, mon ami, oh ! que je suis heureuse de vous revoir ! " L'avenir était-il donc si sombre qu'il l'avait cru naguères ? Quant à la fortune, il n'en était déjà plus rien, il était désormais persuadé qu'il saurait la vaincre et la ramener. Il s'en était cru incapable jadis, mais il s'était trompé. S'était-il trompé de même en croyant impossible qu'il pût plaire jamais ?... A cette question il n'entendit d'autre réponse que le battement précipité de son cœur, et le bruit de l'eau rapide, près de laquelle il était venu s'asseoir !

Pendant ce temps, Fleurange et ses cousines étaient montées au premier étage. Bientôt il les aperçut toutes les trois causant tout bas, dans la large galerie de bois qui régnait au dehors et sur laquelle, à cet étage, donnaient toutes les fenêtres de la maison. Puis elles se retirèrent, mais la lumière allumée pour la première fois ce soir-là demeura longtemps visible, et Clément ne quitta sa place qu'après qu'il l'eut vue s'éteindre.

XXXV

Ce fut lorsque Fleurange eut repris peu à peu les habitudes de cette vie de famille qui avaient été jadis la réalisation de tous ses rêves, et ce fut seulement alors, qu'elle comprit l'étendue et la profondeur du changement survenu en elle depuis le jour qui l'avait éloignée de ses amis, jusqu'à celui qui la ramenait au milieu d'eux.

Elle n'était plus la même ; aucun effort de sa volonté ne pouvait le lui dissimuler : son cœur, ses pensées, ses regrets, ses désirs, ses espérances, tout était ailleurs. L'Italie, dans tout son éclat, n'était pas plus différente du paisible paysage maintenant sous ses yeux, que les scènes évanouies, mais trop vivantes, dont elle avait été le théâtre enchanteur, ne différaient de celles qu'encadraient aujourd'hui, sous le ciel souvent brumeux de l'Allemagne, ce petit jardin fleuri au bout duquel serpentait la rivière, et ces ruines et ces grands bois, dont les sombres masses bornaient la vue au delà. A Florence, la lutte, l'effort, l'action, avaient stimulé son courage, et

la paix de Santa-Maria l'avait encore fortifiée. Mais là, nous l'avons dit, le passé et l'avenir étaient comme suspendus pour elle. Maintenant, la lutte était finie, ainsi que la halte qui l'avait suivie. Et il fallait recommencer à marcher, à agir, à vivre dans le présent, et reprendre de bon cœur la vie telle qu'elle était, avec ses devoirs et ses combats nouveaux. Jamais Fleurange n'avait ressenti à se vaincre plus de difficulté et de répugnance.

Après la longue contrainte qu'elle avait subie, elle aurait voulu s'affranchir maintenant de tout effort, surtout de toute dissimulation, se laisser aller, en paix, à une mélancolie profonde : demeurer dans une rêveuse inaction pendant des heures entières : pleurer quand son cœur était gonflé de larmes ; et, sinon parler de sa tristesse à tout le monde, au moins ne prendre la peine de la cacher à personne.

C'eût été là le penchant de sa nature, et elle eut grand'peine à n'y point céder. Mais, en ce cas, il eût fallu reconnaître que les forces recueillies dans sa retraite avaient été bien vite dissipées, et que le contact de la mère Madeleine n'avait pas eu cette fois un effet bien durable : aussi, n'avons-nous pas à enregistrer ce petit acte de lâcheté dans l'histoire de notre héroïne.

Qui l'eût vue, au contraire, levée dès l'aube, pour épargner à sa tante tous les tracas du ménage ; qui l'eût suivie, d'abord dans la chambre où se conservaient et se distribuaient les provisions, accompagnée de la petite Frida à qui elle en apprenait les mystères, et ensuite à la cuisine, pour y assister de ses conseils, et même parfois de son concours, la vieille et assez inhabile cuisinière ; qui l'eût vue, même parfois, s'en aller d'un pas ferme au marché, son panier sous le bras, et jeter, en rentrant, son manteau couvert de rosée, n'eût pas deviné, à la fraîcheur qu'elle rapportait de ses courses matinales, à l'éclat que la jeunesse et la santé donnaient alors à son teint, que, plus d'une fois, la nuit s'était passée sans sommeil, et qu'en entendant, au point du jour, sa messe quotidienne, elle avait souvent versé des larmes brûlantes.

D'autres soins, plus chers et mieux faits pour l'absorber, occupaient ensuite le reste du jour. Le don particulier qu'elle possédait pour soigner les malades, et l'influence bienfaisante qu'elle exerçait sur eux, se révélaient de nouveau auprès de son oncle, et madame Dornthal bénissait son retour en s'apercevant d'un progrès évident dans cette lente et douloureuse convalescence : progrès qui permettait de croire maintenant au retour graduel et complet des facultés du professeur, sinon à la possibilité de les appliquer désormais à un travail assidu ou difficile. Ces soins

étaient doux à la jeune fille, et le devoir nouveau qu'elle avait à accomplir près de sa chère vieille amie, mademoiselle Joséphine, ne l'était pas moins.

Joséphine Leblanc n'avait jamais aimé en ce monde que son frère. Elle avait vécu exclusivement pour lui, et elle n'avait jamais une seule fois songé qu'elle pourrait lui survivre. Aussi un être laissé seul vivant, dans une maison visitée par la guerre ou l'incendie, ne se sentirait pas plus subitement et plus étrangement seul que ne le fut cette pauvre vieille fille, après le coup fatal qui lui avait ravi ce frère chéri, admiré, vénéré, ce frère moins âgé qu'elle-même et dans les bras duquel elle s'était crue si assurée de mourir !

Elle demeura cependant calme et maîtresse d'elle-même. Mais le muet désespoir exprimé sur ses traits, tandis qu'elle allait et venait dans la maison, sans importuner personne de sa douleur, attendrissait tout le monde. Elle demandait seulement à rester là, afin de ne pas s'en retourner vivre seule, dans le lieu où elle avait vécu avec lui. Dès le premier jour, madame Dornthal l'avait invitée à vivre près d'eux ; le retour de Fleurange décida sa vieille amie à prendre à cet égard un parti irrévocable, qui fut en même temps une consolation si grande, que Dieu, disait-elle, la lui avait évidemment préparée de loin. La fortune du docteur était considérable, et appartenait tout entière à sa sœur ; tous ses autres parents étaient plus riches que lui et vivaient en province. Rien ne rappelait mademoiselle Joséphine à Paris. Elle résolut de se fixer près de ses nouveaux amis et de celle qu'elle avait, depuis longtemps, adoptée dans son cœur. C'était une formidable entreprise pour une personne qui, depuis quarante ans, n'avait rien changé à sa vie, qui avait toujours habité le même lieu, et qui était d'une ignorance du monde non moins grande à soixante ans qu'elle ne l'avait été à vingt. Mais tout devenait possible dès qu'il se retrouvait une créature au monde pour qui elle pouvait vivre. Quant à Fleurange, il lui était bon et utile de se dévouer en retour, et, en acquittant cette nouvelle dette de reconnaissance, son cœur trouvait des forces pour l'effort intérieur qui était devenu le travail journalier de sa vie.

Du reste, malgré le mariage de ses deux cousines, tout était en ce moment redevenu presque semblable au passé. Clara et Julian, établis dans le voisinage, où les travaux de ce dernier le retenaient pour un an, venaient chaque jour à Rosenhaïn. Hansfelt ne songeait point à quitter son ami, et entre son mari et son père, dont la guérison lui semblait maintenant assurée, il ne manquait plus rien au calme et rayonnant bonheur d'Hilda.

Clément, seul, ne faisait plus, comme autrefois, partie du cercle

habituel de la famille, et n'y apparaissait qu'une fois par semaine : le samedi soir, pour s'en retourner à Francfort le lundi matin, à l'aube du jour.

L'ennui n'accompagne pas d'ordinaire les travaux pour lesquels on a une grande aptitude. Mais celle de Clément était multiple, et de tout ce qu'il était capable de faire, ce qu'il faisait dans le bureau où il avait rivé sa vie était assurément ce pour quoi il avait le moins de goût et d'attrait, et rien ne l'y eût retenu, n'eût été la conviction de servir là, mieux qu'ailleurs, les intérêts des siens. Travaillant pour eux, il se croyait obligé de rendre son travail lucratif, et une fois envisagé ainsi, rien ne devait plus lasser le courage d'endurance qui était particulièrement le sien : courage auquel le désir de surprendre ou d'attirer les regards n'ajoutait jamais rien, mais que rien, dans aucune circonstance, ne pouvait faire reculer ou fléchir, et qui savait braver l'ennui comme il savait braver le danger. Toutefois cet ennui qu'il parvenait à vaincre, par l'intensité même du travail, devenait parfois accablant, et il eût de violents accès de découragement, sans le repos qu'il goûtait le soir dans le modeste intérieur dont il était devenu le commensal et l'habitué de chaque jour.

Wilhelm Müller s'apercevait que les connaissances variées de Clément ajoutaient utilement aux siennes, et son dévouement pour lui était mêlé d'une admiration voisine de l'enthousiasme. Il procurait de son côté à Clément l'occasion et la jouissance de parler d'autre chose que de leurs affaires commerciales et, la musique aidant, les soirées s'écoulaient doucement. Mais la bonne et simple Berta, avec cet instinct qui aide les femmes à mettre souvent le doigt sur une plaie que l'homme le plus pénétrant ne découvrirait jamais, avait trouvé un plus sûr moyen de le distraire. Les enfants n'avaient point oublié le grand événement de leur vie : le voyage et la belle demoiselle rencontrée en chemin. Et ce récit dont Clément semblait ne se lasser jamais, et auquel Berta joignait ses commentaires avait été le début d'une sorte de confiante intimité, dont elle usait discrètement, mais qui le soulageait plus qu'il ne s'en apercevait lui même. Bref, c'était là le point lumineux de sa fatigante vie, et, plus que jamais, il allait en avoir besoin, lorsqu'au bout du congé, obtenu à l'époque du terrible accident de son père, et prolongé de jour en jour depuis lors, il vit approcher le moment où il faudrait aller reprendre sa chaîne, et cette fois la reprendre avec un effort qui ajoutait un degré d'héroïsme de plus à la tâche qu'il s'était imposée.

C'était la veille de son départ : Fleurange et Hilda assises au jour tombant sur un petit banc placé au bord de la rivière cau-

saient ensemble, et Clément, appuyé contre un arbre, devant elles, regardait couler l'eau en silence, écoutant avec attention, mais sans y prendre part, la conversation qui avait lieu entre sa cousine et sa sœur.

Cette conversation roulait sur tout ce qui s'était passé pendant leur séparation, et bientôt Hilda se mit à questionner Fleurange sur son voyage, sur l'Italie, sur la vie qu'elle avait menée à Florence, loin d'eux tous. Fleurange répondit, mais brièvement et avec cette sorte d'appréhension que l'on éprouve lorsque, dans un entretien, le discours se rapproche d'un sujet dont on voudrait éviter de parler. Elle sentait d'avance qu'elle n'y réussirait pas, et elle cherchait, sans y parvenir, à vaincre son embarras, lorsqu'en effet le nom du comte Georges fut prononcé par sa cousine. Après quelques questions auxquelles Fleurange répondit par monosyllabes, Hilda poursuivit :

—Le comte Georges !... un ami de Karl, qui l'a rencontré, prétendait l'autre jour devant moi qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Qu'en penses-tu, toi, maintenant que tu le connais ?

La question était nettement posée et, nous le savons, Fleurange ne savait pas mentir.

Elle rougit et se tut : elle se tut si longtemps que Clément tourna vivement la tête et la regarda.

Avait-elle pâli maintenant ? ou bien la lumière de la lune tombant sur elle à travers le feuillage altérait-il ses traits, et ce rayon argenté donnait-il ainsi à son regard une expression que jamais, jusqu'à ce jour, il ne lui avait vue ?

Il la contemplait ainsi avec une attention mêlée d'angoisse, lorsqu'enfin, d'une voix troublée et s'efforçant en vain de sourire, elle répondit :

—Je pense, Hilda, que l'ami de Karl avait raison.

Ces mots, après tout, étaient fort simples ; toutefois les heures les plus sombres de l'avenir n'effacèrent jamais du souvenir de Clément le lieu, l'heure et le moment où ils furent prononcés, le silence qui les avait précédés, l'accent et le regard qui les accompagna.

XXXVI

On parle souvent de l'aveuglement de l'amour : on parlerait tout autant de sa clairvoyance, si une illusion volontaire n'aidait sans cesse le cœur à échapper aux révélations qu'il redoute. L'instinct même qui éclaire, pousse à fermer les yeux, et lorsque la vérité

menace le bonheur ou l'orgueil, le nombre n'est pas grand de ceux qui savent, quoi qu'il arrive, la regarder hardiment et en face.

Clément, toutefois, était de ce petit nombre : rien dans sa nature n'était propre à créer les illusions qui obscurcissent cette clairvoyance. Aussi la vérité lui fut-elle révélée soudainement et sans merci, et sa jeune espérance, naissant à peine, fut brisée d'un coup, pour ne plus revivre.

Ce moment silencieux fut, dans sa vie, un moment aussi tragique que si tout le sang de son cœur, répandu à cette place, l'eût laissé sans vie aux pieds de celle qui, à son insu, venait de lui donner ce coup mortel !

Depuis un an — depuis le jour où il s'était cru séparé d'elle à jamais, non-seulement par sa propre infériorité, mais par la triste nécessité de sa position nouvelle — deux changements inattendus étaient survenus : le premier, dans sa vie extérieure, où tout alors semblait anéanti, et où aujourd'hui il se sentait capable de tout reconstruire ; le second, dans l'opinion qu'il avait naguère de lui-même.

Etait-ce à dire qu'une soudaine fatuité se fût emparée du simple et modeste Clément? non point ; mais il était vrai que le grand revers de sa famille l'avait affranchi, en un jour, des dernières timidités de l'enfance, et qu'une sorte de barrière semblait s'être tout d'un coup abaissée devant lui. Jusque-là, sa propre valeur ne s'était nullement révélée en dehors du cercle étroit de sa famille, et même là il était aimé sans être pleinement connu. Maintenant, la nécessité l'avait mis en contact avec le monde et avec les hommes ; toutes ses facultés avaient été subitement forcées d'apparaître et elles avaient grandi dans cet effort. Ses traits, sa physionomie, son attitude, ses manières, tout avait eu sa part de cette transformation, et la gaucherie taciturne qui naguère le faisait passer inaperçu, avait été vaincue par la nécessité de se faire connaître et bientôt par la confiance que donne en soi-même l'influence qu'on obtient sur les autres. Cette influence dont il s'étonnait lui-même ne tenait point à la capacité supérieure qui s'était manifestée chez lui dans la carrière terne et prosaïque qu'il avait embrassée ; mais il appliquait à cette carrière, comme à tout, des facultés plus hautes, et tout en portant un œil et une main de maître dans les détails matériels dont il était chargé, il savait leur donner une âme par l'élévation, par la loyauté, par l'abnégation et par la générosité, noble fruit de l'ordre, et fleur du travail.

Il gardait, de plus, dans sa vie, une large part pour les études qu'il aimait, et dont il ne cessait point de s'occuper, ainsi que de

mille sujets étrangers à son occupation de chaque jour, mais fort utiles au développement de son esprit. De là naissait une éloquence simple et persuasive, qui lui donnait de l'ascendant sur tous et le faisait rechercher de préférence en mille circonstances qui ne relevaient point immédiatement de sa position nouvelle. Une ou deux fois, il avait été ainsi appelé à parler dans des réunions publiques qui avaient pour but, soit les intérêts de la ville, soit des questions relatives aux arts et aux lettres, et il s'en était acquitté avec un succès qui l'avait fait remarquer, non-seulement de tous ceux à qui le nom de Dornthal était déjà familier, mais à un grand nombre d'inconnus. Des relations nouvelles et nombreuses s'étaient offertes à lui de toutes parts, et Clément eût facilement pu trouver à passer ses soirées ailleurs que dans le modeste intérieur des Müller. Mais tel n'était point son désir. Leur compagnie suffisait à sa disposition actuelle. La musique, dont il ne se fût point volontiers privé, faisait les délices de ses hôtes, et, ainsi que cela arrive fréquemment en Allemagne, ils étaient en état de jouer avec lui des duos et des trios que plus d'un artiste n'eût point dédaigné d'écouter.

A toute sa vie, ainsi partagée et remplie, présidait une seule et chère image sans cesse présente. D'abord entrevue comme une vision céleste, lointaine et inaccessible, elle semblait depuis quelque temps, et sous l'influence de tout ce que nous venons de dire, s'être peu à peu rapprochée de lui.

Cette importance acquise, à laquelle il attachait si peu de prix pour lui-même, il commença à cause d'elle à y tenir. Cette bienveillance, qui de toutes parts semblait lui sourire, il osa un jour se demander si elle ne lui permettrait pas d'attendre et d'espérer tôt ou tard quelque chose de plus, et si son poëte favori avait tout à fait tort de promettre à celui qui aime d'être aimé en retour ?

De telles pensées ou de tels rêves, si l'accès dans le cœur leur est permis, finissent facilement par le dominer tout entier, et nous l'avons dit, celui de Clément était ivre d'espérance à l'époque où Fleurange reparut au milieu d'eux ! Rêves, pensées, espérances, qu'un seul mot d'elle venait de briser. Un mot dont ses yeux, entrevus à la pâle lumière de la lune, avaient révélé à Clément la signification certaine et fatale !

La douleur qui envahit son âme lui fit mesurer toute l'étendue qu'avaient eu ses illusions, et il s'étonna de s'être auparavant jamais trouvé malheureux. Pendant les jours qui suivirent son retour à Francfort, un abattement qu'il n'avait jamais connu s'empara de lui, et il lui sembla être désormais aussi incapable de tout effort qu'indifférent à tout succès. Le travail de la journée lui

devint insupportable, et l'étude du soir impossible. Au lieu de paraître chez les Müller à son heure accoutumée, il sortait de la ville à pied ou à cheval et errait pendant des heures entières, comme pour lasser sa douleur et épuiser ses forces.

Maintenant il voyait clairement que, depuis deux ans, il n'avait vécu, pensé et agi que pour elle ; il lui avait donné, avec son cœur, sa vie tout entière, et à sa vie il avait donné pour but unique, l'espoir d'obtenir un jour, en retour, ce cœur qui ne devait jamais lui appartenir, ce cœur qui s'était donné à un autre ! Et tandis qu'il répétait avec rage le nom du comte Georges, le souvenir qu'il en gardait venait aiguiser sa souffrance, en le lui montrant revêtu d'un attrait irrésistible. Ses nobles traits, sa physionomie intelligente, son goût pour les arts, le charme de ses manières, de sa voix, de son langage, tout cela se retraçait impitoyablement à la mémoire de son humble rival. Il le voyait, dans cette galerie de la vieille maison qu'ils avaient parcourue ensemble à une époque où lui-même n'était qu'un pauvre étudiant absolument dénué de tout ce qui pouvait inspirer non-seulement l'attrait, mais la plus simple bienveillance. Son imagination ne lui fit pas grâce de ce contraste : " Pouvait-il s'étonner (il rougit même du ridicule qu'il se donnait par cette comparaison), pouvait-il s'étonner qu'un tel homme réussit à plaire mieux que lui." Et, quant à cet homme, pouvait-il, lui, s'étonner que, rapproché de Fleurange, vivant sous le même toit qu'elle... A cette pensée, une douleur poignante, une jalousie furieuse s'emparaient de lui et soulevaient dans son cœur une tempête que ni le devoir, ni l'honneur, ni l'énergie de sa volonté n'eussent réussi à calmer. Il y a des heures où la passion ne connaît plus ici-bas aucune puissance égale à elle-même, et ceux qui ne savent pas chercher leur force plus haut que la terre sont toujours vaincus. Mais ce frein divin, ce frein puissant, Clément avait su le subir, et sa force avait consisté à ne jamais s'y soustraire. Aussi ne devait-il pas succomber dans ce rude combat, car il allait bientôt lever les yeux, et chercher le secours dont il avait besoin dour redevenir maître de lui-même.

Mme CRAVEN.

(A continuer.)

DEVELOPPEMENT DU COMMERCE CANADIEN[1]

Rien ne donne mieux l'idée de la condition matérielle d'un peuple que la grandeur ou la décadence de son commerce avec les autres pays. De-même que le courant commercial s'élève ou s'abaisse, de-même on peut dire d'une nation qu'elle prospère ou décline, qu'elle avance ou rétrograde. Un commerce annuel concentré indique "quelque chose de corrompu dans l'état du Danemak," un commerce qui se développe indique non-seulement des ressources abondantes, un esprit d'entreprise et une industrie nationale, mais encore une richesse, un pouvoir et une influence progressive.

Considérée à ce point de vue, la condition du Canada, surtout depuis la Confédération des Provinces peut passer à bon droit pour être satisfaisante et prospère. Nos progrès n'ont peut être pas été aussi rapides que ceux de certains Etats en particulier de la République voisine, ou d'une ou deux colonies de l'Australie, stimulés par la découverte de l'or, mais notre condition a été moins précaire que chez ces derniers, et depuis l'union, notre commerce annuel a pris régulièrement un expansion rapide.

Les "livres bleus" publiés par le Parlement chaque année, sont fort peu étudiés. Ils sont, comme on pourrait lé dire très peu attrayants pour le lecteur, en général; mais les faits qu'ils renferment, sont d'une haute importance et méritent plus de considération qu'ils en ont généralement. Voyons s'ils ne pourraient pas nous apprendre quelque chose d'intéressant sur l'étendue

1 *The Growth of Canadian Commerce*, by James Young, M. P. Traduit du *Canadian Monthly*, par L. W. Tessier.

et le caractère de notre commerce, sur les différentes nations avec lesquelles nous sommes en rapport et sur les échanges qui se font annuellement entre nous.

L'union des Provinces qui s'est accomplie le 1er Juillet 1867, divise naturellement notre commerce en deux époques, comme notre histoire politique. Avant cette date, les rapports publics ne contiennent seulement que les retours de commerce de la Province d'Ontario et de Québec. Nous avons depuis ceux de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. En suivant ces divisions, selon leur ordre, nous trouvons que le commerce de l'ancienne Province du Canada a progressé insensiblement jusqu'en 1841, époque où le Haut et le Bas-Canada ont été unis ensemble pour la première fois, et qu'avant le terme de l'union qui arriva en 1867, le commerce avait atteint le chiffre de $100,000,000. Pour le prouver, et pour montrer la régularité avec laquelle le commerce a augmenté, nous n'avons pas besoin de remonter au delà de l'année 1850, date à laquelle, jusqu'à la Confédération la valeur totale annuelle des transactions, (importations et exportations ajoutées ensemble) était comme suit :

Année.	Total du Commerce.	Année.	Total du Commerce.
1850	$29,703,497	1859	$58,299,242
1851	34,805,461	1860	68,955,093
1852	35,594,100	1861	76,119,843
1853	55,782,739	1862	79,398,067
1854	63,548,515	1863	81,458,335
1855	64,274,630	1864 ½ année	34,586,054
1856	75,631,404	1864-5	80,644,951
1857	66,437,222	1865-6	96,479,738
1858	52,550,461	1866-7	94,791,860

D'après ces statistiques, on remarquera, qu'à l'exception des quelques années qui ont suivi la grande crise commerciale de 1857, qui s'est répandue sur le continent, comme un déluge, le développement du commerce de l'ancienne Province du Canada a été régulier, en général, et à certaines époques, même rapide. Entre 1850 et 1856, nos transactions annuelles se sont élevées de la valeur de $29,703,497 à la jolie somme de $75,631,404, augmentation de plus de 250 par cent. Ce résultat a été dû en grande partie à l'influence sans pareille de cette mesure sage et libérale introduite sous l'administration de Lord Elgin, au Traité de réciprocité de 1854, et on ne pouvait pas espérer qu'un percentage d'augmentation aussi considérable, pût durer plus longtemps. Si nous embrassons toute la période en question, ce résultat nous paraîtra cependant satisfaisant. Le montant le plus élevé atteint durant l'espace de douze mois a été de $96,479,738 en 1865-66, l'année de

l'abrogation du Traité de réciprocité, et en comparant ces chiffres à ceux de 1850, on verra que notre commerce a augmenté, moins une fraction, de 325 par cent, en quinze ans, ou en d'autres termes a doublé en valeur le montant primitif, tous les cinq ans.

Nous en sommes maintenant à notre cinquième année de Confédération et les " livres bleus " nous donnent le résultat de quatre années d'expérience. Un temps plus long sera nécessaire, pour pouvoir porter un jugement éclairé sur les fruits politiques de cette mesure, mais l'expérience que nous avons eue, quoique comparativement courte est suffisante, pour établir son succès au point de vue commercial. La preuve pourra ressortir de l'examen des importations et exportations de la Puissance depuis l'Union, en commençant avec l'année finissant le 30 juin 1871 :

Importations.	Exportations.	Total.
$ 71,985,306	$ 57,567,8[illegible]8	$ 129,553,194
67,402,170	60,474,781	127,876,951
74,814,339	73,573,4[illegible]0	148,387,829
86,947,482	74,173,6[illegible]3	160,834,758
$ 301,149,297	$ 265,789,772	$ 566,652,732

Les retours des deux premières années après la Confédération, comme on le voit, furent presque semblables, mais depuis lors la Puissance s'est avancée à grands pas dans la route du progrès commercial. Durant l'année 1869–70, la valeur de notre commerce s'est élevée à $20,510,878 sur l'année précédente ; durant l'année 1870-71 il y eut une nouvelle augmentation de $12,446,929, et l'année courante promet d'égaler, sinon de surpasser les deux années précédentes ensemble. Nos transactions totales de l'année dernière ont monté à la jolie somme de $160,834,758, et on verra que les affaires des quatre premières années de la Puissance s'élevait à une valeur de pas moins de $566,652,732. Ces faits n'ont pas besoin d'être développés davantage. Ils suffisent, comme on l'a déjà remarqué, pour établir le succès commercial de la Confédération et nous assurer un avenir prospère.

Quant au second point d'intérêt qui concerne l'étendue du commerce, nous pouvons mentionner le caractère du commerce de la nation, et les pays qui sont en rapport avec elle.

La nature de nos exportations nous est à tous familière. Elles peuvent être en grande partie comprises en trois catégories : les bois de la forêt, les animaux et leurs produits et la richesse agricole. Nous devons à la courtoisie de John Langton, Ecuier, auditeur-général, la faveur de pouvoir publier d'avance le retour

complet des exportations des différentes provinces comprises dans la Puissance, pour l'année finissant le 20 juin 1871 :

EXPORTATIONS DE LA PUISSANCE DU CANADA POUR 1870-71.

	Ontario.	Québec.	Nouvelle Écosse.	Nouveau Brunswick	Total.
Mines	1,994,280	256,633	797,997	172,551	3,221,461
Pêcheries	89,479	678,162	2,852,255	374,379	3,994,275
Forêts	6,107,733	12,138,510	1,063,140	3,042,828	22,352,211
Animaux	5,786,552	6,319,351	405,568	71,454	12,582,925
Produits agricoles	4,978,668	4,588,473	232,489	53,516	9,853,146
Fabriques	213,869	784,677	295,320	807,465	2,201,331
Divers	256,133	79,950	32,289	19,173	387,554
Navires	.....	558,144	.....	.....	558,144
Total	19,526,714	25,403,909	5,679,058	4,541,366	55,151,047
Monnaie et Lingots	1,261,598	5,325,402	20,350	83,000	6,690,350
Marchandises du Canada	428,475	7,713,475	817,519	893,564	9,853,033
Estimé des retours manquant	1,869,748	578,920	.....	.....	2,448,668
Manitoba					30,520
Total	23,086,535	39,021,706	6,516,927	5,517,930	74,173,618

La valeur des articles exportés l'année dernière, qui sont le produit de la Puissance, était de $55,151,047, comme on peut le voir par le tableau ci-dessus. De ce montant, les productions de nos fermes et de nos forêts ne forment pas moins de $44,788,282, ou un peu plus que les trois quarts du total. Moins d'un quart est fourni par nos pêcheries, mines, fabriques et chantiers de navires, mais il est consolant d'apprendre que ces branches d'industrie sont en bonne voie de prospérité et que les retours constatent une augmentation chaque année.

Les importations en Canada, de l'Angleterre et des pays étrangers, pendant l'année 1870-71, atteignirent la somme de $86,661,145 et représentent un nombre si considérable d'articles différents que la publication d'une liste complète absorberait trop d'espace. Elles se composent en grande partie des productions des fabriques et des tropiques, dont les principaux articles sont les cotons, les laines, le thé, le sucre, la quincaillerie, la ferronnerie, le charbon et des articles de fantaisie. Les retours du commerce et de la navigation pour l'année dernière ne sont pas encore publiés ; mais nous avons consulté ceux de 1869-70, et nous trouvons que nos princi-

pales importations et leur valeur pour cette année sont comme suit :

Cotons	$7,270,927
Toiles	768,828
Soies, Satins et Velours	1,282,132
Chapeaux, Casquettes, etc	632,088
Lainages	6,893,424
Articles de fantaisie	1,426,460
Verre et verrerie	549,029
Quincaillerie	2,335,391
Ferronnerie	1,786,647
Fournitures pour chemins de fer	917,283
Fer brut	1,134,001
Thé	3,646,977
Sucre	3,618,304
Melasses	549,898
Charbon et coke	1,455,936
Vins et spiritueux	1,557,339
Tapis et accessoires	436,408
Cotonades	427,479
Laines	799,944
Machinerie	317,436
Montres et bijouteries	368,602
Porcelaine et faïence	431,525
Papeterie	537,868
Huiles préparées	346,455
Mercerie	1,475,921
Sel	540,557
Tabac non fabriqué	799,944
Cuir et marchandises en cuir	612,264
Articles non énumérés	674,434

Cette liste des principales classes de marchandises que nous importons chaque année est très significative, et en vue du fait que nos importations ont augmenté de $19,259.275 pendant les deux années dernières, et ont excedé nos importations pour la même période de $13,728,103, peut à bon droit nous suggérer la question de savoir si nous n'importons pas des articles qui pourraient être fabriqués avec avantage par nous-mêmes ? La réponse à cette demande doit être affirmative et nous avons la confiance que l'esprit d'entreprise et l'habileté de nos artisans apporteront avant longtemps un remède là où la chose est praticable, et que le gouvernement de son côté aura recours à un système protecteur où tout autre moyen pour empêcher le capital et le travail de se produire sur un terrain stérile.

La plus grande partie de notre commerce se fait avec deux pays, l'Angleterre et les Etats-Unis. Les Indes Occidentales espagnoles et anglaises, Terreneuve, l'Ile du Prince Edouard et la France viennent au second rang suivant l'ordre que ces pays sont indiqués. Les retours du commerce pour 1869–70 contiennent les noms d'environ trente nations différentes avec lesquelles nous faisons plus

ou moins d'affaires. Avec plusieurs d'entre elles nos transactions se réduisent à peu de chose. Nous bornerons donc notre liste aux nations dont le commerce avec nous s'étend au-delà de $50,000 et qu'après de soigneuses recherches, nous trouvons être les suivants.

Pays	Exportations	Importations
Angleterre	$24,950,925	$38,595,433
Etats-Unis	32,984,652	24,728,166
Colonies Espagnoles	1,280,268	2,423,421
Colonies Anglaises	1,421,423	1,268,948
Indes Occidentales Angl.	1,512,780	892,134
France	278,420	1,394,346
Allemagne	15,535	469,275
Chine	.....	432,919
Espagne	85,082	314,925
Amérique du Sud	340,693	.....
Belgique	13,598	161,553
Guïenne Anglaise	166,554	384
Italie	150,006	9,426
Hollande	6,735	145,774
Portugal	56,322	43,435
Norvège	.....	108,649
St Pierre et Miquelon	91,711	2,065
Afrique	.....	70,241
Brésil	51,861	8,504
Naples	61,371	.....

Outre les nations qui viennent d'être mentionnées, l'Australie, la Suisse et la Sicile figurent dans les retours pour un montant considérable, la première par ses importations et les deux dernières par leurs exportations. De tout le commerce de cette année, qui s'élève au chiffre de $148,387,829, on remarquera que la part de l'Angleterre et des Etats-Unis ne comprend pas moins de $121,259,176.

Comme ils sont au nombre de nos deux plus grands fournisseurs, les fluctuations de notre commerce avec l'Angleterre et les Etats-Unis sont dignes de fixer notre attention. En traçant ces changements, l'influence immense du traité de réciprocité nous apparait ouvertement. Depuis 1850 à 1855, les cinq années précédant le traité, nos importations de l'Angleterre étaient en chiffres ronds de $73,000,000 contre $50,000,000 venant des Etats-Unis ; pendant les cinq années qui suivirent, nos voisins nous ont vendu pour une valeur de $96,000,000, tandis que les importations de l'Angleterre ne figurent plus que pour la somme de $76,000,000. Depuis l'abrogation du Traité, l'Angleterre, cependant a encore obtenu la part du lion. Durant les quatre années pour lesquelles nous avons des retours, la balance de commerce en sa faveur est de $48,490,007, la différence avec 1869-70, comme on peut le voir, est de $13,367,-267. Cette différence est très-considérable, mais ne représente pas

le montant véritable, car dans le retour de nos importations des Etats-Unis se trouvent des valeurs de plusieurs millions par année, pour grains et farine que, quoique entrés dans nos ports de mer, passent pour la plus grande partie par ce pays simplement pour se rendre sur le marché. Un autre changement significatif dans le cours de notre commerce avec les Etats-Unis a eu lieu ces années dernières. Nous n'appartenons pas à cette école d'économie politique qui attache une grande importance à la " balance du commerce, car le Canada n'a eu que trois fois cette balance en sa faveur pendant au moins, quinze ans et cependant qui peut douter qu'il n'ai augmenté régulièrement en richesse et en prospérité ? Mais si cette doctrine a aucune valeur, il est consolant d'apprendre que tandisque entre la Puissance et l'Angleterre la balance est contre nous, avec les Etats-Unis cependant elle est tournée complètement en notre faveur. En 1869–70, par exemple, tandis que nous avions à payer à l'Angleterre $13,644,508 pour régler les transactions de l'année, nos voisins américains avaient au contraire à nous payer $8,256,486 pour la même raison. Le fait que cette circonstance n'est pas exceptionnelle, mais la règle, est prouvé par le retour suivant de nos importations aux Etats-Unis pour les quatre années dernières :

Année	Exportations	Importations
1866–7	$25,583,800	$20,272,907
1867–8	27,534,292	26,315,052
1868–9	27,846,461	25,477,975
1869–70	32,984,652	24,728,166
Total	$113,949,205	$96,794,100

Ces statistiques sont extrêmement significatives, si l'on tient compte du caractère peu libéral de la politique fiscale actuelle de nos voisins. Cette politique a été ouvertement adoptée pour protéger le fermier américain, en excluant les produits canadiens de leurs marchés, en vertu d'un tarif éminemment protecteur. Mais quel a été le résultat ? Les Etats-Unis ont depuis acheté chez nous beaucoup plus que jamais, tandis que avec nos marchés qui leur sont restés ouverts, comme pendant le Traité, leurs ventes avec nous ont relativement diminué ! Sous le Traité de libre échange partiel, la " balance du commerce " est restée invariablement et considérablement en leur faveur, depuis qu'ils ont fermé leurs marchés à nos productions, la balance est montée à $17,155,105 contre eux ! Ces faits portent avec eux leur propre enseignement. Ils jettent une lumière considérable sur l'opération des systèmes opposés d'économie politique pratiqués aux Etats-Unis et au Canada, et nous en recommandons la leçon aux législateurs des deux pays.

Le commerce de la Puissance avec d'autres nations que l'Angleterre et les Etats-Unis est comparativement limité et donne peu de signes de progrès. C'est ce qu'on doit voir avec beaucoup de regret, car un commerce étendue vaut autant pour un pays qu'une industrie variée.

Dans le but de montrer comme notre commerce marche lentement avec les autres nations, nous annexerons un retour de toutes nos transactions avec les principales d'entre elles durant les deux dernières années :

Pays.	1868-9	1869-70
France	1,469,447	1,672,966
Indes Occidentales Anglaises	2,408,115	2,404,914
Provinces B. N. A.	2,489,198	2,690,371
Indes Occidentales Espagnoles	(Pas de retour)	3,703,689
Allemagne	555,733	484,810

Ces chiffres nous révèlent que notre commerce avec ces pays reste presque stationnaire, et des efforts sérieux devraient être faits pour y apporter un remède. D'après le rapport des commissaires spéciaux qui ont visité les Indes Occidentales à la veille de la Confédération, la chose est praticable, car ils affirment avec confiance qu'un vaste champ est ouvert à l'exploitation de nos produits dans les Indes Anglaises et Espagnoles, le Mexique, le Brésil et dans d'autres pays de l'Amérique du Sud. En ouvrant une communication régulière à la vapeur, au moins chaque quinzaine, et au moyen de quelques modifications judicieuses dans le tarif, on donnerait, nous n'en doutons pas, à notre commerce avec les tropiques, une grande vigueur avec une nouvelle vie.

La population du Canada peut à bon droit se réjouir du développement passé, de l'étendue présente et des perspectives de son commerce, pris dans son ensemble.

Il porte avec lui un témoignage concluant en faveur des grandes ressources naturelles de l'Amérique anglaise et jette beaucoup de crédit sur l'industrie et l'intelligence de nos trois millions et demi d'habitants. Cependant notre commerce n'est encore que dans son enfance. Que représenteront ses opérations dans vingt ans d'ici, lorsque nos riches prairies de l'ouest seront peuplées par des millions d'habitants, le Continent relié par le chemin de fer canadien du Pacifique, et quand les voiles de notre marine marchande, qui nous élève aujourd'hui au rang de puissance de troisième ordre, blanchiront toutes les mers?

L. W. Tessier.

LA VALLEE DE L'OUTAOUAIS.

I

LA RIVIÈRE OUTAOUAIS.

La vallée de l'Outaouais, laissée dans l'ombre pendant trop longtemps, a en revanche considérablement attiré l'attention publique depuis quelques années. Son immense étendue, ses bois incomparables, ses exploitations forestières, ses richesses minières, la fertilité de son sol, ses ressources naturelles de toutes sortes, la part qu'elle a prise au mouvement en faveur des chemins de fer, l'importance que lui réserve le chemin du Pacifique et le canal de l'Outaouais, qui se construira inévitablement, ont avec raison convaincu les moins optimistes du brillant avenir qui lui est dévolu.

Cette magnifique région couvre une superficie de plus de 80,000 milles carrés, et a une étendue territoriale plus grande que la plupart des états américains. Ainsi, New-York ne compte que 50,519 milles carrés; la Pennsylvanie, 46,000 milles carrés; l'Ohio 40,000 milles carrés; l'Illinois, 55,405 milles carrés ; le Michigan, 56,243 milles carrés; le Wisconsin, 56,000 milles carrés. Cette vallée peut donc donner asile à des millions d'habitants.

Elle est sillonnée par la rivière de l'Outaouais, qui, par son étendue, le volume et la profondeur de ses eaux, ne le cède qu'au fleuve St. Laurent. Notre grande rivière prend sa source à l'endroit connu sous le nom de " hauteur des terres," et après une course de plus de huit cents milles, elle va se jeter dans le St. Laurent, à seize milles en bas de Montréal. Elle est très accidentée et

semée de rapides, de cascades et d'îles de toutes grandeurs, qui lui donnent l'aspect le plus pittoresque.

Depuis sa source, l'Outaouais prend une direction tantôt nord-ouest, tantôt sud-ouest, puis après maints détours capricieux, il forme l'immense nappe d'eau appelée le lac Témiscaming. Il est interrompu ensuite par plusieurs rapides, puis il reçoit successivement les eaux des rivières Blanche, Montréal, Keepawa, Maganasippi et du Matawan qui devra servir de canal plus tard pour relier le lac Huron à l'Outaouais, et de débouché au commerce de l'Ouest. Il continue de former une série de rapides dont l'un, la " Roche Capitaine," a une réputation plus qu'ordinaire dans le monde des voyageurs, et l'autre, les " deux Joachim," se précipite d'une hauteur de vingt pieds avec un effet admirable. Ce dernier est tellement tourmenté qu'un radeau de bois ne saurait le franchir sans être mis en pièces.

L'Outaouais après avoir suivi une ligne droite sur un assez long parcours, se resserre tout-à-coup entre des masses de rochers d'une grande élévation et coupés à pic. Cette partie porte avec raison le nom de Rivière Creuse, car les eaux y sont d'une grande profondeur.

Plus loin, il forme le magnifique lac des Allumettes, au milieu duquel se dresse un groupe d'îlots couverts d'une riche verdure, et qui, de l'avis de plusieurs touristes, surpassent en beauté les célèbres Mille Iles du St. Laurent. La grande île des Allumettes renferme déjà plusieurs paroisses formées par une population moitié française et moitié irlandaise, qui doit être d'environ 2,500 habitants. Elle comprend une vaste étendue de terres fertiles dont une bonne partie est cultivée.

Le lac Coulonge se trouve à quelques milles plus bas, puis l'on admire la belle île du Calumet, qui a une longueur de vingt-cinq milles. Cette île est depuis longtemps habitée, et la moitié de la population, qui doit être d'au moins 1,500 habitants, est d'origine française. En 1860, les terrains en culture embrassaient un rayon de 3,467 arpents.

Après une série de rapides on atteint le lac des Chats, dont la longueur est de seize milles et la largeur de deux à six milles. Plusieurs rapides séparent encore cette nappe d'eau du lac Des Chênes, qui se trouve à quelques milles de la grande chute des Chaudières, laquelle décharge, aux hautes eaux, un volume d'eau, par minute, égal à 7,467,360 pieds cubes.

L'Outaouais coule ensuite jusqu'en bas de Montréal, à l'endroit de son embouchure dans le St. Laurent, interrompu par plusieurs rapides que l'on a tournés pour la plupart au moyen de canaux.

Il est grossi sur tout son parcours par les eaux de plus de vingt-cinq tributaires, dont plusieurs sont aussi considérables que quelques-uns des grands fleuves de l'Europe. Les plus importants, en outre de ceux que nous avons déjà signalés, sont les rivières Du Moine, Coulonge, Madawaska, Noire, Mississipi, Bonne Chère, Petewawee, Rideau, Gatineau, du Lièvre, la Petite Nation, Rouge, Blanche, du Nord et autres.

La Gatineau seule a une longueur de plus de trois cents milles et arrose une étendue d'environ 10,000 milles carrés. Elle prend naissance, nou loin de l'embouchure de l'Outaouais, dans un lac beaucoup plus grand que celui qui alimente la grande rivière. M. Olivier Lachance, un intrépide coureur des bois au service de M. Gouin, l'un des principaux exploitants de bois du pays, a fait dernièrement tout le voyage à travers les forêts du nord depuis le Saguenay jusqu'aux sources de l'Outaouais et de la Gatineau. Il raconte qu'il a été jusqu'a la tête de cette dernière rivière, ou comme il dit, jusque dans la tête des cheveux, et qu'il a vu la place où il aurait pu prendre l'eau de l'Outaouais et de la Gatineau dans son écuelle. La rivière Petewawee a une longueur d'environ 140 milles; la rivière Noire, de 130 milles, et la rivière Coulonge de 160 milles. Les autres affluents de l'Outaouais ont une étendue moyenne de 130 milles.

Une rivière aussi accidentée doit offrir naturellement des difficultés considérables à la navigation. Cependant, dans sa partie inférieure, depuis Ottawa jusqu'au Bout de l'Ile, les bateaux à vapeur peuvent franchir librement cette distance au moyen des voies artificielles que l'on a exécutées à Grenville, à la Chute à Blondeau et à Carillon.

Afin de faciliter la navigation et répondre aux besoins croissants du commerce, le gouvernement travaille depuis quelque temps à l'agrandissement du canal Grenville, qui aura les dimensions du canal Lachine. Les travaux de creusage et d'élargissement ainsi que la construction de nouvelles écluses seront terminés d'ici à deux ans.

Au pied du canal Carillon, on projette très sérieusement de barrer la rivière à cet endroit, qui est large d'environ 1,700 pieds. On croit que ce grand ouvrage en refoulant l'eau aurait pour effet d'en élever le niveau de 12 à 15 pieds et de faire disparaître ainsi la Chute à Blondeau, six milles plus haut. On construirait à l'une des extrémités du barrage, sur l'une ou l'autre rive, à Carillon ou à la Pointe Fortune, un canal d'un demi-mille de long, et au milieu, une glissoire pour la descente du bois. On croit que cette magnifique amélioration, qui a été suggérée par M. Walter

Shanley, croyons-nous, rendrait inutile le canal de la Chute à Blondeau et deux milles de canal à Carillon. On en porte le coût à $400,000.

Il est aussi question de reconstruire l'écluse de Ste. Anne et d'approfondir le chenal qui y conduit.

La navigation est plus difficile dans la partie supérieure de l'Outaouais, où, à l'exception des glissoires qui ne servent qu'à la descente du bois, on n'a pas encore créé de voies artificielles pour tourner les rapides. Cependant, les bateaux à vapeur d'un faible tirant d'eau naviguent maintenant sur certaines sections jusqu'au Rocher Capitaine, et il n'est pas impossible qu'ils s'avancent encore plus loin. Jusqu'à cette année, ils ne dépassaient pas le rapide des deux Joachim.

Il paraît que le gouvernement a l'intention, cependant, de commencer l'amélioration de la partie supérieure de la rivière en faisant construire à la chute de la Culbute, en amont de l'Ile des Allumettes, sur la rive nord de l'Outaouais, de grandes écluses en bois semblables à celles que l'on exécute à Grenville. Il est à désirer que cette amélioration se fasse, et ne soit que le commencement de travaux plus importants pour rendre l'Outaouais navigable, sur tout son parcours, depuis l'embouchure de la rivière Matawan.

Les excursions dans le haut de l'Outaouais commencent à devenir de mode et avant longtemps les touristes s'y rendront en grand nombre. On s'embarque à bord du bateau à vapeur, à Aylmer, à neuf milles de la capitale, et on franchit ainsi, tout en subissant de temps à autre les inconvénients du "portage," environ cent cinquante milles, à travers l'un des pays les plus pittoresques que l'on puisse voir. La nature offre sur tout le trajet une série de tableaux extrêmement riches et variés, qui se déroulent en un long panorama. Sur la verte bordure de la forêt se détachent de temps à autre de jolis et florissants villages, tels que Pembrooke, Portage du Fort et autres.

II

COLONISATION ET AGRICULTURE.

Le caractère physique de la région de l'Outaouais est fort divers. La contrée qui s'étend des deux côtés de la grande rivière, n'a presque aucune similitude topographique. La rive sud est en général

plane et unie, tandis que la rive nord est, au contraire, entrecoupée par la grande chaîne des Laurentides et par beaucoup de collines et rochers.

On peut diviser le pays qui s'étend sur la rive droite de l'Outaouais entre cette ville et le Lac Huron—un parcours d'environ 200 milles—en trois grandes sections.

La première, la plus importante et la plus riche, est la contrée du Pin Blanc, que l'on a ainsi nommée à cause de la grande quantité de bois blanc qu'elle contient. Elle embrasse les trois magnifiques comtés de Carleton, Renfrew et Lanark, dont les deux premiers renferment des groupes considérables de canadiens-français. La plus grande partie du sol qui est d'une grande fertilité, est en culture. La population de ces comtés est maintenant de 92,381 habitants.

A l'ouest se trouve la contrée du Bois Rouge, qui a une longueur du nord au sud d'environ 130 milles. C'est l'abondante quantité de pin rouge qu'elle contient qui lui a fait donner ce nom. Son sol est généralement sablonneux, hérissé de rochers et pauvre. A part quelques veines de terre à bois dur, qui renferment une marne riche et épaisse, cette région offre peu d'avantages à la colonisation.

La troisième division comprend la contrée du Bois Dur, nom que lui ont valu ses grandes forêts de bois dur; on y trouve du pin blanc, mais le pin rouge y est inconnu. Elle a une longueur d'environ 130 milles, et touche au Lac Huron. Une partie considérable ne vaut absolument rien pour la colonisation.

La partie inférieure de la rive sud de l'Outaouais comprend la ville d'Ottawa, les comtés de Russell, Prescott et Vaudreuil : ce dernier est situé dans la province de Québec. La population réunie de la capitale et de ces comtés est de 51,721 habitants. Ces comtés sont d'une grande fertilité et les deux premiers s'ouvrent rapidement à la colonisation; le comté de Vaudreuil est l'un des plus anciens du district de Montréal, et le surplus de sa population se déverse dans les comtés voisins ou dans celui d'Outaouais. Les comtés de Prescott et Russell sont surtout renommés par leur production de beurre et de fromage, et on calcule qu'il y a encore environ 250,000 arpents de terre couverte de bois d'une excellente qualité. Cinq moulins à scier sont établis le long de la rivière Nation et produisent annuellement plus de 12,000,000 de pieds de bois.

La rive nord de l'Outaouais est toute comprise dans la province de Québec, et nous en parlerons plus longuement comme offrant plus d'intérêt au lecteur.

Elle renferme les beaux comtés de Laval, Terrebonne, Deux-Montagnes, Argenteuil, Outaouais et Pontiac. Les comtés de Laval et Deux-Montagnes sont habités depuis longtemps et contiennent une

population très compacte, mais il n'en est pas ainsi des autres comtés, où il reste encore de vastes espaces à coloniser.

Voici qu'elle était leur population respective en 1861 et 1871.

COMTES.	1860-61	1870-71.
Laval	10,507	9,471
Terrebonne	19,460	19,591
Deux-Montagnes	18,408	15,615
Argenteuil	12,897	12,806
Outaouais	27,757	38,629
Pontiac	14,125	15,810
Total	103,154	111,923
		103,154
Augmentation		8,769

Ainsi, dans les comtés de Laval, Terrebonne et Argenteuil, la population a diminué depuis dix ans. Le comté de Terrebonne n'a obtenu qu'une augmentation nominale, et le comté de Pontiac a ajouté 1685 âmes à sa population.

En revanche, le comté d'Outaouais s'est avancé hardiment dans la voie du progrès. Il a augmenté sa population durant la même période de 10,890 âmes et a progressé en conséquence plus rapidement qu'aucun autre comté de la province de Québec. Cet accroissement notable est dû en grande partie au fait que Hull existait à peine en 1860, tandis que, lors du dernier recensement, cette petite ville pleine d'avenir comptait environ 7000 à 8000 habitants.

La majorité de la population dans ces six comtés se composait d'origine française en 1860–61, et la supériorité numérique de nos nationaux a dû s'accuser davantage durant la dernière décade, à cause de l'accroissement remarquable de Hull, qui est presque tout canadien-français. Il y avait à cette époque 65,499 canadiens-français contre 37,655 habitants de toutes origines. Dans les comtés d'Argenteuil et de Pontiac, l'élément français est dans une minorité considérable, mais il est en majorité dans le comté d'Outaouais, et forme la presque totalité dans les comtés de Laval, Deux-Montagnes et Terrebonne.

Aussi, ce n'est pas sans raison que M. Rameau désignait la vallée de l'Outaouais, dans sa *France aux Colonies*, comme l'un des boulevards futurs de la nationalité franco-canadienne. Les anglais font de grands efforts pour attirer une émigration anglaise, surtout dans les comtés d'Outaouais et de Pontiac ; une société d'immigration a été fondée dans ce but, dans la capitale, et a déjà produit des résultats relativement considérables. Mais telle est la force d'expansion de notre race, que nous croyons que les autres éléments nationaux lui disputeront vainement la prédominance dans cette région.

Il y a quelques années, M. Hamilton, ancien colon du comté d'Outaouais, était appelé devant un comité de la Chambre d'Assemblée, à exposer les ressources de la rive nord de l'Outaouais, et voici en quels termes il s'exprimait :—

1o. Les parties rapprochées des cantons qui avoisinent immédiatement la rive nord de la rivière Outaouais, sont rocheuses et montagneuses; mais toutes les vallées sont extrêmement fertiles et fournissent un sol composé de marne et d'argile. La tête de ces cantons offre un niveau général et onduleux; le sol y est mêlé et est de la meilleure qualité.

2o. Les principaux bois de construction sont l'érable, le hêtre, le bouleau et le pin blanc; on trouve aussi dans les vallées un grand nombre de chênes. On rencontre généralement dans ces vallées de grandes pruches et du bois blanc mêlés aux expèces déjà nommées et qui indiquent invariablement un sol riche, fécond et propre à toute espèce de culture convenable au climat.

3o. On peut dire en général que le blé d'automne et de printemps, l'avoine, l'orge, les pois, le seigle et le blé-d'inde sont supérieurs. J'ai vu du blé d'automne égal à celui qui nous vient de l'ouest de Toronto. Le blé de printemps, de Hull et Wakefield, n'a pas de supérieur quand la semence est de bonne qualité.

4o. Le sol et le climat sont favorables à la production des grains ci-dessus énumérés; loin de considérer la durée de l'hiver comme nuisible, je la regarde comme un avantage, car l'épaisseur de la neige y protège le blé d'automne et sert à enrichir le sol.

5o. Les pommiers et les groseilliers y viennent bien; mais on a prêté une bien faible attention à cet branche d'horticulture; je puis même affirmer que l'on pourrait faire produire avec beaucoup de chances de succès les diverses espèces de pommes de l'île de Montréal.

6. Tous les lacs, et ils sont innombrables, de la rive nord de l'Outaouais, foisonnent de truite, de brochet et de poisson blanc; dans quelques-uns des plus grands on trouve l'éturgeon.

Le recensement agricole de 1871 n'étant pas encore publié, il ne nous est pas possible de donner des statistiques plus récentes que celles que nous trouvons dans le dénombrement de 1860-61, sur les productions agricoles des six comtés de la rive nord de l'Outaouais, dont nous avons déjà établi la population. Quoiqu'elles n'aient pas toute l'actualité désirable, elles peuvent être examinées encore avec intérêt et utilité.

COMTÉS.	Céréales.	Légumes.	Foin.	Beurre.	Fromage.	Bœuf et Porc.	Animaux.	Fermes et instruments aratoires.	Terres.	Bois et terres incultes.	Terres mutilées.
	Minots.	Minots.	Tons	lbs.	lbs.	lbs.	$	$	Acres.	Acres	Acres
Laval.....	357108	153696	4894	182920	4144	665	275361	3052407	71510	16061	.....
Terrebonne....	474528	249605	9340	327126	2856	3315	400340	3315908	217235	124029	.....
D.-Montagnes..	670780	248665	13628	410711	5426	1640	568822	4672898	181656	65811	.....
Argenteuil.....	384149	258296	10927	362078	22825	1421	351161	1812568	179095	109656	.....
Outaouais.....	506259	394573	18861	296521	6389	1582	633103	3108806	362127	203005	.....
Pontiac	393523	341970	10711	262212	4597	1400	380676	1263054	212226	157611	.....
Total pour 1860.	2866355	1646805	68361	1841567	45737	10023	2609463	16723636	1223849	766213	457636

Le dernier recensement n'indiquera pas, croyons-nous, de grands changements dans ces statistiques, car, à l'exception du comté d'Outaouais, les autres comtés ayant vu leur population augmenter ou diminuer d'une manière peu considérable, leur production agricole a dû rester à peu près stationnaire.

Il est facile de voir que la condition agricole des comtés de Laval et Deux-Montagnes changera peu à l'avenir, car toutes leurs terres sont en culture, à moins que l'on n'y adopte un système de culture plus progressif, qui augmentera le rendement du sol.

Mais on peut s'attendre à des progrès considérables dans le vaste comté de Terrebonne, situé entre les comtés d'Argenteuil et de Montcalm. Car, ce comté offre encore un beau champ à la colonisation et renferme de grandes étendues d'un sol vierge et fertile. Depuis plusieurs années les colons se portent en grand nombre dans les terres de l'intérieur, où se déverse le trop plein de la population des anciennes paroisses du comté et de la région avoisinante.

Les plus importantes de ces nouvelles colonies sont Ste. Agathe, St. Sauveur et St. Adèle; nous les avons visitées il y a quelques mois à peine, et nous avons été surpris du développement que ces groupes de canadiens-français, perdus pour ainsi dire dans les montagnes du nord, ont pris depuis quelque temps. Tous les ans les colons pratiquent de nouvelles brèches dans la forêt et continuent courageusement l'œuvre du défrichement.

St. Sauveur est à 12 milles de l'important village de St. Jérôme, et compte 1845 habitants. Beaucoup de ces colons, qui étaient sans ressources, il y a quelques années, ont des terres aujourd'hui valant entre dix et vingt mille francs. St. Adèle est à 17 milles de St. Jérôme, et renferme après vingt-sept ans d'existence une population de 1570 âmes. Cette paroisse jouit, comme St. Sauveur, de grands avantages agricoles et industriels, et elle se développera

promptement lorsque le chemin de fer atteindra St. Jérôme et que l'on aura rendu navigable la rivière du Nord.

Ste. Agathe est encore plus au nord et progresse rapidement. Elle est plus éloignée du marché que Ste. Adèle et St. Sauveur et de fondation plus récente ; cependant son sol et sa position naturelle présentent des avantages tels que sa population est presque aussi élevée que celle de ses deux voisines. Elle produit déjà 2,600 minots de blé par année. Dans une étude sur ces cantons du nord, M. G. Alphonse Nantel dit que " les colons de Ste. Agathe, comme ceux de St. Sauveur et de Ste. Adèle, n'ont eu en général, aucune avance pécuniaire pour s'aider dans leurs travaux de défrichement ; plusieurs même en quittant leur paroisse natale, avaient des dettes à acquitter et une nombreuse famille à soutenir. Quelques morceaux de viande, quelques livres de fleur, une hache, parfois une paire de bœufs ou un misérable cheval, mais surtout des bras vigoureux et un courage à toute épreuve, telle était leur fortune. Souvent sans chemin public, ils devaient se frayer un chemin à travers rochers et broussailles. Puis des branches de sapins tendues les unes sur les autres en forme de hutte, étaient leur premier palais, en attendant les délices d'un chantier en forme. Et l'on déclarait guerre à outrance aux arbres de la forêt ; ils disparaissaient peu à peu devant les coups de la cognée ; réduits en cendre, ils servaient à la fabrication de la perlasse et devenaient ainsi le précieux soutien du défricheur. Après quelque temps de solitude et d'ennui, celui-ci voyait enfin un bienveillant voisin, un ami se poser près de lui. Quel bonheur, quelle consolation ! Que de charmes n'avait pas cette société naissante au milieu de ces bois ! L'espérance venait relever les courages ; chacun se sentait renaître à la vie ; chaque année les champs étendant de plus en plus leurs limites se couvraient d'abondantes moissons. C'en était fait, les temps de misère étaient passés ; le bonheur rentrait avec le bien-être sous le toit du colon."

Nous avons visité avec un intérêt particulier Ste. Adèle, qui est une fort jolie paroisse. Elle fut le théâtre principal de l'œuvre de l'hon. M. Morin, le véritable colonisateur de cette partie du nord de l'Outaouais. La création de cette paroisse lui revient en entier. C'est lui qui a fait exécuter les premiers défrichements, qui a fourni d'abondants secours aux colons qui, sans lui, n'auraient pu se maintenir au milieu de la solitude, qui a construit les premiers moulins à farine et à scie, et a présidé au berceau comme au développement graduel de la jeune colonie. C'est là encore qu'il a usé péniblement une vie qui fut si précieuse au pays tout entier. Aussi comme son souvenir est encore vivace dans ce coin

du pays, comme chacun aime à rappeler les bienfaits qu'il a semés à profusion dans cette solitude de Ste. Adèle qu'il affectionnait tant ! Un modeste monument a été érigé à sa mémoire dans l'église de Ste. Adèle, mais son souvenir est buriné en traits ineffaçables, plus durables que le marbre, dans l'estime et la reconnaissance de la population canadienne.

Une correspondance publiée dans un journal de Montréal, il y a bien des années, et reproduite dans les *Etudes sur la Colonisation du Bas-Canada*, par M. Stanislas Drapeau, signale dans les termes suivants les services que rendit cet éminent patriote à la colonisation : " Ce n'est pas le plus petit des nombreux services qu'a rendus à son pays le juge Morin, que celui d'avoir été le premier dans ces forêts que l'on regardait comme impraticables et propres uniquement pour la demeure de l'homme des bois et des bêtes fauves. Depuis un grand nombre d'années, il a fait l'impossible pour attirer l'attention de ses compatriotes sur ce lieu, comme offrant à l'homme entreprenant et industrieux des avantages rares pour la colonisation. Le sol est des plus fertiles, et le climat, quoique beaucoup plus au nord que le reste du district de Montréal, n'est pas plus rigoureux et bien moins sujet aux changements subits qui le caractérisent ici. La température est des plus régulières, et les saisons, si on peut s'exprimer ainsi, plus régulières dans leurs phases..... M. Morin a dévoué beaucoup de son temps dans ces lieux et a consacré de grandes sommes au défrichement."....

Le continuateur de l'œuvre du regretté M. Morin est aujourd'hui le Révd. M. Labelle, le populaire et remarquable curé de St. Jérôme. Une grande et patriotique idée domine l'esprit de ce prêtre au zèle ardent et à la parole entraînante ; il veut le développement du nord par les chemins de colonisation et les chemins de fer.

Au moyen des chemins de colonisation, il sait qu'il reculera promptement les bornes de la forêt, et facilitera le peuplement des vastes solitudes du nord. Le chemin de fer rapprochera les colons des grands marchés, leur assurera des débouchés faciles et économiques, fera renaître la vie et l'activité dans les anciennes paroisses et suscitera l'établissement de nombreuses manufactures qui exploiteront les magnifiques pouvoirs d'eau des rivières du nord, augmenteront énormément la consommation locale et donneront de l'ouvrage à des milliers de mains.

On l'appelle avec raison le père du chemin de colonisation du nord, qui doit créer une véritable révolution dans la région des Laurentides, et il a amplement mérité par ses infatigables efforts cette glorieuse paternité. De fait, personne n'a fait plus que lui

pour faire connaître les ressources du nord de l'Outaouais, pour attirer l'attention des capitalistes et de nos gouvernants sur l'importance de leur exploitation, et pour rendre populaire cette entreprise du Grand-Tronc du nord, qui se reliera étroitement avec le progrès futur de cette région.

M. le curé Labelle a eu un émule dans ses travaux en faveur de la colonisation, dans la personne du Révd. M. Provost, curé de Mascouche, qui a beaucoup fait pour attirer les colons dans cette partie du nord.

Nous ne saurions aussi passer sous silence les services qu'à rendus à cette même et grande œuvre, l'hon. M. Edouard Masson, fondateur de la jeune colonie de Ste. Marguerite. Ce monsieur s'est mis non seulement à la tête d'un mouvement sérieux de colonisation, mais il a dépensé une somme considérable pour assurer le succès et le développement de cet établissement.

Le gouvernement de Québec consacre tous les ans une somme importante pour seconder l'œuvre de ces colonisateurs et leur aider à frayer la voie aux défricheurs, en ouvrant de grandes artères de chemin. On ne saurait mieux appliquer les deniers publics. L'exécution de ces travaux donnera une impulsion énorme au progrès de ces parties reculées du pays, car beaucoup n'attendent que la confection des chemins de colonisation pour aller s'établir au milieu de la forêt.

Le comté d'Argenteuil renferme plusieurs anciennes paroisses, et contient également une quantité considérable de terres vierges d'une grande fertilité. Il s'y fait un mouvement sérieux en faveur de la colonisation, mais il serait beaucoup plus accentué, si les chemins ne faisaient pas autant défaut pour relier aux anciens établissements les cantons où l'on a commencé le défrichement. Les canadiens du comté de Terrebonne débordent depuis quelques années de ce côté, et avant longtemps ils auront créé de jeunes colonies qui ne seront pas lentes à se développer.

Le comté d'Outaouais est immense ; c'est incontestablement l'un des plus grands du pays. Il a une longueur d'environ 65 milles, et comprend plus de soixante cantons, florissants pour la plupart, et de nombreux villages, où règne beaucoup de vie et d'activité, et où se groupera d'ici à quelques années une population considérable.

On peut diviser ce comté en plusieurs sections, dont la plus importante est la région de la Gatineau. Elle est arrosée sur un parcours de plus de trois cents milles par la rivière de ce nom, qui vient affluer dans l'Outaouais, à un mille plus bas que Hull. Une bonne partie est montagneuse et rocheuse, surtout la partie supé-

rigeure ; mais dans le haut et le bas de la vallée, on trouve de vastes terrains d'une fertilité étonnante, qui offrent tous les avantages possibles à la colonisation. Ses forêts sont d'une richesse peu ordinaire, et depuis longtemps on les exploite sur une grande échelle. Le pin abonde et plusieurs centaines de mille billots descendent tous les ans la rivière. L'épinette, le tilleul, le chêne, l'érable, l'orme, le noyer, le frêne se trouvent aussi en grande quantité ; mais le manque de communications s'oppose à ce que l'on puisse utiliser ces bois précieux, qui se détruisent sans aucun profit pour le pays.

Ses lacs sont immenses et peuplés à profusion des meilleures qualités de poisson d'eau douce. La truite, le doré, l'achigan y atteignent des proportions considérables. Aussi la pêche est elle fort rénumérative pour les colons qui, non seulement en tirent parti pour leurs familles, mais écoulent avantageusement de grandes quantités de poisson sur les marchés voisins. Les Norvégiens établis par exemple sur le lac du Poisson Blanc, en haut de la Gatineau, exploitent depuis longtemps cette source de profit, qui ne s'épuisera pas de sitôt, car les officiers du département des pêcheries veillent scrupuleusement à ce que l'on ne pêche pas le poisson à l'époque du frai. Le vison, la loutre, la marte, le castor, le chevreuil, le caribou et l'orignal rodent en grand nombre dans la forêt vierge, et les disciples de Nemrod leur font durant l'hiver une chasse incessante, souvent fort lucrative.

Le premier pionnier de la région de la Gatineau est Philemon Wright, qui, en 1800, vint s'y établir, à la tête d'un certain nombre d'émigrants du Massachusetts. Aidé de nombreux travailleurs, il fit des défrichements considérables, cultiva en véritable agronome, importa à grands frais d'Angleterre des reproducteurs des races de bétail les plus célèbres, sut tirer de son exploitation des profits énormes et commença en 1806 à exploiter le commerce de bois. Il construisit les premiers moulins sur l'Outaouais, la première glissoire, créa une véritable colonie dans le township de Hull, devint colonel de milice, membre du parlement, et s'éteignit le 2 juin 1839, après avoir su acquérir une grande fortune et avoir fait bénéficier le pays de son rare esprit d'initiative et de progrès.

Philemon Wright a mérité d'être appelé *The Father of the Ottawa*, et nous renvoyons le lecteur qui serait curieux d'assister au laborieux enfantement de cette région, à l'étude que nous avons publiée sous le titre : *Philemon Wright ou Colonisation et Commerce de bois.*

Philemon Wright ne laissa personne pour continuer dignement son œuvre de colonisation, et pendant longtemps ce territoire resta

stationnaire. "Jusqu'à ces dernières années," dit une lettre adressée en 1858 à Mgr. l'Evêque d'Outaouais, " la colonisation sur la Gatineau avait été assez peu importante, surtout sur le haut de la rivière ; c'était à peine si l'on trouvait quelques habitants échelonnés de distance en distance le long de la rivière. Mais l'élan général qui s'est manifesté partout dans ces derniers temps pour cette œuvre importante, a beaucoup contribué à faire connaître ces contrées que les exploitants de bois seuls avaient parcouru. On commence maintenant à y compter un bon nombre de familles, et je puis dire que la plupart des colons qui sont venus s'y établir s'y trouvent heureux et sont bien dédommagés des premiers sacrifices qu'ils ont fait par les bonnes récoltes qu'ils ont récueillies.

" Il est aussi juste de reconnaître que le gouvernement qui, pendant de longues années, avait entièrement négligé ce pays, a fait depuis des efforts généreux pour encourager les colons. La plus grande partie de ces terres sont recouvertes de bois franc, avantage précieux qui fournit au colon le moyen de faire de la potasse, dont le prix élevé qu'il en retire, le dédommage amplement de ses frais et lui donne la facilité de se pourvoir de bien des choses qui lui sont nécessaires.

" Déjà plusieurs chapelles sont élevées de distance en distance dans la partie où les missionnaires font le service religieux d'une manière fort régulière. On peut donc espérer qu'à une époque qui n'est peut-être pas très éloignée, le canadien qui remontera la Gatineau sentira son cœur palpiter d'allégresse à la vue des églises et des clochers qu'il apercevra sur les deux rives et qu'il saluera avec amour et consolation."

Il y a maintenant des établissements canadiens à cent milles en haut de la Gatineau, et on trouve de distance en distance plusieurs paroisses assez importantes. En laissant Hull par le chemin de la Gatineau, on remarque bientôt à droite la scierie de M. Walsh, qui occupe beaucoup de mains. Quelques milles plus haut se trouve le joli village de Chelsea, qui doit en grande partie sa prospérité aux magnifiques moulins à scie de MM. Gilmour et Cie. La population des environs se compose d'anglais, d'écossais, d'irlandais et de canadiens. Plus haut est situé le florissant village de la Pêche, le principal dépôt de bois de MM. McLaren et Cie. On remarque à la Pêche de jolis magasins, des moulins à farine, à carder, une manufacture d'étoffes de laine et plusieurs ateliers. La paroisse franco-canadienne de la Pêche est enclavée, en arrière, à l'ouest, dans le township Masham.

Les deux paroisses irlandaises de Wakefield et Lowe se trouvent

un peu plus loin. Le township voisin est celui d'Aylwin, peuplé d'écossais, d'anglais et irlandais. Les canadiens forment du côté est un noyau de population sur les bords des lacs Ste Marie et du Poisson Blanc. Ile sont aussi en grande majorité dans les townships de Wright, Bouchette, et Cameron, où ils forment la paroisse de la Visitation, appelée ordinairement Victoria Farm, et la paroisse de St Gabriel, connue sous le nom des Six Portages. Le village de la Visitation progresse rapidement.

Les derniers townships habités sont ceux de Maniwaki, Rensington, Egan et Aumond, qui ont pour centre principal le village du Désert. Celui-ci est encore à son berceau, mais il prend beaucoup d'importance. Il est situé à 90 milles de l'Outaouais, et il est l'entrepôt du commerce de bois de trois puissantes compagnies : MM. Gilmour, Hamilton, Bennett et Gouin. Il s'y fait un commerce de fourrures considérable. La population blanche est presque exclusivement canadienne et irlandaise. Le Désert est aussi le lieu de mission des Algonquins des rivières Gatineau, Coulonge et du Lièvre.

Les PP. Oblats sont venus les premiers planter hardiment le drapeau de la foi à côté de celui de la colonisation dans cette localité, alors qu'elle était encore à l'état sauvage. Ils y ont construit une magnifique église en pierre blanche avec une tour énorme, surmontée d'une statue de la Sainte Vierge. Les Sœurs Grises d'Ottawa y ont établi un couvent fréquenté par environ 80 élèves, et qui produit les meilleurs résultats religieux et intellectuels.

A quelques milles du Désert, sur la rivière St. Joseph, fonctionnent plusieurs établissements industriels : une scierie, un moulin à lattes, à bardeau et à farine. C'est dans le voisinage que la Société de Colonisation No. 1 du Comté d'Outaouais a choisi sa réserve de 60 lots de terre sur laquelle on vient de commencer des défrichements.

Le gouvernement a construit, à grands frais, un chemin sur la rive gauche de la Gatineau pour relier tous les établissements échelonnés sur la rivière. Les premiers quarante milles depuis Hull sont macadamisés.

La majorité des habitants de la Gatineau sont canadiens-français ; bon nombre y ont des établissements prospères et vivent même dans une plus grande aisance que beaucoup de cultivateurs de nos anciennes paroisses bas-canadiennes. Ils ne sont pas gênés ici par l'espace et ils peuvent agrandir à volonté, leur domaine.

Car, les terres sont à un bon marché extraordinaire ; on peut acquérir cent arpents de terre à raison de $30 payables en cinq ver-

sements de $6. Elles sont, de plus, d'une fécondité étonnante. Maints terrains donneront un rendement de 15, 20, 25, 30 et jusqu'à 40 minots par arpent ; le blé, le seigle, l'orge, l'avoine et les pois viennent abondamment. Le sol produit également toute espèce de céréales et de légumes. Il n'y a en cela rien d'étonnant, car les établissements les plus reculés se trouvent sous la même latitude que les Trois-Rivières. Les paturages sont excellents. On peut même comparer la fertilité du sol de la Gatineau à celle des Etats de l'Ouest les plus renommés. De l'avis de personnes bien entendues, la région de la Gatineau est préférable aux terres si vantées des Cantons de l'Est.

Les colons peuvent écouler facilement leurs produits, à des prix élevés, dans les vastes chantiers en opération sur la Gatineau, qui en font une énorme consommation. De plus, ils peuvent également travailler à la coupe des bois durant l'hiver et gagner de bons gages : trente piastres et plus par mois. Un homme avec un attelage reçoit même de $2 à $3 par jour. Le prix de la main d'œuvre dans les chantiers ne fait qu'augmenter et n'a jamais été aussi élevé que cette année.

Le colon peut réaliser aussi de bons bénéfices en exploitant le bois dur qui abonde sur ses terres, et en faisant de la potasse, qu'il lui sera toujours facile d'écouler avantageusement : un quart de potasse se vend environ $30.

Le Révd. P. Gladu, O. M. I., a visité plus d'une fois la région de la Gatineau, et chaque voyage l'a de plus en plus convaincu de sa fertilité et de l'abondance de ses ressources. Voici quelques extraits des notes qu'il a publiées à ce sujet, il y a quelques mois : " Dans la partie supérieure de la Gatineau, en haut de la rivière Désert, jamais les récoltes ne font défaut. Le blé d'automne et tous les autres grains y réussissent à merveille. J'ai traversé, l'an dernier, des champs de blé où l'on a cueilli des épis qui mesuraient sept pouces de longueur. Les gelées ne s'y font pas sentir en printemps et en automne comme en certains endroits des bords de la Gatineau, bien que plus au sud ; on attribue ce phénomène au grand nombre de lacs dispersés dans ces cantons. Un missionnaire qui réside actuellement au Désert, et que ses travaux apostoliques ont conduit par toutes ces régions, et même jusqu'à deux cents milles au-dessus du Désert, m'a assuré que les terrains les plus riches, les plus favorables à de nouveaux établissements sont encore inoccupés. Il m'a mentionné entre autres les cantons d'Aumond et de Sicotte, à une vingtaine de milles du Désert, sur la rive gauche de la Gatineau, comme étant quelques-uns des endroits les plus avantageux pour la création de colonies impor-

tantes. Il paraît qu'il y a une vaste plaine, unie, sans un seul rocher, d'un sol fertile, couvert en bois franc. On pourrait y établir plusieurs belles paroisses.

" Je connais personnellement plusieurs des colons des environs du Désert qui y sont arrivés, n'ayant pour tout bien que la vigueur de leurs bras et l'énergie de leur courage, et qui aujourd'hui se trouvent à la tête d'établissements prospères et avec les plus grandes chances de faire fortune. Permettez-moi de vous mentionner le nom d'un de ces braves colons. Pierre Bélanger réside à deux milles de l'église du Désert, sur le bord d'un lac qui porte son nom. Il y a onze ans que Bélanger arrivait au Désert n'ayant pour tout bien qu'une vache et des provisions pour un an. Avec ces faibles ressources, il s'enfonce courageusement dans la forêt, et là, seul au milieu des bois, sans même avoir de chemin pour communiquer avec ses voisins assez éloignés, il met la cognée à l'arbre et commence à défricher. Après quelques années de rudes labeurs, il se trouvait à ensemencer un printemps 13 minots d'avoine et deux minots de blé.

" Dès que Bélanger put voir, à la fin de l'été, ses avoines et son blé onduler sous la brise du lac, il commença à jouir du fruit de ses sueurs. L'avenir lui souriait déjà plein d'un espoir que l'automne vint réaliser en partie. En effet, de la semence de ses deux minots de blé, Bélanger en recueillit 80, et de ses 13 minots d'avoine, pas moins de 350 minots. Depuis ce temps, il a pu vendre du blé chaque année. L'automne dernier, il a recueilli 690 minots de grains et 400 minots de patates.

" Cet heureux colon habite aujourd'hui une maison convenable, il voit autour de lui une ferme bien cloturée, de bons et solides bâtiments, granges, étables, écuries. Il a 4 chevaux, 5 vaches, 6 moutons et tout le détail d'une basse-cour complète. Cela suffit pour nous garantir que le sol qu'il arrose de ses sueurs n'est pas ingrat, que le colon qui saura l'exploiter avec intelligence peut avec confiance compter sur un plein succès."

Au lieu de prendre le bâton du pélerin et s'expatrier aux Etats-Unis pour souvent y végéter et perdre leur foi, les cultivateurs des vieilles paroisses de la Province de Québec, qui ne peuvent tirer des revenus suffisants de leurs terres épuisées, ne pourraient mieux faire que de se diriger vers la Gatineau, où ils pourront en peu d'années devenir propriétaires de belles étendues de terrains. Une société de colonisation en pleine opération s'occupe activement de faciliter le défrichement de cette région, et elle offrira sans doute de grands avantages aux nouveaux colons.

Du reste, cette vallée ne prendra son plein essor vers le progrès

que lorsque le chemin de colonisation du nord sillonnera le comté d'Outaouais, et que l'on aura construit l'embranchement projeté du chemin de la Gatineau, qui doit se rendre à la rivière du Désert. Il est à croire que cette double artère de chemin sera terminée d'ici à trois ans.

Les terres arrosées par la rivière du Lièvre et la rivière Blanche, dans le comté d'Outaouais, offrent aussi beaucoup des avantages naturels que présente la région de la Gatineau. Les colons ne sont pas lents à s'en emparer, et elles ont servi à la création de plusieurs paroisses auxquelles un avenir prospère est réservé.

L'étendue du comté de Pontiac l'emporte encore sur celle du comté d'Outaouais. Les derniers établissements qui se trouvent sur le bord de la grande rivière sont à plus de 150 milles de la capitale.

Les cantons les plus importants du comté sont ceux qui avoisinent l'Outaouais ; ils sont reliés ensemble par un immense chemin qui longe la rive. Le gouvernement a fait aussi exécuter plusieurs chemins dans le but de développer l'intérieur, et les chantiers considérables de bois, qui se font dans la forêt, ne contribueront pas peu à faciliter le défrichement des magnifiques terres boisées de ce vaste comté.

JOSEPH TASSÉ.

(*A continuer.*)

LE CAP AU DIABLE

(LÉGENDE)

CHAPITRE I.

LE CAP AU DIABLE.

" Quel est le Canadien, s'écrie un savant Géographe, dont le " nom sera toujours cher parmi nous ? Quel est le Canadien qui " n'aimerait pas sa patrie, après l'avoir contemplée quelques heures, " du bord d'une de nos barques à vapeur, sur la route de Québec à " Montréal ?

" Quel spectacle enchanteur ! Que de points de vues admirables ! " Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses se " déploient sur l'une et sur l'autre rive, d'aussi loin que l'œil peut " atteindre !

" La scène offre quelque chose de plus grand, de plus varié, de " plus ravissant encore, peut-être, si l'on descend le fleuve " jusqu'au Saguenay. "

Oui, quel plaisir pour l'œil étonné et charmé tour à tour, de contempler, sur la rive nord, cette chaîne de montagnes sourcilleuses, ces caps abrupts, ces vallées alpestres, cette nature si rude, si accidentée et parfois si sauvage !

Quel est l'étranger qui n'envie pas le bonheur du paisible propriétaire de ces maisons blanchies, suspendues au flanc des côteaux, ou qui couronnent leurs sommets, tranchant ainsi sur le fond de verdure qui les environnent !

Lorsque surtout vous avez péniblement gravi une pente rapide, que vous apercevez, à vos pieds, au fond d'une baie, un charmant village arrosé par une belle rivière et paraissant reposer en paix sous la protection de la croix surmontant le clocher de la vieille église ; votre âme aime alors à s'y délasser, pour se remettre des impressions causées par les scènes variées qu'elle vient de contempler.

La rive sud, pour n'avoir pas la sauvage et pittoresque beauté de la rive nord, n'a pourtant rien à lui envier, dans son genre. Son site, plus uni et son sol moins tourmenté, nous offrent quelque chose de plus calme et de plus champêtre ; ses points de vue ont un horizon plus grand, plus étendu mais moins animé.

C'est la nature en quelques endroits, belle de toute sa simple et primitive beauté ; ailleurs, enrichie par la vie et l'activité que lui donnent le travail et la main des hommes.

Elle a de plus l'avantage que, presque à chaque pas, vous y rencontrez un souvenir historique, une légende plus ou moins vraisemblable, ou un conte fantastique,

Ainsi, de quinze à vingt lieues de Québec en descendant le fleuve, vous apercevez, à marée basse, un écueil bien digne d'attirer votre attention. La haute mer ne le recouvre que de quelques pieds d'eau. Cet écueil à été nommé la Roche, à cause des dangers qu'il présentait autrefois à la navigation, avant que le gouvernement y eut fait bâtir un phare.

Sur ce rocher vinrent se briser plusieurs vaisseaux d'outre mer, et les naufrages des bâtiments côtiers qui y périrent ont laissé dans beaucoup de familles canadiennes de bien cuisants et amers regrets.

Plus loin, en cinglant vers le sud, et avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous voyez un cap dont la vue vous frappe et vous impressionne péniblement. Son aspect est morne et sombre ; les rochers qui le composent sont arides et dénudés ; son isolement, le silence, la nature désolée et presque déserte qui l'environnent, son éloignement de toute habitation, tout enfin concourt à jeter dans notre âme un malaise étrange et inexprimable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, sinon impossible aux bâtiments d'un faible tonnage.

Ce cap, c'est le "Cap au Diable".

D'où lui vient donc ce nom qu'enfants nous ne pouvions entendre sans frémir ? A-t-il été le théâtre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire à quelque bande de brigands, et les bruits confus qu'on y entend, ne sont-ils pas les cris de vengeance des victimes ensanglantées que l'on trouva à ses pieds où

dans son voisinage ? Personne ne le sait ; la justice des hommes a libéré les accusés ; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu !

Vous eussiez trouvé qu'il méritait bien d'être ainsi appelé, si comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs pêches la nuit, ou en attendant l'heure de la marée, vous eussiez entendu le vent s'engouffrer avec un bruit sinistre dans les obscures cavernes des rochers ; si vous eussiez entendu de plus ses hurlements lorsqu'il vient dans les tempêtes, en déchirer les quelque branches desséchées des arbres rabougris qui les couronnent ?

D'autres fois, et en d'autres endroits, se trouvent d'épais fourrés. Là semble y régner d'impénétrables mystères, et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions différentes. Tantôt c'est un gémissement, une plainte ; tantôt un sourd grondement qui se prolonge d'échos en échos produisant de discordantes clameurs, et qui vous ferait croire que, dans ces lieux solitaires, des sorcières viennent y célébrer leur sabbat.

Vous eussiez trouvé surtout, qu'il le méritait ce nom si, comme plusieurs l'assuraient, vous eussiez aperçu sur la cime d'un rocher superplombant l'abîme, lorsque le flot battu par la tempête, venait lui livrer un assaut toujours impuissant, mais incessamment renouvelé, vous eussiez aperçu dis-je, une femme à l'œil hagard, aux cheveux épars, aux bras nus, aux vêtements en lambeaux, tendre les mains au fond du précipice, lui adresser une prière, une touchante supplication ; d'autrefois proférant des menaces, des imprécations, comme si elle eût voulu réclamer du gouffre une victime qui lui appartenait.

Il eut été alors bien hardi le navigateur qui en longeant la côte aurait vu cette apparition et entendu cette voix, s'il n'eut pas gagné le large au plus vite, en adressant une prière à son patron. D'autres gens, et c'étaient les plus croyables, disaient l'avoir vu se traîner sur les bords de la plage et implorer le flot d'une voix déchirante et désespérée, de lui rendre ce qu'elle avait perdu ; puis ses paroles étaient étouffées, ajoutaient-ils par d'immenses sanglots.

Nul doute que si cet être fantastique eut réellement été une femme, la malheureuse devait être en proie à d'immenses douleurs. Pourtant un pauvre pêcheur dont la cabane était assise au pied du cap, assurait l'avoir recueillie mourante, un matin, le lendemain d'une furieuse tempête, elle gisait sur les bords de la mer, auprès du cadavre d'un matelot. Il l'avait, disait-il, transportée en sa demeure, et après des peines infinies, sa femme et lui étaient enfin parvenus à la rappeler à la vie ; mais qu'il n'avaient pas tardé à s'apercevoir que la malheureuse était folle!!!.....

CHAPITRE II

LA FAMILLE ST. AUBIN.

Parmi les nombreuses criques formées dans les rochers escarpés qui bordent les rivages de l'ancienne Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, vivait au fond de l'une d'elles, un jeune et honnête négociant, dont le nom était St. Aubin.

Occupé depuis plusieurs années à l'exploitation de la pêche à la morue, son commerce prenait de jour en jour une plus grande extension, grâce à son intelligence et à son indomptable énergie. D'une probité reconnue, affable et obligeant pour tous, il était aimé et respecté de chacun.

Un grand nombre de pêcheurs dont il était le bienfaiteur, étaient venus avec leurs familles se grouper autour de lui.

Toutes ces demeures réunies formaient presque un village et donnaient à son établissement la vie et l'activité. Ainsi rien de plus animé que les scènes du soir. Les berges aux voiles déployées, gonflées par une jolie brise rentrant toutes chargées de morue ; c'est la pêche de la journée. Tout le monde accourt au rivage, femmes et enfants viennent aider le père, le mari ou le frère.

Le poste est alors en émoi. Chacun se met alors gaiement à la besogne pour préparer le poisson ; on s'assiste et se prête un mutuel secours. C'est un plaisir d'entendre les joyeux propos, les gais refrains, les quolibets qui pleuvent sur les pêcheurs malheureux ; enfin d'être témoins de la belle harmonie qui règne parmi eux. C'est la bonne vieille gaîté gauloise qui prend ses ébats.

Telle était la Grave de monsieur St. Aubin.

Sa maison située sur une légère éminence dominait la petite baie et les côtes avoisinantes. De jolis jardins, de charmants bocages et de coquets pavillons l'entouraient. Un peu plus loin la vue pouvait s'étendre sur de beaux champs, dans un état de culture déjà avancée et où paissaient de nombreux troupeaux. Enfin dans son ensemble et même dans ses détails, tout respirait l'aisance, la prospérité et le bonheur.

L'intérieur de la famille ne présentait rien de particulier. M. St. Aubin marié depuis quelques années à une femme de sa nation qu'il aimait tendrement, était père d'une charmante petite fille. Cette enfant était venue mettre le comble à la félicité de ce couple fortuné.

Madame St. Aubin était une de ces femmes d'élite qui semblent se faire un devoir de rendre heureux tous ceux qui les entourent. Douée des plus riches qualités du cœur et de l'esprit, elle n'était que prévenances, amour et sollicitude pour son mari et sa chère petite Hermine, les confondant tous deux dans une même et touchante tendresse. Si parfois, elle pouvait leur dérober un instant dans la journée, c'était pour aller porter quelques secours, quelques consolations, à ceux qui en avaient besoin ; aussi la regardait-on comme une véritable Providence.

Le soir amenait les intimes causeries, on se faisait part des impressions de la journée et on formait de nouveaux projets pour l'avenir. Bien souvent aussi, la maman racontait au papa ému les mille espièglerie de la *petite*, les conversations qu'elle avait eues avec sa poupée, voire même avec une table, une chaise, un meuble quelconque ; enfin ces mille et mille riens qui font verser des larmes de plaisir et d'attendrissement aux heureux parents qui les entendent.

Ces jouissances, ces plaisirs leur suffisaient et certes ils valaient bien ces bruyantes réunions de l'opulence où l'âme et le cœur perdent leur pure et limpide sérénité.

Quelques domestiques fidèles complétaient l'intérieur de cette famille, aux mœurs simples et patriarcales.

Mais il est un autre personnage que nous nous permettrons d'introduire ici. Sans être tout à fait de la maison, Jean Renousse, tel était son nom, y était toujours le bienvenu. A l'époque où nous parlons, il était âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans. Né d'un pauvre acadien et d'une femme indienne, de bonne heure orphelin, il devait à la charité des habitants de l'endroit de n'être pas mort de faim.

Au lieu de s'occuper comme tous les autres de la pêche à la morue, il s'était construit une hutte dans les bois à quelque distance de la mer et des habitations. Il répugnait trop au sang indien qui coulait dans ses veines de s'astreindre à un travail constant et journalier. Ce qu'il lui fallait, c'était la vie aventureuse des bois avec son indépendance.

Aussi l'été, maraudeur pour ne pas nous servir d'une expression plus forte, il était le cauchemar des jardinières. Rien de plus plaisant, en effet, que de voir, lorsqu'il faisait une descente dans les jardins, la levée de manches à balais pour en déloger l'*intrus*. Au voleur criait l'une des voisines, au pillard disait l'autre, au vaurien ajoutait une troisième. Bref, toutes ces commères réunies faisaient un tel vacarme qu'il aurait pu donner une idée de ce que fait certaine femme, quand à tord et à travers, elle se fâche.

Le drôle ne s'émouvait guère de ces cris tant que sa provision de patates ou de carottes n'était pas faites et que les armes ne devenaient pas trop menaçantes par leur proximité ; d'un bond alors, Jean Renousse se mettait hors de leur portée, se tournait vers celles qui le poursuivaient, leur faisant mille grimaces, mille contorsions et quand la place n'était plus tenable, il enjambait la clôture et allait stoïquemeut s'asseoir à quelques pas de là.

On l'avait vu quelquefois, quand de telles scènes étaient passées, entrer dans la chaumière de la plus furieuse, aller se placer bien tranquillement à sa table et partager le repas gaiement avec elle.

Mais l'hiver, chasseur et trappeur infatigable, il s'enfonçait dans la forêt avec les sauvages Abénakis, ne revenant souvent, qu'au printemps avec une ample provision de fourrures dont il trouvait toujours chez M. St. Aubin, un prompt et avantageux débit.

Malgré ses défauts, Jean Renousse était loin d'être détesté par les braves gens de la Colonie, car à plusieurs d'entr'eux, il avait rendu d'importants services. Lorsqu'une forte brise surprenait au large quelque barque attardée, qu'une femme éplorée, que des enfants en pleurs venaient demander des nouvelles d'un père, d'un mari ou d'un frère à ceux qui arrivaient ; que les pêcheurs hochaient tristement la tête, tandis que les voisines leur adressaient des consolations en essuyant des larmes qu'elles ne pouvaient dissimuler, on voyait Jean Renousse s'élancer dans une berge et malgré le vent et la tempête s'exposer seul pour aller secourir le frêle bâtiment. Grâce à son sublime dévouement et à son habilité à conduire une embarcation, plus d'un pêcheur avait à le remercier d'avoir revu sa pauvre chaumière.

Parmi ceux surtout qui lui portaient un intérêt tout particulier, était Madame St. Aubin. Elle avait reconnu en plusieurs occasions que sous cette écorce rude et inculte, dans ses yeux noirs et vifs, dans ses pommettes de joues saillantes, il y avait plus de cœur et d'intelligence qu'un œil peu observateur n'en pouvait d'abord soupçonner. Jamais il ne se présentait à la demeure du bourgeois comme on appelait M. St. Aubin, sans en recevoir quelques secours ; et maintes fois, il leur avait prouvé qu'en l'obligeant, on n'avait pas rendu service à un ingrat.

Son attachement pour l'enfant était excessif. C'était avec plaisir qu'il s'astreignait à un travail minutieux pour lui confectionner des jouets et satisfaire ses moindres caprices enfantins. Bien des fois, on l'avait confiée à ses soins et c'était toujours avec une tendre sollicitude qu'il veillait sur elle. A la vérité, il n'était pas facile de faire de la peine impunément à la petite Hermine, lorsqu'elle

était sous sa garde et sous celle du magnifique *terreneuve* qu'on appelait *Phédor*.

CHAPITRE III.

MALHEUR AUX VAINCUS.

C'est quelquefois au moment où l'on s'estime heureux, que l'infortune vient nous frapper.

Tandis que la famille St. Aubin jouissait paisiblement des fruits d'une vie vertueuse et exempte d'ambition, heureuse autant du bonheur des autres que du sien propre, de graves événements se préparaient contre les malheureux Acadiens dans l'ancien et le nouveau monde. Ce pays était le point de vue des flibustiers anglo-américains.

En butte aux actes de rapines et de tyrannies de toutes sortes, les Acadiens avaient été forcés de s'organiser militairement pour mettre un terme aux infâmes déprédations de leurs ennemis.

L'histoire avait enregistré antérieurement plusieurs hauts faits de leur éclatante bravoure.

Ces faits démontrent ce que peut une poignée d'hommes héroïques, ne comptant que sur leurs seules ressources, qui s'arment vaillamment sans s'occuper de la force pécuniaire ou numérique de ceux qu'ils ont à combattre, mais qui ont résolu de défendre jusqu'à la fin, leur religion, leurs foyers et leurs droits. Combien n'y eut-il pas de luttes sanglantes et désespérées où le lion anglais dût s'avouer battu par le moucheron acadien, et pour ainsi dire, obligé de fuir honteusement devant lui... Mais l'orgueil britannique s'insurgeait et écumait de rage, en voyant ces quelques braves tenir tête à ses nombreuses armées! Le gouverneur Lawrence crût plus prudent et plus sûr, là où la force avait échoué, d'employer la ruse et la perfidie. Le plan fut traitreusement combiné et habilement exécuté.

Vers la fin d'août 1755, cinq vaisseaux de guerre, chargés d'une soldatesque avide de pillage, mirent à la voile et vinrent jeter l'ancre en face d'un poste florissant par son commerce, la fertilité de ses terres et l'industrie de ses habitants. On fit savoir à plusieurs des cantons voisins qu'ils eussent à se rendre à un endroit indiqué pour entendre une importante communication qui devait leur être donnée de la part du gouverneur. Plusieurs soupçonnant un piège prirent la fuite et se sauvèrent dans les bois, en entendant cette

proclamation. Mais le plus grand nombre, avec un esprit tout che valeresque, se confiant à la loyauté anglaise, se rendit à l'appel.

Chaque année, M. St. Aubin était obligé de faire un voyage aux Mines, endroit important de commerce, pour y transiger les affaires de son négoce. Le trajet était long et les chemins n'étaient pas toujours sûrs dans ce temps-là. Par une malheureuse fatalité, il y arriva le cinq septembre au matin, jour fixé par la proclamation pour la réunion des Acadiens. Jean Renousse et le fidèle " *terre-neuve* " lui avaient servi de gardes de corps pendant le voyage.

M. St. Aubin comme les habitants du lieu, se rendit à l'appel. Ce fut là qu'on leur signifia qu'ils étaient prisonniers de guerre, qu'à part de leur argent et de leurs vêtements, tout ce qu'ils avaient appartenait désormais au roi, et qu'ils se tinssent prêts à être embarqués pour être déportés et disséminés dans les colonies anglaises. L'ordre étant formel, on ne leur accordait que quatre jours de répit. Il est impossible de peindre la stupeur et le désespoir que produisit cette nouvelle ; plusieurs refusèrent de croire qu'on exécutât jamais un acte d'aussi lâche et exécrable tyrannie ; mais le plus grand nombre s'enferma dans leurs maisons et passa dans les larmes et les sanglots, les quelques heures qui précédèrent leur séparation. D'autres essayèrent de fuir, mais vainement. Des troupes avaient été disposées dans les bois, ils se trouvaient cernés de toutes parts et furent donc ramenés au camp, après avoir essuyé toutes sortes d'avaries et de mauvais traitements.

Ce fut à grande peine que le vénérable curé obtint du commandant la permission de les réunir le neuf septembre, veille du départ, dans la vieille église pour y célébrer le saint sacrifice et leur adresser quelques paroles de consolation et d'adieux. Personne ne fut jamais témoin, peut-être, d'une scène plus déchirante. Tous les visages étaient inondés de larmes. L'église retentissait des sanglots et des sourds gémissements des malheureuses victimes Lorsqu'avant la communion, le bon prêtre voulut leur dire quelques mots, il y eut une véritable explosion de plaintes et de cris de désespoir. Il fut longtemps avant que de pouvoir dominer son émotion, et ce fut après de longs et de pénibles efforts qu'il put d'une voix brisée par la douleur, leur faire entendre ces paroles :

" C'est peut-être pour la dernière fois, mes bons frères, que vous " allez partager le pain des anges dans ce lieu saint. C'est lui qui " donne le courage et la force de braver les tourments et les per- " sécutions des méchants. C'est lui qui sera votre soutien, votre " consolation dans les temps malheureux que nous traversons. " Dieu seul connait ce que l'avenir nous réserve à tous, mais rap- " pelons-nous que nous avons au ciel un bras tout puissant, qui

" saura déjouer les complots des méchants : que ceux qui pleurent
" seront consolés et qu'ils recevront avec usure la récompense des
" larmes qu'ils auront versées. Car qu'est-ce que la terre que nous
" habitons, sinon un lieu d'exil et de misères ; mais le ciel, voilà
" notre patrie, vers laquelle doivent tendre nos désirs et nos aspi-
" rations. Séparés sur la terre, c'est là où nous serons ensemble
" réunis, c'est là que nous pourrons défier les persécutions des
" hommes. Recevez donc, mes chers frères, avec la communion,
" la dernière bénédiction d'un prêtre qui, le cœur navré d'appré-
" hensions pour l'avenir de ses enfants, mais confiant dans le Dieu
" qui prend soin de ses créatures et jusqu'au plus petit des oiseaux,
" le prie de vouloir bien nous accorder encore des jours calmes et
" heureux. Si nous n'avions pas d'autre destinée, js vous dirais
" adieu ! oui un adieu qui, peut-être, serait éternel ; mais à des
" chrétiens, à ceux qui croient en la parole sainte, je vous dis au
" revoir ! Oui, encore une fois, au revoir !....."

La scène qui suivit se conçoit plutôt qu'elle ne se décrit. Nous nous permettrons d'emprunter à M. Rameau le récit que fait M. Ney, sur le lamentable événement du lendemain :

" Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le
" point du jour, les tambours résonnèrent dans les villages, et à
" huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres Français
" que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les
" soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les
" habitants qu'on rassembla sur la place. Jusque là, chaque famille
" était restée réunie et une tristesse indicible régnait parmi le
" peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarque-
" ment, quand il leur fallut abandonner pour toujours la terre où
" ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parents, de
" leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, emmenés par des
" étrangers leurs ennemis ; dispersés parmi ceux dont ils diffé-
" raient par le langage, les costumes, la religion ; alors accablés
" par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se
" précipitèrent dans les bras les uns des autres dans un long et
" dernier embrassement.

" Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les
" bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cents soixante jeunes
" gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier
" bâtiment ; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonne-
" raient pas leurs parents, et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de
" leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent
" la baionnette et marchèrent sur eux ; ceux qui voulurent résister

" furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette hor-
" rible tyrannie.

" Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était
" bordée d'enfants, de femmes qui, à genoux, au milieu de pleurs
" et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs
" tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main
" tremblante, que leurs parents parvenaient quelquefois à saisir,
" mais le brutal soldat venait bientôt les séparer. Les jeunes gens
" furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent eux
" aussi, à pas lents, cette scène déchirante ; toute la population
" mâle des Mines fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport
" stationnés dans la rivière Gaspareaux. Chaque bâtiment était
" sous la garde de l'officier et de quatre-vingts soldats. A mesure
" que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y
" furent embarqués et éloignés ainsi, en masse, des champs de la
" Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés
" excita la compassion de la soldatesque même... Pendant plusieurs
" soirées consécutives les bestiaux se réunirent autour des ruines
" fumantes et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres,
" tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers
" déserts."

M. St. Aubin, comme toutes les autres notabilités, fut l'objet d'une surveillance particulière. Malgré les efforts héroïques de Jean Renousse, malgré les ruses et les stratagèmes qu'il employa pour sauver son maître de la proscription, celui-ci fut obligé de subir la loi cruelle du plus fort. Blessé grièvement dans la lutte qui venait d'avoir lieu, ce ne fut qu'avec peine que Jean Renousse lui-même réussit à se soustraire aux mains des ravisseurs. Il gravit une petite éminence, et ce fut là, la mort dans l'âme, qu'il fut témoin des scènes de violence et de brutalité qui viennent d'être racontées. Malgré son état de faiblesse, il suivit d'un œil morne et désespérée la chaloupe qui emportait son bienfaiteur, se reprochant amèrement de n'avoir pas réussi à le sauver. En dépit des tristes préoccupations auxquelles il était en proie, Jean Renousse ne put s'empêcher de remarquer un point noir qui suivait l'embarcation. C'était *Phédor*. Le noble animal, quoique blessé, avait voulu suivre son maître pour le protéger et le défendre au besoin. Il réalisait une fois de plus l'idée du peintre qui représente le chien suivant seul le corbillard du pauvre qui conduit son maître à sa dernière demeure. C'est le dernier ami qui reste quand nous avons essuyé des défaites dans la triste bataille de la vie ! Il vit tout à coup un matelot se lever et asséner un coup de rame sur la tête du fidèle serviteur ; celui-ci poussa un gémissement plaintif

et disparut. C'en était trop, épuisé par le sang qu'il avait perdu et par les émotions de la journée, Jean Renousse perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, *Phédor*, couché auprès de lui, léchait son visage et ses mains, comme s'il eût voulu le rappeler à la vie. La nuit était venue, les dernières lueurs de l'incendie doraient encore l'horizon. C'en était fait ! les Anglais avaient accompli leur acte odieux de vandalisme et de vengeance !.....

CHAPITRE IV.

JEAN RENOUSSE.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le moment fixé par M. St. Aubin pour le retour. Que pouvait-il lui être arrivé qui le retint si longtemps, lui toujours exact à revenir à l'heure dite. Déjà, accompagnée de la petite Hermine, Mme St. Aubin avait parcouru des distances assez considérables, pour aller à sa rencontre, et chaque fois, elle était toujours revenue de plus en plus triste.

C'était le soir de la dixième journée après le départ de M. St. Aubin. Assise dans le salon et tenant son enfant dans ses bras, elle ne pouvait se défendre du vague et inexprimable sentiment qui l'obsédait. Pour la première fois de sa vie, les babillages et les calineries de sa petite fille ne pouvaient la tirer de sa sombre préoccupation. Le ciel était bas et chargé, le feuillage jaunissant qui entourait sa demeure et le vent du nord qui s'était élevé, ajoutaient encore à sa tristesse. Parfois une feuille desséchée, poussée par la brise, courait dans l'avenue déserte, où, d'une minute à l'autre, Mme St. Aubin espérait voir arriver celui qu'elle attendait avec tant d'angoisses.

Les heures s'écoulaient lentement, et la soirée était avancée. Vaincue par le sommeil, la petite s'était endormie en demandant à sa mère : "quand donc papa reviendra-t-il ?" Alors deux larmes involontaires vinrent briller aux paupières de la pauvre femme ; elle pressa avec transport son enfant sur son cœur ; celle-ci ouvrit les yeux, lui sourit doucement et comme une prière, le mot *papa* s'échappa encore de ses lèvres, et elle se rendormit. C'en était trop, n'y pouvant plus tenir, et presque sans pouvoir s'en rendre compte, Mme St. Aubin se mit à fondre en larmes. Longtemps elle pleura !

Bien des fois déjà et au moindre bruit, elle avait tressailli, puis

toute palpitante d'émotion et de joie, elle allait ouvrir la porte et tendre les bras, mais vain espoir ce n'était point les pas du cheval, ce n'était point les joyeux aboiements de Phédor, mais bien le vent qui, mugissant tristement dans les arbres, lui apportait, chaque fois une poignante déception.

Enfin des pas bien distincts retentirent autour de la maison, et la porte s'ouvrit : Te voilà donc, s'écria-t-elle, s'élançant au devant de celui qui arrivait. Mais jugez de sa stupeur ! c'était Jean Renousse ! Jean Renousse, pâle, sanglant et défiguré, qui venait lui apprendre la terrible nouvelle ! ! ! ...

La foudre tombée à ses pieds n'eut pas produit plus d'effets. Madame St. Aubin s'affaissa sur elle-même. On la transporta mourante dans son lit. Deux jours entiers se passèrent pendant lesquels elle lutta contre la mort. Dans son délire, elle appelait avec transport son mari, demandant avec égarement à chaque instant aux personnes qui se présentaient, son époux bien-aimé ; et lorsqu'on lui apportait son enfant, elle la repoussait durement. La pauvre petite qui ne comprenait rien à la conduite étrange de sa mère, allait alors se cacher dans un coin de la chambre et pleurait amèrement ; puis comme si elle se fut crue coupable, elle revenait auprès du lit et baisant les mains de sa mère, elle lui disait : " Ma bonne maman, embrasse donc encore ta petite Hermine, elle ne te fera plus de mal, lève-toi et allons au-devant de papa."

Enfin son tempérament et surtout l'idée de laisser sa pauvre enfant complètement orpheline, rendirent quelques forces à Mme St. Aubin, mais une insurmontable tristesse s'empara d'elle, et bientôt cette demeure naguère si heureuse ne devint plus qu'un séjour de deuil et de larmes.

Là toutefois ne devaient pas s'arrêter ses malheurs.

La rage des pirates n'était pas encore satisfaite, il fallait de nouvelles dépouilles à leur rapacité et de nouvelles victimes à leur vengeance.

Peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, on signala au large un vaisseau de guerre portant pavillon anglais. Instruite par l'expérience, la petite colonie après avoir recueilli tout ce qu'elle avait de plus précieux, crut prudent de se sauver dans les bois.

Madame St. Aubin elle-même réunit tout ce qu'elle put avec l'aide de ses domestiques et de Jean Renousse et dût aller les rejoindre en toute hâte, car le vaisseau s'approchait de la côte avec une effrayante rapidité.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait abandonné ses foyers si chers pour s'enfoncer dans les bois avec ses fidèles domestiques

lorsque gravissant une petite éminence où ses compagnons d'infortune l'attendaient, elle vit les tourbillons de flamme et de fumée s'élever dans la direction de sa demeure et de celles des malheureux qui l'entouraient. Ce navrant spectacle leur apprit à tous que les vandales étaient à leur œuvre de pillage et de destruction.

Longtemps elle contempla les cendres brûlantes de sa pauvre demeure, qui s'élevaient et retombaient tour à tour comme font chacune de nos illusions du jeune âge. Elle jeta alors un coup d'œil en arrière vers les jours heureux qu'elle avait passés sous ce toit fortuné, vers les objets si chers qu'elle y rencontrait à chaque instant ; vers les personnes qui l'entouraient et les autres qui après êtres venues lui demander des consolations et des secours, s'en retournaient en lui offrant des larmes de gratitude et de bénédictions ; mais sa pensée se rapportait surtout sur la main bien-aimée qui, après Dieu, lui avait fait ce bonheur sitôt passé.

Hélas! elle n'était plus auprès d'elle pour la soutenir et la protéger avec son enfant, cette main tant aimée et tant regrettée ! Reverrait-elle jamais celui à qui elle adressait chaque jour une pensée, un souvenir, une larme ! Et lorsque la dernière flamme vint jeter une lueur vacillante et disparaître pour toujours, elle comprit alors qu'une barrière infranchissable venait de s'élever entre elle et son passé.

Il ne lui restait plus désormais que l'avenir, mais quel avenir ?

L'hiver s'approchait avec son nombreux cortége de froid, de privations et de misères ; nul asile pour la recevoir ; elle allait donc devenir à charge aux pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi se nourrir : qu'allait-elle devenir ?

Accablée sous le poids de tant de malheurs, elle sentait le désespoir la gagner, lorsque tombant à genoux, elle s'écria : " Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes maintenant notre seul et unique espoir ! Ce n'est pas en vain que la veuve et l'orphelin vous implorent, ayez pitié de nous. Cette courte mais fervente prière fut immédiatement exaucée.

En relevant la tête, elle aperçut à quelques pas d'elle la figure amicale et bienveillante de Jean Renousse qui n'osant dire un mot, paraissait attendre ses ordres :

" Jean, lui dit-elle, en lui remettant son enfant dans les bras, " prends soin de cette pauvre petite, veille sur elle, c'est en toi " seul, après Dieu, en qui nous devons nous confier. " Peut-être " ne pourrai-je jamais récompenser ton généreux dévoûment pour " nous jusqu'à ce jour, mais compte sur une reconnaissance qui ne " s'éteindra qu'avec ma vie."

" Madame, lui répondit celui-ci, d'une voix émue et avec noblesse,

" Dieu m'est témoin que si j'ai tâché de vous être utile jusqu'ici ce
" n'est pas dans l'espoir d'une récompense ; je donnerais volontiers
" ma vie pour pouvoir vous rendre ce que vous avez perdu ; mais
" de grâce n'allez pas vous désespérer. A deux pas d'ici est ma
" pauvre cabane, la vieille Martine votre servante, vous y attend.
" J'ai pu sauver quelques linges et des provisions. Venez, Madame,
" et tant que Jean Renousse pourra porter un fusil, vous et la
petite ne manquerez pas de nourriture et de vêtements."

Chargé de son précieux fardeau, il conduisit Madame St. Aubin dans sa demeure où Martine l'attendait. Un feu brillant avait été allumé, le lit de sapins avait été renouvelé ; on y avait étendu les quelques couvertures que Jean Renousse dans sa sollicitude avait-sauvées du pillage. La marmite était au feu.

On offrit à Madame St. Aubin les quelques aliments qu'on avait préservés ; elle en prit ce qu'il lui fallait pour se soutenir et s'empêcher de mourir. La petite mangea avec l'appétit qu'on a à quatre ans ; puis toutes les deux, vaincues par les émotions de la journée, la fatigue et le sommeil qui les gagnaient, s'étendirent sur le lit de sapin et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Jean Renousse et Phédor se couchèrent à l'entrée de la cabane et firent bonne garde toute la nuit.

Lorsque Madame St. Aubin s'éveilla le matin, tous les malheureux proscrits, ses compagnons d'infortune, lui avaient construit une demeure un peu plus confortable : c'était une misérable masure de pièces qui lui offrait un séjour plus spacieux ; mais qu'il y avait loin de là à la maison qu'elle avait laissée !

Comment l'hiver se passa-t-il ? Laissons à M. Rameau le soin de dépeindre ce que durent souffrir les malheureuses victimes de l'expatriation. C'est d'ailleurs de lui qne nous empruntons la partie historique de ce récit, en ce qui concerne les Acadiens :

" Quelque fut l'âpre sollicitude que montrèrent les Anglais, un
certain nombre d'indiens cependant se sauvèrent de la proscription.
" Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les
" déserts ! Par quelle suite d'aventures et de souffrances ont-ils
" passé, pendant de longues années, en présence de spéculateurs
" auxquels on distribua leurs biens ? c'est ce que nous ignorons...

" Là, pendant plusieurs années, ils parvinrent à dérober leur
" existence, au milieu des inquiétudes et des privations ; cachant
" soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la cul-
" ture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et par-
" tageant avec leurs amis, les Indiens de l'intérieur, les ressources
" précaires de la chasse et de la pêche."

Enfin le printemps arriva. Jamais dans les longues journées

d'hiver, le dévouement et le zèle de Jean Renousse ne s'étaient ralentis une seule fois. Sous le commandement de Bois-Hébert, il avait été faire le coup de feu contre les Anglais, puis aussitôt sa tâche terminée, il était revenu prendre son rôle de pourvoyeur.

Souvent dans le cours de l'hiver, on l'avait vu parcourir des distances considérables refouler au plus profond de son âme tout sentiment de haîne et d'antipathie qu'il avait voué aux Anglo-Américains, et rapporter des traitants anglais, qui étaient établis le long de la côte, à la place des malheureux Acadiens expropriés, les quelques effets qui pouvaient être utiles et agréables à ses protégées.

Mais le printemps qui apporte, pour le pauvre au moins, un soupir de soulagement et une larme d'espérance ; pour l'homme qui jouit de l'aisance, un sentiment de satisfaction par anticipation des jouissances que la nouvelle saison doit lui donner, était pour les pauvres expatriés chargé d'orages.

Où iraient-ils fixer leurs demeures ? En quel endroit seraient-ils hors des atteintes de leurs implacables ennemis ? Etait-il un lieu à l'abri de leurs rapines, où l'on put fournir le pain et la nourriture à la famille et aux pauvres petits enfants qui les réclamaient ? Telles furent les questions que se posèrent les Acadiens de la colonie que M. St. Aubin avait formée.

Plusieurs décidèrent de demeurer dans les bois, d'autres résolurent d'aller rejoindre leurs concitoyens échelonnés sur la côte, protégés seulement par l'isolement et l'inhospitalité des parages qu'ils habitaient.

Madame St. Aubin se voyant seule, et ne voulant plus être à charge au généreux Jean Renousse ainsi qu'à ses compagnons, prit la résolution de se rendre en Canada.

En effet, de vagues rumeurs étaient parvenues que dans ces pays lointains un bon nombre d'Acadiens avaient, dans le voisinage de Montréal, fondé une petite colonie.

Jean Renousse, dans ses rapports avec les traitants anglais, avait appris d'une manière certaine qu'un vaisseau portant un certain nombre d'émigrants, avait mis à la voile pour le Canada. D'après le nombre de jours qu'il était en mer, il ne tarderait pas à être en vue.

CHAPITRE V.

LE DÉPART.

Que nos lecteurs nous permettent de les transporter au-delà de l'Océan. Nous sommes dans un port de mer. Voyons l'activité qui y règne. Des centaines de vaisseaux déchargent d'un côté du quai d'amples provisions de charbon et de cotons ; d'autres, les riches soieries et les magnifiques produits de l'Orient. Tout le monde est à l'œuvre. Partout il y a joie car il y a gain pour tous.

Mais d'où vient donc cette foule d'hommes en haillons, ces femmes amaigries et presque nues, ces pauvres enfants si frêles, si chétifs, qui occupent un tout petit espace du quai ! D'où viennent ces pleurs et ces gémissements à fendre l'âme, ces embrassements pleins de regrets et de tendresses ? Ah ! c'est qu'une mère vient peut-être pour la dernière fois de presser dans ses bras ses enfants bien aimés ! C'est que des amis viennent de dire un adieu peut-être éternel aux compagnons de leur enfance ! C'est que, pour la dernière fois, ils ont jeté un regard de douleur sur la vieille chaumière qui les a vus naître et que dans un dernier embrassement, ils ont échangé avec les amis émus une dernière poignée de mains, que pour toujours, ils vont dire adieu aux côtes de l'Irlande qu'aucun de ses enfants ne peut quitter sans verser des larmes amères de regrets ! Puis ces malles, ces paquets, que contiennent-ils, sinon les pauvres vêtements des malheureux Irlandais ?

Pourtant dans ce navire en partance, combien y a-t-il de froide indifférence parmi ceux qui sont témoins de ce déchirant tableau. Le matelot sur son cabestan chante gaîment le *charley men* (?) Le capitaine fume sa pipe, le contre-maître est occupé des dernières manœuvres et les derniers cris " *embarque, embarque,*" se font entendre. Inutile de le dire, nous ne le voyons déjà que trop ; ce bâtiment est chargé d'émigrants pour l'Amérique. Voyez sur le gaillard d'arrière cet homme à la figure replète, à la taille trapue comme il savoure avec délices les bouffées de tabac qui s'échappent, de sa longue pipe d'écume de mer ; quels regards distraits il jette sur la gazette qu'il tient entre ses mains ; comme les nouvelles sont loin de l'absorber ; il hoche dédaigneusement la tête en voyant les pleurs des malheureux enfants de la verte Erin. Dans le fond, que sont-ils pour lui ? Des Irlandais catholiques, il est protestant. Que lui importe donc si la plus grande partie d'eux n'atteint pas les

côtes de l'Amérique ? Que lui importe si l'espace qu'il leur a destiné dans son vaisseau n'est pas suffisant ? Que lui importe si les aliments dont il a fait provision ne peuvent suffire à une moitié de ceux qu'il entasse à son bord ! Sa bourse n'est-elle pas bien remplie, et si le typhus, le choléra et mille autres maladies viennent les décimer, n'a-t-il pas devant lui un immense cimetière ; comme bien d'autres qui l'ont suivi, il peut dire à chacune de ces victimes qu'on jette dans l'Atlantique : " Si une tombe, un mausolée, étaient élevés à chacune d'elles, on n'aurait pas besoin de boussole pour aller dans le Nouveau-Monde.

Tel était le " *Boomerang* " capitaine Brand, quelques jours avant le moment où nous venons de laisser Madame St. Aubin.

Les communications étaient alors bien difficiles entre l'Acadie et le Canada. C'était donc une belle occasion qui se présentait pour Madame St. Aubin de se rendre dans ce dernier pays. Là on pouvait correspondre plus facilement avec l'Europe et les Etats-Unis, et qui sait, peut-être, avoir des renseignements sur celui auquel à chaque instant du jour, elle adressait un cuisant souvenir, un pénible regret.

Depuis plusieurs jours, Madame St. Aubin avait mis toute la petite colonie en vedette. Chaque jour des berges prenaient le large et étaient chargées de venir lui annoncer l'approche du vaisseau tant désiré.

Bien des heures se passèrent en d'inutiles et inexprimables regrets. Enfin Jean Renousse vint un matin l'informer que le navire tant attendu était en vue, et lui offrit en même temps de la conduire à son bord.

Il était facile de voir à l'accablement de cet homme trempé aux muscles d'acier, à son air morne et abattu, combien il lui en coûtait de remplir cette pénible mission.

Mais il y a chez la femme un sentiment d'amour et de dévouement qui lui inspire des actions d'une telle énergie quand surtout il s'agit de sauver un mari ou des enfants, que si quelquefois nous pouvons les égaler, nous ne saurions jamais les surpasser.

Madame St. Aubin avait pris la détermination de retrouver son mari, dut-elle épuiser ses dernières ressources et aller jusqu'au bout du monde. Elle ne comptait pour rien les peines et les fatigues. Son caractère aimant et sympathique lui dictait la tâche que la Providence lui destinait, aussi l'accepta-t-elle volontiers.

Elle oublia en effet le triste spectacle qui s'était offert à ses regards, les pleurs, les lamentations de ses voisins, le feu qui dévorait les fruits de leur industrie et de leur travail de chaque jour. Elle essaya même de chasser l'idée de sa demeure autrefois si

heureuse et qui n'était plus maintenant qu'un monceau de ruines et de cendres.

Malgré ce qui dut en coûter à cette pauvre femme de laisser ces endroits qui lui rappelaient de si chers souvenirs, d'abandonner ces malheureux qui se fussent privés du nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner, elle s'y résigna cependant en faisant un sacrifice généreux. Mais quand elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale avec des figures inondées de pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants on se pressait pour lui baiser les mains, enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh ! alors un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu ! que deviendraient-ils sur la terre étrangère ces pauvres exilés, si vous n'étiez là pour les consoler des regrets de la patrie ?

Cependant au signal de la petite barque le navire avait mis en panne.....

Une passagère de chambre, ah ! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine.

L'échelle fut immédiatement descendue et avant que d'en gravir le premier degré Madame St. Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle à la main rude et calleuse de Jean Renousse : " Merci, ami, dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissiez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon cœur le désire."

Celui qui aurait dans ce moment contemplé la figure *hâlée* de Jean Renousse, aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, bien probablement elles n'avaient encore été mouillées que par les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant entre les bras de sa mère après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine, il le supplia de le prendre lui aussi à son bord.

Mais *celui-là* ne payait pas. Violemment au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la berge. Les ris furent lâchés et le navire fin voilier prit le large.

Jean Renousse en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passèrent, un vent favorable les conduisit à la pointe ouest de l'Ile d'Anticosti.

CHAPITRE VI.

LE NAUFRAGE.

Si tout paraît paisible au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St. Aubin et son enfant, avaient été confinées dans une pauvre alcove qu'on se plaisait à appeler emphatiquement " la chambre." Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer.

Ce mal que nous nous plaisons à ne croire qu'une légère indisposition quand nous sommes à terre, moissonne pourtant un bon nombre de victimes.

Madame St. Aubin, douée d'une faible santé, dût, plus que beaucoup d'autres en souffrir. Malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont tenant son enfant dans ses bras.

On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ceux qui ont voyagé autrefois à bord des bâtiments voiliers, savent combien, souvent était brutale la manière dont se conduisaient le capitaine, les officiers et les matelots des vaisseaux qui transportaient des émigrés. Ils paraissaient, pour ainsi dire, se faire un plaisir de tourmenter ceux qui se trouvaient sous leur domination.

La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid. Elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous la forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau : " Madame, lui dit-il brusquement, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côté." A peine s'était-elle éloignée, que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui dormait dans ses bras en fut éveillée. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les mêmes menaces lui furent réitérées, suivies de la même exécution.

En vain se plaignait-elle au capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer ; il hochait la tête sans lui répondre. On eut dit que c'était un parti pris de maltraiter la malheureuse femme.

Comme l'a dit Lafontaine : " la raison du plus fort est toujours la meilleure."

La nourriture du bord n'était pas celle à laquelle Madame St. Aubin était accoutumée. Comme de raison, ordre avait été donné au cuisinier de ne servir rien de plus qu'à l'ordinaire à la passagère de " chambre."

Lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son goût, qu'elle en demandait une toute petite part au capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat était pour lui.

Souffrir pour soi-même, ce n'est rien pour la mère, mais voir souffrir son enfant et n'être pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voilà la souffrance réelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie.

Dans ces moments, la pauvre mère pressait son enfant sur son cœur et priait de toutes ses forces celui à qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette prière devait être immédiatement exaucée, elle vit un jour un matelot aux formes athlétiques, mais à la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit : " Madame, si vous voulez me *prêter* la petite, je vais l'emmener dans la cuisine. O'Brien m'a dit qu'il lui avait préparé un *fameux* déjeuner."

Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-être dût elle appréhender que le marin crainte de faire mal à la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissa choir.

Quelle fut la macédoine qu'O'Brien servit à l'enfant ? Dieu seul le sait ; mais toujours est-il qu'en revenant, elle dit à sa mère : " Viens donc, ma bonne maman, dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autres ; et je t'assure qu'il m'en avait préparé un bon déjeuner." Peu d'instants après, O'Brien arriva lui-même tenant gauchement un pot rempli d'excellent thé qu'il destinait à Madame St Aubin.

Il était facile de voir quels efforts il avait fait pour que tout parut net et convenable. Le pot était dépoli par les frictions répétées pour le rendre luisant et ses mains étaient presqu'exemptes de goudron.

Le regard de gratitude qu'elle lui adressa, en dit plus que ses paroles, car il y a chez les hommes de cœur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entr'aident au besoin. Le remercîment qu'elle lui exprima lui fit venir les larmes aux yeux,

Deux protecteurs étaient désormais acquis à Madame St Aubin, Sous le fort et robuste matelot, et O'Brien le cuisinier. Le premier

était respecté de l'équipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouvé une force véritablement herculéénne.

Le soir du jour dont nous venons de parler, il annonça au souper, qu'il *tannerait vive* la peau de celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne.

Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manqué de tenir sa promesse.

Ce fut, en conséquence de cet avertissement, que si Madame St Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prévenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas en butte à l'avenir à leurs mauvais traitements.

Cependant le navire poussé par une forte brise du nord-est, était sorti du Golfe et on apercevait déjà les Iles du Grand Fleuve.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraichissant de plus en plus l'inclinait sur son bord. Lorsqu'il prit le caractère de tempête furieuse, ses hautes hunes baisaient presque la mer houleuse qui s'élevait en de terribles tourbillons.

Pendant ce temps les malheureux émigrants, pressés les uns contre les autres dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une paroi ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruits des manœuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus, les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misères, d'angoisses et d'incertitudes ; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail ; telle était la scène qu'offrait le " *Boomerang.*"

Nous étions aux grandes mers de mai ; et il etait rare qu'à cette époque les belles rives du St. Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du capitaine on avait à peu près carguè toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbutaient.

La mer écumant de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant de plus en plus, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient ; qu'allaient donc devenir les pauvres émigrants ?

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutilles et de mettre à la cape.

Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots s'étaient attachés pour n'être pas emportés. Le capitaine lui-même, pâle de terreur, avait pris toutes les precautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dons son étroite cabine, Madame St. Aubin mourante de frayeur plutôt pour les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre petite orpheline.

Oh ! combien elles durent être longues et amères les heures de cette terrible nuit. Combien elles dûrent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs d'une tempête !

Elle en était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse ; les mâts craquèrent, un d'eux se rompit..... le navire venait de toucher sur un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés par les émigrants ; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer.

Une voie d'eau, une voie d'eau !

Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé ; d'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours, de passé pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance.

Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes, mais des vagues avaient emporté les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc.

Il n'y avait plus d'autre moyen, le capitaine avait fait jeter les chaloupes à la mer et avait sauté dans la meilleure avec son équipage. Cette lâche et infâme conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau, que leur embarcatîon chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci. Un commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était trujours furieuse.

L'eau avait entièrement envahi la cale, aucun cris, aucune plainte ne se faisaient plus entendre ; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants.

Dieu avait pris pitié d'eux, tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos.

Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes

vivantes restaient à bord, c'étaient Madame St. Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St. Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants ; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire.

Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent que celui-ci ne pouvait tenir bien longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés. O'Brien alla ouvrir l'écoutille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques uns de ses infortunés compatriotes.

Vain espoir ! Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte ; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercution sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envahis.

Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St. Aubin vivait encore quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main elle se tenait cramponnée à une barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva car, défaillante la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner.

La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant. Il les attacha solidement après les avoir recouverts de son habit et de quelques lambeaux de voiles.

Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouies qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail.

Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit ; une minute plus tard, et tout était perdu.

Tom aussitôt attacha Madame St. Aubin avec la petite sur le radeau, en saisit un des cordages ; puis une vague immense recouvrit le vaisseau. Elle entraina dans sa fureur tout ce qui était sur le pont.

Malheureusement O'Brien ne fut pas assez prompt pour imiter son compagnon, l'abîme s'ouvrit pour lui. Longtemps il lutta avec toute l'énergie que peut donner l'instinct de conservation. Il nagea

quelque temps pour atteindre le radeau qui, un instant englouti, était revenu péniblement à la surface.

Ceux qui étaient sur la frêle embarcation purent suivre d'un œil désespéré les efforts de ce généreux marin pour sauver sa vie, sans qu'ils pussent lui porter aucun secours. Enfin ils virent la vague le recouvrir, puis celui-ci, revenir à la surface pour être englouti encore, ils le virent dis-je, reparaître une troisième fois, mais une dernière nappe d'eau le recouvrit pour toujours.

La mer comptait une victime de plus ! ! !

Pendant cette scène navrante, un affreux craquement s'était fait entendre dans la direction du vaisseau, il venait de s'ouvrir. Ses débris et les monçeaux de cadavres qu'il contenait, entourèrent le radeau en un instant.

Madame St. Aubin était mourante.

Lorsque l'attention de Tom fut un peu détournée de ce navrant spectacle, son oreille de marin l'avertit que la mer se brisait sur les rochers de la côte à une bien faible distance d'eux : " Courage, dit-il à la pauvre femme, courage, pour vous et votre chère petite enfant, dans peu d'instants nous toucherons terre." Ces quelques paroles ranimèrent la malheureuse femme.

La mer était encore grosse et houleuse, mais le vent diminuait sensiblement et le jour commençait à poindre. Dans une *éclaircie*, ils aperçurent à quelque centaines de pas d'eux, les rochers d'un cap, et ce cap, c'était le " Cap au Diable. '

Cette vue ranima leur espoir.

Il leur fallait peu de temps pour y parvenir, mais Dieu sait ce qu'eurent à endurer, pendant ce court trajet, les malheureuses victimes du naufrage.

Ils étaient à la veille de toucher le rivage, lorsqu'une vague plus haute, plus furieuse encore que toutes les autres, jeta violemment le radeau sur un écueil à fleur d'eau et le mit en pièces.

Il y eut un dernier cri d'angoisse parti du sein de Madame St. Aubin, elle fut lancée à l'eau ! Tom s'y précipita aussitôt pour la secourir et l'enlaçant dans ses bras, il nagea avec elle vers le rivage.

Quelques instants après, on eut pu voir, gisant sur la plage, le cadavre du pauvre matelot dont la tête avait été brisée sur un rocher, en préservant Madame St. Aubin ; à quelques pas plus loin, le corps inanimé de celle-ci, tandis que les restes du radeau emportant l'enfant mourante allaient aborder dans une petite anse un peu plus éloignée.

Dr. Chs. Deguise.

(*A continuer.*)

RECREATION LITTERAIRE.

Québec, 10 novembre 1872.

Aux Directeurs de la *Revue Canadienne*.

Messieurs,—Cédant à mes instances, un ami, membre du barreau, a bien voulu me permettre de prendre copie d'une petite œuvre poétique due à la plume, ou plutôt à la muse d'un jurisconsulte et, en même temps, d'un littérateur distingué, M. Derome. Cette production est due à la facilité de composition de M. Derome qui, pour complaire à son ami, et sur ses instances, a mis en vers un chapitre du *Pensez-y-bien* touchant la conversion de Saint Augustin. Il y a donc raison de donner à mon envoi le titre de *Récréation* et de l'adresser à la *Revue* dont je pense qu'elle ne déparera pas la partie littéraire.

Je crois devoir vous prier de reproduire en tête du morceau poétique, une adresse également versifiée, dans le style familier de l'épître, et dans laquelle M. Derome affirme modestement qu'il n'est pas poëte, bien qu'il veuille avoir quelquefois des complaisances de ce genre pour ses amis.

G. Talbot.

Il faut qu'à ta demande improvisant des vers,
Et des poétereaux imitant le travers,
J'embellisse pour toi quelque histoire choisie,
De ce prestige aimé qu'on nomme poésie.
Comment y parvenir, même en le voulant bien ?
En moi, l'ignores-tu ? le poëte n'est rien.
Sans inspiration et sans élan, ma muse
Ignore les beautés du genre qui t'amuse.

Mais je suis quand je rime, à parler franchement,
L'homme qui se débat hors de son élément.
De Fréchette ou Lemay si j'avais la faconde,
Les beaux vers jailliraient d'une source féconde.
Je chanterais alors, sans moduler en vain
Le rhythme imitateur du langage divin.
Or, chanter, ce n'est pas ce que je me propose ;
De plus, à cela même un obstacle s'oppose.
Comme il faut mettre aux vers la rime à chaque bout,
Cet effort seul mettrait ma patience à bout.
Marâtre quelquefois, trop souvent indocile,
La rime, on le sait bien, est chose difficile.
Boileau, par son exemple, a su le confirmer :
Parfois l'illustre auteur se tuait à rimer,
Et, dans maint noble essai que l'on prend pour modèle,
La rime qu'il cherchait lui devint infidèle.
Aussi, pour mieux l'atteindre, il fit un beau matin
Une allusion pauvre au digne abbé Cotin.

Aujourd'hui toutefois (pardon de la folie)
A mal versifier un moment je m'oublie ;
Et je vais, immolant mon bon plaisir au tien,
Remémorer en vers un fait noble et chrétien.
Avec toi l'empruntant à la source historique,
Je le donne sans peur du brocard satirique.

Je veux, simple écolier et commun prosateur,
Te dire ici l'objet dont je suis amateur.
D'abord, n'aimant le soin que de ma propre affaire,
Il me plaît d'habitude, à vivre dans ma sphère.
Un tranquille labeur, l'étude de la loi,
Voilà ce qui me semble œuvre de bon aloi.
Des juristes fameux connais-tu le mérite ?
Sais-tu que, promoteurs de la raison écrite,
Ces hommes, du droit même ornant l'aridité,
En l'instruisant si bien charment l'humanité ?
Combien de fois j'ai lu, pour les relire encore,
Leurs tomes précieux que le style décore !
On y voit retracée en ses mille chemins,
La règle de droiture imposée aux humains,
Et qui seule ferait le bonheur de la terre,
Si tous obéissaient à son joug salutaire.

Je sais en Canada maint juriste éminent,
L'égal des érudits de l'autre continent.
Tel,—par son beau talent noble autant que personne,—
Dans les champs de l'étude où toujours il moissonne,
Emule des succès qu'il aime à partager,
Se distingue à nos yeux Jean-Jacques Loranger.
Dans nos cités, parmi notre peuple agricole,
D'autres tiennent aussi les palmes de l'école,

De Cujas et Merlin forment les nourrissons,
Et, même à leurs aînés, préparent des leçons.
Ami de leur savoir, content de leurs ouvrages,
Mon éloge est pour eux l'un des moindres suffrages.
Mais abrégeons ici : tout propos laudatif,
A force d'être long est peu récréatif.

En réprimant l'écart de ma plume distraite,
Je reviens aux labeurs de ma chère retraite.
Aimant la solitude et fuyant tout émoi,
Tu cherches le silence en faisant comme moi.
Je t'approuve. Tous deux, par la même culture,
Etudions le droit et sa littérature,
Pour connaître mieux l'art qu'enseigne la raison,
De n'écrire ou parler jamais hors de saison.

COMMENT S'OPERA LA CONVERSION DE SAINT AUGUSTIN

Réfléchir est pour nous la plus haute science :
Saint Augustin en fit l'heureuse expérience.
D'abord, libre en ses mœurs, méconnaissant son Dieu,
Il songeait au plaisir et méditait fort peu.
Mais enfin, renonçant à tout penser frivole,
De la Sainte Ecriture il comprit la parole,
Et du mal déserta le sentier périlleux.
De ce grand changement le fait est merveilleux.
Augustin, corrompu jusques au fond de l'âme,
Tout entier jeune encore à l'ardeur qui l'enflamme,
Eut un père oublieux qui, ne visant à rien,
Le voulait orateur plutôt qu'homme de bien.
Les vices d'Augustin exaltaient son délire :
Par orgueil il était des libertins le pire.
Chagrine de le voir suivre un penchant fatal,
Sa mère le priait de rompre avec le mal.
Suppliante en secret, l'implorant avec larmes,
Et de sa longue erreur conjurant les faux charmes,
Elle insistait en vain, car il n'écoutait pas.
Des propos féminins il faisait peu de cas.
Par crainte de céder à l'humaine faiblesse,
Son esprit orgueilleux méprisait la sagesse.
Isolé de son Dieu, sans souci du devoir,
Sur lui toute raison demeura sans pouvoir.
Ambroise enfin prêcha devant lui dans le temple :
Il s'en émut ; alors, on lui cita l'exemple

De deux des courtisans qu'avait eus l'empereur,
Et qui, tous deux, venaient d'abandonner l'erreur.
L'ami Potitien à ce sujet l'éclaire.
Dès lors en lui prévaut la grâce salutaire,
A laquelle toujours il avait résisté ;
Son âme incontinent s'ouvre à la vérité.
De ce fait surprenant, que sa raison commente,
La méditation en secret le tourmente.
Soucieux et troublé, mais cherchant le repos,
A l'amitié d'Alipe il s'adresse en ces mots :
" Nous, que l'on dit savants, que prétendons-nous faire ?
Persister dans le crime est-ce bien notre affaire ?
Quand d'humbles ignorants atteignent au salut,
Faut-il ne pas les suivre et tendre au même but ?
En marchant les premiers ils nous montrent la route :
Devons-nous hésiter ? est-ce qu'il nous en coûte ?
En voyant ce qu'ils font, comment ne pas rougir
De rester sans courage et d'être sans agir ? "
Il dit et, sous le poids de son inquiétude,
D'un jardin tout auprès cherchant la solitude,
Un amer souvenir lui remontre ses torts ;
Sa jeune âme s'attriste et s'éveille au remords.
A son Dieu qui l'appelle il rend enfin les armes ;
Songeant à sa clémence il s'écrie avec larmes :
" Seigneur, j'ai trop longtemps fait mépris de ta loi ;
Seras-tu donc toujours irrité contre moi ?
Accorde à mes forfaits un oubli secourable ;
Oui, je veux sans retard cesser d'être coupable.
De mon retour vers toi j'abrège le chemin,
Sans différer encor jusques au lendemain.
Augustin combattait ainsi contre lui-même,
Quand une voix étrange, à ce moment suprême,
Comme pour faire trève à son anxiété,
En chantant formula cet appel répété :
" Prends et lis," puis encor : " Prends et lis ; " sûr d'entendre,
Il veut déterminer d'où la voix peut descendre ;
Mais, n'en apprenant rien, il lui sembla que Dieu,
Afin de le guider lui parlait en ce lieu,
Venant, et par là même, expressément lui dire :
" Prends ce livre (il avait commencé de le lire)
Et lis, l'ayant ouvert sans chercher nulle part,
Le passage inconnu qu'offrira le hasard.
Le livre désigné, dont chacun sait le titre,
De saint Paul au complet contenait chaque épître.
A l'instant il se hâte et retourne empressé,
Près d'Alipe où le tome avait été laissé.
Sa main l'ouvre et son œil y retrouve de suite
Une Epître aux Romains que Paul avait écrite.
" *Craignez*, dit là le Saint, *censurant le péché,*
Craignez d'être impudique, ivrogne ou débauché ;
Des dissolutions exemptez votre vie,
Ne cédez point aux sens et refoulez l'envie."

Augustin, tout entier à sa réflexion,
Devint homme nouveau par sa conversion.
Admettons, par ce fait que l'histoire nous cite,
La puissance du vrai sur l'homme qui médite.
Cet exemple a pour lui son efficacité :
Peut-il ne pas servir à notre éternité ?
Augustin, s'il eût fait ainsi que font les hommes
(Car toujours nous restons au point où nous en sommes,)
Sans penser au salut, sans du tout réfléchir,
De ses liens jamais n'aurait pu s'affranchir.
Pensez-y bien, ô vous dont la tiédeur mortelle
Aux grâces d'Augustin rend le cœur infidèle !

F. M. Derome.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'exode Alsacien-Lorrain défraie encore les conversations de la presse de tous les pays. C'est avec émotion et même avec douleur qu'on en parle. Cette histoire de tout un peuple prenant le chemin de l'exil pour ne pas vivre sous un joug odieux, préférant la France humiliée et à moitié ruinée à l'Allemagne encore toute couverte des lauriers de la victoire, sacrifiant avec spontanéité leurs foyers, leurs champs et leurs ateliers, courant vers l'inconnu au risque de subir les grandes privations, cette histoire est l'attestation la plus solennelle du patriotisme le plus pur et le plus sublime. Cela ressemble presque à une légende, tant on est frappé par l'imprévu des événements et par la grandeur de l'exaltation patriotique qui les a dirigés.

Plusieurs peuples qui d ordinaire ont une antipathie très prononcée pour la France ne peuvent en cette circonstance s'empêcher d'exprimer leur admiration, et leur étonnement. C'est un de ces spectacles qui éblouissent, une de ces choses qui remuent le plus profondément les fibres de l'âme humaine. On sent que c'est là une des plus hautes et une des plus nobles expressions de l'humanité.

Ce n'est pas l'Allemagne qui se résignerait facilement à admettre et à reconnaître la beauté et la générosité des sacrifices des émigrés Alsacien-Lorrains. Elle trouve là un sujet inépuisable de billevésées stupides. " Une fois placés en contact immédiat avec la bonne humeur allemande et la vie nationale allemande, dit un journal tudesque, les Alsacien-Lorrains recouvreront graduellement le vieil esprit allemand et se sentiront allemands." Et voila avec quelles sornettes l'Allemagne se grise en fiche de consolation.

La France est heureuse de répondre à ces démonstrations touchantes du patriotisme des Alsacien-Lorrains. Elle les accueille avec sollicitude, organise des souscriptions pour leur venir en aide, les instale provisoirement à domicile jusqu'à ce qu'une rente leur soit ouverte dans la vie pour subvenir à leur subsistance. La France est toujours le pays des grandes œuvres, et son mérite se révèle plus éclatant au milieu de ses infortunes.

Quel malheur que la politique n'y offre pas des exemples analogues. En fait de politique "*plus ça change plus c'est toujours la même chose*". Le branle-bas est continuel. Les opinions se croisent et s'entrechoquent. L'établissement définitif de la République est toujours à l'ordre du jour. Pour y arriver quelques-uns croient que le meilleur parti à prendre est de voter la présidence à vie de M. Thiers. Mais M. Thiers n'est pas immortel et se trouve sujet à toutes les irrégularités des constitutions et des opinions humaines. M. Thiers président à vie, c'est établir la dictature ou la monarchie, ou l'empire sous une forme déguisée. D'autres prennent les avantages du système américain et demandent qu'il soit adopté. On n'a pas assez égard aux tempéraments et aux idés des peuples français et américain qui sont bien différents l'un de l'autre. Quelques autres veulent la République radicale, la République de Gambetta qui est la plus dangereuse de toutes, qui ferait la révolution et provoquerait le déchainement de toutes les mauvaises passions.

D'un autre côté l'empire n'est pas encore mis tout-à-fait hors de cause. Ses partisans travaillent dans l'ombre, attendant avec impatience une occasion qui leur permet de faire un coup d'état. Si les partisans de la monarchie n'étaient pas aussi divisés les uns avec les autres, ce sont eux qui pourraient le plus facilement dominer la situation.

Au milieu de toutes ces variations de l'esprit public, le comte de Chambord est là seul qui soutienne constamment les mêmes principes, qui proclame les mêmes notions de justice et d'ordre public. " La république inquiète les intérêts autant que les consciences, dit-il dans une lettre adressée dernièrement à un député de l'Assemblée nationale, elle ne peut être qu'un provisoire plus ou moins prolongé. La monarchie seule peut donner la vraie liberté, et n'a pas besoin de se dire conservatrice pour rassurer les honnêtes gens...

" Je n'ai pas une parole à rétracter, pas un acte à regretter, car ils m'ont tous été inspirés par l'âmour de ma patrie ; et je revendique hautement ma part de responsabilité dans les conseils que je donne à mes amis.

" Le jour du triomphe est encore un des secrets de Dieu, mais ayez confiance dans la mission de la France.

L'Europe a besoin d'elle, la papauté a besoin d'elle, et c'est pourquoi la vielle nation chrétienne ne peut pas périr."

Il n'y a aucun doute que les divisions politiques de même que l'affaiblissement du sentiment moral et religieux ont toujours été le véritable secret des défaillances de la France. Qui pourrait les supprimer du coup pourrait faire encore de ce pays le plus puissant et le plus redoutable du monde.

*
* *

A quoi ont servi ces démonstrations et ces réjouissances qui ont signalé l'entrevue des trois Empereurs à Berlin? La Ligue de la Paix qu'ils devaient former, à en croire la rumeur courante, n'était guères qu'un mot d'ordre pour déguiser d'autres desseins. Il devient tous les jours de plus en plus évident que l'entrevue à été un véritable fiasco diplomatique Les trois empereurs avaient trop de défiance les uns envers les autres pour oser faire un Traité qu'ils auraient considéré à tout hasard comme un traquenard dressé à l'avance. D'ailleurs les sentiments s'affirment suffisamment par la presse des trois empires pour conclure qu'il n'a pu y avoir entente entr'eux.

L'Allemagne grisé par le succès devient de plus en plus insolente que jamais. Elle s'appelle modestement la " *nation prépondérante*". Un journal allemand au fait des confidences de Berlin déclare solennellement que " *Pas un coup de canon ne sera tiré en Europe sans la permission de la Prusse.*" Que pense le Czar des Russies à propos de ces rodomontades échevelées?

Les amitiés d'apparat s'en vont en fumée. Les combinaisons savantes de la diplomatie ne peuvent pas faire mettre de côté l'inexorable loi des intérêts. Les tendances et les ambitions des trois pays, la position géographique, les dangers qui surgissent sous les évolutions des évènements, tout concourt à les faire se retrancher dans une réserve prudente d'où ils ne sortiront qu'aux jours de grandes commotions sociales.

*
* *

Le Gouvernement Italien commence à sortir de son état de quiétude malfamée. La division se fait parmi les ministres qui composent le conseil de Victor-Emmanuel. Ils ont la bonne grâce de différer d'opinion sur le *modus gubernandi* Ainsi pour faire rétablir l'ordre et la tranquillité dans les Romagnes, tel ministre propose des mesures dont il ne veut démordre en aucun point et qu'un autre s'obstine à ne point vouloir admettre. Et pendant que

les ministres discutent, les habitants des Romagnes pratiquent le vol et le pillage ou en sont les victimes, assassinent ou se font assassiner.

La dissidence qui existe entre les ministres est encore plus fortement accentuée sur le sujet de la suppression des congrégations religieuses et la confiscation de leurs biens. Le projet de loi qu'on a fait, subit à plusieurs reprises des modifications profondes. Le ministre des cultes veut à tout prix donner satisfaction à son parti qui est le parti radical, le parti de la révolution. Le ministre des affaires étrangères s'oppose à l'adoption du projet de loi à cause des récriminations qui auront lieu par tout le monde et des représentations qui seront inévitablement faites par quelques puissances de l'Europe. Chacun des deux ministres tient si obstinément à son idée que tous deux menacent de résigner plutôt que de se soumettre.

Au reste il s'est formé un tiers-parti qui éloignera les projets de loi des deux ministres tout en acquiesçant aux principales demandes du parti radical. Et de cette façon, les communautés religieuses seront tout de même données en pâture à la révolution.

*
* *

L'agitation électorale aux Etats-Unis est terminée et Grant est réélu à une grande majorité. " Avec lui, dit le *Courrier des Etats-Unis*, triomphe la concentration des pouvoirs, l'oligarchie souveraine, le fonctionarisme tout puissant, la royauté innommée, l'autocratie anonyme et irresponsable qui, sous le manteau de la constitution républicaine, dispose à son gré de tous les rouages, de toutes les consciences, de tous les votes qui constituent le suffrage universel."

La défaite de Greely n'est pas toutefois un grand malheur. Il est fort douteux qu'il eût réuni les qualités nécessaires à la bonne administration des affaires d'un grand pays. Greely est un homme aux opinions outrées et aux principes fortement entachés de radicalisme. S'il n'y a pas le talent chez Grant, il y a toutefois une inclination assez prononcée à ne pas trop avancer qui l'empêchera de se précipiter dans des difficultés inextricables.

Au reste Greeley a pris son parti fort stoïquement. " Assez longtemps, dit-il, on a cru qu'il était obligé de s'occuper des affaires de tout le monde, signer des papiers, écrire des lettres, obtenir des faveurs pour chacun et n'être remercié par personne. Enfin nous aurons le loisir de nous occuper de nos affaires et de rédiger notre

journal sans être dérangé à chaque minute par un tas de gens que nous ne connaissons pas, et sans perdre notre temps et nos peines pour servir des individus qui n'ont aucun droit à notre sollicitude." Le sage de Chippewa tient à faire honneur par ses actes au titre qui lui a été conféré depuis longtemps.

⁂

La seconde session du second Parlement Provincial de Québec a été convoquée. Les principaux projets de loi qui doivent être soumis concerneront la réforme judiciaire, le mode d'élection des membres de l'Assemblée Législative, l'encouragement à donner à la colonisation, à l'immigration et à la construction des chemins de fer, à la création d'une université à Montréal, etc. Plusieurs questions d'intérêt local sont à l'ordre du jour, et quelques escarmouches ont déjà eu lieu sur l'arène parlementaire.

Dans une prochaine chronique, on exposera d'une manière moins générale les travaux accomplis.

EUSTACHE PRUD'HOMME,

Montréal, 20 Novembre 1872.

E. L. Taillefer reçu le 21 Janv. 73

LA REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES, ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME NEUVIÈME

Douzième Livraison—25 Décembre 1872.

SOMMAIRE

I.—LE CAP AU DIABLE, Légende, (suite et fin) ..... **Dr. CHS. DEGUISE.**
II.—LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS (suite et fin)..... **JOSEPH TASSÉ.**
III.—FLEURANGE (suite)..... **Mme. CRAVEN.**
IV.—CHRONIQUE DU MOIS..... **L. W. TESSIER.**
V.—BIBLIOGRAPHIE: Le Questionnaire Annoté du Code Civil du Bas-Canada, par Edouard A. Beaudry, notaire à Varennes, tome I.—Montréal, C. O. Beauchemin & Valois, Libraires-Imprimeurs, Un volume grand in-8, xii-580 pages. Prix. $3.00..... **E. L. DeBELLEFEUILLE.**
VI.—ANNUAIRE DE LA REVUE CANADIENNE..... **L. W. TESSIER.**

MONTRÉAL

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL

Nos. 6, 8 et 10, Rue Saint-Vincent.

1872.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

ON S'ABONNE A LA REVUE CANADIENNE

CHEZ

M. A. Langlais, Libraire, Faubourg St. Roch..... Québec.
" H. R. Dufresne ..... Trois-Rivières.
" Emm. Crépeau..... Sorel.
" L. J. Casault,—Bibliothèque du Parlement Provincial..... Ottawa.
" L. A. Dérome..... Joliette.
" Joseph L'Ecuyer..... St. Jean d'Iberville
" L. O. Forget..... Terrebonne.
" J. A. Archambault..... Varennes.
" M. G. Roussin..... Roxton Falls.
" Alph. Raby ..... Ste. Scholastique.
" C. H. Champagne..... St. Eustache.
" J. B. Lefebvre-Villemure ..... St. Jérôme.
" A. M. Gagnier ..... Ste. Martine.
" E. Lafontaine..... St. Hugues.
" J. O. Dion..... Chambly.
" A. Sauton, 41 Rue du Bac..... Paris.

LA REVUE CANADIENNE,

Recueil périodique de Beaux-Arts et de Sciences, a pour but de travailler à la création d'une littérature nationale, à l'alliance des Lettres et de la Religion, et à la défense des principes fondamentaux de l'ordre social et de toute vraie civilisation.

La rédaction se fait sous la direction d'un comité de Directeurs.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi des manuscrits, au Directeur-Gérant, L. W. Tessier, à Montréal.

Prix de l'abonnement : un an, $2.00 ; six mois, $1.00,

Comme les frais de port sur cette Revue sont, depuis le 1er de janvier 1869, de deux centins par livraison, payable d'avance, la souscription des abonnés en dehors de la ville sera dorénavant de $2.25.

LA PHARMACIE FRANCAISE

No. 190, vis-à-vis le Marché de la Grande Rue St. Laurent

SOUS LA DIRECTION DU

DOCTEUR S. GAUTHIER

On trouve dans cet établissement tous les articles qui concernent cette branche du commerce. Dépôt principal des pilules de Vallet. On peut consulter le Docteur Gauthier à sa pharmacie, No. 190 rue St. Laurent, pendant le jour ; la nuit à sa résidence No. 235 rue St. Laurent.—*Médecin accoucheur.*

NOUVEAU MOIS DE MARIE

DÉDIÉ AUX FIDÈLES DU CANADA PAR UN

PRÊTRE DU DIOCÈSE DE MONTREAL

Avec Approbation de NN. SS. les Evêques de Tloa, de Montreal, de Trois-Rivières et de St. Hyacinthe.

1 vol. de 250 pages relié.
En vente chez tous les Libraires et chez l'Editeur,

EUSÈBE SENECAL,
No. 10 Rue St. Vincent.

PRIX : $2 LA DOUZAINE.

LE CAP AU DIABLE

(LÉGENDE)

CHAPITRE VI

LE PÈRE ET SON ENFANT.

(Suite et fin.)

On a souvent parlé de la beauté de nos fleuves et de nos rivières. Beaucoup de voyageurs qui les ont visités proclament hautement qu'il n'est peut-être pas de pays au monde qui en soit si richement doté.

Parmi les rivières qui font l'admiration des étrangers est celle du St. Maurice qui vient avec ses trois grandes bouches parsemées d'ilots se jeter dans le fleuve. Elle est belle surtout lorsque vous la contemplez à quelques lieues des Trois-Rivières. Ses eaux limpides et profondes, après s'être voluptueusement roulées sur leur lit recouvert d'un beau sable, s'être tordues et allongées dans les étroits défilés, viennent complaisamment se précipiter des hauteurs considérables pour former la belle chute de *Shawinigan.*

Comme ces immenses monstres marins qui se jouent avec plaisir à la surface de l'eau, se plongent et se replongent dans la profondeur des mers, pour reparaître un instant après, plus brillants qu'auparavant.

Sur un charmant plateau presqu'au pied de la chute vous la voyez dans toute sa splandeur.

Les beaux arbres de la rive, l'arc-en-ciel que les rayons du soleil font éclore dans le brouillard qui s'élève de l'abîme, le chant des oiseaux, tout enfin présente un coup d'œil vraiment admirable !

Un des derniers soirs des beaux jours de mai, on eut pu voir sur le plateau dont nous venons de parler, quatre à cinq cabanes de sauvages qui s'y étaient élevées depuis quelques jours.

Dans chacunes d'elles les femmes étaient hardiment à l'ouvrage. On confectionnait des corbeilles d'écorce aux couleurs brillantes et variées. On remarquait aussi beaucoup de pelleteries soigneusement préparées. Il était évident que la chasse de l'hiver avait été bonne.

Les hommes nonchalamment étendus sur l'herbe conversaient en fumant le calumet. Quelques enfants aux petits yeux noirs et vifs, mais aux muscles forts et vigoureux, jouaient à quelques pas plus loin.

Les chiens couchés ça et là, dormaient paresseusement dans une pleine et entière quiétude,

Aux portes des cabanes, des marmites bouillottaient sur de bons feux ; on sentait les arômes de quelques pièces de venaison qui cuisaient pour le repas du soir.

Un peu plus loin, un petit groupe de jeunes filles préparaient des ornements de toilette.

Il était clair que nous avions en vue une fête ou qu'elqu'événement qui n'était pas ordinaire.

Parmi ces jeunes filles on eut pu remarquer une jeune indienne, du moins elle en portait le costume, qui confectionnait ses ornements avec un gout et une délicatesse plus exquis que ses compagnes.

En l'examinant de plus près ont eut été bien surpris de voir sous sa pittoresque coiffure de longs et soyeux cheveux blonds. Son teint était un peu hâlé, mais ses pommettes n'étaient pas saillantes comme celles des autres jeunes filles qui l'entouraient. Ses beaux yeux bleus étaient d'une douceur ineffable. Evidemment il n'y avait chez-elle aucun sang sauvage.

Quand elle eut terminé son ouvrage, elle s'approcha d'un des chasseurs qui causait avec ses camarades, puis lui mettant amicalement et familièrement la main sur l'épaule, elle lui dit : " Quand " donc, mon ami, nous rendrons-nous aux Trois-Rivières ? Il me " tarde de voir toutes les belles choses dont tu m'as parlé."

Celui a qui elle adressait ces paroles, lui répondit avec amour : " Demain, ma fille, lorsque la première étoile du matin brillera, nous serons en route dans nos canots, et le soleil ne sera pas encore haut quand nous débarquerons."

Puis la joyeuse jeune fille retourna annonçer gaiement la bonne nouvelle à ses compagnes, et toutes ensemble manifestèrent une joie éclatante.

" D'où vient donc, dit l'un des sauvages à celui auquel la jeune fille avait adressé la parole, d'où vient donc l'amour et l'amitié que toi et ta femme portez à cette enfant ? "

Celui-ci reprit : " Ah ! c'est une longue et triste histoire. Je la " connais depuis longtemps cette chère *petite*, et l'ai pour ainsi dire " vue naître. Et toi, mon frère si tu peux parcourir les bois à côté " de Jean Renousse, lui presser les mains et le voir chasser avec " toi, c'est à ses parents que tu le dois, car bien souvent, quand il " était jeune, ils l'ont empêché de mourir de faim.

" Qu'il me suffise de te dire, pour le moment, que j'ai cru l'avoir " perdue pour toujours.

" Ses parents habitaient autrefois l'Acadie, je demeurais auprès d'eux. Son père lui fut un jour violemment arraché, toutes leurs propriétés furent brûlées ; sa mère fut contrainte de se sauver avec les autres dans les bois. Ce que souffrirent la mère et l'enfant qui n'étaient pas habituées à la vie que nous menons, je ne puis te le dire.

" Au printemps, sa mère résolut de venir ici en Canada. Elle pensait qu'il lui serait plus facile dans cet endroit d'avoir des nouvelles du bâtiment qui avait emmené son mari. Elle partit donc avec son enfant et ce fut moi qui les conduisis à bord.

" Je demandai comme une faveur qu'on me laissa prendre une place parmi l'équipage, offrant de me rendre utile autant que je le pourais. Ma demande fut accueillie par les huées du capitaine et des matelots ; on me rejeta brutalement dans ma berge.

" Je suivis longtemps le navire des yeux, ne sachant si je devais essayer de le suivre ; mais enfin triste et découragé, je regagnai terre.

" Désormais seul et abandonné de tous ceux que j'avais aimés, je me trouvai pris d'un indicible ennui et d'un profond découragement.

" Mais il fallait sortir de cette position ; je pris mon fusil, j'avais une ample provision de munitions et accompagné du pauvre vieux chien que tu vois là, je m'enfonçai dans les bois.

" Où allais-je ? je n'en savais rien. Je marchai pendant bien des jours, je traversai une grande étendue de forêts ; enfin j'arrivai un soir sur le bord du fleuve, j'ignorais quel était le lieu où j'étais.

" En examinant l'endroit de tous côtés j'aperçus une petite fumée qui s'élevait à quelque distance. Je me dirigeai de ce côté,

et en approchant, je reconnus quelques cabanes de nos frères sauvages où on m'accueillit volontiers.

" Ils allaient passer l'hiver dans le Saguenay à faire la chasse. Ne sachant moi-même que faire ni où tourner la tête, je leur demandai de vouloir bien me donner place dans leurs canots. Ils y consentirent avec plaisir.

" Nous partîmes donc le lendemain matin et quoique la distance fut grande, nous mîmes peu de temps à traverser le fleuve ; nous remontâmes le Saguenay, puis nous gagnâmes les bois. Le gibier était très abondant, nous fîmes bonne chasse tout l'hiver.

" Un soir qu'accompagné de *Phédor*, j'avais parcouru une très grande distance pour visiter mes *trappes*, tout en marchant, j'avais chassé ça et là, je me trouvai enfin à une heure avancée, trop éloigné pour retourner au *wigwam* ; il fallut donc me construire un abri, je me mis de suite à la besogne.

" Depuis à bonne heure dans la journée, mon chien était disparu et je commençais à craindre qu'il n'eut été étranglé par un ours, lorsque tout à coup il fondit sur moi comme un coup de foudre. Il *jappait*, sautait, courait et reprenait toujours la même direction. Je ne l'avais jamais vu si joyeux. Certainement il y avait quelque chose d'extraordinaire.

" Je saisis mon fusil et m'élançai sur ses traces. Comme pour m'encourager, ou s'assurer peut-être si je le suivais, il revenait quelquefois sur ses pas, recommençait son même manége et courait encore dans la même direction.

" La nuit était venue, mais la lune brillait de tout son éclat. Enfin il se faisait tard et j'étais fatigué.

" J'allais tout en pestant contre ma folie d'avoir suivi le chien si loin, me préparer un nouvel abri, lorsque j'aperçus au travers des arbres un lac d'une assez grande étendue. Je m'y rendis en toute hâte. Grande fut ma surprise en voyant trois cabanes sauvages reposant sur ses bords.

" Je m'approchai avec précaution de crainte qu'ils ne fussent des ennemis, je me rassurai en voyant que c'était une tribu amie.

" J'entrai dans une des huttes où j'avais vu s'enfoncer l'intelligent animal. Là, un enfant chaudement enveloppé dans d'épaisses couvertes, reposait sur un bon lit de sapins. Une jeune fille était occupée avec sa mère à préparer des peaux, mais son travail ne l'empêchait pas de jeter de temps à autre un coup d'œil de sollicitude sur l'enfant.

" Un bon feu brillait au milieu de l'enceinte et le père dormait dans le fond. Ma brusque apparition l'éveilla et tous trois poussè-

rent un *wak* de surprise. Je lui tendis la main pour lui demander l'hospitalité, elle me fut accordée de tout cœur.

" Je pris donc place auprès du feu, et leur raconta par quelle aventure je m'étais rendu jusque là.

" Cependant les allures de *Phédor* m'intriguaient vivement.

" Couché auprès de l'enfant, bien qu'il en eut été repoussé à plusieurs reprises, il y revenait incessamment lui léchant la figure et les mains.

" Soudainement éveillée, celle-ci s'assit toute droite sur sa couche, la lueur éclaira son visage. Je poussai un cri et m'élançai vers elle. J'avais reconnu ma petite Hermine, l'enfant de mon ancien bienfaiteur.

" Je la pris dans mes bras, l'embrassai avec transports, et la couvris de mes larmes.

" Ne comprenant rien à cette conduite, mes trois hôtes s'étaient levés spontanément, mais leur surprise fut bien plus grande quand ils virent la petite qui me passait familièrement la main sur la figure, ce qu'elle me faisait autrefois quand je lui avais fait plaisir. Cette chère enfant m'avait reconnu elle aussi.

" Je m'empressai alors de leur raconter notre histoire en quelques mots, et demandai par quelle aventure la petite se trouvait au milieu d'eux ?

" Ce fut la jeune indienne qui m'apprit, qu'étant un jour campés sur le bord de la mer auprès d'un endroit qui s'appelait Kamouraska, elle avait aperçu le lendemain d'une terrible tempête, le printemps précédent, la pauvre enfant attachée sur deux morceaux de bois. Elle s'était alors jetée à la nage et l'avait ramenée au rivage. Rendue dans la cabane elle vit que la petite respirait encore.

" Elle l'avait alors enveloppée dans de bien chaudes couvertures, et avec le concours de la famille, à force de soins, ils étaient parvenus à la ranimer.

" En ouvrant les yeux elle avait demandé sa mère, et fut effrayée de voir ces figures étrangères, mais elle n'avait pas tardé à s'y habituer.

" Hélas, sa pauvre mère ajouta la jeune fille, elle était périe dans le naufrage du vaisseau, car la plage était couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants."

" Cette jeune fille dont je te parle, il y a huit ans qu'elle est ma femme, et voilà pourquoi camarade, dit Jean Renousse en levant, nous aimons tant cette enfant qu'elle avait déjà adoptée comme la sienne propre. Mais ajouta-t-il, il en est temps, allons souper."

Alors toutes les familles se réunirent en formant un *rond*. Chacune d'elle apporta la *marmite ;* tout le monde pouvait puiser avec la *micoine*, sans s'occuper si c'était dans la sienne ou dans celle de son voisin, et faute de *micoine*, on se servait de la *fourchette naturelle*.

Si quelqu'un eut osé demander si tous s'étaient lavé les mains, il aurait eu des éclats de rire pour toute réponse.

Quoiqu'il en soit, Jean Renousse tint parole, car le lendemain il était beau de voir la petite flottille composée de légers canots d'écorce, descendant le St. Maurice à la file les uns des autres.

C'était un magnifique matin, le temps était calme et pur, l'air était embaumé des fleurs des bois qui commençaient à s'épanouir.

On voguait silencieusement, lorsque tout à coup la voix d'un sauvage s'éleva, elle dominait le chant des oiseaux de l'une et l'autre rive. San chant n'était pas ces anciens cris de guerre que nos pères entendaient, lorsque des tribus sanguinaires venaient les attaquer. Sa voix sonore respirait un sentiment de douceur ineffable. Il y avait dans ses paroles quelque chose qui ressentait la bienfaisante et divine influence que le Christianisme exerce sur ces peuples autrefois si féroces.

En quoi consistait ce chant ? C'était une prière qu'on adressait à Marie, la prière du matin ; et chaque canot faisait chorus à la voix du premier chantre. Les échos de la rive se renvoyaient ces chants bizarres, sauvages et capricieux, qui n'avaient peut être rien de mélodieux, mais qui devaient monter vers les cieux comme un parfum d'encens et d'ambroisie.

Pendant ce temps on pesait sur l'aviron, les légers canots volaient sur l'eau et bientôt on arriva à Trois-Rivières.

Cette charmante petite ville n'avait pas alors l'aspect que l'industrie lui a donné depuis. C'était un ravissant petit village, composé de jolies maisons, entourées chacune d'un verger et d'un jardin potager.

Dans le temps où nous parlons, grâce aux communications faciles qu'elle avait par la rivière Matawin avec celle d'Ottawa, elle était un des postes les plus importants pour le commerce de pelleteries.

Depuis quelques années, un homme qu'on aurait pu dire jeune encore par l'âge, mais d'après l'apparence vieilli par le malheur, était venu s'y établir. C'était un commerçant qu'on disait déjà riche. Reconnu comme un homme parfaitement honorable et d'une probité irréprochable, tout le monde reposait en lui la plus grande confiance.

Son commerce avec les sauvages avait pris une telle extension, qu'il excitait presque la jalousie des maisons rivales engagées dans la même ligne, cependant jamais un sentiment de malveillance n'était exprimé contre lui.

Souvent on l'avait vu triste et abattu, verser des larmes abondantes quand il se croyait seul, sans danger d'être vu.

Peu communicatif, on sentait qu'il devait y avoir en lui un foyer de douleurs qui avaient fait blanchir ses cheveux ; mais personne n'attribuait ses rides aux remords qui laissent toujours ces empreintes.

Le nom de cet homme, nous le devinons : c'était M. St. Aubin.

Si nous ne craignions de fatiguer nos lecteurs par trop de citations, nous nous permettrions de leur dire, que le vaisseau sur lequel il avait été embarqué, fut un de ceux qui essayèrent d'aller aborder sur les bords de la Caroline du Nord, mais dont les habitants les repoussèrent. Ils cherchèrent à prendre terre dans cet état où le gouverneur leur proposa de s'établir comme esclaves.

Laissons encore une fois parler la voix éloquente de M. Rameau :

" Ce fut une triste et déplorable odyssée que celle de ces malheureux enlevés subitement à la paix de la vie domestique pour " subir toutes les horreurs de la guerre la plus violente, et le bouleversement de leur fortune, de leurs affections. Jetés sur les " vaisseaux, dans l'anxiété d'un avenir inconnu, ils n'avaient " même pas pour se consoler l'espoir, le rêve de la patrie ; car derrière eux l'incendie, la ruine, la dispersion générale, avaient " détruit la patrie ; il n'y avait plus d'Acadie ! et cinq ans après on " ne pouvait plus reconnaître le pays où avaient fleuri leurs villages.

" Dirigés sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'avaient point été prévenues de cette transportation ; et dans plusieurs endroits on eut l'inhumanité de ne point les accueillir sur " la côte. C'est ainsi que 1500 de ces malheureux furent repoussés " en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans une partie de " la Virginie. 450 hommes, femmes et enfants destinés à la Pensylvanie, échouèrent près de Philadelphie ; le gouvernement de cette " colonie n'eut pas honte, pour se dégrever des secours nécessaires à " ces malheureux naufragés, de chercher à les faire vendre comme " esclaves ; les Acadiens s'y opposèrent avec une énergique indignation, et ce projet n'eut pas de suite. Mais cette bassesse de " cœur couronna dignement la conduite des colonies anglaises " dans toute cette affaire. Auteurs de la ruine des Acadiens, héritiers avides de leur spoliation, les Américains eurent l'impudeur " de leur refuser le secours et même les égards dûs au malheur.

" Cependant les commandants des navires qui portaient les pri-

" sonniers étaient fort embarassés, et les infortunés Acadiens " ainsi repoussés de tous les rivages et ballottés sur la mer, ne " savaient où il leur serait possible d'aller souffrir et mourir. " Quelle situation pour de pauvres pères de famille, cultivateurs " aisés et paisibles, qui n'avaient jamais quitté leurs villages, où " ils vivaient encore heureux la veille, jetés maintenant au milieu " de l'Océan, seuls, dénués de tout, entourés d'ennemis, sans ave- " nir et sans espoir! On dit que quelques-uns, dans cette triste " extrémité, se rendirent maîtres de leurs bâtiments et se réfu- " gièrent sur les côtes sud d'Acadie ou dans les Iles du Golfe St. " Laurent; mais il est certain que le plus grand nombre fut rame- " né des côtes d'Amérique en Angleterre, où ils furent retenus pri- sonniers à Bristol et à Exter jusqu'à la fin de la guerre."

Transféré en Angleterre, M. St. Aubin y essuya toutes les souffrances physiques et morales qu'un homme peut éprouver. Dénué de tout, les privations qu'il endura pendant quelque temps, n'étaient pourtant rien en comparaison de ce qu'il ressentait au souvenir constant de sa femme et de son enfant.

Il put un bon jour, grâce au secours d'un ami qu'il rencontra providentiellement, obtenir la permission de revenir en Amérique.

Ce fut en qualité de matelot qu'il traversa dans un navire se dirigeant vers Boston. Le trajet qui lui restait à faire était bien long, et certes le salaire d'un pauvre matelot était loin d'être suffisant pour subvenir aux frais d'un voyage qui devait le conduire de là à son ancienne colonie, où il espérait retrouver sa femme et son enfant. Il l'entreprit cependant, marchant autant que ses forces pouvaient le lui permettre; de temps à autre, louant une pauvre berge de pêcheur et se faisant conduire d'une distance à l'autre.

Combien le trajet lui parut long. Mais revoir les objets chéris dont il avait été séparé déjà depuis dix-huit mois, cette seule pensée lui donnait de nouvelles forces.

Enfin, il arriva un soir à l'endroit où jadis était sa demeure, hélas! quelle poignante déception! il n'y avait plus que des ruines.

Un étranger, à la tête d'un bon nombre d'ouvriers, s'occupait à faire reconstruire de nouvelles habitations, car désormais le *poste* lui appartenait.

Et sa femme! sa femme et son enfant! qu'étaient elles devenues? Ce fut là qu'il connut le nom du bâtiment dans lequel elles s'étaient embarquées pour le Canada. Il s'empressa de se rendre dans ce pays pour tâcher de les y joindre; mais en y arrivant, il apprit le désastre du " Boomerang," et que la seule personne survivante du naufrage était une pauvre misérable folle qui vivait de la charité publique.

Rien ne pouvait, d'après les renseignements qu'il pût obtenir, lui fournir aucune trace de son épouse et de son enfant : indubitablement elles devaient avoir eu la destinée des autres naufragés. Atterré, comme on le suppose, par ces terribles détails, M. St. Aubin trouva dans la religion quelques consolations, et en lui-même un reste d'énergie. A force de travail, de soin et d'économie, il avait réussi à fonder, aux Trois-Rivières, endroit qu'il avait choisi à cause de son isolement et du genre de commerce qu'on y faisait, une maison déjà florissante au moment où nous parlons. Ce lieu, d'ailleurs, convenait à sa tristesse.

Telle était sa position, le matin du jour où les canots sauvages vinrent y aborder.

Inutile de dire que les toilettes étaient faites. Chaque indienne était dans ses plus beaux atours, et les sauvages eux-mêmes avaient revêtu leurs plus brillants costumes. Tout naturellement, on se dirigea vers la maison de M. St. Aubin pour lui offrir les fourrures. Mais la plus pressée, la plus joyeuse et la plus désireuse de voir un magasin avec les richesses qu'il étale, c'était, on le devine, c'était Hermine.

Jean Renousse lui avait raconté des choses si merveilleuses qu'on voit dans un *magasin*. Aussi entra-t-elle avec empressement et une naïve curiosité, avec les autres indiens dans celui de M. St. Aubin.

Mais son ami, comme on appelait Jean Renousse, n'avait pu les suivre immédiatement. Les pelleteries furent exhibées et soigneusement examinées par M. St. Aubin et ses employés. Les prix furent fixés, les marchés conclus, il ne s'agissait plus que des échanges pour ceux d'entre les sauvages qui avaient besoin d'effets.

Comme on le pense bien, chacune des femmes indiennes s'empressa de choisir les étoffes aux couleurs les plus brillantes.

Une jeune fille toutefois se tenait un peu à l'écart, M. St. Aubin la remarqua.

" Pourquoi donc, lui dit-il, ma petite sœur ne vient-elle pas " aussi prendre quelques-uns de ces jolis draps ? Ne lui con- " viennent-ils pas ou préfère-elle de l'argent ? "

" C'est répondit la jeune fille à laquelle il s'adressait, que mon ami n'est pas arrivé, et que ma grande sœur attend qu'il soit ici pour les choisir lui-même. Il est si bon pour nous. que nous craignons de faire quelque chose qu'il n'aimerait pas."

" Mais, dit M. St. Aubin en la regardant plus attentivement, tu n'es pas une fille d'un sang indien, je le vois à tes yeux, à tes traits et à ton teint. C'est beau, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à la femme de Jean Renousse, d'avoir pris soin de cette enfant qui

parait tant t'aimer. Sans doute que tu l'auras recueillie dans quelque pauvre famille dénuée de tout ? "

Puis il s'éloigna sans attendre la réponse pour aller servir quelques commandes.

La jeune fille s'approcha du comptoir, elle examina quelques marchandises. — " Oh ! c'est beau, bien beau, monsieur, ce que " vous vendez-là."

" Oui, mon enfant, lui répondit-il en la regardant encore fixement. On eut dit que ses traits lui rappelaient quelques douloureux souvenirs."

" De quelle paroisse étaient tes parents, petite reprit-il."

" Mes parents, lui répondit-elle avec une douce empreinte de tristesse, je ne les ai pas connus. Ils n'étaient pas de ce pays-ci, ils demeuraient autrefois dans l'Acadie."

" Et que sont-ils devenus demanda M. St. Aubin ému à ce seul nom ? "

" Ils sont morts, lui répondit-elle."

" Pauvre enfant, dit celui-ci en essuyant deux larmes qui coulaient sur ses joues ; et il retourna dans un autre endroit du magasin."

Un instant après il revint. On eut dit qu'il y avait un sentiment instinctif qui le ramenait auprès d'elle. Peut-être aussi, pensa-t-il en lui-même, cette jeune fille a-t-elle été une des victimes des malheurs qui sont venus fondre sur mes malheureux compatriotes, sur moi.

" Mais lui dit-il, je suis aussi de l'Acadie. Est-ce que celui que tu appelles ton ami est natif de cet endroit ?

" Oui, répondit la jeune fille, du plus loin que mon souvenir peut se reporter, il me semble encore le revoir."

" Et quel est son nom ?

" Il s'appelle Jean Renousse.

" Jean Renousse ! répéta M. St. Aubin en pâlissant.

" Et toi, quel est donc ton nom ?

" Hermine, répondit la jeune fille.

" Hermine ! répéta M. St. Aubin en s'éloignant, mais non, non, c'est impossible. Oh ! la Providence ne peut ainsi se jouer du cœur des hommes."

Il revint auprès de la jeune fille. Mais où donc se trouve ton ami que je le voie et que je lui parle ?

" Le voici qui entre, dit Hermine.

Effectivement, en entrant, Jean Renousse reconnut M. St. Aubin.

M. St. Aubin !

Jean Renousse !

Telles furent les seules paroles qu'ils purent dire, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors Jean Renousse poussa la jeune fille vers M. St. Aubin en s'écriant : " Chère enfant, embrasse ton père.

En entendant ces paroles, celui-ci sentit comme un océan de joie et de bonheur depuis longtemps inconnu, l'inonder tout entier ; et chancelant comme un homme ivre, il alla s'affaiser dans un fauteuil qu'on lui présenta.

Mais rarement les secousses d'une joie inespérée produisent de fâcheux résultats ; aussi grâce aux soins qu'on lui prodigua il fut bientôt remis.

En ouvrant les yeux, il vit autour de lui les figures de ces bons sauvages inondées de larmes, et il sentit sur ses joues les baisers brûlants de son enfant.

Enfin aux pleurs succédèrent la joie et le bonheur : toute cette petite partie de la tribu qui avait adopté Hermine comme une des leurs et lui avait montré toutes espèces de prévenances et de bontés fut invitée à un grand festin de réjouissance. Après le repas M. St. Aubin distribua à chacun des hommes et des femmes de riches présents.

Deux jours après, toutes les mères de famille et les jeunes filles venaient dire adieu à l'enfant, tandis que leurs pères, leurs frères pressaient les mains de M. St. Aubin en reconnaissance des cadeaux qu'ils en avaient reçus.

Jean Renousse et sa femme ne purent se décider à abandonner leur enfant d'adoption. Leur place était désormais pour toujours marquée aux côtés de M. St. Aubin et d'Hermine.

CHAPITRE VIII.

LA FOLLE.

Il est temps que nous revenions à Madame St. Aubin. Comme nous l'avons dit déjà, elle fut recueillie en touchant le rivage, par un pauvre pêcheur, qui la transporta plus morte que vive dans sa cabane. Les soins intelligents et prolongés qu'ils lui donnèrent, la rappelèrent à la vie.

Mais sa raison avait été ébranlée par les terribles événements que nous avons rapportés. Elle fut longtemps avant que de pouvoir se remettre des commotions qu'elle avait éprouvées.

Souvent, dans la journée et même la nuit, elle s'échappait des

mains des braves gens qui en prenaient soin, s'élançait vers la plage puis alors dans le silence et les ténèbres, on entendait une voix demander avec désespoir à la vague, de lui rendre son enfant.

Quelquefois elle l'implorait d'un ton suppliant, ses paroles étaient entrecoupées par des sanglots à fendre l'âme, d'autres fois par des chants si tristes, si plaintifs qu'on ne pouvait les entendre sans verser des larmes.

Ce spectre que nous avons vu dans le premier chapitre de ce récit, le lecteur le voit : c'était Madame St. Aubin.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi, et jamais dans le foyer où elle était venue s'asseoir, on ne songea à se demander si elle était une nouvelle charge pour la famille. Bien au contraire, le meilleur morceau, quoiqu'il fut rare qu'il en entra dans la pauvre cabane, lui était toujours destiné. Gaiement on partageait la tranche de pain, laissant à la *pauvre Dame*, comme on appelait Madame St. Aubin, la meilleure part ; et s'il n'y en avait que pour elle, le souper des pauvres gens était alors remis au lendemain.

Les choses en étaient à cet état, lorsqu'un lundi soir, deux voitures pesamment chargées s'arrêtèrent devant la cabane.

En regardant par la fenêtre, on reconnut deux des plus respectables habitants de l'endroit. Ils frappèrent à la porte et entrèrent.

Il était facile de voir que la mission *diplomatique* dont ils étaient chargés, n'était pas aisée à remplir. Il ne s'agissait rien moins que de faire accepter au pauvre pêcheur les présents qu'ils lui apportaient, sans toutefois blesser sa susceptibilité et son amour propre. Enfin, après s'être gratté la tête plusieurs fois, après bien des tours et des détours, l'un d'eux trouva moyen de briser la glace. Le sermon que le curé avait fait la veille, fournit l'occasion d'entrer dans le sujet.

Le bon prêtre leur avait longuement parlé de charité, et les avait engagés, dirent-ils au pêcheur, de la pratiquer comme celui-ci l'avait fait à l'occasion de la pauvre femme étrangère. Il les avait assurés que s'ils mettaient de côté la *part du bon Dieu*, ils verraient les bénédictions du ciel se répandre sur leurs familles et leurs travaux. Qu'alors ils avaient ensemble fait une *tournée*, et que c'était avec empressement que chacun avait fourni. Que c'était plus encore pour s'associer à une bonne œuvre et venir en aide au malheur que tout le monde avait fait contribuer. Ils apportaient de plus, une ample provision d'aliments et des vêtements de toute sorte.

Il avait été convenu qu'une pauvre veuve viendrait prendre soin

de la malheureuse folle, pour ne pas déranger la femme du pêcheur de son ouvrage, car le *filage* ne lui manquait pas. Enfin ils devaient faire table commune.

Sans vouloir entendre un seul mot de remerciment, les deux habitants sortirent précipitamment et se mirent à décharger les voitures. Certes ils n'avaient pas trompé les pauvres gens, il y avait là, dans ces deux voitures, des provisions de toutes sortes pour plus d'une année.

Belle et sainte coutume, disons-le en passant, que celle de ces tournées, où nous voyons des hommes des plus laborieux et n'ayant pas eux-mêmes l'obole au-dessus du besoin, laisser leurs occupations pour parcourir les maisons et rapporter le soir le fruit de leur quête. C'est alors qu'ils recueillent leur récompense, le père et la mère viennent leur presser la main avec reconnaissance, l'aïeule demande au ciel de répandre sur eux ses plus abondantes bénédictions, pendant que les enfants mourant de faim, trépignent de plaisir et dévorent les aliments.

Madame St. Aubin passa deux années dans cette demeure où elle avait attiré une honnête aisance, car la charité des habitants ne s'était pas ralentie un seul instant.

Souvent elle fut visitée par le vénérable pasteur, et quelques autres personnes notables de l'endroit. Un médecin plus instruit dans l'art de guérir, que dans la science des grands mots, lui prodigua des soins assidus; et au bout de ce temps, il eut la satisfaction de voir ses peines couronnées de succès.

Une douce et triste résignation, succèda sur la figure de la *pauvre dame*, à son air d'égarement. Ses cheveux avaient considérablement blanchi et tous ses traits portaient l'empreinte du deuil et de la souffrance.

Pour lui assurer plus de distractions, le pasteur avec quelques âmes charitables lui louèrent une couple de chambres auprès de l'église. La veuve qui avait été choisie pour la soigner, l'accompagna.

Là, elle passa environ six années, sinon heureuse du moins ses douleurs étaient adoucies par la prière, ce baume divin qui cicatrise les plaies du cœur le plus ulcéré. Elle pouvait aussi se livrer à des ouvrages qui lui apportaient quelques distractions. Si parfois elle sortait de sa demeure, d'après les instances du curé et du médecin, elle était certaine de rencontrer partout des regards et des paroles d'amitié, de bienveillance et de sympathie, de la part de tous ceux qu'elle voyait.

Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'un matin on vint prévenir le véné-

rablé curé que quatre personnes l'attendaient dans le salon ; c'étaient M. St. Aubin et son enfant, Jean Renousse et sa femme.

Depuis que M. St. Aubin avait retrouvé Hermine, il ne lui restait plus qu'un seul désir, une seule pensée. Son vœu le plus ardent était de visiter la tombe de son épouse. Il espérait la retrouver d'après les détails précis que lui avait donné la femme de Jean Renousse, sur l'endroit du naufrage, ou peut-être par quelques papiers qui auraient été trouvés sur elle.

D'après ces renseignements, qu'elle assurait être exacts, elle avait du être enterrée au pied du cap où dans le cimetière du village ; et nul n'était plus à portée de leur donner les informations nécessaires que le bon curé de la place ; aussi s'adressèrent-ils à lui directement.

M. St. Aubin commença par donner son nom au vénérable prêtre, lui raconta son histoire et lui exposa le but de sa visite.

A mesure qu'il parlait, l'attention du curé se trouvait de plus en plus éveillée. Entraîné par la chaleur de son récit, ce ne fut que quand il eut fini de parler, qu'il s'aperçut de l'émotion extraordinaire de celui qui l'écoutait et qu'il vit des larmes couler de ses yeux.

" M. St. Aubin, répétait le bon prêtre, comme se parlant à lui-même : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il possible ?

Puis dominant son émotion :

" Une femme, dit-il, d'une condition qui n'est pas ordinaire, est aujourd'hui la seule survivante du naufrage du " Boomerang." Cette femme est une Acadienne.

" Une Acadienne repéta M. St. Aubin en se levant d'un mouvement tout autonomique ; puis pâle comme un mort, son nom, monsieur, son nom, dit-il en tremblant ?

Alors le curé redevenu maître de lui, et calculant l'effet terrible que ses paroles pouvaient avoir sur les acteurs de cette scène, voyant toutes les angoisses peintes sur la figure de son interlocuteur, qu'il avait reconnu par son histoire et celle de son enfant pour être le mari de Madame St. Aubin, craignit que la secousse fut trop forte et fut quelque temps sans répondre.

" Son nom répéta-t-il enfin en se fermant les yeux, comme s'il eut redouté l'effet qu'il allait produire en le donnant. Lorsqu'il les ouvrit, les quatre étrangers étaient à ses genoux et l'imploraient en pleurant et demandant son nom, son nom.

" Son nom, reprit le prêtre, vous l'avez nommé en vous nommant, c'est celui que vous portez, et cette femme M. St. Aubin, c'est ..... c'est la mère de votre enfant, c'est votre épouse !.....

Un cri s'échappa de toutes les poitrines !

Où est-elle ? où est-elle ?

Ce fut avec peine qu'il réussit à les calmer, et à leur faire comprendre qu'il fallait user de grands ménagements, en annonçant à Madame St. Aubin le bonheur inespéré qui l'attendait.

Le bon curé se chargea de cette mission, et il fut convenu qu'on n'entrerait dans la maison qu'à un signal, pour qu'elle ne vit d'abord que Jean Renousse et son épouse, puis à un autre signal, son mari et son enfant.

La matinée était magnifique, l'air frais et embaumé. Les portes et les fenêtres de la maison qu'occupait Madame St. Aubin étaient ouvertes, et des torrents de lumière joints aux chants des oiseaux des buissons voisins, inondaient cette demeure, lorsque le curé s'y présenta.

En apercevant le pasteur, Madame St. Aubin l'acceuillit avec un sourire tout amical et lui présenta un siége. Il était facile de voir à l'éclat des yeux du prêtre, à son agitation, à sa figure ordinairement calme et sereine, et où maintenant une joie et un bonheur indicibles rayonnaient, que quelque chose d'extraordinaire se passait en lui.

Après s'être informé de la santé de la dame, il continua avec une insouciance affectée :

" Madame, pendant ma messe ce matin j'ai rendu grâce à Dieu de tout cœur, en voyant deux personnes qui " assistaient au saint sacrifice, et priaient avec ferveur et receuillement. C'étaient cette pauvre veuve Dénis et son fils. Celui-ci était parti depuis bien des années pour des voyages périlleux. Jamais elle n'en avait entendu parler, et elle le croyait mort depuis longtemps ; lorsqu'hier il est arrivé, lui apportant une jolie somme d'argent, qui lui permettra de vivre dans l'aisance. Tous deux ce matin, ils venaient remercier Dieu.

" Heureuse mère, dit Madame St. Aubin en poussant un profond soupir."

" Eh ! Madame, reprit-il, j'ai depuis pensé à vous et à vos malheurs, je me suis dit que Dieu pourrait bien vous rendre à vous aussi ce que vous croyez avoir perdu.

" Oh ! Monsieur, monsieur, dit-elle, et ses yeux s'inondèrent de larmes. Je n'espère plus de bonheur sur la terre, que celui qu'après Dieu, vous et la charité m'avez donné. Revoir ceux que j'ai perdus, oh ! non ! c'est impossible." Et ses larmes redoublèrent : " Il y a dèjà longtemps qu'ils dorment dans le tombeau."

" Mais reprit le curé, il dormait bien, lui aussi dans le tombeau, Lazare, lorsque Dieu lui rendit avec usure ce qu'il croyait perdu pour toujours."

" Oh ! par grâce, monsieur, dit la pauvre femme en sanglotant par grâce, ne me faites pas espérer, le réveil serait trop terrible. Avez-vous quelques nouvelles de mon mari reprit-t elle avec exaltation. S'il en est ainsi, ajouta-t-elle joignant les mains, par pitié, et au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-le moi sans me faire attendre plus longtemps.

" Madame, il serait mal à vous de douter de la toute puissance et de la bonté de Dieu. La vie pour vous, a été comme un de ces jours où le soleil se lève radieux et brillant pendant quelques instants, puis de sombres nuages viennent en cacher l'éclat quelque temps ; après les avoir dissipés, vous voyez l'astre du jour reparaître plus brillant qu'auparavant. Peut-être, madame, votre vie en est-elle à cette dernière phase, et les ombres épaisses qui l'ont obscurcie vont-ils se dissiper comme le soleil dissipe les nuages.

Madame St. Aubin se précipita à ses genoux :

" Grâce, dit-elle, pour l'amour de Dieu ; si vous savez quelque chose de mon mari ou de mon enfant, dites-le moi, dites-le moi de suite.

Le prêtre la releva avec bonté.

" Ce n'est pas moi, lui dit-il, qui va vous donner ces renseignements, mais c'est un sauvage et sa femme que je viens de rencontrer ; ils vous cherchaient. Leur permettez-vous d'entrer ?

Au signal convenu, Jean Renousse et sa femme s'avancèrent dans la chambre. Madame St. Aubin le reconnut, elle courut à lui et lui pressant les mains : " Est-il possible, mon bon Jean, lui dit-elle, que vous m'apportiez des nouvelles de mon mari ou de mon enfant ?

" De l'une et de l'autre, répondit celui-ci d'une voix tremblante d'émotions. Mais, d'abord Madame, remetez-vous un peu, car la joie et le bonheur peuvent quelque fois être fatals ; c'est à ma femme de commencer le récit.

" Oh ! parlez, parlez, dit Madame St. Aubin en s'adressant à l'indienne, voyez comme je suis calme à présent." Et ses membres tremblaient en disant cela d'un mouvement convulsif.

Alors l'indienne lui raconta, comment l'enfant avait été sauvée du naufrage, comment elle avait été reconnue par Jean Renousse, et comment ils en avaient pris soin.

" Et mon enfant, ma chère petite enfant, puisqu'elle n'est pas dans vos bras, elle est donc m..... elle n'osa achever.

" Elle est vivante, madame, reprit la voix émue du prêtre, elle est dans les bras de son père, et les voilà tous deux qui viennent se jeter dans les vôtres."

A ces mots M. St. Aubin et Hermine se précipitèrent dans les

bras de Madame St. Aubin, et tous trois se tinrent longtemps embrassés.

Le prêtre avait compris qu'il serait dangereux pour la raison de la pauvre mère de prolonger plus longtemps ces émotions.

Dépeindre les impressions des acteurs et des spectateurs de cette scène, serait les affaiblir dans le cœur de nos lecteurs.

Quelques jours après ces événements, on voyait M. St. Aubin avec sa famille, Jean Renousse et sa femme, entrer dans la chaumière du pauvre pêcheur qui avait receuilli Madame St. Aubin, et lorsqu'ils en sortirent la figure des pauvres gens était baignée de larmes, mais rayonnait de bonheur. Ils avaient désormais plus que l'obole au-dessus du besoin.

On alla ensuite visiter l'endroit où Tom était enterré ; et si une larme de gratitude peut faire pousser une fleur sur la tombe de ceux pour qui elle est versée, combien elle dût en être ornée. Par les soins de M. St. Aubin, une croix de fer fut érigée. Les noms de Tom et O'Brien y furent gravés. Plus bas on y lisait : *Aux nobles victimes de leur* généreux dévouement. Par la *famille St. Aubin.*

Enfin, on entra dans toutes les maisons ou on s'était montré si sympatique à Madame St. Aubin dans sa détresse, et à tous ces cœurs généreux furent offerts un sincére remerciment et un souvenir de reconnaissance, par les époux qui s'étaient retrouvés après une séparation si longue et si douloureuse.

Le vénérable curé ne voulu rien accepter. Il n'appartenait pas aux hommes de le récompenser. Faire une bonne action était un devoir pour lui, sa récompense, il l'avait dans le témoignage de sa conscience qui lui disait qu'il avait accompli une bonne œuvre et qui lui assurait que Dieu était content de lui.

Toutefois, l'air natal manquait à la famille St. Aubin. Après qu'ils eurent payé leur dettes à la reconnaissance, et assuré le bien-être de ceux qui les avaient aidé, dans le malheur, ils liquidèrent leur fonds de commerce aux Trois-Rivières, et retournèrent dans leur chère Acadie revoir les lieux où ils avaient vécu si heureux. M. St. Aubin acheta une *grave* et continua son premier négoce, qui fleurit comme auparavant.

Si vous voulez maintenant savoir ce que devinrent Jean Renousse et sa femme, suivez le regard de Madame St. Aubin et d'Hermine qui qui sont penchées sur le balcon. Voyez, sur la lisière du bois, onduler cette petite colonne de fumée, qui s'élève en spirale et qni parait se jouer dans les airs. C'est là que demeure Jean Renousse et sa femme dans une jolie maisonnette que M. St. Aubin leur à fait construire ; car pour eux, il leur faut encore l'air des

forêts. Et chaque semaine on se visite, car on n'a pas oublié quels liens unissent la maison des bois avec celle de M. St Aubin.....

Epilogue.

Mais disais-je à mon grand-père, quel rapport cette légende peut-elle avoir avec le nom du " Cap au Diable ?

" D'abord, me répondit-il, c'est du désastre du " Boomerang " que commença le merveilleux.

Tous ces cadavres enterrés à ses pieds, cette voix qui se faisait entendre, la frayeur, la superstition qui animaient chaque vapeur qui s'élevait du bord de la mer et leur faisaient prendre l'aspect de revenants ; le vent qui passait avec un bruit triste et plaintif sur ces tombeaux, la tempête qui jetait en passant la nuit dans le creux des arbres des sons bizarres et stridents. Joins à cela, l'inhospitalité du lieu, le meurtre d'un ami traitreusement précipité par son ami, du haut des rochers, et ces mille lumières qui éclairent ses pieds, s'avançent dans la mer dans les nuits sombres et ne sont pourtant rien autre chose que les lanternes des gens qui visitent leurs pêches.

Vois la peur et l'ignorance grossière multiplier tous ces objets, et tu avoueras toi-même qu'il le mérite bien son nom. .....Oh ! oui, il mérite bien d'être appelé le " Cap au Diable."

Dr. C. DeGuise.

LA VALLEE DE L'OUTAOUAIS.

III

SES RICHESSES MINÉRALES.

La région de l'Outaouais abonde en minéraux d'une grande richesse. Ses gîtes métallifères ont été à peine explorés et sont imparfaitement connus. Mais il n'y a pas de doute qu'ils couvrent une immense étendue, et que leur exploitation deviendra avant longtemps une importante industrie pour le pays.

Comme région minérale, elle est surtout connue par son fer. Or, le fer a de notre époque une importance économique telle, qu'il est l'une des principales sources de la prospérité de l'Angleterre et de maints autres pays. Cet article est aujourd'hui en grande demande dans le monde entier, et le prix qui est constamment à la hausse, a doublé depuis deux à trois ans. Comme le disait Horace Greely, le monde a faim de fer, il en veut chaque jour davantage pour construire des chemins de fer, des tuyaux à gaz et à eau, pour bâtir des maisons et pour dix mille usages auxquels on ne songeait pas autrefois.

Le Canada seul importe du fer de la Grande Bretagne par année pour l'énorme montant d'environ $8,000,000, et sa consommation a une tendance extraordinaire à la hausse.

Durant l'année fiscale expirée le 30 juin 1870, le pays a importé des barres et lisses de chemin de fer pour $803,734. Mais ce chiffre seul quintuplera avant longtemps, si l'on exécute toutes les grandes entreprises de chemins de fer, qui sont actuellement sur le tapis.

M. Sandford Fleeming calculait en 1863 que la construction de 2,500 milles de notre chemin du Pacifique nécessiterait plus de 250,000 tonneaux de fer, et qu'il faudrait pour l'entretien de la ligne annuellement environ 40,000 tonneaux de fer. Ce seul fait peut nous donner une idée de l'immense consommation de fer, qui aura lieu en Canada d'ici à dix ans seulement.

La production du fer est relativement insignifiante dans le pays, si on la compare à la consommation. A peine existe-t-il ça et là quelques fourneaux plus ou moins en activité. Les forges du Saint-Maurice sont bien en opération depuis 1737 ; mais, malgré l'abondance du minerai, elles n'ont jamais fabriqué une quantité bien considérable de fer. Et une industrie qui devrait employer des milliers de mains, en occupe à peine quelques centaines.

Il est malheureux que nos capitalistes n'aient pas été attirés plus tôt par les profits qu'ils auraient pu réaliser dans cette industrie, et ne se soient pas mis courageusement à l'œuvre pour lutter contre la concurrence étrangère. L'occasion, en tous cas, ne saurait être plus favorable pour réparer le temps perdu et rendre florissante une industrie encore à son berceau. Le prix du fer augmentant constamment, nos industriels ne pourraient se trouver en meilleure position de lutter contre les fers de la Grande-Bretagne.

C'est ce qu'a bien compris Sir Hugh Allan, qui a fait l'acquisition de mines de fer très riches dans la Nouvelle.Ecosse, et il y a lieu d'espérer que son exemple ne sera pas isolé. On pourrait s'étonner que le prince de nos capitalistes n'ait pas tenté la fabrication du fer dans la province de Québec, si l'on ne savait que ses steamers consomment annuellement du charbon, pour le montant de $900,000 et qu'il a l'intention d'exploiter en même temps le fer et la houille qui se trouve en couches épaisses dans le voisinage du minerai.

Nous avons cru devoir faire ces quelques remarques sur l'industrie du fer, afin de mieux démontrer l'importance qu'elle pourrait avoir pour la région de l'Outaouais, si nos capitalistes lui donnaient le développement nécessaire.

La province de Québec se divise en trois grands districts métallurgiques, ceux du St. Maurice, de Québec et d'Outaouais. Ce dernier peut le disputer aux deux autres par son étendue et sa richesse.

Le fer existe en plusieurs endroits de la vallée de l'Outaouais, dans les terrains laurentiens, où on découvre fréquemment de nouveaux gîtes.

Il y a des couches très étendues dans Grenville par exemple, et des indices de mines dans plusieurs autres endroits. Dès 1739, M. LePage de Sainte Claire, prêtre, projeta d'exploiter le minerai de fer qui se trouvait dans sa seigneurie de Terrebonne, vers le temps

où furent établies les forges du St. Maurice. Mais il fût empêché de mettre son entreprise à exécution par l'intervention de l'Intendant Talon, qui craignit que ces établissements ne se fissent une concurrence fatale à l'un et l'autre.

La mine principale est celle qui se trouve près de la rivière Gatineau, à six milles de la capitale. C'est, du reste, la seule que l'on ait exploitée jusqu'à présent.

Voyons d'abord ce qu'en dit Sir William Logan dans le grand rapport de la Commission Géologique : " On rencontre un grand dépôt de minerai de fer oxydulé dans la moitié méridionale du onzième lot, du septième rang de Hull, et on dit qu'on l'a encore trouvé à un mille plus loin sur le derrière du onzième lot du même rang. Le minerai se trouve dans du gneiss syénitique qui est interstratifié de calcaire cristallin, renfermant du mica et du graphite, et forme un lit d'environ 90 pieds d'épaisseur. Ce lit semble nous présenter la crête d'une anticlinale à travers laquelle un lot inférieur de calcaire cristallin se fait jour. Le minerai est grossièrement granulaire et très pur, mais il est dans quelques parties mélangé avec des paillettes de graphite. Une analyse de ce qu'on a regardé comme un spécimen moyen a donné sur cent parties 3.18 de quartz et de graphite, et 96.09 d'oxyde de fer magnétique : 99.27. Ceci équivaut à 69.65 pour cent de fer métallique."

Les couches du minerai s'étendent sur l'énorme rayon de 350, acres. Sir William Logan ne leur attribue qu'une épaisseur de 90 pieds, et M. Billings, attaché à l'exploration géologique, était d'opinion que plus tard, l'on pourrait extraire environ 250,000,000 tonneaux de métal du minerai. Mais les résultats obtenus prouvent que leurs estimations sont loin d'être exagérées.

M. Ridgway, membre de la Compagnie qui exploite actuellement le fer de Hull, est allé examiner, il y a quelques mois, les mines de fer les plus renommées de l'Angleterre et de la Suède, qui contiennent un minerai semblable à celui de Hull, et il croit que l'épaisseur des couches ne doit pas être moindre de 200 à 250 pieds.

Il est impossible de calculer la quantité de tonneaux de fer que la mine doit renfermer à sa surface comme dans ses couches les plus inférieures, mais on croit pouvoir facilement extraire 26,000,000 de tonneaux de métal. On remarque que le minerai est d'autant plus riche qu'il se trouve à une plus grande profondeur.

Ces mines de fer sont découvertes depuis 1827. Philemon Wright le fondateur de Hull, créa la première compagnie pour les exploiter ; mais elle n'eut aucun succès. En 1854, MM. Forsyth et Cie.,

de Pittsburg, Pennsylvanie, en firent l'acquisition dans le but d'alimenter leurs hauts-fourneaux dans cette ville. Leurs opérations ont été nécessairement limitées, vu les difficultés que présentait un aussi long transport. Ils n'expédaient pas plus de 2,000 tonneaux de fer par année à Pittsburgh.

En 1866, ces industriels cédèrent leurs droits de propriété, moins un sixième du capital nominal de la société, à la " Compagnie de mine et de fabrication du fer du Canada." Celle-ci exploite la mine sur une plus grande échelle, mais elle se contente d'extraire le minerai brut et de l'envoyer aux Etats-Unis, en chargeant des bateaux qui franchissent le canal Rideau, puis se rendent à Cleveland, le grand marché du fer américain. Cette année on eut expédié environ 20,000 tonneaux, si le canal n'eut été malheureusement fermé à la navigation durant sept semaines; ce chiffre sera probablement réduit à 15,000.

Cette industrie du fer ne sera vraiment utile au pays que lorsque la fabrication se fera ici même. C'est alors seulement qu'elle donnera de bons dividendes. Il en est pour notre fer comme pour notre bois. Si nos capitalistes au lieu de les vendre à l'état brut aux Etats-Unis, qui leur font subir tous les divers procédés de la fabrication, pour les revendre à gros profits, manufacturaient en Canada même nos bois et nos fers, ils feraient une affaire d'or, tout en donnant un élan considérable aux industries canadiennes.

Aussi qu'arrive-t-il trop souvent? C'est que, malgré les frais de transport et du fisc, le marchand américain ou anglais viendra vendre en Canada même, après l'avoir manufacturé, l'article qu'il aura acheté du Canada à l'état brut. N'est-ce pas là un véritable rôle de dupes que nous jouons?

C'est ce que l'on a vu à propos du fer de Hull. Après avoir été exporté à Cleveland, un parcours de 800 milles, il est généralement vendu à des fabricants de fer de l'Ohio et de la Pennsylvanie, qui le mêlent au minerai sulphureux du lac Supérieur, ou à d'autres fers inférieurs des Etats-Unis, et produisent ainsi un fer d'une excellente qualité. L'an dernier, une compagnie de Toronto, en acheta une quantité considérable pour fabriquer des roues de char, et elle assure que le fer est fort adapté à cet objet. Les propriétaires de la mine canadienne perdent donc les profits que réalisent les industriels américains, malgré tous les inconvénients de leur éloignement et les frais de la douane, et le pays est frustré des bénéfices d'une véritable source de richesse, qui est exploitée à l'étranger.

La qualité du fer de Hull, est aujourd'hui parfaitement établie, et on dit qu'elle égale même celle des fers magnétiques de la

Suède. La mine semble inépuisable, et l'exploitation en est d'autant plus facile qu'elle est à une faible distance de bonnes voies de communication. Espérons qu'avant longtemps les propriétaires de cette mine en viendront à cette détermination, et que nous y verrons mains hauts fourneaux couronnés d'un panache de fumée et de flammes,—rappelant par l'activité et le bruit qui y règneront, le *Pays Noir*, le *Black Country*, qui occupe la plus grande partie du comté de Stafford en Angleterre,—et annonçant qu'une nouvelle ère industrielle s'ouvre pour cette partie du pays.

Il n'est pas impossible que l'on trouve quelque jour des filons d'or et d'argent sur les bords de l'Outaouais ou de ses tributaires; on parle depuis quelque temps de l'existence de ces précieux minéraux dans le haut de la Gatineau. Lors d'une exploration que firent en 1739 des mineurs allemands jusqu'au lac Supérieur, sur la demande de l'Intendant Talon, ils découvrirent du cuivre à la Roche Capitaine et aux Chaudières.

Il était beaucoup question dans le pays, en 1734, d'une mine de plomb située sur la rivière Outaouais, au-dessus du portage des Chats. Aujourd'hui on trouve la plombagine ou graphite dans les townships de Grenville, Lochaber, Buckingham, Templeton, Bouchette, Cameron et la Seigneurie de la Petit Nation, qui forment partie du vaste comté d'Outaouais. La qualité de la mine de plomb est en général excellente; on a surtout exploité depuis quelques années le minerai qui se trouve entre la rivière Blanche, dans Templeton, et la rivière du Lièvre, dans Buckingham. La plombagine est alliée en plus ou moins grande quantité avec plusieurs minéraux, et même dans les dernières localités, on a trouvé $4.38 d'or dans chaque tonne de minerai. Une tonne de 2000 livres de mine de plomb manufacturée se vend environ $130 en Angleterre.

On a trouvé du mica dans plusieurs localités de Grenville, ne masses suffisamment fortes pour croire qu'on pourrait en faire un grand article de commerce. Quelques plaques du minerai avaient même vingt pouces carrés et plus. On peut les séparer en feuilles minces transparentes, et le mica peut servir ainsi pour les poêles, les lanternes et les cheminées de lampes, et à plusieurs autres usages économiques.

La pyrite de fer se rencontre aussi souvent dans les calcaires de la partie laurentienne. Dans la seigneurie de Terrebonne, il y en a une veine de quatre pieds de largeur, et près de St. Jérôme, on trouve la pyrite magnétique ou pyrrhatine avec la pyrite cubique.

On trouve encore beaucoup de carrières de pierre calcaire dans une foule d'endroits, et du marbre d'une excellente qualité à

Grenville et Portage du Fort, en amont de l'Outaouais. On a même érigé une fort jolie pyramide dans cette dernière localité pour commémorer l'excursion que Lady Head fit en canot d'écorce dans le haut de l'Outaouais, il y a plus de vingt ans. Sur ce marbre est gravée l'inscription suivante :

To commemorate the visit of Lady Head,
Who made the tour of the Upper Ottawa in a bark canoe
In September 1851.

La région de l'Outaouais renferme bien d'autres minéraux qu'il serait long d'énumérer, mais qui font qu'elle est l'un des districts métallurgiques du pays les plus favorisés.

IV

LE COMMERCE DE BOIS.

La vallée de l'Outaouais est renommée pour son commerce de bois. L'exploitation de nos forêts ne se fait nulle part sur une aussi grande échelle que dans cette région.

Ses boisés sont d'une grande richesse et couvrent une immense superficie de terrain. Ils se composent principalement de pin blanc et de pin rouge, dont la qualité ne saurait être surpassée. Ils renferment aussi de l'épinette rouge et blanche, du chêne, du hêtre, du bouleau et de l'érable. La plupart de ces arbres ont des proportions énormes et dressent fièrement leurs troncs élancés et leur riche couronne de verdure. Quelques uns ont même jusqu'à cinq cents pieds carrés ; ce sont les rois de la forêt.

Tous les ans, des milliers de bûcherons reculent les bornes de la solitude, mais leur infatigable cognée résonnera encore longtemps avant que le dernier de nos pins séculaires ait cessé de flotter sur nos rivières.

Nos forêts appartiennent au gouvernement provincial et constituent pour le trésor public une importante source de revenu. Les commerçants de bois ne peuvent les exploiter sans obtenir une licence, qui leur permet la coupe du bois sur un espace variant entre quinze à vingt lieues.

Après une vive discussion sur le mérite du système des ventes privées, la législature de Québec a décidé récemment que les coupes de bois se vendraient à l'avenir à l'enchère publique.

D'après un rapport en date du 12 décembre 1871, il appert que

611 *limites* avaient été octroyées dans le nord de l'Outaouais, lesquelles couvraient un rayon de 15,594 milles carrés.

En outre de la prime pour sa licence, l'acquéreur d'une limite doit payer au gouvernement une redevance pour chaque pied cube de bois carré et pour chaque billot ayant 12 pieds de longueur et 21 pouces de diamètre.

L'exploitation de la forêt se fait ainsi sur une immense étendue, et une prodigieuse activité règne chaque hiver dans les bois. A la fin de l'automne, pas moins de 25,000 hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs, pour ne sortir de leur retraite qu'au printemps, alors qu'ils opèrent la descente de ces magnifiques radeaux, qui couvrent nos rivières comme des ponts flottants.

Cette véritable armée de travailleurs se disperse dans l'intérieur le plus reculé de cette vaste région. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstable ne les effraie. Aussi les retrouve-t-on par bandes jusqu'aux confins de nos régions végétables, sur les bords lointains du lac Témiscaming ou des nombreux affluents de l'Outaouais, à plusieurs cents milles de leur embouchure dans la Grande Rivière.

Aussitôt que les voyageurs sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières pour les abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à 40 ou 60 hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très froide et la brise y souffle librement. Pour y jeter un peu de chaleur on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois relativement énormes alimentent sans cesse l'âtre pétillant.

Dans une fort intéressante lettre de Mgr. Guigues, évêque d'Ottawa, sur les chantiers, on y lit que : " le travait préparatoire étant terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarisseurs*, les *charretiers*, et enfin le cuisinier, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance, et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit tout le bois abattu sur l'emplacement le plus propre à être embarqué.....

" Tout travailleur doit quitter le chantier avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour ces hommes courageux et durcis à la fatigue ; mais il est juste aussi de convenir que si l'on exige d'eux un labeur très pénible,

on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande qui leur sert de nourriture habituelle, leur est livrée à discrétion ; le pain qui est cuit dans le chantier même est excellent ; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût ; le thé dont on arrose le repas est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier, lequel, malgré ses efforts et ses talents, n'évite pas les quolibets et les plaintes de ces voraces convives qui, à chaque heure du jour et de la nuit, ont droit de se mettre à table. L'heure qui suit le souper est l'heure du plaisir, de la gaiété, des histoires, des bons mots, que les Canadiens trouvent sans efforts d'esprit au milieu des plus rudes labeurs."

C'est un pénible travail sans doute que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt, mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque tous les énormes billots éparpillés sur la plage doivent être jetés à l'eau pour le flottage, que commencent les dangers réels de l'homme des bois. Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un autre plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans quelque abîme.

Aussi quelle forte et vigoureuse population que celle qui va peupler l'hiver nos chantiers ! Tels sont nos intrépides voyageurs dans les bois, tels on les retrouve sur les radeaux flottants, lorsqu'il leur faut manier ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciants après les fatigues de la journée.

C'est généralement lors de la débâcle, au milieu du mois de mars, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Outaouais. Il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacun 24 pieds de largeur ; 70, 80, 90 ou 100 *cribs* forment un train de bois, qui se compose ordinairement de mille pieds cubes. Chaque *crib* comprend 23 à 36 pièces de bois et de 800 à 1000 pieds cubes.

Les radeaux évitent la plupart des cascades et des rapides, qui interceptent le cours des rivières, en descendant des glissoires construits à grands frais par le gouvernement. Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Une fois que la chute a été tournée, les *cribs* sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération est très longue, fait perdre beaucoup de temps et met la patience des voyageurs fort à l'épreuve.

Le gouvernement a fait construire les stations de glissoires et estacades suivantes sur la rivière Outaouais.

STATIONS.	DISTANCE DE STE. ANNE.	
1. Carillon	27	milles.
2. Chaudières, rive nord Hull	98	"
3. Chaudières, rive sud, Ottawa	98	"
4. Petite Chaudière	100	"
5. Remous	102	"
6. Rapide DesChênes	104¾	"
7. Station des Chats	131	"
8. Tête des Chats	134	"
9. Cheneaux	152	"
10. Portage du Fort	156	"
11. Lamontagne	161	"
12. Calumet	163	"
13. Rapides des Joachim	249	"

Les constructions de ces douze stations sont :

2,000 pieds linéaires de canal,
3,835 " " glissoires,
29,855 " " estacades,
8,656 " " barrages,
386 " " tête de glissoires,
1,981 " " ponts
52 jetés
3 maisons pour les gardiens des glissoires,
3 magasins.

Le gouvernement a aussi fait construire des glissoires et des estacades sur les affluents suivants de l'Outaouais :

		Stations.
Rivières Gatineau	1	"
" Madawaska	15	"
" Coulongue	1	"
" Noire	1	"
" Pétéwawee	31	"
" Du Moine	11	"

Presque tout le bois équarri se rend aussi à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cent navires montés par environ 15,000 à 20,000 matelots le transportent ainsi tous les ans de l'autre côté de l'Atlantique. Nos bois sont très recherchés en Europe, et ils s'y écoulent facilement, à bon prix.

Les billots sont en géneral destinés aux moulins des Chaudières, ou de ceux qui fonctionnent le long de l'Outaouais et de ses tributaires, où ils sont sciés en planches et madriers. La manufacture de ce bois donne lieu à une somme immense d'affaires, nécessite un capital énorme, qui se dépense avantageusement dans le pays, et emploie des milliers de mains.

On exporte encore trop de bois brut ; on devrait surtout s'appliquer à le manufacturer ici, car cette industrie tout en augmentant

la prospérité du pays, serait une source de fortune pour ceux qui s'y adonneraient.

On ne saurait avoir une meilleure idée de l'importance de notre industrie forestière, qu'en se transportant aux chutes des Chaudières, l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du monde. Voyez ces immenses constructions qui bordent la grande cataracte. Des milliers de mains y sont occupées, de puissantes machines y sont en mouvement, et leur cri strident va se perdre au milieu du mugissement de la chute. L'opération ne se ralentit pas un instant durant toute la saison de la navigation. On dirait une immense ruche d'abeilles d'où les frêlons sont impitoyablement bannis. L'activité n'est pas moindre la nuit que le jour, et l'infatigable scie mord sans relâche d'énorme troncs, les déchiquète et leur donne toutes les transformations voulues. A la tombée de la nuit, ces bruyants édifices s'illuminent de mille lumières, que l'on pourrait confondre avec autant d'étoiles tremblottantes.

De longs quais s'avancent sur les deux rives en bas de la cataracte. Ils sont remplis de planches et madriers empilés à une grande hauteur, et où de nombreuses barges, trainées par des remorqueurs, viennent prendre leur chargement. Ces bateaux sillonnent la rivière et se rendent aux Etats-Unis en général, après avoir franchi plusieurs canaux, jusqu'à ce qu'ils atteignent Rouse's Point, Burlington ou Whitehall, sur le Lac Champlain, leur lieu général de destination.

Le prince des commercants de bois est sans contredit M. E. B. Eddy. Cet entreprenant industriel possède quatre scieries, qui occupent plusieurs centaines de mains. Aussitôt que les billots ont été réduits en planches ou en madriers, on en charge des voitures que l'on fait rouler sur un superbe chemin de fer à double voie, long de plus d'un mille, lequel aboutit au pied du courant des Chaudières. Ils sont ensuite empilés sur un vaste terrain près de la rivière. Il y a là constamment en réserve huit à dix millions de pieds de bois en moyenne, qui s'écoule en grande partie sur le marché américain.

Il semble que ces scieries et la somme de surveillance qu'elles nécessitent, devraient suffire à l'activité de M, Eddy, mais il n'en est rien. Celui-ci possède encore la plus grande manufacture d'allumettes du Canada, comme l'une des plus vastes du continent. La bâtisse principale et ses nombreux annexes sont en pierre ; la première a été construite il ya quatre ans. Son apparence est très belle et ses proportions sont imposantes. Elle a coûté $100,000, y compris sa machinerie.

Cette manufacture emploie cent-cinquante mains, occupées à faire passer l'allumette par une suite d'opérations différentes avant

d'être mise en boîte. Ce mode de préparation est intéressant à suivre.

Il y a d'abord deux appartements dans lesquels neuf machines sont constamment en opération. Sept de ces machines sont mues par des hommes bien entendus et qui doivent couper en petit brins les morceaux de bois pin—on ne se sert que de ce bois pour cet objet—d'une longueur de deux pouces et demi, qui sont préparés par d'autre mains. Ces machines coûtent environ $500 chacune. Elles donnent 450 coups à la minute et, à chaque minute, elles préparent ainsi 3700 allumettes.

Un homme est préposé à chaque machine ainsi qu'un petit garçon, qui doit mettre toutes ces allumettes en râtelier—il y a 3000 *râteliers*—lorsqu'elles sortent de la machine.

Il y a deux autres machines dans un appartement voisin, pour le même objet, mais elles fonctionnent par la force de l'eau ; ce systême est préférable à l'autre et le remplacera pour cause d'économie. Le mécanisme est aussi différent et moins compliqué. Mais les allumettes que l'on y fabrique doivent avoir cinq pouces au lieu de deux pouces et demi. Une machine fort rapide les sépare ensuite en parties égales.

Aussitôt que les allumettes sont liées en bottes, on en charge un petit véhicule pour les transporter dans une pièce voisine. Là un homme s'occupe exclusivement de tremper l'un des bouts des allumettes dans du souffre fondu. C'est ce que l'on appelle souffrer les allumettes.

Cette opération finie, on remet les susdits *râteliers* sur le véhicule, et on les transfère dans un appartement voisin. C'est là qu'elles doivent être phosphorées. On enduit ensuite de pâte phosphorée les *râteliers*, puis comme les allumettes peuvent s'allumer au moindre frottement, on les serre dans des espèces de cellules en fer le long des murs de l'appartement.

La dernière opération est, paraît-il, fort nuisible aux ouvriers qui fabriquent ces allumettes : on observe généralement dans les manufacture de ce genre, que les émanations phosphorées qui s'en dégagent, occasionnent des bronchites plus ou moins intenses, la chute des dents et la carie de la mâchoire inférieure.

Les *râteliers* sont retirés de ces cellules par de jeunes filles qui, au nombre d'une centaine, s'occupent dans une salle aussi spacieuse que bien ventilée, à mettre les allumettes dans les boîtes à papier. Elles excellent dans cette opération, et, comme elles sont remunérées selon le nombre de grosses d'allumettes qu'elle préparen chaque jour, elles font preuve d'une étonnante célérité. Les plus

habiles gagnent ainsi un écu par jour, les autres ont de trente à quarante sous.

Cette industrie est tellement importante que la confection des boîtes de papier qui enveloppent les allumettes, occupe environ 250 familles du village de Hull : un grand nombre de personnes gagnent donc leur pain à ce travail. Les habitants de Hull feraient une perte immense si jamais cet établissement venait à disparaître.

M. Eddy fabrique plus de 800 grosses d'allumettes par jour, et s'il avait un marché suffisant pour alimenter la production, il pourrait utiliser assez de machines pour manufacturer tous les jours 1,200 grosses d'allumettes. Malheureusement le fisc américain l'empêche de compétionner sur le marché des Etats-Unis. Malgré tout, M. Eddy écoule des allumettes pour environ $600 par jour et il en expédie douze chargements de char par semaine dans toutes les parties du Canada. Il fabrique un total d'environ 270,000 grosses d'allumettes par année.

Il y a bien des manufactures d'allumettes dans la province de Québec, à Montréal, Québec, Sherbrooke, St. Hyacinthe, Beauport, Longueuil et St. Jean, mais elles sont loin d'être aussi importantes que la fabrique de M. Eddy.

A côté de cet établissement, fonctionne une manufacture de sceaux et de cuves. Elle produit par année environ 600,000 sceaux, 45,000 cuves et 72,000 planches à laver couvertes en zinc.

Toutes ces fabriques sont établies dans un endroit salubre. Les appartements sont spacieux et bien aérés. Aussi les ouvriers n'ont pas de ces traits livides et couleur de terre, que l'on rencontre trop souvent dans tant d'établissements industriels, où on néglige les plus simples règles de l'hygiène, et où l'on tue lentement les malheureux qui y travaillent.

Tout bien compté, M. Eddy emploie de 1,700 à 1,800 hommes et femmes, qui trouvent en lui un excellent patron. Il occupe l'hiver de 400 à 500 hommes pour couper le bois de ses *limites* qui couvrent un rayon de 500 milles carrés. La plus grande partie de ces *limites* sont à l'état forestier, cependant il s'y trouve grand nombre de terrains en culture, au milieu desquels croit un village qui porte le nom de Fort Eddy.

Les succès de M. Eddy sont une preuve éclatante de ce que l'on peut faire en Canada avec de l'application et de l'esprit d'entreprise. S'il est aujourd'hui millionnaire, il ne faut pas croire qu'il est arrivé ainsi par enchantement au zénith de la fortune.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il plantait sa tente fort obscurément sur le bord de l'Outaouais. Son gousset n'était garni que d'une quarantaine de piastres, et c'était peu pour un homme qui

avait le désir ardent de creuser son sillon dans le champ de l'industrie. Mais il avait une épouse fort industrieuse, il commença très modestement les entreprises alors embryonnaires qu'il sut mener à si bonne fin ; il rencontra bien des obstacles sur son chemin, une fois même—il y a une douzaine d'années—toutes ses manufactures furent consumées par le feu et il se trouva en face d'un passif considérable. Mais il sut tenir tête bravement à l'épreuve ; il alla de succès en succès, et il est aujourd'hui possesseur d'une puissante fortune.

M. Eddy est l'homme le plus important de Hull. Depuis plusieurs années, il en est le maire, et, sous son impulsion, ce florissant village sera avant longtemps une ville pleine d'avenir. Aux dernières élections locales, il a obtenu le mandat du comté d'Outaouais, et Sir G. E. Cartier a fait son éloge publiquement dans l'assemblée législative de Québec, comme étant l'un de ceux qui ont le plus fait pour l'avancement de l'industrie en Canada.

A Hull s'élève aussi la scierie de MM. Wright, Batson et Currier. Elle est mue par la vapeur, et occupe 250 à 300 hommes.

Le moulin de MM. H. Crandall et Cie., dans la même localité, emploie une cinquante d'hommes, et scie environ 10 millions de pieds de bois par année.

Du côté sud de l'Outaouais, près des Chaudières, nous trouvons encore de grandes scieries en pleine opération et donnant de l'ouvrage à des milliers de mains.

Le plus grand établissement est probablement celui de MM. Perley et Pattee, situé tout près de l'endroit où l'eau rugit en tombant dans la bouillante Chaudière. Il emploie 400 mains. En outre du bois scié dont ces industriels vendent une énorme quantité, ils exportent environ 500,000 pieds de bois équarri.

M. J. R. Booth, possède plusieurs moulins sur l'Ile de la Chaudière. Il emploie environ 300 hommes en été, et l'hiver 800 hommes travaillent dans les chantiers. Il a en outre un vaste dépôt de bois à Rouse's Point, état de New-York.

Les deux scieries de M. A. H. Baldwin, sur l'Ile Chaudière, coupent plus de 200,000 pieds de bois par jour et occupent plusieurs cents hommes. Il y a tout près un chantier de construction pour les barges et autres petits bateaux.

MM. Levi Young, Law & Johnson, Rochester et Cie., sont propriétaires d'autres moulins qui, quoique moins importants, produisent une quantité considérable de bois scié.

Les scieries de MM. Bronson et Weston sont en opération depuis 1852 sur l'Ile Victoria. Elles occupent 225 hommes et occasionnent une dépense d'environ $3,000 par semaine. Ces moulins fonc-

tionnent au moyen de 175 grandes scies en outre des scies circulaires.

Les six principaux industriels des Chaudières coupent annuellement chacun environ 150,000 billots, ce qui représente 30,000,000 de pieds de bois scié. Ils emploient environ 4,000 hommes, qui leur coûtent par année plus de $1,800,000, c'est-à-dire que chacun a en moyenne 650 hommes et dépense $300,000, en sus de ce que coûte en hiver la nourriture des bûcherons et des chevaux, qui s'élève à au moins $50,000 pour chaque établissement.

En descendant un peu l'Outaouais sur la rive sud, on remarque tout près de la chute de la rivière Rideau, qui coule à l'est de la capitale, les scieries de New-Edinburgh. Elles ont été établies en 1846 par l'hon. Thomas McKay. En 1854 MM. J. M. Currier et Cie., se chargèrent de l'exploitation et firent des bénéfices considérables. M. Currier, aujourd'hui député d'Ottawa, après avoir acquis de l'influence et de la fortune, s'est retiré dans son magnifique château dont les tourelles élancées dominent l'Outaouais, un peu plus bas que la chute Rideau. Les moulins sont aujourd'hui la propriété de MM. James MacLaren et Cie., qui emploient environ 150 hommes.

Un peu plus bas que la chute Rideau sur le côté nord de l'Outaouais, se trouve l'embouchure de la grande rivière de la Gatineau. C'est sur ce cours d'eau que flotta le premier train de bois, qui se soit jamais rendu à Québec, le 11 juin 1806. Il avait été construit par Philemon Wright, le pionnier du commerce de bois.

A la pointe que forme la Gatineau en affluant dans l'Outaouais, fonctionne une très belle scierie qui appartient à MM. Whitcomb et Stevens. Elle donne de l'ouvrage à une bonne partie des habitants de la localité. M. Pierre Chaurette est sur le point d'établir un autre moulin à scie en cet endroit.

Plus loin se trouvent encore d'autres moulins, et à quelques milles en amont de la Gatineau, on remarque à Chelsea les vastes établissements des opulents MM. Gilmour et Cie. Ils sont situés dans une localité vraiment pittoresque entre quatre ou cinq rapides et cascades aux eaux bouillonnantes, sur la rive sud de la rivière. Ils sont environnés d'un série d'estacades et d'autres constructions qui ont coûté des sommes énormes. Les moulins ont un pouvoir moteur égal à 500 chevaux. Ils peuvent manufacturer environ 25 millions de pieds de bois par saison. Les dépenses pour les salaires des hommes, outre la nourriture, s'élèvent de $275,000 à $300,000 par année. Le bois est exporté en grande partie en Angleterre et le reste aux Etats-Unis.

MM. Gilmour emploient l'été 500 hommes et 1000 hommes, l'hi-

ver, dans leurs chantiers ; bon nombre d'eux travaillent à 200 milles de l'Outaouais. Ils occupent aussi 250 paires de chevaux et 80 paires de bœufs, consomment à chaque saison 40,000 minots de patates, 600 tonnes de foin, 1500 quarts de lard, 3000 quarts de fleur, en outre d'une quantité considérable de vêtements, couvertures, chaussures, thé, tabac, etc.

Leurs coupes de bois s'étendent sur un espace de 1700 milles carrés, dans lesquels sont enclavés 1500 acres de terre, bien cultivés et fertiles ; leurs produits sont consommés par les travailleurs de MM. Gilmour.

MM. Gilmour ont vendu tout dernièrement leurs moulins de Chelsea, et ils doivent établir une importante scierie près de Hull, qui sera en opération le printemps prochain.

Sur la rivière du Lièvre, qui vient affluer dans l'Outaouais, à 16 milles plus bas que la capitale, se trouvent, à quelques milles de son embouchure, les moulins de MM. LeMoine, Gibb et Cie., et de MM. James MacLaren et Cie. Ces messieurs exploitent au village de Buckingham l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du pays, qui sera utilisé avant longtemps par de nombreuses manufactures, surtout si le chemin projeté de colonisation du nord de Montréal passe à cet endroit, comme tout semble l'indiquer. La chute tombe à une hauteur de soixante-dix pieds, et la rivière du Lièvre, qui est alimentée au nord par plusieurs lacs, fournit de l'eau en abondance et à une grande profondeur, à l'époque même de la plus grande sècheresse.

Les coupes de bois sur la rive Est appartiennent à MM. MacLaren et Cie., et celles de la rive opposée à MM. LeMoine, Gibb et Cie. De plus, ces industriels possèdent plusieurs grandes terres le long de la rivière du Lièvre, dont les produits servent à alimenter leurs chantiers durant l'hiver ; l'une de ces terres se trouve à 140 milles de l'embouchure de ce tributaire de l'Outaouais.

Ces moulins sont considérables et produisent environ 200,000 billots par année. Dans le but de tourner une magnifique chute de la rivière, 25 milles plus haut que le village de Buckingham, les propriétaires ont construit une immense glissoire ainsi que des estacades à leurs propres frais. Ces améliorations très coûteuses font honneur à leur esprit d'entreprise, car elles sont d'ordinaire exécutées par le gouvernement fédéral.

A l'embouchure de la rivière du Lièvre, quelques capitalistes d'Ottawa ont construit un petit moulin à scier, qui manufacture 4 à 5 millions de pieds de bois par année.

A soixante milles de la cité d'Ottawa, près de la tête des rapides de Grenville, se trouvent les vastes scieries de MM. Hamilton, qui

peuvent être comparées aux plus grands établissements des Chaudières. Elles comprennent quatre magnifiques bâtisses, où 101 scies verticales et 44 scies circulaires sont sans cesse en mouvement. Environ 500 hommes et garçons sont constamment employés à Hawkesbury dans l'été. On peut avoir une idée de l'étendue des opérations de cette compagnie par le fait seul qu'elle consomme annuellement plus de 3,000 tonnes de produits agricoles. Ses *limites* se trouvent principalement sur les rivières Rouge, Gatineau et du Moine : elle y coupe annuellement 200,000 billots en moyenne.

Voici, du reste, une évaluation approximative de la quantité de bois scié seulement entre Grenville et Aylmer, sur le côté nord de l'Outaouais et dans la cité d'Ottawa, sur la rive sud :

		Pieds.
NATION DU NORD :		
J. A. Cameron et Cie		13,000,000
THURSO :		
Cameron et Edwards		6,000,000
BUCKINGHAM :		
LeMoine, Gibb et Cie		15,000,000
James McLaren et Cie		16,000,000
Compagnie manufacturière de B		4,000,000
BLANCHE :		
.....		2,000,000
McLaren et Blackburn		4,000,000
GATINEAU :		
Gilmour et Cie		30,000,000
Welsh et frère		5,000,000
CHAUDIÈRES :		
E. B. Eddy		30,000,000
Wright, Batson et Currier		15,000,000
Crandall et Cie		10,000,000
DES CHÊNES :		
Mme R. Conroy		6,000,000
Total pour la rive nord		160,000,000
CITÉ D'OTTAWA :		
Bronson, Watson et Cie	37,000,000	
A. H. Baldwin	20,000,000	
J. R. Booth	22,000,000	
Perley et Pattee	28,000,000	
Levi Young	16,000,000	
John Rochester et Cie	10,000,000	
J. Maclaren et Cie	15,000,000	
Total pour la rive Sud		148,000,000
Montant total		308,000,000

Ces grands établissements s'occupent principalement du commerce d'exportation, mais il en est beaucoup d'autres sur l'Outaouais ou sur ses nombreux tributaires, dont la production plus limitée répond surtout aux besoins de la consommation locale. La valeur de toutes ces scieries est d'au moins $10,000,000, et le capital investi dans cet immense commerce de bois est de plus de $23,000,000.

Ces chiffres ne sauraient pourtant représenter la valeur réelle de la production du bois de l'Outaouais ; car beaucoup de capitalistes, qui n'ont pas de scieries, possèdent des *limites* immenses, où ils coupent tous les ans une énorme quantité de bois équarri qu'ils font flotter jusqu'à Québec. Nous pouvons citer entre autres les noms de l'honorable Skead, M. Robert Skead, MM. Joseph Aumond, Noé Chevrier, David Moore, William Graham, H. A. Atkinson, Benson Bennett et Gouin et plusieurs autres.

Nous constatons par le rapport des Travaux Publics qu'il est passé pendant l'année 1870 dans la glissoire sud de la Chaudière, 355,001 pièces de bois équarri ; 357 pièces de bois aplani ; 2,000 pièces de bois flotté ; 135 pièces de bois équarri à la scie ; 18 radeaux de traverses et 108 radeaux de madriers. La quantité de bois qui a franchi la glissoire nord se compose de 139,691 pièces de bois équarri et de 2,720 pièces de bois aplani. La quantité de bois qui a passé les constructions de la Gatineau durant la même période, comprend 260,949 billots de sciage, 4,830 pièces de bois équarri et 759 pièces de bois aplani.

Les billots de sciage fournis aux moulins de Hull et des Chaudières ne sont pas compris dans cet état.

En 1869-70, la province de Québec a exporté seule du bois pour une valeur de $8,272,724 à la Grande Bretagne, de $3,002,141 aux Etats-Unis, de $539,517 à d'autres pays, ce qui forme un total de $11,814,782. Or, il est certain que la vallée de l'Outaouais doit figurer pour une très large part dans cette exportation de nos bois.

Pour mieux démontrer l'importance de notre industrie forestière, nous joignons à ces chiffres le tableau suivant sur la valeur du bois produit par le Canada durant cinq ans.

Années.	Valeur (exporté)	Navires Construits.	Total
1865-66	$13,846,986	$1,616,886	$15,463,872
1866-67	13,948,648	1,005,076	14,953,724
1867-68	18,262,170	837,592	19,099,762
1868-69	19,838,963	1,080,080	20,918,963
1869-70	20,940,422	725,080	21,665,502

Dans le but d'établir les diverses espèces de bois que nous exportons, il ne sera pas aussi sans intérêt d'examiner les chiffres sui-

vants, qui sont la moyenne de la quantité de bois expédié du port de Québec durant cinq années :

Bois carré.		1862-63	1867-71
Pin blanc.	Pieds.	18,644,464	14,708,154
Pin rouge	"	3,531,336	2,105,976
Chêne	"	2,121,336	2,476,688
Orme	"	1,547,122	1,269,524
Merisier	"	346,232	397,304
Frêne	"	160,240	190,536
Epinette	"	198,560	54,520

Ces chiffres ne comprennent pas la quantité de pieds de douves, madriers, etc.

Nous ne pouvons terminer nos remarques sur le commerce de bois sans attirer l'attention de nos législateurs sur les funestes résultats du déboisement de nos forêts, tel qu'on le pratique maintenant.

Loin de nous l'idée de nous opposer au développement régulier de nos exploitations forestières, mais il serait à désirer qu'elles fussent dirigées avec plus de prudence et qu'on ne sacrifiât pas l'avenir pour quelques avantages temporaires. Nous possédons de magnifiques forêts, extrêmement bien fournies des essences les plus variées, mais quelques optimistes ont tort de vouloir accréditer l'opinion assez généreusement reçue qu'elles sont inépuisables. Et c'est justement parce qu'elles peuvent être pour nous une source de richesse et de prospérité, que nous désirons par un aménagement intelligent, en faire bénéficier non-seulement la génération présente, mais celles qui la remplaceront. N'agissons pas comme si le déluge devait survenir après nous.

Du train que nous y allons, nos superbes forêts auront été avant longtemps dépouillées de nos meilleures espèces conifères. Déjà pour obtenir des bois de mâture, on est obligé d'aller en abattre à 300 milles d'Ottawa, et il faut franchir une bonne distance pour couper les bois de construction. Que sera-ce dans dix ans ? Dans vingt ou trente ? Trente mille bûcherons dans la seule vallée de l'Outaouais font, chaque hiver, de bien larges trouées dans la forêt.

Les forêts de la province de Québec sont plus épuisées qu'on ne le pense. Nous possédons relativement peu de bois durs. L'orme, le chêne, le frêne, le noyer dur et tendre, qui s'exportent de la ville de Québec, proviennent en grande partie d'Ontario. L'ébinisterie s'alimente complètement à l'étranger pour la matière première, et la carosserie est même obligée d'aller à New-York cher-

cher son chêne pour les jambes de roues et son noyer dur pour les raies.

Les feux ravagent aussi terriblement nos forêts, et le grand incendie de 1870 a dévoré par exemple plus de bois dans l'Outaouais en quelques jours, que la hache du bûcheron n'en a fait disparaître durant bien des années. Cet autre élément de destruction démontre encore la nécessité de prendre les mesures nécessaires pour empêcher des conflagrations aussi désastreuses, dont nous pourrions regretter plus tard les fatales conséquences.

Aux Etats-Unis, on a taillé sans merci, à notre exemple, dans la forêt. Aussi les bois d'un grand nombre d'états sont aujourd'hui épuisés, et nos voisins sont obligés de venir s'alimenter en Canada, où ils paient des prix de plus en plus élevés pour cet important article.

Nous lisons à ce sujet, dans un rapport publié, il y a quelques années, par le Secrétaire de la trésorerie américaine, des paroles pleines d'enseignement: " Maintenant que les forêts du Maine ont été en grande partie dépouillées de ce qu'elles renferment de bois, nous devons compter sur les forêts de la belle vallée de l'Outaouais. Il est inutile de discuter les frais de transport du bois du Wisconsin, du Michigan et du Minnesota, et de les comparer avec le fret du même article depuis la vallée de l'Outaouais jusqu'aux Etats de l'Est. De plus, en supposant que le fret serait le même, ce qui est impossible, les Etats de l'Ouest continueront à consommer tout le bois que peut produire le Far West. Les Etats de l'Atlantique depuis le Maryland en remontant, doivent se servir du bois du Canada ou lui trouver un remplaçant. Le rappel du Traité de Réciprocité fait que le bois est soumis à un droit élevé (20 par cent), et cependant les rapports officiels nous démontrent que ce droit a été entièrement payé par l'acheteur américain; les prix payés pour les bois de l'Outaouais sont plus élevés qu'ils ne l'étaient en 1865.

" Les ventes de bois sur l'Outaouais, pour le compte des américains en 1867, ont dépassé d'un million de piastres les ventes de 1866; et en 1867, l'exportation des bois du Canada aux Etats-Unis s'est élevée à $5,145,367."

Le Commissaire spécial du Revenu des Etats-Unis s'élevait fortement de son côté contre les mauvais résultats du déboisement. Dans un rapport publié en janvier 1869, il disait: " Une sage prudence devrait nous faire voir que nous devons restreindre au lieu d'augmenter l'exploitation de nos forêts qui, à cause de la demande croissante du commerce, disparaissent avec une effrayante rapidité. Le prix du bois est d'une élévation tellement certaine

que si nous pouvions pendant dix ans, nous alimenter complètement à l'étranger, nous y trouverions encore un avantage pour le pays. Il est certain, au point de vue des intérêts privés, que nos forêts augmenteraient de valeur dans une proportion supérieure à l'intérêt que pourrait donner le capital investi dans toute cette entreprise.

"Dans un journal du Détroit, on disait dernièrement que la région pinifère du Michigan serait ruinée avant quinze ans, même sans augmenter l'exploitation actuelle. Peu de personnes réfléchissent sur le fait qu'un pin blanc est renversé en quelques minutes, et qu'il lui faut un siècle pour repousser."

Dans tous les pays d'Europe, où l'on a fait disparaître la forêt sans discernement, la question du reboisement est aujourd'hui à l'ordre du jour. On dépense des sommes énormes dans ce but. Car, il est reconnu que les forêts, en outre de leur valeur intrinsèque, sont d'une immense utilité à un pays et spécialement à l'agriculture. Les forêts entretiennent la fraîcheur dans l'air, servent de barrières aux ouragans et répriment l'effet du vent, qui dessèche moins la surface de la terre. Le déboisement fait tarir les sources et favorise les grandes inondations. Les terrains stériles comme les sables du Sahara ou les plaines arides du désert américain, ne sont-ils pas ceux-là même où l'on ne trouve pas le moindre bouquet d'arbre pour empêcher l'évaporation de l'humidité ?

La science de la sylviculture est parfaitement ignorée en Canada, cependant il n'y a pas de pays où l'on est plus intéressé à en savoir quelque chose. En Allemagne et ailleurs, on oblige toute personne qui coupe un arbre d'en planter un autre. Il ne nous serait pas possible de mettre en force une mesure de ce genre, mais il est certain que le gouvernement devra avant longtemps prendre les moyens nécessaires pour reboiser les parties du pays qui ont le plus souffert de la dévastation de nos bois.

V

DU LAC HURON A MONTRÉAL.

Depuis longtemps l'opinion publique est saisie d'un grand projet de canalisation, qui compléterait admirablement notre magnifique système de navigation intérieure. Il comprend l'amélioration de la rivière des Français, du lac Nipissing, de la rivière Matawan et de l'Outaouais jusqu'à Montréal, de manière à faire une ligne

ininterrompue de navigation jusqu'à Montréal, sur un parcours de 430 milles.

Toute impraticable que cette entreprise paraisse aux yeux d'un certain nombre, elle passera tôt ou tard dans le domaine de la réalité. Elle offre certainement de grandes difficultés au point de vue du génie civil, mais elles ne sont pas insurmontables. Elle coûtera une somme énorme, mais en exécutant de pareilles œuvres, un gouvernement fait de la prodigalité bien entendue. Elle nous rendra au centuple tous les millions qu'elle nous aura coûtés, en donnant un essor prodigieux à notre commerce et à nos industries, et elle aura une immense influence sur l'avenir de notre pays et particulièrement de la grande vallée de l'Outaouais.

Il est peu d'entreprises, selon nous, qui affectent d'une manière aussi immédiate les plus graves intérêts de la Confédération Canadienne, et, comme telle, elle a droit à notre plus sérieuse considération.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer tout d'abord, que la même route que l'on veut adapter au commerce de l'Ouest, nous a été frayée par les premiers français qui ont exploré ces lointaines régions.

C'est la voie de l'Outaouais, du Matawan, du lac Nipissing et de la rivière des Français que suivit l'intrépide Champlain, en se rendant à cette magnifique nappe d'eau du lac Huron qu'il appela avec raison la *Mer Douce*. Les Récollets et les Jésuites voguèrent plus tard sur les mêmes eaux pour aller annoncer la bonne nouvelle aux sauvages disséminés sur les bords du lac Huron. L'héroïque La Salle suivit ensuite leurs traces pour aller accomplir ses périlleuses expéditions dans l'Ouest, et pendant longtemps des flottilles de canots chargés de pelleteries, sillonnèrent l'onde de ces mêmes rivières pour aller transporter ces riches produits à Montréal.

Mais le dépérissement de ce commerce et l'apparition des steamers sur les grands lacs firent abandonner cette route pour celle du St. Laurent. Et aujourd'hui nous dit M. Walter Shanly, " sur la rivière des Français, le lac Nipissing et le Matawan, dont les échos répétaient autrefois les joyeux refrains des voyageurs, l'on n'entend plus leur voix que très rarement. Car, les seuls habitants de leurs rivages solitaires sont quelques douzaines de familles de cette même tribu d'Algonquins, qui se réunissaient émerveillés par centaines autour de " l'homme blanc," il y a près de deux siècles et demi, lorsque Champlain et ses compagnons firent leur apparition au milieu d'eux."

Si le projet d'obtenir une ligne de navigation depuis le lac Huron

jusqu'à Montréal n'est pas nouveau, il est certain que l'esprit public ne s'en est pas préoccupé sérieusement depuis plus de vingt ans.

Jusqu'en 1856 on ne connaissait l'Outaouais que par les relevés hydrographiques, nécessairement incomplets, faits en 1838 par M. Hawkins, un ingénieur, et les études scientifiques de nos explorateurs géologiques. Mais, à cette époque, qui correspond avec la création du commerce de l'Ouest, l'opinion publique s'accentua tellement en faveur de ce projet, que le gouvernement fit faire une exploration de cette voie de navigation sous l'intelligente direction de M. Walter Shanly. Non content de cette première étude, le gouvernement en ordonna une autre en 1858 sous les soins de M Thomas C. Clarke, un ingénieur canadien d'une grande habileté. Ces deux explorations ont coûté au trésor public la somme de $90,000.

Ces ingénieurs firent des rapports très élaborés de leurs travaux. Tous deux concluaient à la possibilité de l'entreprise et la recommandaient fortement, mais l'insuffisance de nos ressources empêcha sans doute le parlement de se lancer dans une œuvre extrêmement coûteuse, mais féconde en immenses résultats.

Si l'on ne vint à aucun résultat pratique, la question fut plus d'une fois amenée sur le tapis. L'état de l'Illinois comprit toute l'importance qu'aurait une pareille route pour le commerce de l'Ouest, et il envoya même une délégation dans ce pays en 1863 pour nous solliciter de la mettre à exécution.

Nos chambres de commerce de Montréal et Québec se sont plus d'une fois prononcées en sa faveur, et elle a obtenu la haute approbation de plusieurs hommes d'état anglais, entre autres du Duc de Buckingham, ci-devant ministre des colonies, et de Lord Stanley. Sir John Michel qui a commandé les troupes anglaises en Canada, n'a pas voulu laisser le pays sans aller examiner cette route, à cause de ces grands avantages militaires, et dès 1854, le perspicace Lord Elgin entrevoyait le jour, où une communication par chemin de fer ou par eau relierait la vallée de l'Outaouais aux régions fertiles du Nord-Ouest.

En 1863, un comité spécial fut nommé par l'Assemblée Législative pour examiner de nouveau la praticabilité de l'entreprise. Il fit rapport qu'on pouvait sans trop de difficultés obtenir une route pour des vaisseaux tirant douze pieds d'eau et qu'elle serait supérieure à toute autre comme voie de transit pour le commerce de l'Ouest.

Le gouvernement était évidemment favorable à ce projet. Aussi lors de l'établissement de la Confédération, il a été entendu qu'il

serait l'une des grandes entreprises que l'on mettrait d'abord à exécution. Sir George E. Cartier a depuis réitéré cet engagement solennel, et le public compte avec raison qu'il ne restera pas à l'état de lettre-morte.

La Chambre de Commerce du Canada, établie depuis quelques années, a discuté plus d'une fois ce projet, mais elle ne lui a pas donné l'attention que méritait son importance. Bon nombre de ses membres ayant une connaissance extrêmement imparfaite de la question, ne l'ont envisagée qu'au point de vue des intérêts de leurs localités respectives, alors qu'il aurait fallu s'élever au-dessus des considérations de clocher et examiner l'entreprise comme une grande œuvre commerciale et nationale.

On peut avoir une idée de l'ignorance qui règne à ce sujet par le fait que M. H. Howland, l'un des membres les plus remarquables de cette association, a affirmé que cette voie de navigation ne serait qu'un canal continu. Or, par le rapport de Shanly, il n'y aurait sur un parcours de 430 milles que 58 milles de canal et 29 seulement, d'après celui de Clark.

Au mois de novembre 1870, une commission composée de Sir Hugh Allan, MM. Casimir S. Gzowski, D. Dexter Calvin, George Laidlaw, Pierre Garneau, William J. Stairs, Alexander Jardine et Samuel Keefer, fut nommée dans le but de " faire une enquête approfondie sur les meilleurs moyens à prendre pour ouvrir des voies de communication à la mer qui puissent avoir l'effet d'attirer une part considérable et annuellement croissante du commerce de la partie Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, vers les eaux canadiennes, ainsi qu'une complète et vaste amélioration de notre système de canaux sur une échelle et d'un caractère tels qu'ils puissent répondre au développement constant du commerce."

On espérait que cette commission insisterait fortement dans son rapport sur l'importance d'obtenir une ligne navigable du lac Huron à Montréal. Mais il semble qu'elle n'a pas donné toute l'attention possible à un projet qui rentrait de plein droit dans le cadre de ses études, bien qu'elle déclare, qu'il est " l'un des plus importants signalés à l'attention publique dans ces dernières années," et que " l'importance de cette entreprise ne pouvant être estimée à sa juste valeur, cette question devrait être examinée de nouveau, afin de pouvoir arriver à une décision définitive.".

Lors de la réunion de la Chambre des Communes en 1870, un comité spécial fut de plus nommé pour examiner la praticabilité de l'entreprise et son rapport lui fut très favorable. Mais cette étude, tout en contribuant à éclairer l'opinion publique sur

l'importance de ce projet, n'a pas réussi à lui donner d'effet pratique.

Quellesques soient les causes qui ont empêché jusqu'à présent l'exécution de cette grande entreprise, le temps semble arrivé où nos gouvernants doivent se mettre hardiment à l'œuvre et doter le pays de cette importante voie de navigation. Tant que l'Ouest n'eut pas atteint le développement colossal dont nous sommes témoins, on pouvait différer l'accomplissement de cette entreprise à un avenir meilleur, mais nous ne saurions la laisser plus longtemps dans l'ombre sans sacrifier nos meilleurs intérêts.

Coûte que coûte, il faut aujourd'hui des débouchés à l'Ouest dans toutes les directions, pour transporter ses produits à la mer et sur les marchés du monde entier, dont il semble être le grenier naturel. Les moyens de transit mis à sa disposition sont loin d'être en rapport avec son immense production de céréales. Telle est la prodigieuse fécondité de cette région qu'une énorme quantité de grains pourrissent sur terre, dans l'impossibilité où l'on est de les écouler à l'étranger.

L'Ouest exporte maintenant plus de cent millions de minots de grains par année, en outre d'un nombre considérable de bêtes à cornes et de porcs. Pour donner une idée de ces ressources agricoles, nous ne saurions mieux faire que de publier les chiffres suivants sur la production du grain dans l'Ohio, le Michigan, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota et le Kansas :

	1850	1860	1869
Blé Minots	43,842,038	89,293,601	166,100,000
Maïs "	222,288502	392,289,631	566,050,000
Avoine "	42,328,731	62,738,901	146,200,000
Seigle "	739,567	3,997,001	4,802,000
Orge "	831,517	4,865,761	8,755,000
Porcs No	8.536,182	11,039,332	19,100,000

Ces mêmes états se sont développés avec une rapidité telle, qu'ils ont maintenant une population de 12,000,000 d'âmes, alors qu'ils ne comptaient que 3,000,000 en 1840.

Le commerce des lacs a augmenté dans la même proportion. On l'évaluait à $65,000,000 en 1841, à $300,000,000 en 1851, et il doit s'élever aujourd'hui à plus de $700,000,000. On ne saurait prévoir ce qu'il sera dans vingt-cinq ou cinquante ans, alors que les territoires traversés par le Pacifique Nord Américain et nos immenses vallées du Nord-Ouest seront en plein enfantement.

Les principaux centres du commerce de grains de l'Ouest ont grandi d'une manière si extraordinaire qu'ils ont fait l'étonnement

du monde. Chicago compte aujourd'hui plus de 300,000 âmes, alors qu'il en avait à peine 30,000 il y a vingt ans. De 1850 à 1870, Milwaukee a ajouté 32,000 âmes à sa population, et Cleveland, 75,000, dans la même période.

On comprend sans peine qu'en obtenant la part du lion de l'immense commerce de grains de l'Ouest, nous ferions la fortune de notre pays. Aussi devons nous être prêts à encourir les plus grands sacrifices pour nous en assurer les bénéfices. Or, nous n'atteindrons ce but important qu'en offrant à ce commerce la voie la plus courte, la plus sûre et la plus économique pour se rendre à l'océan.

L'Etat de New-York a fait jusqu'à présent les plus grands efforts pour s'assurer, par la construction de voies artificielles, le transport du commerce de l'Ouest. Il a dépensé, dans ce but, des millions, et agrandi deux fois le canal de l'Erié, qui relie Buffalo à Albany, un parcours de 362 milles. Mais telle est l'augmentation du trafic, qu'on parle sérieusement d'un nouvel agrandissement et de creuser un canal maritime d'Oswégo, sur un trajet de 107 milles, au coût de $22,000,000.

Les Etats de Pennsylvanie, Maryland, Virginie, Ohio, Indiana et Wisconsin ont construit aussi plus de 2,000 milles de canal et 9,000 milles de chemin de fer pour faciliter le transport du chemin de l'Ouest.

Nous n'avons jusqu'à présent pour lutter contre la route de l'Erié que le canal Welland, qui lui eut fait une concurrence beaucoup plus redoutable, s'il eut pu donner passage à des navires d'un plus gros tonnage. Car, des propulseurs de 1100 à 1200 tonneaux peuvent franchir le canal de l'Érié jusqu'à son terminus occidental, tandis que le canal Welland peut admettre des vaisseaux de seulement 350 tonnes. La route canadienne est plus courte, mais cet avantage se trouve compensé par la plus forte capacité du canal Érié. Car, il est reconnu qu'il est plus économique pour le commerce de se servir de gros navires pour le transport du fret que de vaisseaux de moindres dimensions.

Néanmoins, malgré ce désavantage, le commerce de l'Ouest suit de plus en plus la voie du St. Laurent, et les américains de l'Est commencent à craindre que nous ne leur enlevions une bonne partie du transit qui a été pour eux une véritable source de richesse.

Leurs appréhensions sont d'autant plus fondées que le gouvernement canadien a décidé de faire agrandir le canal Welland. Les écluses auront 270 pieds de longueur, 45 de largeur et douze pieds d'eau sur les buscs.

En canalisant l'Outaouais, nous augmenterions énormément les avantages naturels que nous possédons déjà sur les américains. Car, la route de l'Outaouais est beaucoup plus courte que celle du St. Laurent. On en jugera par la comparaison suivante du parcours des deux routes, en prenant Chicago pour point de départ et Montréal pour terminus :

	St. Laurent.		Outaouais.
Navigation de lac	1,005	milles	560
" rivière	185	"	402
" canal	71	(d'après Clark)	29
	1261		991

Différence en faveur de l'Outaouais : 270 milles.

Tous les rapports publiés jusqu'à présent ont donné une différence de 368 milles en faveur de l'Outaouais, mais les commissaires des canaux affirment, dans leur rapport, qu'ils ont donné dans une erreur commune. Ils ajoutent que cette exactitude paraît avoir pris naissance dans la supposition que la distance entre Chicago et Buffalo est de 1,000 milles, tandis qu'elle ne serait que de 916 milles, ainsi que l'ont démontré les derniers relevés des ingénieurs topographiques des Etats-Unis.

En admettant que l'on aurait exagéré les avantages de l'Outaouais, la différence de près de 100 lieues en sa faveur, de Chicago à Montréal seulement, est assez considérable pour assurer sa supériorité sur la route du St. Laurent.

Etablissons maintenant une comparaison entre la route de l'Erié et de l'Outaouais :

	Milles.
Navigation sur les lacs de Chicago à Buffalo	916
Navigation par canal de Buffalo à Troy	350
Navigation par rivière de Troy à New-York	150
Distance totale de Chicago à New-York	1416
Distance totale de Chicago à Montréal	980
Différence en faveur de l'Outaouais	436

Si l'on poursuit le parallèle jusqu'au port de Liverpool par de là l'Atlantique, on aura les chiffres suivants :

	Milles.
Distance de New-York à Liverpool	2980
Distance de Montréal à Liverpool	2740
Distance de Québec à Liverpool	2580

Différence en faveur de Montréal	240
" " " de Québec	400
Distance de Chicago à Liverpool par le canal Érié et New-York	4393
Distance de Chicago à Liverpool par l'Outaouais et le Golfe	3720
Différence en faveur de l'Outaouais	673

Ces chiffres sont péremptoires et établissent, sans conteste, la supériorité de la route de l'Outaouais sur toutes ses rivales. En l'adoptant, il s'en suivrait une grande économie de temps et, conséquemment, une réduction considérable dans les frais de transit. M. Shanly estimait que par cette route, le fret serait, de Chicago à Montréal, de $2.89 la tonne, tandis qu'il serait de $3.26 par la voie du St. Laurent.

Cette économie est non-seulement importante au point de vue du commerce, mais il est admis que le grain de l'Ouest arrivant à Montréal après un voyage plus court, serait en bien meilleure condition pour prendre la mer.

Cet avantage est encore plus marqué si on compare la ligne de l'Outaouais avec la route de l'Erié. Le grain arriverait à Montréal, non seulement en meilleur état, vu la durée moindre du trajet, mais encore à cause des conditions atmosphériques plus favorables que présente la région de l'Outaouais.

Ce point mérite d'être pris en considération lorsqu'on sait que le grain exposé à un soleil brûlant perd souvent de sa valeur dans son transport sur le lac Erié. Nous ne savons s'il en est encore ainsi, mais nous avons constaté qu'il y a quelques années, chaque minot de grain subissait pour cette cause, une dépréciation de 10 à 13 cents.

Les taux d'assurance seraient aussi bien moins élevés, car les vaisseaux qui suivraient l'Outaouais ne seraient pas exposés aux tempêtes qui sévissent sur les lacs et causent de fréquents naufrages.

Ces faits faisaient dire il y a quelques années à un journal de Milwaukee : " Ce projet commercial est le plus important qui ait encore été soumis au peuple de l'Ouest. Cette route canalisée deviendra une nécessité absolue, et ce qui nous étonne le plus, c'est que des démarches actives n'aient pas encore été faites pour en assurer la construction. Cette route n'est pas d'une maigre importance pour la ville de Montréal. L'exécution de cette artère artificielle ferait que Montréal supplanterait New-York comme le grand entrepôt de grains sur ce continent."

Est-il possible maintenant d'établir une chaîne ininterrompue de navigation depuis le lac Huron par la rivière des Français, le

lac Nipissing, le Matawan et l'Outaouais jusqu'à Montréal? MM. Walter Shanly et T. C. Clarke, les ingénieurs, chargés à deux reprises différentes par le gouvernement, d'examiner la praticabilité de cette entreprise, ont depuis longtemps répondu victorieusement à cette question.

L'exploration dirigée par M. Shanly fit des sondages sur un parcours d'environ 150 milles, c'est-à-dire sur plus d'un tiers de toute la ligne de navigation projetée. On a trouvé 120 milles d'une eau calme et profonde depuis Ottawa jusqu'à la Baie Georgienne, et il faudrait environ 30 milles d'une navigation artificielle sur les sections de la ligne que l'on a sondées.

M. Shanly découvrit un havre magnifique sur le lac Huron, à l'embouchure de la rivière des Français, alors que l'on croyait que l'entrée de ce cours d'eau n'était accessible que pour des canots. Ce havre est formé par une grande baie qui la protége contre tous les vents. L'eau y est profonde, cependant il s'y trouve probablement de grands rochers submergés par l'onde et qu'on pourrait enlever assez facilement.

La rivière des Français, qui a son embouchure dans la baie Georgienne, débouche dans le lac Nipissing, après un parcours de 50 milles. L'eau est généralement profonde et elle est encaissée sur une grande étendue dans d'immenses murailles de granit. Cette rivière constitue une véritable série de lacs, qui offrent le plus beau coup d'œil et sont d'une navigation facile. Elle est entrecoupée par plusieurs rapides et chutes que l'on pourra surmonter au moyen d'un certain nombre d'écluses et de digues, et l'on devra faire des excavations dans le sol sur environ trois quarts de mille

Le lac Nipissing est long d'environ 30 milles et sa plus grande largeur est de 20 milles. Il offre une navigation libre, directe et sans embarras, jusqu'à l'embouchure de la petite rivière de Vase. Ce cours d'eau porte bien son nom, car il coule à travers de grand marais de vase profonde, que l'on pourrait facilement adapter aux besoins de la navigation artificielle.

A l'endroit connu sous le nom de Sommet du Plateau, cinq milles plus loin, le cours des eaux du St. Laurent et de l'Outaouais se divise. Un portage de trois quarts de mille nous amène ensuite au Matawan.

A la tête de cette rivière se trouve le lac à la Truite, long de 8½ milles : il y a dans ce lac un banc de rochers d'une étendue de 400 pieds qu'il faudra faire disparaître. Le lac à la Tortue s'étend ensuite sur un espace de 4¼ milles, il a presque partout une profondeur d'au moins douze pieds, et les rochers qui obstruent à certains endroits la navigation peuvent être facilement pétardés.

La rivière Matawan a une longueur de 40 milles, dont 30.66 offrent une magnifique voie de communication naturelle. Le reste devra être canalisé. Au dessous de la rivière il y a un rapide, où il faudra une écluse et une saignée d'environ un mille de long.

Cette rivière afflue dans l'Outaouais, qui a une grande profondeur sur un parcours d'environ 17 milles. Il faudra ensuite surmonter trois rapides au moyen de canaux que l'on pourra construire facilement. Il y a subséquemment 10 milles d'une eau large et profonde jusqu'au rapide de la Roche Capitaine, où il y aura des excavations à faire dans des masses de gros cailloux et de galet. Après seize milles d'une navigation ouverte, on atteint le rapide de Joachim, qui a deux milles. La rivière Creuse coule ensuite sur une étendue de 28 milles; l'eau y est partout d'une grande profondeur.

La section la plus difficile se trouve entre la Rivière Creuse et Portage du Fort, à la tête du lac des Chats, un parcours de 65 milles. Il y a beaucoup de battures et il faudra faire de longues et difficiles excavations dans un roc d'une extrême dureté.

De Portage du Fort jusqu'aux Chaudières, il y a une distance de 55 milles. Le lac des Chats et le lac des Chênes offrent sur un parcours de 45 milles une bonne ligne de communication, mais il faudra creuser sept ou huit milles de canal pour tourner les rapides qui accidentent la rivière.

Depuis longtemps la partie inférieure de l'Outaouais sert à la navigation à vapeur, mais les canaux qui évitent les rapides, ont été construits à un époque où il n'y avait pas nos besoins commerciaux d'aujourd'hui, et leur capacité est trop limitée. Il faut de toute nécessité les agrandir si l'on veut y faire passer des navires de 1000 tonneaux, suivant le plan proposé par M. Shanly pour toute cet ligne de navigation. Le gouvernement à commencé, du reste, cet agrandissement, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cette étude ; mais la profondeur d'eau sur les buscs sera de 9 pieds seulement au lieu de 10, tel que proposé.

" D'après les renseignements que j'ai pu obtenir," dit M. Walter Shanly, dans son rapport, " touchant les profondeurs du Bas-Outaouais, je suis porté à croire que là gisent les plus sérieuses difficultés qu'il faudra surmonter dans l'exécution du projet qui fait le sujet de ce rapport, et je crains que ces difficultés n'augmentent à mesure que nous descendrons. Dans les 58 milles de navigation en eau calme entre Outaouais et Grenville, les bas-fonds sont probablement composés de barrages de vase et de dépôt d'alluvion, dont l'enlèvement n'occasionnerait pas beaucoup de travail ou de dépenses, et l'agrandissement des canaux de l'artillerie entre

Grenville et Carillon ne serait pas, non plus, une entreprise très difficile à exécuter. Mais on craint qu'il n'existe pas, dans le lac des Deux-Montagnes, un chenal assez droit et assez profond pour y permettre une navigation d'une capacité égale à celle à laquelle la nature a pourvu dans le Haut-Outaouais, le Matawan et la rivière des Français. Les bas-fonds du lac des Deux-Montagnes ont sans doute un fond rocheux, et il y a dans le chenal par lequel passent les steamers qui font le service entre Carillon et Ste. Anne, plusieurs endroits où l'eau est basse. Cependant il ne faut pas pour cela donner pour certain qu'il n'existe pas un chenal profond."

Les dimensions que propose M. Shanly pour les écluses des canaux que l'on devra construire, sont, selon lui, proportionnées à tous les besoins du commerce d'ici à un siècle. Elles sont comme suit :

Longueur	250	pieds
Largeur	50	"
Profondeur	10	"

Les propulseurs tendent sans cesse à remplacer les voiliers pour le transport des céréales de l'Ouest, et M. Shanly fait remarquer que " c'est pour cette classe de bateaux à vapeur qu'il croit la route de l'Outaouais et de la rivière des Français destinée à tenir la première place comme voie de commerce. La nature des eaux et des régions qui la bordent est particulièrement propre à la navigation des navires de cette classe. Encaissée sur la plus grande partie de son parcours, la route ne sera pas aussi avantageuse sous ce rapport, pour les navires à voile, que celles des grands lac. Mais les approvisionnements inépuisables sur tous les points de son étendue, et les facilités offertes pour prendre du combustible à différents intervalles, rendront toujours les frais pour la navigation à vapeur moindres sur cette route que sur aucune étendue égale de navigation sur le continent. Le propulseur peut aussi conserver sa marche uniforme sans crainte des tempêtes qui bouleversent les lacs tous les ans, durant l'automne, et causent de si grandes pertes de vies et de biens."

Plus loin il ajoute : " La route de l'Outaouais possède certaines qualités distinctives, qui lui donnent droit à d'autres considérations que celles qui s'appliquent à une simple voie à marchandises. Passant à travers le cœur du pays, elle peut s'énorgueillir de points de vue magnifiques qui, à mesure qu'elle deviendra accessible et connue, ne pourront manquer d'attirer les touristes, tant Européens qu'Américains, les eaux consistent en une suite de beaux lacs entre lesquels, à mesure que le pays sera habité et que la civilisa-

tion mettra ses ressources à profit, il s'élèvera des relations intérieures, qui créeront un commerce entièrement distinct du monotone traffic routinier de l'Ouest, le propulseur suivant le propulseur avec leurs éternels chargements de grains et de fleur. Prohiber pour toujours et délibérement l'usage sur les eaux de l'Outaouais, du steamer à roues avec ses cabines supérieures et sa promenade si commode, serait une faute."

En évaluant le coût de cette immense entreprise, M. Shanly a eu en vue la création d'une ligne complète pouvant donner accès à des vaisseaux de 1000 tonneaux et ayant un tirant d'eau de 10 pieds. Il calculait qu'il faudrait creuser dans ce but 58 milles de canal, lesquels coûteraient, y compris l'agrandisesment du canal Lachine, $370,000 par mille, et que leur construction, jointe à l'enlèvement des battures, nécessiterait une dépense totale de $24,000,000. Il recommandait de mettre cette entreprise à exécution d'une manière graduelle et progressive, au prorata des ressources mises à notre disposition.

Les canaux du St. Laurent et Welland ont coûté environ $150,000 par mille, mais la canalisation de l'Outaouais sera plus dispendieuse, vu que les excavations auront lieu dans un roc granitique extrêment dûr, et que les opérations devront se poursuivre, en beaucoup d'endroits, dans des lieux déserts et inhabités.

M. T. C. Clarke, qui a exploré l'Outaouais après M. Shanly, ne porte pas le coût de cette importante amélioration à un chiffre aussi élevé que ce dernier. Il est vrai qu'il ne comprend pas dans ses calculs l'agrandissement du canal Lachine, ni l'intérêt, les frais de justice et les indemnités pour dommages aux terres. Son évaluation est de moitié moindre que celle de M. Shanly. Elle est de $12,057,680, ou $571,934 par mille.

L'échelle de navigation qu'il a adoptée offrirait un passage à des navires jaugeant 1000 tonneaux; et les écluses des canaux auraient 250 pieds de long sur 45 de largeur et 12 pieds de profondeur sur les buscs. D'après le système de M. Shanly, la profondeur d'eau sur les buscs serait de 10 pieds. Cela fait une différence de plusieurs millions sur le coût de l'ouvrage.

L'hon. John Young n'était donc pas exactement renseigné en affirmant, à la séance du 18 janvier 1871, de la Chambre de Commerce du Canada, lors d'une discussion sur les canaux, que les calculs de M. Clarke étaient basés sur une profondeur d'eau de *huit* pieds seulement, alors qu'il eut fallu dire *douze*.

L'état suivant que nous extrayons du rapport de M. Clark, nous

fournit des données importantes sur le plan proposé par cet ingénieur, pour mettre à exécution cette énorme entreprise.

	Distances.		Niveaux.		Coût.
	Rivières et lacs.	Canaux Milles.	No. des éclus's	Niveau racheté. Pieds.	
Canal Lachine	.....	8.50	5	43.75	Pas d'estimation.
Lac St. Louis	13.31	.....	.....	.....	do do
Ste. Anne	.....	1.19	1	1.00	469,672
Lac des Deux-Montagnes	24.70				
Carillon à Grenville	7.33	5.00	7	58.50	1,649,909
Battures Vertes	.....	0.10	.....	.....	136,105
Rivière Outaouais	55.97				
Chaudière et des Chênes	3.75	2.61	6	63.00	816,733
Lac des Chênes	26.69				
Chats	1.70	0.60	5	50.00	681,932
Lac des Chats	19.28				
Snow aux chutes Noires	18.32	1.05	11	104.00	1,256,840
Rivière et lac Coulonge	24.93	.....	.....	.....	262,414
Chapeau et L'Islet	4.85	0.14	2	18.00	243,507
Rivière Creuse	33.58				
Joachim et Matawan	51.74	2.26	14	148.20	1,757,653
Rivière Matawan	16.22	1.08	11	144.00	1,162,154
Sommet d'épanchement et tranchée	51.15	5.97	.....	.....	2,160,369
Rivière des Français	47.52	0.82	7	77.00	886,117
En outre, le génie et la surveillance	.....	.....	.....	.....	574,175
	401.44	29.32	64	665.70	$12,057680

Les Commissaires des Canaux expliquent comme suit, dans leur rapport, la différence entre les plans proposés par MM. Shanly et Clarke :

" La ligne d'amélioration de M. Clarke est plus dans le large de la rivière, elle a plus de barrages, mais un nombre moindre de milles de canal, ainsi qu'il appert par le fait qu'en y comprenant le canal Lachine, il ne donne que 29 milles de canal là où M. Shanly en compte 58.

" Ils traitent différemment le lac Nipissing. Ils proposent tous deux d'en faire le sommet et l'alimentateur du canal, mais M. Shanly proposait d'en élever la surface de 23 pieds jusqu'au niveau du lac à la Truite et d'inonder une très grande superficie des meilleures terres que l'on puisse trouver dans les environs, tandis que M. Clarke ne propose de l'élever que de 9½ pieds et d'abaisser le lac à la Truite de 8 pieds ; et en abaissant aussi le lac à la Tortue de 7 pieds, et élevant le lac Talon de 21 pieds, il réduit ces quatre lacs à un niveau commun, les reliant entre eux et en faisant le biez de

sommet d'une navigation de 57 milles de longueur, ce qui créérait un vaste réservoir de 330 milles carrés en superficie, et offrirait une abondante alimentation d'eau, plus que suffisante pour répondre aux plus fortes demandes de la navigation. Son sommet sera de 651 pieds au-dessus du niveau de la mer et de 77 pieds au dessus du niveau du lac Huron."

La voie de l'Outaouais aurait encore une plus grande capacité qu'aucune autre. Le tonnage de l'Erié est d'environ 6,000,000 par année, et celui du canal Welland de moins de 2,500,000. Il pourrait être annuellement sur l'Outaouais de plus de 30,000,000 (montée et descente).

Ce canal traversant une plus haute latitude que les routes Erié ou Welland, offrirait une période moindre de navigation que ses deux rivales. Mais la différence ne serait pas aussi grande que les adversaires de l'entreprise l'affirment. D'après M. Shanly, elle serait d'environ vingt jours par année. Cet inconvénient se trouve amplement compensé par le plus grand nombre de voyages que les vaisseaux pourraient faire en suivant l'Outaouais, à cause de son accourcissement.

La construction du canal de l'Outaouais paierait-elle un intérêt raisonnable sur son coût ? Les opinions sont à cet égard fort partagées. Nous croyons qu'on peut répondre en toute sûreté dans l'affirmative, si l'on admet—ce qui nous semble hors de doute—que cette route servirait de débouché à une immense partie du commerce de l'Ouest.

Les profits réalisés par le canal Erié, alimenté principalement par le commerce de l'Ouest, peuvent nous donner une idée de ce que nous obtiendrions inévitablement en construisant une autre voie de navigation, dont la supériorité serait incontestable. Non seulement les péages du canal Erié ont défrayé son coût de construction et de double agrandissement, mais ils ont encore suffi à payer l'exécution des autres canaux de l'état de New-York, longs d'environ 900 milles, dont les frais énormes se sont élevés à $100,000,000.

La canalisation de l'Outaouais créérait une véritable révolution matérielle dans la partie supérieure de cette région. D'énormes étendues de terres, aujourd'hui encore à l'état désert, se peupleraient avant longtemps d'une population active et industrieuse. Quarante à cinquante mille colons viendraient probablement s'établir sur les bords de l'Outaouais, du Matawan et de la rivière des Français, durant l'exécution de cette grande artère de communication.

L'industrie forestière prendrait un essor extraordinaire ; des moulins de tous genres utiliseraient les magnifiques pouvoirs d'eau

fournis par les nombreuses chutes qui accidentent la rivière, et la vallée de l'Outaouais deviendrait incontestablement la plus importante région manufacturière du pays. Les vaisseaux chargés de grain, à destination de Montréal, pourraient prendre des chargements de bois scié, qui s'écoulerait facilement sur les marchés de l'Ouest, où il serait fort en demande et commanderait des prix élevés.

Dans ses réponses aux questions posées par les Commissaires des Canaux, M. Alonzo Wright, député du comté d'Outaouais, observe à ce sujet : que le bois de troisième classe se vend aujourd'hui $30 le mille au Minnessota, et que si ce canal était ouvert, les marchands canadiens pourraient expédier là ce bois, tout en faisant un immense profit à $15 le mille.

M. A. J. Russell fait aussi remarquer un autre fait important : " Le total des frais d'une année d'affaires des fabricants de bois de l'Outaouais—non compris le transport—peut être porté maintenant à plus de $8,500,000 ; pour le lard et la farine, leur dépense excède $1,500,000, et si l'on considère que le transport de ces articles et autres coûte au moins six fois plus qu'il ne coûterait si la rivière était canalisée, il sera facile de comprendre quel avantage le commerce intérieur retirerait de la construction de ce canal."

En ouvrant à l'exploitation de nouvelles coupes de bois et un vaste marché à notre industrie forestière, la construction de ce canal aurait encore pour effet de diminuer l'exportation du bois carré et d'augmenter celle du bois scié, qui est infiniment plus avantageuse au pays.

La Chambre de Commerce d'Ottawa prétend que le grain de l'Ouest pourrait être moulu le long de la route au plus bas prix possible, et que les canaux n'étant pas continus, mais isolés—leur plus grande longueur devant être de trois milles—les frais de déchargement et de mouture ne seraient pas plus de la moitié de ceux payés sur le St. Laurent.

Ce canal faciliterait encore l'exploitation des superbes mines de fer, de plomb, de plombagine, de phosphate de chaux et de carrières de marbre qui abondent dans la région qu'il traverserait.

Il offre de grands avantages au point de vue militaire. Situé au cœur du pays, loin des points les plus menacés, il serait extrêmement utile pour le transport des approvisionnements militaires. En cas de guerre, les Américains pourraient détruire les canaux du St. Laurent sans qu'un seul de leurs soldats ne débarque sur le sol canadien, tandis que des canonnières pourraient se rendre du St. Laurent au lac Huron, en suivant l'Outaouais, en moins de temps qu'il ne faut maintenant pour atteindre le lac Erié.

Bref, cette œuvre est d'une nature à la fois commerciale et nationale, elle porte dans ses flancs d'immenses résultats économiques, et sa prompte réalisation ne pourrait manquer d'être saluée avec bonheur par tous les habitants de la grande vallée de l'Outaouais.

IV

CHEMINS DE FER.

Le mouvement progressif dans la vallée de l'Outaouais, depuis quelques années, a certainement été remarquable. Mais il eut été beaucoup plus important, si cette région eut eu plus de chemins de fer pour activer son développement.

Le chemin de fer est aujourd'hui le nerf de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ; il accomplit des prodiges au point de vue matériel ; les villes naissent comme par enchantement sous sa puissante impulsion, et les pays qui n'ont pas de chemins de fer, semblent condamnés à rester stationnaires ou du moins à progresser lentement.

Ce fécond élément de progrès n'a pas cependant tout-à-fait manqué à la vallée de l'Outaouais, et avant longtemps, elle aura un réseau de voies ferrées assez complet, pour n'avoir à envier aux parties les plus favorisées même de la province d'Ontario.

Les voies ferrées maintenant en opération dans cette région sont le chemin de St. Laurent et Prescott, qui relie l'antique petite ville de Prescott à la cité d'Ottawa. Cette voie est à jauge étroite et fonctionne depuis bon nombre d'années. Elle a fait beaucoup pour le développement de la capitale et des comtés de Prescott et Russell. Son fret se compose surtout du bois de sciage, qui s'exporte des moulins de Hull et des Chaudières aux Etats-Unis.

Le chemin de fer du Canada Central fonctionne depuis peu d'années. Il s'avance depuis l'extrémité ouest d'Ottawa, près des Chaudières, sur un parcours assez considérable, à travers le vaste comté de Renfrew. Il met aussi la capitale en communication avec la ville de Brockville.

Il y a quelques semaines à peine, on a fait l'inauguration, d'une manière extrêmement solennelle, de la section du chemin, que l'on vient de construire entre Sand Point et Renfrew. On le prolongera jusqu'à Pembroke d'ici à quelques mois, si l'encouragement des municipalités répond à l'attente des promoteurs de l'entreprise.

Sur la rive nord de l'Outaouais, il n'existe qu'un tronçon de chemin de fer, long de 13 milles, entre Carillon et Grenville, et c'est pourtant là où le besoin de voies rapides de communication se fait le plus vivement sentir. Ce tronçon de chemin de fer a été construit, il y a une vingtaine d'années, par MM. Sykes, DeBergue et Cie. Ces entrepreneurs devaient confectionner un chemin de fer depuis Montréal jusqu'à Hull, en vertu d'une charte intitulée : "La compagnie de chemin de fer Montréal et Bytown, " au coût de $4,020,750. Et depuis longtemps, dans l'intérêt du pays, cette voie eut été mise à exécution, si la mort accidentelle du principal entrepreneur de la route, n'eut fait échouer l'entreprise.

Les projets de chemins de fer dans la Vallée de l'Outaouais se multiplient depuis quelques années, et il semble certain que la plupart vont passer dans le domaine de la réalité.

Il y a d'abord le " chemin de fer de jonction de Montréal et de la cité d'Ottawa,"qui laisse la ligne du Grand-Tronc près du Côteau Landing pour se rendre à Ottawa. Cette voie est importante pour le commerce de bois, car elle sera la ligne de transport la plus rapide pour communiquer avec Burlington et les autres grands dépôts américains de bois, situés sur les bords du lac Champlain.

Le trajet entre Montréal et Ottawa sera aussi plus court par cette ligne que par toute autre route, ainsi que le prouve l'état comparatif suivant :

	Milles.
Par le chemin de fer de Prescott	166
Par la navigation	130
Par le chemin de fer de Vaudreuil projeté	114
Par le chemin de fer de Colonisation du Nord	119½
Par le chemin de jonction de Montréal et de la cité d'Ottawa	116

Ce chemin est commencé et 15 milles de terrassement ont été exécutés. Du Côteau Landing à Montréal, des lisses supplémentaires seront placées à côté de celles du Grand-Tronc. On en porte le coût à $1,556,755.

On a parlé aussi de continuer le Canada Central depuis Ottawa jusqu'à Vaudreuil. Les comtés de Russell et Prescott ont offert de souscrire libéralement en faveur de l'entreprise, mais le comté de Vaudreuil a refusé de lui venir en aide. Si ce projet semble abandonné pour le moment, il n'est pas impossible qu'on en assure la réalisation d'ici à quelques années.

Il est aussi fortement question de construire un chemin de fer en droite ligne de Toronto à Ottawa. La route a été explorée, il y a quelques mois, et les travaux ne seront pas lents à commencer. L'entreprise a pour principal promoteur Sir Hugh Allan, qui veut

créer une nouvelle ligne de communication indépendante du Grand-Tronc. Cette voie ferrée amènerait un commerce énorme à Ottawa, et serait pour cette ville une véritable source de richesse.

Ottawa devant être le terminus de tous ces chemins de fer, il est facile de pressentir quelle somme étonnante de prospérité lui réserve l'avenir, si tous ces projets se réalisent, comme tout semble l'indiquer.

Mais l'entreprise la plus importante comme la plus féconde en résultats pour la vallée de l'Outaouais, est incontestablement celle qui a pour but de relier la rive nord depuis Montréal jusqu'à Hull. Ce chemin aura un parcours de 120 milles et sillonnera les comtés de Laval, des Deux Montagnes, Terrebonne, Argenteuil, Outaouais et probablement Pontiac.

On en porte le coût à $30,000 par mille, ou un total de $3,600,000. Ce chemin sera construit au moyen d'un subside en terres de 5,000 acres par mille, sur le parcours de 60 milles, qui s'étend de Montréal à Grenville, et de 15,000 acres par mille pour la section entre Grenville et Hull, ou une moyenne de 10,000 acres par mille pour toute la distance. Montréal a souscrit un million de piastres en faveur de l'entreprise, et le comté d'Ottawa a voté $200,000 dans le même but. La balance sera fournie par les souscriptions des autres municipalités intéressées et des actionnaires du chemin.

La praticabilité du chemin ne fait plus de doute. M. Charles Legge, ingénieur de renom, a exploré tout le chemin depuis Grenville jusqu'à Hull, et il a trouvé un plateau ou une série de plateaux de trois quarts de mille à 15 milles de largeur entre le bord de la rivière et la base des Laurentides, très favorable pour la culture et la construction d'un chemin de fer.

De Ste. Thérèse à St. Jérôme on construira un embranchement, que l'on poussera avant longtemps dans l'intérieur. Cet embranchement alimentera puissamment la ligne principale. Il servira de transit à tout le commerce du nord, qui se concentrera à St. Jérôme. Ce commerce est considérable et prend tous les ans de l'extension.

St. Jérôme est déjà un village de 1200 âmes et renferme plusieurs moulins et manufactures. Il a des pouvoirs d'eau douze fois plus puissants que ceux de Lowell, l'une des principales villes manufacturières de l'État du Massachusetts, et des industriels n'attendent que la construction de ce chemin, qui leur permettra de communiquer avec Montréal en deux heures de temps, pour utiliser cette force motrice.

On peut avoir une idée des avantages que l'agriculture retirera de ce chemin, par le fait seul que le transport d'un minot de grain

coûte maintenant aussi cher de St. Jérôme à Montréal, que de Chicago à Montréal, par chemin de fer.

Les municipalités qui subventionnent cette entreprise, n'encourent pas réellement de sacrifices. Leurs octrois d'argent leur seront rendus au centuple sous toutes les formes possibles.

Montréal en souscrivant un million pour assurer l'exécution de cette ligne a sans doute agi très libéralement. Mais cette ville eut sacrifié ses meilleurs intérêts en refusant cette subvention.

Car, ce chemin devant avoir son terminus à Hochelaga, fera pour la partie Est de Montréal ce que le Grand-Tronc a fait pour la section Ouest. Il lui amènera tout le commerce du nord de l'Outaouais, une bonne partie du trafic du Nord-Ouest et l'immense commerce de l'Asie, lorsque la grande route intercontinentale, dont ce chemin sera un tronçon important, sera continuée jusqu'au Pacifique.

Montréal pourra s'approvisionner de combustible, pour ne mentionner que ce fait, à beaucoup meilleur marché que maintenant. Or, ce point mérite d'être noté, lorsqu'on sait que cette cité consomme annuellement environ 200,000 cordes de bois, qui nécessitent une dépense tous les ans de plus d'un million et demi de piastres.

Le comté d'Outaouais a souscrit $200,000 en faveur du chemin. Eh! bien, le triple de cette somme lui sera de suite rendu lors de l'exécution de la route. Le terrassement et les autres ouvrages, en outre des lisses en fer et du matériel roulant, coûteront plus de $12,000 par mille, ou un total de $600,000, qui seront distribuées sous forme de gages parmi les habitants du comté.

Ce chemin aurait de suite une énorme quantité de fret pour l'alimenter. Il servirait par exemple dans une grande mesure à l'exportation de 190,000,000 de bois scié, qui s'écoule annuellement des moulins de l'Outaouais sur les marchés américains. Car, le tableau suivant indique qu'il serait la voie la plus courte pour communiquer par Montréal avec Burlington, le principal dépôt de bois, situé sur le Lac Champlain, si l'on excepte le chemin de fer de jonction de Montréal et de la cité d'Ottawa, qui aurait sur lui un avantage de quatre milles.

	Milles.
1o. Distance par eau *viâ* canal Chambly	310
2o. Par chemin de fer *viâ* Prescott et Ogdensburgh	230
3o. Par chemin de fer de jonction de Montreal et de la cité d'Ottawa	213
4o. Par le chemin de fer de Colonisation du Nord de Montreal	217¼

Dans les conditions ordinaires, un chemin de fer ne saurait lutter

contre un canal, pour le transport d'un article aussi pesant que le bois. Mais dans le cas actuel, la différence de près de 100 milles en faveur du chemin de fer, lui assure une incontestable supériorité sur la voie d'eau.

On parle très fortement de prolonger ce chemin sur la rive nord jusqu'à la Rivière Creuse. Les intérêts de la province de Québec exigent qu'il soit continué aussi loin que possible dans cette direction, car il donnerait un élan remarquable à la colonisation et à l'industrie forestière. Aussi, le gouvernement doit-il être prêt à donner une subvention libérale pour assurer le succès d'une entreprise aussi éminemment nationale.

Un pont pourrait être jeté à cet endroit sur la rivière, afin de relier le chemin à l'artère que l'on construirait du côté sud jusqu'au lac Nipissing, dans le but d'offrir une voie de transit à l'immense commerce de l'Ouest et du Pacifique.

Ce chemin assurerait l'exécution d'un embranchement sur les bords de la Gatineau jusqu'à la rivière du Désert. Cette voie supplémentaire alimenterait dans une forte mesure la ligne principale et faciliterait la colonisation de cette fertile région. Une compagnie a déjà été formée dans le but d'exécuter cette nouvelle entreprise, et la Compagnie du chemin de Colonisation du Nord, ainsi que le comté d'Outaouais souscriront chacun $100,000 au fonds-capital pour en assurer la réalisation.

Le chemin de la Gatineau a plus d'importance qu'on ne paraît le croire. Sa construction est aujourd'hui d'une nécessité absolue. Il développerait admirablement les ressources de cette contrée presque inconnue jusqu'ici, malgré ses avantages incontestables.

Nous avons déjà dit que la colonisation a poursuivi sa marche progressive jusqu'à cent milles au-dessus d'Ottawa, malgré la difficulté des communications. Il y a sur la route projetée un trafic considérable, qui se quadruplerait en peu d'années. Et les compagnies puissantes de MM. Gilmour, Hamilton, Hall, Bennett et Gouin, McLaren, Atkinson, Cameron et Edwards, Walsh, envoient chaque année dans les forêts de la Gatineau, un nombre considérable d'hommes et une grande quantité de provisions.

Il faudrait ajouter à ce trafic, celui des rivières Coulonge et du Lièvre, qui est aussi très considérable, et dont la route naturelle serait le chemin de fer de la Gatineau. Si l'on tient compte maintenant du flot d'émigration, qui se précipiterait dans le haut de la Gatineau, on aura une idée des chances de succès de ce chemin. Une population énergique, des pouvoirs d'eau magnifiques, une matière première abondante, n'est-ce pas assez pour créer des industries florissantes, si on leur ouvre un débouché avantageux ?

Nous savons encore que des hommes entreprenants n'attendent que l'ouverture de ce chemin pour fonder des industries considérables.

Cet embranchement se construira probablement le premier, mais d'autres avant longtemps sillonneront les bords des rivières du Lièvre, Nation, Rouge et autres du nord de l'Outaouais, et contribueront au développement de ces magnifiques vallées de l'intérieur, auxquelles un si bel avenir semble réservé.

La Vallée de l'Outaouais compte grand nombre d'hommes entreprenants, possesseurs de capitaux considérables, rompus aux difficultés, dont les intérêts sont étroitement liés à ses progrès, et ils ne sauraient mieux faire que de consacrer toute leur énergie à couvrir de chemins de fer cette importante région.

JOSEPH TASSÉ.

FLEURANGE.

(*Suite.*)

XXXVII

L'énergie, l'oubli de soi, la faculté de se vaincre, on a pu s'apercevoir que ces qualités étaient communes à Clément et à Fleurange. Il existait en effet, entre les deux caractères, une ressemblance qui avait été l'un des secrets, pour lui, de l'attrait transformé si vite en un sentiment plus vif ; pour elle, d'une confiance demeurée la même en dépit de la transformation d'une autre sorte qu'elle avait également subie. Maintenant, ils allaient se trouver engagés tous les deux dans une lutte semblable, lutte où ils étaient à la fois rapprochés par le même genre de souffrance, et séparés par un abîme.

Ah ! si Clément avait encore espéré, comme jadis, que de cette sympathie et de cette confiance naîtrait un jour un sentiment plus tendre, avec quelle joie, quel doux orgueil il eût joui de cette conformité qui, en toute occasion, se révélait entre eux. Mais tout avait changé d'aspect, il n'était plus question de bonheur pour lui-même ; il n'avait plus maintenant qu'à souffrir, et, à la lumière de ce qui se passait dans son cœur, à pénétrer dans celui qui s'était à la fois ouvert devant lui et fermé pour lui sans retour !

Toute l'énergie de Clément eût été impuissante à dissimuler à sa cousine l'état de son âme s'il se fut trouvé près d'elle. Mais, après les jours de sombre angoisse dont nous venons de parler, après s'être livré sans contrainte à un désespoir voisin de la démence, Clément finit enfin par retrouver la clarté de son jugement.

Un matin, il se leva avant le jour et il quitta la ville à pied. Il s'en alla très-loin, si loin que cette promenade pouvait être nommée un pélerinage, car elle avait pour but une église, une petite église si modeste, qu'elle ne différait des habitations environnantes que par une croix de pierre qui ne s'apercevait que lorsqu'on était devant la porte au-dessus de laquelle elle se trouvait. Cette porte fut ouverte par celui que Clément venait chercher, un jeune prêtre, pieux et simple, jadis son condisciple, inférieur à lui par l'intelligence, mais son guide et son maître dans les régions où l'âme seule parvient. Ce que Clément cherchait en ce moment, ce n'était pas un épanchement, une confidence ; ce n'était pas même les consolations d'une chrétienne et discrète sympathie. Ce dont il avait besoin, c'était de recouvrer sa fermeté par un mâle aveu de sa faiblesse ; puis de prendre Dieu à témoin, en présence d'un ami, qui serait en même temps un juge, d'une résolution qu'il voulait s'engager à maintenir. Cette résolution, il l'avait déjà pris un jour, lorsque sa jeunesse touchait encore de bien près à son enfance. Il voulait aujourd'hui y demeurer fidèle avec un plus viril effort, car c'était après avoir entrevu et perdu l'espoir ; — avec un dévouement plus difficile, car celle qu'il aimait et aimerait seule ici-bas... elle en aimait un autre. Sa voix trembla en disant ces mots, mais il poursuivit ; " Et jamais un mot, un regard, un acte quelconque, ne devait la troubler, et lui apprendre ce qu'elle avait inspiré à celui qui saurait vivre près d'elle, sans elle, pour elle ! "

C'était enfin son ancienne devise : *Garder l'amour et briser l'espoir !* qu'il venait reprendre solennellement, avec ce sentiment pieux et grave qui accompagne tout sacrifice de soi-même.

On dira que beaucoup d'exaltation se mêlait à cette piété. J'en conviens. Mais c'était de cette exaltation qui, fidèle à la signification véritable de ce mot, élève le cœur dont elle s'empare et qui, impuissante, à coup sûr, si elle se donne comme suffisante, peut beaucoup néanmoins, lorsque le secours divin, appelé et voulu, la seconde pour aider, pour augmenter, en un mot pour *exalter* la force humaine !...

Le soir de ce jour, Clément reprit tranquillement sa place accoutumée au foyer des Müller. Aux questions de Wilhelm, il répondit que, pendant son long séjour à Rosenhaïn, il avait négligé des affaires auxquelles il avait fallu maintenant donner tout son temps. " Puis, je l'avoue, ajouta-t-il, j'ai été de mauvaise humeur et j'ai trouvé plus sage de vous épargner ma présence." A Berta, qui l'interrogeait de son côté d'une façon moins vague, il dit avec plus de franchise, mais pas avec plus de détails " qu'il avait eu un grand chagrin et qu'il lui demandait de ne jamais lui faire de questions

à ce sujet. " Puis il prit son violon et se mit à jouer quelques mesure de Bach.

Berta se mit au piano, et tandis qu'elle accompagnait ce morceau et plusieurs autres, son mari, qui battait la mesure près d'elle, fit la remarque que la mauvaise humeur de leur jeune ami avait un effet singulièrement favorable à son talent.

— Je vous jure, Dornthal, que jamais vous n'avez joué comme vous venez de le faire ce soir.

— Peut-être, dit Clément d'un air pensif. Oui, je crois que vous avez raison.

Il en était ainsi pour lui, la musique était la langue éloquente et voilée de son âme : tout ce qu'il savait si bien réprimer, ces paroles que, sous l'empire d'aucune tentation, d'aucune émotion, ses lèvres n'eussent trahies, elles faisaient vibrer les cordes qui frémissaient sous son archet, et ses pensées refoulées donnaient à l'instrument muet un accent impossible à rendre, et que personne n'entendait sans émotion et sans surprise.

Lorsqu'au bout de quinze jours, Clément reparut à Rosenhaïn, toute trace extérieure de l'agitation tumultueuse à laquelle il s'était livré avait disparu. Il reprit auprès de Fleurange son attitude accoutumée. Personne ne devina, elle moins que toute autre, qu'entre le passé et le présent, il existait pour lui la différence de la vie à la mort. Mais, sans qu'elle le sût, la sympathie nouvelle et étrange qui existait entre eux livrait à son cousin le secret de toutes ses pensées et de tous ses efforts. Elle aussi, en apparence, était redevenue la même qu'autrefois. Sa journée était active et remplie ; les soins qu'elle donnait à la petite Frida, et ceux qu'elle prodiguait à son oncle, le ménage, le travail, la promenade, l'étude, tout cela remplissait si bien ses journées, qu'il était bien rare que l'on pût la surprendre inactive ou pensive.

Hilda, sa cousine préférée, aprés avoir été un instant frappée, elle aussi, de l'hésitation avec laquelle elle avait répondu à ses questions sur le comte Georges, avait presque cessé d'attacher de l'importance à ce fait léger, en l'observant depuis ce jour dans le calme apparent de sa vie active. Un seul voyait clair et comprenait l'expression passagère de douleur et de fatigue qui, parfois, et pour un instant, voilait son front, et troublait son regard. Un seul, lorsque toute la famille était réunie le soir, s'apercevait de son absence, et la suivait en pensée jusqu'au petit banc près de la rivière, où il devinait qu'elle était allée pleurer un instant seule et sans contrainte. Tout ce qu'elle souffrait, il le souffrait lui-même, et il vivait ainsi, uni à elle et séparé d'elle chaque jour d'avantage.

Les semaines s'écoulaient cependant, ramenant de plus en plus dans l'intérieur de la famille la tranquillité et la joie. Le professeur reprenait graduellement ses forces morales et physiques ; le travail seul lui demeurait encore interdit, mais la lecture et la conversation étaient devenues pour lui des distractions permises et salutaires. Grâce à la présence de Hansfelt, ces conversations étaient parfois aussi intéressantes que par le passé, et l'on aurait pu croire que Ludwig Dornthal avait recouvré la plénitude de ses facultés, si une défaillance partielle de sa mémoire n'eût pas averti parfois ses amis que le mal n'était pas vaincu. Ainsi, par exemple, il se croyait souvent encore dans la vieille maison, et cette illusion était devenue plus forte depuis que tous ses enfants, sans en excepter Gabrielle, se retrouvaient autour de lui. Sur d'autres sujets, au contraire, il n'oubliait rien. Hansfelt retrouvait en lui la même exactitude et la même lucidité qu'autrefois, lorsqu'il s'agissait d'histoire et de science littéraire ou religieuse. On eût dit que la partie la plus haute de son intelligence renaissait la première et se ranimait de plus en plus au contact du noble esprit de son ami. Aussi les soirées s'écoulaient sans ennui, même pour les plus jeunes de la famille, en écoutant leurs entretiens.

Ces soirées se terminaient le plus souvent par de la musique, que le professeur demandait et exigeait même, comme une partie de son traitement, Clément alors prenait son violon, et il le prenait sans répugnance, car il s'était aperçu que sa cousine l'écoutait toujours avec attention. Il osait lui adresser ainsi ce langage mystérieux qui n'était compris que de lui seul, mais qui la faisait parfois tressaillir comme si elle eût entendu l'écho de sa propre souffrance.

Un soir qu'il avait joué mieux que de coutume, elle dit avec émotion :

— Ce morceau, dites-vous, s'appelle *une romance sans paroles ;* mais, Clément, cette musique à été assurément composée pour un chant, et les paroles qu'elle exprime, vous les connaissez, n'est-il pas vrai ?

— Non, répondit-il ; mais, comme vous, je crois les entendre et il me semble qu'elles existent quelque part.

Hansfelt, de son côté, avait écouté la musique avec attention.

—Oui, dit-il en souriant, elles existent dans le cœur de tous ceux qui aiment, surtout de ceux qui aiment sans espoir. Tenez, je vais vous dire en langue vulgaire, non, en langue rimée, ce que signifie la composition que Clément vient de nous jouer.

Il prit un crayon et écrivit à la hâte quatre vers dont l'idée, à peu près rendue par un poëte français, était celle-ci :

Du mal qu'une amour ignoréo
Nous fait souffrir
Je porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir[1] !

Clément ne répliqua pas et changea brusquement de thème ; les enfants se levèrent et battirent des mains en entendant jouer leur tarentelle favorite, et leur gaieté devint bruyante.

Fleurange quitta la chambre sans être aperçue—elle le croyait, du moins ; —mais Hilda l'avait attentivement observée ce soir-là et elle la suivit, décidée à obtenir un aveu complet de ce qui se passait dans son cœur. Elle entra doucement après elle dans la chambre de sa cousine.

Fleurange ne l'attendait pas : elle s'était jetée sur une chaise, la tête appuyée sur ses deux mains, dans une attitude qui exprimait à la fois l'abattement et la douleur.

Hilda s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Fleurange releva vivement ses yeux pleins de larmes.

—Te souviens-tu, dit Hilda d'une voix douce et caressante, te souviens-tu, Gabrielle, de ce jour où, moi aussi, je pleurais dans la bibliothèque de notre chère vieille maison? Tu me demandas pourquoi, et je te répondis en t'ouvrant mon cœur : Tu ne l'a pas oublié, n'est-ce pas ? Ne veux-tu pas aujourd'hui me répondre de même ?

Fleurange secoua la tête sans parler.

— Il m'a toujours semblé, poursuivit sa cousine, que le bonheur qui, depuis, e comblé ma vie, date de ma confiance en toi ce jour-là. Pourquoi ne veux-tu pas me traiter de même et espérer comme moi ?

— Le bonheur était sous ta main, répondit enfin Fleurange ; un chimérique obstacle t'empêchait seul de le saisir.

— Mais que d'obstacles semblent insurmontables et s'évanouissent pourtant avec le temps ou seulement avec une ferme volonté ! Pourquoi donc le comte Georges...? lui dit-elle lentement, en baissant la voix.

— Arrête-toi ! Hilda, je t'en conjure ! s'écria Fleurange avec agitation.

Sa cousine s'arrêta, en effet, interdite.

— Écoute-moi bien, reprit bientôt Fleurange d'une voix plus calme, et, puisque tu le veux, parlons de lui ; j'y consens : parlons-en une fois, pour n'en plus parler jamais. Dis-moi, poursuivit-elle

[1] Alfred de Musset

avec un triste sourire, peux-tu me rendre une grande dame riche et noble comme lui ? Ou bien peux-tu lui ôter sa noblesse et le rendre pauvre comme moi ? Dans l'une ou l'autre supposition, dans la dernière surtout, s'écria-t-elle avec une tendresse dans la voix et le regard qu'elle ne put réprimer, ah ! sans doute, rien, rien que sa volonté ne pourrait me séparer de lui ! Mais il est évident, n'est-ce pas ? que le soleil se lèvera demain comme aujourd'hui pour nous tous, et nous ne sommes plus au temps des fées, où d'extraordinaires métamorphoses s'accomplissaient pour aplanir les difficultés et seconder les vœux des pauvres mortels. Aide-moi donc, Hilda, je t'en prie, aide-moi à oublier, à vivre et même à guérir, en ne me parlant plus jamais ni de moi-même ni de lui !...

Hilda la serra dans ses bras en silence et la tint longtemps embrassée

—Je t'obéirai, ma Gabrielle, lui dit-elle enfin ; je te promets de me taire désormais et d'attendre, pour te prononcer son nom, que tu me parles de lui la première.

XXXVIII

L'été et l'automne tout entier s'écoulèrent ainsi sans amener aucun incident nouveau, sauf quelques alternatives dans la lente convalescence du professeur, et pour Clément quelques instants de bonheur éclairés du reflet de ses espérances éteintes. Ces instants étaient rares et suivis de tristes réveils ; néanmoins, ils étaient doux et vivaient longtemps dans sa mémoire.

Un jour y demeura gravé ainsi ; un beau jour d'octobre où sa sœur Hilda et sa cousine avaient consenti à se laisser conduire par lui en bateau jusqu'à un lieu situé plus haut de leur demeure, où la rivière encadrait gracieusement une petite presqu'île ombragée. Ils avaient passé là plusieurs heures, causant ensemble avec l'abandon d'une douce intimité, et lisant tour à tour les passages préférés des livres qu'ils avaient apportés avec eux. En écoutant la voix argentée de Fleurange, en rencontrant ensuite son regard ému et sympathique lorsqu'à son tour, et non moins bien qu'elle-même, il faisait la lecture ; en se trouvant ainsi rapproché d'elle dans ce beau lieu solitaire, sans autre témoin que celle dont la tendresse pour tous les deux semblait former entre eux un lien de plus, l'espoir avait encore une fois pénétré dans son cœur, comme un hôte qui entre violemment dans une demeure qu'on lui tient fermée, mais, hélas ! pour en être promptement expulsé et laisser, solitaire comme avant, la demeure envahie.

Au retour, tandis qu'il ramait, les yeux fixés sur Fleurange, il vit, à mesure que le jour tombait, et que l'impression qu'elle venait d'éprouver—heureuse et douce, mais passagère—s'évanouissait de sa pensée, l'*autre* souvenir revivre plus triste, plus tendre que jamais, et donner à ses yeux, tantôt fixés sur l'eau rapide et sombre, tantôt errants sur le rivage, cette expression qu'il avait appris à si bien reconnaître ; expression qui pénétrait son cœur de pitié et de sympathie pour elle, mais qui en même temps le faisait frémir et palpiter d'angoisse, comme si chaque fois le fer ou le feu eussent touché sa blessure et l'eussent fait saigner !

Deux mois plus tard, la fête de Noël ramena encore pour lui un de ces instants de fugitif bonheur. La veille de ce jour (anniversaire jamais oublié de l'arrivée de Fleurange au milieu d'eux), l'heureuse famille toute entière réunie crut se retrouver aux plus beaux jours du passé. L'arbre de Noël fut aussi brillant qu'autrefois : mademoiselle Joséphine, aussi prompte à partager la joie de ses amis qu'attentive à leur éviter de partager sa peine, voulut contribuer à l'embellir, et chacun trouva suspendu à ses branches un souvenir de sa main généreuse. Puis, on tressa, comme jadis, les guirlandes de houx. Les filles du professeur les portèrent pour le dîner de famille. Fleurange cette fois suivit leur exemple sans se faire prier ; et plus tard la musique et la danse, la joie des autres qui devenait facilement la sienne lui firent éprouver une sensation de gaieté inaccoutumée, à laquelle elle se laissa aller naturellement et sans résistance : gaieté de la jeunesse, qui, dans certaines heures, triomphe de tout et reprend quelquefois avec excès la part qui lui a été refusée avec trop de rigueur. Le rire de Fleurange résonnait comme de la musique ; sa voix joyeuse se mêlait à celle des enfants et faisait bondir de joie celui qui la contemplait avec une extase mêlée de surprise. Ces yeux brillants, ce teint animé, tout cet éclat, que le bonheur ajoute à la beauté, avait depuis longtemps disparu de celle de Fleurange et Clément ne pouvait le voir renaître ainsi, sans ressentir un transport, comparable à l'ivresse, qui venait encore une fois lui faire tout oublier et tout espérer ! mais il fut bientôt et tristement rappelé à lui-même.

Madame Dornthal était assise près du fauteuil de son mari, d'où elle ne s'éloignait presque plus. Son bon sourire reparaissait sur ses lèvres tandis qu'elle regardait ses enfants se mouvoir autour d'elle, et elle se penchait de temps en temps vers Ludwig pour s'assurer avec joie qu'il prenait part à tout ce qui se passait, avec son plaisir accoutumé et une complète présence d'esprit. Tout d'un coup elle crut voir qu'il pâlissait. Elle regarda Clément en faisant de la main un geste qu'il comprit. Le bruit fatiguait son père :

en un instant le plus profond silence se rétablit et tous se rapprochèrent du fauteuil du professeur. Il semblait, en effet, soudainement fatigué ; ses yeux s'étaient fermés et il avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa femme. Tous attendaient avec anxiété ses premières paroles au sortir de ce subit accès de somnolence. Il ouvrit, en effet, bientôt les yeux et promena autour de lui un regard vague et inquiet ; puis, se tournant vers madame Dornthal, il lui dit d'une voix triste en passant sa main sur son front :

—Dis-moi donc pourquoi Félix n'est pas ici. Je le savais, mais je l'ai oublié.

Cette défaillance nouvelle de sa mémoire, ce nom qui réveillait de si pénibles souvenirs, prononcé d'une manière qui ne l'était pas moins, mit fin à toute la gaieté de la soirée, et quoique cet accident, causé par un peu trop d'agitation et de fatigue, ne fût pas regardé comme fort grave, l'impression en fut sinistre, surtout pour Fleurange, qui avait pour la ressentir un double et récent motif.

Clément, mis au fait par Steinberg de leur rencontre avec Félix, la partagea silencieusement, et cette fois encore l'éclair de joie qui avait traversé son cœur, s'évanouit pour lui dans une nuit plus noire qu'auparavant. Mais ce qu'il ne pouvait prévoir, c'était l'influence décisive qu'allait avoir sur son humble destinée un événement grave et public qui, à cette même heure, se passait bien loin de là, et dans une sphère complètement étrangère à la sienne.

XXXIX

La fête de Noël était passée depuis près de quinze jours, lorsque, en arrivant chez les Müller un peu plus tôt que de coutume, Clément rencontra Wilhelm sur le seuil de sa porte.

—Ah ! dit-il, vous venez à propos : voici de la besogne. Il est arrivé ce matin un courrier de Pétersbourg porteur de grosses nouvelles : il va y avoir un terrible mouvement dans nos affaires.

—Voulez-vous parler de la mort de l'empereur Alexandre ? Oui. Je la sais depuis hier. Mais qu'y a-t-il encore ?

—Bien autre chose, ma foi ! Constantin est mis de côté. C'est le grand duc Nicolas qui va succéder à son frère.

—Vous en êtes sûr ?

—Oui. Mais ce n'est pas tout : cette nouvelle-là circulait depuis

hier ; mais celle que le courrier de ce matin a apportée est plus grave. Il paraît qu'un complot a éclaté.

—Un complot ! Où cela ?

—A Pétersbourg. Le courrier est parti le 24 décembre ; ce jour-là on se battait sur la grande place du palais, et l'empereur était au milieu de la mêlée.

—Constantin ?

—Eh ! non ; son frère.

—Le grand-duc Nicolas ? C'est lui qui est à la tête du complot ?

—Non, au contraire. Ce serait plutôt Constantin ; mais ce n'est pas lui non plus... Au fait, on n'y comprend rien : tout cela est encore confus au dernier point. Quoiqu'il en soit, venez, s'il vous plaît m'aider. Nous allons avoir des dépêches à expédier de tous côtés. On saura sans doute ce soir d'autres nouvelles, et je devine qu'à l'heure qu'il est Waltheim (Waltheim était le chef de la maison dont ils étaient les agents principaux) doit être hors de lui.

Les deux amis sortirent ensemble. Ils avaient à peine fait deux pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un groupe assez nombreux arrêté devant la porte cochère d'une maison de belle apparence située presque en face de celle de Müller.

Cette maison était la légation de Russie. A leur première question, ils apprirent qu'un courrier venait d'arriver, à cheval, couvert de poussière et à moitié mort de fatigue. Il avait quitté Pétersbourg le 26 et avait fait la route en dix jours.

—Sait-on quelque chose des nouvelles qu'il apporte ? dit Müller, à l'individu qui venait de lui donner ce renseignement.

—Rien, comme de raison. On ne saura d'ailleurs *ici*, dit-il en désignant la maison diplomatique, que ce qu'il leur conviendra de nous faire savoir.

Müller et Clément poursuivirent leur route.

—Le 26 !... dit Müller. Ce serait pourtant bien intéressant de pouvoir deviner le contenu de ces dépêches.

—Il doit arriver bientôt des nouvelles de la même date aux autres légations, sans compter celles qui nous seront sans doute expédiées au plus tôt par notre correspondant...Mais, j'y songe, un des attachés de la légation de France est presque mon ami... si j'allais chercher auprès de lui quelques renseignements ?

Müller trouva l'idée excellente, et, sans tarder davantage, Clément le quitta pour se rendre à la légation de France, tandis que Müller se dirigeait vers la maison Waltheim, où se trouvaient leurs bureaux et où ils devaient se rejoindre plus tard.

Le jeune attaché en question se nommait le vicomte de Noisy. Il avait assisté à une des séances publiques où Clément avait parlé avec succès et l'avait pris en goût ce jour-là. Depuis lors, ils faisaient de temps à autre, ensemble, des promenades à pied et à cheval, et le vicomte recherchait toutes les occasions de le rencontrer avec un empressement auquel Clément se reprochait parfois de ne pas répondre assez chaudement... Il comptait donc sur un bon accueil, et en effet dès qu'il se fut nommé, on l'introduisit dans un petit salon, voisin de la chancellerie, où M. de Noisy passait la plus grande partie de ses journées et où il le trouva assis à une table couverte de papiers. Avant que Clément eût le temps de dire un mot :

—Venez-vous m'apporter des nouvelles, s'écria le jeune attaché, sans quitter sa place, ou bien venez-vous m'en demander ?

—Quelle question ? Vous savez bien que nos courriers de commerce n'ont pas facilement l'honneur de gagner de vitesse les courriers de cabinet ?

—Cela leur arrive cependant parfois.

—Il n'en est point ainsi aujourd'hui, malheureusement.

—Tant pis, car le nôtre n'est pas arrivé encore.

—Celui de la légation de Russie arrive à l'instant ; il a quitté Petersbourg le 26.

—Oui, nous venons de l'apprendre. C'est une vitesse fabuleuse ; aussi je crains que le nôtre ne réussisse pas à faire le même tour de force. Pourtant ils ne s'endorment pas à l'ambassade de France à Pétersbourg.

En ce moment on sonna vivement. Un huissier ouvrit la porte et fit un signe au vicomte qui s'élança.

—Le courrier ! s'écria-t-il. Bravo ! Vive l'ambassadeur ! N'être que d'une heure en retard sur le courrier russe, c'est merveilleux ! Tenez, mon cher, voilà des cigares ; mettez-vous dans ce fauteuil et attendez-moi, je reviendrai tout à l'heure vous apporter des nouvelles.

Mme Craven.

(*A continuer.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

Il est très vrai, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que depuis le Président Lincoln, aucune mort n'a autant ému le peuple américain que celle de M. Horace Greeley. Tant qu'il vivait, c'était un philosophe, un rêveur, un excentrique, et par surcroit un brave homme, ce qui lui valait des sympathies familières, et faisait que, quand il passait, on se retournait et l'on souriait à son chapeau et à son paletot singuliers. Le gros du peuple n'en savait pas davantage sur son compte, et quelques personnes seulement, l'élite il est vrai, n'ont pas été étonnées quand soudainement il est devenu l'homme le plus sérieux et le plus important du pays. Depuis qu'il est mort, il s'est opéré une transfiguration. Greeley est mort d'ambition, de douleur domestique et de ruine ; il ne se trouve pas une voix pour dire que son ambition n'était pas noble et légitime ; pas un cœur à qui son chagrin n'inspire la plus tendre sympathie ; pas une bourse qui ne se fut ouverte d'elle-même pour lui refaire une fortune.

M. Greeley était né à Amherst, dans le New-Hampshire, le 3 février 1811. Il était donc âgé de 61 ans.

Le Président Grant s'est fait un devoir et un honneur d'assister à ses funérailles ainsi que toutes les sommités politiques et littéraires des Etats-Unis. Toute la presse s'est accordée à dire, dans le temps, que le Président avait fait là, une noble action.

* * *

La troisième session du 43e Congrès a été ouverte au commencement du mois à Washington. Les journaux américains sont sobres de commentaires sur le message, dans lequel tous s'accordent avec raison à ne voir qu'un résumé statistique de la situation.

Il en ressort cependant, ajoute le *Courrier des Etats Unis*, une conclusion satisfaisante, c'est que la République américaine est dans un état de paix et de prospérité que rien ne menace, et nous faisons des vœux sincères pour voir se perpétuer cette heureuse situation qui peut, à un moment donné faire contre poids aux agitations et aux déchirements de l'ancien monde.

* * *

La discussion sur la situation gouvernementale, et sur les relations des pouvoirs exécutif et législatif a fini par amener une crise en France. Après de vifs et longs débats, l'Assemblée a approuvé, par 370 voix contre 334, la motion présentée par M. Dufaure, ministre de la justice, dans son discours du 28 ultimo, par lequel l'Orateur prenant la défense du Président, conseillait la conciliation, déclarait que la responsabilité ministérielle existe déjà, que les ministres ne se sont jamais mis à couvert derrière le Président, combattait la proposition d'enlever au Président le droit de parler devant l'Assemblée, comparait la position du Président de la République française à celle du Président des Etats-Unis, qui a le droit de frapper les lois de veto et dont les pouvoirs sont si considérablement augmentés pendant les vacances du Congrès.

Bref la discussion s'est terminée par la nomination d'une commission composée de trente membres qui est chargée de trancher les difficultés. Cette commission est à l'œuvre.

* * *

La seconde Session du second Parlement Provincial de Québec vient d'être prorogée. Le ministère est sorti victorieux de tous les assauts que lui a livré l'opposition qui s'est montrée plus remuante que jamais. On prétend que notre politique locale n'a pas avancé d'un pas dans cette session, d'autres disent qu'elle a reculé, et la discussion se continue dans les journaux.

La question d'une Université à Montréal, a eu un dénoument tout à fait imprévu. La cause est portée à Rome et le projet a été ajourné devant les chambres. Les autorités religieuses de Québec et de Montréal, ont délégué à Rome leurs représentants respectifs qui sont Monseigneur l'Archevêque de Québec, avec le Recteur de l'Université M. Hamel et Monseigneur des Trois-Rivières, avec le R. P. Braun de la Société de Jésus. Le public s'attend à un procès en forme devant la Cour Romaine qui n'aura pas à se plaindre de l'indifférence religieuse dans la Province ecclésiastique de Québec.

*
* *

Salut, nouvelle année.....
Salut ! quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets ;
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante !
Et ta course insensible et lente
Peut-être, amène les regrets !

Ainsi se trouble l'âme du poëte. Mais le publiciste est comme le soldat sous l'armure. L'orage qui se forme à l'horizon politique, ne l'effraye point. Il est prêt à tout événement. Il est comme la sentinelle avancée de l'opinion publique. Il doit l'éclairer et l'avertir à l'heure du danger, mais jamais la troubler ! Il ne peut donc être triste, lorsque tout le monde est dans la joie, surtout sur le seuil de l'année qui commence. Aussi, voyez comme les mains s'unissent, les cœurs refroidis se réchauffent, les liens de famille se resserrent, les souhaits s'échangent sincères et fervents, peut-être ! Contemplez avec nous ces riants tableaux, " j'aime a dit quelqu'un, la visite aux grands parents, le petit fils a rêvé d'un tambour ou d'un cheval de bois, la petite fille d'une superbe poupée, la grande sœur d'une belle robe, la jeune femme d'un bracelet; c'est une si douce chose pour nous tous, grands et petits enfants, que de voir nos rêves réalisés !

Ceux qui donnent les étrennes se souviennent alors avec bonheur de celles qu'ils ont reçues jadis ; ils embrassent avec une tendresse nouvelle leur vieux père et leur vieille mère, en songeant à leurs bontés passées qui viennent s'ajouter par le souvenir à leurs bontés actuelles transférées à la nouvelle génération."

Mais au tableau, il faut une ombre. Quand la famille se réunit, il manque souvent quelqu'un. Quelquefois, c'est un père, même une épouse; quelquefois même, un frère ou une sœur, qui ne se rattachent plus à nous, dans notre cœur, que par les liens du souvenir ! Ne les oublions pas, ils pensent à nous.

Entrons maintenant dans la mansarde du pauvre. La misère est une bien triste compagne. Le froid, la faim, la tristesse ne donnent guère d'espérances. Il y a là de pauvres petites créatures avides de recevoir. Ah ! combien est malheureux le père malade qui n'a rien à donner à l'enfant qui demande ! Et la mère, elle a bien quelque chose, mais ce sont des larmes ! pauvre mère, tu n'as pas même de pain !

Riches, que votre mission est belle dans ce monde, si vous la comprenez ! Ah ! je vous respecte, je vous aime, si vous êtes charitables, si vous êtes

membres d'une société de bienfaisance ; mais je vous abhorre, si vous passez votre vie, dans la sordide et stérile contemplation de vos écus ! Comprenez-vous ce que c'est que de relever un courage abattu par le malheur, que de conjurer un désespoir, que de réchauffer, que de nourrir, que de vêtir la misère ! Ah ! si vous ne le saviez pas, vous n'auriez donc jamais rencontré sur votre route, l'ami, le consolateur du pauvre, le prêtre et la sœur de charité..... Riches, associez-vous à leur œuvre, faites le bien, soyez au nombre des bienfaiteurs de l'humanité souffrante.

En présentant ce tableau à nos lecteurs et à nos aimables lectrices, nous ne voulons pas les affliger, mais leur rappeler qu'il n'y a pas de joie sans mélange.

Aidons-nous, secourons-nous les uns les autres ; c'est le plus beau souhait que nous puissions faire au début de la nouvelle année.

Notre *Revue*, comme un membre de la famille, glisse à la dérobée sa carte sur la table commune, en leur disant : " Je vous souhaite, oui, je vous souhaite une bonne et heureuse année ; je souhaite aux parents la santé et le bonheur de leurs enfants, et aux enfants la santé de leurs parents ; je vous souhaite le goût du bonheur intérieur, l'union et cette paix qui appartient aux hommes de bonne volonté, comme la gloire appartient à Dieu ; je vous souhaite le goût des joies de la famille, de ces plaisirs doux et purs, auxquels je serai heureux de contribuer en vous offrant une lecture qui puisse intéresser votre esprit sans rien coûter à votre cœur."

BIBLIOGRAPHIE.

Le Questionnaire Annoté du Code Civil du Bas-Canada, par Edouard A. Beaudry, notaire à Varennes. T. I. Montréal. C. O. Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs. Un volume grand in-8, XII-580 pp. Prix $3.00.

Voici le quatrième ou cinquième ouvrage que des hommes d'étude et de travail entreprennent de publier sur notre code ; mais il n'en est pas que je souhaite voir achever, plus que celui-ci. Aucun, en effet, ne sera plus utile aux jeunes gens qui étudieront notre droit civil, et c'est à eux, nous dit M. Beaudry, que ce livre est spécialement destiné.

Cet ouvrage, quand il sera terminé, aura cinq volumes. Le premier, celui que nous avons maintenant devant nous, comprend tout le livre premier du Code Civil, sur les Personnes et les Corporations. C'est un vrai catéchisme, dans lequel l'auteur expose sous chaque article du Code, les points saillants de droit, contenus dans l'article, lequel généralement est reproduit à peu près textuellement. L'auteur a ajouté des explications et des notes, lorsqu'il a pensé que l'étudiant trouverait de la difficulté à comprendre la portée exacte et le sens complet de l'article. Ce seul volume contient, parait-il, plus de trois mille cinq cent notes.

L'auteur a suivi dans ces références aux explications un système qui n'a pas été généralement adopté par les auteurs, quoiqu'il y ait de respectables précédents en sa faveur ; pour ma part, je trouve que dans l'ouvrage de M. Beaudry ce système ne donne lieu à aucune confusion. Dans les questions et les réponses qui demandent quelque éclaircissement, l'auteur place des lettres A. B. C. etc. Ces lettres renvoient à la suite de la réponse pour les notes et à chacune de ces lettres indicatives se rattache l'explication de la partie de l'article où elle se trouve. Si une même partie d'article exige plusieurs explications, elles sont divisées dans les divers numéros de la note comme suit : A 1, 2, 3, etc. Cette manière d'annoter une loi, dit M. Beaudry, n'est pas nouvelle. Elle a été employé par Pothier dans ses notes sur la *Coutume d'Orléans*, par Jousse dans son *Commentaire de l'ordonnance de* 1667, par Paillet dans son *Manuel de droit français*, etc.

Voici un extrait pris au hasard qui fera encore mieux comprendre le système :

" 39. D. *Que comprend le mot serment (A) ?*

R. Dans le mot *serment* (B) est comprise *l'affirmation solennelle* qu'il est permis à certaines personnes (C) de faire au lieu de serment (D).

Art. 17, No 15 (E).

(A) "Le serment est un acte par lequel celui qui jure prend à témoin de la vérité d'un fait ou de la sincérité d'une promesse, Dieu comme vengeur du parjure." (5 Larombière. *Théorie et pratique des obligations*, page 428.)

(B) Voyez :

1° S.R.B. C. chap. 82, sec. 13 ;

2° S.R.C. chap. 5, sec. 6, §13 ;

3° Le Code de Procédure Civile du Bas-Canada, Arts. 11, 30, 31, 255 et suiv., 328 et s., 342, 443 et s., 798 et s, 807, 834, 902, 986, 1259, 1266, 1270, 1282, 1308, 1328, 1334, 1346 ;

4° Les articles suivants du Code Civil : 22, 89, 256, 291, 373, 1246, et s., 2140 et s., 2151, 2274.

(C) V. G. Aux Quakers, (S. R. B. C. chap. 34, sec. 8.)

(D) Les prêtres ne font pas serment sur les Saints Evangiles comme les simples particuliers. Ils jurent en mettant la main sur leur poitrine ; un usage immémorial a consacré cette pratique qui est devenue un droit indéniable, et les tribunaux l'admettent sans difficulté.

(E) Voyez l'Acte d'interprétation du Canada, 31 Vict. chap. 1 sec. 7, No. 16."

On voit par cet extrait le système de références suivi par M. Beaudry, et quelle grande somme de renseignements et d'explications ce système permet de grouper sans la moindre confusion et dans un très-court espace. Pour la classe de personnes à laquelle ce livre est destiné, cette manière est de beaucoup préférable à celle adoptée par Marcadé, Demolombe et la plupart des auteurs français.

Telle est la forme de ce livre.

Quant au fond, je dois avouer que je n'ai pu, avant d'écrire cette notice bibliographique, lire cet excellent livre en entier. Cependant, j'en ai pris une connaissance suffisante pour me sentir autorisé à dire que les explications qu'il contient indiquent chez leur auteur une connaissance profonde de notre droit, un grand esprit de discernement dans l'exposé des difficultés légales, et un jugement remarquablement éclairé dans leur solution. Mais ce que j'admire encore plus c'est le plan de ce livre et le bel ordre avec lequel, d'un bout à l'autre, l'auteur fait avancer ses commentaires, ses notes et ses explications ; toujours sobre de remarques, mais faisant les remarques ou les réflexions naturellement demandées par le sujet qu'il traite. Le titre modeste de *Questionnaire* ne donne qu'une idée extrêmement imparfaite du cadre très-ample et très-large que l'auteur s'est tracé ; et il ne suffit pas d'une lecture hâtive pour se rendre compte de la manière savante dont l'auteur a rempli son cadre.

Plusieurs auteurs canadiens sont nommés dans le livre de M. Beaudry, et entre autres le juge Loranger et le juge Beaudry. Les travaux de ces deux honorables magistrats sont déjà cités avec avantage devant les tribunaux. L'ouvrage de M. Beaudry le sera aussi, je n'en doute pas ; et plus il sera connu, plus il acquerrera autorité ; car je suis d'opinion que son auteur ne le cède en science légale à aucun des jurisconsultes canadiens qui ont écrit sur le Code. Ce livre a sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme de loi ; et j'espère que le public instruit appréciera assez hautement les travaux de M. Beaudry, pour que ce dernier se sente tenu en honneur de compléter l'ouvrage dont il vient de nous donner une faible partie.

E. Lef. de Bellefeuille.

ANNUAIRE

DE LA

"REVUE CANADIENNE."

Avec cette livraison est complété le neuvième volume de la *Revue Canadienne.*

Il y a déjà neuf ans que l'idée est venue à quelques amis des lettres de fonder un organe pour la jeunesse instruite et studieuse où elle put trouver, non-seulement un accueil bienveillant, mais encore quelque compensation à son travail !

On ne connaissait alors que la presse quotidienne qui pouvait offrir des avantages de ce genre, et nous n'ignorions pas son peu de succès.

Qui d'entre nous, ne connait pas le goût du public pour les œuvres de l'esprit, et combien de fois il a fallu lui faire violence pour l'intéresser aux jouissances de l'âme et du cœur.

Cependant notre exemple a été imité depuis par d'autres publications qui paraissent poursuivre le même but avec succès, nous voulons parler de l'*Opinîon Publique* illustrée, et de l'*Album de la Minerve.* Faut-il en conclure que le public sait mieux apprécier aujourd'hui, le goût qui manquait autrefois pour la lecture.

C'est possible, mais nous ne pouvons pas affirmer que la carrière du journaliste soit encore une carrière bien lucrative, car nous savons par expérience que ceux qui s'y livrent le font encore bien souvent pour l'amour de l'art.

Pour en revenir à notre entreprise, on a deviné notre faible, et si le succès n'a pas toujours couronné nos efforts, nous pouvons nous rendre ce témoignage, d'avoir toujours été fidèles à notre programme.

La *Revue Canadienne* a certainement contribué pour sa part à enrichir notre répertoire national et si le patronage du public, ne nous fait pas défaut, nous pourons tous les ans améliorer notre recueil et le perfectionner.

Comme on a pu le remarquer, les écrits canadiens occupent toujours la première place dans la *Revue* et nous empruntons le moins possible à l'étranger.

Ce ne sont pas les écrivains qui manquent et malgré nos ressources très limitées, nos collaborateurs n'ont pas cessé de nous prêter leur bienveillant concours. Nous nommerons en particulier, M. le Dr. DeGuise, de Québec, l'auteur du joli roman canadien, " Hélika," et de la touchante légende, " le Cap au Diable " dont nous publions la fin dans cette livraison. M. le Dr. Grenier de Montréal, qui a fait d'excellents traités sur l'hygiène publique. M. Joseph Tassé, jeune écrivain de talent qui a écrit de hautes et belles études d'économie politique, au point de vue canadien et dont la plume laborieuse vient encore de publier un travail très long et très élaboré, sur la Vallée de l'Outaouais. Nous lui devons encore les Canadiens de l'Ouest qui sont pour lui une mine inépuisable et qui font le plus grand honneur au nom canadien. M. Benjamin Sulte, auteur des *Laurentiennes* et d'une histoire inédite de la ville des Trois-Rivières, dont la plume élégante et facile aborde indistinctement tous les sujets, littéraires, historiques et scientifiques. M. Eustache Prudhomme, notre estimable chroniqueur, lauréat de l'Université Laval, dont nous avons publié le délicieux poëme, intitulé la " Découverte du Canada " que tous nos lecteurs ont dû admirer. Enfin, et nous en passons Monseigneur le Grand Vicaire Raymond de St. Hyacinthe, qui a signé dans la *Revue* de très belles pages sur des questions religieuses et philosophiques.

Sans rien dire de trop, nous pouvons assurer nos lecteurs que nous entrons dans la nouvelle année, plein de courage et de dévouement, et résolu à travailler plus que jamais aux luttes de l'esprit contre celles de la matière et à l'avancement des lettres et des sciences en Canada.

Comme le Bureau de Direction doit subir des changements dans sa composition, nous attendons à une prochaine livraison pour en faire connaître le résultat.

Mais il y a une chose certaine, c'est que la publication de la *Revue* va continuer et ce sera sans aucun doute une bonne nouvelle pour nos aimables lectrices qui pourront voir la suite et la fin du beau et intéressant roman de madame Craven, l'histoire de la douce, belle et noble Fleurange.

Le Gérant :

L. W. Tessier.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIERES

DU

TOME NEUVIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1872.

PAGES

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. Dr. Chs. DeGuise 5
Les Canadiens et les Américains, par M. Charles Marshall 23
Le Saint Maurice, (Notes de Voyage), par M. E. Gérin 33
Ballade, (Poésie), par M. E. Prud'homme 58
Louis Joliet, (Suite), par M. P. Margry 61
Chronique du Mois, par M. Joseph Tassé 74

FÉVRIER.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. Dr. Chs. DeGuise 81
Unification Internationale des Monnaies, par M. R. S. M. Bouchette 96
Le Journal des Jésuites, par M. Benjamin Sulte 108
Louis Joliet, (Suite), par M. P. Margry 121
Fleurange, par Mme. Craven 139
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 155

MARS.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) suite, par M. Dr. Chs. DeGuise 161
Les Canadiens de l'Ouest : Pierre Falcon, par M. Joseph Tassé 175
Commerce avec les Antilles, par M. J. M. LeMoine 184
Souvenir du Canada, par M. Xavier Marmier 191
Louis Joliet, (Suite et Fin), par M. Pierre Margry 205
Fleurange, (Suite), par Mme Craven 220

AVRIL.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole: (Roman Canadien) suite, par M. Dr. Chs. DeGuise 241
Bataille de Dorking, traduite du *Blackwood's Magasine*, par M. Charles Yriarte 250
Religion, Science, Patrie, par M. E. Rameau 266
La Confédération Canadienne, par M. F. Leplay 278
Fleurange, (suite), par Mme Craven 282
Chronique du Mois, par M. L. W. Tessier 302

MAI.

Hélika, Mémoire d'un Vieux Maître d'Ecole, (Roman Canadien) fin, par M. Dr. Chs. DeGuise 321
Les Canadiens de l'Ouest : Jacques Fournier, par M Joseph Tassé 342
Notes de Voyages : Le Golfe et les Provinces Maritimes, par M. J. A. Génand. 345
Les Varennes de Verendrye, par M. Pierre Margry 362
Bataille de Dorking, traduite du *Blackwood's Magasine*, par M. Charles Yriarte 385
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 394

JUIN.

Fleurange (suite), par Mme Craven 401
Notes de Voyages : Le Golfe et les Provinces Maritimes, (suite et fin), par M. J. A. Génand 416
Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique, par M. Joseph Tassé 434
Les Archives du Canada, par M. Benjamin Sulte 472
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 476

JUILLET.

Fleurange (suite), par Mme Craven 481
Le Chemin de Fer Canadien du Pacifique (suite et fin), par M. Joseph Tassé.. 498
L'empoisonnement Chronique par le Plomb, par M. Dr. George Grenier 521
Bataille de Dorking, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite) 541
Chronique du Mois, par E. Prud'homme 551
Bibliographie : The Canadian Parliamentary Companion, Henry J. Morgan, Editor ; printed by John Lovell, 1872, 514 pages, par M. Benjamin Sulte 557
Contagion de la Variole, par le Dr. George Grenier, M.D., Montréal, Typographie le *Nouveau-Monde*. In-18, 56 pages, par M. Dr. Laramée 560

AOUT.

Fleurange (suite), par Mme Craven 561
La Découverte du Canada, (Poème couronné par l'Université Laval), par M. E. Prud'homme 578
Entretien sur les Etudes Classiques, par M. J. S. Raymond, Ptre 598
Le Pays de Galaad, par le R. F. Liévin de Hamme 615

Bataille de Dorking, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite), par M. Charles Yriarte 632
Bibliographie : Annuaire de Ville-Marie, Annuaire de l'Université Laval de Québec pour l'année Académique 1872-73, par M. L. W. Tessier 640

SEPTEMBRE.

Fleurange (suite), par Mme Craven 641
Entretien sur les Etudes Classiques (suite et fin), par M. J. S. Raymond, Ptre. 671
Le Pays de Galaad (suite et fin), par le R. F. Liévin de Hamme 686
Bataille de Dorking, traduite du *Blackwood's Magazine* (suite et fin), par M. Charles Yriarte 698
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 712

OCTOBRE.

Fleurange (suite), par Mme Craven 721
Deux Confessions, par M. Louis Veuillot 748
Naplouse ou L'ancienne Samarie, Notes de Voyage (extrait), par M. E. L. De Bellefeuille 770
Une Nuit dans une Sucrerie, par M. Dr. Chs. DeGuise 785
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 796

NOVEMBRE.

Fleurange (suite), par Mme Craven 801
Développement du Commerce Canadien (Traduction), par M. L. W. Tessier.. 821
La Vallée de l'Outaouais, par M. Joseph Tassé 829
Le Cap au Diable (Légende), par M. Dr. Chs. DeGuise 846
Récréation Littéraire, par M. F. M. Derome 871
Chronique du Mois, par M. E. Prud'homme 876

DÉCEMBRE.

Le Cap au Diable, Légende, (suite et fin), par M. Dr. Chs. DeGuise 881
La Vallée de l'Outaouais (suite et fin), par M. Joseph Tassé 899
Fleurange (suite), par Mme Craven 939
Chronique du Mois, par M. L. W. Tessier 949
Bibliographie : Le Questionnaire Annoté du Cod Civil du Bas-Canada, par Edouard A. Beaudry, notaire à Varennes, tome I,—Montréal, C. O. Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs. Un volume grand in-8, xii-580 pages. Prix $3.00, par M. E. L DeBellefeuille 953
Annuaire de la *Revue Canadienne*, par M. L. W. Tessier 955

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

960

AP
21
R34
v.9

Revue canadienne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY